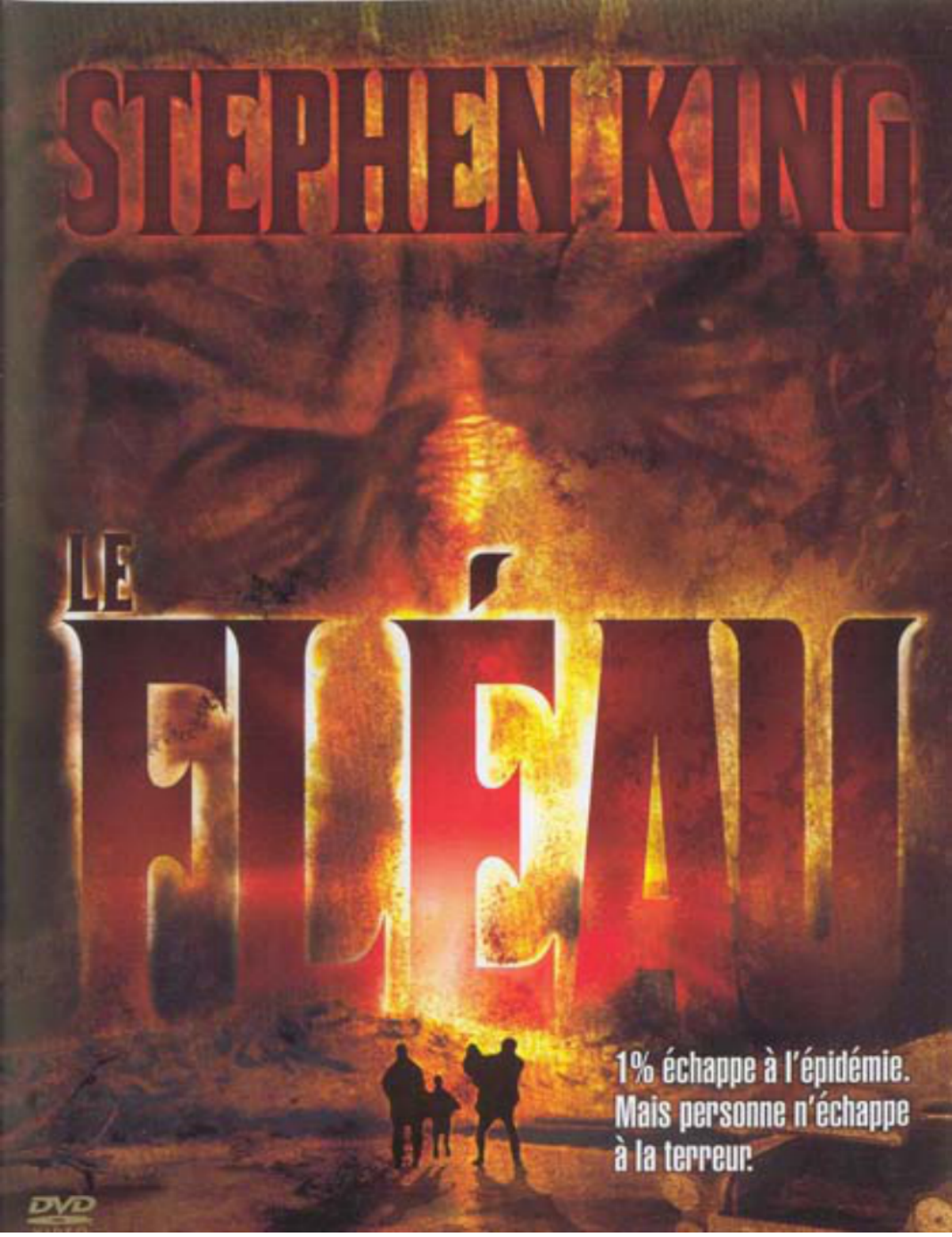

STEPHEN KING
LE
FLÉAU
1% échappe à l'épidémie.
Mais personne n'échappe
à la terreur.
DVD

**Stephen King**

# Le Fléau

Édition intégrale

Traduit de l'américain par Jean-Pierre Quijano
Éditions J'ai lu
Titre original : *THE STAND*
Copyright Stephen King, 1978
Nouvelle édition Copyright Stephen King, 1990
Pour la traduction française : Éditions Jean-Claude Lattès, 1991

Pour Tabby
Ce sombre coffre de prodiges

# NOTE DE L'AUTEUR

Bien entendu, Le Fléau est une œuvre

de fiction. Mais elle se déroule en grande partie dans des lieux réels, Ogunquit,

dans le Maine ; Las Vegas, dans le Nevada ; Boulder, au Colorado. J'ai

cependant pris quelques libertés avec la réalité. J'espère que les lecteurs qui

habitent dans ces localités ne prendront pas ombrage de ma "monstrueuse

impertinence", pour reprendre l'expression de Dorothy Sayers qui n'a jamais

craint d'user de ces artifices.

D'autres lieux, comme Arnette au

Texas et Shoyo dans l'Arkansas, sont des inventions pures et simples.

Je voudrais remercier tout

particulièrement Russel Dorr et le Dr Richard Herman du Centre de médecine

familiale de Bridgton qui ont répondu aux questions que je leur posais sur la

grippe, et en particulier sur ses mutations à intervalles d'environ deux ans. Mes

sincères remerciements à Susan Artz Manning, de Castine, qui a relu le

manuscrit original.

Je me dois d'ajouter que ce livre

n'aurait pas vu le jour sans Bill Thompson et Betty Prashker. Qu'ils

soient

remerciés.

S. K.

*Et dehors la rue brûle*
*Valse de mort*
*Entre chair et fantasme*
*Et nos poètes*
*N'écrivent plus*
*Ils attendent sur la touche*

les bras croisés

*Mais en plein cœur de la nuit*
*Ils se redressent enfin*
*Tentent une résistance*
*Et retombent blessés*
*Pas même morts*
*Cette nuit au pays de la*

Jungle.

–
*Bruce*
*Springsteen*

*Non, elle*

ne pouvait plus continuer !

*La porte était ouverte et le*

vent s'engouffra,

*Les bougies vacillèrent et s'éteignirent,*
*Les rideaux s'envolèrent et c'est*

alors qu'il apparut,

*"N'aie pas peur,*
*Viens, Mary."*
*Et elle n'avait plus peur*
*Et elle courut vers lui..*

*Elle avait pris sa main…*

*Viens, Mary –*

*Ne crains pas l'Étrangleur !"*

*– Blue*

Öyster Cult

# QUEL EST CE

MALÉFICE ?

*QUEL EST CE MALÉFICE ?*

*QUEL EST CE MALÉFICE ?*

*–*
*Country Joe*
*and the fish*

# LE CERCLE S’OUVRE

*Il nous faut de l’aide, décida le Poète.*

*– Edward Dorn*

Sally.

Un murmure.

– Réveille-toi, Sally.

Un murmure, plus fort : Laisse-moi tranquille.

Il la secoua encore.

– Réveille-toi. Tout de suite !

Charlie.

La voix de Charlie qui l'appelle.

Depuis combien de temps ?

Sally remonta des profondeurs de

son sommeil.

Elle regarda le réveil sur la

table de nuit. Il était deux heures et quart du matin. Charlie aurait dû être à

son travail. Elle le vit. Et quelque chose bondit en elle, une intuition de

mort.

Son mari était d'une pâleur

mortelle. Les yeux lui sortaient de la tête. Il tenait les clés de la voiture

dans une main. Et il continuait à la secouer de l'autre, même si elle avait

déjà ouvert les yeux. Comme s'il était incapable de comprendre qu'elle était

réveillée.

– Qu'est-ce

qu'il y a, Charlie ? Qu'est-ce qui se passe ?

On aurait dit qu'il ne savait pas

quoi répondre. Sa pomme d'Adam s'agita, mais tout était silencieux dans le

petit bungalow, à part le tic-tac du réveil.

– Il y a le feu ? demanda-t-elle

stupidement.

Dans son esprit, c'était la seule

chose qui aurait pu le mettre dans cet état. Elle savait que ses parents

étaient morts dans l'incendie de leur maison.

– Si on veut, dit-il. Mais c'est

pire encore. Habille-toi vite. Prépare la petite. Il faut partir.

– Mais pourquoi ?

La terreur s'était maintenant

emparée d'elle. Tout paraissait étrange, comme dans un rêve.

– Où ? reprit-elle. Dans

la cour ?

Mais elle savait bien qu'il ne s'agissait

pas de cela. Elle n'avait jamais vu Charlie aussi inquiet. Elle prit une

profonde respiration, mais ne sentit aucune odeur de fumée.

– Sally, ne pose pas de

questions. Il faut partir. Très loin. Réveille la petite et habille-la.

– Mais je dois… est-ce qu'on

a le temps de faire des bagages ?

La question parut l'arrêter. Le

faire dérailler. Elle pensait avoir très peur mais apparemment non. Et elle comprit

que ce qu'elle avait pris pour de la peur chez son mari était purement et

simplement de la panique. Charlie se passa distraitement la main dans les cheveux.

– Je ne sais pas, il faut

voir d'où vient le vent.

Et il la laissa sur cette phrase

bizarre qui ne signifiait rien pour elle, il la laissa debout dans le froid

craintive et déconcertée, pieds nus, dans sa petite chemise de nuit de

poupée. On

aurait dit qu'il était devenu fou. Pourquoi aller voir d'où venait le vent

quand elle lui demandait s'ils avaient le temps de faire des bagages ? Et

très loin, qu'est-ce qu'il voulait dire ? Reno ? Las Vegas ? Salt

Lake City ? Et…

Une idée lui traversa la tête et

elle se prit la gorge, affolée.

Déserter. S'il fallait partir en

pleine nuit, c'est que Charlie voulait déserter.

Elle entra dans la chambre où

dormait la petite *LaVon et resta un moment à regarder l'enfant qui dormait*

dans son pyjama rose. Elle espérait encore qu'il ne s'agissait que d'un

cauchemar terriblement impressionnant. Elle allait se réveiller à sept heures

comme d'habitude, ferait manger LaVon, prendrait son petit déjeuner en regardant

Today à la télé, et elle serait en train de préparer des œufs sur le plat pour

Charlie quand il rentrerait de son travail, à huit heures, après une autre nuit

dans la tour nord de la Réserve. Dans deux semaines, il reprendrait le service

de jour. Il serait de meilleure humeur, il dormirait la nuit avec elle et elle

ne ferait plus de cauchemars.

– Dépêche-toi ! dit-il

d’une voix sifflante, lui ôtant son dernier espoir. Nous avons juste le temps

de prendre quelques affaires… mais pour l’amour de Dieu, si tu aimes la petite

– il montrait le berceau –, habille-la vite !

Il toussa nerveusement en se

couvrant la bouche, sortit quelques vêtements de la commode et les fourra dans

deux vieilles valises.

Sally réveilla la petite LaVon, aussi

doucement qu'elle le put ; l'enfant de trois ans, réveillée en plein

sommeil, commença à pleurer. Sally lui mit une culotte, une chemise et une

barboteuse. Les pleurs de l'enfant la rendaient encore plus nerveuse. Elle se

souvenait de ces autres fois où LaVon, habituellement tranquille comme un ange,

s'était mise à pleurer en pleine nuit : une couche qui lui faisait mal, les

dents, le croup une colique. Et sa peur se transforma lentement en colère

lorsqu'elle vit Charlie passer presque en courant devant la porte, les bras

pleins de sous-vêtements. Les bretelles des soutiens-gorge traînaient derrière

lui comme des serpentins. Il lança les vêtements dans une valise qu'il ferma

brutalement. Le bas de sa plus belle robe était coincé. Elle était sûrement

déchirée maintenant.

– Qu'est-ce qui se passe ?

cria-t-elle, et la petite LaVon qui s'était un peu calmée pleura de nouveau. Tu

es fou ? Ils vont envoyer des soldats te chercher, Charlie ! *Des*

soldats !

– Non, pas ce soir, répondit-il

avec une assurance un peu effrayante. Si nous nous magnons pas le train, nous

ne sortirons jamais de la base. Je ne sais même pas comment j'ai pu foutre le

camp de la tour. Une défaillance quelque part. Pourquoi pas ? Puisque tout

le reste a déconné.

Et le rire hystérique qu'il

poussa alors l'effraya encore davantage.

– La petite est habillée ?

Parfait. Mets ses habits dans l'autre valise. Prends le sac bleu dans le placard

pour le reste. Et puis, on fiche le camp. Je pense qu'on va s'en tirer. Le vent

souffle de l'est. Heureusement.

Il toussa encore.

– Papa ! dit la petite

LaVon en levant les bras. Je veux mon papa ! Petit cheval, papa ! Petit

cheval !

– Pas maintenant, répliqua

Charlie en disparaissant dans la cuisine.

Un moment plus tard, Sally

entendit un bruit de vaisselle. Charlie était en train de prendre l'argent

liquide qu'elle cachait dans la soupière bleue, sur l'étagère du haut. Trente

ou quarante dollars qu'elle avait économisés – cinquante cents par-ci, parfois

un dollar. Son argent à elle. Alors, c'était vrai. Vraiment vrai.

La petite LaVon, privée de jouer

au petit cheval avec son père qui ne lui refusait pratiquement jamais rien, recommença

à pleurer. Tant bien que mal Sally lui mit un chandail, puis jeta pêle-mêle la

plupart de ses vêtements dans le berceau. Impossible de rien ajouter dans l'autre

valise, déjà pleine à craquer. Elle dut se mettre à genoux dessus pour la

fermer. Heureusement que la petite LaVon était propre et qu'elle n'avait plus

besoin de couches.

Charlie revint dans la chambre. Cette

fois, il courait en fourrant dans les poches de son blouson les billets

froissés qu'il avait trouvés dans la soupière. Sally prit la petite. L'enfant

était tout à fait réveillée maintenant et aurait parfaitement pu marcher, mais

Sally voulait la tenir dans ses bras. Elle se baissa et empoigna le sac bleu.

– Où c'est qu'on va, papa ?

demanda la petite fille. Tu sais, moi, je dormais très bien.

– Bébé va bien dormir dans

la voiture, répondit Charlie en s'emparant des deux valises.

Le bas de la robe de Sally

pendait toujours. Les yeux de son mari avaient l'air vides. Une idée, une

certitude commençait à grandir dans la tête de Sally.

– Il y a eu un accident ?

Mon Dieu, c'est ça ? Un accident ! *Là-bas*.

– J'étais en train de faire

une patience. Quand j'ai levé les yeux, les chiffres de l'horloge étaient passés

du vert au rouge. J'ai regardé l'écran de contrôle. Sally, ils sont tous…

Il s'arrêta, regarda les grands

yeux de la petite LaVon, encore mouillés de larmes, curieux.

– Ils sont tous morts là-bas.

Tous, sauf un ou deux. Et sans doute que ceux-là sont morts aussi maintenant.

– Qu'est-ce que c'est mort, papa ?

demanda la petite LaVon.

– Tu es trop petite pour

comprendre, ma chérie, dit Sally.

Sa voix lui fit l'effet de sortir

d'un ravin.

Charlie avala sa salive. Et

quelque chose fit un drôle de bruit dans sa gorge.

– En principe, tout se ferme

automatiquement si les chiffres de l'horloge passent au rouge. Un ordinateur

Chubb surveille tout en permanence. En théorie, aucune panne n'est possible. Quand

j'ai vu l'écran de contrôle, j'ai foncé vers la porte. J'ai cru qu'elle allait

me couper en deux. Elle aurait dû se fermer dès que l'horloge est passée au

rouge, et je ne sais pas depuis combien de temps elle était sur le rouge quand

je m'en suis aperçu. Mais j'étais presque rendu au parking quand j'ai entendu

la porte claquer derrière moi. Si j'avais regardé trente secondes plus tard, je

serais enfermé maintenant dans la salle de contrôle de la tour, comme une

mouche dans une bouteille.

– Qu'est-ce que c'est ?

Qu'est-ce que…

– Je ne sais pas. Je ne veux

pas savoir. Tout ce que je sais, c'est qu'ils sont morts très vite. S'ils veulent

me rattraper, il faudra qu'ils courent vite. On me payait une prime de risque, mais

pas assez pour que je reste traîner là-bas. Le vent souffle vers l'ouest. On

part à l'est. Allez, viens !

Comme à moitié endormie, en plein

milieu d'un horrible cauchemar, elle le suivit jusqu'à la Chevrolet, vieille de

quinze ans, qui rouillait tranquillement dans la nuit odorante du désert

californien.

Charlie lança les valises dans le

coffre et le sac sur la banquette arrière. Sally resta un moment devant

la

portière de droite, le bébé dans ses bras, regardant le bungalow où ils avaient

vécu ces quatre dernières années. Quand ils s'y étaient installés, pensa-t-elle,

la petite LaVon grandissait encore dans son ventre, attendant le jour où elle

jouerait au petit cheval avec son papa.

– Dépêche-toi ! Allez, viens !

Elle ouvrit la portière et monta

dans la voiture. Il recula. Les phares de la Chevrolet illuminèrent un moment

la maison. Leurs reflets dans les fenêtres ressemblaient aux yeux d'une bête

traquée.

Tendu, Charlie était collé sur

son volant. La lueur des instruments du tableau de bord éclairait faiblement

son visage.

– Si les grilles de la base

sont fermées, je vais essayer de les défoncer.

Il était sérieux, elle en était

sûre. Elle sentit ses genoux mollir.

Mais il ne fut pas nécessaire de

défoncer les grilles. Elles étaient grandes ouvertes. Un gardien somnolait

devant un magazine. Elle ne put voir l'autre ; peut-être était-il aux

toilettes. On était ici dans le périmètre extérieur de la base, un simple

dépôt

de véhicules militaires. Ce qui se passait au centre de la base n'était pas l'affaire

de ces deux types.

*J'ai levé la tête et j'ai vu*

que l'horloge était passée au rouge.

Elle frissonna et posa la main

sur la cuisse de Charlie. La petite LaVon s'était rendormie. Charlie tapota la

main de Sally.

– Tout ira bien, tu vas voir.

À l'aube, ils traversaient le

Nevada à toute allure, en direction de l'est. Charlie toussait beaucoup.

## *LE GRAND VOYAGE*

## 16

JUIN-4 JUILLET 1990

*J'ai appelé*

le docteur,

*Docteur, s'il vous plaît, docteur*
*Ça chavire, ça bascule*
*Qu'est-ce que c'est, mais qu'est-ce*

que c'est ?

*Dites-moi, docteur, une*

nouvelle maladie ?

–
*The*
*Sylvers*

*Baby, tu*

peux l'aimer ton mec ?

*C'est un brave type tu sais*
*Baby, tu peux l'aimer ton mec ?*

*Larry*

Underwood



# LIVRE I

# 1

La station-service Texaco de Hapscomb sommeillait au bord de la nationale 93 à la sortie nord d'Arnette, un bled paumé de quatre rues, à près de deux cents kilomètres de Houston. Ce soir-là, tous les habitués étaient assis devant la caisse enregistreuse, en train de boire leur bière, de bavarder de tout et de rien, de regarder les moustiques s'écraser sur l'enseigne au néon.

Bill Hapscomb était chez lui dans sa station-service. Alors, il fallait bien le respecter un peu, même si c'était le roi des cons. Les autres en auraient attendu autant des copains s'ils avaient eu eux aussi un commerce, ce qui n'était pas le cas. Les temps étaient durs à Arnette. En 1980, la ville possédait encore deux industries, une cartonnerie qui fabriquait surtout des assiettes et des gobelets de pique-nique, et une usine de calculatrices électroniques. La cartonnerie avait fermé depuis, et l'usine de calculatrices battait de l'aile – on les fabriquait bien meilleur marché à

Taiwan, comme les transistors et les télés portatives.

Norman Bruett et Tommy Wannamaker

avaient bossé autrefois à la cartonnerie. Comme ils n'avaient plus droit au

chômage, ils vivaient maintenant de l'aide sociale. Henry Carmichael et Stu

Redman travaillotaient tous les deux a l'usine de calculatrices, rarement plus

de trente heures par semaine. Victor Palfrey était à la retraite. Il fumait d'infectes

cigarettes qu'il roulait lui-même, faute de pouvoir se payer autre chose.

– Et moi, voilà ce que je

vous dis, pérorait Hapscomb, penché en avant, les mains sur les genoux. Ils n'ont

qu'à dire merde à l'inflation, merde à la dette nationale. On a les imprimeries,

on a le papier. Suffit d'imprimer cinquante millions de billets de mille dollars,

et puis on les met en circulation, bordel de merde.

Palfrey qui avait été mécanicien

jusqu'en 1984, était le seul à avoir assez de culot pour relever les plus

grosses idioties de Hap. Il se roulait encore une autre de ces cigarettes qui

puaient la merde :

– On serait pas plus avancés.

S'ils font ça on se retrouvera comme les Sudistes pendant la guerre de

Sécession. Dans ce temps-là, quand tu voulais un bout de pain d'épice, tu

donnais un dollar sudiste à l'épicière. Elle posait ta pièce sur le pain d'épice

et elle t'en coupait un bout pas plus gros. L'argent, c'est rien d'autre que du

papier, tu sais.

– Moi, je connais des gens

qui sont pas de ton avis, répondit Hap d'un air renfrogné en ramassant sur son

bureau un cartable de plastique rouge, maculé de graisse. Je dois du fric à

tous ces mecs-là. Et ils commencent à s'énerver.

Stuart Redman, sans doute l'homme

le plus tranquille d'Arnette, était assis comme les autres sur une chaise de

plastique à moitié défoncée, une boîte de bière Pabst à la main. Il regardait

la nationale 93, derrière la baie vitrée de la station-service. La dèche, il

connaissait. Il n'avait même jamais connu autre chose depuis l'âge de sept ans,

quand son père, un dentiste, avait eu la brillante idée de crever en laissant

derrière lui une femme et trois enfants.

Sa mère avait trouvé du travail

dans un restaurant de routiers, Redball Truck, juste à la sortie d'Arnette – Stu

aurait pu le voir de la où il était assis si le resto n'avait pas brûlé en 1979.

Suffisant pour que les quatre ne crèvent pas de faim, mais pas plus. À neuf ans,

Stu avait commencé à travailler. D'abord pour Rog Tucker, le propriétaire du

Red Ball. Il l'aidait à décharger les camions après l'école pour trente-cinq

cents de l'heure. Ensuite, à l'abattoir de Braintree, la ville voisine. Il

avait dû tricher sur son âge pour avoir le droit d'y travailler vingt heures

par semaine, un boulot à se casser les reins, salaire minimum.

Et maintenant, tandis qu'il

écoutait Hap et Vic Palfrey discuter de l'argent et de la mystérieuse manière

qu'il avait de vous filer entre les doigts, il se souvenait que ses mains

saignaient au début, à force de tirer tous ces chariots de peaux et de boyaux. Il

avait essayé de le cacher à sa mère, mais elle s'en était rendu compte, moins d'une

semaine après. Elle avait un peu pleuré. Pourtant, elle n'avait pas la larme

facile. Mais elle ne lui avait pas demandé de quitter son emploi. Elle comprenait

la situation. Réaliste, la mère.

Si Stuart était un homme

silencieux c'était sans doute qu'il n'avait jamais eu d'amis, ni le temps d'en

avoir. L'école, et puis le boulot. Son plus jeune frère, Dev, était mort d'une

pneumonie l'année où il avait commencé à travailler à l'abattoir. Et Stu n'avait

jamais pu vraiment l'oublier. Peut-être parce qu'il se sentait coupable. Dev

était son préféré… mais avec sa disparition, c'était aussi une bouche de moins

à nourrir.

Au lycée, il avait découvert le

football et sa mère l'avait encouragé à jouer, même s'il allait avoir moins de

temps pour gagner des sous. « Tu dois jouer. Si tu as une chance de t'en sortir,

c'est avec le football. Tu dois jouer. Pense à Eddie Warfield.» Eddie Warfield,

c'était le héros local. D'une famille encore plus pauvre que celle de Stu, il s'était

couvert de gloire comme centre arrière dans l'équipe régionale junior, ce qui

lui avait valu une bourse à l'université Texas A & M. Puis il avait

fait dix ans comme professionnel dans l'équipe des Green Bay Packers, le plus

souvent comme remplaçant, ce qui ne l'avait quand même pas empêché de se faire

remarquer plusieurs fois. Eddie était maintenant propriétaire d'une chaîne de

fast-foods dans l'Ouest et le Sud-Ouest. Pour les gens du coin, il était devenu

un personnage de légende. À Arnette, si vous parliez de succès, vous parliez d'Eddie

Warfield.

Stu n'était pas une étoile sur le

terrain, et il n'était pas Eddie Warfield non plus. Un an avant de terminer le

lycée, il avait quand même bien cru pouvoir décrocher une bourse

dans une

petite université à cause de ses talents sportifs… Et puis il y avait les programmes

de stages pour les étudiants, et le conseiller d'orientation lui avait parlé

des prêts-bourses.

Mais sa mère était tombée malade

et avait dû arrêter de travailler. Cancer. Deux mois avant qu'il passe son

diplôme, elle était morte. Stu avait donc dû abandonner ses études pour s'occuper

de son frère Bryce et il était entré à l'usine de calculatrices. En fin de

compte, c'était Bryce, trois ans plus jeune que Stu, qui s'en était bien tiré. Il

travaillait maintenant dans le Minnesota, chez IBM, comme analyste de systèmes.

Il n'écrivait pas souvent. La dernière fois que Stu l'avait vu, c'était à l'enterrement,

quand Stu avait perdu sa femme – morte exactement du même cancer que sa mère. Peut-être

que Bryce se sentait coupable lui aussi… qu'il avait un peu honte de son frère,

ce pauvre type qui traînait ses savates dans une petite ville moribonde du

Texas, pointait tous les jours dans une fabrique de calculatrices et allait

ensuite tuer le temps chez Hap, ou encore au bar Indian Head, à boire de la

Lone Star.

Son mariage avait été le grand

moment de sa vie mais il n'avait duré que dix-huit mois. Un seul enfant était

sorti du ventre de sa jeune femme, tout bleu. Il y avait trois ans de cela. Depuis,

il avait pensé s'en aller, voir ailleurs si c'était mieux, mais il s'était laissé

prendre par la torpeur des petites villes – le chant des sirènes qui l'attachait

à ces lieux familiers, à ces mêmes visages de toujours. On l'aimait bien à

Arnette. Vic Palfrey lui avait même fait un jour le plus beau des compliments, quand

il lui avait dit qu'il faisait partie des boys.

Vic et Hap discutaient toujours

le coup. Un peu de soleil traînait encore dans le ciel, mais tout le reste

était plongé dans l'ombre. Il ne passait plus beaucoup de voitures sur la

nationale 93, une des raisons pour lesquelles les factures s'empilaient sur le

bureau de Hap. Tiens, justement, en voilà une, se dit Stu.

Elle était encore à cinq cents

mètres. Les derniers rayons du soleil faisaient briller ce qui lui restait de

chrome sous la poussière. Stu avait une bonne vue. Une très vieille Chevrolet, peut-être

une 75. Une Chevy, phares éteints. Elle ne faisait pas plus de vingt-cinq à l'heure,

en zigzaguant sur toute la largeur de la route. Personne ne l'avait encore vue,

sauf lui.

– Bon, alors supposons que

tu as pris un crédit sur ta station-service, disait Vic, et supposons que la

mensualité soit de cinquante dollars.

– Tu me fais marrer, c'est

bien plus que ça.

– Ça fait rien, c'est juste

un exemple. Disons cinquante. Et supposons que le gouvernement fédéral t'imprime

un plein camion de fric. Bon. Eh bien les types de la banque vont revenir te

voir et ils vont te demander *cent* cinquante. Et tu seras autant dans la

merde qu'avant.

– C'est vrai, intervint

Henry Carmichael.

Hap lui lança un regard furibond.

Il savait que Henry, Hank pour les intimes, venait prendre des Cokes dans la

distributrice sans payer la consigne. Mieux que ça, Hank savait que *lui* savait. Alors, s'il voulait prendre parti pour quelqu'un, il avait intérêt à se

mettre de son côté.

– Pas nécessairement, dit

Hap en mettant en branle les pesants rouages de son cerveau mal dégrossi par

neuf années d'école.

Et il se mit à expliquer pourquoi.

Mais Stu ne savait qu'une seule chose : ils étaient tous dans un sale

merdier. Et il n'écoutait déjà plus la voix de Hap qui ronronnait dans ses

oreilles. Il regardait la Chevy tanguer et louvoyer sur la route. Elle ne risquait

pas d'aller bien loin comme ça, pensa-t-il. Il la vit traverser la ligne blanche,

et les pneus de gauche mordirent sur l'accotement en soulevant un nuage de poussière.

Elle revenait sur la droite maintenant y resta un petit bout de temps, puis manqua

de peu le fossé. Ensuite, à croire que le conducteur avait pris la grande

enseigne Texaco pour un phare, elle partit droit sur les pompes, comme un

projectile en bout de course. Stu pouvait entendre le hoquet fatigué de son

moteur, le gargouillis asthmatique d'un carburateur à bout de souffle, le

cliquetis d'un train de soupapes complètement déréglé. La voiture rata l'entrée

de la piste et heurta la bordure du trottoir. Les panneaux lumineux des pompes

faisaient des reflets sur le pare-brise crasseux de la Chevy, si bien qu'on ne

voyait pas grand-chose à l'intérieur. Mais Stu vit vaguement la silhouette du

conducteur basculer sur le côté, sous le choc. Et la bagnole continuait sur sa

lancée, à vingt-cinq à l'heure, sans paraître vouloir ralentir.

– Alors, avec plus d'argent

en circulation, tu vois bien que…

– Hap, tu ferais mieux de

couper tes pompes, dit tranquillement Stu.

– Les pompes ? Quoi ?

Norm Bruett s'était retourné pour

regarder dehors.

– Nom de Dieu !

Stu se leva, se pencha par-dessus

Tommy Wannamaker et Hank Carmichael, et ferma les huit interrupteurs d'un seul

coup, quatre de chaque main.

Il fut donc le seul à ne pas voir

la Chevy quand elle défonça les pompes du premier îlot.

Elle rentra dedans avec une

lenteur implacable presque grandiose. La Chevy arriva bien calmement à

vingt-cinq à l'heure, comme un corbillard. Le châssis racla l'îlot de béton

avec un grand bruit de métal et, quand les roues cognèrent contre le bord, tout

le monde, sauf Stu, vit la tête du conducteur basculer mollement en avant et

frapper le pare-brise qui s'étoila.

La Chevy sauta en l'air comme un

vieux chien à qui on donne un coup de pied. Elle faucha la pompe de super qui

roula par terre en crachant un peu d'essence. Le pistolet se décrocha et s'arrêta

un peu plus loin. Il brillait à la lumière des tubes fluorescents.

Ils virent tous le pot d'échappement

lâcher une gerbe d'étincelles en frottant sur le ciment. Hap qui avait assisté

à l'explosion d'une station-service au Mexique, se protégea instinctivement les

yeux en attendant la boule de feu. Mais l'arrière de la Chevy fit un petit

écart et retomba sur la piste, du côté de la station-service. Puis l'avant s'écrasa

contre la pompe d'essence sans plomb qui bascula avec un *bang* étouffé.

Comme si elle savait parfaitement

ce qu'elle faisait, la Chevrolet termina son virage à 360 degrés en frappant de

nouveau l'îlot, mais cette fois de côté. L'arrière monta sur le trottoir et

renversa la pompe d'essence ordinaire. Et là, la Chevy s'arrêta traînant

derrière elle son pot rouillé. Elle avait détruit les trois pompes du premier

îlot, le plus proche de la route. Le moteur continua de hoqueter quelques

secondes, puis s'arrêta. Et ce fut ensuite le silence. Total.

– Bordel de bordel, dit

Tommy Wannamaker en respirant un grand coup. Est-ce qu'elle va sauter ?

– Ça serait déjà fait, répondit

Hap en se levant.

Dans sa hâte, il donna un coup d'épaule

dans le présentoir des cartes routières, envoyant valdinguer le Texas, le

Nouveau-Mexique et l'Arizona. Il jubilait, sans trop oser y croire. Les pompes

étaient assurées et l'assurance payée. Mary lui avait toujours dit de payer l'assurance

avant tout le reste.

– Eh ben, il devait être

plein comme une bourrique, dit Norm.

– J'ai vu ses stops, hurlait

Tommy, tout excité. Ils se sont pas allumés une seule fois. Bordel de bordel !

S'il avait fait du cent, on serait tous morts.

Ils se précipitèrent dehors, Hap

en tête, Stu le dernier. Hap, Tommy et Norm arrivèrent ensemble devant la

voiture. Ils pouvaient sentir l'odeur de l'essence, entendre le lent cliquetis

du moteur qui se refroidissait. Hap ouvrit la portière de gauche et l'homme qui

se trouvait au volant s'effondra comme un sac de linge sale.

– Nom de Dieu ! cria

Norm Bruett.

Il avait presque hurlé. Il se

retourna, prit son gros bide à deux mains et vomit. Pas à cause de l'homme qui

était tombé par terre (Hap l'avait rattrapé juste à temps, avant qu'il ne s'écrase

sur le ciment), mais de l'odeur qui sortait de la voiture, une puanteur de sang,

d'excréments, de vomi et de pourriture. Une riche odeur de mort.

Un instant plus tard, Hap prenait

le conducteur sous les bras et le tirait derrière lui. Tommy se précipita pour

soulever les pieds qui traînaient par terre. À deux, ils le transportèrent

jusqu'au bureau. Dans la lumière crue des tubes au néon qui pendaient du

plafond, leurs visages étaient blancs, granuleux comme du fromage blanc. Hap ne

pensait plus à l'assurance.

Les autres regardaient encore

dans la voiture. Puis Hank se retourna, une main sur la bouche, le petit doigt

en l'air comme quelqu'un qui lève son verre pour porter un toast. Il fila au

bout de la station-service et rendit tout son dîner.

Vic et Stu avaient encore la tête

dans la voiture. Ils se reculèrent, se regardèrent, puis se penchèrent à

nouveau. Du côté du passager, il y avait une jeune femme, la robe retroussée

jusqu'en haut des cuisses. Appuyé contre elle, un petit garçon ou une petite

fille, trois ans peut-être. Tous les deux morts. Le cou gonflé comme une chambre

à air, violacé comme un gros bleu. Des poches noires sous les yeux. On aurait

dit, expliquera Vic plus tard, on aurait dit des joueurs de base-ball qui se

mettent du noir sous les yeux pour ne pas être éblouis par le soleil.

Leurs

yeux gonflés regardaient dans le vide. La femme tenait la main de l'enfant. Sous

leur nez, il y avait une épaisse coulée de morve sèche. Des mouches

bourdonnaient autour d'eux, se posaient sur la morve, trottinaient dans leurs

bouches béantes. Stu avait fait la guerre, mais il n'avait jamais rien vu d'aussi

horrible. Et ses yeux revenaient constamment sur ces deux mains nouées l'une à

l'autre.

Stu et Vic reculèrent ensemble, sans

oser se regarder. Puis, ils repartirent vers la station-service. Derrière la

vitre, Hap beuglait quelque chose au téléphone. Norm les suivait un peu plus

loin et regardait de temps en temps par-dessus son épaule. La portière du

conducteur était restée ouverte. Pendus au rétroviseur, des chaussons de bébé

se balançaient lentement.

Debout à la porte, Hank s'essuyait

la bouche avec un mouchoir malpropre.

– Seigneur, dit-il d'un air

malheureux, et Stu hocha la tête.

Hap raccrochait. Le conducteur de

la Chevy était couché par terre.

– L'ambulance sera là dans

dix minutes. Vous croyez qu'ils sont… ? fit-il en agitant le pouce dans

la

direction de la Chevy.

– Morts, ça tu peux être sûr,

répondit Vic.

Son visage creusé avait pris une

couleur jaunasse. Il essayait de se rouler une de ses infectes cigarettes, mais

les brins de tabac tombaient partout.

– Plus morts que ça, j'ai

jamais vu, ajouta-t-il.

Il regarda Stu, et Stu hocha la

tête en fourrant ses mains dans ses poches. Il avait mal au cœur.

L'homme couché par terre se mit à

gémir, une sorte de gargouillis qui lui sortait de la gorge. Ils le regardèrent

tous. Au bout d'un moment, ils comprirent qu'il parlait, ou du moins qu'il

essayait. Hap s'agenouilla à côté de lui. Après tout, c'était sa station-service.

À vrai dire, il n'était pas

tellement en meilleur état que la femme et l'enfant dans la voiture. Son nez

coulait comme une passoire et sa respiration faisait un bruit bizarre, un bruit

de mer, comme si quelque chose clapotait au fond de sa poitrine. Il avait de

grosses poches sous les yeux, pas encore noires, mais violet foncé. Son cou

avait l'air trop gros, et la peau plissait en formant un triple menton. Il brûlait d'une terrible fièvre. Près de lui, on aurait cru être accroupi à côté d'un barbecue, quand on vient de mettre des charbons bien rouges.

– Le chien, bredouilla-t-il, vous l'avez sorti ?

– Monsieur, répondit Hap en le secouant doucement, j'ai appelé l'ambulance. On va s'occuper de vous.

– L'horloge était rouge, grogna l'homme par terre.

Puis il se mit à tousser, une série d'explosions qui catapultèrent hors de sa bouche de longs filets glaireux.

Hap se recula en grimaçant de dégoût.

– On ferait mieux de le retourner, dit Vic. Il est en train de s'étouffer.

Mais avant qu'ils n'aient eu le temps de le faire, la toux s'éteignit et l'homme recommença à respirer difficilement, avec un bruit de forge. Il cligna les yeux lentement et regarda autour de lui.

– C'est où… ici ?

– Arnette, répliqua Hap. Station-service de Bill Hapscomb. Vous avez démoli mes pompes. Mais vous en faites pas, s'empressa-t-il d'ajouter, je suis assuré.

L'homme couché par terre essayait

de s'asseoir. Finalement, il renonça et posa la main sur le bras de Hap.

– Ma femme… ma petite fille…

– Elles vont bien, répondit

Hap en souriant comme un chien idiot.

– Je suis malade… très

malade, reprit l'homme. Elles aussi. Depuis deux jours. Salt Lake City…

Sa respiration faisait un bruit

bizarre, comme un grondement. Il referma lentement les yeux.

– Malades… On n'est pas

parti assez vite…

Ils entendaient hurler la sirène

de l'ambulance d'Arnette, encore loin.

– Tu parles, murmurait Tommy

Wannamaker, tu parles d'une histoire.

Les paupières du malade battirent

encore et il ouvrit les yeux. Cette fois ils étaient remplis d'angoisse. Il

essayait encore de se redresser. La sueur dégoulinait sur son visage. Il reprit

le bras de Hap.

– Sally et la petite vont

bien ? demanda-t-il d'une voix anxieuse.

L'homme bavait abondamment et Hap

le sentait brûler de fièvre. Ce type était malade, moitié fou, et il puait. Comme

une vieille couverture de chien, pensa-t-il.

– Elles vont bien, répondit-il

un peu trop vite.

– Restez tranquille… ne vous

faites pas de mouron, d'accord ?

L'homme se laissa retomber. Sa

respiration était de plus en plus difficile. Hap et Hank l'aidèrent à se mettre

sur le côté. On aurait dit qu'il respirait un peu mieux maintenant.

– Je me sentais assez bien

jusqu'à hier soir. Je toussais, mais pas trop. Ça m'a pris dans la nuit. Je

suis pas parti assez vite. Est-ce que la petite va bien ?

Le reste se perdit dans un borborygme

incompréhensible. La sirène de l'ambulance se rapprochait. Stu s'avança vers la

baie vitrée pour la voir arriver. Les autres restèrent en cercle autour de l'homme

couché par terre.

– Qu'est-ce qu'il a, Vic, t'as

une idée ? demanda Hap.

Vic secoua la tête.

– Noir total.

– Peut-être la bouffe, dit

Norm Bruett. La voiture a une plaque de Californie. Sans doute qu'ils ont mangé

n'importe quoi sur la route. Peut-être qu'ils se sont empoisonnés avec un

hamburger. Ça arrive.

L’ambulance fit le tour de la

Chevy pour s’arrêter devant la porte de la station-service. Le gyrophare

tournait comme un fou. Il faisait complètement noir maintenant.

– Donne-moi la main, je vais

te tirer de là ! cria tout à coup l’homme couché par terre.

Puis ce fut le silence.

– Empoisonnement, dit Vic. Ouais…

Possible… J’espère en tout cas, parce que…

– Parce que quoi ? interrogea

Hank.

– Ben, autrement c’est

peut-être un truc qui s’attrape, répondit Vic en les regardant avec des yeux

inquiets. J’ai vu une épidémie de choléra en 1958, du côté de Nogales. Ça ressemblait

à ça.

Trois hommes entraient en

poussant une civière.

– Eh ben, mon vieux Hap, dit

l’un d’eux, tu peux dire que t’as eu de la chance de pas faire sauter ton gros

cul. C’est lui, hein ?

Ils s’écartèrent pour les laisser

passer, Billy Verecker, Monty Sullivan, Carlos Ortega, des gars qu’ils

connaissaient bien.

– Il y en a deux autres dans

la voiture dit Hap en tirant Monty à l'écart. Une femme et une petite fille. Mortes

toutes les deux.

– Merde alors ! Tu es

sûr ?

– Oui. Le type est pas au

courant. Vous l'emmenez à Braintree ?

– Je suppose, répondit Monty

en le regardant, les yeux écarquillés. Et qu'est-ce que je vais faire des deux

autres dans la voiture ? C'est pas mon boulot !

– Stu peut téléphoner aux

flics. Ça te fait rien si je viens avec toi ?

– Ben non, évidemment.

Ils allongèrent l'homme sur la

civière. Ils sortaient déjà. Hap s'approcha de Stu :

– Je vais à Braintree avec

le type. Tu peux appeler les flics ?

– Naturellement.

– Et Mary aussi. Dis-lui ce

qui s'est passé.

– D'accord.

Hap trotta jusqu'à l'ambulance et

grimpa à l'arrière. Billy Verecker referma les portières derrière lui, puis

appela les deux autres. Ils regardaient à l'intérieur de la Chevy, fascinés.

Quelques instants plus tard, l'ambulance repartait sirène hurlante, éclats sanglants du gyrophare sur le ciment de la station-service. Stu s'avança vers le téléphone et glissa une pièce dans la fente.

L'homme de la Chevrolet mourut à trente kilomètres de l'hôpital. Il ouvrit la bouche dans un dernier gargouillis, hoqueta, puis ce fut fini.

Hap prit le portefeuille de l'homme dans sa poche revolver et l'ouvrit. Dix-sept dollars. Un permis de conduire de Californie au nom de Charles D. Campion. Une carte de l'armée, des photos de sa femme et de sa fille dans une pochette de plastique. Hap n'eut pas envie de regarder les photos.

Il remit le portefeuille dans la poche du mort et dit à Carlos d'arrêter la sirène. Il était neuf heures dix.

# 2

La longue jetée

d'Ogunquit, dans le Maine, s'avançait dans l'océan Atlantique. Aujourd'hui, elle

lui faisait penser à un doigt gris, accusateur, et quand Frannie Goldsmith gara

sa voiture dans le parking public, elle aperçut Jess assis au bout de la jetée,

à peine une silhouette dans la lumière de l'après-midi. Les mouettes pirouettaient

en criaillant au-dessus de lui, carte postale vivante de la Nouvelle-Angleterre,

et Frannie se demanda si l'une d'elles oserait gâcher le tableau en lâchant une

crotte blanche sur la chemise bleue immaculée de Jess Rider. Après tout, c'était

un écrivain, un poète.

Elle savait que c'était Jess, à

cause de son vélo dix vitesses cadenassé à une barre de fer derrière la guérite

du gardien du parking. Gus, un petit chauve bedonnant, venait déjà à sa

rencontre. Le tarif était de un dollar pour les visiteurs, mais Gus n'avait pas

besoin de regarder l'autocollant RÉSIDENT, dans l'angle du pare-brise

de la

Volvo, pour savoir que Fran était du coin. Elle venait souvent ici.

Oui, souvent, pensait Fran. En

fait, c'est ici que je me suis fait mettre en cloque sur la plage, trois mètres

au-dessus de la ligne de marée haute. Cher fœtus : tu as été conçu sur la

pittoresque côte du Maine, trois mètres au-dessus de la ligne de marée haute et

vingt mètres à l'est de la digue. L'endroit est marqué d'une croix.

Gus lui fit bonjour de la main.

– Votre copain est au bout

de la jetée, mademoiselle Goldsmith.

– Merci, Gus. Ça va, les

affaires ?

L'homme sourit et se tourna vers

le terrain de stationnement. Il y avait peut-être deux douzaines de voitures en

tout et pour tout, la plupart avec des autocollants bleu et blanc RÉSIDENT.

– Pas beaucoup d'action. On

est le 17 juin, c'est encore trop tôt. Mais attendez, dans deux semaines la

municipalité va s'en mettre plein les poches.

– Sûrement. Sauf si vous

piquez la recette.

Gus éclata de rire et rentra dans

sa guérite.

Frannie posa la main sur le métal

chaud de sa voiture, retira ses tennis et mit des sandales de caoutchouc. Grande,

ses longs cheveux châtains retombaient sur un chemisier chamois. Jolie fille. Longues

jambes qui attiraient les regards. Beau châssis, comme disaient les étudiants, sauf

erreur. Élue plus belle fille de l'Université en 90, s'il vous plaît.

Et elle se mit à rire d'elle-même,

d'un rire un peu amer. Tu en fais toute une histoire se dit-elle comme si le

monde entier attendait cette nouvelle. Chapitre six : Hester Prynne annonce

au révérend Dimmesdale l'arrivée imminente de Pearl. Non, ce n'était pas

Dimmesdale, mais Jess Rider, vingt ans, un an de moins que Notre Héroïne, la

jolie Fran. Étudiant et poète. Suffisait de voir sa chemise bleue immaculée

pour le savoir.

Elle s'arrêta au bord du sable, sentit

la douce chaleur baigner la plante de ses pieds à travers la semelle de

caoutchouc de ses sandales. Au bout de la jetée, la silhouette lançait des

galets dans l'eau. Spectacle divertissant, pensa-t-elle, mais surtout déprimant.

Il joue les lord Byron, solitaire mais heureux de l'être ; contemplant l'immensité

de la mer qui, loin, si loin, mène jusqu'au vieux continent. Mais moi, l'exilé,

jamais…

*Et puis merde !*

Ce n'était pas tellement cette

idée qui la dérangeait, mais plutôt ce qu'elle révélait sur son propre état d'esprit.

Le garçon qu'elle croyait aimer était assis là-bas, et elle se moquait de lui

dans son dos.

Elle s'avança sur la jetée, sautillant

gracieusement d'une pierre à l'autre. C'était une ancienne jetée qui faisait

autrefois partie d'une digue. Maintenant, la plupart des bateaux de plaisance

préféraient le côté sud de la ville, avec ses trois marinas et ses sept motels

où les clients venaient brailler tout l'été.

Elle marchait lentement essayant

de se faire à l'idée qu'elle s'était peut-être fatiguée de lui en l'espace de

onze jours, depuis qu'elle avait su qu'elle était "un petit peu en cloque", comme

disait joliment Amy Lauder. Après tout, c'était lui qui lui avait flanqué un

polichinelle dans le tiroir, non ?

Évidemment, elle l'avait un peu

aidé. Et pourtant elle prenait la pilule. La chose la plus simple du monde :

elle était allée à l'infirmerie du campus, avait dit au docteur que ses règles

étaient douloureuses et qu'elles lui donnaient plein de petits boutons plutôt

moches. Et le médecin lui avait donné une ordonnance. En réalité, une provision

de pilules pour un mois.

Elle s'arrêta, au-dessus de l'eau

cette fois. Les vagues commençaient à déferler autour d'elle. Et elle se dit

que les médecins de l'université devaient entendre parler d'histoires de règles

et de boutons à peu près aussi souvent que les pharmaciens voient arriver des

types qui prétendent acheter des capotes pour leur frère et même plus souvent

par les temps qui courent. Elle aurait pu tout aussi bien lui dire : "Donnez-moi

la pilule. J'ai envie de baiser." Elle avait l'âge. Alors pourquoi jouer la

sainte nitouche ? Elle regarda le dos de Jess et soupira. Parce qu'on

prend l'habitude de jouer les saintes nitouches. Et elle reprit sa marche.

De toute façon, la pilule n'avait

pas marché. Quelqu'un au contrôle de qualité des bons vieux laboratoires Ovril

s'était endormi sur son bouton. Ou bien elle avait oublié d'en prendre une et

avait ensuite oublié qu'elle avait oublié.

Elle s'approcha de lui sans faire

de bruit et posa les deux mains sur ses épaules.

Jess, qui tenait ses galets dans

la main gauche pour les lancer de la droite, poussa un cri et bondit sur ses

pieds. Les galets se répandirent partout et il faillit bien faire tomber Frannie

dans l'eau. De justesse, il se rattrapa au moment où il allait faire lui-même

un plongeon, tête la première.

Frannie partit d'un rire

hystérique, recula un peu, les deux mains collées sur la bouche, tandis que lui

se retournait, furieux. Un garçon bien bâti, cheveux noirs, lunettes à monture

dorée, des traits réguliers qui, éternel regret de Jess, ne refléteraient

jamais tout à fait l'exquise sensibilité qu'il cachait en lui.

– Tu m'as fait une sacrée

peur !

– Oh Jess, répondit-elle

entre deux éclats de rire, oh Jess, je suis désolée, mais c'était si drôle !

– On a failli tomber dans l'eau,

dit-il en s'avançant vers elle, fâché.

Elle fit un pas en arrière pour

garder ses distances, trébucha sur une pierre et se retrouva le cul par terre. Ses

mâchoires claquèrent un bon coup sur sa langue – exquise douleur ! – et

elle cessa net de glousser. Ce silence soudain – éteignez-moi, je suis

une

radio – lui parut encore plus drôle et elle repartit d'un fou rire hystérique, en

dépit de sa langue qui saignait copieusement et des larmes qui coulaient à

flots de ses joues.

– Ça va Frannie ? demanda

Jess en s'agenouillant à côté d'elle, inquiet.

Oui, je l'aime, pensa-t-elle, un

peu soulagée. Tant mieux.

– Tu t'es fait mal, Fran ?

– Blessure d'amour-propre, rien

de grave, expliqua-t-elle en le laissant l'aider à se relever. Et je me suis

mordu la langue. Tu vois ?

Elle lui tira la langue, attendant

un sourire en récompense. Mais Jess fronça les sourcils.

– Merde, tu saignes vraiment

beaucoup.

Il sortit un mouchoir, le regarda

d'un air méfiant et préféra le remettre dans sa poche.

Elle s'imagina rentrant au

parking avec lui, main dans la main, jeunes amants sous le soleil d'été, son

mouchoir fourré dans la bouche. Elle ferait un petit salut de la main au gardien

si gentil et lui dirait quelque chose comme : *Fa-louf, gouf*. Et

elle repartit à rire, même si sa langue lui faisait mal et que le goût du sang

dans sa bouche lui donnât mal au cœur.

– Regarde ailleurs. Je vais

faire quelque chose qu'une jeune fille bien élevée ne doit pas faire.

Avec un petit sourire, il se

couvrit les yeux d'un geste théâtral. Appuyée sur un bras, elle pencha la tête

par-dessus le parapet et cracha – rouge vif. Berk ! Encore. Et encore. Sa

bouche parut enfin s'être vidée et elle se retourna. Il la regardait entre ses

doigts.

– Je suis désolée. Je ne

fais que des conneries.

– Mais non, répondit Jess

qui pensait visiblement le contraire.

– On va prendre une glace ?

Tu conduis. Je paye.

– Marché conclu.

Il se releva et l'aida à se

mettre debout. Elle cracha encore une fois dans l'eau. Rouge vif.

– Je m'en suis pas coupé un

morceau, quand même ? demanda Fran, inquiète cette fois.

– Peut-être, plaisanta Jess.

Tu as senti que tu en avalais un bout ?

Dégoûtée, elle mit la main devant

sa bouche.

– Ce n'est pas drôle.

– Non, je suis désolé. Tu t'es

simplement mordue, Frannie.

– Est-ce qu'il y a des

artères dans la langue ?

Ils rentraient maintenant, main

dans la main. Elle s'arrêtait de temps en temps pour cracher par-dessus le

parapet de la jetée. Rouge vif. Non, elle n'allait pas avaler un morceau de ce

truc, pas question !

– Non.

– Tant mieux, répondit-elle

avec un sourire rassurant. Je suis enceinte.

– Ah bon ? C'est très

bien. Tu sais qui j'ai vu à Port…

Il s'arrêta net et se retourna

pour la regarder, le visage tout à coup très sérieux et très, très attentif. Elle

avait un peu de peine à le voir faire cette tête.

– Qu'est-ce que tu dis ?

– Je suis enceinte.

Elle lui fit un grand sourire et

cracha par-dessus le parapet. Rouge vif.

– Tu me fais marcher.

– Pas du tout.

Il la regardait toujours. Puis

ils se remirent en route. Quand ils traversèrent le parking, Gus sortit de sa

guérite et les salua de la main. Frannie lui répondit. Et Jess aussi.

Ils s'arrêtèrent

au bord de la nationale 1. Jess prit un Coca et s'assit derrière le volant de

la Volvo, tétant sa bouteille d'un air pensif. Fran l'envoya chercher un super

banana split et elle s'adossa contre la portière, pas loin d'un mètre de

banquette entre les deux, pour déguster à la petite cuillère les noix, la sauce

à l'ananas et ce qui passait pour de la glace dans ce genre d'établissement.

– Tu sais, les glaces, ici, c'est

surtout des bulles. Tu savais ça ? La plupart des gens ne le savent pas.

Jess la regarda sans rien dire.

– C'est vrai. Ces machines

sont en fait d'énormes machines à bulles. C'est pour ça que leurs glaces sont

si bon marché. J'ai lu un article là-dessus pour le cours de marketing. Comme

quoi on peut vous faire avaler n'importe quoi.

Jess la regarda sans rien dire.

– Si tu veux une vraie glace,

il faut aller chez un Italien. Là…

Elle éclata en sanglots.

Il se laissa glisser sur la

banquette et lui passa un bras autour du cou.

– Ne pleure pas, Frannie.

– Mon banana split est en

train de couler, dit-elle entre deux sanglots.

Il sortit à nouveau son mouchoir

d'une propreté douteuse. Frannie ne pleurait plus. Elle reniflait encore un peu.

– Coulis de sang sur banana

split suprême, dit-elle en le regardant, les yeux rouges. Je crois que je ne

vais pas arriver à le manger. Je suis désolée, Jess. Tu veux bien le jeter ?

– Certainement, répondit-il

froidement.

Il descendit de voiture et jeta

la glace dans une poubelle. Il marchait d'une drôle de manière, pensa Fran, comme

si on lui avait donné un bon coup là où ça fait mal aux garçons. Mais après

tout, c'était à peu près là qu'elle venait de lui donner un coup. Et d'autre

part, eh bien, c'était à peu près la manière dont elle marchait quand elle

avait perdu sa virginité sur la plage. Elle avait eu l'impression d'avoir l'entrecuisse

tout irrité, comme un bébé à qui on ne change pas ses couches. À ceci près que

les bébés ne se font pas cloquer.

Jess reprit sa place derrière le

volant.

– Tu es vraiment enceinte, Fran ?

demanda-t-il brusquement.

– Vraiment.

– Comment c'est arrivé ?

Je croyais que tu prenais la pilule.

– Trois possibilités. Le

type du contrôle de qualité des bons vieux laboratoires Ovril dormait sur son

bouton quand mes pilules sont passées sur le tapis roulant. Ou bien on vous

donne à bouffer au restaurant universitaire des trucs qui vous fortifient le

sperme, ou bien j'ai oublié de prendre une pilule et ensuite j'ai oublié que j'avais

oublié.

Elle lui fit un petit sourire qui

le glaça.

– Ne te fâche pas, Fran. Je

demandais simplement.

– Eh bien, si tu veux tout

savoir, une belle nuit d'avril, le douze, le treize ou le quatorze, tu as mis

ton pénis dans mon vagin et tu as eu un orgasme, ce qui t'a fait éjaculer des

millions de spermatozoïdes…

– Arrête ! Pas besoin

de…

– De quoi ?

Apparemment froide comme la

pierre, elle se sentait un peu perdue. Elle avait pourtant imaginé cette scène,

mais elle ne se déroulait pas tout à fait comme prévu.

– De te mettre dans cet état,

dit-il timidement. Je ne vais pas te laisser tomber.

– Non, répondit-elle d'une

voix plus douce.

À ce stade, elle aurait pu lui

prendre la main, la tenir, cicatriser totalement la blessure. Mais elle ne

pouvait s'y résoudre. Il n'avait pas à vouloir qu'elle le réconforte, même s'il

ne lui demandait rien, même s'il n'en était pas conscient. Elle comprit tout à

coup que, d'une façon ou d'une autre, le temps des rires, le bon temps, était

fini. Ce qui lui donna envie de pleurer, mais elle put se retenir. Frannie Goldsmith

était la fille de Peter Goldsmith. Elle n'allait pas se mettre à brailler comme

un veau dans le parking du Dairy Queen d'Ogunquit.

– Qu'est-ce que tu comptes

faire ? demanda Jess en prenant une cigarette.

– Qu'est-ce que tu comptes

faire, toi ?

Il frotta une allumette et, un

instant, tandis que la fumée de la cigarette commençait à monter, elle vit clairement

l'homme et l'adolescent sur ce même visage.

– Je n'en sais rien.

– Il y a plusieurs

possibilités. Nous nous marions et nous gardons le bébé. Nous nous marions et

je ne garde pas le bébé. Nous ne nous marions pas et je garde le bébé. Ou…

– Frannie…

– Ou nous ne nous marions

pas et je ne garde pas le bébé. Ou je peux me faire avorter. Est-ce que j'ai

bien pensé à tout ? J'ai oublié quelque chose ?

– Frannie, est-ce qu'on ne

pourrait pas simplement parler…

– C'est ce qu'on est en

train de faire ! Tu as eu ta chance. Mais tu as dit : "Je n'en sais

rien." Tes propres mots. Je viens seulement de décrire les choix possibles. Naturellement,

j'ai eu un peu plus de temps que toi pour faire le point.

– Tu veux une cigarette ?

– Non. C'est mauvais pour l'enfant.

– Frannie, nom de Dieu !

– Pourquoi cries-tu ? demanda-t-elle

doucement.

– Parce qu'on dirait que tu

cherches à me faire autant de mal que tu peux. Je n'arrive tout simplement pas

à croire que c'est ma faute.

– Tu n'y arrives pas ? fit-elle

en haussant un sourcil. Miracle des miracles, la vierge enfanta.

– Arrête de jouer à ce petit

jeu. Tu m'avais dit que tu prenais la pilule. Je t'ai crue. C'est ma faute ?

– Non. Mais ça ne change

rien.

– J'ai l'impression que non,

répondit-il tristement en jetant sa cigarette à moitié consumée. Alors, qu'est-ce

qu'on fait ?

– Change de disque, Jess. Je

viens de te dire quels sont les choix selon moi. Je pensais que tu aurais

peut-être une idée. Il y a bien le suicide, mais je n'y pense pas pour le

moment. Alors, si tu vois une autre solution, dis-la-moi et on en parle.

– On se marie, dit-il

brusquement.

Il avait l'air d'un homme qui

vient de décider que le meilleur moyen de résoudre le problème du nœud gordien

est de le trancher d'un bon coup en plein milieu. En avant toutes, et attachez

vos ceintures.

– Non. Je ne veux pas me

marier avec toi.

On aurait dit que son visage

était tenu par des boulons invisibles et que tous venaient tout à coup de se

desserrer d'un tour et demi. L'image était si cruellement comique qu'elle dut

passer sa langue meurtrie contre son palais rugueux pour ne pas avoir le fou

rire. Elle n'avait pas envie de Jess.

– Pourquoi pas ?

– Je dois réfléchir à mes

raisons. Je ne veux pas t'en parler pour le moment, tout simplement parce que

je ne sais pas pourquoi.

– Tu ne m'aimes pas.

– Dans la plupart des cas, l'amour

et le mariage s'excluent mutuellement. Trouve autre chose.

Il resta silencieux un long

moment. Il jouait avec une autre cigarette, sans l'allumer.

– Je ne peux pas, Frannie, finit-il

par répondre, parce que tu ne veux pas parler avec moi. Tu veux juste marquer

des points.

Un peu émue, elle hocha la tête :

– Tu as peut-être raison. Mais

j'ai perdu quelques plumes ces dernières semaines. Écoute, Jess, tu es vraiment

intello jusqu'au bout des ongles. Si on venait t'attaquer avec un couteau, tu

voudrais absolument discuter le coup.

– Tu déconnes complètement.

– Alors, trouve une autre

solution.

– Non. Tu as réfléchi à tout.

J'ai peut-être besoin de réfléchir un peu moi aussi.

– D'accord. Tu veux nous

ramener au parking ? Je vais te laisser pour faire quelques courses.

Il la regarda, stupéfait.

– Frannie, je suis venu de

Portland en bécane. Pas la porte à côté. J'ai pris une chambre dans un motel. Je

pensais que nous allions passer le week-end ensemble.

– Dans ta chambre de motel ?

Non, Jess. La situation a changé. Tu reprends ton dix vitesses et tu pédales

jusqu'à Portland. Tu me rappelles quand tu auras réfléchi un peu. Rien ne

presse.

– Arrête de me faire marcher.

– Non, Jess, c'est toi qui m'as

fait marcher, lança-t-elle, furieuse cette fois.

C'est alors qu'il lui donna une

petite gifle sur la joue.

Il la regarda, médusé.

– Je suis désolé, Fran.

– On n'en parle plus, répondit-elle

d'une voix blanche. Démarre.

Ils revinrent

en silence au parking. Les mains croisées sur le ventre, elle regardait les

tranches d'océan que découpaient les villas, juste à l'ouest de la digue. On

aurait dit des HLM, pensa-t-elle. À qui appartenaient ces maisons, dont la

plupart étaient encore fermées et n'ouvriraient qu'avec le début officiel de l'été,

dans moins d'une semaine ? Professeurs du MIT. Médecins de Boston. Avocats

de New York. Il y en avait de bien plus belles le long de la côte. Et, quand

les familles viendraient s'installer dans quelques jours, le plus bas QI sur

Shore Road serait celui de Gus le gardien du parking. Des enfants en vélos dix

vitesses, comme celui de Jess. Des enfants qui ont l'air de s'ennuyer, qui vont

avec leurs parents au restaurant pour manger du homard avant de sortir au

théâtre d'Ogunquit. Des enfants désœuvrés qui montent et descendent la rue

principale, prétendant jouer les voyous dans la douce lumière du crépuscule d'été.

Elle regardait les éclairs de cobalt entre les villas tassées les unes contre

les autres, les yeux embrumés de nouvelles larmes. Comme un petit nuage blanc

qui pleurerait.

Ils arrivèrent au parking. Gus

leur fit un signe. Ils lui répondirent.

– Je regrette de t'avoir

donné une gifle, Frannie, murmura Jess. Je ne voulais pas.

– Je sais. Tu rentres à

Portland ?

– Je reste ici ce soir et je

t'appelle demain matin. Mais c'est à toi de décider, Fran. Si tu penses te

faire avorter, je vais gratter les fonds de tiroir.

– Gratter ? Pourquoi

pas cureter ? Tu fais de l'humour ?

– Non, pas du tout. Je t'aime

Fran.

Il se glissa sur la banquette ét

lui donna un chaste baiser.

Je ne te crois pas, pensa-t-elle.

Je n'en crois pas un mot… mais je vais faire comme si. Je peux bien faire ça.

– Parfait, dit-elle, très

calme.

– Je suis au motel

Lighthouse. Appelle-moi si tu veux.

– D’accord.

Elle s’installa derrière le

volant, tout à coup épui-sée. Sa langue lui faisait affreusement mal.

Jess s’avança vers sa bicyclette,

défit le cadenas et revint avec elle.

– J’aimerais bien que tu m’appelles,

Fran.

– On verra, répondit-elle

avec un sourire forcé. Au revoir, Jess.

Elle mit la Volvo en première, fit

demi-tour et traversa le parking pour prendre la route du front de mer. Elle

voyait Jess, debout à côté de sa bicyclette, l’océan derrière lui, et pour la

seconde fois de la journée elle l’accusa mentalement de jouer sciemment un rôle.

Cette fois, au lieu d’en être irritée, elle se sentit un peu triste. Verrait-elle

encore l’océan comme elle l’avait vu tant de fois avant que tout cela n’arrive ?

Sa langue lui faisait terriblement mal. Elle descendit un peu plus la vitre et

cracha. Tout blanc cette fois. Elle sentait le goût de sel de l’océan, comme

des larmes amères.

# 3

Norm Bruett

ouvrit l'œil à dix heures et quart, réveillé par les enfants qui se chamaillaient

devant sa fenêtre et par la radio qui beuglait dans la cuisine.

En caleçon et maillot de corps, il

s'avança vers la porte de derrière, l'ouvrit violemment et hurla à ses enfants :

– Vos gueules !

Un instant de silence. Luke et

Bobby tournèrent la tête, oubliant l'objet de leur dispute, un vieux camion

rouillé. Comme toujours, lorsqu'il voyait ses enfants Norm se sentait tiraillé.

D'un côté, il avait de la peine à les voir si mal habillés avec ces frusques de

l'Armée du Salut, comme les petits nègres des quartiers pauvres d'Arnette. Mais

en même temps, il sentait en lui une effroyable colère, une terrible envie de

leur flanquer une formidable raclée.

– Oui, papa, dit Luke de sa

petite voix d'enfant de neuf ans.

– Oui, papa, répéta Bobby

qui allait sur ses huit ans.

Norm resta là un moment à les regarder,

puis claqua la porte. Indécis, il contemplait le tas de vêtements qu'il avait

portés la veille. Au pied du grand lit aux ressorts défoncés, là où il les

avait laissés tomber.

Cette salope, songea-t-il, elle

peut même pas accrocher mes fringues.

– Lila ! hurla-t-il.

Pas de réponse. Il pensa

vaguement rouvrir la porte pour demander à Luke où sa mère était encore partie.

Le service social n'allait plus distribuer d'épicerie avant la semaine prochaine

et, si elle était encore allée faire un tour au bureau d'embauche de Braintree,

alors vraiment, c'est qu'elle était encore plus conne qu'un balai.

Il ne prit donc pas la peine d'interroger

les enfants. Il se sentait fatigué. Il avait mal à la tête comme si on lui

cognait sur les tempes. Pourtant, il n'avait pas la gueule de bois. Il n'avait

pris que trois bières chez Hap la veille. Quelle histoire cet accident. La

femme et le bébé, morts dans la voiture l'homme, Campion, qui avait crevé en

route pour l'hôpital. Le temps que Hap revienne, la police était déjà venue et

repartie, la dépanneuse aussi, et le fourgon du croque-mort de Braintree. Vic

Palfrey avait signé une déposition pour tous les cinq. Le croque-mort, qui

était aussi le coroner du comté, avait refusé de leur dire ce qui avait pu

arriver.

– Mais ce n'est pas le

choléra. Et n'allez pas faire peur aux gens en racontant que c'est le choléra. On

va faire une autopsie et vous lirez les résultats dans le journal.

Sale petit con, se dit Norm en

enfilant lentement ses vêtements de la veille. Son mal de tête commençait à lui

faire voir trente-six chandelles. Les mômes allaient la fermer, ou bien ils

allaient se retrouver avec les deux bras cassés. Pourquoi est-ce qu'il n'y

avait pas d'école toute l'année ?

Il pensa rentrer sa chemise dans

son pantalon mais y renonça, se disant que le président ne risquait pas de lui

rendre visite ce jour-là. En chaussettes, il se traîna jusqu'à la cuisine. Le

soleil qui entrait à flots par les fenêtres du côté est lui fit cligner les

yeux.

Au-dessus de la cuisinière, la

vieille radio marchait à fond :

*Mais baby, toi*

seule peux me le dire,

*Baby, tu peux l'aimer ton mec ?*

*C'est un brave type tu sais,*

*Baby, tu peux l'aimer ton mec ?*

Il fallait qu'on

soit tombé bien bas pour que la radio du coin se mette à jouer du rock de

nègres. Le poste lui cassait les oreilles. Norm le ferma. C'est alors qu'il vit

un mot. Il le prit et plissa les yeux pour le lire.

*Cher Norm*

*Sally Hodges a besoin qu'on*

garde ces enfant se matin. Elle va me donner un dolar. Je rentre pour déjeuné. Ya

des sausisse si tu veut. Je t'aime mon amour.

*Lila.*

Norm reposa le

mot et resta là un moment essayant de comprendre. Difficile, avec ce foutu mal

de tête. Garder des enfants… un dollar. Pour la femme de Ralph Hodges.

Les trois choses se clarifiaient

lentement dans son esprit. Lila était allée garder les trois enfants de Sally

Hodges pour gagner un foutu dollar, et elle lui laissait Luke et Bobby sur les

bras. Bon Dieu, quelle merde quand un homme doit rester chez lui et torcher ses

mioches pour que sa femme aille se faire un foutu dollar, même pas de quoi

acheter trois litres d'essence. Putain de vie.

La colère qui montait lui fit

encore plus mal à la tête. En traînant les pieds, il s'approcha du frigidaire, acheté

à l'époque où il faisait encore des heures supplémentaires, et l'ouvrit. La

plupart des étagères étaient vides à part quelques restes que Lila avait mis

dans des boîtes de plastique. Il détestait ces petites boîtes. De vieux fayots,

de vieilles pommes de terre, un reste de hachis… pas de la bouffe pour un homme.

Rien là-dedans à part les petites boîtes de plastique et trois vieilles

saucisses ratatinées. Il se pencha pour les regarder et ses tempes se mirent à

battre encore plus fort. Ces saucisses, on aurait dit des bittes de Pygmées d'Afrique

ou d'Amérique du Sud, va donc savoir où qu'ils habitent ces cons-là. De toute

façon, il n'avait pas envie de manger. Pour dire la vérité, il se sentait même

vachement malade.

Il s'approcha de la cuisinière, frotta

une allumette sur le bout de papier de verre cloué au mur, alluma le rond de

devant et mit le café à chauffer. Puis il s'assit et attendit, maussade. Juste

avant qu'il ne bouille, il dut sortir à toute vitesse son tirejus pour

rattraper au vol un gros éternuement mouillé. Un rhume. Il ne manquait plus que

ça. Pas un instant il ne pensa à la morve qui coulait du nez de ce type Campion,

la veille.

Hap installait

un nouveau pot d'échappement sur la Scout de Tony Leominster. Assis sur une chaise

de camping, Vic Palfrey le regardait faire en buvant une bouteille de Pepsi

quand la cloche des pompes se mit à sonner.

Vic cligna les yeux.

– La police, dit-il. On

dirait ton cousin. Joe Bob.

– J'arrive.

Hap sortit de sous la Scout, s'essuya

les mains avec un vieux chiffon. Dehors, il éternua un bon coup. Il avait

horreur de ces rhumes qu'on attrape en été. Les pires.

Joe Bob Brentwood, un énorme

gaillard qui mesurait pas loin de deux mètres, faisait le plein de sa charrette.

Derrière lui, les trois pompes que Campion avait démolies la veille étaient

sagement alignées, comme des cadavres de soldats.

– Salut, Joe Bob !

– Hap, mon beau salaud, répondit

Joe Bob en enclenchant la gâchette du pistolet et en coinçant le tuyau sous son

pied, t'as de la veine que ta baraque soit encore debout ce matin.

– Merde, ça oui. Stu Redman

a vu le type arriver et il a fermé les pompes. Mais il y avait des étincelles

partout.

– Une veine de cocu. Écoute,

Hap, je suis pas venu simplement pour faire le plein.

– Ah bon ?

Joe Bob tourna les yeux vers Vic

qui se tenait debout à la porte de la station-service.

– Ce vieux con était là hier

soir ?

– Qui ? Vic ? Oui,

il est ici presque tous les soirs.

– Est-ce qu'il peut fermer

sa gueule ?

– Oui, je crois. C'est un

brave type.

La gâchette du pistolet de la

pompe se déclencha. Hap rajouta encore vingt cents d'essence, puis raccrocha le

pistolet.

– Alors ? Qu'est-ce qui

se passe ?

– Allons à l'intérieur. Le

vieux doit entendre ça. Et si tu as un moment, téléphone aux autres, à ceux qui

étaient là.

Ils entrèrent dans le bureau.

– Bonjour, monsieur l'officier,

dit Vic.

Joe Bob répondit d'un signe de

tête.

– Du café, Joe Bob ? demanda

Hap.

– Non, pas maintenant. Je

sais pas trop si mes supérieurs aimeraient me voir ici. Je crois pas. Alors, quand

les autres vont se pointer, vous ne leur dites pas que c'est moi qui vous ai

rencardés, d'accord ?

– Quels autres, monsieur l'officier ?

demanda Vic.

– Les types du ministère de

la Santé, répondit Joe Bob.

– Nom de Dieu, c'était le

choléra. Je savais que c'était ça, dit Vic.

Hap regardait les deux hommes.

– Alors, Joe Bob ?

– Je n'en sais rien, dit le

policier en s'asseyant sur une chaise de plastique.

Ses genoux osseux lui arrivaient

presque au menton. Il sortit un paquet de Chesterfield de son blouson

et alluma

une cigarette.

– Finnegan, le coroner…, reprit-il.

– Un petit con, l'interrompit

Hap. Tu aurais dû le voir faire le dindon, Joe Bob. Comme s'il venait de bander

pour la première fois. Taisez-vous tous, c'est moi le boss. Un sale con.

– Je sais, un tas de merde, dit

Joe Bob. Bon. Il a demandé au docteur James de jeter un coup d'œil à ce Campion.

Ensuite, ils ont appelé un autre médecin que je ne connais pas. Après, ils ont

téléphoné à Houston. Et vers trois heures ce matin, ils sont arrivés sur le

petit aéroport, à côté de Braintree.

– Qui ça ?

– Les pathologistes. Trois. Ils

ont tripatouillé les cadavres jusque vers huit heures. Je suppose qu'ils ont

regardé dedans, mais je suis pas certain. Ensuite ils ont téléphoné au Centre

épidémiologique d'Atlanta qui va envoyer des types ici cet après-midi. Ils ont

dit aussi que des ronds-de-cuir du ministère de la Santé allaient débarquer

pour voir tous les mecs qui se trouvaient ici hier soir, et les types qui ont

conduit l'ambulance à Braintree. Je sais pas, mais j'ai bien l'impression qu'ils

veulent vous mettre en quarantaine.

– Bordel de merde ! dit

Hap.

– Mais le centre d'Atlanta, c'est

un truc du gouvernement fédéral. Est-ce qu'ils enverraient tout un avion de

fédéraux simplement pour un petit coup de choléra ?

– J'en sais foutrement rien,

répondit Joe Bob. J'ai pensé que je devais vous prévenir, à cause de ce que

vous avez essayé de faire hier soir.

– Merci quand même, Joe Bob,

dit Hap. Et qu'est-ce qu'ils ont dit, James et l'autre toubib ?

– Pas grand-chose. Mais ils

avaient l'air d'avoir une sacrée trouille. J'avais jamais vu des docteurs avoir

autant la trouille. J'ai pas trop aimé.

Un lourd silence s'installa. Joe

Bob se dirigea vers la distributrice et prit une bouteille de Fresca. Un peu de

gaz s'échappa en sifflant quand il fit sauter la capsule. Joe Bob se rassit et

Hap prit un Kleenex dans une boîte qui traînait à côté de la caisse, s'essuya

le nez et fourra le mouchoir dans la poche de sa salopette maculée de cambouis.

– Et qu'est-ce que vous avez

trouvé sur ce Campion ? demanda Vic.

– On cherche encore, répondit

Joe Bob d'un air important. Sa carte d'identité dit qu'il venait de San Diego, mais

les papiers qu'on a trouvés dans son portefeuille étaient périmés depuis deux

ou trois ans. Son permis de conduire par exemple. Il avait aussi une carte de

crédit BankAmericard de 1986 expirée elle aussi. On a trouvé une carte de l'armée

et on cherche de ce côté-là. Le capitaine a l'impression que Campion n'habitait

plus à San Diego, peut-être depuis quatre ans.

– Déserteur ? demanda

Vic en sortant un énorme mouchoir rouge.

Il se racla la gorge et cracha

dedans.

– On sait pas encore. Ses

papiers militaires disent qu'il s'était engagé jusqu'en 1997. Maintenant, quand

il s'est pointé ici, il était en civil, avec sa petite famille, et à un sacré

bout de la Californie. Alors, moi…

– Bon. Je vais prévenir les

autres, dit Hap. Et merci.

Joe Bob se leva.

– Pas de quoi. Ne dites pas

que c'est moi qui vous ai tuyautés. Pas envie de perdre mon boulot. Vos potes

ont pas besoin de savoir qui vous a rencardés, non ?

– Non, dit Hap.

Joe Bob allait sortir quand Hap l'arrêta,

un peu gêné :

– C'est cinq dollars tout

rond pour l'essence, Joe Bob. J'aimerais bien t'en faire cadeau, mais par les

temps qui courent…

– Pas de problème, répondit Joe

Bob en lui tendant une carte de crédit. C'est la police qui paye. Et puis, comme

ça j'aurai une bonne raison d'être venu ici.

Hap éternua deux fois en

remplissant le bordereau.

– Tu devrais prendre quelque

chose, dit Joe Bob. Rien de pire qu'un rhume en été.

– Tu peux le dire.

Tout à coup, la voix de Vic s'éleva

derrière eux :

– C'est peut-être pas un

rhume.

Ils se retournèrent. Vic avait un

air bizarre.

– Quand je me suis levé ce

matin, j'ai éternué et j'ai toussé au moins soixante fois, reprit Vic. Et avec

un mal de tête carabiné. J'ai pris des aspirines. Ça va un peu mieux, mais mon

nez continue à couler. Peut-être qu'on l'a attrapé nous aussi, le truc de Campion. Le truc qui l'a fait crever.

Hap le regarda un long moment et, à l'instant où il allait lui expliquer par le menu que c'était strictement impossible, il éternua de nouveau.

Joe Bob les regarda tous les deux, l'air très sérieux :

– Tu sais, ce serait peut-être pas une mauvaise idée de fermer la station-service, Hap. Juste pour aujourd'hui.

Hap lui lança un regard inquiet et essaya de se souvenir de toutes les raisons qu'il avait voulu donner tout à l'heure à Vic pour lui démontrer que ce qu'il disait était impossible. Mais il n'en trouvait plus aucune. Tout ce dont il se souvenait c'est que lui aussi s'était réveillé avec un mal de tête et avec le nez qui coulait. Mais tout le monde attrape un rhume de temps en temps. Pourtant, juste avant que ce Campion arrive dans les parages, il se sentait en pleine forme. En pleine forme.

Les trois enfants Hodges avaient six ans, quatre ans et dix-huit mois. Les deux plus jeunes dormaient ; l'aîné était dans la cour, en train de creuser un

trou.

Assise dans le living, Lila Bruett regardait la télé. Elle espérait bien que

Sally ne rentrerait pas avant la fin de l'émission. Ralph Hodges avait acheté

une grosse télé couleurs à l'époque où les affaires ne marchaient pas trop mal

à Arnette. Lila adorait regarder la télé l'après-midi, surtout la télé en

couleurs. C'était tellement plus joli.

Elle tira une bouffée de sa

cigarette, mais renvoya aussitôt la fumée, secouée par une quinte de toux. Elle

se rendit dans la cuisine pour cracher dans l'évier toute la cochonnerie qui

lui était remontée dans la bouche. Elle s'était réveillée avec un rhume et, toute

la journée, elle avait eu l'impression qu'on lui chatouillait le fond de la

gorge avec une plume.

Puis elle revint dans le living

après avoir jeté un coup d'œil par la fenêtre du couloir pour s'assurer que

Bert Hodges ne faisait pas de bêtises. Un message publicitaire maintenant, deux

bouteilles de produit désinfectant qui dansaient au-dessus d'une cuvette de w.-c.

Lila regarda distraitement autour d'elle. Elle aurait voulu que sa maison soit

aussi jolie que celle-ci. Sally avait un hobby : elle coloriait des images

du Christ, en petites cases numérotées. Ses peintures, joliment encadrées, tapissaient

tout le living. Elle aimait surtout la plus grande, celle de la Dernière Cène, derrière

la télé ; soixante couleurs différentes, à l'huile, lui avait dit Sally ;

près de trois mois de travail. Une véritable œuvre d'art.

Au moment où l'émission reprenait,

Cheryl, le bébé commença à pleurer, un vilain bruit rauque entrecoupé de

quintes de toux. Lila posa sa cigarette et se précipita vers la chambre. Eva, la

petite de quatre ans, dormait à poings fermés. Mais Cheryl était couchée sur le

dos dans son berceau et son visage était devenu tout violet.

Lila n'avait pas peur du croup. Ses

deux enfants l'avaient eu. Elle prit la petite par les pieds et lui donna de

bonnes tapes dans le dos, ignorant totalement si le docteur Spock recommandait

ou non ce traitement, pour la bonne et simple raison qu'elle ne l'avait jamais lu.

Mais il parut donner des résultats. La petite Cheryl poussa un croassement et

cracha une quantité étonnante de mucosités jaunâtres qui firent une flaque par

terre.

– Ça va mieux ? demanda

Lila.

Un chuintement lui répondit et la

petite se rendormit presque aussitôt.

Lila essuya la flaque avec un

Kleenex. Elle n'avait jamais vu un bébé cracher autant de morve d'un seul coup.

Puis elle se rassit devant la

télévision. Elle alluma une autre cigarette, éternua à la première bouffée, puis

se mit elle aussi à tousser.

# 4

Il y avait une

heure que la nuit était tombée.

Starkey était seul, assis devant

une longue table. Il feuilletait un dossier. Et il n'en croyait pas ses yeux. Il

y avait trente-six ans qu'il servait son pays, depuis qu'il était sorti de West

Point. Il avait été décoré. Il avait parlé à des présidents, leur avait donné

des conseils qui parfois avaient été écoutés. Il avait connu bien des moments

difficiles, mais cette fois…

Il avait peur. Si peur qu'il

osait à peine l'admettre.

Cette sorte de peur qui peut vous

rendre fou.

Brusquement, il se leva et se

dirigea vers le mur où s'alignaient cinq écrans vides. En se levant, il se

cogna le genou contre la table et fit tomber un feuillet de papier pelure jaune.

La feuille zigzagua paresseusement dans l'air mécaniquement purifié et atterrit

sur le carrelage, à moitié cachée dans l'ombre de la table. Quelqu'un qui se

serait trouvé là aurait pu lire ceci :

CONTAMINATION

CONFIRMÉE

CODE PROBABLE SOUCHE 848-AB

MUTATION ANTIGENE CHEZ CAMPION. (W.)

SALLY

RISQUE ÉLEVÉ/MORTALITÉ IMPORTANTE

CONTAGION

ESTIMÉE À 99,4%. CENTRE ÉPIDÉMIOLOGIQUE D'ATLANTA

AU COURANT. TOP

SECRET DOSSIER BLEU.

*FIN*

P-T-2223 12A

Starkey appuya

sur un bouton, sous l'écran du milieu, et l'image apparut avec l'énervante

rapidité des circuits électroniques. On y voyait le désert de l'ouest de la

Californie, dans la direction de l'est. Un paysage désolé, rendu encore plus

fantomatique par la couleur rougeâtre de la photo infrarouge.

Par là, tout droit, pensa Starkey.

Le Projet Bleu.

La peur voulut s'emparer encore

une fois de lui. Il fouilla dans sa poche et en sortit une capsule bleue.

Ce

que sa fille appelait un *downer*. Peu importait le nom ; c'était le

résultat qui comptait. Il l'avala et une grimace fugitive apparut sur son visage

habituellement impassible.

Le Projet Bleu.

Il regarda les écrans vides, puis

les alluma tous. Sur le 4 et le 5, on voyait les laboratoires. Physique sur le

4, Biologie virale sur le 5. Le laboratoire de biologie virale était rempli de

cages : cobayes, singes rhésus, quelques chiens. Aucun ne paraissait

dormir. Dans le laboratoire de physique, une petite centrifugeuse continuait à

tourner inlassablement. Starkey s'en était déjà plaint. Et il n'avait pas mâché

ses mots. C'était un spectacle à vous donner froid dans le dos que de voir

cette centrifugeuse pirouetter allégrement tandis que le docteur Ezwick gisait

par terre à côté d'elle, les bras étendus comme un épouvantail renversé par un

coup de vent.

On lui avait expliqué que la

centrifugeuse était branchée sur le même circuit que l'éclairage et que, si on

l'arrêtait, la lumière s'éteindrait elle aussi. Et là-bas, les caméras n'étaient

pas équipées pour l'infrarouge. D'autres huiles pouvaient venir de Washington

pour regarder le cadavre du Prix Nobel qui gisait à cent vingt mètres sous le

désert, à un kilomètre de là. Et si nous arrêtons la centrifugeuse, on ne voit

plus le professeur Élémentaire, n'est-ce pas ?

Il avala un autre *downer* et regarda l'écran de contrôle numéro 2. C'était celui qu'il aimait le moins. Le

spectacle de cet homme, la tête dans son bol de soupe, n'était vraiment pas

très réjouissant. Supposez qu'on vienne vous dire : *Tu resteras le*

blair dans ton bol de soupe jusqu'à la fin des temps. L'éternelle tarte à

la crème : pas drôle du tout quand il s'agit de vous.

L'écran de contrôle numéro 2 montrait

la cafétéria du Projet Bleu. L'accident s'était produit pratiquement au moment

du changement d'équipe et il n'y avait presque personne dans la cafétéria. À vrai

dire la différence n'aurait pas été bien grande, pensa-t-il, qu'ils meurent

dans la cafétéria, dans leurs chambres ou dans leurs laboratoires. Pourtant, ce

type avec le nez dans sa soupe…

Un homme et une femme en

combinaison bleue s'étaient effondrés devant le distributeur de bonbons. Un

homme en combinaison blanche était étendu à côté du jukebox Seeburg. Autour des

tables, neuf hommes et quatorze femmes, certains affalés à côté de sachets de

chips, certains tenant toujours dans leurs mains raides un gobelet renversé de

Coke ou de Sprite. À la deuxième table, presque au fond, un homme qui avait été

identifié comme étant Frank D. Bruce. Le nez dans un bol de ce qui semblait

être de la soupe Campbell, Bœuf et Vermicelles.

Le premier écran de contrôle ne

montrait qu'une horloge numérique. Jusqu'au 13 juin, tous les chiffres de l'horloge

étaient verts. Ils étaient rouge vif maintenant. Et l'horloge s'était arrêtée :

06 : 13 : 90 : 02 : 37 : 16.

13 juin 1990. Deux heures

trente-sept du matin. Et seize secondes.

Starkey entendit le bruit d'un

moteur électrique derrière lui.

Il éteignit les écrans un par un,

puis se retourna. C'est alors qu'il vit le papier tombé à terre. Il le reposa

sur la table.

– Entrez.

C'était Creighton. Il avait l'air

grave et sa peau était couleur de cendre. Encore des mauvaises nouvelles, pensa

Starkey sans s'émouvoir. Encore un autre qui a fait un plongeon dans un bol de

soupe, Bœuf et Vermicelles.

– Salut, Len, dit-il

tranquillement.

Len Creighton lui répondit d'un signe

de tête.

– Billy. C'est… nom de Dieu,

je ne sais pas comment te dire.

– Un mot à la fois, c'est

sans doute la meilleure solution.

– Les types qui se sont

occupés du corps de Campion passent leurs premiers examens à Atlanta. Et les

nouvelles ne sont pas bonnes.

– Tous ?

– Cinq certainement. Il y en

a un – il s'appelle Stuart Redman – qui est négatif jusqu'à présent. Mais

apparemment, Campion est resté négatif pendant plus de cinquante heures.

– Si seulement Campion n'avait

pas foutu le camp, dit Starkey. Pas terrible comme dispositif de sécurité, Len.

Vraiment pas terrible.

Creighton hocha la tête.

– Continue.

– Arnette est en quarantaine.

Nous avons isolé au moins seize cas de grippe A en mutation constante jusqu'à

présent. Et il ne s'agit que des cas les plus évidents.

– Les journalistes ?

– Pas de problème pour le

moment. Ils pensent qu'il s'agit d'une épidémie d'anthrax.

– Autre chose ?

– Un sérieux problème, oui. Un

certain Joseph Robert Brentwood, de la police de la route du Texas. Son cousin

est propriétaire de la station-service où Campion a atterri. Il est passé hier

matin pour dire à Hapscomb que les gens des services de santé allaient

débarquer. Nous l'avons ramassé il y a trois heures et il est en route pour

Atlanta en ce moment. Mais il a eu le temps de sillonner la moitié de l'Est du

Texas. Dieu sait avec combien de gens il a pu être en contact.

– Merde ! dit Starkey.

Et il fut épouvanté par le son

graillonnant de sa voix, par ce fourmillement qu'il sentait au fond de ses

testicules et qui remontait maintenant dans son ventre. Contagion de 99,4%. Le

chiffre dansait dans sa tête. Donc, 99,4% de mortalité, car l'organisme humain

ne pouvait produire les anticorps nécessaires pour arrêter un virus antigène en

mutation constante. Chaque fois que l'organisme produisait le bon anticorps, le

virus prenait tout simplement une forme légèrement différente. Et pour la même

raison, il allait être pratiquement impossible de créer un vaccin.

99,4%.

– Saloperie. C'est tout ?

– Eh bien…

– Allez, vas-y.

Creighton reprit en baissant la

voix :

– Hammer est mort, Billy. Suicide.

Il s'est tiré une balle dans l'œil avec son pistolet de service. Le cahier des

charges du Projet Bleu était sur son bureau. Je suppose qu'il n'a pas cru utile

de donner d'autres explications.

Starkey ferma les yeux. Vic

Hammer était… avait été… son gendre. Et comment allait-il annoncer la nouvelle

à Cynthia ? Je suis désolé, Cynthia. Vic a fait un plongeon dans un bol de

soupe aujourd'hui. Tiens, prends un *downer*. Il y a eu un petit problème.

Quelqu'un a fait une connerie avec une petite boîte. Quelqu'un d'autre a oublié

de tirer sur la manette qui aurait isolé la base. Un retard d'une quarantaine

de secondes seulement, mais ça a suffi. Dans le métier, on appelle cette boîte

un "renifleur". Fabriquée à Portland, Oregon, contrat numéro 164480966 du

ministère de la Défense. Les circuits sont assemblés par des techniciennes. Naturellement,

on s’arrange pour qu’elles ne sachent pas vraiment ce qu’elles sont en train de

fabriquer. L’une d’elles pensait peut-être à ce qu’elle allait préparer pour le

dîner et celui qui aurait dû contrôler son travail pensait peut-être à s’acheter

une nouvelle voiture. En tout cas, Cynthia encore une coïncidence, l’homme du

poste de sécurité numéro 4, un certain Campion, a vu les chiffres passer au

rouge juste à temps pour sortir avant le verrouillage de toutes les portes. Et

il a fichu le camp avec sa famille. Il a franchi la grille principale quatre

minutes à peine avant que les sirènes ne se déclenchent et que nous n’isolions

toute la base. Et il a fallu près d’une heure avant qu’on commence à le

chercher, parce qu’il n’y a pas de caméras de contrôle dans les postes de

sécurité – il faut bien tirer la ligne quelque part, sinon tout le monde

finirait par surveiller tout le monde – et on a cru qu’il était toujours là, en

train d’attendre que les renifleurs nous disent quelles étaient les zones

contaminées. Il avait pas mal d’avance et il a été assez astucieux pour prendre

des chemins de terre. Coup de chance pour lui, il ne s’est pas embourbé. Et

puis, quelqu’un a bien dû décider s’il fallait ou non mettre au courant la

police de l’État, le FBI, ou même les deux. On s’est renvoyé la balle, comme d’habitude,

et quand quelqu'un a finalement décidé que la Maison devait s'occuper de l'affaire,

cet enfoiré – ce con d'enfoiré – était déjà rendu au Texas. Quand ils l'ont finalement

rattrapé, il ne courait plus. Parce que lui, sa femme et sa petite fille

étaient tous bien tranquillement allongés dans la chambre froide de la morgue d'un

sale petit bled, Braintree. Braintree, au Texas. Ce que j'essaie de te dire, Cynthia,

c'est qu'il n'y avait pas une chance sur un million que cette série de

coïncidences se produise. Comme pour le gros lot à la loterie. Avec un peu d'incompétence

par-dessus le marché, coup de chance – je veux dire, de malchance, excuse-moi –

mais on peut dire que c'est le hasard simplement, le hasard. Pas du tout la

faute de ton mari. Mais il était directeur du projet, il a vu que la situation

était en train de dégénérer, et alors…

– Merci, Len, dit-il.

– Billy, est-ce que tu

voudrais…

– Je vais remonter dans dix

minutes : Convoque une réunion générale de l'état-major dans quinze

minutes. S'ils roupillent, sors-les du lit à coups de pied au cul.

– Entendu.

– Et Len…

– Oui ?

– Je suis content que ce

soit toi qui m'aies apporté la nouvelle.

– Je comprends.

Creighton sortit. Starkey jeta un

coup d'œil à sa montre, puis s'approcha des écrans encastrés dans le mur. Il

alluma l'écran numéro 2, croisa ses mains derrière son dos et contempla

pensivement la cafétéria silencieuse du Projet Bleu.

tourna au coin de la rue et trouva une place juste assez grande pour sa Datsun z,

entre une bouche d'incendie et une poubelle renversée dans le caniveau. Il y

avait quelque chose d'un peu dégoûtant dans la poubelle et Larry essaya de se

dire qu'il n'avait pas vraiment vu le chat crevé, tout raide, ni le rat qui

fouillait dans la fourrure blanche de son ventre. Le rat avait détalé si vite

dans la lumière de ses phares qu'il n'avait peut-être jamais existé. Mais le

chat était bien là, impossible de le nier. Et quand il coupa le contact de la z,

Larry se dit que, s'il croyait à l'un, il devait croire à l'autre. Ne disait-on

pas que Paris avait la plus grande population de rats du monde ? Tous ces

vieux égouts. Mais New York ne s'en tirait pas mal non plus. Et s'il se

souvenait bien de sa jeunesse dissolue, tous les rats de New York ne marchaient

pas sur quatre pattes. Mais que faisait-il dans sa voiture, devant cet immeuble

délabré, en train de penser à des histoires de rats ?

Cinq jours plus tôt, le 14 juin, il

se trouvait sous le doux soleil du Sud californien, patrie des cinglés, des

religions complètement dingues, des seules boîtes au monde à vous présenter des

danseuses nues vingt-quatre heures par jour, patrie de Disneyland. Et ce matin,

à quatre heures moins le quart il était arrivé au bord de l'autre océan, s'était

arrêté au péage du pont de Triborough. Il pleuvotait tristement. Il fallait

être à New York pour qu'une petite pluie d'été puisse paraître si morose. Larry

voyait les gouttes s'agglutiner sur le pare-brise de la z, tandis que l'aube

tentait de percer à l'est.

*Cher New York,*

me revoilà.

Et si les Yankees jouaient ce

soir ? Un match qui vaudrait peut-être la peine. Prendre le métro jusqu'au

stade, avaler une bonne bière, bouffer des hot-dogs, et regarder les Yankees

flanquer une raclée à ces connards de Cleveland ou de Boston…

Il crut rêvasser quelques minutes,

mais il faisait presque jour quand il reprit ses esprits. La montre du tableau

de bord marquait six heures cinq. Il s'était assoupi. Le rat n'était pas un

rêve. Car il était revenu se creuser un trou douillet dans le ventre du chat

crevé. L'estomac vide de Larry amorça une lente remontée. Il pensa klaxonner pour

chasser la bestiole, mais les maisons endormies avec leurs poubelles vides qui

montaient la garde l'intimidèrent.

Il s'écrasa au fond de son siège

baquet pour ne pas avoir à assister au petit déjeuner du rat. Encore une

bouchée, mon vieux, et puis je retourne dans le métro. Tu vas voir les Yankees

ce soir ? Alors, à tout à l'heure, mon pote. Mais je ne suis pas trop sûr

que tu me verras.

La façade de l'immeuble était

couverte de graffiti, cryptiques et menaçants : CHICO 116, ZORRO 93, LITTLE

ABIE NUMBER ONE ! Quand il était enfant, avant la mort de son père, le

quartier était pourtant agréable. Deux chiens de pierre montaient la garde au

pied de l'escalier qui menait à la grande porte à double battant. Un an avant

son départ pour la côte ouest des vandales avaient démoli celui de droite. En

commençant par les pattes de devant. Maintenant, les deux statues avaient

entièrement disparu, à l'exception d'une patte arrière du chien de gauche. Du

corps que son créateur lui avait donné pour mission de soutenir, il ne restait

absolument plus rien. Peut-être décorait-il la piaule d'un junkie portoricain. Peut-être

ZORRO 93 ou LITTLE ABIE NUMBER ONE ! l'avait-il emporté. Peut-

être les

rats l'avaient-ils traîné dans quelque tunnel de métro désert, par une nuit

obscure. Peut-être avaient-ils enlevé sa mère par la même occasion. Il pensa qu'il

devrait au moins monter l'escalier et s'assurer que son nom figurait toujours

sur la boîte aux lettres de l'appartement numéro 15, mais il était trop fatigué.

Non, il allait rester là et

roupiller un peu, en attendant que les derniers globules rouges qui lui restait

encore dans l'organisme le réveillent vers sept heures. Ensuite, il irait voir

si sa mère habitait toujours là. Peut-être souhaitait-il même qu'elle n'habite

plus là. Si elle n'était plus là, tant pis. Il n'irait même pas voir les

Yankees. Une chambre au Biltmore, trois jours à pioncer, et puis il repartirait

vers l'Ouest. Dans cette lumière, sous cette bruine, avec ses jambes et sa tête

qui lui faisaient encore mal à cause de toute la came qu'il avait avalée là-bas,

New York avait à peu près autant de charme qu'une putain morte.

Il se remit à rêver, pensant à

ces neuf dernières semaines, essayant de trouver la clé qui lui expliquerait

comment vous pouviez tourner en rond pendant six longues années, à jouer dans

des boîtes toutes plus minables les unes que les autres, à enregistrer

des

bouts d'essai, à accompagner des crétins absolument débiles, et puis tout à

coup, réussir en neuf semaines. À n'y rien comprendre. Autant essayer d'avaler

un parapluie. Il devait pourtant y avoir une réponse, songeait-il, une

explication qui lui permettrait d'écarter cette idée désagréable que tout n'avait

été qu'un hasard, un simple caprice du destin, *a simple whim of fate*, comme

dans la chanson de Dylan.

Les bras croisés, il somnolait, pensant

et repensant à ce qui s'était passé, avec en contrepoint une note sourde et

sinistre une note à peine audible jouée au synthétiseur lancinante, comme une

prémonition : le rat qui fouillait dans le cadavre du chat crevé, miam, miam,

quelque chose de bon par ici. C'est la loi de la jungle, mon vieux, si tu veux

jouer les Tarzans, vaut mieux savoir grimper aux arbres…

Tout avait vraiment commencé

dix-huit mois plus tôt. Il jouait avec les Tattered Remnants dans une boîte de

Berkeley. Un type de chez Columbia avait téléphoné. Pas un grand nom, un tâcheron

du vinyle. Neil Diamond pensait enregistrer une chanson de Larry, Baby, *tu*

peux l'aimer ton mec ?

Diamond enregistrait un album. Uniquement

des chansons à lui, à part un vieux truc de Buddy Holly, *Peggy Sue Got*

Married, et peut-être cette chanson de Larry Underwood. La question était

la suivante :

Larry accepterait-il d'enregistrer

une maquette de sa chanson et de participer à la séance d'enregistrement ?

Diamond voulait une deuxième guitare acoustique et il aimait beaucoup la chanson.

Et Larry avait répondu oui.

La séance avait duré trois jours.

Très réussie. Larry avait fait la connaissance de Neil Diamond, de Robbie

Robertson, de Richard Perry. Son nom figurait sur la pochette intérieure et on

l'avait payé au tarif syndical. Mais *Baby, tu peux l'aimer ton mec ?* n'était

finalement pas sorti sur le disque. Le deuxième soir, Diamond était arrivé avec

une nouvelle chanson à lui, et c'était elle qu'on avait finalement choisie.

Dommage, avait dit le type de la

Columbia. Ce sont des choses qui arrivent. Écoutez, pourquoi ne faites-vous pas

une maquette quand même. Je vais voir si je peux faire quelque chose. Larry

avait donc enregistré la maquette, puis il s'était retrouvé dans la rue. Les

temps étaient difficiles à Los Angeles. Quelques séances

d'enregistrement, mais

pas beaucoup.

Un restaurant l'avait finalement

engagé pour chanter en s'accompagnant à la guitare. Et il miaulait des trucs

comme *Softly as I Leave You* et *Moon River* tandis que les vieux

cons parlaient business en s'enfilant des spaghettis. Il écrivait les paroles

sur des bouts de papier. Autrement, il les mélangeait ou même les oubliait complètement.

Et il débitait ses accords hmmmmhmmmm, ta-da-hmmmm en essayant d'avoir l'air

aussi suave que Tony Bennett improvisant quand il se gourait, l'air d'un con. Et

il avait commencé à entendre partout la musique sirupeuse qu'on distille dans

les ascenseurs et les supermarchés. Morbide.

Et puis, neuf semaines plus tôt, le

type de Columbia avait rappelé. Surprise totale. Il voulait faire un 45 tours

avec sa maquette. Pouvait-il revenir pour l'arrangement ? Naturellement qu'il

pouvait. Et il s'était pointé aux studios de la Columbia à Los Angeles un

dimanche après-midi, avait doublé sa propre voix sur une deuxième piste pour *Baby,*

tu peux l'aimer ton mec ? en une heure à peu près, puis avait

enregistré *Pocket Savior*, une chanson qu'il avait écrite pour les

Tattered Remnants, sur la face B. Le type de la Columbia lui avait

remis un

chèque de cinq cents dollars et un contrat à la noix de coco. Larry se

retrouvait pieds et poings liés, mais la maison de disques ne s'engageait

pratiquement à rien. Le bonhomme lui avait serré la main, lui avait dit qu'il

était bien content de le voir entrer dans la famille, lui avait répondu avec un

petit sourire apitoyé quand Larry lui avait demandé ce qu'on ferait pour la

promotion du 45 tours, puis il était parti. Comme il était trop tard pour encaisser

le chèque, il l'avait glissé dans sa poche et était parti faire son tour de

chant chez Gino, le restaurant. Vers la fin de la première partie, il avait

chanté une version édulcorée de *Baby, tu peux l'aimer ton mec ?* Le

propriétaire du restaurant avait été le seul à l'entendre, mais il lui avait

dit de garder sa musique de nègres pour les femmes de ménage.

Et puis, il y avait de cela sept

semaines, le type de Columbia avait encore rappelé pour lui dire d'aller s'acheter

un exemplaire de Bilboard. Larry s'était précipité chez le marchand de journaux.

*Baby, tu peux l'aimer ton mec ?* était en troisième position au

palmarès des nouveautés de la semaine. Larry avait rappelé le type de Columbia

qui lui avait demandé si par hasard il n'aimerait pas déjeuner avec quelques

gros pontes de la maison. Pour parler d'un album. Ils étaient tous très

contents du 45 tours qui passait déjà à la radio à Detroit, à Philadelphie et à

Portland. La chanson semblait partie pour faire un tube. Elle s'était classée

en première place pendant quatre nuits consécutives dans une émission de

musique soul de Detroit. Personne ne semblait savoir que Larry Underwood était

blanc.

Il s'était soûlé au déjeuner et n'avait

même pas remarqué qu'il avait bouffé du saumon. Personne n'avait paru s'inquiéter

de le voir bourré. Un des grands pontes avait dit qu'il ne serait pas surpris

que *Baby, tu peux l'aimer ton mec ?* remporte un Grammy dans un an. Du

petit-lait. Il croyait rêver et, en rentrant chez lui, il avait eu l'étrange

certitude qu'un camion allait le renverser et que tout s'arrêterait là. Les

grosses huiles de Columbia lui avaient remis un autre chèque, de 2 500

dollars cette fois. Arrivé chez lui, Larry avait décroché le téléphone. Son

premier appel avait été pour Gino. Larry lui avait dit qu'il allait devoir lui

trouver un remplaçant pour jouer *Yellow Bird* pendant que ses clients

avalaient ses foutues nouilles mal cuites. Puis il avait appelé tous ceux qui

lui passaient par la tête, y compris Barry Grieg des Remnants. Et il

était

ressorti pour prendre une biture de première classe.

Il y avait cinq semaines, le 45

tours s'était classé parmi les cent premiers titres du *Billboard*. Numéro

quatre-vingt-neuf. Avec l'astérisque réservé aux titres chauds. C'était la

semaine où le printemps avait vraiment commencé à Los Angeles et, un bel après-midi

de mai, chaud et ensoleillé, les immeubles si blancs et l'océan si bleu, à vous

en faire sauter les yeux des orbites comme des billes, il avait entendu pour la

première fois son disque à la radio. Trois ou quatre amis étaient là, y compris

sa poule du moment, et ils s'étaient modérément envoyés en l'air à la cocaïne. Larry

sortait de la cuisinette avec un sac de biscuits quand il avait entendu le

slogan familier de la station KLMT – *Ya ba da ba douououou* – et Larry s'était

arrêté, médusé d'entendre sa propre voix sortir des haut-parleurs Technics :

*Je sais que*

j't'avais pas prévenue,

*Je sais que tu n'attendais*

plus,

*Mais Baby, toi seule peut me*

le dire,

*Baby, tu peux l'aimer ton mec ?*

*C'est un brave type tu sais*

*Baby, tu peux l'aimer ton mec ?*

– Nom

de Dieu ! C'est moi ! avait-il dit.

Et il avait laissé tomber son

sachet de biscuits par terre, avait ouvert la bouche bien grande, et puis il

était resté là, figé comme une pierre. Ses amis avaient applaudi.

Il y avait quatre semaines de

cela, sa chanson était passée en soixante-treizième place au palmarès du *Billboard*.

Et il avait commencé à avoir l'impression qu'on l'avait brutalement propulsé

dans un vieux film muet où tout va trop vite. Le téléphone n'arrêtait plus de

sonner. Columbia réclamait son album pour profiter du succès du 45 tours. Un

jojo de *A & R* l'appelait trois fois par jour pour lui dire qu'il

devait absolument entrer chez eux, tout de suite, pour enregistrer un remake de

*Hang On, Sloopy* des McCoys. Un succès monstre ! hurlait l'andouille.

Il faut y aller tout de suite, Lar ! (Il n'avait jamais vu ce type, et il

ne lui donnait plus que du Lar, même pas Larry.) Un succès monstre ! À s'en

faire péter les bretelles !

Larry avait perdu patience et

avait dit à cet excité que s'il devait choisir un jour entre enregistrer *Hang*

On, Sloopy et se faire donner un lavement au Coca-Cola, attaché sur un lit,

il choisirait le lavement. Et il avait raccroché.

Le train avait quand même

continué sur sa lancée. Les oreilles lui bourdonnaient d'entendre que son

disque pourrait bien être le plus grand succès des cinq dernières années. Les

agents l'appelaient par douzaines. Ils avaient tous l'air affamés. Larry avait

commencé à prendre des *uppers* et il avait l'impression d'entendre partout

sa chanson. Ce qui était le cas.

Julie, la fille qu'il voyait

depuis son passage chez Gino, s'était mise à lui coller au train. Elle lui présentait

toutes sortes de gens, la plupart inintéressants. Sa voix lui rappelait celle

des agents qui le relançaient au téléphone. Après une dispute longue, bruyante

et acerbe, il l'avait envoyée promener. Elle lui avait hurlé qu'il aurait

bientôt la tête trop grosse pour passer par la porte d'un studio d'enregistrement,

qu'il lui devait cinq cents dollars pour sa drogue, qu'elle allait se suicider.

Plus tard Larry avait eu l'impression d'avoir eu une longue bataille d'oreillers

avec elle, mais avec des oreillers qui auraient été traités avec un gaz vaguement

toxique.

Il y a trois semaines, ils

avaient commencé à enregistrer l'album et Larry avait supporté la plupart de

leurs suggestions, toujours bien intentionnées, naturellement. Mais il avait

utilisé toute la marge de manœuvre que lui laissait son contrat. Il avait fait

venir trois musiciens des Tattered Remnants, Barry Grieg, Al Spellman et Johnny

McCall – et deux autres musiciens avec qui il avait travaillé autrefois, Neil

Goodman et Wayne Stukey. Ils avaient enregistré l'album en neuf jours, tout le

temps de studio qu'ils avaient pu obtenir. Columbia semblait vouloir un album

qui fasse une carrière de vingt semaines : pour commencer Baby*, tu peux*

l'aimer ton mec ? et pour terminer *Hang On, sloopy*. Larry

voulait autre chose.

Pour la pochette, une photo de

Larry dans une baignoire ancien modèle, pleine de mousse. Au-dessus de lui, écrit

sur les carreaux avec le rouge à lèvres d'une secrétaire : POCKET SAVIOR

et LARRY UNDERWOOD. Columbia voulait intituler l'album *Baby, tu peux l'aimer*

ton mec ? mais Larry avait absolument refusé. Ils avaient finalement

accepté de coller une étiquette sur l'enveloppe de cellophane : AVEC LE HIT

DU 45 TOURS.

Il y a quinze jours, le 45 tours

était arrivé en quarante-septième place et la fête avait commencé. Larry avait

loué pour un mois une maison sur la plage de Malibu, puis tout était devenu un

peu confus. Des gens entraient et sortaient, toujours plus nombreux. Il en

connaissait certains, mais la plupart étaient de parfaits inconnus. Il se

souvenait d'avoir été harcelé par d'autres agents qui voulaient "pousser sa

carrière". Il se souvenait d'une fille qui avait fait un mauvais trip et qui

était partie en hurlant sur le sable blanc de la plage, nue comme un ver. Il se

souvenait d'avoir sniffé de la coke, avec un petit coup de tequila pour faire

passer. Il se souvenait qu'il s'était réveillé un samedi matin, il y avait sans

doute à peu près une semaine, et qu'il avait entendu Kasey Kasem présenter son

disque en trente-sixième place au Top 40. Il se souvenait d'avoir pris pas mal

de petites pilules et, vaguement, d'avoir acheté la Datsun z avec un chèque de 4 000

dollars qui était arrivé par la poste.

Et puis, le 13 juin, il y avait

six jours, Wayne Stukey lui avait demandé de venir faire un tour sur la

plage. Il

n'était que neuf heures du matin, mais la chaîne était allumée et les deux

télés aussi ; au bruit, c'était l'orgie dans la salle de jeu, au sous-sol.

Larry était affalé dans un fauteuil, en caleçon, les yeux comme des soucoupes, essayant

vainement de comprendre une bande dessinée, *Superboy*. Il se sentait tout

à fait réveillé, mais les mots ne semblaient pas vouloir s'aligner comme il

fallait. Les enceintes quadraphoniques tonitruaient du Wagner et Wayne avait dû

crier trois ou quatre fois pour se faire comprendre. Larry lui avait fait un

signe de la tête. Il se sentait capable de marcher des kilomètres et des kilomètres.

Mais quand le soleil lui avait

frappé les yeux comme des aiguilles, il avait tout à coup changé d'avis. Non, pas

de promenade. Oh non. Ses yeux étaient devenus comme des loupes et bientôt le

soleil allait lui faire griller la cervelle. Ses pauvres méninges étaient

sèches comme du bois mort.

Wayne lui prit fermement le bras.

Ils descendirent sur la plage, marchèrent sur le sable qui commençait à se

réchauffer, s'approchèrent de la mer, et Larry décida que cette promenade était

finalement une bonne idée. Le bruit de plus en plus fort des vagues qui

déferlaient sur la plage l'apaisait. Une mouette qui prenait peu à peu de l'altitude

dessinait dans le ciel bleu un M tout blanc.

Wayne le tenait toujours par le

bras.

– Allez, viens.

Larry fit tous les kilomètres qu'il

avait cru pouvoir marcher. Si ce n'est qu'il ne se sentait plus du tout le cœur

à marcher. Il avait un terrible mal de tête et l'impression que sa colonne

vertébrale était devenue du verre. Il avait mal aux yeux, aux reins. Une gueule

de bois aux amphètes n'est pas aussi pénible qu'un réveil après une pleine

bouteille de bourbon, mais c'est quand même moins agréable, disons, qu'une

bonne baise avec Raquel Welch. Deux ou trois amphètes, et il sortirait les

doigts dans le nez de cette vase qui menaçait de l'engloutir. Il chercha dans

sa poche et, pour la première fois, s'aperçut qu'il était en caleçon, un

caleçon qui avait été propre trois jours plus tôt.

– Wayne, je veux rentrer.

– On marche encore un peu.

Il trouva que Wayne le regardait

d'un air étrange, avec un mélange d'exaspération et de pitié.

– Non, mon vieux. Je suis

moitié à poil. On va m'envoyer au trou pour exhibitionnisme.

– Ici tu pourrais te mettre

un foulard sur la bitte et te balader les couilles à l'air sans qu'on te dise

rien du tout. Allez, viens.

– Je suis fatigué.

Ce Wayne commençait à lui casser

les pieds. C'était sa manière à lui de se venger, parce que Larry avait un hit,

alors que lui, Wayne, n'avait que son nom sur la pochette du disque, aux

claviers. Pareil que Julie. Tout le monde lui en voulait maintenant. Tout le

monde l'attendait au tournant. Et ses yeux se noyèrent de larmes faciles.

– Allez, viens, répéta Wayne.

Et ils s'étaient remis en marche.

Ils avaient peut-être fait encore

deux kilomètres quand deux formidables crampes cisaillèrent les muscles des

cuisses de Larry. Il poussa un hurlement et s'effondra sur le sable. Comme si

on lui avait planté deux poignards dans les cuisses.

– Une crampe ! Nom de

Dieu, j'ai une crampe !

Wayne s'accroupit à côté de lui

et lui tira les jambes. Nouvelle agonie. Puis Wayne se mit au travail, frappant

et pétrissant les muscles noués.

Enfin, les tissus assoiffés d'oxygène

commencèrent à se dénouer.

Larry, qui retenait sa

respiration, avala une bonne bouffée d'air.

– Nom de Dieu ! Merci. Ça

faisait… ça faisait drôlement mal.

– Sans doute, répondit Wayne

sans grande sympathie. Sans doute, Larry. Ça va maintenant ?

– Oui, ça va. Mais on s'assied

un peu, d'accord ? Ensuite on rentre.

– Il faut que je te parle. Si

je t'ai fait venir jusqu'ici, c'est que je voulais que tu aies à peu près toute

ta tête, pour que tu comprennes ce que j'ai à te dire.

– Qu'est-ce que tu veux me

dire ?

Et il pensa : Voilà, on est

parti pour les salades. Pourtant, ce que lui dit Wayne ressemblait si peu à une

salade qu'il pensa un moment être encore en train de lire sa B. D. de tout à l'heure,

d'essayer de comprendre ces phrases de six mots.

– La fête est finie, Larry.

– Quoi ?

– La fête. Quand tu

rentreras. Tu boucles tout. Tu rends leurs clés de voiture à tout le monde, tu

les remercies bien d'être venus, et tu les reconduis à la porte. Fous-les

dehors.

– Mais je ne peux pas !

– Tu ferais mieux.

– Pourquoi ? On

commence juste à s'amuser !

– Larry, combien Columbia t'a

donné comme avance ?

– Et qu'est-ce que ça peut

te foutre ?

– Tu crois que je veux te

plumer, Larry ? Réfléchis un peu.

Larry réfléchit et, avec une

perplexité grandissante, comprit qu'il n'y avait aucune raison pour que Wayne

Stukey veuille lui jouer un tour de cochon. Il n'avait pas encore vraiment

réussi, il turbinait comme la plupart de ceux qui avaient aidé Larry à

enregistrer son disque, mais à la différence de la plupart d'entre eux, Wayne

venait d'une famille qui avait de l'argent et il s'entendait bien avec ses

parents. Le père de Wayne était propriétaire de la moitié de la plus grosse

fabrique de jeux électroniques du pays et les Stukey habitaient un vrai petit

palace sur les hauteurs de Bel Air. Pour Wayne, la nouvelle aisance de Larry ne

devait pas valoir un pet de lapin.

– Non, pas du tout, répondit

finalement Larry. Mais on dirait que toutes les sangsues depuis Las Vegas jusqu'à…

– Alors combien ?

Larry réfléchit.

– Sept billets. C'est tout.

– Ils te paient tes droits

tous les trimestres pour le 45 tours et tous les six mois pour l'album ?

– C'est ça.

– Ils savent presser le

citron, les fumiers. Une cigarette ?

Larry en prit une et l'alluma en

s'abritant du vent.

– Et tu sais combien elle te

coûte, ta petite fête ?

– Évidemment.

– La maison, elle te coûte

au moins mille.

– Oui, c'est ça.

En fait, le loyer était de 1200

dollars, plus une caution de 500 au cas où il ferait des dégâts. Il avait payé

la caution et la moitié du loyer, 1100 au total, et il devait encore 600.

– Combien pour la coke ?

– Écoute, il faut bien s'amuser

un peu. C'est pas tous les jours.

– Il y avait de l'herbe et

de la coke. Combien, allez ?

– On se croirait à la

brigade des stups, dit Larry, grognon. Cinq cents plus cinq cents.

– Et tout est parti en deux

jours.

– Évidemment ! J'ai vu

deux sacs quand on est sorti ce matin. Presque vides, c'est sûr, mais…

– Est-ce que tu te souviens

du dealer ? dit Wayne d'une voix qui tout à coup imitait à la perfection l'accent

traînard de Larry. Mets ça sur ma note, Dewey. Pas de problème.

Larry regarda Wayne. L'horreur. Oui,

il se souvenait d'un type, un petit sec aux cheveux ébouriffés, comme on faisait

il y a dix ou quinze ans, avec T-shirt qui disait JÉSUS ARRIVE ET ON S'EN FOUT.

On aurait dit que le type chiait la coke. Il se souvenait même d'avoir dit à ce

Dewey qu'il fallait pas laisser tomber ses invités. Qu'il n'avait qu'à tout mettre

sur son ardoise. Mais… il y avait des jours de ça.

– Tu sais, il y a longtemps

que Dewey n'est pas tombé sur une poire comme toi, dit Wayne.

– Combien je lui dois ?

– Pas tellement pour l'herbe.

Ça coûte pas cher. 1200. Mais pour la coke, c'est huit mille.

Larry crut un instant qu'il

allait dégueuler. Muet, il zieutait Wayne. Il essaya de parler, mais sa

bouche

refusa de dire autre chose que *neuf mille deux cents ?*

– L'inflation. Tu veux

savoir le reste ?

Larry ne voulait pas savoir le

reste, mais il hocha quand même la tête.

– Il y avait une télé en

couleurs en haut. Quelqu'un a flanqué une chaise dedans. À mon avis trois cents

pour la réparer. En bas, les lambris en ont pris un sacré coup. Quatre cents. Avec

de la chance. La porte-fenêtre, en face de la plage, on l'a cassée avant-hier. Trois

cents. Dans le salon, le tapis est complètement foutu – brûlures de cigarettes,

bière, whisky. Quatre cents. J'ai téléphoné au marchand de bibine. Il est aussi

content de ton ardoise que ton dealer. Six cents.

– Six cents pour la bibine ?

L'horreur, l'horreur totale.

Heureusement que la plupart s'en

foutaient de la bière et du vin. Tu as aussi une addition de quatre cents

dollars pour la bouffe. Pizzas, chips, tacos, toute la merde. Mais le pire, c'est

le bruit. La maréchaussée ne va pas tarder à débarquer. Les flics. Tapage. Et

tu as quatre ou cinq tarés chez toi qui sont en train de filer à l'héroïne. Ils

ont bien trois ou quatre petits sacs de leur cochonnerie.

– Et ça aussi c'est sur mon

ardoise ? demanda Larry d'une voix rauque.

– Non. Dewey, ton dealer

préféré, ne fait pas dans l'héroïne. Ça, c'est une histoire pour l'Organisation

et Dewey n'aime pas l'idée de se faire couler grandeur nature dans le béton. Mais

si les flics débarquent, tu peux être sûr que c'est toi qui vas payer l'addition.

– Mais je ne savais pas…

– Le petit chaperon rouge, ben

oui.

– Mais…

– Total pour ton petit bazar,

plus de douze mille dollars, pour le moment. Et puis tu es allé t'acheter ta

Datsun z… combien tu leur as allongé ?

– Deux mille cinq.

Il avait envie de pleurer.

– Alors, il te reste combien

jusqu'au prochain chèque ? Quelques billets de mille ?

– C'est à peu près ça, répondit

Larry, incapable de lui dire que c'était moins en fait : à peu près huit

cents, également divisés entre son portefeuille et son compte-chèques.

– Écoute-moi bien, Larry, parce

que je vais pas te le dire deux fois. Il y a toujours une fête quelque part. Ici,

il n'y a qu'une seule constante : les trous du cul qui veulent faire la

fête pour pas un rond. Tu les vois se précipiter comme la vérole sur le bas

clergé. Les morpions sont là. Gratte-toi et fous-les dehors.

Larry pensa à tous ces gens qui

traînaient chez lui. Il en connaissait peut-être un sur trois à ce stade. L'idée

de dire à tous ces inconnus de foutre le camp lui faisait remonter la glotte. Qu'est-ce

qu'ils allaient penser de lui ? Mais par ailleurs, il voyait aussi Dewey

en train de refaire les provisions, Dewey qui sortait un carnet de sa poche, qui

notait tout, et la liste qui commençait à se faire pas mal longue. Dewey avec

ses cheveux ébouriffés et son T-shirt d'enfoiré.

Wayne l'observait calmement, tandis

que Larry papillonnait entre ces deux images.

– C'est que je vais vraiment

passer pour un trou du cul, dit enfin Larry, consterné de voir sortir des mots

à la fois si ternes et si hardis de sa bouche.

– Probable. Ils vont dire

que tu pars en mongolfière. Que tu te fais la grosse tête. Que tu oublies tes vieux

copains. Sauf que ce sont pas tes copains, Larry. Tes copains, ils ont compris

il y a trois jours, et ils se sont barrés. C'est pas drôle de voir un copain

pisser dans son froc sans même s'en rendre compte.

– Et pourquoi tu me dis tout

ça ? demanda Larry, fâché tout à coup.

Et s'il était fâché, c'est qu'il

venait de se rendre compte que tous ses vrais copains étaient partis. À bien y

penser, les excuses qu'ils avaient trouvées paraissaient plutôt faiblardes. Barry

Grieg l'avait pris à part, avait essayé de lui parler, mais Larry avait vraiment

le vent dans les voiles à ce moment-là, et il s'était contenté de secouer la

tête en lui souriant avec indulgence. Et maintenant, il se demandait si Barry n'avait

pas essayé de lui ouvrir les yeux. Une pensée gênante qui le foutait en rogne.

– Et pourquoi tu me dis tout

ça ? répéta-t-il. J'ai pas l'impression que tu m'aimes tant que ça.

– Non… mais je ne te déteste

pas vraiment non plus. Je ne sais pas trop. J'aurais pu te laisser te casser la

gueule. Une seule fois, et tu étais cuit.

– Qu'est-ce que ça veut dire ?

– À toi de savoir. Parce que

ça grince chez toi. Comme quand tu bouffes le papier avec ton chocolat. Tu as

ce qu'il faut pour réussir. Tu feras une jolie petite carrière. Du pop sans

histoire. Tout le monde aura oublié dans cinq ans. Les petites filles collectionneront

tes disques. Tu feras de l'argent.

Larry serra les poings. Il aurait

voulu cogner sur cette gueule qui le regardait tranquillement. Wayne disait des

choses qui le faisaient se sentir comme une minable crotte de chien sur un trottoir.

– Allez, rentre et débranche,

dit Wayne doucement. Ensuite, tu montes dans ta bagnole et tu fous le camp. Tu

fous le camp. Et tu attends que ton prochain chèque arrive pour rentrer.

– Mais Dewey…

– Je vais lui faire causer, à

ton Dewey. Je peux bien faire ça pour toi. On dira à ton Dewey d'attendre son

argent comme un bon petit garçon, et Dewey se fera un plaisir d'attendre.

Il s'arrêta, regarda deux petits

enfants courir sur la plage dans leurs maillots de bains aux couleurs criardes.

Un chien gambadait derrière eux, aboyant joyeusement au ciel bleu.

Larry se leva et se força à dire

merci. Le vent de la mer jouait dans son caleçon défraîchi. Le mot tomba de sa

bouche comme une brique.

– Fous le camp, et mets de l'ordre

dans ta merde, dit Wayne en se relevant, les yeux toujours fixés sur les

enfants. Tu as pas mal de merde à ramasser. Te trouver un manager, penser à ce

que tu veux faire comme tournée, aux contrats que tu voudras signer quand *Pocket*

Savior aura fait un tube. Parce qu'il va faire un tube ; un joli petit

truc que tu as là. Prends un peu d'air, et tu vas t'en tirer. Les types comme

toi s'en tirent toujours.

Les types comme toi s'en tirent

toujours.

Les types comme toi s'en tirent

toujours.

Les types comme toi…

Quelqu'un

tapait contre la vitre.

Larry sursauta, puis se redressa

sur son siège. Une violente douleur dans le cou le fit grimacer. Comme s'il n'avait

plus de vertèbres. Oui, il s'était endormi. La Californie en cinémascope. Mais

il se retrouvait maintenant dans la lumière grise de New York, et le doigt

cogna encore contre la vitre.

Il tourna la tête avec précaution,

eut mal encore et vit sa mère qui le regardait, un filet noir sur les cheveux.

Un moment, ils s'observèrent à

travers la vitre et Larry se sentit étrangement nu, comme un animal dans un zoo.

Puis sa bouche prit la relève, sourit, et il baissa la vitre.

– Maman !

– Je savais que c'était toi,

dit-elle d'une voix bizarrement neutre. Sors de là et montre-moi de quoi tu as

l'air debout.

Ses deux jambes étaient

engourdies ; des aiguilles lui chatouillèrent les pieds quand il ouvrit la

portière et sortit. Il ne s'attendait pas à la revoir ainsi, au dépourvu. Comme

une sentinelle qui s'est endormie à son poste et qui entend tout à coup : Garde-à-vous !

Curieux, mais il croyait que sa mère était plus petite, moins sûre d'elle-même,

caprice des années qui l'avaient mûri, lui, alors qu'elle était restée la même.

Presque inquiétant cette manière

qu'elle avait eue de le surprendre. Lorsqu'il avait dix ans, elle le réveillait

le samedi matin, quand elle jugeait qu'il avait suffisamment dormi, en frappant

à la porte de sa chambre. Et maintenant, quatorze ans plus tard elle le

réveillait de la même manière dans sa voiture toute neuve, comme un enfant

fatigué qui aurait voulu rester debout toute la nuit et qui se fait prendre par

le marchand de sable dans une position gênante.

Et voilà qu'il était debout

devant elle, les cheveux en bataille, un sourire timide et un peu bête

sur les

lèvres. Les aiguilles lui asticotaient encore les jambes, le faisant danser d'un

pied sur l'autre. Il se souvint qu'elle lui demandait toujours s'il avait

besoin d'aller au petit coin quand il s'agitait ainsi. Il s'arrêta. Que les

aiguilles l'asticotent après tout.

– Bonjour, maman.

Elle le regarda sans rien dire et

une sourde terreur s'installa dans le cœur de Larry, comme un oiseau de malheur

qui revient au vieux nid. La terreur qu'elle puisse se détourner de lui, le

rejeter, lui montrer le dos de son manteau minable, et s'en aller sans un mot

vers la station de métro, au coin de la rue, le laissant seul.

Puis elle soupira, comme un homme

soupire avant de soulever un lourd fardeau. Et, lorsqu'elle parla, sa voix

était si naturelle et si discrètement – à juste titre – heureuse qu'il en

oublia sa première impression.

– Bonjour, Larry. Monte

là-haut. Je savais que c'était toi quand j'ai regardé par la fenêtre. J'ai déjà

téléphoné pour dire que j'étais malade. Je suis en congé de maladie aujourd'hui.

Elle se retourna pour monter l'escalier,

entre les chiens de pierre qui jamais plus ne monteraient la garde. Il la

suivit, trois marches derrière, en grimaçant. Toujours ces aiguilles

dans les

jambes.

– Maman ?

Elle se retourna et il la serra

dans ses bras. Un instant, une expression de frayeur traversa le visage de sa

mère, comme si un voyou allait l'attaquer. Puis elle accepta son étreinte. L'odeur

oubliée de l'armoire à linge l'envahit, improbable nostalgie, forte, douce-amère.

Un instant, il crut qu'il allait pleurer, persuadé qu'elle allait fondre en

larmes ; ce qu'il est convenu d'appeler un moment touchant. Par-dessus l'épaule

droite de sa mère il pouvait voir le chat crevé, à moitié sorti de la poubelle.

Quand elle s'écarta, elle avait les yeux secs.

– Allez, je vais te préparer

un bon petit déjeuner. Est-ce que tu as conduit toute la nuit ?

– Oui, dit-il d'une voix que

l'émotion rendait un peu rauque.

– Alors, viens. L'ascenseur

est en panne, mais il n'y a que deux étages à monter. Dommage pour Mm'Halsey, avec

son arthrite. Elle est au cinquième. N'oublie pas de t'essuyer les pieds. Si tu

laisses des marques, M. Freeman va me faire une scène. Il renifle la

saleté partout, celui-là. Il peut pas supporter la saleté. Tu manges des œufs ?

Je vais te faire des tartines grillées, si tu aimes le pain de seigle. Allez, viens.

Il la suivit, jeta un regard un

peu fou à l'endroit où les chiens de pierre avaient autrefois monté la garde, pour

bien s'assurer qu'ils n'étaient plus là, que ce n'était pas lui qui avait

rétréci de cinquante centimètres, qu'il n'avait pas remonté dix ans dans le

temps. Elle ouvrit la porte et ils entrèrent. Les stores marron et les odeurs

de cuisine n'avaient pas changé.

lui prépara trois œufs, du bacon, des tartines, du jus d'orange, du café. Quand

il eut tout terminé, sauf le café, il s'alluma une cigarette et s'écarta de la

table. Un regard désapprobateur pour la cigarette, mais pas un mot. Ce qui lui

redonna un peu confiance – un peu, mais pas beaucoup. Elle avait toujours su

attendre le bon moment.

Elle plongea la poêle de fonte

dans l'eau de vaisselle grise qui siffla un peu. Non, elle n'avait pas beaucoup

changé, pensait Larry. Un peu plus vieille – elle devait avoir cinquante et un

ans maintenant –, un peu plus grise, mais toujours beaucoup de noir dans ses

cheveux modestement pris dans leur résille. Une robe grise toute simple, probablement

celle qu'elle portait au travail. Sa poitrine, corsetée par la robe, était

toujours aussi généreuse – peut-être même un peu plus. Maman, dis-moi la vérité,

est-ce que tu as de plus gros nichons ? C'est ça, où je me trompe ?

Il fit tomber la cendre de sa

cigarette dans sa soucoupe, elle la retira aussitôt pour la remplacer par le

cendrier qu'elle gardait toujours dans le bahut. Pourtant, la soucoupe était

tachée de café et il avait cru qu'il n'y avait pas de mal à y faire tomber ses

cendres. Le cendrier était impeccablement propre et Larry s'en servit avec un

petit pincement de cœur. Elle savait prendre son temps. Elle savait vous tendre

ses petits pièges, jusqu'à ce que vous en ayez les chevilles toutes sanglantes,

jusqu'a vous faire bégayer.

– Alors, tu es revenu. Qu'est-ce

qui te ramène ? dit Alice en prenant un tampon à récurer dans un vieux

moule à tarte pour nettoyer la poêle.

Voilà, maman, eut-il envie de

répondre. Un pote m'a fait voir plus clair – cette fois, j'avais toute une

meute de salopards au cul. En fait, je ne sais pas si c'est vraiment un pote. Musicalement,

il me respecte à peu près autant que je respecte The 1910 Fruitgum Company. Mais

il m'a fait prendre mon sac à dos et n'est-ce pas Robert Frost, le grand poète,

qui disait que chez soi, c'est l'endroit où il faut bien qu'on vous ouvre la

porte quand vous vous pointez, ou quelque chose du genre ?

Mais il se contenta de dire :

– Je crois que tu me

manquais, maman.

Elle éclata de rire.

– C'est pour ça que tu m'écris

si souvent ?

– Je n’aime pas beaucoup le papier à lettres.

Il tirait lentement sur sa

cigarette. Des ronds de fumée se formaient au bout, puis s'évanouissaient.

– Ça, tu peux le dire, et

même le répéter.

– Je n'aime pas beaucoup le

papier à lettres, répéta-t-il en souriant.

– Mais tu es toujours

capable de mettre ta mère en boîte. Ça, ça n'a pas changé.

– Je suis désolé. Comment ça

va, maman ?

Elle posa la poêle dans l'évier, tira

sur le bouchon et essuya la dentelle de mousse qui recouvrait ses mains rougies.

– Pas trop mal, dit-elle en

s'asseyant à la table. Mon dos me fait des misères, mais je prends des médicaments.

Je m'en tire pas trop mal.

– Il s'est pas dévissé

depuis que je suis parti ?

– Si, une fois. Mais le

docteur Holmes m'a arrangé tout ça.

– Maman, les chiropraticiens

sont tous…

Des escrocs, avait-il failli dire.

– Sont des quoi ?

Il haussa les épaules, mal à l'aise

devant son sourire en coin.

– Tu es majeure et tu as

toutes tes dents. Si ça t'aide, tant mieux.

Elle soupira et prit un rouleau

de pastilles à la menthe Life Savers dans la poche de sa robe.

– Il y a longtemps que je

suis majeure. Et je commence à le sentir. Tu en veux une ?

Il secoua la tête pour refuser la

pastille qu'elle avait fait sortir de l'emballage avec son pouce. Elle la fit

tomber dans sa bouche.

– Tu es encore très bien, tu

sais, dit-il en retrouvant le ton flatteur et vaguement moqueur qui avait été

le sien autrefois.

Elle avait toujours aimé ces

petits exercices, mais cette fois sa médiocre tentative n'amena qu'une ébauche

de sourire sur les lèvres de sa mère.

– Des hommes dans ta vie ?

reprit-il.

– Plusieurs. Et toi ?

– Non, répondit-il très

sérieusement. Pas d'hommes. Quelques filles, mais pas d'hommes.

Il avait espéré la faire rire, mais

il ne fut gratifié que d'un fantôme de sourire pour sa peine. Je la rends

nerveuse, pensa-t-il. Elle ne sait pas ce que je fabrique ici. Elle ne m'a pas

attendu pendant trois ans pour que je me pointe comme ça. Elle aurait sûrement

préféré que je me perde dans la nature.

– Tu ne changeras jamais. Toujours

en train de faire des blagues. Tu n'es pas fiancé ? Tu sors avec une fille ?

– Je me débrouille, maman.

– Tu t'es toujours

débrouillé. Au moins, tu n'es jamais venu me dire que tu avais fait un moutard

à une gentille petite fille, je dois le reconnaître. Ou bien tu étais très

prudent ou bien tu as eu beaucoup de chance, ou bien tu étais très bien élevé.

Larry fit de son mieux pour

rester impassible. C'était la première fois de sa vie qu'elle lui parlait de

sexe, directement ou indirectement.

– Tu finiras par apprendre, comme

les autres, dit Alice. Tout le monde croit que les célibataires ont la belle

vie. Faux. Ils vieillissent, prennent du ventre, deviennent méchants, comme M. Freeman.

Il habite au rez-de-chaussée et il est toujours derrière sa fenêtre, à attendre

que le vent tourne.

Larry poussa un grognement.

– J’ai entendu ta chanson à

la radio. Quand je dis aux gens que c’est celle de mon fils, celle de Larry, la

plupart ne veulent pas me croire.

– Tu l’as entendue ?

– Pourquoi ne le lui

avait-elle pas dit plus tôt, au lieu de lui débiter toutes ces conneries.

– Évidemment, elle passe

tout le temps sur la station rock des jeunes, tu sais, WROK.

– Et tu aimes ça ?

– Autant que le reste de

cette musique, répondit-elle en le regardant droit dans les yeux. Je trouve que

c’est un peu… évocateur. Obscène.

Il eut envie de remuer les pieds

sous la table, mais se retint.

– On cherche simplement à

faire une musique… passionnée, maman. C’est tout.

Il était rouge comme une pivoine.

Il n’aurait jamais cru se retrouver dans la cuisine de sa mère en train de

parler de passion.

– L’endroit pour la passion,

c’est la chambre à coucher, répliqua-t-elle sèchement, mettant un point final à

toute analyse esthétique de son hit. Et puis, tu as fait quelque chose avec ta

voix. On dirait une voix de nègre.

– Maintenant ? demanda-t-il,

amusé.

– Non, à la radio.

– Une voix de nèg'? fit

Larry en imitant la voix cuivrée de Bill Whithers.

– C'est ça. Quand j'étais

jeune, on trouvait que Frank Sinatra y allait un peu fort. Et maintenant, ce

rap. Moi j'appellerais plutôt ça des hurlements, dit-elle en le regardant d'un

air désapprobateur. Au moins, on ne hurle pas sur ton disque.

– Je touche des droits. Un

pourcentage sur chaque disque vendu. Ça revient à…

– Arrête ça, dit-elle en

faisant un geste agacé de la main. Je n'ai jamais rien compris aux maths. Est-ce

qu'ils t'ont déjà payé, ou est-ce que tu as acheté ta petite voiture à crédit ?

– Pas beaucoup encore, répondit-il,

patinant artistiquement au bord du mensonge. J'ai payé comptant une partie de

la voiture. J'ai emprunté pour le reste.

– Crédit facile, dit-elle d'une

voix sinistre. C'est comme ça que ton père a fait faillite. Le docteur a dit qu'il

était mort d'une crise cardiaque, mais c'est pas vrai. Il avait le cœur *brisé*.

C’est le crédit qui a envoyé ton père à la tombe.

Il connaissait la chanson et il

la laissa la seriner encore une fois, hochant la tête quand il fallait. Son

père était propriétaire d’une mercerie. Et puis une succursale d’une grosse

chaîne s’était installée pas très loin. Un an plus tard, il avait fermé boutique.

Pour compenser, il s’était mis à manger et il avait pris cinquante kilos en

trois ans. Il était tombé raide mort sur la table de la cuisine quand Larry

avait neuf ans, un énorme sandwich au pâté à moitié terminé sur son assiette

devant lui. À l’enterrement, quand sa sœur avait essayé de consoler une femme

qui paraissait n’en avoir aucunement besoin, Alice Underwood avait dit que ça

aurait pu être pire. Il aurait pu boire, avait-elle ajouté en regardant son

beau-frère, derrière sa sœur.

Ensuite, Alice avait élevé Larry

toute seule, l’imprégnant de ses maximes et de ses préjugés. Et quand lui et

Rudy Schwartz étaient partis dans la vieille Ford de Rudy, sa dernière remarque

avait été qu’ils avaient aussi des asiles de nuit en Californie. Oui monsieur, elle

est comme ça ma maman.

– Tu veux t’installer ici, Larry ?

demanda-t-elle doucement.

– Tu veux bien ? répondit-il,

étonné.

– Il y a de la place. Le lit

pliant est toujours dans la petite chambre. Je m'en sers comme débarras, mais

tu pourrais faire de la place.

– D'accord. Si tu es sûre

que ça ne te dérange pas. Je ne vais rester que quelques semaines. Je pensais

retrouver des vieux copains. Mark… Galen… David… Chris… les copains, quoi.

Elle se leva, s'avança vers la

fenêtre et l'ouvrit.

– Tu peux rester aussi

longtemps que tu veux, Larry. Je ne sais peut-être pas très bien m'exprimer, mais

je suis contente de te voir. Nous ne nous sommes pas quittés en très bons termes.

Nous nous sommes dit des choses désagréables.

Il voyait son visage, encore dur,

mais rempli d'un amour timide, farouche.

– Pour ma part, reprit-elle,

je regrette. Si je t'ai dit ça, c'est parce que je t'aime. Je ne savais pas

comment te le dire, alors j'ai trouvé les mots que j'ai pu…

– Je comprends, répondit-il

en regardant la table.

Il était encore tout rouge. Il le

sentait.

– Écoute, je vais payer ma

part pour la nourriture.

– Si tu veux. Si tu ne veux

pas, ce n'est pas nécessaire. Je travaille. Il y a des milliers de gens au

chômage. Tu es toujours mon fils.

Il pensa au chat crevé, à moitié

sorti de la poubelle, à Dewey le dealer qui souriait en déballant sa camelote. Et

il éclata tout à coup en sanglots. Et, tandis que ses larmes lui faisaient voir

ses mains en double, il pensa que c'était elle qui aurait dû faire une scène, pas

lui – mais rien ne se déroulait comme il l'avait prévu rien. Elle avait changé

finalement. Et lui aussi, mais pas comme il l'avait cru. Quelque chose de bizarre

s'était produit ; elle avait grandi et lui était plus petit qu'autrefois. Il

n'était pas allé chez elle parce qu'il devait bien aller quelque part. Il était

allé chez elle parce qu'il avait peur et qu'il avait besoin de sa maman.

Elle le regardait, debout devant

la fenêtre ouverte. Les rideaux blancs flottaient, poussés par la brise humide,

masquant son visage mais sans le cacher entièrement, comme un fantôme. Le bruit

de la rue montait par la fenêtre. Elle prit son mouchoir, s'approcha de

la

table et le glissa dans la main de son fils. Il y avait quelque chose de dur

chez Larry. Elle aurait pu le lui reprocher, mais à quoi bon ? Son père

était un mou et, au fond de son cœur, elle savait bien que c'était ça qui l'avait

vraiment envoyé dans sa tombe ; Max Underwood s'était fait avoir plus en

faisant crédit qu'en empruntant. Alors, ce côté dur chez Larry ? Qui

devait-il remercier ? Ou blâmer ?

Ses larmes ne pouvaient pas plus

changer les aspérités rocailleuses de son caractère qu'un seul orage d'été peut

changer la forme d'un rocher. Et cette dureté pouvait être mise à profit-elle

le savait, elle l'avait appris quand elle avait élevé seule un petit garçon

dans une ville qui s'inquiétait fort peu des mères de famille et encore moins

de leurs enfants – mais Larry ne l'avait pas encore compris. Il allait

continuer à agir sans réfléchir, à mettre lui et les autres dans le pétrin, et

quand le pétrin serait vraiment profond, il s'en tirerait parce qu'il était dur.

Les autres ? Il les laisserait couler à pic ou remonter tout seuls. La

pierre est solide, et il était solide par certains côtés, mais il utilisait

encore destructivement cette solidité. Elle le voyait dans ses yeux, dans tous

ses gestes… même dans la façon dont il agitait son petit tube à cancer pour

faire des ronds de fumée. Il n'avait jamais aiguisé cette lame dure qui était

en lui pour dépecer les gens, et tant mieux, mais quand il en avait besoin, il

s'en servait encore comme un enfant – comme d'une matraque pour s'extirper des

pièges qu'il s'était lui-même tendus. Un jour, elle s'était dit que Larry

changerait. Elle avait changé ; lui aussi changerait.

Mais ce n'était plus un enfant qu'elle

avait devant elle ; c'était un homme fait. Et elle craignait que le temps

du changement – profond, fondamental, celui que le pasteur appelait un

changement de l'âme plutôt que du cœur – ne soit déjà derrière lui. Il y avait

quelque chose chez Larry qui vous faisait grincer les dents, comme une craie

crissant sur un tableau noir. Plus profond, il n'y avait que Larry, seul à

connaître son cœur. Mais elle l'aimait.

Il y avait du bon aussi chez

Larry, beaucoup de bon. Il était là, mais à ce stade, il faudrait rien de moins

qu'une catastrophe pour le faire ressortir. Et il n'y avait pas de catastrophe

par ici ; simplement son fils qui pleurait.

– Tu es fatigué. Prends donc

une douche. Je fais de la place dans la chambre et tu pourras dormir. Finalement,

je pense que je vais aller travailler.

Elle prit le petit couloir qui menait à l'ancienne chambre de son fils et Larry l'entendit souffler en déplaçant des boîtes de carton. Il s'essuya les yeux. Le bruit de la rue montait par la fenêtre. Il essaya de se souvenir de la dernière fois qu'il avait pleuré devant sa mère. Il pensa au chat crevé. Elle avait raison. Il était fatigué. Il n'avait jamais été aussi fatigué. Il alla se coucher et dormit près de dix-huit heures.

# 6

L’après-midi était déjà bien avancé quand Frannie sortit dans le jardin où son père désherbait patiemment les petits pois et les haricots verts. Ses parents n’étaient plus tout jeunes quand elle était née et son père était dans la soixantaine maintenant, les cheveux tout blancs sous la casquette de base-ball qui ne le quittait jamais. Sa mère était à Portland où elle était allée s’acheter des gants blancs. La meilleure amie d’enfance de Frannie Amy Lauder, se mariait au début du mois prochain.

Elle regarda un moment le dos de son père. Elle l’aimait. À cette heure de la journée, la lumière avait une qualité particulière qu’elle adorait, quelque chose en dehors du temps qui n’appartenait qu’à ce moment si fugace dans le Maine, le début de l’été. S’il lui arrivait de penser à cette lumière en plein mois de janvier, elle en était complètement chavirée. La lumière d’une fin d’après-midi d’été, quand elle commençait à

glisser vers la pénombre, lui faisait penser à tant de choses : les

parties de base-ball de l'équipe des benjamins, avec Fred ; le melon ;

les premiers épis de maïs ; le thé glacé dans les verres givrés ; l'enfance.

Frannie s'éclaircit la voix.

– Tu as besoin d'un coup de

main ?

Son père se retourna avec un

large sourire.

– Tiens, Frannie ! Tu

me surprends en plein travail.

– On dirait que oui.

– Ta mère est rentrée ?

demanda-t-il en fronçant vaguement les sourcils. Non, c'est vrai, elle vient de

partir. Naturellement, tu peux m'aider si tu veux. Mais n'oublie pas de te

laver après.

– On reconnaît à ses mains

une jeune fille bien élevée, dit Fran d'une voix moqueuse.

Peter fit de son mieux pour

prendre un air réprobateur.

Elle s'installa dans le rang à

côté du sien et commença à désherber. Les moineaux gazouillaient autour d'eux

et l'on entendait le bruit constant de la circulation sur la nationale 1, à

moins de cent mètres. Le bruit serait plus fort en juillet, quand il y

aurait

un accident mortel presque chaque jour entre ici et Kittery, mais la circulation

était déjà dense.

Peter lui raconta sa journée et

elle lui posa les questions qu'il fallait, en hochant périodiquement la tête. Absorbé

par son travail il ne pouvait la voir hocher la tête, mais du coin de l'œil, il

voyait parfaitement son ombre. Peter était conducteur de machine chez un gros

distributeur de pièces automobiles de Sanford, le plus important au nord de

Boston. Il avait soixante-quatre ans et s'apprêtait à commencer sa dernière

année de travail avant la retraite. Une année qui serait courte d'ailleurs, car

il avait droit à quatre semaines de vacances qu'il comptait prendre en

septembre, quand les vacanciers seraient rentrés. Il pensait beaucoup à sa

retraite. Il essayait de ne pas l'imaginer comme des vacances éternelles, lui

expliquait-il ; il avait suffisamment d'amis à la retraite pour savoir que

ce n'était pas du tout comme ça. Il ne croyait pas qu'il s'ennuierait autant

que Harlan Enders, ni qu'il vivrait pratiquement dans la misère comme les Caron

– ce pauvre Paul n'avait pratiquement jamais manqué une journée de travail, et

pourtant sa femme et lui avaient dû vendre leur maison pour

s’installer chez

leur fille et leur gendre.

Peter Goldsmith n’avait jamais

cru pouvoir se contenter de la sécurité sociale ; il n’avait jamais fait

confiance au système, avant même qu’il ne commence à s’effondrer sous la pression

de la récession, de l’inflation et du nombre toujours grandissant des retraités.

Les démocrates n’étaient pas nombreux dans le Maine durant les années trente et

quarante, racontait-il à sa fille qui l’écoutait attentivement, mais son

grand-père à elle était du nombre, et sûr et certain que son grand-père avait

fait de son père un démocrate. À la glorieuse époque d’Ogunquit, les Goldsmith

étaient devenus des parias, pour ainsi dire. Mais son père avait une maxime, aussi

solide que la philosophie des républicains les plus endurcis du Maine : Ne

fais pas confiance aux princes de ce monde, car ils te baiseront jusqu’à la fin

des temps.

Frannie éclata de rire. Elle

aimait quand son père parlait ainsi. Ce qui n’arrivait pas souvent, car la

femme qui était son épouse aurait été prête à lui brûler la langue avec le

venin que la sienne sécrétait avec une étonnante abondance.

– Il ne faut compter que sur

toi, continua-t-il, et laisser les princes de ce monde s'entendre comme ils

peuvent avec ceux qui les ont élus. La plupart du temps, le résultat n'est pas

terrible, mais tant pis ; ils ont ce qu'ils méritent, les uns comme les

autres. La vraie solution, c'est l'argent, en bons billets de banque. Will

Rogers disait que c'était la terre, parce que c'est la seule chose qu'on ne

fabrique plus, mais on peut en dire autant de l'or et de l'argent. Celui qui

adore l'argent est un salaud, un type méprisable. Mais celui qui ne s'occupe

pas de son argent est un imbécile. On ne peut pas le mépriser, il fait pitié.

Frannie se demanda s'il pensait

au pauvre Paul Caron, son ami avant même que Frannie ne naisse, mais elle

préféra ne pas poser la question.

De toute façon, elle n'avait pas

besoin qu'il lui dise qu'il avait mis assez d'argent de côté quand les temps

étaient plus faciles pour les mettre à l'abri du besoin. Ce qu'il lui avait dit

en revanche, c'est qu'elle n'avait jamais été une charge pour eux, même quand

les choses étaient devenues plus difficiles, et il était fier de dire à ses

amis qu'il avait pu lui payer ses études. Ce que son argent à lui et sa

cervelle à elle n'avaient pas pu faire, leur disait-il elle l'avait fait à la

bonne manière de toujours : en baissant le dos et en montrant son cul.

Il

fallait travailler et travailler dur, si vous vouliez vous sortir de la merde. Sa

mère ne le comprenait pas toujours. Les choses avaient changé pour les femmes, qu'elles

soient d'accord ou pas, et Carla avait du mal à se mettre dans la tête que

Frannie n'était pas à l'université pour se trouver un mari.

– Elle voit qu'Amy Lauder va

se marier, dit Peter et elle pense : « Ça devrait être le tour de ma

Frannie. Amy est jolie, d'accord, mais elle ressemble à une vieille soupière à

côté de Frannie. » Ta mère pense toujours comme autrefois, et elle ne changera

plus maintenant. Alors, pas étonnant si ça frotte parfois entre vous deux, s'il

y a des étincelles de temps en temps, acier contre silex, c'est comme ça. La

faute de personne. Mais tu ne dois pas oublier, Frannie, elle est trop vieille

pour changer, et toi tu es assez grande maintenant pour le comprendre.

Puis il recommença à parler de

son travail, de tout et de rien, un de ses collègues avait failli perdre le

pouce sous une presse parce que sa tête était là-bas dans la salle de billard, tandis

que son fichu pouce se trouvait sous la matrice. Heureusement que Lester

Crowley l'avait vu et qu'il l'avait poussé à temps. Mais Lester Crowley ne

serait pas toujours là. Il soupira, comme s'il se souvenait qu'il n'y serait

plus lui non plus, puis son visage s'éclaira et il se mit à lui parler de sa

dernière idée, une antenne de radio dissimulée dans la calandre du capot.

Sa voix passait d'un sujet à l'autre,

douce et rafraîchissante. Leurs ombres s'allongeaient devant eux dans les rangs.

Elle se laissait bercer par cette voix comme elle l'avait toujours fait. Elle

était venue ici lui dire quelque chose, mais depuis sa plus petite enfance elle

était souvent venue lui parler et il avait fait que l'écouter. Non pas qu'il l'écrasât.

Autant qu'elle sache, il n'en imposait à personne, sauf peut-être à sa mère. Mais

il avait un merveilleux talent de conteur.

Elle se rendit compte qu'il avait

cessé de parler. Assis sur une pierre au bout de son rang, il bourrait sa pipe.

– Qu'est-ce que tu as

derrière la tête, Frannie ?

Elle le regarda sans rien dire, ne

sachant trop par où commencer. Elle était venue lui dire quelque chose, mais

elle ne savait plus maintenant si elle pouvait le faire. Le silence s'installa

entre eux, grandit, finit par devenir un gouffre qu'elle ne put supporter

davantage. Elle se jeta à l'eau.

– Je suis enceinte.

Il arrêta de bourrer sa pipe et

leva les yeux pour la regarder.

– Enceinte ? dit-il, comme

s'il n'avait jamais entendu ce mot. Oh, voyons Frannie… c'est une farce ? Tu

veux me faire marcher ?

– Non, papa.

– Tu ferais mieux de venir t'asseoir

à côté de moi.

Obéissante, elle alla jusqu'au

bout de son rang et s'assit à côté de lui. Un muret séparait leur jardin d'un

terrain vague. Derrière le muret se dressait une haie qui sentait bon, depuis

longtemps redevenue aimablement sauvage. Frannie sentait le sang battre dans

ses tempes. Elle avait un peu mal au cœur.

– Tu es sûre ?

– Sûre.

Puis – sans la moindre trace d'artifice,

elle ne put tout simplement s'en empêcher – elle se mit à pleurer, à brailler, à

braire comme un âne. Il la prit par le cou pendant ce qui lui parut être un

très long moment. Et quand ses sanglots commencèrent à s'éteindre, elle se

força à poser la question qui l'inquiétait le plus.

– Papa, tu m'aimes encore ?

– Quoi ? Oui. Je t'aime

toujours, Frannie.

Ce qui la fit pleurer à nouveau, mais

cette fois il la laissa se débrouiller toute seule pendant qu'il allumait sa

pipe. L'odeur du Borkum Riff monta lentement, poussée par un petit vent.

– Tu es déçu ? demanda-t-elle.

– Je ne sais pas. Je n'ai

encore jamais eu de fille enceinte et je ne sais pas trop comment je dois le

prendre. C'est ce Jess ?

Elle fit signe que oui.

– Tu lui as dit ?

Nouveau signe.

– Qu'est-ce qu'il a dit ?

– Qu'il allait se marier. Ou

payer l'avortement.

– Le mariage ou l'avortement,

dit Peter Goldsmith en tirant sur sa pipe. Un vrai pistolet à deux coups, ton

Jess.

Elle regarda ses mains, posées à

plat sur ses jeans. Il y avait de la terre dans les petites crevasses des jointures,

de la terre sous les ongles. « On reconnaît à ses mains une jeune fille

bien élevée », disait la voix

de sa mère. Une jeune fille bien élevée et enceinte. « Il va falloir que

je démissionne de l'ouvroir de la paroisse. Une jeune fille bien élevée… »

La voix de son père s'élevait à

nouveau :

– Je ne veux pas être trop

indiscret, mais… est-ce que… est-ce que tu faisais attention ?

– Je prenais la pilule. Ça n'a

pas marché.

– Alors personne n'est à

blâmer, ou vous l'êtes tous les deux, dit-il en la regardant attentivement. Et

je ne peux pas faire ça, Frannie. Je ne peux pas. À soixante-quatre ans, on

oublie comment on était à vingt et un. Alors, pas de reproches.

Elle sentit une vague de

soulagement s'emparer d'elle.

– Ta mère se chargera des

reproches, tu peux en être sûre. Et je ne vais pas l'en empêcher, mais je ne

serai pas de son côté. Tu me comprends ?

Elle hocha la tête. Son père n'essayait

plus de s'opposer à sa mère. Pas à haute voix. C'est qu'elle avait une langue

acide. Quand ils se disputaient, les choses s'envenimaient parfois, lui

avait-il dit un jour. Et quand elles s'envenimaient, Carla pouvait fort bien

dire n'importe quoi et le regretter trop tard pour réparer le mal. Frannie

soupçonnait que son père avait dû faire un choix, bien des années plus tôt :

continuer à s'opposer à elle, et finir par divorcer, ou renoncer. Il avait

choisi de renoncer – mais à ses conditions.

– Tu es sûr que tu pourras

rester sur la touche, papa ? demanda-t-elle doucement.

– Tu me demandes de prendre

ta défense ?

– Je ne sais pas.

– Qu'est-ce que tu vas faire ?

– Avec maman ?

– Non. Avec toi.

– Je ne sais pas.

– Tu vas te marier avec lui ?

Vivre à deux, c'est pas plus cher que vivre tout seul, c'est ce qu'on dit en

tout cas.

– Je ne crois pas que je

peux. J'ai l'impression de ne plus l'aimer, si je l'ai jamais aimé.

– Le bébé ?

Sa pipe tirait bien maintenant et

la fumée embaumait l'air de l'été. L'ombre noyait les creux du jardin et les

criquets commençaient à chanter.

– Non, ce n'est pas à cause

du bébé. C'était à prévoir de toute façon. Jess est…

Elle s'arrêta, essayant de voir

ce qui n'allait pas chez Jess ce qu'elle oubliait peut-être à cause du bébé, le

bébé qui la forçait à prendre une décision, à sortir de l'ombre menaçante de sa

mère, sa mère qui était en train d'acheter des gants pour le mariage de l'amie

d'enfance de Frannie. Ce qu'elle pouvait enterrer maintenant mais qui

continuerait à bouger pendant six mois, seize mois, vingt-six, pour sortir

finalement de sa tombe et les attaquer tous les deux. Mariage dans la hâte, repentir

à loisir. Un des dictons favoris de sa mère.

– C'est un faible, c'est

tout ce que je peux dire.

– Tu ne penses vraiment pas

que ça marcherait entre vous ? Tu ne lui fais pas confiance ?

– Non.

Et elle comprit que son père

avait vu plus juste qu'elle. Non, elle ne faisait pas confiance à Jess qui

venait d'une famille riche et qui portait des chemises bleues d'ouvrier.

– Jess veut bien faire, reprit-elle-il

est plein de bonnes intentions. Mais… nous sommes allés à un récital de poésie

au début de l'année. Un type qui s'appelait Ted Enslin. C'était plein. Tout le

monde écoutait très sagement… très attentivement… pour ne pas perdre un mot. Et

moi… tu me connais…

Il lui passa gentiment le bras

autour du cou :

– Frannie a eu le fou rire.

– Exact. Tu me connais

vraiment bien.

– Un peu, en tout cas.

– Un fou rire juste comme ça,

sans aucune raison. Et je me disais : “Il est cradingue, cradingue, on est

tous venus là pour écouter un vieux dingue cradingue.” Il y avait du rythme

comme une chanson à la radio. Et j’ai eu le fou rire. Je ne voulais pas. Rien à

voir avec les poèmes de Ted Enslin, ils étaient très bons, rien à voir avec son

allure. C’était la manière dont les autres le regardaient.

Elle jeta un coup d’œil à son père

pour voir sa réaction. Il lui fit simplement signe de continuer.

– Alors, il a fallu que je

sorte. Je ne pouvais vraiment pas faire autrement. Et Jess était furieux. Je

suis sûre qu’il avait raison d’être furieux… c’était enfantin de ma part, enfantin

d’avoir eu cette impression… mais je suis souvent comme ça. Pas toujours. Je

sais travailler…

– Oui, tu sais.

– Mais parfois…

– Parfois Mister Rigolade

frappe à la porte et tu es de ces gens qui ne peuvent pas s'empêcher de lui

ouvrir.

– C'est sûrement ça. En tout

cas, Jess n'est pas comme ça. Et si nous nous marions… il continuera à tomber

de temps en temps sur mon Mister Rigolade, comme tu dis. Pas tous les jours, mais

assez souvent pour qu'il se fâche. Alors j'essaierai de prendre sur moi… et je

suppose que…

– Je suppose que tu seras

malheureuse, dit Peter en la serrant contre lui.

– Je crois bien que oui.

– Alors, ne laisse pas ta

mère te faire changer d'idée.

Elle ferma les yeux, encore plus

soulagée que tout à l'heure. Il avait compris. Un miracle.

– Et que penserais-tu si je

me faisais avorter ? demanda-t-elle après un moment de silence.

– J'ai l'impression que c'est

de ça que tu voulais parler.

Elle le regarda, étonnée.

Il lui rendit son regard, interrogateur

mais souriant, un sourcil broussailleux – le gauche – levé. Mais

l’impression

qui se dégageait de lui était celle d’une intense gravité.

– C’est peut-être vrai, répondit-elle

lentement.

– Écoute…

Et il ne dit plus rien. Mais elle

écoutait. Et elle entendit un moineau, les criquets le bourdonnement d’un avion

haut dans le ciel, quelqu’un qui criait à Jackie de rentrer, une tondeuse à

gazon, une voiture avec un échappement trafiqué qui accélérait sur la nationale

1.

Elle allait lui demander si c’était

la bonne chose à faire quand il lui prit la main et commença à parler.

– Frannie, je regrette

vraiment que tu aies un père si vieux, mais je n’y peux rien. Je ne me suis

marié qu’en 1956.

Il la regardait pensivement dans

la lumière du crépuscule.

– Carla était différente à l’époque.

Elle était… comment te dire ? Elle était plus jeune pour commencer. Elle n’a

changé qu’à la mort de ton frère Freddy. Elle était restée jeune jusque-là. Elle

a cessé de grandir après la mort de Freddy… Ne crois pas que je parle mal de ta

mère, Frannie, même si on dirait un peu que c'est ce que je suis en train de

faire. Mais j'ai l'impression que Carla a cessé… de grandir… après la mort de

Freddy. Elle a flanqué trois couches de peinture sur le monde extérieur et elle

a décidé que tout était très bien comme ça. Et maintenant, elle est comme un

gardien de musée. Si elle voit quelqu'un toucher aux idées accrochées aux murs

de son musée, tu peux être sûre qu'elle va le regarder d'un sale œil. Mais elle

n'a pas toujours été comme ça. Il faut me croire, elle n'était pas comme ça.

– Comment était-elle, papa ?

Il regardait dans le vague, au

fond du jardin.

Elle te ressemblait beaucoup, Frannie.

Elle avait souvent le fou rire. On allait parfois à Boston voir jouer les Red

Sox et, vers le milieu du match, nous allions tous les deux prendre une bière.

– Maman… elle buvait de la

bière ?

– Oui. Et elle passait

presque toute la fin du match aux toilettes pour venir me dire ensuite que je

lui avais fait manquer le meilleur du match, alors que c'était toujours elle

qui me demandait d'aller prendre une bière au stand.

Frannie essayait d'imaginer sa

mère avec un gobelet de bière Narragansett à la main, regardant son père, éclatant

de rire, comme une jeune fille à son premier rendez-vous. Elle n'y arrivait

tout simplement pas.

– Elle a toujours été froide

comme un glaçon dit-il, perplexe. Nous sommes allés voir un docteur elle et moi,

pour savoir ce qui n'allait pas. Le docteur a dit qu'il n'y avait rien d'anormal.

Puis, en 60, ton frère Freddy est arrivé. Elle adorait le petit, Frannie. Son

père s'appelait Fred, tu sais. Elle a fait une fausse couche en 65, et nous

avons cru que c'était fini. Et puis tu es arrivée en 69, un mois trop tôt, mais

jolie comme un cœur. Et je t'ai adorée moi aussi. Nous avions tous les deux le

nôtre. Mais elle a perdu le sien.

Il se tut, songeur. Fred

Goldsmith était mort en 1973. Il avait treize ans, Frannie quatre. Le type qui

avait renversé Fred était ivre. Il s'était fait condamner plusieurs fois pour

excès de vitesse, conduite dangereuse, conduite en état d'ébriété. Fred était

mort sept jours plus tard.

– Vois-tu, je pense que l'avortement

est un trop joli nom pour ça. Je trouve que c'est de l'infanticide tout

simplement. Désolé d'être si… vieux jeu peut-être… à propos d'une décision que

tu dois prendre maintenant, ne serait-ce que parce que la loi dit que tu peux

envisager cette solution. Je t'ai dit que j'étais un vieil homme.

– Tu n'es pas vieux, papa, murmura-t-elle.

– Si ! répondit-il

brusquement, désemparé tout à coup. Je suis un vieil homme qui essaie de donner

un conseil à sa fille, comme un singe qui voudrait apprendre à un ours à se

tenir à table. Un ivrogne m'a pris mon fils il y a dix-sept ans et ma femme n'a

jamais plus été la même depuis. J'ai toujours vu la question de l'avortement en

pensant à Fred. On dirait que je suis incapable de faire autrement, comme toi

tu étais incapable d'arrêter ton fou rire à ce récital de poésie, Frannie. Ta

mère te donnerait toutes les raisons habituelles. Elle te parlerait de morale. Une

morale vieille de 2 000 ans. Le droit à la vie. Toute notre morale

occidentale est fondée là-dessus. J'ai lu les philosophes. Je fouille dans

leurs livres comme ta mère fouille dans les étagères des supermarchés. Ta mère

en est restée au Reader's Digest, mais c'est moi finalement qui argumente avec

mon cœur, et elle avec les codes de morale. Je vois Fred, c'est tout. Il était

complètement démoli. Aucune chance de s'en sortir. Les cocottes pro-vie brandissent

leurs photos de bébés nageant dans de l'eau salée, leurs photos de bouts de

bras et de jambes sur des tables d'acier inoxydable. Et puis après ? La

fin d'une vie n'est jamais jolie. Moi je vois Fred, couché sur ce lit pendant

sept jours, enveloppé dans ses bandes, comme une momie. La vie ne vaut pas cher

et l'avortement la rend encore moins chère. Je lis plus qu'elle, mais c'est

elle qui a les idées plus claires en fin de compte. Ce qu'il faut faire, ce qu'il

faut dire… tout ça dépend si souvent de jugements arbitraires. Je n'arrive pas

à l'accepter. C'est comme un blocage dans ma gorge, voir que toute véritable

logique semble procéder de l'irrationalité. De la foi. Tu trouves que j'ai les

idées passablement embrouillées, non ?

– Je ne veux pas me faire

avorter, répliqua-t-elle doucement. Pour mes raisons à moi.

– Lesquelles ?

– Le bébé m'appartient en

partie, dit-elle en relevant un peu le menton. Si c'est de l'ego, je m'en fiche.

– Est-ce que tu le feras

adopter, Franne ?

– Je ne sais pas.

– Est-ce que tu as envie de

le faire adopter ?

– Non, je veux le garder.

Il resta silencieux et elle crut

sentir sa désapprobation.

– Tu penses aux études, c'est

ça ? demanda-t-elle.

– Non, répondit-il en se

levant.

Il se massa les reins et grimaça

de plaisir quand il entendit sa colonne vertébrale craquer.

– Je pensais que nous avions

assez parlé pour le moment. Et que tu n'as pas besoin de prendre cette décision

maintenant.

– Maman est rentrée dit-elle.

Il suivit son regard et vit la

voiture devant l'allée les chromes qui brillaient sous les derniers rayons du

soleil. Carla les aperçut, klaxonna et leur fit un petit salut joyeux.

– Il va falloir que je lui

dise.

– Oui. Mais attends un jour

ou deux, Frannie.

– D'accord.

Elle l'aida à ramasser les outils

de jardinage, puis ils s’avancèrent tous les deux vers la voiture.

# 7

Dans la pénombre qui enveloppe la terre juste après le coucher du soleil mais avant que ne tombe vraiment l'obscurité, durant une de ces rares minutes que les cinéastes appellent "l'heure magique", Vic Palfrey sortit du délire verdâtre où il avait sombré pour un bref instant de lucidité.

*Je suis en train de mourir*, pensa-t-il, et les mots résonnèrent étrangement dans sa tête, comme s'il les avait prononcés à haute voix.

Il regarda autour de lui et vit un lit d'hôpital dont le haut était relevé pour empêcher ses poumons de se noyer dans leurs mucosités. Il était solidement attaché avec des sangles et les côtés du lit étaient remontés. *J'ai dû prendre une bonne raclée*, pensa-t-il presque amusé. *Jai dû me battre avec les flics*. Et puis enfin : *Où* est-ce que je suis ?

Il avait une bavette autour du cou, couverte de mucosités sèches. Il avait mal à la tête. D'étranges idées lui

traversaient l'esprit. Il savait qu'il avait déliré… et qu'il allait bientôt

recommencer. Il était malade. Non, il ne commençait pas à aller mieux. Ce n'était

qu'un instant de répit.

Il posa le poignet contre son

front et le retira en faisant une grimace. Comme s'il avait touché un rond de

cuisinière électrique. Pour brûler, il brûlait. Et il était plein de tubes. Deux

petits tubes transparents lui sortaient du nez. Un autre serpentait sous le

drap, jusqu'à une bouteille posée par terre. Pas besoin d'être Einstein pour

savoir où était planté l'autre bout. Deux flacons étaient accrochés à côté du

lit. Deux tubes en sortaient et faisaient un Y qui se terminait dans son bras, juste

sous le coude. Goutte-à-goutte.

C'est déjà pas mal comme ça, pensa-t-il.

Mais il y avait aussi des fils électriques. Sur son crâne. Sa poitrine. Son

bras gauche. Un autre qui semblait collé sur son foutu nombril. Et par-dessus

le marché, il avait bien l'impression qu'on lui avait planté quelque chose dans

le cul. Qu'est-ce que ça pouvait bien être, bon Dieu ? Un radar à merde ?

– Hé !

Il avait voulu pousser un cri d'indignation.

Mais ce qui sortit ne fut que l'humble murmure d'un homme très malade. Un bruit

noyé dans ces mucosités qui semblaient vouloir l'étouffer.

*Maman, est-ce que George a*

rentré le cheval ?

Encore le délire. Une idée folle

qui filait à travers sa tête comme un météore. Il avait failli s'y laisser

prendre. Il n'allait pas longtemps garder sa tête. L'idée le remplit de terreur.

Il regarda ses bras squelettiques. Il avait bien perdu quinze kilos. Et il n'était

déjà pas bien gros. Ce… ce machin-là… allait le tuer. L'idée qu'il puisse

mourir en balbutiant des insanités comme un vieillard sénile le terrifia.

*George est allé voir sa*

fiancée. Tu rentres le cheval Vic, et tu lui donnes son avoine, comme un bon

garçon.

*C'est pas mon travail.*

*Victor, sois gentil avec ta*

maman.

*Je suis gentil. Mais c'est pas…*

*Il faut être gentil avec ta*

maman. Maman a la grippe.

*Non, maman, c'est pas la*

grippe. C'est la tuberculose, et elle va te tuer. En 1947. Et George va mourir

six jours après son arrivée en Corée, juste le temps d'envoyer une lettre, et

puis bang bang bang. George est…

*Vic il faut que tu m'aides, rentre*

le cheval, et plus de discussion.

– C'est moi qui ai la

grippe, pas elle, murmura-t-il en refaisant surface. C'est moi.

Il regardait la porte et trouva

qu'elle avait l'air bien bizarre, même pour un hôpital. Une porte arrondie aux

angles, entourée de rivets. Le bas arrivait bien à quinze centimètres du

carrelage. Même un menuisier minable comme Vic Palfrey aurait pu

*(Donne-moi l'album, Vic, tu l'as*

eu assez longtemps)

*(Maman, il m'a pris mon album !*

Rends-le-moi ! Rends-le !)

faire mieux que ça. C'était

*(acier)*

Quelque chose alluma une petite

lumière dans sa tête et Vic essaya de s'asseoir pour mieux voir la porte. Oui, c'était

ça. C'était bien ça. Une porte d'acier. Pourquoi se trouvait-il dans un hôpital,

derrière une porte d'acier ? Qu'était-il arrivé ? Est-ce qu'il était

vraiment en train de mourir ? Est-ce qu'il ferait mieux de faire ses

dernières prières ? Mon Dieu, qu'est-ce qui était arrivé ? Il

essayait désespérément de percer l'épais brouillard gris où il se noyait, mais

il n'entendait que des voix, lointaines, des voix qu'il ne reconnaissait

pas.

*Et moi, voilà ce que je vous*

dis… ils n'ont qu'à dire merde… merde à l'inflation…

*Hap ? tu ferais mieux de*

couper tes pompes.

*(Hap ? Bill*

Hapscomb ? Qui c'est ? *Je* connais *ce nom*)

*Nom de Dieu…*

*Plus morts que ça, j'ai jamais*

vu…

*Donne-moi la main, je vais te*

tirer de là…

*Donne-moi l'album, Vic tu l'as*

eu…

C'est alors que le soleil s'enfonça

suffisamment sous l'horizon pour que se déclenche un circuit photoélectrique. La

lumière s'alluma dans la chambre de Vic. Et il vit une rangée de visages

sévères qui l'observaient derrière un double vitrage. Il hurla pensant d'abord

que ces gens étaient ceux qui parlaient tout à l'heure dans sa tête. Une des

silhouettes, un homme en blouse blanche de médecin, fit un geste à quelqu'un

que Vic ne pouvait voir, mais Vic avait déjà surmonté sa frayeur. Il était trop

faible pour avoir peur bien longtemps. Mais la terreur soudaine qui s'était

emparée de lui avec l'explosion silencieuse de la lumière et ces visages qui l'observaient

(comme un jury de fantômes dans leurs blouses blanches) avait chassé les nuages

qui l'empêchaient de penser. Il savait maintenant où il était. Atlanta. Atlanta,

en Géorgie. Ils étaient venus l'emmener – lui, Hap, Norm, la femme de Norm, les

enfants de Norm. Ils avaient pris aussi Hank Carmichael. Stu Redman. Et combien

d'autres ? Vic avait eu peur et il s'était mis en colère. Bien sûr qu'il

avait un rhume bien sûr qu'il éternuait. Mais il n'avait certainement pas le

choléra, ou ce machin qu'avaient attrapé le pauvre Campion et sa famille. Il

faisait un peu de fièvre aussi. Et il se souvenait que Norm Bruett avait

trébuché et qu'il avait fallu l'aider à monter dans l'avion. Sa femme avait

peur, elle pleurait. Et le petit Bobby Bruett pleurait lui aussi – et il

toussait. Une drôle de toux comme le croup. L'avion s'était posé sur le petit terrain

de Braintree, mais pour sortir d'Arnette, ils avaient dû franchir un barrage

sur la nationale 93. Des types étaient en train de dérouler des barbelés… des

barbelés en plein désert…

Un voyant rouge se mit à

clignoter au-dessus de la drôle de porte. Une sorte de sifflement, un

ronronnement

de pompe, puis la porte s'ouvrit. L'homme qui entra portait une énorme

combinaison blanche, comme un astronaute. Derrière la visière de son casque, la

tête de l'homme ballottait comme un ballon dans une capsule. Il portait des

bouteilles d'air comprimé sur le dos et, lorsqu'il parla, sa voix métallique et

hachée n'avait pas grand-chose d'une voix humaine. Elle aurait pu sortir d'un

de ces jeux électroniques, comme celui qui disait "Essayez encore, astronaute"

quand vous manquiez votre coup.

– Comment vous sentez-vous, monsieur

Palfrey ? grésilla la voix.

Mais Vic ne put répondre. Vic

était reparti dans les vertes profondeurs. C'était sa maman qu'il voyait

derrière la visière de la combinaison blanche. Maman était habillée en blanc

quand papa les avait emmenés, lui et George, pour la voir une dernière fois au

sanatorium. Elle était partie au sanatorium pour que les autres dans la famille

n'attrapent pas ce qu'elle avait. La tuberculose, ça s'attrapait. On en mourait.

Il parlait à sa maman… lui disait

qu'il serait gentil et qu'il rentrerait le cheval… lui disait que George avait

pris son album… lui demandait si elle allait mieux… si elle allait bientôt

rentrer… et l'homme à la combinaison blanche lui fit une piqûre. Il plongea encore

plus profond dans son délire et ses paroles devinrent incohérentes. L'homme à

la combinaison blanche tourna la tête vers les visages alignés derrière le double

vitrage et hocha la tête.

D'un mouvement du menton, il

poussa l'interrupteur de l'interphone dans son casque :

– Si ça ne marche pas, il

sera parti avant minuit.

Pour Vic Palfrey, l'heure magique

était terminée.

– Retroussez

votre manche, monsieur Redman, dit la jolie infirmière aux cheveux noirs. J'en

ai pour une minute.

Elle tenait le brassard du

tensiomètre dans sa main gantée et lui souriait derrière son masque de

plastique, comme s'ils partageaient un secret fort amusant.

– Non, répondit Stu.

Le sourire s'estompa un peu.

– Je veux seulement prendre

votre tension. J'en ai pour une minute.

– Non.

– Ce sont les ordres du

docteur, dit-elle d'une voix nettement plus sèche. S'il vous plaît.

– Si ce sont les ordres du

docteur, je veux lui parler.

– Il est occupé en ce moment.

S'il vous plaît…

– Je vais l'attendre, répondit

Stu calmement sans faire le geste de déboutonner le poignet de sa chemise.

– Je fais mon travail vous

savez. Vous ne voulez pas m'attirer des ennuis ? fit-elle, cette fois avec

un sourire désarmant. Laissez-moi…

– Non. Allez leur dire. Ils

vont bien finir par envoyer quelqu'un.

Contrariée, l'infirmière s'avança

vers la porte et glissa une clé carrée dans la serrure. La pompe se mit à

ronronner et la porte s'ouvrit en sifflant. L'infirmière sortit. Avant que la

porte se referme derrière elle, elle lança un regard réprobateur à Stu qui la

dévisagea d'un air parfaitement innocent.

Quand la porte se referma, il se

leva et s'approcha de la fenêtre – double vitrage, des barreaux à l'extérieur –

mais il faisait complètement noir et on ne voyait rien. Il revint s'asseoir. Il

portait des jeans délavés, une chemise à carreaux et des bottes brunes

dont les

coutures commençaient à fatiguer. Il passa la main sur son visage et fit la

grimace. Ils ne l'autorisaient pas à se raser, et sa barbe poussait vite.

Les examens ne le dérangeaient

pas. Ce qui le dérangeait, c'était qu'on le laisse dans le noir, avec sa peur. Il

n'était pas malade, au moins pas encore mais il avait affreusement peur. C'était

l'écran de fumée par ici, et il n'était plus d'accord pour jouer à ce petit jeu,

tant qu'on ne lui dirait pas ce qui s'était passé à Arnette, ce que Campion

avait à voir là-dedans. Au moins, il saurait alors pourquoi il avait peur.

Ils s'attendaient à ce qu'il pose

la question plus tôt. Stu l'avait vu dans leurs yeux. On vous cachait toujours

quelque chose dans ces hôpitaux. Quatre ans plus tôt, sa femme était morte d'un

cancer, à vingt-sept ans. L'utérus d'abord, et puis la maladie s'était propagée

partout, comme un feu de broussailles. Stu les avait vus éviter ses questions, changer

de sujet ou lui répondre avec de longues phrases bourrées de mots techniques. C'est

pour cette raison que cette fois-ci il ne leur avait pas posé de questions. Et

il voyait bien que son silence les avait dérangés. Maintenant, le moment était

venu de les interroger, et ils allaient lui répondre avec des mots tout simples.

Il pouvait remplir tout seul

certains blancs dans cette histoire. Campion, sa femme et la petite avaient

attrapé une sale maladie. Comme une grippe ou un rhume des foins, mais une

maladie qui ne faisait qu'empirer, sans doute jusqu'à ce que vous creviez dans

votre morve, ou que la fièvre vous fasse sauter le caisson. Et c'était très

contagieux.

Ils étaient venus le chercher

dans l'après-midi du 17, il y avait deux jours. Quatre types de l'armée et un

médecin. Polis, mais fermes. Pas question de refuser l'invitation-les quatre

militaires étaient armés. Et c'était alors que Stu Redman avait commencé à

avoir vraiment peur.

On les avait emmenés au terrain

de Braintree – une vraie caravane. Stu avait fait le trajet avec Vic Palfrey, Hap,

les Bruett, Hank Carmichael et sa femme, plus deux sous-officiers. Tous dans

une station-wagon de l'armée. Et les militaires n'avaient pas desserré les

dents, même pas quand Lila Bruett avait eu sa crise d'hystérie.

Les autres stations-wagons

étaient pleines à craquer elles aussi. Stu n'avait pas reconnu tout le monde, mais

il avait vu les cinq Hodges, et aussi Chris Ortega frère de Carlos, le chauffeur

de l'ambulance. Chris était barman à l'Indian Head. Il avait vu aussi Parker

Nason et sa femme, les deux vieux qui vivaient dans une caravane près de chez

lui. Stu avait compris qu'ils ramassaient tous ceux qui s'étaient trouvés dans

la station-service et tous ceux à qui ils avaient parlé depuis que Campion

avait démoli les pompes.

À la sortie de la ville, deux

camions kaki bloquaient la route. Stu avait deviné que les autres routes

devaient être barrées elles aussi. Des types déroulaient des barbelés et, quand

la ville serait bouclée, ils posteraient sans doute des sentinelles.

Alors, c'était grave. Extrêmement

grave.

Assis sur sa chaise, à côté du

lit qu'il n'avait pas eu à utiliser, il attendait patiemment que l'infirmière

revienne avec quelqu'un. Le premier serait probablement un sous-fifre. Et il

faudrait peut-être qu'il attende jusqu'au matin pour qu'ils finissent par lui

envoyer un responsable, quelqu'un qui puisse lui dire ce qu'il devait savoir. Mais

il pouvait attendre. La patience avait toujours été le fort de Stuart Redman.

Pour s'occuper, il se mit à

réfléchir à l'état de ceux qui avaient fait le trajet avec lui dans la

station-wagon. Norm était le seul visiblement malade. Il toussait, crachait

beaucoup, avait de la fièvre. Les autres semblaient avoir un rhume, plus ou

moins fort. Luke Bruett éternuait. Lila Bruett et Vic Palfrey toussaient un peu.

Hap avait le nez qui coulait et il se mouchait tout le temps. Pas tellement

différent du temps où il était à la maternelle quand au moins les deux tiers

des enfants semblaient avoir attrapé quelque chose.

Mais ce qui lui avait fait

vraiment peur – peut-être n'était-ce qu'une coïncidence – c'était qu'au moment

où ils arrivaient sur le terrain, le chauffeur de l'armée avait lâché trois

éternuements retentissants. Une coïncidence, sans doute. Dans cette région du

Texas, le mois de juin n'était pas une époque facile pour les gens qui souffraient

d'allergies. Ou peut-être le chauffeur venait-il d'attraper tout bêtement un

rhume, au lieu de cette merde. Stu voulait le croire. Parce que quelque chose

qui pouvait s'attraper si rapidement…

Les militaires étaient montés

dans l'avion avec eux. Muets comme des carpes, sauf pour leur dire où ils

allaient. À Atlanta. On leur expliquerait tout là-bas (mensonge éhonté). À part

ça, pas un mot.

Dans l'avion, Hap était assis à

côté de Stu et il était passablement bourré. L'appareil de l'armée était plutôt

rudimentaire, mais on n'avait pas lésiné sur la bibine ni sur la bouffe. Service

de première classe. Naturellement, au lieu d'une mignonne hôtesse c'était un

sergent aussi aimable qu'une porte de prison qui était venu prendre les

commandes. Mais à part ça, tout était allé plutôt bien. Même Lila Bruett s'était

calmée, après deux verres bien tassés.

Hap était appuyé contre lui, l'inondant

d'un chaud brouillard de vapeurs de scotch.

– Drôle de bande qu'ils nous

ont donnée pour nous accompagner. Tous plus de cinquante ans, pas un seul avec

une alliance. Militaires de carrière, tous des sous-offs.

À peu près une demi-heure avant l'atterrissage,

Norm Bruett était tombé dans les pommes et Lila s'était mise à hurler. Deux

stewards, style porte de prison, avaient enveloppé Norm dans une couverture et

n'avaient pas traîné à lui faire reprendre ses esprits. Lila continuait à

hurler. Au bout d'un moment, elle avait renvoyé les deux cocktails et le

sandwich au poulet qu'elle avait avalés. Les deux stewards, toujours

impassibles, avaient tout nettoyé.

– Qu'est-ce qui se passe ?

hurlait Lila. Qu'est-ce qu'il a mon mari ? Est-ce qu'on va mourir ? Est-ce

que mes petiots vont mourir ?

Elle avait un « petiot » sous

chaque bras, la tête coincée contre sa généreuse poitrine, Luke et Bobby

avaient l'air d'avoir peur et d'être plutôt gênés par le chahut qu'elle faisait.

– Et pourquoi personne ne me

répond ? On n'est pas en Amérique ici ?

– Quelqu'un pourrait pas lui

fermer la gueule ? avait grommelé Chris Ortega à l'arrière de l'avion. Cette

foutue bonne femme est pire qu'un disque rayé dans un jukebox.

Un des militaires l'avait forcée

à engloutir un verre de lait et Lila l'avait fermée. Elle avait passé le reste

du voyage à regarder le paysage par le hublot en chantonnant. Stu se doutait

bien qu'on ne lui avait pas mis que du lait dans son verre.

Quand ils avaient atterri, quatre

énormes Cadillac les attendaient. Les gens d'Arnette étaient montés dans les

trois premières. Leur escorte dans la quatrième. Et Stu supposait que ces vieux

troufions qui ne portaient pas d'alliance – et qui n'avaient sans doute pas de

famille proche non plus – se trouvaient quelque part ici, dans cet hôpital.

Le voyant rouge s'alluma

au-dessus de sa porte. Lorsque le compresseur, ou la pompe allez savoir ce que

c'était, s'arrêta, un homme habillé d'une de ces combinaisons spatiales

blanches entra. Le docteur Denninger. Il était jeune. Il avait les cheveux

noirs, le teint mat, les traits fins, la bouche mielleuse.

– Patty Greer me dit que

vous lui donnez du fil à retordre, fit le haut-parleur de Denninger qui avançait

en clopinant vers Stu. Elle est très fâchée.

– Il n'y a pourtant pas de

quoi, répondit Stu, parfaitement décontracté.

Pas facile de paraître

décontracté, mais il ne voulait pas montrer à cet homme qu'il avait peur. Ce

Denninger avait l'air du genre à bousculer les infirmières, mais à lécher le

cul de ses supérieurs. Un type qu'on pouvait mener par le bout du nez s'il

avait l'impression que vous étiez le plus fort. Mais s'il flairait la peur chez

vous, il vous servirait sa tambouille : une petite sauce à la « Je

suis désolé, mais je ne peux rien vous dire », avec un total mépris pour

ces stupides civils qui voulaient en savoir plus qu'il n'était bon pour eux.

– Je voudrais savoir quelque

chose, dit Stu.

– Je suis désolé, mais…

– Si vous voulez que je ne

fasse pas d'histoires, répondez-moi.

– Plus tard…

– Je peux vous faire la vie

difficile.

– Nous savons cela, rétorqua

Denninger d'un air maussade. Je ne suis tout simplement pas autorisé à vous

dire quoi que ce soit, monsieur Redman. Je ne sais pas grand-chose moi-même.

– Je suppose que vous m'avez

fait une analyse de sang. Toutes ces aiguilles, ce n'est quand même pas pour

faire du tricot.

– C'est exact, répondit à

regret Denninger.

– Pourquoi ?

– Encore une fois, monsieur

Redman, je ne peux pas vous dire ce que je ne sais pas.

– Il avait repris son ton

maussade et Stu avait plutôt tendance à le croire. Ce n'était qu'un

petit

technicien avec un titre ronflant, et le type n'appréciait pas particulièrement.

– On a mis la ville où j'habite

en quarantaine.

– Je ne suis pas au courant.

Mais Denninger détourna les yeux

et, cette fois, Stu vit qu'il mentait.

– Et pourquoi est-ce que je

n'en ai pas entendu parler ? fit-il en montrant la télévision boulonnée au

mur.

– Je vous demande pardon ?

– Quand on barre toutes les

routes et qu'on met des barbelés autour d'une ville, c'est une nouvelle, je

crois.

– Monsieur Redman, si vous

laissiez simplement Patty prendre votre tension…

– Non. Si vous voulez me

forcer, vous avez intérêt à m'envoyer deux malabars. Et plus encore si vous

voulez. Parce que je vais faire des petits trous dans vos jolis petits costumes.

Ils n'ont pas l'air si solides, vous savez ?

Il fit mine de tirailler la

combinaison de Denninger qui recula aussitôt, manquant de tomber à la renverse.

Un croassement terrifié sortit du haut-parleur de son interphone. On s'agitait

derrière le double vitrage.

– Je suppose que vous

pourriez foutre quelque chose dans ce que je mange pour m'envoyer en l'air, mais

vos analyses ne donneraient plus rien, pas vrai ?

– Monsieur Redman, vous n'êtes

pas raisonnable ! répondit Denninger qui gardait prudemment ses distances.

Votre manque de coopération risque de porter un préjudice considérable à la

nation. Vous me comprenez ?

– Pas du tout. Pour le

moment, j'ai plutôt l'impression que c'est mon pays qui me porte un préjudice

considérable. On m'enferme dans une chambre d'hôpital en Géorgie avec un petit

con de docteur de merde qui serait même pas capable de voir par où il chie. Foutez

le camp d'ici et envoyez-moi quelqu'un pour me parler, ou alors faites venir

vos gorilles. Mais je vais me défendre, vous pouvez en être sûr.

Denninger sorti, il resta assis

sur sa chaise, parfaitement immobile. L'infirmière ne revint pas. Deux

infirmiers ne vinrent pas lui prendre la tension de force. Et maintenant qu'il

y pensait, même une petite chose comme prendre la tension n'était peut-être pas

possible si le malade se débattait. Pour le moment ils le laissaient mijoter

dans son jus.

Il se leva pour allumer la

télévision qu'il regarda sans la voir. La peur tambourinait en lui, comme un

éléphant fou. Depuis deux jours, il attendait les éternuements, la toux, les

mucosités noires qu'il cracherait dans le tiroir de la table de chevet. Que devenaient

les autres, ces gens qu'il avait connus toute sa vie ? Étaient-ils en

aussi mauvais état que Campion l'autre jour ? Il pensa à la morte et à sa

petite dans la vieille Chevrolet. Mais c'était le visage de Lila Bruett qu'il

voyait, et celui de la petite Cheryl Hodges.

La télévision sifflait et

craquait. Stu sentait son cœur battre lentement dans sa poitrine. Il entendit le

petit bruit d'un purificateur d'air dans la pièce. La peur le rongeait, derrière

son apparence impassible. Parfois énorme, terrifiante, écrasante : l'éléphant.

Parfois petite, lancinante, mordillant avec ses dents pointues : le rat. Elle

ne le lâchait pas.

Il attendit quarante heures avant

qu'on envoie quelqu'un lui parler.

# 8

Le 18 juin, cinq

heures après avoir parlé à son cousin Bill Hapscomb, Joe Bob Brentwood arrêta

une voiture sur la route 40, à une quarantaine de kilomètres à l'est d'Arnette.

Excès de vitesse. Il s'agissait de Harry Trent de Braintree, agent d'assurances.

Il roulait à cent cinq dans une zone où la vitesse était limitée à

quatre-vingt-dix. Joe Bob lui donna une contravention. Trent l'accepta sans

broncher, puis entreprit de vendre à Joe Bob une assurance pour sa maison, plus

une assurance-vie. Joe Bob se sentait bien ; il ne pensait pas du tout

mourir. Pourtant, il était déjà malade. Car il n'avait pas pris que de l'essence

à la station-service de Hapscomb. Et il donna à Harry Trent beaucoup plus qu'une

simple contravention.

Harry, un homme sociable qui

aimait son travail, transmit la maladie à plus de quarante personnes ce jour-là

et le lendemain. Combien de ces quarante la transmirent à leur tour, impossible

à dire – autant demander combien d'anges peuvent danser sur une tête

d’épingle,

comme on dit. En comptant cinq par tête de pipe, au bas mot, on arrive quand

même à un total de deux cents. Et selon la même formule, sans doute assez

réaliste, ces deux cents en infectèrent mille, ces mille cinq mille, ces cinq

mille vingt-cinq mille. Sous le soleil du désert californien et grâce à l’argent

des contribuables, quelqu’un venait de réinventer la réaction en chaîne. Une

réaction en chaîne mortelle.

Le 19 juin, le jour où Larry

Underwood rentrait à New York et où Frannie Goldsmith annonçait à son père qu’elle

avait un polichinelle dans le tiroir, Harry Trent s’arrêta pour déjeuner chez

Babe’s Kwik-Eat, dans l’est du Texas. Il y prit un cheeseburger et comme

dessert, une part de la délicieuse tarte aux fraises de Babe. Il avait un petit

rhume, une allergie sans doute, qui le faisait éternuer et cracher. Tandis qu’il

prenait son repas, il infecta Babe, le plongeur, deux routiers, le livreur de

pain et l’homme qui était venu changer les disques du jukebox. Sur sa table, il

avait laissé pour la jolie poupée qui l’avait servi un billet de un dollar, grouillant

de mort.

Quand il sortit, une voiture

arrivait, remplie à craquer d'enfants et de bagages. Une galerie sur le toit. Plaque

de New York. Le conducteur avait baissé sa vitre pour demander à Harry comment

rattraper la nationale 21. Harry avait pris tout son temps pour lui indiquer le

chemin. Et sans le savoir, il les avait tous condamnés à mort, toute cette

petite famille.

Le New-Yorkais était Edward M. Norris,

lieutenant de police. Pour la première fois en cinq ans, il prenait de vraies

vacances. Lui et sa famille avaient passé des moments merveilleux. Les enfants

s'étaient retrouvés au septième ciel quand ils avaient visité Disneyworld, à

Orlando. Et, ne sachant pas que toute sa famille serait morte avant le 2 juillet

Norris comptait bien dire à ce pauvre con de Steve Carella qu'il était

parfaitement possible de partir en voiture avec sa femme et ses enfants, et de

s'amuser. Steve lui dirait-il, tu es peut-être un flic de première bourre, mais

un homme qui n'est pas capable de mettre de l'ordre dans sa famille n'est qu'une

grosse nouille.

La famille Norris avait mangé

quelque chose chez Babe, puis Edward avait suivi les indications admirablement

précises de Harry Trent pour prendre la nationale 21, en direction du nord. Ed

et sa femme Trish, s'émerveillaient de l'amabilité de ces gens du Sud. Les

trois petits coloriaient des albums sur la banquette arrière. Va donc savoir, pensait

Ed, ce qu'auraient fait les deux petits monstres de Carella.

Ils passèrent la nuit dans un

motel d'Eustace, dans l'Oklahoma. Ed et Trish infectèrent la réceptionniste. Les

petits, Marsha, Stanley et Hector, infectèrent les enfants qui jouaient sur le

terrain de jeu du motel – des enfants qui se rendaient dans l'ouest du Texas en

Alabama, en Arkansas et au Tennessee. Trish infecta les deux femmes qui

lavaient du linge à la laverie automatique, deux rues plus loin. Ed, parti

chercher un peu de glace à la réception, infecta un type qu'il croisa dans le

couloir. Tout le monde se mit de la partie.

Aux petites heures du matin, Trish

réveilla Ed pour lui dire que Heck, le bébé, était malade. Il avait une

mauvaise toux et il faisait de la fièvre. Elle avait l'impression que c'était le

croup. Ed Norris grogna un peu et lui dit de donner de l'aspirine au petit. Si

ce foutu croup avait pu attendre encore quatre ou cinq jours, l'enfant l'aurait

attrapé à la maison et Ed aurait gardé le souvenir de vacances de rêves

(sans

parler du plaisir qu'il aurait eu à raconter son voyage aux copains). Il

entendait derrière la porte la toux du pauvre petit, comme des aboiements de

chien de chasse.

Trish avait cru que Hector serait

un peu mieux au matin. Mais à midi, le vingt, elle dut bien admettre que ce n'était

pas le cas. L'aspirine ne faisait pas baisser la fièvre. Le pauvre Heck avait

les yeux vitreux. La toux faisait un bruit qui ne lui disait rien de bon et la

respiration de l'enfant paraissait très laborieuse. Pire, Marsha semblait avoir

attrapé la même chose et Trish sentait un vilain petit chatouillis dans le fond

de sa gorge qui l'obligeait à tousser, une toux encore si légère qu'elle

pouvait l'étouffer dans son mouchoir.

– Il faut emmener Hector

chez le docteur, dit-elle finalement.

Ed s'arrêta à une station-service

et consulta la carte qu'il avait fixée avec des trombones sur le pare-soleil de

la station-wagon. Ils étaient à Hammer Crossing, dans le Kansas.

– Je ne sais pas, dit-il. On

va peut-être finir par trouver un docteur qui nous dira où nous adresser. Hammer

Crossing, au Kansas ! Et il a fallu que le petit tombe malade dans un

trou

pareil !

Il soupira et se passa la main

dans les cheveux.

Marsha, qui regardait la carte

par-dessus l'épaule de son père, dit alors :

– Le guide dit que Jesse

James a cambriolé la banque d'ici, Papa. Deux fois.

– On s'en fout de Jesse

James !

– Ed ! le reprit Trish.

– Désolé, dit-il sans se

sentir désolé le moins du monde.

Et il repartit.

Après six coups de téléphone, et

chaque fois Ed Norris avait eu bien du mal à ne pas exploser il avait

finalement trouvé un médecin à Polliston qui examinerait Hector s'il pouvait le

lui amener avant trois heures. Polliston n'était pas sur leur route, trente

kilomètres à l'ouest de Hammer Crossing, mais l'important, c'était Hector. Ed

commençait à être très inquiet. Il n'avait jamais vu le petit si abattu.

À deux heures de l'après-midi, ils

étaient dans la salle d'attente du docteur Brenden Sweeney. Ed avait commencé à

éternuer lui aussi. La salle d'attente était pleine ; quand le médecin les

reçut, il était près de quatre heures. Malgré tous les efforts de Trish, Heck

paraissait ne pas vouloir se réveiller vraiment ; elle-même se sentait fiévreuse.

Stan Norris, neuf ans, était le seul à être encore assez en forme pour donner

des signes d'impatience.

Dans la salle d'attente, ils

transmirent la maladie que l'on allait bientôt appeler Cinq-Sept d'un bout à l'autre

du pays à plus de vingt-cinq personnes, dont une solide matrone qui était

simplement venue payer ce qu'elle devait au médecin. Avant de transmettre la

maladie à tous les membres de son club de bridge.

Cette solide matrone était Mme Robert

Bradford, Sarah Bradford pour ses amis du club, Cookie pour son mari et ses

proches amies. Sarah joua très bien ce soir-là, peut-être parce qu'elle avait

pour partenaire sa meilleure amie, Angela Dupray. On aurait dit qu'elles s'envoyaient

des messages par télépathie. Trois manches époustouflantes, et un grand chelem

pour terminer. Une seule ombre au tableau pour Sarah : elle avait l'impression

d'avoir attrapé un petit rhume. Quelle déveine, elle venait à peine de sortir

du précédent.

Elle et Angela allèrent ensuite

prendre un verre dans un bar tranquille, à dix heures. Angela n'était pas

pressée de rentrer chez elle. David jouait sa partie hebdomadaire de poker chez

eux et elle ne pourrait certainement pas dormir avec tout ce bruit… à moins de

prendre un petit somnifère, sous la forme de deux gin-tonics.

Sarah prit un manhattan et les

deux femmes se mirent à commenter la partie. Ce faisant, elles réussirent à

infecter tous ceux qui se trouvaient dans le bar, dont deux jeunes hommes qui

prenaient une bière. Ils allaient faire fortune en Californie – comme Larry

Undervood et son ami Rudy Schwartz l'avaient fait autrefois. Un de leurs amis

leur avait promis du travail dans une entreprise de déménagement. Le lendemain,

ils repartirent en direction de l'ouest, répandant la maladie sur leur passage.

Les réactions en chaîne ne sont

pas toujours faciles à amorcer. Celle-ci ne se fit pas prier. Et la pyramide

grandissait, non pas de bas en haut mais de haut en bas – le haut étant un

garde d'une base militaire aujourd'hui décédé, un certain Charles Campion. Une

mécanique parfaitement huilée. Des chambres à coucher, avec un corps ou deux

dans chacune puis des fosses dans les cimetières, ensuite des fosses communes, et

finalement des cadavres qu'on balançait dans le Pacifique, dans l'Atlantique, dans

les carrières, dans les fondations des immeubles en construction. Au bout d'un

certain temps, naturellement, on allait finir par laisser les cadavres pourrir

sur place.

Sarah Bradford et Angela Dupray

sortirent ensemble reprendre leurs voitures (infectant quatre ou cinq personnes

sur leur passage), puis s'embrassèrent du bout des lèvres avant de se séparer. Sarah

rentra chez elle pour infecter son mari, ses cinq amis qui jouaient au poker

avec lui, et leur fille, Samantha, qui avait bien peur d'avoir attrapé une

belle chaude-pisse avec son petit ami. Et c'était vrai. Mais il était également

vrai qu'elle n'avait nul lieu de s'en inquiéter ; à côté de ce que sa mère

venait de lui refiler, une bonne chaude-pisse n'était pas plus grave qu'un peu

d'eczéma sur les sourcils.

Le lendemain, Samantha allait

infecter toute la piscine de Polliston.

Et ainsi de suite.

# 9

Ils l'attaquèrent

un peu avant la tombée de la nuit alors qu'il marchait sur le bas-côté de la

nationale 27 qui, deux kilomètres en arrière, prenait le nom de Main Street en

traversant la petite ville qu'il venait de laisser derrière lui. Il avait

compté prendre à l'ouest, deux kilomètres plus loin, sur la 63 qui l'aurait

conduit à l'autoroute d'où il aurait commencé son long voyage vers le nord. Il

était un peu distrait, peut-être à cause des deux bières qu'il venait d'avaler

mais il avait pourtant senti que quelque chose clochait. Au moment où il allait

se souvenir des quatre ou cinq armoires à glace qui se tenaient au fond du bar,

les types lui étaient tombés dessus, venus de nulle part.

Nick se défendit de son mieux, en

allongea un par terre, écrabouilla le nez d'un autre – cassé sans doute, au

bruit qu'il avait fait. Pendant quelques secondes, il crut qu'il allait

peut-être s'en tirer. Qu'il se batte sans faire le moindre bruit les énervait

un peu. C'étaient des cloches. Ils avaient sans doute joué à ce petit jeu

auparavant, sans problèmes, et ils ne s'attendaient certainement pas à tomber

sur un os avec ce petit gringalet au sac à dos.

Puis l'un d'eux le toucha juste

au-dessus du menton. La bague qu'il portait lui fendit la lèvre inférieure et

Nick sentit le goût du sang chaud qui inondait sa bouche. Il tituba en arrière

et quelqu'un lui prit les bras. Il se débattit comme un fou et se libéra une

main au moment où un poing fonçait vers son visage, comme une lune emballée. Avant

que le poing ne lui ferme l'œil droit, il vit encore la bague qui brillait

faiblement à la lumière des étoiles. Et il vit des étoiles justement, sentit

que sa conscience commençait à se dissoudre, à dériver dans des régions

inconnues.

Effrayé, il se débattit encore

plus fort. L'homme à la bague était à nouveau devant lui et Nick, craignant un

autre boulet en plein visage, lui donna un coup de pied dans le ventre. Le

souffle coupé, l'homme à la bague se plia en deux en poussant de petits

aboiements, comme un terrier atteint de laryngite.

Les autres se rapprochèrent. Pour

Nick, ils n'étaient plus que des silhouettes maintenant, des malabars en

chemises grises aux manches retroussées pour montrer leurs biceps constellés de

taches de rousseur. Ils portaient d'énormes chaussures de chantier. Des mèches

de cheveux graisseux tombaient sur leurs sourcils. Dans les dernières lueurs du

jour, il commença à croire à un mauvais rêve. Du sang coulait sur son œil

gauche, encore ouvert.

On lui avait arraché son sac à dos.

Les coups pleuvaient sur lui et il devint une sorte de pantin désarticulé

dansant sur une corde effilochée. Mais il refusait de perdre totalement

connaissance. Pas un bruit sauf leur halètement quand ils le matraquaient de

leurs poings et le gazouillis liquide d'un engoulevent au milieu des pins qui

bordaient la route.

Le type à la bague s'était remis

sur ses pieds.

– Tenez-le, dit-il. Tenez-lui

les bras.

Des mains lui prirent les bras. Un

autre empoigna les cheveux crépus de Nick.

– Pourquoi qu'il gueule pas ?

demanda l'un des autres, nerveux. Pourquoi qu'il crie pas, Ray ?

– Je t'ai dit de ne pas nous

appeler par nos noms, répondit l'homme à la bague. J'en ai rien à branler

pourquoi qu'il gueule pas. Je vais lui faire sa fête. Le fils de pute m'a tapé

dans les couilles. Il va voir, le petit salaud.

Le poing fonça vers lui. Nick

détourna la tête et la bague creusa un sillon dans sa joue.

– Tenez-le, que je vous dis.

Vous êtes des pédés ou quoi ?

Le poing fonça à nouveau et le

nez de Nick s'écrasa comme une tomate. Nick n'arrivait plus à respirer. Sa

conscience l'abandonnait comme une lampe de poche dont la lumière vacille quand

les piles sont presque vides. Il ouvrit la bouche toute grande et avala une

goulée d'air frais. L'engoulevent recommença à pousser son chant solitaire et

mélodieux. Nick ne l'entendit pas davantage cette fois-ci que la première.

– Tenez-le, dit Ray. Tenez-le,

nom de Dieu !

Et le poing fonça encore. Comme

un chasse-neige, la bague fit voler en éclats deux de ses dents de devant. Une

douleur tellement vive qu'il fut incapable de hurler. Ses jambes le lâchèrent, mais

on le retenait toujours par-derrière.

– Ray, ça suffit ! Tu

veux le tuer ?

– Tenez-le bien. Cet enfant

de putain m'a tapé dans les couilles. Je vais l'écrabouiller.

C'est alors que des phares

balayèrent la route bordée de broussailles et d'énormes pins.

– Nom de Dieu !

– On se barre !

C'était la voix de Ray, mais Ray

n'était plus devant lui. Nick lui en fut vaguement reconnaissant, mais le peu

de conscience qu'il lui restait s'en allait avec l'effroyable douleur qui lui

emportait la bouche. Il sentait des bouts de dents sur sa langue.

Des mains le poussèrent, le

catapultèrent en plein milieu de la route. Deux ronds de lumière étaient

braqués sur lui, comme des projecteurs sur un acteur. Crissement de freins. Nick

fit un moulinet avec ses bras et essaya de faire bouger ses jambes mais elles

refusèrent ; ils l'avaient laissé pour mort. Il s'écrasa sur l'asphalte et

le monde ne fut plus qu'un hurlement de freins et de pneus. Paralysé, il

attendait que la voiture l'écrase. Au moins, il n'aurait plus mal à la bouche.

Puis une pluie de gravillons lui

frappa la joue et il vit un pneu qui s'immobilisait à moins de trente

centimètres de son visage. Une petite pierre blanche était prise dans un sillon

du pneu.

Du quartz, pensa-t-il

machinalement, puis il perdit connaissance.

Quand Nick

revint à lui, il était allongé sur un matelas. Dur, mais il en avait connu de

plus durs ces trois dernières années. Péniblement, il ouvrit les yeux. On

aurait dit que ses paupières étaient collées et celle de droite, celle qu'avait

frappée la lune emballée, s'obstinait à rester en berne.

Il vit un plafond de ciment gris

constellé de lézardes. Des tuyaux enveloppés de laine de verre zigzaguaient en

dessous. Un gros cafard s'affairait pesamment le long d'un de ces tuyaux. À quarante-cinq

degrés dans son champ de vision une chaîne. Il souleva légèrement la tête, une

douleur fulgurante lui traversa le cerveau, et il vit une autre chaîne qui

allait de l'angle du châlit à un anneau boulonné au mur.

Il tourna la tête à gauche (un

autre éclair de douleur, moins fort celui-là) et vit un mur de béton nu, parcouru

de lézardes. Il était couvert de graffiti, certains récents, d'autres anciens, la

plupart imbéciles. ICI C'EST PLAIN DE MORPIONS. LOUIS DRAGONSKY, 1987. J'AIME

SA DANS LE CUL. DELIRIUM TREMENS LE PIED. GEORGE RAMPLING EST UN BRANLEUR. JE T'AIME

TOUJOURS SUZANNE. ON SE FAIT CHIER, JERRY. CLYDE D. FRED 1981. Et puis d'énormes

pénis, des seins gigantesques, des vagins grossièrement dessinés. Nick commençait

à s'y retrouver. Il était dans une cellule.

Tout doucement, il se redressa

sur ses coudes laissa ses pieds (nus dans des pantoufles de papier) pendre

par-dessus le bord du matelas, puis bascula en avant pour s'asseoir. La douleur

lui traversa la tête comme un bulldozer et il sentit craquer sa colonne

vertébrale. Son estomac fut pris de mouvements alarmants et une affreuse nausée

s'empara de lui, une nausée vertigineuse, de celles qui vous donnent envie de

hurler, d'implorer à genoux le Créateur.

Mais au lieu de hurler – il en

aurait été bien incapable – Nick se pencha en avant, une main sur chaque joue, et

attendit que la crise passe. Ce qu'elle fit au bout d'un moment. Il sentait le

pansement qu'on avait mis sur sa joue et, après quelques grimaces, conclut qu'un

toubib lui avait posé quelques points de suture pour faire bonne mesure.

Il regarda autour de lui. Il se

trouvait dans une petite cellule, haute et étroite. Au bout du matelas, une

grille. À l'autre bout, un w.-c. sans couvercle, sans lunette. Au-dessus, un

peu en arrière – il la vit en tendant le cou très, très prudemment – une petite

fenêtre grillagée.

Après être resté assis sur le

bord du matelas suffisamment longtemps pour être sûr de ne pas tourner de l'œil,

il descendit jusqu'aux genoux son pantalon de pyjama gris, informe, s'accroupit

sur la cuvette et urina pendant ce qui lui parut durer au moins une heure. Puis

il se releva en se tenant au matelas, comme un petit vieux. Inquiet, il regarda

dans la cuvette pour voir s'il y avait du sang. Non. Son urine était claire. Il

tira la chasse.

À petits pas, il s'avança vers la

grille et regarda dans le couloir. À sa gauche, la cage des pochards. Un vieil

homme était allongé sur l'une des cinq couchettes, un bras ballant, comme du

bois mort. Sur la droite, le couloir se terminait par une porte qu'une cale

maintenait ouverte. Au centre du couloir pendait une ampoule sous un abat-jour

vert, comme ceux qu'on voit dans les salles de billard.

Une ombre se leva, dansa sur la

porte, puis un homme de haute taille en uniforme kaki s'avança dans le couloir.

Une matraque et un gros pistolet pendaient à sa ceinture. Les pouces dans les

poches, il observa Nick pendant près d'une minute sans ouvrir la bouche. Puis

il se décida à parler :

– Quand j'étais môme, on a repéré

un couguar dans les montagnes. On l'a tué, et puis on l'a traîné sur trente

kilomètres de route de terre pour le ramener en ville. Quand on est arrivé, il

ne restait plus grand-chose de la bestiole. Jamais vu quelque chose de plus

amoché. Eh bien, toi, tu viens tout de suite après, mon gars.

Nick eut l'impression qu'il avait

soigneusement préparé, longuement ciselé son petit discours pour le débiter

ensuite aux clodos qui devaient atterrir ici de temps en temps.

– Tu dois bien avoir un nom,

Bamboula ?

Nick mit un doigt sur ses lèvres

tuméfiées. Il secoua la tête et fit le geste de se couper la gorge.

– Quoi ? Tu peux pas

parler ? Qu'est-ce que c'est que ces conneries ?

Les mots étaient plutôt aimables,

mais Nick ne pouvait en suivre les inflexions. Il saisit dans le vide un crayon

invisible et fit mine d'écrire.

– Tu veux un crayon ?

Nick hocha la tête.

– Si t'es muet, comment ça

se fait que t'as pas une carte de handicapé ?

Nick haussa les épaules. Il

retourna ses poches, serra les poings et se mit à boxer contre son ombre. Un

autre éclair de douleur dans sa tête, une autre vague de nausée dans son

estomac. Puis il se donna de petits coups sur les tempes, roula des yeux s'effondra

sur les barreaux et montra ses poches vides.

– On t'a volé ?

Nick fit signe que oui.

L'homme en kaki s'en alla

chercher quelque chose dans son bureau. Un instant plus tard, il était de

retour avec un crayon mal taillé et un bloc-notes qu'il glissa entre les

barreaux. En haut de chaque page : MEMO et *Bureau du shérif John Baker*.

Nick retourna le bloc-notes et

montra le nom avec la gomme de son crayon, en haussant les sourcils.

– Oui, c'est moi. Et toi ?

– *Nick Andros*, écrivit-il.

Il glissa la main à travers les

barreaux. Baker secoua la tête.

– Je vais pas te serrer la

main. Tu es sourd aussi ?

Nick fit signe que oui.

– Qu'est-ce qui t'est arrivé

hier soir ? Soames, le toubib, et sa femme ont failli t'écraser comme un

lapin.

– *On m'a cassé la gueule*

et volé. À deux kilomètres à peu près de chez Zack sur Main Street.

– Pas un endroit pour

toi, Bamboula. Tu as certainement pas l'âge de boire de l'alcool.

Nick secoua la tête avec

indignation.

– *J'ai vingt-deux ans. Je*

peux boire une ou deux bières sans me faire cogner dessus et voler, non ?

Baker lut le message avec un

petit sourire triste.

– Apparemment, pas à Shoyo. Qu'est-ce

que tu faisais dans ce trou ?

Nick déchira la première page du

bloc-notes, en fit une boule et la jeta par terre. Avant qu'il n'ait pu

commencer à écrire sa réponse, un bras passait derrière les barreaux et une

main d'acier lui tenaillait l'épaule. Nick sursauta.

– C'est ma femme qui fait le

ménage. Et je ne vois pas pourquoi tu foutrais le bordel dans ta cellule. Va

jeter ça dans les chiottes.

Nick se baissa en grimaçant de

douleur et ramassa la boule de papier. Il la jeta dans les toilettes, puis

regarda Baker en haussant les sourcils. Baker hocha la tête.

Nick revint. Cette fois, il

écrivait des phrases plus longues et le crayon volait sur le papier. Baker

pensa qu'il ne devait pas être très commode d'apprendre à lire et à écrire à un

sourd-muet et que ce Nick Andros devait être plutôt bien équipé côté ciboulot. Il

y en avait quelques-uns par ici, à Shoyo, dans ce trou de l'Arkansas, qui n'avaient

jamais vraiment compris comment il fallait faire leurs lettres. Et plus d'un de

ces pauvres mecs traînaient chez Zack. Mais sans doute qu'un petit gars qui

venait de débarquer ne pouvait pas le savoir.

Nick lui tendit le bloc-notes à

travers les barreaux.

– *Je me balade, mais je*

suis pas un vagabond. Aujourd'hui, j'ai travaillé pour un type qui s'appelle

Rich Ellerton, à une dizaine de kilomètres à l'ouest d'ici. J'ai nettoyé son

étable et j'ai déchargé une remorque de foin. La semaine dernière, j'étais à

Watts dans l'Oklahoma. J'installais des clôtures. Les types qui m'ont cassé la

figure m'ont pris tout mon argent.

– Tu es sûr que tu

travaillais pour Rich Ellerton ? Je peux vérifier, tu sais.

Baker déchira la page, la plia en

quatre, puis la glissa dans la poche de sa chemise.

Nick fit un signe de tête.

– Tu as vu son chien ?

Nouveau signe de tête.

– C'était quoi comme chien ?

Nick lui fit signe de lui rendre

le bloc-notes.

– *Un gros doberman. Mais*

gentil. Pas méchant du tout.

Baker se tourna et repartit vers

son bureau.

Derrière les barreaux, Nick

attendait anxieusement. Un moment plus tard, Baker était de retour avec un gros

trousseau de clés. Il glissa la clé dans la serrure et fit rouler la grille sur

ses rails.

– Viens dans mon bureau. Tu

veux manger ?

Nick secoua la tête, puis fit le

geste de verser et de boire quelque chose.

– Du café ? Pas de

problème. Avec du sucre ?

Nick secoua encore la tête.

– Comme un homme, hein ?

dit Baker en riant. Allez, viens.

Baker parlait en lui tournant le dos

et Nick ne comprit pas ce qu'il disait, puisqu'il ne pouvait voir ses lèvres.

– Content d'avoir de la

compagnie. J'arrive pas à dormir. En général, trois ou quatre heures, pas plus.

Ma femme veut que j'aille voir un docteur un vrai, à Pine Bluff. Si ça continue,

peut-être que j'irai. Parce que c'est vraiment pas drôle. Cinq heures du matin

le soleil est même pas levé, et je suis là en train de bouffer des œufs et des

sales frites.

Il se retourna au moment où il

terminait sa phrase et Nick comprit « … sales frites. » Il haussa les

sourcils pour montrer qu'il n'avait pas compris.

– T'occupe pas, ça fait rien.

Dans son bureau, Baker prit un

énorme thermos et lui servit une tasse de café noir. L'assiette à moitié

terminée du shérif était posée sur un sous-main. Il l'écarta un peu. Nick

buvait son café à petites gorgées. Il avait mal à la bouche, mais le jus était

bon.

Il donna à Baker une tape sur l'épaule.

Le shérif leva les yeux. Nick montra le café, se frotta le ventre et fit un clin d'œil.

– Naturellement qu'il est bon, dit Baker avec un sourire. C'est ma femme qui le prépare.

Il enfourna dans sa bouche la moitié d'un œuf sur le plat, mastiqua, puis pointa sa fourchette vers Nick.

– Tu te débrouilles pas mal. Comme ces types, les mimes. Je parie que c'est pas bien difficile pour toi de te faire comprendre, hein ?

Nick agita la main en l'air, comme ci comme ça.

– Je veux pas te retenir, dit Baker en essuyant son menton graisseux avec un bout de pain grillé. Mais si tu restes dans les parages, peut-être qu'on pourra choper les gars qui t'ont fait ça. Tu marches ?

Nick fit signe que oui et se remit à écrire :

– *Vous pensez que je vais* récupérer ma paye ?

– Sûrement pas. Je suis rien qu'un petit shérif de campagne, mon gars. Pas Scotland Yard.

Nick fit signe qu'il avait

compris. Puis avec ses deux mains, il imita un oiseau qui s'envole.

– Oui, envolé ton fric. Ils

étaient combien ?

Nick montra quatre doigts, hésita,

puis leva aussi le pouce en l'air.

– Tu crois que tu pourrais

les reconnaître ?

Nick leva un doigt en l'air et se

mit à écrire :

– *Grand et blond. À peu*

près comme vous, peut-être un peu plus gros. Chemise et pantalon gris. Une

grosse bague, troisième doigt de la main droite. Une pierre violette. C'est la

bague qui m'a fait mal à la joue.

À mesure qu'il lisait, l'expression

de Baker changea. D'abord l'inquiétude, puis la colère. Nick, pensant qu'il

était furieux contre lui, eut peur à nouveau.

– Bordel de merde ! Me

voilà dans le pétrin. Ça devait arriver. Tu es sûr ?

Hésitant, Nick fit signe que oui.

– Autre chose ? Tu as

vu autre chose ?

Nick réfléchit longtemps, puis

reprit son crayon :

– *Petite cicatrice. Sur*

le front.

– C'est Ray Booth. Mon

beau-frère. Merci, mon gars. Cinq heures du matin, et ma journée est déjà

foutue.

Nick ouvrit les yeux un peu plus

grands et fit un geste prudent de commisération.

– Tant pis pour lui, dit Baker

plus pour lui-même que pour Nick. C'est un salaud. Jane le sait. Il la battait

assez souvent quand elle était petite. Mais c'est le frère de ma femme. Autant

dire qu'il va y avoir de l'eau dans le gaz cette semaine. Et côté caresses, je

vais pouvoir me fouiller.

Nick baissa les yeux, gêné. Au

bout d'un moment Baker le secoua par l'épaule pour que Nick le regarde.

– Probablement qu'on

arrivera à rien de toute manière. Ray et ses copains se tiennent entre eux. Ta

parole contre la leur. Tu as pu leur en balancer quelques-uns ?

– *Un coup dans le ventre*

de Ray. Un autre dans son nez. Peut-être cassé.

– Ray est copain avec

Vince Hogan, Billy Warner et Mike Childress. Je pourrais peut-être prendre

Vince à part et lui faire cracher le morceau. Il a autant de colonne vertébrale

qu'une méduse crevée. Si je peux le coincer, je pourrai ensuite passer à Mike

et à Billy. Ray a eu cette bague à l'université de la Louisiane. Il a raté sa

seconde année.

Le shérif s'arrêta, tambourina

sur le bord de son assiette.

– On peut essayer, si t'en

as envie. Mais je te préviens, on n'arrivera sans doute pas à les avoir. Ils

sont trouillards et vicieux comme des chiens galeux mais ce sont des gars d'ici.

Et toi, tu es sourd-muet, et un itinérant par-dessus le marché. Et s'ils s'en tirent,

ils vont sûrement te faire ta fête.

Nick réfléchissait. Il se

revoyait ballotté de l'un à autre, comme un épouvantail couvert de sang, et les

lèvres de Ray qui articulaient : *Je vais lui faire sa fête. Le fils de*

pute m'a tapé dans les couilles. Il sentait encore qu'on lui arrachait son

sac à dos, ce vieux copain des deux dernières années.

Il prit le bloc et écrivit deux

mots qu'il souligna de deux traits :

– *On essaye.*

Baker soupira.

– O. K. Vince Hogan

travaille à la scierie… Façon de parler. Parce qu'il n'en fout pas une ramée à

la scierie. On va y aller vers neuf heures, si t'es d'accord. Peut-être qu'il

aura suffisamment la trouille pour se mettre à table.

Nick hocha la tête.

– Et ta bouche ? Le

docteur Soames a laissé des comprimés. Il a dit que tu allais sans doute pas

mal dérouiller.

Mouvements énergiques de tête.

– Je vais leur en faire voir

à ces cons-là. Ils…

Le shérif s'interrompit et, dans

son monde de cinéma muet, Nick vit le shérif éternuer violemment dans son

mouchoir.

– Encore autre chose, reprit

le shérif, mais il s'était tourné et Nick ne comprit que le premier mot. Un

sacré rhume que je tiens. Putain de vie ! Bienvenue en Arkansas, mon gars.

Il alla chercher les comprimés et

les tendit à Nick avec un verre d'eau. Baker se frottait doucement le cou. Gonflé,

douloureux. Ganglions, toux, le nez bouché, un peu de fièvre. Ouais, ouais, la

journée commençait bien.

# 10

Larry se

réveilla avec une gueule de bois pas trop méchante, un sale goût dans la bouche

– comme si un bébé dragon venait d'y faire ses petits besoins – et l'impression

d'être quelque part où il n'aurait pas dû être.

Deux oreillers pour un lit à une

seule place. Une odeur de bacon. Il s'assit, regarda par la fenêtre la

grisaille d'une autre journée new-yorkaise, et crut d'abord qu'on avait terriblement

transformé Berkeley durant la nuit, qu'on l'avait couvert de crasse et de suie,

qu'on l'avait vieilli. Puis il commença à se souvenir de la nuit précédente et

comprit qu'il était à Fordham pas à Berkeley. Avenue Tremont, au premier étage,

pas loin du Concourse, et sa mère allait se demander où il avait passé la nuit.

Lui avait-il au moins téléphoné pour lui donner une mauvaise excuse ?

Il sortit les jambes du lit et

trouva un paquet froissé de Winston. Il n'en restait plus qu'une. Il alluma

avec un briquet Bic de plastique vert. Un sale goût de crottin. Dans la cuisine

le bacon continuait à grésiller, comme des parasites à la radio.

La fille s'appelait Maria et elle

avait dit être… quoi au juste ? Hygiéniste dentaire, c'était bien ça ?

Larry ne pouvait juger de sa compétence en matière d'hygiène dentaire, mais

côté buccal, elle se défendait vraiment bien. Il se souvenait vaguement qu'elle

l'avait dévoré comme une cuisse de poulet. Sur la mauvaise petite chaîne du

living, Crosby, Stills, and Nash chantaient que l'eau avait coulé sous les

ponts, que le temps perdu ne se rattrape jamais. Si ses souvenirs étaient

exacts, Maria n'avait certainement pas perdu beaucoup de temps. Elle avait été

un peu ébahie de découvrir qu'il était Larry Underwood, le type du disque. Et

en plein milieu des festivités de la soirée, n'étaient-ils pas sortis sur leurs

guiboles vacillantes, à la recherche d'un disquaire encore ouvert, pour acheter

*Baby, tu peux l'aimer ton mec ?*

Il grogna très doucement et tenta

de reconstituer la journée de la veille, depuis ses débuts plutôt anodins jusqu'au

frénétique engloutissement final.

Les Yankees ne jouaient pas à New

York, il s'en souvenait. Sa mère était déjà partie travailler lorsqu'il s'était

réveillé, mais elle avait laissé le programme des Yankees sur la table de la

cuisine, avec un mot : *Larry. Comme tu peux le voir, les Yankees ne reviendront*

pas avant le 1er juillet. Ils vont jouer un double match le 4 juillet. Si tu n'as

rien à faire ce jour-là, tu pourrais peut-être emmener ta mère au stade. Je paierai

la bière et les hot-dogs. Il y a des œufs et des saucisses au frigidaire. Tu

peux aussi manger des pains au lait si tu préfères. À plus tard. Et un

post-scriptum à la manière d'Alice Underwood : *La plupart des voyous*

que tu fréquentais ne sont plus Ici. Bon débarras. Mais je crois que Buddy Marx

travaille toujours à l'imprimerie de Stricker Avenue.

Il grinçait des dents rien qu'à

penser à ce mot. Pas de « Cher » avant son nom. Pas de « Je t'embrasse »

avant la signature. Elle ne croyait pas à ces balivernes. Elle ne croyait qu'aux

choses bien réelles, ce qu'on peut ranger dans un réfrigérateur. Pendant qu'il

récupérait de son voyage d'un bout à l'autre du continent, elle était sortie

acheter tout ce dont il raffolait. Une mémoire à faire peur. Jambon en boîte. Deux

livres de vrai beurre – comment pouvait-elle se le payer avec son salaire ?

Douze canettes de Coke. Des saucisses fumées. Un rosbif qui marinait déjà dans

la sauce d'Alice, recette secrète qu'elle refusait de révéler même à son fils, une

grosse boîte de glace à la pêche dans le congélateur. Et puis un énorme gâteau

au fromage blanc. Avec des fraises dessus.

Tout à coup, il était allé dans

la salle de bains, pas simplement pour se soulager la vessie, mais pour

regarder dans l'armoire à pharmacie. Une brosse à dents Pepsodent toute neuve

se trouvait dans le vieux gobelet où s'étaient succédé toutes les brosses à

dents de son enfance. Un paquet de rasoirs jetables dans la petite armoire, de

la mousse à raser Barbasol, et même un flacon d'Old Spice. Rien de luxueux, aurait-elle

dit – Larry entendait sa voix – mais une odeur assez agréable pour le prix.

Puis il avait pris le tube neuf

de dentifrice. Pas de « Cher Larry, » pas de « Je t'embrasse, Maman. »

Simplement une brosse à dents neuve, un tube de dentifrice neuf, un flacon d'aftershave.

Parfois pensa-t-il, le véritable amour est aussi silencieux qu'aveugle. Il

commença à se brosser les dents, en se demandant s'il n'y avait pas là le début

d'une chanson.

L'hygiéniste dentaire et buccale

entra, vêtue en tout et pour tout d'un jupon de nylon rose.

– Salut, Larry !

Elle était petite, jolie, un peu

dans le genre de Sandra Dee. Ses seins pointaient vers lui avec un air fort

guilleret, sans le moindre signe d'affaissement. Comment disait-on déjà ? Ah

oui – une devanture bien garnie. Du monde au balcon. Très drôle. Il avait donc

fait cinq mille kilomètres pour passer la nuit à se faire manger tout cru par

Sandra Dee.

– Salut, dit-il en se levant.

Il était nu, mais ses vêtements

traînaient au pied du lit. Il commença à les enfiler.

– J'ai une robe de chambre, si

tu veux. Il y a des harengs fumés et du bacon.

Des harengs fumés et du bacon ?

Il sentit son estomac se recroqueviller.

– Non merci, je dois filer. Un

rancard.

– Ah non, tu ne vas pas me

laisser tomber comme ça…

– Je t'assure. C'est

important.

– Moi aussi, je suis

importante !

Sa voix était devenue stridente. Larry

eut aussitôt mal à la tête. Sans raison particulière, il pensa à un personnage

de dessins animés, cancanant d'une voix nasillarde.

– On sort du Bronx, à ce que

je vois, ou plutôt à ce que j'entends, dit-il.

– Et puis après ?

Elle planta ses mains sur ses

hanches, spatule graisseuse au poing, comme une fleur d'acier. Ses seins

sautillaient de façon fort aguichante, mais Larry ne fut pas aguiché. Il mit

son pantalon et se reboutonna.

– Oui, j'suis du Bronx. Ça

veut pas dire que j'suis une négresse. Qu'est-ce que t'as contre le Bronx ?

Tu serais pas un peu raciste sur les bords ?

– J'ai rien contre le Bronx

et je suis pas raciste, dit-il en s'approchant d'elle, pieds nus. Écoute, je

dois aller voir ma mère. Je suis arrivé il y a deux jours et je ne lui ai pas

téléphoné hier soir… c'est bien ça ?

– Tu n'as téléphoné à

personne, mais le coup de ta mère, mon œil.

Il revint au lit pour fourrer ses

pieds dans ses mocassins.

– C'est pourtant vrai. Elle

travaille à la Chemical Bank. Elle fait des ménages. Peut-être bien qu'elle est

devenue chef d'équipe maintenant.

– Je parie que tu n'es pas

le Larry Underwood du disque non plus.

– Pense ce que tu veux. Je

dois filer.

– Sale petit connard ! Et

qu'est-ce que je vais faire de toute la bouffe ?

– Jette-la par la fenêtre.

Elle poussa un couinement de

colère et lui lança la spatule. Un autre jour, elle l'aurait manqué. L'une des

premières lois de la physique est qu'une spatule lancée par une hygiéniste

dentaire et buccale en colère ne vole pas en ligne droite. L'exception confirmant

la règle, flip-flop, un petit tour par-ci, un petit tour par-là, et en plein

dans le front de Larry. Il n'eut pas trop mal. Mais il vit deux gouttes de sang

tomber sur le tapis quand il se pencha pour ramasser la spatule.

Il fit deux pas en avant, la

spatule à la main.

– J'ai bien envie de te

chatouiller les fesses avec ça !

– Te prive pas, répondit-elle

en reculant. Vas-y, superstar ! Tu tires ton coup et tu fous le camp. Je

croyais que t'étais un type bien. T'es qu'un petit salaud.

Plusieurs larmes coulèrent sur

ses joues, tombèrent de sa mâchoire et rebondirent sur sa poitrine. Fasciné, il

en suivit une qui roula sur la pente du sein droit pour s'arrêter au bout du

mamelon. On aurait dit une loupe. Il voyait même les pores et un poil noir qui

sortait de l'aréole. Nom de Dieu, je deviens fou, pensa-t-il.

– Je dois m'en aller.

Sa veste blanche traînait au pied

du lit. Il la ramassa et la jeta par-dessus son épaule.

– T'es qu'un salaud ! lui

cria-t-elle quand il sortit dans le living. Si je suis allée avec toi, c'est

que je croyais que t'étais un type bien !

La vision du living lui donna

envie de pousser un gémissement. Sur le sofa où il se souvenait vaguement de s'être

fait gober la chose étaient éparpillées au moins deux douzaines de *Baby, tu*

peux l'aimer ton mec ? Trois autres se trouvaient sur la platine du

stéréo poussiéreux. Sur le mur du fond, un gigantesque poster de Ryan O'Neal et

de Ali McGraw. Comme dans Love Story : *Love means*

never having to say you're sorry. En d'autres termes, quand on se

fait bouffer le machin, on n'a pas besoin de s'excuser non plus, ha, ha. Nom de

Dieu, je deviens complètement fou.

Elle était debout à la porte de

la chambre, toujours en pleurs, pathétique dans son jupon. Elle s'était

fait

une petite coupure à la jambe en se rasant.

– Écoute, téléphone-moi. Je

suis pas folle.

Il aurait pu répondre « bien

sûr » pour mettre fin à toutes ses salades. Mais il s'entendit pousser un

rire dingue, puis dire :

– Tes harengs sont en train

de cramer.

Elle lança un hurlement et se

jeta sur lui. Un coussin qui se trouvait fort heureusement par terre l'arrêta

dans son élan et l'envoya au tapis. Un de ses bras renversa une bouteille de

lait à moitié pleine et fit vaciller la bouteille vide de scotch qui se

trouvait juste à côté. Pas vrai, pensa Larry, on ne mélangeait quand même pas

ça ?

Il sortit sans demander son reste

et descendit quatre à quatre l'escalier. Alors qu'il ne lui restait plus que

six marches, il l'entendit gueuler d'en haut :

– T'es un sale mec ! Un

sale…

Il claqua la porte derrière lui, et

l'air humide et tiède l'enveloppa aussitôt, imprégné de l'arôme des feuilles

printanières et des gaz d'échappement. Un véritable parfum après l'odeur de

graisse brûlée et de tabac froid. Il avait toujours cette fichue cigarette, consumée

jusqu'au filtre, et il la jeta dans le caniveau. Il prit une bonne goulée d'air

frais. Enfin sorti de chez cette dingue. Bienvenue dans le monde merveilleux

des gens normaux…

Derrière lui, un grand bruit de

fenêtre qu'on ouvre. Il comprit aussitôt.

– Va te faire foutre ! hurlait

la voix de poissarde. J'espère que tu vas te faire écraser par le métro ! Chanteur

de mes fesses ! Tu vaux rien au lit ! Minable ! Va te faire enculer !

Va baiser ta mère, minable !

La bouteille de lait arrivait en

piqué de la fenêtre du premier étage. Larry se baissa. Elle s'écrasa dans le

caniveau comme une bombe, couvrant la rue d'éclats de verre. La bouteille de

scotch suivit en pirouettant et atterrit presque à ses pieds. Indépendamment de

ses autres qualités, elle visait vraiment bien, terriblement bien. Il se mit à

courir, un bras sur la tête. Cette folie n'en finirait donc jamais.

Derrière lui monta un dernier

long braiment triomphant, jubilant :

– BAISE-MOI LE CUL, SALE CON !

Puis il tourna au coin de la rue

et, sur le pont qui enjambait le boulevard, il se pencha, secoué par un rire

proche de l'hystérie, contemplant les voitures qui passaient en dessous.

– Tu n'aurais pas pu mieux

te tenir ? dit-il sans se rendre compte le moins du monde qu'il parlait

tout haut. Quand même, tu aurais pu faire mieux que ça. C'était pas joli, joli.

Merde…

Il s'aperçut alors qu'il parlait

tout haut et ne put retenir un autre éclat de rire. Tout à coup, une nausée

vertigineuse lui tordit l'estomac et il ferma les yeux très fort. Au Rayon du

Masochisme, un circuit de mémoire s'ouvrit et il entendit la voix de Wayne

Stukey : *Ça grince chez toi. Comme quand tu bouffes le papier avec ton*

chocolat.

Il avait traité cette fille comme

une vieille pute ramassée un jour de biture.

*T'es un sale mec.*

Non, non. Je suis un type bien.

Mais quand il avait voulu mettre

tout le monde dehors, en Californie, et quand les autres avaient fait des

histoires, il avait menacé d'appeler la police. Et il était sérieux. Oui ou non ?

Oui. Oui, et il était sérieux. La plupart étaient des inconnus, c'est vrai, et

ils auraient bien pu sauter sur une mine, mais il y en avait quatre ou cinq qu'il

connaissait depuis longtemps. Et Wayne Stukey, cet enfoiré, debout à la porte, les

bras croisés comme un juge qui attend l'exécution de son condamné.

Sal Doria sort et il l'entend

dire : *Si c'est ce que ça fait à des types comme toi, Larry, j'aurais*

préféré que tu fasses jamais ce disque.

Il ouvrit les yeux et chercha un

taxi. Mais oui, le coup de l'ami qui fait la leçon. Si Sal était un ami, qu'est-ce

qu'il faisait là à le pomper comme les autres ? J'étais con et personne n'aime

voir un con ouvrir les yeux. Voilà tout.

*T'es un sale mec.*

– Je suis pas un sale

mec. Et de toute façon, ça ne regarde que moi.

Un taxi arrivait. Larry lui fit

signe. Le chauffeur sembla hésiter un moment avant de s'arrêter au bord du

trottoir et Larry se souvint du sang sur son front. Il ouvrit la porte arrière

et s'installa sur la banquette avant que le type ne change d'idée.

– Manhattan. La Chemical

Bank, sur Park Avenue.

– Vous vous êtes amoché le

front, dit le chauffeur en démarrant.

– Une conne qui m'a balancé une

spatule en pleine gueule, répondit Larry d'une voix absente.

Le chauffeur eut un étrange

sourire de fausse commisération, laissant Larry méditer sur l'excuse qu'il

allait donner à sa mère pour avoir découché.

# 11

À l'entrée de

la tour de la Chemical Bank Larry tomba sur une Noire à l'air fatigué qui lui

dit qu'Alice Underwood était sans doute au vingt-quatrième étage, en train de

faire un inventaire. Il prit l'ascenseur, parfaitement conscient que les autres

passagers regardaient son front à la dérobée. La coupure ne saignait plus, mais

le sang avait séché en faisant une vilaine croûte.

Le vingt-quatrième étage était

occupé par les bureaux d'une société japonaise d'appareils photographiques. Larry

arpenta les couloirs pendant près de vingt minutes à la recherche de sa mère, avec

la désagréable impression d'être un parfait con. Les Occidentaux ne manquaient

pas, mais les Japonais étaient suffisamment nombreux pour qu'il se sente, avec

son mètre quatre-vingt-sept, un très grand con. Tous ces petits hommes et ces

petites femmes aux yeux bridés regardaient la croûte sur son front et la manche

de sa veste tachée de sang avec une inquiétante impassibilité

orientale.

Derrière une immense fougère, il

découvrit finalement une porte avec l'inscription SERVICE D'ENTRETIEN. Il

tourna la poignée. La porte n'était pas fermée à clé et il regarda à l'intérieur.

Sa mère était là, dans une blouse grise informe, avec ses bas antivarices, ses

souliers à semelles de crêpe, ses cheveux pris sous une résille noire. Elle lui

tournait le dos, un registre dans une main, et semblait compter des bouteilles

de produits ménagers sur une haute étagère.

Larry sentit une envie forte et

coupable de tourner les talons et de prendre ses jambes à son cou. Revenir au

garage, à deux rues de l'immeuble de sa mère, et partir avec la Z. Oublier les

deux mois de location qu'il venait de payer pour le box. Foutre le camp. Où ?

N'importe où. Bar Harbor, dans le Maine. Tampa, en Floride. Salt Lake City, en

Utah. N'importe où, mais loin de Dewey le dealer et de cette espèce de petit

placard qui sentait le savon. Était-ce les tubes fluorescents, ou la coupure

sur son front, mais il commençait à avoir un fichu mal de tête.

*Arrête donc de pleurnicher, espèce*

de pédé.

– Salut, maman.

Elle sursauta, mais ne se retourna

pas.

– Ah bon, te voilà. Tu as

trouvé le chemin.

– Naturellement, répondit-il

en se dandinant d'un pied sur l'autre. Je voulais m'excuser. J'aurais dû te

téléphoner hier soir…

– Oui. Pas trop tôt.

– J'étais avec Buddy. Nous… euh…

on s'est baladé. Un petit tour en ville.

– C'est ce que j'ai pensé, ou

quelque chose du genre.

Elle poussa un petit tabouret du

bout du pied, monta dessus et commença à compter les boîtes d'encaustique sur l'étagère

du haut, en les effleurant l'une après l'autre avec le pouce et l'index. Elle

devait tendre le bras chaque fois, et sa robe remontait. Au-dessus de la

lisière brune de ses bas, Larry voyait ses cuisses toutes blanches, alvéolées

comme des gaufres. Il détourna les yeux tout à coup, pensant sans trop savoir

pourquoi à ce qui était arrivé au troisième fils de Noé lorsqu'il avait regardé

son père, ivre et nu sur sa couche. Le pauvre type avait fini ses jours comme

coupeur de bois et porteur d'eau. Lui et toute sa descendance. Et c'est pour ça

que nous avons des émeutes raciales aujourd'hui, mon fils. Loué soit le Seigneur.

– Et c'est tout ce que tu

avais à me dire ? demanda-t-elle en se retournant pour la première fois.

– Je voulais te dire où j'étais,

et puis m'excuser. Ce n'est pas très gentil de ma part d'avoir oublié.

– Non, pas très. Mais tu n'es

pas toujours très gentil, Larry. Tu pensais que j'avais pu l'oublier ?

Il rougit.

– Maman, écoute…

– Tu saignes. Une

strip-teaseuse t'a donné un coup avec sa culotte ?

Elle retourna à ses étagères et, après

avoir compté toute la rangée de boîtes, nota quelque chose sur son registre.

– Quelqu'un est parti avec

deux boîtes d'encaustique la semaine dernière. Tant mieux pour lui.

– Je suis venu te dire que j'étais

désolé ! dit Larry en haussant le ton.

Elle ne sursauta pas. Mais lui un

peu.

– Tu me l'as déjà dit.

M. Geoghan va nous passer un savon si l'encaustique continue à disparaître.

– Je ne me suis pas battu, et

je n'étais pas dans un bar de strip-teaseuses. C'était simplement…

Sa voix s'éteignit. Elle se

retourna, les sourcils levés, avec cette expression sardonique qu'il

connaissait si bien.

– C'était quoi ?

Il n'eut pas le temps de trouver

un mensonge convaincant.

– C'était… euh… une spatule.

– Quelqu'un t'a pris pour un

œuf ? Vous avez dû passer une drôle de nuit, toi et ton Buddy.

Il avait encore oublié qu'elle

avait toujours le dernier mot avec lui, qu'elle l'avait toujours eu et qu'elle

l'aurait sans doute toujours.

– C'était une fille, maman. Elle

m'a lancé la spatule à la figure.

– Sûrement une bonne occase,

dit Alice Underwood en se retournant encore. Cette maudite Consuela recommence

à cacher les bons de commande. C'est pas qu'ils soient tellement utiles ; on

reçoit jamais ce qu'on demande, mais ils nous envoient plein de trucs qui servent

à rien.

– Maman, tu es fâchée ?

Elle laissa tout à coup ses mains

retomber. Ses épaules s'affaissèrent.

– Ne sois pas fâchée, murmura-t-il.

S'il te plaît. D'accord ?

Quand elle se retourna vers lui, il

vit une étincelle peu naturelle dans ses yeux – d'accord, sans doute

parfaitement naturelle, mais elle n'était certainement pas causée par les tubes

fluorescents. Et il entendit encore la buccale hygiéniste lui dire, absolument

sûre d'elle : *T'es un sale mec.*

Pourquoi était-il revenu lui

faire des trucs pareils… sans parler de ce qu'elle lui faisait à lui.

– Larry, dit-elle

doucement. Larry, Larry, Larry.

Un instant, il crut qu'elle n'allait

pas dire autre chose ; il se permit même d'espérer qu'il en serait ainsi.

– C'est tout ce que tu peux

dire ? reprit-elle. Ne sois pas fâchée, s'il te plaît, ne sois pas fâchée,

maman. Je t'entends à la radio, et même si je n'aime pas cette chanson que tu

chantes, je suis fière de savoir que c'est toi. Les gens me demandent si c'est

vraiment mon fils et je leur réponds : oui, c'est Larry. Je leur dis que

tu as toujours su chanter. C'est la vérité, non ?

Il hochait la tête, misérable, n'osant

plus parler.

– Je leur dis comment un

jour, au lycée, tu as pris la guitare de Donny Roberts et qu'en moins d'une

demi-heure tu jouais mieux que lui, même s'il prenait des leçons depuis des

années. Tu es doué Larry, personne n'a jamais eu besoin de me le dire, et

sûrement pas toi. Et je suppose que tu le savais, toi aussi, parce que c'est

bien la seule chose sur laquelle je t'ai jamais entendu pleurnicher. Et puis tu

es parti. Est-ce que j'en ai fait une histoire ? Non. Les jeunes doivent

partir. C'est la vie. Pas drôle, mais c'est comme ça. Ensuite, tu reviens. Est-ce

que je demande des explications ? Non. Tu reviens parce que, avec ton

disque ou sans ton disque, tu t'es fichu dans une sale affaire, là-bas, en

Californie.

– Pas du tout !

– Si. Je connais la musique.

Il y a longtemps que je suis ta mère et tu ne peux pas me la faire, Larry. Tu

as toujours cherché les histoires. Tu n'as jamais pu te tenir tranquille. Parfois,

j'ai l'impression que tu traverserais la rue pour mettre le pied dans une crotte

de chien. Dieu me pardonne, mais c'est vrai. Est-ce que je suis folle ? Non.

Est-ce que je suis déçue ? Oui. J'avais espéré que tu changerais, là-bas. Mais

tu n'as pas changé. Tu es parti comme un petit garçon dans un corps

d'homme, et

tu rentres exactement pareil, sauf que tu t'es fait arranger les cheveux. Et tu

veux savoir pourquoi je crois que tu es rentré ?

Il la regardait. Il aurait voulu

lui parler. Mais il savait qu'il n'aurait pu lui dire qu'une seule chose et qu'elle

n'aurait servi à rien : *Ne pleure pas, maman, tu veux bien ?*

– Je crois que tu es

rentré parce que tu ne savais pas où aller. Tu n'avais personne pour te ramasser.

Je n'ai jamais dit de mal de toi, Larry, même pas à ma propre sœur. Mais

puisque tu me pousses, je vais te dire exactement ce que je pense de toi. Je pense

que tu es un profiteur. Tu as toujours été un profiteur. Comme si Dieu avait

oublié quelque chose quand il t'a fait dans mon ventre. Tu n'es pas méchant, ce

n'est pas ce que je veux dire. Dans les quartiers où on a dû habiter après la

mort de ton père, tu aurais mal tourné si tu avais été méchant, c'est sûr. Je

crois que la pire chose que je t'aie jamais vu faire, c'est d'écrire un gros

mot dans le couloir quand on habitait Carstairs Avenue. Tu te souviens ?

Il se souvenait. Elle avait écrit

ce même mot sur son front avec une craie et l'avait fait tourner trois fois

avec elle autour du pâté de maisons. Il n'avait plus jamais écrit ce gros mot

nulle part, ni un autre d'ailleurs, plus jamais.

– Le pire, Larry, c'est que

tu veux bien faire. Parfois, j'ai l'impression qu'il faudrait que tu prennes un

bon coup sur la tête. On dirait que tu sais ce qui ne va pas, mais que tu ne

sais pas comment l'arranger. Et moi non plus, d'ailleurs. J'ai fait tout ce que

j'ai pu quand tu étais petit. Comme écrire ce mot sur ton front par exemple… et

crois-moi, il fallait que je sois à bout, sinon je n'aurais jamais fait une

chose pareille. Tu es un profiteur, c'est tout. Tu es revenu, parce que tu

savais que je ne pourrais pas te dire non. Pas à toi.

– Je vais m'en aller, dit-il

en crachant chaque mot comme des brins de filasse. Cet après-midi.

Puis il se souvint qu'il n'avait

probablement pas les moyens de s'en aller, au moins pas avant que Wayne lui

envoie son prochain chèque – ou ce qui en resterait quand les chiens affamés de

Los Angeles auraient pris leur morceau. Côté passif, il y avait la location du

box de la Datsun Z, et puis un solide versement qu'il devrait envoyer d'ici

vendredi, à moins qu'il n'ait envie de voir se pointer les gentils huissiers, et

il n'en avait pas envie. Et après la petite noce de la veille au soir, qui

avait commencé si innocemment avec Buddy et sa fiancée, et puis l'hygiéniste dentaire

que connaissait la fiancée, une gentille fille du Bronx, Larry, tu vas l'adorer,

très rigolote, il ne roulait vraiment pas sur l'or. Non. Pour être exact, il

était même complètement fauché. L'idée le fit paniquer. S'il s'en allait de

chez sa mère maintenant, où irait-il ? Un hôtel ? À moins de se

contenter d'un vrai sac à puces, le portier se foutrait de sa gueule et lui

dirait d'aller se faire voir ailleurs. Il n'était pas trop mal fringué, mais

ces types-là savaient. Comment ? Ils savaient, c'est tout. Ils flairaient

les portefeuilles vides.

– Ne t'en va pas, dit-elle

doucement. Ne t'en va pas, Larry. J'ai fait des courses pour toi. Peut-être que

tu as vu ce qu'il y avait dans le frigo. Et j'espérais qu'on pourrait peut-être

jouer au rami ce soir.

– Tu ne sais pas jouer au

rami, répondit-il avec un petit sourire.

– Je peux te battre à plate

couture quand je veux.

– Si je te donne quatre

cents points d'avance, peut-être…

– Qu'est-ce qu'il faut pas

entendre ! C'est plutôt moi qui devrais te donner quatre cents points. Allez,

reste, Larry. D'accord ?

– D'accord.

Pour la première fois de la

journée, il se sentait bien, vraiment bien. Une petite voix lui murmurait qu'il

était redevenu Larry le profiteur, mais il refusa de l'écouter. C'était sa mère,

après tout, et c'était elle qui lui avait demandé de rester. Elle lui avait dit

quelques petites choses pas très gentilles avant de lui demander de rester. Mais

quand on demande, on demande. Non ?

– Tiens, dit-il, je paye les

billets pour le match du 4 juillet. Avec ce que je vais te faucher ce soir, ça

ne devrait pas me coûter trop cher.

– Tu ne pourrais pas faucher

un champ de pâquerettes, dit-elle en retournant à ses étagères. Il y a des

toilettes au bout du couloir. Va donc te laver le front. Et puis prends dix

dollars dans mon sac, et va voir un film. Il y a encore quelques cinémas pas

trop mal sur la Troisième Avenue. Ne mets pas les pieds dans ces trous de la Quarante-Neuvième

et de Broadway.

– Ce sera bientôt mon tour

de te donner de l'argent. Le disque est en dix-huitième place sur le *Billboard* de cette semaine. Je l'ai vu chez Sam Goody en venant ici.

– Formidable. Mais dis-moi, si

tu sais pas quoi faire de ton argent, pourquoi tu n'as pas acheté la revue, au

lieu de la feuilleter chez le marchand ?

Tout à coup, il sentit quelque

chose au fond de sa gorge. Il voulut s'éclaircir la voix, mais la chose refusa

de s'en aller.

– Oublie ça, dit-elle. J'ai

une langue de vipère. Une fois qu'elle commence à frétiller, il faut qu'elle

continue jusqu'à ce qu'elle en ait assez. Tu le sais bien. Allez, prends quinze

dollars, Larry. Disons que c'est un prêt. Je suppose que je vais les revoir, d'une

façon ou d'une autre.

– Sûr et certain, tu peux me

croire.

Il s'approcha d'elle et lui prit

le bas de sa robe comme un petit garçon. Elle le regarda du haut de son

escabeau. Il se mit sur la pointe des pieds et l'embrassa sur la joue.

– Je t'aime maman.

Elle eut l'air surprise, non pas

du baiser, mais soit de ce qu'il venait de dire, soit du ton de sa voix.

– Mais oui, je sais, Larry.

– À propos de ce que tu

disais tout à l'heure, que j'avais des problèmes, c'est vrai. Mais rien de grave,

simplement…

Sa voix redevint aussitôt froide

et sévère. Si froide en fait qu'elle lui fit un peu peur.

– Je ne veux rien savoir de

tes histoires.

– D'accord. Écoute, maman, quel

est le meilleur cinéma par ici ?

– Le Lux Twin, mais je ne

sais pas ce qu'on y joue.

– Ça ne fait rien. Tu sais à

quoi je pense ? Il y a trois choses qu'on trouve partout en Amérique, mais

trois choses qui sont bonnes seulement à New York.

– Ah bon ? Et quoi donc ?

– Les films, le base-ball et

les hot-dogs de chez Nedick.

– Tu n'es pas bête, Larry, dit-elle

en riant. Tu n'as jamais été bête.

Il alla se laver le front aux

toilettes. Il revint et embrassa encore sa mère. Et il prit quinze dollars dans

son vieux sac noir. Et il alla voir le film qui passait au Lux. Et il vit un

atroce revenant nommé Freddy Krueger aspirer une brochette

d’adolescentes dans

les sables mouvants de leurs propres rêves où toutes – sauf l’héroïne – connaissaient

une fin tragique. Il semblait bien que Freddy Krueger mourait lui aussi à la

fin, mais c’était difficile à dire. Et comme le titre du film était suivi d’un

chiffre romain et que la salle était pleine, Larry pensa que l’homme aux ongles

en lames de rasoir ne tarderait pas à revenir sur les écrans, sans savoir que

le bruit persistant qu’il entendait dans la rangée derrière lui annonçait la

fin de tout : il n’y aurait plus de suite à ce film et, très bientôt, il n’y

aurait plus de films du tout.

Dans la rangée derrière Larry, un

homme toussait.

# 12

L'horloge

trônait au fond du salon. Toute sa vie, Frannie Goldsmith avait entendu son

tic-tac mesuré. Elle résumait toute cette pièce qu'elle n'avait jamais aimée et

qu'il lui arrivait même de détester, comme aujourd'hui.

Sa pièce favorite avait toujours

été l'atelier de son père, dans l'appentis qui reliait la maison à la grange. On

y entrait par une petite porte qui faisait à peine un mètre cinquante de haut, presque

cachée derrière le vieux poêle à bois de la cuisine. Un excellent début, cette

porte : délicieusement petite et dissimulée, comme les portes des contes

de fées ou des rêves. Quand elle avait grandi, il lui avait fallu se pencher

pour passer, comme le faisait son père – sa mère ne mettait jamais les pieds

dans l'atelier, à moins d'y être absolument obligée. C'était une porte comme

celles qui s'ouvrent sur un monde de rêve dans *Alice aux pays des merveilles*.

Un temps, elle s'était amusée à croire, sans le dire même à son père

qu'un jour,

en l'ouvrant, ce ne serait pas du tout l'atelier de Peter Goldsmith qu'elle

trouverait, mais un passage souterrain qui la conduirait du pays des merveilles

à Hobbiton, un tunnel étroit mais presque douillet avec son plafond tapissé de

grosses racines qui vous faisaient une bonne bosse si vous vous cogniez le

front. Un tunnel qui sentait non pas la terre humide les vers et les vilaines

bestioles, mais la cannelle et les tartes aux pommes, un tunnel qui aboutissait

dans l'office où Mr. Bilbo Baggins célébrait son cent onzième anniversaire…

Elle n'avait jamais trouvé ce

tunnel douillet mais pour Frannie Goldsmith qui avait grandi dans cette maison,

l'atelier (parfois appelé « la réserve à outils » par son père et « cette

saleté d'endroit où ton père va boire sa bière » par sa mère) avait suffi.

Étranges outils, bizarres mécaniques. Un énorme coffre avec des milliers de

tiroirs, tous remplis à craquer. Clous vis, mèches, papier de verre (de trois

sortes – rugueux, plus rugueux et encore plus rugueux), rabots, niveaux et

toutes ces autres choses qui n'avaient alors pas de nom pour elle, et qui n'en

avaient d'ailleurs toujours pas. Il faisait noir dans l'atelier, à part l'ampoule

de quarante watts qui pendait dans ses toiles d'araignées au bout de son fil et

le cercle de lumière vive de la lampe Tensor toujours braquée sur l'endroit où

son père travaillait. Il y avait une odeur de poussière, d'huile et de tabac à

pipe, et il lui semblait maintenant qu'il devait exister une sorte de règle :

tous les pères devaient fumer. La pipe, le cigare, la cigarette, la marijuana, le

hasch, les feuilles de laitue, n'importe quoi mais quelque chose. Car l'odeur

de la fumée lui semblait intimement liée à sa propre enfance.

« *Donne-moi cette clé, Frannie.*

Non – la petite. Qu'est-ce que tu as fait à l'école aujourd'hui ?… Ah bon ?…

Et pourquoi Ruthie Sears voulait-elle te faire tomber ?… Oui, c'est

méchant. Un vilain bobo. Mais il va bien avec la couleur de ta robe, tu ne

trouves pas ? Tu devrais aller trouver Ruthie Sears pour qu'elle te pousse

encore et que tu te fasses mal à l'autre jambe. Comme ça, ça ferait la paire. Donne-moi

le gros tournevis, tu veux ?… Non, celui au manche jaune. »

« *Frannie ! Sors*

tout de suite de là et change-toi ! TOUT DE SUITE ! *Tu vas te*

salir ! »

Aujourd'hui encore, à vingt et un

ans elle pouvait se faufiler par cette porte et se tenir entre l'établi et le

vieux poêle Franklin dont la chaleur faisait un peu tourner la tête en hiver, retrouver

une parcelle de l'époque où la petite Frannie Goldsmith grandissait dans cette

maison. C'était une sensation illusoire presque toujours mêlée de tristesse

pour son frère Fred dont elle se souvenait à peine, lui dont la croissance

avait été si brutalement et définitivement interrompue. Debout, elle sentait

une odeur d'huile qui imprégnait toute la pièce, une odeur de moisi et de tabac

à pipe. Elle ne se souvenait que rarement du temps où elle était si petite, si

étrangement petite mais dans l'atelier, elle y parvenait parfois, et c'était

une sensation merveilleusement réconfortante.

Mais elle était dans le salon

maintenant.

Le salon.

Si l'atelier représentait tout ce

qu'il y avait d'heureux dans l'enfance, symbolisé par l'odeur de la pipe de son

père (il lui soufflait parfois un peu de fumée dans l'oreille quand le froid

lui faisait mal aux oreilles, après lui avoir fait promettre qu'elle ne dirait

rien à Carla qui aurait fait une crise), le salon représentait tout ce qu'elle

voulait oublier de son enfance. Parle quand on t'interroge ! Ne touche

à

rien, tu vas tout casser ! Monte tout de suite dans ta chambre et

change-toi, tu ne sais pas qu'on ne doit pas s'habiller comme ça ? Tu ne

penses donc à rien ? Frannie, ne tripote pas tes vêtements, on va croire

que tu as des puces. Qu'est-ce que ton oncle Andrew et ta tante Carlene vont

penser ? Tu m'as fait mourir de honte ! Le salon était l'endroit où

il fallait tenir sa langue, l'endroit où vous aviez envie de vous gratter sans

pouvoir le faire, l'endroit des ordres dictatoriaux, des conversations

mortelles, des oncles et tantes qui vous pinçaient les joues, des migraines, des

éternuements qu'il fallait retenir, des toussotements qu'il fallait étouffer, et

surtout, des bâillements qu'il fallait absolument dissimuler.

L'horloge trônait au fond de

cette pièce habitée par l'esprit de sa mère. Elle avait été construite en 1889

par le grand-père de Carla, Tobias Downes et presque aussitôt avait pris le

rang de précieux objet de famille, comptant ses années, soigneusement emballée

et assurée lorsqu'on déménageait d'un bout à l'autre du pays (elle avait vu le

jour à Buffalo, dans l'État de New York, dans l'atelier de Tobias, lieu sans

aucun doute aussi enfumé et poussiéreux que l'atelier de Peter, quoique cette

idée n'eût jamais pu traverser la tête de Carla), passant parfois d'une branche

de la famille à l'autre quand le cancer, la crise cardiaque ou l'accident

émondait un rameau de l'arbre généalogique. L'horloge se trouvait dans ce salon

depuis que Peter et Carla Goldsmith s'étaient installés dans cette maison, trente-six

ans plus tôt. C'est là qu'on l'avait mise et c'est là qu'elle était restée, tic-tac,

découpant le temps en petits segments secs. Un jour, l'horloge sera à moi, si

je la veux, pensa Frannie en regardant le visage de sa mère, blême. Mais je n'en

veux pas ! Je n'en veux pas et elle ne sera jamais à moi !

Il y avait dans cette pièce des

bouquets de fleurs séchées sous des globes de verre. Dans cette pièce il y

avait un tapis gris souris dont le poil dessinait des roses ternes. Il y avait

une gracieuse fenêtre à l'anglaise qui donnait sur la nationale 1, en bas de la

butte, cachée derrière une haute haie de troènes. Carla n'avait cessé d'asticoter

son Mari jusqu'à ce qu'il se décide à planter cette haie, quand la

station-service Exxon s'était installée au coin de la rue. Puis elle l'avait

asticoté pour qu'il la fasse pousser plus vite. Elle aurait même accepté d'y

mettre des engrais radioactifs pour qu'elle pousse, pensait Frannie. Ses

récriminations s'étaient faites de moins en moins acides à mesure que la haie

avait pris de la hauteur, et elles allaient sans doute cesser dans deux ou

trois ans, quand la haie finirait par cacher complètement l'horrible

station-service, quand le salon aurait retrouvé sa virginité d'antan.

Mais alors, elle trouverait

certainement autre chose.

Sur les murs, un papier peint à

fleurs – de grandes feuilles vertes et des fleurs roses, presque de la même

couleur que les roses du tapis. Mobilier de style colonial, une porte à deux

battants en acajou. Une cheminée qui ne servait qu'à la décoration. Une bûche de

bouleau reposait depuis une éternité dans l'âtre dont les briques rouges

impeccablement propres n'avaient jamais connu la suie. Et Frannie se disait que

la bûche devait être si sèche qu'elle brûlerait comme du papier journal si on y

mettait le feu. Au-dessus de la bûche, une marmite assez grande pour y donner

un bain à un petit enfant. Elle venait de l'arrière-grand-mère de Frannie et

elle était depuis toujours suspendue au-dessus de l'éternelle bûche. Au-dessus

de la cheminée, pour compléter le tableau, l'Éternel Fusil de Chasse.

Petits segments secs de temps.

L'un de ses plus anciens

souvenirs était d'avoir fait pipi sur le tapis gris souris aux roses ternes. Elle

avait peut-être trois ans, n'avait pas appris depuis très longtemps à rester

propre et n'était sans doute admise dans le salon que dans les grandes occasions,

de peur d'un accident. Mais elle y était entrée un jour pour une raison ou pour

une autre et, à voir sa mère courir, ou plutôt foncer vers elle pour l'arracher

à cette pièce avant que l'impensable ne se produise avait justement provoqué l'impensable.

Elle n'avait pu se retenir, et la tache qui s'élargissait, tandis que le tapis

gris perle prenait une teinte ardoise foncée autour de son derrière, avait

littéralement fait hurler sa mère. La tache avait fini par partir, mais après

combien de patients nettoyages ? Dieu seul le savait, peut-être ; pas

Frannie Goldsmith.

C'était dans le salon que sa mère

lui avait parlé, sombrement, explicitement, et longuement, lorsqu'elle avait

surpris Frannie et Norman Burstein en train de s'examiner l'un l'autre dans la

grange leurs vêtements empilés en un tas amical sur une balle de foin. Et que

penserait-elle, avait demandé Carla tandis que l'horloge égrenait

solennellement ses petits segments secs de temps, que penserait-elle si elle l'emmenait

se promener toute nue sur la nationale 1 ? Qu'en penserait-elle ? Frannie,

alors âgée de six ans, s'était mise à pleurer, mais elle avait cependant réussi

à éviter la crise d'hystérie qu'aurait dû provoquer cette image.

À dix ans, elle était entrée dans

un lampadaire alors qu'elle regardait derrière elle pour crier quelque chose à

Georgette McGuire. Elle s'était fait une coupure à la tête, elle saignait du

nez, ses deux genoux étaient éraflés et elle avait même perdu connaissance

quelques instants. Quand elle était revenue à elle, elle était rentrée en

titubant le long de l'allée, en pleurs, horrifiée par tout ce sang qui coulait.

Elle serait allée voir son père, mais comme il était parti travailler, elle

était entrée en titubant dans le salon où sa mère servait le thé à M. Venner

et à Mme Prynne. *Sors d'ici !* avait hurlé sa mère

et l'instant suivant elle courait vers elle, la prenait dans ses bras, balbutiait :

*Oh Frannie, ma petite, qu'est-ce que tu t'es fait ? oh ton pauvre nez !*

Mais en la consolant, elle conduisait Frannie à la cuisine où le carrelage

ne craignait pas le sang et Frannie n'avait jamais oublié que ses deux premiers

mots ce jour-là n'avaient pas été *Oh, Frannie !* mais *Sors d'ici !*

Sa mère s'était d'abord inquiétée du salon où le temps s'égrenait en petits

segments secs, où le sang était interdit. Peut-être Mme Prynne n'avait-elle pas

oublié elle non plus car, à travers ses larmes, Frannie avait vu une expression

de surprise totale traverser le visage de cette femme, comme si elle avait reçu

une gifle. De ce jour, les visites de Mme Prynne s'étaient

faites sensiblement plus rares.

En sixième, elle avait eu une

mauvaise note de conduite sur son carnet et, naturellement, sa mère l'avait

invitée à venir en parler avec elle au salon. En troisième, elle avait été

trois fois en retenue à cause de mauvaises notes, et trois fois avait eu droit

à un sermon dans le salon. C'est là qu'avec sa mère elle avait parlé de ses ambitions

qui finissaient toujours par paraître un peu creuses ; c'est là qu'elle

avait parlé de ses espoirs, qui finissaient toujours par paraître un peu vides ;

c'est là qu'elle parlait de ses récriminations, qui finissaient toujours par

paraître tout à fait injustifiées – pleurnicheries, jérémiades, tu es incapable

de voir tout ce qu'on fait pour toi.

C'était dans le salon qu'on avait

posé sur des tréteaux le cercueil de son frère, couvert de roses, de

chrysanthèmes et de brins de muguet dont le parfum sec remplissait la pièce

alors que l'horloge impassible continuait son tic-tac, égrenant ses petits segments

secs de temps.

– Tu es enceinte, répéta

Carla Goldsmith pour la deuxième fois.

– Oui, maman.

Elle avait les lèvres sèches mais

ne voulut pas les humecter. Elle les serra très fort l'une contre l'autre en

pensant : *Dans l'atelier de mon père, il y a une petite fille en robe*

rouge, elle est toujours là, elle rit et se cache sous l'établi avec l'étau, ou

elle se recroqueville en serrant ses genoux couverts de croûtes contre sa

poitrine derrière le gros coffre à outils aux mille tiroirs. Cette petite fille

est très heureuse. Mais dans le salon de ma mère, il y a une petite fille bien

plus petite qui ne peut s'empêcher de faire pipi sur le tapis comme un vilain

chien. Comme une vilaine petite chienne. Et elle sera toujours là aussi, même

si je veux qu'elle s'en aille.

– Oh, Frannie… comment

est-ce arrivé ?

Les mots étaient sortis tout

seuls, très vite. Elle posa la main sur sa joue, comme une vieille fille effarouchée.

La même question que Jess. C'était

ça qui la dérangeait vraiment ; la même question que lui.

– Comme tu as eu deux

enfants, je suppose que tu sais comment c'est arrivé.

– Je t'interdis !

Les yeux de Carla s'arrondirent

comme des boules de loto et Frannie vit cet éclair de feu qui la terrorisait

toujours lorsqu'elle était petite. Sa mère s'était levée d'un bond (ce qui l'avait

aussi terrorisée quand elle était enfant), une femme grande et mince aux

cheveux gris impeccablement tirés en arrière comme si elle sortait toujours de

chez le coiffeur une femme grande et mince dans une élégante robe verte, bas

beiges impeccables. Elle s'approcha de la cheminée où elle se réfugiait

toujours dans les moments de détresse. Sur la cheminée, au-dessous du vieux

fusil de chasse, se trouvait un gros album. Carla était une sorte de généalogiste

amateur et toute sa famille se trouvait dans ce livre… au moins jusqu'en 1638, lorsque

le premier de ses ancêtres identifiables était sorti suffisamment longtemps de

la foule anonyme des Londoniens pour que son nom soit inscrit dans quelque très

ancien registre paroissial comme celui de Merton Downs, franc-maçon. *The New*

England Genealogist avait publié l'arbre de sa famille quatre ans plus tôt,

compilé par Carla Goldsmith, précisait la revue.

Elle feuilletait l'album aux noms

minutieusement recueillis, terrain sûr où aucun vagabond ne risquait de s'aventurer.

N'y avait-il pas quelques voleurs parmi eux ? se demandait Frannie. Quelques

ivrognes ? Quelques filles mères ?

– Comment as-tu pu faire une

chose pareille à ton père et à moi ? demanda-t-elle enfin. C'est Jess ?

– Oui, c'est Jess. Jess est

le père.

Le mot fit tressaillir Carla.

– Comment as-tu pu faire ça ?

Nous avons tout fait pour te donner une bonne éducation. C'est tout simplement…

tout simplement…

Elle se cacha le visage dans ses

mains et se mit à pleurer.

– Comment as-tu pu faire ça ?

Après tout ce que nous avons fait pour toi ! C'est comme ça que tu nous

remercies ? Tu… tu… tu vas coucher avec le premier garçon venu, comme une

chienne en chaleur ? Vilaine ! Vilaine !

Elle éclata en sanglots, s'appuya

contre la cheminée, une main sur les yeux, l'autre caressant le tissu vert de l'album

de famille. Et pendant ce temps l'horloge égrenait son tic-tac.

– Maman…

– Tais-toi ! Tu en as

dit assez !

Frannie se leva. Elle avait l'impression

d'avoir des jambes de bois, mais ce n'était qu'une impression car en fait elles

tremblaient. Des larmes commençaient à vouloir lui mouiller les yeux, mais non,

elle n'allait pas se laisser intimider une fois de plus par cette pièce.

– Je m'en vais.

– Tu as mangé notre pain !

Nous t'avons aimée… nous t'avons tout donné… et voilà comment tu nous remercies !

Vilaine ! Méchante !

Frannie, aveuglée par les larmes,

trébucha. Son pied droit heurta sa cheville gauche. Elle perdit l'équilibre et

tomba les mains en avant. Elle se cogna la tempe contre la table basse et une

de ses mains envoya un vase de fleurs sur le tapis. Il ne se cassa pas, mais l'eau

se mit à gargouiller, et le gris perle devint gris ardoise.

– Regarde ! hurla Carla,

presque triomphalement.

Les larmes avaient creusé des

cernes noirs sous ses yeux et de petits sillons sur son maquillage. Elle avait

l'air hagard, à moitié folle.

– Regarde, ce que tu as fait

au tapis, le tapis de ta grand-mère…

Assise par terre, encore étourdie,

Frannie se frottait la tête en pleurant. Elle aurait voulu dire à sa mère que

ce n'était que de l'eau, mais n'était-ce vraiment que de l'eau ? Ou bien

du pipi ? Du pipi ?

Avec un geste d'une étonnante

rapidité, Carla Goldsmith ramassa le vase et le brandit devant Frannie.

– Et maintenant, mademoiselle ?

Tu comptes rester ici ? Tu espères que nous allons te nourrir et te loger

pendant que tu batifoles en ville ? C'est bien ça, je suppose. Eh bien non !

Non ! Je ne suis pas d'accord. *Je ne suis plus d'accord !*

– Je ne veux pas rester, murmura

Frannie. Qui t'a dit que je voulais rester ici ?

– Et où vas-tu aller ? Avec

lui ? J'en doute.

– Non, chez Bobbi Rengarten,

à Dorchester, ou chez Debbie Smith, à Somersworth.

Frannie se releva lentement. Elle

pleurait encore, mais la moutarde commençait à lui monter au nez.

– De toute façon, ce ne sont

pas tes affaires.

– Ce ne sont pas mes

affaires ? reprit Carla, le vase toujours à la main, le visage blanc comme

un linge. Ce n'est pas mon affaire ? Ce que tu fais quand tu habites chez

moi n'est pas mon affaire ? Petite ingrate, petite… *garce !*

Elle gifla Frannie, et fort. La

tête de Frannie bascula en arrière. Elle cessa de se frotter la tempe pour se

frotter la joue, regardant sa mère avec des yeux incrédules.

– Voilà comment tu nous

remercies de t'avoir envoyée dans une bonne école, dit Carla en montrant ses

dents dans un sourire impitoyable et terrifiant. Maintenant, tu ne vas *jamais* terminer tes études. Quand tu te seras mariée avec lui…

– Je ne vais pas me marier

avec lui. Et je ne vais pas abandonner mes études.

Carla écarquilla les yeux et

regarda fixement Frannie, comme si sa fille venait de perdre la tête.

– Qu'est-ce que tu dis ?

Un avortement ? Tu veux te faire avorter ? Ça ne te suffit pas d'être

une traînée ? Tu veux te rendre coupable d'un assassinat par-dessus le

marché !

– Je vais garder l'enfant. Il

faudra que je manque le dernier trimestre, mais je pourrai prendre des cours de

rattrapage en été.

– Et avec quel argent ?

Le mien peut-être ? Si c'est ça ton idée, tu ferais mieux d'y réfléchir à

deux fois. Une jeune fille à la page comme toi n'a pas besoin de ses

parents, n'est-ce

pas ?

– Un peu de compréhension, je

ne dirais pas non répondit doucement Frannie. L'argent… je me débrouillerai.

– Mais tu n'as pas honte !

Tu ne penses qu'à toi ! Mon Dieu, le mal que tu vas nous faire à ton père

et à moi ! Mais tu t'en fiches ! Tu vas briser le cœur de ton père, et…

– Mon cœur ne va pas trop

mal.

C'était la voix calme de Peter

Goldsmith, debout à la porte. Elles se retournèrent toutes les deux. Debout à la

porte, mais un peu en retrait ; le bout de ses grosses chaussures de

travail s'arrêtait juste à l'endroit où le tapis du salon prenait la relève de

la moquette un peu râpée du couloir. Frannie se rendit compte tout à coup qu'elle

l'avait vu bien des fois à cet endroit. Quand était-il vraiment entré dans le

salon ? Elle n'en avait aucun souvenir.

– Qu'est-ce que tu fais ici ?

aboya Carla, tout à coup insensible aux avaries que le cœur de son Mari

risquait de subir. Je croyais que tu devais travailler tard cet après-midi.

– Harry Masters me remplace.

Frannie m'a déjà tout dit, Carla. Nous allons être grands-parents.

– *Grands-parents !* grinça-t-elle

avec une sorte de ricanement. Laisse-moi m'occuper de cette affaire. Elle t'en

parle en premier et tu ne me dis rien. D'accord. Ça ne me surprend plus

tellement de toi. Mais maintenant, je vais fermer cette porte, et nous allons

laver notre linge sale entre nous deux.

Elle lança un sourire étincelant

d'amertume à Frannie.

– Nous deux, toutes seules.

Elle posa la main sur la poignée

et commença à refermer la porte du salon. Frannie la regardait faire, encore

étourdie, à peine capable de comprendre ce débordement soudain de furie et de

vitriol.

Peter tendit lentement la main, comme

à regret, et arrêta la porte.

– Peter, je veux que tu me

laisses faire.

– Je sais que tu veux. Et je

t'ai souvent laissée faire, mais pas cette fois, Carla.

– Ce ne sont pas tes

affaires.

– Si, répondit-il calmement.

– Papa…

Carla se retourna vers elle, son visage

parcheminé maintenant tatoué de rouge sur les pommettes.

– Ne lui parle pas ! hurla-t-elle.

Ce n'est pas à lui que tu parles ! Je sais bien que tu as toujours su lui

faire avaler toutes tes lubies, que tu as toujours su l'embobiner *mais ce n'est*

pas à lui que tu parles aujourd'hui.

– Arrête, Carla.

– *Sors d'ici !*

– Je suis pas encore rentré.

Tu vois bien que…

– Ne te moque pas de moi !

*Sors de mon salon !*

Et elle commença à pousser la

porte, rentrant la tête entre ses deux épaules, étrange taureau à la fois

humain et femelle. Il la retint facilement au début, puis avec de plus en plus

de difficulté. Finalement les tendons saillirent de son cou. Pourtant, il

luttait contre une femme qui pesait bien trente kilos de moins que lui.

Frannie voulait leur crier d'arrêter,

dire à son père de s'en aller, pour qu'elle et lui n'aient pas à contempler ce

spectacle, cette soudaine éruption de violence et d'amertume qui avait toujours

paru menacer Carla et qui maintenant l'emportait. Mais sa bouche restait figée,

comme si ses articulations étaient rouillées.

– Sors d'ici ! Sors de

mon salon ! Dehors ! Dehors ! Dehors ! *Salaud, laisse*

cette foutue porte et SORS D'ICI !

C'est alors qu'il la gifla.

Un bruit terne, presque sans

importance. L'horloge ne vola pas en poussière, mais continua à égrener son

tic-tac comme elle l'avait fait depuis qu'on l'avait remontée pour la première

fois. Les meubles ne grognèrent pas. Mais les mots de Carla s'arrêtèrent net, comme

si on les avait amputés avec un scalpel. Elle tomba sur les genoux et la porte

s'ouvrit toute grande, cognant doucement contre le haut dossier d'un fauteuil

victorien recouvert d'une housse brodée à la main.

– Non, oh non, dit Frannie

avec une petite voix plaintive.

Carla posa une main sur sa joue

et leva les yeux vers son mari.

– Il y a au moins dix ans

que tu le cherches, dit Peter d'une voix mal assurée. Je me suis toujours dit

que je ne devais pas faire ça, parce qu'on ne doit pas frapper les femmes. Et

je le pense encore. Mais quand une personne – homme ou femme – devient un chien

et se met à mordre, il faut bien que quelqu'un l'arrête. Mon seul regret, Carla,

c'est de ne pas avoir eu le courage de le faire plus tôt. Nous aurions eu moins

mal.

– Papa…

– Tais-toi, Frannie, dit-il

d'un ton absent et sévère.

– Tu dis qu'elle ne pense qu'à

elle, continua Peter en regardant sa femme stupéfaite. Mais c'est toi l'égoïste.

Tu as cessé de t'occuper de Frannie quand Fred est mort. Tu as décidé que ça

faisait trop mal d'aimer quelqu'un, qu'il était plus sûr de ne vivre que pour

toi. Et c'est ce que tu as fait, toujours, toujours et toujours. Cette pièce. Tu

ne t'es plus intéressée qu'aux morts de ta famille et tu as oublié ceux qui

vivaient encore. Et quand elle est venue ici te dire qu'elle avait un problème

qu'elle avait besoin de ton aide, je parie que la première chose qui t'a

traversé la tête, c'était de te demander ce que diraient tes amies du club de

jardinage, ou bien si tu n'allais pas pouvoir aller au mariage d'Amy Lauder. Le

chagrin fait changer, mais tout le chagrin du monde ne peut pas changer les

faits. Tu ne penses qu'à toi.

Il se baissa et l'aida à se

relever. Elle se remit debout comme un somnambule. Son expression ne changea

pas ; ses yeux étaient toujours écarquillés, incrédules. Ils n'avaient pas

encore recommencé à vivre, mais Frannie pensa que ce n'était qu'une question de

temps.

– J'ai eu le tort de te

laisser faire. De ne pas vouloir de scènes. De ne pas vouloir de problèmes. Tu

vois, je ne pensais qu'à moi, moi aussi. Et quand Frannie est partie faire ses

études, je me suis dit, eh bien, maintenant Carla peut faire ce qu'elle veut

sans faire de mal à personne, sauf à elle, et si une personne ne sait pas qu'elle

se fait mal, eh bien, peut-être n'a-t-elle pas si mal que ça après tout. J'avais

tort. J'ai eu tort déjà, mais jamais autant que cette fois-ci – et il prit les

épaules de Carla, doucement, mais très fermement. Maintenant, c'est ton mari

qui te parle. Si Frannie a besoin d'un endroit où rester elle est ici chez elle,

comme toujours. Si elle a besoin d'argent, elle peut m'en demander, comme elle

a toujours pu le faire. Et si elle décide de garder son bébé, tu prépareras une

jolie fête pour son arrivée, et tu crois peut-être que personne ne viendra, mais

elle a des amis, de bons amis, et ils viendront. Et je vais te dire encore une

chose. Si elle veut le faire baptiser, elle le fera ici. Ici même, dans ce foutu salon.

On aurait dit que la bouche de Carla s'était décrochée. Un son commença à en sortir. Un son qui au début ressemblait étrangement au sifflet d'une bouilloire sur une cuisinière, puis qui se transforma en un gémissement perçant.

– *Peter, ton propre fils* était là, dans son cercueil, dans cette pièce !

– Oui. Et c'est pour cette raison que je ne connais pas de meilleur endroit pour baptiser une vie nouvelle.

Le sang de Fred. Du sang *vivant*. Fred, il y a longtemps qu'il est mort, Carla.

Il y a longtemps que les vers l'ont mangé.

Elle poussa un hurlement et se colla les deux mains sur les oreilles. Il se pencha pour la forcer à les enlever.

– Mais les vers n'ont pas encore bouffé ta fille et le bébé de ta fille. Peu importe comment il est arrivé – il est *vivant*. On dirait que tu veux chasser ta fille, Carla. Et qu'est-ce qu'il te restera après ? Rien, sauf ton salon et un mari qui te détestera. Si tu fais ça, on aurait aussi bien pu être allongés ici tous les trois, ce jour-là – moi, Frannie et Fred.

– Je vais me coucher, dit

Carla. J'ai mal au cœur.

– Je vais t'aider, maman.

– Ne me touche pas. Reste

avec ton père. Vous aviez bien monté votre coup. Et qu'est-ce qu'on va penser

de moi dans cette ville ? Pourquoi ne pas t'installer dans mon salon, Frannie ?

Salis le tapis avec tes chaussures pleines de boue, prends des cendres dans la

cheminée et jette-les dans mon horloge. Pourquoi pas ? Hein, pourquoi pas ?

Elle éclata de rire et sortit en

poussant Peter. Elle titubait comme une pocharde. Peter voulut la prendre par

les épaules. Elle découvrit les dents et cracha comme un chat.

Son rire se transforma en

sanglots tandis qu'elle montait lentement l'escalier, s'appuyant à la rampe d'acajou ;

des sanglots déchirants, éperdus, qui donnèrent à Frannie envie de hurler et de

vomir tout à la fois. Le visage de son père avait pris une couleur de linge

sale. Sur le palier, Carla pivota sur les talons en chancelant si fort que

Frannie crut un moment qu'elle allait dévaler toutes les marches. Elle les

regarda, parut vouloir ouvrir la bouche, puis leur tourna le dos. Un moment

plus tard, le claquement de la porte de sa chambre assourdit la tempête de son

chagrin et de sa douleur.

Frannie et Peter se regardaient, épouvantés,

tandis que l'horloge égrenait calmement son tic-tac.

– Ça va se tasser, dit Peter

d'une voix calme. Elle va s'y faire.

– Tu crois ? dit

Frannie en s'avançant lentement vers son père qui la serra contre lui. Pas moi.

– On verra. N'y pensons plus

pour le moment.

– Je devrais m'en aller. Elle

ne veut pas de moi.

– Tu devrais rester. Tu

devrais être là quand… quand elle comprendra, si elle comprend un jour qu'elle

a *besoin* que tu restes. Moi, j'en ai besoin, tu le sais.

– Papa, fit-elle en collant

sa tête contre sa poitrine, oh, papa, je regrette, je regrette tellement…

– Chut, dit-il en lui

caressant les cheveux.

Par-dessus la tête de sa fille, il

voyait le soleil de l'après-midi qui rougissait à travers les grandes fenêtres,

comme il l'avait toujours fait, doré et tranquille, le soleil qu'on voit dans

les musées, dans la maison des morts.

– Chut, Frannie ; je t'aime.

Je t’aime.

# 13

Le voyant rouge

s'alluma. La pompe ronronna et la porte s'ouvrit en chuintant. L'homme qui

entra ne portait pas de combinaison blanche, mais un petit masque nasal qui

ressemblait un peu à une fourchette à deux dents, comme celles qu'on place à

côté des amuse-gueule pour pêcher les olives dans le ravier.

– Bonjour, monsieur Redman, dit-il

en traversant la pièce.

Il tendit la main, prise dans un

mince gant de caoutchouc transparent. Surpris, Stu la serra, tout en restant

sur la défensive.

– Je m'appelle Dick Deitz. Denninger

dit que vous ne voulez plus jouer tant qu'on ne vous aura pas expliqué les

règles.

Stu hocha la tête.

– Bien, dit Deik en s'asseyant

au bord du lit.

C'était un petit homme brun. À le

voir ainsi, les coudes sur les genoux, il ressemblait à un nain de Walt Disney.

– Que voulez-vous savoir ?

– D'abord, pourquoi est-ce

que vous ne portez pas une de ces combinaisons spatiales.

– Parce que Geraldo dit que

vous n'avez rien attrapé.

Deitz montrait un cobaye derrière

le double vitrage. Le cobaye était dans une cage et, à côté de la cage, Denninger

en personne, impassible.

– Alors, Geraldo dit ça ?

– Geraldo respire le même

air que vous depuis trois jours. La maladie que vos amis ont attrapée se

transmet facilement des humains aux cobayes et inversement. Si vous l'aviez, Geraldo

serait mort maintenant.

– Mais vous vous méfiez

quand même, dit Stu en montrant le masque de l'autre avec le pouce.

– Je ne suis pas payé pour

prendre des risques, répondit Deitz avec un sourire cynique.

– Alors, qu'est-ce que j'ai ?

Comme une leçon bien apprise, Deitz

commença :

– Vous avez les cheveux

noirs les yeux bleus, un splendide bronzage… pas très drôle, non ?

Il regardait attentivement Stu

qui ne répondit pas.

– Vous voulez me casser la

figure ?

– Ça ne servirait pas à

grand-chose.

Deitz soupira et se frotta l'arête

du nez, comme si les bouchons qui rentraient dans ses narines lui faisaient mal.

– Écoutez, quand ça va mal, je

fais des blagues. D'autres préfèrent la cigarette ou le chewing-gum. C'est le

moyen que j'ai trouvé pour ne pas perdre les pédales, c'est tout. Il y en a

certainement de meilleurs. Quant à votre maladie, eh bien, jusqu'à présent, selon

Denninger et ses collègues, vous n'avez rien du tout.

Stu hocha la tête, impassible. Pourtant,

il eut l'impression que ce petit nain avait percé sa façade avait compris qu'il

s'était soudain senti soulagé d'un poids énorme.

– Et les autres ?

– Désolé, ultra-secret.

– Et comment Campion l'avait

attrapée ?

– Ultra-secret.

– J'ai bien l'impression qu'il

était dans l'armée. Et qu'il y a eu un accident quelque part. Comme avec ces

moutons dans l'Utah, il y a trente ans, mais bien pire.

– Monsieur Redman, je

pourrais aller en prison si je vous disais si vous brûlez ou pas.

Stu passa la main sur sa barbe

qui le piquait.

– Vous devriez être content

qu'on ne vous en dise pas davantage. Vous vous en doutez, non ?

– Pour que je puisse mieux

servir ma patrie ?

– Non, ça ce sont les

histoires de Denninger. Il se trouve que Denninger et moi sommes de tout petits

bonshommes, mais lui encore un peu plus petit que moi. C'est un servomoteur, rien

de plus. Encore une raison plus pragmatique d'être content. Vous êtes

ultra-secret vous aussi. Vous avez disparu de la surface de la terre. Si vous

en saviez plus, les patrons pourraient décider qu'il serait plus sûr de vous

faire disparaître pour toujours.

Stu ne répondit rien. Il était

estomaqué.

– Mais je ne suis pas venu

pour vous menacer. Nous avons vraiment besoin de votre coopération, monsieur

Redman. Vraiment.

– Où sont les autres, ceux

avec qui je suis venu ?

Deitz sortit une liste de sa

poche intérieure. Victor Palfrey, décédé. Norman Bruett, Robert Bruett, décédés.

Thomas Wannamaker, décédé. Ralph Hodges Bert Hodges, Cheryl

Hodges, décédés. Christian Ortega, décédé. Anthony Leominster, décédé.

Les noms tournaient dans la tête

de Stu. Chris, le barman. Il gardait toujours un fusil chargé à la chevrotine

sous son bar. Et le routier qui aurait cru que Chris n'oserait pas s'en servir

aurait eu une grosse surprise. Tony Leominster, qui conduisait cette énorme

semi-remorque avec une radio Cobra sous le tableau de bord. Il traînait parfois

du côté de la station-service de Hap, mais il n'était pas là le soir où Campion

avait démoli les pompes. Vic Palfrey… nom de Dieu, il connaissait Vic depuis

toujours. Et Vic était mort ? Mais le coup le plus dur, c'était la famille

Hodges.

– Tous ? Toute la

famille de Ralph ?

Deitz retourna sa feuille.

– Non, il reste une petite

fille. Eva. Quatre ans. Elle est vivante.

– Et comment va-t-elle ?

– Désolé, ultra-secret.

La colère s'empara de lui sans qu'il

la vît venir, comme une bonne surprise. Il était debout, il tenait Deitz par

les revers de sa blouse et il le secouait comme un prunier. Du coin de l'œil, il

vit une ombre bouger derrière le double vitrage. Et il entendit le son d'une

sirène, assourdi par la distance et les murs insonorisés.

– Qu'est-ce que vous avez

fait ? Qu'est-ce que vous avez bien pu faire ? Nom de Dieu, qu'est-ce

que vous avez fait ?

– Monsieur Redman…

– Hein ? Bordel de

merde, qu'est-ce que vous avez fait ?

La porte s'ouvrit en chuintant. Trois

costauds en kaki entrèrent. Ils portaient tous des masques sur le nez.

– Foutez-moi le camp ! aboya

aussitôt Deitz.

Les trois hommes se regardaient, indécis.

– On nous a donné l'ordre…

– Foutez-moi le camp, et c'est

un ordre !

Ils disparurent. Deitz se rassit

calmement sur le lit. Les revers de sa blouse étaient froissés. Ses

cheveux

retombaient sur son front. Mais c'était tout. Il regardait calmement Stu, avec

un brin de pitié même. Un instant, Stu songea à lui arracher son masque. Puis

il se souvint de Geraldo. Quel nom stupide pour un cobaye. Un désespoir

tranquille le fit frissonner, comme une douche froide. Il se rassit.

– Putain de Dieu.

– Écoutez-moi. Ce n'est pas

de ma faute si vous êtes ici. Pas de la faute de Denninger, pas de la faute des

infirmières qui viennent prendre votre tension. Si c'est la faute de quelqu'un

c'est celle de Campion mais on ne peut pas trop le blâmer lui non plus. Il a

foutu le camp. Dans ces circonstances, vous ou moi, nous aurions peut-être

foutu le camp nous aussi. Il a pu s'enfuir à cause d'un petit accroc technique.

En tout cas, les choses sont ce qu'elles sont. Nous essayons de faire face à la

situation. Mais nous ne sommes pas responsables pour autant.

– Alors, qui est responsable ?

– Personne, répondit Deitz

avec un sourire. Les responsabilités sont tellement diffuses qu'on ne peut

nommer personne. Un accident. Qui aurait pu se produire de mille façons différentes.

– Tu parles d'un accident !

Et les autres : Hap, Hank Carmichael, Lila Bruett ? Luke, leur petit

gars ? Monty Sullivan…

– Ultra-secret. Vous voulez

me secouer encore un petit coup ? Si vous croyez vous sentir mieux après, ne

vous gênez pas.

Stu ne répondit pas, mais son

regard força Deitz à baisser les yeux et l'homme commença à tripoter les plis

de son pantalon.

– Ils sont vivants. Vous les

verrez peut-être, plus tard.

– Arnette ?

– La ville est en

quarantaine.

– Qui est mort là-bas ?

– Personne.

– Vous mentez.

– Dommage que vous pensiez

cela.

– Quand est-ce que je vais

sortir d'ici ?

– Je ne sais pas.

– Ultra-secret ?

– Non. Nous ne savons pas, c'est

tout. Apparemment, vous n'avez pas attrapé cette maladie. Et nous voulons

absolument savoir pourquoi. Ensuite, vous pourrez rentrer.

– Est-ce que je peux me

raser ? Ça me gratte.

– Si vous laissez Denninger

recommencer ses examens, répondit Deitz avec un sourire, je fais venir tout de

suite un infirmier pour vous raser.

– Je peux le faire moi-même.

Je me rase depuis que j'ai quinze ans.

Deitz secouait la tête.

– C'est malheureusement

impossible.

– Vous avez peur que je me

coupe la gorge ?

– Disons que…

Stu l'interrompit en toussant

violemment, une toux sèche qui le plia en deux.

On aurait cru que Deitz venait de

recevoir une décharge électrique. En un éclair, il s'était levé, fonçait vers

le sas, si vite que ses pieds ne semblaient pas toucher le sol. Il fouilla

fébrilement dans sa poche, en sortit une clé carrée, essaya de la glisser dans

la serrure.

– Du calme. Je faisais

semblant.

Deitz se retourna lentement. Son

visage avait changé. Ses lèvres tremblaient de colère. Ses yeux le regardaient

fixement.

– Vous faisiez quoi ?

– Je faisais semblant, dit

Stu avec un grand sourire.

Deitz fit deux pas hésitants dans

sa direction. Ses poings se fermèrent, s'ouvrirent, se fermèrent encore.

– Pourquoi ? Qu'est-ce

qui vous passe par la tête ?

– Désolé. Ultra-secret.

– Sale petit con.

La stupeur avait rendu la voix de

Deitz presque douce.

– Allez-y, dit Stu. Allez-y.

Dites-leur qu'ils peuvent faire leurs examens.

Il dormit mieux cette nuit-là qu'il

ne l'avait fait depuis son arrivée. Et il fit un rêve qui lui laissa un

souvenir très vif. Il avait toujours beaucoup rêvé – sa femme se plaignait qu'il

ne cessait de remuer et de marmonner dans son sommeil – mais il n'avait jamais

eu un rêve comme celui-là.

Il se trouvait sur une route de

campagne, à l'endroit précis où l'asphalte noir cédait la place à des

gravillons blancs. C'était l'été et le soleil l'éblouissait. Des deux côtés de

la route s'étendaient des champs de maïs vert, à perte de vue. Il y avait un panneau

indicateur, mais il était couvert de poussière et il ne pouvait le lire. On entendait

des corbeaux croasser dans le lointain. Plus près, quelqu'un jouait de la guitare.

Vic Palfrey jouait lui aussi de la guitare, un bel instrument.

*C'est là que je dois aller, pensait*

Stu dans son rêve. Oui, c'est vraiment là, c'est bien là.

Quel était cet air ? *Beautiful*

Zion ? *The Fields of My Father's Home ? Sweet*

Bye and Bye ? Un air qu'il avait entendu du temps de son enfance, un

air qu'il associait à un plongeon, à un pique-nique sur l'herbe. Mais il ne se

souvenait pas du titre.

Puis la musique s'arrêta. Un

nuage masqua le soleil. Et Stu commença à avoir peur. Il sentait quelque chose

de terrible, pire que la peste, qu'un incendie, qu'un tremblement de terre. Quelque

chose au milieu du maïs observait. Quelque chose de noir se cachait au milieu

du maïs.

Il regarda et vit deux yeux

rouges étincelants, très loin dans l'ombre. Ces yeux le remplirent de cette

peur paralysante et sans espoir que ressent la poule devant la belette. *Lui* pensa-t-il. L'homme sans visage. *Oh, mon Dieu. Oh, mon Dieu, non.*

Puis le rêve s'évanouit. Il se

réveilla inquiet, troublé, mais soulagé. Il alla dans la salle de bains, puis

se posta devant sa fenêtre. Il regarda la lune. Il revint se coucher, mais dut

attendre une heure avant de se rendormir. Tout ce maïs, songeait-il, à moitié

endormi. Sans doute l'Iowa ou le Nebraska, peut-être le nord du Kansas. Mais il

n'avait jamais été là-bas de sa vie.

# 14

Il était minuit

moins le quart. Derrière la petite fenêtre du bunker, la nuit collait à la

vitre. Deitz était seul, assis dans une pièce minuscule, cravate défaite, col

de chemise ouvert. Les pieds sur un bureau de métal anonyme, il tenait un micro.

Sur le bureau, les bobines d'un vieux magnétophone Wollensak tournaient

inlassablement.

– Ici le colonel Deitz, disait-il.

Je parle de l'installation d'Atlanta, code PB-2. Rapport numéro 16, dossier

Projet Bleu, sujet Princesse/Prince. Ce rapport et le dossier sont

ultra-secrets, cote 2-2-3, pour information seulement. Si vous n'êtes pas

autorisé à en prendre connaissance, allez vous faire foutre.

Il s'arrêta et laissa ses yeux se

fermer un instant. Les bobines tournaient bien sagement.

– Prince m'a flanqué une

sacrée trouille ce soir reprit-il après un long silence. Je n'en dis pas plus

long. Voir le rapport de Denninger. Il se fera un plaisir de tout raconter en

détail. Et naturellement, la transcription de ma conversation avec Prince sera

sur le disque télécom qui contient également la transcription de cette bande, enregistrée

à vingt-trois heures quarante-cinq. J'ai failli lui rentrer dedans tellement il

m'a foutu la trouille. Ça va mieux maintenant. Le type m'a mis dans ses

souliers, un instant et j'ai compris exactement ce que c'était que de trembler

dedans. C'est un type assez brillant derrière sa façade de Gary Cooper. Et il a

du caractère, le fils de pute. Si ça lui chante, il est parfaitement capable de

foutre le bordel quand il veut. Il n'a pas de parents proches à Arnette, ni

ailleurs, si bien que nous ne le tenons pas vraiment. Denninger a des

volontaires – c'est du moins ce qu'il dit – qui se feront un plaisir de le

bousculer un peu pour qu'il se montre plus coopératif, et on en arrivera

peut-être là, mais si je peux me permettre une autre observation personnelle, je

crois qu'il faudra plus de muscle que ne le pense Denninger. Peut-être beaucoup

plus. Pour le dossier, j'ajoute que je suis toujours contre. Ma mère disait qu'on

attrape plus de mouches avec du miel qu'avec du vinaigre. J'en suis persuadé. Toujours

pour le dossier, ses tests sont encore négatifs. Allez savoir pourquoi.

Il s'arrêta à nouveau. Il avait

sommeil. Il n'avait dormi que quatre heures en trois jours.

– Voici la situation à

vingt-deux heures zéro minute, reprit-il d'une voix officielle en prenant une

pile de papiers sur son bureau. Henry Carmichael est mort pendant que je

parlais à Prince. Le policier Joseph Robert Brentwood, est mort il y a une

demi-heure. Cela ne figurera pas dans le rapport de notre bon docteur D., mais

il ne se sentait plus pisser avec celui-là. Brentwood avait brutalement réagi

positivement au vaccin… euh… – il cherchait dans ses papiers – voilà. 63-A-3. Vous

pourrez regarder le dossier, si vous voulez. La fièvre a baissé, l'enflure

caractéristique des ganglions du cou a diminué Brentwood a dit qu'il avait faim,

et il a mangé un œuf poché et une tartine de pain sans beurre. Il parlait

rationnellement, voulait savoir où il était, et cætera et cætera et patati et

patata. Et puis, vers vingt heures, la fièvre est revenue, et *bang* !

Délire. Il a arraché les sangles qui le retenaient sur son lit et il est parti

en vadrouille dans sa chambre, hurlements quintes de toux, morve et tout le

reste. Finalement il est tombé raide mort. *Boum !* De l'avis de l'équipe

le vaccin l'a tué. Il s'est senti mieux quelque temps mais la maladie avait repris

avant que le vaccin ne le tue. Par conséquent, retour à la case de départ.

Une pause.

– J'ai gardé le pire pour la

fin. Plus la peine de cacher le nom de Princesse. Eva Hodges, sexe féminin, quatre

ans, caucasienne, ça suffira amplement. Son carrosse est redevenu citrouille

tard dans l'après-midi. À la voir, on l'aurait crue parfaitement normale. Elle

ne reniflait même pas. Naturellement elle était un peu triste ; sa maman

lui manquait. À part ça, elle semblait parfaitement normale. Et pourtant, elle

a fini par tomber malade. Sa tension a baissé pour la première fois après le

déjeuner, pour remonter ensuite, ce qui est le seul instrument diagnostique à

peu près acceptable que Denninger a pu trouver jusqu'à présent. Avant le dîner,

Denninger m'a montré ses frottis d'expectorations – pour vous mettre au régime,

il n'y a vraiment rien de mieux que les frottis d'expectorations, croyez-moi – et

ils sont plutôt moches. Avec ces microbes en roue de charrette qui ne sont pas

du tout des microbes, dixit Denninger, mais des incubateurs. Je n'arrive pas à

comprendre comment il peut savoir où trouver ce truc, savoir à quoi il

ressemble, et ne pas être capable de l'arrêter. Il me bassine les oreilles avec

des explications très techniques, mais j'ai bien l'impression qu'il ne comprend

rien du tout lui non plus.

Deitz alluma une cigarette.

– Alors, où en sommes-nous

ce soir ? Une maladie avec plusieurs étapes bien définies… mais certaines

personnes sautent une étape. D'autres peuvent reculer d'une étape. D'autres

font les deux. Certaines personnes restent à une étape relativement longtemps

et d'autres passent tout droit à travers les quatre, comme si elles faisaient

du bobsleigh. Un de nos deux sujets négatifs ne l'est plus. L'autre est un péquenot

de trente ans qui semble en aussi bonne santé que moi. Denninger lui a fait

passer à peu près trente millions de tests et n'a réussi à isoler que quatre

anomalies : Redman semble avoir beaucoup de grains de beauté. Il fait un

peu d'hypertension, mais pas assez pour qu'on lui donne tout de suite des

hypotenseurs. En situation de stress, il a un léger tic sous l'œil gauche. Et

Denninger dit qu'il rêve beaucoup plus que la moyenne – presque toute la nuit, toutes

les nuits. Conclusion tirée des électro-encéphalogrammes normaux, avant que le

type se mette en grève. C'est tout. Je n'y comprends rien, pas plus que le

docteur Denninger, et pas plus que les gens qui contrôlent le travail du bon docteur

D.

– Et j'ai peur, Starkey, reprit-il,

j'ai peur, parce que personne, sauf un médecin vraiment très futé, au courant

de toute l'affaire, sera capable de diagnostiquer autre chose qu'un rhume banal.

Nom de Dieu, plus personne ne va voir le médecin à moins d'avoir une pneumonie,

une bosse suspecte sur le téton ou une mauvaise crise d'urticaire. Trop

difficile de trouver un médecin qui veuille bien vous examiner. Alors ils vont

rester chez eux, boire beaucoup, dormir beaucoup, et puis crever. Mais, avant

de crever, ils vont contaminer tous ceux qui entreront dans leur chambre. Nous

croyons tous que Prince – je pense que j'ai dit son vrai nom quelque part, mais

au point où nous en sommes, je m'en fous comme de l'an quarante – attrapera ce

machin ce soir, ou demain, ou après-demain au plus tard. Et jusqu'à présent, ceux

qui l'ont attrapé ne s'en sont pas remis. Ces fils de putes de la base

californienne ont un peu trop bien fait leur travail cette fois-ci, à mon goût.

Ici Deitz, installation d'Atlanta, PB-2, fin du rapport.

Il arrêta le magnétophone et le

regarda longuement. Puis il alluma une autre cigarette.

# 15

Il était minuit

moins deux.

Patty Greer, l'infirmière qui

avait essayé de prendre la tension de Stu quand il avait décidé de se mettre en

grève, feuilletait une revue en attendant l'heure de s'occuper de M. Sullivan

et de M. Hapscomb. Hap serait encore éveillé et regarderait Johnny Carson

à la télévision. Pas de problèmes avec lui. Il aimait la taquiner et se

plaindrait de ne pouvoir lui pincer les fesses à travers sa combinaison blanche.

M. Hapscomb avait peur, mais il était plein de bonne volonté, pas comme

cet horrible Stuart Redman qui vous regardait droit dans les yeux, sans ouvrir

le bec. M. Hapscomb entrait dans la catégorie de ceux que Patty Greer

appelait les « sympas ». Pour elle, tous les malades se classaient en

deux catégories : les « sympa » et les « vieux cons ».

Patty, qui s'était cassé la jambe en faisant du patin à roulettes à l'âge de

sept ans et qui n'avait jamais passé depuis une seule journée au lit, n'avait

que très peu de patience pour les « vieux cons ». Soit vous étiez

vraiment malade et « sympa », soit vous étiez un « vieux con »

hypocondriaque qui ne pensait qu'à faire des ennuis à une pauvre fille qui

devait bien gagner sa croûte.

M. Sullivan serait endormi

et il se réveillerait de mauvaise humeur. Pourtant, ce n'était pas sa faute s'il

fallait qu'elle le réveille et M. Sullivan le comprendrait sans doute. Après

tout, il pouvait s'estimer heureux que le gouvernement le soigne aux petits

oignons, et gratuitement par-dessus le marché. Et elle ne se priverait pas de

le lui dire s'il recommençait à jouer les « vieux cons » ce soir.

La pendule marquait minuit ;

c'était l'heure.

Patty sortit de la salle des

infirmières et prit le couloir jusqu'à la salle blanche où elle passerait à la

désinfection avant qu'on l'aide à enfiler sa combinaison. À mi-chemin, son nez

commença à la chatouiller. Elle sortit son mouchoir de sa poche et éternua

trois fois, pas très fort. Elle rangea son mouchoir.

Préoccupée par ce M. Sullivan

qui ne lui faisait pas la vie facile, elle ne prêta pas attention à ses

éternuements. Probablement un petit rhume des foins. Pas un instant

elle ne

pensa à l'affiche qui disait en grosses lettres rouges, dans la salle des

infirmières, SIGNALEZ IMMÉDIATEMENT À VOTRE CHEF DE SERVICE TOUT SYMPTOME DE

RHUME, MEME BÉNIN. Ils craignaient que ces pauvres gens du Texas enfermés dans

leurs chambres étanches ne répandent ce qu'ils avaient attrapé, mais elle

savait aussi qu'il était impossible qu'un virus, même minuscule, pénètre dans

les combinaisons blanches.

Pourtant, elle contamina en

chemin un infirmier, un médecin qui s'apprêtait à partir et une autre

infirmière qui allait prendre sa garde de nuit.

Une nouvelle journée venait de

commencer.

# 16

Le lendemain, 23

juin, une grosse Continental blanche fonçait sur la nationale 180, dans une

autre région du pays. Elle faisait au moins du 150, peut-être du 160. Peinture

étincelante, chromes scintillants. La lunette arrière renvoyait comme un miroir

le soleil féroce.

L'itinéraire de la Continental

avait été passablement sinueux depuis que Poke et Lloyd avaient tué le

propriétaire de la voiture et sa petite famille. La 81 puis la 80, l'autoroute,

jusqu'à ce que Poke et Lloyd commencent à se sentir nerveux. Ils avaient tué

six personnes en six jours, dont le propriétaire de la Continental, sa femme et

leur affreuse petite fille. Mais ce n'était pas ces six assassinats qui leur

flanquaient la trouille. C'était la drogue et les armes. Cinq grammes de hasch

une petite tabatière remplie de coca, Dieu seul savait combien il y en avait, huit

kilos de marijuana. Plus deux 38, trois 45, un Magnum 357 que Poke appelait son

« pokériseur » six fusils – deux automatiques à canons sciés – une

mitraillette Schmeisser. L'assassinat dépassait quelque peu leurs compétences intellectuelles,

mais tous les deux comprenaient parfaitement qu'ils auraient des ennuis si la

police de l'Arizona les trouvait dans une voiture volée, pleine de came et de

pétoires. Et par-dessus le marché, ils étaient recherchés d'un bout à l'autre

du pays. En fait, depuis qu'ils étaient sortis du Nevada.

*Recherchés par le FBI*. Lloyd

Henreid aimait assez l'expression. Flicaille d'élite. Prends ça, espèce de rat.

Bouffe-toi un sandwich au plomb, poulet minable.

Ils avaient donc tourné au nord à

Deming et se trouvaient maintenant sur la 180 ; ils avaient traversé

Hurley et Bayard, un autre bled à peine plus grand, Silver City, où Lloyd avait

acheté des hamburgers et huit milk-shakes au chocolat (Et merde ! Pourquoi

avait-il acheté huit de ces saloperies ? Ils allaient bientôt pisser du

chocolat), souriant à la serveuse avec un air si absent qu'elle en avait eu la

frousse pendant des heures. J'ai *cru que ce type aurait aussi bien pu me*

tuer, avait-elle dit à son patron.

Silver City, Cliff traversé en

coup de vent, puis la route obliquait à l'ouest, justement là où ils ne

voulaient pas aller. La traversée de Buckhorn, et ils se retrouvèrent en

pleine

cambrousse, route à deux voies au milieu des broussailles et du sable, décor de

western à n'en plus finir, à faire vomir.

– On n'a plus beaucoup d'essence,

dit Poke.

– On en aurait encore si tu

conduisais pas si vite, répondit Lloyd.

Il prit une gorgée de son

troisième milk-shake s'étouffa, baissa la vitre électrique et jeta tout le

stock qui lui restait, y compris les trois milk-shakes que ni l'un ni l'autre n'avait

touchés.

– Hue ! Hue ! hurlait

Poke en donnant des coups sur l'accélérateur.

La Continental bondissait, ralentissait,

repartait à toute allure.

– Vas-y, cow-boy !

criait Lloyd.

– Hue !

Hue !

– Tu veux fumer ?

– On aurait tort de se

priver, répondit Poke. Hue !

Par terre, devant les pieds de

Lloyd, trois gros sacs à ordures de plastique vert, avec les huit kilos de marijuana. Il plongea la main dans un sac, prit une poignée d'herbe et commença à se rouler un bazooka.

– Hue ! Hue !

La Continental zigzaguait sur la ligne blanche.

– Arrête de déconner ! cria Lloyd. J'en renverse partout !

– On peut se permettre d'en gaspiller un peu…

– Allez, il faut fourguer la camelote. Il faut fourguer la camelote, ou bien on va se faire piquer.

– D'accord, mais c'était ton idée à la con.

Poke se remit à conduire normalement, mais il n'avait pas l'air très content.

– Tu disais pourtant que c'était une bonne idée.

– Ouais, mais je savais pas qu'on allait traverser toute cette merde d'Arizona. On risque pas de se retrouver à New York en passant par là.

– C'est pour semer les poulets, répondit Lloyd.

Dans sa tête, il voyait s'ouvrir

des portes de garage qui crachaient dans la nuit des milliers de voitures de

police des années quarante. Projecteurs balayant des murs de brique. Allez, sors

de là, on sait que tu es là.

– Tu parles d'une merde, dit

Poke, toujours maussade. Une vraie merde. Tu sais ce qu'on a, à part la came et

les pétoires ? Seize dollars et trois cents foutues cartes de crédit qu'on

n'ose pas utiliser. Même pas assez de fric pour remplir le réservoir de cette

grosse vache.

– Il faut faire confiance au

Seigneur, dit Lloyd en donnant un coup de langue sur le bazooka pour coller le

papier.

Puis il prit l'allume-cigare et s'envoya

une bonne bouffée :

– Ça fait du bien par où ça

passe.

– Et si tu veux la vendre, pourquoi

que tu la fumes ? reprit Poke, pas tellement convaincu que le Seigneur

allait s'occuper d'eux.

– Suffira de vendre des

kilos un peu légers. Allez, Poke. Tire un petit coup.

Cette fine plaisanterie marchait

toujours avec Poke. Il poussa une sorte de hennissement qui pouvait

passer pour

un rire et prit le joint. Entre les deux hommes, la Schmeisser ballottait sur

sa provision de suppositoires. La Continental filait à toute allure. D'après la

jauge, le réservoir était presque vide.

Poke et Lloyd s'étaient

connus un an plus tôt à la ferme-pénitencier de Brownsville, au Nevada. Brownsville

se résumait à une trentaine d'hectares de terres irriguées autour des baraques

du pénitencier, cent kilomètres au nord de Tonopah, cent trente au nord-est de

Gabbs. L'établissement était prévu pour les peines de courte durée. En principe

Brownsville était une ferme, mais il n'y poussait vraiment pas grand-chose. Les

carottes et les salades prenaient un coup de soleil, hésitaient quelque temps, puis

finissaient par crever. Les fayots et les mauvaises herbes poussaient assez

bien et les autorités étaient fermement résolues à y cultiver un jour le soja. En

étant très charitable, tout ce qu'on pouvait dire de Brownsville était que le

désert y mettait un sacré temps à fleurir. Le directeur (qui préférait qu'on l'appelle

« le patron ») se vantait d'être un dur à cuire et ne recrutait que

des hommes à son image. Et, comme il aimait l'expliquer aux nouveaux

pensionnaires, Brownsville n'avait pas besoin de clôtures électriques : nulle

part où vous enfuir, mes enfants, nulle part où vous cacher. Certains tentaient

leur chance pourtant, mais la plupart se faisaient prendre au bout de deux ou

trois jours et revenaient brûlés par le soleil, moitié aveugles, trop contents

de vendre leurs âmes ratatinées pour un verre d'eau. Certains racontaient de

drôles d'histoires, comme ce jeune homme qui était resté trois jours dehors et

qui prétendait avoir vu un grand château au sud de Gabbs, un château entouré d'un

fossé. Le fossé, disait-il, était gardé par des lutins montés sur de grands

chevaux noirs. Quelques mois plus tard quand un prédicateur du Colorado était

venu faire son cirque à Brownsville, ce même jeune homme avait vu Jésus en

chair et en os.

Andrew Freeman, dit Poke, arrêté

pour voies de fait, avait été libéré en avril 1989. Il avait parlé un jour à

son voisin de dortoir, Lloyd Henreid, d'un joli coup qu'il avait en tête à Las

Vegas. Lloyd s'était montré intéressé.

Lloyd avait été libéré le 1er

juin. Il s'était fait arrêter à Reno pour tentative de viol. La dame, une

danseuse, rentrait chez elle. Elle lui avait envoyé une bonne dose de gaz

lacrymogène dans les yeux. Lloyd s'était estimé heureux d'écoper quatre ans

seulement moins la détention préventive moins la réduction de peine pour bonne

conduite. À Brownsville, il faisait foutrement trop chaud pour mal se conduire.

Il avait pris le car pour Las

Vegas. Poke l'attendait au terminus. Je t'explique le coup, lui avait dit Poke.

Il connaissait un type, « une sorte d'associé », connu dans certains

milieux sous le nom de George le Magnifique. Il faisait de petits travaux au

coup par coup pour des messieurs qui portaient des noms plutôt siciliens. George

ne travaillait qu'à temps partiel. Et ce qu'il faisait pour ces aimables Siciliens,

c'était de transporter des bricoles. Tantôt de Las Vegas à Los Angeles, tantôt

de Los Angeles à Las Vegas. Surtout des petites cargaisons de drogue, cadeaux

pour les gros clients. Parfois des armes. Si Poke avait bien compris (et la

compréhension de Poke ne dépassait que rarement ce que les cinéastes appellent

le « flou artistique »), ces braves Siciliens ou assimilés vendaient

parfois des flingues à des truands établis à leur compte. Bon, avait dit Poke, George

le Magnifique était prêt à leur dire où et quand trouver une jolie cargaison de

ces articles. George demandait vingt-cinq pour cent de la récolte. Poke et

Lloyd lui tomberaient dessus, le ligoteraient, le bâillonneraient, prendraient

la marchandise et lui donneraient peut-être quelques mornifles pour faire plus

réel. Il fallait faire réel, avait bien précisé George, car les Siciliens n'avaient

pas très bon caractère.

– Parfait, avait dit Lloyd. Ça

colle.

Le lendemain, Poke et Lloyd

étaient allés voir George le Magnifique, un mètre quatre-vingt-deux, fort

courtois, petite tête bizarrement perchée sur ses épaules d'armoire à glace, faute

de cou. Cheveux blonds, longs et frisottés.

Lloyd avait été pris de scrupules,

mais Poke l'avait remis dans le droit chemin. Poke savait remettre les gens

dans le droit chemin. George leur dit de venir chez lui le vendredi suivant, vers

six heures.

– Mettez-vous des cagoules, nom

de Dieu. Défoncez-moi le nez, écrabouillez-moi un œil aussi. Putain, j'aurais

jamais dû me fourrer dans ce truc.

Le grand soir arrivé, Poke et

Lloyd prirent le bus jusqu'au coin de la rue où habitait George. Devant sa

porte, ils enfilèrent des passe-montagnes. La porte était fermée mais, comme

George l'avait promis, pas trop bien fermée. En bas, il y avait une salle de

jeu, et c'est là que George les attendait, devant un grand sac à ordures rempli

de marijuana. La table de ping-pong était couverte de pétoires. George avait

peur.

– Bordel, bordel de merde, j'aurais

jamais dû me fourrer dans ce truc, répétait-il tandis que Lloyd lui attachait

les pieds avec une corde à linge et que Poke lui ligotait les mains avec du

ruban adhésif renforcé.

Puis Lloyd écrabouilla son nez

qui saigna, et Poke lui flanqua un marron dans l'œil qui vira au beurre noir, conformément

aux instructions.

– Merde ! cria George. Vous

aviez besoin de taper si fort ?

– C'est toi qui nous as dit

de faire réel, lui fit observer Lloyd.

Poke lui colla un bout de ruban

adhésif sur la bouche. Puis il commença à ramasser la marchandise avec son

acolyte.

– Tu sais quoi ? dit

Poke en s'arrêtant.

– Non, répondit Lloyd en

poussant un petit gloussement nerveux. Je sais jamais rien.

– Je me demande si ce brave

George est bien capable de garder un secret.

Pour Lloyd, l'idée était nouvelle.

Pendant une bonne minute, il regarda pensivement George le Magnifique qui lui

faisait de gros yeux de crapaud.

– Sûrement. S'il veut pas se

faire faire un costard en béton, répondit Lloyd.

Mais sa voix ne semblait pas très

convaincue. Une fois plantées, certaines graines germent presque toujours.

Poke sourit.

– Oh, il pourrait simplement

dire : « Écoutez, les gars. Je rencontre ce vieux copain avec son

pote. On discute le coup, on prend quelques bières, et vous allez pas le croire,

les fils de putes viennent chez moi et me cassent la gueule. J'espère que vous

allez les coincer. Voilà à quoi ils ressemblent. »

George secouait désespérément la

tête. Ses yeux devinrent deux grands *O* majuscules.

Les armes étaient à présent dans

un grand sac à linge sale qu'ils avaient trouvé dans la salle de bains.

Lloyd souleva le sac, un peu

nerveux, et dit :

– Alors, qu'est-ce que tu

crois qu'on doit faire ?

– Je crois qu'il va falloir

le pokériser, dit Poke à regret. Je vois pas d'autre solution.

– C'est quand même un peu

vache, lui qui nous avait mis sur le coup.

– La vie est vache, mon pote.

– Ouais, soupira Lloyd en s'approchant

de George.

– *Mmmm,* faisait

George en secouant frénétiquement la tête. *Mmmmm ! Mmmmm !*

– Je sais, dit Poke

pour le tranquilliser. C'est vache, quand même. Désolé, George, tu peux me croire.

C'est pas que je t'en veux. Rappelle-toi bien ça. Attrape-lui la tête, Lloyd.

Plus vite dit que fait. George le

Magnifique donnait de furieux coups de tête. Il était assis dans un coin de sa

salle de jeu. Les murs étaient en béton. Et pourtant, il n'arrêtait pas de se

taper la tête dedans. On aurait dit qu'il ne sentait rien.

– Attrape-le, dit Poke d'une

voix sereine en déroulant un autre bout de ruban adhésif.

Lloyd réussit enfin à le prendre

par les cheveux et à le faire tenir tranquille suffisamment longtemps pour que

Poke lui colle proprement le deuxième bout de ruban adhésif sur le nez, obturant

de ce fait les narines. George perdit complètement la tête. Il roula par terre,

essaya quelques cabrioles sur le ventre, puis resta là à faire le gros dos par

terre, en émettant des bruits étouffés qui, d'après Lloyd, devaient sans doute

être des hurlements. Pauvre type. Il fallut près de cinq minutes pour que

George finisse par se tranquilliser. Il rua, gigota et s'effondra. Son visage

devint aussi rouge que la porte de la vieille grange de papa. La dernière chose

qu'il fit fut de lever les deux jambes de quinze ou vingt centimètres et de les

laisser retomber par terre. Lloyd pensa à un dessin animé de Bugs Bunny ou

quelque chose du genre, poussa un petit gloussement, un peu ragaillardi. Il

faut dire que jusqu'à présent le spectacle avait été plutôt pénible à regarder.

Poke s'accroupit à côté de George

et lui prit le pouls.

– Alors ? demanda Lloyd.

– Rien ne bat plus, comme on

dit à Las Vegas. À part sa montre. Et pendant que j'y pense…

Il souleva le bras de George et

regarda son poignet.

– Merde, une saloperie de

Timex. Il aurait au moins pu se payer une Casio, ou quelque chose comme ça, et

il laissa retomber le bras de George.

Les clés de la voiture de George

se trouvaient dans la poche de son pantalon. Et dans une commode, en haut, ils

trouvèrent un pot de confiture à moitié rempli de pièces de dix cents. Ils les

prirent elles aussi. Vingt dollars et soixante cents en pièces de dix cents.

La voiture de George était une

vieille Mustang asthmatique, quatre vitesses au plancher, amortisseurs foutus, pneus

aussi lisses que le crâne de Kojak. Ils sortirent de Las Vegas par la nationale

93 puis prirent au sud-est en direction de l'Arizona. À midi le lendemain, il y

avait deux jours de cela, ils avaient évité Phœnix en prenant des petites

routes. Hier, vers neuf heures, ils s'étaient arrêtés devant une vieille épicerie

poussiéreuse à cinq kilomètres de Sheldon, sur la 75. Ils avaient emporté la

caisse et pokérisé le propriétaire du magasin, un vieil homme charmant qui

avait dû commander son dentier par la poste. Et ils étaient repartis avec

soixante-trois dollars et la vieille camionnette de l'épicier.

Deux pneus de la camionnette

avaient éclaté ce matin. Deux pneus en même temps, et ils n'avaient pas pu

trouver un seul clou sur la route, après avoir cherché pendant près d'une heure,

fumant à deux un bazooka pour s'éclaircir la vue. Poke avait finalement conclu

que c'était sans doute une coïncidence. Et Lloyd avait répondu qu'il avait

entendu parler de choses encore plus étranges. Puis était arrivée la

Continental blanche, comme en réponse à leurs prières. Un peu plus tôt, ils

étaient sortis de l'Arizona pour entrer au Nouveau-Mexique, sans le savoir, devenant

par le fait même du gibier pour le FBI.

Le conducteur de la Continental s'était

arrêté et avait baissé sa vitre pour leur demander :

– Besoin d'un coup de main ?

– On demanderait pas mieux, avait

répondu Poke en pokérisant le type sans autre forme de procès.

En plein entre les deux yeux avec

le Magnum 357. Pauvre con. Sans doute jamais compris ce qui lui était arrivé.

Pourquoi on

tournerait pas ici ? dit Lloyd en montrant un carrefour.

La marijuana semblait l'avoir

rendu fort enjoué.

– On y va, répondit Poke, plein

d'entrain.

Il laissa la Continental ralentir

de 130 à 100, petit coup de volant à gauche qui fit à peine décoller les roues

de droite, puis devant eux une nouvelle route, la 78, plein ouest. Et sans

savoir qu'ils n'en étaient jamais sortis, ni qu'ils poursuivaient ce que la

presse à sensation appelait déjà LA VIRÉE SANGLANTE, ils rentrèrent en Arizona.

Une heure plus tard à peu près, un

panneau apparut sur leur droite : BURRACK 6.

– Burlap ? fit Lloyd, passablement

embrumé.

– Burrack, dit Poke en

donnant des coups de volant qui firent gracieusement danser la Continental d'un

côté à l'autre de la route. Hue ! Hue !

– Tu veux t'arrêter, j'ai

faim.

– T'as toujours faim.

– Va te faire foutre. L'herbe

me donne envie de bouffer.

– Tu peux me bouffer la

matraque, si tu veux. Hue ! Hue !

– Je suis sérieux, Poke. On

s'arrête.

– D'accord. Il faut aussi qu'on

trouve un peu de fric. On a semé les poulets pour le moment. On trouve un peu d'argent

et puis on se tire au nord. Moi, cette merde de désert, ça me tape sur le

système.

– O. K., dit Lloyd.

Était-ce le joint qui lui faisait

de l'effet, mais tout à coup il se sentit paranoïer à fond la caisse, pire que

sur l'autoroute. Poke avait raison. S'arrêter à la sortie de Burrack et faire

un carton comme à Sheldon. Trouver un peu de fric, des cartes, planquer cette

saloperie de Continental et trouver un engin plus discret, puis cap au nord et

à l'est, par les petites routes. Et adieu l'Arizona.

– Tu sais, dit Poke, je me

sens nerveux comme une chatte en chaleur.

– Je sais ce que tu veux

dire, répondit gravement Lloyd.

Ils jugèrent la chose très drôle

et éclatèrent de rire. Burrack n'était qu'un gros pâté de maisons. Ils le

traversèrent à toute allure et tombèrent sur une épicerie qui faisait aussi

café et station-service. Sur le parking de terre, une vieille camionnette

Ford

et une Oldsmobile attelée à un van. Le cheval les regarda quand Poke gara la

Continental.

– Pas mal comme endroit, dit

Lloyd.

– Poke fut du même avis. Il

prit le Magnum sur la banquette arrière et vérifia le chargeur.

– Tu es prêt ?

– Je crois que oui, répondit

Lloyd en prenant la Schmeisser.

Ils traversèrent le parking

écrasé de chaleur. La police connaissait leur identité depuis quatre jours maintenant,

ils avaient laissé des empreintes partout chez George le Magnifique et dans l'épicerie

où le vieil homme au dentier s'était fait pokériser. La camionnette du vieux

avait été retrouvée à moins de quinze mètres des trois cadavres correspondant à

la Continental, et il semblait raisonnable de supposer que les hommes qui

avaient tué George le Magnifique et l'épicier avaient aussi tué ces trois-là. S'ils

avaient écouté la radio de la Continental au lieu de passer une cassette, ils auraient

su que la police de l'Arizona et du Nouveau-Mexique avait lancé la plus grande

chasse à l'homme des quarante dernières années, et tout cela pour

deux minables

petits voleurs qui n'auraient jamais pu très bien comprendre ce qu'ils avaient

bien pu faire pour déclencher une pareille opération.

Pour l'essence, il fallait se

servir soi-même ; mais l'employé devait brancher la pompe de l'intérieur. Ils

montèrent donc l'escalier et entrèrent. Trois allées de boîtes de conserve

menaient au comptoir. Devant le comptoir, un homme en jeans et bottes de

cow-boy payait son paquet de cigarettes et une demi-douzaine de petits cigares.

À mi-hauteur dans l'allée du milieu, une femme aux cheveux noirs, les traits

tirés, hésitait entre deux marques de sauce tomate. L'épicerie sentait la réglisse,

le soleil, le tabac et le vieux. Le propriétaire était un roux. Chemise grise. Sur

sa casquette, SHELL en lettres rouges sur fond blanc. Il leva des yeux ronds en

entendant la porte claquer.

Lloyd pointa le canon de la

Schmeisser vers le haut et tira une rafale au plafond. Deux ampoules

explosèrent comme des bombes. L'homme aux bottes de cow-boy commença à se

retourner.

– Bougez pas, et y aura pas

de casse ! cria Lloyd.

Mais Poke le fit immédiatement

mentir en faisant un trou dans la femme aux boîtes de sauce tomate. Elle en

perdit ses chaussures.

– Nom de Dieu ! hurla

Lloyd. T'avais pas besoin de…

– Je l'ai pokérisée, la

vieille ! gueulait Poke. Fini la télé pour elle ! Youppi ! Youppi !

L'homme aux bottes de cow-boy

continuait à se retourner. Il tenait son paquet de cigarettes dans sa main

gauche. La lumière crue qui entrait par la vitrine faisait danser des étoiles

sur les verres de ses lunettes de soleil. Sans se presser il sortit le 45 qu'il

portait à la ceinture, tandis que Loyd et Poke regardaient le cadavre de la femme.

Il visa, tira, et le côté gauche de la figure de Poke disparut tout à coup dans

une pluie de sang, de cartilages et de dents.

– *Il m'a eu !* hurla

Poke en lâchant son 357.

Il tituba en agitant les bras, envoyant

valser par terre les sacs de chips et les boîtes de macaroni.

– *Il m'a eu, loyd ! Fais*

gaffe ! Il m'a eu ! Il m'a eu !

Il heurta la porte qui s'ouvrit

et Poke tomba le cul par terre en haut de l'escalier, arrachant une des

charnières rouillées de la porte.

Lloyd, estomaqué, tira plus par

réflexe que pour se défendre. Le crépitement de la Schmeisser remplit le

magasin. Les boîtes de conserve volaient dans tous les sens. Les bouteilles et

les bocaux éclataient répandant ketchup, olives et cornichons. La porte vitrée

du distributeur de Pepsi vola en mille morceaux. Et les bouteilles de soda explosèrent

comme des pigeons d'argile. La mousse coulait partout. Posément, l'homme aux bottes

de cow-boy tira encore une fois. Lloyd sentit plus qu'il n'entendit la balle

qui passa presque assez près pour lui faire une raie dans les cheveux. Il aspergea

le magasin avec la Schmeisser, de gauche à droite.

L'homme à la casquette SHELL s'effondra

si soudainement derrière le comptoir qu'on aurait pu croire qu'une trappe s'était

ouverte sous ses pieds. Un distributeur de chewing-gum se désintégra lâchant

partout ses boules rouges, bleues et vertes. Les bocaux du comptoir explosèrent.

L'un contenait des œufs au vinaigre ; l'autre, des pieds de porc marinés. Immédiatement,

l'odeur piquante du vinaigre se répandit dans le magasin.

La Schmeisser fit trois trous

dans la chemise kaki du cow-boy qui perdit la majeure partie de ses entrailles

par le dos, éclaboussant un sac de pommes de terre. Et le cow-boy s'écrasa, son

45 dans une main, son paquet de Lucky Strike dans l'autre.

Lloyd, mort de peur, continuait à

tirer. La mitraillette commençait à chauffer. Une caisse pleine de bouteilles

consignées tinta, puis se renversa. La pin-up du calendrier, en slip, prit une

balle dans sa merveilleuse cuisse couleur de pêche. L'étalage des livres de

poche se renversa. Puis la Schmeisser se trouva à court de munitions, et ce fut

le silence assourdissant. L'odeur. Le magasin empestait la poudre.

– Bon Dieu de merde, dit

Lloyd en regardant avec méfiance le cow-boy.

Mais le cow-boy ne semblait pas

être en mesure de lui causer des ennuis dans le proche ou le lointain avenir.

– *Il m'a eu !* braillait

Poke qui rentrait en titubant.

Il bouscula la porte avec une

telle force que l'autre charnière sauta. La porte tomba sur l'escalier.

– *Il m'a eu, Lloyd, fais*

gaffe !

– Il a son compte, Poke.

Lloyd voulait le tranquilliser

mais Poke ne semblait pas l'entendre. Il était plutôt mal arrangé. Son œil

droit étincelait, comme un sinistre saphir. Sa joue gauche s'était vaporisée ;

on pouvait voir sa mâchoire bouger de ce côté-là quand il parlait. Presque

toutes ses dents avaient fichu le camp. Sa chemise était trempée de sang. À bien

y penser, Poke n'était vraiment pas très convenable.

– *Ce sale con m'a eu !*

hurla Poke en ramassant son Magnum. *Je vais t'apprendre à me tirer*

dessus, espèce d'enfoiré !

Il s'avança vers le cow-boy, posa

le pied sur ses fesses comme un chasseur posant pour le photographe avec l'ours

qui décorera bientôt le mur de son petit salon, et se prépara à lui vider son Magnum

dans la tête. Lloyd le regardait faire, bouche bée, la mitraillette fumante

dans une main, essayant encore de comprendre ce qui avait bien pu arriver.

À cet instant précis, l'homme à

la casquette SHELL surgit de derrière son comptoir comme un diable de sa boîte,

le visage ravagé par une détermination farouche, tenant à deux mains un fusil à

deux coups.

– Hein ? fit Poke qui

eut juste le temps d'apercevoir les deux canons.

Il s’effondra, le visage encore

plus défait que tout à l’heure. Mais il ne s’en souciait plus.

Lloyd décida qu’il était temps de

partir. Tant pis pour l’argent. On en trouverait ailleurs. Il était

manifestement grand temps de mettre les bouts. Il pivota sur ses talons et sortit

du magasin à grandes enjambées félines, touchant à peine le plancher de ses bottes.

Il était presque en bas de l’escalier

quand une voiture de patrouille de la police de l’Arizona arriva en trombe sur

le terre-plein. Un policier sortit du côté du passager, pistolet au poing.

– Arrêtez ! Qu’est-ce

qui se passe ?

– Trois morts ! cria

Lloyd. Une vraie boucherie ! Le type est sorti par-derrière ! Moi, je

me taille !

Il courut vers la Continental, se

glissa derrière le volant et il se souvenait tout juste que les clés étaient

restées dans la poche de Poke quand le flic se mit à hurler :

– Halte ! Halte ou je

tire !

Lloyd fit comme on lui disait. Après

avoir étudié la chirurgie radicale qu’avait subie la figure de Poke, il ne lui

fallut pas longtemps pour décider qu’il passerait pour cette fois.

– Bordel de merde, fit-il d'un

ton misérable alors que le deuxième policier lui collait un énorme pétard sur

le crâne et que l'autre lui passait les menottes.

– Allez, tu t'installes à l'arrière

de la voiture.

L'homme à la casquette SHELL

sortait, son fusil à la main.

– Il a tué Bill Markson !

hurla-t-il avec une petite voix de tante. L'autre a tué Mme Storm !

Celui-là, je l'ai eu ! Plus mort qu'un tas de merde ! Et j'aimerais

bien m'envoyer l'autre, si vous voulez bien vous pousser, les gars !

– Du calme, dit l'un des

policiers. Le cirque est terminé.

– Je vais me le faire !

hurlait le petit vieux. Je vais lui trouer la peau !

Puis il se pencha en avant comme

un butler anglais faisant sa révérence et dégueula sur ses souliers.

– Hé, les gars, ne me

laissez pas avec ce type-là ! dit Lloyd. Il est complètement cinglé, ma

parole.

– Livraison spéciale, de la

part de l'épicier, dit le policier qui l'avait coincé.

La crosse de son pistolet

décrivit un arc de cercle, scintilla aux rayons du soleil, puis s'écrasa

sur la

tête de Lloyd Henreid qui ne se réveilla que beaucoup plus tard ce soir-là, à l'infirmerie

de la prison d'Apache County.

# 17

Starkey était

debout devant l'écran de contrôle numéro 2 sur lequel il observait attentivement

le technicien de deuxième classe Frank D. Bruce. Lorsque nous l'avons vu pour

la dernière fois, Bruce avait le nez dans un bol de soupe Campbell, Bœuf et

Vermicelles. Aucun changement depuis, si ce n'est l'identification du sujet. Situation

stable, bordel total.

Pensif, les mains derrière le dos

comme un général passant ses troupes en revue, comme le général Pershing, l'idole

de sa petite enfance, Starkey s'avança vers l'écran de contrôle numéro 4, où

cette fois la situation s'était sensiblement améliorée. Le docteur Emmanual

Ezwick était toujours mort par terre mais la centrifugeuse s'était arrêtée. À dix-neuf

heures quarante, la veille, elle avait commencé à crachoter un peu de fumée. À dix-neuf

heures quarante-cinq, les micros du laboratoire d'Ezwick avaient transmis une

sorte de wounga-*wounga-wounga* qui s'était ensuite transformé en un

plus

rond, plus riche et plus satisfaisant *ronk ! ronk ! ronk !* À

vingt et une heures sept, la centrifugeuse avait lâché son dernier *ronk* et s'était lentement arrêtée. Était-ce Newton qui avait dit que quelque part, au-delà

de la plus lointaine étoile, se trouvait peut-être un corps parfaitement au

repos ? Newton avait parfaitement raison sauf pour la distance, pensait

Starkey. Inutile d'aller bien loin. Le Projet Bleu était parfaitement au repos.

Starkey en était extrêmement content. La centrifugeuse avait été la dernière

illusion de vie, et le problème qu'il avait demandé à Steffens de faire

résoudre par l'ordinateur central (Steffens l'avait regardé d'un drôle d'air, comme

s'il était fou, et oui Starkey pensait qu'il l'était peut-être) était celui-ci :

combien de temps cette centrifugeuse continuerait-elle à tourner ? La

réponse, qui était arrivée au bout de 6,6 secondes, était la suivante : PLUS

OU MOINS 3 ANS PROBABILITÉ DE DÉFAILLANCE DANS LES DEUX PROCHAINES SEMAINES 0,009

% ZONES PROBABLES DE DÉFAILLANCE ROULEMENTS 38 % MOTEUR PRINCIPAL 16 % AUTRES

54 %. Pas bête du tout, cet ordinateur. Starkey avait ensuite demandé à

Steffens de lui poser une autre question sur la raison de la panne de la

centrifugeuse d'Ezwick. L'ordinateur s'était mis en communication avec la

banque de données du centre informatique des Systèmes techniques et avait

confirmé que la centrifugeuse avait effectivement grillé ses roulements.

Il faudra t'en souvenir, pensa

Starkey quand le bip de l'interphone se fit entendre : Juste avant de

casser un roulement fait *ronk-ronk-ronk*.

Il s'avança vers l'interphone et

appuya sur le bouton.

– Oui, Len.

– Billy, j'ai un message

urgent d'une équipe qui se trouve à Sipe Springs, Texas. Presque 650 kilomètres

d'Arnette. Les gars veulent te parler ; il faut prendre une décision.

– De quoi s'agit-il, Len ?

demanda-t-il d'une voix calme.

Il avait pris plus de seize

tranquillisants depuis dix heures et se sentait en parfaite forme. Pas le

moindre *ronk*.

– La presse.

– Nom de Dieu, dit-il tout

doucement. Passe-les-moi.

On entendit une salve de

parasites étouffés et une voix qui parlait derrière, inintelligible.

– Attends une minute, dit

Len.

Les parasites disparurent

lentement.

– Lion, Groupe Lion, vous

entendez, Base Bleue ? Vous entendez ? Un… deux… trois… quatre… ici

Groupe Lion…

– Je vous reçois, Groupe

Lion, dit Starkey. Ici Base Bleue.

– Nom de code du problème :

Pot de Fleurs dans le Manuel des situations d'urgence, dit la petite voix. Je

répète, Pot de Fleurs.

– J'ai compris, je ne suis

pas idiot, répondit Starkey. Quelle est la situation ?

La petite voix qui venait de Sipe

Springs parla sans s'arrêter pendant près de cinq minutes. La situation en

elle-même n'avait pas d'importance, pensa Starkey, car l'ordinateur l'avait

informé deux jours plus tôt qu'elle allait se produire avant la fin du mois de

juin (sous cette forme ou une autre). Probabilité de 88%. Les détails n'avaient

pas d'importance. Quatre pattes et une trompe, et c'est un éléphant. Pas besoin

de regarder la couleur.

Un médecin de Sipe Springs avait

fait quelques déductions judicieuses, et deux journalistes d'un

quotidien de

Houston avaient établi le lien entre ce qui se passait à Sipe Springs et ce qui

s'était déjà produit à Arnette, à Verona, à Commerce City, et dans une petite

ville appelée Polliston, au Kansas. Des bleds où le problème avait pris si vite

une telle ampleur qu'il avait fallu envoyer l'armée pour les mettre en quarantaine.

L'ordinateur avait une liste de vingt-cinq autres villes dans dix États où des

traces de Bleu commençaient à apparaître.

La situation à Sipe Springs n'avait

en soi pas d'importance, car elle n'était pas unique. Arnette aurait pu être

unique – peut-être – mais ils avaient réussi à tout faire foirer. Ce qui était

important c'était que la « situation » allait finalement être décrite

en caractères d'imprimerie, ailleurs que sur des formulaires jaunes de l'armée ;

à moins que Starkey ne prenne des mesures. Il ne savait pas encore ce qu'il

allait faire. Mais quand la petite voix cessa de parler, Starkey se rendit

compte qu'il avait déjà pris sa décision. Depuis vingt ans déjà, peut-être.

Tout se résumait à savoir ce qui

était important. Et ce qui était important n'était pas la maladie ; ce n'était

pas que les installations d'Atlanta n'étaient plus parfaitement sûres et qu'il

allait falloir transférer toute l'opération de prévention dans les

installations beaucoup moins appropriées de Stovington, au Vermont ; ce n'était

pas que Bleu se propageait sous les apparences d'un rhume banal.

– Ce qui importe…

– Répétez, Base Bleue, dit

la voix. Nous n'avons pas compris.

Ce qui était important, c'était

qu'un incident regrettable s'était produit. Starkey remonta vingt-deux ans en

arrière, en 1968. Il se trouvait au club des officiers à San Diego lorsqu'on

avait appris l'affaire Calley, à Mei Lai Four. Starkey jouait au poker avec

quatre camarades, dont deux faisaient maintenant partie de l'état-major interarmes.

Ils avaient complètement oublié leur partie de poker pour se demander quelles

allaient être les conséquences de cet incident pour l'armée – pas pour une arme

particulière, mais pour l'ensemble des forces armées – dans cette chasse aux

sorcières que la presse de Washington allait lancer. Et l'un d'eux, un homme

qui pouvait téléphoner à n'importe quelle heure du jour et de la nuit au

minable ver de terre qui jouait les présidents depuis le 20 janvier 1989, avait

posé calmement ses cartes sur le tapis vert pour dire : *Messieurs, un regrettable*

incident s'est produit. Et quand un incident regrettable met en cause l'armée

des États-Unis, nous ne nous interrogeons pas sur les causes de cet incident, mais

sur la manière de limiter les dégâts. L'armée est notre mère et notre père à

tous. Et si votre mère se fait violer, ou si votre père se fait casser la

figure et voler, avant d'appeler la police ou de faire une enquête, vous

couvrez d'abord leur nudité, car vous les aimez.

Starkey n'avait jamais entendu

parler quelqu'un avec autant d'éloquence, ni avant ni depuis.

Il sortit une clé, ouvrit le

tiroir du bas de son bureau et sortit un mince dossier bleu fermé par un ruban

rouge. Une légende était inscrite sur la couverture : INFORMER

IMMÉDIATEMENT LES SERVICES DE SÉCURITÉ SI LE SCEAU EST BRISÉ. Starkey brisa le

sceau.

– Vous êtes toujours là, Base

Bleue ? demanda la voix. On ne vous entend pas. Je répète, on ne vous

entend pas.

– Je suis là, Lion, répondit

Starkey.

Il avait ouvert le manuel à la

dernière page et son doigt parcourait une colonne intitulée MESURES À PRENDRE

EN DERNIERE RESSOURCE.

– Lion, vous m'entendez ?

– Cinq sur cinq, Base Bleue.

– Troie, dit Starkey d'une

voix posée. Je répète, Lion : *Troie*. Répétez, s'il vous plaît. À

vous.

Silence. Un faible murmure de

parasites. Starkey se souvint du temps où il jouait au téléphone avec deux

boîtes de conserve et vingt mètres de ficelle.

– Je répète…

– Mon Dieu ! lança une

voix très jeune, à Sipe Springs.

– Répétez, mon garçon, dit

Starkey.

– Troie, dit une voix

hésitante. Troie.

– Très bien, répondit

calmement Starkey. Que Dieu vous bénisse, mon garçon. À vous, terminé.

– Que Dieu vous bénisse, chef.

À vous.

Un déclic, des parasites très

forts, un autre déclic le silence, puis la voix de Len Creighton.

– Billy ?

– Oui.

– J'ai tout entendu.

– Pas de problème, Len, dit

Starkey d'une voix fatiguée. Tu feras ton rapport comme tu le jugeras bon. Naturellement.

– Tu ne m'as pas compris, Billy,

dit Len. Tu as fait ce qu'il fallait faire.

Starkey laissa ses yeux se

refermer. Un instant, l'effet de tous ces merveilleux tranquillisants l'abandonna.

– Dieu te bénisse toi aussi,

Len, dit-il.

Et sa voix faillit se casser. Il

ferma l'interphone et revint s'installer devant l'écran de contrôle numéro 2. Il

mit ses mains derrière son dos comme le général Pershing en train de passer ses

troupes en revue. Il regarda Frank D. Bruce qui dormait de son dernier sommeil.

Quelques instants plus tard, il avait retrouvé son calme.

Quand vous

sortez de Sipe Springs par la nationale 36 en direction du sud-est, vous prenez

à peu près la direction de Houston, un voyage d'une bonne journée. La voiture

qui filait sur cette route était une grosse Pontiac Bonneville âgée de trois

ans. Elle roulait à cent trente et, derrière le sommet de la côte quand le

conducteur vit la Ford qui bloquait la route ce fut presque l'accident.

Le conducteur, un pigiste de

trente-six ans qui travaillait parfois pour un grand quotidien de Houston, écrasa

les freins. L'avant de la Pontiac fit un plongeon, puis commença à dévier sur

la gauche.

– Nom de Dieu ! cria le

photographe qui était assis à droite.

Il laissa tomber son appareil

photo par terre et se cramponna à sa ceinture de sécurité.

Le conducteur relâcha le frein, évita

la Ford en montant sur l'accotement, puis sentit que les roues de gauche s'enfonçaient

dans la terre molle. Il écrasa l'accélérateur, la Bonneville réagit aussitôt et

remonta sur l'asphalte. Les pneus arrière lâchèrent deux panaches de fumée

bleue. La radio beuglait :

*Baby, tu*

peux l'aimer ton mec ?

*C'est un brave type tu sais,*

*Baby, tu*

peux l'aimer ton mec ?

Il écrasa les freins de nouveau

et la Bonneville s'arrêta en dérapant sous le soleil torride, en plein milieu

de la route déserte. Il prit une profonde respiration, toussa plusieurs fois. Puis

la colère s'empara de lui. Une colère froide. Marche arrière, et il

recula vers

la Ford et les deux jeunes hommes qui se tenaient à côté.

– Écoute… dit le photographe.

Il était gros, et il ne s'était

pas battu depuis qu'il avait douze ans.

– Écoute, peut-être qu'on

ferait mieux…

Sa ceinture de sécurité l'empêcha

d'en dire plus quand le conducteur arrêta brusquement la Pontiac mit d'un coup

sec le levier des vitesses sur la position *Parking* et sortit. Il s'avançait

les poings serrés vers les deux hommes debout à côté de la Ford.

– Espèces de cons ! hurla-t-il.

Vous avez failli nous tuer et…

Il avait fait quatre ans dans l'armée.

Il eut juste le temps de reconnaître les nouveaux M-3A quand ils les sortirent

de la Ford. Stupéfait, il était debout sous le soleil du Texas. Il pissa dans

son froc.

Il se mit à hurler et crut être

reparti en courant vers la Pontiac, mais ses pieds n'eurent jamais le temps de

bouger. Ils ouvrirent le feu sur lui et les balles lui défoncèrent la cage

thoracique et l'abdomen. Au moment où il tombait à genoux, levant les deux

mains en l'air, une autre balle le toucha deux centimètres au-dessus de

l'œil

gauche et fit voler le sommet de son crâne.

Le photographe s'était retourné, mais

il ne comprit vraiment ce qui s'était passé que lorsque les deux jeunes hommes

enjambèrent le corps du journaliste et se mirent à marcher vers lui avec leurs

armes.

Il se glissa à l'autre bout de la

banquette de la Pontiac, des bulles chaudes de salive au coin des lèvres. Les

clés de contact étaient toujours là. Il mit le moteur en marche et démarra en

trombe au moment où ils commençaient à tirer. Il sentit la voiture faire une

embardée sur la droite comme si un géant lui avait donné un énorme coup

par-derrière et le volant se mit à vibrer très fort. La tête du photographe

ballottait dans tous les sens tandis que la Pontiac se dandinait sur son pneu

crevé. Une seconde plus tard, le géant donnait un coup de l'autre côté. Les

vibrations du volant s'accentuèrent. Des étincelles jaillirent. Le photographe

poussa un gémissement. Les pneus arrière de la Pontiac eurent un dernier

soubresaut, puis volèrent en éclats. Les deux jeunes hommes coururent vers leur

Ford dont le numéro de série figurait parmi ceux des innombrables

véhicules du

Pentagone, et l'un d'eux lui fit faire un demi-tour serré. L'avant rebondit

quand la voiture sortit de l'accotement et écrasa le corps du journaliste. Le

sergent qui était assis à droite aspergea le pare-brise en éternuant.

Devant eux, la Pontiac tanguait

sur ses deux pneus crevés. Derrière le volant, le gros photographe s'était mis

à pleurer quand il avait vu la Ford noire grandir dans son rétroviseur. L'accélérateur

était au plancher, mais la Pontiac refusait de rouler à plus de soixante. À la

radio, Madonna avait succédé à Larry Underwood.

La Ford doubla la Pontiac et, le

temps d'un éclair le photographe crut qu'elle allait poursuivre son chemin, disparaître

à l'horizon, le laisser tranquille. Mais elle freina et l'avant de la Pontiac

accrocha son aile. Hurlements de tôle froissée. La tête du photographe s'écrasa

sur le volant et du sang jaillit de son nez.

Lançant des coups d'œil terrifiés

par-dessus son épaule, il glissa sur le plastique brûlant de la banquette et

sortit du côté du passager. Il courait maintenant. Une clôture de fil de fer

barbelés. Il sauta par-dessus, s'envola comme un dirigeable, et pensa : *Je*

vais y arriver, je vais courir et courir…

Il tomba de l'autre côté une

jambe prise dans les barbelés. Hurlant au ciel il essayait encore de dégager

son pantalon quand les deux jeunes hommes le rattrapèrent, leurs M-3A à la main.

Pourquoi ? voulut-il leur

demander, mais le seul bruit qu'il fit fut un petit *couic* quand son

cerveau sortit par l'arrière de sa tête.

Ce jour-là, aucun journal ne

parla d'une épidémie à Sipe Springs, Texas.

18

Nick ouvrit la

porte qui séparait le bureau du shérif Baker du bloc des cellules. Aussitôt, ils

commencèrent à l'injurier. Vincent Hogan et Billy Warner se trouvaient dans les

deux cages à poule sur la gauche de Nick. Mike Childress était dans l'une des

deux autres, sur la droite. La quatrième était vide. Et si elle l'était, c'était

que Ray Booth, le type à la bague rouge, avait pris la poudre d'escampette.

– Hé, p'tit con, lança

Childress. Hé, sale petit con ! Tu sais ce qui va t'arriver quand on va

sortir d'ici ? Hein ? Tu sais ce qui va t'arriver ?

– Ben moi, je vais t'arracher

les couilles et te les faire bouffer, jusqu'à ce que tu t'étrangles, hurla

Billy Warner. Tu comprends ?

Vince Hogan ne disait rien. Mike

et Billy ne le portaient pas dans leur cœur ce jour-là, 23 juin, jour où l'on

allait les transférer à la prison du comté de Calhoun, en attendant leur procès.

Le shérif Baker avait un peu tarabusté Vince qui avait finalement craché le

morceau. Mais Baker avait expliqué à Nick qu'au moment du procès, devant le

jury, ce serait la parole de Nick contre celle des trois autres – quatre plutôt,

s'ils rattrapaient Ray Booth.

Ces derniers jours Nick avait

appris à respecter le shérif John Baker. C'était un ancien fermier dont les

cent quinze kilos lui avaient naturellement valu le surnom de Big Bad John. Baker

avait confié à Nick le nettoyage des cellules, pour compenser la perte de son

salaire d'une semaine, mais ce n'était pas pour cette raison que Nick le

respectait. C'était parce qu'il n'avait pas hésité à s'en prendre à ces hommes

qui l'avaient battu et volé. Et qu'il l'avait fait comme si Nick eût été le

rejeton d'une des meilleures familles de la petite ville, alors qu'il n'était

qu'un vagabond sourd-muet. Nick savait parfaitement que, dans cette région

proche du Mexique, plus d'un shérif l'aurait plutôt envoyé moisir six mois au

trou.

Ils s'étaient d'abord rendus à la

scierie où Vince Hogan travaillait, dans la voiture personnelle de Baker, une

camionnette Power Wagon, au lieu de la voiture de patrouille du comté. Il y

avait un fusil sous le tableau de bord (« Toujours avec le cran de sûreté,

et toujours chargé », avait dit Baker) et un gyrophare que le shérif

posait sur le tableau de bord quand il se déplaçait pour des raisons de service.

Il l'avait mis en marche quand ils étaient arrivés à la scierie, deux jours

plus tôt.

Baker s'était raclé la gorge, avait

craché par la fenêtre, s'était mouché, puis avait essuyé ses yeux rouges avec

un mouchoir. Sa voix faisait un bruit de corne de brume. Nick ne pouvait pas l'entendre

naturellement mais ce n'était pas nécessaire. Manifestement, le shérif avait

attrapé un mauvais rhume.

– Bon, quand on le voit, je

l'attrape par le bras, avait dit Baker. Je te demande : « C'est

celui-là ? » Tu me fais signe que oui. Je m'en fous si c'est lui ou

pas. Tu fais signe que oui. Compris ?

Nick hocha la tête. Il avait

compris.

Les pieds dans la sciure jusqu'aux

chevilles, Vince rabotait des planches. Il fit un sourire gêné à John Baker et

du coin de l'œil il regarda Nick, debout à côté du shérif. Le visage de Nick

portait encore de nombreuses traces de coups.

– Salut, Big John, qu'est-ce

que tu fais avec ce type ?

Les autres ouvriers suivaient

attentivement la scène, les yeux braqués sur Nick, puis sur Vince, puis Baker, puis

la même chose en sens contraire, comme s'ils suivaient une sorte de partie de

tennis à trois, passablement complexe à en juger par leur expression. L'un d'eux

cracha un long filet de tabac à chiquer Honey Cut dans la sciure fraîche et s'essuya

le menton du revers de la main.

Baker saisit Vince Hogan par le

bras, un bras mou et bronzé, et le tira vers lui.

– Hé ! qu'est-ce qui t'arrive,

Big John ?

Baker se tourna vers Nick pour qu'il

puisse voir ses lèvres.

– Il était avec les autres ?

Nick hocha la tête sans

hésitation et montra Vince du doigt.

– Qu'est-ce qui se passe ?

protesta encore Vince. Je ne connais pas ce petit connard, juré craché.

– Alors, comment tu sais que

c'est un connard ? Allez, Vince, je t'emmène faire un petit tour à l'ombre.

Bien gentiment. Tu peux envoyer un gars chercher ta brosse à dents.

Vince râlait quand le shérif le

fit asseoir dans la camionnette. Il râlait encore sur le chemin du

retour. Il

râlait toujours quand le shérif le boucla derrière les barreaux et le laissa

mijoter quelques heures dans son jus. Et Baker n'avait pas pris la peine de lui

expliquer que tout ce qu'il dirait pourrait être retenu contre lui.

– Ça l'aurait embrouillé, avait-il

dit à Nick.

Quand Baker était revenu, aux

alentours de midi, Vince avait trop faim et trop peur pour continuer à râler. Et

il avait tout craché.

Mike Childress était au trou sur

le coup d'une heure, et Baker avait pincé Billy Warner chez lui au moment où il

chargeait le coffre de sa vieille Chrysler pour partir en balade – pour un bon

bout de temps, à voir toutes ces valises et ces boîtes de carton remplies de

bouteilles. Mais quelqu'un avait prévenu Ray Booth, et Ray avait eu le bon sens

de se remuer les pieds un peu plus vite.

Baker emmena Nick chez lui où sa

femme l'invita à partager leur dîner. Dans la voiture, Nick avait écrit sur son

bloc-notes : *« Je suis sûr que c'est son frère. Je regrette. Comment*

est-ce qu'elle prend ça ? »

– Ça se tassera, répondit

Baker d'une voix presque officielle, très sérieux derrière son volant. Elle a

sans doute un peu pleuré, mais elle connaît son frère. Et elle sait bien qu'on

choisit pas sa famille.

Jane Baker était une jolie petite

femme. De fait, elle avait pleuré. Nick se sentit mal à l'aise en voyant ses

yeux cernés. Mais elle lui serra la main amicalement et lui dit :

– Je suis bien contente de

faire votre connaissance, Nick. Et je m'excuse vraiment pour tous vos problèmes.

Je me sens responsable, vous savez.

Nick fit signe qu'il avait

compris et commença à se dandiner d'une jambe sur l'autre, affreusement gêné.

– Je lui ai donné du boulot,

expliqua Baker à sa femme. Le poste est un vrai bordel depuis que Bradley est

parti à Little Rock. Il pourra faire de la peinture, mettre un peu d'ordre. De

toute façon, il va falloir qu'il reste par ici un petit bout de temps – pour le…

tu sais…

– Le procès, oui

répondit-elle.

Un instant le silence fut si lourd

que même Nick en fut mal à l'aise.

– J’espère que vous aimez le

jambon, Nick, reprit la jeune femme avec une gaieté un peu forcée. Parce que c’est

tout ce qu’il y a, avec un peu de maïs et de la salade de chou. Ma salade de

chou ne sera jamais aussi bonne que celle que lui faisait sa mère. C’est ce qu’il

dit, en tout cas.

Nick se frotta le ventre et

sourit.

Au dessert (tarte aux fraises – Nick,

qui n’avait pas tellement mangé ces dernières semaines, en prit deux parts), Jane

Baker dit à son mari :

– Ton rhume n’a pas l’air d’aller

mieux. Tu travailles trop. Et tu as un appétit d’oiseau.

Baker regarda son assiette d’un

air coupable, puis haussa les épaules.

– Je peux bien perdre

quelques kilos, dit-il en palpant son double menton.

Nick les regardait et se

demandait comment deux personnes de tailles aussi différentes pouvaient s'accommoder

au lit. Ils doivent y arriver quand même, pensa-t-il en souriant intérieurement.

En tout cas, ils ont l'air de s'entendre. Et de toute façon, ce ne sont pas mes

affaires.

– Tu es tout rouge. Tu as de

la fièvre ?

– Non… bon, peut-être un peu.

– Alors, tu ne sors pas ce

soir. Tu m'entends ?

– Ma chérie, j'ai des

pensionnaires. Ils n'ont peut-être pas particulièrement besoin d'être

surveillés, mais il faut quand même leur donner à manger et à boire.

– Nick peut s'en charger, dit-elle

d'une voix décidée. Va te coucher. Et essaye d'oublier tes insomnies.

– Nick ne peut pas y aller

répondit-il mollement. Il est sourd-muet. Et en plus il ne travaille pas pour

la police.

– Tu n'as qu'à le prendre

comme adjoint.

– Mais il n'est pas d'ici !

– Tout le monde s'en fiche

dit Jane Baker d'un ton qui ne souffrait pas de réplique. Allez, John, fais ce

que je te dis.

Elle se leva et commença à

débarrasser la table.

C'est ainsi que Nick Andros, prisonnier

du shérif de Shoyo, devenait son adjoint moins de vingt-quatre heures plus tard.

Alors qu'il s'apprêtait à se rendre au bureau du shérif, Baker revint dans le

salon, attifé d'une robe de chambre usée jusqu'à la corde qui lui donnait l'air

d'un fantôme. Il avait l'air embarrassé d'être vu dans cette tenue.

– J'aurais jamais dû me

laisser faire, dit-il. Mais je me sens vraiment mal foutu. J'ai la poitrine

complètement prise et j'ai l'impression de brûler comme un fourneau. Sans

parler des jambes, en coton.

Nick fit un geste de sympathie.

– Mon adjoint est parti. Bradley

Caide et sa femme sont allés s'installer à Little Rock quand leur bébé est mort.

Mort dans son berceau. Une histoire horrible. Je les comprends.

Nick pointa le pouce vers sa poitrine.

– T'en fais pas, mon gars, tout

ira bien. Mais tu fais attention quand même. Il y a un 45 dans le troisième

tiroir de mon bureau. Ne le prends pas avec toi quand tu vas dans le

bloc des

cellules. Et laisse aussi les clés dans le bureau. Compris ?

Nick fit signe que oui.

– Si tu dois y aller, garde

tes distances. S'il y en a un qui joue les malades, ne tombe pas dans le

panneau. C'est le plus vieux truc du monde. De toute façon, si un type est

vraiment malade, le docteur Soames pourra passer le voir demain matin. Je serai

là.

Nick sortit le bloc-notes de sa

poche et se mit à écrire :

– *Merci de me faire*

confiance. Merci de les avoir bouclés.

Baker lut attentivement le

message.

– T'es vraiment un drôle de

petit gars. D'où est-ce que tu viens ? Comment ça se fait que tu te balades

tout seul comme ça ?

– *Une longue*

histoire. Je vais écrire tout ça ce soir si vous voulez.

– D'accord. Tu sais que j'ai

transmis ton nom au fichier central ?

Nick s'en doutait. Les formalités

habituelles. Mais il n'avait rien à craindre.

– Jane va commander quelque

chose pour le dîner de tes pensionnaires. Ils vont dire que la police les a

martyrisés si on leur donne pas à manger.

– *Dites-lui de prévenir*

le livreur d'entrer directement. Je n'entendrai pas s'il frappe à la porte.

– D'accord. Tu trouveras un

lit dans le coin du bureau. Plutôt dur, mais les draps sont propres. Et fais

attention à toi, Nick. Tu ne peux pas appeler si tu as des problèmes.

– *Je sais me débrouiller.*

– Ouais, je crois bien. J'aurais

quand même préféré prendre un type du coin…

Il s’interrompit lorsque sa femme

entra.

– Tu es encore en train d’embêter

ce pauvre garçon ? Laisse-le s’en aller maintenant, avant que mon crétin

de frère ne vienne les libérer.

Baker eut un petit rire amer.

– Il doit être au Tennessee,

à présent, dit-il en poussant un long soupir qui s’éteignit en une quinte de

toux sonore et grasse. Je crois que je vais me coucher, Jane.

– Je t’apporte des aspirines

pour faire baisser la fièvre.

Alors qu’elle montait l’escalier

avec son mari, elle se retourna vers Nick :

– Je suis bien contente d’avoir

fait votre connaissance, Nick. Malgré les circonstances. Faites attention à

vous, comme il vous a dit.

Nick la salua en s’inclinant. Elle

lui répondit par une sorte de petite révérence. Il crut voir des larmes briller

dans ses yeux.

Un petit gars

boutonneux et curieux, dans une veste blanche constellée de taches de graisse, vint

apporter trois plateaux à peu près une demi-heure après que Nick eut regagné la

prison. Nick lui fit signe de poser les plateaux sur le lit et commença à

griffonner sur son bloc-notes :

– *Tout a été payé ?*

Le livreur lut avec toute la

concentration d'un élève studieux qui s'apprête à attaquer *Moby-Dick*.

– Oui, répondit-il. Le

shérif a une ardoise chez nous. Alors, comme ça tu peux pas parler ?

Nick secoua la tête.

– Saloperie, dit le livreur

qui sortit sans demander son reste, comme si c'était contagieux.

Nick prit les plateaux un par un

et les poussa sous la grille de chaque cellule avec un manche à balai.

Il leva la tête à temps pour lire

sur les lèvres de Mike Childress :

– Trou du cul.

Nick lui montra son index en

souriant.

– Tu vas voir où je te mets

mon doigt, connard, dit Childress avec un sourire méchant. Quand je sors d'ici,

je vais…

Nick se retourna et ne vit pas le

reste.

De retour dans le bureau, assis

dans le fauteuil de Baker, il posa son bloc-notes au centre du sous-main, réfléchit

un moment, puis se mit à écrire :

*Histoire de ma vie*

*Par*

Il s'arrêta, un petit sourire sur

les lèvres. Il s'était déjà trouvé dans de drôles d'endroits, mais il n'aurait

jamais cru se voir un jour dans le bureau d'un shérif, chargé de surveiller

trois hommes qui lui avaient flanqué une raclée, en train d'écrire l'histoire

de sa vie. Puis il recommença à écrire ;

*Je suis né*

à Caslin, dans le Nebraska, le 14 novembre 1968. Mon père avait une ferme. Il

devait de l'argent a trois banques. Ma mère était enceinte de moi depuis six

mois et mon père l'emmenait voir le médecin en ville quand la direction de son

camion a lâché. Il est allé dans le fossé. Mon père a eu une crise cardiaque et

il est mort.

*Trois mois*

plus tard, ma mère a accouché et je suis né comme je suis. Un sale coup pour

elle, après la mort de son mari.

*Elle a*

continué à s'occuper de la ferme jusqu'en 1973, puis elle a dû l'abandonner aux

« magouilleurs », comme elle les appelait. Elle n'avait pas de

famille, mais elle a écrit à des amis de Big Springs, dans l'Iowa. L'un

d’eux

lui a trouvé du travail dans une boulangerie. Nous avons habité là-bas jusqu’en

1977, quand elle est morte dans un accident. Un type en moto l’a renversée un

jour qu’elle rentrait du travail. Ce n’était même pas sa faute. Défaillance des

freins. La malchance. Il ne roulait pas tellement vite. Les baptistes ont payé

l’enterrement de ma mère. Ensuite, ils m’ont envoyé à l’orphelinat des Enfants

de Jésus-Christ, à Des Moines. C’est là que j’ai appris à lire et à écrire…

Il s’arrêta. Il

avait mal à la main de tant écrire. Mais il y avait autre chose aussi. Il se

sentait mal à l’aise de revivre toute cette histoire. Il se leva pour aller

jeter un coup d’œil dans les cellules. Childress et Warner dormaient. Vince

Hogan était debout derrière la grille de sa cellule. Il fumait une cigarette et

regardait de l’autre côté du couloir la cellule vide où Ray Booth aurait dû se

trouver s’il n’avait pas pris la fuite. Hogan avait l’air d’avoir pleuré, comme

avait pleuré autrefois ce petit bonhomme abandonné de tous, ce petit sourd-muet,

Nick Andros. Il avait appris un mot au cinéma, quand il était encore enfant :

INCOMMUNICADO. Un mot qui avait toujours eu une résonance

fantastique pour Nick,

un mot terrible qui cognait dans sa tête, un mot qui résumait toute la peur de

celui qui vit à l'extérieur du monde des gens normaux, qui ne vit que dans son

âme. Il avait été INCOMMUNICADO toute sa vie.

Il se rassit et relut la dernière

ligne. *C'est là que j'ai appris à lire et à écrire.* Mais ce n'était pas

aussi simple. Il vivait dans un monde de silence. L'écriture était un code. Pour

parler, il fallait remuer les lèvres, ouvrir et refermer la bouche, faire danser

sa langue. Sa mère lui avait appris à lire sur les lèvres. Elle lui avait

appris à écrire son nom en grosses lettres maladroites. *C'est ton nom*, avait-elle

dit. *C'est toi Nicky*. Mais naturellement, elle l'avait dit silencieusement

pour lui, des mots sans signification. Il avait commencé à comprendre quand

elle avait montré la feuille de papier, puis lui avait touché la poitrine. Le

pire pour lui n'était pas de vivre dans un monde de cinéma muet; le pire, c'était

d'ignorer le nom des choses. Ce n'est qu'à quatre ans qu'il avait véritablement

commencé à comprendre que les choses avaient des noms. Et il n'avait su qu'à l'âge

de six ans que ces grandes affaires vertes que l'on voyait dehors s'appelaient

des *arbres.* Il aurait voulu le savoir, mais personne n'avait pensé à le

lui dire et il n'avait aucun moyen pour le demander : il était

INCOMMUNICADO.

Lorsqu'elle était morte, la

régression avait été presque totale. L'orphelinat était un lieu de silence

angoissant où des petits garçons chétifs aux visages grimaçants se moquaient de

son silence ; deux camarades couraient vers lui, l'un les mains collées

sur la bouche, l'autre sur les oreilles. Pourquoi ? Sans aucune raison. Si

ce n'est peut-être que, dans la vaste classe des victimes, il existait une

sous-classe, celle des victimes des victimes.

Il avait cessé de *vouloir* communiquer. Son esprit avait commencé à rouiller, à se désintégrer. Il errait

comme un somnambule, regardant ces choses sans nom qui remplissaient le monde. Il

voyait les enfants dans la cour remuer les lèvres, ouvrir et refermer la bouche,

agiter leurs langues dans la danse rituelle de la parole. Et il lui arrivait de

rester à contempler un nuage pendant une bonne heure.

Puis Rudy était arrivé. Un homme

fort, chauve, le visage couturé de cicatrices. Un mètre quatre-vingt-quinze, autant

dire dix pour ce petit avorton de Nick Andros. Ils s'étaient rencontrés pour la

première fois dans une salle de jeu au sous-sol : une table, six ou sept

chaises et une télévision qui fonctionnait quand elle voulait bien. Rudy s'était

accroupi pour que ses yeux soient à peu près au même niveau que ceux de Nick. Puis

il avait posé ses grosses mains calleuses sur sa bouche, ses oreilles.

*Je suis sourd-muet.*

Nick s'était retourné, maussade :

Qu'est-*ce que ça peut me foutre ?*

Rudy lui avait donné une claque.

Nick était tombé. Sa bouche s'était

ouverte et des pleurs silencieux avaient commencé à rouler de ses yeux. Il ne

voulait pas être là avec ce monstre couvert de cicatrices, cet ogre avec sa

vilaine tête chauve. Il n'était pas sourd-muet, il se moquait de lui.

Rudy l'avait doucement remis sur

ses pieds pour le conduire vers la table, devant une feuille de papier. Rudy la

lui avait montrée du doigt. Nick l'avait regardée d'un air boudeur, puis s'était

retourné vers l'homme chauve en secouant la tête. Rudy lui avait montré à nouveau

la feuille blanche. Il avait sorti un crayon de sa poche et l'avait tendu à

Nick. Nick l'avait laissé tomber sur la table, comme s'il lui avait brûlé les

doigts, et il avait encore secoué la tête. Rudy avait montré le crayon, puis

Nick, puis le papier. Nick avait secoué la tête. Et Rudy lui avait donné une

claque.

Encore des larmes silencieuses. Le

visage balafré le regardait, vide de toute expression, si ce n’est une infinie

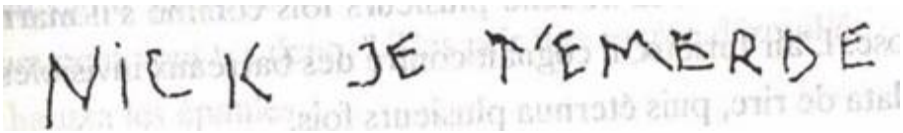
patience. Rudy montrait le papier. Le crayon.

Et Nick

avait fini par prendre le crayon dans son poing. Il avait écrit les quelques

mots qu'il savait encore, récupérés quelque part dans le mécanisme rouillé de

sa mémoire.



Puis il avait

cassé le crayon en deux et avait regardé Rudy droit dans les yeux, plein d'arrogance.

Rudy souriait. Tout à coup, il s'était penché au-dessus de la table pour poser

les mains sur la tête de Nick, des mains chaudes et douces. Nick ne se

souvenait pas de la dernière fois qu'on l'avait touché avec autant d'amour. Sa

mère le touchait ainsi, autrefois.

Rudy avait retiré ses mains, ramassé

le bout de crayon, retourné la feuille. Et il lui avait encore montré cette

feuille blanche. Encore. Et encore. Finalement, Nick avait compris.

*Tu es cette page blanche*.

Nick s'était mis à pleurer.

Et Rudy était revenu s'occuper de

lui pendant six ans.

*… j'ai appris à lire et à*

écrire. Un homme, Rudy Sparkman, est venu m'aider. J'ai eu beaucoup de chance

qu'il soit là. En 1984, l'orphelinat a dû fermer. La plupart des enfants ont

trouvé des familles d'accueil, mais pas moi. J'aurais voulu rester avec Rudy, mais

il était en Afrique, pour le Peace Corps.

*Alors je me*

suis sauvé. Comme j'avais seize ans, ils ne m'ont sans doute pas

tellement cherché.

Je pensais que je pourrais m'en tirer si je ne faisais pas de bêtises. Et jusqu'à

présent, je m'en suis assez bien tiré. J'ai suivi des cours par correspondance.

Rudy m'avait toujours dit que l'instruction était ce qu'il y avait de plus

important. Quand j'aurai trouvé un endroit où m'installer, je passerai mes

examens. Ça ne devrait pas être trop difficile. J'aime apprendre. J'irai

peut-être un jour à l'université. Je sais que ça paraît un peu bizarre qu'un

sourd-muet comme moi pense faire des études universitaires, mais je crois que c'est

possible. Voilà mon histoire.

Le lendemain, Baker

était arrivé vers sept heures trente. Nicky vidait les corbeilles à papier. Le

shérif avait l'air d'aller mieux.

– *Comment allez-vous ?*

avait écrit Nick.

– Plutôt bien. Grosse fièvre

jusqu'à minuit. La pire depuis mon enfance. L'aspirine ne faisait aucun effet. Jane

a voulu appeler le médecin, mais la fièvre est tombée vers minuit et demi. Ensuite,

j'ai très bien dormi. Et toi ?

Nick lui fit signe que tout s'était

bien passé en levant le pouce.

– Les pensionnaires ?

Nick ouvrit et referma sa bouche

plusieurs fois comme s'il marmonnait quelque chose. L'air furieux, il cognait

contre des barreaux invisibles.

Baker éclata de rire, puis

éternua plusieurs fois.

– T'aurais dû regarder la

télévision. Et puis, t'as écrit l'histoire de ta vie ? Nick lui fit signe

que oui et lui remit les deux feuillets. Le shérif s'assit et commença à lire

avec beaucoup d'attention. Quand il eut terminé, il lui lança un regard si

pénétrant que Nick baissa les yeux pour cacher sa gêne.

Quand il les releva, Baker était

en train de dire :

– Tu te débrouilles tout

seul depuis que tu as seize ans ? Il y a six ans que tu es en vadrouille ?

Nick fit signe que oui.

– Et tu as vraiment pris des

cours par correspondance ?

Nick reprit le bloc-notes.

– *J'avais beaucoup de*

retard. Quand l'orphelinat a fermé, je commençais à rattraper le temps perdu. J'ai

vu une annonce pour des cours par correspondance sur une boîte

d’allumettes. Je

me suis inscrit à l’école La Salle de Chicago. Il me reste trois cours à

prendre.

– Lesquels ? demanda

Baker qui se retourna ensuite vers les cellules. Vos gueules là-dedans ! Vous

aurez votre café quand ça me plaira, pas avant !

Nick écrivait :

– *Géométrie. Maths. Une*

langue étrangère. C’est ce qui me manque pour entrer à l’université.

– Une langue

étrangère. Tu veux dire, comme le français ? L’allemand ? L’espagnol ?

Nick hocha la tête.

– Ben ça alors ! fit

Baker en éclatant de rire. Un sourd-muet qui apprend une langue étrangère !

Excuse-moi, mon gars, je voulais pas me moquer de toi. Tu comprends ?

Nick sourit.

– Mais pourquoi que t’es

toujours en vadrouille ?

– *Quand j’étais mineur, je*

n’osais pas rester trop longtemps au même endroit. J’avais peur qu’on me mette

dans un autre orphelinat. Quand j’ai été assez grand pour chercher un travail

régulier, la situation économique n’était pas très bonne. On disait que la

Bourse s'était cassé la gueule, mais comme je suis sourd, je n'ai rien entendu

(ha, ha).

– Sûr que les gens se fichent

de tout aujourd'hui. Pour un travail régulier, je vais peut-être pouvoir te

trouver quelque chose par ici, à moins que ces connards t'aient vraiment

dégoûté de Shoyo et de l'Arkansas. Mais… on n'est pas tous comme ça.

Nick fit signe qu'il avait

compris.

– Comment vont tes dents ?

T'as pris une sacrée dérouillée.

Nick haussa les épaules.

– Tu as pris les pilules du

docteur ?

Nick leva deux doigts.

– Écoute, il faut que je

remplisse des papiers maintenant. Tu continues ton travail. On parlera plus

tard.

Le docteur

Soames, l'homme qui avait failli écraser Nick, arriva vers neuf heures et demie.

C'était un homme dans la soixantaine, cheveux blancs hirsutes, cou de poulet, yeux

bleus très vifs.

– Big John m'a dit que vous

saviez lire sur les lèvres. Il veut aussi vous trouver un emploi. Alors il vaut

mieux que je m'assure que vous n'allez pas lui claquer entre les pattes. Mettez-vous

torse nu.

Nick déboutonna sa chemise bleue

et l'enleva.

– Nom de Dieu, mais dans

quel état ils l'ont mis ! dit Baker.

– Ça, ils n'ont pas perdu

leur temps, répondit Soames en examinant Nick. Mon garçon, ils vous ont presque

arraché le nichon gauche.

Il montrait une croûte en forme

de croissant, juste au-dessus du mamelon. L'abdomen et la cage thoracique de

Nick ressemblaient à un lever de soleil dans le Grand Nord canadien. Soames le

palpa de part en part, puis examina longuement ses pupilles. Finalement, il

regarda ce qui lui restait de ses dents de devant, seul endroit où il avait

vraiment mal maintenant, malgré ses bleus spectaculaires.

– Ça doit vous faire un mal

de chien, dit-il, et Nick hocha la tête tristement. Elles vont tomber. Vous…

Le médecin éternua trois fois.

– Excusez-moi.

Il remettait déjà ses instruments

dans sa sacoche de cuir noir.

– Vous n'avez rien de cassé,

mon jeune ami, à part vos dents bien sûr. Tout ira bien, à condition que le

tonnerre ne vous tombe pas sur la tête et que vous n'alliez plus jamais prendre

un verre chez Zack. Dites-moi, si vous ne pouvez pas parler, c'est à cause d'une

malformation congénitale, ou bien de votre surdité ?

– *Malformation*

congénitale, écrivit Nick.

Vraiment pas de veine. Heureusement

que le bon Dieu n'a pas décidé de vous frire la cervelle en plus. Vous pouvez

remettre votre chemise.

Nick s'exécuta. Il aimait ce

médecin. À sa façon il ressemblait beaucoup à Rudy Sparkman. Rudy lui avait

raconté un jour que Dieu avait donné à tous les sourds-muets cinq

centimètres

de plus au-dessous de la ceinture pour compenser le petit truc qui leur

manquait au-dessus du cou.

– Je vais dire au pharmacien

de vous redonner des comprimés. Et ce gros-là paiera la note.

– Eh ! dit John Baker.

– Vous n'allez pas me faire

pitié, shérif, je sais que vous êtes plein aux as.

Le médecin éternua de nouveau, s'essuya

le nez, fouilla dans sa sacoche et en sortit un stéthoscope.

– Vous feriez mieux de vous

tenir tranquille, docteur. Sinon, je vous fais boucler pour ivresse sur la voie

publique, dit Baker en souriant.

– J'aimerais voir ça. Un de

ces jours, vous ouvrirez trop votre grande gueule et vous finirez par tomber

dedans. Enlevez votre chemise John, on va voir si vos tétines sont aussi

grosses qu'avant.

– Enlever ma chemise ? Pourquoi ?

– Parce que votre femme veut

que je vous examine, voilà tout. Elle pense que vous êtes malade et elle ne

veut pas vous voir crever, je me demande pourquoi d'ailleurs. Je lui ai

pourtant souvent dit que nous n'aurions plus besoin de nous cacher pour

fricoter ensemble si vous étiez à cinq pieds sous terre. Allez, Johnny. Montrez-nous

votre bedaine.

– C'était simplement un

rhume, grommela Baker en déboutonnant sa chemise. Je me sens bien ce matin. Et

je vous jure, Ambrose, vous avez l'air bien plus malade que moi.

– On se tait, c'est le

docteur qui commande, dit Soames en se retournant vers Nick. Un rhume drôlement

contagieux. M^me^ Lathrop est malade, et toute la famille Richie.

Même ces minables de Barker Road sont en train de perdre ce qu'il leur restait

de cervelle dans leurs mouchoirs. Et notre brave Billy Warner tousse lui aussi

dans sa cage.

Baker avait réussi à s'extirper

de son maillot de corps.

– Eh bien, qu'est-ce que je

vous disais ? Est-ce qu'il n'a pas des nichons fantastiques ? Si j'étais

plus jeune, il me donnerait des envies.

Baker eut un sursaut quand le

stéthoscope toucha sa poitrine.

– Nom de Dieu, c'est froid !

Qu'est-ce que vous faites avec votre engin, vous le mettez au congélateur ?

– Respirez, dit Soames en

fronçant les sourcils. Expirez maintenant.

L’expiration de Baker se transforma en un petit toussotement.

Soames ausculta longuement le

shérif. Devant et derrière. Puis il rangea son stéthoscope et prit un

abaisse-langue pour lui examiner la gorge. L'examen terminé, il cassa l'abaisse-langue

en deux et le jeta dans la corbeille.

– Et alors ? demanda

Baker.

Soames enfonça les doigts de sa

main droite dans le cou de Baker, sous la mâchoire. Baker recula en grimaçant.

– Pas la peine de demander

si ça fait mal, dit Soames. John, rentrez chez vous et couchez-vous. Ce n'est

pas un conseil, c'est un ordre.

Le shérif tiquait un peu.

– Ambrose, dit-il

tranquillement, vous savez bien que c'est impossible. J'ai trois prisonniers

que je dois emmener à Camden cet après-midi. J'ai laissé le petit gars avec eux

hier soir, mais ce n'était pas une idée très brillante, et je ne veux pas recommencer.

Il est muet. Si j'avais eu toute ma tête, je n'aurais jamais décidé ça hier

soir.

– Oubliez ces pauvres types,

John, et occupez-vous de vos problèmes. Parce que vous en avez. Une infection

des voies respiratoires, et pas piquée des vers si j'en crois mes oreilles, avec

de la fièvre en plus. Vos tuyaux sont malades, Johnny, et pour être bien franc,

ce n'est pas une plaisanterie avec un homme qui trimbale toute cette viande

avec lui. Allez vous coucher. Si vous vous sentez bien demain matin

débarrassez-vous de vos types. Ou mieux, demandez à la police de l'État de

venir les chercher.

Baker se tourna vers Nick, comme

pour s'excuser :

– Tu sais, je me sens

vraiment crevé. Peut-être qu'avec un peu de repos…

– *Rentrez chez vous et*

restez au lit. Je vais faire attention. Et puis, je dois gagner assez d'argent

pour payer les calmants.

– Rien de tel qu'un

drogué en manque pour travailler, dit Soames en ricanant.

Baker prit les deux feuilles de

papier où Nick racontait sa vie.

– Je peux les faire lire à

Jane ? Elle te trouve très sympathique, Nick.

– *Naturellement, elle est*

très gentille.

– Ça, tu peux le dire,

dit Baker en reboutonnant sa chemise. Je sens que la fièvre revient, et très

fort. Je croyais qu'elle avait foutu le camp.

– Prenez de l'aspirine, dit

Soames en bouclant sa sacoche. C'est cette infection des ganglions que je n'aime

pas du tout.

– Tu trouveras une boîte de

cigares dans le tiroir du bas, dit Baker. La petite caisse. Passe prendre tes

médicaments quand tu iras déjeuner. Ces pauvres cons n'ont pas grand-chose dans

le pantalon. Ils devraient se tenir à carreau. Laisse un reçu dans la boîte

pour l'argent que tu prends. Je vais appeler la police de l'État et tu seras débarrassé

de ces types avant ce soir.

Nick leva le pouce en l'air.

– Je te fais drôlement

confiance. Pourtant, je te connais pas très bien. Mais Jane dit que ça ira. Tu

as la tête sur les épaules.

Nick hocha la tête.

Jane Baker était arrivée vers six

heures, hier soir, avec un petit plat qu'elle avait préparé pour lui et un

litre de lait.

– *Merci beaucoup. Comment*

va votre mari ?

Elle se mit à rire, petite femme

aux cheveux châtains jolie dans sa chemise à carreaux et ses jeans délavés.

– Il voulait venir lui-même,

mais je l'en ai empêché. Il avait tellement de fièvre cet après-midi que j'ai

eu vraiment peur. Mais il ne fait presque plus de température ce soir. Je pense

que c'est la police de l'État qui lui a provoqué une poussée de fièvre. John a

l'habitude de piquer une crise chaque fois qu'il a affaire aux types de la

police de l'État… Ils lui ont dit qu'ils ne pouvaient envoyer personne chercher

ses prisonniers avant neuf heures demain matin. Beaucoup de monde en congé de

maladie, au moins vingt. Et ceux qui étaient de service ont passé leur temps à

transporter des malades à l'hôpital, à Camden ou même à Pine Bluff. On dirait

une épidémie. Et j'ai l'impression que le docteur Ambrose Soames est bien plus

inquiet qu'il ne le dit.

Elle avait l'air inquiète elle

aussi. Puis elle sortit de sa poche les deux feuillets pliés en deux.

– Quelle histoire, dit-elle

d'une voix douce. Vous n'avez vraiment pas eu de chance… Et la manière dont

vous avez surmonté vos handicaps, c'est tout simplement extraordinaire. Je

voudrais m'excuser encore pour mon frère.

Embarrassé, Nick se contenta de

hausser les épaules.

– J'espère que vous allez

rester à Shoyo. Mon mari vous aime bien. Et moi aussi. Faites attention à ces

types.

– *Je vais faire attention.*

Dites au shérif que j'espère qu'il va aller mieux.

– Je vais le lui dire.

Elle sortit. Nick passa une nuit

agitée, se levant de temps en temps pour aller jeter un coup d'œil sur ses

trois pensionnaires. Non, ils ne roulaient plus des mécaniques maintenant, à

dix heures, ils étaient tous endormis. Deux types vinrent voir si tout allait

bien et Nick remarqua que tous les deux paraissaient enrhumés.

Il fit des rêves étranges, et

tout ce dont il put se rappeler lorsqu'il se réveilla fut qu'il marchait dans

un immense champ de maïs vert, à la recherche de quelque chose, mais tenaillé

par la peur d'une autre chose qui semblait être derrière lui.

Il se réveilla

tôt et se mit à balayer méticuleusement le couloir qui séparait les deux

rangées de cellules, sans s'occuper de Billy Warner et de Mike

Childress. Au

moment où il allait sortir, Billy se mit à crier derrière lui :

– Ray va revenir tu sais. Et

quand il va t'attraper, ça te suffira plus à être sourd-muet, tu voudras sûrement

être aveugle en plus !

Nick, le dos tourné, ne comprit

pas.

De retour au bureau, il prit un

vieux numéro de la revue Time. Il pensa un instant poser les pieds sur le

bureau, mais y renonça aussitôt, au cas où le shérif viendrait faire un tour.

À huit heures, il se demandait un

peu inquiet si le shérif Baker n'avait pas fait une rechute durant la nuit. Il

aurait dû être là, prêt à remettre les trois prisonniers à la police de l'État.

Et puis, son estomac commençait à faire de drôles de bruits. Le livreur du

restaurant n'était pas venu et Nick regarda le téléphone d'un air de dépit. Il

aimait beaucoup la science-fiction et s'achetait parfois de vieux livres à

moitié déchirés, découverts sur les étagères poussiéreuses des brocanteurs de

campagne. Et il se surprit à penser, mais ce n'était pas la première fois, que

ce serait vraiment un grand jour pour les sourds-muets du monde

quand apparaîtraient

ces téléphones à écran dont on parlait un peu partout.

À neuf heures moins le quart, il

se sentit vraiment mal à l'aise et s'avança vers la porte pour voir ce qui se

passait dans le bloc des cellules.

Billy et Mike étaient tous les

deux debout derrière leurs grilles. Ils cognaient depuis un bon bout de temps

déjà sur les barreaux avec leurs chaussures… ce qui prouvait simplement que les

gens qui ne peuvent pas parler ne constituent qu'un faible pourcentage des

connards du monde. Vince Hogan était couché. Il tourna simplement la tête et

regarda fixement Nick. Son visage était pâle, à l'exception de ses joues, très

rouges, et de deux taches noires sous ses yeux. De la sueur perlait sur son

front. À voir son regard fiévreux et apathique, Nick comprit que l'homme était

malade. Son inquiétude grandit encore.

– Hé, connard, c'est pour

quand le petit déjeuner ? gueula Mike. Et j'ai bien l'impression que Vince

aurait besoin de voir le toubib. Ça lui réussit pas de trop parler, pas vrai, Bill ?

Bill n'était pas d'humeur à

plaisanter.

– Je regrette ce que je t'ai

dit tout à l'heure. Vince est malade, tu peux me croire. Il a besoin de voir un

toubib.

Nick fit signe qu'il avait

compris et ressortit. Il se rassit derrière le bureau et prit le bloc-notes :

– *Shérif Baker, ou celui*

qui lira ce mot : Je suis allé chercher à manger pour les prisonniers et

voir si je peux trouver le docteur Soames pour Vincent Hogan. Ce n'est pas de

la comédie, il a l'air vraiment malade.

*Nick Andros*.

Il détacha la

feuille et la laissa sur le bureau. Puis il glissa le bloc-notes dans sa poche

et sortit dans la rue.

La première chose qui le frappa

fut la chaleur tranquille du matin et l'odeur des plantes qui embaumaient la

rue. L'après-midi allait être torride. Un de ces jours où les gens préfèrent

faire leurs courses très tôt pour rester tranquilles l'après-midi. Mais la

grand-rue de Shoyo paraissait étrangement déserte ce matin-là, comme un

dimanche.

Devant les magasins, la plupart

des places de stationnement étaient vides. Quelques voitures quelques camions

de ferme circulaient dans la rue mais pas beaucoup. La quincaillerie avait l'air

d'être ouverte, mais les stores de la banque étaient encore fermés, alors qu'il

était plus de neuf heures.

Nick tourna à droite. Le

restaurant se trouvait cinq rues plus loin. Il allait traverser la troisième

quand il vit la voiture du docteur Soames qui remontait lentement la rue dans

sa direction en zigzaguant un peu, comme épuisée. Nick fit de grands gestes, crut

un moment que Soames n'allait pas s'arrêter mais le médecin s'approcha finalement

du trottoir et se gara en biais, obstruant près de la moitié de la rue. Il ne

sortit pas, mais resta assis derrière son volant. Nick eut un coup quand il le

vit. Soames avait vieilli de vingt ans depuis qu'il l'avait vu pour la dernière

fois en train de bavarder avec le shérif. L'épuisement sans doute, mais l'épuisement

ne pouvait quand même pas expliquer une transformation aussi radicale. Le

médecin sortit alors un mouchoir froissé de sa poche, comme un vieux

prestidigitateur blasé fait un tour qui ne l'intéresse plus guère, et éternua

plusieurs fois. Puis il se laissa aller contre l'appui-tête, la bouche

entrouverte, pour reprendre son souffle. Sa peau était jaune et cireuse,

comme

celle d'un mort, pensa Nick. Puis Soames ouvrit les yeux.

– Le shérif Baker est mort. Si

c'est pour ça que vous m'avez fait signe, eh bien tout est fini. Il est mort un

peu après deux heures ce matin. Jane est malade elle aussi.

Nick écarquillait les yeux. Mort,

le shérif Baker ? Mais sa femme était venue hier soir, et il se sentait

mieux. Et elle… elle était en pleine forme. Non, ce n'était pas possible.

– Oui, mort, répéta Soames, comme

si Nick avait pu dire ce qu'il pensait. Et il n'est pas le seul. J'ai signé

douze certificats de décès en douze heures. Et je connais vingt malades qui vont

être morts d'ici midi, si Dieu le veut. Mais j'ai bien l'impression que Dieu n'a

rien à y voir. Et je le soupçonne fort de ne pas vouloir se mêler de cette affaire.

Nick sortit le bloc-notes de sa

poche.

– *Qu'est-ce qu'ils ont*

tous ?

– Je ne sais pas, répondit

Soames en froissant lentement la feuille pour en faire une boule qu'il jeta

dans le caniveau. Mais tout le monde en ville semble avoir attrapé cette cochonnerie.

Je n'ai jamais eu aussi peur de ma vie. Et je suis malade moi aussi, même si c'est

surtout de la fatigue pour le moment. Je ne suis plus tout jeune. Toutes ces

heures debout, il faudra bien que je paye le prix.

Sa voix fatiguée, effrayée, avait

monté d'un cran. Heureusement, Nick ne put l'entendre.

– Et ça n'arrangera rien si

je me mets à pleurnicher.

Nick, qui n'avait pas du tout

compris que Soames avait envie de pleurnicher, le regarda d'un air médusé.

Soames prit une bonne minute pour

sortir de sa voiture en s'appuyant sur le bras de Nick. Sa main le serrait

comme celle d'un vieillard, une pression faible, mais presque frénétique.

– On va s'asseoir sur ce

banc, Nick. C'est agréable de vous parler. On vous l'a sûrement déjà dit.

Nick tendit la main dans la

direction de la prison.

– Ils ne vont pas s'envoler

et, s'ils ont attrapé cette saloperie, ce sont les derniers sur ma liste pour

le moment.

Ils s'assirent sur le banc vert

vif. Sur le dossier, une petite pancarte faisait de la réclame pour une

compagnie d'assurances locale. Soames leva un peu la tête pour recevoir en

plein visage les rayons du soleil.

– Frissons et fièvre. Depuis

à peu près dix heures hier soir. Non, les frissons ont commencé un peu plus

tard. Heureusement, pas de diarrhée.

– *Vous devriez aller vous*

coucher.

– Oui, je devrais, et c'est

ce que je vais faire. Mais je veux d'abord me reposer quelques minutes…

Il ferma les yeux et Nick crut qu'il

s'était endormi. Il se demandait s'il devait aller au restaurant pour rapporter

quelque chose à Billy et à Mike.

Puis le docteur Soames recommença

à parler, sans ouvrir les yeux. Nick observait ses lèvres.

– Les symptômes sont tous

très communs. Frissons. Fièvre. Maux de tête. Faiblesse générale. Manque d'appétit.

Miction douloureuse. Enflure des ganglions des aisselles et de l'aine. Respiration

difficile.

Il regardait Nick.

– Ce sont les symptômes du

rhume, de la grippe, de la pneumonie. Nous pouvons soigner tout cela, Nick. Sauf

quand le malade est très jeune ou très vieux, ou s'il a été affaibli par une

autre maladie, les antibiotiques finissent par en venir à bout. Mais pas cette

fois-ci. L'évolution est rapide ou lente. Aucune importance. On ne peut rien

faire. Cette chose monte, régresse, monte encore ; le malade est de plus

en plus faible ; l'enflure empire ; et finalement, c'est la mort. Quelqu'un

a fait une erreur quelque part… et ils essaient de le cacher à tout le monde.

Nick le regardait, incrédule. Avait-il

bien lu les mots sur les lèvres du médecin ? Soames était-il en plein

délire ?

– Un peu paranoïaque, non, vous

ne trouvez pas ? demanda le médecin en le regardant avec une lueur d'amusement

dans ses yeux fatigués. Vous savez, la paranoïa de la jeune génération m'inquiétait

beaucoup. Toujours en train de penser qu'on interceptait leurs conversations au

téléphone… qu'on les suivait… qu'on ramassait des tas d'informations sur eux

dans des banques de données… et je découvre maintenant qu'ils avaient raison et

que j'avais tort. La vie est bien belle, Nick, mais la vieillesse peut vous

faire payer très cher vos préjugés.

– *Que voulez-vous dire ?*

– Il n'y a plus un téléphone

qui fonctionne à Shoyo.

Nick ignorait s'il s'agissait d'une

réponse à sa question (Soames n'avait apparemment jeté qu'un regard distrait

sur son dernier message), ou si le docteur était parti sur une nouvelle piste –

la fièvre le faisait peut-être divaguer.

Le médecin vit que Nick avait l'air

étonné et il parut comprendre que le sourd-muet ne le croyait peut-être pas.

– C'est pourtant vrai. Si

vous essayez d'appeler en dehors de la ville, tout ce que vous obtenez c'est un

message enregistré. Les deux entrées et les deux sorties de l'autoroute sont

barrées. TRAVAUX disent les pancartes. Mais il n'y a pas de travaux. J'ai été

voir. Je suppose qu'on pourrait enlever les barrières, mais il ne paraît pas y

avoir beaucoup de circulation sur l'autoroute ce matin. Et la plupart des

véhicules semblent être des camions et des jeeps de l'armée.

– *Et les autres routes ?*

– La route 63 est coupée à

la sortie est. Réparation d'un petit pont. À la sortie ouest, on dirait qu'il y

a eu un grave accident. Deux voitures en travers de la route. Impossible de

passer. Des feux clignotants, mais pas trace de la police, pas trace d'une dépanneuse.

Il s'arrêta, sortit son mouchoir

et se moucha.

Les ouvriers qui réparent le pont

travaillent vraiment lentement, selon Joe Rackman qui habite par là. J'étais

chez Rackman il y a deux heures à peu près pour m'occuper de son petit garçon

qui est vraiment très malade. Joe m'a dit qu'il avait l'impression que les

ouvriers étaient en fait des soldats, même s'ils sont habillés comme des types

de la voirie et qu'ils aient un camion des travaux publics.

– *Comment le sait-il ?*

– Les ouvriers font

rarement le salut militaire.

Soames se leva et Nick fit de

même.

– *Les petites routes ?*

– Peut-être. Mais je suis un

médecin, pas un héros. Joe dit qu'il a vu des fusils dans la cabine de ce

camion. Des fusils de guerre. Si quelqu'un tente de sortir de Shoyo par les

petites routes, et s'ils le voient faire, qui sait ? Et puis, une fois

sorti de Shoyo, quoi ? Je répète : quelqu'un a fait une erreur. Et

maintenant ils s'efforcent de tout cacher. De la folie. De la folie. Naturellement

on va finir par le savoir, et il ne faudra pas longtemps. Mais en attendant, combien

de gens vont mourir ?

Terrorisé, Nick regarda le

docteur Soames remonter dans sa voiture.

– Et vous, Nick, comment ça

va ? Vous éternuez ? Vous toussez ?

À chaque question, Nick fit signe

que non.

– Allez-vous essayer de

partir d'ici ? Je pense que c'est possible, en passant par les champs.

Nick secoua la tête et se mit à

écrire.

– *Ces types sont enfermés.*

Je ne peux pas les laisser. Vincent Hogan est malade mais les deux autres ont l'air

d'aller bien. Je vais leur apporter leur petit déjeuner, et ensuite j'irai voir

Mme Baker.

– Vous êtes un brave

type, dit Soames. C'est plutôt rare. Et à notre époque, un jeune homme qui a le

sens des responsabilités, c'est encore plus rare. Elle va apprécier, Nick, je

sais. M. Braceman, le pasteur, a dit qu'il irait la voir lui aussi. J'ai

bien peur que ce ne soit pas sa dernière visite de la journée. Vous allez faire

attention à ces trois types, n'est-ce pas ?

Nick fit un petit signe de tête.

– Très bien. Je vais essayer

de passer vous voir cet après-midi.

Le médecin démarra, les yeux

rouges, l'air hagard, épuisé. Nick le suivit quelque temps du regard, très

inquiet, puis continua sa route vers le restaurant. Il était ouvert, mais l'un

des deux cuisiniers n'était pas là et trois des quatre serveuses ne s'étaient

pas présentées. Nick dut attendre longtemps qu'on le serve. Quand il revint à

la prison, Billy et Mike avaient l'air terrorisés. Vince Hogan délirait. À six

heures de l'après-midi, il était mort.

# 19

Il y avait

longtemps que Larry n'avait pas mis les pieds à Times Square et il s'attendait

à lui trouver une allure différente, magique. Tout allait lui paraître plus

petit, plus excitant. Il n'allait plus être intimidé par la vitalité brutale, vaguement

fétide et dangereuse de cette place, comme du temps de son enfance, quand lui

et Buddy Marx y allaient en cachette voir deux films pour 99 cents ou admirer

le clinquant des vitrines, des billards et des jeux électroniques.

Mais rien n'avait changé – ou

plutôt, si. En sortant du métro, le kiosque à journaux. Cinquante mètres plus

loin, là où s'ouvrait une galerie remplie de machines à sous et de jeunes voyous,

cigarette au coin de la bouche, se trouvait maintenant un fast-food. Devant la

vitrine, une bande de jeunes Noirs se déhanchaient lentement au son d'une

musique qu'ils étaient seuls à entendre. Il y avait davantage de salons de

massage, davantage de cinémas porno.

Mais rien n'avait vraiment changé,

ce qui l'attrista un peu. En un sens, la seule véritable différence ne faisait

qu'empirer les choses : maintenant, il se sentait comme un touriste ici. Mais

peut-être les New-Yorkais eux-mêmes se sentaient-ils comme des touristes à

Times Square. Il n'en savait rien. Il n'était plus new-yorkais et il n'avait

pas particulièrement envie de le redevenir.

Sa mère n'était pas allée

travailler. Elle avait un rhume depuis quelques jours et s'était réveillée avec

de la fièvre. De son lit étroit, rassurant, dans son ancienne chambre, il l'avait

entendue préparer le petit déjeuner, éternuer plusieurs fois et même lâcher

plusieurs « merde ! » bien sentis. Puis le son de la télévision,

le premier bulletin d'information. Tentative de coup d'État en Inde. Explosion

dans une centrale électrique au Wyoming. La Cour suprême allait se prononcer

sur les droits des homosexuels.

Quand Larry était entré dans la

cuisine en boutonnant sa chemise, le journal était terminé et Gene Shalit était

en train d'interviewer un gros homme chauve qui présentait une collection de

petits animaux en verre soufflé. Un hobby passionnant, expliquait-il, son

passe-temps favori depuis quarante ans. Un grand éditeur allait prochainement

publier le récit de cette fascinante aventure. Puis l'homme éternua. « Je

vous excuse », dit Gene Shalit en poussant un petit gloussement.

– Tes œufs, brouillés ou sur

le plat ? demanda Alice Underwood.

– Brouillés, répondit Larry,

sachant qu'il n'aurait servi à rien de protester.

Pour Alice, un petit déjeuner n'était

pas concevable sans œufs (qu'elle appelait des « cocos » quand elle

était de bonne humeur). Pleins de protéines, et nourrissants. Sa théorie de l'alimentation

était assez floue, mais solide comme le roc. Elle avait en tête toute une liste

de choses nourrissantes, Larry le savait d'expérience, et une autre de leurs

contraires – à savoir les bonbons, les cornichons, les caramels, les

chewing-gums roses (photo des grands joueurs de base-ball en prime) et d'autres

encore. Il s'assit et la regarda préparer les œufs dans cette même vieille

poêle noire, les fouetter avec ce même fouet qu'elle utilisait quand il était

en douzième, à l'école publique.

Elle sortit un mouchoir de la

poche de sa robe de chambre, toussa, éternua et lança un « merde »

discret avant de le remettre dans sa poche.

– Tu as pris la journée, maman ?

– J'ai téléphoné pour

prévenir que j'étais malade. Ce rhume ne veut pas me lâcher. Je déteste manquer

le vendredi, tout le monde fait ça. Mais il faut que je me repose un peu. J'ai

de la fièvre et des ganglions.

– Tu as appelé le médecin ?

– De mon temps, les médecins

venaient à domicile. Aujourd'hui, si tu es malade, c'est le service d'urgence à

l'hôpital. Ou bien passer la journée à attendre un charlatan qui veut bien te

recevoir sans rendez-vous. Mais alors, tu as intérêt à ne pas oublier ton

carnet de chèques. Ces endroits-là, c'est pire qu'un grand magasin la veille de

Noël. Je vais rester à la maison et prendre de l'aspirine. Demain, ça ira mieux.

Larry consacra une bonne partie

de la matinée à essayer de s'occuper d'elle. Il transporta la télévision à côté

de son lit (« Tu vas attraper une hernie », avait-elle dit en reniflant), lui

avait apporté du jus de fruits et un vieux flacon de gouttes contre le rhume. Puis

il avait couru chez le marchand de journaux lui acheter quelques livres de poche.

Après cela, ils n'avaient plus eu

grand-chose à faire, si ce n'est se taper réciproquement sur les nerfs.

Elle s'était

étonnée que la réception soit si mauvaise dans sa chambre et il s'était cru

obligé de répondre que mieux valait une mauvaise réception que pas de réception

du tout. Finalement, il avait annoncé qu'il allait faire un petit tour.

– Bonne idée, avait-elle dit,

manifestement soulagée. Je vais faire un somme. Tu es bien gentil, Larry.

Il avait donc descendu l'escalier

étroit (l'ascenseur était toujours en panne). Arrivé sur le trottoir, il s'était

senti soulagé lui aussi, et un peu coupable. Il avait toute la journée devant

lui et un peu d'argent dans les poches.

Mais maintenant, à Times Square, il

sentait sa belle humeur l'abandonner. Il se promenait sans but précis, en

faisant attention à son portefeuille depuis longtemps transféré dans la poche

intérieure de son blouson. Il s'arrêta devant l'étalage d'un soldeur de disques,

étonné d'entendre le son de sa voix qui sortait des deux vieux haut-parleurs.

*Je te*

demande pas de passer la nuit

*Je te demande pas où t'étais*

hier soir

*Je suis pas venu pour la*

bagarre

*Mais pour qu'tu dises si tu*

crois pouvoir

*Baby, tu peux l'aimer ton mec… ?*

*Aime-moi Baby…*

*Baby, tu peux l'aimer ton mec ?*

C'est moi, pensa-t-il,

en regardant distraitement les pochettes, mais aujourd'hui cette musique le

déprimait. Pire, elle lui donnait envie de rentrer là-bas. Il ne voulait pas

être ici sous ce ciel gris comme de l'eau de lessive, dans la puanteur des gaz

d'échappement, la main toujours fourrée dans la poche pour s'assurer que son

portefeuille était encore là. New York, la paranoïa totale. Tout à coup, il

aurait souhaité être là-bas sur la côte ouest, dans un studio, en train d'enregistrer

un disque.

Larry pressa le pas et s'engouffra

dans une galerie de machines à sous. Sonneries grognements électroniques, rugissements

de bolides, hurlements irréels de piétons écrasés. Bientôt, pensa Larry, ce

sera Dachau 2000 sur ces machines. Ils vont adorer ça. Il s'approcha du

comptoir et demanda de la monnaie pour dix dollars en pièces de

vingt-cinq

cents. Il y avait une cabine téléphonique en état de marche sur le trottoir d'en

face et il composa de mémoire le numéro de Chez Jane. Chez Jane, c'était un

endroit où on jouait au poker, et Wayne Stukey y faisait de temps en temps un

petit tour.

Larry glissa des pièces de

vingt-cinq cents dans la fente jusqu'à en avoir mal à la main puis le téléphone

sonna, à cinq mille kilomètres de là.

Ce fut une voix de femme qui

répondit.

– Ici Chez Jane. Nous sommes

ouverts.

– À tout ? demanda-t-il

d'une voix basse, très sexy.

– Écoute, tu te trompes de… mais…

c'est Larry !

– Ouais, c'est moi. Salut

Arlene.

– Où es-tu ? On te voit

plus.

– Sur la côte est, répondit-il

prudemment. On m'a dit qu'on me courait après et que j'avais intérêt à changer

de crèmerie pendant quelque temps.

– Ça serait pas en rapport

avec une petite fête ?

– Ouais.

– J'en ai entendu parler. On

peut dire que tu as mis le paquet.

– Est-ce que Wayne est dans

les parages ?

– Wayne Stukey ?

– Je ne parle pas de John

Wayne – il est mort.

– Alors, t'es pas au courant ?

– De quoi ? Je suis à l'autre

bout du pays. Il va bien, hein, il va bien ?

– Il est à l'hôpital, avec

cette foutue grippe. Le Grand Voyage, c'est comme ça qu'on l'appelle par ici. Mais

il y a pas de quoi rigoler. Des tas de gens sont morts, à ce qu'on dit. Et tout

le monde a la trouille. On sort plus. Nous avons six tables vides. Tu sais que

c'est plutôt rare chez nous.

– Comment va-t-il ?

– Comment veux-tu que je

sache ? Les visites sont interdites. C'est plus que bizarre, Larry. Et il

y a des tas de soldats dans les parages.

– En permission ?

– Les soldats en permission

ne sont pas armés à ce que je sache. Et ils ne circulent pas en convois dans

des camions. Les gens ont vraiment très peur. Et tu fais bien d'être là-bas.

– Je n'ai pourtant rien

entendu à la télévision.

– Ici, on en parle un peu

dans les journaux. On dit de se faire vacciner contre la grippe, c'est tout. Mais

certains disent que l'armée a dû faire une connerie avec ces histoires de guerre

chimique. Ça fout vraiment la trouille.

– Tu parles.

– Rien de tout ça là-bas ?

– Non.

Puis il pensa au rhume de sa mère.

Et puis à tous ces gens qui éternuaient et qui toussaient dans le métro. On se

serait cru dans un sana pour les tubards. Mais dans une grande ville, il y a

toujours des tas de gens avec la goutte au nez. Le rhume, maladie sociale.

– Janey n'est pas là

continuait Arlene. Elle a la fièvre, et puis les ganglions. Je croyais pourtant

que cette vieille pute était trop coriace pour tomber malade.

– Vos trois minutes sont écoulées,

annonça la standardiste.

– Bon, alors je rentre dans

une semaine sans doute, dit Larry. On se revoit quand j'arrive.

– D'accord. J'ai toujours

voulu sortir avec un type qui faisait des disques.

– Arlene ? Tu

connaîtrais pas par hasard un type qu'on appelle Dewey le dealer ?

– Oh ! dit-elle d'une

voix catastrophée. Oh ! Larry !

– Quoi !

– Heureusement que tu n'as

pas raccroché ! Je viens de me souvenir que j'ai vu Wayne, deux jours

avant qu'il entre à l'hôpital. J'avais complètement oublié ! Nom de Dieu !

– Alors ?

– Une enveloppe. Il m'a dit

qu'elle était pour toi, mais il m'a demandé de la garder dans mon tiroir-caisse

pendant une semaine, ou de te la donner si je te voyais. Il a dit quelque chose

dans le genre : « Il a eu drôlement de la chance que Dewey le dealer

soit pas passé avant lui pour la prendre. »

– Qu'est-ce qu'il y a dedans ?

demanda Larry en prenant le téléphone de l'autre main.

– Une minute, je vais voir.

Un silence, puis un bruit de

papier qu'on déchire. Arlene était à nouveau au bout du fil.

– Un livret de compte d'épargne.

First Commercial Bank of California. Avec un total de… ouf !

Plus de treize mille dollars. Si tu me demandes de faire part à deux quand on

va sortir ensemble, je t'étripe.

– Te fais pas de souci pour

ça. Merci, Arlene. Garde ça pour moi, s'il te plaît.

– Ben voyons donc, je vais

le jeter à la poubelle peut-être ?

– C'est bon quand même de se

savoir aimé.

Elle soupira.

– T'es quand même un drôle

de type, Larry. Je mets tout ça dans une enveloppe avec nos deux noms dessus. Comme

ça, tu pourras pas m'éviter quand tu te pointeras.

– C'est pas mon genre, ma

cocotte.

Ils raccrochèrent et la standardiste

exigea aussitôt trois dollars de plus. Larry souriait toujours bêtement dans le

vague. Il ne se fit pas prier et mit les trois dollars dans la fente.

Il lui restait encore pas mal de

pièces de vingt-cinq cents. Il en prit une. Un instant plus tard, le téléphone

de sa mère sonnait. Quand on apprend une bonne nouvelle, quoi de plus normal

que de la partager avec quelqu'un ? Surtout si ce quelqu'un va en crever d'envie.

Il pensa – non – il voulut croire qu'il n'obéissait qu'à un mouvement généreux

de son cœur. Il voulait soulager sa mère d'une inquiétude, se soulager lui

aussi, lui dire qu'il était à nouveau solvable.

Peu à peu, son sourire s'effaça

sur ses lèvres. Le téléphone sonnait dans le vide. Peut-être avait-elle

finalement décidé d'aller travailler. Il pensa à son visage tout rouge, – fiévreux,

à sa toux, à ses éternuements, à ses « Merde ! » qu'elle lançait

dans son mouchoir. Non elle n'était sûrement pas allée travailler. Elle n'en

aurait pas eu la force.

Il raccrocha et reprit

distraitement sa pièce de vingt-cinq cents quand la machine voulut bien la lui

rendre et il sortit de la cabine en faisant danser la pièce dans sa main. Un

taxi s'approchait. Il lui fit signe. Et quand le taxi repartit, la pluie commença

à tomber.

La porte était

fermée à clé. L'appartement était certainement vide, car il avait frappé deux

ou trois fois, suffisamment fort pour que le voisin du dessus se mette à cogner

lui aussi, comme un fantôme exaspéré. Mais il fallait qu'il entre pour en être

sûr, et il n'avait pas de clé. Il allait redescendre pour sonner à l'appartement

du concierge M. Freeman, quand il entendit un faible gémissement derrière

la porte.

Il y avait trois verrous sur la

porte de l'appartement de sa mère, mais elle ne les utilisait pas tous, malgré

sa terreur des Portoricains. Larry donna un coup d'épaule dans la porte. Un

autre coup, et le verrou céda. La porte s'ouvrit violemment et cogna contre le

mur.

– Maman ?

Ce gémissement, encore.

On ne voyait rien dans l'appartement.

Le ciel s'était obscurci tout à coup. Il pleuvait très fort. Le tonnerre

grondait. La fenêtre du salon était entrouverte. Les rideaux blancs volaient

au-dessus de la table. La pluie faisait déjà une petite flaque sous la fenêtre.

– Maman, où es-tu ?

Un gémissement, plus fort cette

fois. Il se précipita vers la cuisine. Un coup de tonnerre. Il faillit trébucher

sur elle. Sa mère était par terre, dans sa chambre, les pieds dans le couloir.

– Maman ! Maman !

Au son de sa voix, elle essaya de

se mettre sur le dos, mais seule sa tête voulut bien bouger, pivota sur le

menton et bascula sur la joue gauche. Elle respirait en faisant un bruit d'évier

bouché. Mais le pire ce qu'il n'allait jamais oublier, ce fut son œil, le seul

visible, qui roulait dans son orbite pour le regarder, l'œil d'un cochon à l'abattoir.

Son visage était rouge de fièvre.

– Larry ?

– Je vais te mettre au lit, maman.

Il se pencha, serra les genoux

tant qu'il put pour les empêcher de trembler, la prit dans ses bras. La robe de

chambre de sa mère s'ouvrit, découvrant une chemise de nuit décolorée par de

trop nombreux lavages, des jambes blanches comme le ventre d'un poisson, sillonnées

de grosses veines variqueuses. Elle dégageait une chaleur incroyable. Larry

était terrifié. Personne ne pouvait vivre avec une température pareille. Sa

cervelle devait frire dans sa tête.

Et comme pour le lui prouver, elle

lui dit d'une voix plaintive :

– Larry, va chercher ton

père. Il est au bar.

– Ne t'agite pas. Reste

tranquille, essaye de dormir, maman.

– Il est au bar, avec ce

photographe !

Sa voix montait, criarde, dans l'épaisse

obscurité de cet étrange après-midi. Et dehors, le tonnerre continuait à

gronder. Larry était couvert de sueur. Par la fenêtre entrouverte du salon, une

petite brise rafraîchissait l'appartement. Alice frissonna. Elle avait la chair

de poule. Elle claquait des dents. Son visage était comme une pleine lune dans

la pénombre de la chambre à coucher. Larry arracha les couvertures du lit, emmitoufla

ses jambes, tira les couvertures jusqu'à son menton. Et pourtant, elle continuait

à grelotter si fort que la couverture du dessus tremblotait. Pas une goutte de

sueur sur son visage.

– Va lui dire que je veux qu'il

rentre ! cria-t-elle.

Puis ce fut le silence, troublé

seulement par le chuintement de ses bronches.

Larry revint au salon, s'approcha

du téléphone, puis contourna la petite table où il était posé pour fermer la

fenêtre.

L'annuaire était posé sur une

étagère, sous la petite table. Il chercha le numéro de l'hôpital de la

Pitié. Puis

il le composa, tandis que le tonnerre continuait à gronder. Un éclair

transforma un instant la fenêtre qu'il venait de refermer en une sorte de

radiographie bleu et blanc. Dans la chambre à coucher, sa mère hurlait, à bout

de souffle. Il sentit son sang se glacer.

Le téléphone sonna une fois, puis

un bourdonnement, puis un déclic. Une voix mécanique répondait : « Ici

l'hôpital général de la Pitié. Ceci est un message enregistré. Toutes nos

lignes sont occupées. Ne quittez pas, nous vous répondrons dès que possible. Merci.

Ici l'hôpital général de la Pitié. Ceci est un message enregistré. Toutes nos

lignes…

– On a rangé les

serpillières en bas ! criait sa mère tandis que le tonnerre continuait de

gronder. Ces sales Portoricains ne savent rien faire !

–… vous répondrons dès que…

Larry raccrocha. Il transpirait. Qu'est-ce

que c'est que cette merde d'hôpital ! On te répond avec un message

enregistré quand ta mère est en train de crever ? Qu'est-ce qu'ils

fabriquent, ces cons ?

Larry décida de descendre pour

voir si M. Freeman pouvait s'occuper de sa mère, le temps qu'il aille à l'hôpital.

Ou devait-il appeler une ambulance ? On ne sait jamais ce qu'il faut faire

quand ça va mal… Pourquoi est-ce qu'on ne vous apprend pas ces choses-là à l'école ?

Dans la chambre à coucher, sa

mère continuait à respirer laborieusement.

– Je reviens tout de suite, murmura-t-il.

Il s'avança vers la porte. Il

avait peur, terriblement peur pour elle. Mais une petite voix lui disait des

choses : *Ces histoires-là n'arrivent qu'à moi. Et encore : C'est*

bien le moment, quand je viens de recevoir une bonne nouvelle ! Et pire

encore : Merde alors, et mes projets ? Il faut tout changer

maintenant.

Il détestait cette voix. Il

aurait voulu qu'elle s'en aille, qu'elle crève d'un seul coup, mais elle persistait,

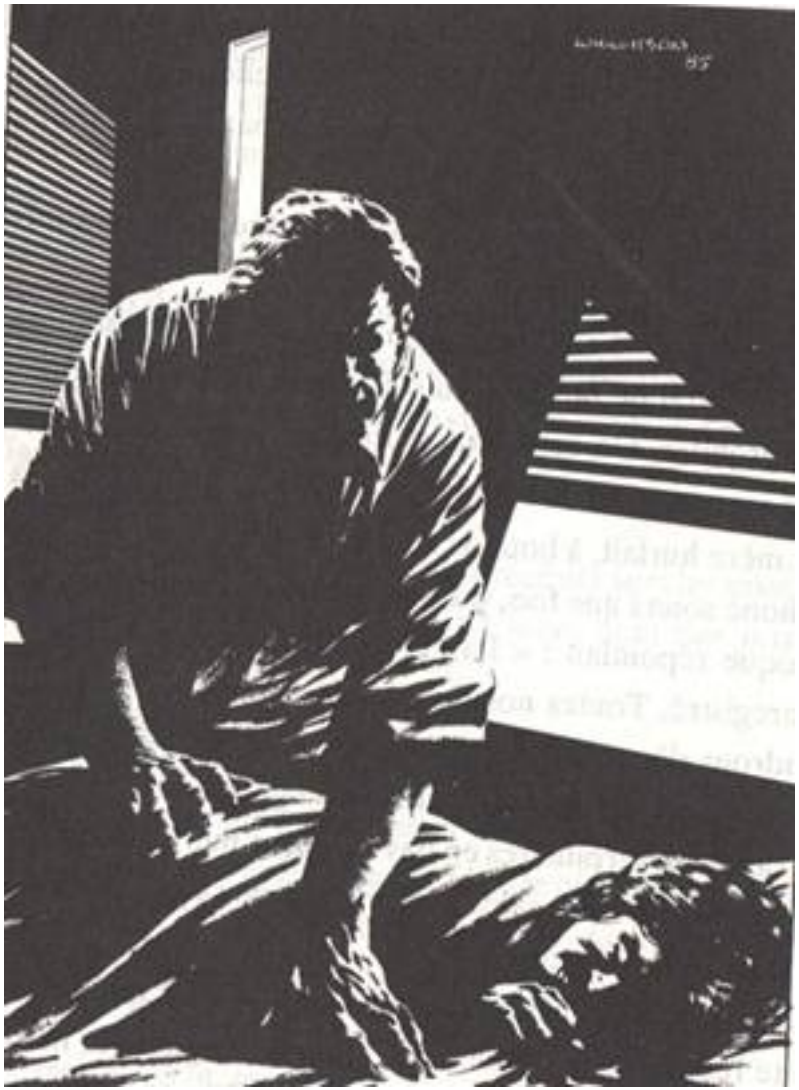
persistait encore.

Il descendit

l'escalier quatre à quatre. Les éclairs se succédaient dans le ciel noir comme

de l'encre. Quand il arriva au rez-de-chaussée, la porte s'ouvrit d'un seul

coup et la pluie s'engouffra dans le couloir.



# 20

Le Harborside

était le plus vieil hôtel d'Ogunquit. La vue n'était plus aussi belle depuis qu'ils

avaient aménagé la nouvelle marina juste en face, ce qui n'avait guère d'importance

un après-midi comme celui-ci, avec ce ciel couvert de lourds nuages d'orage.

Assise devant la fenêtre de sa

chambre, Frannie essayait depuis près de trois heures d'écrire une lettre à

Grace Duggan, une ancienne camarade de lycée. Il ne s'agissait pas d'une

confession où elle aurait parlé de sa grossesse ou de la scène avec sa mère – sujets

qui n'auraient pu que la déprimer davantage. De toute façon, Grace saurait bien

assez tôt ce qui s'était passé. Non, elle essayait tout simplement de lui

écrire une lettre amicale. Notre balade en vélo à Ranely, Jess et moi, en mai, avec

Sam Lothrop et Sally Wenscelas. J'ai fait l'impasse pour mon examen de biologie,

et ça a marché. Peggy Tate (une autre ancienne camarade de lycée) vient de

trouver du travail au sénat. Amy Lauder se marie bientôt.

Mais la lettre ne voulait pas se

laisser écrire. Il est vrai que les intéressants exercices pyrotechniques de la

journée y étaient pour quelque chose – comment écrire avec tous ces orages qui

ne cessaient d'aller et de venir au-dessus de la mer ? Et surtout, rien de

ce qu'elle disait dans sa lettre ne lui paraissait bien honnête. Tout était vaguement

faussé comme un couteau qui vous coupe au lieu de peler bien sagement la pomme

de terre. L'excursion à bicyclette avait été agréable, mais ses relations avec

Jess avaient tourné au vinaigre. Elle avait effectivement eu de la veine à son

examen de biologie, mais complètement raté le dernier, celui qui comptait

vraiment. Ni elle ni Grace ne s'intéressaient beaucoup à Peggy Tate. Quant au

mariage d'Amy, dans l'état où se trouvait Fran, c'était plutôt une sorte de mauvaise

plaisanterie qu'une occasion de se réjouir. Amy va se marier, et c'est moi qui

vais avoir le bébé, ha-ha-ha.

Elle voulait terminer cette

lettre, ne serait-ce qu'afin de ne plus avoir à se creuser la tête pour trouver

quoi dire. Elle se remit à écrire :

*J'ai des*

problèmes à la pelle tu peux me croire, mais je n'ai pas le courage de

t'en

parler. C'est suffisant d'avoir à y penser ! Mais j'espère bien te voir le

quatre, à moins que tu n'aies changé d'idée depuis ta dernière lettre. (Une

lettre en six semaines ? Je commençais à croire qu'on t'avait coupé les

doigts, ma vieille !) Je te raconterai tout quand nous nous verrons et j'espère

bien que tu pourras me donner des conseils.

*Ta copine (pourvu que ça dure !)*

Elle signa de

son gribouillis habituel, excentrique et comique tout à la fois, qui occupait

la moitié de ce qui restait de blanc sur la page. Et ce gribouillis la fit se

sentir encore plus fausse. Elle plia la lettre, la mit dans une enveloppe, écrivit

l'adresse et posa le tout contre le miroir. Mission accomplie.

Voilà. Et maintenant ?

Le ciel était tout noir. Elle se

leva et commença à faire les cent pas dans sa chambre. Elle devrait sans doute

sortir avant qu'il ne recommence à pleuvoir. Mais où aller ? Au cinéma ?

Elle avait vu le seul film qu'on donnait dans la petite ville. Avec Jess. Faire

un tour à Portland, fouiner dans les boutiques de vêtements ? Pas très

amusant. Si elle voulait être réaliste les seuls vêtements auxquels elle

pouvait penser ces temps-ci devaient tous avoir des ceintures élastiques. Modèles

biplaces.

Elle avait reçu trois coups de

téléphone aujourd'hui, le premier pour lui annoncer une bonne nouvelle, le

deuxième neutre, le troisième mauvais. Elle aurait souhaité qu'ils arrivent

dans l'ordre contraire. Dehors, la pluie avait recommencé à tomber, obscurcissant

une fois de plus le quai de la marina. Elle décida d'aller se promener. Tant

pis pour la pluie. L'air frais lui ferait peut-être du bien. Pourquoi ne pas s'arrêter

quelque part pour prendre une bière ? Le bonheur dans une bouteille. L'équilibre,

en tout cas.

Le premier coup de téléphone

avait été celui de Debbie Smith qui l'appelait de Somersworth. Fran était la

bienvenue, lui avait dit Debbie très gentiment. En fait, on avait besoin d'elle.

Une des trois filles qui partageaient l'appartement était partie en mai. Elle s'était

trouvé un emploi de secrétaire. Debbie et Rhoda n'allaient plus pouvoir payer

longtemps le loyer sans une troisième colocataire. « Et nous venons toutes

les deux de familles nombreuses, avait dit Debbie. Les bébés qui pleurent ne nous

dérangent pas. »

Fran avait répondu qu'elle

pourrait s'installer le 1er juillet. Quand elle avait raccroché, de

grosses larmes tièdes coulaient sur ses joues. Des larmes de soulagement. Tout

irait mieux si elle pouvait s'en aller de cette ville où elle avait grandi. Loin

de sa mère, et même loin de son père. Le fait qu'elle soit mère célibataire

reprendrait ainsi une place plus normale dans sa vie. Un facteur important, bien

sûr, mais pas le seul. Il existait un animal, un insecte ou une grenouille, elle

ne se souvenait plus au juste, qui doublait de volume quand il se sentait

menacé. Le prédateur, en théorie du moins, prenait peur et fichait le camp. Elle

se sentait un peu comme cette bestiole face à cette ville, à cet environnement

(gestalt convenait peut-être encore mieux). Bien sûr, que personne n'allait la

marquer au fer rouge, mais elle savait aussi que pour que son esprit parvienne

à convaincre ses nerfs de ce fait, il lui fallait quitter Ogunquit. Quand elle

sortait, elle avait l'impression que les gens ne la regardaient pas encore, mais

qu'ils ne tarderaient pas à le faire. Ceux qui habitaient là toute l'année, bien

entendu, pas les vacanciers. Il fallait toujours qu'ils regardent quelqu'un – l'ivrogne

du coin, le chômeur professionnel, le Jeune Homme de Bonne Famille qui s'était

fait prendre en train de voler dans un magasin à Portland ou à Old Orchard

Beach… la jeune fille au ventre gonflé comme un ballon.

Le deuxième coup de téléphone, ni

bon ni mauvais, avait été celui de Jess Rider. Il l'avait appelée de Portland, d'abord

chez elle. Heureusement, il était tombé sur Peter qui lui avait donné le numéro

de téléphone de Fran au Harborside, sans autre commentaire.

Et pourtant, la première chose qu'il

lui avait dite, ou presque, avait été :

– Il y a de l'orage dans l'air

chez toi, non ?

– Oui, un peu, avait-elle

répondu prudemment, sans vouloir entrer dans les détails.

– Ta mère ?

– Pourquoi dis-tu ça ?

– Elle a l'air du genre à

monter sur ses grands chevaux. Quelque chose dans ses yeux qui dit : si tu

tues mes vaches sacrées, je tue les tiennes.

Elle n'avait pas répondu.

– Excuse-moi, je ne voulais

pas te blesser.

– Tu ne m'as pas blessée.

Sa description était en réalité

tout à fait juste – superficiellement en tout cas – mais elle était encore

surprise de ce verbe, *blesser*. Quel mot étrange dans sa bouche. Peut-être

y a-t-il un postulat là-dedans, pensa-t-elle. Lorsque votre amant commence à

parler de vous « blesser », il n'est plus votre amant.

– Frannie, ma proposition

tient toujours. Si tu dis oui, je trouve deux alliances et j'arrive cet

après-midi.

*Avec ta bicyclette*, songea-t-elle

et elle eut presque le fou rire. Non, lui rire au nez n'aurait vraiment pas été

gentil, et totalement inutile. Elle avait posé la main sur le téléphone une

seconde, au cas où elle n'aurait pas pu s'empêcher. Il faut dire qu'il y avait

longtemps qu'elle n'avait pas autant pleuré et ri comme une folle. Depuis l'âge

de quinze ans en fait quand elle avait commencé à sortir avec des garçons.

– Non, Jess, avait-elle

répondu d'une voix parfaitement calme.

– Je suis sérieux !

Sa voix était devenue très

intense, comme s'il l'avait vue tenter de réprimer son fou rire.

– Je sais. Mais je ne suis

pas prête à me marier. J'en suis sûre Jess. Rien à voir avec toi.

– Et le bébé ?

– Je vais l'avoir.

– Pour le faire adopter ?

– Je ne sais pas encore.

Il n'avait pas répondu tout de

suite et elle avait alors entendu d'autres voix, dans d'autres chambres. Eux

aussi avaient sans doute leurs problèmes. Ma petite, le monde est une vallée de

larmes. Quelle lumière saura te guider au milieu des ténèbres ?

– Je me pose des questions à

propos de ce bébé, avait finalement dit Jess.

Elle n'en était vraiment pas sûre,

mais c'était peut-être la seule chose qu'il pouvait dire pour lui faire mal. Et

il lui avait fait mal.

– Jess…

– Alors, qu'est-ce que tu

vas faire ? avait-il demandé d'une voix brusque. Tu ne peux pas rester au

Harborside tout l'été. Si tu as besoin d'un endroit, je peux chercher quelque

chose à Portland.

– J'ai trouvé un endroit.

– Où, si je peux demander ?

– Tu ne peux pas demander.

Elle s'en voulut aussitôt de ne

pas avoir trouvé une manière plus diplomatique de le lui dire.

– Ah bon, et sa voix était

devenue étrangement neutre. Est-ce que je peux te poser une question quand même ?

Parce que je voudrais vraiment savoir. Ce n'est pas une question théorique.

– Vas-y.

Elle se préparait déjà au coup

car, lorsque Jess prenait ce genre de précaution, c'était généralement juste

avant de sortir une horreur dont il n'avait absolument pas conscience.

– Est-ce que je n'ai pas des

droits moi aussi dans toute cette affaire ? avait demandé Jess. Je ne peux

pas prendre mes responsabilités moi aussi ? Je n'ai pas mon mot à dire ?

Un instant, elle avait eu envie

de raccrocher. Puis l'envie avait passé. C'était du Jess tout craché, protéger

l'image qu'il se faisait de lui-même, ce que tout le monde fait pour arriver à

dormir la nuit. Elle l'avait toujours aimé pour son intelligence, mais dans une

situation comme celle-ci l'intelligence pouvait être plutôt pénible. Les gens

comme Jess – et comme elle aussi – avaient appris toute leur vie qu'il fallait

s'engager, être actifs. Parfois, il fallait recevoir un mauvais coup pour

découvrir qu'il était peut-être préférable de se coucher dans l'herbe, d'attendre.

Il se donnait du mal pour être gentil, mais sa gentillesse était pénible. Il ne

voulait pas qu'elle s'en aille.

– Jess, nous ne voulions pas

ce bébé. Nous avons décidé que je prendrais la pilule. Tu n'as aucune

responsabilité là-dedans.

– Mais…

– Non, Jess.

Un soupir.

– Tu me donneras tes

coordonnées quand tu seras installée ?

– Peut-être.

– Tu as toujours l'intention

de reprendre tes études ?

– Plus tard. Je vais manquer

la session d'automne.

– Si tu as besoin de moi, Frannie,

tu sais où me trouver. Je ne vais pas me défiler.

– Je sais, Jess.

– Si tu as besoin de fric…

– D'accord.

– Donne-moi de tes nouvelles.

Je ne veux pas t'embêter mais… j'ai envie de te revoir.

– D'accord, Jess.

– Au revoir, Fran.

– Au revoir.

Quand elle avait raccroché, cet

au revoir lui avait paru trop définitif et leur conversation comme inachevée. Elle

avait compris pourquoi. Ils ne s'étaient pas dit « je t'aime », pour

la première fois. Elle se sentait triste, même si elle savait qu'elle ne devait

pas l'être.

Le dernier coup de téléphone avait

été celui de son père, vers midi. Ils avaient déjeuné ensemble la veille et il

lui avait alors dit qu'il s'inquiétait de la réaction de Carla. Elle n'était

pas montée se coucher ; elle avait passé toute la nuit dans le salon à

fouiller dans ses archives généalogiques. Il était allé la voir vers onze

heures et demie pour lui demander quand elle comptait se coucher. Elle avait

défait ses cheveux qui tombaient sur ses épaules et sa chemise de nuit. Peter

lui avait trouvé un air bizarre, comme si elle n'avait plus tout à fait les

deux pieds sur terre. Le gros album était posé sur ses genoux et elle n'avait

même pas levé les yeux quand il était entré. En continuant à tourner les pages,

elle lui avait répondu qu'elle n'avait pas sommeil et qu'elle monterait un peu

plus tard. Devant leurs hamburgers qui refroidissaient dans leurs assiettes, Peter

avait expliqué à sa fille que Carla avait un gros rhume, qu'elle éternuait. Quand

il lui avait demandé si un verre de lait chaud lui ferait du bien, elle n'avait

pas répondu. Au matin, il l'avait découverte endormie dans son fauteuil, l'album

posé sur ses genoux.

Lorsqu'elle s'était finalement

réveillée, elle avait l'air d'aller un peu mieux, même si son rhume ne s'était

pas arrangé du tout. Elle n'avait pas voulu que le docteur Edmonton vienne l'examiner.

Un simple rhume de poitrine, disait-elle. Après s'être mis du Vicks sur la

poitrine, elle lui avait dit que ses sinus semblaient vouloir se dégager. Mais

elle avait bien mauvaise mine. Elle n'avait pas voulu que Peter prenne sa température,

mais à son avis, elle faisait un peu de fièvre.

Il avait appelé Fran juste après

le début du premier orage. Les nuages, mauves et noirs, s'étaient empilés

silencieusement au-dessus du port et la pluie avait commencé à tomber, d'abord

une petite pluie fine puis une averse torrentielle. Tandis qu'ils parlaient, elle

voyait par la fenêtre les éclairs zébrer le ciel derrière la digue. Avec chaque

éclair, on entendait un petit grésillement sur la ligne, comme une aiguille

usée sur un disque.

– Elle est restée au lit

aujourd'hui. Elle a finalement accepté que le docteur Edmonton vienne l'examiner.

– Il est déjà passé ?

– Il vient de partir. Il

pense qu'elle a la grippe.

– Mon Dieu, avait dit

Frannie en fermant les yeux. C'est un peu ennuyeux pour une femme de son âge.

– Oui, tu as raison.

Puis il y avait eu un moment de

silence.

– Je lui ai tout raconté, Frannie.

Je lui ai parlé du bébé, de ta dispute avec ta mère. Il s'occupe de toi depuis

que tu es née, et ce n'est pas le genre à raconter partout ce qu'on lui dit. Je

voulais savoir si cette histoire pouvait avoir un rapport avec sa maladie. Il m'a

dit que non. Une grippe est une grippe… Voilà, c'est à peu près tout pour le

moment. Cette grippe traîne un peu partout à ce qu'on dit. Mais elle est

vraiment mauvaise cette fois-ci. On raconte qu'elle vient du sud. À New York, c'est

déjà une véritable épidémie.

– Mais dormir toute la nuit

dans le salon…

– En fait, le médecin pense

que c'était peut-être mieux pour ses poumons et ses bronches qu'elle reste

assise. Il n'en a pas dit plus. Mais sa femme connaît très bien Carla. Nous

savions parfaitement lui et moi que ta mère a un peu couru après cette

grippe. Elle

est présidente du Comité historique, elle passe vingt heures par semaine à la

bibliothèque, elle est secrétaire du Club des femmes et du Club des amateurs de

littérature, elle s'occupe des campagnes de charité depuis que ton frère est

mort, ou même avant, et l'hiver dernier, comme si ce n'était pas assez, elle a

accepté de s'occuper aussi de la Fondation pour les maladies du cœur. Et ce n'est

pas fini. Elle essaye de fonder une Société généalogique du Maine. Elle en fait

trop. Elle est à bout. Ce qui explique en partie pourquoi elle a explosé l'autre

jour. Le docteur Edmonton pense qu'elle était prête pour le premier microbe qui

passerait par là. C'est tout ce qu'il m'a dit. Frannie, elle vieillit et elle l'accepte

mal. Elle a certainement travaillé plus dur que moi.

– Elle est vraiment très

malade, papa ?

– Elle est au lit, elle boit

du jus d'orange et elle prend les médicaments que Tom lui a donnés. J'ai une

journée de congé. M^me^ Halliday va venir demain s'occuper d'elle.

Elle a demandé que ce soit M^me^ Halliday pour qu'elles puissent

travailler ensemble à l'ordre du jour de la prochaine réunion de la Société

historique, en juillet.

– Parfois, j'ai l'impression

qu'elle veut se tuer au travail.

Un long soupir, un éclair, et la

ligne avait encore grésillé.

– Tu crois qu'elle

accepterait que je…

– Pour le moment, non. Mais

laisse-lui le temps de s'y faire.

Et maintenant, quatre heures plus

tard, alors qu'elle se mettait un fichu de plastique sur la tête, Frannie se

demandait si sa mère finirait par s'y faire. Si elle faisait adopter le bébé, peut-être

que personne n'en saurait jamais rien. Mais c'était peu probable. Dans les

petites villes, les gens ont un flair particulier. Et naturellement, si elle

gardait le bébé… mais elle n'y pensait pas vraiment. Vraiment ?

Elle enfila son imperméable. La

culpabilité commençait à faire son petit travail. Oui, sa mère était épuisée, naturellement.

Fran l'avait compris quand elle était revenue pour les vacances et qu'elle l'avait

embrassée sur la joue. Carla avait des poches sous les yeux, sa peau avait pris

une vilaine teinte jaune, et ses cheveux toujours impeccablement coiffés

étaient nettement plus gris, malgré les traitements à trente dollars la

séance

au salon de coiffure. Pourtant…

Elle s'était comportée comme une

hystérique ce soir-là. Et Frannie se demandait quelle serait sa part de

responsabilité si la grippe de sa mère devait devenir une pneumonie, si elle

faisait une dépression… si elle mourait. Mon Dieu, quelle idée horrible. Mais

non, ce n'était pas possible. Les médicaments allaient tout arranger. Et

lorsque Frannie ne serait plus dans sa ligne de mire, qu'elle serait partie

incuber tranquillement son petit étranger à Somersworth, sa mère finirait sans

doute par oublier ce mauvais coup. Elle…

Le téléphone se mit à sonner. Elle

le regarda un moment d'un air absent. Dehors, un éclair, et tout de suite après

un coup de tonnerre si fort et si proche qu'elle sursauta.

Dring, dring, dring.

Elle avait reçu ses trois coups

de téléphone. Qui était-ce ? Debbie n'avait aucune raison de la rappeler. Jess,

pas davantage. Un sondage d'opinion ? Un vendeur de casseroles ? Peut-être

Jess, après tout. Jess qui ne voulait pas lâcher.

Quand elle décrocha, elle eut la

certitude que c'était son père et que les nouvelles ne seraient pas bonnes.

– Allô ?

Rien. Le silence. Elle fronça les

sourcils, étonnée.

– Allô ?

Puis la voix de son père :

– Fran ? Frannie ?

Un drôle de bruit, comme un

hoquet. Ce même bruit encore. Et Fran comprit avec horreur que son père était

en train de pleurer. Sa main cherchait sous son menton le nœud du fichu.

– Papa ? Qu'est-ce qu'il

y a ? C'est maman ?

– Frannie, je viens te

chercher. Je vais… je viens te chercher tout de suite. J'arrive.

– Maman va bien ?

Le tonnerre tomba encore une fois

sur le Harborside. Frannie se mit à pleurer.

– Papa, qu'est-ce qui se

passe ? Dis-moi !

– Elle n'est pas bien du tout,

c'est tout ce que je sais. À peu près une heure après mon coup de téléphone, elle

a commencé à aller très mal. Beaucoup de fièvre. Elle délirait. J'ai essayé d'appeler

le docteur Edmonton… Rachel m'a répondu qu'il était sorti, que des tas de gens

étaient très malades… alors, j'ai appelé l'hôpital Sanford. Ils m'ont dit

que

leurs ambulances étaient occupées, les deux, mais qu'ils mettaient Carla sur la

liste. La *liste*, Frannie, qu'est-ce que c'est que cette *liste*, maintenant ?

Je connais Jim Warrington. Il conduit une des ambulances. Et à moins d'un

accident sur la 95, il passe toute la journée à jouer aux cartes. Qu'est-ce que

c'est que cette *liste* ?

Il hurlait presque.

– Calme-toi, papa. Calme-toi.

Calme-toi.

Elle éclata en sanglots. Sa main

qui tenait le nœud de son fichu alla essuyer une larme.

– Si elle est toujours là, tu

ferais mieux de l'emmener toi-même.

– Non… non, ils sont venus

il y a un quart d'heure à peu près. Mon Dieu, Frannie, il y avait *six* personnes

dans l'ambulance. Will Ronson, le pharmacien. Carla… ta mère… a repris

connaissance quand ils l'ont emmenée. Elle disait : « Je n'arrive pas

à respirer, Peter, je n'arrive pas. Qu'est-ce que c'est ? »

La voix de son père s'était

cassée, comme la voix d'un adolescent en train de muer. Frannie était

terrorisée.

– Tu peux conduire, papa ?

Tu es sûr que tu peux conduire ?

– Oui… Oui, je peux.

Il semblait se ressaisir un peu.

– Je t'attends devant l'entrée.

Elle raccrocha et descendit l'escalier

à toute vitesse. Ses genoux tremblaient. Quand elle sortit, il pleuvait encore,

mais les nuages du dernier orage se dispersaient déjà, laissant filtrer les

rayons du soleil. Instinctivement, elle chercha un arc-en-ciel. Il y en avait

un effectivement, très loin au-dessus de la mer. Elle sentait le remords la

ronger comme une bête dans son ventre, là où grandissait cette petite chose, son

bébé.

# 21

Stu Redman

crevait de peur.

Il regardait derrière les

barreaux de la fenêtre de sa nouvelle chambre, dans l'État du Vermont. Une

petite ville, très loin en contrebas, l'enseigne minuscule d'une station-service,

une usine, une rivière, l'autoroute et, derrière l'autoroute, les croupes de

granit de l'extrême ouest de la Nouvelle-Angleterre – les Montagnes vertes.

Il crevait de peur, car cette

chambre d'hôpital ressemblait plutôt à une cellule. Il crevait de peur, car

Denninger n'était plus là. Il ne l'avait plus revu depuis que le grand cirque

avait quitté Atlanta pour s'installer ici. Deitz n'était plus là lui non plus. Denninger

et Deitz étaient sans doute malades, peut-être déjà morts.

Quelqu'un avait fait une connerie

quelque part. Ou bien la maladie que Charles D. Campion avait apportée à

Arnette était beaucoup plus contagieuse qu'on ne l'avait crue. De toute façon, il

était clair que le dispositif de sécurité du Centre épidémiologique d'Atlanta

avait craqué. Tous ceux qui s'étaient trouvés là-bas étaient sans doute en

train d'étudier d'un peu plus près qu'il n'aurait été souhaitable ce virus qu'ils

appelaient A-Prime, le virus de la super-grippe.

Ils lui faisaient encore subir

des examens, mais apparemment au petit bonheur la chance. Pour les horaires, n'importe

quoi. On gribouillait les résultats, mais Stu était presque sûr que celui qui

les lisait n'y jetait qu'un coup d'œil, secouait la tête et jetait tout le

bazar dans sa corbeille à papier.

Pourtant, ce n'était pas ça le

pire. Le pire, c'étaient les armes. Les infirmières qui venaient lui faire une

prise de sang, prendre sa crache ou son urine étaient maintenant toujours

accompagnées d'un soldat en combinaison blanche. Et le soldat était armé d'un

revolver enveloppé dans un sac de plastique. Un 45 de l'armée. Stu ne doutait

pas que s'il avait essayé de jouer au petit malin, comme avec Deitz, le 45 aurait

fait voler le sac de plastique en lambeaux. Un peu de fumée, et tout droit pour

le pays des ancêtres.

S'ils ne se donnaient plus la

peine de sauver les apparences, c'était que sa peau ne valait plus grand-chose.

Être derrière des barreaux, ce n'est déjà pas très drôle. Mais derrière des

barreaux quand votre peau ne vaut plus rien… ça, c'est vraiment pas rigolo.

Il suivait maintenant avec

beaucoup d'attention le journal télévisé de six heures, tous les jours. On

avait exécuté les auteurs de la tentative de coup d'État en Inde, des « agitateurs

étrangers ». La police recherchait encore la ou les personnes qui avaient

fait sauter la centrale de Laramie, dans le Wyoming, la veille. La Cour suprême

avait décidé par six voix contre trois que les homosexuels déclarés ne pouvaient

être expulsés de la fonction publique. Et, pour la première fois, on commençait

à parler de certaines autres choses.

À Miller County, dans l'Arkansas,

le porte-parole de la Commission de l'Énergie atomique avait formellement

démenti qu'il y ait eu risque de fusion du réacteur de la centrale atomique de

Fouke, une petite ville située à une cinquantaine de kilomètres de la frontière

du Texas. La centrale avait eu quelques problèmes mineurs avec les circuits de

refroidissement du réacteur, mais il n'y avait aucune raison de s'alarmer. Les

unités de l'armée qui se trouvaient dans le secteur n'étaient là qu'à titre de

précaution. Stu se demandait quelles précautions l'armée pourrait bien prendre

si le réacteur de Fouke décidait de fondre pour de bon. Et il pensait que, si l'armée

s'était installée dans le sud-ouest de l'Arkansas, c'était peut-être pour une

tout autre raison. Fouke n'était pas si loin d'Arnette.

Une autre nouvelle encore. Une

épidémie de grippe semblait s'être déclarée sur la côte est – la souche russe, rien

de bien inquiétant, sauf pour les très âgés et les très jeunes. Un médecin

fatigué était interviewé dans un couloir de l'hôpital de la Pitié, à Brooklyn. Une

grippe exceptionnellement tenace pour la souche Russe-A, expliquait le médecin

qui invitait les téléspectateurs à se faire vacciner. Puis il avait commencé à

dire autre chose, mais le son avait été coupé et l'on voyait seulement ses

lèvres bouger. Retour au studio où le présentateur disait : « Il semblerait

que cette épidémie de grippe ait causé plusieurs décès à New York, mais les experts

s'interrogent sur le rôle qu'ont pu jouer d'autres facteurs comme la pollution,

et même peut-être le virus du sida. Le ministère de la Santé précise qu'il s'agit

de la grippe Russe-A, et non de la grippe porcine, plus dangereuse.

Quoi qu'il

en soit les médecins recommandent les mesures habituelles : garder le lit,

se reposer, boire beaucoup, prendre de l'aspirine pour faire baisser la fièvre. »

Le présentateur souriait, rassurant…

et quelque part, hors du champ de la caméra, quelqu'un éternua.

Le soleil commençait à

disparaître. Le ciel flamboyait à l'horizon. Il allait bientôt virer au rouge, puis

à l'orange. Les nuits étaient particulièrement difficiles pour Stu. On l'avait

emmené en avion dans ce coin de pays qu'il ne connaissait pas du tout, un coin

qui lui était encore plus étranger la nuit, allez donc savoir pourquoi. C'était

le début de l'été, et tout ce vert qu'il voyait de sa fenêtre lui paraissait un

peu anormal, excessif, terrifiant même. Il n'avait pas d'amis ; à sa

connaissance, tous ceux qui avaient fait le voyage avec lui en avion, de

Braintree à Atlanta, étaient morts aujourd'hui. Il était entouré d'automates

qui lui faisaient des prises de sang en braquant sur lui un revolver. Il avait

peur de mourir, même s'il se sentait en pleine forme. Et il commençait à croire

qu'il n'allait pas attraper cette chose-là.

Stu se demandait s'il n'y aurait

pas un moyen de s’échapper de cet endroit.

# 22

Quand

Creighton arriva le 24 juin, Starkey regardait les écrans de contrôle les mains

derrière le dos. Il vit la bague de West Point à la main droite du vieil homme

et se sentit pris de pitié pour lui. Depuis dix jours, Starkey marchait aux

amphétamines et il allait sûrement bientôt craquer. En fait, pensait Creighton,

il avait déjà commencé à craquer, s'il interprétait bien ce qu'il lui avait dit

au téléphone.

– Len ! s'exclama

Starkey, comme s'il était surpris de le voir. Merci d'être venu.

– *De nada*, répondit

Creighton avec un petit sourire.

– Tu sais qui m'a téléphoné ?

– Alors, c'était vraiment

lui ?

– Oui, le président. Je suis

en disponibilité. Ce vieux salaud me met en disponibilité. Naturellement, j'avais

vu venir le coup. Mais ça fait mal quand même. Drôlement mal. Surtout quand ça

vient d'un sale hypocrite, d'un vieux tas de merde comme lui.

Len Creighton approuva d'un signe

de tête.

– Bon, reprit Starkey en s'essuyant

le front. Ce qui est fait est fait. On n'y peut rien. Tu prends les commandes. Il

veut te voir à Washington, le plus tôt possible. Il va te faire mettre à quatre

pattes pour te flanquer une trempe de tous les diables. Toi, tu restes

tranquille et tu encaisses. On a sauvé ce qu'on pouvait. C'est assez. J'en suis

sûr.

– Si c'est le cas, le pays

devrait se mettre à genoux pour te remercier.

– J'avais bien envie de… mais…

j'ai tenu aussi longtemps que j'ai pu, Len. J'ai tenu.

Il parlait avec une véhémence

tranquille, mais ses yeux s'arrêtèrent sur un des écrans et sa bouche fut un

instant agitée d'un tremblement sénile.

– Heureusement que tu étais

là, reprit-il.

– On a quand même fait un

petit bout de route ensemble, Billy, tu ne crois pas ?

– Tu peux le dire. Écoute

maintenant. Tu dois absolument voir Jack Cleveland, dès que tu pourras. Priorité

absolue. Il connaît nos contacts à l'est et en Asie, rideau de fer et rideau de

bambou. Il saura quoi faire. Et qu'il ne faut pas traîner.

– Je ne comprends pas, Billy.

– Il faut se préparer au

pire, dit Starkey en faisant une étrange grimace.

Il retroussait la lèvre

supérieure, comme un chien de ferme qui voit arriver le facteur. Du doigt, il

montrait les feuillets jaunes sur sa table.

– Nous n'avons plus la

situation en main. Oregon, Nebraska, Louisiane, Floride. Peut-être aussi le

Mexique et le Chili. Quand nous avons perdu Atlanta, nous avons perdu nos trois

hommes les plus qualifiés. Et nous n'aboutirons à rien avec ce Stuart Redman. Tu

savais qu'ils lui ont injecté le virus Bleu ? Il croyait que c'était un

somnifère. Il s'en est tiré. Personne ne sait comment. Si nous avions six

semaines devant nous, nous finirions peut-être par comprendre. Mais ce n'est

pas le cas. Pour le moment, il faut s'en tenir à cette histoire de grippe, mais

il faut absolument – *absolument* – que ceux d'en face ne découvrent pas

qu'il s'agit d'autre chose que d'une épidémie naturelle. Cleveland a entre huit

et vingt agents en URSS, hommes et femmes, et entre cinq et dix dans les différents

pays satellites en Europe. Je ne sais pas du tout combien il en a en Chine communiste.

Les lèvres de Starkey

recommençaient à trembler.

– Quand tu vas voir

Cleveland cet après-midi, reprit-il, dis-lui seulement *la chute de Rome*.

Tu ne vas pas oublier ?

– Non, répondit Len. Mais tu

crois vraiment que ses agents vont aller jusqu'au bout ?

Ses lèvres étaient étrangement

froides.

– Ils ont reçu les flacons

il y a une semaine. Ils pensent qu'ils contiennent des particules radioactives

qui serviront de balises à nos satellites espions. Ils n'ont pas besoin d'en

savoir plus, n'est-ce pas ?

– Non.

– Et si la situation tourne…

à la catastrophe, personne n'en saura jamais rien. Nous sommes sûrs que le Projet

Bleu est resté secret jusqu'au bout. Un nouveau virus, une mutation… nos

collègues d'en face auront sans doute une petite idée derrière la tête, mais il

sera trop tard. Tout le monde aura eu sa dose, Len.

– Oui.

Starkey s'était replongé dans la

contemplation des écrans de contrôle.

– Ma fille m'a donné un

recueil de poèmes il y a quelques années. Un certain Yeets. Elle prétend que

tous les militaires devraient lire Yeets. Une plaisanterie sans doute. Tu as

déjà entendu parler de Yeets, Len ?

– Je crois que oui, répondit

Creighton qui ne jugea pas utile de préciser que le nom du poète s'écrivait

Yeats et se prononçait Yates.

– Je l'ai lu du début jusqu'à

la fin, reprit Starkey en contemplant l'écran qui montrait la cafétéria à

jamais endormie. Sans doute parce qu'elle s'imaginait que je n'ouvrirais pas

son bouquin. Il ne faut jamais être trop prévisible. Je n'ai pas compris

grand-chose – ce type était sans doute un fou – mais j'ai lu ses machins. Drôles

de poèmes. Pas toujours en vers. Il y en a un qui m'est toujours resté dans la

tête. Il y parlait de la vie comme je l'ai toujours vue, sa grandeur, son

désespoir. Il disait que tout s'écroule, que le centre ne tient plus. Je crois

qu'il voulait dire que le centre se désagrège, Len. Je crois bien que c'est ça.

Yeets savait que tôt ou tard les choses se désagrègent complètement. Il avait

au moins compris ça.

– Sans doute, répondit

doucement Creighton.

– La fin du poème m'a donné

la chair de poule la première fois que je l'ai lu, et même encore maintenant

quand je le relis. Je sais le passage par cœur. « *Voici la bête cruelle,*

son heure enfin venue. Vers Bethléem elle se traîne, bientôt elle va y naître. »

Creighton ne disait rien. Il n'avait

rien à dire.

– La bête est en marche, reprit

Starkey en se retournant.

Il pleurait, grimaçait un sourire.

– Elle arrive, et elle est

bien plus cruelle que ce Yeets ne l'imaginait. Tout fiche le camp. Notre boulot,

c'est de tenir aussi longtemps que nous pourrons.

– Oui, dit Creighton, et

pour la première fois il sentit les larmes lui piquer les yeux. Oui, Billy.

Starkey tendit la main, Creighton

la prit dans les siennes. La main de Starkey était vieille, froide, comme la

mue d'un serpent où un petit rongeur serait allé crever, son petit squelette

fragile enveloppé dans la peau du reptile. Les larmes commençaient à couler sur

les pommettes de Starkey, sur ses joues méticuleusement rasées.

– Je dois y aller, dit

Starkey.

– Je comprends.

Starkey retira sa bague de West

Point, puis son alliance.

– Pour Cindy. Pour ma fille.

Je voudrais qu'elle les garde, Len.

– Tu peux compter sur moi.

Starkey s'avança vers la porte.

– Billy ?

Starkey se retourna.

Creighton était immobile, droit

comme un *I*. Les larmes inondaient ses joues. Il salua.

Starkey salua lui aussi, puis

sortit.

L'ascenseur

ronronnait paisiblement. Une alarme se mit à sonner – lugubre, comme si elle

avait su que la cause était déjà perdue – lorsqu'il se servit de sa clé spéciale

pour ouvrir la porte du dernier étage, le garage des véhicules de service. Starkey

imaginait Len Creighton en train de le regarder sur ses écrans quand il s'installa

au volant d'une jeep, sortit sur l'immense plate-forme d'essai, franchit une

grille à côté de laquelle se dressait un panneau : ZONE INTERDITE DÉFENSE

D'ENTRER SANS AUTORISATION SPÉCIALE. Les postes de contrôle ressemblaient à des

postes de péage sur une autoroute. Ils étaient toujours occupés, mais derrière

les reflets jaunâtres des vitres les soldats étaient morts et se momifiaient

rapidement dans la chaleur sèche du désert. Les postes de contrôle étaient à l'épreuve

des balles, mais pas des virus. Les yeux vitreux des soldats, enfoncés dans

leurs orbites, regardèrent Starkey passer, seule chose qui bougeait dans ce

labyrinthe de hangars et de baraquements. Il s'arrêta devant un blockhaus. Sur

la porte, un autre panneau : DÉFENSE D'ENTRER SANS AUTORISATION A-1-A. Il

se servit d'une clé pour ouvrir la porte, d'une autre pour appeler l'ascenseur.

Un garde, raide comme un piquet, le fixait de sa cabine vitrée, à gauche de l'ascenseur.

Starkey se précipita dans l'ascenseur quand les portes s'ouvrirent. Il sentait

le regard du mort peser sur lui, le poids de ses deux yeux, comme deux pierres.

L'ascenseur descendit si

rapidement qu'il en eut l'estomac retourné. Ding ! Les portes coulissèrent

et une douce odeur de putréfaction le frappa au visage. Pas trop forte

cependant, car les purificateurs d'air fonctionnaient encore. Quand

quelqu'un

meurt, il veut que vous le sachiez pensa Starkey.

Près d'une douzaine de cadavres

gisaient par terre, devant l'ascenseur. Starkey s'avança prudemment. Il n'avait

aucune envie de marcher sur une main cireuse ou de trébucher sur une jambe en

décomposition. Il aurait sans doute crié, et cela, il ne le voulait à aucun

prix. On ne crie pas dans une tombe. Or c'était bien là qu'il se trouvait :

dans une tombe. Toutes les apparences d'un centre de recherche, mais en réalité

une tombe.

Les portes de l'ascenseur se

refermèrent derrière lui ; un bourdonnement, et la cabine repartit automatiquement.

Elle ne redescendrait plus, Starkey le savait. Dès que le dispositif de

sécurité de l'installation avait décelé une défaillance, les ordinateurs

avaient bloqué tous les ascenseurs. Pour que personne ne puisse sortir. Pourquoi

ces pauvres gens étaient-ils là, par terre ? Manifestement, ils espéraient

que les ordinateurs n'auraient pas fait leur travail. Et pourquoi pas ? C'était

somme toute assez logique. Puisque rien d'autre n'avait marché.

Starkey prit le couloir qui

menait à la cafétéria, en faisant sonner ses talons. Au-dessus de lui, les

tubes fluorescents, encastrés dans leurs longues boîtes, jetaient une lumière

crue, sans ombre. Encore d'autres cadavres. Un homme et une femme déshabillés, des

trous dans la tête. Ils ont baisé, pensa Starkey, et puis il l'a descendue

avant de se tuer. L'amour au milieu des virus. Le mort tenait encore à la main

le pistolet, un 45 de l'armée. Sur le carrelage, des éclaboussures de sang, quelque

chose de grisâtre, comme du porridge. Un instant, heureusement très bref, il

eut une terrible envie de se pencher pour toucher les seins de la femme, pour

voir s'ils étaient durs.

Plus loin, un homme était assis

contre une porte, une pancarte attachée autour du cou avec un lacet. Son menton

avait basculé en avant, cachant ce qui était écrit. Starkey glissa les doigts

sous le menton de l'homme et releva sa tête. Aussitôt, ses globes oculaires

tombèrent à l'intérieur de sa tête avec un petit bruit sourd et mouillé. Au

feutre rouge, on avait écrit sur la pancarte : MAINTENANT VOUS SAVEZ QUE ÇA

MARCHE. DES QUESTIONS ?

Starkey lâcha le menton de l'homme.

La tête resta dans la position qu'elle avait prise, menton en l'air, les

orbites noires levées au ciel, comme en extase. Starkey recula. Il pleurait à

nouveau. Peut-être parce qu'il n'avait plus de questions à poser, pensa-t-il.

Les portes de la cafétéria

étaient grandes ouvertes. En face, un tableau d'affichage en liège. Championnat

de bowling le 20 juin. Anna Floss cherche une voiture pour aller à Denver ou à

Boulder le 9 juillet. Elle est prête à conduire et à partager l'essence. Richard

Betts a des chiots à donner, adorables moitié colleys moitié saint-bernards. Toutes

les semaines, services religieux à la cafétéria.

Starkey lut toutes les annonces

du tableau d'affichage, puis entra.

L'odeur était beaucoup plus forte

dans la cafétéria – une odeur de ranci et de cadavres. Starkey regarda autour

de lui, avec une horreur tranquille.

Certains semblaient le regarder.

– Les hommes…

Starkey ne continua pas sa phrase.

Il n'avait plus aucune idée de ce qu'il avait voulu dire.

Il s'avança lentement vers Frank D.

Bruce, le nez dans son bol de soupe. Il le regarda un moment. Puis il le prit

par les cheveux. Le bol suivit le mouvement, collé par cette soupe depuis

longtemps figée. Horrifié, Starkey cogna dessus. Le bol finit par se détacher, tomba

par terre, renversé. Comme de la gelée moisie, la soupe collait encore au

visage de Frank D. Bruce. Starkey sortit son mouchoir et essuya ce qu'il put. Sauf

sur les paupières. Il avait peur que les yeux de Frank D. Bruce ne retombent dans

sa boîte crânienne comme ceux de l'homme à la pancarte. Il avait encore plus

peur que les paupières, une fois débarrassées de leur colle, ne se lèvent comme

des stores. Et surtout, il avait peur de l'expression que pourraient avoir les

yeux de Frank D. Bruce.

– Repos, dit doucement

Starkey.

Délicatement, il posa son

mouchoir sur le visage de Frank D. Bruce. Il y resta collé. Starkey se retourna

et sortit de la cafétéria d'un pas raide et mécanique, comme s'il était à l'exercice.

Dans le couloir, il s'assit à

côté de l'homme à la pancarte, défit la lanière qui retenait la crosse de son

arme, enfonça le canon dans sa bouche.

Le coup partit avec un bruit

sourd, terne. Aucun des cadavres ne s'en inquiéta. Les purificateurs d'air

évacuèrent rapidement la petite bouffée de fumée. Et dans les entrailles du

Projet Bleu, ce fut le silence. Dans la cafétéria, le mouchoir de Starkey se

détacha du visage du soldat de deuxième classe Frank D. Bruce et tomba par

terre. Frank D. Bruce ne parut pas s'en soucier, mais Len Creighton se surprit

à contempler de plus en plus souvent l'écran de contrôle où apparaissait l'image

de Bruce, à se demander pourquoi diable Billy n'avait pas nettoyé les paupières

de cet homme pendant qu'il y était. Bientôt, très bientôt, il allait devoir

rendre des comptes au président des États-Unis, mais c'était cette soupe figée

sur les paupières de Frank D. Bruce qui le tracassait. Bien plus.

# 23

Randall Flagg,

l'homme noir, marchait le long de la nationale 51, en direction du sud, attentif

aux bruits de la nuit qui enveloppait cette route étroite qui tôt ou tard le

conduirait de l'Idaho au Nevada. Du Nevada, il irait où il voudrait. De New

Orleans à Nogales, de Portland dans l'Oregon à Portland dans le Maine, il était

dans son pays qu'il connaissait mieux que personne. Ce pays dont il avait parcouru

toutes les routes dans l'obscurité de la nuit, personne ne l'aimait plus que

lui. Et maintenant, une heure avant l'aube, il se trouvait quelque part entre

Grasmere et Riddle, à l'ouest de Twin Falls, encore au nord de la réserve de

Duck Valley, à cheval sur deux États. N'était-ce pas merveilleux ?

Il marchait d'un pas rapide et

les talons de ses bottes éculées faisaient sonner l'asphalte. Si des phares

apparaissaient à l'horizon, il s'évanouissait aussitôt dans les hautes herbes, parmi

les insectes et les papillons de nuit… La voiture passait. Peut-être le

conducteur sentait-il un léger frisson, comme s'il avait traversé une poche d'air.

Peut-être sa femme et ses enfants endormis esquissaient-ils un geste inquiet, comme

s'ils avaient tous été touchés par un même cauchemar au même instant.

C'était un homme de haute taille,

sans âge, jeans et blouson délavé, les poches bourrées de cinquante feuillets

contradictoires – brochures pour toutes les saisons, déclarations incendiaires

pour toutes les occasions. Quand cet homme vous tendait un tract, vous le preniez,

quel que soit le sujet : les dangers des centrales atomiques, le rôle joué

par l'Internationale juive dans le renversement de gouvernements amis, la filière

CIA-Contra-cocaïne, les syndicats des ouvriers agricoles, les Témoins de Jéhovah

(*Si tu réponds « oui » à ces dix questions, tu es SAUVÉ !)*,

les Noirs pour la justice sociale, le credo du Ku Klux Klan. Tout cela, et plus

encore. Deux macarons sur son blouson. À droite, une tête jaune, toute ronde

qui souriait. À gauche, un porc coiffé d'une casquette de policier. Dessous, une

légende dont les lettres rouges pleuraient des larmes de sang : VOUS AIMEZ

LE COCHON ?

Il avançait, sans jamais s'arrêter,

sans jamais ralentir, à l'écoute de la nuit. Ses yeux inquiets fouillaient

l'obscurité,

épiaient dans le noir. Un vieux sac à dos de boy-scout sur le dos. Un sourire

cruel sur les lèvres, et peut-être dans le cœur aurait-on dit – avec raison. Le

visage d'un homme heureux dans la haine, un visage d'où rayonnait une chaleur

horrible et belle, un visage à faire exploser les verres entre les mains des

serveuses fatiguées dans les restaurants de routiers, à faire foncer tête

baissée les petits enfants en tricycle dans les clôtures, pour ensuite courir

en pleurnichant retrouver leurs mamans, les genoux pleins d'échardes. Un visage

devant lequel la moindre discussion de bar sur le résultat d'un match se

terminait par des coups de poing.

Il se dirigeait vers le sud, quelque

part sur la nationale 51, entre Grasmere et Riddle, un peu plus près maintenant

du Nevada. Bientôt, il s'arrêterait pour camper, dormir toute la journée et se

réveiller à la tombée du jour. Il lirait n'importe quoi en attendant que cuise

son repas sur un petit feu de camp dont la fumée resterait invisible : un

roman porno aux pages déchirées, sans couverture, *Mein Kampf* peut-être, une

bande dessinée, une déclaration incendiaire de quelque mouvement patriotique

réactionnaire. En fait d'imprimés, Flagg n'était pas regardant.

Son repas avalé, il reprendrait

sa marche, en direction du sud, sur cette excellente route à deux voies qui

coupait au travers de ce pays oublié de Dieu et des hommes, observant autour de

lui, flairant, écoutant, tandis que le climat se ferait plus aride, étoufferait

bientôt jusqu'aux broussailles, observant les montagnes qui commençaient à

percer dans le lointain comme l'épine dorsale d'un dinosaure. Demain à l'aube, ou

après-demain, il entrerait au Nevada, traverserait d'abord Ovyhee, puis

arriverait à Mountain City. À Mountain City l'attendait un homme du nom de Christopher

Bradenton qui s'occuperait de lui trouver une voiture et des papiers. Et alors

le pays tout entier s'animerait de glorieuses possibilités, se mettrait à vivre

avec son réseau de routes incrustées dans sa peau comme de merveilleux

capillaires, prêtes à l'emporter, sombre corps étranger, partout, n'importe où

– au cœur, au foie, au cerveau de cet énorme corps qu'était l'Amérique. Il

était un caillot de sang cherchant un endroit où se former, une esquille

cherchant quelque viscère à crever, une cellule démente et solitaire cherchant

un compagnon pour se mettre en ménage et élever avec lui une gentille petite

tumeur maligne.

Il marchait, martelant l'asphalte,

balançant les bras. On le connaissait, on le connaissait bien le long des

routes secrètes que parcourent les pauvres et les fous, les révolutionnaires

professionnels et ceux qui ont si bien appris à haïr que leur haine déforme

leur visage comme un bec-de-lièvre, que personne ne veut d'eux si ce n'est

leurs semblables qui les accueillent dans des chambres minables décorées de

slogans et de posters, dans des sous-sols où l'on serre des bouts de tuyaux

dans des étaux aux mors rembourrés pour les remplir d'explosifs, dans les

arrière-boutiques où l'on concocte des plans déments : assassiner un

ministre, kidnapper le fils d'un dignitaire en visite, faire irruption au beau

milieu d'une séance du conseil d'administration de la Standard Oil avec

grenades et mitraillettes, assassiner au nom du peuple. Il était connu de ces

gens, et même les plus fous d'entre eux ne pouvaient regarder que du coin de l'œil

son visage sombre et ricanant. Les femmes qu'il emmenait au lit, même si pour

elles le sexe était devenu aussi banal que d'avaler un sandwich, se laissaient

pénétrer en détournant la tête, le corps raidi. Elles l'acceptaient comme elles

auraient accepté un bélier aux yeux d'or ou encore un chien noir – et quand c'était

fini, elles avaient froid, si froid qu'elles ne croyaient jamais plus pouvoir

se réchauffer. Quand il arrivait au beau milieu d'une réunion, les bavardages

hystériques cessaient d'un seul coup – les commérages, les récriminations, les

accusations, la rhétorique idéologique. Un instant, c'était un silence de mort,

puis ils le regardaient et détournaient les yeux, comme s'il était venu vers

eux en portant dans ses bras quelque terrible et antique machine de destruction,

quelque chose mille fois pire que le plastic fabriqué dans les laboratoires

clandestins des anciens étudiants de chimie, que les armes soutirées à quelque

cupide sergent d'intendance. On aurait cru qu'il venait à eux avec une machine

rouillée par le sang, gardée depuis des siècles dans la graisse des hurlements,

mais prête à servir à nouveau, apportée à leur réunion comme une offrande

infernale, gâteau d'anniversaire aux bougies de nitroglycérine. Et, quand la

conversation reprenait, elle était désormais rationnelle et disciplinée – aussi

rationnelle et disciplinée que le pouvaient des fous. Et c'est alors qu'on

décidait les choses.

Il avançait de sa démarche

chaloupée, à l'aise dans ses bottes confortablement rembourrées. Ses pieds et

ses bottes étaient de vieux amants. À Mountain City, Christopher Bradenton le

connaissait sous le nom de Richard Fry. Bradenton dirigeait un de ces réseaux

clandestins qui permettent aux personnes recherchées par la police de se

déplacer. Une demi-douzaine de groupuscules, depuis les Weathermen jusqu'à la

brigade Che Guevara, veillaient à lui procurer l'argent dont il avait besoin. Ce

Bradenton était un poète qui donnait parfois des cours du soir quand il ne

sillonnait pas l'Utah, le Nevada et l'Arizona faisant des conférences dans les

universités où il espérait étonner ces bons petits enfants de bourgeois en leur

annonçant que la poésie était toujours vivante – soporifique, sans aucun doute,

mais toujours investie d'une certaine hideuse vitalité. Il approchait de la

soixantaine à présent, mais Bradenton s'était fait congédier d'une université

de Californie une vingtaine d'années plus tôt pour avoir traficoté les dossiers

d'étudiants qui voulaient échapper au service militaire. Il était à Chicago en

1968, lorsque les porcs s'étaient réunis pour élire leur candidat ; et il

s'était fait foutre en tôle. Puis il avait frayé avec tous les groupuscules

radicaux, d'abord attiré par leur démence, puis englouti par eux.

L'homme noir marchait en souriant.

Bradenton n'était qu'un maillon de la chaîne. Il y en avait des milliers d'autres

– des milliers de ces fous qui parcouraient le pays avec leurs livres et leurs

bombes. Un réseau balisé par des poteaux indicateurs que seul l'initié pouvait

lire. À New York, il prétendait s'appeler Robert Franq et être noir, ce que

personne n'avait jamais mis en doute, même si sa peau était vraiment très claire

pour un homme de couleur. Lui et un Noir ancien du Viêt-Nam – la haine qui l'habitait

compensait amplement la perte de sa jambe gauche – avaient descendu six flics à

New York. En Géorgie, il s'appelait Ramsey Forrest lointain descendant du

général Nathan Bedford Forrest, grand mage du Ku Klux Klan, et dans sa cagoule

blanche il avait participé à deux viols, à une castration et à l'incendie d'un

bidonville de nègres. Mais il y avait longtemps de cela, c'était au début des

années soixante, du temps du mouvement pour les droits civiques des Noirs. Il

pensait parfois être né à cette époque. En tout cas, il n'avait guère de

souvenirs de ce qui lui était arrivé auparavant, si ce n'est qu'il était

originaire du Nebraska et qu'il avait fréquenté le lycée avec un rouquin aux

jambes arquées, Charles Starkweather. Il se souvenait mieux des grandes marches

pour les droits civiques de 1960 et de 1961 – les bagarres, les expéditions

nocturnes, les églises qui avaient explosé, à croire qu'un miracle trop grand

pour qu'elles puissent le contenir s'était produit entre leurs murs. Il se

souvenait d'avoir échoué à New Orleans en 1962, d'y avoir rencontré un jeune

homme complètement cinglé, Oswald. Le type distribuait des tracts pour que l'Amérique

laisse Cuba tranquille. Il avait encore quelques tracts d'Oswald dans une de

ses nombreuses poches, vieux, tout froissés. Il avait été membre d'une centaine

de comités d'action politique, avait participé dans une centaine d'universités

à des démonstrations contre les mêmes douze entreprises. C'est lui qui

rédigeait les questions qui mettaient en déroute les conférenciers venus faire

leur baratin, mais il ne les posait jamais lui-même ; les politicards n'étaient

pas bêtes ; ils auraient pu voir son visage grimaçant, ses yeux brûlants, prendre

peur et quitter précipitamment le podium. De même, il ne prenait jamais la

parole aux meetings : les micros se mettaient à hurler dans un délire de

larsen, les circuits sautaient les uns après les autres. Mais il écrivait des

discours pour ceux qui prenaient la parole. Et en plusieurs occasions ses

discours s'étaient terminés par des émeutes, voitures renversées,

grèves d'étudiants,

démonstrations violentes. Pendant quelque temps, au début des années

soixante-dix, il avait fréquenté un certain Donald DeFreeze et lui avait

conseillé de prendre le nom de Cinque. Il avait participé à la mise au point de

l'enlèvement d'une riche héritière, et c'était lui qui avait eu l'idée de la

rendre folle, au lieu de se contenter de demander une rançon. Il avait quitté

la petite maison de Los Angeles où DeFreeze et les autres avaient grillé vingt

minutes à peine avant que la police ne débarque. Il était parti tranquillement,

ses grosses bottes poussiéreuses faisant sonner l'asphalte, sur les lèvres un

féroce sourire. Et, en le voyant, les mères de famille sortaient à toutes

jambes prendre leurs enfants par la main pour les faire rentrer. Et, en le

voyant, les femmes enceintes commençaient à sentir les premières douleurs. Plus

tard, lorsqu'on avait bouclé les rares paumés qui restaient encore du groupe, ils

n'avaient pas pu dire grand-chose, si ce n'est qu'il y en avait un autre

peut-être quelqu'un d'important, peut-être simplement un parasite, un homme

sans âge, un homme qu'on appelait le Marcheur, ou parfois le Croque-Mort.

Il avançait toujours, de son pas

régulier. Deux jours plus tôt, il était à Laramie, dans le Wyoming, où

un

groupe d'écolos avaient fait sauter une centrale électrique. Aujourd'hui, il se

trouvait sur la nationale 51, entre Grasmere et Riddle, en route pour Mountain

City. Demain, il serait quelque part ailleurs. Et il était plus heureux qu'il

ne l'avait jamais été, car…

Il s'arrêta.

*Car quelque chose allait se*

produire. Il pouvait le sentir, presque le goûter dans l'air de la nuit. Oui,

un goût de fumée noire qui venait de partout, comme si Dieu préparait un

barbecue et que la civilisation tout entière allait être la grillade. Le charbon

de bois était chaud, blanc et poussiéreux à l'extérieur, rouge comme les yeux

des démons à l'intérieur. Une grande chose, une chose énorme.

L'heure de sa transfiguration

était proche. Il allait naître pour la deuxième fois, allait sortir du ventre

en travail de quelque grande bête couleur de sable qui déjà connaissait l'agonie

des contractions, écartant lentement les cuisses tandis que giclait le sang de

l'enfantement, ses yeux brûlés par le soleil perdus dans le vide.

Il était né à une époque où les

temps étaient en train de changer. Et les temps allaient encore changer bientôt.

Il le sentait dans le vent de cette douce nuit de l'Idaho.

L'heure de sa renaissance était

venue. Il le savait. Sinon, comment aurait-il été investi tout à coup de

pouvoirs magiques ?

Il ferma les yeux, son visage

brûlant légèrement levé vers le ciel noir, prêt à accueillir l'aube. Il se

concentrait. Il sourit. Les talons poussiéreux de ses bottes éculées commencèrent

à se soulever. Un centimètre. Cinq. Dix. Son sourire lui fendait la bouche

jusqu'aux oreilles. Trente centimètres. Et, à soixante centimètres du sol, il s'immobilisa

au-dessus de la route. Sous ses pieds, le vent poussa un petit nuage de

poussière.

Puis il sentit que les premières

lueurs de l'aube tachaient le ciel, et il redescendit. Ce n'était pas encore l'heure.

Mais elle n'allait plus tarder.

Et il reprit sa marche, sourire

aux lèvres, cherchant un endroit où s'installer pour la journée. L'heure était

proche et, pour le moment, il lui suffisait de le savoir.

# 24

Lloyd Henreid,

que la presse de Phœnix appelait « le tueur au visage d'enfant », avançait

dans un couloir du quartier de haute sécurité de la prison municipale de Phœnix,

encadré par deux gardiens. L'un avait la goutte au nez, et les deux hommes n'avaient

pas l'air particulièrement aimables. Les autres pensionnaires du quartier

accueillaient Lloyd comme un héros. Pour eux, il était devenu une célébrité.

– Hé, Henreid !

– Vas-y, mon vieux !

– Dis au juge que, s'il me

laisse sortir, je t'empêcherai d'aller le tabasser !

– Lâche pas, Henreid !

– Rentre-leur dans le tas !

– Quels enfoirés, marmonna

le gardien qui avait la goutte au nez, puis il éternua.

Lloyd était aux anges, ébloui par

sa nouvelle célébrité. Sûr qu'on n'était pas à Brownsville ici. Même la bouffe

était meilleure. Quand tu cartonnes, on te respecte, tu deviens une star.

Au bout du couloir, ils

franchirent une double grille électrique. On le fouilla de nouveau. Le gardien

enrhumé soufflait comme s'il venait de grimper quatre à quatre un escalier. Puis

on le fit passer sous le portique d'un détecteur de métal, sans doute pour voir

s'il ne s'était pas foutu quelque chose dans le cul, comme ce type, Papillon, dans

le film.

– O. K., dit l'enrhumé.

Un autre gardien, derrière une

vitre à l'épreuve des balles, leur fit signe de passer. Ils prirent un autre

couloir, peint en vert bouteille. C'était très tranquille par ici ; on n'entendait

que les pas des gardiens (Lloyd avait dû enfiler des pantoufles de papier) et

la respiration asthmatique du maton qui se trouvait à droite de Lloyd. À l'extrémité

du couloir, un gardien attendait devant une porte fermée. La porte était percée

d'un petit judas grillagé.

– Pourquoi est-ce que ça

sent toujours la pisse en tôle ? demanda Lloyd, histoire de faire un brin

de conversation. Même là où y a personne, ça pue la pisse. Ça serait pas vous, des

fois ? Vous allez faire pipi dans les coins ?

L'idée lui parut très comique et

il gloussement.

– Ta gueule, répondit l'enrhumé.

– T'as pas l'air très en

forme, dit Lloyd. Tu devrais rentrer et te pieuter.

– Ferme-la, dit l'autre

gardien.

Lloyd la ferma. Voilà ce qui

arrive quand on essaye de parler à ces mecs. Décidément, les gardiens de prison

n'ont vraiment pas de classe.

– Salut, tas de merde !

dit le gardien qui se trouvait devant la porte.

– Comment ça va, enculé ?

fit Lloyd dans la foulée.

Rien de tel qu'un petit échange

amical pour se mettre en forme. Deux jours au trou, et il sentait déjà qu'il

était en train de replonger dans le brouillard.

– Ça va te coûter une dent, dit

le gardien. Exactement une, si tu sais compter, une seule.

– Hé, tu peux pas…

– Si je peux. Il y a des

types par ici qui tueraient leur vieille maman pour deux cartouches de Chesterfield,

tas de merde. Qu'est-ce que tu dirais de deux dents ?

Lloyd restait silencieux.

– Alors c’est d’accord, reprit

le gardien. Une seule dent. Vous pouvez y aller, fit-il en s’adressant à ses

deux collègues.

Avec un petit sourire, l’enrhumé

ouvrit la porte et l’autre gardien fit entrer Lloyd dans une pièce où son

avocat, commis d’office naturellement, était assis derrière une table de métal,

plongé dans ses papiers.

– On vous amène votre

bonhomme.

L’avocat leva les yeux. Il n’a

même pas encore de poil au menton, pensa Lloyd. Et puis après ? Il ne

pouvait quand même pas faire le difficile. De toute façon, ils allaient lui

coller à peu près vingt ans. Quand tu te fais piquer, tu fermes les yeux, tu

serres les dents et tu attends que ça se passe.

– Merci beaucoup…

– Ce type-là, dit Lloyd en

montrant le gardien, il m’a dit que j’étais un tas de merde. Et quand je lui ai

répondu, il m’a prévenu qu’on allait me casser les dents ! C’est pas de la

brutalité policière, ça ?

L’avocat se passa la main sur le

visage.

– C’est vrai ? demanda-t-il

au gardien.

Le gardien leva les yeux au ciel,

l’air de dire *: Quand même, qu’est-ce qu’il faut pas entendre !*

– Ces types-là

devraient écrire des scénarios pour la télé, répondit-il. Je lui ai dit bonjour,

il m’a dit bonjour, c’est tout.

– Putain de menteur !

– Je garde mes opinions pour

moi, reprit le gardien en lançant à Lloyd un regard peu amène.

– Je n’en doute pas, rétorqua

l’avocat. Mais à tout hasard, je vais compter les dents de M. Henreid

avant de m’en aller.

Un nuage passa sur le visage du

gardien qui échangea un regard avec ses deux collègues. Lloyd souriait. Après

tout, le petit avocat n’était peut-être pas si mal. Les deux dernières fois, on

lui avait donné de vieux cons pour le défendre ; il y en avait même un qui

s’était pointé au tribunal avec son petit sac à merde, parce qu’il avait un

anus artificiel. Avec son sac à merde, faut le faire ! Les vieux cons se

foutent de vous comme de l’an quarante. Un petit coup de baratin, et puis on

met les bouts, on se débarrasse du client pour aller se raconter des histoires

cochonnes avec le juge. Peut-être que le petit avocat arriverait à lui faire

donner dix ans, vol à main armée. Après tout, il n'avait fait qu'un seul carton,

sur la femme du type à la Continental blanche. Et avec un peu de chance, il

pourrait peut-être coller ça sur le dos du vieux Poke. Poke s'en foutait. Poke

bouffait les pissenlits par la racine maintenant. Le sourire de Lloyd s'élargit

encore un peu plus. Il faut voir le bon côté des choses. La vie est trop courte

pour s'emmerder.

Il se rendit compte que les

gardiens étaient sortis et que son avocat – il s'appelait Andy Devins, Lloyd s'en

souvenait – le regardait d'une manière bizarre. Comme on regarde un serpent à

sonnettes aux reins cassés, incapable de bouger, mais parfaitement capable de

mordre.

– Vous êtes dans la merde

jusqu'au cou, Sylvester ! s'exclama soudain Devins.

Lloyd fit un bond :

– Quoi ? Comment ça que

je suis dans la merde ? Pendant que j'y pense, vous avez bien fermé le

clapet à ce gros con. Il était vraiment en pétard !

– Écoutez-moi, Sylvester, écoutez-moi

bien.

– Je ne m'appelle pas…

Devins le regardait droit dans

les yeux. Sa voix était douce et intense. Ses cheveux blonds, très courts et

clairsemés, étaient coupés en brosse. On voyait briller son crâne rose à

travers. Il portait une alliance à la main gauche, une bague à la main droite. Il

les cogna l'une contre l'autre, *clic !,* un bruit qui mit Lloyd mal

à l'aise.

– Votre procès va avoir lieu

dans neuf jours, Sylvester, à cause d'une décision prise par la Cour suprême il

y a quatre ans.

– Qu'est-ce que c'est que

ces embrouilles ?

– Lloyd était de plus en

plus mal à l'aise.

– *L'affaire Markham*

contre Caroline du Sud. Il s'agissait des conditions dans lesquelles les

différents États peuvent administrer rapidement la justice quand le prévenu est

passible de la peine de mort.

– Peine de mort ! Vous

voulez dire la chaise électrique ? Hé, j'ai tué personne ! Je le jure !

– Aux yeux de la loi, ça n'a

pas d'importance. Si vous étiez là-bas, vous êtes coupable.

– Qu'est-ce que vous voulez

dire, ça n'a pas d'importance ? Ça n'a pas d'importance ! Mon cul !

J'ai pas bousillé ces gens-là. C'est Poke ! Il était fou ! Il était…

– Voulez-vous bien vous

taire, Sylvester ?

Lloyd se tut. Dans sa terreur, il

avait oublié les acclamations qui l'avaient salué dans le quartier de sécurité

maximum et même la possibilité désagréable de perdre une dent tout à l'heure. Soudain,

il vit un dessin animé, l'éternelle bagarre entre le petit oiseau espiègle et

Sylvester le chat. Si ce n'est que, cette fois, le petit oiseau ne cognait pas

sur la tête de ce con de chat à coups de marteau ou ne lui mettait pas une souricière

devant la patte ; ce que Lloyd voyait, c'était Sylvester le chat ficelé

sur la chaise électrique et l'oiseau perché sur un tabouret, à côté d'un gros

interrupteur. Il voyait même une casquette de gardien sur la petite tête jaune

de l'oiseau.

Pas très drôle, ce film.

Peut-être Devins vit-il quelque

chose sur son visage, car pour la première fois il parut modérément satisfait. Il

posa ses mains sur le dossier qu'il avait sorti de sa serviette de cuir.

– Trois témoins vont dire

que vous et Andrew Freeman étiez ensemble. C'est plus que suffisant pour qu'on

vous fasse frire la cervelle. Vous me comprenez ?

– Je…

– Bien. Maintenant, revenons

à l'affaire Markham *contre Caroline du Sud*. Je vais vous expliquer, en

mots d'une seule syllabe, comment cette décision intéresse votre cas. Mais d'abord,

je dois vous rappeler quelque chose que vous avez certainement appris quand

vous traîniez sur les bancs de l'école : la Constitution des États-Unis

interdit tout châtiment cruel et inhabituel.

– Comme cette saloperie de

chaise électrique ! s'exclama Lloyd, tout à fait convaincu.

– C'est là que la loi n'est

pas claire. Jusqu'à il y a quatre ans, les tribunaux cafouillaient. Est-ce que

la chaise électrique et la chambre à gaz sont des châtiments cruels et

inhabituels ? L'attente entre la condamnation et l'exécution est-elle un

châtiment cruel et inhabituel ? Les pourvois en appel, les retards, les

soucis, les mois et les années que certains prisonniers passent dans le

quartier des condamnés à mort. Edgar Smith, Caryl Chessman, Ted Bundy, vous

vous souvenez ? La Cour suprême a permis que les exécutions reprennent

vers la fin des années soixante-dix, mais la question n'était toujours pas

réglée. Bon. Dans *Markham contre Caroline du Sud*, le tribunal a

condamné

un homme à la chaise électrique pour avoir violé et assassiné trois étudiantes.

Ce type, Jon Markham tenait un journal et on a pu prouver la préméditation. Le

jury l'a condamné à mort.

– Pas de pot, murmura Lloyd.

Devins n'aimait pas trop qu'on l'interrompe.

Il sourit pourtant à Lloyd.

– L'affaire a été portée

devant la Cour suprême qui a confirmé que la peine capitale n'était ni cruelle

ni inhabituelle dans certaines circonstances. Elle a décidé cependant que moins

on traînait, mieux c'était… d'un point de vue juridique. Vous commencez à

comprendre, Sylvester ? Vous voyez où je veux en venir ?

Lloyd ne voyait rien du tout.

– Est-ce que vous savez

pourquoi vous allez être jugé en Arizona plutôt qu'au Nouveau-Mexique ou au

Nevada ?

Lloyd secoua la tête.

– Parce que l'Arizona est un

des quatre États qui ont adopté une procédure expéditive quand le prévenu est

passible de la peine de mort.

– Je ne comprends rien du

tout.

– Le procès commence dans

quatre jours, reprit Devins. Le procureur a un dossier tellement solide contre

vous qu'il peut se permettre d'accepter les douze premiers jurés qu'on lui

présentera. Moi, j'essaierai de traîner aussi longtemps que possible, mais le

jury sera constitué dès la première journée. Le procureur plaidera le deuxième

jour. Moi, je vais essayer de faire traîner les choses pendant trois jours, jusqu'à

ce que le juge me dise de la boucler. Mais trois jours, c'est un maximum. Nous

aurons de la chance si nous y arrivons. Le jury va se retirer pour délibérer et

il va revenir trois minutes plus tard pour vous déclarer coupable, à moins d'un

miracle. Dans neuf jours, vous serez condamné à mort. Une semaine plus tard, vous

ne serez qu'un petit tas de viande. Les gens de l'Arizona seront ravis, et la

Cour suprême aussi. Parce que plus ça va vite, plus les gens sont contents. J'arriverai

peut-être à faire traîner les choses, mais pas plus de quelques jours.

– Nom de Dieu, mais c'est

pas juste !

– La vie est dure, Lloyd. Surtout

pour les « chiens enragés », puisque c'est comme ça qu'on vous

appelle dans les journaux et à la télévision. On parle de vous, vous savez. Et

pas qu'un peu. Vous avez même réussi à faire mettre en deuxième page l'épidémie

de grippe sur la côte est.

– Je n'ai jamais pokérisé

personne, dit Lloyd d'un air grognon. C'est Poke qui a tout fait. C'est même

lui qui avait inventé le mot.

– Ça n'a pas d'importance. C'est

ce que j'essaye de faire rentrer dans votre caboche, Sylvester. Le juge

laissera au gouverneur la possibilité d'accorder un sursis d'exécution, mais un

seul. Je vais faire appel. Avec cette procédure expéditive dont je vous parlais

le tribunal d'appel doit recevoir mon dossier dans les sept jours, sinon vous

êtes cuit. Si le tribunal décide de ne pas recevoir l'appel, j'ai encore sept

jours pour m'adresser à la Cour suprême. Dans votre cas, je déposerai mon

mémoire aussi tard que possible. Le tribunal d'appel acceptera probablement de

nous entendre – le système est encore tout nouveau, et ils ne veulent pas

attirer trop de critiques. Je suppose que même Jack l'Éventreur pourrait faire

appel dans les circonstances.

– Ça prendra combien de

temps ?

– Oh, ils ne vont pas

traîner, répondit Devins avec un sourire légèrement sardonique. Vous voyez, ce

tribunal spécial est composé de cinq juges en retraite. Ils n'ont rien à faire

de toute la journée, sauf aller à la pêche, jouer au poker, boire du bourbon et

attendre qu'un pauvre type comme vous se présente devant leur tribunal, un tribunal

qui est en fait un réseau télématique qui relie l'assemblée législative, le

cabinet du gouverneur et les bureaux des différents juges. Ils ont des ordinateurs

dans leurs voitures, dans leurs maisons de campagne, dans leurs bateaux, partout.

Leur moyenne d'âge est de soixante-douze ans…

Lloyd fit la grimace.

–… Ce qui veut dire que certains

ont gardé la mentalité du Far-West – un procès rapide, un bout de corde, et on

n'en parle plus. C'était encore comme ça vers 1950.

– Nom de Dieu, pourquoi

est-ce que vous devez me raconter tout ça ?

– Vous devez savoir ce qui

vous attend. Ils veulent être bien sûrs que vous ne subirez pas un châtiment

cruel et inhabituel, Lloyd. Vous devriez les remercier.

– Les remercier ? Je

préférerais les…

– Les pokériser ? demanda

Devins d'une voix tranquille.

– Oh non, pas du tout, répondit

Lloyd d'un ton fort peu convaincant.

– Notre demande d'un nouveau

procès sera rejetée. Si nous avons de la chance, le tribunal m'invitera à

présenter des témoins. Si c'est le cas, je rappellerai tous les témoins du

premier procès, et puis tous ceux qui pourront bien me passer par la tête. Au

besoin, tous vos camarades de lycée, comme témoins de moralité, si j'arrive à

les trouver.

– C'est que j'ai pas été

plus loin que la septième.

– Étape suivante, la Cour

suprême. En principe, ils devraient m'envoyer paître dans la journée.

Devins s'arrêta et s'alluma une

cigarette.

– Et ensuite ?

– Ensuite ? fit Devins,

légèrement surpris et agacé par la lenteur de la mécanique cérébrale de Lloyd. Eh

bien, le quartier des condamnés à mort. Et il ne vous restera plus qu'à

profiter de la nourriture en attendant qu'on vous fasse jouer aux électriciens.

Ça ne traînera pas.

– Ils vont quand même pas

faire ça ! Vous voulez me faire peur, c'est ça ?

– Lloyd, les quatre États

dont je vous parlais tout à l'heure ne se gênent pas, croyez-moi. Jusqu'à

présent, quarante personnes ont été exécutées avec ce nouveau système. C'est un

peu plus cher pour les contribuables, à cause du tribunal supplémentaire mais

pas tellement en fin de compte. Et puis, les contribuables s'en foutent de

payer l'addition lorsqu'il s'agit de la peine capitale. Ils aiment ça.

Lloyd semblait sur le point de

vomir.

– De toute façon, le

procureur utilise ce système uniquement si l'accusé semble totalement coupable.

Pas suffisant que le chien ait des plumes de poulet sur le museau ; il

faut le prendre dans le poulailler. Et c'est exactement là qu'ils vous ont pris.

Lloyd qui avait tant apprécié les

acclamations des bons garçons du quartier de sécurité maximum commençait à

comprendre qu'il n'en avait plus que pour deux ou trois semaines, avant le

grand trou noir.

– Auriez-vous peur, Sylvester ?

demanda Devins d'une voix presque compatissante.

Lloyd dut se passer la langue sur

les lèvres pour lui répondre.

– Foutre Jésus, bien sûr que

j'ai la trouille. D'après ce que vous dites, je suis cuit.

– Je ne veux pas qu'on vous

cuise, je veux simplement vous faire peur. Si vous entrez au tribunal en

faisant le mariole, vous irez tout droit sur la petite chaise. Quarante et

unième avec le nouveau système. Mais si vous m'écoutez, on pourra peut-être s'en

tirer. Je ne dis pas qu'on va s'en tirer ; je dis peut-être.

– Comment ?

– Tout va dépendre du jury. Douze

connards. J'aimerais douze braves dames de quarante-deux ans qui connaissent

par cœur le Petit Chaperon rouge et qui font des petits enterrements dans leur

jardin quand leur perruche crève. Voilà ce que je voudrais. Il faut dire qu'on

explique de long en large le nouveau système aux jurés. S'ils condamnent à mort,

l'exécution n'aura pas lieu dans six mois ou six ans quand tout le monde aura

oublié ; le type qu'ils condamnent en juin aura avalé son extrait de naissance

avant les vacances du mois d'août.

– Je vous trouve pas rigolo.

Devins fit comme s'il n'avait pas

entendu.

– Dans certains cas, les

jurés qui avaient bien compris la situation ont préféré dire que l'accusé n'était

pas coupable. C'est un des problèmes avec le système *Markham*. Et ils ont

laissé filer des assassins de première classe, uniquement pour ne pas avoir du

sang sur les mains. On a exécuté quarante personnes depuis Markham, mais la

peine de mort avait été requise dans soixante-dix cas. Sur les trente qui s'en

sont tirés, vingt-six ont été déclarés « non coupables » par les

jurés. Et, dans quatre cas, le tribunal d'appel a infirmé le jugement de première

instance, une fois en Caroline du Sud, deux fois en Floride, une fois en

Alabama.

– Jamais en Arizona ?

– Jamais. Je vous l'ai déjà

dit. Le Far-West. Ces cinq vieux cons veulent votre peau. Si le jury ne vous

acquitte pas, c'est fini. Je suis prêt à parier, quatre-vingt-dix contre un.

– Et en Arizona, combien de

fois le jury a trouvé que le type n'était pas coupable ?

– Deux fois sur quatorze.

– Pas terrible.

– J'ajouterai qu'un de

ceux-là était défendu par votre serviteur. Plus coupable que lui, pas possible

de trouver, Lloyd, exactement comme vous. Le juge Pechert a engueulé les dix

bonnes femmes et les deux bonshommes du jury pendant vingt bonnes minutes. J'ai

cru qu'il allait faire une attaque d'apoplexie.

– Si on dit que je ne suis

pas coupable, on peut plus me faire de procès, c'est ça ?

– C'est tout à fait ça.

– Alors, c'est quitte ou

double.

– Oui.

– Merde alors, dit Lloyd en

se passant la main sur le front.

– Si vous comprenez la

situation et ce qu'il faut faire, on peut commencer à discuter sérieusement.

– Je comprends. Mais j'aime

pas trop ça.

– Il faudrait vraiment être

complètement idiot pour aimer ça, dit Devins en appuyant le menton sur ses deux

mains. Vous m'avez dit et vous avez dit à la police que vous… ah, voilà :

« Je n'ai jamais tué personne. C'est Poke qui a tué tout le monde. C'est

lui qui a eu cette idée-là, pas moi. Poke était complètement dingue. Je suis

bien content qu'il soit mort. »

– Oui, c'est vrai, et puis ?

demanda Lloyd, sur la défensive.

– C'est tout, répondit

Devins d'une voix très douce. En d'autres termes, vous aviez peur de Poke

Freeman. Aviez-vous peur de lui ?

– Ben, pas vraiment…

– Non, en fait, vous aviez

peur qu'il vous fasse la peau.

– Je ne crois pas que…

– Terrorisé, vous étiez

terrorisé, Sylvester. Vous étiez en train de chier dans votre froc !

Lloyd haussa les sourcils, comme

un bon garçon qui veut comprendre mais qui a vraiment du mal à saisir ce que

lui dit le professeur.

– Je ne veux pas vous

souffler ce que vous devez dire, Lloyd. Je ne veux pas du tout faire ça. Peut-être

pensiez-vous que j'allais dire que Poke était presque tout le temps dans les

vapes…

– C'est vrai ! On était

tous les deux complètement sonnés !

– Non, pas vous, lui. Et il

a perdu la boule quand il s'est envoyé en l'air…

– Putain, c'est pas con

votre truc !

Dans les méandres de la mémoire

de Lloyd apparut le fantôme de Poke Freeman qui criait *Youppi ! Youppi !*

en descendant la bonne femme dans l'épicerie de Burrack.

– Et il a pointé plusieurs

fois son arme sur vous…

– Non, jamais…

– Mais si. Vous aviez

simplement oublié. En fait, il a menacé de vous tuer si vous refusiez de jouer

avec lui.

– C'est que j'avais une arme…

– Je crois bien, dit Devins

en le regardant dans les yeux, je crois bien que, si vous cherchez un peu dans

votre mémoire, vous vous souviendrez que Poke vous avait dit que l'arme était

chargée à blanc. Vous vous en souvenez maintenant ?

– Maintenant que vous le

dites…

– Et quelle surprise quand

vous avez vu que vous tiriez de vraies balles, n'est-ce pas ?

– Oh oui, dit Lloyd en

secouant la tête vigoureusement. J'ai bien failli tomber dans les pommes.

– Et vous alliez tirer sur

Poke Freeman quand quelqu'un d'autre l'a fait à votre place.

Lloyd regarda son avocat, une

lueur d'espoir dans les yeux.

– Monsieur Devins, dit-il

avec une sincérité touchante, c'est exactement comme ça que ça s'est passé.

Il était dans

la cour ce matin-là, en train de regarder les détenus jouer au ballon de

ressasser tout ce que Devins lui avait dit, quand un énorme gaillard du nom de

Mathers s'approcha de lui et le prit par le cou. Le crâne de Mathers, complètement

rasé brillait paisiblement dans l'air chaud du désert.

– Une minute, dit Lloyd. Mon

avocat a compté toutes mes dents. Dix-sept. Si tu…

– Ouais, que Shockley m'a

raconté. Alors, il m'a dit de…

Le genou de Mathers fila tout

droit vers l'entrejambe de Lloyd et ce fut aussitôt une douleur fulgurante, si atroce

qu'il ne put même pas hurler. Il s'effondra en se tordant de douleur, les deux

mains sur les testicules. Il avait l'impression qu'ils étaient écrasés. Autour

de lui, le monde avait disparu dans un brouillard rougeâtre.

Quelque temps plus tard – combien

de temps au juste ? – il parvint à lever les yeux. Mathers le regardait

toujours et son crâne chauve brillait encore. Les gardiens prenaient grand soin

de regarder ailleurs. Lloyd gémissait, se tordait, des larmes plein les yeux, une

boule de plomb en fusion dans le ventre.

– Rien contre toi, dit

Mathers qui paraissait sincère. Le boulot, tu comprends. Moi, j'espère bien que

tu vas t'en tirer. Le coup de *Markham*, c'est une vraie saloperie.

Il s'éloigna et Lloyd vit un

gardien debout sur la plate-forme de déchargement des camions, de l'autre côté

de la cour. Les pouces glissés sous son ceinturon, il faisait un large sourire

à Lloyd. Et, lorsqu'il vit que Lloyd le regardait, le gardien leva ses deux

majeurs en l'air dans un geste qui ne pouvait prêter à équivoque. Mathers s'approcha

du mur et le gardien lui lança un paquet de cigarettes. Mathers le glissa dans

sa poche, esquissa un salut et s'éloigna. Lloyd était toujours par terre, les genoux

sous le menton, les mains sur son bas-ventre, et les mots de Devins résonnaient

dans sa tête : *La vie est dure, Lloyd, la vie est dure.*

Exact.

# 25

Nick Andros

tira le rideau pour regarder dans la rue. De là où il se trouvait, au premier

étage de la maison qui avait été celle de John Baker, il pouvait voir le centre

de Shoyo sur sa gauche, et la route 63 sur sa droite. La grand-rue était

totalement déserte. Les rideaux de fer des magasins étaient tous fermés. Un

chien malade, assis au milieu de la route, tête basse, haletant, bavait une

mousse blanche sur l'asphalte brûlant. Cinquante mètres plus loin, un autre

chien, mort celui-là, gisait dans le caniveau.

Derrière lui, la femme poussa un

petit gémissement guttural, mais Nick ne l'entendit pas. Il referma le rideau, se

frotta les yeux, puis s'approcha de la femme qui s'était réveillée. Jane Baker

était emmitouflée jusqu'au cou dans ses couvertures, car elle avait eu très

froid quelques heures plus tôt. Mais la sueur ruisselait maintenant sur son

visage et elle avait rejeté ses couvertures à coups de pied – Nick vit avec embarras

que la sueur rendait sa chemise de nuit transparente par endroits. Mais elle ne

le voyait pas. Et sa semi-nudité n'avait plus d'importance. Elle était en train

de mourir.

– Johnny, apporte la cuvette.

Je crois que je vais vomir !

Nick sortit la cuvette de sous le

lit et la posa à côté d'elle. La femme fit un geste brusque et la cuvette tomba

par terre avec un bruit creux qu'il n'entendit pas non plus. Il la ramassa et

la garda dans ses mains, observant la femme.

– Johnny ! hurla-t-elle.

Je ne trouve pas ma boîte à couture ! Elle n'est pas dans le placard !

Il prit une carafe sur la table

de nuit, remplit un verre et l'approcha de ses lèvres, mais elle fit de nouveau

un geste convulsif et le verre faillit lui échapper. Il le reposa sur la table,

à portée de sa main.

Il n'avait jamais été aussi

amèrement conscient de son handicap que depuis ces deux derniers jours. Le

pasteur, Braceman, était avec elle le 23, quand Nick était arrivé. Il lui

lisait la Bible dans le salon, mais il avait l'air nerveux et pressé de s'en

aller. Nick pouvait comprendre pourquoi. La fièvre lui avait donné un teint

rose de petite fille qui n'allait pas du tout avec son deuil récent. Peut-être

le pasteur craignait-t-il qu'elle ne lui fasse des avances. Mais, plus

probablement, il avait tout simplement envie de retrouver sa famille pour filer

à travers champs. Les nouvelles circulent vite dans une petite ville, et d'autres

avaient déjà décidé de s'en aller.

Depuis que Braceman était sorti

du salon des Baker, quarante-huit heures plus tôt, tout avait tourné au

cauchemar. Mme Baker était beaucoup plus mal, si mal que Nick

crut qu'elle mourrait avant le coucher du soleil.

Pire, il ne pouvait rester tout

le temps avec elle. Il était allé au restaurant pour chercher le déjeuner de

ses trois prisonniers, mais Vince Hogan n'avait rien pu avaler. Il délirait. Mike

Childress et Billy Warner voulaient sortir, mais Nick ne pouvait se résoudre à

les libérer. Non pas qu'il eût peur ; il ne croyait pas que les deux

hommes perdraient leur temps à lui régler son compte ; comme les autres

ils chercheraient le moyen de foutre le camp au plus vite. Mais on lui avait

confié des responsabilités. Il avait fait une promesse à un homme qui

maintenant était mort. Tôt ou tard, la police de l'État reprendrait les choses

en main et viendrait chercher les trois types.

Il avait trouvé un 45 dans un

tiroir du bureau de Baker. Après quelques instants d'hésitation, il avait mis l'étui

à sa ceinture. Et il s'était senti un peu ridicule quand il avait vu la grosse

crosse de bois battre contre sa hanche maigre – mais le poids de l'arme était

rassurant.

Il avait ouvert la cellule de

Vince dans l'après-midi du 23 pour lui mettre des sacs de glaçons sur le front,

la poitrine et le cou. Vince avait ouvert les yeux et avait lancé à Nick un

regard rempli d'une telle détresse silencieuse que Nick aurait voulu pouvoir

lui dire quelque chose – comme il aurait voulu maintenant pouvoir parler à M^me^ Baker,

deux jours plus tard –, n'importe quoi qui puisse réconforter un instant cet

homme. *Ça ira* ou *Je crois que la fièvre baisse*, quelques mots

auraient suffi.

Pendant qu'il s'occupait de Vince,

Billy et Mike n'avaient cessé de hurler. Leurs cris ne le dérangeaient pas

lorsqu'il leur tournait le dos pour s'occuper du malade, mais chaque fois qu'il

relevait la tête il voyait leurs visages terrorisés, leurs lèvres qui formaient

des mots, toujours les mêmes : *Laisse-nous sortir, s'il te plaît*. Nick

faisait bien attention à ne pas s'approcher d'eux. Il était encore jeune, mais

il connaissait suffisamment la vie pour savoir que la panique rend les gens

dangereux.

L'après-midi du 23, il avait fait

la navette entre la prison et la maison de Baker dans les rues pratiquement

désertes, s'attendant toujours à trouver mort Vince Hogan à un bout, ou Jane

Baker à l'autre. Il avait cherché la voiture du docteur Soames, sans la trouver.

Quelques commerces étaient encore ouverts, comme la station-service Texaco, mais

il était de plus en plus convaincu que la ville se vidait. Les gens s'enfonçaient

dans les bois, prenaient des routes forestières, pataugeaient même dans la

rivière qui continuait vers Smackover, puis vers Mount Holly. D'autres allaient

partir quand il ferait nuit, pensa Nick.

Le soleil venait de se coucher

lorsqu'il était arrivé chez les Baker. Jane était en train de faire du thé dans

la cuisine. Elle tenait à peine sur ses jambes.

Elle sourit à Nick. Il vit

aussitôt qu'elle n'avait plus de fièvre.

– Je veux vous remercier de

vous être occupé de moi, dit-elle d'une voix calme. Je me sens

beaucoup mieux. Vous

prendrez un peu de thé ?

Puis elle avait éclaté en

sanglots.

Il s'était approché d'elle

craignant qu'elle ne s'évanouisse et qu'elle ne se brûle en tombant sur la

cuisinière.

Elle avait pris son bras pour

retrouver son équilibre, avait collé sa tête contre la sienne, ses cheveux

noirs en cascade sur sa robe de chambre bleue.

– Johnny, avait-elle dit

dans la cuisine où l'obscurité se faisait de plus en plus épaisse. Oh, mon

pauvre Johnny.

S'il avait pu parler. Mais il ne

pouvait que la tenir la conduire vers la table, la faire asseoir sur une chaise.

– Le thé…

Il fit signe qu'il allait s'en

occuper.

– Je me sens mieux. Beaucoup

mieux. C'est seulement… seulement…

Et elle se cacha la figure dans

ses mains.

Nick prépara le thé et posa la

théière sur la table. Ils burent un moment en silence. La jeune femme tenait sa

tasse à deux mains, comme un enfant. Finalement, elle la reposa.

– Il y en a beaucoup qui ont

attrapé ça en ville, Nick ?

– *Je ne sais pas*, écrivit

Nick. *C'est très grave.*

– Vous avez vu le docteur ?

– *Pas depuis ce matin*.

– Ambrose va se tuer s'il ne

fait pas attention. Vous croyez qu'il va faire attention, Nick ? Qu'il va

se ménager ?

Nick essaya de sourire.

– Et les prisonniers de John ?

On est venu les chercher ?

– *Non. Hogan est très malade.*

Je fais ce que je peux. Les autres veulent que je les laisse sortir pour qu'ils

n'attrapent pas la maladie de Hogan.

– Ne les laissez pas sortir !

J'espère que vous n'y pensez pas ?

– Non. *Vous devriez vous*

recoucher. Vous avez besoin de repos.

Elle lui sourit. Lorsqu'elle

bougea la tête, Nick vit sous son menton des taches noires qui

l'inquiétèrent

beaucoup.

– Oui. Je vais faire le tour

du cadran au lit. Mais j'ai l'impression que ce n'est pas bien de dormir. John

vient de mourir… J'ai du mal à le croire. Comme si j'oubliais qu'il était mort.

Il lui serra la main. Elle lui

fit un pauvre sourire.

– La vie recommencera

peut-être comme avant. Vous avez apporté le dîner aux prisonniers, Nick ?

Nick fit signe que non.

– Vous devriez. Prenez la

voiture de John.

– *Je ne sais pas conduire.*

Merci quand même. Je vais à pied au restaurant. Ce n'est pas loin. Je reviens

demain matin, si ça ne vous dérange pas.

– Pas du tout, à demain.

Il se leva et montra la théière d'un

air sévère.

– Jusqu'à la dernière goutte

promit-elle.

Il était presque à la porte

lorsqu'il sentit sa main effleurer son bras.

– John… j'espère que… qu'ils

l'ont emmené au cimetière. Vous croyez qu'ils l'ont enterré ?

Nick fit signe que oui. Elle se

remit à sangloter et deux larmes coulèrent sur ses joues.

Quand il l'avait

quittée ce soir-là, il s'était rendu directement au restaurant. Un écriteau

FERME était accroché sur la porte. Il avait fait le tour pour entrer

par-derrière. La porte de service était fermée à clé. Personne ne répondit

quand il frappa. Compte tenu des circonstances, il se crut autorisé à forcer la

porte ; il y avait suffisamment d'argent dans la petite caisse du shérif

Baker pour payer les dégâts.

Il cassa la vitre, glissa la main

à l'intérieur et tourna la poignée. La salle était sinistre, même avec toutes

les lumières allumées. Le jukebox était éteint. Personne à la table de billard,

personne devant les jeux électroniques. Personne aux tables, personne sur les

tabourets.

Nick prépara quelques hamburgers

dans la cuisine et les mit dans un sac de papier. Puis il prit une bouteille de

lait et la moitié d'une tarte aux pommes qui traînait sous une cloche de

plastique, sur le comptoir. Il revint ensuite à la prison, après avoir laissé

un billet sur le comptoir pour expliquer ce qui s'était passé.

Vince Hogan était mort. Il était

allongé par terre dans sa cellule, au milieu d'une flaque d'eau – les glaçons

avaient fini par fondre. Dans son agonie, il s'était griffé le cou, comme s'il

avait voulu desserrer l'étreinte d'un étrangleur invisible. Le bout de ses

doigts était taché de sang. Des mouches bourdonnaient autour de lui. Son cou

était noir et enflé comme une chambre à air trop gonflée, sur le point d'éclater.

– Tu vas nous laisser sortir

maintenant ? hurlait Mike Childress. Il est mort, connard de muet. T'es

content ? T'as eu ce que tu voulais ? Et lui aussi, il est malade.

Billy Warner avait l'air

terrorisé. Des plaques rouges lui couvraient le cou et les joues ; la

manche de sa chemise dont il s'était servi pour s'essuyer le nez était raide de

morve sèche.

– Pas vrai ! hurlait-il

d'une voix hystérique. Pas vrai, sale menteur ! Non, c'est pas…

Tout à coup, il se cassa en deux,

secoué par une terrible quinte de toux qui lui fit projeter autour de lui une

véritable pluie de salive et de mucosités.

– Tu vois ? dit Mike. Hein ?

T'es content, sale petit con ? Laisse-moi sortir ! Tu peux le garder

si tu veux mais pas moi. Tu veux me faire crever, voilà ce que tu veux ! Tu

veux me faire crever !

Quand Nick secoua la tête, Mike

piqua une crise. Il se lança tête baissée contre les barreaux de sa cellule et

se mit à cogner dessus avec le front en regardant fixement Nick, les yeux

hagards. Le sang coulait sur son visage, sur ses mains.

Nick attendit qu'il se fatigue, puis

il donna à manger aux deux prisonniers en poussant la nourriture sous les

grilles des cellules avec le manche à balai. Billy Warner le regarda d'un air

absent pendant quelques instants, puis se mit à manger.

Mike lança son verre de lait

contre les barreaux. Le verre explosa, éclaboussant toute la cellule. Puis il

flanqua ses deux hamburgers contre les murs couverts de graffiti. L'un d'eux

resta collé au milieu d'une tache de moutarde et de ketchup, grotesque nature

morte aux couleurs criardes, comme un tableau de Jackson Pollock. Il sauta à

pieds joints sur sa tarte et des morceaux de pommes volèrent dans tous les

coins. L'assiette blanche de plastique se cassa en deux.

– Je fais la grève de la

faim ! Bordel de merde ! Je mange plus rien ! Faudra que tu me

bouffes le nœud avant que j'avale quelque chose, espèce de sale connard de muet !

Tu vas…

Nick se retourna, et aussitôt ce

fut le silence. Effrayé, ne sachant plus que faire, Nick se réfugia dans le

bureau. S'il avait su conduire, il les aurait emmenés lui-même à Camden. Mais

il ne savait pas conduire. Et il fallait s'occuper de Vince. Il ne pouvait pas

le laisser là, entouré de mouches.

Il y avait deux autres portes

dans le bureau. La première s'ouvrait sur une penderie, l'autre sur un escalier.

Nick descendit au sous-sol où il trouva une cave qui servait de débarras. Il y

faisait frais. Ça devrait suffire, se dit-il, au moins pour quelque temps.

Il remonta. Mike était assis par

terre. L'air maussade, il ramassait les morceaux de pomme, les essuyait, puis

les mangeait. Il ne daigna pas lever les yeux.

Nick prit le cadavre à

bras-le-corps et essaya de le soulever. L'odeur qu'il dégageait lui retourna l'estomac.

Vince était trop lourd. Désemparé, Nick contemplait le cadavre quand il sentit

que les deux autres le regardaient, fascinés, debout derrière leurs grilles. Nick

devina ce qu'ils pensaient. Vince était un copain, un pauvre type peut-

être, mais

un copain quand même. Il était mort comme un rat pris au piège, mort d'une

maladie qu'ils ne comprenaient pas, une maladie qui vous faisait gonfler comme

un ballon. Nick se demanda, et ce n'était pas la première fois de la journée, quand

viendrait son tour de commencer à éternuer, d'avoir de la fièvre, de sentir son

cou enfler.

Il prit les deux bras de Vince

Hogan et le tira hors de sa cellule. La tête de Vince bascula sur le côté comme

s'il regardait Nick, comme s'il lui disait silencieusement de faire attention, de

ne pas trop le secouer.

Il fallut dix minutes à Nick pour

descendre l'escalier raide avec son bonhomme. Hors d'haleine, il le déposa sur

le sol de béton, sous les tubes fluorescents, puis le recouvrit avec une

vieille couverture qu'il alla chercher dans la cellule de Vince.

Il avait ensuite essayé de dormir,

mais il n'avait trouvé le sommeil qu'aux petites heures du 24, hier. Il avait

toujours beaucoup rêvé, et parfois ses rêves lui faisaient peur. Rarement des

cauchemars. Mais, depuis quelque temps, ses rêves se faisaient de plus en plus

menaçants, lui laissaient l'impression qu'ils masquaient quelque chose,

comme

si le monde normal s'était transformé en un endroit où l'on sacrifiait les

bébés derrière des volets clos, où d'extraordinaires machines noires grondaient

interminablement dans des caves fermées à double tour.

Et, naturellement, il y avait

également cette terreur très personnelle – la terreur de se réveiller lui aussi

avec cette chose dans son corps.

Il dormit un peu et refit ce rêve

qui le hantait : le champ de maïs, une odeur chaude de choses qui poussent,

l'impression de quelque chose – ou de quelqu'un – de très bon et de très sûr, tout

près. L'impression d'être chez lui. Et puis cette terreur glacée quand il avait

senti qu'on l'observait du milieu du champ de maïs. Il avait alors pensé :

*Maman, la belette est entrée dans le poulailler !* avant de se

réveiller aux premières lueurs de l'aube, trempé de sueur.

Il fit chauffer de l'eau pour le

café et alla voir ses deux prisonniers.

Mike Childress pleurait. Derrière

lui, le hamburger était toujours collé sur le mur, au milieu de sa flaque sèche

de moutarde et de ketchup.

– T'es content ? C'est

mon tour maintenant. C'est ça ce que tu voulais ? Tu voulais te venger ?

Écoute… Quand je respire, on dirait un train de marchandises !

Mais Nick ne fit pas attention à

lui. Comateux, Billy Warner était couché sur son lit. Son cou était noir et

enflé. Sa poitrine se soulevait par à-coups.

Nick se précipita dans le bureau,

lança au téléphone un regard rempli de rage impuissante, l'envoya voler par

terre où il resta, inutile, au bout de son fil. Il éteignit la cafetière et

courut chez les Baker. Il écrasa le bouton de la sonnette pendant ce qui lui

parut durer une bonne heure avant que Jane ne lui ouvre, en robe de chambre. À nouveau,

son visage était couvert de sueur. Elle ne délirait pas, mais son élocution

était lente et pâteuse. Ses lèvres étaient couvertes de cloques.

– C'est vous, Nick ? Entrez

donc. Qu'est-ce qui se passe ?

– *Vince Hogan est mort*

hier soir. Warner est en train de mourir, je crois. Il est très malade. Est-ce

que vous avez vu le docteur Soames ?

Elle secoua la tête, frissonna

dans le léger courant d'air, éternua, puis vacilla sur ses jambes. Nick la prit

par les épaules et la fit s'asseoir.

– *Est-ce que vous pouvez*

lui téléphoner pour moi ?

– Naturellement. Apportez-moi

le téléphone, Nick. Je crois… je crois que j'ai fait une rechute cette nuit.

Il apporta le téléphone et elle

composa le numéro du cabinet de Soames. Quand elle eut attendu plus d'une

demi-minute, il comprit qu'il n'y aurait pas de réponse.

Elle essaya de téléphoner chez

lui, puis chez son infirmière. Toujours rien.

– J'essaye la police de l'État,

dit-elle, mais elle raccrocha le téléphone dès le premier chiffre. L'interurbain

est toujours en dérangement. Dès que je fais le un, j'entends le signal de

dérangement.

Elle voulut lui sourire, mais

elle éclata en sanglots.

– Pauvre Nick. Pauvre moi. Pauvre

tout le monde. Vous voulez bien m'aider à monter dans ma chambre ? Je me

sens très faible, j'ai du mal à respirer. Je pense que je vais bientôt

retrouver John. Je vais me coucher, si vous voulez bien m'aider.

Il la regarda. Il aurait voulu

pouvoir lui parler.

Il l'aida à monter dans sa

chambre.

– *Je reviens tout à l'heure.*

– Merci, Nick. Vous

êtes gentil…

Elle s'endormait déjà.

Nick sortit et s'arrêta devant la

porte. Que faire maintenant ? Si au moins il savait conduire. Mais…

Une bicyclette d'enfant était

couchée sur la pelouse de la maison d'en face. Il s'approcha, regarda la maison

dont les stores étaient tous fermés (tellement semblable aux maisons de ses

rêves confus), frappa à la porte, plusieurs fois. Pas de réponse.

Il revint à la bicyclette. Elle

était petite, mais il pouvait quand même pédaler en se cognant les genoux

contre le guidon. Il aurait l'air ridicule, bien sûr, mais restait-il quelqu'un

à Shoyo pour le voir passer ? Et s'il restait encore quelqu'un, peu de chances

qu'il soit d'humeur à rire.

Il enfourcha la bicyclette, pédala

en zigzaguant sur la grand-rue, dépassa la prison, prit en direction de l'est

sur la route 63, vers l'endroit où Joe Rackman avait vu des soldats déguisés en

ouvriers. S'ils étaient encore là, et s'ils étaient vraiment des soldats, Nick

leur demanderait de s'occuper de Billy Warner et de Mike Childress. À condition

que Billy soit encore vivant, naturellement. Si ces hommes avaient mis Shoyo en

quarantaine, ils devaient sûrement s'occuper des malades.

Il lui fallut une heure pour

pédaler jusqu'au chantier en zigzaguant en travers de la route. Ses genoux

cognaient contre le guidon avec une régularité monotone. Mais quand il arriva, il

n'y avait plus de soldats, plus d'ouvriers, personne. Il restait cependant

quelques feux clignotants sur le bas-côté. Et deux barrières orange. La route

était coupée, mais Nick pensa qu'elle serait encore praticable, à condition de

ne pas trop craindre pour les amortisseurs.

Il aperçut du coin de l'œil une

ombre noire. Au même instant, le vent se leva un peu, à peine un léger souffle,

mais suffisant pour apporter à ses narines une odeur riche et écœurante de

décomposition. L'ombre était un nuage de mouches qui se formait et se reformait

constamment. Nick descendit de sa bicyclette et s'avança jusqu'au fossé, de l'autre

côté de la route. À côté d'une canalisation en tôle ondulée, toute neuve, gisaient

les cadavres de quatre hommes. Leurs cous et leurs visages enflés étaient noirs.

Nick ne vit pas s'ils étaient des soldats ou non. Il ne s'approcha pas

davantage. Il se dit qu'il allait reprendre la bicyclette, qu'il n'y avait rien

à craindre ici, qu'ils étaient morts, que les morts ne font de mal à personne. Pourtant,

il n'avait pas fait dix mètres qu'il courait à toutes jambes. Et quand il remonta

sur sa bicyclette, c'est dans un état de panique totale qu'il reprit le chemin

de Shoyo. À l'entrée de la ville il heurta une grosse pierre et fit la

pirouette par-dessus son guidon, se cogna la tête et s'érafla les mains. Et il

resta là, accroupi en plein milieu de la rue, tremblant de la tête aux pieds.

Ce matin-là, hier

matin, Nick avait ensuite sonné et frappé aux portes pendant une heure et demie.

Lui se sentait parfaitement bien. Il ne pouvait sûrement pas être le seul. Il allait

certainement trouver quelqu'un qui lui dirait : *Mais oui, naturellement.*

On les emmène à Camden. On va prendre la station-wagon. Ou quelque chose du

genre. Mais on ne lui avait pas répondu douze fois en tout et pour tout.

Et quand une porte s'entrouvrait, un visage malade mais encore plein d'espoir

apparaissait derrière la porte, apercevait Nick, et l'espoir s'en allait. Le

visage lui faisait signe que non, et la porte se refermait. Si Nick avait pu

parler, il leur aurait dit que, s'ils étaient encore capables de marcher, ils

pouvaient conduire. Que, s'ils emmenaient ses prisonniers à Camden, ils y

trouveraient un hôpital où se faire soigner. Qu'on s'occuperait d'eux, qu'on

les guérirait. Mais il ne pouvait pas parler.

Certains lui demandèrent s'il

avait vu le docteur Soames. Un homme, fou furieux, ouvrit d'un seul coup la

porte de sa petite maison. En caleçon, il sortit en titubant sur la véranda et

voulut empoigner Nick. Il disait qu'il allait lui faire « ce que j'aurais

dû te faire à Houston ». Apparemment, il prenait Nick pour un certain Jenner.

L'homme avait fait quelques pas en trébuchant, poursuivant Nick comme un zombi

dans un mauvais film d'horreur. Son bas-ventre était horriblement gonflé, comme

s'il s'était fourré un melon dans son caleçon. Finalement, le cœur battant, Nick

le vit s'effondrer par terre. À bout de forces, l'homme brandit encore le poing,

puis rentra en rampant, sans même refermer la porte derrière lui.

Mais la plupart des maisons

étaient plongées dans le silence et le mystère. Nick dut finalement se rendre à

l'évidence. Une évidence qui l'envahissait comme dans un rêve, une idée qui lui

disait maintenant qu'il frappait à la porte de tombes, qu'il réveillait les

morts, que tôt ou tard les cadavres allaient lui répondre. Même s'il se disait

que la plupart des maisons étaient sûrement vides, que leurs occupants s'étaient

déjà enfuis à Camden, à Eldorado ou à Texarkana.

Il revint chez les Baker. Jane

Baker dormait profondément. Son front était froid. Mais, cette fois Nick n'avait

plus beaucoup d'espoir.

Il était midi. Nick revint au

restaurant, sentant maintenant la fatigue de la nuit précédente. Il s'était

fait très mal en tombant de sa bicyclette. Le 45 de Baker battait contre sa

hanche. Arrivé au restaurant, il fit chauffer de la soupe et remplit des thermos.

Le lait avait l'air d'être encore bon. Il en prit une bouteille dans le

frigidaire et retourna à la prison.

Billy Warner était mort. Lorsque

Mike vit Nick entrer, il partit d'un rire hystérique en le montrant du doigt :

– Jamais deux sans trois !

Jamais deux sans trois ! Tu t'es bien vengé, hein ? Hein ?

Nick poussa un thermos de soupe

sous la grille avec le manche à balai, puis un grand verre de lait. Mike se mit

à boire sa soupe à même le thermos, à petites gorgées. Nick alla chercher le

sien, puis s'assit dans le couloir. Tout à l'heure, il allait descendre Billy à

la cave. Mais, pour le moment, il fallait manger. Il avait faim. Et il commença

à avaler sa soupe en observant Mike.

– Tu te demandes si je vais

bien ? dit Mike.

Nick fit signe que oui.

– Comme ce matin quand t'es

parti. J'ai dû cracher un kilo de morve. Ma maman me disait toujours que quand

on crache de la morve comme ça, c'est qu'on va mieux. C'est peut-être pas trop

grave, hein ? Qu'est-ce que t'en penses ?

Nick haussa les épaules. Tout

était possible.

– Je suis costaud, tu sais. Moi,

je crois que c'est rien. Je vais m'en tirer. Écoute, mon vieux, laisse-moi

sortir. S'il te plaît. Je t'en supplie.

Nick réfléchissait.

– Merde, tu as ton pistolet.

Et moi, j'ai envie de rien te faire. Je veux seulement foutre le camp. Je veux

d'abord voir ma femme…

Nick montra la main gauche de

Mike où il n'y avait aucune alliance.

– Ouais, on est divorcé, mais

elle est encore par ici, sur Ridge Road. J'aimerais la voir. Qu'est-ce que t'en

dis, mon pote ? Donne-moi une chance. Ne me laisse pas enfermé dans ce

trou.

Mike pleurait. Nick se leva

lentement, revint au bureau et ouvrit le tiroir. Le type avait raison ; personne

n'allait venir les sortir de ce merdier. Il prit le trousseau de clés et revint.

Il détacha la clé que John Baker lui avait montrée, celle avec une étiquette

blanche, et il la lança à Mike Childress à travers les barreaux.

– Merci, balbutia Mike. Oh, merci.

Je regrette bien qu'on t'ait cassé la gueule. Je te jure c'était l'idée de Ray.

Moi et Vince, on a essayé de l'arrêter, mais il perd complètement la boule

quand il a un verre dans le nez…

Il tourna la clé dans la serrure.

Nick recula, la main sur la crosse du pistolet.

La grille s'ouvrit et Mike sortit.

– Je suis sérieux, tout ce

que je veux, c'est foutre le camp d'ici.

Il passa en biais devant Nick, un

sourire nerveux sur les lèvres. Puis il fonça vers la porte qui donnait sur le

bureau. Nick n'eut que le temps de la voir se refermer derrière lui.

Nick sortit. Mike était debout

sur le trottoir, la main sur un parcomètre. La rue était totalement

déserte.

– Nom de Dieu, murmura-t-il

en se tournant vers Nick. Tous ? Tous ?

Nick fit signe que oui, la main

sur la crosse de son pistolet.

Mike allait dire quelque chose

quand une quinte de toux l'en empêcha. Il s'essuya les lèvres.

– Moi, je fous le camp. Et

toi, comme t'es pas un con, tu vas sûrement faire pareil. C'est la peste ce

truc-là.

Nick haussa les épaules et Mike

commença à s'éloigner. Il marchait de plus en plus vite, courait presque. Nick

le regarda disparaître puis rentra. Il n'allait plus jamais revoir Mike. Il se

sentait le cœur léger, sûr tout à coup qu'il avait fait ce qu'il fallait. Il s'allongea

sur son lit et s'endormit presque aussitôt.

Nick dormit

tout l'après-midi, puis se réveilla trempé de sueur, mais reposé. Il y avait de

l'orage – Nick ne pouvait entendre le tonnerre, mais il voyait des éclairs bleutés

dans le lointain.

À la tombée de la nuit, il

redescendit la grand-rue et s'arrêta devant un magasin, PAULIE –

RADIO-TÉLÉVISION.

Comme au restaurant, il força la porte, laissa un mot près de la caisse et

revint à la prison avec un petit téléviseur Sony. Il l'alluma et chercha un

poste. Sur la station locale de CBS, un message : DIFFICULTÉS TECHNIQUES

NOS ÉMISSIONS REPRENDRONT DANS QUELQUES INSTANTS. ABC diffusait une émission de

variétés et NBC donnait en reprise un épisode d'une série, une fille un peu

bizarre qui essayait de devenir mécanicienne de stock-cars. La station de

Texarkana, une station indépendante qui passait surtout de vieux films, des

jeux et des émissions religieuses complètement dingues, n'émettait pas. Nick

ferma le téléviseur et repartit au restaurant où il prépara de la soupe et des

sandwiches pour deux personnes. Les lampadaires s'allumèrent tout à coup, projetant

des deux côtés de la grand-rue leurs taches de lumière blanche. Nick mit les

sandwiches et les thermos de soupe dans un grand sac. Alors qu'il approchait de

la maison de Jane Baker, trois ou quatre chiens, manifestement affamés, s'avancèrent

vers lui, attirés par l'odeur de la nourriture. Nick sortit son 45, mais il

fallut qu'un chien se rue sur lui pour qu'il se décide à tirer. Il pressa la

détente et la balle ricocha sur le ciment, un mètre devant lui, laissant une

trace argentée de plomb. Il n'entendit pas la détonation, mais sentit une

vibration assourdie. Les chiens détalèrent.

Jane dormait. Ses joues et son

front étaient brûlants. Sa respiration était lente et laborieuse. Elle semblait

épuisée. Nick prit une serviette de toilette, l'imbiba d'eau froide et lui

essuya le visage. Il laissa de la soupe et des sandwiches sur la table de nuit,

puis descendit dans le salon et ouvrit la télévision des Baker, un énorme mastodonte

en faux noyer.

De toute la nuit, rien sur CBS. NBC

diffusait sa programmation normale. Sur la chaîne ABC, l'image était

constamment brouillée. L'écran se couvrait de points blancs, puis tout d'un

coup redevenait normal. Le poste de la chaîne ABC ne diffusait que de vieux

programmes, comme s'il ne recevait plus les émissions du réseau. Aucune

importance. Nick attendait les informations.

Quand ce fut l'heure, il crut d'abord

ne pas bien comprendre. L'épidémie de « super-grippe », comme on l'appelait

maintenant, était la nouvelle du jour, mais les journalistes des deux chaînes

prétendaient qu'on était sur le point de la maîtriser. Le centre

épidémiologique d'Atlanta avait mis au point un vaccin qui serait à la disposition

des médecins dans moins d'une semaine. L'épidémie semblait particulièrement virulente

à New York, à San Francisco, à Los Angeles et à Londres. Mais la situation n'avait

rien d'alarmant. Dans certaines localités, les rassemblements publics étaient

temporairement interdits.

À Shoyo, pensa Nick, c'est toute

la ville qui est interdite. De qui se moque-t-on ?

Et, pour conclure, le

présentateur précisait que les déplacements à destination de la plupart des

grandes villes étaient encore réglementés, mais que ces mesures seraient levées

dès que le vaccin aurait été distribué. Puis il enchaîna sur un accident d'avion

dans le Michigan et sur les réactions des députés à propos de la récente décision

prise par la Cour suprême au sujet des droits des homosexuels.

Nick ferma la télévision et

sortit sur la véranda des Baker. Il s'assit sur un fauteuil à bascule. Le balancement

l'apaisait et il ne pouvait entendre le fauteuil grincer. Nick regardait les

lucioles danser dans le noir. À l'horizon, des éclairs illuminaient les nuages,

comme s'ils avaient été remplis de lucioles, de monstrueuses lucioles de la

taille d'un dinosaure. La nuit était poisseuse, étouffante.

Comme Nick ne pouvait que

regarder l'image à la télévision, il avait remarqué quelque chose dans le

journal télévisé que d'autres n'auraient sans doute pas vu. Aucun reportage

filmé, pas un seul. Aucun résultat de base-ball, mais peut-être n'y avait-il

pas de match ce jour-là. Un vague bulletin météo, mais pas de carte avec les

hautes et les basses pressions – comme si la Météorologie nationale avait fermé

boutique. Et Nick était persuadé que c'était exactement ce qui s'était passé.

Les deux présentateurs avaient l'air

nerveux, mal à l'aise. L'un d'eux était enrhumé ; il avait toussé une fois

dans le micro et s'était excusé. Les deux présentateurs n'avaient cessé de regarder

à gauche et à droite de la caméra… comme s'il y avait quelqu'un dans le studio

avec eux, quelqu'un qui surveillait ce qu'ils étaient en train de dire.

C'était la nuit du 24 juin. Nick

dormit mal sur la véranda des Baker et fit des rêves terribles. Et maintenant, le

lendemain dans l'après-midi, il assistait à la mort de Jane Baker, cette femme

si gentille… *sans pouvoir dire un seul mot pour la réconforter*.

Elle lui tirait la main. Nick

tourna les yeux vers son visage hagard. Sa peau était sèche. La sueur s'était

évaporée. Mais il savait qu'il n'y avait pas d'espoir. Elle n'en avait plus

pour longtemps. Il avait appris à reconnaître les signes.

– Nick, dit-elle en lui

serrant la main, je voudrais vous dire encore merci. Personne ne veut mourir

tout seul.

Il secoua la tête violemment et

elle comprit que c'était pour lui dire qu'elle n'allait pas mourir.

– Si, je suis en train de

mourir. Ça n'a plus d'importance. Il y a une robe dans ce placard, Nick. Une

robe blanche…

Une quinte de toux l'interrompit.

–… avec de la dentelle. C'est

celle que j'avais dans le train quand on a fait notre voyage de noces. Elle me

va encore… je crois. Elle sera peut-être un peu grande maintenant – j'ai maigri

– mais ça n'a pas d'importance. J'ai toujours aimé cette robe. Nous étions

allés au lac Pontchartain, John et moi. Les deux semaines les plus heureuses de

ma vie. J'ai toujours été très heureuse avec John. Vous vous souviendrez de la

robe, Nick ? Je veux être enterrée avec elle. Ça ne vous dérangera pas

trop de… de m'habiller ?

Nick avala sa salive et secoua la

tête, les yeux fixés sur le couvre-lit. Peut-être sentit-elle qu'il était

triste et mal à l'aise, car elle ne reparla plus de sa robe. Elle se mit à

bavarder de tout et de rien – presque comme si elle faisait la coquette. Ce

concours de récitation qu'elle avait gagné au lycée ; et le jour de la

finale pour tous les lycées et collègés de l'Arkansas, sa jupe s'était dégrafée

et était tombée sur ses souliers au moment crucial du poème qu'elle récitait. Sa

sœur, partie au Viêt-Nam avec une mission baptiste et qui était revenue avec trois

enfants adoptifs. L'excursion qu'elle avait faite avec John, quand ils étaient

partis camper, trois ans plus tôt. Un ours très désagréable les avait forcés à

rester perchés dans un arbre toute la journée.

– Alors, on s'est assis sur

une branche et on s'est embrassés, disait-elle d'une voix endormie, comme deux

amoureux sur un balcon. Mon Dieu, John était tout excité quand nous sommes redescendus.

Il était… nous étions… nous étions amoureux… très amoureux… J'ai toujours cru

que c'était l'amour qui faisait marcher le monde… la seule chose qui nous permet

de rester debout quand tout semble vouloir nous faire tomber… nous mettre par

terre… nous faire ramper… nous étions… tellement amoureux…

Elle s'endormit. Il la réveilla

en tirant les rideaux ou peut-être simplement en faisant grincer le plancher. Elle

délirait.

– *John !* hurlait-elle

d'une voix étouffée par les glaires. *Oh, John, je n'arriverai jamais à*

changer de vitesse ! John, il faut que tu m'aides ! Il faut que tu m'aides…

Ses mots s'éteignirent en un long

souffle hoquetant qu'il ne pouvait entendre mais qu'il sentit quand même. Un

mince filet de sang noir sortait de l'une de ses narines. Sa tête retomba sur l'oreiller

et bascula d'un côté, puis de l'autre, une fois, deux fois, trois fois, comme

si Jane Baker refusait de répondre à une terrible question.

Puis elle cessa de bouger.

Timidement, Nick posa la main sur

son cou, sur son poignet, entre ses seins. Il ne sentait plus rien. Elle était

morte. Sur la table de chevet, le réveil faisait tic-tac. Ni lui ni elle ne

pouvaient l'entendre. La tête sur les genoux, Nick pleura un peu à sa manière à

lui, sans un bruit. *Ça fait du bien de pleurer un petit coup*, lui avait

dit Rudy un jour, *ça fait du bien dans ce monde de merde.*

Il savait ce qui allait venir

ensuite, mais il ne voulait pas le faire. Ce n'était pas juste, criait une partie

de lui-même. Ce n'était pas à lui de le faire. Mais comme il n'y avait personne

d'autre – peut-être personne à des kilomètres à la ronde – il fallait bien qu'il

s'en charge. Ou bien la laisser pourrir. Et il ne pouvait pas faire ça. Elle

avait été gentille avec lui et les gens qui l'avaient aidé dans sa vie n'étaient

pas si nombreux. Il fallait s'y mettre. Plus il attendait les bras croisés, plus

ce serait difficile. Il savait où se trouvaient les pompes funèbres – trois

rues plus loin sur la grand-rue. Il devait faire chaud dehors.

Il se leva, s'avança vers la

penderie, espérant que la robe blanche, la robe de la lune de miel, n'allait

être qu'une invention de son délire. Mais elle était là. Un peu jaunie par les

ans, mais c'était celle-là, il le savait. Avec de la dentelle. Il la décrocha

et l'étendit au pied du lit. Il regardait la robe, regardait la femme. *Elle*

est beaucoup trop grande maintenant pensa-t-il. *Elle ne se rendait pas*

compte que cette saloperie l'avait vraiment esquintée… et c'est aussi bien

comme ça.

Après

quelques hésitations, il commença à lui ôter sa chemise de nuit. Mais quand il

l'eut retirée et qu'il vit ce corps nu devant lui, sa peur l'abandonna et il

sentit plus que de la pitié – une pitié si profonde qu'elle lui faisait mal. Il

pleura encore quand il lava le corps, l'habilla comme elle était habillée lorsqu'elle

était partie en voyage de noces. Quand il eut terminé, il la prit dans

ses bras

et sortit avec elle dans la rue, Jane Baker dans ses dentelles, oh oui, dans

ses dentelles : il la porta comme le marié porte sa jeune épouse dans ses

bras, franchissant un seuil qui n’en finit pas.


GO
METS

# 26

Des activistes,

sans doute les Étudiants pour une Société démocratique ou les Jeunes Maoïstes, n'avaient

pas chômé durant la nuit du 25 au 26 juin. Au matin, les murs de l'université

du Kentucky à Louisville étaient couverts d'affiches polycopiées :

ATTENTION !

ATTENTION ! ATTENTION ! ATTENTION !

ON VOUS MENT !

LE GOUVERNEMENT VOUS MENT ! LA PRESSE AUX MAINS DES PARAMILITAIRES VOUS

MENT ! L'ADMINISTRATION DE L'UNIVERSITÉ VOUS MENT ! LES MÉDECINS DE L'INFIRMERIE

VOUS MENTENT !

1. IL N'EXISTE

PAS DE VACCIN CONTRE LA SUPER-GRIPPE.

# 2. LA SUPER-GRIPPE

N'EST PAS UNE MALADIE GRAVE, C'EST UNE MALADIE MORTELLE

# 3. LE TAUX DE

CONTAGION POURRAIT ATTEINDRE 75 %.

# 4. LA SUPER-GRIPPE EST UNE INVENTION

DES PARAMILITAIRES. ELLE S'EST PROPAGÉE ACCIDENTELLEMENT.

# 5. LES

PARAMILITAIRES ESSAIENT DE MASQUER LEUR ERREUR MEURTRIERE, AU RISQUE DE FAIRE

MOURIR 75 % DE LA POPULATION !

RÉVOLUTIONNAIRES,

SALUT ! L'HEURE DU COMBAT EST ARRIVÉE ! UNISSONS-NOUS POUR LA

VICTOIRE !

RÉUNION AU GYMNASE À 19 HEURES !

GRÈVE ! GRÈVE !

GRÈVE ! GRÈVE ! GRÈVE ! GRÈVE !

Ce qui se produisit

à la station de télévision WBZ – TV de Boston avait été préparé la veille au

soir par trois journalistes et six techniciens, tous du studio 6. Cinq de ces

hommes jouaient régulièrement au poker, et six étaient déjà malades. Convaincus

qu’ils n’avaient plus rien à perdre, ils se procurèrent près d’une douzaine de

revolvers. Bob Palmer, qui présentait le journal télévisé du matin, les transporta

dans le sac de voyage où il mettait habituellement ses blocs-notes et ses

stylos.

L’immeuble qui abritait les

studios était entièrement bouclé par des volontaires de la Garde nationale, leur

avait-on dit. Mais Palmer avait fait remarquer à Georges Dickerson qu’il n’avait

encore jamais vu de volontaires quinquagénaires.

À 9 h 01 du matin, juste après

que Palmer eut commencé à lire le texte lénifiant que lui avait remis dix

minutes plus tôt un sous-officier de l’armée, les neuf conjurés s’étaient

emparés de la station de télévision. Les soldats, qui ne s’attendaient pas du

tout à ce que des civils plus habitués à observer de loin les catastrophes qu’à

se lancer dans le feu de l’action leur fassent des difficultés, avaient été totalement

pris au dépourvu et s’étaient laissé désarmer. D’autres employés de la station

étaient venus rejoindre les insurgés. Très vite, ils s’étaient assurés du

sixième étage et avaient verrouillé toutes les portes. Puis ils avaient appelé

tous les ascenseurs au sixième étage avant que les soldats qui gardaient le

hall d'entrée n'aient eu le temps de comprendre ce qui se passait. Trois

soldats avaient essayé de monter par l'escalier de secours, du côté est. Un

homme du service d'entretien, un certain Charles Yorkin, avait tiré un coup de

fusil au-dessus de leurs têtes, seul coup de feu de toute l'opération.

Les téléspectateurs de la station

WBZ-TV virent alors Bob Palmer s'arrêter en plein milieu d'une phrase, puis l'entendirent

dire : « Allez, on y va ! » Il y eut ensuite un bruit de

bagarre hors du champ de la caméra. Quand ce fut terminé, des milliers de

téléspectateurs médusés virent reparaître Bob Palmer, un pistolet au poing.

Quelque part dans le studio, une

voix rauque jubilait :

– On les a eus, Bob ! On

a eu les salopards ! Tous !

– Parfait, bon travail, dit

Palmer qui se tourna ensuite vers la caméra. Habitants de Boston, Américains

qui nous écoutez : quelque chose de grave et de terriblement important

vient de se produire dans ce studio. Et je suis heureux que cet événement se

soit produit à Boston, berceau de l'indépendance de l'Amérique. Depuis sept

jours, nos studios sont sous la surveillance d'hommes qui prétendent faire

partie de la Garde nationale. Des hommes en kaki, armés, qui montaient la garde

à côté de nos cameramen, à la régie, devant nos téléscripteurs. Avons-nous

truqué les informations que nous vous communiquions ? J'ai le regret de

vous dire que oui. On m'a forcé à lire des textes préparés à l'avance, pratiquement

en me mettant un pistolet sur la tempe. Ces textes portaient sur la prétendue

épidémie de super-grippe, et tout ce qu'ils disaient était totalement faux.

Les voyants du standard

téléphonique commencèrent à clignoter. Quinze secondes plus tard, ils étaient

tous allumés.

– Nos cameramen ont pris des

films qui ont été confisqués ou détruits. Les reportages de nos journalistes

ont disparu. Mais nous avons un film, mesdames et messieurs, et nous avons des

correspondants ici même, dans ce studio – pas des journalistes professionnels, mais

des témoins de ce qui est peut-être le plus grand désastre que ce pays ait

jamais connu… et je n'utilise pas ces mots à la légère. Nous allons maintenant

vous présenter une partie de ce film. Il a été tourné clandestinement et la

qualité technique de l'image n'est pas toujours très bonne. Mais nous qui

venons de libérer notre station de télévision, nous croyons que ces images vous

suffiront, et même qu'elles vous suffiront amplement.

Il leva les yeux, sortit un

mouchoir de la poche de son blazer et se moucha. Les téléspectateurs qui

avaient une bonne télé couleurs purent voir qu'il était rouge et qu'il avait de

la fièvre.

– Si tout est prêt, George, vas-y.

Des images tournées à l'hôpital

général de Boston apparurent alors sur les écrans. Les salles étaient bondées. Des

malades étaient couchés par terre, jusque dans les couloirs. Les infirmières, certaines

manifestement malades, couraient dans tous les sens. Plusieurs pleuraient. D'autres

étaient en état de choc, presque comateuses.

Des images de soldats armés aux

coins des rues. Des images de portes défoncées.

Puis le visage de Bob Palmer

réapparut sur l'écran.

– Mesdames et messieurs, dit-il

d'une voix calme, si vous avez des enfants, je vous conseille de leur dire de

ne pas regarder ce qui va suivre.

L'image floue d'un camion qui

reculait sur une jetée du port de Boston, un camion kaki de l'armée.

Au-dessous,

ballottée par les vagues, une barge recouverte de bâches. Deux soldats, le

visage caché sous leur masque à gaz, descendaient de la cabine du camion. L'image

sauta un peu, puis se stabilisa au moment où les deux hommes écartaient la

toile qui fermait l'arrière du camion. Ils grimpèrent à l'intérieur et les

cadavres commencèrent à dégringoler dans la barge : femmes, vieillards, enfants,

policiers, infirmières ; ils tombaient en pirouettant du haut du quai, avalanche

qui semblait ne jamais vouloir finir. À un moment du film, on put voir distinctement

que les soldats se servaient de fourches pour sortir les corps.

Palmer garda l'antenne pendant

deux heures lisant d'une voix de plus en plus rauque coupures de presse et

bulletins, interviewant les autres membres de l'équipe. Il continua jusqu'à ce

que quelqu'un au rez-de-chaussée se rende compte qu'il n'était pas nécessaire

de reprendre le sixième étage pour tout arrêter. A 11 h 16, l'émetteur WBZ se

tut, définitivement détruit par une charge de dix kilos de plastic.

Palmer et ses complices du sixième

étage furent exécutés sommairement, coupables d'avoir trahi le gouvernement des

États-Unis d'Amérique.

Le *Call-Clarion* était un petit hebdomadaire qu'un avocat en retraite, James D. Hogliss, publiait

à Durbin, en Virginie-Occidentale. Il s'était toujours bien vendu, car Hogliss

avait courageusement combattu en faveur des mineurs quand ils avaient voulu

fonder un syndicat à la fin des années quarante. Et depuis, l'ancien avocat ne

cessait de tirer à boulets rouges dans ses éditoriaux sur les bureaucrates

incompétents de la municipalité, de l'État, de Washington.

Hogliss avait normalement des

livreurs, mais en cette belle matinée d'été il distribuait lui-même son

hebdomadaire dans sa Cadillac 1948 dont les gros pneus à flancs blancs crissaient

dans les rues désertes de Durbin. Les journaux s'entassaient sur les banquettes

et dans le coffre. Ce n'était pas le jour où sortait normalement le *Call-Clarion*,

mais le journal ne comptait cette fois-ci qu'une seule page imprimée en gros

caractères et bordée d'un bandeau noir. En haut, ÉDITION SPÉCIALE, la première

depuis 1980, lorsqu'un coup de grisou dans la mine de Ladybird avait fait quarante

victimes.

Au-dessous, un titre : ÉPIDÉMIE

CATASTROPHIQUE – LE GOUVERNEMENT CACHE LA VÉRITÉ !

Puis une légende : *James D. Hogliss, en exclusivité pour le* Call-Clarion.

Et plus bas : *Nous avons*

appris de sources bien informées que l'épidémie de grippe (communément appelée

dans notre région la grippe étrangleuse) est en réalité causée par une mutation

mortelle du virus de la grippe ordinaire, créée par notre gouvernement à des

fins militaires – en violation flagrante des accords de Genève relatifs à la

guerre bactériologique et chimique, accords que les représentants des États-Unis

ont signés il y a sept ans. Notre informateur, un officier de l'armée

actuellement en poste à Wheeling, précise qu'il est « absolument faux »

qu'un vaccin soit bientôt prêt. Aucun vaccin, selon notre informateur, n'a

encore été mis au point.

*La situation est si grave qu'on*

ne peut plus simplement parler d'une catastrophe ou d'une tragédie. C'est la

fin de toute la confiance que nous pouvions avoir dans notre gouvernement. S'il

a pu commettre pareille infamie, alors…

Hogliss était malade, à bout de

forces. Pour rédiger son éditorial, il avait dû rassembler tout ce qu'il lui

restait d'énergie. Ses poumons étaient remplis de mucosités. Il haletait, comme

s'il venait de monter six étages à pied. Et pourtant, il allait méthodiquement

de porte en porte, déposant ses journaux sans même savoir s'il y avait encore

quelqu'un à l'intérieur, si ce quelqu'un aurait encore la force de sortir pour

ramasser ce qu'il avait laissé devant sa porte. Finalement, il arriva à la

sortie ouest de la ville, le quartier des pauvres, avec ses cabanes, ses

roulottes ses odeurs de fosses septiques. Il ne restait plus de journaux que

dans le coffre qu'il laissa ouvert. Et le coffre s'ouvrait et se fermait avec

les cahots de la route. Un terrible mal de tête aveuglait le vieil homme, lui

faisait voir double.

Lorsqu'il eut visité la dernière

maison, une cabane en planches près du passage à niveau, il lui restait encore

un ballot de vingt-cinq journaux. Il coupa la ficelle avec son vieux canif et

laissa le vent les emporter. Il pensait à son informateur, un major aux yeux

fous muté à Wheeling trois mois plus tôt. Auparavant, il avait travaillé pour

un projet ultra-secret en Californie, le Projet Bleu. Là-bas, le major était

responsable des services de sécurité. Pendant l'interview, il n'avait pas cessé

de tripoter son pistolet. Hogliss était convaincu qu'il n'allait pas tarder à

utiliser son arme, si ce n'était déjà fait.

Il revint s'asseoir au volant de

sa Cadillac, seule voiture qu'il avait jamais eue depuis son vingt-septième

anniversaire, et comprit qu'il était trop fatigué pour conduire. Il laissa

alors sa tête basculer contre le dossier de la banquette, écouta les sifflements

qui sortaient de sa poitrine, regarda le vent emporter paresseusement ses

journaux jusqu'au passage à niveau. Certains restaient pris dans des arbres où

ils pendaient comme d'étranges fruits. Tout près, il pouvait entendre le gazouillis

du ruisseau où il allait pêcher quand il était petit garçon. Il n'y avait plus

de poissons, naturellement – les mines de charbon s'étaient chargées de les

exterminer. Mais le bruit était toujours le même, apaisant. Le vieil homme

ferma les yeux, s'endormit et mourut une heure et demie plus tard.

Le *Los*

Angeles Times n'eut le temps d'imprimer que 26 000 exemplaires de son

édition spéciale d'une page avant que la censure militaire ne découvre qu'il ne

s'agissait pas d'un cahier publicitaire, comme on le lui avait dit. La riposte

fut foudroyante. Le communiqué officiel du FBI annonça que des « extrémistes »

avaient plastiqué les rotatives du *Los Angeles Times*, causant la mort de

vingt-huit employés. Le FBI n'eut pas à expliquer comment l'explosion avait pu

faire des trous dans chacune de ces vingt-huit têtes car les cadavres furent

jetés en mer avec ceux de plusieurs milliers de victimes de la super-grippe.

Pourtant, 10 000 exemplaires

avaient été distribués, et ce fut suffisant. Un titre en caractères de 36

points :

ÉPIDÉMIE

MORTELLE SUR LA COTE OUEST

*Les habitants fuient par*

milliers

*Le gouvernement cache la*

vérité

LOS ANGELES – Certains des

membres de la Garde nationale dépêchés à Los Angeles pour prêter main-forte à l'occasion

de la tragédie actuelle sont en réalité des officiers supérieurs de l'armée. Leur

travail consiste notamment à dire à la population terrorisée de Los Angeles que

la super-grippe n'est que « légèrement plus virulente » que les

souches de Londres ou de Hong Kong… Si c'est le cas, on s'explique mal pourquoi

tous portent des respirateurs. Le président prononcera un discours ce soir à

dix-huit heures (heure de Los Angeles). Selon certaines sources, le président

va prendre la parole dans un décor absolument identique à son bureau

de la

Maison-Blanche, mais en réalité installé au fond d'un bunker souterrain. Son

attaché de presse a formellement démenti ces informations qu'il qualifie d'hystériques

et de malintentionnées. Selon le texte du discours qui a été communiqué à l'avance

à la presse, le président a l'intention de « gronder » le peuple

américain qui selon lui, manquerait de sang-froid. La paniqué actuelle serait, toujours

selon lui, semblable à celle qui avait suivi la célèbre émission d'Orson Welles

au début des années trente, *La Guerre des Mondes.*

Le Times

souhaiterait que le président réponde à cinq questions :

# 1. Pourquoi des

brutes en uniforme nous empêchent-elles d'informer le public, en violation flagrante

de la Constitution ?

# 2. Pourquoi

les routes 5,10 et 15 ont-elles été fermées par des blindés et des transports

de troupes ?

3. S'il s'agit

d'une « épidémie mineure de grippe » pourquoi la loi martiale

a-t-elle été décrétée à Los Angeles ?

4. S'il s'agit

d'une « épidémie mineure de grippe », pourquoi remorque-t-on en mer

des trains de barges ? Ces barges contiennent-elles ce que nous craignons,

et ce que des sources bien informées nous assurent qu'elles contiennent : les

cadavres des victimes de l'épidémie ?

# 5. Enfin, si

un vaccin doit vraiment être distribué aux médecins et hôpitaux de la région au

début de la semaine prochaine, pourquoi aucun des quarante-six médecins

interrogés par ce journal n'est au courant du programme de distribution ? Pourquoi

aucune clinique n'a été équipée pour administrer ce vaccin ? Pourquoi pas

un seul des dix distributeurs de produits pharmaceutiques que nous avons interrogés

n'a entendu parler du vaccin ou reçu des instructions du ministère de la Santé ?

Nous demandons

au président de répondre à ces questions dans son discours. Et surtout, nous

lui demandons de mettre un terme à ces pratiques totalitaires, de renoncer à

cette tentative insensée de cacher la vérité…

À Duluth, un

homme sandwich faisait les cent pas sur l'avenue Piedmont, en short

kaki et en

sandales. Une grosse tache de cendre lui maculait le front et sur ses épaules

décharnées pendaient les deux panneaux où un message était gribouillé en

lettres maladroites.

Devant on pouvait lire :

L'HEURE DE LA

FIN A SONNÉ

LE CHRIST NOTRE SAUVEUR SERA

BIENTOT DE RETOUR

PRÉPARE-TOI À RENCONTRER TON DIEU !

Et derrière :

MALHEUR À CEUX

QUI N'ONT PAS LE CŒUR EN PAIX

LES PUISSANTS SERONT TERRASSÉS ET

LES FAIBLES GRANDIS

LA GRANDE NOIRCEUR EST PROCHE
MALHEUR À TOI SION

Quatre jeunes

gens en blouson de cuir, tous enrhumés, tous avec une mauvaise toux, foncèrent

sur l'homme au short kaki et le frappèrent avec ses panneaux jusqu'à ce qu'il

perde connaissance. Puis ils prirent la fuite. L'un d'eux hurla par-dessus son

épaule :

– Ça t'apprendra à faire

peur aux gens ! Ça t'apprendra à faire peur aux gens, espèce de cinglé !

À Springfield,

dans le Missouri, l'émission la plus écoutée le matin était *Vous avez la*

parole, sur la station KLFT. Ray Flowers, l'animateur, disposait de six

lignes téléphoniques dans la petite cabine où il travaillait. Ce matin-là, 26

juin, il fut le seul employé de KLFT à se présenter au travail. Il savait ce

qui se passait dehors. Il avait peur. Depuis une semaine à peu près, tous les

gens qu'il connaissait étaient tombés malades. Il n'y avait pas de soldats à

Springfield, mais il avait entendu dire qu'on avait appelé la Garde nationale à

Kansas City et à Saint Louis pour « tranquilliser la population » et

a empêcher le pillage ». Ray Flowers se sentait en pleine forme. Songeur, il

regardait son matériel : les téléphones, la boucle de retard qui lui

permettait de couper les auditeurs qui de temps en temps décidaient de dire des

cochonneries, les cassettes de messages publicitaires (« *Les W.-C. sont*

en train de déborder… et vous ne savez plus quoi faire… Appelez l'homme au

siphon magique… Appelez Jack le Plombier ! ») et naturellement

le micro.

Il s'alluma une cigarette et

ferma à clé la porte du studio. Puis il entra dans sa petite cabine dont il

verrouilla également la porte. Il arrêta la musique enregistrée que débitait un

magnétophone, lança son indicatif musical, puis s'installa devant le micro.

– Bonjour tout le monde. Ici

Ray Flowers et *Vous avez la parole*. Ce matin, un seul sujet vous intéresse

j'en suis sûr. La super-grippe, l'Étrangleuse ou le Grand Voyage, tout ça c'est

du pareil au même. J'ai entendu des histoires horribles. Apparemment l'armée

contrôle tout. Si vous voulez en parler, je suis prêt à vous écouter. Nous vivons

encore dans un pays libre, non ? Et comme je suis tout seul ici ce matin, nous

allons procéder un peu différemment. J'ai arrêté la machine qui me sert à

filtrer les appels et je pense que nous pouvons nous passer de messages

publicitaires. Si le Springfield que vous voyez ressemble à celui que je vois

du haut des fenêtres de KLFT, je n'ai pas l'impression que vous aurez tellement

envie d'aller faire des courses aujourd'hui. Bon – quand faut y aller, faut y

aller ! comme disait ma mère. Nos numéros de téléphone : 555-8600 et

555-8601. Si les lignes sont occupées, soyez patients. Je suis tout seul

aujourd'hui.

Un détachement de l'armée se

trouvait à Carthage, à 80 kilomètres de Springfield. Une patrouille partit

aussitôt pour s'occuper de Ray Flowers. Deux hommes refusèrent d'exécuter les

ordres. Ils furent abattus sur-le-champ.

Dans l'heure qu'il fallut aux

soldats pour arriver à Springfield, Ray Flowers reçut plusieurs appels. Un

médecin qui disait que les gens crevaient comme des mouches et que le

gouvernement mentait comme un arracheur de dents quand il parlait d'un vaccin ;

une infirmière qui confirmait qu'on évacuait les cadavres des hôpitaux de

Kansas City par pleins camions ; une femme en plein délire qui prétendait

voir des soucoupes volantes ; un fermier qui avait vu des militaires

creuser un fossé sacrément long avec deux bulldozers dans un champ au bord de

la route 71, au sud de Kansas City ; une demi-douzaine d'autres encore.

– Ouvrez ! fit une voix

assourdie. Au nom du gouvernement des États-Unis, ouvrez !

Ray regarda sa montre. Midi et

quart.

– Eh bien, dit-il, on dirait

que les Marines viennent de débarquer. Mais je vais continuer à prendre vos

appels. Vous…

Le crachotement d'une arme

automatique, et la poignée de la porte du studio tomba sur le tapis. De la

fumée bleue sortait du trou. Un coup d'épaule et la porte s'ouvrit. Une

demi-douzaine de soldats en tenue de combat se précipitèrent à l'intérieur, masques

à gaz sur le visage.

– Des soldats viennent d'entrer

dans le studio reprit Ray. Ils sont armés jusqu'aux dents… on dirait le débarquement

de Normandie. À part les masques à gaz…

– Arrêtez ! hurla un

sergent bâti comme une armoire à glace.

Il le menaçait avec son fusil, derrière

la vitre de la cabine.

– Certainement pas ! répondit

Ray.

Il avait très froid et, quand il

prit sa cigarette dans le cendrier, il se rendit compte que ses doigts

tremblaient.

– Cette station a un permis

du gouvernement et…

– Je l'annule ton putain de

permis ! Arrête tout !

– Certainement pas ! Mesdames

et messieurs continua Ray en s'approchant du micro, on vient de m'ordonner d'arrêter

l'émetteur KLFT et j'ai refusé d'obéir. J'ai raison, il me semble. Ces types se

comportent comme des nazis, pas comme des soldats américains. Je ne vais pas…

– Dernière chance ! fit

le sergent en épaulant son arme.

– Sergent, dit un des

soldats qui se tenait à la porte, je ne crois pas que vous pouvez…

– Si ce con ouvre encore la

bouche, liquidez-le, ordonna le sergent.

– Je crois qu'ils vont tirer

sur moi, dit Ray Flowers.

L'instant d'après, la vitre du

studio de régie vola en éclats. Le réalisateur s'effondra sur son pupitre de

contrôle. Un terrible sifflement, de plus en plus aigu, sortit d'un

haut-parleur. Le sergent vida son chargeur sur le pupitre de contrôle et le sifflement

s'arrêta. Les voyants des lignes téléphoniques continuaient à clignoter.

– O. K., dit le sergent en

se retournant. Je veux être rentré à Carthage dans moins d'une heure et je ne

vais pas…

Trois de ses hommes ouvrirent le

feu sur lui-en même temps, l'un d'eux avec un fusil automatique sans recul qui

pouvait tirer soixante-dix balles à la seconde. Le sergent esquissa une

curieuse danse de mort, puis tomba à la renverse à travers ce qui restait de la

vitre de la cabine. L'une de ses jambes se contracta et sa botte de combat fit

tomber quelques éclats de verre qui tenaient encore au châssis de métal.

Un jeune soldat dont les boutons

d'acné ressortaient sur son visage couleur de petit-lait éclata en sanglots. Les

autres restèrent figés sur place, incrédules. L'air empestait la poudre.

– On l'a eu ! hurla le

soldat boutonneux. Nom de Dieu ! On a eu le sergent Peters !

Personne ne lui répondit. Ils

étaient hébétés, incapables de comprendre ce qui était arrivé. C'était un jeu

mortel, mais ce n'était pas leur jeu.

Le téléphone que Ray Flowers

avait posé juste avant de mourir crachotait encore.

– Ray ? Vous êtes là, Ray ?

disait une voix nasillarde, grossie par l'amplificateur. On vous écoute tous

les jours, mon mari et moi. On voulait simplement vous dire que vous faites du

bon travail. Continuez. Ne vous laissez pas impressionner par ces types. D'accord,

Ray ? Ray ?… Ray ?…

COMMUNIQUE 234

ZONE 2 ULTRA-SECRET

DE : LANDON ZONE 2 NEW YORK

À : CREIGHTON COMMANDEMENT

CENTRAL

OBJET : OPÉRATION CARNAVAL

MESSAGE : CORDON SANITAIRE

NEW YORK TOUJOURS OPÉRATIONNEL ÉVACUATION DES CORPS CONTINUE VILLE RELATIVEMENT

CALME X POPULATION COMMENCE À COMPRENDRE SITUATION PLUS RAPIDEMENT QUE PREVU MAIS

AVONS SITUATION EN MAIN CAR MAJORITÉ POPULATION NE SORT PAS À CAUSE

SUPER-GRIPPE XX ESTIMONS 50% *DES TROUPES GARDANT LES BARRAGES AUX POINTS* D'ENTRÉE/SORTIE [PONT GEORGE WASHINGTON PONT TRIBOROUGH PONT BROOKLYN TUNNELS

LINCOLN ET HOLLAND PLUS ACCÈS AUTOROUTES DE BANLIEUE] MAINTENANT ATTEINTS PAR

SUPER-GRIPPE PLUPART DES HOMMES ENCORE CAPABLES SERVICE ACTIF XXX TROIS INCENDIES

NON MAITRISÉS HARLEM 7E AVENUE SHEA STADIUM XXXX DÉSERTIONS DE PLUS EN PLUS NOMBREUSES

EXÉCUTION SOMMAIRE DES DÉSERTEURS XXXXX ÉVALUATION PERSONNELLE SITUATION ENCORE

VIABLE MAIS SE DÉTÉRIORE LENTEMENT XXXXXX FIN MESSAGE

LANSON ZONE 2 NEW YORK

À Boulder, dans

le Colorado, le bruit commençait à courir que le Centre d'étude de la pollution

atmosphérique de la Météorologie nationale était en fait un Centre de

recherches sur la guerre bactériologique. Un animateur à moitié délirant d'une

station FM de Denver avait relancé la rumeur. À onze heures du soir, le 26 juin,

les habitants de Boulder avaient commencé à fuir comme des lemmings. On envoya

une compagnie de soldats de Denver-Arvada pour les arrêter. Autant essayer de

nettoyer les écuries d'Augias à la balayette. Plus de onze mille civils – malades,

terrorisés, avec une seule idée en tête : s'éloigner le plus vite et le

plus loin possible du centre météorologique – bousculèrent les soldats. Des

milliers d'autres s'éparpillèrent aux quatre points cardinaux.

À onze heures et quart, une

terrible explosion déchira la nuit. Un jeune gauchiste, Desmond Ramage, venait

de faire sauter dans le hall d'entrée du centre météorologique huit kilos de

plastic destinés à l'origine à différents tribunaux de la région. L'explosif

était de première qualité, le détonateur pas tout à fait point. Ramage s'envola

en fumée avec toute une collection d'appareils météorologiques parfaitement

inoffensifs qui servaient en fait à mesurer la pollution.

Pendant ce temps, à Boulder, l'exode

continuait.

COMMUNIQUÉ 771

ZONE 6 ULTRA-SECRET

DE : GARETH ZONE 6 LITTLE

ROCK

À : CREIGHTON COMMANDEMENT

CENTRAL

OBJET : OPÉRATION CARNAVAL

MESSAGE : BRODSKY NEUTRALISÉ

JE RÉPETE BRODSKY NEUTRALISÉ L'AVONS TROUVÉ DANS UNE CLINIQUE À LITTLE ROCK

JUGÉ ET EXÉCUTÉ SOMMAIREMENT POUR TRAHISON CONTRE ÉTATS-UNIS D'AMÉRIQUE

CERTAINS MALADES ONT VOULU INTERVENIR QUATORZE CIVILS BLESSÉS SIX TUÉS TROIS DE

MES HOMMES BLESSÉS AUCUN GRAVEMENT X FORCES ZONE 6 TRAVAILLENT À 40 % CAPACITÉ SEULEMENT EVALUE A 25 % LES HOMMES *ENCŒ EN SERVICE ACTIF MAINTENANT*

ATTEINTS PAR SUPER-GRIPPE 15 % DÉSERTEURS XX GRAVE INCIDENT DANS

APPLICATION PLAN D'URGENCE F COMME FRANK XXX SERGENT T. L. PETERS EN POSTE

CARTHAGE MISSOURI DÉTACHÉ POUR MISSION URGENTE A SPRINGFIELD MISSOURI

APPAREMMENT ASSASSINÉ PAR SES HOMMES XXXX AUTRES INCIDENTS SEMBLABLES POSSIBLES

MAIS NON CONFIRMÉS SITUATATON SE DÉTÉRIORE RAPIDEMENT *XXXXX FIN MESSAGE*

GARFIELD ZONE 6 LITTLE ROCK

Pendant que la

nuit s'étendait sur la terre comme un éthéromane sur son divan, deux

mille étudiants

de la Kent State University, dans l'Ohio, étaient sur le sentier de la guerre. Deux

mille émeutiers au total : les étudiants qui prenaient des cours de

rattrapage, les membres d'un colloque sur la future école de journalisme de l'université,

cent vingt stagiaires en art dramatique deux cents membres des Futurs

agriculteurs d'Amérique, association régionale de l'Ohio, dont le congrès s'était

ouvert au moment où la super-grippe commençait à se propager comme un feu de

broussailles. Tous étaient enfermés sur le campus depuis le 22 juin, quatre

jours plus tôt.

Voici la transcription des

messages captés sur la fréquence de la police entre 19 h 16 et 19 h 22.

– Unité 16, unité 16, vous m'entendez ?

À vous.

– Euh… je vous entends, unité

20. À vous.

– Euh… un groupe vient par ici,

unité 16. À peu près soixante-dix et… euh… du nouveau, unité 16, un autre

groupe arrive de l'autre côté… Nom de Dieu, au moins deux cents on dirait. À

vous.

– Unité 20. Ici poste

central. Vous m'entendez ? À vous.

– Je vous entends, poste

central. À vous.

– Je vous envoie Chumm et

Halliday. Bloquez la route avec votre voiture. Aucune autre intervention. S'ils

vous passent par-dessus écartez les cuisses et profitez-en. Pas de résistance, vous

m'entendez ? À vous.

– J'ai bien compris, pas de

résistance, poste central. Qu'est-ce qu'ils fabriquent ces soldats, du côté est ?

À vous.

– Quels soldats ? À

vous.

– C'est ce que je demandais,

poste central. Ils sont en train…

– Poste central, ici Dudley

Chumm. Merde ! Ici unité 12. Je m'excuse, poste central. Un groupe d'étudiants

sur Burrows Drive. Environ cent cinquante. Ils vont rejoindre les autres. Ils

chantent ou ils crient quelque chose. Chef ! Nom de Dieu ! Il y a des

soldats par ici aussi. Ils ont des masques à gaz, je crois. On dirait qu'ils se

mettent en tirailleurs. Ça m'en a tout l'air en tout cas. À vous.

– Poste central à unité 12. Rejoignez

l'unité 20. Même consigne. Pas de résistance. À vous.

– Bien compris, poste

central. J'y vais. À vous.

– Poste central, ici unité

17. C'est Halliday qui parle, poste central. Vous me recevez ? À vous.

– Je vous reçois, 17. À vous.

– Je suis derrière Chumm. Un

autre groupe de deux cents étudiants avance en direction de l'est. Ils portent

des pancartes. SOLDATS JETEZ VOS ARMES. J'en vois une autre : LA VÉRITE

TOUTE LA VÉRITÉ RIEN QUE LA VÉRITE. Ils…

– Je m'en fous de ce qu'il y

a d'écrit sur les pancartes, unité 17. Allez-y avec Chumm et Peters et arrêtez-les.

On dirait que ça va péter. À vous.

– Bien compris. Terminé.

– Ici Richard Burleigh, chef

du service de sécurité du campus, je parle au chef des forces militaires

postées sur le côté sud du campus. Je répète : ici Burleigh, chef des

services de sécurité. Je sais que vous nous écoutez. Alors, pas la peine de

jouer au plus malin et accusez réception. À vous.

– Ici coloneI Albert Philips,

armée de terre. Je vous écoute, Burleigh.

– Poste central, unité 16. Les

étudiants se rassemblent devant le monument aux morts. On dirait qu'ils

avancent vers les soldats. Ça sent mauvais. À vous.

– Ici Burleigh, colonel

Philips. Quelles sont vos intentions ? À vous.

– Mes ordres sont de ne

laisser personne sortir du campus. J'ai l'intention d'exécuter mes ordres. Si

ces étudiants ne font que manifester, pas de problème. S'ils essaient de sortir…

À vous.

– Vous ne voulez pas dire…

– J'ai dit ce que j'ai dit, Burleigh.

Terminé.

– Philips ! Philips !

répondez-moi, nom de Dieu ! Ce ne sont pas des Viets ! Ce sont des

enfants ! Des Américains ! Ils ne sont pas armés ! Ils…

– Unité 13 au poste central.

Les étudiants s'avancent vers les soldats, chef. Ils chantent une chanson. La

chanson de cette chanteuse, une belle petite poule, quelque chose comme Baez je

crois. Oh… Merde ! J'ai l'impression qu'ils lancent des pierres. Ils… Nom

de Dieu ! Bordel de merde ! Ils peuvent pas faire ça !

– Poste central à unité 13 !

Qu'est-ce qui se passe ? Répondez !

– Ici Chumm. Je vais te dire

ce qui arrive. Un massacre. Je peux pas regarder ça. Les salauds ! Ils…

comme

au tir au pigeon. Avec des mitrailleuses, on dirait. J'ai pas l'impression qu'ils

ont fait les sommations. Ceux qui sont encore debout… euh… ils se dispersent… ils

courent dans tous les sens. Nom de Dieu ! Une fille vient de se faire

couper en deux ! Du sang… il y en a au moins soixante-dix, quatre-vingts

couchés sur l'herbe. Ils…

– Chumm ! Répondez !

Répondez, unité 12 !

– Poste central, ici unité

17. Vous recevez ? À vous.

– Je vous reçois, mais où est

ce foutu Chumm ? À vous !

– Chumm et… Halliday, je

crois… oui, je crois qu'ils sont sortis de leurs voitures pour voir de plus

près. Nous revenons, Dick. On dirait que les soldats se tirent dessus entre eux.

Je ne sais pas qui est en train de gagner, et je m'en fous. Ce sera bientôt

notre tour, je crois. Si on arrive à sortir de là, je propose qu'on descende

tous au sous-sol et qu'on attende qu'ils n'aient plus de munitions. À vous.

– Bordel de Dieu…

– Le tir au pigeon continue,

Dick. Je plaisante pas. Terminé.

Dans la majeure partie des

échanges dont on vient de lire la transcription, l'auditeur peut entendre de

petites détonations dans le lointain, assez semblables à celles que font des

marrons jetés dans un feu. On entend aussi de faibles cris… et, durant les

dernières quarante secondes à peu près, la toux sourde des mortiers.

Voici la

transcription des messages captés sur une fréquence HF spéciale dans le sud de

la Californie, entre 19 h 17 et 19 h 20, heure locale.

– Massinill, Zone 10. Vous m'entendez,

Base Bleue ? Code Annie Oakley, extrême urgence. Répondez si vous êtes là.

À vous.

– Ici Len, David. Pas la

peine de s'emmerder avec les codes. Personne n'écoute.

– Nous ne contrôlons plus du

tout la situation, Len. Los Angeles est en flammes, toute la ville, partout. Tous

nos hommes sont malades. Ceux qui étaient encore valides ont déserté. Ils

pillent les magasins avec les civils. Je suis en haut de la tour de la Bank of

America. À peu près six cents personnes essayent d'entrer pour me faire la peau.

La plupart sont des soldats.

– Tout s'écroule, le centre

ne tient plus.

– Répétez. Je n'ai pas

compris.

– Ça ne fait rien. Vous

pouvez sortir ?

– Sûrement pas. Mais je vais

faire danser ces salopards. Les premiers en tout cas. J'ai un fusil automatique

avec moi. Salauds ! Bande de salauds !

– Bonne chance, David.

– Vous aussi. Tenez bon.

– Comptez sur moi.

– Je ne sais pas si…

Les communications verbales s'interrompent

alors. Un crissement de métal qu'on force, un bruit de vitres cassées. Des cris.

Des détonations d'armes légères, et ensuite, tout près de l'émetteur, les

explosions sourdes de ce qui pourrait bien être une arme automatique. Les

hurlements se rapprochent. Le sifflement d'une balle qui ricoche un hurlement à

côté de l'émetteur, un bruit sourd, le silence.

Voici la

transcription des messages captés sur la fréquence normale de l'armée, à San

Francisco entre 19 h 28 et 19 h 30, heure locale.

– Soldats et frères ! Nous

avons pris la station de radio et le quartier général ! Vos oppresseurs

sont morts ! Moi, frère Zénon, jusqu'à présent caporal-chef Roland Gibbs, je

me proclame premier président de la République de Californie du Nord ! Nous

avons pris le pouvoir ! Nous avons pris le pouvoir ! Si vos officiers

tentent de désobéir à mes ordres abattez-les ! Abattez-les comme des

chiens ! Comme des chiens ! Comme des chiennes pleines de merde !

Notez le nom, le grade et le matricule des déserteurs ! Notez le nom de

ceux qui parlent de sédition ou de trahison contre la République de la

Californie du Nord ! Une ère nouvelle est arrivée ! Les jours de l'oppression

sont terminés ! Nous sommes…

Le crépitement d'une mitraillette,

des hurlements. Des bruits sourds. Plusieurs coups de feu, encore des cris, une

longue rafale de mitraillette. Un gémissement d'agonie qui s'éternise. Trois

secondes de silence total.

– Ici le major Alfred Nunn, armée

de terre. Je prends le commandement temporaire de la région de San Francisco. Nous

avons liquidé les traîtres qui s'étaient emparés du quartier général. J'ai la

situation en main, je répète, j'ai la situation en main. Les déserteurs

seront

traités comme auparavant : avec la dernière rigueur, je répète, avec la

dernière rigueur. Je suis maintenant…

Encore des coups de feu. Un cri.

Une voix lointaine :

– *Tous ! Tuez-les*

tous ! Mort aux cochons de militaires…

Une fusillade nourrie. Puis le

silence.

À 21 h 16, heure

de l'est, ceux qui avaient encore la force de regarder la télévision dans la

région de Portland, État du Maine, virent avec une horreur tranquille sur la

chaîne WCSH-TV un énorme Noir manifestement dérangé, complètement nu à part un

petit pagne de cuir rose et une casquette d'officier de marine, procéder à

soixante-deux exécutions publiques.

Ses collègues, noirs eux aussi et

à peu près nus, portaient tous des pagnes et un insigne ou quelque chose

montrant qu'ils avaient autrefois été militaires. Ils étaient équipés d'armes

automatiques et semi-automatiques. Dans un studio où le public avait autrefois

assisté à des jeux télévisés ou à des prises de bec entre candidats à la mairie,

d’autres membres de cette junte noire armés de fusils et de pistolets tenaient

en respect environ deux cents soldats en uniformes kaki.

L’énorme Noir, qui souriait

beaucoup en montrant des dents remarquablement blanches et régulières, était

debout à côté d’une grosse boule de verre, un 45 automatique au poing. À une

époque qui paraissait déjà lointaine, la boule servait à tirer au sort le nom

des heureux gagnants des jeux télévisés.

Il fit tourner la boule, y pêcha

un permis de conduire, puis dit d’une voix de stentor :

– Soldat de première classe

Franklin Stern, venez me rejoindre sur le plateau, s’il vous plaît.

Les types armés qui encadraient

le public se mirent à chercher autour d’eux, tandis qu’un cameraman qui

manquait certainement d’expérience faisait des panoramiques sautillants sur le

public.

Finalement, deux Noirs

empoignèrent un jeune homme aux cheveux blonds qui n’avait sans doute pas plus

de dix-neuf ans et le firent descendre sur le plateau, en dépit de ses vives

protestations. Puis ils le forcèrent à se mettre à genoux. Le grand Noir fit un

large sourire, éternua, cracha par terre et colla son 45 automatique sur la

tempe du soldat de première classe Stern.

– Non ! hurlait Stern. Je

vais faire ce que vous voulez, je vous le promets ! Je vais…

– Au-nom-du-père-et-du-fils-et-du-saint-esprit

entonna le grand Noir en se fendant d'un grand sourire avant d'appuyer sur la

détente.

Une grosse flaque de sang et de

cervelle se forma un peu derrière l'endroit où le soldat de première classe

Stern avait été forcé de se mettre à genoux. Le gros Noir y apporta sa

contribution, sous la forme d'un énorme mollard.

*Ploc.*

Le Noir éternua encore et faillit

tomber par terre. Un autre Noir, celui-ci dans la régie (il était habillé d'une

casquette de treillis et d'un caleçon d'un blanc immaculé), appuya sur le

bouton APPLAUDISSEZ, et le panneau lumineux se mit à clignoter devant le public.

Les Noirs qui surveillaient le public levèrent leurs armes d'un air menaçant et

leurs prisonniers des soldats blancs, le visage luisant de sueur, applaudirent

frénétiquement.

– Suivant ! annonça le

grand Noir, et il plongea la main dans la boule de verre. Caporal chef Roger

Petersen, venez me rejoindre sur le plateau, s'il vous plaît !

Dans le public, un homme poussa

un hurlement et voulut faire un plongeon en direction des portes. Quelques

secondes plus tard, il était sur le plateau. Dans la confusion, un homme assis

au troisième rang voulut arracher de sa vareuse la plaquette de plastique où l'on

pouvait lire son nom. Un coup de feu partit et on le vit s'affaisser dans son

fauteuil, les yeux vitreux, comme si une émission mortellement ennuyeuse l'avait

mis dans un état semi-comateux.

Le spectacle dura jusque vers

onze heures et quart, lorsqu'une quarantaine d'hommes des troupes régulières, équipés

de masques à gaz et de mitraillettes, firent irruption dans le studio. Et ce

fut aussitôt la guerre.

Le grand Noir au pagne tomba

presque immédiatement. Dégoulinant de sueur, hurlant des jurons, criblé de

balles, il tirait encore comme un fou avec son pistolet automatique. L'homme

qui s'occupait de la caméra numéro 2 fut touché au ventre et, comme il se

baissait pour rattraper ses intestins, sa caméra fit un lent tour d'horizon, offrant

aux spectateurs un splendide et paisible panoramique sur le studio. Comme les

gardiens à moitié nus ripostaient, les soldats équipés de masques à gaz

arrosèrent tout le studio. Si bien que les soldats désarmés qui se trouvaient

pris entre deux feux, au lieu d'être sauvés virent simplement leur dernière

heure arriver un peu plus vite.

Un jeune homme aux cheveux

carotte, le visage déformé par la panique, commença à gambader sur les dossiers

des fauteuils et traversa six rangées comme un acrobate sur des échasses, avant

qu'un déluge de balles de calibre 45 ne lui fauche les deux jambes. D'autres

rampaient entre les fauteuils, le nez collé sur le tapis, comme on leur avait

appris à ramper sous le feu ennemi quand ils faisaient leurs classes. Un

sergent aux cheveux gris se leva, étendit les bras comme une vedette de

télévision qui fait son entrée sur le plateau et hurla à pleins poumons : *Arrêtez !*

Le feu des deux camps se concentra sur lui et il se désintégra en tressautant,

comme une marionnette. À la régie les coups de feu et les hurlements des blessés

faisaient sauter les aiguilles à plus de + 50 dB.

Le cameraman tomba sur la poignée

de sa caméra et les téléspectateurs ne virent plus désormais que le plafond du

studio durant le reste du combat. Le feu s'apaisa quelque peu et, cinq minutes

plus tard, on n'entendait plus que des détonations isolées. Puis plus rien. À

part les cris.

À 11 h 05, le plafond du studio

fut remplacé sur les écrans des téléspectateurs par un personnage de bandes

dessinées assis devant sa télévision. Sur l'écran, un message : DIFFICULTÉS

TEMPORAIRES.

Et tandis que la soirée touchait

à sa fin, sans doute pouvait-on en dire autant de presque tout le monde, si ce

n'est que ces difficultés n'avaient rien de temporaire.

À Des Moines, à

23 h 30, heure de Chicago, une vieille Buick constellée d'autocollants

religieux – SI VOUS AIMEZ JÉSUS, KLAXONNEZ – patrouillait inlassablement les

rues désertes du centre de la ville. Un peu plus tôt dans la journée, un

incendie avait rasé la majeure partie du quartier de Hull Avenue et le collège ;

ensuite, il y avait eu une émeute dans le centre qui ressemblait maintenant à

un champ de bataille.

Au coucher du soleil, les rues s'étaient

remplies d'une foule nerveuse qui tournait en rond, des jeunes pour la plupart,

beaucoup en motos. Ils avaient cassé les vitrines, volé des téléviseurs, fait

le plein aux stations-service en regardant autour d'eux au cas où quelqu'un

aurait été armé. Puis les rues s'étaient vidées. Les motards embouteillaient

encore l'autoroute 80, mais la plupart s'étaient terrés derrière une porte

fermée à double tour, déjà atteints par la super-grippe ou sur le point de l'être,

quand la nuit tomba sur le pays des grands espaces. On aurait dit que Des

Moines sortait de quelque monstrueux réveillon, lorsque les derniers fêtards

vont s'écraser sur leur lit. Les pneus blancs de la Buick écrasèrent du verre

brisé, puis la voiture tourna à l'ouest pour prendre Euclid Avenue. Elle dépassa

deux autos qui s'étaient heurtées de plein fouet et qui gisaient maintenant sur

le côté, leurs pare-chocs étroitement enlacés comme deux amants après un double

homicide réussi. Un haut-parleur était installé sur le toit de la Buick. Il se

mit à craquer, puis on entendit les crachotements d'une aiguille sur les

premiers sillons d'un disque usé et bientôt, tonitruants dans les rues

spectrales et désertes de Des Moines, les roucoulements de Mother Maybelle

Carter qui vous recommandait vivement de voir la vie en rose.

*Prenez la*

vie en rose

*Toujours en rose*

*Prenez toujours la vie en rose.*

*Alors tous vos problèmes,*

*Vous les verrez s'envoler*

*Si vous prenez la vie en rose…*

La vieille

Buick continuait à marauder, faisait des huit, tournait en rond, parfois trois

ou quatre fois autour du même pâté de maisons. Quand ses roues passaient sur

une bosse (ou sur un corps), l'aiguille sautait.

À minuit moins vingt, la Buick se

rangea contre le trottoir. Puis elle repartit. Cette fois, c'était Elvis

Presley qui chantait *The Old Rugged Cross*. Un petit vent frais murmurait

dans les arbres, soulevant encore quelques bouffées de fumée au-dessus des

décombres.

Extraits du

discours du président, prononcé à vingt et une heures, heure de Washington, qui

n'a pu être diffusé dans de nombreuses régions.

« … une grande nation comme

la nôtre doit faire. Nous ne sommes pas des enfants à qui le noir fait peur ;

mais nous ne pouvons pas non plus prendre cette grave épidémie de

grippe à la

légère. Américaines, Américains, je vous invite à rester chez vous. Si vous

vous sentez malades, restez au lit, prenez de l'aspirine et buvez beaucoup. Soyez

sûrs que vous serez rétablis dans moins d'une semaine. Permettez-moi de répéter

ce que je disais au début de cette conversation que j'ai avec vous ce soir :

ceux qui disent que cette grippe est mortelle sont des menteurs. Dans la très

grande majorité des cas, les malades peuvent s'attendre à guérir en moins d'une

semaine. De plus… »

[toux]

« De plus, certains groupes

extrémistes ont fait courir le bruit que cette grippe était causée par un virus

et que ce virus aurait été mis au point par le gouvernement à des fins

militaires. Américaines Américains, il s'agit d'un mensonge inqualifiable. Notre

pays a signé de bonne foi les accords de Genève sur les gaz de combat et sur la

guerre bactériologique. Nous n'avons jamais… »

[éternuements]

« … jamais participé à la

fabrication clandestine de substances proscrites par la convention de Genève. Il

s'agit d'une épidémie relativement grave de grippe, ni plus ni moins. Nous avons

appris ce soir qu'une douzaine d'autres pays sont touchés, dont l'Union

soviétique et la Chine communiste. En conséquence… »

[toux et éternuements]

« … nous vous demandons de

garder votre sang-froid sachant qu'un vaccin sera disponible d'ici à a fin de la

semaine ou au début de la semaine prochaine pour ceux qui ne seront pas déjà

guéris. La Garde nationale est intervenue dans certaines régions pour protéger

la population contre les vandales et les fauteurs de troubles, mais il est

absolument faux que des villes soient « occupées » par l'armée

régulière. Ces rumeurs sont dénuées de tout fondement, comme celles qui

voudraient que l'information soit contrôlée par le gouvernement. Américaines, Américains,

le comportement de ceux qui propagent ces rumeurs est… »

Sur la façade

d'un temple baptiste d'Atlanta, une inscription à la peinture rouge :

*Cher Jésus, je vais bientôt te*

revoir. Ton amie, l'Amérique. P. S. J'espère que tu auras encore des places

pour le week-end.

# 27

Le matin du 27

juin, Larry Underwood était assis sur un banc de Central Park, devant la ménagerie.

Un peu plus loin derrière lui, la Cinquième Avenue était encombrée de voitures

immobiles. La plupart des magasins de luxe qui avaient fait la fierté de l'avenue

n'étaient plus que des ruines fumantes.

De son banc, Larry pouvait voir

un lion, une antilope, un zèbre et une sorte de singe. Tous étaient morts, sauf

le singe. Mais ils n'étaient pas morts de la grippe, se dit Larry ; il

devait y avoir longtemps qu'on ne leur avait rien donné à boire ou à manger ;

c'est de cela qu'ils étaient morts. Il ne restait donc que le singe, mais

depuis trois heures que Larry était assis sur son banc, le singe n'avait bougé

que quatre ou cinq fois. Assez malin pour ne pas mourir de faim ou de soif – jusqu'à

présent en tout cas – mais il avait manifestement chopé une sacrée grippe. Et

il avait l'air de souffrir, le pauvre vieux. Ce monde était vraiment cruel.

À sa droite, le bestiaire de l'horloge

s'anima sur le coup de onze heures. Les animaux mécaniques qui avaient fait

autrefois le bonheur des enfants jouaient maintenant devant une salle vide. L'ours

souffla dans sa trompette, un singe qui ne risquait pas de tomber malade (mais

qui finirait bien par se casser) agita son tambourin, l'éléphant tapa sur son

tambour avec sa trompe. Pas très folichon. *Suite de la Fin du monde pour*

Mécanisme d'horlogerie.

Au bout d'un moment, l'horloge

redevint silencieuse et Larry entendit à nouveau les cris rauques, heureusement

assourdis par la distance. L'homme aux monstres était un peu sur la gauche de

Larry en cette belle matinée ensoleillée, peut-être du côté des balançoires. Avec

un peu de chance, il tomberait dans le bassin et s'y noierait.

– Les monstres arrivent !

hurlait la voix, très loin.

Le ciel s'était éclairci dans la

matinée. La journée était belle et chaude. Une abeille bourdonna sous le nez de

Larry, tourna autour d'un parterre de fleurs, puis fit un atterrissage

impeccable sur une pivoine. De la ménagerie montait le vrombissement

soporifique et apaisant des mouches qui se posaient sur les bêtes crevées.

– Les monstres arrivent !

L'homme aux monstres était très

grand. Il devait avoir soixante-cinq ans à peu près. Larry l'avait entendu pour

la première fois la nuit précédente, qu'il avait passée à l'hôtel

Sherry-Netherland. Alors que l'obscurité enveloppait la ville étrangement calme,

son hurlement fragile avait paru grandir dans le noir, la voix d'un Jérémie

dément qui flottait dans les rues de Manhattan, résonnait, rebondissait entre

les tours de verre et de béton. Incapable de trouver le sommeil dans le lit

double de sa suite, toutes lumières allumées, Larry avait fini par se

convaincre que l'homme aux monstres en avait après lui, le poursuivait, comme

le faisaient les créatures qu'il voyait parfois dans ses cauchemars. Longtemps,

il lui avait semblé que la voix se rapprochait – *Les monstres arrivent !*

Les monstres sont là ! Ils sont en ville ! – et Larry avait cru

que la porte de la suite, fermée à double tour, allait s'ouvrir d'un seul coup

devant l'homme aux monstres. Pas un homme en réalité, mais une gigantesque

créature à tête de chien, avec d'énormes yeux rusés, grands comme des soucoupes,

et des dents qui claquaient comme des castagnettes.

Mais, plus tôt ce matin, Larry l'avait

vu dans le parc. Ce n'était qu'un vieil homme en pantalon de velours côtelé ;

une branche de ses lunettes à monture d'écaille était rafistolée avec du ruban

adhésif. Larry avait voulu lui parler, mais l'homme aux monstres s'était enfui

à toutes jambes criant par-dessus son épaule que les monstres allaient

débarquer d'un instant à l'autre. Il avait trébuché sur un fil de fer et s'était

étalé sur la piste cyclable avec un énorme *plaf !* plutôt comique. Ses

lunettes avaient voltigé en l'air, sans se casser. Larry avait voulu s'approcher,

mais l'homme aux monstres avait déjà ramassé ses lunettes et il était reparti, hurlant

à tous les vents. Si bien que l'opinion que Larry se faisait de lui était

passée en l'espace de douze heures de la plus extrême terreur à l'ennui le plus

profond, mêlée même d'une certaine irritation.

Il y avait d'autres gens dans le

parc ; Larry avait parlé à certains d'entre eux. Ils étaient tous à peu

près semblables, et sans doute Larry leur ressemblait-il aussi. Les yeux

hagards, ils disaient des choses sans suite et paraissaient incapables de s'empêcher

de vous toucher la manche en parlant. Ils avaient des choses à dire, toujours

les mêmes. Leurs amis et leurs parents étaient morts, ou mourants. On avait

tiré dans les rues, un terrible incendie sur la Cinquième Avenue ; était-il

vrai que Tiffany n'existait plus ? Et qui allait balayer les rues ? Qui

allait ramasser les ordures ? Fallait-il quitter New York ? On disait

que des soldats gardaient toutes les sorties. Une femme que la terreur avait

rendue folle racontait que les rats allaient sortir du métro et prendre

possession de la terre. Larry s'était alors souvenu de la scène qu'il avait vue

le jour où il était revenu à New York. Un jeune homme qui avalait des chips à

pleines poignées avait expliqué à Larry qu'il allait réaliser le rêve de sa vie :

faire le tour du Yankee Stadium à poil, puis se masturber en plein milieu du

terrain, « une occasion unique » avait-il ajouté en faisant un clin d'œil

à Larry. Puis il s'était éloigné, son énorme sac de chips à la main.

Beaucoup de gens qu'il croisait

dans le parc étaient malades. Pourtant, les cadavres n'étaient pas tellement

nombreux sur les pelouses. Peut-être les gens ne souhaitaient-ils pas servir de

dîner aux animaux. Peut-être s'étaient-ils réfugiés quelque part quand ils

avaient senti que la fin était proche. Larry n'avait vu la mort de près qu'une

seule fois ce matin mais une fois suffisait. Il avait ouvert la porte des

toilettes publiques et il était tombé sur un homme dont le visage grimaçant

grouillait d'asticots. L'homme était assis, les mains posées sur ses cuisses

nues, ses yeux creux braqués sur Larry. Une odeur douceâtre et écœurante

flottait dans les toilettes comme si le mort avait été un bonbon rance,

une

sucrerie abandonnée aux mouches dans toute cette confusion. Larry avait claqué

la porte mais trop tard : les corn-flakes qu'il avait pris au petit

déjeuner avaient décidé de se faire la malle. Quand ce fut fait, son estomac

avait continué à travailler à vide, à pomper sans résultat, au point qu'il

avait cru se faire péter la tuyauterie. Dieu, si tu es là, avait-il pensé en

revenant à la ménagerie, pas très solide sur ses jambes, si tu prends les

commandes aujourd'hui, j'aimerais bien te demander de me dispenser d'un autre

spectacle du même genre. Les cinglés, c'est déjà pas triste ; mais les

macchabées, très peu pour moi, merci.

Et maintenant, assis sur son banc

(l'homme aux monstres avait disparu, du moins temporairement) Larry se mit à

penser aux matchs de base-ball qu'il regardait à la télévision, cinq ans plus

tôt. Un souvenir qui lui faisait chaud au cœur, car c'était la dernière fois qu'il

s'était senti vraiment heureux, en pleine forme, l'esprit en paix.

C'était juste après qu'il se

sépare de Rudy. Une séparation plutôt dégueulasse. S'il revoyait un jour Rudy (aucune

chance lui disait une petite voix dans sa tête), il faudrait qu'il s'excuse. Il

se mettrait à genoux devant Rudy, il irait jusqu'à lui baiser les pieds s'il le

fallait.

Rudy et lui étaient partis dans

une vieille Mercury 68, pour la côte ouest. À Omaha, la transmission avait

lâché. Ils s'étaient mis à chercher des petits boulots, quinze jours par-ci, quinze

jours par-là, puis ils repartaient en auto-stop, retrouvaient du travail, repartaient

encore. Ils avaient travaillé quelque temps dans une ferme au Nebraska. Un soir,

Larry avait perdu soixante dollars au poker. Le lendemain il avait dû demander

à Rudy de lui prêter de l'argent. Puis ils étaient arrivés à Los Angeles, un

mois plus tard. Larry avait été le premier à se trouver du boulot – plongeur, au

salaire minimum. Un soir, à peu près trois semaines après leur arrivée, Rudy

était revenu sur cette histoire de prêt. Il avait rencontré un type qui

connaissait une agence de placement du tonnerre, ça marchait à tous les coups, mais

il fallait payer vingt-cinq dollars d'entrée. Comme par hasard, c'était la

somme qu'il avait prêtée à Larry après la partie de poker. En temps normal, avait

dit Rudy, il n'aurait jamais demandé, mais…

Larry avait soutenu mordicus qu'il

avait déjà remboursé sa dette et qu'ils étaient quittes. Si Rudy voulait

vingt-cinq biffetons, pas de problème, mais il faudrait quand même pas que Rudy

essaye de se faire rembourser deux fois.

Rudy avait répondu qu'il ne

demandait pas un cadeau, qu'il voulait simplement l'argent qu'on lui devait, et

qu'il n'appréciait pas tellement les petites histoires à la Larry Underwood. Merde

alors, avait répondu Larry en essayant de prendre la chose à la rigolade, j'aurais

jamais cru qu'il fallait te faire signer un reçu, Rudy. On apprend tous les

jours.

Ils s'étaient copieusement

engueulés. Tout juste s'ils n'avaient pas commencé à se taper sur la gueule. Finalement,

Rudy était devenu tout rouge. C'est bien toi, Larry ! C'est toi tout

craché. Tu ne changeras jamais. Cette fois, j'ai compris. Va te faire foutre !

Et Rudy était parti. Larry l'avait suivi dans l'escalier de la pension minable

où ils étaient logés, cherchant son portefeuille dans sa poche revolver. Trois

billets de dix pliés en quatre, bien cachés derrière des photos. Il les avait

balancés à Rudy. *Vas-y, sale petit con ! Prends-les ! Prends ton*

foutu fric !

Rudy avait claqué la porte et il

était parti dans la nuit vivre le destin de merde qui attend tous les Rudy du

monde. Il n'avait pas jeté un regard en arrière. Planté en haut de

l'escalier, Larry

soufflait très fort. Au bout d'une minute à peu près il était descendu ramasser

ses trois billets de dix dollars.

Depuis, il repensait parfois à

cet incident, de plus en plus convaincu que Rudy avait raison. En fait, il en

était absolument sûr. Et même s'il avait déjà remboursé Rudy, ils étaient amis

depuis l'école primaire. D'ailleurs, à bien y penser, il manquait toujours dix cents

à Larry quand ils allaient au cinéma tous les deux, parce qu'il s'était acheté

un bâton de réglisse ou deux caramels avant d'aller chercher Rudy chez lui. Ensuite,

il lui manquait toujours cinq cents pour la cantine, sept cents pour le bus. Tout

compte fait, il avait bien dû lui taper cinquante dollars en petites pièces, peut-être

cent. Quand Rudy avait réclamé ses vingt-cinq dollars, Larry se souvenait qu'il

avait tiqué. Dans sa tête, il avait soustrait les vingt-cinq dollars des trente

qu'il avait dans sa poche, et s'était dit : *il ne reste plus que cinq*

fafiots. Donc, je l'ai déjà payé. Je ne sais plus quand, mais je l'ai sûrement

payé. Alors, on n'en parle plus. Et on n'en avait plus parlé.

Mais après, il s'était retrouvé

tout seul. Il n'avait pas d'amis, n'avait même pas essayé de s'en faire au

restaurant où il travaillait. Tous des cons, depuis le cuisinier qui gueulait

tout le temps jusqu'aux serveuses qui tortillaient du cul en mâchant du chewing-gum.

Oui, tous ceux qui travaillaient chez Tony étaient des cons, sauf lui, le bon

Larry Underwood, l'homme qui allait bientôt faire un tabac (et vous aviez

intérêt à le croire). Seul dans un monde de cons, il se sentait aussi mal dans

sa peau qu'un chien battu, aussi seul qu'un naufragé sur une île déserte. Et, de

plus en plus souvent, il avait pensé s'en aller à la gare routière, acheter son

billet et rentrer à New York.

Il l'aurait fait un mois plus

tard, quinze jours peut-être… s'il n'y avait pas eu Yvonne.

Il avait rencontré Yvonne

Wetterlen au cinéma, à deux rues de la boîte où elle dansait en montrant ses nichons

pour gagner sa croûte. À la fin de la deuxième séance, elle pleurait et

cherchait partout son sac. Son permis de conduire, son chéquier, sa carte

syndicale, sa seule et unique carte de crédit, la photocopie de son extrait de

naissance, sa carte de sécurité sociale, elle avait tout perdu. Larry était sûr

qu'on l'avait volée. Mais il avait fait mine de chercher avec elle. Et… surprise !

il l'avait retrouvé trois rangées plus bas, au moment où il allait

abandonner. Sans

doute les gens l'avaient-ils poussé avec leurs pieds sans s'en rendre compte en

regardant le film, passablement ennuyeux. Elle l'avait remercié, les larmes aux

yeux. Et lui, noble chevalier au cœur si généreux, il lui avait dit qu'il l'emmènerait

bien prendre un hamburger ou quelque chose pour célébrer l'événement, mais qu'il

était vraiment fauché ces temps-ci. Yvonne l'avait donc invité. Larry, grand seigneur,

était naturellement sûr qu'on en arriverait là.

Ils avaient commencé à se voir. Deux

semaines plus tard, ils étaient ensemble. Larry s'était trouvé un boulot mieux

payé : vendeur dans une librairie. Il s'était aussi déniché un engagement

comme chanteur dans un groupe, The Hotshot Rhythm Rangers & All-Time Boogie

Band. Un nom qui sonnait plutôt bien, beaucoup mieux en fait que le groupe. Mais

le guitariste, un certain Johnny McCall, avait ensuite formé The Tattered

Remnants, un groupe qui n'était vraiment pas mal celui-là.

Larry et Yvonne avaient pris un

appartement et tout avait changé pour Larry. En partie parce qu'il avait

maintenant un endroit à lui, bien à lui. Yvonne avait posé des rideaux, ils s'étaient

acheté quelques meubles d'occasion qu'ils avaient retapés ensemble et

les

musiciens de l'orchestre et les amis d'Yvonne avaient pris l'habitude de venir

les voir de temps en temps. L'appartement était très ensoleillé. Le soir quand

le vent se levait, on aurait dit qu'une odeur d'orange entrait par les fenêtres,

même si la seule odeur dans cette ville était celle du smog. Parfois, ils

restaient seuls à regarder tranquillement la télévision. Elle lui apportait une

bière, s'asseyait sur le bras de son fauteuil, lui caressait la nuque. Il était

chez lui, chez lui, nom de Dieu ! Parfois, quand il ne dormait pas la nuit,

Yvonne couchée à côté de lui, il s'étonnait que la vie soit si belle. Puis il

trouvait tout doucement le sommeil, le sommeil du juste, et ne pensait plus à

Rudy Marks, plus du tout. Ou plutôt, presque plus.

Ils avaient vécu quatorze mois

ensemble, quatorze mois de bonheur, sauf les six dernières semaines quand

Yvonne avait commencé à lui casser les pieds. Comme il avait été heureux tout

le temps de la saison de base-ball. Il travaillait toute la journée à la

librairie, puis il allait chez Johnny McCall pour répéter avec lui – le groupe

ne jouait que les week-ends car les deux autres types travaillaient de nuit – de

nouvelles pièces, ou bien simplement de vieux tubes, *Nobody but me*

ou *Double*

Shot of My Baby's Love.

Ensuite, il rentrait, chez lui. Yvonne

avait déjà préparé le dîner. Pas des plats tout faits. De la vraie cuisine. Et

puis ils allaient s'installer au salon pour regarder les matchs de base-ball à

la télé avant de faire l'amour. Tout baignait dans l'huile. Il ne s'était

jamais senti aussi bien depuis. Jamais.

Il se rendit compte qu'il

pleurait un peu et un instant il eut honte de se trouver là, assis sur un banc

de Central Park, en train de pleurnicher comme un petit vieux. Mais après tout,

il avait le droit de pleurer ce qu'il avait perdu, il avait le droit de craquer

lui aussi.

Sa mère était morte trois jours

plus tôt, couchée sur un petit lit dans le couloir de l'hôpital de la Pitié entourée

de milliers d'autres malades en train de crever eux aussi. Larry était à genoux

à côté d'elle lorsqu'elle s'en était allée. Il avait cru devenir fou à regarder

sa mère mourir, dans cette puanteur d'urine et d'excréments, entourée de l'infernal

babillage des malades qui déliraient, au milieu des râles, des cris furieux, des

hurlements de douleur. À la fin, elle ne le reconnaissait plus. Il n'y

avait

pas eu d'adieu. Sa poitrine s'était simplement arrêtée en pleine respiration, puis

elle était retombée très lentement, comme une voiture dont un pneu se dégonfle.

Il était resté accroupi à côté d'elle pendant une dizaine de minutes, ne

sachant que faire, pensant vaguement qu'il devait attendre que le médecin signe

un acte de décès, que quelqu'un lui demande ce qui s'était passé. Mais ce qui s'était

passé était parfaitement évident, il suffisait de regarder autour de soi. Et il

était tout aussi évident que l'hôpital était devenu pire qu'un asile d'aliénés.

Aucun jeune médecin n'allait venir, les yeux un peu tristes, lui dire qu'il

comprenait son chagrin, avant de mettre en branle la machine de mort. Tôt ou

tard, on allait emporter sa mère comme un sac de pommes de terre, et il ne

voulait pas assister à ce spectacle. Le sac à main de sa mère était sous le lit.

Il y avait trouvé un stylo-bille, une épingle à cheveux et un petit carnet dont

il avait arraché une page pour écrire le nom de sa mère, son adresse et, après

un moment d'hésitation, son âge. Puis il avait attaché le papier sur la poche

de son corsage avec l'épingle à cheveux. Il s'était mis à pleurer, il l'avait

embrassée sur la joue, puis il s'était enfui, des larmes plein les yeux,

comme

un déserteur. Dehors, il s'était senti un peu mieux même si les rues étaient

pleines de fous, de malades, de soldats qui tournaient en rond. Et maintenant

assis sur ce banc, il pleurait : pour sa mère qui n'aurait jamais profité

de sa retraite, pour sa propre carrière à lui, bel et bien terminée, pour le

temps qu'il avait passé à Los Angeles avec Yvonne, quand il regardait les

matchs de base-ball, sachant que tout à l'heure ils feraient l'amour, pour Rudy.

Surtout pour Rudy. Il aurait voulu lui rendre ses vingt-cinq dollars avec un

grand sourire, une bonne tape sur l'épaule oublier ces six années perdues.

Le singe

mourut à midi moins le quart.

Il était assis, immobile sur son

perchoir, les mains sous le menton. Puis il battit des paupières et tomba tête

la première sur le ciment, avec un petit bruit horrible.

Larry ne pouvait plus rester là. Il

se leva et commença à errer dans les allées du parc. Un quart d'heure plus tôt,

l'homme aux monstres avait encore crié, très loin. Mais le parc était

maintenant plongé dans un profond silence que troublaient seulement le

claquement de ses talons sur le ciment des allées et le gazouillis des oiseaux.

Apparemment, les oiseaux n'attrapaient pas la grippe. Tant mieux pour eux.

Il s'approchait de l'auditorium où

l'on donnait encore des concerts en plein air quelques jours plus tôt. Une

femme était assise sur un banc. Elle était sans doute dans la cinquantaine, mais

se donnait beaucoup de mal pour paraître plus jeune. Elle portait un pantalon

vert très bien coupé, une blouse de soie, style paysanne russe… un détail, mais

les paysannes russes n'ont pas les moyens de se payer des blouses de soie, se

dit Larry. Elle se retourna en l'entendant s'approcher. Elle tenait une pilule

dans le creux de la main ; elle la goba distraitement, comme une cacahuète.

– Bonjour, dit Larry.

Son visage était calme, ses yeux

bleus. Des yeux pétillants d'intelligence. Elle portait des lunettes à monture

dorée et son sac était bordé d'une fourrure qui ressemblait fort à du vison. À

ses doigts, quatre bagues : une alliance, deux diamants, une émeraude.

– Je ne suis pas dangereux, continua

Larry.

C'était une entrée en matière

ridicule, pensa-t-il, mais elle avait bien 20 000 dollars sur les doigts.

Naturellement,

les pierres étaient peut-être fausses mais ce n'était pas le genre de femme à s'intéresser

au strass et au zircon.

– Non, répondit-elle, vous n'avez

pas l'air dangereux. Et vous n'êtes pas malade.

Elle avait haussé légèrement la

voix sur le dernier mot, comme pour poser poliment une question. Non, elle n'était

pas aussi calme qu'il l'avait cru de prime abord ; un léger tic faisait

saillir son cou et Larry vit au fond de ses yeux bleus ce même voile terne qu'il

avait découvert dans les siens ce matin en se rasant.

– Je ne pense pas. Et vous ?

– Pas du tout. Vous traînez

un bâton de sucette sous votre semelle. Vous vous en étiez aperçu ?

Il baissa les yeux et vit que c'était

vrai. Il rougit, car elle aurait parfaitement pu lui dire du même ton que sa

braguette était ouverte. Perché sur une jambe, il essaya de se débarrasser du bâtonnet.

– Vous avez l'air d'une

cigogne. Asseyez-vous, ça ira mieux. Je m'appelle Rita Blakemoor.

– Larry

Underwood. Enchanté de faire votre connaissance.

Il s'assit. Elle tendit la main

et il la serra doucement. Larry sentit les bagues sous ses doigts. Puis il

détacha délicatement le bâtonnet gluant de sa chaussure et le jeta du bout des

doigts dans une poubelle sur laquelle était écrit : NE SALISSEZ PAS *VOTRE* PARC ! Toute cette opération lui parut tout à coup très drôle. Il renversa

la tête en arrière et éclata de rire.

C'était la première fois qu'il

riait de bon cœur depuis qu'il avait trouvé sa mère par terre dans son

appartement et il fut immensément soulagé de constater que rire était toujours

aussi agréable. Un rire qui montait du ventre, s'échappait entre vos dents, aujourd'hui

comme autrefois.

Rita Blakemoor souriait et il fut

à nouveau frappé par son élégance nonchalante. On aurait dit un personnage d'un

roman de Irvin Shaw. *Nightwork* peut-être, ou celui qu'on avait adapté

pour la télévision quand il était tout petit.

– J'ai failli me cacher

quand je vous ai entendu dit-elle. J'ai pensé que c'était l'homme aux lunettes

cassées, le philosophe aux idées bizarres.

– L'homme aux monstres ?

– C'est vous qui l'appelez

ainsi, ou est-ce le nom qu'il se donne ?

– C'est moi.

– Très bien trouvé, dit-elle

en ouvrant son sac bordé de vison (était-ce du vison ?) pour en sortir

un

paquet de cigarettes mentholées. Il me fait penser à un Diogène fou.

– Oui, Diogène cherchant un

monstre honnête répondit Larry en riant.

Elle alluma sa cigarette et tira

une bouffée.

– Il n'est pas malade lui

non plus, reprit Larry. Mais la plupart des autres ont l'air plutôt mal en

point.

– Le portier de mon immeuble

semble aller très bien. Il continue à travailler. Je lui ai donné un pourboire

de cinq dollars quand je suis sortie ce matin. Je ne sais pas si c'était pour

le remercier d'aller bien ou de continuer à faire son travail. Qu'en pensez-vous ?

– Je ne vous connais pas

assez pour pouvoir vous répondre.

Elle rouvrit son sac pour ranger

ses cigarettes et Larry remarqua un revolver. Elle avait suivi son regard.

– C'était celui de mon mari.

Il avait un poste important dans une grande banque de New York. C'était ce qu'il

répondait toujours quand on lui demandait comment il faisait pour se faire

inviter à tous les cocktails. J'ai-un-poste-important-dans-une-grande-

banque-de-New-York.

Il est mort il y a deux ans. Il déjeunait avec un de ces Arabes qui donnent

toujours l'impression de s'être frotté la peau avec une tonne de brillantine. Il

a eu une attaque foudroyante. Il est mort avec sa cravate au cou. Comme on

disait autrefois qu'un cow-boy était mort les bottes aux pieds. Harry Blakemoor

est mort avec sa cravate au cou. Je trouve l'expression pittoresque.

Un bouvreuil se posa devant eux

et commença à picorer par terre.

– Il avait affreusement peur

des cambrioleurs. Est-ce que les pistolets font vraiment beaucoup de bruit ?

On m'a dit que le recul était terrifiant.

– Je ne crois pas que le

recul soit très fort avec une arme de ce calibre. C'est bien un 38 ? demanda

Larry qui n'avait jamais tiré un seul coup de feu de sa vie.

– Je pense que c'est un 32.

Elle sortit l'arme de son sac au

fond duquel Larry découvrit cette fois toute une collection de flacons de

médicaments. Elle ne s'en aperçut pas. Elle regardait un petit cerisier du

Japon à une dizaine de mètres devant eux.

– J'ai envie d'essayer. Pensez-vous

que je peux toucher cet arbre ?

– Je ne sais pas, répondit-il,

pas très rassuré. J'ai l'impression que…

Elle appuya sur la détente et le

coup partit avec un bruit assez impressionnant. Un petit trou apparut sur le

tronc du cerisier.

– Dans le mille, dit-elle en

soufflant sur le canon pour chasser la fumée, comme dans les meilleurs westerns.

– Vous êtes douée, répondit

Larry dont le cœur reprit à peu près son rythme normal lorsqu'elle eut remis le

revolver dans son sac.

– Je ne pourrais pas tirer

sur quelqu'un. J'en suis tout à fait sûre. De toute manière, il n'y aura

bientôt plus personne sur qui tirer, vous ne croyez pas ?

– Oh, je n'en sais rien.

– Vous regardiez mes bagues.

Vous en voulez une ?

– Quoi ? Non !

Et il rougit encore.

– Mon mari le banquier

croyait aux diamants. Il y croyait comme les baptistes croient à la révélation.

J'en ai beaucoup, tous assurés. Mais si quelqu'un les voulait, je n'hésiterais

pas à les lui donner. Après tout, ce ne sont que des pierres.

– Sans doute.

Un tic fit tressaillir le côté

gauche de son cou.

– Et si un cambrioleur me

les demandait en me mettant son revolver sous le nez, non seulement je lui

dirais de les prendre, mais je lui donnerais l'adresse de Cartier. Leur collection

de pierres est bien plus belle que la mienne.

– Qu'est-ce que vous comptez

faire maintenant ?

– Que proposez-vous ?

– Je n'en sais rien, soupira

Larry.

– Et moi non plus.

– Tiens, j'ai vu un type ce

matin. Il allait au Yankee Stadium pour… pour se masturber en plein milieu du

stade.

Et il rougit de nouveau.

– C'est vraiment très loin à

pied. Vous ne voyez rien de plus près ?

Elle soupira, puis se mit à

frissonner. Elle ouvrit son sac, sortit un flacon et avala une gélule.

– Qu'est-ce que c'est ?

– De la vitamine E, mentit-elle

avec un sourire rayonnant.

Le tic reprit, une ou deux fois, puis

s'arrêta. Elle avait retrouvé son calme.

– Il n'y a personne dans les

bars, dit tout à coup Larry. Je suis allé chez Pat, sur la Quarante-troisième

Rue, et il n'y avait pas un chat. Ils ont un énorme bar en acajou. J'ai fait le

tour, et je me suis versé un grand verre de Johnnie Walker. Mais ça ne me

disait vraiment plus rien. J'ai laissé mon verre et je suis parti.

Ils soupirèrent encore.

– Votre compagnie est très

agréable, dit-elle. Je vous aime beaucoup. Et puis, vous n'êtes pas fou.

– Merci, madame Blakemoor.

Larry était surpris et content.

– Rita. Appelez-moi Rita.

– Si vous voulez.

– Vous avez faim, Larry ?

– Pour ne rien vous cacher, oui.

– Alors, pourquoi ne pas

inviter la dame à déjeuner ?

– Avec plaisir.

Elle se leva et lui offrit son

bras avec un sourire un peu narquois. Il respira son parfum, à la fois

rassurant et inquiétant, un parfum qu'il associait à des souvenirs anciens, à

sa mère quand ils allaient ensemble au cinéma.

Il pensa à autre chose lorsqu'ils

sortirent du parc pour remonter la Cinquième Avenue, loin du singe mort, de l'homme

aux monstres, de l'odeur douceâtre du cadavre dans les toilettes publiques. Elle

parlait sans arrêt, et plus tard il ne se souviendrait pas d'une seule chose de

ce qu'elle lui avait dit (si, une seule : qu'elle avait toujours rêvé de

se promener sur la Cinquième Avenue au bras d'un beau jeune homme, d'un homme

suffisamment jeune pour être son fils), mais il allait se souvenir longtemps de

cette promenade, particulièrement lorsqu'elle avait commencé à perdre les

pédales comme un jouet détraqué. Son beau sourire, son bavardage léger, un peu

désabusé, le froufrou de son pantalon…

Ils entrèrent dans un grill-room

et Larry fit la cuisine, assez maladroitement. Mais elle eut la gentillesse de

s'extasier devant le menu qu'il avait composé : steak-frites, tarte aux

fraises et à la rhubarbe, café.

# 28

Il y avait une

tarte aux fraises dans le réfrigérateur, recouverte d'une feuille de plastique.

Après l'avoir longtemps contemplée avec des yeux complètement vides, Frannie la

sortit, la posa sur la table et s'en coupa une part. Une fraise tomba avec un

petit *floc !* sur la table quand elle voulut faire glisser le

morceau de tarte dans une assiette à dessert. Elle ramassa la fraise et la

mangea. Puis elle essuya la petite tache de jus avec un chiffon. Elle remit la

feuille de plastique sur la tarte et la rangea dans le réfrigérateur.

En se retournant, elle aperçut le

râtelier à couteaux, à côté des placards. C'était son père qui l'avait fabriqué.

Deux barres aimantées retenaient les couteaux. Le soleil jouait sur les lames. Elle

resta longtemps à regarder les couteaux avec un regard absent et vaguement

surpris en tripotant machinalement le tablier noué à sa taille.

Finalement, au bout d'un bon

quart d'heure, elle se souvint qu'elle était en train de faire quelque chose. Mais

quoi ? Une citation de l'Évangile, une paraphrase en fait, lui traversa la

tête sans aucune raison particulière : *Avant de vouloir enlever la*

paille dans l'œil de ton voisin, occupe-toi de la poutre dans le tien. Elle

réfléchissait. Paille ? Poutre ? Cette image l'avait toujours

dérangée. Une très grosse poutre ? Une poutre de charpente ?

… *Avant de vouloir enlever la*

paille dans l'œil de ton voisin…

Il ne s'agissait pas d'un œil, mais

d'une tarte. Une mouche trottinait sur les fraises. Elle la chassa du revers de

la main. Au revoir, madame la mouche, dites adieu à la tarte de Frannie.

Elle resta longtemps à regarder

le morceau de tarte. Son père et sa mère étaient tous les deux morts, elle le

savait. Sa mère était morte à l'hôpital de Sanford et son père, lui qui l'avait

fait se sentir si heureuse dans son atelier quand elle était petite, son père

était mort dans son lit, juste au-dessus de sa tête. Sa tête où trottaient des

phrases sans suite, des phrases idiotes, comme quand on a la fièvre. *Madame*

la mouche, il faut que je me couche…

Elle revint à elle tout à coup. Il

y avait une odeur de fumée dans la cuisine. Quelque chose brûlait.

Frannie tourna la tête et vit la

poêle où elle avait mis des pommes de terre à frire. Elle l'avait oubliée. Une

épaisse fumée montait de la poêle. L'huile grésillait, éclaboussant le rond, de

petites flammèches s'allumaient puis s'éteignaient, comme si une main invisible

jouait avec un briquet. La poêle était complètement noire.

Elle toucha le manche et retira

aussitôt la main en poussant un petit cri. Il était brûlant. Elle s'empara d'un

torchon, l'enroula autour du manche et prit la poêle qui crachait comme un dragon.

Elle ouvrit la porte de derrière et posa la poêle sur la première marche de l'escalier

qui conduisait au jardin. Des abeilles bourdonnaient dans l'air qui embaumait

le chèvrefeuille, mais elle s'en rendit à peine compte. Un instant, le voile

épais qui étouffait toutes ses réactions émotives depuis quatre jours se

déchira, et elle eut très peur. Peur ? Non – une terreur sourde, à la

limite de la panique.

Elle se souvenait d'avoir pelé

les pommes de terre, de les avoir mises dans l'huile. Elle s'en souvenait

maintenant. Mais elle avait… ouf ! Elle les avait complètement oubliées.

Debout en haut de l'escalier, son

torchon à la main, elle essayait de se souvenir exactement de ce à quoi

elle

pensait lorsqu'elle avait mis les pommes de terre dans l'huile. Quelque chose

de très important.

Bon. D'abord elle avait pensé qu'un

repas composé uniquement de pommes de terre frites n'allait pas être très

nourrissant. Puis elle avait pensé que si le McDonald's avait été ouvert, elle

n'aurait pas eu à se faire à manger. Un petit tour en voiture, un énorme hamburger,

un grand cornet de frites. Petites taches d'huile à l'intérieur du carton rouge

vif. Pas très sain, sans doute, mais tellement rassurant. Et puis… les femmes

enceintes ont des envies bizarres.

Ce qui lui fit retrouver le fil

de ses pensées. Les envies bizarres des femmes enceintes lui rappelèrent la

tarte aux fraises qui attendait dans le réfrigérateur. Tout à coup elle avait

eu une envie folle de tarte aux fraises. Elle s'était servi une part, mais en

se retournant elle avait aperçu le râtelier à couteaux que son père avait fait

pour sa mère (M^me^ Edmonton, la femme du médecin, le trouvait

tellement pratique que Peter lui en avait fait un, il y avait deux ans pour

Noël), et… tout s'était brouillé dans sa tête. Pailles… poutres… mouches…

– Mon Dieu, dit-elle devant

le jardin désert que son père n'allait plus jamais désherber.

Elle s'assit, se cacha le visage

dans son tablier et se mit à pleurer.

Quand ses sanglots s'apaisèrent, elle

crut se sentir un peu mieux… mais elle avait encore peur. Est-ce que je deviens

folle ? Est-ce que je suis en train de faire une dépression nerveuse ?

Depuis que son père était mort, à

huit heures et demie la veille au soir, elle avait du mal à rassembler ses

idées. Elle oubliait ce qu'elle était en train de faire, elle rêvassait, ou

elle restait simplement assise sans penser à rien du tout, pas plus consciente

du monde qui l'entourait qu'un chou-fleur.

Quand son père était mort, elle

était restée assise très longtemps à côté de son lit. Ensuite, elle était

descendue pour allumer la télévision. Sans raison particulière, comme ça. Une

seule station émettait WCSH, la station de la NBC à Portland. Une espèce de

procès, complètement dingue. Un Noir, une sorte de coupeur de tête à faire

crever de peur les types du Ku Klux Klan, faisait semblant d'exécuter des

Blancs avec un pistolet et le public applaudissait. Il faisait semblant, naturellement

– on ne montre pas des choses comme ça à la télévision quand c'est

pour de vrai

– pourtant, elle n'en était pas si sûre.

Plus tard (elle ne se souvenait

plus exactement quand), d'autres types étaient entrés dans le studio et le

combat avait paru encore plus réaliste que les exécutions. Des hommes, pratiquement

décapités par des balles de gros calibre, tombaient à la renverse. Le sang

giclait de leurs cous déchiquetés en horribles geysers. Elle se souvenait d'avoir

alors confusément pensé qu'ils auraient dû faire passer un message de temps en

temps sur l'écran. Un de ces messages qui disent aux parents d'envoyer les enfants

au lit ou de changer de chaîne. Elle se souvenait aussi de s'être dit que WCSH

risquait bien de perdre son permis ; l'émission était quand même trop

dégoûtante.

Elle avait fermé la télévision

lorsque la caméra avait basculé vers le haut et qu'on n'avait plus vu que les

projecteurs suspendus au plafond du studio. Elle s'était allongée sur le canapé

et était restée là à regarder elle aussi son plafond. Et elle s'était endormie.

En se réveillant, ce matin, elle était à peu près sûre qu'elle avait rêvé, qu'elle

n'avait jamais vu cette émission. C'était là le problème, en fait. Tout

semblait flotter dans un rêve, ou plutôt comme dans un cauchemar. D'abord la

mort de sa mère, ensuite celle de son père qui n'avait fait qu'empirer les

choses. Comme dans *Alice au pays des merveilles*, tout devenait de plus

en plus curieux.

Son père, déjà malade, avait

voulu assister à une réunion à la mairie. Frannie flottait déjà, mais

physiquement elle se sentait très bien. Elle l'avait accompagné.

La salle était pleine de gens qui

éternuaient, toussaient, se mouchaient. La peur leur mettait les nerfs à vif. Ils

parlaient très fort, avec des voix rauques. Ils se levaient sans cesse, demandaient

la parole, pontifiaient devant leurs voisins. Beaucoup avaient pleuré – et pas

seulement les femmes.

En fin de compte, on avait décidé

de fermer la ville. Personne ne pourrait plus y entrer. Si certains voulaient

partir, pas de problème, mais ils devaient bien comprendre qu'ils ne pourraient

plus revenir. Toutes les sorties – et surtout la nationale 1 – seraient barrées

avec des voitures (après une discussion orageuse qui dura près d'une demi-heure,

on décida finalement d'utiliser les camions de la municipalité). Les barrages

seraient gardés par des volontaires armés. Les étrangers qui

voudraient prendre

la nationale 1 en direction du nord ou du sud seraient détournés vers Wells au

nord ou York au sud où ils pourraient prendre l'autoroute 95 et contourner Ogunquit.

Tous ceux qui essaieraient de passer quand même seraient abattus. Tués ? avait

demandé quelqu'un. Évidemment.

Un petit groupe d'une vingtaine

de personnes voulait que les malades soient immédiatement expulsés. La

proposition fut rejetée, car dans la soirée du vingt-quatre, quand la réunion

avait eu lieu, pratiquement tous ceux qui n'étaient pas malades avaient des

parents ou des amis qui l'étaient. Beaucoup croyaient ce qu'on disait à la

radio, qu'un vaccin serait bientôt prêt. Comment pourraient-ils ensuite se

regarder dans les yeux, disaient-ils, si l'on apprenait plus tard qu'il s'agissait

d'une fausse alerte ? On ne met quand même pas les gens dehors comme des

chiens galeux.

On proposa alors d'expulser

seulement les *vacanciers* malades.

Les vacanciers, très nombreux, firent

remarquer qu'ils faisaient amplement leur part depuis des années en payant les

taxes municipales de leurs villas, qu'ils payaient eux aussi pour les écoles, les

routes, les pauvres, les plages publiques. C'est grâce à eux que les commerces,

vides du 15 septembre au 15 juin, pouvaient vivre. Si on les traitait aussi

cavalièrement, eh bien les habitants d'Ogunquit pouvaient être sûrs qu'ils ne

reviendraient jamais plus. Qu'ils se remettent à pêcher le homard et à chercher

des palourdes dans la vase pour gagner leur vie. La proposition fut rejetée par

une confortable majorité.

À minuit, les barrages étaient en

place. À l'aube, le matin du 25, on avait déjà tiré sur plusieurs étrangers. La

plupart n'étaient que blessés, mais il y avait cependant trois ou quatre morts.

Presque tous arrivaient du nord, de Boston, complètement paniqués, stupides. Certains

avaient bien voulu revenir à York pour prendre l'autoroute, mais d'autres, trop

fous pour comprendre, avaient essayé de défoncer les barrages ou de les

contourner en passant sur l'accotement. On s'était occupé d'eux.

Le soir venu, la plupart des

hommes postés aux barrages étaient malades, rouges de fièvre. Leurs fusils

coincés entre leurs pieds, ils ne cessaient pas de se moucher. Certains, comme

Freddy Delancey et Curtis Beauchamp, avaient perdu connaissance. On les avait

transportés plus tard à l'infirmerie qu'on avait installée à la mairie. Ils y

étaient morts.

Hier matin, le père de Frannie

qui s'était opposé à toute cette histoire des barrages était resté au lit. Frannie

s'était occupée de lui. Il ne voulait pas qu'elle l'emmène à l'infirmerie. S'il

devait mourir, avait-il dit à Frannie, au moins qu'il meure chez lui, dans la

dignité, en privé.

Dans l'après-midi, la circulation

avait pratiquement cessé. Gus Dinsmore, le gardien du stationnement de la plage

publique, pensait avoir l'explication : de nombreux conducteurs étaient

sans doute morts sur la route et leurs véhicules devaient empêcher de passer

ceux qui pouvaient encore conduire. Tant mieux, car dans l'après-midi du 25 on

aurait eu du mal à trouver trois douzaines d'hommes capables de monter la garde

aux barrages. Gus, qui s'était senti parfaitement bien jusqu'à hier, avait fini

par tomber malade. En fait, la seule personne en ville, à part elle, qui

semblait aller bien était le frère d'Amy Lauder, Harold, un gros garçon de

seize ans. Amy était morte juste avant la première réunion à la mairie.

Sa robe

de mariée pendait encore dans son placard, toute neuve.

Fran n'était pas sortie aujourd'hui.

Elle n'avait vu personne depuis que Gus était venu faire un tour hier

après-midi. Ce matin, elle avait entendu quelques bruits de moteur et les deux

détonations en succession rapide d'un fusil de chasse, mais rien d'autre. Et ce

pesant silence la faisait se sentir encore plus irréelle.

Il fallait réfléchir. Les mouches…

les yeux… les tartes. Frannie se rendit compte qu'elle écoutait le

réfrigérateur. Il était équipé d'une machine à glaçons et, toutes les vingt

secondes à peu près, on entendait un petit *cloc !* quand un nouveau

glaçon tombait dans le bac.

Elle resta assise pendant près d'une

heure, son assiette toujours devant elle, les yeux vides, les sourcils

légèrement levés. Peu à peu, une autre idée commença à émerger – en fait, deux

idées qui semblaient à la fois liées entre elles et totalement étrangères. Peut-être

deux éléments d'un tout plus vaste ? Attentive au bruit que faisaient les

glaçons en tombant dans le bac du réfrigérateur, Frannie réflé-chissait. La

première idée, c'était que son père était mort ; il était mort chez lui, et

sans doute préférait-il qu'il en ait été ainsi.

La seconde idée avait quelque

chose à voir avec la journée. Une très belle journée d'été, un temps vraiment

splendide, le genre de journée qui attire les hordes de touristes sur la côte

du Maine. On ne vient pas ici pour se baigner, car l'eau reste toujours plutôt

froide, on vient se faire bronzer.

Le soleil brillait et Frannie

pouvait voir le thermomètre derrière la fenêtre de la cuisine. Pas loin de

vingt-sept degrés. Une journée magnifique – et son père était mort. Y avait-il

un rapport, à part évidemment cette envie de pleurer ?

Elle se concentrait, les yeux

toujours dans le vague, faisait le tour du problème, puis pensait à autre chose,

recommençait à flotter. Mais l'idée revenait toujours.

C'était une belle journée, il

faisait *chaud*, et son père était mort.

Cette fois, elle comprit d'un

seul coup et ses yeux se fermèrent, comme si elle avait reçu une gifle.

Au même moment, ses mains

tirèrent convulsivement sur la nappe et l'assiette à dessert tomba par terre. Elle

explosa comme une bombe. Frannie se mit à hurler en se labourant les joues avec

ses ongles. Le vide hagard avait disparu de ses yeux, tout à coup parfaitement

éveillés. Comme si on l'avait frappée, comme si on lui avait mis un flacon d'ammoniaque

sous le nez.

On ne peut pas garder un cadavre

chez soi. Pas en plein été.

Lentement, elle recommença à s'éteindre,

à laisser ses idées s'effilocher. Peu à peu, l'horreur de la situation s'estompa,

s'assourdit. Elle écoutait tomber les glaçons dans le bac.

Frannie fit un effort pour se

ressaisir. Elle se leva, s'avança vers l'évier, ouvrit à fond le robinet d'eau

froide, prit de l'eau dans le creux de sa main et s'aspergea les joues. Elle

transpirait un peu et la fraîcheur de l'eau sur sa peau la fit sursauter.

Elle pourrait rêver tant qu'elle

voudrait tout à l'heure, mais il fallait d'abord s'occuper de *ça*. Il le

fallait. Elle ne pouvait pas le laisser dans son lit en plein mois de juin, bientôt

juillet. Elle… elle…

– Non ! cria-t-elle aux

murs de la cuisine inondée de soleil.

Et elle se mit à faire les cent

pas. Elle pensa d'abord aux pompes funèbres. Mais qui allait…

– Arrête de tourner autour

du pot ! hurla-t-elle dans la cuisine déserte. Qui va *l'enterrer ?*

Et la réponse lui vint avec le

son de sa voix. Tout était parfaitement clair. Elle, bien sûr. Qui d'autre ?

Elle.

Il était deux

heures et demie quand elle entendit une voiture s'arrêter devant le garage. Frannie

posa sa pelle au bord du trou qu'elle creusait dans le jardin, entre les

tomates et les salades, et se retourna, un peu effrayée.

C'était une grosse Cadillac

flambant neuve, vert bouteille. Et qui en descendait ? Harold Lauder, le

gros Harold. Aussitôt, Frannie eut la nausée. Elle n'aimait pas Harold. Personne

ne l'aimait, même pas sa sœur, Amy. Sa mère faisait peut-être exception. Et il

fallait que le seul autre survivant à Ogunquit soit l'une des très rares

personnes qu'elle n'aimait pas du tout dans cette petite ville…

Harold était rédacteur en chef de

la revue littéraire du lycée d'Ogunquit. Il écrivait d'étranges nouvelles, toujours

au présent et à la deuxième personne du pluriel. *Vous descendez le délirant*

corridor et vous poussez d'un coup d'épaule la porte fracturée et vous regardez

les athlètes – c'était son style.

– Il se branle dans son froc,

lui avait un jour confié Amy. Tu te rends compte ? Il se branle dans son

froc et il attend que son slip tienne debout tout seul avant d'en changer.

Harold avait des cheveux noirs et

gras. Il était grand, à peu près un mètre quatre-vingt-cinq, mais il traînait

près de cent dix kilos de graisse avec lui. Il aimait les bottes de cow-boy à

bouts pointus, les grosses ceintures de cuir qu'il devait constamment remonter

car son ventre était infiniment plus volumineux que ses fesses, les chemises à

fleurs que sa bedaine faisait gonfler comme un spinnaker. Frannie s'en foutait

qu'il se branle, qu'il traîne sa graisse ou qu'il imite cette semaine Wright Morris

ou Hubert Selby. Mais quand elle le voyait, elle se sentait toujours mal à l'aise,

un peu dégoûtée, comme si elle devinait que Harold pensait presque toujours à

des choses sales, gluantes. Elle ne croyait pas qu'il puisse être dangereux

même dans une situation comme celle-ci, mais il allait sans doute être aussi

désagréable que d'habitude, peut-être plus.

Il ne l'avait pas vue. Il

regardait les fenêtres.

– Il y a quelqu'un ? cria-t-il.

Puis il passa le bras par la

fenêtre de la Cadillac et klaxonna. Frannie grinça des dents. Elle aurait voulu

ne pas répondre, mais quand Harold ferait demi-tour pour remonter dans sa

voiture, il verrait sûrement le trou, et elle assise au bord. Un instant, elle

eut envie de ramper au fond du jardin, de se coucher entre les petits pois et

les haricots, d'attendre là qu'il se fatigue et qu'il s'en aille.

Arrête, se dit-elle, arrête ça. C'est

quand même un être humain. Et il est vivant.

– Je suis là, Harold !

Harold sursauta et ses grosses fesses

tremblotèrent dans son pantalon trop serré. De toute évidence il ne s'attendait

pas à trouver quelqu'un. Il se retourna et Fran s'avança vers lui, les jambes

couvertes de terre, résignée à ce qu'il la déshabille du regard sous son short

blanc et son petit débardeur. Elle sentit les yeux de Harold glisser sur sa

peau comme une limace.

– Salut, Fran.

– Salut, Harold.

– J'ai entendu dire que tu

résistais plutôt bien à cette terrible maladie. C'est pour cette raison que j'ai

décidé de m'arrêter d'abord chez toi. Je fais le tour de la ville.

Il lui fit un sourire, découvrant

des dents qui manifestement ne fréquentaient que de loin en loin le dentifrice.

– Je suis désolée pour Amy, Harold.

Ta mère et ton père… ?

– Eux aussi.

Harold baissa la tête un moment, puis

la releva en faisant voler ses cheveux graisseux.

– Mais la vie continue, n'est-ce

pas ? reprit-il.

– Sans doute.

Les yeux de Harry dansaient sur

ses seins maintenant. Elle aurait voulu pouvoir enfiler un pull-over.

– Tu aimes ma voiture ?

– C'est celle de Roy

Brannigan ?

Roy Brannigan était agent

immobilier.

– C'était, répondit

nonchalamment Harold. J'ai toujours cru que, si l'essence était un jour rationnée,

il faudrait pendre à la première pompe à essence les types qui conduisent ces

monstres thyroïdiens. Mais les temps ont changé. Moins de gens, plus de pétrole.

– *Pétrole*, pensa Fran,

sidérée. Il pense au *pétrole*.

– Un peu plus de tout, conclut

Harold.

Un éclair traversa ses yeux

lorsqu'ils tombèrent sur le nombril de Frannie, rebondirent vers son visage, retombèrent

vers son short, rebondirent encore vers son visage. Il souriait, d'un air à la

fois enjoué et mal à l'aise.

– Harold, tu vas m'excuser, mais

je dois…

– Mais qu'es-tu donc en

train de faire, mon enfant ?

Elle se sentait repartir tout

doucement à la dérive dans l'irréel et elle se demanda combien de temps un

cerveau humain peut résister à ce traitement avant de casser comme un élastique

que l'on a trop tiré. Mes parents sont morts, mais je peux l'accepter. Une

drôle de maladie semble s'être répandue dans le pays tout entier, peut-être

dans le monde entier, et elle frappe partout, les justes comme les méchants. Je

peux l'accepter. Je creuse un trou dans le jardin que mon père désherbait la semaine

dernière et, quand il sera suffisamment profond, je crois bien que je vais le

mettre dedans. Je pense que je peux l'accepter. Mais que Harold Lauder dans la

Cadillac de Roy Brannigan me fasse des papouilles avec ses yeux et m'appelle « mon

enfant »… là, mon Dieu, je ne sais pas. Je ne sais vraiment plus.

– Harold, dit-elle en

maîtrisant sa colère, je ne suis pas ton enfant. J'ai cinq ans de plus que toi.

Il est matériellement *impossible* que je sois ton enfant.

– Ce n'était qu'une figure

de style, répondit-il, un peu surpris de sa réaction. Quoi qu'il en soit, qu'es-tu

en train de faire ?

– Une tombe. Pour mon père.

– Oh…, fit Harold Lauder

avec une petite voix gênée.

– Je vais aller boire un

verre d'eau avant de terminer. Pour être franche, Harold, je préférerais que tu

t'en ailles. Je ne me sens pas très bien.

– Je comprends, répondit-il,

un peu vexé. Mais Fran… dans le jardin ?

Elle se dirigeait déjà vers la

maison, mais quand elle entendit sa voix, elle se retourna, furieuse.

– Et qu'est-ce que tu

proposes ? Que je le mette dans un cercueil et que je le traîne jusqu'au

cimetière ? Pour quoi faire, tu peux me le dire ? Il adorait son

jardin ! Et qu'est-ce que ça peut te faire, de toute façon ? De quoi

tu te mêles ?

Elle pleurait. Elle tourna les

talons et courut vers la cuisine, manquant de peu le pare-chocs avant de la

Cadillac. Elle devina que Harold avait les yeux braqués sur ses fesses et qu'il

garderait précieusement ces images pour le film porno qui se déroulait

constamment dans sa tête.

La porte claqua derrière elle. Elle

se précipita vers l'évier, but trois verres d'eau glacée, trop vite, et eut

aussitôt l'impression qu'une aiguille d'argent s'enfonçait dans son front. Surpris,

son estomac se noua et elle attendit un instant au-dessus de l'évier de

porcelaine, les yeux mi-clos, pour voir si elle allait vomir. Au bout d'un

moment, son estomac lui dit qu'il voulait bien accepter l'eau glacée, pour le

moment.

– Fran ?

La voix était basse, hésitante. Elle

se retourna et vit Harold sur le pas de la porte, les bras ballants. Il avait l'air

inquiet et malheureux. Tout à coup, Fran eut pitié de lui. Harold Lauder en

train de se promener dans cette ville déserte dans la Cadillac de Roy Brannigan.

Harold Lauder qui n'avait probablement jamais eu de petite amie, qui croyait

pouvoir mépriser le monde entier, les filles, les copains, tout. Et qui se

méprisait lui-même, fort probablement.

– Harold, je suis désolée.

– Non, j'ai parlé trop vite.

Écoute, si tu veux, je peux t'aider.

– Merci, mais je préfère

être seule. C'est…

– Personnel, naturellement. Je

comprends.

Elle aurait pu prendre un

pull-over dans le placard de la cuisine, mais il aurait naturellement compris

pourquoi et elle ne souhaitait pas l'embarrasser davantage. Harold faisait de

son mieux pour jouer les braves types – et il manquait certainement d'entraînement.

Elle sortit et ils restèrent un moment tous les deux à regarder le jardin, le

trou et le petit tas de terre. L'après-midi somnolait autour d'eux, comme si rien

n'avait changé.

– Qu'est-ce que tu vas faire ?

demanda-t-elle à Harold.

– Je ne sais pas. Tu sais…

– Quoi ?

– Difficile à expliquer. Je

ne suis pas très populaire dans ce petit coin de Nouvelle-Angleterre. J'ai bien

l'impression qu'on ne m'aurait jamais élevé une statue sur la place du village,

même si j'étais devenu un grand écrivain, comme je l'espérais

autrefois. Soit

dit en passant, j'ai l'impression que j'aurais de la barbe jusqu'à la ceinture

avant qu'il n'y ait un autre grand écrivain.

Elle le regardait sans rien dire.

– Voilà ! s'exclama

Harold en se redressant brusquement, comme si le mot l'avait surpris. Voilà !

Je m'interroge sur cette injustice. Une injustice si monstrueuse, à mon sens, qu'il

m'est plus facile de croire que les butors qui dirigent notre citadelle du

savoir ont finalement réussi à me rendre fou.

Il remonta ses lunettes et elle

remarqua avec sympathie que son acné était vraiment épouvantable. On ne lui

avait donc jamais dit, se demanda-t-elle qu'un peu de savon et d'eau régleraient

partiellement le problème ? Ou étaient-ils tous trop occupés à regarder la

jolie petite Amy faire ses brillantes études à l'université du Maine, terminer

vingt-troisième dans une promotion de plus de mille étudiants ? La jolie

petite Amy, si vive, si brillante, alors que Harold ne savait que mordre.

– Fou, répéta doucement

Harold. Je roule dans une Cadillac qui n'est pas à moi, sans permis. Et regarde

ces bottes, dit-il en relevant les jambes de ses jeans. Quatre-vingt-six

dollars. Je suis simplement entré dans une boutique et j'ai choisi ma pointure.

J'ai l'impression d'être un imposteur. Un acteur. Plusieurs fois aujourd'hui, j'ai

eu la *certitude* que j'étais fou.

– Mais non…

À l'odeur qu'il dégageait, il ne

s'était sans doute pas lavé depuis trois ou quatre jours. Mais cela ne la

dégoûtait plus.

– Non, nous ne sommes pas

fous, Harold.

– Et c'est peut-être tant

pis pour nous.

– Quelqu'un finira bien par

venir. Plus tard. Quand cette sale maladie aura fini par s'en aller.

– Qui ?

– Les… les autorités, répondit-elle

d'une voix hésitante. Quelqu'un qui… qui remettra de l'ordre.

Harold ricana amèrement.

– Ma chère enfant… excuse-moi.

Ce sont les autorités qui ont fait ce joli travail. Elles savent y faire quand

il s'agit de mettre de l'ordre. Elles viennent de régler d'un seul coup la

récession, la pollution, la crise du pétrole, la guerre froide. Oui elles savent

mettre de l'ordre. Elles ont tout réglé d'un seul coup – comme Alexandre quand

il a tranché le nœud gordien.

– Mais il s'agit simplement

d'une grippe un peu bizarre, Harold. C'est ce qu'on dit à la radio…

– Non, ce n'est pas ainsi

que fonctionne la nature, Fran. Tes autorités, comme tu dis, ont installé un

beau laboratoire quelque part, avec des bactériologistes, des virologistes, des

épidémiologistes, pour voir ce qu'ils pouvaient concocter comme petite bestiole.

Des bactéries. Des virus. Des protoplasmes, ce que tu voudras. Et un jour, un

de ces crapauds trop bien payés a dit : « Regardez ce que j'ai trouvé.

Un truc qui tue pratiquement tout le monde. Ce n'est pas fantastique ? »

On lui a remis une médaille, on lui a accordé une augmentation, on lui a donné

une villa au bord de la mer. Et puis, quelqu'un a renversé la bouteille… Qu'est-ce

que tu vas faire, Fran ?

– Enterrer mon père, répondit-elle

doucement.

– Oh… naturellement.

Il la regarda un instant, puis

dit très vite :

– Écoute, je vais m'en aller.

Je ne reste pas à Ogunquit. Si je reste plus longtemps, je vais devenir

complètement fou. Pourquoi ne pas venir avec moi, Fran ?

– Où ?

– Je ne sais pas… pas encore.

– Alors, reviens m'en parler

quand tu sauras.

Le visage de Harold s'épanouit.

– D'accord. Tu vois, c'est… c'est

une question de…

Il descendait déjà les marches de

l'escalier, comme un somnambule. Ses bottes toutes neuves brillaient au soleil.

Fran le regarda avec une tristesse amusée.

Il lui fit un signe de la main

avant de s'installer derrière le volant de la Cadillac. Fran lui répondit. La

voiture eut un hoquet quand il passa en marche arrière, puis recula en tressautant.

Harold sortit un peu de l'allée, sur la gauche, et écrasa les fleurs de Carla. Puis

il faillit tomber dans le fossé en tournant pour prendre la rue. Deux coups de

klaxon, et il était parti. Fran attendit qu'il disparaisse, puis revint dans le

jardin de son père.

Un peu après

quatre heures, elle remonta à l'étage en traînant les pieds, se forçant à

terminer ce travail qu'elle avait entrepris. Une douleur sourde lui tenaillait

les tempes et le front, causée sans doute par la chaleur, la fatigue et la

tension. Elle avait pensé attendre encore un jour. Mais à quoi bon ? Sous

le bras, elle portait la plus belle nappe damassée de sa mère, celle dont on ne

se servait que lorsqu'il y avait des invités.

Ce ne fut pas aussi facile qu'elle

l'avait espéré mais beaucoup moins terrible qu'elle ne l'avait craint. Des

mouches se posaient sur le visage de son père, frottaient leurs petites pattes

poilues, puis s'envolaient. Sa peau avait pris une couleur sombre et terreuse, mais

on le remarquait à peine… à condition de ne pas vouloir le remarquer : il

travaillait si souvent dans le jardin que sa peau était toujours bronzée. Et

puis, il ne sentait pas. C'était de cela surtout qu'elle avait eu peur.

Il était mort dans le grand lit

qu'il avait partagé pendant des années avec Carla. Elle étala la nappe du côté

où dormait sa mère. L'ourlet touchait le bras, la hanche et la jambe de son

père. Elle avala sa salive (elle avait de plus en plus mal à la tête) et se

prépara à rouler son père dans son linceul.

Peter Goldsmith était vêtu de son

pyjama à rayures, une tenue qui ne convenait guère à l'occasion, pensa-t-elle, mais

il allait falloir s'en contenter. Elle se sentait absolument incapable de le

déshabiller, puis de lui mettre d'autres vêtements. Elle se raidit, saisit son

bras gauche – il était aussi dur et rigide qu'un bout de bois – et poussa pour

faire rouler le corps. Un affreux rot s'échappa alors du cadavre, un rot qui

semblait ne jamais vouloir s'arrêter, qui semblait lui râper la gorge comme si

une sauterelle s'y était faufilée et qu'elle se réveillât maintenant au fond du

tunnel noir, appelant, appelant encore. Frannie poussa un cri, recula et fit

tomber la table de nuit. Les peignes de son père, ses brosses, le réveil, quelques

pièces de monnaie et des boutons de manchettes roulèrent par terre. Il

dégageait maintenant une odeur de gaz, de putréfaction. C'est alors que les

derniers lambeaux du brouillard dont elle s'était entourée se dissipèrent et qu'elle

sut la vérité. Elle tomba à genoux, se cacha la tête dans ses bras et se mit à

sangloter. Ce n'était pas une gigantesque poupée qu'elle enterrait. C'était son

père. Et le dernier vestige de son humanité, le tout dernier, était cette riche

odeur de gaz qui maintenant flottait dans l'air. Et qui bientôt allait disparaître.

Tout devint gris et le son de ses

sanglots mécaniques parut s'éloigner, comme si quelqu'un d'autre pleurait, une

de ces petites femmes au teint basané qu'on voit à la télévision, aux

informations. Le temps passa sans qu'elle s'en rende compte, puis elle refit

surface peu à peu et se souvint qu'elle n'avait pas encore terminé son travail.

Un travail qu'elle n'aurait jamais cru pouvoir faire.

Elle s'approcha de lui et le

retourna. Il lâcha un autre rot, à peine audible cette fois. Elle l'embrassa

sur le front.

– Je t'aime, papa. Je t'aime.

Ses larmes tombèrent sur le

visage de son père. Elle lui enleva son pyjama et lui mit son plus beau costume,

à peine consciente de cette douleur qui courait dans son dos, son cou, ses bras

chaque fois qu'elle le soulevait, qu'elle enfilait une manche, une jambe de

pantalon. Pour nouer sa cravate, elle lui cala la tête avec deux volumes de *l'Encyclopédie*

universelle. Dans un tiroir de la commode, sous les chaussettes, elle

trouva ses médailles militaires. Elle les épingla sur son costume. Puis elle

alla chercher du talc dans la salle de bains et lui poudra le visage le cou et

les mains. L'odeur de la poudre, douce et nostalgique, lui arracha de nouvelles

larmes. Frannie était trempée de sueur. L'épuisement lui dessinait deux grosses

poches noires sous les yeux.

Elle rabattit sur lui la nappe, alla

chercher la trousse de couture de sa mère et cousit le linceul. Puis elle

replia l'ourlet et fit une deuxième couture. En poussant un han, elle réussit à

déposer le cadavre par terre sans le faire tomber. Puis elle s'arrêta, prise de

vertige. Lorsqu'elle crut pouvoir continuer, elle souleva le corps, le traîna

en haut de l'escalier, puis, aussi doucement qu'elle pouvait, le descendit au

rez-de-chaussée. Elle s'arrêta encore, haletante. Des élancements fulgurants

lui traversaient les tempes comme des milliers d'aiguilles.

Elle tira le corps tout le long

du couloir, traversa la cuisine, descendit marche après marche l'escalier du

jardin. Elle dut ensuite s'arrêter quelques instants pour reprendre son souffle.

Le soleil couchant embrasait le ciel. Elle n'en pouvait plus. Elle s'assit à

côté de son père, la tête sur les genoux, et commença à se balancer en pleurant.

Les oiseaux gazouillaient. Elle se releva finalement et parvint à le traîner jusqu'au

bord de la fosse.

C'était fait, enfin. Quand les

dernières mottes de terre furent en place (elle les avait assemblées à genoux, comme

les pièces d'un puzzle), il était neuf heures et quart. Elle était couverte de

terre. Seul le tour de ses yeux restait blanc, lavé par les larmes. Ses

cheveux

collaient sur ses joues. Elle n'en pouvait plus.

– Dors en paix, papa, murmura

t-elle. S'il te plaît.

Elle ramassa la pelle et alla la

jeter dans l'atelier de son père. Elle dut s'arrêter deux fois en montant les

six marches de l'escalier de la cuisine. Puis elle traversa la cuisine dans le

noir, entra dans le salon. Elle s'écrasa sur le canapé, fit tomber ses tennis

et s'endormit immédiatement.

*Dans son*

rêve, elle montait l'escalier pour aller chercher son père, faire son devoir, lui

donner une sépulture décente. Lorsqu'elle entra dans la chambre, la nappe recouvrait

déjà le corps et son chagrin se changea en autre chose… quelque chose comme de

la peur. Elle traversa la chambre plongée dans le noir, tout à coup décidée à s'enfuir,

incapable de s'en empêcher. La nappe luisait dans l'ombre, et elle comprit :

*Ce n'était pas son père, et ce*

qui se cachait sous cette nappe n'était pas mort.

*Quelque chose – quelqu'un – une*

chose hideuse et noire, débordante de vie, se cachait là-dessous, et jamais, au

grand jamais, elle n'allait tirer cette nappe pour savoir, mais elle… elle ne

pouvait pas… elle ne pouvait s'arrêter.

*Sa main s'approcha, flotta*

au-dessus de la nappe – et elle écarta le tissu.

*Il souriait, mais elle ne*

pouvait voir son visage. Et de cet affreux sourire sortait un vent glacé, non, elle

ne pouvait voir son visage, mais elle voyait le cadeau que cette terrible

apparition faisait à l'enfant qu'elle portait dans son ventre : un portemanteau

tordu.

*Elle fuyait, fuyait cette*

chambre, fuyait ce rêve, remontait, refaisait surfface un instant…

Elle refit

surface un instant dans l'obscurité du salon. Il était trois heures du matin. Son

corps flottait encore sur une écume de terreur, mais le rêve se défaisait déjà,

s'effilochait, ne laissant derrière lui qu'une ombre sinistre, un arrière-goût

de rance. Et, dans son demi-sommeil, elle pensa : *C'est lui, je l'ai vu,*

le Promeneur, l'homme sans visage.

Puis elle se rendormit, mais sans

rêver cette fois. Et, lorsqu'elle se réveilla le lendemain matin, elle ne se

souvenait plus de rien. Mais quand elle pensa au bébé qui dormait dans son

ventre, elle se sentit aussitôt envahie par un sentiment farouche de protection,

un sentiment dont la force et la profondeur la surprirent et lui firent un peu

peur.

# 29

Cette même

nuit, tandis que Larry Underwood s'endormait dans les bras de Rita Blakemoore

et que Frannie Goldsmith faisait son sinistre cauchemar, Stuart Redman

attendait Elder. Il l'attendait depuis trois jours – et cette fois Elder n'allait

pas lui faire faux bond.

Un peu après midi, le 24, Elder

et deux infirmiers étaient venus chercher la télévision. Les deux infirmiers l'avaient

débranchée, tandis que Elder braquait son revolver (proprement emballé dans un

sac de plastique) sur Stu. Mais Stu n'avait plus envie de regarder la télé – les

programmes étaient devenus complètement merdiques. Sa seule occupation était de

se mettre devant sa fenêtre pour regarder la petite ville et la rivière à

travers les barreaux.

Les cheminées de la filature ne

fumaient plus. Les traînées de teinture qui tourbillonnaient dans la rivière s'étaient

dissipées et l'eau était redevenue limpide. La plupart des voitures, pas plus

grosses que des jouets à cette distance, avaient quitté le parking de la

filature et n'étaient pas revenues. Hier, le 26, quelques autos circulaient

encore sur l'autoroute en faisant du slalom entre les véhicules arrêtés en

plein milieu de la chaussée. Aucune dépanneuse n'était venue remorquer les

véhicules abandonnés.

Le centre de la petite ville, apparemment

désert, s'étendait devant lui comme une carte en relief. L'horloge de l'hôtel

de ville qui égrenait les heures de son emprisonnement n'avait pas sonné depuis

neuf heures ce matin, et le petit carillon qui annonçait l'heure lui avait

alors paru bizarre, un peu trop lent, comme une boîte à musique que l'on aurait

fait jouer au fond de l'eau. Il y avait eu un incendie dans ce qui semblait

être un restaurant, ou peut-être une épicerie, juste à la sortie de la ville. Un

feu d'enfer qui avait duré tout l'après-midi. Une énorme colonne de fumée noire

montait dans le ciel bleu, et pourtant aucune voiture de pompiers n'était venue

éteindre l'incendie. Si le restaurant ne s'était pas trouvé en plein milieu d'un

terrain de stationnement, la moitié de la ville aurait sans doute été rasée. Ce

soir, les ruines fumaient encore, malgré la pluie qui était tombée dans l'après-midi.

Stu avait l'impression qu'Elder avait reçu l'ordre de le tuer. Pourquoi pas ? Un cadavre de plus ne changerait pas grand-chose et Stu était au courant de leur petit secret. Les médecins ne comprenaient toujours pas pourquoi son organisme résistait à la maladie. L'idée qu'il n'allait plus rester grand monde à qui Stu pourrait révéler leur secret ne leur était sans doute jamais passée par la tête. Il n'était qu'une marionnette, manipulée par une bande de connards.

Un héros de la télé aurait sûrement trouvé le moyen de s'échapper, ou même quelqu'un dans la vie réelle, mais lui n'était pas fait sur ce modèle. Il avait fini par se résigner. La seule chose à faire était d'attendre Elder et d'essayer d'être prêt quand il viendrait.

Elder était un personnage inquiétant et sa présence ici montrait clairement que la maladie que le personnel appelait « la bleue » et parfois « la super-grippe » n'avait pu être enrayée. Les infirmières lui donnaient du « docteur », mais il n'était pas médecin. C'était un homme dans la cinquantaine, le regard dur, sans le moindre humour. Avant lui, aucun médecin n'avait cru nécessaire de braquer un revolver sur lui. Elder lui faisait peur car il savait qu'il aurait beau le raisonner, le supplier, Elder ne l'écouterait pas. Elder attendait

des

ordres. Lorsqu'il les recevrait, il les exécuterait. C'était un pion, l'équivalent

militaire d'un homme de main de la mafia. Jamais il ne lui viendrait à l'esprit

de se poser des questions.

Trois ans plus tôt, Stu avait

acheté un livre pour un de ses neveux qui habitait Waco. Il avait trouvé une

boîte pour l'envoyer par la poste mais, comme il détestait emballer les cadeaux

encore plus qu'il détestait la lecture, il l'avait ouvert à la première page, croyant

qu'il n'allait lire que quelques lignes pour voir de quoi il s'agissait. Mais

il avait lu la première page, puis la deuxième… et il avait été incapable de

refermer le bouquin. Il était donc resté debout toute la nuit, fumant cigarette

sur cigarette, buvant une tasse de café après l'autre, absorbé par sa lecture

qui n'avançait pourtant pas très vite car il n'était guère habitué à lire pour

son plaisir. Une histoire de lapins, un comble. Le plus stupide des animaux, le

plus trouillard… sauf que le type qui avait écrit ce livre en parlait autrement.

Vous finissiez par vous sentir de leur bord. Une histoire formidable, et Stu

qui lisait avec la lenteur d'un escargot l'avait terminée deux jours plus tard.

Il se souvenait tout

particulièrement d'un mot qui revenait souvent dans ce livre : « figé. »

Il l'avait tout de suite compris, car il avait souvent vu des animaux « figés ».

Il en avait même écrasé quelques-uns avec sa voiture. Un animal qui se fige s'arrête

en plein milieu de la route, couche les oreilles, regarde la voiture foncer sur

lui, incapable de bouger. Pour qu'un cerf se fige, il suffit de l'éblouir avec

une lampe électrique. Avec un raton laveur, il faut faire jouer de la musique

très fort. Et avec un perroquet, il faut taper régulièrement sur les barreaux

de sa cage.

Stu se sentait figé devant Elder.

Il regardait dans ses yeux bleu clair et aussitôt il se sentait incapable de

faire quoi que ce soit. Elder n'aurait probablement même pas besoin de son

pistolet pour le liquider. Il avait sans doute pris des cours de karaté, de

savate et autres saloperies du même genre. Qu'est-ce que lui pourrait bien

faire contre un type comme ça ? Rien qu'à penser à Elder, il n'avait même

plus envie d'avoir envie de quelque chose. Figé. Un joli mot pour une vilaine

chose.

Il était dix heures du soir quand

le voyant rouge s'alluma au-dessus de la porte. Stu sentit qu'il transpirait un

peu sur les bras et le visage. C'était chaque fois la même chose quand le

voyant rouge s'allumait car un jour Elder allait entrer seul. Seul, parce qu'il

ne voudrait pas de témoins. Et il devait bien y avoir quelque part un

crématoire pour brûler les cadavres des malades. Elder le fourrerait dedans. Fini.

Elder entra. Seul.

Stu était assis sur son lit d'hôpital,

une main sur le dossier de sa chaise. Dès qu'il vit Elder, il sentit sa gorge

se serrer, comme d'habitude. Comme d'habitude, il eut envie de le supplier, sachant

parfaitement que ses supplications ne serviraient à rien. Il n'y avait pas de

pitié sur le visage de l'homme en combinaison blanche.

Tout lui paraissait parfaitement

clair maintenant, limpide. Et tout devint très lent. Stu pouvait presque

entendre ses yeux rouler dans leurs orbites, ses yeux qui regardaient Elder

avancer dans la pièce. C'était un homme de forte taille et sa combinaison

blanche était trop juste pour lui. Le trou noir du canon de son pistolet semblait

aussi gros qu'un tunnel.

– Comment vous sentez-vous ?

demanda Elder.

Même déformée par le petit haut-parleur,

la voix d'Elder était nasillarde. Elder était malade.

– Toujours pareil, répondit

Stu, surpris de son calme. Quand est-ce que je sors d'ici ?

– Très bientôt.

Elder pointait son arme dans la

direction générale de Stu, pas précisément sur lui, mais pas précisément

ailleurs non plus. Il éternua.

– Vous n'êtes pas très

bavard, reprit-il.

Stu se contenta de hausser les

épaules.

– Je préfère ça. Les bavards

sont aussi des pleurnichards, des geignards, des plaignards. On vient de me

parler de vous, il y a vingt minutes, monsieur Redman. J'ai reçu des ordres qui

ne vous plairont pas beaucoup sans doute, mais je pense que tout se passera

bien.

– Quels ordres ?

– Eh bien, j'ai reçu l'ordre

de…

Stu regardait par-dessus l'épaule

d'Elder, dans la direction du sas.

– Nom de Dieu ! Un rat !

Une saloperie de rat !

Elder se retourna. Un instant, Stu

fut presque trop surpris du succès de sa ruse pour continuer. Puis il se laissa

glisser du haut de son lit et saisit à deux mains le dossier de sa chaise au

moment où Elder se retournait vers lui. Stu leva la chaise au-dessus de sa tête,

fit un pas en avant, l'abattit de toutes ses forces.

– Arrêtez ! Non !

La chaise s'écrasa sur le bras

droit d'Elder. Le coup partit, déchirant le sac de plastique, et la balle

érafla le tapis. Puis le pistolet tomba par terre et un autre coup partit tout

seul.

Stu avait bien peur de ne plus

avoir qu'une seule chance avant qu'Elder ne se ressaisisse. Autant ne pas la

perdre. Il leva la chaise très haut et frappa encore. Elder voulut lever son

bras cassé. Les pieds de la chaise s'écrasèrent sur la visière de plastique de

son casque qui éclata en mille morceaux, le blessant aux yeux et au nez. Il

tomba à la renverse en hurlant.

À quatre pattes il se précipitait

vers le pistolet. Stu leva une dernière fois la chaise et l'abattit sur la

nuque d'Elder qui s'effondra. Haletant, Stu ramassa le pistolet et recula un

peu en pointant son arme vers le corps. Mais Elder ne bougeait plus.

Un instant, une idée

cauchemardesque lui traversa l'esprit. Et si Elder était venu le libérer, au

lieu de le tuer ? Mais c'était impossible. S'il avait reçu l'ordre de le

libérer, pourquoi parler des pleurnichards, des geignards ? Pourquoi dire

que ses ordres « ne vous plairont pas beaucoup sans doute » ?

Non, Elder était venu le tuer.

Tremblant comme une feuille, Stu

regardait le corps. Si Elder se relevait maintenant, il le manquerait

probablement, même en tirant les cinq balles à bout portant. Mais il ne pensait

pas qu'Elder puisse se relever. Ni maintenant, ni plus tard.

Tout à coup, le besoin de sortir

de cette pièce se fit si impérieux que Stu faillit foncer tête baissée vers le

sas, sortir sans savoir ce qui l'attendait dehors. Il était enfermé depuis plus

d'une semaine. Tout ce qu'il voulait, c'était respirer de l'air pur, s'en aller

loin, loin de ce terrible endroit.

Mais il fallait être prudent.

Stu se dirigea vers le sas, entra

dedans et appuya sur un bouton. Un compresseur se mit en marche et quelques

instants plus tard la porte extérieure s'ouvrait. Elle donnait sur une petite

pièce où il n'y avait qu'une table pour tout mobilier. Sur la table, une pile

de dossiers médicaux et… ses vêtements. Ceux qu'il portait à bord de l'avion

qui l'avait emmené de Braintree à Atlanta. Il eut peur à nouveau. Les papiers

et les vêtements auraient disparu avec lui dans le crématoire, sans aucun doute.

Adieu Stuart Redman. Stuart Redman n'aurait jamais existé. En fait…

Stu entendit un léger bruit

derrière lui et se retourna. C'était Elder qui s'avançait en titubant courbé en

deux, un éclat de plastique fiché dans un œil. Il souriait.

– N'avancez pas, dit Stu.

Il tenait son pistolet à deux

mains, mais le canon tremblait quand même.

Elder ne parut pas entendre. Il

avançait toujours.

Stu ferma les yeux et appuya sur

la détente. Le pistolet fit un bond entre ses mains. Elder s'arrêta. Son

sourire était devenu une grimace, comme s'il avait eu des aigreurs d'estomac. Il

y avait un petit trou maintenant dans sa combinaison blanche. Elder vacilla sur

ses jambes, puis tomba en avant. Un instant, Stu le regarda, incapable de

bouger, puis il s'avança dans la pièce où ses affaires étaient posées sur la

table.

Il essaya la porte qui se

trouvait à l'autre bout. Elle s'ouvrit sur un couloir éclairé par des tubes

fluorescents. Un peu plus loin, un chariot traînait devant ce qui était sans

doute la salle de garde des infirmières. Il entendit un faible gémissement. Quelqu'un

toussait, une toux rauque et sèche qui semblait ne jamais vouloir finir.

Stu revint chercher ses vêtements

qu'il mit sous son bras. Puis il sortit, referma la porte derrière lui et

commença à descendre le couloir. Sa main transpirait sur la crosse du pistolet

d'Elder. Lorsqu'il arriva à la hauteur du chariot, il jeta un coup d'œil

derrière lui, angoissé par ce silence et cette solitude. Stu s'attendait à voir

Elder surgir d'un moment à l'autre, rampant sur le ventre, décidé à exécuter

ses ordres tant qu'il lui resterait des forces. Il regrettait presque les

quatre murs de sa chambre.

Le gémissement reprit, plus fort

cette fois. Devant les ascenseurs, un autre couloir partait à angle droit. Un

homme était adossé au mur. Stu reconnut un de ses infirmiers. Il avait le

visage enflé, marqué de taches noires. Sa poitrine se soulevait par petits

coups rapides. Quand Stu le regarda, l'infirmier recommença à gémir. Derrière

lui, un autre homme était pelotonné en position fœtale, mort. Plus

loin, trois

autres cadavres, dont une femme. L'infirmier – il s'appelait Vic, Stu s'en

souvenait maintenant – se mit à tousser.

– Qu'est-ce que vous faites

ici ? dit Vic. Vous ne devez pas sortir.

– Elder est venu s'occuper

de moi, et moi je me suis occupé de lui. J'ai eu de la chance qu'il soit malade.

– Ça oui, vous pouvez dire

que vous avez eu de la chance, répondit Vic, et une autre quinte de toux lui déchira

la poitrine. Ça fait mal, vous pouvez pas savoir comme ça fait mal. Pour foutre

la merde, on peut dire qu'on a foutu la merde.

– Écoutez, est-ce que je

peux faire quelque chose pour vous ?

– Si vous voulez vraiment m'aider,

foutez-moi votre pistolet dans l'oreille et appuyez sur la détente. C'est comme

si mes poumons se déchiraient.

Et l'homme se remit à tousser, puis

à gémir.

Mais Stu ne pouvait pas faire ce

qu'il lui demandait. Et, quand les râles de Vic reprirent, il craqua, se

précipita vers les ascenseurs, fuyant ce visage noirci comme la lune en éclipse

partielle, s'attendant presque à ce que Vic l'appelle de cette voix stridente

et impérieuse qu'ont les malades pour réclamer quelque chose aux bien-portants.

Mais Vic continua à gémir, et c'était pire encore.

La porte de l'ascenseur s'était

refermée et la cabine descendait déjà quand Stu pensa que l'ascenseur était

peut-être piégé. Tout à fait dans le genre de ces gars-là. Un gaz toxique, ou

bien un dispositif qui sectionnerait le câble. Il se mit au centre de la cabine

et regarda nerveusement autour de lui. La claustrophobie le caressa de sa main

froide et tout à coup l'ascenseur lui parut prendre les dimensions d'une cabine

téléphonique, puis d'un cercueil. Enterrement prématuré, des volontaires ?

Il tendit la main pour appuyer

sur le bouton Stop, puis s'arrêta. Que ferait-il s'il se trouvait bloqué entre

deux étages ? Avant d'avoir eu le temps de répondre à cette question, l'ascenseur

s'arrêtait en douceur.

*Et si je tombe sur des types*

armés ?

Mais la seule sentinelle lorsque

la porte s'ouvrit était une femme, morte, en uniforme d'infirmière. Elle était

couchée en chien de fusil devant une porte. DAMES, pouvait-on lire sur la porte.

Stu resta si longtemps à la

regarder que la porte de l'ascenseur commença à se refermer. Il tendit le bras

et la porte se rouvrit docilement. Il sortit, fit un large détour pour éviter l'infirmière

et s'avança dans le couloir.

Il entendit un bruit derrière lui

et se retourna, brandissant son arme. Mais c'était la porte de l'ascenseur qui

se refermait pour la seconde fois. Il la regarda un instant, avala sa salive

puis reprit sa marche. La main froide qu'il avait sentie tout à l'heure était

de retour. Elle lui chatouillait le bas de la colonne vertébrale, lui disait de

prendre ses jambes à son cou, de sortir d'ici au plus vite avant que quelqu'un…

quelque chose… Il avait l'impression d'être suivi, mais c'était le bruit de ses

pas qui lui tenait une compagnie macabre dans ce couloir mal éclairé. Il

passait devant des portes vitrées qui racontaient chacune leur histoire : DR

SLOANE. ARCHIVES ET TRANSCRIPTIONS. M. BALLINGER. MICROFILMS. PHOTOCOPIE. MME

WIGGS.

Il y avait une fontaine au bout

du couloir qui se terminait en T. L'eau était tiède et son goût de chlore

retourna l'estomac de Stu. Pas de sortie sur la gauche, mais un couloir interminable

et une flèche orange indiquant la direction de la bibliothèque. Cinquante

mètres plus loin gisait le cadavre d'un homme en combinaison blanche semblable

à une étrange baleine échouée sur une plage stérile.

Stu commençait à avoir du mal à s'orienter.

L'immeuble était beaucoup plus grand qu'il ne l'avait cru. En fait, il n'avait

presque rien vu quand il était arrivé – deux couloirs, un ascenseur, une

chambre. Il comprit qu'il devait se trouver dans une sorte de gigantesque

hôpital. Il allait errer pendant des heures, accompagné par le bruit de ses pas,

butant sur un cadavre de temps en temps. Il y en avait un peu partout, comme

pour une macabre chasse au trésor. Stu se souvenait du jour où il avait accompagné

Norma, sa femme, dans ce grand hôpital de Houston où les médecins avaient

diagnostiqué un cancer. Il y avait partout des petits plans sur les murs, avec

une flèche et un point pour vous montrer où vous étiez. Pour que les gens ne se

perdent pas. Comme lui en ce moment. *Perdu*. Merde ! Ça va mal, ça

va vraiment mal.

– Pas le moment de jouer les

lapins en plein milieu de la route, tu es presque arrivé, dit-il tout haut.

Le son de sa voix lui parut creux,

bizarre.

Il prit à droite, tournant le dos

à la bibliothèque passa devant d'autres bureaux, s'engagea dans un autre

couloir. Il commençait à regarder souvent derrière lui. Personne – même pas

Elder – ne le suivait, mais il n'arrivait pas à le croire. Le couloir

aboutissait à une porte fermée. RADIOLOGIE. Un écriteau était accroché sur la

porte : FERMÉ JUSQU'A NOUVEL AVIS. RANDALL.

Stu revint sur ses pas. Le

cadavre en combinaison blanche paraissait tout petit vu d'ici, à peine plus

gros qu'une poussière. Mais à le voir toujours là, éternellement semblable à

lui-même, Stu eut envie de courir, de toutes ses forces.

Il tourna à droite. Vingt mètres

plus loin, le couloir faisait un autre T. Stu prit à droite. Encore des bureaux.

Le couloir aboutissait au laboratoire de microbiologie. Dans le laboratoire, un

jeune homme en slip était affalé sur son bureau. Il était dans le coma. Du sang

sortait de son nez et de sa bouche. Il respirait en faisant un bruit de

feuilles sèches agitées par le vent.

Finalement, Stu se mit à courir… un

couloir… un autre… chaque fois plus convaincu qu'il n'y avait pas de

sortie, du

moins pas à cet étage. Le bruit de ses pas le poursuivait, comme si Elder ou

Vic avaient lancé une escouade de fantômes à ses trousses. Et puis une autre

image s'empara de lui, une image qu'il associait sans trop savoir pourquoi aux

rêves étranges qu'il faisait depuis quelque temps. Une image si forte qu'il eut

peur de se retourner, craignant de voir apparaître derrière lui une silhouette

en combinaison blanche, une silhouette au visage invisible derrière la visière

de plexiglas du casque. Une apparition mortelle, un tueur venu d'au-delà du

temps et de l'espace.

Haletant, Stu prit encore un

autre couloir, courut près de trois mètres avant de se rendre compte qu'il

arrivait dans un cul-de-sac et s'écrasa contre une porte surmontée d'un panneau

lumineux. Sur le panneau, trois mots : SORTIE DE SECOURS.

Il tourna la poignée, convaincu

qu'elle ne bougerait pas. Mais elle bougea et la porte s'ouvrit facilement. Il

descendit quatre marches et se retrouva sur un palier, devant une autre porte. À

gauche du palier, l'escalier continuait à s'enfoncer dans le noir. La moitié

supérieure de la porte était vitrée de verre armé. Derrière, il n'y avait

plus

que la nuit, une merveilleuse nuit d'été, douce et chaude, et toute la liberté

dont un homme pouvait rêver.

Stu regardait encore dehors, hypnotisé,

quand une main jaillit des ténèbres de la cage d'escalier et lui saisit la

cheville. Comme un éclair, un spasme lui déchira la gorge. Stu se retourna, le

ventre glacé comme un iceberg, et découvrit un visage sanglant, grimaçant, qui

le regardait dans le noir à ses pieds.

– Viens manger du poulet

avec moi, beauté, murmura une voix fêlée, moribonde. Il fait trop noir…

Stu hurla et tenta de se dégager.

Dans les ténèbres la chose grimaçante tenait bon, parlait, riait, gloussait. Du

sang ou de la bile coulait en minces filets aux commissures de ses lèvres. Stu

donna un coup de pied à la main qui lui tenait la cheville, puis l'écrasa de

tout son poids. Le visage qui émergeait de l'obscurité de la cage d'escalier

disparut. Un bruit assourdi de culbute… Puis des cris. De douleur ou de rage, Stu

n'aurait pu le dire. Mais il s'en moquait. Il donna un coup d'épaule sur la

porte. Elle s'ouvrit et il sortit en titubant, battant des bras pour reprendre

son équilibre. Il le perdit pourtant et tomba sur une allée de ciment.

Lentement, presque précautionneusement,

il s'assit. Derrière lui, les cris s'étaient arrêtés. La fraîche brise du soir

lui caressait le visage, séchait la sueur qui perlait sur ses sourcils. Avec

quelque chose qui ressemblait fort à de l'émerveillement, il vit du gazon, des

massifs de fleurs. La nuit n'avait jamais senti aussi bon qu'aujourd'hui. Un

croissant de lune brillait dans le ciel. Stu leva les yeux, se laissa baigner

par ses rayons, puis traversa la pelouse en direction de la route qui menait à

Stovington, un peu plus bas. Le gazon était trempé de rosée. Le vent murmurait

dans les pins.

– Je suis vivant, dit Stu

Redman à la nuit. Je suis vivant, merci mon Dieu, merci, merci mon Dieu, merci

mon Dieu…

Et il se mit en route, d'un pas

mal assuré.

Il pleurait.


BRIGHTSON
84

# 30

La poussière s'élevait

en tourbillons au-dessus des broussailles du Texas formant dans le crépuscule

un halo qui enveloppait la petite ville d'Arnette dans un épais voile sépia, fantomatique.

Le vent avait fait tomber en travers de la route l'enseigne Texaco de Bill

Hapscomb. Quelqu'un avait laissé le gaz ouvert chez Norm Bruett et, la veille, une

étincelle du moteur du climatiseur avait fait sauter toute la maison. La rue

Laurel était jonchée de morceaux de bois, de briques et de jouets Fisher-Price.

Sur la grand-rue, chiens et soldats s'entassaient pêle-mêle dans le caniveau. Dans

le supermarché de Randy, un homme en pyjama était affalé sur le comptoir des viandes,

les bras en croix. Un des chiens qui gisaient maintenant dans le caniveau s'en

était pris au visage de cet homme avant de perdre l'appétit pour toujours. Les

chats n'avaient pas attrapé la grippe et on en voyait des douzaines marauder

dans l'immobilité du crépuscule, comme des ombres. Dans plusieurs maisons, les

téléviseurs étaient restés allumés et de leurs haut-parleurs sortait un

crachotement continu de parasites. Un store claquait quelque part. Un petit

chariot d'enfant dont la peinture rouge disparaissait sous la rouille, le mot

LIVRAISONS EXPRESS à peine lisible sur les côtés, attendait en plein milieu de

la rue Durgin, devant le bar Indian Head Tavern. Il était rempli de bouteilles

de bière et de limonade. Rue Logan, dans le meilleur quartier d'Arnette, un

carillon éolien égrenait ses notes sous la véranda de Tony Leominster. Sa jeep

était encore dans l'allée, toutes vitres baissées. Une famille d'écureuils

avait élu domicile sur la banquette arrière. Le soleil abandonna finalement la

petite ville et la nuit étendit bientôt son voile sur Arnette. Tout était

silencieux, à part les murmures des petits animaux et les notes cristallines du

carillon de Tony Leominster. Le silence. Le silence.

# 31

Christopher

Bradenton sortait à grand-peine de son délire, comme un homme qui se débat dans

des sables mouvants. Il avait mal partout. La peau de son visage lui semblait

étrangère, comme si on lui avait fait une douzaine de piqûres de silicone et qu'elle

eût gonflé comme un dirigeable. Sa gorge était à vif. Pire, elle semblait s'être

resserrée au point de n'être pas plus grosse que le canon d'un pistolet à air

comprimé. Il respirait en faisant siffler cet horrible petit tunnel qui le

maintenait en contact avec le reste du monde. Mais ce n'était pas suffisant et

il avait l'impression de se noyer. Surtout, il avait très chaud. Il ne se

souvenait pas d'avoir jamais eu aussi chaud, pas même deux ans plus tôt, lorsqu'il

avait accompagné à Los Angeles deux types recherchés par la police, des

activistes. La vieille Pontiac avait rendu l'âme sur la route 190, en plein

milieu de la Vallée de la Mort. Dieu qu'il faisait chaud. Mais cette fois, c'était

encore pire. Une chaleur qui venait de l'intérieur, comme s'il avait

avalé le

soleil.

Il poussa un gémissement, essaya

de repousser ses couvertures, mais n'en eut pas la force. S'était-il mis au lit

tout seul ? Non, sans doute pas. Quelqu'un ou quelque chose avait été là

avec lui, dans la maison. Quelqu'un ou quelque chose… il aurait dû s'en

souvenir, mais il ne savait plus. Tout ce dont Bradenton se souvenait, c'est qu'il

avait eu peur avant de tomber malade, car il savait que quelqu'un (ou quelque

chose) allait venir et qu'il devrait… quoi ?

Il gémit à nouveau et fit rouler

sa tête sur l'oreiller. Il ne se souvenait que du délire. Des fantômes brûlants

aux yeux gluants. Sa mère était entrée dans cette chambre toute nue aux murs de

rondins, sa mère qui était morte en 1969, et elle lui avait parlé : *Chris.*

Oh Chris, je t'avais bien dit de ne pas fréquenter ces gens-là. Je ne connais

rien à la politique, mais ces types que tu fréquentes ils sont plus fous que

des chiens enragés, et ces filles, ce sont de vraies putes. Je te l'avais bien

dit, Chris… Puis son visage s'était fendu en deux, laissant s'échapper au

travers des fissures de sa peau jaunie comme un vieux parchemin une horde de

ces petites bêtes qui grouillent dans les tombes. Et il avait hurlé jusqu'à ce

que le noir retombe, et il avait entendu des cris confus, des claquements de

semelles, des gens qui couraient… il avait vu des lumières, des lumières

clignotantes, il avait senti l'odeur du gaz lacrymogène, il était à Chicago, en

1968, quelque part des voix hurlaient *Le monde entier nous regarde ! Le*

monde entier nous regarde ! Le monde entier… une fille était allongée

dans le caniveau à l'entrée du parc, en jeans, pieds nus, ses longs cheveux

pleins d'éclats de verre, son visage un masque luisant de sang noirci dans la

blancheur crue des lampadaires, le masque d'un insecte écrasé. Il l'avait aidée

à se remettre debout, mais elle avait poussé un hurlement et s'était blottie

contre lui, car un monstrueux extra-terrestre sortait du nuage de gaz, un

monstre en bottes noires, gilet pare-balles, masque à gaz sur les yeux, matraque

dans une main, grenade lacrymogène dans l'autre. Et lorsque le monstre avait

relevé son masque, révélant son visage flamboyant, grimaçant, ils avaient tous

les deux hurlé car c'était ce quelqu'un ou ce quelque chose qu'il attendait

tout à l'heure, l'homme dont Chris Bradenton avait toujours eu si peur. Le Marcheur.

Le hurlement de Bradenton avait déchiré le tissu de ce rêve comme un

*do* fait éclater un verre de cristal, et il s'était retrouvé à Boulder, au Colorado

dans un appartement de Canyon Boulevard ; c'était l'été, il faisait chaud,

si chaud que, même dans son short minuscule, son corps ruisselait de sueur, et

devant lui, le plus beau garçon du monde, grand et bronzé, dans un mini-slip

jaune citron qui moule amoureusement les creux et les bosses de ses précieuses fesses

et, s'il se retourne, tu sais qu'il sera comme un ange de Raphaël, monté comme

l'étalon du cow-boy solitaire. Où l'as-tu ramassé ? À l'université, dans

une réunion sur le racisme, à la cafétéria ? Il faisait du stop ? Qu'est-ce

que ça peut faire ? Oh, il fait si chaud, mais il y a de l'eau, une carafe

d'eau, une amphore d'eau où se dessinent en bas-relief d'étranges motifs, à

côté la pilule, non… LA PILULE ! celle qui va l'envoyer dans ce monde que

cet ange en mini-slip jaune citron appelle le pays de Huxley, le pays où l'index

écrit sans bouger, le pays où les fleurs poussent sur les chênes desséchés, et

nom de Dieu, quelle érection gonfle ton short ! Chris Bradenton as-tu

jamais eu autant envie, as-tu jamais été aussi prêt pour l'amour ? *Viens*

te coucher, dis-tu à ce dos brun et lisse, *viens te coucher. Fais-moi l'amour,*

et je te ferai l'amour ensuite. Comme tu voudras. Et l'autre répond sans se

retourner : *Prends d'abord ta pilule. On verra ensuite*. Tu avales

la pilule, l'eau est fraîche dans ta gorge, peu à peu tout devient étrange, tout

bascule comme si la pièce n'avait plus aucun angle droit. Toujours un peu plus

ou un peu moins de quatre-vingt-dix degrés. Tu regardes le ventilateur posé sur

la commode bon marché, puis ton image dans le miroir qui déforme ton reflet. Ton

visage a l'air un peu noir et enflé, mais tu ne t'inquiètes pas, c'est

seulement la pilule, seulement LA PILULE ! Et tu murmures : *Merde !*

Le Grand Voyage, et j'ai tellement envie. Il se met à courir et au début tu

vois ses hanches lisses où l'élastique du slip fait une petite marque, très bas

puis tes yeux glissent sur son ventre plat et bronzé sur cette magnifique

poitrine sans un poil, sur ce cou où se dessinent de fins tendons, ce visage… et

c'est *son* visage que tu découvres. Ravagé, férocement joyeux, pas le

visage d'un ange de Raphaël, mais celui d'un démon de Goya, et dans chaque

orbite vide apparaît la tête triangulaire d'une vipère ; tu hurles et il s'approche

de toi, il murmure : *Le Voyage, mon minet, le Grand Voyage…*

Puis c'est le brouillard, des

visages et des voix dont il ne se souvient pas, et c'est ici qu'il refait surface

dans la petite maison qu'il a construite de ses propres mains à la sortie de

Mountain City. Car les temps ont changé, et la longue vague de

révolte qui

avait engouffré le pays s'est depuis longtemps retirée, les jeunes Turcs sont

maintenant presque tous de vieux canassons aux barbes poivre et sel, la cloison

nasale trouée par la coke, joli dégât, petit. Le garçon au slip jaune est

depuis longtemps parti, et lui, Chris Bradenton, est encore un enfant ou

presque.

*Est-ce que je suis en train de*

crever ?

L'horreur de cette idée, la

chaleur qui tourbillonne dans sa tête comme une tempête de sable. Tout à coup, sa

respiration courte et saccadée s'arrêta tandis qu'un bruit montait derrière la

porte de la chambre.

Au début, Bradenton pensa que c'était

une sirène, les pompiers ou la police. Le bruit se rapprochait, de plus en plus

fort ; et il pouvait entendre des pas lourds dans le couloir, dans le

salon, des pas qui montaient l'escalier en pilonnant les marches.

Il se redressa sur son oreiller, le

visage déformé par un rictus de terreur, les yeux écarquillés, dessinant des

cercles dans son visage noirci, enflé. Le bruit se rapprochait. Ce n'était plus

une sirène, mais un hurlement aigu, un hululement, un cri qui ne

pouvait sortir

d'aucune gorge humaine, le cri d'un animal fabuleux ou de quelque noir Charon

qui venait lui faire traverser la rivière, l'emmener au pays des morts.

Les pas s'approchaient droit vers

lui, rapides, les bottes usées faisaient gémir, craquer et protester sous leur

poids le plancher du couloir, derrière sa porte, et tout à coup Chris Bradenton

sut qui était là ; il poussa un cri perçant quand la porte s'ouvrit

violemment quand l'homme aux jeans délavés se précipita à l'intérieur, son

sourire assassin déchirant son visage comme une gerbe de poignards, son visa-ge

enjoué comme celui d'un Père Noël en folie, un seau de tôle galvanisée sur son

épaule droite.

– YAAAAAOOOOOOUUUUUUUUUU !

– Non ! hurla Bradenton

en se couvrant le visage avec ses bras. Non ! Non… !

Le seau bascula et l'eau tomba, un

instant suspendue dans la lumière jaune de la lampe, comme le plus gros diamant

brut de l'univers, et au travers il vit le visage de l'homme noir, ce visage

qui se réfléchissait en mille facettes, diable grimaçant juste sorti des

entrailles les plus sombres et puantes de l'enfer pour ravager la terre ; puis

l'eau tomba sur lui, si froide que sa gorge enflée s'ouvrit toute grande

un

instant, faisant perler de grosses gouttes de sang sur ses parois, vidant ses

poumons d'un seul coup, secouant son corps d'un énorme spasme qui envoya voler

les couvertures au pied du lit, son corps qui se cassa en deux, se tordit, secoué

par ces effroyables crampes qui le fouettaient, le mordaient comme des lévriers

lancés en pleine course.

Il hurla, hurla encore. Puis il

resta là, tremblant, son corps fiévreux trempé de la tête aux pieds, les tempes

battantes, les yeux exorbités. Sa gorge à vif se referma et désespérément il

essaya de retrouver son souffle. Il frissonnait, tremblait de tous ses membres.

– Je savais que ça te

rafraîchirait ! dit joyeusement l'homme qu'il connaissait sous le nom de Richard

Fry en posant le seau par terre. Je savais que ça te ferait du bien, grand chef !

Tu peux me remercier, mon bonhomme, tu peux me remercier de m'occuper de toi. Tu

me dis merci ? Tu peux pas parler ? Non ? Ça fait rien, je sais

que tu me dis merci dans le fond de ton cœur. *Yaaaa-oouuuuuuuuu* !

Il bondit comme Bruce Lee dans un

film de kung-fu, genoux écartés, un instant suspendu juste au-dessus de Chris

Bradenton, comme l'eau tout à l'heure, son ombre comme une grosse tache sur le

pyjama trempé de Bradenton, et Bradenton poussa un hurlement sans force. Puis

les deux genoux retombèrent des deux côtés de sa cage thoracique et l'entrejambe

des jeans de Richard Fry s'immobilisa à quelques centimètres de sa poitrine, comme

une fourche, ses yeux de braise braqués sur Bradenton comme deux torches

perçant l'obscurité d'un donjon dans un roman d'épouvante.

– Fallait que je te réveille

mon vieux. Je voulais pas que tu te fasses la malle sans qu'on ait pu se parler.

– Pousse… toi… pousse… toi…

– Mais je suis pas *sur* toi, qu'est-ce que tu racontes ! Je suis suspendu au-dessus de toi. Comme

le grand monde invisible.

Terrorisé, Bradenton haletait, roulait

les yeux, essayait de ne plus voir ce visage enjoué, menaçant.

– Faut qu'on se cause, mon

vieux. Tu dois me donner des papiers, une voiture et les clés de la voiture. Tout

ce que je vois dans ton garage, c'est une camionnette Chevrolet, et je sais qu'elle

est à toi, mon minet. Alors, qu'est-ce que t'en dis ?

–… les… papiers… peux pas… parler…

Il respirait avec un bruit de

vieille pompe. Ses dents claquaient comme des castagnettes.

– T’as intérêt à parler, dit

Fry en montrant ses deux pouces.

Il les remua en leur faisant

prendre des angles qui semblaient défier les lois de la biologie et de la

physique.

– Parce que si tu peux pas, je

vais être obligé de t’arracher les mirettes et il faudra que tu apprennes à

trottiner en enfer avec un petit chien pour trouver ton chemin.

Il enfonça les pouces dans les

yeux de Bradenton qui s’écrasa sur son oreiller, secoué par un spasme de

douleur.

– Tu causes, et je te donne

des pilules. Même, je vais te tenir la tête pour te les faire avaler. Tu vas te

sentir mieux. Des pilules qui vont tout arranger, tu vas voir.

Bradenton, qui maintenant

tremblait autant de peur que de froid, essayait de parler entre deux

claquements de dents.

– Papiers… au nom… Randall

Flagg… commode… en bas.

– La voiture ?

Bradenton essayait désespérément

de réfléchir. Avait-il trouvé une voiture pour ce type ? C’était si loin, de

l'autre côté de l'enfer du délire, et le délire semblait lui avoir bousillé la

cervelle, brûlé des circuits de mémoire. Des pans entiers de son passé n'étaient

plus qu'un amas de fils fumants, de relais noircis. Au lieu de la voiture que

voulait le monstre, ce fut une image de sa première voiture qui lui vint à l'esprit,

une Studebaker 53 qu'il avait peinte en rose, avec un nez de fusée.

Délicatement, Fry posa une main

sur la bouche de Bradenton et, de l'autre, lui pinça les narines. Bradenton

lança une ruade. La main de Fry laissait passer un curieux gargouillis. Fry

retira ses deux mains.

– Tu te souviens mieux, maintenant ?

Étrangement, c'était

effectivement le cas.

– La… voiture…

Il s'arrêta, haletant comme un

chien. Le monde se mit à chavirer puis se stabilisa, et il put continuer.

– Derrière… la station… service…

à la sortie… route 51.

– Au nord ou au sud ?

– Su… su…

– C'est ça, su ! J'ai

compris. Continue, mon gars.

– Une… bâche. Bui… Bui… Buick.

Papiers sur le volant. Au nom… Randall Flagg.

Il s'arrêta, épuisé, incapable d'en

dire plus, regardant Fry avec des yeux remplis d'un pauvre espoir.

– Les clés…

– Sous… le tapis. Sous…

Bradenton ne put en dire plus car

Fry pesait de tout son poids sur sa poitrine. Fry s'installa commodément, comme

sur un gros coussin moelleux, et tout à coup Bradenton sentit ses poumons se

vider.

Il expulsa ce qu'il lui restait d'air

en prononçant un seul mot :

–… piiiiii-tiéé…

– Merci beaucoup, dit

Richard Fry/Randall Flagg avec un sourire très correct. Dis-moi au revoir, Chris.

Incapable de parler, Chris

Bradenton ne put que montrer le blanc de ses yeux dans ses orbites gonflées.

– Faut pas m'en vouloir, dit

l'homme noir d'une voix douce. C'est qu'il faut se dépêcher maintenant. Le

carnaval commence tôt cette année. Et on ouvre tous les manèges, tous les jeux

de massacre, toutes les roues de loterie. C'est mon soir de veine, Chris. Je le

sens. Je le sens très bien. Alors, pas de temps à perdre.

La

station-service était à trois kilomètres. Il était trois heures et quart du

matin lorsqu'il y arriva. Le vent avait un peu monté et hurlait doucement dans

la rue. En chemin, il avait vu les cadavres de trois chiens et d'un homme. L'homme

portait une sorte d'uniforme. Dans le ciel, les étoiles brillaient, dures et

glacées, étincelles arrachées à la carapace de l'univers.

La bâche qui recouvrait la Buick

était fixée au sol par des piquets. Le vent faisait battre la toile. Quand

Flagg arracha les piquets, la bâche s'envola en cabriolant dans la nuit, comme

un gros fantôme brun, en direction de l'est. Et *lui*, où s'en allait-il ?

Il était debout à côté de la

Buick une 75 en très bon état (climat exceptionnel pour les voitures, par ici :

pas d'humidité, pas de rouille), flairant la nuit d'été comme un coyote. Une

odeur de désert, le genre d'odeur qu'on ne perçoit bien que la nuit. La Buick

était seule intacte dans ce cimetière de voitures, île de Pâques dont les monolithes

se dressaient dans le silence que seul troublait le vent. Un bloc-moteur. Un essieu,

comme les haltères d'un Monsieur Muscle de banlieue. Un tas de pneus où le vent

jouait à pousser des cris de chouette. Un pare-brise zébré de fissures. D'autres

épaves.

C’est dans ces paysages qu’il réfléchissait

le mieux. Dans des paysages comme celui-ci, n’importe qui pouvait devenir Iago.

Il s’éloigna de la Buick et

caressa le capot défoncé de ce qui avait peut-être été une Mustang.

– Eh, petite Cobra, sais-tu

qu’on va les crever tous ? chanta-t-il tout doucement.

D’un coup de pied, il renversa un

radiateur crevé découvrant un nid de joyaux qui scintillaient faiblement d’un

feu tranquille. Rubis, émeraudes, perles grosses comme des œufs d’oie, diamants

comme des étoiles. Il fit claquer ses doigts. Ils avaient disparu. Et *lui*,

où allait-il ?

Le vent gémit en entrant par la

vitre cassée d’une vieille Plymouth et des petites choses vivantes s’agitèrent

à l’intérieur.

Quelque chose d’autre s’agita

derrière lui. Il se retourna, et c’était Chris Bradenton, dans un absurde slip

jaune citron, son ventre de poète débordant par-dessus l’élastique, comme une

avalanche figée en plein élan. Bradenton s’avançait vers lui en marchant sur

les débris d’une carcasse de voiture. Une lame de ressort lui transperça le

pied, comme dans une crucifixion, mais la blessure ne saigna pas. Le nombril de

Bradenton était un œil sombre.

L'homme noir fit claquer ses

doigts, et Bradenton s'évanouit.

Il revint à la Buick avec un

large sourire, posa le front sur la tôle du toit, du côté du passager. Le temps

passa. Puis il se redressa, toujours souriant. Il savait.

Il se glissa derrière le volant

de la Buick, appuya plusieurs fois sur l'accélérateur, tourna la clé de contact.

Le moteur se mit aussitôt à ronronner et l'aiguille de la jauge d'essence

bascula à droite. Il recula, puis contourna la station-service, les pinceaux de

ses phares accrochant un instant une autre paire d'émeraudes, les yeux inquiets

d'un chat au milieu des mauvaises herbes, devant la porte des toilettes des

femmes. Dans la gueule du chat, le petit corps inerte d'une souris. Quand il

vit ce visage lunaire, grimaçant, qui le regardait par la fenêtre du conducteur,

le chat laissa tomber sa proie et s'enfuit. Flagg éclata de rire, un rire

joyeux, celui d'un homme qui n'a pas de soucis en tête, mais des projets. Et, lorsque

le bitume de la piste de la station-service se confondit avec celui de la route,

il tourna à droite et se mit à rouler, en direction du sud.

# 32

On avait

laissé la porte ouverte entre le quartier haute sécurité et le bloc de cellules

qui s'étendait derrière. Les murs d'acier du couloir amplifiaient les sons, grossissaient

les hurlements réguliers et monotones qui n'avaient pas cessé depuis le début

de la matinée. Le cri montait, rebondissait sur les murs, montait encore et

Lloyd Henreid, vert de peur, se demandait s'il n'allait pas devenir complètement

dingue.

– *Maman*, disait la

voix rauque. *Maaaman !*

Lloyd était assis en tailleur sur

le sol de sa cellule. Ses deux mains étaient couvertes de sang ; on aurait

dit qu'il portait des gants rouges. La chemise de coton bleu clair de son uniforme

de détenu était tachée de sang, car il s'était souvent essuyé les mains pour se

donner une meilleure prise. Il était dix heures du matin. Le 29 juin. Vers sept

heures, Lloyd avait remarqué que le pied avant droit de son lit

branlait un peu.

Depuis ce moment, il essayait de dévisser les boulons qui le retenaient au sol

et au châlit. Il n'avait que ses dix doigts pour tout outil, et pourtant il

avait déjà réussi à défaire cinq des six boulons. Ses doigts étaient maintenant

en capilotade. Une vraie saloperie, ce dernier boulon. Mais Lloyd commençait à

croire qu'il en viendrait peut-être à bout. Il n'avait plus que cette idée en

tête. Le seul moyen pour ne pas paniquer, c'est de ne pas penser.

– *Maaamannn…*

Il sauta sur ses pieds, éclaboussant

de sang le sol de sa cellule, et se colla contre les barreaux, les yeux

exorbités.

– *Ta gueule, enculé !*

Ta gueule, tu me rends cinglé !

Il y eut un long silence que

Lloyd savoura comme il savourait autrefois un bon cheeseburger bien chaud chez

McDonald's. Le silence est d'or. Il avait toujours cru que c'était un dicton

stupide. Mais peut-être pas tant que ça.

– *MAAAMANNN…*

La voix revenait, remontait la

gorge d'acier, aussi lugubre qu'une corne de brume.

– Nom de Dieu, murmura Lloyd,

putain de Dieu ! TA GUEULE ! TA GUEULE ! TA GUEULE, ESPÈCE DE

FOUTU CON !

– *MAAAAAAMANNNNNN…*

Lloyd revint à son pied de lit et

l'attaqua sauvagement, essayant d'oublier cette douleur dans ses doigts, cette

panique dans sa tête. Au moins, s'il avait eu quelque chose pour faire levier. Il

essayait de se souvenir du jour où il avait vu son avocat pour la dernière fois.

Ces choses-là s'embrouillaient très vite dans la tête de Lloyd qui retenait la

chronologie de son passé à peu près aussi bien qu'une passoire retient l'eau. Trois

jours. Oui. Le jour après que cet enfoiré de Mathers lui avait écrabouillé les

couilles. Le gardien était venu le chercher pour le conduire au parloir et

Shockley était encore devant la porte. Shockley avait ouvert sa grande gueule :

*Tiens, tiens voilà le gros connard le tas de merde, qu'est-ce que tu*

racontes, tas de merde, quelque chose à dire de rigolo ? Puis Shockley

avait éternué en faisant exprès de lui envoyer sa morve en plein dans la cafetière.

*V'là ta ration de microbes, tas de merde, tout le monde a eu sa part, et je*

suis généreux. En Amérique, même les pourritures comme toi ont le droit d'avoir

leur part. Quand il était entré dans le parloir, Devins avait l'air d'un

type qui essaye de cacher une bonne nouvelle au cas où ça finirait tout de même

par tourner mal. Le juge qui devait s'occuper de l'affaire de Lloyd était

au

pieu, avec la grippe. Deux autres juges étaient malades eux aussi, la grippe ou

autre chose. Si bien que les autres gros culs étaient complètement débordés. Peut-être

un ajournement. Touchez du bois, lui avait dit l'avocat. Quand est-ce qu'on va

savoir ? avait demandé Lloyd. Sans doute pas avant la dernière minute, avait

répondu Devins. Je vous préviendrai, ne vous inquiétez pas. Mais Lloyd ne l'avait

pas revu depuis. Et maintenant, à bien y penser, il se souvenait que l'avocat

avait la goutte au nez…

– *Ouuuuille !*

Lloyd se mit les doigts de la

main droite dans la bouche et sentit le goût de son sang. Mais cette saloperie

de boulon avait un peu bougé, ce qui voulait dire qu'il allait sûrement finir

par l'avoir. Et cet emmerdeur de gueulard au bout du couloir n'allait plus le

déranger… au moins pas autant. Il allait l'avoir, ce boulon. Ensuite, il n'aurait

plus qu'à attendre. Lloyd s'assit pour se reposer, les doigts dans la bouche. Quand

il aurait fini, il déchirerait sa chemise pour se faire un pansement.

– *Maman ?*

– Tu veux que je te dise ce

que tu devrais faire avec ta mère ? grommela Lloyd.

Ce soir-là, le soir du jour où il

avait parlé à Devins pour la dernière fois, ils avaient commencé à faire sortir

les détenus malades, à les porter plutôt, parce qu'ils évacuaient seulement

ceux qui étaient déjà plutôt mal foutus. L'homme qui occupait la cellule à

droite de celle de Lloyd, Trask, lui avait dit que la plupart des gardiens

avaient l'air d'avoir leur compte et qu'on pourrait peut-être en profiter. Comment ?

avait demandé Lloyd. Je sais pas, avait répondu Trask, un petit maigre avec un

visage allongé de lévrier. Il attendait son procès au quartier haute sécurité. Vol

à main armée. Un ajournement, quelque chose. Je sais pas trop.

Trask avait planqué six joints

sous son mince matelas. Il en avait donné quatre à un maton qui semblait encore

assez en forme pour lui dire ce qui se passait dehors. Le gardien lui avait

raconté que tout le monde foutait le camp de Phœnix. Beaucoup de malades. Les

gens crevaient comme des mouches. Le gouvernement disait qu'un vaccin serait

bientôt prêt, mais tout le monde savait que c'était un bobard. En Californie, des

tas de radios donnaient des nouvelles qui foutaient plutôt la trouille, loi

martiale, barrages, des types avec des armes automatiques qui pillaient partout,

des dizaines de milliers de morts. Et le gardien avait ajouté qu'il ne serait pas

surpris si c'était encore un coup des communistes, qu'ils avaient sûrement mis

quelque chose dans l'eau.

Le gardien avait expliqué qu'il

se sentait bien mais qu'il allait mettre les bouts dès qu'il aurait terminé son

service. Il avait entendu dire que l'armée allait fermer la nationale 17, l'autoroute

10 et la nationale 80 avant le matin. Il avait décidé de partir avec sa femme

et son mouflet, d'embarquer tout ce qu'il pourrait trouver comme nourriture et

de rester dans les montagnes jusqu'à ce que les choses se tassent. Il avait une

petite maison là-haut et, si quelqu'un s'avisait de s'approcher à moins de

trente mètres, il lui flanquerait une balle dans la tête.

Le lendemain matin, Trask était

enrhumé et disait qu'il avait la fièvre. Il avait tellement la trouille qu'il

débloquait complètement, se souvint Lloyd en se suçant les doigts. Il hurlait à

tous les gardiens qui passaient de le sortir de son trou avant qu'il soit

vraiment malade. Pas un gardien ne l'avait regardé. Ni lui ni les autres

détenus, maintenant aussi nerveux que des lions affamés dans un zoo. C'est à ce

moment-là que Lloyd avait commencé à avoir peur. Normalement, il y avait une

vingtaine de matons en permanence. Alors, comment ça se faisait qu'on ne voyait

plus que quatre ou cinq gueules différentes de l'autre côté des barreaux ?

Ce jour-là, le 27, Lloyd avait

commencé à ne manger que la moitié des rations qu'on lui passait sous sa grille.

Il avait gardé le reste – vraiment pas beaucoup – sous son matelas.

Hier, Trask avait eu des convulsions.

Sa gueule était devenue noire comme du charbon, et il était mort. Lloyd aurait

eu bien envie de prendre ce qui restait de son déjeuner, mais la gamelle était

trop loin. Hier après-midi, il y avait encore quelques gardiens, mais ils n'évacuaient

plus les malades.

Peut-être que tout le monde était

en train de crever à l'infirmerie et que le directeur avait décidé que ça ne

valait plus la peine. Personne n'était venu chercher le cadavre de Trask.

Lloyd avait fait la sieste jusque

tard dans l'après-midi d'hier. Lorsqu'il s'était réveillé, les couloirs étaient

complètement vides. On ne leur avait pas donné à manger pour le dîner. Cette

fois, on se serait vraiment cru dans la cage au lion du zoo. Lloyd n'avait pas

suffisamment d'imagination pour se demander à quel point les choses auraient

été pires si toutes les cellules avaient été pleines. Il ne savait pas combien

avaient encore la force de gueuler pour qu'on leur donne à bouffer, mais à

cause de l'écho, on aurait dit qu'ils étaient nombreux. Tout ce que Lloyd

savait, c'est que Trask attirait les mouches dans la cellule de droite, et que

celle de gauche était vide. L'ancien locataire, un jeune Noir qui ne disait que

des conneries, avait essayé de piquer le sac à main d'une petite vieille. Mais

il l'avait tuée. On l'avait emmené à l'infirmerie quelques jours plus tôt. En

face, il pouvait voir deux cellules vides et les pieds d'un type qui avait tué

sa femme et son beau-frère au cours d'une partie de poker. Les pieds se

balançaient en l'air. Apparemment, le type s'était zigouillé avec sa ceinture, ou

bien avec son pantalon si on lui avait enlevé sa ceinture.

Tard dans la soirée, quand les

lumières s'étaient allumées toutes seules, Lloyd avait mangé une partie des

fayots qu'il gardait depuis deux jours. Ils avaient un sale goût, mais tant pis.

Il les avait fait descendre avec de l'eau qu'il avait prise dans la cuvette des

w.-c., puis il s'était assis sur son lit, le menton sur les genoux, maudissant

Poke de l'avoir foutu dans ce merdier. Tout était de la faute de Poke.

Tout

seul, Lloyd n'aurait jamais eu assez d'ambition pour se lancer dans des trucs

pareils.

Peu à peu, les rugissements des

détenus s'étaient finalement calmés, et Lloyd pensa qu'il n'était sans doute

pas le seul à avoir mis un peu de bouffe de côté, au cas où. Mais il ne lui en

restait plus beaucoup. S'il avait su, il en aurait gardé davantage. Il sentait

qu'il y avait quelque chose au fond de sa tête quelque chose qu'il ne voulait

pas voir. Quelque chose qui se cachait derrière de grands rideaux noirs. On ne

voyait que deux pieds. Des pieds de squelette. Mais pas la peine d'en voir plus.

Le squelette s'appelait MORT-DE-FAIM.

– Oh non dit Lloyd. Quelqu'un

va venir. Sûr et certain aussi sûr que la merde colle au cul.

Mais il se souvenait sans cesse du

lapin. Il ne pouvait pas s'en empêcher. Il avait gagné le lapin et sa cage à la

tombola de l'école. Son père ne voulait pas qu'il le garde, mais Lloyd l'avait

finalement persuadé qu'il s'en occuperait, qu'il le nourrirait avec son argent

de poche. Il adorait ce lapin et il s'en était occupé. Au début. Le problème, c'est

que Lloyd avait tendance à oublier les choses au bout de quelque temps. Il

avait toujours été comme ça. Et un jour alors qu'il se balançait assis sur le

pneu suspendu à une branche de l'érable malade, derrière leur petite maison

minable de Marathon, en Pennsylvanie, il s'était réveillé tout d'un coup et s'était

souvenu du lapin. Il n'y pensait plus depuis… depuis peut-être plus de deux

semaines. Il l'avait complètement oublié.

C'était un jour d'été, comme

celui-ci. Aussitôt, il était allé voir dans le petit hangar, derrière la grange.

Et, quand il était entré dans le hangar, l'odeur fade du lapin l'avait frappé

en plein visage comme une énorme gifle. Sa fourrure qu'il aimait tant caresser

était ébouriffée, toute sale. Des asticots blancs grouillaient dans les orbites

où brillaient autrefois les jolis petits yeux roses du lapin. Ses pattes

étaient complètement déchiquetées, couvertes de sang. Lloyd avait essayé de se

dire que si les pattes du lapin étaient couvertes de sang, c'était parce qu'il

avait essayé de s'échapper de sa cage en grattant, que c'était sûrement comme

ça qu'il s'était fait mal, mais une petite voix grinçait quelque part dans sa

tête, dans un coin sombre et malade de son cerveau, une petite voix qui lui

disait que le lapin, sur le point de mourir de faim, avait peut-être essayé de

se manger.

Lloyd avait ramassé le lapin et l'avait

enterré dans un trou profond, toujours dans sa cage. Son père ne lui avait

jamais demandé ce qu'était devenue la petite bête, peut-être même avait-il

oublié que son fils avait eu un lapin – Lloyd n'était pas terriblement

intelligent, mais c'était un monstre de l'intellect à côté de son père. Lloyd n'avait

jamais oublié. Depuis toujours, il faisait des rêves et la mort du lapin lui

avait donné de terribles cauchemars. Et maintenant assis sur son lit, le menton

sur les genoux, l'image du lapin lui revenait, une image qui lui disait que quelqu'un

allait venir, que quelqu'un allait sûrement venir le libérer. Il n'avait pas

attrapé cette grippe, le Grand Voyage comme on l'appelait, il avait seulement

faim. Comme son lapin avait eu faim. Exactement comme lui.

Il s'était endormi un peu après

minuit et, ce matin, il s'était mis à travailler sur le pied de son lit. Et

maintenant, à voir ses doigts sanglants, il pensait avec une horreur toute

fraîche aux pattes de ce petit lapin de son enfance, ce lapin à qui il n'avait

pas voulu de mal.

À une heure de

l'après-midi, le 29 juin, le pied du lit était défait. Le boulon avait

finalement cédé avec une facilité étonnante et le pied était tombé par terre. Lloyd

l'avait regardé, se demandant pour quelle raison il avait voulu le défaire. Il

mesurait près d'un mètre.

Il le prit à deux mains et se mit

à cogner furieusement sur les barreaux d'acier.

– Hé ! hurlait-il en

faisant sonner les barreaux comme des gongs. Hé ! Je veux sortir ! Je

veux sortir d'ici, bon Dieu ! Vous m'entendez ? *Hé !*

Il s'arrêta et écouta l'écho s'éteindre.

Un instant ce fut le silence total, puis monta de l'autre côté de la porte

laissée ouverte la réponse rauque, la voix perdue dans son rêve :

– Maman ! Je suis ici, en

bas ! Maman ! Je suis en bas !

– Putain de Dieu ! hurla

Lloyd, et il jeta le pied de lit dans un coin.

Il s'était battu pendant des heures,

ses doigts étaient en compote, et tout ce qu'il avait réussi à faire, c'était

de réveiller ce con.

Il s'assit sur son lit, souleva

le matelas et prit un bout de pain rassis. Il pensa un instant y ajouter

quelques dattes, se dit qu'il ferait mieux de les garder, puis les prit

quand

même. Il les mangea une par une en grimaçant, gardant le pain pour la fin, pour

enlever ce goût poisseux de sucre.

Quand il eut terminé ce semblant

de repas, il s'approcha machinalement de la grille qui formait le côté droit de

sa cellule. Il regarda à ses pieds et étouffa un cri de dégoût. Trask était

étendu sur son lit, les pieds à terre. Les jambes de son pantalon avaient un

peu remonté, découvrant ses chevilles au-dessus des pantoufles de papier qu'on

donnait aux détenus. Un gros rat au poil luisant était en train de bouffer la

jambe de Trask, sa répugnante queue rose sagement enroulée autour de son corps

gris.

Lloyd alla ramasser le pied de

lit dans l'autre coin de sa cellule, puis il revint devant les barreaux, attendit

un moment, se demandant si le rat allait le voir et décider qu'il vaudrait

mieux aller faire un tour ailleurs. Mais le rat lui tournait le dos et, pour

autant que Lloyd puisse en juger, ne se doutait pas de sa présence. Lloyd

évalua la distance. Le pied de lit était assez long.

– Han ! grogna Lloyd.

Et le coup partit. La barre de

fer écrasa le rat contre la jambe de Trask qui tomba de son lit, raide comme un

piquet. Le rat gisait sur le côté, complètement sonné. Mais il respirait encore.

Il y avait quelques petites perles de sang sur ses moustaches. Ses pattes de

derrière bougeaient, comme si sa cervelle de rat lui disait de foutre le camp, mais

que les signaux se soient brouillés quelque part le long de sa moelle épinière.

Lloyd lui donna un autre coup. Cette fois, le rat ne bougeait plus.

– Ça t'apprendra, saloperie !

Lloyd posa la barre de fer par

terre et revint en titubant vers son lit. Il avait chaud, il avait peur, il

aurait voulu pleurer. Il regarda encore une fois derrière lui :

– T'as compris maintenant, tu

te tiens tranquille saloperie d'ordure de merde ?

– Maman ! lui répondit

joyeusement la voix. *Maaamannn !*

– Ta gueule ! J'suis

pas ta mère ! Ta mère fait des pipes au bordel de Trou-du-cul, dans l'Indiana

si tu veux savoir !

– Maman ? demanda la voix,

inquiète cette fois.

Puis ce fut le silence. Et Lloyd

se mit à pleurer en se frottant les yeux avec les poings, comme un petit garçon.

Il voulait un steak, il voulait parler à son avocat, il voulait sortir d'ici.

Longtemps plus tard, il s'allongea,

se mit un bras sur les yeux et se masturba. Un moyen comme un autre de trouver

le sommeil.

Quand il se

réveilla, il était cinq heures du matin, et le quartier haute sécurité était

silencieux comme une tombe.

Lloyd sortit de son lit qui

penchait maintenant du côté où le pied manquait. Il prit la barre de fer, se

prépara mentalement à entendre hurler « maman ! » et se mit à

taper à tour de bras sur les barreaux, comme pour appeler un régiment à la

bouffe. *La bouffe.* Parlez-moi d'un mot plus joli que ça. Une grosse

tranche de jambon, des pommes de terre, des petits pois, un grand verre de lait

pour faire passer tout ça. Et une grosse glace à la fraise pour le dessert. Ouais,

*la bouffe*, rien de plus chouette.

– Hé, y a personne ici ?

Sa voix se brisa. Pas de réponse.

Pas même un *maman !* Au point où il en était, il aurait même

peut-être préféré que l'autre se remette à gueuler. La compagnie d'un fou était

quand même préférable à la compagnie des morts.

Lloyd laissa tomber la barre de

fer qui s'écrasa par terre dans un bruit assourdissant. Il tituba vers son lit,

retourna le matelas et fit ses comptes. Encore deux bouts de pain, encore deux

poignées de dattes, une côte de porc à moitié rongée et une rondelle de

mortadelle. Il déchira en deux la rondelle de mortadelle et mangea la plus

grosse des deux moitiés, ce qui ne fit que lui aiguiser l'appétit, un appétit

qui montait comme du lait sur le feu.

– Pas plus, murmura-t-il.

Et il engloutit aussitôt le reste.

Puis il se traita de tous les noms. Quelques larmes encore. Il allait crever

dans ce trou, comme son lapin avait crevé dans sa cage, comme Trask avait crevé

dans la sienne.

Trask.

Il jeta un long regard pensif

dans la cellule de Trask, vit les mouches tourner, atterrir, décoller. La

tronche de Trask, on aurait dit une vraie piste d'atterrissage à mouches. Finalement,

après bien des hésitations, Lloyd prit son pied de lit, s'approcha des barreaux.

En se mettant sur la pointe des pieds, il put tout juste toucher le cadavre du

rat, le rapprocher de sa cellule.

Quand il fut assez près, Lloyd se

mit à genoux et tira le rat vers lui. Il le prit par la queue, le regarda une

bonne minute se balancer devant ses yeux. Puis il le glissa sous son matelas, pour

que les mouches n'y touchent pas, un peu à l'écart de ce qui restait de ses

provisions de bouffe. Il regarda longtemps le rat avant de laisser le matelas

retomber sur lui, heureux de ne plus le voir.

– Au cas où, murmura Lloyd

Henreid dans le silence. Au cas où, c'est tout.

Puis il grimpa à l'autre

extrémité du lit, ramassa ses genoux sous son menton et attendit.

# 33

La pendule du

bureau du shérif marquait neuf heures moins vingt-deux lorsque les lumières s'éteignirent.

Nick Andros lisait un livre qu'il

avait été chercher chez le marchand de journaux – l'histoire d'une gouvernante

qui se croyait dans un manoir hanté. Il n'était pas encore arrivé à la moitié

du roman, mais il savait déjà que le fantôme était en réalité la femme du

châtelain, probablement enfermée dans le grenier et folle à lier.

Quand les lumières s'éteignirent,

Nick sentit son cœur bondir dans sa poitrine et une voix lui murmura quelque

chose au fond de sa tête, une voix sortie de ce lieu obscur où se tapissaient

les cauchemars qui maintenant le hantaient chaque fois qu'il s'endormait :

*Il vient te chercher… il est à la porte, il te guette dans la nuit… l'homme*

qui se cache… l'homme noir…

Il laissa tomber le livre sur le

bureau et sortit dans la rue. Il ne faisait pas encore complètement nuit mais

le soleil avait disparu sous l'horizon. Tous les lampadaires étaient éteints. De

même que les tubes au néon de la pharmacie qui étaient restés allumés jour et

nuit. Le léger bourdonnement que faisaient les boîtes de distribution perchées

au sommet des poteaux électriques s'était arrêté lui aussi ; Nick s'en

assura en posant la main sur un poteau. Il ne sentit rien que le bois. La

vibration, qui était sa manière à lui d'entendre un bruit, avait cessé.

Il y avait des bougies dans un

placard, au fond d'une boîte. Nick les avait vues. Mais cette idée ne le

rassura guère. Tourné vers l'ouest, il se mit à supplier silencieusement le

soleil de ne pas l'abandonner, de ne pas le laisser seul dans la noirceur de ce

cimetière.

Mais le soleil s'en était allé. À

neuf heures dix, les dernières lueurs disparurent dans le ciel. Nick rentra

dans le bureau et chercha à tâtons le placard où se trouvaient les bougies. Il

cherchait encore la boite quand la porte s'ouvrit brusquement derrière lui. Ray

Booth entra en titubant, le visage noirci et enflé, sa bague rouge scintillant

sur son doigt. Il était resté couché dans les bois, à la sortie de la ville, depuis

la nuit du 22 juin, une semaine plus tôt. Le matin du 24, il s'était senti

malade, et ce soir, la faim et la peur l'avait poussé à sortir de sa

cachette. Il

n'y avait plus personne en ville, à part ce sale muet qui l'avait mis dans le

pétrin. Il l'avait vu traverser la place, le pistolet du shérif à la ceinture, fier

comme un paon, comme s'il avait été le maitre de cette ville où Ray avait vécu

presque toute sa vie. Oui, il se prenait vraiment pour un caïd. Ray se doutait

bien qu'il allait mourir de cette saloperie qui avait emporté tous les autres. Mais

d'abord, il allait régler son compte à ce petit con qui se prenait pour un

autre.

Nick lui tournait le dos et il

ignorait qu'il n'était plus seul dans le bureau du shérif Baker quand deux

mains se refermèrent sur son cou. Il lâcha la boite qu'il venait de trouver et

les bougies roulèrent par terre. Il avait déjà presque perdu connaissance

lorsqu'il parvint à surmonter sa panique, convaincu cette fois que la créature noire

de ses rêves était sortie de son repaire, se trouvait là derrière lui, lui

serrait le cou avec ses griffes couvertes d'écailles.

Instinctivement, il essaya de

desserrer cette étreinte qui l'étouffait. Une haleine chaude lui frappait l'oreille

droite, un souffle qu'il pouvait sentir mais pas entendre. Un court instant, il

put reprendre sa respiration avant que les deux mains ne se referment comme un

étau.

Les deux hommes luttaient dans le

noir comme deux danseurs invisibles. Ray Booth sentait ses forces l'abandonner.

Des coups sourds résonnaient dans sa tête. S'il ne venait pas à bout du muet

tout de suite, il n'y arriverait jamais. Il rassembla ce qu'il lui restait d'énergie

et serra tant qu'il put le cou osseux de son adversaire.

Nick sentit le monde chavirer. La

douleur, aiguë tout à l'heure, était maintenant lointaine, presque agréable. Il

écrasa le pied de Booth avec son talon et le poussa en pesant de tout son poids.

Booth dut faire un pas en arrière. Il marcha sur une bougie. Elle roula sous

lui et il tomba à la renverse, entraînant Nick dans sa chute. Ses mains

lâchèrent prise.

Nick roula sur le côté. Tout

semblait flotter très loin, sauf cette douleur lancinante dans sa gorge. Il

sentait le goût du sang dans le fond de sa bouche.

La silhouette qui l'avait attaqué

essayait de se relever. Nick se souvint du revolver. Il était toujours là, mais

il était coincé dans son étui. Pris de panique, Nick tira de toutes ses forces.

Le coup partit tout seul et la balle traça un sillon le long de sa jambe avant

de s'incruster dans le plancher.

La silhouette tomba sur lui, comme

une masse.

Nick sentit ses poumons se vider,

puis deux énormes mains blanches foncèrent sur son visage, deux pouces s'écrasèrent

sur ses yeux. À la lumière de la lune, Nick vit un éclair rouge sur l'une des

mains et il cria silencieusement dans le noir : *Booth !* Il

essayait toujours de sortir son revolver. À peine s'il avait senti la brûlure

de la balle le long de sa cuisse.

L'un des pouces de Ray Booth se

planta dans l'œil droit de Nick. Une douleur fulgurante lui traversa la tête. D'un

coup, il parvint enfin à sortir le pistolet de son étui. Le pouce de Booth, calleux

et dur comme de la pierre, écrasait l'œil de Nick comme une meule.

Nick poussa un cri informe, une

sorte de râle rauque, et planta le revolver dans le ventre de Booth. Il appuya

sur la détente et le revolver fit un bruit assourdi, que Nick sentit comme un

violent recul ; le canon s'était pris dans la chemise de Booth. Nick vit

un éclair et, un instant plus tard, sentit une odeur de poudre, de toile

roussie. Ray Booth se raidit, puis s'effondra sur lui.

Pleurant de souffrance et de

terreur, Nick écarta le poids qui l'écrasait, rampa sous cette énorme masse

pour se dégager, une main sur son œil blessé. Il resta longtemps allongé par

terre, la gorge en feu. Une atroce douleur lui taraudait les tempes.

Il finit par trouver une bougie

par terre et il l'alluma avec le briquet qui se trouvait sur le bureau. À la

lumière tremblotante de la flamme, il vit Ray Booth à plat ventre sur le plancher,

comme une baleine échouée sur une plage. Le revolver avait fait un gros cercle

noir sur sa chemise. Il y avait du sang partout. L'ombre de Booth s'allongeait

jusqu'au mur dans la lumière incertaine de la bougie, une ombre énorme, informe.

Gémissant de douleur, Nick se

dirigea en titubant vers la petite salle de bains, la main toujours collée sur

l'œil, puis se regarda dans le miroir. Il vit du sang suinter entre ses doigts

et retira sa main. Il n'en était pas sûr, mais il croyait bien que le

sourd-muet était maintenant borgne. Nick revint dans le bureau et donna un coup

de pied au cadavre inerte de Ray Booth.

Tu m'as eu, dit-il au cadavre. D'abord

mes dents maintenant mon œil. Tu es content ? Tu m'aurais crevé les deux

yeux si tu avais pu. Pour me laisser comme ça, sourd, muet et aveugle dans le

monde des morts. Tu es content ?

Il donna un autre coup de pied à

Booth et eut envie de vomir quand il sentit sa chaussure s'enfoncer dans ce tas

de viande. Un peu plus tard, il s'assit sur le lit, la tête dans les mains. Dehors,

la nuit était noire. Dehors, les lumières du monde avaient toutes disparu.

# 34

Pendant

longtemps, pendant des jours (combien de jours ? qui aurait pu le savoir ?

certainement pas La Poubelle en tout cas), Donald Merwin Elbert connu sous le

nom de La Poubelle depuis l'époque confuse et lointaine où il usait ses fonds

de culotte sur les bancs de l'école avait erré dans les rues de Powtanville, Indiana,

fuyant ces voix qui résonnaient dans sa tête, esquivant des coups imaginaires, les

mains levées pour se protéger des pierres que lui lançaient ses fantômes.

*Hé, La Poubelle !*

*Hé, La Poubelle, tu m'entends !*

T'as encore fait du feu cette semaine ?

*Qu'est-ce qu'elle a dit, la*

vieille Semple, quand tu as brûlé son chèque de pension ?

*Hé, La Poubelle, tu veux pas*

acheter un peu d'essence ?

*Et des électrochocs, tu crois*

pas que ça te ferait du bien, La Poubelle ?

*La Poubelle…*

*… Hé, La Poubelle…*

Il savait parfois que ces voix n'étaient

pas réelles, mais parfois il hurlait pour les faire s'arrêter, comprenait alors

que la seule voix était la sienne qui lui revenait, renvoyée par les murs des

maisons, le mur du lave-auto où il travaillait autrefois où il était assis

maintenant, ce matin du 30 juin, dévorant un gros sandwich dégoulinant de confiture,

de tomate et moutarde. Pas de voix, sauf la sienne qui rebondissait sur les

murs des maisons hostiles. Car il n'y avait plus personne à Powtanville. Tout

le monde était parti… Tout le monde ? On lui avait toujours dit qu'il

était fou, et c'était bien une idée de fou que de penser qu'il n'y avait plus

personne dans sa ville, sauf lui. Mais il ne pouvait détourner les yeux des

réservoirs d'essence à l'horizon, énormes, blancs, ronds, comme des nuages bas.

Ils se dressaient entre Powtanville et la route qui menait à Gary, puis à

Chicago. Il savait ce qu'il avait envie de faire, et que ce n'était pas un rêve.

Ce n'était pas bien du tout mais ce n'était pas un rêve, et il n'allait pas pouvoir

s'en empêcher.

*Tu t'es brûlé les doigts, La*

Poubelle ?

*Hé, La Poubelle, tu sais pas*

qu'on fait pipi au lit quand on joue avec le feu ?

Il crut que quelque chose

arrivait sur lui en sifflant. Il poussa un petit cri et leva les deux mains

pour se protéger, le cou rentré dans les épaules, laissant son sandwich rouler

dans la poussière. Mais il n'y avait rien, il n'y avait personne. Derrière le

mur du lave-auto, il n'y avait que la route 130, celle de Gary, celle qui

passait d'abord devant les énormes réservoirs de la Cheery Oil Company. Il

ramassa son sandwich en pleurnichant, enleva de son mieux la terre qui couvrait

le pain blanc, et se remit à manger.

Était-ce un rêve ? Autrefois,

il avait eu un père. Le shérif l'avait abattu en pleine rue devant l'église

méthodiste. Depuis, il lui avait fallu vivre avec ce souvenir.

*Hé, La Poubelle, le shérif*

Greeley a flingué ton vieux comme un chien enragé, t'es au courant, enfoiré de

mes deux ?

Son père était allé boire au bar O'toole.

Une dispute. Wendell Elbert était armé et il avait tué le barman, puis il était

rentré chez lui. Il avait tué les deux frères aînés de La Poubelle, sa sœur

aussi – oh, Wendell Elbert était un drôle de type, très mauvais caractère, il y

avait longtemps que ça ne tournait pas très rond dans sa tête, tout le monde le

savait à Powtanville, et tout le monde disait aussi tel père tel fils – il

aurait tué la mère de La Poubelle si Sally Elbert ne s'était pas enfuie en

hurlant dans la nuit, son petit Donald (plus tard connu sous le nom de La

Poubelle) dans les bras. Il avait cinq ans. Debout en haut de l'escalier, Wendell

Elbert avait tiré sur eux, les balles sifflaient et ricochaient sur le bitume

de la route, et la dernière fois que Wendell avait tiré, le pistolet bon marché

qu'il avait acheté à un Nègre, dans un bar de Chicago, avait explosé entre ses

mains. Les éclats de métal lui avaient arraché presque toute la figure. Il

était descendu dans la rue, du sang plein les yeux, hurlant de douleur, brandissant

ce qui restait de son pauvre revolver, le canon bourgeonnant comme un

champignon, fendu comme un cigare de farces et attrapes. Au moment où il

arrivait devant l'église méthodiste, le shérif Greeley était arrivé à bord de l'unique

voiture de patrouille de Powtanville. Il lui avait donné l'ordre de ne plus

bouger et de lâcher son arme. Mais Wendell Elbert avait pointé son pistolet sur

le shérif, Greeley n'avait pas vu qu'il était hors d'usage, ou n'avait pas

voulu le voir. De toute façon, le résultat était bien le même. Il avait

descendu Wendell Elbert du premier coup.

*Hé, La Poubelle, t'as déjà foutu*

le feu à ta bite ?

Il se retourna pour voir qui lui

parlait – on aurait dit Carley Yates, ou un des gars qui traînaient avec lui du

temps qu'il était gosse. Sauf que Carley n'était plus un gosse, pas plus que La

Poubelle.

Peut-être qu'on allait finir par

l'appeler Don Elbert maintenant, au lieu de La Poubelle, comme Carley Yates s'appelait

Carley Yates, le concessionnaire Chrysler-Plymouth. Sauf que Carley Yates était

parti, que tout le monde était parti, et qu'il était peut-être trop tard pour

qu'on ne l'appelle plus La Poubelle.

Il n'était

plus assis contre le mur du lave-auto ; il était à près de deux kilomètres

au nord-ouest de la ville, il marchait sur la route 130, et la ville de

Powtanville s'étendait en contrebas comme un village miniature. Les réservoirs

n'étaient plus qu'à un kilomètre. Il avait une boîte à outils dans une main, un

bidon d'essence dans l'autre.

*Non, ce n'est pas bien, mais…*

Une fois

Wendell Elbert enterré, Sally Elbert avait trouvé un boulot au café du coin. Et

c'est alors que son dernier petit poussin, Donald Merwin Elbert avait commencé

à mettre le feu dans les poubelles des gens. Il était en douzième ou en onzième.

*Attention, les filles ! La*

Poubelle va venir vous brûler les jupes !

*Il est fou !*

Ce n'est que l'année suivante que

les grands avaient découvert qu'il foutait le feu partout. Le shérif était venu,

le bon vieux shérif Greeley, et c'était comme ça que l'homme qui avait abattu

son père devant l'église méthodiste avait fini par devenir son beau-père.

*Hé, Carley, une devinette :*

Comment est-ce que ton père peut tuer ton père ?

*Je sais pas. Dis-moi ?*

*Je sais pas moi non plus, mais*

suffit de demander à La Poubelle !

*Ouuuhahahahaha !*

Il arrivait

devant l'allée de gravier. Ses épaules lui faisaient mal à cause du poids de la

boîte à outils et du bidon. Sur la grille, une pancarte : CHEERY PETROLEUM

COMPANY. TOUS LES VISITEURS DOIVENT SE PRÉSENTER AU BUREAU ! MERCI !

Il y avait quelques voitures dans le parking, pas beaucoup. La plupart avaient leurs pneus à plat. La Poubelle remonta l'allée et se faufila derrière la grille restée entrouverte. Ses yeux, bleus et vides, étaient fixés sur l'escalier de fer qui montait en tournant autour du premier réservoir, jusqu'en haut. Une chaîne à laquelle pendait une autre pancarte barrait l'entrée de cet escalier. ENTRÉE INTERDITE ! STATION DE POMPAGE FERMÉE. Il enjamba la chaîne et commença à monter.

Ce n'était pas juste que sa mère se marie avec le shérif Greeley. En neuvième, il avait commencé à mettre le feu dans les boîtes aux lettres, c'était l'année où il avait brûlé le chèque de pension de la vieille M^me^ Semple, et il s'était encore fait pincer. Sally Elbert Greeley avait piqué une crise le jour où son nouveau mari lui avait parlé d'envoyer le garçon à l'asile de Terre-Haute. (*Tu dis qu'il est fou ! Comment tu veux qu'un p'tit gars* de dix ans soit fou ? Tu veux seulement te débarrasser de lui ! Tu t'es débarrassé de son père, et maintenant tu veux te débarrasser de lui !) Greeley n'avait eu d'autre choix que de porter plainte contre le petit. Mais on

ne peut pas envoyer un enfant de dix ans en maison de correction, à moins de

vouloir le voir sortir de là avec le cul en trompette, à moins de vouloir que

votre nouvelle femme divorce aussi sec.

Il montait, montait.

Ses semelles faisaient résonner les marches de fer. Les voix étaient restées en

bas et personne ne pouvait lui lancer de pierres à cette hauteur. Sur le parking,

les voitures ressemblaient à des jouets. Seul le vent lui parlait encore tout

bas à l'oreille, gémissant dans une prise d'air ; et puis, très loin, l'appel

d'un oiseau. Les arbres et les champs s'étendaient à perte de vue, dans toutes

les nuances de vert, légèrement bleutées par la brume du petit matin. Il

souriait maintenant, heureux, en montant l'escalier de fer, toujours plus haut.

Lorsqu'il arriva au sommet du

réservoir, une plate-forme circulaire, il crut toucher le ciel, comme si en

levant le bras il allait gratter avec ses ongles la craie bleue de tout ce ciel.

Il posa le bidon et la boîte à outils, puis regarda autour de lui. On pouvait

voir Gary, car les cheminées des usines ne fumaient plus et l'air était aussi

clair là-bas qu'ici. Chicago noyée dans un brouillard d'été, comme dans un rêve,

et un éclat de lumière très loin au nord, peut-être le lac Michigan, ou rien du

tout. L'air avait une odeur douce, dorée, qui lui fit penser à un petit

déjeuner paisible dans une cuisine inondée de soleil. Bientôt, tout allait s'embraser.

Avec sa boîte à outils, il se

dirigea vers le poste de pompage. Les machines n'avaient pas de secrets pour

lui ; il comprenait la mécanique comme certains idiots savants sont

capables de multiplier et de diviser mentalement des nombres de sept chiffres. Il

ne comprenait pas ce qu'il faisait ; il laissait ses yeux errer ici et là,

puis ses mains se mettaient à travailler, sûres de ce qu'elles allaient faire.

*Hé, La*

Poubelle, pourquoi t'as foutu le feu à l'église ? Pourquoi t'as pas foutu

le feu à l'école ?

En huitième, il avait mis le feu

dans le salon d'une maison abandonnée à Sedley, la petite ville voisine. La

maison avait brûlé de fond en comble. Son beau-père, le shérif Greeley, avait

dû le mettre au frais parce qu'une bande de mômes lui avait cassé la gueule et

que les grands voulaient s'y mettre eux aussi (*tu parles, s'il avait pas plu,*

cette espèce de cinglé aurait brûlé la moitié de la ville !). Greeley

avait dit à Sally qu'il fallait envoyer Donald à Terre-Haute, pour qu'on

lui

fasse passer des tests. Et Sally lui avait répondu qu'elle l'abandonnerait s'il

faisait ça à son petit, à son petit poussin, le seul qui lui restait, mais Greeley

avait tenu bon. Le juge avait signé les papiers, et La Poubelle n'avait pas

revu Powtanville pendant quelque temps, deux ans. Sa mère avait divorcé et, la

même année, le shérif n'avait pas été réélu. Greeley s'était retrouvé sur une

chaîne de montage, dans une usine de Gary. Sally venait voir La Poubelle toutes

les semaines. Elle pleurait chaque fois.

– Tu vas

voir, fils de pute ! murmura La Poubelle.

Puis il regarda furtivement

autour de lui, au cas où quelqu'un l'aurait entendu dire un gros mot. Mais il n'y

avait personne, naturellement, puisqu'il se trouvait au sommet du réservoir

numéro 1 de la Cheery Oil et que même s'il avait été sur le plancher des vaches,

il ne restait plus personne. Sauf les fantômes. Au-dessus de lui, de gros

nuages blancs dérivaient lentement.

Un énorme tuyau de plus de

soixante centimètres de diamètre sortait du poste de pompage. Il ne s'agissait

que d'un trop-plein, mais le réservoir était rempli d'essence sans plomb dont

une petite quantité avait fui, peut-être l'équivalent d'un demi-litre, dessinant

des traces brillantes dans la fine couche de poussière qui recouvrait le sommet

du réservoir. La Poubelle se releva, les yeux brillants, une grosse clé dans

une main, un marteau dans l'autre. Il laissa tomber ses outils qui firent

résonner la tôle.

Comme ça, il n'allait pas avoir

besoin du bidon d'essence qu'il avait apporté. Il prit le bidon, hurla « Larguez

les bombes ! » et le lança dans le vide. Il le regarda pirouetter

avec beaucoup d'intérêt. À un tiers de sa course, il heurta l'escalier, rebondit,

puis poursuivit sa chute jusqu'au sol en lâchant une gerbe d'essence couleur d'ambre

par le côté qui s'était crevé en frappant l'escalier de fer.

Il revint au trop-plein, regarda

les petites flaques brillantes d'essence. Il sortit une pochette d'allumettes, la

regarda, coupable et fasciné, rempli d'une douce excitation. Sur la pochette, une

annonce vantait les mérites des cours par correspondance de l'école La Salle de

Chicago. *Je suis debout sur une bombe*, pensa-t-il. Il fermait les yeux, tremblant

de peur, en pleine extase, repris par cette ancienne excitation glacée qui lui

engourdissait les doigts et les orteils.

*Hé, La Poubelle, putain de*

sinoque !

Il était sorti

de l'asile de Terre-Haute à treize ans. Ils avaient dit qu'il était guéri mais

ils n'en savaient foutrement rien. Ils avaient besoin de sa chambre pour y enfermer

un autre cinglé pendant quelques années. La Poubelle était rentré chez lui. Il

avait pris beaucoup de retard dans ses études et ne semblait vouloir ou pouvoir

le rattraper. On lui avait donné des électrochocs à Terre-Haute et, lorsqu'il

était revenu à Powtanville, il ne pouvait plus se souvenir de rien. Il

apprenait quelque chose, puis oubliait tout quelques minutes plus tard. Naturellement,

ses notes étaient épouvantables.

Pendant quelque temps, il n'alluma

pas d'incendies ; c'était déjà quelque chose. Tout était rentré dans l'ordre,

apparemment. Le shérif qui avait tué son père était parti ; il était

là-bas, à Gary, en train de monter des phares sur des Dodge. Sa mère

travaillait toujours au café de Powtanville. Tout allait bien. Bien sûr, il y

avait la CHEERY OIL, les réservoirs blancs qui se dressaient à l'horizon comme

d'énormes boîtes de conserve blanchies à la chaux, et derrière les

cheminées

des usines de Gary – Gary où travaillait le shérif, l'assassin de son père – comme

si Gary était déjà en flammes. Il se demandait souvent quel bruit feraient les

réservoirs de la Cherry Oil quand ils sauteraient. Trois explosions, assez

fortes pour vous crever les tympans, pour vous frire les yeux dans leurs

orbites ? Trois colonnes de feu (père, fils et saint-shérif tueur de père)

qui brûleraient jour et nuit pendant des mois ? Ou peut-être refuseraient-ils

de brûler ?

Il allait bientôt le savoir. La

douce brise d'été éteignit les deux premières allumettes. Il laissa tomber les

petites tiges noircies sur la tôle rivetée du réservoir. Sur sa droite, près du

garde-fou, il vit un insecte qui se débattait dans une flaque d'essence. Je

suis comme cette bestiole, se dit-il, et il se demanda quel était ce monde où

Dieu vous laissait tomber dans un sale merdier comme une bestiole dans une

flaque d'essence, et vous laissait là vous débattre pendant des heures, peut-être

pendant des jours… ou même, dans son cas, pendant des années. Un monde qui

méritait bien de brûler, voilà. Il était là, tête basse une troisième allumette

à la main, quand la brise tomba.

Lorsqu'il

était rentré, on l'avait d'abord appelé *sinoque, débile* et *La Torche*,

mais Carley Yates, qui avait maintenant trois années d'avance sur lui à l'école,

s'était souvenu des poubelles et c'était le surnom de Carley qui lui était

resté. À seize ans, il avait quitté l'école avec l'autorisation de sa mère (*Qu'est-ce*

que vous voulez ? Ils me l'ont bousillé à Terre-Haute. Je leur ferais un

procès si j'avais de l'argent. Des électrochocs, c'est comme ça qu'ils

appellent ça. Mais moi je dis que c'est une saloperie de chaise électrique, voilà

ce que c'est !) et il était allé travailler au lave-auto : frotte

les phares/ frotte le bas des portes/ soulève les essuie-glaces/ astique les

rétroviseurs *i>et vous voulez un lustrage avec ça, monsieur ? Pendant*

un petit bout de temps, la vie avait continué comme il était écrit qu'elle

devait le faire. Les gens lui gueulaient des trucs en passant en voiture, lui

demandaient ce que la vieille Semple (depuis quatre ans dans sa tombe) avait

dit lorsqu'il avait brûlé son chèque de pension, s'il avait pissé dans son lit

le jour où il avait foutu le feu à la maison de Sedley ; ils lui

gueulaient des trucs quand il passait devant l'épicerie ou le bar O'Toole ;

et ils gueulaient aussi : « Vlà La Poubelle ! Planquez vos

allumettes ! Écrasez vos mégots ! » Il n'entendait plus que

vaguement les voix, mais il ne pouvait ignorer les pierres qui sortaient en

sifflant d'une ruelle obscure, de l'autre côté de la rue. Une fois, on lui

avait lancé une canette de bière à moitié pleine d'une voiture en marche. La

canette s'était écrasée sur son front et il était tombé à genoux.

C'était la vie : les voix, parfois

les pierres, le lave-auto. Et, à l'heure du déjeuner il s'asseyait là où il

était assis tout à l'heure, avalait le sandwich aux tomates que sa mère lui

avait préparé, regardait les réservoirs de la Cheery Oil, se demandait comment

ça se passerait.

C'était la vie, jusqu'à ce qu'il

se retrouve un soir dans le vestibule de l'église méthodiste, un bidon de vingt

litres d'essence à la main en train de tout asperger autour de lui – particulièrement

les vieux recueils de cantiques entassés dans un coin – et il s'était arrêté. Et

il avait pensé : *C'est pas bien, c'est pas bien du tout, c'est STUPIDE,*

ils vont savoir que c'est toi, ils diraient que c'est toi même si c'était quelqu'un

d'autre, et ils vont t'enfermer ; il réfléchissait et l'odeur de l'essence

lui remplissait les narines tandis que des voix papillonnaient et

tourbillonnaient dans sa tête, comme des chauves-souris dans un

beffroi hanté. Puis

un sourire lui avait lentement éclairé le visage, et il avait remonté l'allée

centrale en courant, aspergeant d'essence toute l'église, depuis le vestibule

jusqu'à l'autel, comme un futur marié qui arrive en retard à son mariage, si

pressé qu'il commence à lâcher le chaud liquide qu'il aurait dû garder pour la

nuit de ses noces.

Puis il était revenu en courant

dans le vestibule avait sorti une seule allumette de bois de sa poche l'avait

frottée sur la fermeture Éclair de ses jeans l'avait lancée sur les recueils de

cantiques imbibés d'essence, en plein dans le mille, *flouf !* et le

lendemain il était en route pour la Maison de redressement de l'Indiana, tandis

que fumaient encore les décombres noircis de l'église méthodiste.

Et Carley Yates était là, debout

contre le lampadaire, en face du lave-auto, une Lucky Strike au coin de la bouche,

et Carley avait hurlé son adieu, son épitaphe : *Hé, La Poubelle, pourquoi*

t'as foutu le feu à l'église ? Pourquoi t'as pas foutu le feu à l'école ?

Il avait dix-sept ans quand on l'avait

envoyé dans la Maison de redressement. À dix-huit, ce fut la prison pour les

adultes. Combien de temps ? Qui aurait pu le savoir ? Certainement

pas

La Poubelle en tout cas. En prison, tout le monde s'en foutait bien qu'il ait

brûlé l'église méthodiste. D'autres types avaient fait bien pire. Assassinats. Viols.

Casser en deux la tête de vieilles dames dans des bibliothèques. Certains détenus

voulaient lui faire des trucs, d'autres voulaient qu'il leur fasse des trucs. Il

s'en foutait. C'était la nuit, quand on éteignait les lumières. Un homme, un

chauve, lui avait dit qu'il l'aimait – *Je t'aime, Donald* – c'était

sûrement mieux que de recevoir des pierres. Mais parfois, la nuit, il rêvait à

la CHEERY OIL. Et dans ses rêves, il y avait toujours cette explosion suivie de

deux autres BANG… BANG ! BANG ! D'énormes explosions creuses qui

montaient dans le ciel, modelaient la lumière du jour comme les coups de

marteau donnent sa forme à une feuille de cuivre. Et tout le monde en ville s'arrêterait

aussitôt, regarderait en direction du nord vers Gary, vers l'endroit où les

trois réservoirs se découpaient sur le ciel comme d'énormes boîtes de conserve

blanchies à la chaux. Carley Yates serait en train d'essayer de vendre une

Plymouth vieille de deux ans à un jeune couple avec un bébé, il s'arrêterait au

beau milieu de sa phrase regarderait là-bas. Les types qui traînaient devant le

bar O'Toole ou devant l'épicerie se précipiteraient dans la rue, laissant derrière eux leurs bières. Au café, sa mère se figerait devant la caisse enregistreuse. Le nouvel employé du lave-auto s'arrêterait de frotter les phares, l'éponge à la main, regarderait en direction du nord tandis que cet énorme bruit martèlerait le cuivre de la routine quotidienne : BAAAANG !

C'était son rêve.

Il avait fini par se gagner la confiance des gardiens et, quand cette drôle de maladie était arrivée, on l'avait envoyé à l'infirmerie. Pour donner un coup de main. Quelques jours plus tôt, il n'y avait plus eu de malades, car tous les malades étaient morts. Tout le monde était mort ou avait foutu le camp, sauf un jeune gardien, Jason Debbins, qui s'était assis au volant d'un camion de livraison et qui s'était tiré une balle dans la tête.

Où aller, si ce n'est chez lui ?

Il était donc rentré.

La brise caressa doucement sa joue, puis retomba.

Il frotta une autre allumette et la laissa tomber. Elle atterrit dans une petite flaque d'essence qui s'enflamma

aussitôt. Les flammes étaient bleues. Elles se propageaient délicatement, sorte

d'auréole dont le centre était l'allumette noircie. La Poubelle regarda un

moment, fasciné, puis courut vers l'escalier qui descendait en tournant autour

du réservoir. Avant de commencer à descendre, il jeta un coup d'œil derrière

lui. Le poste de pompage était entouré d'un halo de chaleur, d'un rideau de

tulle qui dansait comme un mirage. Les petites flammes bleues, qui ne faisaient

pas plus de cinq centimètres de haut avançaient vers les machines, vers le

trop-plein décrivant un demi-cercle qui allait s'élargissant. La bestiole ne se

débattait plus. Il ne restait plus d'elle qu'une carapace noircie.

*Je pourrais rester*.

Mais il n'en avait pas vraiment

envie. Il lui semblait confusément qu'il avait peut-être un but dans la vie à

présent, quelque chose de très grand, de grandiose. Il eut donc un peu peur et

commença à descendre l'escalier quatre à quatre. Ses semelles faisaient

résonner les marches, sa main courait sur la rampe rouillée.

Plus bas, encore plus bas, toujours

en cercle, et dans combien de temps les vapeurs d'essence qui flottaient à l'embouchure

du trop-plein prendraient-elles, combien de temps avant que la

chaleur n'enflamme

l'essence dans la gorge du tuyau, dans le ventre du réservoir.

Les cheveux rabattus par le vent

de sa course, une grimace de terreur plaquée sur le visage, il descendait. Il

était à mi-hauteur maintenant, passait devant les énormes lettres CH, des

lettres de cinq mètres de haut peintes en vert sur le fond blanc du réservoir. Plus

bas, encore plus bas, et s'il trébuchait, s'il manquait une marche, il s'écraserait

comme le bidon tout à l'heure, se casserait les os comme des branches mortes.

Le sol se rapprochait, le cercle

de gravier blanc qui entourait le réservoir, l'herbe verte au-delà du gravier. Dans

le parking, les voitures reprenaient leurs dimensions normales. Et pourtant, il

avait l'impression de flotter, de flotter dans un rêve, de ne jamais pouvoir

arriver jusqu'en bas, de toujours courir et courir, sans aller nulle part. Il

était à côté d'une bombe, et la mèche était allumée.

Puis il y eut une explosion, très

haut au-dessus de lui, comme un gros pétard. Un choc métallique, assourdi par

la distance, puis quelque chose qui passa à côté de lui en vrombissant. C'était

un morceau de trop-plein. Il le vit tomber avec une terreur presque délicieuse,

complètement noir, tordu par la chaleur en une nouvelle forme excitante et

bizarre.

Il posa la main sur la rampe et

sauta par-dessus. Un claquement sec dans le poignet, une douleur fulgurante

dans le bras, jusqu'au coude. Sept mètres plus bas, il atterrit sur le gravier.

À peine s'il sentit la brûlure de ses avant-bras écorchés. Il gémissait, grimaçait

de terreur, et la journée était belle.

La Poubelle se releva, regarda, derrière

lui, au-dessus de lui, et repartit à toute vitesse. Le réservoir était couronné

d'une chevelure blonde qui grandissait à une vitesse étonnante. Tout allait

sauter d'un instant à l'autre.

Il courait, sa main droite inerte

au bout de son poignet fracturé. Il sauta par-dessus le talus du parking et ses

pieds firent claquer l'asphalte. Il courait maintenant, traversait le parking, traînant

son ombre derrière lui, il courait tout droit sur la large allée de gravier, franchissait

comme une flèche la grille entrouverte, arrivait sur la route 130. Il la

traversa et se jeta dans le fossé. Il atterrit sur un lit de feuilles mortes et

de mousse humide, les bras autour de la tête, les poumons déchirés par des

coups de poignard.

Le réservoir sauta. Sans faire

BAAAANG ! mais KA-BOUM ! un bruit énorme, bref et guttural, si fort

qu'il sentit ses tympans se comprimer, ses yeux sortir de leurs orbites. Puis

une deuxième explosion, puis une troisième. Et La Poubelle se tordait sur les

feuilles mortes, hurlait silencieusement, le visage déformé par une affreuse

grimace. Il s'assit, les mains plaquées sur les oreilles, et tout à coup le

vent le frappa avec une telle force qu'il le renversa, comme s'il n'avait pas

pesé plus lourd qu'un bout de papier.

Derrière lui, les jeunes arbres

se couchèrent et leurs feuilles s'agitèrent frénétiquement, comme des

banderoles un jour de grand vent. Un ou deux cassèrent avec un petit bruit sec,

comme si quelqu'un tirait des pigeons d'argile. Des débris incandescents

commencèrent à tomber de l'autre côté de la route, certains sur la chaussée. Ils

frappaient l'asphalte avec un bruit sonore, tordus, noircis, comme le

trop-plein. Des rivets à moitié arrachés tenaient encore aux bouts de tôle.

KA-BOUUUUM !

La Poubelle se rassit et vit un

gigantesque arbre de feu derrière le parking. Une énorme colonne de fumée noire

montait tout droit à une hauteur étonnante avant que le vent ne la

fasse

chavirer. La lumière était si vive qu'il lui fallut presque fermer les yeux et

maintenant une haleine de four traversait la route, et il sentit sa peau se

contracter comme si elle devenait une enveloppe de métal. Ses yeux pleuraient

des torrents de larmes. Un autre morceau de métal incandescent, celui-ci de

plus de deux mètres, en forme de diamant, tomba du ciel, se planta dans le

fossé, à six mètres sur sa gauche, et les feuilles mortes s'embrasèrent

aussitôt sur leur lit de mousse humide.

KA-BOUUUUM-KA-BOUUUUM !

S'il restait là, il allait se

transformer en torche vivante. Il bondit sur ses pieds et se mit à courir le

long de la route dans la direction de Gary. Dans ses poumons brûlants, l'air

avait pris un goût de métal. Il se toucha les cheveux, croyant qu'ils s'étaient

enflammés. L'odeur douceâtre de l'essence flottait autour de lui, semblait l'envelopper.

Le vent chaud déchirait ses vêtements. Ses yeux noyés de larmes virent deux

routes devant lui, puis trois.

Un autre craquement déchira l'air

quand l'onde de choc fit imploser les bâtiments de la Cheery Oil Company. Des

poignards de verre sifflèrent dans l'espace. Une pluie de béton s'abattit

sur

la route. Un morceau d'acier, à peine plus gros qu'une pièce de monnaie, entailla

la manche de sa chemise et lui érafla la peau. Un autre morceau, assez gros

pour lui transformer la tête en gelée de groseilles, tomba juste à ses pieds, puis

rebondit, laissant un joli cratère derrière lui. Puis il sortit du déluge, les

tempes battantes, comme si son cerveau brûlait dans le grondement d'une

chaudière à mazout.

KA-BOUUUUM !

Un autre réservoir venait de

sauter. Devant lui, l'air sembla ne plus opposer de résistance et une grande

main chaude lui donna une violente poussée dans le dos, une main qui épousait

tous les contours de son corps, des pieds jusqu'à la tête ; elle le

poussait en avant, ses pieds touchaient à peine le sol, et maintenant son

visage grimaçait de terreur, comme si on l'avait attaché au plus grand

cerf-volant du monde, poussé dans le grand vent, et qu'il volait, volait, montait

dans le ciel jusqu'à ce que le vent tombe, le laisse tomber comme une pierre

jusqu'en bas.

Derrière lui, une parfaite

fusillade d'explosions, l'arsenal de Dieu emporté par les flammes purificatrices,

Satan à la conquête du ciel, son capitaine d'artillerie un sourire dément sur

les lèvres, les joues en sang, La Poubelle de son vrai nom, La Poubelle qui

jamais plus ne serait Donald Merwin Elbert.

Des visions fugitives autour de

lui : des voitures sorties de la route, la boîte aux lettres bleue de M. Strang,

un chat mort, les pattes en l'air, un fil électrique tombé dans un champ de maïs.

La main le poussait moins fort

maintenant. À nouveau, il sentait devant lui une résistance. La Poubelle se

risqua à jeter un coup d'œil en arrière et vit que la butte où se dressaient

les réservoirs d'essence n'était plus qu'une boule de feu. Tout brûlait. Même

la route semblait brûler derrière lui et les arbres s'embrasaient comme des torches.

Il courut encore cinq cents

mètres, puis ralentit, hors d'haleine, titubant. Un kilomètre plus loin il s'arrêta,

regarda derrière lui, sentit la bonne odeur du feu. Aucun pompier pour l'éteindre.

L'incendie allait continuer là où le vent le porterait. Il brûlerait des mois

peut-être. Powtanville serait rayée de la carte et les flammes marcheraient vers

le sud, détruisant maisons, villages, fermes, champs, prés et forêts. Peut-être

iraient-elles jusqu'à Terre-Haute, peut-être brûleraient-elles cet endroit où

on l'avait enfermé. Peut-être plus loin encore ! Et si…

Ses yeux se tournèrent à nouveau

vers le nord, vers Gary. Il voyait la ville, ses grandes cheminées qui ne

crachaient plus de fumée comme des morceaux de craie sur un tableau bleu ciel. Et

plus loin, Chicago. Combien de réservoirs d'essence ? Combien de

stations-service ? Combien de trains silencieux sur leur voie de garage

remplis de gaz, de liquides et d'engrais inflammables ? Combien de bidonvilles

aussi secs que du petit bois ? Combien de villes au-delà de Gary, au-delà

de Chicago ?

Le pays attendait l'incendie sous

le soleil d'été.

Radieux, La Poubelle reprit sa

marche. Sa peau était déjà aussi rouge que la carapace d'un homard. Il ne

sentait rien cependant, mais ses brûlures allaient l'empêcher de dormir cette

nuit-là, emporté dans une exaltation féroce. Il y aurait des incendies encore

plus grands, encore plus beaux. Ses yeux étincelaient d'une joie démente, les

yeux d'un homme qui vient de découvrir le grand axe de sa destinée et l'empoigne

à deux mains.

35

Je ne veux

plus rester à New York, dit Rita sans se retourner.

Elle était debout sur le petit balcon de son appartement. Le vent frais du matin faisait voler sa robe de nuit transparente.

– D'accord, on s'en va si tu veux, répondit Larry.

Assis à table, il terminait son œuf sur le plat.

Elle se retourna vers lui, le visage hagard. Elle semblait porter allégrement la cinquantaine le jour où il l'avait rencontrée dans le parc. Mais maintenant, on aurait dit qu'elle frisait presque les soixante-dix ans. Elle tenait une cigarette entre ses doigts et le bout se mit à trembler, envoyant de petits nuages de fumée, quand elle la porta à ses lèvres pour prendre une bouffée.

– Je suis sérieuse.

– Je sais, répondit-il en s'essuyant les lèvres. Je comprends. Il faut partir.

Les muscles du visage de la femme s'affaissèrent, dans une expression qui ressemblait à une sorte de soulagement.

Avec un dégoût presque (mais pas tout à fait) inconscient, Larry se dit qu'elle avait l'air encore plus vieille ainsi.

– Quand ?

– Pourquoi pas aujourd'hui ?

– Tu es gentil. Encore un peu de café ?

– Je vais me servir.

– Pas du tout. Tu restes assis. Je servais toujours une deuxième tasse à mon mari. Il y tenait. Même si je ne voyais rien d'autre que son crâne au petit déjeuner. Il était toujours caché derrière son *Wall Street Journal* ou un énorme bouquin très ennuyeux, dans le genre Böll Camus. Il lisait même *Milton* ! Avec toi c'est différent. Ce serait dommage de cacher ta jolie gueule derrière un journal.

Elle lui jeta un regard coquin avant d'entrer dans la cuisine.

Il lui sourit vaguement. Son esprit lui paraissait un peu forcé ce matin, comme du reste l'après-midi d'hier.

Il se souvenait de leur rencontre dans le parc, de sa conversation qui lui avait fait l'effet d'une insouciante pluie de diamants sur le feutre vert d'un billard. Mais depuis hier après-midi, elle lui avait davantage fait penser au brillant du zirconium, un faux presque parfait, mais un faux quand même.

– Et voilà !

Elle posa la tasse. Sa main tremblait toujours. Un peu de café chaud se répandit sur le bras de Larry. Il sursauta, sifflant intérieurement comme un chat en colère.

– Oh je suis désolée…

Ce n'était pas seulement de la consternation que Larry lisait sur son visage, mais plutôt quelque chose qui ressemblait très fort à de la terreur.

– Ça ne fait rien…

– Non, je suis… une vieille peau… incapable… de rester tranquille… maladroite… stupide…

Elle éclata en sanglots, poussant des croassements rauques, comme si elle venait d'assister à la mort atroce de sa meilleure amie.

Il se leva et la prit dans ses bras sans trop apprécier l'étreinte convulsive dont elle le gratifia en retour.

*Étreinte cosmique*, le nouveau disque de Larry Underwood, pensa-t-il. Oh merde ! Te revoilà encore, salopard. Tu ne changeras jamais.

– Je suis désolée, je ne sais pas ce qui m'arrive, je ne suis jamais comme ça, je suis désolée…

– Ce n'est rien, je t'assure.

Il la consolait, caressant distraitement ses cheveux poivre et sel qui auraient sûrement meilleure apparence (comme le reste d'ailleurs) lorsqu'elle aurait passé un bon bout de temps dans la salle de bains.

Il savait d'où venait en partie le problème, naturellement. À la fois personnel et impersonnel. Il l'avait senti lui aussi, mais pas si soudainement ni si profondément. Avec elle, c'était comme si un cristal intérieur s'était brisé au cours des vingt dernières heures.

Au niveau impersonnel, c'était probablement l'odeur. Elle entrait par la porte-fenêtre du balcon flottait dans la brise du matin qui tout à l'heure céderait la place à une chaleur humide et lourde, si cette journée devait ressembler aux trois ou quatre qui l'avaient précédée. Une odeur difficile à définir d'une façon à la fois exacte et pourtant moins pénible que la réalité crue. Une odeur d'oranges moisies ou de

poisson pourri, l'odeur qu'on sent parfois dans le métro quand les fenêtres sont ouvertes ; mais ce n'était pas tout à fait cela. C'était une odeur de cadavres en décomposition, de milliers de cadavres qui pourrissaient dans la chaleur, derrière des portes closes, voilà ce qu'il aurait fallu dire, mais il n'y tenait pas tellement.

Il y avait encore de l'électricité à Manhattan, mais sans doute pas pour bien longtemps. Presque tout le reste de New York en était déjà privé. La nuit dernière, il était resté sur le balcon tandis que Rita dormait, et il avait pu voir qu'il n'y avait pratiquement plus de lumières dans le Queens ni dans une partie de Brooklyn. Une vaste poche de noir s'étendait de la Cent-Dixième Rue jusqu'à la pointe de l'île de Manhattan.

En regardant de l'autre côté, on voyait encore des lumières à Union City et – peut-être – à Bayonne. Mais le reste du New Jersey était plongé dans le noir.

Et ce noir ne voulait pas dire simplement qu'il n'y avait plus de lumière. Il signifiait aussi que les climatiseurs ne fonctionnaient plus, les climatiseurs qui devenaient absolument indispensables dans cette jungle de béton dès le 15 juin. Il voulait dire que tous ceux qui étaient morts tranquillement dans leurs appartements étaient maintenant en train de pourrir dans de véritables fournaises et, chaque fois que cette idée lui traversait l'esprit, il revoyait cette chose qu'il avait vue dans les toilettes de Central Park. Il en avait rêvé. Et dans son rêve, cette chose noire à l'odeur douceâtre revenait à la vie, l'invitait à s'approcher.

À un niveau plus personnel, Larry supposait qu'elle était troublée par ce qu'ils avaient trouvé quand ils étaient revenus au parc, hier. En s'en allant, elle était pleine d'entrain, elle riait, bavardait de tout et de rien. C'est sur le chemin du retour qu'il avait commencé à voir qu'elle était vieille.

L'homme aux monstres était couché au milieu d'une allée dans une énorme flaque de sang. Ses lunettes étaient tombées à côté de lui, les deux verres cassés. Il tendait une main en avant, la gauche. Les monstres étaient finalement venus. Car on l'avait poignardé plusieurs fois. Horrifié, Larry avait pensé à une pelote d'épingles humaine.

Elle avait hurlé, hurlé et, quand elle s'était finalement apaisée, elle avait absolument voulu l'enterrer. Et c'est ce qu'ils avaient fait. Sur le chemin du retour, elle était devenue cette femme qu'il avait découverte ce matin.

– Ce n'est rien, dit-il. Une petite brûlure de rien du tout.

– Je vais te chercher de la pommade dans la salle de bains.

Elle voulut s'éloigner, mais il la prit par les épaules et la força à se rasseoir. Elle leva ses yeux cernés vers lui.

– Tu vas d'abord manger quelque chose, dit Larry. Œufs brouillés, pain grillé, café. Ensuite, on va aller chercher des cartes afin de voir quel est le meilleur chemin pour sortir de Manhattan. Il va falloir marcher, tu sais.

– Oui… il va falloir marcher.

Il se dirigea vers la cuisine, incapable de voir plus longtemps l'interrogation muette de ses yeux, et sortit les deux derniers œufs du réfrigérateur. Il les cassa dans un bol, jeta les coquilles dans la poubelle, prit le fouet.

– Et où veux-tu aller ?

demanda-t-il.

– Quoi ? Comment ?

Je n'ai pas…

– Dans quelle direction ?

reprit-il avec un brin d'impatience tandis qu'il versait un peu de lait dans les œufs. Au nord ? Du côté de la Nouvelle-Angleterre ? Au sud ?

Je ne vois vraiment pas où ça nous mènerait, par là. Nous pourrions aller…

Un sanglot étouffé. Il se retourna. Elle le regardait, les mains nouées sur les genoux, les yeux brillants.

Elle essayait de se maîtriser.

– Qu'est-ce qui se passe ?

Qu'est-ce qui ne va pas ?

– Je crois que je ne vais pas pouvoir manger, répondit-elle entre deux sanglots. Je sais que tu veux que…

Je vais essayer… mais l'odeur…

Il traversa le salon et fit glisser la porte-fenêtre dans ses rails d'acier inoxydable.

– Voilà, dit-il en cherchant à dissimuler sa contrariété. Ça va mieux ?

– Oh oui, beaucoup mieux. Je vais pouvoir manger maintenant.

Il retourna dans la cuisine et remua les œufs qui avaient commencé à prendre dans la poêle. Puis il sortit une râpe à fromage d'un tiroir, un morceau de gruyère, et fit un petit tas de fromage râpé dont il saupoudra les œufs. Il l'entendit bouger derrière lui. Un moment plus tard, la musique de Debussy remplissait l'appartement, trop aérienne, trop délicate au goût de Larry. Il n'aimait pas beaucoup la musique classique. Tant qu'à jouer du classique, autant donner toute la sauce : Beethoven ou Wagner. Mais pas cette guimauve.

Elle lui avait demandé ce qu'il faisait pour gagner sa vie, d'un ton détaché… du ton détaché, pensa-t-il avec une certaine hargne, de quelqu'un qui n'a jamais eu à gagner sa croûte. J'étais chanteur de rock, avait-il répondu, un peu étonné de ne pas avoir eu plus de mal à utiliser l'imparfait. J'ai chanté avec plusieurs groupes. J'ai fait un peu de studio. Elle avait hoché la tête et la conversation s'était arrêtée là. Il n'avait pas envie de lui parler de *Baby, tu peux l'aimer ton mec ?* – c'était du passé. Le fossé entre sa vie d'autrefois et celle qu'il vivait maintenant était si large qu'il avait encore du mal à bien comprendre. Dans cette vie d'autrefois, il avait pris la fuite, à cause d'un dealer de coke ; dans celle-ci, il pouvait enterrer un homme à Central Park et l'accepter (plus ou moins) comme une chose relativement naturelle.

Il fit glisser les œufs dans une assiette, prépara une tasse de café avec beaucoup de lait et de sucre, comme elle l'aimait, puis posa le tout sur la table. Elle était assise sur un coussin, devant la chaîne stéréo. Elle se tenait les coudes. Les effluves de Debussy dégoulinaient des deux enceintes comme du beurre fondu.

– À table !

Elle s'approcha de la table avec un pauvre sourire regarda les œufs comme un coureur de haies regarde les obstacles qui l'attendent et se mit à manger.

– C'est bon, dit-elle. Tu avais raison. Merci.

– Mais de rien du tout. Écoute, voilà ce que je propose. Nous descendons la Cinquième Avenue jusqu'à la Trente-Neuvième Rue et nous prenons à l'ouest. Nous traversons le tunnel Lincoln et nous arrivons au New Jersey. Nous pouvons prendre la 495 en direction du nord-ouest, vers Passaic et… les œufs sont bien ? Ils étaient encore à peu près frais ?

– Très bons, répondit-elle en souriant. Exactement ce qu'il me fallait. Continue, je t'écoute.

– De Passaic, nous partons en direction de l'ouest toujours à pinces, jusqu'à ce que les routes soient suffisamment dégagées pour qu'on puisse prendre une voiture. Ensuite, je crois qu'on pourrait filer au nord-est et remonter jusqu'en Nouvelle-Angleterre. Ça fait un détour, mais j'ai l'impression qu'on évitera beaucoup de problèmes. Et puis, on s'installe au bord de la mer, dans le Maine. Kittery, York, Wells Ongunquit, peut-être Scarborough ou Boothbay Harbor. Qu'est-ce que tu en penses ?

Il regardait par la fenêtre, imaginait l'itinéraire dans sa tête. Puis il se retourna et ce qu'il vit lui fit terriblement peur – comme si elle était devenue folle. Elle riait, mais son rire était un rictus de douleur et d'horreur. De la sueur perlait sur son visage en grosses gouttes rondes.

– Rita ? Mon Dieu !

Rita, qu'est-ce que…

Elle se leva brusquement, renversa sa chaise traversa le salon. Son pied se prit dans le coussin qu'elle avait laissé par terre. Elle faillit tomber.

– Rita ?

Elle était dans la salle de bains et il pouvait entendre son petit déjeuner remonter dans sa tuyauterie intérieure. Exaspéré, il donna un coup sur la table, puis se leva pour aller l'aider.

Putain de Dieu, il détestait les gens qui dégueulent. Ça lui donnait envie de vomir lui aussi. Et quand il perçut cette odeur de gruyère plus tout à fait frais dans la salle de bains, il sentit son estomac chavirer. Rita était assise en tailleur sur le carrelage bleu pervenche, la tête au-dessus de la cuvette des w.-c.

Elle s'essuya la bouche avec du papier hygiénique, puis le regarda d'un air suppliant, blanche comme un linge.

– Je suis désolée, je n'aurais pas dû manger, Larry. Je suis vraiment désolée.

– Mais pourquoi manger, quand tu sais que tu vas vomir ?

– Parce que tu voulais que je mange et je ne voulais pas te fâcher. Mais maintenant, tu es fâché. Tu es fâché contre moi.

Il repensa à la nuit dernière. Elle s'était précipitée sur lui avec une telle frénésie que, pour la première fois, il avait pensé à son âge, avec un peu de dégoût. Ensuite, il avait eu l'impression de se trouver pris dans une machine de musculation. Il avait éjaculé très vite, presque

pour se protéger. Longtemps plus tard, elle était retombée sur l'oreiller, pantelante, inassouvie. Plus tard, alors qu'il dormait presque, elle s'était approchée tout près de lui. Il avait senti à nouveau l'odeur de son parfum, un parfum certainement plus coûteux que celui que mettait sa mère lorsqu'ils allaient au cinéma. Et elle avait murmuré quelque chose qui l'avait fait se réveiller en sursaut qui l'avait empêché de dormir pendant deux bonnes heures : Tu ne vas pas me laisser ? Tu ne vas pas me laisser toute seule ?

Jusque-là, elle avait été formidable au lit, du tonnerre même. Elle l'avait ramené chez elle après le déjeuner qu'ils avaient pris ensemble, le jour de leur rencontre, et ce qui devait arriver était arrivé tout naturellement. Il se souvenait d'avoir eu un instant de dégoût lorsqu'il avait vu ses seins flétris, sillonnés de veines bleues (elles lui avaient fait penser aux varices de sa mère) mais il avait tout oublié quand elle avait levé les jambes et que ses cuisses s'étaient collées contre ses hanches avec une force étonnante.

*Doucement*, avait-elle dit en riant. *Les premiers seront les derniers*.

Il était sur le point d'en venir à ses fins lorsqu'elle l'avait écarté pour prendre une cigarette.

*Mais qu'est-ce que tu fabriques ?*

avait-il demandé sidéré, tandis que ce bon vieux Popol, indigné, battait la mesure, manifestement sur le point de s'étrangler.

Elle avait souri.

*Tu n'es pas manchot, non ?*

Moi non plus.

Et c'est ce qu'ils avaient fait en fumant une cigarette. Elle avait parlé de tout et de rien – puis le rouge était monté à ses joues et, au bout d'un moment, sa respiration s'était faite plus courte, ce qu'elle était en train de dire s'était envolé, oublié.

*Maintenant*, avait-elle dit alors en écrasant sa cigarette et la sienne dans le cendrier. *On va voir si tu sais terminer ton travail. Si tu ne sais pas, tu auras de mes nouvelles.*

Il avait terminé son travail, à leur satisfaction mutuelle, et ils s'étaient endormis. Quand il s'était réveillé, vers quatre heures, il l'avait regardée, endormie à côté de lui, et s'était dit que l'expérience n'était finalement pas du tout désagréable. Il baisait à couilles rabattues depuis une dizaine d'années, mais ça, c'était autre chose. Autre chose de bien mieux, un peu décadent sur les bords.

*Elle a dû se taper des tas de mecs*.

L'idée l'avait excité et il l'avait réveillée.

Ils avaient continué ainsi jusqu'à ce qu'ils tombent sur l'homme aux monstres, hier. Il y avait bien eu d'autres petites choses auparavant, des choses qui l'avaient dérangé, mais il n'avait pas trop voulu y penser. Quand on se défonce comme ça, si ça ne vous rend qu'un peu cinglé, ce n'est pas vraiment un problème.

Deux jours plus tôt, en pleine nuit, il s'était réveillé vers deux heures et l'avait entendue remplir un verre d'eau dans la salle de bains. Sans doute un somnifère. Elle avait de ces grosses gélules rouge et jaune qu'on appelait des « frelons » sur la côte ouest. De vrais bazookas, ces machins-là. Il s'était dit qu'elle en prenait sans doute depuis longtemps, bien avant la super-grippe.

Et puis, il y avait cette manière qu'elle avait de le suivre partout dans l'appartement, de rester plantée à la porte de la salle de bains, de lui parler quand il prenait sa douche, quand il faisait ses besoins. Il n'aimait pas trop qu'on l'observe dans cette position, mais il s'était dit que ce n'était peut-être pas le cas de tout le monde. Question d'éducation sans doute. Il faudrait qu'il lui en dise deux mots… un jour.

Mais maintenant…

Il n'allait quand même pas devoir la porter sur son dos ? Putain de Dieu, non, pas ça. Elle semblait plus forte que ça, au moins au début. Une des raisons pour lesquelles elle l'avait attiré si fortement ce jour-là, dans le parc… la principale raison en fait. *On ne se méfie jamais assez des apparences,* pensa-t-il. Et merde ! Comment allait-il s'occuper d'elle, s'il n'arrivait même pas à s'occuper de lui ? On l'avait bien vu quand il avait sorti son disque. Wayne Stukey ne le lui avait pas envoyé dire.

– Non, lui dit-il, je ne suis pas fâché. C'est simplement… tu sais, j'ai pas d'ordre à te donner. Si tu veux pas manger, tu le dis.

– Je te l'ai dit… je t'ai dit que j'avais l'impression…

– Putain de bordel ! Tu vas la… aboya-t-il, furieux tout à coup.

Elle pencha la tête, regarda ses mains, et il comprit qu'elle essayait de ne pas pleurer pour ne pas le fâcher. Sa colère monta d'un cran et il faillit lui crier : *Je ne suis pas ton père, ni ton gros con de mari ! Je ne vais pas m'occuper de toi ! Tu as trente ans de plus que moi nom de Dieu !* Puis il sentit grandir ce mépris si familier qu'il ressentait pour lui-même, se demanda ce qui pouvait bien ne pas tourner rond dans sa tête.

– Je regrette. Je suis un salaud.

– Non, tu n'es pas un salaud, Larry, dit-elle en ravalant ses larmes. C'est seulement que… j'ai l'impression que je commence à craquer… Hier, ce pauvre homme dans le parc… Je me suis dit : personne ne va jamais attraper ceux qui lui ont fait ça, ils n'iront jamais en prison. Ils continueront, encore, et encore, et encore. Comme des animaux dans la jungle. J'ai compris que tout était bien réel. Tu comprends, Larry ? Tu vois ce que je veux dire ?

Elle leva vers lui des yeux remplis de larmes.

– Oui.

Mais elle l'agaçait quand même, et pas qu'un peu. Peut-être commençait-il même à la mépriser. Évidemment que la situation était bien réelle. Et ils étaient en plein dedans, ils l'avaient vue grandir, dégénérer partout autour d'eux. Sa mère était morte ; il l'avait vue mourir, et cette vieille peau était en train de lui dire que ça lui faisait mal, plus qu'à lui ? Lui avait perdu sa mère ; elle, le type qui la baladait en Mercedes. Et elle prétendait avoir plus de chagrin que lui ? Du vent tout ça, rien que du vent.

– Essaye de ne pas te fâcher, dit-elle. Je vais faire de mon mieux.

*J'espère. J'espère bien.*

– Ça ira, dit-il en l'aidant à se relever. Allez, viens. On a du pain sur la planche. Tu crois que ça ira ?

– Oui, répondit-elle avec la même expression que tout à l'heure devant les œufs brouillés.

– Tu te sentiras mieux quand on ne sera plus à New York.

– Tu crois ?

– Oui, j'en suis sûr.

Manhattan

Sporting Goods, le meilleur magasin d'articles de sport de New York, était fermé. Mais Larry fit un trou dans la vitrine avec un grand tuyau de fer qu'il trouva par terre. L'alarme se mit à beugler bêtement dans la rue déserte. Il prit un grand sac à dos pour lui, un plus petit pour Rita qui avait fourré quelques vêtements de rechange – pas beaucoup – et des brosses à dents dans un sac de voyage Pan-Am découvert au fond d'un placard. Larry avait trouvé légèrement absurde l'idée des brosses à dents. Rita s'était habillée pour la marche très élégante comme toujours dans son pantalon de soie blanche. Larry portait des jeans et une chemise blanche dont il avait retroussé les manches.

Ils remplirent les sacs de produits déshydratés, rien d'autre. Inutile de trop se charger, avait dit Larry, on trouvera tout ce qu'il faut en route. Elle acquiesça distraitement et son manque d'intérêt l'agaça une fois de plus.

Après un moment de réflexion, il prit encore un fusil 30-30 et deux cents cartouches. C'était un magnifique fusil. Le prix était indiqué sur l'étiquette qu'il laissa tomber négligemment par terre : quatre cent cinquante dollars.

– Tu crois vraiment qu'on a besoin de ça ? demanda-t-elle inquiète.

Elle avait toujours son 32 dans son sac.

– Je crois que oui.

Il n'avait pas oublié la triste fin de l'homme aux monstres.

– Oh…, fit-elle avec une toute petite voix.

Et il devina à ses yeux qu'elle pensait à la même chose que lui.

– Ton sac n'est pas trop lourd ?

– Oh non. Pas du tout.

– Tu vas voir qu'il pèsera plus lourd tout à l'heure. Si tu te sens fatiguée, je le prendrai un peu.

– Ça ira, répondit-elle avec un sourire.

Ils sortirent sur le trottoir et elle regarda des deux côtés de la rue.

– On s'en va.

– Oui.

– Je suis contente. J'ai l'impression…

comme quand j'étais une petite fille et que mon père disait : « On va aller se promener aujourd'hui. » Tu te souviens ?

Larry lui rendit son sourire. Lui aussi se souvenait de ces soirs quand sa mère lui disait : « Le western que tu voulais voir passe au coin de la rue. Avec Clint Eastwood. Qu'est-ce que t'en dis, Larry ? »

– Oui, je me souviens.

Son sac à dos la gênait un peu. Elle le redressa d'un petit coup d'épaule.

– On part en voyage. Le début d'une aventure…

Elle avait parlé si bas que Larry crut ne pas avoir entendu.

– Le début d'une aventure…

– Moins nous aurons d'aventures, mieux ça vaudra, répondit Larry, mais il avait compris ce qu'elle voulait dire.

Elle regardait toujours autour d'elle.

Un étroit canyon s'ouvrait devant eux, entre le béton des gratte-ciel, les grandes baies vitrées éblouissantes de soleil, un canyon où les voitures s'alignaient les unes derrière les autres sur des kilomètres et des kilomètres. Comme si tous les New-Yorkais avaient décidé de se garer en même temps en pleine rue.

– J'ai été aux Bermudes, en Angleterre, en Jamaïque, à Montréal, à Saigon et à Moscou. Mais je n'ai jamais fait un vrai voyage depuis le temps que j'étais une petite fille, quand mon père nous emmenait au zoo, ma sœur et moi. On y va, Larry.

Ce fut une

marche que Larry Underwood n'allait jamais plus oublier. Elle n'avait pas eu tort de parler tout à l'heure d'une aventure. Car New York avait tellement changé, New York était à tel point disloqué qu'il était impossible de ne pas se croire dans un monde imaginaire, dans un monde halluciné. Un homme était pendu à un lampadaire, au coin de la Cinquième Avenue et de la Quarante-Quatrième Rue, dans un quartier autrefois très animé. Une pancarte était suspendue à son cou, avec ce seul mot : VOLEUR. Une chatte était couchée sur le couvercle d'une boîte à ordures (sur les côtés de la boîte, des affiches annonçaient une comédie musicale sur Broadway) ; elle allaitait ses chatons et se prélassait tranquillement au soleil. Un jeune homme, large sourire aux lèvres, une valise à la main, les rattrapa et dit à Larry qu'il était prêt à lui donner un million de dollars s'il lui laissait la femme un quart d'heure pour s'amuser un peu. Le million était sans doute dans la valise. Larry portait son fusil en bandoulière. Il l'empoigna et répondit au type d'aller se faire voir ailleurs avec son million.

– Mais oui, mon vieux, mais oui. Te fâche pas, surtout pas. Y a pas de mal à essayer, non ? Bonne journée quand même.

Peu de temps après, ils arrivaient à l'angle de la Cinquième Avenue et de la Trente-Neuvième Rue. Il était près de midi et Larry proposa à Rita de manger quelque chose. Il y avait une charcuterie au coin de la rue, mais lorsqu'il ouvrit la porte, l'odeur de la viande pourrie fit reculer Rita.

– Je ferais mieux de ne pas entrer si je veux garder un peu d'appétit, dit-elle pour s'excuser.

Larry pensait bien pouvoir trouver quelque chose de mangeable à l'intérieur – un saucisson sec par exemple – mais après cette rencontre de tout à l'heure à quelques pas seulement, il ne tenait pas du tout à la laisser seule un instant. Ils décidèrent donc d'aller s'asseoir un peu plus loin pour manger des fruits secs et du bacon déshydraté. Ils terminèrent avec des crackers et de la crème de gruyère.

– Cette fois, j'avais vraiment faim, dit-elle fièrement en lui tendant le thermos de café glacé.

Il sourit. Il se sentait mieux. Le simple fait de bouger lui avait fait du bien. Il lui avait affirmé qu'elle se sentirait mieux dès qu'ils auraient quitté New York, histoire de dire quelque chose. Mais il commençait à croire qu'il ne s'était pas trompé. Rester à New York,

c'était comme rester dans une tombe où les morts ne seraient pas encore tout à fait tranquilles. Plus vite ils sortiraient d'ici, mieux ça vaudrait. Et peut-être redeviendrait-elle cette femme qu'il avait connue le premier jour, dans le parc. Ils prendraient des routes secondaires, arriveraient sur une plage du Maine, s'installeraient dans la villa d'un de ces gros cochons. Au nord pendant quelque temps, et puis direction le sud en septembre ou en octobre. Le Maine en été, la Floride en hiver. Pas trop mal comme idée. Perdu dans ses réflexions, il ne la vit pas grimacer de douleur quand il se releva en calant sur son épaule le fusil qu'il avait tant voulu emporter.

Ils avançaient maintenant en direction de l'ouest, leurs ombres derrière eux – d'abord ramassées comme des crapauds, puis de plus en plus longues à mesure que l'après-midi avançait. Les rues étaient silencieuses, fleuves gelés d'autos de toutes les couleurs où dominait cependant le jaune citron des taxis. Un grand nombre de ces voitures étaient devenues des corbillards, le conducteur en putréfaction toujours derrière son volant, les passagers affalés sur les banquettes comme si, épuisés d'attendre dans cet embouteillage, ils s'étaient endormis. Larry se dit que ce serait peut-être une bonne idée de prendre deux motos lorsqu'ils sortiraient de la ville. Elles leur donneraient plus de mobilité et leur permettraient d'éviter les véhicules immobilisés qui devaient encombrer toutes les routes.

Mais savait-elle faire de la moto ?

À voir comment les choses tournaient, sans doute pas. La vie avec Rita était parfois une vraie corvée. Enfin, s'il le fallait, elle pourrait toujours s'asseoir derrière lui.

Au coin de la Trente-Neuvième Rue et de la Septième Avenue, ils aperçurent un jeune homme torse nu dans un short qui avait été autrefois un jeans, couché sur le toit d'un taxi.

– Il est mort ? demanda Rita.

Au son de sa voix, le jeune homme s'assit, regarda autour de lui, les vit et leur fit bonjour. Ils lui rendirent son salut. Puis le jeune homme se recoucha tout tranquillement sur le toit du taxi.

Il était un peu plus de deux heures lorsqu'ils traversèrent la Onzième Avenue. Larry entendit derrière lui un cri de douleur étouffé et c'est alors qu'il se rendit compte que Rita n'était plus à côté de lui.

Elle s'était agenouillée et se tenait le pied. Avec quelque chose qui ressemblait à de l'horreur, Larry remarqua pour la première fois qu'elle portait des sandales très chic, elles avaient sans doute coûté dans les quatre-vingts dollars, parfaites pour faire du lèche-vitrine sur

la Cinquième Avenue, mais pas pour une longue marche comme celle qu'ils avaient entreprise…

La lanière lui avait entaillé la peau; du sang perlait sur ses chevilles.

– Larry, je suis d…

Brutalement, il la remit debout.

– Tu peux me dire où tu as la tête ? lui cria-t-il en plein visage.

Aussitôt, il eut honte de la voir se recroqueviller devant lui, mais il en éprouva aussi une sorte de plaisir malsain.

– Tu pensais prendre un taxi pour rentrer chez toi si tu avais mal aux pieds ?

– Je n'ai pas pensé…

– C'est pas vrai ! dit-il en se passant la main dans les cheveux. Non, tu n'y as pas pensé. Tu saignes, Rita.

Il y a longtemps que ça te fait mal ?

Elle lui répondit d'une voix si basse et si rauque qu'il eut du mal à la comprendre, même dans ce silence surnaturel.

– Depuis… depuis la Quarante-Neuvième Rue, à peu près.

– *Tu as mal aux pieds depuis plus de deux kilomètres, et tu ne disais rien ?*

– Je pensais… Je croyais… Je pensais que ça s'en irait… Je ne voulais pas… Nous avancions bien… J'ai cru…

– Tu n'as rien cru du tout. Et maintenant, qu'est-ce qu'on va faire avec toi ? Avec tes putains de pieds, on dirait que tu t'es fait crucifier.

– Ne me gronde pas, Larry, dit-elle en se mettant à sangloter. S'il te plaît… Ne dis pas de gros mots. Ça me fait mal… Ne me gronde pas !

Une rage démente s'était emparée de lui et, plus tard, il allait être incapable de comprendre pourquoi la vue de ces pieds ensanglantés avait pu faire sauter tous les plombs dans sa tête. Pour le moment, il s'en foutait. Il la regarda bien en face et se mit à hurler : – *Connasse ! Connasse !*

Connasse !

Les mots résonnaient dans la rue déserte, indistincts, inutiles.

Elle se cacha le visage dans ses mains, se pencha en avant et

commença à pleurer à chaudes larmes. Ce qui le mit encore plus en colère. Sans doute à cause de ce qu'elle refusait de voir : qu'elle n'était bonne qu'à se cacher la figure dans les mains, à le laisser tout faire pour elle, pourquoi pas, il y avait toujours eu quelqu'un pour s'occuper de notre chère héroïne, la petite Rita. Quelqu'un pour conduire la voiture, pour faire les courses, pour laver la cuvette des chiottes, pour remplir les déclarations d'impôts. Alors, on met un peu de cette guimauve de Debussy, on se colle les mains aux ongles bien vernis sur les yeux, et on laisse Larry s'occuper de tout. Occupe-toi de moi, Larry. Quand j'ai vu ce qui était arrivé à l'homme aux monstres, j'ai décidé que je ne voulais plus rien voir autour de moi. C'est quand même trop sordide pour quelqu'un de mon milieu, de mon éducation.

Il lui écarta les mains. Elle se recula, essaya de les remettre sur ses yeux.

– Regarde-moi.

Elle secouait la tête.

– Bordel de merde, regarde-moi, Rita.

Elle finit par le regarder avec des yeux étranges inquiets, comme si elle s'attendait à ce qu'il lui donne des coups de poing. À vrai dire, elle n'était pas si loin de la vérité.

– Je vais t'expliquer, maintenant, parce que apparemment tu ne comprends rien à rien. Il va encore falloir faire quarante ou cinquante kilomètres à pied. Si tes blessures s'infectent, tu risques d'attraper une sacrée cochonnerie, tu risques de crever. Alors, magne-toi le cul et essaye de m'aider un peu.

Il la tenait par les bras et il vit que ses pouces s'étaient enfoncés dans la chair. Sa colère disparut tout à coup lorsqu'il vit les marques rouges. Il fit un pas en arrière, hésitant, sûr maintenant qu'il y avait été trop fort. Encore du Larry Underwood tout craché. S'il était si malin, pourquoi n'avait-il pas vu ce qu'elle prenait comme chaussures avant de partir ?

*Parce que c'est son problème*, lui répondit une petite voix, pas trop sûre d'elle.

Non, ce n'était pas vrai. C'était son problème à *lui*. Parce qu'elle ne savait pas. S'il l'emmenait (et il avait compris aujourd'hui seulement que la vie aurait été plus facile autrement), il fallait bien qu'il s'occupe d'elle.

*Mon cul, pas question*, dit la petite voix désagréable.

Et sa mère : *Tu es un profiteur, Larry*.

Et l'hygiéniste buccale de Fordham qui gueulait du haut de sa

fenêtre : *Je croyais que t'étais un type bien ! Mais t'es rien qu'un salaud !*

*Il y a quelque chose qui ne tourne pas rond avec toi, Larry. Tu es un profiteur.*

*C'est pas vrai ! C'est complètement faux !*

– Rita, je regrette.

Elle s'assit sur le trottoir, dans son corsage échancré et son pantalon de soie, les cheveux gris, des cheveux de vieille femme. Elle penchait la tête, tenait son pied blessé. Elle ne le regardait plus.

– Je regrette, reprit-il. Je…

Écoute, j'ai eu tort de te dire ça.

Il n'en croyait pas un mot, mais tant pis. Quand on s'excuse, les choses s'arrangent. C'est comme ça.

– Continue tout seul, Larry.

Je vais te retarder.

– J'ai dit que j'étais désolé, répondit-il d'un ton irrité. On va te trouver des chaussures et des chaussettes blanches. On va…

– Non, continue tout seul.

– Rita, je suis désolé…

– Si tu le répètes encore une fois, je me mets à hurler. Tu es un salaud, et je n'accepte pas tes excuses.

Va-t'en maintenant.

– J'ai dit que j'étais…

Elle renversa la tête en arrière et poussa un long hurlement. Il recula, regarda autour de lui, au cas où quelqu'un l'aurait entendu, au cas où un policier arriverait au pas de course pour voir quelle horreur ce jeune type était en train de faire à cette vieille dame assise sur le trottoir, ses sandales à la main. Les habitudes ont la vie dure, pensa-t-il distraitement, c'est quand même rigolo.

Elle cessa de hurler et le regarda. Puis elle fit un geste de la main, comme pour chasser une mouche.

– Tu ferais mieux de t'arrêter, dit-il, ou je vais vraiment te laisser tomber.

Elle le regardait toujours. Il ne put supporter son regard, la déttesta de le contraindre à détourner les yeux.

– D'accord, amuse-toi bien. Fais-toi violer, fais-toi assassiner, je m'en tamponne.

Il reprit son fusil et repartit, vers la rampe encombrée de voitures qui descendait dans la gueule du tunnel. En bas de la rampe, il vit qu'il y avait eu un formidable accident ; le chauffeur d'un gros camion de déménagement avait voulu foncer dans le tas pour s'ouvrir un passage. Tout autour du camion, des voitures s'étaient renversées comme des quilles. Une Pinto complètement calcinée était coincée sous le camion. Le chauffeur du poids lourd était à moitié sorti par la fenêtre de la portière, tête en bas, les bras dans le vide. Une gerbe de sang coagulé et de vomi s'étalait au-dessous de lui, sur la portière. Larry se retourna, sûr qu'il la verrait s'approcher, ou debout là-bas, le regard lourd de reproches. Mais Rita n'était plus là.

– Va te faire foutre ! Je me suis pourtant excusé.

Un instant, il ne put continuer ; il se sentait transpercé par des centaines d'yeux en colère, les yeux de tous ces morts qui le regardaient. Une chanson de Dylan lui passa par la tête : I waited for you inside the frozen traffic… *When you knew I had some other place to be… but where you tonight, sweet Marie ?*

Devant lui, les quatre voies de circulation s'enfonçaient dans le gouffre noir du tunnel et il vit avec horreur que l'éclairage ne fonctionnait plus. Il allait devoir s'enfoncer seul dans ce cimetière de voiture : *Ils allaient le laisser avancer jusqu'au milieu du tunnel, puis ils se mettraient tous à bouger… à revivre… il allait entendre les portières s'ouvrir, se refermer en claquant sourdement… il allait entendre des pas trainants dans le noir…*

Sa peau était moite. Au-dessus de lui, un oiseau lança un cri déchirant. Il sursauta. Ne sois pas idiot. Tu n'as qu'à rester sur la passerelle des piétons, et dans quelques minutes tu seras…

… *Étranglé par les morts vivants.*

Il se passa la langue sur les lèvres et essaya de rire. Mais il ne parvint qu'à pousser un petit ricanement. Il fit cinq pas et s'arrêta encore. Sur sa gauche se trouvait une Cadillac Eldorado. Une femme le regardait avec un visage de sorcière noirci par la fumée.

Son nez s'écrasait contre la vitre, maculée de sang et de morve. Lhomme qui conduisait la Cadillac s'était effondré sur le volant, comme s'il cherchait quelque chose par terre. Toutes les vitres de la Cadillac étaient remontées ; il devait faire chaud comme dans une serre là-dedans. S'il ouvrait la portière, la femme s'écraserait par terre et s'éventrerait sur la chaussée comme un sac de melons pourris. Une odeur chaude et humide de putréfaction.

L'odeur qui l'attendait dans le tunnel.

Tout à coup, Larry fit demi-tour et repartit au petit trot. Une légère brise glaçait la sueur qui perlait sur son front.

– Rita ! Rita, écoute !

Je veux…

Les mots s'éteignirent quand il arriva en haut de la rampe. Rita n'était toujours pas là. La Trente-Neuvième Rue se perdait dans le lointain. Il traversa, se faufilant entre pare-chocs et capots presque assez chauds pour lui brûler la peau. Mais l'autre trottoir était vide lui aussi.

Il mit ses mains en porte-voix : – Rita ! *Rita !*

Mais seul l'écho lui répondit : – *Rita… ita… ita… ita…*

À quatre

heures, de gros nuages noirs avaient commencé à s'entasser au-dessus de Manhattan et le tonnerre grondait entre les gratte-ciel. Des éclairs zébraient le ciel, comme si Dieu avait voulu faire sortir de leur cachette les derniers survivants. La ville était plongée dans une étrange lumière jaunâtre. Larry se sentait mal à l'aise. Il sentait quelque chose se nouer dans son ventre et, quand il alluma une cigarette, elle trembla dans sa main comme la tasse de café tremblait ce matin dans celle de Rita.

Il était assis au sommet de la rampe d'accès, adossé au garde-fou. Il avait posé son sac à dos sur ses genoux et le 30-30 était appuyé contre la rambarde à côté de lui. Il avait cru qu'elle aurait peur et qu'elle ne tarderait pas à revenir. Mais non. Un quart d'heure plus tôt, il avait cessé de l'appeler. L'écho lui faisait trop peur.

Le tonnerre gronda encore, plus près cette fois. Un vent glacé glissa sur le dos de sa chemise que la sueur faisait coller à sa peau. Il allait devoir se mettre à l'abri quelque part, ou bien alors se décider une bonne fois à prendre le tunnel. S'il n'avait pas le courage de le faire, il lui faudrait passer encore une autre nuit dans la ville, puis traverser au matin le pont George-Washington, une bonne quinzaine de kilomètres plus au nord.

Il essaya de penser

rationnellement au tunnel. Il n'y avait rien là-dedans qui puisse le mordre. Il avait oublié d'emporter une lampe électrique – bordel, tu oublies toujours tout – mais il avait son briquet Bic, et il y avait un garde-fou entre la passerelle et la chaussée. Le reste… tous ces cadavres dans leurs voitures par exemple… pas de quoi s'affoler, des trucs de films d'horreur, il n'allait quand même pas se mettre à croire aux loups-garous. Si tu te fais trop d'idées dans ta cervelle, mon vieux Larry, tu risques pas d'aller bien loin. Mais pas du tout. Tu…

Un éclair déchira le ciel presque au-dessus de lui, suivi d'un terrible coup de tonnerre qui le fit grimacer. Une étrange idée lui vint à l'esprit : 1er juillet, le jour où on est censé se balader avec une pépé à Coney Island pour bouffer des hot-dogs, renverser les trois quilles avec une boule et gagner l'ours en peluche. Et le soir, le feu d'artifice…

Une grosse goutte de pluie s'écrasa sur sa joue. Une autre tomba sur sa nuque, puis coula dans son dos. D'énormes gouttes, grosses comme des pièces de monnaie, qui claquaient partout autour de lui. Il se releva, prit son sac à dos, empoigna son fusil. Il ne savait toujours pas où aller – revenir jusqu'à la Trente-Neuvième, ou descendre dans le tunnel Lincoln. Mais il fallait qu'il se mette à l'abri, car il pleuvait vraiment très fort.

Un éclair au-dessus de lui, un effroyable craquement qui le fit hurler de terreur – le son que poussaient les hommes de Cro-Magnon il y a deux millions d'années.

– Espèce de trouillard.

Et il partit en courant vers la gueule du tunnel, la tête penchée en avant, tandis que la pluie tombait de plus en plus fort. L'eau dégoulinait de ses cheveux. Il passa à côté de la femme dont le nez s'écrasait contre la vitre de la Cadillac. Malgré lui, il l'aperçut du coin de l'œil. La pluie tambourinait sur le toit des voitures, comme une batterie de jazz. Les gouttes tombaient si fort qu'elles rebondissaient, formant une sorte de brouillard.

Larry s'arrêta un moment juste à l'entrée du tunnel. Il n'était pas sûr. Il avait peur. Puis la grêle commença à tomber, ce qui le fit se décider. Des grêlons énormes qui faisaient mal. Et le tonnerre gronda encore.

*D'accord*, pensa-t-il. *D'accord, d'accord, d'accord, j'ai compris*. Et il entra dans le tunnel Lincoln.

Il faisait

beaucoup plus noir dans le tunnel qu'il ne l'avait imaginé. Au début, une faible lumière venait encore de l'entrée et il avait pu voir des voitures pare-chocs contre pare-chocs (ça a dû être terrible de mourir ici, pensa-t-il, tandis que la claustrophobie enveloppait amoureusement sa tête de ses gros doigts visqueux, caressant d'abord, puis écrasant ses tempes, ça a dû être vraiment terrible, *horrible*), et les carreaux verdâtres qui tapissaient la voûte.

Sur sa droite, un peu plus loin, il voyait disparaître dans le noir le garde-fou de la passerelle des piétons. Sur sa gauche, tous les dix mètres environ, d'énormes colonnes. Un panneau de signalisation : NE CHANGEZ PAS

DE VOIE. Au sommet de la voûte s'alignaient les tubes fluorescents éteints et les gros yeux vides des caméras de surveillance. Quand il arriva au premier virage, une large courbe sur la droite, la lumière se fit plus faible et bientôt il ne vit plus qu'une occasionnelle étincelle jouant sur les chromes. Puis la lumière cessa purement et simplement d'exister.

Il fouilla dans sa poche, sortit son briquet Bic et fit tourner la molette. Une flamme s'éleva, fragile, plus inquiétante que l'obscurité. Même en réglant la flamme au maximum, il ne voyait pas à deux mètres devant lui.

Il remit le briquet dans sa poche et continua à avancer, sa main frôlant le garde-fou. Il y avait de l'écho ici aussi, encore plus désagréable que tout à l'heure, comme si quelqu'un marchait derrière lui… le suivait à la trace. Il s'arrêta plusieurs fois, tendit l'oreille, écarquilla les yeux sans rien voir, écouta jusqu'à ce que l'écho s'éteigne. Puis il se mit à marcher en traînant ses talons sur le béton, pour ne plus entendre l'écho.

Un peu plus loin, il s'arrêta, alluma son briquet tout près de sa montre. Il était quatre heures vingt ce qui ne voulait pas dire grand-chose dans cette obscurité. L'heure ne voulait plus rien dire. Pas plus que la distance d'ailleurs. Combien faisait-il, ce tunnel Lincoln ?

Deux kilomètres ? Trois ? Certainement pas trois kilomètres sous l'Hudson.

Disons deux. Mais alors il devrait déjà être sorti. Si on fait six kilomètres à l'heure en marchant en moyenne, il faut vingt minutes

pour faire deux kilomètres.

Or il y avait déjà plus d'une demi-heure qu'il était dans ce trou.

– C'est que je marche plus lentement.

Le son de sa voix le fit sursauter. Il lâcha le briquet qui tomba sur la passerelle. L'écho revint une voix malicieusement ironique, celle d'un dément : –… *Plus lentement… lentement… lentement…*

– Nom de Dieu, murmura Larry.

Et l'écho murmura à son tour : – *Dieu… Dieu… Dieu…*

Il s'essuya le front pour chasser cette peur, cette envie panique de ne plus penser, de se mettre à courir comme un fou. Il s'agenouilla (ses genoux craquèrent comme deux coups de pistolet) et effleura de ses doigts le relief miniature de la passerelle des piétons – vallées creusées dans le ciment, cordillère d'un vieux mégot, colline d'une minuscule boulette de papier d'argent – jusqu'à ce qu'il trouve son Bic. Avec un soupir muet de soulagement, il le serra très fort dans le creux de sa main, se releva et se remit à marcher.

Larry commençait à reprendre son sang-froid quand son pied heurta quelque chose, quelque chose de dur. Il eut comme une sorte de hoquet et recula de deux pas, les jambes en coton. Il attendit un peu, sortit le briquet de sa poche, l'alluma. La flamme vacillait follement dans sa main tremblante.

Il venait de marcher sur la main d'un soldat. L'homme était assis, le dos contre la paroi du tunnel les jambes écartées en travers de la passerelle horrible sentinelle restée là pour barrer le passage. Ses yeux vitreux fixaient Larry. Ses lèvres retroussées semblaient grimacer un sourire. Un couteau à cran d'arrêt était planté dans sa gorge.

Le briquet devenait très chaud. Larry l'éteignit. Il se passa la langue sur les lèvres, se cramponna au garde-fou, se força à avancer jusqu'à toucher la main du soldat avec le bout de son soulier. Puis il enjamba le corps en levant comiquement la jambe et une certitude cauchemardesque l'envahit aussitôt. Il allait entendre un raclement de brodequin, puis le soldat allait tendre la main, saisir sa jambe dans sa main froide.

Larry s'élança, fit une dizaine de pas hésitants, puis s'arrêta, sachant que, s'il ne s'arrêtait pas, la panique s'emparerait de lui et le ferait se ruer en avant, poursuivi par un terrible régiment d'échos.

Quand il eut l'impression de s'être un peu calmé, il reprit sa marche. Mais c'était pire maintenant ; ses orteils se recroquevillaient dans ses chaussures, craignant de toucher à tout moment un autre

cadavre étalé sur la passerelle… Ce qui arriva, très vite.

Il poussa un gémissement, ralluma son briquet. Cette fois, c'était bien pire. Le corps que son pied avait touché était celui d'un vieillard en costume bleu marine. Une calotte de soie noire était tombée de son crâne chauve sur ses genoux. Une étoile d'argent à six branches agrafée sur le revers de son veston. Derrière lui, une demi-douzaine de cadavres : deux femmes, un homme dans la cinquantaine, une femme qui devait avoir pas loin de quatre-vingts ans, deux adolescents.

Le briquet était brûlant. Il l'éteignit et le glissa dans la poche de son pantalon, tout chaud contre sa cuisse, comme une braise. Ces gens-là n'étaient pas morts de la super-grippe, pas plus que le soldat là-bas. Il avait vu le sang, les vêtements déchiquetés, les carreaux écaillés, les trous laissés par les balles. Ils avaient été abattus. Larry se souvint d'avoir entendu dire que les soldats bloquaient toutes les sorties de Manhattan. Il n'avait pas su s'il fallait y croire à l'époque. Il avait entendu tant de rumeurs depuis une semaine, quand les choses avaient commencé à tourner vraiment mal.

Mais la scène était facile à reconstituer. Ils s'étaient trouvés pris dans le tunnel, mais ils étaient parfaitement capables de marcher. Ils étaient donc descendus de leur voiture et ils avaient continué à pied en direction du New Jersey, sur la passerelle, exactement comme lui. Un barrage devant eux, un nid de mitrailleuses, quelque chose. Et maintenant ? Qu'y avait-il devant ?

Trempé de sueur Larry essayait de réfléchir. L'obscurité totale était un écran parfait pour projeter les images qu'il voyait en imagination : des soldats aux yeux cruels dans leurs combinaisons à l'épreuve des virus, accroupis derrière une mitrailleuse équipée d'une lunette infrarouge ; mission : abattre tous ceux qui tentent de sortir du tunnel, un seul soldat laissé derrière, un volontaire, lunettes infrarouges sur les yeux, un soldat qui rampe vers lui, un couteau entre les dents ; et derrière, deux soldats en train de glisser tranquillement dans leur mortier une seule charge de gaz asphyxiant.

Et pourtant il ne pouvait se résoudre à rebrousser chemin. Il était sûr que ces images n'étaient que des illusions, et l'idée de revenir sur ses pas lui était insupportable. Les soldats étaient sûrement partis. Le cadavre qu'il avait enjambé semblait le prouver.

Mais…

Mais ce qui le troublait vraiment, pensa-t-il, c'était ces cadavres, juste devant lui. Ils étaient entassés les uns sur les autres sur une distance de deux ou trois mètres. Il ne pouvait les enjamber, comme il avait enjambé le soldat. Et s'il décidait de descendre de la passerelle

pour les contourner, il risquait de se casser la jambe ou la cheville.

S'il voulait continuer, il allait devoir… Eh bien… Il allait devoir marcher dessus.

Derrière lui, dans l'obscurité, quelque chose avait bougé.

Larry pivota sur ses talons, aussitôt terrifié par ce léger crissement… un bruit de pas.

– Qui est là ? cria-t-il en prenant son fusil à deux mains.

Aucune réponse, sauf l'écho. Quand il s'évanouit, il entendit – ou crut entendre – le bruit paisible d'une respiration. Il était là, les yeux exorbités, les poils de sa nuque hérissés comme des plumes. Il retenait sa respiration. Pas un bruit. Il commençait à croire qu'il avait rêvé lorsque le bruit reprit… Des pas feutrés, tranquilles.

Pris de terreur, il chercha son briquet dans sa poche. L'idée qu'il allait faire une belle cible ne lui traversa pas l'esprit. Il allait sortir son briquet quand la molette accrocha la doublure. Le Bic tomba par terre. Il l'entendit cogner contre le garde-fou, puis rebondir sur une tôle, sans doute un capot.

Les pas feutrés se rapprochaient, plus près, de plus en plus près, impossible de dire à quelle distance. Quelqu'un venait le tuer et son imagination paralysée par la terreur lui fit voir le soldat au couteau planté dans le cou, le soldat qui s'avançait lentement vers lui dans le noir…

Encore ces crissements, plus près.

Larry se souvint du fusil. Il épaula son arme et se mit à tirer. Les explosions résonnèrent avec une force terrifiante dans le tunnel ; il hurla, mais son hurlement se perdit dans le fracas. Comme des flashs dans le noir, le 30-30 crachait ses balles – images fugitives en noir et blanc du tunnel, des files de voitures immobilisées. Les balles sifflaient comme des sirènes en ricochant. La crosse du fusil cognait et recognait contre son épaule, son épaule où il ne sentait plus rien, jusqu'à ce qu'il comprenne que la force du recul l'avait fait pivoter sur ses pieds et qu'il tirait sur la chaussée au lieu de viser la passerelle. Mais il ne pouvait plus s'arrêter. Son doigt n'obéissait plus à son cerveau et continuait à se contracter inutilement comme dans un spasme, jusqu'à ce que le percuteur retombe avec un claquement sec.

Les échos revenaient en rafales. Larry voyait encore devant ses yeux des éclairs de lumière, des images en triple exposition. Il avait vaguement conscience de l'odeur de la poudre, du sifflement qui sortait du fond de ses poumons.

Fusil au poing, il se retourna, et cette fois ce ne furent pas les soldats en combinaisons antivirus qu'il vit sur l'écran de son cinéma intérieur, mais les immondes créatures de *La Machine à mesurer le temps* de H. G. Wells, bossus aveugles qui sortaient des entrailles de la terre où des machines faisaient inlassablement tourner leurs engrenages.

Il se fraya un chemin à travers cette molle barricade de cadavres, trébuchant, tombant presque, se retenant au garde-fou, poursuivant sa route. Son pied s'enfonça dans une horrible chose gluante. Il remarqua à peine l'odeur putride. Il continuait, haletant.

Puis, derrière lui, un cri s'éleva dans le noir et Larry s'arrêta, pétrifié. Un cri misérable, désespéré, presque fou.

– *Larry ! Oh, Larry, je t'en supplie…*

C'était Rita Blakemoore.

Il se retourna. Il entendait des sanglots maintenant, des sanglots qui remplissaient le tunnel de leurs échos. Un moment, il voulut continuer, la laisser derrière. Elle trouverait bien la sortie toute seule. Pourquoi s'encombrer d'elle ? Mais il se reprit.

– Rita ! Ne bouge pas !

Tu m'entends ?

Les sanglots continuaient.

Il rebroussa chemin en piétinant à nouveau les cadavres, essayant de ne pas respirer, le visage déformé par une grimace de dégoût. Puis il courut vers elle, ne sachant trop si elle était tout près, ou très loin, à cause de l'écho. Finalement, il faillit la faire tomber.

– Larry…

Elle lui serra le cou avec la force d'un étrangleur. Il sentait son cœur battre à un rythme effréné sous son corsage.

– Larry, Larry, ne me laisse pas toute seule, ne me laisse pas dans le noir…

– Non, répondit-il en la serrant très fort. Je t'ai fait mal ? Tu es… Tu es blessée ?

– Non… J'ai senti le vent… Une balle est passée si près que j'ai senti le vent… des éclats sur mon visage… Je saigne…

– Mon Dieu ! Rita, je ne savais pas. Je crevais de peur. Le noir. J'ai perdu mon briquet… Tu aurais dû appeler. J'aurais pu te tuer. *J'aurais pu te tuer*, répéta-t-il, comprenant tout à coup ce qui s'était passé.

– Je ne savais pas si c'était toi. Quand tu es descendu dans le tunnel, je suis entrée dans un immeuble. Et quand tu es revenu et que tu m'as appelée, j'ai presque… mais je n'ai pas pu… Et puis deux hommes sont arrivés quand la pluie a commencé à tomber… Je pense qu'ils nous cherchaient… Ou qu'ils me cherchaient, moi. Alors je suis restée dans ma cachette. Quand ils sont partis, je me suis dit qu'ils se cachaient peut-être pour m'attendre. Je n'ai pas osé sortir. Ensuite j'ai compris que tu serais de l'autre côté, que je ne te reverrais jamais plus… Alors je… je… Larry, tu ne vas pas me quitter ? Tu ne vas pas t'en aller ?

– Non.

– J'ai eu tort, ce que j'ai dit, j'ai eu tort, tu avais raison, j'aurais dû te parler des sandales, je veux dire des chaussures, je vais manger quand tu me diras… je… je… *Oh*… *Ooooooooooh*…

– Chut, fit-il en la tenant dans ses bras. C'est fini. Tout va bien.

Mais il se vit en train de tirer sur elle, fou de peur, pensa qu'une de ses balles aurait pu lui écraser un bras, défoncer son ventre. Tout à coup, il eut très envie d'aller aux toilettes et ses dents se mirent à claquer.

– On repartira quand tu te sentiras mieux, Rita. Nous ne sommes pas pressés.

– Il y avait un homme… Je crois que c'était un homme… J'ai marché dessus, Larry.

Elle avala sa salive et sa gorge fit comme un déclic.

– J'ai failli hurler, mais je me disais que c'était peut-être un de ces deux hommes devant moi, je ne savais pas que c'était toi. Et quand tu m'as appelée… l'écho… je ne savais pas si c'était toi… ou… ou…

– Il y a encore des cadavres devant. Tu crois que ça ira ?

– Si tu es avec moi. S'il te plaît… si tu es avec moi.

– Je vais rester avec toi.

– Alors, on y va. Je veux sortir d'ici, répondit-elle en tremblant comme une feuille. Je veux sortir d'ici de toutes mes forces.

Il chercha son visage et l'embrassa, d'abord le nez, puis un œil, l'autre, la bouche enfin.

– Merci, dit-il humblement, sans savoir le moins du monde ce qu'il voulait dire. Merci. Merci.

– Merci, répéta-t-elle. Larry, mon chéri… Tu ne vas pas me quitter ?

– Non. Je ne vais pas te quitter. Dis-moi quand tu crois être prête, Rita, et on partira ensemble.

Quand elle se sentit prête, ils repartirent.

Cramponnés l'un

à l'autre, comme deux ivrognes sortant d'un bar, ils franchirent le tas de cadavres.

Plus loin, ils tombèrent sur un autre obstacle. Impossible de voir ce que c'était.

Ils tâtonnèrent devant eux et Rita dit que c'était sans doute un lit qu'on avait mis debout. À deux, ils réussirent à le faire basculer par-dessus le garde-fou. Il s'écrasa sur le toit d'une voiture avec un grand bruit de tôle qui résonna dans le tunnel. Ils sursautèrent tous les deux et se serrèrent l'un contre l'autre. Derrière, d'autres cadavres encore, trois, et Larry pensa que c'étaient ceux des soldats qui avaient abattu la famille juive. Ils les enjambèrent et poursuivirent leur route, main dans la main.

Peu après, Rita s'arrêta brutalement.

– Qu'est-ce qui se passe ?

Il y a quelque chose ?

– Non. Je vois, Larry !

C'est la fin du tunnel !

Il cligna les yeux. Oui, une faible lueur qui avait grandi si graduellement qu'il ne s'en était pas rendu compte. Mais maintenant, il pouvait distinguer des reflets sur les carreaux, une silhouette pâle plus près de lui, le visage de Rita. Et sur sa gauche, le fleuve gelé des voitures.

– Allez, viens, dit-il, fou de joie.

Quelques dizaines de mètres plus loin, d'autres cadavres jonchaient la passerelle, tous des soldats. Ils les enjambèrent.

– Pourquoi bloquer les sorties de New York ? À moins que… Larry, peut-être que la maladie n'a touché que New York !

– Je ne crois pas, répondit-il, mais un espoir fou l'effleura cependant.

Ils marchaient plus vite. La sortie du tunnel était droit devant eux. Elle était obstruée par deux énormes camions militaires, nez à nez, qui empêchaient le jour d'entrer. S'ils n'avaient pas été là, Larry et Rita auraient vu de la lumière bien plus tôt. Il y avait encore des cadavres à l'endroit où la passerelle rejoignait la sortie du tunnel.

Ils se faufilèrent entre les camions en montant sur les pare-chocs. Rita ne regarda pas à l'intérieur. Mais Larry vit une mitrailleuse sur son trépied, des caisses de munitions, des boîtes rondes qui ressemblaient à des grenades lacrymogènes et trois cadavres.

Quand ils sortirent, un vent frais et humide leur fouetta le visage et son odeur d'herbe mouillée fit dire à Larry qu'ils avaient eu raison d'entreprendre cette horrible marche. Elle se colla contre lui appuya sa tête contre son épaule.

– Mais je ne recommencerais pas pour un million de dollars, dit-elle.

– Ne dis pas ça. Tu auras besoin de ce fric quand tu reviendras, dans quelques années.

– Tu es sûr que…

– Que l'épidémie n'a touché que New York ? Regarde.

Les postes de péage étaient déserts. Celui du milieu était entouré d'éclats de verre. Derrière, les quatre voies qui s'éloignaient en direction de l'ouest étaient vides à perte de vue, mais celles qui venaient de l'ouest, celles qui conduisaient au tunnel, à la ville qu'ils venaient de quitter, étaient complètement embouteillées. Et sur l'accotement s'empilaient en désordre des cadavres, veillés par une bande de mouettes.

– Mon Dieu, dit-elle tout bas.

Autant de gens cherchaient à sortir de New York qu'à y entrer. Je ne comprends pas pourquoi ils ont pris la peine de fermer le tunnel du côté du New Jersey. Sans doute qu'ils n'en savaient rien eux non plus. Quelqu'un qui voulait faire du zèle…

Mais Rita était assise sur la route. Elle pleurait.

– Ne pleure pas, dit-il en s'agenouillant à côté d'elle.

Le souvenir du tunnel était encore trop frais dans sa mémoire pour qu'il puisse se fâcher.

– Tout va bien, Rita.

– Qu'est-ce qui va bien ?

sanglota-t-elle. Quoi ? Tu peux me le dire ?

– Nous sommes sortis. C'est déjà quelque chose. Et l'air sent bon. L'air du New Jersey n'a jamais senti aussi bon.

Elle lui fit un petit sourire. Larry examina son visage, écorché par les éclats des carreaux.

– Il faudrait trouver une pharmacie pour mettre de l'eau oxygénée sur tes coupures. Tu te sens capable de marcher ?

– Oui, répondit-elle en le regardant avec des yeux éperdus de reconnaissance qui le firent se sentir mal à l'aise. Et je vais me trouver des chaussures. Des tennis. Je ferai tout ce que tu me diras, Larry.

– J'ai perdu les pédales quand je t'ai engueulée. Tu sais, je ne suis pas un mauvais type, dit-il d'une voix douce.

Il écarta les cheveux qui tombaient sur son front et l'embrassa au-dessus du sourcil droit où une petite coupure saignait un peu.

– Ne me laisse pas toute seule.

Il l'aida à se remettre debout et la prit par la taille. Puis ils s'avancèrent lentement vers les postes de péage, les dépassèrent. New York était derrière eux, de l'autre côté du fleuve.

# 36

Il y avait un

petit square au centre d'Ogunquit – vieux canon datant de la guerre de

Sécession, monument aux morts, le décor habituel. Quand Gus Dinsmore mourut, Frannie

Goldsmith s'y rendit, s'assit au bord de la mare aux canards, jetant distraitement

des pierres dans l'eau. Les vaguelettes couraient sur l'eau paisible, puis se

brisaient en atteignant les nappes de nénuphars qui bordaient le bassin. C'était

avant-hier qu'elle avait emmené Gus chez les Hanson, au bord de la plage, craignant

que si elle attendait davantage Gus ne puisse marcher et qu'il lui faille se

contenter pour « dernière demeure », comme auraient dit ses ancêtres,

de sa petite guérite torride, près du parking de la plage.

Elle avait cru que Gus allait

mourir dans la nuit. Il avait beaucoup de fièvre et il délirait. Il était tombé

deux fois du lit et s'était mis à errer dans la chambre de M. Hanson, renversant

meubles et bibelots, tombant à genoux, se relevant encore. Il appelait des gens

qui n'étaient pas là, leur répondait, les regardait avec une expression

qui

allait de l'hilarité au désespoir, tant et si bien que Frannie avait commencé à

croire que les compagnons invisibles de Gus existaient en chair et en os, que c'était

elle le fantôme. Elle avait supplié Gus de se remettre au lit, mais elle n'existait

pas pour lui. Et, si elle ne s'était pas écartée de son chemin, il l'aurait

certainement renversée et piétinée sans s'en rendre compte.

Finalement, il était tombé sur le

lit, inconscient, hors d'haleine. Et Fran avait cru que la fin était proche. Mais

le lendemain matin, quand elle était allée le voir, Gus était assis dans le lit

et lisait un roman de cow-boys qu'il avait trouvé sur une étagère. Il l'avait

remerciée de s'être occupée de lui et, très gêné, avait ajouté qu'il espérait

bien ne pas avoir dit de grossièretés ni fait de bêtises la nuit précédente.

Elle l'avait rassuré. Gus avait

alors regardé d'un air sceptique la chambre où régnait un désordre

indescriptible et lui avait dit qu'elle était bien gentille de le prendre comme

ça. Elle avait préparé une soupe qu'il avait mangée de bon appétit et, quand il

s'était plaint d'avoir du mal à lire sans ses lunettes qu'il avait cassées

lorsqu'il avait pris son tour de garde à la barricade de la sortie sud de la

ville la semaine précédente, elle avait pris le livre (malgré ses protestations)

et lui avait lu quatre chapitres du roman. L'auteur était une femme qui

habitait un peu plus au nord, à Haven. *Noël sanglant*, c'était le titre

du livre. Le shérif John Stoner semblait avoir bien des difficultés avec les voyous

de Roaring Rock – pire, il ne trouvait pas de cadeau de Noël pour sa jolie et

charmante jeune femme.

Fran était repartie le cœur un

peu plus léger croyant que Gus allait peut-être guérir. Mais, la veille au soir,

son état avait empiré. Il était mort à huit heures moins le quart ce matin, il

y avait de cela une heure et demie seulement. Il avait gardé toute sa tête

jusqu'au bout, mais sans comprendre la gravité de son état. Il lui avait dit qu'il

aurait bien aimé prendre un ice-cream soda le jour de la fête nationale, le 4 juillet,

avec son père et ses frères, à la fête foraine à Bangor. Il n'y avait plus d'électricité

à Ogunquit – les pendules électriques montraient que le courant avait été coupé

à vingt et une heures et dix-sept minutes le 28 juin – et il n'y avait plus de

glace en ville. Elle s'était demandé si quelqu'un n'avait pas branché une

génératrice de secours sur un congélateur. Elle avait même pensé aller poser la

question à Harold Lauder. Mais, juste à ce moment, les râles de l'agonie

avaient commencé. Ils avaient duré près de cinq minutes, cinq minutes durant

lesquelles Fran avait tenu la tête de Gus en essuyant avec une serviette les

épaisses mucosités qui coulaient de sa bouche.

Quand tout avait été fini, Frannie

l'avait recouvert d'un drap propre et l'avait laissé sur le lit du vieux Jack

Hanson d'où l'on voyait la mer. Puis elle était allée rêvasser au petit square

en faisant ricocher des pierres sur l'eau de la mare. Inconsciemment, elle

comprenait qu'il valait mieux ne pas trop penser. Ce n'était plus cette étrange

apathie qui s'était emparée d'elle le jour de la mort de son père. Lentement, elle

avait refait surface. Elle était allée chercher un rosier chez Nathan, le

fleuriste, et l'avait planté soigneusement au pied de la tombe de Peter. Il

allait sûrement prendre très bien, comme aurait dit son père. Et maintenant, ne

plus penser à rien la reposait un peu, après avoir assisté aux derniers moments

de Gus. Non, ce n'était pas le prélude à la folie qu'elle avait connu plus tôt,

comme si elle avait traversé une sorte de tunnel gris, fétide, fourmillant de

formes invisibles mais bien présentes, un tunnel qu'elle ne voulait jamais plus

traverser.

Mais elle allait bientôt devoir

penser à ce qu'elle allait faire plus tard, et donc à Harold Lauder. Pas

seulement parce que elle et Harold étaient maintenant les deux seuls survivants,

mais parce qu'elle ne voyait absolument pas ce que Harold pourrait devenir si

quelqu'un ne s'occupait pas de lui. Elle n'avait peut-être pas l'esprit particulièrement

pratique, mais à côté de Harold… Elle ne l'aimait toujours pas beaucoup, mais

il avait au moins essayé de faire preuve de tact et il ne s'était pas trop mal

tenu tout compte fait. Plutôt bien même, à sa manière un peu bizarre.

Harold l'avait laissée seule

depuis qu'ils s'étaient vus quatre jours plus tôt, sans doute pour la laisser

pleurer la mort de ses parents. Mais elle l'avait vu errer de temps en temps

dans les rues, au volant de la Cadillac de Roy Brannigan. Et deux fois, quand

le vent était favorable, elle avait entendu de la fenêtre de sa chambre le crépitement

de sa machine à écrire – et le fait que le silence soit assez profond pour qu'elle

puisse entendre ce bruit, alors que la maison des Lauder se trouvait à plus de

deux kilomètres, lui avait fait comprendre que tout ce qui était arrivé n'était

pas un rêve. Elle avait été un peu étonnée que Harold ait mis la main

sur la

Cadillac, mais qu'il n'ait pas pensé à remplacer sa vieille machine par un

modèle électrique, plus rapide et silencieux.

Il est vrai qu'une machine

électrique ne lui aurait pas été très utile, pensa-t-elle en levant les yeux. Les

glaces et les machines à écrire électriques étaient des choses du passé. Elle

sentit son cœur se serrer. Comment une telle catastrophe avait-elle pu se

produire en deux semaines à peine…

Il y avait certainement d'autres

survivants, quoi qu'en dise Harold. Le système avait craqué, mais

temporairement. Il suffisait de regrouper les autres et de recommencer. Elle ne

pensa pas à se demander pourquoi un « système » lui paraissait si

nécessaire pas plus qu'elle ne s'était demandé pourquoi elle devait se sentir

responsable de Harold. C'était ainsi. Le système était dans l'ordre des choses.

Elle sortit du square et

descendit lentement la grand-rue en direction de la maison des Lauder. Il

faisait déjà chaud, mais un vent frais soufflait de la mer. Tout à coup, elle

eut envie de marcher sur la plage, de ramasser un joli morceau de varech et de

le grignoter.

– Tu es dégoûtante, dit-elle

à haute voix.

Non, elle n'était pas dégoûtante,

naturellement ; elle était tout simplement enceinte. C'était comme ça. La

semaine prochaine, elle aurait furieusement envie d'un sandwich aux oignons. Avec

du raifort par-dessus.

Elle s'arrêta, étonnée de n'avoir

pas pensé depuis si longtemps à son « état ». Jusque-là, l'idée lui

trottait constamment dans la tête, *je suis enceinte*, n'importe quand, n'importe

où, comme une saleté qu'elle aurait constamment oubliée de nettoyer : il

faut absolument que je porte cette robe bleue au teinturier avant vendredi (encore

quelques mois, et je peux oublier pour de bon, parce que *je suis enceinte*).

Je crois que je vais prendre une douche (dans quelques mois, ce sera une

baleine qui prendra sa douche, parce que *je suis enceinte*). Je devrais

faire la vidange d'huile, avant que les pistons fondent comme du beurre (et je

me demande ce que penserait Johnny, le garagiste, s'il savait que *je suis enceinte*).

Peut-être commençait-elle à se faire à cette idée. Après tout, elle était déjà

enceinte de près de trois mois. Presque un tiers du chemin.

Pour la première fois, elle se

demanda avec une certaine inquiétude qui allait l'aider à accoucher.

De derrière la maison des Lauder s'élevait le cliquetis régulier d'une tondeuse à main. Et lorsque Fran arriva au coin de la rue, le spectacle qu'elle découvrit était si étrange qu'elle aurait éclaté de rire si sa surprise n'avait pas été totale.

Harold, dans un minuscule bikini bleu, tondait la pelouse. Sa peau blafarde était luisante de sueur ; ses longs cheveux retombaient en mèches grasses sur son cou (encore que l'honnêteté oblige à dire qu'ils avaient été lavés dans un passé pas trop lointain). Des bourrelets de graisse ballottaient furieusement au-dessus de l'élastique du slip. Ses pieds étaient verts jusqu'aux chevilles. Son dos avait pris une teinte rougeâtre – fatigue ou début de coup de soleil, elle n'aurait su le dire.

Mais Harold ne se contentait pas de tondre le gazon ; il *courait*. La pelouse des Lauder descendait en pente douce jusqu'à un petit mur de pierres sèches. Au milieu du jardin s'élevait la pergola octogonale où Amy et elle jouaient à la dînette quand elles étaient petites. Frannie s'en souvint tout à coup et cette image lui fit mal. L'époque où elles pleuraient toutes les deux en lisant des romans d'amour, où elles

gloussaient en parlant du beau Chuckie Mayo, le plus beau garçon du lycée. Verte

et sereine, la pelouse des Lauder avait quelque chose de très britannique. Mais

un derviche en bikini bleu avait envahi cette scène pastorale. Harold haletait

de façon inquiétante quand il prit l'angle nord-est, là où la pelouse des

Lauder était séparée de celle des Wilson par une haie de mûriers. Il dévalait

la pelouse, couché sur le guidon de la tondeuse. Les lames ronflaient, projetant

un gros jet vert sur les tibias de Harold. Il avait peut-être tondu la moitié

du gazon ; il ne restait plus qu'un carré de plus en plus petit avec la

pergola en plein milieu. Il arriva en bas de la pente, puis remonta à toute

allure, un instant caché par la pergola, reparut ensuite couché sur sa machine,

comme un pilote de formule 1. À peu près à mi-pente, il l'aperçut. Au même

instant, Frannie l'appelait timidement. Elle vit qu'il pleurait.

Harold poussa un cri. Elle l'avait

surpris en plein rêve et elle crut que le choc allait terrasser le gros garçon,

victime d'une crise cardiaque.

Mais il se mit à courir vers la

maison en faisant voler les débris de gazon sous ses pieds. Et elle eut

vaguement conscience de la douce odeur de l'herbe fraîchement coupée dans la

chaleur de ce bel après-midi d'été.

Elle fit un pas.

– Harold, qu'est-ce qui ne

va pas ?

Il montait quatre à quatre les

marches du perron se précipitait à l'intérieur, claquait la porte derrière lui.

Dans le silence qui suivit, un geai poussa un cri strident et un petit animal

se mit à trottiner dans les buissons, derrière le mur de pierres sèches. La

tondeuse abandonnée était là, en plein milieu de la pelouse, pas très loin de

la pergola où elle et Amy sirotaient élégamment leur limonade dans de

minuscules tasses à thé, le petit doigt levé en l'air, comme des dames.

Indécise, Frannie attendit un peu,

puis alla frapper à la porte. Pas de réponse. Mais elle entendait Harold

pleurer.

– Harold ?

Toujours pas de réponse. Et les

sanglots continuaient.

Elle entra, s'avança dans le

vestibule des Lauder qui était sombre, frais, plein de bonnes odeurs – Mr Lauder

rangeait ses provisions dans une petite pièce qui s'ouvrait sur la gauche du

corridor. Aussi loin que Frannie pouvait se souvenir, il y avait toujours

eu

ici cette bonne odeur de pomme et de cannelle, comme une odeur de tarte sortant

du four.

– Harold ?

Elle alla dans la cuisine. Harold

était là, assis derrière la table, la tête entre les mains, ses pieds tout verts

sur le linoléum usé que Mme Lauder lavait tous les jours à

grande eau.

– Harold, qu'est-ce qui ne

va pas ?

– Va-t'en ! hurla-t-il

entre deux sanglots. Va-t'en, tu ne m'aimes pas !

– Mais si, Harold. Tu es un

brave type. Peut-être pas Superman, mais tu n'es pas mal quand même. En fait, reprit-elle

après un instant d'hésitation compte tenu des circonstances, je dois dire qu'en

ce moment tu es certainement l'une des personnes que j'aime le plus au monde.

Cette réflexion parut faire

redoubler les sanglots de Harold.

– Tu n'aurais pas quelque

chose à boire ?

– Du jus d'orange, répondit-il

en reniflant et en s'essuyant le nez. Mais il est tiède. Et puis c'est pas

du

vrai. Un de ces trucs en poudre.

– Ça ne fait rien. Tu as

pris l'eau à la pompe municipale ?

Comme beaucoup de petites villes,

Ogunquit avait encore sa pompe municipale, derrière l'Hôtel de ville. Depuis

quarante ans, elle était là plus pour le décor qu'autre chose. Les touristes la

photographiaient souvent. Et voilà la pompe du village où nous avons passé nos

vacances. Oh, comme c'est charmant !

– Oui…

Elle servit deux verres et s'assit.

*Nous aurions dû nous installer sous la pergola pensa-t-elle. On aurait pu*

boire en levant le petit doigt, comme des dames.

– Qu'est-ce qui ne va

pas, Harold ?

Harold poussa un étrange rire

hystérique, chercha son verre à tâtons, le vida d'un seul coup.

– Ce qui ne va pas ? Mais

tout va très bien, madame la marquise.

– Je veux dire, quelque

chose en particulier ?

Elle goûta le jus d'orange et

réprima une grimace.

Ce n'était pas qu'il était tiède.

Harold avait sans doute oublié de faire couler l'eau. Et il n'avait pas mis de

sucre.

Finalement, il leva les yeux, le

visage ruisselant de larmes.

– Ma mère me manque, dit-il

d'une voix étranglée.

– Oh, mon pauvre Harold…

– Quand c'est arrivé, quand

elle est morte, je me suis dit que ce n'était pas si terrible.

Il tenait son verre à deux mains,

la fixait avec un regard intense, hagard, un peu terrifiant.

– Tu dois me trouver

monstrueux. Mais je n'avais jamais imaginé ma réaction. Je suis très sensible, tu

sais. C'est pour cette raison que j'ai toujours été persécuté par ces crétins

du musée des horreurs que nos édiles ont l'audace d'appeler un lycée. Je

croyais que la disparition de mes parents me rendrait fou de chagrin, ou du

moins que je serais incapable de rien faire pendant une bonne année… Que mon

soleil intérieur, pour ainsi dire… s'éteindrait. Et quand c'est arrivé, ma mère…

Amy… mon père… je me suis dit que finalement ce n'était pas si terrible… je… ils…

Il donna un coup de poing sur la

table. Elle sursauta.

– Pourquoi suis-je incapable

de dire ce que j'ai sur le cœur ? hurlait-il. J'ai toujours su exprimer ma

pensée. Un écrivain possède l'art de sculpter les mots, de ciseler la langue, *alors,*

pourquoi suis-je incapable de dire ce que je ressens ?

– Ne t'en fais pas, Harold. Je

sais ce que tu sens.

Il la regarda, médusé.

– Tu sais… ? Non, c'est

impossible.

– Tu te souviens quand tu es

venu me voir ? Je creusais la tombe. J'avais pratiquement perdu la tête. La

moitié du temps, je ne savais même pas ce que je faisais. J'ai essayé de faire

des frites et j'ai failli mettre le feu à la maison. Alors, si ça te fait du

bien de tondre la pelouse, vas-y. Mais tu vas attraper un coup de soleil si tu

restes en slip de bain. D'ailleurs, tu en as déjà un, ajouta-t-elle en jetant

un coup d'œil critique sur ses épaules.

Pour être polie, elle prit une

petite gorgée de cet horrible jus d'orange.

– Je ne les ai jamais

vraiment aimés, reprit Harold en s'essuyant la bouche. Mais j'ai cru

que le

chagrin était une chose inévitable. Comme quand ta vessie est pleine, il faut

bien uriner. Si tes parents meurent, il faut bien avoir du chagrin.

Elle hocha la tête, pensant que l'idée

était étrange, mais pas tout à fait fausse.

– Ma mère ne s'occupait que

d'Amy. Elle s'entendait bien avec elle. Moi, je faisais horreur à mon père.

Fran comprenait facilement

pourquoi. Brad Lauder était un énorme gaillard, tout en muscles, contremaître à

la filature de Kennebunk. Et il s'était sûrement demandé ce qu'on pourrait bien

faire de ce gros garçon bizarre qu'il avait engendré.

– Un jour, il m'a pris à

part pour me demander si je n'étais pas pédé. C'est exactement le mot qu'il a

employé. J'ai eu si peur que je me suis mis à pleurer. Il m'a donné une gifle

en me disant que, si je devais rester un bébé toute ma vie, je ferais mieux de

prendre mes cliques et mes claques. Et Amy… je crois qu'elle s'en foutait comme

de l'an quarante. Je lui faisais honte quand elle amenait ses amies à la maison.

Elle me traitait comme une vieille savate.

Fran fit un effort pour terminer

son jus d'orange.

– Alors, quand ils sont

morts et que je n'ai senti ni chaud ni froid, je me suis dit que je m'étais

trompé. Non, le chagrin n'est pas un réflexe automatique, me suis-je dit. Mais

je me suis encore trompé. Ils me manquent de plus en plus, tous les jours un

peu plus. Surtout ma mère. Si je pouvais simplement la voir… Souvent, elle n'était

pas là quand j'avais besoin d'elle… Elle était trop occupée avec Amy. Mais elle

n'a jamais été méchante avec moi. Alors, ce matin, quand j'y ai repensé, je me

suis dit : « Je vais tondre la pelouse. Ça m'empêchera de trop

réfléchir. » Ça n'a pas marché. Et je me suis mis à tondre de plus en plus

vite… comme pour laisser tout ça derrière moi… et c'est à ce moment-là que tu

es arrivée. Tu as cru que j'étais fou, Fran ?

– Mais non, c'est normal, Harold,

dit-elle en lui prenant la main.

– Tu es sûre ?

Il la regardait à nouveau avec

ses yeux enfantins.

– Tu veux bien être mon amie ?

– Oui.

– Merci, mon Dieu. Merci.

La main de Harold était moite. À l'instant

où elle le remarquait, il la retira à regret, comme s'il avait lu dans ses pensées.

– Veux-tu encore un peu de jus d'orange ? demanda-t-il timidement.

C'était le moment de se montrer diplomate.

– Peut-être un peu plus tard, répondit-elle avec un beau sourire.

Ils pique-niquèrent dans le square : sandwichs au beurre d'arachides et à la confiture, deux grandes bouteilles de Coca-Cola mises à rafraîchir dans la mare aux canards.

– J'ai pensé à ce que j'allais faire, dit Harold. Tu ne veux plus de ton sandwich ?

– Non, j'en ai assez.

Harold n'en fit qu'une bouchée. Son chagrin tardif ne lui avait pas coupé l'appétit se dit Frannie, mais elle s'en voulut aussitôt d'avoir eu cette idée.

– Qu'est-ce que tu comptes faire ?

– Je pensais m'en aller dans le Vermont. Tu voudrais venir avec moi ? demanda-t-il, un peu gêné.

– Pourquoi le Vermont ?

– Eh bien, parce qu'il

existe un centre de recherches sur les maladies contagieuses, dans une petite

ville qui s'appelle Stovington. Moins important que celui d'Atlanta, mais

beaucoup plus près. S'il y a encore des survivants et si on fait toujours des recherches

sur cette grippe, il devrait y avoir pas mal de monde là-bas.

– Mais ils sont sans doute

morts.

– Peut-être, répondit Harold,

d'un ton un peu pincé. Mais dans un centre comme celui de Stovington, ils sont

habitués à travailler sur les maladies contagieuses, ils sont habitués à

prendre des précautions. Si le centre fonctionne toujours, je suppose qu'on a

besoin de gens comme nous. Des gens immunisés.

– Et comment sais-tu tout ça,

Harold ? lui demanda-t-elle sans cacher son admiration.

Harold rougit de plaisir.

– Je lis beaucoup. On parle

de ces centres un peu partout, ce n'est pas un secret. Alors, qu'est-ce que tu

en penses ?

Elle trouva que c'était une

excellente idée, une idée qui satisfaisait son désir inconscient d'une

structure, d'une autorité. Elle voulut ignorer ce que lui avait dit

Harold, que

les chercheurs risquaient d'être tous morts. Ils allaient partir pour Stovington,

on leur ferait passer des tests, on finirait par découvrir pourquoi ils n'avaient

pas attrapé cette maladie, pourquoi ils n'étaient pas morts. Elle ne pensa pas

à se demander à quoi pourrait bien servir un vaccin à ce stade.

– Il faudrait trouver des

cartes et voir quel est l'itinéraire le plus court.

Le visage de Harold s'illumina. Elle

crut qu'il allait l'embrasser et, en cet instant précis, elle l'aurait sans

doute laissé faire. Mais le moment passa et, rétrospectivement, elle n'en fut

pas fâchée.

Sur la carte, tout

paraissait très simple. Nationale 1 jusqu'à l'autoroute 95, autoroute 95 jusqu'à

la nationale 302, ensuite au nord-ouest sur la 302, les lacs de l'ouest du

Maine, le New Hampshire toujours sur la même route, et puis le Vermont. Stovington

n'était qu'à cinquante kilomètres à l'ouest de Barre, soit par la nationale 61,

soit par l'autoroute 89.

– Combien de kilomètres en

tout ? demanda Fran.

Harold prit une règle, mesura, puis

consulta l'échelle.

– Tu ne vas pas me croire.

– Combien ? Cent

cinquante kilomètres ?

– Plus de cinq cents.

– Zut, tu viens de m'enlever

une illusion. J'avais lu quelque part qu'on pouvait traverser la Nouvelle-Angleterre

à pied en un seul jour.

– C'est exact, mais il y a

un truc, répondit Harold en reprenant sa voix professorale. Il est effectivement

possible de faire quatre États – Connecticut, Rhode Island, Massachusetts et l'extrême

sud du Vermont – en vingt-quatre heures, à condition de choisir très bien son

itinéraire, mais c'est un peu comme ces devinettes avec des bouts d'allumettes

– facile si tu connais la solution, impossible autrement.

– Mais où as-tu trouvé ça ?

– Dans le Guiness, le Grand

Livre des records, l'inévitable bible du lycée d'Ogunquit. En fait, je pensais

partir en bicyclette. Ou… Je ne sais pas… Peut-être en scooter.

– Harold, tu es un génie !

Harold toussa modestement, rougit

un peu.

– Nous pourrions aller en

bicyclette jusqu'à Wells, demain matin. Il y a un concessionnaire Honda là-bas…

Tu saurais conduire une Honda, Fran ?

– Je vais apprendre, si on

ne roule pas trop vite au début.

– Je ne crois pas qu'il

serait très prudent de faire de la vitesse, répondit Harold tout à fait sérieusement.

Un virage sans visibilité, et on risque de tomber sur trois voitures

accidentées en travers de la route.

– Tu as raison. Mais

pourquoi attendre demain ? Pourquoi ne pas partir aujourd'hui ?

– Il est plus de deux heures.

Nous ne pourrions pas aller beaucoup plus loin que Wells, et nous devons nous

équiper. Ce sera plus facile ici, à Ogunquit, parce que nous connaissons tous

les magasins. Et nous aurons naturellement besoin d'armes, naturellement.

Bizarre. Dès qu'il avait prononcé

ce mot, elle avait pensé au bébé.

– Pourquoi des armes ?

Il la regarda un moment, puis

baissa les yeux. Une plaque rouge grandissait sur son cou.

– Parce qu'il n'y a plus de

police, plus de tribunaux. Tu es une femme, tu es jolie, et certaines

personnes…

certains hommes… pourraient bien ne pas… ne pas se tenir très bien. Voilà la

raison.

La plaque rouge était presque

violette maintenant.

Il parle de viol, pensa-t-elle. De

*viol*. Mais comment quelqu'un pourrait vouloir me violer ? *Je*

suis enceinte. Il est vrai que personne ne le savait, même pas Harold. Et

si elle annonçait la nouvelle au violeur potentiel : *Voudriez-vous ne*

pas me violer s'il vous plaît, je suis enceinte, pouvait-elle raisonnablement

espérer que l'autre lui réponde : *Oh, excusez-moi madame, je vais aller*

violer quelqu'un d'autre ?

– D'accord. Il nous faut des

armes. Mais on pourrait quand même aller jusqu'à Wells aujourd'hui.

– J'ai encore quelque chose

à faire ici.

Le toit de

tôle de la grange de Moses Richardson était brûlant. Elle était déjà en sueur

quand ils étaient arrivés au grenier à foin mais lorsqu'ils atteignirent la

dernière marche de l'escalier branlant qui menait au toit, des rigoles de sueur

inondaient son chemisier, soulignant le relief de ses seins.

Harold était armé d'un pot de

peinture et d'un gros pinceau, encore enveloppé dans son emballage de plastique.

– Tu crois vraiment que c'est

nécessaire, Harold ?

– Je n'en sais rien. Mais la

grange donne sur la route 1. À mon avis, c'est par là que les gens viendront, s'ils

viennent. De toute façon, ça ne peut pas faire de mal.

– Sauf si tu te casses la

figure. À moins que tu ne sois plus capable de rien sentir du tout.

Elle avait mal à la tête à cause

de la chaleur et le Coca qu'elle avait englouti au déjeuner remuait dans son

estomac d'une façon extrêmement désagréable.

– Je n'ai pas l'intention de

tomber dit Harold en lui jetant un coup d'œil. Fran, tu as l'air malade.

– C'est la chaleur.

– Alors descends. Allonge-toi

sous un arbre. Et regarde bien la mouche humaine exécuter son numéro de

trompe-la-mort sur la terrible pente à dix degrés du toit de la grange de Moses

Richardson.

– Ne te moque pas de moi. Je

trouve que c'est une idée idiote. Et dangereuse.

– Oui, mais je me sentirai

quand même mieux quand je l'aurai fait. Allez, descends, Fran.

Et elle pensa : *Mon Dieu,*

il fait tout ça pour moi.

Il était debout, ruisselant de

sueur, terrorisé, de vieilles toiles d'araignée collées sur ses épaules grasses

et nues, son ventre retombant comme une outre sur la ceinture de ses jeans trop

serrés, résolu à ne pas manquer une seule chance, à faire tout ce qu'il fallait

faire.

Elle se dressa sur la pointe des

pieds et l'embrassa sur la bouche, du bout des lèvres.

– Fais attention.

Puis elle redescendit l'escalier

à toute vitesse, le Coca ballottant dans son ventre, jouant les montagnes

russes, beeeerk. Elle était descendue très vite, mais pas assez pour ne pas

voir ses yeux s'éclairer de bonheur. Elle descendit encore plus vite l'échelle

qui menait du grenier au sol couvert de paille de la grange, plus vite parce qu'elle

savait qu'elle allait bientôt vomir, et même si *elle* savait que c'était

à cause de la chaleur, du Coca et du bébé, qu'allait penser Harold s'il l'entendait ?

Il fallait qu'elle sorte, qu'elle s'éloigne le plus possible, assez loin pour

qu'il ne puisse pas l'entendre. Ce qu'elle fit. Mais il était grand temps.

Harold

redescendit à quatre heures moins le quart. Son dos était maintenant écarlate, ses

bras mouchetés de peinture blanche. Fran avait fait la sieste sous un orme, dans

la cour des Richardson sans jamais tout à fait s'endormir, attendant d'un

instant à l'autre le craquement des chevrons et le cri d'horreur de ce pauvre

gros Harold quand il tomberait du haut des trente mètres qui séparaient le toit

de la grange du plancher des vaches. Mais il n'y eut pas de craquement – grâce

à Dieu – et il s'avançait fièrement vers elle, les pieds verdis, les bras

blancs, les épaules rouges comme des tomates bien mûres.

– Dis, pourquoi as-tu

redescendu le pot de peinture ? lui demanda-t-elle, curieuse.

– Je ne voulais pas le

laisser là haut. La combustion spontanée, ça arrive.

À nouveau, elle pensa qu'il ne

voulait vraiment rien laisser au hasard. Son perfectionnisme avait quelque

chose d'un peu effrayant.

Ils regardèrent tous les deux le

toit de la grange. La peinture fraîche scintillait sur le vert terni de la tôle.

Fran se souvint de ces messages qu'on voit parfois dans le sud, peints sur le

toit des granges – JÉSUS MON SAUVEUR ou TABAC À CHIQUER RED INDIAN.

PARTIS À STOVINGTON, VERMONT

CENTRE

MALADIES INFECTIEUSES

NATIONALE

1 JUSQU'À WELLS

AUTOROUTE

95 JUSQU'À PORTLAND

NATIONALE

302 JUSQU'À BARRE

AUTOROUTE

89 JUSQU'À STOVINGTON

DÉPART

D'OGUNQUIT 2 JUILLET 1990

HAROLD

EMERY LAUDER

FRANCES

GOLDSMITH

– Je ne

savais pas ton deuxième prénom, dit Harold, comme pour s'excuser.

– Ça ne fait rien, répondit

Frannie qui regardait toujours le message.

La première ligne était écrite

tout en haut du toit – la dernière, son nom à elle, juste au-dessus de la gouttière.

– Et comment tu as fait pour la dernière ligne ?

– Très facile, suffisait de laisser pendre un peu les pieds dans le vide, c'est tout.

– Oh, Harold ! Il suffisait d'écrire ton nom.

– Mais on fait équipe, non ? dit-il en regardant Frannie avec un peu d'appréhension.

– Oui, bien sûr… Tant que tu ne te casses pas le cou. Tu as faim ?

– Une faim de loup, répondit-il, rayonnant.

– Allons manger quelque chose. Et je vais te mettre de la crème sur ton coup de soleil. Il faut que tu te mettes une chemise, Harold. Tu ne vas pas pouvoir dormir ce soir.

– Je vais dormir comme un bébé, répondit-il en souriant.

Frannie lui rendit son sourire.

Ils ouvrirent une boîte de conserve pour leur dîner, et Frannie prépara du faux jus d'orange, sans oublier le sucre. Plus tard, la nuit déjà tombée Harold revint chez Fran en portant

quelque chose sous le bras.

– C'était celui d'Amy. Je l'ai

trouvé dans le grenier. Je pense que c'était un cadeau de maman et de papa, quand

elle a terminé sa troisième. Je ne sais pas s'il marche encore, mais j'ai

trouvé des piles à la quincaillerie.

C'était un tourne-disques

portatif en plastique, le genre de machine que les adolescents de treize ou

quatorze ans emportaient sur la plage pour faire jouer leurs 45 tours – Osmonds,

Leif Garrett, John Travolta, Shaun Cassidy. Fran le regarda attentivement, et

ses yeux se remplirent de larmes.

– On va voir s'il fonctionne.

Il fonctionnait. Pendant près de

quatre heures, sagement assis sur le canapé, le tourne-disque posé sur la table

basse devant eux, leurs visages éclairés par une fascination silencieuse et

douloureuse, ils écoutèrent la musique d'un monde mort remplir le vide de cette

nuit d'été.

# 37

Au début, Stu

ne fit pas attention au bruit qui n'avait rien de surprenant en cette belle

matinée d'été. Il venait de traverser South Ryegate, dans le New Hampshire, et

la route serpentait maintenant sous une voûte d'ormes qui semaient sur l'asphalte

une poussière de taches de soleil, comme des pièces d'or. Des deux côtés de la

route, le sous-bois était très touffu – vinaigriers aux grappes de fruits rouges,

genévriers aux baies bleu-gris, innombrables arbustes dont il ignorait le nom. La

luxuriance de la nature l'étonnait encore, habitué qu'il était à l'est du Texas

où le bord des routes était loin d'offrir une telle variété. Sur sa gauche, un

vieux mur de pierre se perdait dans les taillis. Sur sa droite, un petit

ruisseau gazouillait joyeusement. De temps en temps, il entendait des animaux

bouger dans le sous-bois (hier, il avait eu la surprise de voir une grande

biche en plein milieu de la 302, humant l'air du matin), et les oiseaux

chantaient à tue-tête. Au milieu de tous ces bruits, les aboiements d'un

chien

paraissaient la chose la plus naturelle du monde.

Il marcha encore près de deux

kilomètres avant de se rendre compte que la présence de ce chien – plus près

maintenant, à en juger par la force de ses aboiements – sortait peut-être de l'ordinaire

après tout. Depuis qu'il était parti de Stovington, il avait vu de nombreux

chiens crevés, mais aucun vivant. La grippe avait tué presque tous les humains,

mais pas tous. Apparemment, elle avait également tué presque tous les chiens

mais pas tous. L'animal devait avoir très peur des gens maintenant. Quand il

flairerait son odeur, il s'enfoncerait probablement dans les fourrés et

pousserait des aboiements hystériques jusqu'à ce que Stu quitte son territoire.

Stu remit en place les mouchoirs

qu'il avait glissés sous les courroies de son sac à dos, resserra les sangles. Après

trois jours de marche, ses chaussures de montagne étaient déjà passablement

usées. Coiffé d'un grand feutre rouge, il portait une carabine de l'armée en

bandoulière. Les mauvaises rencontres étaient peu probables, mais il avait cru

bon d'emporter une arme. Au cas où il trouverait du gibier, peut-être. En fait

de gibier, il avait vu cette grande biche hier. Elle était si jolie qu'il

n’avait

même pas eu l’idée de tirer.

Le sac lui paraissait plus léger

maintenant, et il marchait bon train. Les aboiements semblaient tout proches, comme

s’ils venaient de derrière le prochain tournant. Peut-être allait-il finir par

voir ce chien.

S’il avait pris la 302 en

direction de l’est c’est qu’il pensait qu’elle l’amènerait tôt ou tard à la

côte. Il avait conclu une sorte de pacte avec lui-même : quand j’arrive

sur la côte, je décide ce que je vais faire. D’ici là, je n’y pense pas du tout.

Et cette longue marche – il en était à sa quatrième journée – lui avait fait du

bien. Il avait pensé emprunter une bicyclette ou une moto pour se faufiler

entre les épaves qui obstruaient la route, mais il avait finalement préféré

partir à pied. Il avait toujours aimé se promener en rase campagne et son corps

avait terriblement besoin d’exercice. Jusqu’à ce qu’il s’évade de Stovington, il

était resté enfermé pendant près de quinze jours. Il fallait qu’il se remette

en forme. Tôt ou tard, il s’impatienterait de la lenteur de sa progression et

il prendrait alors un vélo ou une moto. Mais, pour le moment, il était heureux

d’avancer ainsi sur cette route, de regarder ce qu’il avait envie de regarder, de

s’arrêter cinq minutes quand l’envie l’en prenait ou, dans l’après-midi, de

faire une petite sieste en attendant que la chaleur baisse un peu. Il se sentait

beaucoup mieux. Peu à peu, le souvenir de sa fuite dans ce labyrinthe s’effaçait.

Au début, le seul fait d’y penser lui donnait des sueurs froides. Plus

maintenant. Le plus difficile à oublier avait été cette impression d’être suivi.

Les deux premières nuits sur la route, il n’avait cessé de rêver à cette

dernière rencontre avec Elder, quand il était venu exécuter ses ordres. Dans

ses rêves, Stu était toujours trop lent avec sa chaise. Elder reculait évitait

la chaise, appuyait sur la détente, et Stu sentait un gros gant de boxe lesté

de grenaille de plomb lui défoncer la poitrine. Aucune douleur pourtant. Et le

rêve reprenait sans cesse, jusqu’au matin. Il se réveillait fatigué, mais

content d’être vivant, sans bien le comprendre. La nuit dernière, il n’avait

pas rêvé. Ce n’était sans doute pas fini, mais peut-être son organisme

évacuait-il peu à peu le poison. Peut-être ne s’en débarrasserait-il jamais

totalement mais avec le temps, il était sûr qu’il serait capable de réfléchir à

ce qu’il allait faire, qu’il ait atteint la côte ou pas.

Quand il arriva au virage, le

chien était là, un setter irlandais au poil acajou. Dès qu'il vit Stu, il se

mit à aboyer joyeusement et courut à sa rencontre en agitant frénétiquement la

queue. Ses griffes claquaient sur le bitume. L'animal fit un bond, posa les

pattes de devant sur le ventre de Stu, manquant de le renverser.

– Eh là, beau chien !

En entendant sa voix, le chien se

remit à aboyer de plus belle et fit un autre bond.

– Kojak ! lança une

voix sévère qui fit sursauter Stu. Couché ! Laisse-le tranquille… Tu vas

salir sa chemise ! Mauvais chien !

Kojak se laissa retomber et

commença à tourner autour de Stu, la queue entre les jambes. Mais la queue

continuait à tressaillir de joie et Stu se dit que ce chien devait être bien

mauvais au poker, si les chiens jouaient au poker.

Stu vit alors le propriétaire de

la voix – et sans doute de Kojak. Un homme dans la soixantaine, vêtu d'un

pull-over qui avait connu des jours meilleurs, d'un vieux pantalon gris… et d'un

béret. Stu n'avait encore jamais vu de béret. L'homme était assis sur un tabouret

de piano et tenait à la main une palette. Devant lui, une toile sur un chevalet.

Il se leva, posa la palette sur

le tabouret (Stu l'entendit marmonner dans sa barbe : « Ne va pas te

rasseoir dessus ») et s'avança vers Stu en lui tendant la main. Sous son

béret, ses cheveux frisés et grisonnants faisaient comme un petit coussin moelleux.

– J'espère que vous n'avez

pas l'intention de jouer avec votre fusil, monsieur. Glen Bateman, à votre

service.

Stu fit un pas en avant et prit

la main que l'autre lui tendait (Kojak recommençait à faire des siennes, bondissait

autour de Stu, mais sans oser sauter sur lui comme tout à l'heure – du moins

pas encore).

– Stuart Redman. Ne vous

inquiétez pas pour le fusil. J'ai pas encore vu assez de monde pour avoir envie

de leur tirer dessus. En fait, j'en ai pas vu un seul, sauf vous.

– Vous aimez le caviar ?

– Jamais goûté.

– Alors, c'est le moment. Et

si vous n'aimez pas, il y a autre chose. Kojak, ne recommence pas à sauter. Je

sais que tu en as envie – je lis en toi comme dans un livre – mais maîtrise-toi.

N'oublie jamais, Kojak, n'oublie jamais que la maîtrise de soi est la marque

distinctive des classes supérieures. La maîtrise de soi !

Convaincu par cet appel à ses

bons sentiments Kojak s'assit sur son derrière, langue pendante. Un grand

sourire de chien lui fendait les babines et Stu savait par expérience qu'un

chien qui montre les babines est soit un chien méchant, soit un sacré bon chien.

Celui-ci n'avait pas l'air d'un chien méchant.

– Je vous invite à déjeuner.

Vous êtes le premier être humain que je vois, je veux dire depuis une semaine. Vous

acceptez ?

– Pour sûr.

– Vous êtes du Sud, n'est-ce

pas ?

– De l'est du Texas.

Bateman poussa un petit

gloussement et revint à son chevalet où il était en train de peindre une

médiocre aquarelle du sous-bois.

– Si j'étais vous, j'éviterais

de m'asseoir sur ce tabouret, dit Stu.

– Merde, j'oubliais ! Ça

ferait du joli, vous ne croyez pas ?

L'homme changea de cap et se

dirigea vers une petite clairière. Stu remarqua une glacière de camping de

couleur orange, à l'ombre des arbres recouverte de ce qui semblait être une

nappe blanche soigneusement pliée. Quand Bateman la déplia, Stu comprit ce que

c'était.

– La nappe de la table de

communion du temple baptiste de Woodsville expliqua Bateman. J'ai décidé de lui

faire prendre l'air. Et je ne pense pas qu'elle manquera beaucoup aux baptistes.

Ils sont tous allés retrouver leur Jésus. Du moins, tous les baptistes de

Woodsville. Ils peuvent célébrer leur communion en personne maintenant. Mais je

crains fort que les baptistes ne se plaisent pas trop au ciel, à moins que la

direction ne leur permette de regarder la télévision – la ciel-vision devrais-je

dire – et leurs émissions débiles. Moi, je suis plutôt un vieux païen en

communion avec la nature. Kojak, ne piétine pas la nappe. La maîtrise de soi, n'oublie

jamais, Kojak. La maîtrise de soi, en toute chose. Passerons-nous de l'autre

côté de la route pour faire un brin de toilette, monsieur Redman ?

– Appelez-moi Stu.

– C'est entendu.

Ils traversèrent la route et se

lavèrent les mains dans l'eau fraîche et limpide du ruisseau. Stu se sentait

heureux. La rencontre de cet homme particulier en cet instant particulier lui semblait

être exactement ce qu'il lui fallait. En aval, Kojak lapait bruyamment. Puis il

s’enfuit dans les bois en bondissant, jappant comme un jeune chiot. Il leva un

faisan et Stu vit le plumage bariolé exploser au-dessus des broussailles. Un

peu surpris, il se dit que tout irait bien en fin de compte. Tout irait bien.

Il n’apprécia

pas beaucoup le caviar qui lui fit penser à de la gelée de poisson mais Bateman

avait aussi du saucisson, du salami deux boîtes de sardines, quelques pommes un

peu blettes et une grosse boîte de biscuits aux figues. Excellent pour le

transit intestinal, ces biscuits aux figues, expliqua Bateman. Stu n’avait eu

aucun problème de transit intestinal depuis qu’il était parti de Stovington, mais

il apprécia les biscuits et en prit une bonne demi-douzaine. En fait, il s’empiffrait.

Durant le repas, servi pour l’essentiel

sur des crackers, Bateman raconta à Stu qu’il avait été professeur de

sociologie au collège de Woodsville. Woodsville, avait-il expliqué, était une

petite ville (« célèbre pour son collège et ses quatre stations-service »

avait-il précisé), à une dizaine de kilomètres. Sa femme était morte dix ans

plus tôt. Ils n’avaient pas eu d’enfant. La plupart de ses collègues ne faisaient

pas grand cas de lui, pas plus que lui ne faisait grand cas d’eux. « Ils

pensaient que j’étais un peu cinglé. Le fait qu’ils n’aient pas eu tout à

fait

tort, j'en conviens, ne fit rien pour améliorer nos relations. » Il avait

accueilli avec sérénité l'épidémie de super-grippe car, grâce à elle, il

pouvait enfin prendre sa retraite et se consacrer totalement à la peinture, ce

qu'il avait toujours voulu faire.

Avant de poursuivre son récit, il

partagea en deux un quatre-quarts et tendit sa part à Stu sur une assiette de

carton.

– Je suis un peintre exécrable,

je l'avoue. Mais je ne peux m'empêcher de me dire qu'en ce mois de juillet

personne sur terre ne peint de meilleurs paysages que Glendon Bateman, docteur

ès lettres. Satisfaction facile, je l'admets, mais satisfaction quand même.

– Ce chien vous appartient

depuis longtemps ?

– Non, la coïncidence aurait

quand même été étonnante, ne trouvez-vous pas ? Je pense que Kojak vivait

à l'autre bout de la ville. Je le voyais à l'occasion, mais j'ignorais son nom.

J'ai pris la liberté de le rebaptiser. Il ne semble pas m'en vouloir. Excusez-moi

un instant, je vous prie.

Il traversa la route en

trottinant et Stu l'entendit patauger dans l'eau. Il revenait déjà, jambes de

pantalon retroussées jusqu'aux genoux, un pack de six canettes de bière

ruisselantes dans chaque main.

– Nous étions censés arroser

notre déjeuner avec ce breuvage. Je suis stupide.

– Jamais trop tard, dit Stu

en prenant une canette. Merci.

Ils décapsulèrent leurs canettes

et Bateman leva la sienne.

– À la nôtre, Stu. Puissions-nous

couler des jours heureux, le cœur en paix, sans trop souffrir du lumbago.

– Amen !

Ils trinquèrent et se mirent à

boire. Stu pensa que la bière n'avait jamais eu si bon goût, et qu'elle ne l'aurait

probablement jamais plus.

– Vous n'êtes pas très

bavard, dit Bateman. J'espère que vous n'avez pas l'impression que je danse sur

la tombe de mes semblables, pour ainsi dire.

– Non.

– En réalité, je n'aimais

pas tellement mes semblables, je le reconnais volontiers. Le dernier quart du

vingtième siècle avait à peu près tout le charme, pour moi du moins,

d'un

vieillard de quatre-vingts ans qui se meurt d'un cancer du côlon. On dit que c'est

un mal qui frappe tous les peuples occidentaux quand le siècle – n'importe quel

siècle – tire à sa fin. Nous n'avons cessé de nous draper dans nos voiles de

deuil et de crier partout : Malheur à toi, Jérusalem… ou Cleveland, selon

le cas. À la fin du quinzième siècle, nous avons eu la danse de Saint-Guy. À la

fin du quatorzième, la peste bubonique – la peste noire – a décimé l'Europe. À la

fin du dix-septième, ce fut le tour de la coqueluche, et à la fin du

dix-neuvième, les premières épidémies connues d'influenza. Nous nous sommes

tellement habitués à l'idée de la grippe – elle ne nous paraît guère plus

méchante qu'un mauvais rhume, n'est-ce pas ? – que personne, sauf les historiens,

ne semble savoir qu'elle n'existait pas il y a cent ans.

Stu écoutait, silencieux.

– C'est durant les trente

dernières années d'un siècle que les fanatiques religieux sortent leurs faits

et chiffres qui prouvent que la fin du monde est enfin arrivée. Il y a toujours

de ces gens, naturellement, mais lorsque la fin d'un siècle approche, ils semblent

se multiplier… Et beaucoup les prennent au sérieux. Les monstres apparaissent. Attila

le Hun, Genghis Khan, Jack l'Éventreur, Lizzie Borden. À notre époque, Charles

Manson et les autres. Certains collègues encore plus excentriques que moi prétendent

que l'homme occidental a besoin d'une bonne purge de temps en temps, d'un formidable

lavement ce qui se produit à la fin d'un siècle pour qu'il puisse entrer dans

le nouveau parfaitement propre et rempli d'optimisme. Dans le cas particulier, nous

avons eu droit à un super-lavement et quand on y pense, tout cela est

parfaitement logique. Après tout, nous n'approchons pas simplement de la fin d'un

siècle. Nous approchons d'un nouveau millénaire.

Bateman s'arrêta, songeur.

– Maintenant que j'y pense, je

suis effectivement en train de danser sur la tombe de mes semblables. Une autre

bière ?

Stu en prit une, réfléchissant à

ce que Bateman venait de dire.

– Ce n'est pas vraiment la

fin, dit-il au bout d'un moment. En tout cas, je ne crois pas. Juste un… entracte.

– Jolie trouvaille, en

vérité. Et, maintenant, je retourne à ma peinture, si vous permettez.

– Naturellement.

– Dites-moi, avez-vous vu d'autres

chiens ? demanda Bateman au moment où Kojak traversait la route en

bondissant allégrement.

– Non.

– Moi non plus. Vous êtes la

seule personne que j'aie vue jusqu'à présent, mais Kojak semble bien être seul

de son espèce.

– S'il est vivant, il doit y

en avoir d'autres.

– Pas très scientifique. Mais

quelle sorte d'Américain êtes-vous donc ? Montrez-moi un deuxième chien – de

préférence une chienne – et j'accepterai votre hypothèse qu'il en existe

quelque part un troisième. Mais vous ne m'en montrez qu'un et vous postulez l'existence

d'un second. Ça ne colle pas, mon cher.

– J'ai vu des vaches.

– Des vaches, oui, et des

cerfs. Mais les chevaux sont tous morts.

– C'est vrai, vous avez

raison.

Stu avait vu plusieurs chevaux

morts en cours de route. Et parfois des vaches broutaient à côté de leurs

cadavres gonflés comme des ballons.

– Pourquoi ? demanda-t-il.

– Aucune idée. Nous

respirons tous à peu près de la même manière. Or, il semble qu'il s'agisse essentiellement

d'une maladie des voies respiratoires. Mais je me demande s'il n'y a pas un

autre facteur. Les hommes, les chiens et les chevaux l'attrapent. Les vaches et

les cerfs ne l'attrapent pas. Les rats ont été mal en point pendant quelque

temps, mais ils semblent aller mieux à présent, continuait Bateman en

mélangeant avec le plus grand sérieux des couleurs sur sa palette. On voit des

chats partout une infestation de chats, et d'après ce que j'ai pu observer, les

insectes continuent à vivre comme si de rien n'était. Bien sûr, les petits faux

pas que l'humanité commet ne semblent que rarement les déranger et l'idée d'un

moustique qui attraperait la grippe est tout simplement trop ridicule pour qu'on

puisse la retenir. À première vue, tout cela n'a aucun sens. C'est complètement

fou.

– Sûr et certain, dit Stu en

ouvrant une autre canette.

Sa tête bourdonnait fort

agréablement.

– Nous pouvons nous attendre

à observer d'intéressantes variations dans les systèmes écologiques reprit

Bateman qui commettait l'effroyable erreur de vouloir représenter Kojak sur son

aquarelle. Reste à savoir si l'*homo sapiens* sera capable de se

reproduire après tout cela – c'est loin d'être sûr – mais du moins nous pouvons

tous essayer ensemble. En revanche, Kojak trouvera-t-il jamais une compagne ?

Connaîtra-t-il jamais la fierté d'être papa ?

– Mon Dieu, peut-être pas.

Bateman se leva posa sa palette

sur son tabouret de piano et prit une autre bière.

– Je crois bien que vous

avez raison. Sans doute y a-t-il d'autres êtres humains, d'autres chiens, d'autres

chevaux. Mais beaucoup d'animaux risquent de mourir sans se reproduire. Naturellement,

certains animaux appartenant à des espèces sensibles à la maladie portaient peut-être

des petits quand la grippe a frappé. Peut-être existe-t-il en ce moment au

États-Unis des dizaines de femmes en bonne santé – pardonnez-moi la crudité de

l'expression – qui ont un polichinelle dans le tiroir. Mais certains animaux

risquent tout simplement de tomber au-dessous de la masse critique. Si vous

retirez les chiens de l'équation, le cerf – qui paraît immunisé – va se

multiplier sans rien pour l'arrêter. Et il ne reste certainement pas

suffisamment d'êtres humains pour limiter la population des cerfs. Je crois

bien que la chasse va être ouverte toute l'année pendant longtemps.

– Mais les cerfs en trop, ils

vont crever de faim.

– Non, pas tous, pas même la

majorité. Pas ici en tout cas. Je ne saurais dire ce qui va arriver dans l'est

du Texas, mais ici, en Nouvelle-Angleterre, tous les jardins poussaient

parfaitement bien quand cette grippe est arrivée. Les cerfs auront beaucoup à

manger cette année, et l'année suivante. Même après, nos cultures se reproduiront

à l'état sauvage. Aucun cerf ne va mourir de faim avant sept ans peut-être. Si

vous revenez par ici dans quelques années, mon cher Stu, les cerfs seront si nombreux

que vous devrez les bousculer pour passer sur cette route.

– Stu réfléchissait.

– Vous n'exagérez pas ?

– Pas que je sache. Il peut

y avoir un ou plusieurs facteurs dont je ne tiens pas compte, mais bien

franchement, j'en doute. Et nous pourrions prendre mon hypothèse sur l'effet d'une

disparition complète ou presque complète de la population des chiens sur la

population des cerfs et l'appliquer aux rapports entre d'autres espèces. Les

chats se reproduisent sans rien pour les éliminer. Que peut-on en déduire ?

Eh bien je disais que les rats avaient baissé à la bourse écologique,

mais qu'ils

faisaient une remontée. Si les chats sont assez nombreux, la tendance pourrait

être inversée. Un monde sans rats paraît une bonne chose à première vue, mais

je me pose des questions.

– Qu'est-ce que vous vouliez

dire tout à l'heure, quand vous vous demandiez si les humains seraient capables

de se reproduire ?

– Nous sommes en présence de

deux possibilités. Au moins deux, selon moi. La première, c'est que les bébés

pourraient ne pas être immunisés.

– C'est-à-dire qu'ils

mourraient dès qu'ils viendraient au monde ?

– Oui, ou même *in utero*.

Moins vraisemblable peut-être, mais toujours possible, la super-grippe pourrait

avoir rendu stériles ceux d'entre nous qui sont encore vivants.

– C'est complètement fou.

– Alors, les oreillons aussi

sont une histoire complètement folle, répliqua sèchement Glen Bateman.

– Mais si les mères des

bébés qui sont… *in utero*… si les mères sont immunisées…

– Oui, dans certains cas une

immunité peut se transmettre de la mère à l'enfant, exactement comme la

prédisposition à la maladie d'ailleurs. Mais ce n'est pas toujours le cas. On

ne peut pas en être sûr. Je pense que l'avenir des bébés actuellement *in*

utero est tout à fait incertain. Leurs mères sont immunisées, c'est clair, mais

les probabilités statistiques nous disent que la plupart de leurs pères ne l'étaient

pas et qu'ils sont morts aujourd'hui.

– Quelle est l'autre

possibilité ?

– Que nous réussirons

finalement à détruire notre propre espèce, répondit calmement Bateman. Et je

pense que c'est tout à fait possible. Pas tout de suite, parce que nous sommes

trop dispersés. Mais l'homme est un animal social et nous allons finir par nous

retrouver, ne serait-ce que pour nous raconter comment nous avons survécu à la

grande peste de 1990. La plupart des sociétés qui se formeront seront vraisemblablement

des dictatures primitives, dirigées par des petits Césars, à moins que nous n'ayons

beaucoup de chance. Quelques-unes pourront être des communautés éclairées, démocratiques,

et je vais vous dire exactement de quoi auront besoin ces sociétés d'ici la fin

du siècle et au début du siècle suivant : elles devront disposer d'un

nombre suffisant de techniciens pour rallumer la lumière. C'est possible, c'est

même tout à fait possible. Nous ne sortons pas d'une guerre nucléaire qui

aurait tout détruit. Toutes les machines sont là elles attendent que quelqu'un

vienne les remettre en route – quelqu'un qui saura nettoyer les bougies, remplacer

quelques roulements à billes grillés – et tout recommencera. La question se

résume à savoir combien de ceux qui sont encore vivants comprennent cette

technique que nous tenions tous pour acquise.

Stu sirotait sa bière.

– Vous croyez ?

– J'en suis sûr.

Bateman prit une grande lampée, se

pencha en avant et fit un large sourire à Stu.

– Permettez-moi je vous prie

de vous exposer une situation hypothétique, cher monsieur Stuart Redman, natif

de l'est du Texas. Supposons que nous ayons une communauté A à Boston et une communauté

B à Utica. Elles savent toutes les deux qu'elles existent et elles ont toutes

les deux connaissance de l'état dans lequel se trouve l'autre camp. La société A

s'en tire très bien. Ses membres habitent dans le quartier chic de Boston où

ils vivent dans le luxe et la mollesse. Tout simplement parce qu'un de leurs

membres se trouvait être réparateur pour la compagnie d'électricité. Le type en

sait juste assez pour remettre en marche la centrale qui alimente le beau

quartier dont je vous parlais. Il s'agit essentiellement de savoir quel

disjoncteur actionner. Une fois la centrale repartie, presque tout est

automatisé. Le réparateur peut apprendre aux autres membres de la société A quel

levier tirer, quels cadrans surveiller. Les turbines fonctionnent au mazout, et

nous en avons en abondance, pour la bonne et simple raison que tous ceux qui en

consommaient autrefois sont aussi morts que ce bon Mathusalem. Ainsi donc, à

Boston, du jus, il y en a. On se chauffe quand il fait froid, on s'éclaire pour

lire la nuit, le réfrigérateur fonctionne et vous pouvez prendre votre scotch

sur glace comme un homme civilisé. En fait la vie n'est vraiment pas loin d'être

idyllique. Pas de pollution. Pas de problèmes de drogue. Pas de problèmes

raciaux. Pas de pénuries. Pas d'argent, parce que toutes les marchandises sont

étalées devant vos yeux et qu'il y en a suffisamment pour qu'une société

radicalement réduite dans ses effectifs ne les épuise pas avant trois siècles. Du

point de vue sociologique, un tel groupe optera probablement pour

une forme d'association

communautaire. Pas de dictature ici. Les conditions nécessaires à l'éclosion de

la dictature, la pénurie, le besoin, l'incertitude, la privation… ces conditions

ne sont tout simplement pas réunies. Boston finira probablement par être administré

par une sorte de conseil municipal, comme autrefois.

Bateman fit une pause.

– La situation est

totalement différente dans la communauté B, à Utica. Personne ne sait faire

fonctionner la centrale. Les techniciens sont tous morts. Il faudra un bon bout

de temps à ces gens pour comprendre comment faire fonctionner les choses. En

attendant, ils ont froid la nuit (et l'hiver approche), ils ne mangent que des

conserves, leur vie est pitoyable. Un homme fort prend la barre. Ils sont très

contents de l'avoir, parce qu'ils ne savent pas quoi faire, parce qu'ils ont

froid, parce qu'ils sont malades. Que lui prenne les décisions. Et c'est ce qu'il

fait, naturellement. Il envoie quelqu'un à Boston, avec une lettre. Voudraient-ils

envoyer leur gentil technicien à Utica pour les aider à remettre en marche la

centrale électrique ? L'autre solution : un long et dangereux voyage

vers le sud pour passer l'hiver. Alors, que fait la communauté A

lorsqu'elle

reçoit ce message ?

– Ils envoient le type ?

– Foutre Jésus, *non* !

Ils risqueraient de le retenir contre son gré, en fait c'est très probablement

ce qui se passerait. Dans le monde post-grippal, la connaissance technologique

va remplacer l'or comme le meilleur moyen d'échange. Dans ces termes, la société

A est riche et la société B est pauvre. Alors, que fait la société B ?

– Ils émigrent au sud, répondit

Stu en souriant. Peut-être même qu'ils vont s'installer dans l'est du Texas.

– Peut-être. Ou peut-être

vont-ils menacer les gens de Boston de leur envoyer une ogive nucléaire sur la

tête.

– Une minute. Ils ne peuvent

pas mettre en route leur centrale, mais ils pourraient envoyer un missile

nucléaire sur Boston ?

– Si j'étais à leur place, je

n'essaierais pas de lancer un missile. J'essaierais simplement de voir comment

je peux détacher l'ogive nucléaire, puis je la transporterais à Boston dans ma

camionnette. Vous pensez que ça marcherait ?

– Comment voulez-vous que je

sache ?

– Même si ça ne marchait pas,

ce ne sont pas les armes classiques qui manquent. Et c'est le principal. Toutes

ces jolies petites machines sont là par terre. Il suffit de les ramasser. Et si

les communautés A et B ont toutes les deux de gentils techniciens, elles

pourraient concocter un échange nucléaire à propos de vieilles histoires de religion,

de territoire, de différences idéologiques. Pensez-y. Au lieu de six ou sept

puissances nucléaires dans le monde, nous pouvons nous retrouver avec soixante

ou soixante-dix puissances nucléaires, ici même, aux États-Unis. Si la

situation était différente, je suis sûr qu'on se battrait avec des pierres et

des massues. Mais le fait est que tous ces bons vieux soldats se sont évanouis

et qu'ils ont laissé leurs jouets derrière eux. Ce n'est pas très drôle quand

on y pense, particulièrement quand nous avons vu déjà des choses pas très

drôles… Mais j'ai bien peur que ce ne soit parfaitement dans l'ordre du

possible.

Le silence tomba. Au loin, Kojak

aboyait dans les bois. Bientôt, le soleil allait marquer l'heure de midi.

– Vous savez, dit finalement

Bateman, je suis fondamentalement enjoué. Peut-être du fait que mon seuil de

satisfaction n'est pas très élevé. Ce qui m'a fait proprement détester dans ma

spécialité. J'ai mes défauts : je parle trop, comme vous vous en êtes

rendu compte, je suis un très mauvais peintre comme vous l'avez vu, et j'avais

coutume autrefois de jeter l'argent par les fenêtres. Les trois derniers jours

du mois, il m'arrivait de ne plus pouvoir me payer autre chose que des

sandwichs au beurre d'arachides. Et je m'étais fait la réputation à Woodsville

d'ouvrir un compte d'épargne pour le fermer une semaine plus tard. Mais tout

cela n'a jamais pu m'abattre, Stu. Excentrique mais enjoué, c'est ainsi. La

seule chose qui m'a empoisonné la vie, ce sont mes rêves. Depuis que je suis

enfant, je fais des rêves étonnamment réalistes. Souvent très désagréables. Quand

j'étais jeune, c'était des fantômes cachés sous des ponts qui me prenaient par

le pied, ou une sorcière qui me transformait en oiseau… J'ouvrais la bouche

pour crier, et je me mettais à croasser comme un corbeau. Avez-vous déjà fait

de mauvais rêves, Stu ?

– Parfois.

Stu pensait à Elder qui le

pourchassait dans ses cauchemars, à ces corridors interminables qui revenaient

toujours au même endroit, éclairés par la lumière froide des tubes fluorescents,

remplis d'échos.

– Alors, vous savez ce que

je veux dire. Quand j'étais adolescent, j'ai eu droit à la dose usuelle de

rêves cochons, mouillés et secs, mais parfois entrecoupés de rêves dans

lesquels la fille avec qui j'étais se transformait en crapaud, en serpent, ou

même en cadavre putréfié. Quand je suis devenu plus vieux j'ai rêvé d'échecs, de

dégradation, de suicide, de morts accidentelles épouvantables. Dans le rêve que

je faisais le plus souvent, je me voyais lentement écrasé sous le pont de

graissage d'une station-service. Simple transposition du rêve du fantôme, je

suppose. Je crois vraiment que ces rêves sont un simple émétique psychologique

et que ceux qui les font ont finalement bien de la chance.

– Quand on peut se

débarrasser de ce qui nous dérange, on risque moins de craquer.

– Précisément. Il existe

toutes sortes d'interprétations des rêves, celle de Freud étant la plus connue,

mais j'ai toujours cru que les rêves n'avaient qu'une simple fonction

éliminatrice, et pas grand-chose d'autre – que les rêves sont le moyen

qu’utilise

la psyché pour se vider une bonne fois de temps en temps. Et que les gens qui

ne rêvent pas – ou qui ne font pas de rêves dont ils se souviennent au réveil –

sont mentalement constipés, pour ainsi dire. Après tout, la seule compensation

pratique que l’on peut trouver à un cauchemar, c’est de se réveiller et de se

rendre compte que ce n’était qu’un rêve.

Stu souriait.

– Mais, ces derniers temps, je

fais un rêve extrêmement désagréable. Il revient souvent, comme celui où je

suis écrasé sous un pont de graissage, mais celui-là n’est que de la gnognote

en comparaison. Je n’ai jamais fait de rêves semblables, mais en même temps, il

ressemble à tous les autres. Comme si… comme si c’était la somme de tous mes

cauchemars. Et je me réveille avec une curieuse sensation, comme si ce n’était

pas du tout un rêve, mais une vision. Je sais que ça doit vous paraître un peu

dingue.

– Et qu’est-ce que vous

voyez ?

– Un homme, répondit Bateman

d’une voix étouffée. Du moins, je crois que c’est un homme. Il est debout sur

la terrasse d'un gratte-ciel, ou peut-être au sommet d'une falaise. En tout cas,

c'est si haut que tout disparaît dans la brume quand on regarde en bas. Le

soleil va bientôt se coucher, mais l'homme regarde de l'autre côté, vers l'est.

Parfois, on dirait qu'il porte un jeans et un blouson, mais le plus souvent, c'est

une longue robe avec une capuche. Je ne peux jamais voir son visage, mais je

vois bien ses yeux. Il a des yeux rouges, et j'ai l'impression qu'il me cherche,

que tôt ou tard il va me trouver, ou qu'il va me forcer à venir le rejoindre… et

que ce sera la mort pour moi. J'essaye de hurler, et…

Sa voix s'éteignit et, embarrassé,

il haussa légèrement les épaules.

– Vous vous réveillez à ce

moment-là ?

– Oui.

Kojak revenait au petit trot. Bateman

se mit à le caresser tandis que Kojak engloutissait ce qui restait du

quatre-quarts.

– Enfin, ce n'est qu'un rêve,

je suppose, dit Bateman en se relevant.

Ses genoux craquèrent et il fit

une grimace.

– Si je me faisais

psychanalyser, je suppose que le psy me dirait que ce rêve exprime ma peur inconsciente

qu'un chef ou plusieurs chefs recommencent tout à nouveau. Peut-être une peur

de la technique en général. Car je crois que toutes les nouvelles sociétés qui

naîtront, au moins dans le monde occidental, reposeront sur la technique. C'est

dommage, et ce n'est pas nécessaire, mais il en sera ainsi, parce qu'elles en

ont pris l'habitude. Elles ne se souviendront pas – ou décideront de ne pas se

souvenir – que nous nous étions engagés dans un cul-de-sac. Les rivières

polluées, le trou dans la couche d'ozone, la bombe atomique, la pollution

atmosphérique. Elles se souviendront seulement qu'à une époque nous avions bien

chaud la nuit, sans nous donner trop de mal. Comme vous voyez, en plus de mes

autres défauts, je suis aussi un lucide. Mais ce rêve… il me ronge, Stu.

Stu ne répondit pas.

– Eh bien, je vais rentrer, dit

brusquement Bateman. Je suis déjà à moitié saoul et je crois qu'il va y avoir

de l'orage cet après-midi.

Il se dirigea vers la clairière

et revint quelques instants plus tard avec une brouette. Il fit tourner le

siège du tabouret de piano pour l'abaisser complètement, le mit dans la

brouette avec sa palette, la glacière et, en équilibre précaire, sa mauvaise

aquarelle.

– Vous avez fait tout ce

chemin à pied avec votre matériel ?

– Je me suis arrêté quand j'ai

vu quelque chose que j'avais envie de peindre. Je change d'itinéraire tous les

jours. C'est un bon exercice. Si vous allez vers l'est, pourquoi ne pas passer

la nuit chez moi, à Woodsville ? Vous m'aideriez à pousser la brouette et

j'ai encore six canettes de bière qui prennent le frais dans le ruisseau. Nous

devrions arriver chez moi en pleine forme.

– D'accord.

– Parfait. Je vais probablement

parler pendant tout le chemin. Si je vous embête, dites-moi simplement de me

taire. Je ne me vexerai pas.

– J'aime écouter.

– Alors, vous êtes un des

élus du Seigneur. Allons-y.

Ils repartirent sur la 302, poussant

la brouette à tour de rôle, tandis que l'autre se rafraîchissait le gosier. De

fait, Bateman ne cessa de parler, monologue interminable qui passait d'un sujet

à l'autre, pratiquement sans un instant de silence. Kojak trottait à côté de

lui. Stu écoutait quelque temps, puis son esprit se mettait à battre la campagne,

revenait ensuite à ce que disait le professeur. Le discours du professeur

Bateman l'avait troublé, ces centaines de petites enclaves, certaines

militaristes, dans un pays où des milliers d'armes d'apocalypse traînaient

partout, comme des cubes abandonnés par un enfant. Mais curieusement, il

revenait sans cesse au rêve de Glen Bateman, à cet homme sans visage perché au

sommet du gratte-ciel – ou de la falaise – homme aux yeux rouges, tournant le dos

au soleil couchant, le regard braqué vers l'est.

Il se réveilla

un peu avant minuit, trempé de sueur, craignant d'avoir hurlé. Mais, dans la

chambre voisine, Glen Bateman respirait paisiblement. Et, dans le couloir, il

pouvait voir Kojak qui dormait, la tête blottie entre ses pattes. Dans la

clarté de la lune, tout paraissait irréel.

Quand il s'était réveillé, Stu

était dressé sur ses coudes. Il se laissa retomber sur le drap moite et se mit

un bras sur les yeux, essayant d'oublier son rêve. Mais le rêve s'obstinait à

revenir.

Il était de retour à Stovington. Elder

était mort. Tout le monde était mort. Le centre n'était plus qu'une immense

tombe, remplie d'échos. Il était seul vivant, et il ne trouvait pas la sortie. Au

début, il avait essayé de se maîtriser. *Marche, ne cours pas*, se disait-il

sans cesse. Mais bientôt il allait se mettre à courir. Ses pas se faisaient de

plus en plus rapides. Bientôt il ne pourrait plus résister à cette folle envie

de regarder derrière lui pour s'assurer que seuls les échos le suivaient.

Il passait devant des portes

fermées, des portes aux vitres dépolies sur lesquelles des noms étaient écrits

en noir. Un chariot renversé. Le cadavre d'une infirmière, blouse blanche

retroussée jusqu'aux cuisses, visage noir grimaçant qui regardait les tubes

fluorescents au plafond.

Finalement, il se mettait à

courir.

Plus vite, de plus en plus vite, et

les portes défilaient sur les côtés, ses pieds martelaient le linoléum. Flèches

orange aperçues dans un brouillard sur le blanc des murs. Pancartes. Au début, elles

paraissaient normales : RADIOLOGIE, LABORATOIRES, DÉFENSE D'ENTRER SANS

LAISSEZ-PASSER. Puis il se trouvait dans une autre partie du centre,

un endroit

où il n'avait jamais été, qu'il n'avait jamais voulu voir. La peinture s'écaillait

sur les murs. Certains tubes fluorescents ne fonctionnaient plus ; d'autres

bourdonnaient comme des mouches prises dans une toile d'araignée. Certaines des

vitres dépolies des bureaux étaient cassées et, par les trous en étoile, il

voyait des corps dans des positions qui révélaient une horrible souffrance. Du

sang. Ces gens n'étaient pas morts de la grippe. Ils avaient été assassinés, abattus

à bout portant, lacérés à coups de couteau, assommés à coups de matraque. Et

ils regardaient dans le vide avec de gros yeux de crapauds.

Il se précipitait dans un

ascenseur, descendait plus bas, sortait dans un long tunnel sombre revêtu de

carreaux de faïence. Au bout du tunnel, encore des bureaux, mais cette fois les

portes étaient peintes en noir, le noir de la mort. Flèches rouge vif. Les

tubes fluorescents clignotaient, bourdonnaient. Des pancartes : RÉSERVES

DE COBALT, ARMES LASER, MISSILES, GUERRE BACTÉRIOLOGIQUE. Et puis enfin, une

flèche à un endroit où le couloir faisait un coude, et un seul mot : SORTIE.

Il suivait la flèche. La porte

était grande ouverte. Derrière, la nuit, son silence et ses odeurs. Il se ruait

vers la porte et un homme se mettait en travers, obstruait le passage, un homme

vêtu d'un jeans et d'un blouson. Stu s'arrête, pétrifié. Un hurlement s'étrangle

dans sa gorge avec un bruit de fer rouillé. L'homme s'avance dans la lumière

clignotante des tubes fluorescents. Et là où devrait se trouver son visage, Stu

ne voit qu'une ombre noire et froide, éclat de deux yeux rouges, deux yeux sans

âme. Sans âme, mais moqueurs. C'est bien ça. Une sorte d'allégresse, de

jubilation démoniaque.

L'homme noir tend les mains, et

Stu voit qu'elles sont trempées de sang.

– Ciel et terre, murmure l'homme

noir, et les mots sortent de ce trou vide où devrait être son visage. Tout le

ciel, toute la terre.

Et Stu s'était réveillé.

Kojak poussa un gémissement et

gronda doucement dans le couloir. Ses pattes tressaillirent et Stu pensa que

même les chiens rêvaient. C'est une chose naturelle que de rêver, et même d'avoir

parfois un cauchemar.

Mais il lui fallut longtemps pour

retrouver le sommeil.

# 38

Au moment où l'épidémie

de super-grippe touchait à sa fin, une deuxième épidémie se déclara qui dura

environ quinze jours. Elle fut particulièrement virulente dans les sociétés

technologiquement développées, comme les États-Unis, moins dans les pays

sous-développés comme le Pérou ou le Sénégal. Aux États-Unis, la seconde

épidémie emporta environ seize pour cent de ceux qui avaient survécu à la

super-grippe. Au Pérou et au Sénégal, pas plus de trois pour cent. On ne crut

pas utile de lui donner un nom, car les symptômes étaient extrêmement variables

d'une personne à l'autre. Un sociologue comme Glen Bateman aurait pu la

baptiser « mort naturelle ». Dans un sens strictement darwinien ce

fut le coup de grâce – le plus féroce de tous, auraient pu dire certains.

Sam Tauber

avait cinq ans et demi. Sa mère était morte le 24 juin à l'hôpital général de

Murfreesboro, en Géorgie. Le 25, son père et sa petite sœur de deux

ans, April,

étaient morts eux aussi. Le 27 juin, son frère aîné, Mike, était mort à son

tour, si bien que Sam était resté tout seul.

Sam était en état de choc depuis

la mort de sa mère. Il errait dans les rues de Murfreesboro, mangeait quand il

avait faim, pleurait parfois. Au bout d'un moment, il avait cessé de pleurer, puisque

pleurer ne servait à rien. Sa maman, son papa, sa petite sœur, son grand frère

ne revenaient toujours pas quand il pleurait. La nuit, il faisait d'horribles

cauchemars. Papa, April et Mike mouraient, mouraient encore, le visage enflé, noir,

un terrible bruit de crécelle dans leur poitrine, étouffés dans leur morve.

À dix heures moins le quart, le

matin du 2 juillet, Sam s'enfonça dans un fourré de mûriers sauvages derrière

la maison de Hattie Reynolds. Hagard, les yeux vides, il zigzaguait entre les

buissons presque deux fois plus grands que lui, cueillant des mûres, se

barbouillant les lèvres et le menton du jus noir des petits fruits. Les épines

déchiraient ses vêtements et parfois lui égratignaient la peau, mais il s'en

rendait à peine compte. Des abeilles bourdonnaient paresseusement autour de lui.

Il ne vit pas les vieilles planches pourries qui recouvraient le puits, à

moitié enfouies au milieu des hautes herbes et des buissons. Elles cédèrent

sous son poids et Sam fit une chute de plus de six mètres, jusqu'au fond

tapissé de pierres où il n'y avait pas d'eau. Il se cassa les deux jambes. Il

mourut vingt heures plus tard, de peur, de douleur, de faim, de déshydratation.

Irma Fayette

vivait à Lodi, en Californie. C'était une demoiselle très convenable de

vingt-six ans, parfaitement vierge, hantée par la peur de se faire violer. Sa

vie n'avait été qu'un long cauchemar depuis le 23 juin, quand les pillards s'étaient

emparés de la ville et qu'il n'y avait plus un seul policier pour les arrêter. Irma

habitait une petite maison dans une rue tranquille ; sa mère y avait vécu

avec elle jusqu'à ce qu'une attaque l'emporte en 1985. Quand le pillage avait

commencé, avec les coups de feu, le bruit terrifiant de ces ivrognes qui

fonçaient à toute vitesse sur leurs motos, Irma avait fermé à clé toutes les

portes et s'était réfugiée dans la petite chambre aménagée au sous-sol. Depuis,

elle remontait de temps en temps au rez-de-chaussée, furtive comme une souris, pour

manger quelque chose ou faire ses besoins.

Irma n'aimait pas les gens. Si

tous les habitants de la terre étaient morts, sauf elle, elle aurait été

parfaitement heureuse. Mais ce n'était pas le cas. Hier encore, alors qu'elle

commençait à espérer qu'il ne restait plus personne à Lodi, sauf elle, elle

avait vu un sale ivrogne, un hippie en T-shirt. Et sur son T-shirt, on pouvait

lire : J'AI RENONCÉ CINQ MINUTES AU SEXE ET À L'ALCOOL J'AI BIEN FAILLI EN

CREVER. L'homme se promenait dans la rue avec une bouteille de whisky à la main.

Une casquette crasseuse, de longs cheveux blonds qui lui tombaient jusqu'aux

épaules. Passé sous la ceinture de ses jeans très serrés, un pistolet. Bien

cachée derrière un rideau, Irma l'avait suivi des yeux jusqu'à ce qu'il

disparaisse. Puis elle avait filé au sous-sol où elle s'était barricadée dans

la petite chambre, comme si elle venait d'échapper à quelque maléfice.

Ils n'étaient pas tous morts. S'il

restait un hippie il y en avait d'autres. Et tous étaient des violeurs. Ils

allaient la violer, *elle*. Tôt ou tard, ils allaient la trouver et la

violer.

Ce matin, avant que le jour se

lève, elle était montée sur la pointe des pieds au grenier où les malles

possessions de son père étaient rangées dans des boîtes de carton. Son père

était dans la marine marchande. Il avait abandonné la mère d'Irma à

la fin des

années soixante. Sa mère lui avait tout raconté, sans rien lui cacher. Son père

était une brute. Il se saoulait, et quand il était saoul, il voulait la violer.

Tous les hommes étaient pareils. Quand vous vous mariez, l'homme a le droit de

vous violer quand il veut. Même pendant la journée. La mère d'Irma résumait

toujours en quatre mots l'abandon de son mari, ces mêmes quatre mots que sa

fille aurait volontiers utilisés à propos de la mort de pratiquement tous les

hommes, femmes et enfants de la terre : « Pas une grande perte. »

La plupart des boîtes ne

contenaient que des babioles rapportées de ports étrangers – souvenirs de

Hong-Kong, souvenirs de Saigon, souvenirs de Copenhague. Il y avait aussi un

album de photos. La plupart montraient son père sur son bateau, parfois

souriant devant l'objectif, tenant par les épaules ses camarades, des brutes

épaisses eux aussi. Et là où il se terrait maintenant, il avait sans doute attrapé

cette maladie qu'on appelait par ici le Grand Voyage. Pas une grande perte.

Mais il y avait aussi un coffret

de bois aux charnières dorées, et dans ce coffret, un pistolet. Un 45. Il était

couché sur un petit coussin de velours rouge et, dans un compartiment secret, sous

le velours rouge, il y avait quelques balles. Elles étaient couvertes de

vert-de-gris, mais Irma pensa qu'elles fonctionneraient quand même. Après tout,

les balles sont en métal. Elles ne moisissent pas, comme le fromage.

Elle chargea le pistolet à la

lumière de l'unique ampoule du grenier, enveloppée de toiles d'araignée, puis

descendit prendre son petit déjeuner à la cuisine. Non, elle n'allait plus se

cacher comme une souris dans son trou. Elle était armée. Les violeurs n'avaient

plus qu'à bien se tenir.

L'après-midi, elle sortit une

chaise et s'installa devant la porte d'entrée pour lire son livre. Un livre qui

s'intitulait *Satan, maître de la planète Terre*. Une histoire macabre, mais

plutôt amusante. Les pécheurs et les ingrats avaient reçu leur juste punition, comme

l'annonçait le livre. Ils étaient tous morts. Sauf quelques hippies qui

cherchaient des femmes pour les violer, mais elle saurait quoi faire s'ils

venaient par ici. Le pistolet était à côté d'elle.

À deux heures, l'homme aux

cheveux blonds revint. Il était tellement saoul qu'il tenait à peine debout. Il

vit Irma et son visage s'illumina. Sans doute se félicitait-il de la chance qu'il

avait de découvrir enfin une « souris ».

– Salut ! On est plus

que tous les deux ! Depuis…

La terreur assombrit son visage

quand il vit Irma poser son livre et braquer sur lui le 45.

– Hé, écoute, pose ce truc… il

est chargé ? *Hé !*…

Irma appuya sur la détente. Le

pistolet explosa, la tuant sur le coup. Pas une grande perte.

George

McDougall vivait à Nyack, dans l'État de New York. Il enseignait les mathématiques

au lycée et s'était fait une spécialité des cas difficiles. Lui et sa femme

étaient des catholiques pratiquants. Harriett McDougall lui avait donné onze

enfants, neuf garçons et deux filles. Entre le 22 juin, quand son fils de neuf

ans, Jeff, avait succombé à ce qu'on avait alors diagnostiqué comme une « grippe

compliquée de pneumonie », et le 29 juin, quand sa fille Patricia âgée de

seize ans (mon Dieu ! elle était si jeune et si jolie) avait succombé à ce

que tout le monde – ceux qui restaient – appelait maintenant l'Étrangleuse, il

avait vu s'en aller les douze personnes qu'il aimait le plus au monde alors que

lui était en parfaite santé et se sentait en pleine forme. Au lycée, il

avait

souvent dit pour plaisanter qu'il était incapable de se souvenir du nom de tous

ses enfants, mais l'ordre de leur disparition était maintenant gravé dans sa

mémoire : Jeff, le 22, Marty et Helen, le 23, sa femme Harriett, Bill, George,

Robert et Stan, le 24, Richard, le 25, Danny, le 27, Frank, le petit de trois

ans, le 28, et finalement Pat – Pat qui semblait pourtant aller de mieux en

mieux, jusqu'à la fin.

George avait cru qu'il allait

devenir fou.

Il s'était mis à faire du jogging

dix ans plus tôt, sur les conseils de son médecin. Il ne jouait pas au tennis, pas

davantage au handball, payait un enfant, un des siens naturellement, pour

tondre la pelouse et généralement se rendait en voiture au supermarché du coin

quand Harriett avait besoin d'un pain. Vous prenez du poids, lui avait dit le

docteur Warner. Vous commencez à avoir une vraie bouée de sauvetage. Ce n'est

pas bon pour le cœur. Vous devriez faire du jogging.

Il s'était donc acheté un

survêtement et s'était mis à faire du jogging tous les soirs, pas beaucoup au

début, puis de plus en plus longtemps. Les premiers temps, il se sentait mal à

l'aise, sûr que les voisins se tapaient le front, roulaient des yeux en le

voyant. Et puis deux ou trois types qui l'avaient vu courir en arrosant leur

pelouse étaient venus lui demander s'ils pouvaient se joindre à lui – à plusieurs,

on avait sans doute l'air moins ridicule. Ensuite, les deux aînés de George

étaient venus grossir le groupe. Et cette équipe de joggers était devenue

familière dans le quartier.

Maintenant qu'il ne restait plus

personne, il continuait à faire son jogging. Tous les jours. Pendant des heures.

Ce n'était qu'en courant, en se concentrant uniquement sur le bruit de ses

tennis sur le trottoir, sur le balancement de ses bras, sur sa respiration

sifflante mais régulière, qu'il oubliait cette impression d'être au bord de la

folie. Il ne se suiciderait pas, car un catholique pratiquant sait que le

suicide est un péché mortel et que Dieu avait dû l'épargner pour une raison

particulière. Il courait donc. Hier, il avait couru près de six heures, jusqu'à

manquer de souffle jusqu'à l'épuisement. Il n'était plus tout jeune à cinquante

et un ans et il se rendait bien compte que courir autant n'était peut-être pas

très bon pour lui. Mais c'était aussi la seule chose qui puisse encore lui

faire du bien.

Il s'était donc levé ce matin au

petit jour, après une nuit pratiquement blanche (l'idée qui dansait

perpétuellement dans sa tête était celle-ci : Jeff-Marty-Helen-Harriett-Bill-George-Robert-Stanley-Richard-Danny-Frank-Patty-et-je-croyais-qu'elle-allait-mieux),

avait enfilé son survêtement. Il était sorti et s'était mis à courir dans les

rues désertes de Nyack. Parfois ses pieds écrasaient des débris de verre. Une

fois, il sauta par-dessus un téléviseur jeté sur le trottoir. L'écran avait

explosé. Il était sorti du quartier résidentiel où tous les rideaux étaient

tirés avait vu les épaves de ces trois voitures qui s'étaient rentrées dedans

au coin de la grand-rue.

Au début, il avait pris sa foulée

de jogging. Mais bientôt, il avait dû courir de plus en plus vite pour s'empêcher

de penser. Plus vite, de plus en plus vite, finalement un vrai sprint – un

homme de cinquante et un ans aux cheveux gris, survêtement gris, tennis blancs,

fuyant dans les rues vides comme si tous les démons de l'enfer l'avaient

pourchassé. À onze heures et quart, ce fut l'infarctus du myocarde massif. Il

tomba raide mort à l'angle des rues Oak et Pine, près d'une bouche d'incendie. L'expression

de son visage ressemblait fort à de la gratitude.

Mme Eileen

Drummond, de Clewiston, en Floride, se saoula un bon coup au peppermint

DeKuyper dans l'après-midi du 2 juillet. Elle voulait se saouler, parce qu'ainsi

elle ne penserait plus à sa famille, et le peppermint était le seul alcool qu'elle

puisse avaler. La veille, elle avait trouvé un petit sachet de plastique plein

de marihuana dans la chambre de sa fille de seize ans, et elle avait réussi à s'envoyer

en l'air ce qui apparemment n'avait fait qu'empirer les choses. Elle était

restée assise dans son salon tout l'après-midi, complètement dans les vapes, en

train de pleurer sur son album de photos.

Cet après-midi, elle but donc

toute une bouteille de peppermint, eut très mal au cœur, vomit dans la salle de

bains, puis alla se coucher, alluma une cigarette s'endormit, fit brûler sa

maison de fond en comble et n'eut ainsi plus jamais à penser, jamais. Le vent s'était

levé et elle mit donc aussi le feu au reste de Clewiston. Pas une grande perte.

Arthur Stimson

vivait à Reno, dans le Nevada. Dans l'après-midi du 29, après s'être baigné dans

le lac Tahœ, il marcha sur un clou rouillé. Le pied se gangrena. Arthur comprit

ce qui se passait à l'odeur et décida de s'amputer. Au beau milieu de l'opération,

il perdit connaissance et mourut vidé de son sang à l'entrée du casino de Toby

Harrah où il avait tenté de pratiquer l'opération.

À Swanville, dans

le Maine, une fillette de dix ans Candice Moran, tomba de sa bicyclette et

mourut d'une fracture du crâne.

Milton Craslow,

éleveur de Harding County, Nouveau-Mexique, se fit mordre par un serpent à sonnettes

et mourut une demi-heure plus tard.

À Milltown, au

Kentucky, Judy Horton était très contente de la tournure que prenaient les événements.

Judy, dix-sept ans, était bien faite de sa personne. Deux ans plus tôt, elle

avait commis deux graves erreurs : elle s'était laissé engrosser, et elle

avait laissé ses parents la convaincre de se marier avec le responsable, un

bigleux qui faisait ses études d'ingénieur. À quinze ans, elle avait été

flattée qu'un étudiant l'invite à sortir (même s'il n'était qu'en première

année), mais jamais, au grand jamais, elle n'arriverait à se souvenir pourquoi

elle avait laissé ce Waldo – Waldo Horton, quel nom dégueulasse – « en

arriver à ses fins » avec elle. Et s'il fallait qu'elle se fasse engrosser,

pourquoi diable par celui-là ? Judy avait également laissé Steve Phillips

et Mark Collins « en arriver à leurs fins » avec elle ; tous les

deux faisaient partie de l'équipe de football du collège de Milltown (les

Milltown Cougars, pour être exact, ran-plan-plan-pour-les-chers-bleus-et-blancs)

et elle était une des majorettes de l'équipe. Il faut dire que si ce pauvre

vieux Waldo Horton, quel nom dégueulasse, n'avait pas été là, elle aurait

défilé en tête des majorettes dès sa première année, les doigts dans le nez. Pour

en revenir au sujet, Steve ou Mark auraient fait des maris plus acceptables. Tous

les deux étaient plutôt bien foutus, et Mark avait des cheveux blonds, très

longs, longs comme ça, à tomber par terre. Mais c'était Waldo, ce ne pouvait

être que Waldo. Elle n'avait eu qu'à consulter son agenda et faire ses petits

calculs. Et si le bébé était né tout de suite, elle n'aurait même pas eu à

compter. Car le bébé lui ressemblait comme deux gouttes d'eau. Dégueulasse.

Pendant deux longues années, elle

avait donc dû turbiner, sales petits boulots dans les fast-foods et les motels,

pendant que Waldo terminait ses études. Au point qu'elle avait fini par

détester les études de Waldo, encore plus que le bébé, encore plus que

Waldo. S'il

voulait tellement une famille pourquoi ne se trouvait-il pas du travail ? Elle

l'avait bien fait, *elle*. Mais ses parents à elle, et les siens à lui, ne

voulaient rien savoir. Sans eux, Judy aurait certainement pu le baratiner (elle

lui aurait fait donner sa parole avant de lui permettre de la toucher au lit) mais

les quatre vieux n'arrêtaient pas de fourrer leur nez partout. Oh, Judy, tout

ira tellement mieux quand Waldo se trouvera un bon poste. Oh, Judy, tout irait

tellement mieux si on te voyait plus souvent à l'église. Oh, Judy, bouffe de la

merde et continue à sourire tant que tu l'auras pas avalée. Tant que tu auras

pas *tout* avalé.

Et puis, la super-grippe était

arrivée, la solution de tous ses problèmes. Ses parents étaient morts, son

petit garçon, Petie, était mort (c'était un peu triste mais elle s'était

consolée au bout de deux jours), puis les parents de Waldo étaient morts, et

finalement Waldo lui-même était mort. Enfin libre. L'idée qu'elle puisse elle

aussi mourir ne lui avait jamais traversé l'esprit et de fait, elle n'était pas

morte.

Ils habitaient un immense

appartement un peu délabré au centre de Milltown. Ce qui avait convaincu Waldo

de louer ce logement (Judy n'avait pas eu son mot à dire, bien entendu), c'était

la grande chambre froide du sous-sol. Ils s'étaient installés en septembre 1988.

L'appartement était au troisième étage. Et qui devait toujours aller chercher

les rôtis et les steaks dans la chambre froide ? Bravo, vous avez gagné. Waldo

et Petie étaient morts dans l'appartement. Les hôpitaux refusaient tout le

monde, sauf les gros bonnets, et les pompes funèbres n'avaient plus de place (sales

endroits de toute façon Judy n'y aurait jamais mis les pieds), mais l'électricité

fonctionnait toujours. Elle les avait donc installés dans la chambre froide, au

sous-sol.

Il n'y avait plus d'électricité à

Milltown depuis trois jours, mais il faisait encore relativement frais dans la

chambre froide. Judy le savait, parce qu'elle allait jeter un coup d'œil sur

les deux cadavres trois ou quatre fois par jour. Simplement pour voir. Quoi d'autre ?

Sûrement pas pour se frotter les mains en les regardant, quand même.

Elle descendit dans l'après-midi

du 2 juillet et oublia de mettre la cale de caoutchouc pour coincer la porte de

la chambre froide. La porte se referma derrière elle. C'est alors qu'elle

remarqua, après deux années de constantes allées et venues, qu'il n'y avait pas

de poignée intérieure sur la porte de la chambre froide. Il y faisait peut-être

trop chaud pour geler, mais pas trop froid pour crever de faim. Si bien que

Judy Horton mourut finalement en compagnie de son fils et de son mari.

Jim Lee, de

Hattiesburg, dans le Mississippi, brancha toutes les prises électriques de sa

maison sur une génératrice à essence, puis s'électrocuta en essayant de la mettre

en marche.

Richard Hoggins,

un jeune Noir, avait vécu toute sa vie à Detroit, dans le Michigan. Depuis cinq

ans, il avait pris goût à une fine poudre blanche qu'il appelait « héro ».

Pendant l'épidémie de super-grippe, il avait souffert de symptômes aigus de

sevrage, tous les pushers et consommateurs qu'il connaissait étant morts ou

partis.

En ce bel après-midi d'été, il

était assis en haut d'un escalier jonché d'ordures, une bouteille tiède de 7-Up

à la main, pensant qu'une piquouse, une seule petite piquouse, ne lui

ferait

pas de mal.

Il pensait aussi à Allie

McFarlane, à ce qu'on disait sur lui dans la rue, juste avant le grand merdier.

Les gens disaient que le brave Allie, le troisième dealer de Detroit, venait de

recevoir de la bonne camelote. Tout allait baigner dans l'huile maintenant. Plus

de cette merde brune. China White, tout le bazar.

Richie ne savait pas exactement

où McFarlane avait pu stocker une aussi grosse commande – il valait mieux ne

pas savoir ces choses-là – mais il avait entendu dire plusieurs fois que, si

les flics arrivaient à se faire donner un mandat de perquisition pour la maison

de Grosse-Pointe que Allie avait achetée pour son grand-oncle, Allie resterait

en cabane jusqu'à ce que les poules aient des dents.

Richie décida donc d'aller se

promener du côté de Grosse-Pointe. Après tout, il n'avait rien d'autre à faire.

Il trouva l'adresse d'un certain

Erin D. McFarlane dans l'annuaire et se mit en route. Il faisait presque nuit

lorsqu'il arriva là-bas. Il avait mal aux pieds. Il n'essaya plus de se dire qu'il

s'agissait d'une simple promenade de santé ; non, il voulait se piquer,

et

vite.

La propriété était entourée d'un

grand mur de pierre. Richie l'escalada comme une ombre, ce qui ne lui était pas

très difficile dans le noir, s'entaillant les mains sur les tessons de

bouteilles qui garnissaient le sommet. Lorsqu'il cassa une vitre, une alarme se

mit à hurler. Il était déjà rendu au milieu de la pelouse lorsqu'il se souvint

que les flics ne risquaient pas de se pointer. Il rebroussa donc chemin, fort

nerveux, trempé de sueur.

L'électricité était coupée et il

y avait facilement vingt pièces dans cette foutue maison. Il allait devoir

attendre jusqu'au lendemain pour regarder partout. Et il lui faudrait encore

trois bonnes semaines pour tout mettre à l'envers et trouver ce qu'il cherchait.

À supposer que la camelote soit là. Nom de Dieu. Quelle merde. C'est foutu. Mais

au moins il allait jeter un coup d'œil dans les cachettes classiques.

Dans la salle de bains du premier,

il découvrit douze gros sacs de plastique remplis à craquer de poudre blanche. Ils

étaient cachés dans le réservoir des w.-c., un truc vieux comme le monde. Richie

les regarda, malade d'envie, pensant vaguement que Allie avait dû

graisser pas

mal de pattes s'il pouvait se permettre de laisser tout son stock dans un

réservoir de chiottes. Il y avait assez de camelote là-dedans pour qu'un homme

fasse cui-cui jusqu'au trente-sixième siècle, au moins.

Il emporta un sac dans la chambre

principale et l'ouvrit sur le couvre-lit. Ses mains tremblaient quand il sortit

ses ustensiles et se mit au travail. Il n'eut jamais l'idée de se demander si

la farine était coupée. Dans la rue, Richie n'avait jamais trouvé plus costaud

que du douze pour cent. Et cette fois-là, il s'était endormi d'un sommeil si

profond qu'il aurait plutôt fallu parler de coma. Ni une ni deux. Bang, et il

était parti, trou noir.

Il se piqua au-dessus du coude et

poussa le piston de sa burette. C'était du quatre-vingt-seize pour cent ou

presque. Une locomotive lancée à toute vitesse. Rush presque instantané. Richie

tomba sur le sac d'héroïne, enfarinant le devant de sa chemise. Six minutes

plus tard, il était mort.

Pas une grande perte.



# 39

Lloyd Henreid

était à genoux. Il chantonnait en souriant. De temps en temps, il oubliait ce

qu'il chantonnait, le sourire s'effaçait, il sanglotait un peu puis il oubliait

qu'il pleurait et se remettait à chantonner sa berceuse, *Dodo, dodo*. Le

bloc des cellules était totalement silencieux, à part les sanglots et les dodos

de Lloyd, et parfois le bruit du pied de lit raclant le sol de ciment. Lloyd

essayait de retourner le corps de Trask, pour attraper la jambe. Garçon, encore

un peu de salade, et un autre jarret, s'il vous plaît.

Lloyd avait l'air d'un homme qui

vient de suivre un régime super-amaigrissant. Son uniforme de détenu flottait

sur lui comme une voile un jour de calme plat. Son dernier repas remontait à

huit jours maintenant. La peau de son visage collait sur les os, révélant tous

les creux et les bosses de sa boîte crânienne. Ses yeux brillaient. Ses lèvres

s'étaient retroussées, découvrant ses dents. Ses cheveux avaient commencé à

tomber en grosses touffes. Il avait l'air d'un fou.

– *Dodo, dodo*, murmurait

Lloyd en farfouillant avec son pied de lit.

Un jour, il s'était demandé pour

quelle raison il s'était fait si mal aux doigts en voulant dévisser ce sale

truc. Un autre jour, il avait cru savoir ce qu'était vraiment la faim. Mais

cette faim-là n'était qu'une petite mise en appétit, comparée à ce qu'il

ressentait maintenant.

– *L'enfant do… dormira… peut-être…*

Le pied de lit accrocha la jambe

du pantalon de Trask, puis lâcha prise. Lloyd baissa la tête et se mit à

sangloter comme un enfant. Derrière lui, jeté dans un coin, le squelette du rat

qu'il avait tué dans la cellule de Trask, le 29 juin, cinq jours plus tôt. La

longue queue rose du rat tenait toujours au squelette. Lloyd avait plusieurs

fois essayé de la manger, mais elle était trop coriace. Il n'y avait presque

plus d'eau dans la cuvette des w.-c., malgré ses efforts pour l'économiser. La

cellule empestait l'urine, car il pissait dans le couloir pour ne pas polluer l'eau

de la cuvette. Il n'avait pas eu besoin – ce qui était parfaitement

compréhensible, compte tenu de l'extrême pauvreté de son régime alimentaire – d'aller

à la selle.

Il avait mangé trop vite sa

petite provision de nourriture. Il le savait maintenant. Il pensait que quelqu'un

allait venir. Il n'aurait jamais cru…

Il ne voulait pas manger Trask. L'idée

de manger Trask était tout simplement horrible. Hier soir encore, il avait réussi

à étourdir un cafard d'un coup de savate, et il l'avait mangé vivant ; il

l'avait senti courir comme un fou dans sa bouche juste avant que ses dents ne

le coupent en deux. En fait, ce n'était pas si mauvais, bien meilleur que le

rat en tout cas. Non, il ne voulait pas manger Trask. Il ne voulait pas devenir

cannibale. Il allait simplement rapprocher Trask, le mettre à portée de sa main…

au cas où. Simplement au cas où. Il avait entendu dire qu'un homme pouvait

vivre très longtemps sans manger, à condition d'avoir de l'eau.

(*plus beaucoup d'eau mais faut*

pas y penser pour le moment pas y penser pour le moment pour le moment)

Il ne voulait pas mourir. Il ne

voulait pas mourir de faim. Il avait trop de haine.

Une haine qui avait grandi

tranquillement au cours des trois derniers jours, en même temps que sa faim. Si

son petit lapin mort depuis si longtemps avait pu penser, peut-être l'avait-il

haï lui aussi (il dormait beaucoup maintenant, et son sommeil était toujours

troublé par le même rêve : son lapin, le ventre gonflé, les poils collés

de sa fourrure, les asticots qui grouillaient dans ses yeux et, pire que tout

ses pattes couvertes de sang ; quand il se réveillait, il regardait ses

propres doigts, fasciné). La haine de Lloyd s'était concentrée sur une seule

image, et cette image était LA CLÉ.

Il était enfermé. Un jour, il

avait cru que c'était plutôt normal. Normal qu'on enferme un sale type. Mais

non, pas *vraiment* ; c'était Poke le sale type. Sans lui, il aurait

sûrement fait des conneries, mais quand même pas *ça*. Il n'était pas

totalement innocent cependant. Il y avait eu George le Magnifique à Las Vegas, et

puis la petite famille dans la Continental blanche – il était dans le coup, et

il méritait bien qu'on l'asticote un peu. Peut-être quelques années à l'ombre. Naturellement,

personne n'aime ça, mais quand on se fait prendre, faut bien payer. Comme il

avait dit à l'avocat vingt ans, ça lui paraissait juste. Mais pas la chaise électrique,

ça non. L'idée de Lloyd Henreid avec de la fumée sortant de ses oreilles, c'était…

c'était complètement dingue.

Mais LA CLÉ, c'était eux qui l'avaient.

Voilà le problème. Ils peuvent t'enfermer et faire ce qu'ils veulent de

toi.

Depuis trois jours, Lloyd

commençait à percevoir confusément le pouvoir symbolique, talismanique de LA

CLÉ. LA CLÉ, c'est la récompense quand tu joues le jeu. Quand tu ne joues pas

le jeu, ils peuvent te foutre au trou. Comme au Monopoly, *en prison !* Passe

un tour, oublie tes deux cents dollars. Et LA CLÉ donne certaines prérogatives.

Ils peuvent te piquer dix années de ta vie, vingt, quarante. Ils peuvent acheter

des types comme Mayers pour te casser la gueule ou les couilles. Ils peuvent même

te faire sauter le caisson sur la chaise électrique.

Mais le fait d'avoir LA CLÉ ne

donne quand même pas le droit de foutre le camp, de te laisser crever de faim

en tôle. Pas le droit de te forcer à bouffer un rat crevé et la toile de ton

matelas. Pas le droit de te laisser dans un coin où tu risques d'être obligé de

bouffer le type de la cellule d'à côté (si t'arrives à l'attraper – *dodo, dodo*).

Il y a des choses qu'on peut pas

faire aux gens. Quand t'as LA CLÉ, tu peux aller jusque-là, mais pas plus loin.

Ils l'avaient laissé ici pour qu'il crève comme un chien, au lieu de le laisser

sortir. Il n'était quand même pas un chien enragé qui allait zigouiller

la

première personne qu'il trouverait dans la rue, malgré tout ce que les journaux

pouvaient raconter. Quelques petites conneries, c'est tout ce qu'il avait fait

avant de rencontrer Poke.

Il haïssait donc, et la haine lui

commandait de vivre… ou du moins d'essayer. Un moment, il avait cru que la

haine et la volonté de survivre ne serviraient à rien, puisque tous ceux qui

avaient LA CLÉ étaient morts de la grippe, avaient échappé à sa vengeance. Et

puis, peu à peu, avec la faim, il avait compris que la grippe ne les tuerait

pas, *eux*. Elle allait tuer les minables comme lui ; elle allait

tuer Mathers, mais pas le salopard de maton qui avait payé Mathers, parce que

le maton avait LA CLÉ. Elle n'allait pas tuer le directeur de la prison – le

gardien qui lui avait dit que le directeur était malade n'était qu'un foutu

menteur. Elle n'allait pas tuer les juges, les shérifs, les agents du FBI. La

grippe ne touchait pas ceux qui avaient LA CLÉ. Elle n'osait pas. Mais lui, Lloyd,

il allait oser. Et s'il vivait assez longtemps pour sortir de ce trou, il

allait oser beaucoup.

Le pied de lit accrocha une fois

de plus le pantalon de Trask.

– Viens donc, murmura Lloyd.

Allez, viens. Viens par ici… *dormira peut-être… enfant do, dodo.*

Lentement, le cadavre de Trask

glissa sur le sol de la cellule. Aucun pêcheur n'amena un thon avec plus de

finesse, avec plus d'astuce que Lloyd amenant Trask. À un moment, le pantalon

de Trask se déchira et Lloyd dut ferrer ailleurs. Mais finalement, son pied fut

assez proche pour que Lloyd puisse l'atteindre à travers les barreaux, le

prendre… s'il le voulait.

– Faut pas m'en vouloir, murmura-t-il

à Trask en touchant la jambe du cadavre, en la caressant. J'ai rien contre toi.

Je vais pas te bouffer, mon pote. Sauf si je suis forcé.

Il ne se rendit même pas compte

qu'il avait l'eau à la bouche.

Lloyd entendit

quelqu'un dans la lumière cendrée du crépuscule. Au début, le bruit était si

lointain et si étrange – choc de métal contre métal – qu'il crut avoir rêvé. Depuis

quelque temps, le rêve et la réalité se confondaient dans sa tête ; il

passait de l'un à l'autre sans s'en rendre compte.

Mais ensuite il entendit la voix,

et il se redressa d'un coup sur son lit, les yeux écarquillés, fou. La voix

flottait dans les couloirs, venue de quelque part dans le bloc de l'administration,

descendait par la cage d'escalier jusqu'au couloir menant au parloir, puis

résonnait jusque dans le bloc central où se trouvait Lloyd. Sereine elle

poursuivait son petit bonhomme de chemin à travers les grilles doubles, arrivait

finalement aux oreilles de Lloyd :

– *Oooohé ! Il y a*

quelqu'un ?

Curieusement, la première idée de

Lloyd fut celle-ci : *Ne réponds pas. Il va peut-être s'en aller.*

– Il y a quelqu'un ?

Une fois, deux fois ?… D'accord, je m'en vais. Je vais faire un petit tour

en ville.

C'est alors que Lloyd se réveilla.

Il se leva d'un bond, prit le pied de lit, commença à taper frénétiquement sur

les barreaux. Les vibrations remontaient le long de la barre de fer, faisaient

trembler les os de sa main.

– *Non !* hurla-t-il.

Non ! *Ne partez pas ! S'il vous plaît, ne partez pas !*

La voix, plus proche maintenant, descendait

l'escalier.

– L'ogre vient te manger… oh,

oh, quelqu'un qui a l'air d'avoir… *faim*… *très faim*.

Puis un petit gloussement.

Lloyd laissa tomber son pied de

lit, s'agrippa des deux mains aux barreaux de sa cellule. Il entendait des pas

maintenant, quelque part dans l'ombre, des pas qui avançaient tranquillement

vers le bloc des cellules. Lloyd crut qu'il allait pleurer… il était sauvé… enfin…

Pourtant, ce n'était plus de la joie qu'il sentait dans son cœur, mais de la

peur, une peur qui grandissait, qui lui disait qu'il aurait dû fermer sa gueule.

Fermer ma gueule ? Mon Dieu ! Est-ce qu'il y a quelque chose de pire

que de crever de faim ?

Cette idée lui fit penser à Trask

qui était allongé sur le dos dans la lumière cendrée du crépuscule, une jambe

passée à travers les barreaux de la cellule de Lloyd. Et il manquait un bon

morceau à cette jambe. Dans la partie *charnue* de cette jambe, dans le

jarret. Et il y avait aussi des marques de dents. Lloyd savait fort bien à qui

appartenaient les dents qui avaient fait ces marques, mais il n'avait qu'un

très vague souvenir d'avoir mangé du filet de Trask. Pourtant, un puissant sentiment

d'horreur, de dégoût et de culpabilité s'empara de lui. Il se baissa et

repoussa la jambe de Trask dans l'autre cellule. Puis, après avoir jeté un coup

d'œil par-dessus son épaule pour s'assurer que le propriétaire de la voix n'était

pas encore en vue, il tendit la main et, le visage collé contre les barreaux, tira

sur la jambe du pantalon de Trask pour cacher cette vilaine chose qu'il avait

faite.

Naturellement, rien ne pressait

vraiment, car les grilles à l'entrée du bloc des cellules étaient fermées et le

bouton n'allait sûrement pas fonctionner sans électricité. Son sauveteur allait

devoir faire demi-tour pour chercher LA CLÉ. Il allait devoir…

Lloyd poussa un grognement sourd

quand le moteur électrique des grilles se mit à bourdonner. Le silence du bloc

des cellules amplifiait le son qui prit fin avec le familier *clic-bang* ! des grilles quand elles touchaient la butée.

Puis les pas s'avancèrent

tranquillement dans le couloir.

Lloyd était revenu se poster

derrière sa grille après avoir rectifié la tenue de Trask. Pourtant, il recula

de deux pas, sans savoir pourquoi. Il baissa les yeux et vit d'abord deux bottes

poussiéreuses, deux bottes de cow-boy aux bouts pointus, aux talons usés, et il

se souvint que Poke en avait de semblables.

Les bottes s'arrêtèrent devant sa

cellule.

Il leva lentement les yeux, vit

le jeans délavé enfoncé dans les bottes, la ceinture de cuir et la boucle de

laiton (les signes du zodiaque entre deux cercles concentriques), le blouson, les

badges épinglés sur les deux poches de devant du blouson – un petit bonhomme

jaune tout souriant sur l'un, un cochon mort sur l'autre, un cochon avec une

casquette de policier, et cette légende : VOUS AIMEZ LE COCHON ?

Au moment où les yeux de Lloyd

allaient découvrir le visage de Randall Flagg, Flagg poussa un énorme *Bou !*

Le bruit monta dans le silence du bloc des cellules, puis revint, fracassant.

Lloyd hurla, trébucha, tomba par terre et se mit à pleurer.

– Mais non, faut pas avoir

peur. Hé, mon vieux, tout va bien. Tout va plus que bien.

Lloyd sanglotait.

– Vous pouvez me faire

sortir ? S'il vous plaît, faites-moi sortir. Je ne veux pas crever comme

mon lapin, je ne veux pas crever comme ça, c'est pas juste, c'est à cause de

Poke, moi j'aurais fait rien que des petites conneries, laissez-moi sortir, monsieur,

je ferai ce que vous voulez.

– Mon pauvre vieux. À voir

ta dégaine, on dirait une pub pour une semaine de vacances à Dachau.

Malgré le ton chaleureux de la

voix de Flag, Lloyd n'osait pas lever les yeux plus haut que les genoux de ce type.

S'il regardait encore une fois ce visage, il allait mourir. C'était le visage d'un

diable.

– S'il vous plaît, laissez-moi

sortir d'ici. Je crève de faim.

– Ça fait combien de temps

que tu es dans ce trou ?

– Je ne sais pas, répondit

Lloyd en s'essuyant les yeux. Longtemps.

– Et pourquoi t'es pas mort ?

– J'avais quand même prévu

le coup, dit Lloyd au blue jeans en rassemblant les derniers vestiges de son

ancienne roublardise. J'avais gardé de la bouffe. Pas fou.

– T'aurais pas pris une

bouchée de ce brave type dans la cellule d'à côté, par hasard ?

– Quoi ! croassa Lloyd.

*Quoi !* Non ! Nom de Dieu, non ! Pour qui vous me prenez ?

Monsieur, monsieur, s'il vous plaît…

– Sa jambe gauche a l'air

pas mal plus maigre que la droite. C'est pour ça que je te demandais, mon vieux.

– Je sais vraiment rien de

tout ça, murmura Lloyd en tremblant de la tête aux pieds.

– Et ce joli rat ? C'était

bon ?

Lloyd se cacha la figure dans les

mains et ne répondit pas.

– Comment tu t'appelles ?

Lloyd essaya de répondre, mais ne

put que pousser un gémissement.

– Votre nom, soldat ?

– Lloyd Henreid.

Il essaya de penser à ce qu'il

allait dire ensuite, mais tout tournait dans sa tête. Il avait eu peur quand

son avocat lui avait dit qu'il risquait de monter sur la chaise électrique mais

pas aussi peur que maintenant. Il n'avait jamais eu aussi peur de sa vie.

– C'était l'idée de Poke !

hurla-t-il. C'est lui qui devrait être ici, pas moi !

– Regarde-moi bien, Lloyd.

– Non, murmura Lloyd en

roulant des yeux.

– Pourquoi pas ?

– Parce que…

– Allez, vas-y !

– Parce que je crois que

vous n'êtes pas réel, murmura Lloyd. Et si vous êtes réel… monsieur, si vous

êtes réel, vous êtes le diable.

– Regarde-moi, Lloyd.

Épouvanté, Lloyd leva les yeux

vers ce visage sombre qui grimaçait un sourire derrière les barreaux. De sa

main droite l'homme tenait quelque chose à côté de son œil droit. Quand il

regarda cette chose, Lloyd eut tout à coup très chaud et très froid. On aurait

dit une pierre noire, noire comme du goudron. Au centre, un éclat rouge comme

un œil terrible, sanglant, mi-clos, qui regardait Lloyd. Puis Flagg fit lentement

tourner la pierre entre ses doigts et l'éclat rouge prit la forme d'une… d'une

clé. Flagg faisait tourner la pierre entre ses doigts. L'œil, la clé.

L'œil, la clé.

Et l'homme se mit à chanter :

– *Elle m'a donné du café…*

elle m'a donné du bon thé… elle m'a tout mais tout donné… mais pas la clé des

champs ! Pas vrai, Lloyd ?

– Si, si, dit Lloyd d'une

voix rauque.

Ses yeux étaient fixés sur la

petite pierre noire. Flagg la faisait courir entre ses doigts, comme un

prestidigitateur.

– Je suis sûr que tu

apprécies la valeur d'une bonne clé dit l'homme en faisant disparaître la

pierre noire dans son poing, la pierre qui reparut tout à coup dans l'autre

main, puis recommença à courir d'un doigt à l'autre. Je suis sûr que tu comprends.

Parce que les clés sont faites pour ouvrir les portes. Et y a-t-il quelque

chose de plus important dans la vie que d'ouvrir les portes, Lloyd ?

– Monsieur, je crève de faim…

– Je n'en doute pas, fit l'homme

en prenant une expression de sollicitude tellement forcée qu'elle en était

grotesque. Mon Dieu, un rat, il faut quand même le faire ! Tu sais ce que

j'ai mangé au déjeuner ? Un formidable sandwich au rosbif bien saignant

sur petit pain viennois, avec une excellente moutarde à l'estragon. Appétissant,

non ?

Lloyd hocha la tête. Des larmes

coulaient de ses yeux trop brillants.

– Avec en plus des frites, un

grand verre de lait, et puis comme dessert… mais mon Dieu, je suis en train de

te *torturer*, n'est-ce pas ? C'est très méchant. Je mérite une bonne

fessée, oui, une bonne fessée. Je suis désolé. Je vais te faire sortir tout de

suite, et puis on va manger quelque chose, d'accord ?

Médusé, Lloyd ne sut que répondre.

Oui, l'homme à la clé était un démon, ou plus probablement encore un mirage. Et

le mirage allait rester là devant sa cellule jusqu'à ce qu'il tombe raide mort,

il allait lui parler tranquillement de Dieu et de Jésus, de sa moutarde à l'estragon

en faisant apparaître et disparaître l'étrange pierre noire. Pourtant, l'expression

de compassion qu'il lisait sur ce visage semblait bien réelle, et l'homme

paraissait vraiment s'en vouloir de ce qu'il avait dit. La pierre noire disparut

à nouveau dans son poing. Et quand le poing s'ouvrit, les yeux sidérés de Lloyd

découvrirent une clé plate en argent dans le creux de la paume de l'étranger.

– Mon Dieu ! croassa

Lloyd.

– Tu apprécies ? demanda

l'homme noir, satisfait. C'est une masseuse qui m'a appris ce petit truc, une

masseuse de Secaucus, dans le New Jersey. Secaucus, patrie des plus gros

éleveurs de cochons du monde.

L'homme se baissa et glissa la

clé dans la serrure de la cellule de Lloyd. Ce qui était étrange, car si sa

mémoire fonctionnait encore (ce qui n'était à vrai dire pas tout à fait

le cas),

ces cellules n'avaient pas de serrures. Elles s'ouvraient et se fermaient

électroniquement. Mais il ne douta pas un instant que la clé d'argent fonctionnerait.

Au moment où la clé s'enfonçait

dans la serrure, Flagg s'arrêta et fit un sourire espiègle à Lloyd. Et Lloyd

sentit le désespoir s'emparer de lui à nouveau. Ce n'était qu'un truc.

– Je me suis présenté ?

Je m'appelle Flagg, avec deux g. Content de faire ta connaissance.

– Moi aussi, croassa Lloyd.

– Je pense qu'avant de t'ouvrir

pour que tu ailles manger un morceau, nous devrions conclure un petit marché, Lloyd.

– Bien sûr, croassa Lloyd, et

il se remit à pleurer.

– Je vais faire de toi mon

bras droit, Lloyd. Tu vas devenir pareil que saint Pierre. Quand j'ouvrirai

cette porte, je vais glisser les clés du royaume dans ta main. Bonne affaire, non ?

– Oui, murmura Lloyd, terrorisé.

Il faisait presque complètement

noir maintenant. Flagg était à peine plus qu'une silhouette dans l'obscurité, mais

ses yeux étaient encore parfaitement visibles. Ils semblaient briller dans le

noir comme les yeux d'un lynx, un œil à gauche du barreau qui

aboutissait à la

serrure, l'autre à droite. Lloyd était terrorisé, mais il sentait autre chose

aussi : une sorte d'extase religieuse. Un immense plaisir. Le plaisir d'avoir

été *choisi*, d'être l'*élu*. Le sentiment d'être arrivé à… quelque

chose d'autre.

– Tu voudrais te venger des

types qui t'ont laissé moisir ici, pas vrai ?

– Oh, oui ! dit Lloyd

en oubliant un instant sa terreur.

Et il sentit la colère monter en

lui, féroce.

– Pas seulement ceux-là d'ailleurs,

mais tous ceux qui pourraient être capables de faire une chose pareille. C'est

bien ça ? Un certain type de gens, pas vrai ? Pour ces gens-là, un

homme comme toi n'est qu'une ordure. Parce qu'ils ont le pouvoir. Pour eux, un

type comme toi n'a pas le droit de vivre.

– C'est exactement ça, répondit

Lloyd.

La faim qui le tenaillait venait

tout à coup de se transformer en autre chose. Aussi clairement que la pierre noire

s'était transformée en une clé d'argent. En quelques phrases, cet homme venait

d'exprimer ce qu'il sentait confusément. Non, il ne voulait pas simplement se

venger du gardien – *Tiens, tiens, voilà le gros connard, le tas de merde, qu'est-ce*

que tu racontes, tas de merde, quelque chose à dire de rigolo ? – car

il ne s'agissait pas de lui. Le gardien avait LA CLÉ, d'accord, mais le gardien

n'avait pas *fabriqué* LA CLÉ. Quelqu'un la lui avait donnée. Le directeur

de la prison, pensa Lloyd, mais le directeur n'avait pas fabriqué LA CLÉ lui

non plus. Lloyd voulait trouver les serruriers. Ils avaient certainement

survécu à la grippe, et il allait s'occuper d'eux. Oh oui ! Comme il

allait s'occuper d'eux !

– Tu sais ce que la Bible

dit de ces gens-là ? demanda Flagg d'une voix douce. Elle dit que les

grands seront abaissés, que les puissants seront abattus, que les orgueilleux

seront brisés. Et tu sais ce qu'elle dit des gens comme toi, Lloyd ? Elle

dit : Bénis soient les humbles de cœur, car ils hériteront de la terre. Et

elle dit encore : Bénis soient les pauvres d'esprit, car ils verront Dieu.

Lloyd approuvait. Il approuvait

et pleurait. Un instant, on aurait dit qu'une couronne de feu s'était formée

autour de la tête de Flagg, jetant une lumière si vive que si Lloyd l'avait

regardée trop longtemps elle lui aurait consumé les yeux. Puis elle disparut… comme

si elle n'avait jamais existé. Et sans doute n'avait-elle jamais existé, car

les yeux de Lloyd n'étaient même pas éblouis.

– Évidemment, tu n'es pas

très malin dit Flagg, mais tu es le premier. Et j'ai l'impression que tu

pourrais être très loyal. Toi et moi, Lloyd, nous allons faire du chemin. Le

moment est venu pour les gens comme nous. Le monde s'ouvre à nous. Je n'ai

besoin que d'une seule chose, ta parole.

– Ma p-parole ?

– Que nous allons marcher la

main dans la main toi et moi. Que tu ne me renieras pas, que la sentinelle ne s'endormira

pas à son poste. D'autres viendront bientôt – ils font déjà route vers l'ouest

– mais, pour l'instant nous sommes seuls toi et moi. Je te donne la clé si tu

me donnes ta parole.

– Je… je promets, dit Lloyd.

Et les mots parurent flotter en l'air,

vibrer étrangement. Lloyd écouta cette vibration, la tête penchée sur le côté, et

il put presque voir ces deux mots briller d'un éclat aussi sombre qu'une aurore

boréale dans la pupille d'un mort.

Puis il les oublia quand il

entendit la clé tourner dans la serrure. L'instant d'après la serrure tombait

aux pieds de Flagg dans un tourbillon de fumée.

– Tu es libre, Lloyd. Sors.

Incrédule, Lloyd toucha les

barreaux avec méfiance, comme s'ils allaient le brûler ; et de fait, ils paraissaient

chauds. Mais lorsqu'il poussa, la grille coulissa sans offrir de résistance, sans

bruit. Lloyd regardait son sauveur, ces yeux brûlants.

Quelque chose glissait dans sa

main. La clé.

– Elle est à toi maintenant,

Lloyd.

– À moi ?

Flagg prit les doigts de Lloyd, les

referma sur la clé… et Lloyd la sentit bouger dans sa main, la sentit changer. Il

poussa un cri rauque et ses doigts s'ouvrirent tout seuls. La clé n'était plus

là, remplacée par la pierre noire où brillait l'éclat rouge. Il la leva en l'air,

la tourna dans un sens dans l'autre. Et l'éclat rouge prenait l'apparence d'une

clé et maintenant d'un crâne, et maintenant d'un œil mi-clos, sanglant.

– À moi, répéta Lloyd.

Cette fois, il referma la main

tout seul, serrant la pierre de toutes ses forces.

– Allons manger quelque

chose, dit Flagg. Nous avons une longue route à faire ce soir.

– Manger… oui.

– Tant de choses nous

attendent, reprit Flagg d'une voix joyeuse. Et il faut faire très vite.

Ensemble, ils se dirigèrent vers

l'escalier, laissant derrière eux les morts dans leurs cellules. Quand Lloyd

chancela sur ses jambes à bout de forces Flagg le prit par le bras pour l'aider

à marcher. Lloyd se retourna et regarda ce visage grimaçant avec une expression

qui n'était plus seulement de la gratitude. Dans ses yeux, il y avait de l'amour.

# 40

Nick Andros

dormait d'un sommeil agité dans le bureau du shérif Baker. Il n'avait gardé que

son slip mais il était pourtant en sueur. Avant de s'endormir la veille au soir,

sa dernière pensée avait été qu'il serait mort au matin. L'homme noir qui

hantait ses rêves fiévreux allait fracasser cette fragile barrière du sommeil

et l'emporter au loin.

Étrange. L'œil que Ray Booth

avait écrasé dans son orbite lui avait fait mal pendant deux jours. Et puis le

troisième, cette impression qu'on lui taraudait les tempes s'était évanouie, se

transformant en un sourd mal de tête. Quand il regardait avec cet œil il ne

voyait rien d'autre qu'un voile noir dans lequel des ombres bougeaient parfois

ou semblaient bouger. Mais ce n'était pas son œil qui le torturait – c'était l'éraflure

que la balle avait faite le long de sa jambe.

Il n'avait pas désinfecté la

plaie. Son œil lui faisait si mal qu'il n'y avait pas pensé. L'éraflure, pas

très profonde, courait tout le long de sa cuisse droite, jusqu'au genou ; en

se réveillant le lendemain, il avait examiné avec étonnement le trou que la

balle avait fait dans son pantalon. Et le jour suivant 30 juin, il s'était

rendu compte que les bords de la plaie étaient tout rouges et que les muscles

de sa jambe commençaient à lui faire mal.

En boitillant, il était allé

chercher une bouteille d'eau oxygénée au cabinet de consultation du docteur

Soames. Il avait vidé tout le flacon sur la blessure, longue de plus de

vingt-cinq centimètres. Autant mettre un cataplasme sur une jambe de bois. Le

soir même, toute sa jambe droite lui élançait comme une dent cariée. La plaie, qui

avait à peine commencé à se cicatriser, était entourée d'un réseau de sillons

rouges, sous la peau, les sillons rouges de la septicémie.

Le 1er juillet, il

était revenu chercher de la pénicilline dans la pharmacie du docteur Soames. Il

en avait trouvé un peu et, après un moment d'hésitation avait avalé les deux comprimés

d'une boîte échantillon. Il savait qu'il risquait de mourir s'il était allergique

à l'antibiotique, mais la perspective de mourir de septicémie lui avait paru

encore plus déplaisante. L'infection progressait très rapidement. La

pénicilline ne l'avait pas tué, mais elle ne semblait pas non plus avoir apporté d'amélioration significative.

Hier à midi, il avait eu beaucoup de fièvre et il pensait avoir déliré pas mal de temps. Il avait de quoi manger, mais n'avait pas faim ; il n'avait qu'une féroce envie de boire. Et il s'était servi un verre après l'autre au distributeur d'eau distillée qui se trouvait dans le bureau de Baker. La bonbonne était presque vide lorsqu'il s'était endormi (ou évanoui) hier au soir, et Nick ne savait où s'en procurer une autre.

Mais sa fièvre était si forte qu'il ne s'en préoccupait guère. Il allait bientôt mourir. Bientôt, il ne se ferait plus de soucis. L'idée de mourir ne l'enchantait pas, mais il se sentait soulagé de ne plus avoir à souffrir. Sa jambe lui faisait affreusement mal.

Il avait l'impression de ne pas avoir vraiment dormi depuis la mort de Ray Booth. Il rêvait sans cesse. On aurait dit que tous ceux qu'il avait connus durant sa vie revenaient sur scène pour un dernier rappel. Rudy Sparkman et la page blanche : *Tu es cette* page blanche. Sa mère, qui montrait les bâtons et les ronds qu'elle l'avait aidé à tracer sur une autre page blanche : *Ça veut dire Nick Andros, mon* chéri. C'est toi. Jane Baker, la tête tournée sur son oreiller, qui disait :

*Johnny, mon pauvre Johnny*. Dans son rêve, le docteur Soames demandait à

John Baker d'enlever sa chemise, et Ray Booth ne cessait de crier : *Tenez-le*

bien… Le fils de pute m'a tapé dans les couilles… Je vais l'écrabouiller… À

la différence des autres rêves qu'il avait faits dans sa vie, cette fois Nick n'avait

pas besoin de lire sur les lèvres. Il entendait ce que les gens disaient. Et

ces rêves étaient incroyablement précis. Ils s'évanouissaient quand la douleur

devenait si violente qu'il se réveillait presque. Puis une nouvelle scène apparaissait,

et il replongeait dans le sommeil. Des personnages qu'il n'avait jamais vus figuraient

dans deux de ces rêves, et ce fut de ceux-là qu'il se souvint le plus clairement

à son réveil.

Il était quelque part, très haut.

Un paysage s'étendait devant lui, comme une carte en relief. C'était un désert.

Et dans le ciel, les étoiles avaient cet éclat brutal qu'on leur voit en

altitude. Un homme était debout à côté de lui… Non, pas un homme, mais la *forme* d'un homme. Comme si l'on avait découpé sa silhouette dans le tissu de la

réalité et que ce qui se trouvait à côté de Nick fût en fait le négatif d'un

homme, un trou noir avec la forme d'un homme. Et la voix de cette forme

murmurait : *Tout ce que tu vois sera à toi si tu tombes à genoux pour*

*m'adorer.*

Nick secouait la tête, voulait s'éloigner de cet horrible précipice. La

forme allait étendre ses bras noirs pour le précipiter dans le vide.

*Pourquoi ne parles-tu pas ?*

Pourquoi secoues-tu toujours la tête ?

Dans son rêve, Nick avait

esquissé le geste qu'il avait fait tant de fois dans sa vie : un doigt sur

les lèvres puis en travers de sa gorge… et il s'était entendu dire d'une voix

parfaitement claire, agréable même : « *Je ne peux pas parler. Je*

suis muet. »

*Tu peux. Si tu veux, tu peux*.

Alors Nick tendait la main pour

toucher la forme sa peur momentanément balayée par une joie délirante. Mais

comme sa main approchait de l'épaule de la silhouette, elle devenait glacée, si

froide qu'il croyait s'être brûlé. Il la retirait d'un coup et voyait des

cristaux de glace se former sur les jointures. Et il s'apercevait alors qu'il

entendait. La voix de la forme noire. Le cri lointain d'un oiseau de nuit. Le

hululement du vent. La surprise le rendait muet à nouveau. Le monde prenait une

nouvelle dimension qui ne lui avait jamais manqué jusque-là car il ne l'avait

jamais connue. À présent, tout trouvait sa place. Il entendait des *sons*.

Il savait ce qu'était chacun de ces sons, sans qu'on le lui ait jamais dit.

De

jolis *sons.* Il passait ses doigts sur sa chemise et s'étonnait du

crissement de ses ongles sur la toile de coton.

Puis l'homme noir se tournait

vers lui, et Nick avait terriblement peur. Cette créature, cette chose, ne

faisait pas gratuitement ces miracles.

*… si tu tombes à genoux pour m'adorer.*

Nick se couvrait le visage de ses

mains, car il désirait toutes ces choses que la forme noire lui avait montrées

du haut de ce lieu désertique : les villes, les femmes, les trésors, le

pouvoir. Mais surtout, il voulait entendre le son fascinant de ses ongles sur

sa chemise, le tic-tac d'une pendule dans une maison déserte après minuit, le

bruit secret de la pluie.

Mais il disait *non* et ce

froid glacé s'emparait alors à nouveau de lui, et on le poussait, il tombait et

tombait encore, hurlait sans un bruit en culbutant dans cet abîme ténébreux, en

culbutant dans l'odeur du…

*… maïs ?*

Oui, du maïs. C'était l'autre

rêve qui s'imbriquait avec le premier, différent et pourtant indissociable. Nick

se trouvait au milieu d'un champ de maïs, de maïs vert, et l'odeur

était celle

de la terre en été, du fumier, des choses qui poussent. Il se levait et

remontait le rang. Puis il s'arrêtait un instant quand il comprenait que ce qu'il

entendait était le doux hennissement du vent dans le maïs vert de juillet, dans

les feuilles coupantes comme des glaives… et autre chose aussi.

De la musique ?

Oui – une sorte de musique. Et, dans

son rêve, il pensait : « C'était *ça* ce qu'ils voulaient dire. »

Le son montait juste en face de lui et il s'avançait pour voir si cette succession

de jolis sons provenait de ce qu'ils appelaient un « piano », une « flûte »,

un « violoncelle » ou autre chose encore.

La chaude odeur de l'été dans ses

narines, le bleu aveuglant du ciel dans ses yeux, et ces sons, si beaux. Dans

son rêve, Nick n'avait jamais été aussi heureux. Et comme il s'approchait de la

source de cette musique, une voix s'élevait, une vieille voix éraillée comme

une courroie de cuir qui a beaucoup servi.

*Je suis*

seule dans le jardin

*Quand la rosée perle encore*

sur les roses

*Et j'entends une voix qui*

doucement murmure

*Le fils… de Dieu… te livre sa*

parole

*Et il marche avec moi, il me*

parle à l'oreille

*Me dit que je suis sienne*
*Et nous vient à tous deux une*

joie indicible

*Une joie*

que nul… nul autre… nul n'a jamais connue.

À la fin du couplet, Nick

arrivait en haut du rang et découvrait dans une clairière une petite maison, une

cabane plutôt. À gauche, un fût de métal rouillé pour les ordures ; à

droite, une balançoire faite avec un vieux pneu suspendu par une corde à une

branche d'arbre. Une petite galerie de bois s'avançait devant la maison, une

galerie branlante que soutenaient des vérins tachés de graisse. Les fenêtres

étaient ouvertes et des rideaux blancs en lambeaux flottaient, agités par le

doux vent d'été. Sur le toit se dressait, toute penchée, une cheminée de tôle

galvanisée, cabossée, noire de suie. La maison était tapie dans sa clairière et

le maïs s'étendait à perte de vue dans toutes les directions, sauf au nord où

le champ de maïs était coupé par une route de terre qui s'évanouissait très

loin à l'horizon. C'était toujours alors que Nick savait où il était : comté

de Polk, dans le Nebraska, à l'ouest d'Omaha, un peu au nord d'Osceola. Au bout

de la route de terre, c'était la nationale 30 qui conduisait à Columbus, sur la

rive nord de la Platte.

La plus vieille femme de l'Amérique

est assise sur la galerie, une Noire aux cheveux blancs cotonneux – toute menue

dans sa robe-tablier, elle porte des lunettes. Si menue que le grand vent de l'après-midi

pourrait l'emporter comme un fétu de paille dans l'immense ciel bleu, emporter

peut-être jusqu'à Julesburg, au Colorado. Et l'instrument dont elle joue (peut-être

est-ce lui qui la retient sur terre) est une « guitare », et Nick

pense dans son rêve : *C'est donc ça le bruit d'une « guitare ».*

Joli. Il sent qu'il pourrait rester là toute la journée à regarder la

vieille dame assise sur sa galerie que soutiennent des vérins tachés de graisse

au milieu de tout ce maïs, rester ici à l'ouest de Omaha, un peu au nord d'Osceola,

dans le comté de Polk, à l'écouter. Le visage de la femme est sillonné d'un

million de rides, comme une carte de géographie – rivières et canyons sur le

cuir brun de ses joues, cordillères sous la bosse de son menton,

moraine

sinueuse à la base de son front, grottes de ses yeux.

Elle a recommencé à chanter en s'accompagnant

sur sa vieille guitare.

*Oh, Jésus, pourquoi*

ne viens-tu pas,

*Jésus, Jésus, pourquoi ne*

viens-tu pas ?

*Car maintenant… Le temps des*

grands malheurs

*Maintenant… maintenant le*

temps presse

*Maintenant… le temps des grandes*

douleurs…

*Hé, petit, pourquoi*

tu restes planté comme un piquet ?

Elle couche la guitare sur ses

genoux comme un bébé et lui fait signe d'avancer. Nick s'avance. Il dit qu'il

voulait simplement l'écouter chanter, que sa chanson était très belle.

*Eh bien, petit, c'est la folie*

de Dieu, je chante presque toute la journée à présent… et comment t'entends-tu

avec cet homme noir ?

*Il me fait peur. J'ai peur…*

*Pour sûr, petit, pour sûr que*

tu peux avoir peur. Même un arbre peut faire peur quand la nuit tombe, si tu

sais regarder. Nous sommes tous mortels, loué soit Dieu.

*Mais comment lui dire*

maintenant ? Comment…

*Comment respires-tu ? Comment*

rêves-tu ? Personne ne sait. Mais viens me voir quand tu veux. On m'appelle

mère Abigaël. Je suis sans doute la plus vieille femme de ce coin du monde, mais

je fais encore mes crêpes moi-même. Viens me voir quand tu veux, petit, et

amène tes amis.

*Comment m'en sortir ?*

*Dieu te protège, petit, personne*

ne s'en sort jamais. Fais de ton mieux et viens voir mère Abigaël chaque fois

que le cœur t'en dit. Je serai ici sans doute ; je ne bouge plus beaucoup.

Viens me voir. Je serai…

*– ici,*

serai ici…

Il se réveillait peu à peu, jusqu'à

ce que disparaissent le Nebraska, l'odeur du maïs, le visage ridé de mère

Abigaël, et que se dessine en filigrane, de plus en plus net, le monde réel qui

finissait par recouvrir de sa trame le monde du rêve.

Il était à Shoyo, dans l'Arkansas,

il s'appelait Nick Andros, il n'avait jamais parlé ni entendu le son d'une « guitare »…

mais il était toujours vivant.

Il s'assit sur le lit, regarda sa

blessure. Elle était moins enflée. Elle lui faisait moins mal. Je suis en train

de guérir. Je crois que tout va s'arranger.

Il se leva et s'approcha en

boitant de la fenêtre. Sa jambe était encore raide, mais il savait que cette

raideur disparaîtrait avec un peu d'exercice. Il regarda la ville silencieuse

qui n'était plus Shoyo mais le cadavre de Shoyo, et il sut qu'il devait partir

le jour même. Il ne pourrait aller bien loin, mais au moins il partirait.

Où aller ? Il croyait le

savoir. Les rêves ne sont que des rêves, mais rien ne l'empêchait de prendre la

direction du nord-ouest, vers le Nebraska.

Nick sortit de

la ville à bicyclette, vers une heure et quart de l'après-midi, le 3 juillet. Le

matin, il avait fait son sac : quelques comprimés de pénicilline, au cas

où il en aurait besoin, des conserves – surtout des boîtes de velouté de

tomates Campbell et de raviolis Boyardee, ses marques favorites. Une

gourde et

plusieurs boîtes de balles pour son pistolet.

Il était allé fouiller dans les

garages des maisons désertes jusqu'à ce qu'il trouve une bicyclette dix

vitesses à peu près à sa taille. Prudemment, il descendit la grand-rue sur son

vélo, pas trop vite, et petit à petit sa jambe blessée prit la cadence. Il se

dirigeait vers l'ouest, suivi de son ombre. À la sortie de la petite ville, il

passa devant de jolies maisons qui gardaient leur fraîcheur à l'ombre de leurs

rideaux tirés jusqu'à la fin des temps.

Cette nuit-là, il campa dans une

ferme à quinze kilomètres à l'ouest de Shoyo. Le lendemain, le 4 juillet, il

était presque arrivé à Oklahoma quand la nuit tomba. Avant de se coucher dans

une autre ferme, debout dans la cour, les yeux levés au ciel, il vit une pluie

d'étoiles filantes qui égratignaient la nuit de leurs feux glacés. Et il pensa

qu'il n'avait jamais rien vu de plus beau. Qu'importe ce qui l'attendait, il

était heureux de vivre.

# 41

La lumière du

jour et le chant des oiseaux réveillèrent Larry à huit heures et demie. Il n'en

revenait pas. Chaque matin depuis que lui et Rita avaient quitté New York, c'était

la même chose : la lumière du soleil et le chant des oiseaux. Et comme

attraction supplémentaire, en prime si vous voulez, l'air sentait bon, sentait

frais. Même Rita s'en était aperçue. Et ils se disaient : on ne peut pas

rêver mieux. Et pourtant, tout allait de mieux en mieux. Au point de se

demander ce qu'on avait bien pu foutre avec la planète avant l'épidémie. De se

demander si c'était ainsi que l'air avait toujours senti dans le Minnesota, Oregon,

ou sur le versant ouest des Rocheuses.

Allongé dans sa moitié du double

sac de couchage, sous la petite tente qu'ils avaient trouvée à Passaic dans la

matinée du 2 juillet, Larry se souvenait du jour où Al Spellman, un des

musiciens des Tattered Remnants, avait essayé de le persuader de partir en

camping avec lui et deux ou trois autres types. Ils passeraient la première

nuit à Las Vegas, puis continueraient jusqu'à Loveland, au Colorado, où ils

resteraient cinq ou six jours en pleine nature.

– Tu me fais chier avec ton

ivresse des montagnes avait répondu Larry, ton truc, c'est pas pour moi. Vous

allez rentrer bouffés par les moustiques, et à force de chier dans le bois, les

orties vont vous foutre le cul en flammes. Maintenant, si vous changez d'avis

et si vous décidez de camper cinq ou six jours dans un casino de Las Vegas, donne-moi

un coup de fil.

Peut-être avaient-ils connu ce qu'il

connaissait maintenant. Tout seul, personne pour vous emmerder (sauf Rita, qui

ne l'emmerdait pas tant que ça, tout compte fait), l'air frais, le sommeil du

juste, sans se retourner cent sept fois dans son lit. Bang, à poings fermés, comme

si quelqu'un te donnait un coup de massue sur la tête. Pas de problèmes, pas de

questions, sauf savoir où aller le lendemain. Plutôt sympa.

Ce matin, à Bennington dans le Vermont,

en bordure de la nationale 9 qui les conduisait plein est vers la mer, ce n'était

pas un matin comme les autres. C'était le 4 juillet, fête nationale des

États-Unis d'Amérique.

Il s'assit sans sortir du sac de

couchage et regarda Rita. Mais elle était encore hors d'usage. On ne voyait que

le contour de son corps sous le sac, plus une touffe de cheveux. Bon. Il allait

lui préparer un petit réveil en fanfare ce matin.

Larry fit glisser la fermeture de

son côté du sac et sortit, nu comme un ver. Il eut d'abord la chair de poule, mais

il faisait déjà assez chaud, à peu près vingt degrés, pensa-t-il. Encore un

autre jour du tonnerre. Il rampa hors de la tente et se releva.

La Harley-Davidson 1200cc

attendait tout près, une belle machine noire, vraiment splendide avec tous ses

chromes. Comme le sac de couchage et la tente, c'est à Passaic qu'ils l'avaient

trouvée. Ils avaient déjà consommé trois voitures, deux abandonnées dans d'invraisemblables

embouteillages, la troisième embourbée à la sortie de Nutley, quand Larry avait

essayé de contourner deux camions qui s'étaient heurtés de plein fouet. Solution :

la moto qui pouvait se faufiler entre les obstacles. Et si la route était

complètement bouchée, on pouvait toujours rouler sur la voie d'urgence ou sur

le trottoir. Rita n'aimait pas trop – elle était nerveuse sur le siège arrière

et s'accrochait désespérément à Larry – mais elle avait bien dû admettre que c'était

la seule solution pratique. Le dernier embouteillage de l'humanité

souffrante

avait été une réussite totale. Depuis qu'ils avaient quitté Passaic, ils

roulaient en rase campagne. Dans la soirée du 2 juillet, ils avaient retraversé

la frontière de l'État de New York et monté leur tente à la sortie de

Quarryville, dans le décor mystérieux et paisible des monts Catskills. Ils

avaient pris à l'est dans l'après-midi du 3, pour entrer dans le Vermont à la

tombée de la nuit. Et c'est là qu'ils étaient maintenant, à Bennington.

Ils avaient campé sur une petite

colline, à la sortie de la ville, et maintenant, Larry pissait à côté de la

moto, tout nu. Il regardait autour de lui, s'émerveillait de ce paysage de

carte postale. Au fond de la vallée, une petite ville de Nouvelle-Angleterre. Deux

jolies églises blanches dont les clochers semblaient vouloir piquer le ciel

bleu du matin ; un collège, vieille bâtisse de pierre grise tapissée de

lierre ; une filature ; deux petites écoles en brique rouge ; des

arbres partout, dans leur robe d'été. Seule chose qui ne collait pas tout à fait

dans le tableau : les cheminées de la filature ne fumaient plus et l'on

voyait un grand nombre de minuscules voitures garées dans tous les sens sur la

rue principale. Mais dans le soleil et le silence (troublé, il est vrai, par un

occasionnel gazouillement d'oiseau), Larry aurait pu partager les sentiments de

feue Irma Fayette, s'il avait connu la charmante dame : pas une grande

perte.

Sauf que c'était le 4 juillet, et

qu'il se sentait toujours américain dans l'âme.

Il se racla la gorge, cracha, fredonna

quelques notes pour trouver le ton.

Il prit une profonde respiration,

sentit la petite brise du matin caresser sa poitrine et ses fesses nues puis il

entonna l'hymne national :

*Oh ! Say, can you see,*
*by the dawn's*

early light

*What so*

proudly we hailed

*at the*

twilight's last gleaming ?…

Il le chanta

du début jusqu'à la fin, debout face à la ville de Bennington, agrémentant le

dernier couplet d'un petit trémoussement du bassin à l'intention de Rita qui

avait sûrement sorti la tête de la tente pour le regarder.

Puis il salua ce qu'il croyait

être le palais de justice de Bennington et se retourna, pensant que le meilleur

moyen de célébrer le début d'une nouvelle année d'indépendance dans ces bons

vieux États-Unis d'Amérique serait sans doute une bonne partie de baise à l'américaine.

– Larry Underwood, enfant de

la patrie, vous souhaite le b…

Mais la tente était toujours

fermée. Bon Dieu, qu'elle est agaçante, pensa-t-il. Mais il chassa aussitôt

cette idée. Elle n'était pas toujours sur la même longueur d'onde que lui, voilà

tout. Il n'avait qu'à l'accepter et mettre son mouchoir par-dessus. C'est comme

ça, les relations entre adultes. À vrai dire, il faisait de son mieux avec Rita

depuis l'horrible histoire du tunnel, et il avait l'impression de s'en sortir

plutôt bien.

Il fallait qu'il se mette à sa

place, c'était ça le secret. Il fallait admettre qu'elle était beaucoup plus

vieille que lui, qu'elle avait pris l'habitude d'une vie facile. Bien naturel

qu'elle ait du mal à s'adapter à un monde complètement chamboulé. Les pilules, par

exemple. Il n'avait pas été trop content de découvrir qu'elle avait apporté

toute sa foutue pharmacie, plus un pot de vaseline. Des pilules jaunes, des

noires, des bleues, et puis un truc qu'elle appelait « mes petits pétards ».

Les petits pétards étaient rouges. Trois avec un bon coup de tequila, et vous

aviez la tremblote pour le restant de la journée. Il n'aimait pas trop, parce

qu'à jouer comme ça aux montagnes russes avec sa cervelle, elle allait finir

par se faire sauter les plombs. Il n'aimait pas trop non plus parce que, si on

regardait bien au fond de la casserole c'était en fait une gifle qu'elle lui

donnait en pleine gueule, non ? Pourquoi était-elle si nerveuse ? Pourquoi

avait-elle du mal à s'endormir ? Ça, il n'en savait rien, fichtrement rien.

Est-ce qu'il ne s'occupait pas d'elle ? Pour s'en occuper, il s'en

occupait.

Il s'avança vers la tente, hésita

un instant. Peut-être fallait-il la laisser dormir. Peut-être était-elle

complètement crevée. Mais…

Il jeta un coup d'œil à ce bon

vieux Popaul qui battait furieusement la mesure. Non, Popaul n'était pas d'humeur

à la laisser dormir. L'hymne national l'avait mis dans une forme superbe. Larry

ouvrit donc la tente et se glissa à l'intérieur.

– Rita ?

Il s'en rendit compte aussitôt, après

l'air vif et pur du petit matin; il devait être encore à moitié endormi tout à

l'heure pour ne pas l'avoir remarqué. L'odeur n'était pas très forte, car la

tente était assez bien aérée. Mais on ne pouvait pas s'y tromper : c'était

l'odeur aigre-douce du vomi, de la maladie.

– Rita ?

Il eut peur tout à coup de la

voir couchée dans cette position. Une touffe de cheveux qui sortait du sac de

couchage, rien d'autre. Il s'approcha d'elle à quatre pattes. L'odeur de vomi

était plus forte. Il avait mal au cœur.

– Rita, ça va ? Réveille-toi,

Rita !

Aucun mouvement.

Il la fit rouler sur le côté. Le

sac de couchage était à moitié ouvert, comme si elle avait essayé d'en sortir

en pleine nuit, comprenant peut-être ce qui lui arrivait. Et lui, il dormait

paisiblement à côté d'elle, perdu dans ses rêves champêtres. Un flacon de

comprimés s'échappa de la main de Rita. Derrière ses paupières mi-closes, ses

yeux ressemblaient à deux billes vitreuses. Sa bouche était pleine du vomi vert

qui l'avait étouffée.

Longtemps il regarda ce visage de

morte, longtemps. Ils étaient presque nez à nez et il faisait de plus en

plus

chaud sous la tente, comme dans un grenier en plein mois d'août, avant que l'orage

n'éclate. Il avait l'impression que sa tête gonflait comme un ballon. La bouche

de Rita était pleine de cette saloperie. Il n'arrivait pas à détourner les yeux.

Et une question trottait dans sa tête, comme un petit lapin mécanique : *Combien*

de temps j'ai dormi comme ça à côté d'elle ? Dégoûtant. Absolument

dégoûtant.

Et tout à coup il se rua hors de

la tente, à quatre pattes sur le tapis de sol, s'éraflant les deux genoux sur

les pierres quand il sortit. Il crut qu'il allait vomir. Il avait horreur de

vomir. *Et j'allais la BAISER !* Tout remonta finalement, sans hâte, une

petite flaque fumante qui ne sentait pas très bon. Un sale goût dans la bouche

et dans le nez.

Il pensa à elle presque toute la

matinée. Dans une certaine mesure, il se sentait soulagé, dans une grande

mesure pour être bien franc. Mais jamais il n'oserait l'avouer. Car c'était la

confirmation de tout ce que sa mère disait de lui, sa mère et aussi Wayne

Stukey, et même cette espèce de folle d'hygiéniste dentaire.

– Je suis un sale type, dit-il

à haute voix, et il se sentit mieux.

Car ainsi il était plus facile de

voir la vérité en face. Il avait conclu un pacte avec lui-même, dans un obscur

recoin de son subconscient. Il avait décidé qu'il s'occuperait d'elle. Peut-être

était-il un sale type, mais il n'était certainement pas un assassin. Dans le

tunnel, il avait failli l'assassiner. Il avait donc bien fallu qu'il s'occupe d'elle.

Plus question de l'engueuler quand elle lui cassait les pieds – comme cette

manière qu'elle avait de s'accrocher à lui sur la Harley, on aurait cru King

Kong – non, il ne devait plus l'engueuler, même si elle l'emmerdait, même si

elle était parfois complètement conne. Comme hier soir. Elle avait mis des

petits pois à chauffer dans la braise sans percer la boîte de conserve. Il l'avait

repêchée, déjà toute noircie, le couvercle bombé, à peu près trois secondes

avant qu'elle n'explose comme une bombe. Un peu de malchance, et ils auraient

eu tous les deux les yeux crevés. Est-ce qu'il l'avait engueulée ? Non. Pas

un mot. Il avait pris ça à la rigolade. Même chose avec les pilules. Après tout,

les pilules, c'était ses oignons.

*Tu aurais peut-être dû lui en*

parler. Elle attendait peut-être que tu lui en parles.

– On n'était pas là

pour faire de la thérapie de groupe, dit-il tout haut.

Il fallait survivre. Et elle n'avait

pas pu s'en tirer. Peut-être le savait-elle dès ce jour, à Central Park, quand

elle avait tiré sur ce cerisier du Japon avec un minable 32 qui aurait

parfaitement pu lui sauter dans la main. Peut-être…

– Peut-être, et *merde !*

Larry eut envie de boire un peu d'eau,

mais la gourde était vide. Et il avait toujours ce goût dégueulasse dans la

bouche. Peut-être que le pays était rempli de gens comme elle. La grippe n'avait

sûrement pas épargné que les plus solides ; sûrement pas. Il y avait

certainement quelque part un jeune type, bien costaud, immunisé contre la grippe,

mais en train de crever d'une petite amygdalite.

Larry était assis au bord de la

route. Devant lui, les collines du Vermont se réveillaient dans la brume dorée

du matin. Par beau temps, on devait voir vachement loin. Un petit muret bordait

la route. Devant, quelques bouteilles de bière cassées. Une vieille capote

anglaise. Sûrement des jeunes qui venaient ici regarder le coucher du soleil

quand les lumières de la ville commençaient à s'allumer tout en bas. D'abord un

peu de romantisme contemplatif, et puis ensuite une bonne partie de cul. Une

BPC, comme on disait dans le temps.

Alors, pourquoi se cherchait-il

des poux dans la tête ? Il voyait la vérité en face, non ? Oui. Et le

pire de cette vérité, c'est qu'il se sentait soulagé. Il s'était débarrassé d'un

boulet.

*Non, le pire, c'est d'être*

seul. Le pire, c'est la solitude.

Pas très original, mais vrai. Il

aurait voulu partager cette pensée avec quelqu'un, quelqu'un à qui il aurait pu

dire : *Par beau temps, on doit voir vachement loin.* Mais la seule

compagnie qu'il avait était un cadavre allongé dans une tente, un ou deux kilomètres

plus loin, la bouche pleine de dégueulis vert. Raide. Couvert de mouches.

Le front sur les genoux, Larry

ferma les yeux. Non, il n'allait pas pleurer. Il avait horreur de pleurer, presque

autant qu'il avait horreur de vomir.

Finalement, il

se dégonfla. Il n'était pas capable de l'enterrer. Pour se donner du courage, il

avait bien essayé de penser à des choses plutôt dégueulasses – les asticots, les

scarabées, les marmottes qui allaient venir la flairer, la grignoter, l'horreur

de penser qu'un être humain en laissait un autre derrière lui comme un papier

de bonbon, comme une vieille bouteille de Pepsi. Mais était-ce bien légal de

vouloir l'enterrer ? À vrai dire (et il disait la vérité maintenant, non ?),

il savait parfaitement que ce n'était qu'une excuse pour se défiler. Il se

voyait descendre à Bennington, entrer dans la quincaillerie du coin, prendre

une pelle et une pioche, il pouvait même se voir revenir ici où tout était si

beau et si calme, creuser une tombe quelque part. Mais rentrer dans cette tente

(qui devait maintenant sentir comme les toilettes de Central Park où le

bonhomme allait rester assis sur son siège jusqu'à la fin des temps, ouvrir la

fermeture du sac de couchage, la sortir de là, toute raide, ou peut-être flasque,

la traîner jusqu'au trou en la prenant sous les bras, la faire tomber dedans, reboucher

le trou, voir la terre s'écraser sur ses jambes blanches aux veines variqueuses,

recouvrir ses cheveux…

Beurk… J'ai bien l'impression que

je vais passer pour cette fois. Je suis trouillard, d'accord. Et après ?

Il revint à la tente avec un long

bâton, prit une profonde respiration, ouvrit la tente et pêcha ses vêtements à

l'intérieur. Puis il recula et s'habilla. Une autre grande respiration, et

cette fois ce fut le tour de ses bottes. Il s'assit sur un tronc d'arbre et les

enfila.

Ses vêtements étaient imprégnés

de l'odeur de vomi.

– Merde, murmura t-il.

Il la voyait, à moitié sortie du

sac de couchage, la main tendue, presque refermée, comme si elle tenait encore

le flacon de pilules. Ses yeux mi-clos fixés sur lui semblaient lui lancer des

reproches. Il repensa au tunnel, au mort vivant qu'il avait cru voir marcher. Et

il se dépêcha de refermer le rabat de la tente avec son bâton.

Mais il sentait encore son odeur

sur lui.

Si bien qu'il s'arrêta quand même

à Bennington, en fin de compte. Une escale dans un magasin de vêtements pour

hommes où il choisit une nouvelle tenue, plus quatre paires de chaussettes et

des slips. Il trouva même une paire de bottes neuves. Dans le miroir où il se

regardait, il voyait derrière lui le magasin vide et la Harley appuyée sur sa

béquille, à côté du trottoir.

– Pas mal du tout, murmura-t-il.

Plutôt chouette.

Mais personne n'était là pour

admirer son bon goût.

Il sortit du magasin et fit

démarrer la Harley. Il aurait sans doute pu s'arrêter à la quincaillerie. Le

type vendait sûrement du matériel de camping pour les touristes. Il aurait pu y

trouver une tente et un autre sac de couchage. Mais, pour le moment, il n'avait

qu'une envie, s'en aller. Il s'arrêterait un peu plus loin.

Au moment de sortir de la petite

ville, il leva la tête et vit l'endroit où il était assis tout à l'heure. Mais

la tente était invisible. Et c'était aussi bien comme ça.

Larry regarda devant lui et tout

à coup sentit sa gorge se serrer. Une camionnette qui remorquait un van avait

fait une embardée pour éviter une voiture. Le van s'était renversé. Larry

serait entré dedans s'il n'avait pas tourné la tête à temps.

Un coup de guidon sur la droite, et

sa botte toute neuve frotta sur l'asphalte. Il faillit passer, mais le

repose-pied gauche accrocha le pare-chocs arrière de la camionnette. Larry alla

atterrir quelques mètres plus loin. La Harley se coucha, hoqueta quelques

instants derrière lui, puis cala.

– Ça va ? se

demanda-t-il à haute voix.

Il faisait du trente à l'heure à

peu près. Heureusement que Rita n'était pas avec lui. Elle aurait piqué sa

crise. Naturellement, si Rita avait été avec lui, il n'aurait pas tourné la

tête. Il aurait regardé devant lui.

– Ça va, se répondit-il.

Mais il n'en était pas trop sûr. Il

s'assit par terre. Le silence le surprit, une curieuse sensation qui le prenait

de temps en temps – un silence si profond qu'on avait l'impression de devenir

fou quand on y pensait trop. En ce moment, il aurait préféré entendre les

braillements de Rita. Brusquement, une pluie de points lumineux apparut devant

ses yeux, et Larry crut qu'il allait s'évanouir. *Je me suis fait vraiment*

mal dans une minute je vais sentir la douleur. J'ai dû me casser quelque chose,

peut-être une hémorragie, et qui va me faire un garrot ?

Les étincelles disparurent. Non, il

n'avait rien, ou presque. Il s'était éraflé les deux mains et son pantalon tout

neuf était déchiré au genou droit – le genou saignait un peu – mais ce n'étaient

que des égratignures. Pas la peine d'en faire une histoire. Tout le monde se

casse la gueule en moto, ça arrive tout le temps.

On ne va pas en faire une

histoire, d'accord. Mais il aurait pu se cogner la tête, fracture du crâne. Il

serait resté par terre sous le soleil brûlant, jusqu'à en crever. Ou il se

serait étouffé dans son vomi, comme une certaine amie de sa connaissance, maintenant

décédée.

D'un pas mal assuré, il s'avança

vers la Harley et la remit debout. Elle ne semblait pas avoir souffert, mais

elle lui paraissait différente maintenant. Auparavant, ce n'était qu'une machine,

une machine assez excitante d'ailleurs qui, outre le fait d'être un moyen de

locomotion, présentait l'avantage de lui faire croire qu'il était James Dean ou

Jack Nicholson. Mais maintenant, ses chromes lui semblaient vaguement menaçants,

semblaient l'inviter à remonter pour voir s'il était un homme, s'il était

capable de maîtriser le monstre à deux roues.

La machine démarra au troisième

essai. Larry sortit tout doucement de Bennington, les bras couverts de sueur. Tout

à coup, il eut follement envie de voir quelqu'un, n'importe qui.

Mais il ne vit personne ce

jour-là.

Dans l'après-midi,

il se força à accélérer un peu, mais dès que l'aiguille du compteur frôlait les

trente à l'heure, il ralentissait aussitôt, même si la route était vide. En

entrant à Wilmington, il s'arrêta devant un magasin de cycles et d'articles de

sport où il prit un sac de couchage, des gants épais et un casque Même avec le

casque, il n'arrivait pas à rouler à plus de quarante à l'heure. Dans les

virages sans visibilité, il ralentissait tellement qu'il devait poser le pied

par terre pour ne pas perdre l'équilibre. Et il continuait à se voir allongé au

bord de la route, inconscient baignant dans son sang.

À cinq heures, alors qu'il

approchait de Brattleboro, un voyant rouge s'alluma. La Harley surchauffait. Larry

s'arrêta, coupa le moteur, soulagé.

– T'aurais mieux fait de

pousser un peu ta mécanique. Un engin comme ça, c'est fait pour rouler à cent

au moins, espèce de con !

Il abandonna la moto et entra à

pied dans la ville, sans savoir encore s'il allait revenir la chercher.

Dès qu'il commença à faire nuit, il

alla se coucher sous le kiosque à musique du parc municipal de Brattleboro et s'endormit

aussitôt. Un peu plus tard, un bruit le fit se réveiller en sursaut. Il regarda

sa montre. Les deux fines aiguilles phosphorescentes indiquaient onze heures

vingt. Il se redressa sur le coude et essaya de voir dans le noir. Sous ce

kiosque ouvert à tous les vents, il regrettait la petite tente, si chaude, si

douillette.

Il n'entendait plus rien. Même

les grillons s'étaient tus. Était-ce normal ? Était-ce bien normal ?

– Il y a quelqu'un ?

Le son de sa propre voix lui fit

peur. À tâtons, il chercha le 30-30. Il n'était plus là. Si, ici. Instinctivement,

il appuya sur la détente, comme un homme qui se noie s'agrippe à la bouée qu'on

vient de lui lancer. Si le cran de sûreté n'avait pas été mis, le coup serait

parti. Il aurait pu se tuer.

Il y avait quelque chose dans ce

silence, il en était sûr. Peut-être quelqu'un, peut-être un animal dangereux. Naturellement,

un être humain pouvait fort bien être dangereux. Comme celui qui avait

poignardé l'homme aux monstres, comme celui qui lui avait offert un million

pour qu'il lui laisse sa femme un quart d'heure.

– Qui est là ?

Il avait une lampe électrique

dans son sac. Mais pour la trouver, il aurait dû lâcher son fusil. Et puis… avait-il

vraiment envie de voir qui était là ?

Il resta donc assis, attendant

que quelque chose bouge, que ce bruit qui l'avait réveillé (était-ce bien un

bruit ? ou avait-il tout simplement rêvé ?) recommence. Un peu plus

tard il s'assoupit.

Tout à coup, il se réveilla les

yeux écarquillés, la peau moite. Il y avait du bruit et, si le ciel n'avait pas

été si couvert, la lune, presque pleine, lui aurait permis de voir ce…

Mais il ne voulait pas voir. Non,

il ne voulait absolument pas voir. Il s'assit pourtant, tendit l'oreille, écoutant

le bruit de ces bottes poussiéreuses qui s'éloignaient sur le trottoir de la

grand-rue de Brattleboro, Vermont, en direction de l'ouest, ces pas qui s'évanouissaient,

qui se perdaient dans le bourdonnement des choses.

Larry eut soudain une folle envie

de se lever, de laisser le sac de couchage tomber par terre, de crier : *Revenez !*

Je m'en fous ! Revenez ! Mais voulait-il vraiment rappeler cet

inconnu ? Le toit du kiosque allait amplifier son cri – son appel. Et si

ces pas revenaient, s'ils se mettaient à grandir dans le silence de la nuit où

même les grillons ne chantaient plus ?

Au lieu de se lever, il se

recoucha, recroquevillé sur lui-même, les mains collées sur son fusil. *Je ne*

vais pas dormir ce soir, pensa-t-il. Mais trois minutes plus tard, il

dormait. Et le lendemain matin, il crut avoir rêvé.

# 42

Pendant que

Larry Underwood tombait de sa moto, Stuart Redman était assis sur une grosse

pierre, en train de déjeuner au bord de la route. Il entendit un bruit de

moteur se rapprocher. Il avala d'un trait ce qui restait de sa bière et referma

soigneusement la boîte de crackers. Son fusil était posé à côté de lui. Il le

prit, enleva le cran de sûreté et reposa son arme. Des motos. Des petites

cylindrées, à juger par le bruit. Sans doute des deux cent cinquante. Dans le

profond silence il était impossible de dire à quelle distance elles se

trouvaient encore. Quinze kilomètres peut-être. Mais ce n'était pas sûr. En

tout cas, amplement le temps de continuer à manger s'il en avait eu envie, mais

ce n'était plus le cas. Le soleil était chaud et l'idée de rencontrer d'autres

êtres humains plutôt agréable. Il n'avait vu personne depuis qu'il avait quitté

Glen Bateman, à Woodsville. Il jeta un coup d'œil sur son fusil. S'il avait ôté

le cran de sûreté, c'est que ces gens qui arrivaient pouvaient bien être

du

genre de Elder. Mais s'il avait reposé son fusil, c'est qu'il espérait qu'ils

ressembleraient plutôt à Bateman. En plus optimistes, si possible. *La*

société se reformera, avait dit Bateman. *Je n'ai pas dit qu'elle se « réformera ».*

La race humaine n'a jamais su se réformer.

Mais Bateman ne tenait pas du

tout à assister à la renaissance de la société. Il semblait parfaitement

heureux – pour le moment du moins – de se promener avec Kojak, de peindre ses

aquarelles, de cultiver son jardin et de réfléchir aux conséquences

sociologiques d'une extinction presque totale de la race humaine.

*Si vous revenez par ici et si*

votre invitation tient toujours, j'accepterai sans doute de partir avec vous. Voilà

le fléau de la race humaine. La sociabilité. Et le Christ aurait dû dire :

« En vérité je vous le dis lorsque deux ou trois d'entre vous se réunissent,

un autre pauvre type va se faire casser la gueule dans pas longtemps. »

Dois-je vous dire ce que la sociologie nous enseigne sur la race humaine ?

En deux mots, ceci : Montrez-moi un homme seul, et je vous montrerai un

saint. Donnez-moi un homme et une femme, et ils vont tomber amoureux. Donnez-moi

trois êtres humains, et ils vont inventer cette chose charmante que nous

appelons la « société ». Donnez-m'en quatre, et ils vont construire

une pyramide. Donnez-m'en cinq, et ils vont décider que l'un d'entre eux est un

paria. Donnez-m'en six, et ils vont réinventer les préjugés. Donnez m'en sept, et

dans sept ans ils vont réinventer la guerre. L'homme a peut-être été créé à l'image

de Dieu, mais la société humaine a été créée à l'image de Son grand ennemi.

Était-ce vrai ? Si ce l'était,

alors que Dieu nous protège. Ces derniers temps, Stu avait beaucoup pensé à ses

anciens amis et connaissances. Et dans ses souvenirs, il avait fortement

tendance à gommer ou à oublier totalement ce qu'ils avaient pu avoir de

désagréable – Bill Hapscomb qui se mettait le doigt dans le nez et essuyait la

morve sur ses semelles – Norm Bruett qui avait la main plutôt leste avec ses

enfants ; Billy Verecker et sa façon à lui d'enrayer l'explosion

démographique de la population féline des environs : il écrasait le crâne

des chatons à coups de botte.

Les souvenirs qu'il voulait

garder étaient tous agréables. Partir à la chasse à l'aube, emmitouflé dans une

grosse veste. Jouer au poker chez Ralph Hodges ; Willy Craddock se

plaignait toujours d'avoir perdu quatre dollars, même quand il venait d'en

ramasser vingt. Six ou sept copains en train de pousser la jeep de Tony Leominster,

ce jour où il était allé dans le fossé, ivre mort, et Tony qui titubait sur la

route et qui jurait ses grands dieux qu'il avait voulu éviter un camion plein

de Mexicains, des illégaux bien sûr. Ce qu'ils avaient pu rire. Les blagues de

Chris Ortega, toujours des histoires de Polonais et de Juifs. Quand ils

allaient à Huntsville voir les putes ; la fois où Joe Bob Brentwood avait

attrapé des morpions – il soutenait mordicus que les bestioles venaient du

canapé, pas de la fille qu'il s'était envoyée en haut. Ils s'amusaient bien. Pas

des trucs de riches, avec leurs boîtes de nuit, leurs restaurants, leurs musées.

Mais ils rigolaient bien quand même. Et il pensait à d'autres choses encore les

ressassait dans sa tête, comme un vieillard solitaire bat et rebat son jeu de

cartes poisseuses pour faire une patience. Mais surtout, il voulait entendre d'autres

voix, rencontrer quelqu'un, pouvoir lui dire *t'as vu ça ?* quand il

se passait quelque chose comme cette pluie d'étoiles filantes, l'autre soir. Il

n'était pas bavard, mais il n'appréciait pas la solitude.

Il se redressa un peu quand les

motos sortirent finalement du virage, deux Honda 250. Un jeune type d'environ

dix-huit ans et une fille, peut-être un peu plus âgée. La fille portait une chemise jaune clair et un jeans bleu ciel.

Les deux Honda firent un petit écart quand le garçon et la fille le virent assis sur son rocher. Le garçon resta bouche bée. Un moment, Stu pensa qu'ils allaient passer tout droit.

Stu leva la main.

– Salut ! dit-il d'une voix aimable.

Son cœur battait dans sa poitrine. Il voulait qu'ils s'arrêtent. Et c'est ce qu'ils firent.

Stu ne comprenait pas pourquoi ils avaient l'air si nerveux. Surtout le garçon. On aurait dit qu'on venait de lui vider cinq litres d'adrénaline dans le sang. Naturellement, Stu avait un fusil, mais il était posé à côté de lui, et ils étaient armés eux aussi ; le garçon avait un pistolet ; elle, une petite carabine.

– J'ai l'impression qu'il n'est pas dangereux, Harold, dit la fille.

Mais le garçon qu'elle avait appelé Harold continuait à regarder Stu, pas trop rassuré.

– Je te dis que…

– Comment peux-tu savoir ? répliqua Harold sans quitter Stu des yeux.

– Moi, je suis bien content

de vous voir, si ça peut vous faire plaisir, dit Stu.

– Et je dois vous croire ?

lança Harold.

Stu vit qu'il était mort de peur.

– Comme tu voudras.

Stu descendit de son rocher. Harold

cherchait déjà son pistolet.

– Harold, laisse ça

tranquille, dit la fille.

Puis ce fut le silence. Aucun d'eux

ne semblait pouvoir faire le premier pas. Trois points qui, lorsqu'ils seraient

reliés, formeraient un triangle dont on ne pouvait encore prévoir précisément

la forme.

– Aïe dit

Frannie en se laissant tomber sur un tapis de mousse au pied d'un orme. J'ai le

derrière en compote, Harold.

Harold poussa un grognement. Frannie

se tourna vers Stu :

– Avez-vous déjà fait trois

cents kilomètres sur une Honda, monsieur Redman ? Je ne vous le recommande

pas.

– Où allez-vous ? répondit

Stu en souriant.

– Et qu'est-ce que ça peut

vous faire ? demanda Harold d'une voix brusque.

– Mais qu'est-ce qui te

prend ? lui dit Fran. M. Redman est la première personne que nous

voyons depuis que Gus Dinsmore est mort ! Nous sommes partis pour trouver

des gens, non ?

– Il veut vous protéger, c'est

tout, dit doucement Stu.

Il arracha un brin d'herbe et se

mit à le mordiller.

– C'est ça, je la protège, répliqua

Harold, toujours très nerveux.

– Je pensais que nous nous

protégions tous les deux, dit-elle.

Harold rougit jusqu'aux oreilles.

*Donnez-moi trois êtres humains,*

et ils formeront une société, pensa Stu. Mais est-ce que ces deux-là

pouvaient faire équipe avec lui ? Il aimait la fille mais le type lui

faisait l'effet d'être un trouillard et une grande gueule. Et une grande gueule

qui a peur peut devenir très dangereux.

– Comme tu veux, marmonna

Harold.

Il lança à Stu un regard oblique

et sortit un paquet de Marlboro de la poche de son blouson. Maladroitement, il

en alluma une. Stu se dit qu'il n'y avait sûrement pas longtemps qu'il avait

commencé à fumer. Peut-être avant-hier.

– Nous allons à Stovington, dans

le Vermont, dit Frannie. Au Centre de recherches épidémiologiques. Nous… qu'est-ce

qu'il y a, monsieur Redman ?

Stu était devenu très pâle. Le

brin d'herbe qu'il mâchonnait était tombé sur ses genoux.

– Pourquoi là-bas ? demanda

Stu.

– On vous l'a dit, à cause

du Centre de recherches épidémiologiques, répondit Harold sur un ton

prétentieux. Il m'a semblé que, s'il restait un semblant d'ordre dans ce pays

ou que si quelqu'un avait survécu à cette épidémie, c'est à Stovington que nous

allions le trouver, ou encore à Atlanta où il existe un autre centre de recherches.

– C'est vrai, dit Frannie.

– Vous perdez votre temps.

Frannie eut l'air surprise. Harold

prit un air offusqué ; son cou devenait tout rouge.

– Je ne pense pas que vous

soyez à même d'en juger, mon cher monsieur.

– Je crois que si. Je viens

de là-bas.

Cette fois, ils étaient tous les

deux sidérés.

– Vous connaissiez ce centre ?

demanda Frannie. Vous avez été voir ?

– Non, ce n'est pas ça. Je…

– Vous êtes un menteur !

lança Harold d'une voix stridente.

Fran vit un éclair de colère

briller dans les yeux de Redman. Mais il se calma aussitôt.

– Non. Je ne suis pas un

menteur.

– Je dis que vous êtes un

menteur ! Je dis que vous n'êtes qu'un…

– *Tais-toi, Harold !*

Harold se tourna vers elle, blessé

dans son amour-propre.

– Mais Frannie, comment

peux-tu croire…

– Comment peux-tu être aussi

grossier, aussi agressif ? Est-ce que tu vas au moins écouter ce qu'il a à

dire ?

– Je ne lui fais pas

confiance.

Et moi, j'en dirais autant de toi,

mon gars, pensa Stu.

– Comment est-ce que tu peux

ne pas faire confiance à quelqu'un que tu viens de rencontrer ? Vraiment, Harold,

tu te comportes comme un enfant !

– Je vais vous expliquer, dit

Stu d'une voix tranquille.

Et il leur raconta une version

abrégée de cette histoire qui commençait le jour où Campion avait démoli les

pompes de Hap, puis son évasion de Stovington, une semaine plus tôt. Harold

regardait ses mains d'un air maussade en déchiquetant des brins de mousse avec

ses doigts. Mais la fille tirait une gueule terrible et Stu se sentit mal pour

elle. Elle était partie avec ce type (qui avait eu une très bonne idée, il

fallait quand même l'admettre) espérant contre tout espoir qu'il restait encore

quelque chose du monde d'autrefois. Cet espoir venait de s'envoler. Et elle le

prenait plutôt mal.

– Atlanta aussi ? Les

deux centres ? demanda-t-elle.

– Oui.

Elle éclata en sanglots. Il

aurait voulu la consoler mais le type n'allait sûrement pas être de cet

avis. Harold

lança un regard gêné à Fran, puis se replongea dans la contemplation des brins

de mousse qui couvraient les poignets de sa chemise. Stu tendit son mouchoir à

Fran qui le remercia distraitement, sans lever les yeux. Harold lui lança un

regard grognon, le regard d'un petit enfant gâté qui veut manger tout seul la

boîte de biscuits. Il va avoir une drôle de surprise, pensa Stu, quand il va

découvrir que la vie n'est pas une boîte de biscuits.

Fran se calmait un peu.

– Nous devrions vous

remercier, dit-elle finalement. Vous nous avez évité de faire un long voyage

qui n'aurait servi à rien.

– Tu veux dire que tu crois

ce qu'il raconte ? Comme ça ? Il te raconte des histoires et… tu

prends ça pour de l'argent comptant ?

– Harold, pourquoi veux-tu

qu'il mente ? Qu'est-ce qu'il a à y gagner ?

– Comment veux-tu que je

sache ce qu'il a derrière la tête ? Nous tuer peut-être. Ou te violer.

– Je ne suis pas très

amateur de viol, répondit Stu d'une voix posée. Mais peut-être que toi… tous

les goûts sont dans la nature.

– *Arrête !* dit

Fran. Tu veux bien essayer d'être un peu moins désagréable, s'il te plaît ?

– *Désagréable ?* aboya

Harold. J'essaye de m'occuper de toi – de nous deux – et tu me dis que je suis *désagréable ?*

– Regardez donc, dit Stu en

relevant sa manche. Ils m'ont piqué avec tout un tas de cochonneries.

On voyait effectivement plusieurs

traces d'aiguilles au creux de son coude et une grosse tache brunâtre.

– Ce qui peut vouloir dire

que vous êtes drogué, répliqua Harold.

Stu baissa la manche de sa

chemise sans répondre. C'était à cause de la fille, naturellement. Il s'était

fait à l'idée qu'elle était à lui. Il y a des filles qui sont d'accord, d'autres

pas. Et celle-là semblait appartenir à la seconde catégorie. Elle était grande,

jolie, fraîche comme une rose. Et ses yeux remplis de larmes semblaient appeler

au secours. Mais il aurait été facile de ne pas voir cette petite ride entre

ses sourcils qui se faisait plus prononcée quand elle était fâchée, le mouvement

énergique de ses mains lorsqu'elle ramenait ses cheveux en arrière.

– Alors qu'est-ce qu'on fait ?

demanda-t-elle, comme si elle n'avait pas entendu la dernière

remarque de

Harold.

– On continue quand même, répondit

Harold. Il faut bien aller quelque part. Il dit peut-être la vérité, mais rien

ne nous empêche de vérifier. On verra ensuite, s'empressa-t-il d'ajouter lorsqu'elle

le regarda avec cette petite ride entre les deux sourcils.

Fran lança un regard à Stu, comme

pour s'excuser. Stu se contenta de hausser les épaules.

– D'accord, Fran ?

– Pourquoi pas ? répondit

Frannie.

Elle cueillit un pissenlit et

souffla sur le duvet.

– Vous n'avez vu personne en

venant ? demanda Stu.

– Un chien. C'est tout.

– Moi aussi, j'ai vu un

chien, dit Stu qui leur raconta sa rencontre avec Bateman et Kojak. J'allais

vers la côte. Mais vous dites qu'il n'y a plus personne là-bas. Ça me coupe un

peu les pattes.

– Désolé, dit Harold d'un

ton qui ne l'était pas du tout. Tu es prête, Fran ? fit-il en se levant.

Elle regarda Stu, hésita un

instant, puis se leva.

– Bon, c'est reparti pour le

vibromassage. Merci de nous avoir dit ce que vous saviez, monsieur Redman, même

si les nouvelles ne sont pas tellement bonnes.

– Attendez, dit Stu en se

levant lui aussi.

Il hésitait. La fille était

certainement pas mal. Par contre, le type avait tout l'air d'un petit connard qui

se prend pour Einstein. Mais est-ce qu'il pouvait faire le difficile dans les

circonstances ? Probablement pas.

– Il me semble que nous

cherchons tous de la compagnie et j'aimerais partir avec vous, si vous êtes d'accord.

– Non, répondit aussitôt

Harold.

Fran regarda Harold, puis Stu.

– Peut-être que…

– J'ai dit non.

– Et moi je n'ai pas mon mot

à dire ?

– Mais enfin ! Tu ne

vois pas ce qu'il veut ? Réveille-toi, Fran !

– S'il y a des emmerdes, mieux

vaut être trois, dit Stu.

– Non.

Et la main de Harold effleura la

crosse de son pistolet.

– C'est d'accord, dit Fran. Nous

serons très contents que vous veniez avec nous, monsieur Redman.

Harold se retourna, le visage

déformé par la colère. Stu crut qu'il allait la frapper.

– Ah bon ! C'est comme

ça ? Tu attendais simplement une excuse pour te débarrasser de moi. Je

comprends maintenant. Si c'est ce que tu veux d'accord. Tu pars avec lui. J'en

ai marre de toi.

Ses yeux étaient remplis de

larmes. Il courut vers sa Honda. Frannie ne comprit pas tout de suite. Elle

regardait Stu.

– Une minute ! dit Stu.

Attendez un peu.

– Soyez gentil avec lui, dit

Fran. S'il vous plaît.

Stu s'avança vers Harold qui

essayait déjà de faire démarrer sa moto. Dans sa rage, il avait ouvert les gaz

à fond et noyé le carburateur. Heureusement pour lui, pensa Stu. Si la moto

avait démarré avec les gaz ouverts à fond, elle se serait cabrée, aurait

foncé

dans le premier arbre et aurait écrasé ce pauvre vieux Harold en retombant.

– N'approchez pas ! hurla

Harold qui cherchait son pistolet.

Stu posa une main sur celle de

Harold, comme s'il jouait à la main chaude. Il posa l'autre sur le bras du

jeune homme. Les yeux de Harold avaient quelque chose d'un peu fou et Stu crut

qu'il était sur le point de devenir dangereux. Ce n'était pas simplement qu'il

était jaloux de la fille. Stu s'était trompé. C'était sa dignité qui était en

jeu, la nouvelle image qu'il se faisait de lui-même comme protecteur de cette

fille. Jusque-là, il avait sans doute été le roi des cons, un petit gros en bottes

pointues qui marchait en serrant les fesses. Mais, sous cette image, il savait

bien qu'il était encore un con et qu'il le serait toujours. Qu'il ne s'en

sortirait jamais. Il aurait réagi de la même manière s'il avait rencontré

Bateman ou un enfant de douze ans. Dans n'importe quel triangle, il se verrait

toujours comme le perdant.

– Harold, lui dit-il presque

dans l'oreille.

– Laissez-moi !

Harold vibrait comme une corde de

guitare.

– Harold, tu couches avec

elle ?

Harold sursauta et Stu comprit

que la réponse était non.

– Ça ne vous regarde pas !

– Non. Si j'en parle, c'est

pour que tout soit bien clair. Elle n'est pas à moi, Harold. Elle n'est à personne.

Je ne cherche pas à te la piquer. Désolé si je suis brutal, mais vaut mieux qu'on

sache où on en est. Nous sommes deux plus un maintenant. Si tu fous le camp, nous

sommes toujours deux plus un. Résultat nul.

Harold ne répondait pas, mais sa

main crispée commençait à se desserrer.

– Je vais essayer d'être

aussi clair que possible reprit Stu qui lui parlait toujours dans le creux de l'oreille

(où il voyait un magnifique bouchon brun de cérumen), en s'efforçant de rester

très, très calme. Tu sais comme moi qu'un homme n'a pas besoin de violer les

femmes. Quand il sait se servir de sa main.

Harold se passa la langue sur les

lèvres puis il regarda du côté de Fran qui les observait bras croisés, inquiète.

– C'est… c'est vraiment

dégoûtant.

– Oui et non. Mais quand un

homme court après une femme qui ne veut pas de lui dans son lit, il lui reste

toujours la veuve poignet. Moi, je m'en sers chaque fois. Et je pense que toi

aussi. Je veux que tu comprennes bien. Je ne suis pas là pour te la piquer, je

te l'ai déjà dit. Tu peux me faire confiance.

Harold lâcha son pistolet et

regarda Stu.

– Vous êtes sérieux… je… vous

promettez de ne pas lui dire ?

Stu fit signe que oui.

– Je l'aime, dit Harold d'une

voix rauque. Elle ne m'aime pas, je le sais, mais je veux que tout soit bien

clair, comme vous dites.

– Pas de problème. Je n'ai

aucune intention de foutre la merde entre vous deux, je veux simplement venir

avec vous.

– Vous promettez ?

– Oui.

– Alors, c'est d'accord.

Harold descendit lentement de la

Honda. Puis les deux hommes allèrent retrouver Fran.

– Il peut venir, dit Harold.

Et je… je m'excuse d'avoir… d'avoir été complètement con.

– Hourra ! s'exclama

Fran en battant des mains. Alors, où va-t-on ?

Ils décidèrent finalement de

continuer dans la direction que Fran et Harold suivaient, vers l'ouest. Stu

leur dit que Glen Bateman serait certainement très content de les héberger pour

la nuit, s'ils arrivaient à Woodsville avant qu'il fasse noir – et qu'il

accepterait peut-être de les accompagner lorsqu'ils repartiraient le lendemain

(en entendant ces mots, le visage de Harold s'éclaira). Stu prit la Honda de

Fran qui s'installa sur le siège arrière de celle de Harold. Ils s'arrêtèrent à

Twin Mountain pour déjeuner dans un snack-bar abandonné. Stu se surprit à

observer le visage de Fran – ses yeux vifs, son menton, petit mais volontaire, cette

ride qui se creusait entre ses sourcils. Il aimait sa manière d'être, de parler ;

il aimait la façon dont elle se coiffait, les cheveux tirés en arrière. Et il

comprit qu'il avait envie d'elle, tout compte fait.

## *LA FRONTIERE*

## 5

JUILLET-6 SEPTEMBRE 1990

*Nous sommes*

sur le bateau qu'on appelle Mayflower

*Nous sommes sur le bateau qui*

a conquis la lune

*Nous sommes à l'heure des*

doutes et des incertitudes

*Nous voudrions chanter nos*

chansons d'autrefois

*Mais c'est ainsi, c'est comme*

ça

*Le bonheur n'est jamais pour*

toujours

*Paul*

Simon

*À la*

recherche d'un drive-in

*À la poursuite d'un parking*
*D'un gril non-stop où les*

hamburgers grésillent

*Valse des disques dans le jukebox*

U. S. A.

*Yes ! La joie de vivre*

aux U. S. A.

*Yes ! La foire d'empoigne*

aux U. S. A.

*Chuck Berry*



# LIVRE II

# 43

Un cadavre

gisait en travers de la grand-rue de May, dans l'Oklahoma.

Nick n'en fut pas surpris. Il avait vu bien des cadavres depuis qu'il avait quitté Shoyo, mais sans doute pas le millième de ceux qui avaient dû jalonner sa route. Par moments, la riche odeur de mort qui flottait dans l'air était assez forte pour vous donner envie de tourner de l'œil. Un cadavre de plus un cadavre de moins, quelle importance ?

Mais, quand le cadavre s'assit, Nick eut si peur qu'il lâcha son guidon et tomba brutalement sur l'asphalte, s'éraflant les mains et le front.

– Eh ben pour un gadin, c'est un gadin, dit le cadavre qui s'avançait vers Nick d'une démarche plus que vacillante. Putain ! Quel gadin !

Nick ne l'entendait pas. Il regardait un endroit sur l'asphalte, ses mains, où il voyait tomber des gouttes de sang. Quand une main se posa sur son épaule, il se souvint du cadavre et voulut s'enfuir à quatre pattes, fou de terreur.

– T'énerve pas, dit le cadavre.

Et Nick vit que ce n'était pas du tout un cadavre mais un jeune homme qui le regardait fort gentiment. Dans une main, le type tenait une bouteille de whisky. Nick comprit ce qui s'était passé.

L'autre était tombé ivre mort en travers de la route.

Nick fit un cercle avec son pouce et son index pour lui dire que tout allait bien. Juste à ce moment une goutte de sang chaud tomba de l'œil que Ray Booth avait si bien travaillé. Il souleva son bandeau et s'essuya avec le dos de la main. Il voyait un peu mieux de ce côté-là aujourd'hui, mais lorsqu'il fermait son bon œil, le monde disparaissait encore dans une sorte de brouillard multicolore. Il remit en place le bandeau, s'approcha du trottoir et s'assit à côté d'une Plymouth immatriculée dans le Kansas dont les pneus étaient à moitié dégonflés. Dans le pare-chocs de la Plymouth, il vit l'entaille qu'il s'était faite au front. Une belle entaille, mais pas trop profonde. Un petit tour à la pharmacie du coin, pour désinfecter la plaie, un sparadrap et on n'en parlerait plus. Il avait tellement pris de pénicilline qu'il devait lui en rester suffisamment pour combattre pratiquement n'importe quoi.

Mais cette vilaine blessure à la jambe lui avait flanqué une frousse de tous les diables. Alors, inutile de prendre des risques. Minutieusement, Nick enleva les gravillons qui s'étaient incrustés dans ses paumes.

L'homme à la bouteille de whisky le regardait faire sans aucune expression. Si Nick avait levé les yeux il l'aurait certainement trouvé très bizarre. Dès qu'il avait tourné la tête pour regarder sa blessure dans le pare-chocs, le visage de l'autre s'était aussitôt comme vidé. L'homme était vêtu d'une salopette usée mais propre. Il mesurait environ un mètre soixante-quinze et ses cheveux étaient si blonds qu'ils paraissaient presque blancs. Ses yeux bleus très clairs, accusaient ses origines nordiques. Il ne semblait pas avoir plus de vingt-trois ans, mais Nick découvrit plus tard qu'il devait avoir pas loin de quarante-cinq ans puisqu'il se souvenait de la fin de la guerre de Corée et du retour de son père en uniforme, un mois plus tard. Il n'aurait jamais pu inventer cette histoire. L'invention n'était pas le fort de Tom Cullen.

Il était donc là, debout, le visage vide, comme un robot dont on a débranché la prise. Puis, petit à petit, son visage s'anima à nouveau. Ses yeux rougis par le whisky se mirent à papilloter.

Il souriait. Il venait de se souvenir de ce qu'il devait faire.

– Nom de Dieu, vous avez pris un beau gadin !

Le sang sur le front de Nick parut l'impressionner.

Nick avait un bloc-notes et un Bic dans la poche de sa chemise. Il se mit à écrire : – *Vous m'avez fait peur. J'ai cru que vous étiez mort. Ce n'est pas grave. Il y a une pharmacie par ici ?*

Il tendit le bloc-notes à l'homme qui le regarda, puis le lui rendit en souriant.

– Je m'appelle Tom Cullen. Je ne sais pas lire. J'ai été jusqu'en dixième, mais j'avais seize ans. Et mon papa a trouvé que ça suffisait comme ça. Que j'étais trop grand.

Un retardé, pensa Nick. Je ne peux pas parler et il ne sait pas lire. On est bien partis.

– Putain, quel gadin ! Mais putain, quel gadin !

Nick hocha la tête, remit le bloc-notes et le stylo Bic dans sa poche, colla la main sur sa bouche et secoua la tête, se boucha les deux oreilles et secoua encore la tête, fit le geste de se trancher la gorge et secoua la tête pour la troisième fois.

Cullen souriait, mais ne comprenait rien.

– Mal aux dents ? Moi aussi j'ai eu mal aux dents une fois. Ouf, ça fait mal. Putain que ça fait mal !

Nick secoua la tête et recommença sa mimique.

Cette fois, Cullen crut qu'il avait mal aux oreilles. Finalement, Nick renonça et s'avança vers sa bicyclette.

À part la peinture, la machine ne semblait pas avoir souffert. Il l'enfourcha pour l'essayer. Oui, tout allait bien. Cullen courait à côté de lui, un large sourire sur les lèvres sans le quitter des yeux. Il y avait près d'une semaine qu'il n'avait vu personne.

– T'as pas envie de parler ?

demanda-t-il.

Mais Nick ne parut pas entendre. Tom le tira par la manche et reposa sa question.

L'homme sur la bicyclette mit la main sur sa bouche et secoua la tête. Tom fronça les sourcils. Et maintenant, il posait sa bicyclette sur sa béquille et regardait les vitrines des magasins. Il a sans doute trouvé ce qu'il cherchait, car il monte sur le trottoir et s'arrête devant la pharmacie de M. Norton. S'il veut rentrer, pas de chance, parce que la pharmacie est fermée. M. Norton est parti. Presque tout le monde est parti, sauf maman et son amie, M. Blakely. Mais elles sont mortes toutes les deux.

Maintenant, l'homme qui ne parle pas essaye d'ouvrir la porte. Tom aurait pu lui dire que ce n'était pas la peine, même si la pancarte dit OUVERT. La pancarte ment, c'est tout. Dommage, parce que Tom aurait bien voulu des pastilles au miel pour la gorge. Bien meilleures que le whisky. Au début, il avait aimé ça, puis il avait eu envie de dormir, et ensuite il avait eu vraiment mal à la tête. Il s'était endormi pour oublier son mal de tête, mais il avait fait des tas de rêves complètement dingues : un homme en costume noir, comme celui du révérend Deiffenbaker. L'homme en costume noir le poursuivait dans les rêves. Il avait l'air vraiment très méchant. Et s'il avait bu du whisky, c'était parce que son papa le lui avait défendu, et sa maman aussi, mais maintenant tout le monde était parti, pourquoi pas ? Il pouvait faire ce qu'il voulait.

Mais qu'est-ce qu'il fabrique, l'homme qui ne parle pas ? Il prend la boîte à ordures sur le trottoir et il va… quoi ?

Casser la vitrine de M. Norton ? Crac ! Merde alors ! Il vient de la casser ! Et maintenant, il passe la main à l'intérieur, il ouvre la

porte…

– Hé, monsieur ! Vous avez pas le droit ! C'est pas permis ! Vous savez pas que…

Mais l'homme était déjà à l'intérieur.

Il ne s'était même pas retourné.

– Est-ce que vous êtes sourd ?

Ben merde ! Est-ce que…

Sa voix s'éteignit. Les traits de son visage retombèrent. Il était redevenu le robot dont on avait débranché la prise. Les habitants de May l'avaient souvent vu dans cet état. Tom marchait dans la rue, regardait les vitrines avec son expression perpétuellement hilare, puis s'arrêtait tout à coup, se figeait comme une statue. Quelqu'un criait : « *Voilà Tom !* » Et les gens se mettaient à rire. Si son papa était avec lui, il le grondait, lui donnait un coup de coude ou même le tapait sur l'épaule, dans le dos, jusquà ce qu'il se réveille. Mais le papa de Tom n'était pas souvent là depuis 1988, parce qu'il sortait avec une serveuse rousse qui travaillait au Grill Boomer. La fille s'appelait DeeDee Packalotte (son nom faisait rigoler tout le monde). Son père avait fini par foutre le camp avec elle. On les avait vus une seule fois. Dans un petit motel, pas très loin, à Slapout, dans l'Oklahoma. Ensuite, plus de nouvelles.

Pour la plupart des habitants de May, Tom était complètement idiot. En réalité, il lui arrivait de penser presque normalement. La pensée humaine procède par déduction et induction (c'est du moins ce que nous disent les psychologues), et le retardé est incapable de faire ces sauts inductifs et déductifs. Quelque part dans sa tête, les plombs ont sauté, les fils se sont mélangés. Tom Cullen n'était pas trop gravement atteint et il était capable de faire des rapprochements simples. De temps en temps, pendant ses passages à vide, il parvenait même à réfléchir un peu. Quand cela lui arrivait, il se sentait comme quelqu'un qui a un mot « sur le bout de la langue ». Tom se coupait alors du monde réel, qui n'était pour lui qu'une succession d'images décousues, pour s'enfermer dans son monde intérieur. Comme un homme qui avance dans le noir, dans une pièce qu'il ne connaît pas, une lampe à la main, et qui cherche à tâtons la prise électrique en se cognant contre tout ce qui l'entoure. S'il trouve la prise – ce qui n'arrivait pas toujours à Tom –, c'est alors l'illumination soudaine. Tom était une créature qui vivait de sensations. Certaines choses lui plaisaient tout particulièrement : sucer les pastilles au miel de M.

Norton, regarder une jolie fille en jupe courte passer au coin de la rue, respirer l'odeur du lilas, toucher de la soie.

Mais surtout, il aimait ce moment où tout s'éclairait, où pour quelque temps il ne faisait plus noir dans la pièce. Souvent, il ne trouvait pas la prise. Mais, cette fois-ci, elle ne lui échappa pas.

Il avait dit : *Vous êtes sourd peut-être ?*

Tout à l'heure, l'homme n'avait pas semblé l'entendre, sauf lorsqu'il le regardait. Et l'homme n'avait pas dit un mot, même pas bonjour. Certaines personnes ne répondaient pas quand Tom leur posait des questions, car quelque chose sur son visage leur disait qu'il avait une araignée au plafond. Mais ces gens-là qui refusaient de répondre avaient toujours l'air tristes, ou un peu fâchés, ou un peu gênés. Cet homme-là n'était pas comme eux – il avait fait un cercle avec son pouce et son index, et Tom savait que ça voulait dire O. K, tout va bien… Mais il n'avait pas dit un mot.

Les mains sur les oreilles, il secoue la tête.

Les mains sur la bouche, et il fait la même chose.

Les mains sur le cou, et il fait encore la même chose.

La lumière s'allume : compris.

– Putain ! fit Tom dont le visage s'anima à nouveau.

Ses yeux injectés de sang s'éclairèrent.

Il se précipita dans le drugstore de M. Norton, oubliant que c'était interdit. L'homme qui ne parlait pas versait quelque chose qui ne sentait pas très bon sur un bout de coton. Puis il se frottait le front avec le bout de coton.

– Eh, monsieur !

L'homme qui ne parlait pas ne se retourna pas. Tom en fut un peu surpris. Puis il se souvint. Il donna une petite tape sur l'épaule de Nick, et Nick se retourna.

– Vous êtes sourd-muet, c'est ça ? Vous entendez pas ! Vous parlez pas ! C'est ça ?

– Nick lui fit signe que oui et, stupéfait, vit Tom sauter en l'air en battant des mains.

– J'ai trouvé ! Bravo !

J'ai trouvé tout seul ! Bravo, Tom Cullen !

Nick ne put s’empêcher de sourire.

C’était la première fois que son infirmité causait tant de plaisir à quelqu’un.

Il y avait un

petit square devant le tribunal et, dans ce square, une statue d'un soldat de la Deuxième Guerre mondiale. Une plaque rappelait que ce monument était érigé à la mémoire des fils du comté MORTS POUR LA PATRIE. Nick Andros et Tom Cullen étaient assis à l'ombre du soldat. Ils étaient en train de manger du jambon en boîte, du poulet en boîte et des chips. Deux sparadraps dessinaient une croix sur le front de Nick, au-dessus de son œil gauche. Il lisait sur les lèvres de Tom (ce qui n'était pas très facile, car Tom continuait à s'empiffrer en parlant) et se disait qu'il commençait à en avoir marre de ne manger que des conserves. En fait, ce dont il avait vraiment envie, c'était d'un gros steak bien juteux.

Tom n'avait pas cessé de parler depuis qu'ils s'étaient assis. Un discours plutôt répétitif, assaisonné de nombreux *bordel !* et *putain de putain !* Mais Nick ne s'en plaignait pas. Il n'avait pas vraiment compris à quel point la compagnie de ses semblables lui manquait jusqu'à ce qu'il rencontre Tom, à quel point il avait eu secrètement peur d'être le seul survivant sur terre. L'idée lui avait même traversé l'esprit que la maladie avait peut-être tué tout le monde sauf les sourds-muets. Et maintenant, rien ne lui interdisait de penser que la grippe avait tué tout le monde, sauf les sourds-muets et les arriérés mentaux. Cette idée, qui lui parut amusante sous le beau soleil de ce début d'après-midi, allait revenir le hanter la nuit venue, et cette fois elle lui parut beaucoup moins drôle.

Il était curieux de savoir où Tom pensait que tout le monde était parti. Tom lui avait déjà parlé de son père qui avait filé avec une serveuse quelques années plus tôt. Tom lui avait aussi expliqué qu'il faisait des petits travaux pour M. Norbutt, un fermier, et que deux ans plus tôt M. Norbutt avait décidé que Tom « s'en tirait assez bien » pour lui confier une hache. Et puis, un soir où des types lui avaient sauté dessus, Tom leur avait cassé la gueule. Ils étaient presque morts.

Il y en a un qui a dû aller à l'hôpital avec des fractures, *putain !* Et puis Tom avait trouvé sa mère chez M^me^ Blakely. Elles étaient toutes les deux mortes dans le salon. Alors, Tom avait foutu le camp. Parce que Jésus ne peut pas venir chercher les morts quand quelqu'un regarde (et Nick s'était dit que le Jésus de Tom était une espèce de père Noël à l'envers, qui venait prendre les morts par la cheminée au lieu d'apporter des cadeaux). Mais Tom ne semblait pas avoir compris que la petite ville était déserte, qu'il n'y avait pas une voiture sur la route.

Nick posa doucement la main sur la poitrine de Tom et le flot de paroles s'interrompit.

– Quoi ? demanda Tom.

Nick montra les maisons qui entouraient le petit square, fronça les sourcils, pencha la tête, se gratta le crâne. Puis il fit marcher ses doigts sur le gazon et regarda Tom d'un air interrogateur.

Ce qu'il vit l'inquiéta beaucoup.

On aurait dit que Tom était mort tout d'un coup, assis sur la pelouse. Plus aucune expression sur son visage. Ses yeux, qui brillaient l'instant d'avant quand il avait tant de choses à dire, étaient maintenant perdus dans le vague. Deux billes bleues. Il avait la bouche ouverte et Nick pouvait voir des miettes de chips sur sa langue. Ses mains reposaient sur ses genoux, complètement inertes.

Inquiet, Nick tendit la main pour le toucher. Mais Tom eut un sursaut. Ses paupières battirent et la lumière revint peu à peu dans ses yeux, comme de l'eau qui remplit un seau. Il se mit à sourire. Nick n'aurait pas été autrement surpris s'il avait vu apparaitre une bulle de bande dessinée au-dessus de la tête de Tom, avec ce mot : EURÊKA.

– Vous voulez savoir où sont partis les autres ?

Nick hocha vigoureusement la tête.

– Sans doute à Kansas City. Sûrement.

Tout le monde dit que c'est une petite ville ici. On s'amuse pas. Rien à faire.

Ils ont même fermé la salle de patins à roulettes. Il y a plus que le ciné et les films sont pas bons. Ma maman dit toujours que tout le monde s'en va et que personne ne revient. Comme mon papa, il a foutu le camp avec une serveuse, elle s'appelait DeeDee Packalotte. Alors, ils en ont eu marre et ils sont tous partis. À Kansas City, sûrement, putain de putain, non ? Sûrement là qu'ils sont partis. Sauf M^me^ Blakelv et ma maman. Jésus va venir les emmener au ciel, il va bien s'occuper d'elles, toujours.

Tom avait repris son monologue.

Partis à Kansas City, pensa Nick.

Après tout, peut-être bien. Tous ont quitté cette pauvre planète emportés par la main de Dieu, ce bon Jésus qui s'occupera d'eux, toujours, toujours.

Il se coucha et sentit ses paupières s'alourdir tandis que les mots s'alignaient sur les lèvres de Tom, équivalents visuels d'un poème surréaliste, sans majuscules, un peu confus : maman m'a dit

pas le droit d'aller mais je leur ai dit

se faire foutre

Il avait fait

de mauvais rêves la nuit dernière, dans la grange où il avait dormi, et maintenant, le ventre plein, tout ce qu'il voulait…

putain

PUTAIN de bordel
sûr que

Et Nick s’endormit.

Quand il se

réveilla, engourdi comme lorsqu'on fait une sieste en plein après-midi, il se demanda pourquoi il transpirait tant. Mais il ne tarda pas à comprendre lorsqu'il s'assit. Il était cinq heures moins le quart ; il avait dormi plus de deux heures et demie et le soleil n'était plus caché par le monument aux morts. Mais ce n'était pas tout. Tom Cullen plein de sollicitude, l'avait couvert pour qu'il ne prenne pas froid. Deux couvertures et un édredon.

Il se leva et s'étira. Tom n'était pas dans les parages. Nick s'avança vers l'entrée du square, se demandant ce qu'il allait faire avec Tom… ou sans lui. Le pauvre type se nourrissait au supermarché, à l'autre bout du square. Il n'avait pas hésité à y entrer et à se servir sur les étagères en choisissant les boîtes de conserve qui lui plaisaient d'après les illustrations des étiquettes, parce que, lui avait expliqué Tom, la porte du supermarché n'était pas fermée.

Et Nick se demandait ce que Tom aurait fait si elle l'avait été. Sans doute aurait-il oublié ses scrupules lorsqu'il aurait eu suffisamment faim. Mais que serait-il devenu lorsque le supermarché aurait été vide ?

En fait, ce n'était pas vraiment ce qui le dérangeait à propos de Tom. Ce qui le dérangeait, c'était la joie pathétique avec laquelle le pauvre type l'avait accueilli. Attardé comme il l'était, pensa Nick, il ne l'était pas suffisamment pour ne pas souffrir de la solitude.

Sa mère et la femme qu'il appelait sa tante étaient mortes. Son père était parti depuis longtemps. Son patron, M. Norbutt, et tous les autres habitants de May avaient fichu le camp un soir à Kansas City pendant que Tom dormait. Il était resté là à errer dans la grand-rue, comme un gentil fantôme. Et il prenait des initiatives qui n'étaient sans doute pas les meilleures – comme cette histoire de whisky. S'il se saoulait encore, il risquait de se faire du mal. Et s'il se faisait du mal sans personne pour s'occuper de lui, ce serait peut-être la fin de Tom.

Mais… un sourd-muet et un arriéré mental ?

Qu'est-ce qu'ils pourraient bien fabriquer ensemble ? Un type qui ne peut pas parler, un autre qui ne peut pas penser.

C'était injuste. Tom pouvait penser un peu cependant, mais il ne savait pas lire, et Nick ne se faisait pas d'illusions. Il se fatiguerait vite de jouer aux devinettes avec Tom Cullen. Le pauvre Tom ne s'en

fatiguerait sûrement pas, lui. Putain, non.

Il s'arrêta sur le trottoir à l'entrée du jardin public, les mains dans les poches. Bon, décida-t-il, je peux passer la nuit ici avec lui. Une nuit de plus ou de moins, quelle importance ? Je vais pouvoir lui préparer quelque chose de convenable à manger.

Et Nick partit à la recherche de Tom.

Cette nuit-là,

Nick dormit dans le square, sans avoir revu Tom. Quand il se réveilla le lendemain matin, trempé de rosée mais en pleine forme, la première chose qu'il vit lorsqu'il traversa le square, ce fut Tom en train de jouer avec des petites voitures, accroupi devant une énorme station-service Texaco en plastique.

Tom avait sans doute jugé que, si l'on pouvait entrer dans la pharmacie de Norton, rien n'empêchait d'entrer ailleurs. Il était assis sur le trottoir, devant le Prisunic, le dos tourné. Une quarantaine de petites voitures étaient alignées au bord du trottoir.

À côté de lui se trouvait le tournevis dont il s'était servi pour forcer la vitrine des jouets. Son choix n'était pas si mauvais : des Jaguar, des Mercedes, des Rolls-Royce, une Bentley d'un vert criard, une Lamborghini, une Ford, une Pontiac Bonneville, une Corvette, une Maserati et le clou de la collection : une Moon 1933. Tom se donnait beaucoup de mal, faisait entrer et sortir ses petites voitures du garage, faisait le plein à la pompe. Le pont de graissage fonctionnait. Nick vit que Tom soulevait de temps en temps une voiture et faisait semblant de travailler dessous. S'il n'avait pas été sourd, il aurait pu entendre dans le silence presque total qui les entourait le bruit que faisait l'imagination de Tom Cullen lorsqu'elle se mettait en branle : *brrrr* avec les lèvres quand les voitures arrivaient à la station-service, *tchic-tchic-ding !* quand il faisait le plein d'essence, *ccchhhhhhhhh* quand le pont de graissage montait ou descendait. En fait, il parvenait à saisir des bribes de conversations échangées entre le propriétaire de la station-service et les petits bonshommes dans leurs petites voitures : *Le plein, monsieur ?*

Super ? C'est parti ! Je vais nettoyer le pare-brise, madame. Je crois que c'est le carburateur. On va regarder dessous pour voir ce que c'est. Les toilettes ? Juste à côté, à droite !

Et au-dessus du crétin et de ses jouets, sur des kilomètres et des

kilomètres, aux quatre coins de l'horizon, le ciel que Dieu avait donné à ce petit trou perdu de l'Oklahoma.

Nick se dit : Je *ne peux pas le laisser. Je ne peux pas faire ça.* Et, tout à coup, une énorme vague de tristesse s'empara de lui une tristesse si déchirante qu'il crut un instant qu'il allait pleurer.

*Ils sont partis à Kansas City*, pensait-il. Ils *sont tous partis à Kansas City*.

Nick traversa la rue et donna une tape sur le bras de Tom qui sursauta et se retourna. Rouge de confusion, il souriait d'un air coupable.

– Je sais que c'est pour les petits, pas pour les grands. Je sais ça, papa me l'a dit.

Nick haussa les épaules en souriant. Tom parut soulagé.

– C'est à moi maintenant. Si je veux. Parce que si vous pouvez entrer dans la pharmacie, moi je peux entrer dans le Prisunic. C'est vrai, non ? Je suis pas obligé de les remettre ?

Nick fit signe que non.

– Alors, les autos sont à moi, dit Tom, tout content.

Et il se remit aussitôt à jouer avec son garage. Mais Nick lui donna une petite tape sur l'épaule.

– Quoi ?

Nick le tira par la manche de sa chemise et Tom se releva sans se faire prier. Nick le conduisit à l'endroit où il avait laissé sa bicyclette. Il pointa l'index sur sa poitrine, puis montra la bicyclette. Tom fit signe qu'il avait compris.

– Je comprends. C'est votre bicyclette. Le garage est à moi. Je ne prend pas votre bicyclette et vous ne prenez pas mon garage. Compris !

Nick secoua la tête. Il se montra du doigt, puis montra la bicyclette, la grand-rue et fit un petit signe d'adieu.

Tom ne bougeait plus. Nick attendait.

– Vous vous en allez, monsieur ?

demanda Tom d'une voix hésitante.

Nick acquiesça.

– Non, je ne veux pas !

Tom ouvrait de grands yeux, très bleus, remplis de larmes.

– Je vous aime bien ! Je veux pas que vous partiez à Kansas City !

Nick attira Tom contre lui et lui passa le bras autour du cou. Puis il reprit son manège : lui, Tom la bicyclette, s'en aller.

– Je comprends pas.

Patiemment, Nick recommença. Mais cette fois, il saisit la main de Tom et l'agita comme pour dire au revoir.

– Vous voulez que je parte avec vous ? demanda Tom avec un sourire incrédule.

Nick fit signe que oui.

– Chouette ! Tom Cullen s'en va ! Tom…

Il s'arrêta tout à coup et lança un regard inquiet à Nick.

– Je peux emporter mon garage ?

Nick réfléchit un instant, puis hocha la tête.

– Alors c'est parti ! fit Tom dont le visage s'éclaira aussitôt. Tom Cullen s'en va !

Nick le fit s'approcher de la bicyclette, montra Tom, puis la bicyclette.

– Je suis jamais monté sur un vélo comme ça, dit Tom qui regardait la manette du dérailleur, la selle haute et étroite. Je crois que vaut mieux pas. Tom Cullen va tomber sur un vélo comme ça.

Nick se sentit soulagé. *Je suis jamais monté sur un vélo comme ça*, donc il savait faire de la bicyclette.

Il suffisait d'en trouver un modèle plus simple. Tom allait le ralentir, c'était inévitable, mais peut-être pas tant que ça après tout. Et rien ne pressait de toute façon. Les rêves ne sont que des rêves. Pourtant, il sentait un besoin profond de se dépêcher, quelque chose de fort et d'indéfinissable, un ordre de son inconscient.

Ils revinrent à l'endroit où Tom avait laissé sa station-service. Nick la montra, sourit à Tom, puis lui fit un signe de tête. Sans se faire prier, Tom s'accroupit aussitôt mais, au moment où il allait prendre deux petites voitures, il s'arrêta et regarda Nick avec des yeux méfiants et inquiets.

– Vous n'allez pas partir sans Tom Cullen ?

Nick s'empressa de lui répondre que non.

– Alors tant mieux, dit Tom qui se mit aussitôt à jouer avec ses petites voitures.

Sans trop savoir ce qu'il faisait, Nick passa la main dans les cheveux de l'homme. Tom leva les yeux et lui fit un sourire timide. Nick lui rendit son sourire. Non, il ne pouvait pas le laisser là. Sûrement pas.

Il était près

de midi lorsqu'il trouva une bicyclette qui lui parut convenir à Tom. Il n'aurait pas cru qu'il lui faudrait si longtemps pour en dénicher une, mais la plupart des gens avaient fermé à clé leur maison et leur garage avant de s'en aller. Il avait donc passé trois bonnes heures à chercher de rue en rue, trempé de sueur, car le soleil tapait déjà dur.

Finalement, il avait trouvé ce qu'il cherchait dans un petit garage à la sortie sud de la ville. Le garage était fermé, mais il y avait une fenêtre assez grande pour qu'il puisse se faufiler à l'intérieur. Nick cassa la vitre avec une pierre et détacha soigneusement les éclats de verre qui tenaient encore au vieux mastic. À l'intérieur l'air étouffant sentait l'huile et la poussière. La bicyclette, un vieux vélo de garçon, était appuyée contre une station-wagon aux pneus complètement lisses.

Avec la chance que j'ai, elle sera sûrement fichue pensa Nick. Pas de chaîne, les pneus à plat, quelque chose en tout cas. Mais cette fois, la chance était avec lui. Les pneus étaient bien gonflés et pas trop usés. La chaîne semblait suffisamment tendue. Accrochée sur le mur, entre un râteau et une pelle, une trouvaille inespérée : une pompe presque neuve.

En cherchant un peu, Nick découvrit une petite burette d'huile. Il s'assit sur le sol de ciment craquelé et, sans se soucier de la chaleur, huila méticuleusement la chaîne et les deux pignons. Il ficela la pompe sur le cadre de la bicyclette, puis ouvrit la porte du garage. L'air frais n'avait jamais senti aussi bon. Il ferma les yeux, prit une profonde respiration, poussa la bicyclette jusqu'à la rue, l'enfourcha et se mit à pédaler lentement. La bicyclette roulait bien, exactement ce qu'il fallait à Tom… à condition qu'il sache vraiment faire de la bicyclette.

Il laissa la bicyclette près de la sienne pour refaire un tour au Prisunic. Au fond du magasin, dans un fouillis d'articles de sports qui traînaient un peu partout, il découvrit une splendide trompe chromée avec une grosse poire de caoutchouc rouge. Tom allait être content. Nick alla chercher un tournevis et une clef à molette au rayon des outils, puis il ressortit. Tom faisait la sieste dans le square, tranquillement installé à l'ombre du monument aux morts.

Nick installa la trompe sur le guidon de la bicyclette de Tom. Puis il alla chercher au Prisunic un grand fourre-tout et revint au supermarché remplir son sac de conserves. Il était arrêté devant des boîtes de haricots quand il aperçut une ombre filant devant la vitrine. S'il n'avait pas été sourd, il aurait déjà su que Tom avait découvert son vélo. Le *pouet pouet* asthmatique de la trompe résonnait dans la rue déserte, entre les éclats de rire de Tom Cullen.

Nick sortit du supermarché et le vit qui descendait à toute vitesse la grand-rue, ses cheveux blonds et sa chemise flottant au vent, écrasant de toutes ses forces la poire rouge de la trompe. Un peu plus loin, il fit demi-tour, un sourire triomphant sur les lèvres. Son garage Fisher-Price était installé sur le porte-bagages. Les poches de son pantalon et de sa chemise étaient bourrées à craquer de petites voitures.

Le soleil jetait des éclats fugitifs sur les rayons des roues. Et Nick pensa qu'il aurait aimé entendre le son de la trompe, juste pour voir s'il lui plaisait autant qu'à Tom.

Tom lui fit un grand signe en passant devant lui continua à fond de train, fit demi-tour un peu plus loin et revint vers lui en appuyant frénétiquement sur la poire de caoutchouc. Nick leva la main pour lui faire signe de stopper, comme un agent de police. Tom freina et s'arrêta en dérapant juste devant lui. Haletant, jubilant, il transpirait à grosses gouttes.

Nick tendit la main dans la direction de la sortie de la ville et fit un signe d'adieu.

– Je peux toujours emporter mon garage ?

Nick lui fit signe que oui.

– On s'en va tout de suite ?

Signe de tête.

– À Kansas City ?

Signe de tête.

– Où on veut ?

Oui. Où ils voulaient, pensa Nick, mais sans doute dans la direction du Nebraska.

– Chouette ! Chouette !

On y va !

Ils prirent la

283 en direction du nord. Ils ne roulaient que depuis deux heures et demie quand des nuages d'orage commencèrent à grossir à l'ouest. Presque tout de suite, il se mit à pleuvoir des cordes. Nick ne pouvait entendre les coups de tonnerre, mais il voyait les éclairs zébrer le ciel sous les nuages noirs. La lumière était si forte qu'elle lui faisait cligner les yeux. Alors qu'ils approchaient de Rosston, où Nick voulait prendre la 64 en direction de l'est, la pluie cessa tout à coup et le ciel prit une étrange couleur jaunâtre. Le vent, qui soufflait de plus en plus fort de la gauche, tomba d'un seul coup. Nick commençait à se sentir extrêmement nerveux sans savoir pourquoi. Personne ne lui avait dit que l'un des rares instincts que l'homme partage encore avec les animaux inférieurs est précisément cette réaction à une chute brutale de la pression barométrique.

Tom le tirait frénétiquement par la manche. Nick regarda de son côté. Tom était livide. Il faisait des yeux gros comme des soucoupes.

– Une tornade ! hurla Tom. *La tornade arrive !*

Nick ne voyait rien. Il se retourna vers Tom essayant de trouver un moyen de le rassurer. Mais Tom n'était plus là. Il pédalait à toute vitesse à travers champs, sur le côté droit de la route, fauchant les herbes hautes sur son passage.

Quelle andouille, pensa Nick. Il va bousiller sa bécane !

Tom fonçait vers une grange qui se trouvait au bout d'une route de terre longue d'environ cinq cents mètres. Nick, toujours nerveux, continua sur la route goudronnée, s'arrêta devant la barrière qui fermait la route de terre, fit passer sa bicyclette par-dessus, puis repartit en direction de la grange. Le vélo de Tom était couché par terre, devant l'entrée. Il n'avait pas pris la peine de la poser sur sa béquille. Nick n'y aurait pas prêté attention s'il n'avait pas vu Tom se servir plusieurs fois de la béquille. Il a peur, pensa Nick, tellement peur qu'il a perdu ce qu'il lui reste de cervelle.

Mais il se sentait inquiet lui aussi et il jeta un dernier coup d'œil derrière lui. Ce qu'il vit le figea sur place.

À l'ouest, tout l'horizon était bouché. Ce n'était pas un nuage, plutôt une absence totale de lumière, une sorte d'entonnoir qui s'élevait à trois cents mètres de hauteur, plus large au sommet qu'à la base ; la base ne touchait pas tout à fait le sol. Au sommet, l'entonnoir chassait les nuages qui s'enfuyaient à toute allure.

Nick vit l'entonnoir toucher la terre à un peu plus d'un kilomètre et un long hangar bleu couvert d'un toit de tôle ondulée explosa comme s'il avait été touché par une bombe. Il ne pouvait entendre le bruit, naturellement, mais les vibrations étaient si fortes qu'elles le firent basculer sur ses pieds. Et le hangar parut exploser vers l'intérieur comme si l'entonnoir avait aspiré tout l'air qu'il contenait. L'instant d'après, le toit de tôle se cassait en deux. Les deux morceaux montèrent en l'air en tournant comme deux toupies devenues folles. Fasciné, Nick les suivait des yeux.

*Je suis en train de voir mon pire cauchemar*, pensa Nick, *et ce n'est pas du tout un homme même si on dirait parfois un homme. C'est en fait une tornade. Une énorme tornade noire qui vient de l'ouest, qui aspire tout sur son passage, tous ceux qui ont le malheur de se trouver sur son chemin. C'est…*

Deux mains l'empoignaient par les épaules, le soulevaient littéralement, le projetaient dans la grange. C'était Tom Cullen. Fasciné par la tornade, Nick avait oublié Tom.

– En bas ! hurlait Tom.

Vite ! Vite ! Oh ! Putain de bordel ! Une tornade ! *Une tornade !*

Nick sortit enfin de sa transe et comprit où il se trouvait. Alors que Tom lui faisait descendre un escalier qui menait dans une sorte de cave, il sentit une étrange vibration, presque un bourdonnement, presque un bruit. Comme un mal de tête lancinant en plein centre de son cerveau. Puis, alors qu'il descendait les marches derrière Tom, il vit quelque chose qu'il n'allait jamais oublier : les planches de la grange qui s'envolaient en pirouettant dans le ciel, comme des dents cariées arrachées par une pince invisible. Le foin répandu sur le sol s'éleva en l'air, formant une douzaine de petits entonnoirs qui avançaient, reculaient, vacillaient. Et la vibration, de plus en plus forte.

Tom ouvrait une lourde porte de bois, le poussait dans la cave. Nick sentit une odeur de moisi et de pourriture.

Avant que l'obscurité ne devienne totale il vit qu'ils partageaient l'abri avec une famille de cadavres rongés par les rats. Puis Tom referma d'un coup la porte et ils se retrouvèrent dans le noir. Les vibrations étaient moins fortes, mais il les sentait encore.

Une terreur panique s'empara de lui. Dans l'obscurité, les signaux que lui envoyaient ses sens du toucher et de l'odorat n'avaient rien de rassurant. Les planches continuaient à vibrer sous ses pieds. Et l'odeur

était celle de la mort.

Tom lui prit la main et Nick attira le pauvre idiot contre lui. Tom tremblait et Nick se demanda s'il pleurait ou s'il essayait peut-être de lui parler. Cette idée lui fit oublier sa peur et il prit Tom par les épaules. Tom l'enlaça de ses deux bras et ils restèrent ainsi tous les deux, debout dans le noir.

Les vibrations étaient de plus en plus fortes sous les pieds de Nick ; même l'air semblait trembler légèrement contre son visage. Tom le serrait de toutes ses forces. Aveugle et sourd, Nick attendait la suite des événements et se disait que, si Ray Booth lui avait crevé les deux yeux, toute sa vie aurait été ainsi. Non, il n'aurait pas pu le supporter. Il se serait certainement tiré une balle dans la tête.

Plus tard, quand il allait regarder sa montre, il allait avoir du mal à croire qu'ils n'étaient restés qu'un quart d'heure dans l'obscurité de cette cave même si la logique lui disait qu'il devait bien en être ainsi puisque sa montre fonctionnait encore. Jamais auparavant il n'avait compris à quel point le temps est subjectif, plastique. Il croyait être là depuis au moins une heure, plus probablement deux ou trois. Et, à mesure que le temps passait, une certitude grandissait en lui : Tom et lui n'étaient pas seuls dans l'abri. Oh, il y avait les cadavres – un pauvre type était descendu là avec sa famille vers la fin, croyant peut-être que cet abri où ils avaient trouvé refuge tant de fois les protégerait une fois encore – mais ce n'était pas à ces cadavres qu'il pensait. Dans l'esprit de Nick, un cadavre n'était qu'une chose, pas différente d'une chaise, d'une machine à écrire ou d'un tapis. Un cadavre n'était qu'une chose inanimée qui occupait un certain espace. Ce qu'il ressentait c'était la présence d'un autre être vivant, et il était de plus en plus sûr de savoir de qui il s'agissait.

Il s'agissait de l'homme noir, de l'homme qui vivait dans ses rêves, de cette créature dont il avait senti l'esprit dans l'œil noir du cyclone.

Quelque part… dans un coin ou peut-être juste derrière eux… *il* les regardait. Et il attendait. Le moment venu, il allait les toucher et ils… quoi ? Ils deviendraient fous de terreur, naturellement. Tout simplement. Il pouvait les voir. Nick était sûr qu'il pouvait les voir. Il avait des yeux qui voyaient dans le noir comme les yeux d'un chat, comme les yeux de ces monstres au cinéma. Oui… c'était bien ça.

L'homme noir voyait des choses invisibles pour les yeux humains.
Pour lui, tout était lent et rouge, comme si le monde entier était
plongé dans un bain de sang.

Au début, Nick comprit qu'il ne s'agissait que d'une illusion mais, plus le temps passait, plus cette illusion devenait la réalité. Au point

qu'il crut sentir l'haleine de l'homme noir sur sa nuque.

Il allait se précipiter vers la porte, l'ouvrir, sortir de cette cave. Mais tout à coup les bras qui lui tenaient les épaules disparurent. L'instant d'après, la porte de l'abri s'ouvrait, laissant entrer un flot de lumière éblouissante, une lumière si crue que Nick dut lever la main pour se protéger l'œil. Il ne vit qu'un fantôme, la silhouette chancelante de Tom Cullen qui montait l'escalier. Puis il remonta lui aussi, à tâtons dans ce halo de lumière. Quand il arriva en haut, il voyait déjà mieux.

La lumière n'était pas aussi vive quand ils étaient descendus, et il comprit aussitôt pourquoi. Le toit de la grange s'était envolé, nettoyé avec une précision chirurgicale ; pas de poutres cassées, à peine quelques débris sur le sol. Trois poutres pendaient sur les côtés du grenier. Presque toutes les planches des murs avaient disparu.

Nick eut l'impression de se trouver debout à l'intérieur du squelette d'un monstre préhistorique.

Tom n'avait pas demandé son reste.

Il s'enfuyait comme si le diable était à ses trousses. Il ne se retourna qu'une fois et Nick vit ses yeux agrandis par la peur, presque comiques. Il ne put s'empêcher de jeter un dernier coup d'œil dans la cave. Le vieil escalier aux marches branlantes, usées au centre s'enfonçait dans l'ombre. Il vit de la paille par terre et deux mains qui sortaient du noir. Les rats avaient rongé les doigts jusqu'à l'os.

S'il y avait quelqu'un en bas, Nick ne le vit pas.

Mais il ne voulait pas le voir.

Il suivit Tom.

Tom grelottait

à côté de sa bicyclette. Nick s'étonnait des caprices de la tornade qui avait pratiquement démoli la grange mais n'avait pas daigné toucher à leurs bicyclettes, quand il vit que Tom pleurait. Il s'approcha de lui et passa le bras autour de son cou. Les yeux vides, Tom regardait fixement la grange. Avec le pouce et l'index, Nick lui fit signe que tout allait bien. Tom regarda son geste, mais le sourire que Nick avait espéré n'apparut pas sur son visage. Tom regardait toujours la grange, avec un regard de bête traquée.

– Il y avait quelqu'un.

Nick voulut sourire, mais ses lèvres étaient comme glacées. Il montra Tom, se toucha la poitrine avec le doigt, puis fit un geste sec de la main, pour dire toi et moi, c'est tout.

– Non, pas simplement nous deux. Quelqu'un d'autre. Quelqu'un qui est venu avec la tornade.

Nick haussa les épaules.

– On s'en va ? S'il

vous plaît.

En suivant le sentier que la tornade avait tracé sur son passage, ils revinrent jusqu'à la route. La tornade avait frôlé la sortie ouest de Rosston, avait traversé la route 283 en direction de l'est, arrachant les fils électriques comme des cordes à piano, avait évité la grange sur la gauche et avait frappé de plein fouet la maison de ferme qui se trouvait – qui s'était trouvée devant la grange. Quatre cents mètres plus loin, le sillage qu'elle avait laissé dans le champ s'interrompait brusquement. Déjà les nuages se dispersaient et les oiseaux recommençaient à chanter paisiblement.

Tom faisait passer sa bicyclette par-dessus le garde-fou qui bordait la route. Ce type m'a sauvé la vie, se dit Nick. Je n'avais jamais vu de tornade. Si je l'avais laissé à May, je serais mort maintenant.

Il s'avança vers Tom et lui donna une bonne tape dans le dos en lui faisant un grand sourire.

Il faut trouver d'autres gens, pensa Nick. Il faut pour que je puisse lui dire merci. Pour que je puisse lui dire mon nom. Il ne sait pas lire. Je ne peux même pas lui dire mon nom.

Ils campèrent

cette nuit-là sur le terrain de base-ball de Rosston. Le ciel s'était complètement dégagé. Nick s'endormit très vite et passa une nuit paisible. Il se réveilla à l'aube le lendemain matin, heureux d'être à nouveau avec quelqu'un.

Il existait vraiment un comté de Polk dans le Nebraska. Il en fut d'abord très surpris, mais il avait beaucoup voyagé ces dernières années et sans doute quelqu'un lui avait-il parlé du comté de Polk sans qu'il en ait gardé le souvenir. Et il existait aussi une route 30.

Mais il ne pouvait pas vraiment croire, au moins pas dans la lumière éclatante du petit matin qu'ils allaient vraiment trouver une vieille femme noire assise sous sa véranda, au beau milieu d'un champ de maïs, en train de chanter des psaumes en s'accompagnant à la guitare. Il ne croyait pas aux rêves prémonitoires ni aux visions. Mais il fallait bien aller quelque part, trouver des gens. Et d'une certaine manière, Nick partageait le désir de Fran Goldsmith et de Stu Redman. Il fallait se regrouper sinon tout était hostile disloqué. Le danger rôdait partout, invisible mais bien réel, comme la présence de l'homme noir dans l'abri, hier. Oui, le danger était partout, dans les maisons, au prochain tournant de la route, peut-être caché sous les voitures et les camions qui encombraient les grandes routes. Et s'il n'était pas là, c'est qu'il se cachait quelque part dans le calendrier, deux ou trois feuillets plus loin. Son corps tout entier paraissait flairer le danger. PONT COUPÉ. SOIXANTE KILOMETRES DE

MAUVAISES ROUTES. À VOS RISQUES ET PÉRILS.

Cette sensation lui venait en partie de l'incroyable vide de la campagne. Tant qu'il était resté à Shoyo, il en avait été partiellement protégé. Que Shoyo soit vide n'avait pas tellement d'importance, du moins pas trop, car Shoyo était si petite dans l'ordre des choses. Mais dès qu'il s'était mis en route, c'était comme si… oui, il se souvenait d'un film de Walt Disney qu'il avait vu quand il était enfant, un film sur la nature. Une tulipe en gros plan sur l'écran, si belle que vous aviez envie de retenir votre souffle. Puis la caméra reculait à une vitesse vertigineuse et vous découvriez tout un champ de tulipes. Le choc était incroyable. La surprise était trop forte. Comme si un disjoncteur sautait quelque part et vous empêchait de comprendre. Il sentait maintenant la même chose depuis qu'il s'était mis en route. Shoyo était complètement vide, mais il avait pu s'y faire. Puis McNab était vide elle aussi, et ensuite Texarkana Spencerville ; Hardmore, rasée par l'incendie. Plus au nord, sur la route 81, une seule rencontre

: un cerf. Deux fois, des traces qui indiquaient probablement la présence d'autres survivants : un feu de camp vieux de deux jours peut-être, un cerf que l'on avait abattu et dépecé. Mais pas un seul être humain. Et cette solitude pouvait vous rendre fou à mesure que vous commenciez à en saisir toute l'ampleur. Car il ne s'agissait pas simplement de Shoyo, de McNab ou de Texarkana ; c'était toute l'Amérique qui était ainsi abandonnée, comme une énorme boîte de conserve dans laquelle il ne resterait plus que quelques malheureux petits pois. Et au-delà de l'Amérique, c'était le monde entier. Nick était pris d'une sorte de vertige, d'une véritable nausée dès qu'il y pensait.

Il préféra se plonger dans son atlas routier. S'ils continuaient à rouler, peut-être feraient-ils comme une boule de neige qui grossit en dévalant une pente. Avec un peu de chance, ils rencontreraient quelques personnes avant d'arriver au Nebraska. Ensuite, ils s'en iraient tous ailleurs. Comme une longue quête sans but – pas de Saint-Graal, pas d'épée magique fichée dans un rocher.

Ils allaient remonter au nord-est, pensa-t-il, traverser le Kansas. L'autoroute 35 les conduirait jusqu'à Swedeholm, dans le Nebraska, où elle coupait la route 92, pratiquement à angle droit. Une troisième route, la 30, reliait les deux autres, comme l'hypoténuse d'un triangle droit. Et quelque part dans ce triangle se trouvait le pays de ses rêves.

Étrangement, rien que d'y penser, Nick avait hâte d'y être rendu.

Une ombre lui fit lever les yeux.

Tom était assis les deux poings sur les yeux, bâillant à se décrocher la mâchoire.

Nick lui sourit.

– On va encore faire du vélo aujourd'hui ?

Nick lui fit signe que oui.

– Chouette alors. J'aime bien mon vélo. Putain, ça oui ! J'espère qu'on va toujours faire du vélo !

Qui sait ? pensa Nick en refermant son atlas. Tu as peut-être raison.

Ce matin-là, ils

partirent en direction de l'est et déjeunèrent à un carrefour, non loin de la frontière qui sépare l'Oklahoma du Kansas. C'était le 7 juillet, et

il faisait chaud.

Un peu plus tôt, Tom s'était arrêté devant un panneau routier, en dérapant comme il aimait le faire. VOUS

QUITTEZ LE COMTÉ DE HARPER, OKLAHOMA-VOUS ENTREZ DANS LE COMTÉ DE WOODS, OKLAHOMA.

– Je peux lire ça.

Si Nick n'avait pas été sourd, il aurait été touché et amusé par la voix stridente que Tom prit pour lire le panneau :

– *Vous quittez le comté de Harper. Vous entrez dans le comté de Woods,* dit Tom, comme s'il récitait une leçon.

Puis il se tourna vers Nick.

– Vous savez quoi, monsieur ?

Nick lui fit signe que non.

– Tom Cullen n'est jamais sorti du comté de Harper, jamais, jamais. Un jour, mon papa m'a emmené jusqu'ici et il m'a montré la pancarte. Il m'a dit que s'il me voyait de l'autre côté, il me donnerait une bonne raclée. J'espère bien qu'il va pas nous voir. Vous croyez qu'il va nous voir ?

Nick le rassura.

– Kansas City, c'est dans le comté de Woods ?

Nick secoua la tête.

– Mais nous allons dans le comté de Woods avant d'aller ailleurs, c'est ça ?

Nick acquiesça.

Les yeux de Tom brillaient de plaisir.

– Alors, c'est le monde ?

Nick ne comprit pas. Il fronça les sourcils… haussa les épaules.

– Je veux dire dans le monde.

Est-ce qu'on va dans le *monde*, monsieur ? Est-ce que Woods, ça veut dire le monde ? ajouta gravement Tom après un moment d'hésitation.

Lentement, Nick secouait la tête.

– Tant pis.

Tom regarda encore un moment le panneau, puis s'essuya l'œil droit où perlait une larme. Il remonta sur sa bicyclette.

– Tant pis, on y va.

Ils entrèrent

au Kansas juste avant qu'il ne fasse trop noir pour continuer. Tom avait commencé à bouder après le dîner, sans doute fatigué par la route. Il voulait jouer avec son garage. Il voulait regarder la télé. Il ne voulait plus faire de vélo, parce que la selle lui faisait mal au derrière. Ils étaient passés devant un autre panneau : VOUS ENTREZ AU KANSAS. Il faisait déjà si noir que les lettres blanches semblaient flotter comme des fantômes.

Ils campèrent un kilomètre plus loin, sous un château d'eau perché sur d'immenses jambes d'acier, comme un Martien de H. G. Wells. Tom se glissa dans son sac de couchage et s'endormit aussitôt. Nick resta assis quelque temps à regarder les étoiles percer la nuit.

Tout était noir, tout était tranquille. Avant qu'il se couche un corbeau se posa sur un piquet de clôture et Nick crut qu'il le regardait avec ses petits yeux noirs bordés d'un demi-cercle de sang – le reflet d'une énorme lune orange d'été qui s'était levée dans le silence. Le regard insistant du corbeau le mit mal à l'aise. Il ramassa une pierre et la lança dans la direction de l'oiseau. Le corbeau battit des ailes, le fixa d'un œil sinistre, puis disparut dans la nuit.

Cette nuit-là, il rêva de l'homme sans visage debout sur la terrasse, les mains tendues vers l'est puis du maïs –du maïs qui montait plus haut que sa tête – et du son de la musique. Mais cette fois, il *savait* que c'était de la musique ; cette fois, il *savait* que c'était une guitare. Quand une furieuse envie d'uriner le réveilla avant l'aube, les mots de la vieille femme résonnaient encore dans sa tête : *On m'appelle mère Abigaël… viens me voir quand tu veux.*

Dans l'après-midi, alors qu'ils roulaient vers l'est sur la 160, ils virent un petit troupeau de bisons – une douzaine peut-être – qui traversaient paisiblement la route, à la recherche d'un pâturage. Il y avait pourtant une clôture de fils de fer barbelés du côté nord de la route, mais les bisons l'avaient sans doute renversée.

– Qu'est-ce que c'est ?

demanda Tom, pas trop rassuré. Ce sont pas des vaches !

Et comme Nick ne pouvait pas parler, et que Tom ne savait pas

lire, Nick ne put lui expliquer. C'était le 8 juillet 1990. Ils dormirent à la belle étoile, à soixante kilomètres à l'ouest de Deerhead.

Le 9 juillet, ils

déjeunèrent à l'ombre d'un vieil orme, dans la cour d'une ferme qui avait en partie brûlé. D'une main, Tom prenait des saucisses dans un bocal ; de l'autre, il jouait avec ses petites voitures. Et il chantonnait sans se lasser le refrain d'une chanson à la mode. Nick connaissait par cœur les mouvements que faisaient les lèvres de Tom : *Baby, tu peux l'aimer ton mec – c'est un brave type tu sais – baby, tu peux l'aimer ton mec ?*

Nick se sentait un peu découragé par l'immensité du pays ; il ne s'était jamais rendu compte auparavant à quel point il était facile de faire de l'auto-stop, sachant que tôt ou tard la loi des grands nombres ne pouvait que vous être favorable. Une voiture finissait toujours par s'arrêter, généralement conduite par un homme, le plus souvent une canette de bière coincée entre les cuisses. Il vous demandait où vous alliez et vous n'aviez qu'à lui tendre le bout de papier que vous gardiez toujours dans la poche de votre chemise, un bout de papier où l'autre lisait : « Bonjour, je m'appelle Nick Andros. Je suis sourd-muet. Désolé. Je vais à…

Merci beaucoup. Je sais lire sur les lèvres. » Et c'était tout. À moins que le type n'aime pas les sourds-muets (ce qui arrivait parfois, mais pas très souvent), vous sautiez dans la voiture et on vous emmenait où vous vouliez aller. Ou au moins, on vous faisait faire un petit bout de chemin. Les kilomètres défilaient. La voiture avalait les distances. Mais maintenant, il n'y avait plus de voitures. Dommage, car sur beaucoup de ces routes une voiture aurait été bien pratique pour aligner cent kilomètres d'un seul coup, en faisant attention. Et quand la route finissait par être bouchée, il aurait suffi d'abandonner la bagnole, de marcher un peu et d'en prendre une autre. Mais sans voiture, ils étaient comme des fourmis en train de trottiner sur la poitrine d'un géant endormi, des fourmis qui trottinaient inlassablement d'un mamelon à l'autre. Et quand Nick pensait au moment où ils finiraient par rencontrer quelqu'un (s'ils finissaient un jour par rencontrer quelqu'un), ce serait comme au temps où il faisait de l'auto-stop : l'éclat familier des chromes au sommet d'une colline, ce rayon de soleil qui éblouissait un peu, mais qui faisait tant plaisir. Et ce serait une voiture américaine comme toutes les autres, une Chevrolet Biscayne, une Pontiac Tempest, toutes ces bonnes vieilles bagnoles des usines de Detroit. Dans son rêve, ce n'était jamais une

Honda ou une Mazda. Et la chignole s'arrêterait. Il verrait alors un homme au volant, un homme avec un coup de soleil sur le bras gauche. Et l'homme lui ferait un grand sourire : « *Salut les gars ! Je suis drôlement content de vous voir ! Allez, grimpez ! Grimpez et voyons voir où qu'on s'en va !* »

Mais ils ne virent personne ce jour-là. Le 10, ils rencontrèrent Julie Lawry.

La journée

avait été torride. Ils avaient pédalé presque tout l'après-midi, la chemise nouée à la taille, et tous les deux commençaient à devenir aussi bruns que des Indiens. Ils n'avaient pas fait beaucoup de route cependant, pas aujourd'hui, à cause des pommes. Des pommes vertes.

Des petites pommes vertes, aigrelettes, qui poussaient sur un vieux pommier dans une cour de ferme. Mais il y avait longtemps qu'ils n'avaient pas mangé de fruits frais, et les petites pommes leur parurent délicieuses. Nick n'en prit que deux, mais Tom en engloutit six, l'une après l'autre, jusqu'au trognon, malgré les gesticulations de Nick qui lui faisait signe d'arrêter. Quand il avait une idée en tête, Tom Cullen se comportait comme un sale gosse de quatre ans.

Si bien que, dès onze heures du matin et pour le reste de l'après-midi, Tom avait eu une solide courante. Il ruisselait de sueur. Il gémissait. À la moindre côte, il devait descendre de sa bicyclette et monter à pied. Bien sûr, ils n'avançaient pas très vite, mais Nick ne pouvait s'empêcher de trouver la situation plutôt comique.

Quand ils arrivèrent à Pratt, vers quatre heures, Nick décida de s'arrêter. Tom s'écrasa sur un banc et s'endormit aussitôt. Nick le laissa et partit à la recherche d'une pharmacie. Il trouverait bien quelque chose contre la diarrhée. Et qu'il le veuille ou non, Tom avalerait le médicament quand il se réveillerait, toute la bouteille s'il le fallait. Parce qu'il devait être en forme pour le lendemain. Nick voulait rattraper le temps perdu.

Il trouva finalement une pharmacie et se glissa par la porte entrouverte. La pharmacie sentait le renfermé. Mais il y avait d'autres odeurs aussi, douceâtres, écœurantes. Une odeur de parfum. Peut-être des flacons qui avaient éclaté à cause de la chaleur.

Nick regarda autour de lui pour trouver le médicament qu'il cherchait. Il allait falloir lire l'étiquette pour savoir si le remède risquait de s'abîmer à la chaleur. Ses yeux glissèrent sur un mannequin et, deux

rayons plus loin, sur la droite, il découvrit ce qu'il cherchait. Il avait fait deux pas dans cette direction quand il se rendit compte qu'il n'avait encore jamais vu de mannequin dans une pharmacie.

Il tourna la tête. Ce fut alors qu'il vit Julie Lawry.

Elle était parfaitement immobile, un flacon de parfum dans une main, un vaporisateur dans l'autre. Elle ouvrait de grands yeux bleus, médusés, incrédules. Ses cheveux châtains, ramenés en arrière, étaient retenus par un long foulard de soie qui retombait dans son dos. Elle était vêtue d'un mini-débardeur rose et d'un minuscule short en jeans, si court qu'on aurait presque pu le prendre pour une culotte. Elle avait de l'acné sur le front et un splendide bouton en plein milieu du menton.

Stupéfaits, elle et Nick se regardaient. Puis le flacon tomba par terre, explosa comme une bombe, et une odeur de serre tropicale se répandit dans la pharmacie.

– Vous… vous êtes réel ?

demanda-t-elle d'une voix chevrotante.

Nick sentait son cœur battre la chamade. Ses tempes bourdonnaient. Des éclairs passaient devant ses yeux.

Il fit un signe de tête.

– Vous n'êtes pas un fantôme ?

Il secoua la tête.

– Alors dites quelque chose.

Si vous n'êtes pas un fantôme, dites quelque chose.

Nick mit la main sur sa bouche puis sur sa gorge.

– Et qu'est-ce que ça veut dire ?

La voix de la jeune fille était devenue légèrement hystérique. Nick ne pouvait l'entendre… mais il la devinait, la voyait sur son visage. Il craignait de s'avancer vers elle, car elle allait s'enfuir. Ce n'est pas qu'elle avait peur de voir une autre personne, elle avait peur d'avoir une hallucination. Elle allait craquer. Si seulement il avait pu *parler*…

Il reprit donc sa mimique habituelle. Après tout, il n'avait pas le choix. Cette fois, elle parut comprendre.

– Vous ne pouvez pas *parler* ?

Vous êtes *muet ?*

Nick hocha la tête.

La fille éclata de rire.

– C'est bien ma chance !

Je rencontre quelqu'un, et il est muet !

Nick haussa les épaules et lui sourit d'un air penaud.

– Tant pis, t'es pas mal foutu. C'est déjà quelque chose.

Elle posa la main sur son bras et ses seins frôlèrent sa peau. Nick sentait au moins trois parfums différents, plus, en sourdine, un arôme assez peu ragoûtant de transpiration.

– Je m'appelle Julie. Julie Lawry. Et toi ? demanda-t-elle en gloussant. C'est vrai, tu peux pas me répondre. Mon pauvre…

Elle s'approcha un peu plus près, Cette fois, il sentit ses seins se presser contre lui. Il avait très chaud. Elle est cinglée, pensa-t-il. C'est encore une gosse.

Il s'écarta d'elle, sortit son bloc-notes de sa poche et se mit à écrire. Il n'avait pas écrit deux lignes qu'elle se penchait par-dessus son épaule pour voir ce qu'il voulait lui dire. Pas de soutien-gorge. Eh bien, celle-là, elle a vite oublié. Son écriture commençait à devenir un peu tremblée.

– Mince alors ! dit-elle en le regardant écrire, comme s'il était un singe savant en train d'exécuter un tour particulièrement difficile.

Nick avait les yeux sur son bloc-notes et ne put « lire » ce qu'elle disait, mais il sentit son haleine lui chatouiller le cou.

– *Je m'appelle Nick Andros. Je suis sourd-muet. Je voyage avec un type qui s'appelle Tom Cullen. Il est un peu arriéré. Il ne sait pas lire et il ne comprend pas très bien ce que je fais. On s'en va au Nebraska. Je crois qu'il y a des gens là-bas. Viens avec nous si tu veux*.

– D'accord, dit-elle aussitôt.

Puis elle se souvint qu'il était muet et fit un effort pour bien articuler : – Tu sais lire sur les lèvres ?

Nick fit signe que oui.

– Tant mieux. Je suis drôlement contente de voir des gens, même un sourd-muet et un débile. C'est plutôt bizarre ici. Je n'arrive pas à dormir depuis qu'il n'y a plus d'électricité.

Ma mère et mon père sont morts il y a quinze jours. Tout le monde est mort, sauf moi. Je suis si seule.

La fille jouait les héroïnes de romans-feuilletons. En étouffant un sanglot, elle se précipita dans les bras de Nick et se colla contre lui comme une sangsue. Quand elle s'écarta, elle avait les yeux parfaitement secs, mais très brillants.

– Allez, on fait l'amour. T'es plutôt mignon.

Nick la regardait, bouche bée. Non, il ne rêvait pas. Elle tripotait sa ceinture.

– Allez, je prends la pilule.

Pas de problème. Tu peux, hein ? demanda-t-elle après un moment d'hésitation.

Je veux dire, c'est pas parce que tu peux pas parler que tu peux pas faire le reste…

Il tendit les mains, voulant peut-être la prendre par les épaules, mais ses mains rencontrèrent ses seins. Ce qui lui ôta définitivement toute envie de résister qu'il aurait pu avoir. Ses idées n'étaient plus très claires. Il la coucha par terre et lui fit l'amour.

Plus tard, il

s'avança jusqu'à la porte en rattachant sa ceinture pour voir ce que faisait Tom. Il était toujours sur son banc, oublié du monde. Julie le rejoignit, un flacon tout neuf de parfum à la main.

– C'est le débile ?

Nick hocha la tête. Il n'aimait pas beaucoup ce mot.

Et elle se mit à lui parler d'elle.

Nick apprit ainsi, à son grand soulagement, qu'elle avait dix-sept ans, pas tellement moins que lui. Sa maman et ses amis l'avaient toujours appelée la madone, à cause de son visage angélique. Elle continua pendant une bonne heure à lui raconter sa vie, sans que Nick pût démêler le vrai du faux. Elle tombait à pic avec lui, lui qui était incapable d'interrompre son monologue. Nick en avait mal aux yeux de regarder le mouvement incessant de ses lèvres roses. Mais dès qu'il tournait la tête pour surveiller Tom ou pour regarder la vitrine fendue du magasin de vêtements, de l'autre côté de la rue, elle lui touchait la joue, le forçait à regarder sa bouche. Elle voulait qu'il « entende »

tout, qu'il sache tout. D'abord elle l'agaça, puis elle l'ennuya mortellement. Au bout d'une heure, il se prit à regretter de l'avoir

rencontrée et à espérer qu'elle déciderait finalement de ne pas venir avec eux.

Elle adorait le rock et la marijuana, avec une préférence marquée pour le colombien. Elle avait eu un petit ami, mais il en avait eu marre de la « vie pépère » et il avait abandonné ses études pour s'engager dans les Marines, en avril. Elle ne l'avait pas revu depuis, mais il lui écrivait toutes les semaines. Elle et ses deux copines, Ruth Honinger et Mary Beth Gooch, allaient à tous les concerts rock qu'on donnait à Wichita. En septembre, elles étaient même allées jusqu'à Kansas City en stop pour voir Van Halen et les Monsters of Heavy Metal. Et… oui elle s'était envoyé le bassiste, « le pied le plus fantastique de ma vie ». Elle avait « pleuré comme un veau » quand sa mère et son père étaient morts tous les deux en moins de vingt-quatre heures, même si sa mère était une « sale bigote » et que son père n'avait pu avaler que Ronnie, son mec, s'engage dans les Marines. Elle avait pensé terminer ses études, et puis devenir esthéticienne à Wichita, ou bien « foutre le camp à Hollywood et me faire embaucher par une de ces compagnies qui décorent les maisons des stars, je suis sacrément bonne en décoration intérieure, et Mary Beth a dit qu'elle viendrait avec moi ».

C'est alors qu'elle se souvint tout à coup que Mary Beth Gooch était morte et que son rêve de devenir esthéticienne ou décoratrice d'intérieur pour les grandes stars du cinéma s'était envolé avec elle… avec elle et tous les autres. Ce qui parut lui causer un chagrin un peu plus sincère. Rien d'une tempête cependant, à peine une petite averse qui ne dura pas.

Lorsque ce déluge de paroles commença à se tarir un peu – du moins temporairement – elle voulut « remettre ça » (comme elle le disait si délicatement). Nick secoua la tête, ce qui n'eut pas l'heur de plaire à la demoiselle.

– Tout compte fait, j'ai peut-être pas envie d'aller avec vous.

Nick haussa les épaules.

– Sale muet ! lança-t-elle tout à coup en le regardant d'un air méchant.

L'instant d'après, elle souriait : – T'en fais pas je disais ça pour rire.

Nick la regardait, impassible. On lui avait dit des choses bien pires, mais il y avait quelque chose dans cette fille qu'il n'aimait pas du tout. Elle était dingue. Elle n'était pas du genre à gueuler ou à vous gifler si elle se mettait en rogne ; pas celle-là. Celle-là, elle était du genre à vous déchirer avec toutes ses griffes. Et il eut subitement la

certitude qu'elle lui avait menti sur son âge. Elle n'avait pas dix-sept ans, ni quatorze, ni vingt et un. Elle avait l'âge que vous vouliez… à condition que vous la désiriez plus qu'elle ne vous désirait, que vous ayez besoin d'elle plus qu'elle de vous. C'était une dingue du sexe, mais Nick pensa que sa sexualité n'était que la manifestation d'autre chose dans sa personnalité… un symptôme. *Symptôme*, un mot qu'on utilise pour les malades, non ? Est-ce qu'elle était malade ? D'une certaine manière, assurément.

Et, tout à coup, il eut peur qu'elle ne fasse du mal à Tom.

– Hé, ton copain se réveille !

Nick tourna la tête. Oui – assis sur son banc, Tom grattait sa tignasse, regardait autour de lui avec des yeux de chouette. Et Nick se souvint tout à coup de la diarrhée.

– Salut ! lança Julie.

Et elle courut vers Tom en faisant ballotter ses seins sous son minuscule débardeur rose. Tom la regardait arriver, mais plus du tout avec des yeux de chouette.

– Salut ? dit-il d'une voix hésitante en regardant Nick.

Nick haussa les épaules et lui fit signe que tout allait bien.

– Je m'appelle Julie. Comment ça va, mon gros canard ?

Pensif – et un peu malheureux – Nick retourna à la pharmacie chercher le médicament de Tom.

– Beurk, faisait

Tom en secouant la tête. Beurk, je veux pas. Tom Cullen n'aime pas les remèdes, putain non, c'est pas bon.

Excédé, Nick le regardait, le flacon à la main. Il tourna les yeux vers Julie et vit dans son regard la même lueur moqueuse que tout à l'heure quand elle s'était moquée de lui – pas une lueur à vrai dire, mais un éclair dur, impitoyable, le regard qu'a une personne totalement dépourvue de sens de l'humour lorsqu'elle s'apprête à vous taquiner.

– T'as raison, Tom, dit-elle.

Ne bois pas, c'est du poison.

Nick en resta bouche bée. Elle lui fit un grand sourire, les mains

sur les hanches, comme si elle le mettait au défi de convaincre Tom. Sa revanche, peut-être, pour le punir de ne pas avoir voulu « remettre ça ».

Nick se retourna vers Tom et avala une gorgée de médicament. La colère lui faisait battre les tempes. Il tendit la bouteille à Tom, mais l'autre n'était toujours pas convaincu.

– Non, beurk, Tom Cullen ne boit pas de poison. Papa a dit de pas boire de poison. Papa a dit que c'est pour tuer les rats dans la grange ! Pas de poison !

Tout à coup, incapable de supporter davantage son sourire moqueur, Nick se tourna vers Julie et lui lança une gifle à toute volée. Tom les regardait, les yeux écarquillés.

Stupéfaite, Julie ne trouvait pas ses mots. Elle rougit un peu et son visage prit une expression méchante d'enfant gâté.

*– Toi… toi, espèce de sale con de muet ! C'était pour rire, pauvre con ! T'as pas le droit de me frapper ! T'as pas le droit de me frapper, salaud !*

Elle bondit vers lui mais il la repoussa. Elle tomba sur le derrière, son derrière moulé dans son short en jeans, la bouche déformée par la colère comme un chien qui montre les dents.

– Je vais t'arracher les couilles. T'as pas le droit.

Nick avait l'impression que sa tête allait éclater. D'une main tremblante, il sortit son stylo-bille et griffonna quelque chose sur son bloc-notes. Il déchira la page et la lui tendit.

Folle de colère, elle lui donna un coup sur la main et le papier tomba. Il le ramassa, la prit par le cou et lui fourra le papier devant les yeux. Tom pleurnichait, un peu à l'écart.

– D'accord ! Je vais lire ! Je vais lire tes conneries !

Le message n'était pas long : On ne veut pas de toi.

– Va te faire foutre ! hurla-t-elle en se dégageant.

Elle recula de quelques pas. Ses yeux étaient aussi bleus que dans la pharmacie lorsqu'il avait failli tomber sur elle, mais ils crachaient de la haine maintenant. Nick se sentait fatigué. Pourquoi avait-il fallu qu'il rencontre cette fille ?

– Je ne veux pas rester seule. Je viens avec vous. Et tu ne peux pas m'en empêcher.

Si, il pouvait. Elle ne l'avait donc pas encore compris ? Non, pensa Nick, elle n'a pas compris. Pour elle, tout ça n'était qu'un mauvais film d'horreur, un film dans lequel elle était la vedette elle, Julie Lawry,

également connue sous le nom de Madone, elle qui obtenait toujours ce qu'elle voulait.

Il dégaina son revolver et visa les pieds de la fille.

Elle se figea aussitôt. Son visage était devenu livide. Ses yeux n'étaient plus les mêmes. Pour la première fois, elle voyait la réalité en face. Pour la première fois quelque chose était entré dans son monde qu'elle ne pouvait pas manipuler, du moins le croyait-elle.

Un pistolet. Nick avait mal au cœur.

– C'était pour rire, dit-elle d'une voix hachée. Je vais faire ce que tu veux, je promets.

Avec son arme, il lui fit signe de s'éloigner.

Elle se retourna et se mit à marcher en regardant derrière son dos. Elle marchait de plus en plus vite. Bientôt, elle se mit à courir et elle disparut au coin de la rue. Nick remit son pistolet dans son étui. Il tremblait. Il se sentait souillé, comme si Julie Lawry avait eu quelque chose d'inhumain, comme s'il avait touché une de ces horribles bestioles qui grouillent sous les arbres morts.

Il regarda autour de lui. Tom n'était plus là.

Sous le soleil de plomb, Nick partit à sa recherche. Son œil lui faisait affreusement mal. Des élancements terribles lui traversaient la tête. Il lui fallut près de vingt minutes pour retrouver Tom. Il était accroupi derrière une maison, deux rues plus loin, serrant dans ses bras son garage Fisher-Price. Et quand il vit Nick, il se mit à pleurer.

– S'il vous plaît, je veux pas boire. S'il vous plaît, Tom Cullen veut pas boire du poison, putain non papa a dit que c'était pour tuer les rats… *S'il vous plaît !*

Nick se rendit compte qu'il avait toujours à la main le flacon de Pepto-Bismol. Il le jeta et montra à Tom ses deux mains vides. Tant pis pour la diarrhée. Merci beaucoup, Julie, merci.

Tom sortit de sa cachette.

– Je demande pardon, bafouilla-t-il.

Pardon, Tom Cullen demande pardon.

Ils revinrent à la grand-rue… et s'arrêtèrent net. Les deux bicyclettes étaient par terre. Les pneus avaient été tailladés à coups de couteau. Le contenu de leurs sacs était éparpillé sur toute la largeur de la rue.

Puis quelque chose frôla le visage de Nick, très vite – il sentit une

sorte de souffle –, et Tom détala en hurlant. Nick ne comprit pas tout de suite. Il regardait autour de lui quand il vit la flamme du deuxième coup de feu. Il venait d'une fenêtre du premier étage de l'Hôtel Pratt. Et il sentit comme une aiguille qui piquait le tissu du col de sa chemise.

Nick fit volte-face et s'élança derrière Tom.

Il ne pouvait pas savoir si Julie avait encore tiré ; ce qui était sûr, lorsqu'il rattrapa Tom, c'est qu'ils étaient tous les deux indemnes. Au moins nous sommes débarrassés de cette sorcière, se dit-il ce qui n'était qu'à moitié vrai.

Ils passèrent

la nuit dans une grange, à cinq kilomètres au nord de Pratt. Tom fit des cauchemars. Il se réveilla plusieurs fois et Nick dut le rassurer. Ils arrivèrent à Iuka le lendemain matin, vers onze heures, et trouvèrent deux bonnes bicyclettes dans un magasin d'articles de sports, Sport and Cycle World.

Nick, qui commençait enfin à oublier cette rencontre avec Julie pensa qu'ils finiraient de se rééquiper à Great Bend, où ils devraient arriver au plus tard le 14.

Mais vers trois heures moins le quart, dans l'après-midi du 12 juillet, il aperçut un éclair dans le rétroviseur monté sur la poignée gauche de son guidon. Il s'arrêta (Tom qui roulait à côté de lui en rêvassant lui passa sur le pied, mais Nick s'en rendit à peine compte) et regarda derrière lui. L'éclair venait du haut de la colline, juste derrière lui, comme une étoile en plein jour, comme du temps où il sillonnait le pays en auto-stop. C'était une vieille camionnette Chevrolet, une de ces bonnes vieilles boîtes à savon de Detroit.

Elle avançait lentement, zigzaguant d'un côté à l'autre de la route pour éviter les véhicules qui encombraient la chaussée.

Elle approchait. Tom gesticulait comme un fou, mais Nick restait figé sur place, la barre de son vélo entre ses deux cuisses, les jambes écartées. La camionnette s'arrêta à côté d'eux. Nick pensa qu'il allait voir apparaître le visage de Julie Lawry, son méchant sourire de triomphe. Elle braquerait sur eux l'arme avec laquelle elle avait essayé de les tuer et, à cette distance, elle ne risquait plus de les manquer. Rien de pire qu'une femme qu'on envoie balader.

Mais le visage qui apparut fut celui d'un homme dans la quarantaine, coiffé d'un chapeau de paille. Une grande plume était

coincée sous le ruban de velours bleu du chapeau. Lorsque l'homme leur sourit, de fines pattes d'oie plissèrent la peau bronzée de son visage.

– Nom d'une pipe de nom d'une pipe, je suis bien content de vous voir, les gars ! Ah oui, bien content. Grimpez là-dedans, et voyons un peu par où qu'on s'en va.

Et c'est ainsi que Nick et Tom firent la connaissance de Ralph Brentner.

# 44

Il était en train de craquer – *hé, baby, pas besoin d'un dessin*.

Tiens, c'était un bout d'une chanson de Huey Piano Smith. Un vieux truc. Un souvenir du passé. Huey Piano Smith, tu te souviens ? *Ah-ah-ah eh-eh-oh… gouba-gouba-gouba-gouba… ha-ha-ha.* Et ainsi de suite. L'immense sagesse, la pénétrante critique sociale de Huey Piano Smith.

– On s'en fout de la critique sociale, dit-il. Et Huey Piano Smith était un vieux con.

Des années plus tard, Johnny Rivers avait enregistré une chanson de Huey, *Rockin Pneumonia and the Boogie-Woogie Flu*. Larry Underwood s'en souvenait très bien, et le titre convenait parfaitement à la situation – petite grippe et pneumonie, pourquoi pas ? Ce bon vieux Johnny Rivers. Ce bon vieux Huey Piano Smith.

– On s'en fout, dit-il pour la deuxième fois.

Il n'avait vraiment pas l'air en très grande forme – frêle silhouette qui avançait en titubant sur une route de Nouvelle-Angleterre.

Les années soixante, ça c'était la grande époque. Les hippies. Flower people. Andy Warhol avec ses lunettes roses et sa saloperie de brillantine. Norman Spinrad, Norman Mailer, Norman Thomas, Norman Rockwell, et ce bon vieux Norman Bates du motel Bates, ha ha ha. Dylan se casse le cou. Barry McGuire croasse *The Eve of Destruction.* Diana Ross donne la chair de poule à tous les petits Blancs. Et tous ces groupes formidables, pensait Larry dans son brouillard. Ceux de maintenant, vous pouvez bien vous les foutre au cul. Pour le rock, plus rien d'intéressant depuis les années soixante. Ça, c'était de la musique. Airplane avec Grace Slick pour la voix, Norman Mailer à la guitare, et ce bon vieux Norman Bates à la batterie. Les Beatles. Les Who. Morts…

Il tomba et se cogna la tête.

Le monde plongea dans le noir, puis revint en fragments éblouissants. Il se passa la main sur la tempe. Quand il la retira, elle était recouverte d'une petite mousse de sang. On s'en fout. Rien à

foutre, comme on disait du temps des hippies. Qu'est-ce que ça pouvait bien foutre de tomber et de se cogner la tête, quand il n'arrivait pas à dormir depuis une semaine à cause de ses cauchemars, quand une bonne nuit pour lui, c'était celle où ses hurlements ne montaient pas plus haut que le milieu de sa gorge ? Parce que, quand il hurlait vraiment et que ses hurlements le réveillaient, ça c'était pas drôle, ça faisait vraiment peur.

Il rêvait qu'il se trouvait encore dans le tunnel Lincoln. Quelqu'un le suivait, mais ce n'était pas Rita. C'était le diable, et il épiait Larry avec un drôle de sourire glacé. L'homme noir n'était pas le mort vivant ; il était *pire* que le mort vivant. Larry courait avec cette lenteur panique des mauvais rêves, trébuchait sur des cadavres invisibles, savait qu'ils le regardaient avec leurs yeux vitreux de trophées empaillés dans les cryptes de leurs voitures immobilisées au milieu du lot gelé de la circulation, il courait, mais à quoi bon courir quand le mauvais homme noir, le sorcier noir, pouvait le voir dans l'obscurité, le voyait avec ses yeux comme des jumelles infrarouges ? Et, au bout d'un moment, l'homme noir lui susurrait à l'oreille : *Viens, Larry, viens, on a du travail à faire ensemble, Larry…*

Il sentait l'haleine de l'homme noir dans son dos et c'est alors qu'il se réveillait, qu'il échappait au sommeil, que son hurlement se coinçait dans sa gorge comme un gros bout de pain, ou s'échappait de ses lèvres, assez fort pour réveiller les morts.

Le jour, l'homme noir disparaissait. L'homme noir ne travaillait que la nuit. Le jour, c'était la grande solitude qui le tenaillait, qui grignotait son chemin dans son cerveau avec les dents pointues d'un rongeur inlassable – un rat, ou une belette peut-être. Le jour, il pensait à Rita. Chère Rita. Sans cesse il la voyait, ses yeux mi-clos comme les yeux d'un animal mort tout à coup dans la souffrance, cette bouche qu'il avait embrassée maintenant remplie de vomi vert ranci. Elle était morte si facilement, dans la nuit, dans le même sac de couchage, et maintenant il était…

Oui, il était en train de craquer. C'était ça, non ? C'était bien ça. Il craquait.

– Je craque, murmura-t-il. Nom de Dieu, je perds la boule.

La partie de son cerveau qui fonctionnait encore un peu lui dit que c'était probablement vrai, mais que ce dont il souffrait en ce moment même, c'était en fait d'une insolation. Après ce qui était arrivé à Rita, il n'avait pas pu remonter sur sa moto. Totalement incapable ; blocage mental. Il se voyait écrabouillé sur la route. Alors, il avait finalement balancé sa moto dans le fossé. Et depuis, il marchait – depuis combien de jours ? Quatre ? Huit ? Neuf ? Il n'en

savait rien. Il faisait plus de trente degrés depuis dix heures ce matin. Et maintenant, il était près de quatre heures, le soleil tapait dans son dos, et il n'avait pas de chapeau.

Depuis combien de temps avait-il abandonné sa moto ? Ce n'était pas hier, et probablement pas avant-hier (peut-être, mais probablement pas). De toute manière, ça intéressait qui ? Il était descendu de la moto avait enclenché la première, avait mis les gaz à fond puis il avait lâché l'embrayage. La moto s'était arrachée à ses mains tremblantes et malades comme un derviche fou, s'était cabrée en montant sur l'accotement, puis avait plongé dans le fossé de la route 9, un peu à l'est de Concord. La petite ville où il avait assassiné sa moto s'appelait peut-être Gossville. De toute façon, ça n'avait aucune importance. La moto ne lui servait plus à rien. Tout juste s'il arrivait à faire du vingt-cinq. Et même à vingt-cinq à l'heure, il se voyait catapulté par-dessus le guidon, le crâne ouvert en deux comme une coquille de noix quand il retombait sur la route, ou bien, à la sortie d'un virage, la collision de plein fouet avec un camion renversé, et ensuite une grosse boule de feu. Puis le voyant rouge de surchauffe s'était allumé, *évidemment* qu'il s'était allumé, et il pouvait presque lire le mot *trouillard* écrit en petites lettres au-dessus de l'ampoule rouge. Avait-il jamais aimé la moto cette sensation de vitesse quand le vent lui frappait le visage, quand l'asphalte défilait à toute allure, quinze centimètres sous les repose-pied ? Oui. Quand Rita était avec lui. Avant que Rita ne soit plus qu'une bouche pleine de dégueulis vert, qu'une paire d'yeux mi-clos, il avait aimé la moto.

Il avait donc envoyé sa moto dans un ravin rempli de mauvaises herbes, et il l'avait regardée culbuter jusqu'au fond, méfiant, comme si elle avait pu remonter pour l'écraser. *Allez tu vas t'arrêter, salope ?* Mais la moto refusait de caler. Longtemps, elle avait rugi au fond du ravin, sa roue arrière tournant à toute vitesse, la chaîne avalant les dernières feuilles de l'automne, projetant des nuages de poussière brune, âcre. L'échappement lâchait une épaisse fumée bleue. Et il avait même cru que la moto allait se redresser, sortir de sa tombe, l'écraser… Ou bien qu'un après-midi il entendrait le bruit d'un moteur et en se retournant il verrait sa moto, cette sale moto qui refusait de caler et de mourir tranquillement, sa moto qui foncerait droit sur lui, à cent trente et couché sur le guidon, l'homme noir, et derrière lui, sur le siège arrière, son pantalon de soie blanche flottant au vent, Rita Blakemoor, le visage blanc comme de la craie, les yeux mi-clos, les cheveux secs comme un champ de maïs en hiver. Et puis, enfin, la moto avait commencé à cracher à hoqueter, à s'étouffer et, quand elle s'était finalement arrêtée, il l'avait regardée une dernière fois et il s'était senti triste, comme si une partie de lui-même venait de mourir.

Sans la moto, il ne pouvait plus vraiment s'attaquer au silence et, d'une certaine manière, le silence était pire que sa peur de mourir, d'avoir un terrible accident. Depuis, il marchait. Il avait traversé plusieurs petites villes et il avait vu plusieurs magasins de motos, de splendides modèles en vitrine, la clé de contact sur le tableau de bord, mais s'il les regardait trop longtemps, il se voyait étalé sur la route au milieu d'une flaque de sang, il se voyait en technicolor comme dans un film d'horreur où d'énormes camions écrabouillent les gens, où d'énormes bestioles qui se nourrissent de vos entrailles finissent par crever la peau, éclaboussant l'écran de morceaux de chair, si bien qu'il continuait sa route, supportait le silence, pâle, grelottant. Il continuait sa route, un petit chapelet de sueur sur la lèvre supérieure et au creux des tempes.

Il avait maigri – normal, non ? Il marchait toute la journée, jour après jour, depuis le lever jusqu'au coucher du soleil. Il n'arrivait pas à dormir. Les cauchemars le réveillaient à quatre heures. Il allumait alors sa lampe de camping, s'accroupissait à côté d'elle, attendait que le soleil se lève pour reprendre sa marche. Et il marchait jusqu'à ce qu'il fasse presque trop noir pour qu'on voie quelque chose. Alors il dressait sa tente avec la hâte furtive d'un prisonnier évadé. Puis il s'allongeait, incapable de dormir, nerveux comme un type qui vient de s'envoyer deux grammes de cocaïne. Et il ne mangeait presque rien ; il n'avait jamais faim. La cocaïne coupe l'appétit ; la peur aussi. Larry n'avait pas pris de coke depuis ce jour lointain en Californie. Mais la peur ne le quittait plus. Les cris d'un oiseau dans les bois le faisaient sursauter. Les cris d'agonie d'un petit animal dévoré par un autre plus gros lui donnaient la chair de poule. Non, il n'était pas maigre. Squelettique plutôt. Et sa barbe avait poussé, une barbe fauve, rougeâtre, beaucoup plus claire que ses cheveux. Ses yeux s'enfonçaient dans leurs orbites, brillants comme ceux d'un petit animal qui se débat dans un collet.

– Je craque.

Le bruit que fit sa voix cassée l'horrifia. C'était donc à ce point ? Lui, Larry Underwood, qui avait remporté un certain succès avec son premier disque qui avait rêvé de devenir un jour le Elton John de son époque… Ce que Jerry Garcia pourrait rire s'il était là… et maintenant, ce type était devenu cette fourmi qui trottinait sur l'asphalte chaud de la route 9, quelque part dans le sud-est du New Hampshire, cette chose qui rampait comme une couleuvre, cette chose-là était lui. L'autre Larry Underwood n'avait plus aucun rapport avec cette chose qui rampait… ce…

Il essaya en vain de se relever.

– C'est quand même trop bête, dit-il, au bord des larmes.

De l'autre côté de la route, à deux cents mètres scintillante comme un mirage, se dressait une ferme toute blanche – fenêtres vertes, toit de bardeaux verts, pelouse verte qui ondulait doucement, à peine un peu trop haute. En bas de la pelouse coulait un petit ruisseau ; il l'entendait chantonner, gazouiller. Un muret de pierre longeait le ruisseau, probablement la limite de la propriété, et de grands ormes s'appuyaient contre lui çà et là. Bon. Il allait faire son célèbre numéro de l'homme qui rampe, s'asseoir à l'ombre un moment, voilà ce qu'il allait faire. Et quand il se sentirait un peu mieux… il se lèverait, descendrait jusqu'au ruisseau pour boire un petit coup et se laver. Il devait sentir mauvais. Mais qui s'en préoccupait ? Il n'y avait plus personne pour sentir son odeur, maintenant que Rita était morte.

Était-elle toujours couchée sous la tente ? Le ventre gonflé ? Couverte de mouches ? De plus en plus semblable au type assis dans les toilettes de Central Park ? Où diable aurait-elle pu être ? En train de faire du golf à Palm Springs, avec Bob Hope ?

– C'est horrible.

Il traversa la route en rampant.

Une fois à l'ombre, il eut l'impression qu'il aurait pu se relever, mais l'effort lui parut trop grand. Il eut cependant la force de regarder timidement derrière lui, au cas où sa moto serait revenue l'écraser.

Il faisait beaucoup plus frais à l'ombre et Larry poussa un long soupir de soulagement. Il posa la main sur sa nuque où le soleil avait tapé presque toute la journée et la retira aussitôt, en poussant un petit cri de douleur. Coup de soleil ? Ambre solaire. Et toute la merde de la publicité. Ça brûle. Watts. L'incendie de Watts. Tu te souviens ? Encore un souvenir du passé. Toute la race humaine, un souvenir du passé, comme un grand souffle chaud venu du fond du désert.

– Mon vieux, tu es malade, dit-il en s'adossant au tronc rugueux d'un orme.

Il ferma les yeux. Le soleil qui filtrait à travers les feuilles faisait des taches rouges et noires derrière ses paupières. Le ruisseau gazouillait tranquillement. Dans une minute, il irait boire un peu d'eau et se laver. Dans une minute.

Il s'endormit.

Les minutes passèrent et, pour la première fois depuis des jours, il dormit sans faire de cauchemar, les mains à plat sur le ventre. Son menton maigre se soulevait chaque fois qu'il respirait et sa barbe faisait paraître son visage encore plus mince le visage troublé d'un

fugitif solitaire qui vient d'échapper à un effroyable massacre. Peu à peu, les profondes rides de son visage brûlé par le soleil commencèrent à s'estomper. Lentement, il descendit au plus profond de son inconscient et resta là, comme une petite bête sortie de la rivière qui vient prendre un bain de soleil dans la fraîcheur de la boue. Le soleil baissait à l'horizon.

Au bord du ruisseau, les buissons bougèrent doucement. Quelque chose s'avança un peu, s'arrêta, se remit en marche. Les buissons s'écartèrent finalement. Un petit garçon en sortit. Il avait peut-être treize ans, peut-être dix, mais grand pour son âge. Il n'était vêtu que d'un slip. Sa peau était si bronzée qu'on aurait dit de l'acajou, à part la ligne blanche qui se dessinait juste au-dessus de la ceinture de son slip. Il avait le corps couvert de piqûres de moustiques, certaines nouvelles, la plupart anciennes. Dans la main droite, il tenait un couteau de boucher. La lame, longue d'une trentaine de centimètres brillait au soleil.

À pas feutrés, légèrement penché en avant, il s'approcha de l'orme et s'arrêta derrière Larry. Ses yeux, un peu bridés, étaient bleu-vert, couleur de mer. Des yeux vides, un peu sauvages. Il leva son couteau.

– Non, fit une voix de femme, douce mais ferme.

L'enfant se retourna, pencha la tête, le couteau toujours levé. Il avait l'air de ne pas comprendre et d'être un peu déçu.

– Attends, on va voir ce qu'il fait, dit la voix de femme.

Le garçon s'arrêta, regarda son couteau, regarda Larry, regarda encore son couteau, manifestement déçu. Puis il revint se cacher dans les buissons.

Larry dormait toujours.

Quand Larry se réveilla, la première chose à laquelle il pensa, c'est qu'il se sentait bien. La deuxième, c'est qu'il avait faim. La troisième, c'est que le soleil ne savait plus ce qu'il faisait – on aurait dit qu'il avait reculé dans le ciel. La quatrième, c'est qu'il avait envie – pardonnez l'expression – de pisser comme un cheval, et même comme un cheval de course.

Il se mit debout et s'étira en écoutant le délicieux craquement de ses tendons. C'est alors qu'il comprit qu'il n'avait pas simplement fait une petite sieste ; il avait dormi toute la nuit. Il regarda sa montre et comprit pourquoi le soleil n'était pas là où il aurait dû se trouver. Il était neuf heures du matin. Son estomac protestait. La faim. Il devait y avoir quelque chose à manger dans cette grosse maison blanche. Une

boîte de soupe, peut-être du corned-beef.

Avant d'aller chercher quelque chose à manger, il se déshabilla, se mit à genoux au bord du ruisseau et s'aspergea d'eau. Il n'avait plus que la peau et les os. Il se leva, s'essuya avec sa chemise, enfila son pantalon. Quelques grosses pierres noires et luisantes sortaient à moitié du ruisseau. Il s'en servit pour traverser. De l'autre côté, il s'arrêta tout à coup, les yeux braqués sur les épais buissons. La peur qu'il avait oubliée depuis qu'il s'était réveillé s'embrasa en lui, comme une vieille planche de pin jetée dans le feu, puis mourut aussi vite qu'elle était venue. Il avait entendu quelque chose, mais c'était sans doute un écureuil ou une marmotte, peut-être un renard. Rien d'autre. Tranquillisé, il commença à remonter la pelouse, en direction de la grande maison blanche.

À mi-chemin, une idée lui vint comme une bulle monte à la surface de l'eau. Sans aucune raison, sans tambour ni trompette. Mais elle le fit s'arrêter net.

*Pourquoi n'as-tu pas pris une bicyclette ?*

Il s'arrêta au milieu de la pelouse, à mi-chemin entre le ruisseau et la maison. Quelle connerie ! Il n'avait cessé de marcher depuis qu'il avait flanqué la Harley dans le ravin. Marcher, marcher encore, jusqu'à l'épuisement, et finalement l'insolation ou quelque chose qui lui ressemblait fort. Alors qu'il aurait pu pédaler, pas trop vite s'il avait voulu, et il serait déjà sur la côte, installé dans sa villa, une villa pleine de bonnes choses à manger.

Il se mit à rire, doucement au début, un peu étonné par le bruit qu'il faisait dans ce silence. Rire quand il n'y a personne pour rire avec vous, c'était encore un autre signe qui vous disait bien clairement que vous étiez parti et bien parti pour le pays des schnocks. Mais son rire paraissait si vrai, si sincère, pétant de santé, le rire du Larry Underwood d'autrefois, qu'il décida de laisser faire. Et les mains sur les hanches, les yeux au ciel, il partit d'un formidable éclat de rire, étonné de sa propre stupidité.

Derrière lui, au plus épais des buissons qui bordaient le ruisseau, des yeux bleu-vert le regardaient, tandis que Larry se remettait en marche, secouant la tête, riant encore un peu. Ils le regardaient toujours quand il monta l'escalier ouvrit la porte de derrière. Ils le regardaient quand il disparut à l'intérieur. Puis les buissons frissonnèrent et firent ce petit bruit que Larry avait entendu tout à l'heure. Le petit garçon en sortit, nu dans son slip, brandissant son couteau de boucher.

Une autre main apparut et lui caressa l'épaule. Le garçon s'arrêta aussitôt. La femme sortit à son tour – elle était grande, imposante,

mais on aurait dit qu'elle ne faisait pas bouger les buissons. Elle avait une chevelure épaisse et luxuriante, noire avec de grosses mèches d'un blanc de neige tressée en une grosse natte qui retombait sur son épaule et effleurait le bout de son sein. Quand vous regardiez cette femme, la première chose que vous remarquiez, c'était qu'elle était très grande. Puis vos yeux étaient attirés par ses cheveux, et vous sentiez presque avec vos yeux cette chevelure drue et pourtant onctueuse sous les doigts. Et si vous étiez un homme, vous vous demandiez de quoi elle aurait l'air, les cheveux dénoués, libérés, étalés sur un oreiller au clair de lune. Vous vous demandiez comment elle serait au lit. Mais elle n'avait jamais eu d'homme. Elle était pure. Elle attendait. Elle avait fait des rêves. Une fois, au collège, il y avait eu cette séance de spiritisme. Et elle se demandait une fois de plus si cet homme-là était le bon.

– Attends, dit-elle au garçon.

Elle lui prit la tête, le força à regarder son visage paisible.

– Ne t'en fais pas, Joe, il ne va pas faire de mal à la maison.

Il se retourna, regarda la maison, inquiet, déçu.

– On le suivra quand il s'en ira.

Il secoua la tête.

– Si, il faut. Je ne peux pas faire autrement.

Elle en était sûre. Il n'était peut-être pas l'homme qu'elle cherchait, mais même ainsi, il était un maillon dans cette chaîne qu'elle suivait depuis des années, une chaîne qui touchait maintenant à sa fin.

Joe – ce n'était pas son vrai prénom – brandit son couteau comme s'il voulait la poignarder. Elle ne fit aucun geste pour se protéger ni pour s'enfuir. Lentement, l'enfant laissa retomber son arme, se tourna vers la maison et fit un geste menaçant.

– Non, ne fais pas ça. C'est un être humain, et il va nous conduire…

Silence. *Vers d'autres êtres humains*, voilà ce qu'elle avait voulu dire. *C'est un être humain, et il va nous conduire vers d'autres êtres humains*. Mais elle n'était pas sûre que c'était ce qu'elle voulait dire, ou du moins que c'était tout ce qu'elle voulait dire. Elle se sentait déjà tiraillée entre deux choses et regrettait d'avoir vu cet homme. Elle essaya de caresser le garçon, mais il s'écarta aussitôt. Il regardait la grande maison blanche avec des yeux jaloux, pleins de colère. Au bout d'un moment, il se glissa dans les buissons en lui lançant un regard lourd de reproches. Elle le suivit pour s'assurer qu'il n'allait pas faire

de bêtises. Il était couché, pelotonné en chien de fusil, le couteau serré contre sa poitrine. Il se mit à sucer son pouce et ferma les yeux.

Nadine revint au ruisseau, à l'endroit où il faisait une petite mare. Elle se mit à genoux. Elle prit un peu d'eau dans le creux de ses mains, but, puis s'installa pour observer la maison. Ses yeux étaient calmes, son visage était celui d'une madone de Raphaël.

Tard dans l'après-midi alors que Larry pédalait sur la route 9, bordée d'arbres à cet endroit, il découvrit devant lui un panneau vert et s'arrêta pour le lire, un peu surpris. ÉTAT DU MAINE, PARADIS DE VOS VACANCES. Il avait peine à y croire ; il avait dû faire à pied une distance incroyable, sans s'en rendre compte. Ou bien il avait perdu le compte des jours. Il allait repartir quand quelque chose – un bruit dans la forêt, ou peut-être seulement dans sa tête – le fit se retourner. Rien. La route 9 était absolument déserte.

Depuis qu'il avait quitté la grande maison blanche où il avait mangé des céréales et des crackers Ritz comme petit déjeuner, il avait eu plusieurs fois l'impression qu'on l'observait, qu'on le suivait. Il entendait des choses. Il voyait même peut-être des choses du coin de l'œil. Son sens de l'observation, qui commençait à peine à s'éveiller dans cette étrange situation, lui envoyait des signaux presque imperceptibles qui taquinaient ses terminaisons nerveuses sans qu'il puisse en tirer autre chose que la bizarre sensation d'être observé. Cette sensation ne lui faisait pas peur cependant. Il n'avait pas l'impression d'halluciner ni de délirer. Si quelqu'un l'observait sans se faire voir, c'était sans doute qu'on avait peur de lui. Et si l'on avait peur du pauvre Larry Underwood, maigre comme un clou, trop trouillard pour rouler en moto à quarante kilomètres à l'heure, il n'y avait probablement pas de quoi s'inquiéter.

À califourchon sur la bicyclette qu'il s'était procurée dans un magasin d'articles de sport, quelques kilomètres à l'est de la grande maison blanche, il appela dans le silence :

– S'il y a quelqu'un, montrez-vous ! Je ne veux pas vous faire de mal.

Pas de réponse. Il était là, à côté du panneau qui indiquait la limite de l'État du Maine. Il attendit. Un oiseau poussa un cri puis passa devant lui comme une flèche. Rien ne bougeait. Il repartit.

À six heures, il arriva dans la petite ville de North Berwick, au carrefour des routes 9 et 4. Il décida d'y passer la nuit et de continuer en direction de la côte le lendemain matin.

Il y avait un petit magasin à North Berwick, au carrefour de la 9 et de la 4. Larry y trouva un réfrigérateur qui ne fonctionnait plus, et dans le réfrigérateur, de la bière. Il prit six canettes de Black Label, une marque qu'il n'avait jamais essayée – une bière locale sans doute. Et, pour compléter ses provisions, il s'empara d'un grand sac de chips Humpty Dumpty et de deux boîtes de ragoût de bœuf.

Quand il sortit, il crut voir derrière le restaurant d'en face deux longues ombres qui disparurent aussitôt. Peut-être ses yeux lui jouaient-ils des tours, mais il n'en était pas convaincu. Il pensa traverser la route pour les surprendre dans leur cachette : coucou, me voilà, je vous ai trouvés. Mais il décida de rester tranquille. Il savait maintenant ce qu'était la peur.

Il accrocha son sac au guidon de sa bicyclette et continua à descendre la grand-route, à pied. Il vit une grande école de briques rouges derrière un rideau d'arbres. Il ramassa une quantité suffisante de bois mort pour faire un beau feu en plein milieu de la cour de récréation. Il y avait une rivière à côté qui passait devant une filature, puis sous la grand-route. Il mit la bière à rafraîchir dans l'eau et réchauffa une boite de ragoût. Il ouvrit sa gamelle de boy-scout versa le contenu de la boite et se mit à manger assis sur une balançoire. Son ombre s'étalait sur les lignes à moitié effacées du terrain de basket.

Il se demanda pourquoi il n'avait pas peur de ces gens qui le suivaient – car il était sûr maintenant qu'on le suivait, au moins deux personnes, peut-être plus. Corollaire de cette première proposition, il se demanda aussi pourquoi il s'était senti si bien toute la journée, comme si son organisme avait expulsé quelque noir venin pendant son long sommeil de la journée précédente. Était-ce tout simplement qu'il avait besoin de se reposer ? Trop simple sans doute.

Il savait, en bonne logique, que si ceux qui le suivaient avaient voulu lui faire du mal, ils auraient déjà essayé. Ils lui auraient tendu une embuscade, lui auraient tiré dessus. Ou au moins, ils l'auraient encerclé et l'auraient forcé à déposer son arme. Ils auraient pris tout ce qu'ils voulaient… mais à nouveau, en bonne logique (c'était si *bon* de penser logiquement, car ces derniers jours, les rouages de son cerveau avaient paru baigner dans un bain corrosif de terreur), qu'est-ce qu'il pouvait bien avoir qui puisse les intéresser ? Ce n'était pas les biens matériels qui manquaient en ce bas monde, puisqu'il ne restait presque plus personne pour en profiter. Pourquoi prendre la peine de voler, de tuer, de risquer sa vie, quand tout ce dont vous pouviez rêver en feuilletant un catalogue, assis dans les chiottes était maintenant à portée de la main, derrière n'importe quelle vitrine, d'une côte à l'autre de l'Amérique ? Casse la vitrine, entre, et sers-toi.

Tout, sauf la compagnie de vos semblables. Elle était devenue une denrée de grand luxe. Larry était payé pour le savoir. Et la véritable raison pour laquelle il n'avait pas peur, c'est qu'il pensait que ces gens cherchaient probablement sa compagnie. Tôt ou tard, ils parviendraient à surmonter leur frayeur. Il n'avait qu'à attendre. Il n'allait pas les lever comme une bande de perdrix ; ça ne ferait qu'empirer les choses. Deux jours plus tôt, il se serait probablement caché dans son trou comme une souris s'il avait vu quelqu'un. Trop perdu pour faire autre chose. Alors, il n'avait qu'à attendre. Mais il avait vraiment envie de voir quelqu'un. Oui, vraiment.

Il revint à la rivière pour laver sa gamelle et repêcha le pack de bières. Puis il retourna s'installer sur sa balançoire. Il ouvrit une première canette et la leva dans la direction du restaurant où il avait vu les ombres.

– À votre santé !

Et il avala la moitié de la canette d'un seul coup. La vie est belle !

Quand il arriva au bout des six canettes, il était plus de sept heures et le soleil allait se coucher. Il éparpilla les dernières braises du feu et ramassa ses affaires. Puis, à moitié ivre, d'une ivresse tout à fait agréable, il remonta sur sa bicyclette et fit un bon kilomètre avant de trouver une maison devant laquelle s'étendait une grande véranda grillagée. Il laissa sa bicyclette sur la pelouse, prit son sac de couchage et força la porte de la véranda avec un tournevis.

Il regarda encore une fois autour de lui, espérant les voir, lui ou elle, eux – il sentait qu'on le suivait – mais la rue était calme, déserte. Il haussa les épaules et entra. Il était encore tôt et il ne pensait pas s'endormir tout de suite. Mais il avait apparemment du sommeil à rattraper. Un quart d'heure plus tard il respirait paisiblement, profondément endormi, son fusil tout près de sa main droite.

Nadine était fatiguée. Elle avait l'impression de vivre le jour le plus long de sa vie. À deux reprises, elle avait eu la certitude que l'homme les avait vus une fois près de Strafford, l'autre à la frontière du Maine, quand il s'était retourné et qu'il avait appelé. Elle n'avait pas peur de s'être fait voir. Ce type n'était pas fou, comme l'homme qui était passé devant la grande maison blanche, dix jours plus tôt. Un soldat chargé comme un âne – fusil grenades, munitions. Il riait, il criait, il hurlait qu'il allait faire sauter les couilles d'un certain lieutenant Morton. Un certain lieutenant Morton qui n'était pas là, heureusement pour lui, s'il était encore vivant. Joe avait eu peur du soldat. Tant mieux.

– Joe ?

Elle regarda autour d'elle.

Joe s'était envolé.

Elle était sur le point de s'endormir. Elle écarta sa couverture et se leva. Ses courbatures lui rappelèrent qu'il y avait longtemps qu'elle n'était pas restée autant d'heures sur une selle de bicyclette. Longtemps ? Jamais peut-être. Et puis, ces problèmes qu'elle n'avait pas réussi à résoudre. S'ils se rapprochaient trop, il les aurait vus, et Joe aurait fait des bêtises. Mais s'ils le suivaient de trop loin, il risquait de prendre une autre route et ils perdraient sa trace. Problème. Pas un instant elle n'avait pensé que Larry puisse tourner en rond et se retrouver derrière eux. Heureusement (pour Joe, en tout cas), Larry n'avait pas eu cette idée non plus.

Elle se disait que Joe finirait par s'habituer à l'idée qu'ils avaient besoin de lui. Ils ne pouvaient pas rester seuls. S'ils restaient seuls, ils allaient mourir seuls. Joe finirait par s'y habituer ; jusque-là, il n'avait pas vécu dans le vide, pas plus qu'elle. On s'habitue aux gens.

– Joe ? appela-t-elle doucement.

Il savait être aussi silencieux qu'un Viêt-cong quand il se glissait dans les buissons, mais ses oreilles avaient appris à l'écouter depuis trois semaines. Et ce soir, en prime, c'était la pleine lune. Elle entendit des graviers crisser. Il venait. Tant pis pour les courbatures. Elle s'avança vers lui. Il était dix heures et quart.

Ils s'étaient installés (façon de parler : deux couvertures étendues sur l'herbe) derrière un restaurant, le North Berwick Grill, en face de l'épicerie, après avoir caché leurs bicyclettes dans un petit hangar. L'homme qu'ils suivaient avait mangé quelque chose dans la cour de récréation de l'école, de l'autre côté de la rue (« Si on allait le voir, je suis sûre qu'il nous donnerait quelque chose à manger, Joe. C'est chaud… et ça sent bon. Je suis sûre que c'est bien meilleur que ce saucisson. » Joe avait ouvert de grands yeux et il avait brandi son couteau dans la direction de Larry), puis il était allé s'installer un peu plus loin, dans une maison avec une grande véranda grillagée. À la manière dont il roulait sur sa bicyclette, elle s'était dit qu'il était peut-être un peu pompette. Et maintenant, il était endormi sous la véranda.

Elle pressa le pas, grimaçant lorsque des gravillons lui mordaient la plante des pieds. Il y avait des maisons sur la gauche et elle traversa pour marcher sur les pelouses qui s'étendaient devant, déjà presque des prairies. L'herbe, lourde de rosée, lui montait jusqu'aux chevilles. Elle lui fit penser qu'elle avait une fois couru avec un garçon dans une herbe comme celle-ci, une nuit de pleine lune. Elle avait senti quelque

chose de chaud remplir son bas-ventre et elle avait parfaitement compris alors que ses seins étaient des objets sexuels, pleins et mûrs, débordants sous son chemisier. La lune lui avait fait tourner la tête, et cette herbe haute qui lui mouillait les jambes. Elle savait que, si le garçon la rattrapait, elle le laisserait la déflorer. Elle avait couru comme une Indienne à travers le champ de maïs. L'avait-il rattrapée ? Cela n'avait plus d'importance.

Elle se mit à courir, traversa d'un bond une allée de ciment qui brillait comme de la glace dans l'obscurité.

Et elle vit Joe, debout devant la véranda grillagée où l'homme dormait. Son slip blanc était d'une blancheur éclatante dans le noir ; en fait, le garçon avait la peau si noire qu'on aurait presque cru que son slip tenait tout seul dans le vide, ou qu'il était porté par l'homme invisible de H. G. Wells.

Joe venait d'Epsom, elle le savait, car c'était là qu'elle l'avait trouvé. Nadine, de South Barnstead, une bourgade à vingt-cinq kilomètres au nord-est d'Epsom. Elle s'était mise à chercher méthodiquement d'autres survivants, hésitant à laisser sa propre maison, dans la petite ville où elle était née. Elle était partie de chez elle, puis avait continué en cercles concentriques, de plus en plus grands. Elle n'avait trouvé que Joe. Une forte fièvre le faisait délirer… une morsure d'animal, un rat ou un écureuil à en juger par la dimension de la plaie. L'enfant était assis sur la pelouse d'une maison d'Epsom, nu comme un ver, à l'exception de son slip, un couteau de boucher à la main comme un vieux sauvage de l'âge de la pierre ou comme un pygmée moribond mais encore dangereux. Elle savait ce qu'était une infection. Elle avait transporté l'enfant dans la maison. Celle du garçon ? Sans doute, mais elle ne le saurait jamais si Joe ne le lui disait pas un jour. La maison était pleine de cadavres : le père, la mère, trois enfants dont le plus vieux avait sans doute quinze ans. Chez un médecin, elle avait trouvé un désinfectant, des antibiotiques et des pansements. Elle ne savait pas au juste quel antibiotique utiliser. Une erreur, et elle risquait de le tuer. Mais il mourrait de toute façon si elle ne faisait rien. Le garçon avait été mordu à la cheville qui était devenue aussi grosse qu'une chambre à air. Nadine avait eu de la chance. En trois jours, la cheville avait repris sa taille normale et la fièvre était tombée. Le garçon lui faisait confiance. À elle seule, apparemment. Elle se réveillait le matin et il la suivait comme un chien fidèle. Ils s'étaient installés dans la grande maison blanche. Elle l'avait appelé Joe. Ce n'était pas son nom, mais du temps qu'elle était institutrice, toutes les petites filles dont elle ne connaissait pas le nom s'étaient toujours appelées Jane, tous les petits garçons, Joe. Et le soldat était arrivé, le soldat qui riait, qui criait, qui

maudissait le lieutenant Morton. Joe avait voulu sauter sur lui et le tuer avec son couteau. Et maintenant, cet homme. Elle avait peur de lui retirer son couteau, car c'était son talisman. Si elle essayait de le faire, peut-être se retournerait-il contre elle. Il dormait en le tenant dans sa main. Une nuit, elle avait essayé de l'enlever, davantage pour voir si elle y parviendrait que pour le retirer vraiment, et il s'était aussitôt réveillé, sans un geste. L'instant d'avant, il dormait à poings fermés. Une seconde plus tard, ses yeux bridés gris-bleu la regardaient avec une expression presque sauvage. Il avait aussitôt repris son couteau en grognant. Sans dire un mot.

Et maintenant, il levait son couteau, l'abaissait, le levait encore, comme s'il poignardait le grillage. Des grognements sourds sortaient de sa gorge. D'un instant à l'autre, il allait se décider à franchir la porte, peut-être.

Elle s'avança derrière lui, sans essayer d'étouffer le bruit de ses pas, mais il ne l'entendait pas ; Joe était seul dans son monde. En un éclair, sans comprendre ce qu'elle faisait, elle lui prit le poignet et le tordit violemment.

Joe poussa un petit cri de douleur et Larry Underwood se retourna dans son sommeil. Le couteau tomba sur l'herbe. Les dents de la lame réfléchissaient la lumière argentée de la lune, comme des flocons de neige.

L'enfant la regarda avec des yeux pleins de colère, de reproche, de méfiance. Nadine soutint son regard. Elle lui montra l'endroit d'où ils étaient venus. Joe secoua la tête. Il montra du doigt le grillage et, derrière, cette masse sombre dans le sac de couchage. Et il fit un geste qu'elle n'eut aucun mal à comprendre : il se passa le pouce en travers de la pomme d'Adam. Puis il lui fit un large sourire. Nadine ne l'avait encore jamais vu sourire et elle eut froid dans le dos. Le garçon n'aurait pas eu l'air plus sauvage si ses dents d'une blancheur éclatante avaient été limées comme des crocs.

– Non, dit-elle d'une voix douce. Ou bien je vais le réveiller.

Joe eut l'air inquiet. Il secoua la tête énergiquement.

– Alors reviens avec moi. On va dormir.

Il regarda le couteau, puis releva les yeux vers elle. La sauvagerie avait disparu de son regard, pour le moment du moins. Il n'était plus qu'un petit garçon abandonné qui voulait son ours en peluche, ou la couverture déchirée qu'il trainait avec lui depuis qu'il était sorti du berceau. Nadine comprit vaguement que c'était peut-être le moment de lui faire abandonner son couteau, de lui dire simplement « non ». Mais ensuite ? Allait-il se mettre à hurler ? Il avait hurlé lorsque le

soldat fou s'en était allé. Il avait hurlé et hurlé, d'horribles cris de terreur et de rage. Voulait-elle que l'homme au sac de couchage, réveillé par les hurlements de l'enfant, la découvre ainsi en pleine nuit ?

– Tu veux venir avec moi ?

Joe hocha la tête.

– Très bien, dit-elle tout bas.

Il se baissa rapidement et ramassa son couteau.

Ils revinrent dans leur cachette et il se coucha contre elle, sans plus penser à l'intrus. Il l'enlaça dans ses bras. Elle sentit dans son bas-ventre cette douleur sourde et familière qui ne ressemblait à aucune autre. Une douleur de femme, une douleur à laquelle on ne pouvait rien. Et elle s'endormit.

Elle se réveilla aux petites heures du matin – elle n'avait pas de montre. Elle avait froid, elle avait peur, peur tout à coup que Joe ait attendu qu'elle s'endorme pour revenir à la maison et égorger l'homme endormi. Les bras de Joe ne l'enlaçaient plus. Elle se sentait responsable de ce garçon, elle s'était toujours sentie responsable des petits qui n'avaient pas demandé à venir au monde, mais s'il avait fait ça, elle allait l'abandonner. Donner la mort alors que tant de vies avaient été fauchées était le seul et unique péché impardonnable. Elle ne pouvait plus rester seule avec Joe beaucoup plus longtemps sans quelqu'un pour l'aider ; être avec lui, c'était comme être dans une cage avec un lion capricieux. Comme un lion, Joe ne pouvait pas (ou ne voulait pas) parler ; il ne faisait que rugir, avec sa petite voix d'enfant perdu.

Elle s'assit et vit que le garçon était toujours là. Il s'était écarté d'elle en dormant, voilà tout. Il était dans sa position habituelle, en chien de fusil, le pouce dans la bouche, la main sur le manche du couteau.

À moitié endormie, elle se leva, fit quelques pas sur la pelouse, urina dans un coin et revint se blottir sous sa couverture. Le lendemain matin, elle ne se souvenait pas si elle s'était vraiment réveillée au cours de la nuit, ou si elle avait seulement fait un rêve.

Si j'ai rêvé, pensa Larry, alors c'étaient des rêves agréables. Il ne s'en souvenait pas. Il se sentait comme autrefois. Et il se dit que la journée allait être belle. Il allait voir la mer aujourd'hui. Il roula son sac de couchage, l'attacha sur le porte-bagages de sa bicyclette revint

chercher son sac à dos… et s'arrêta.

Une allée de ciment menait au petit escalier de la véranda. Des deux côtés, le gazon vert cru était haut. À droite, près de la véranda, l'herbe humide de rosée avait été foulée. Lorsque la rosée s'évaporerait, le gazon se redresserait sans doute. Mais, pour le moment, on y voyait clairement des traces de pas. Larry était un homme de la ville. Il n'avait rien d'un homme des bois, d'un James Fenimore Cooper. Mais il aurait fallu être aveugle, pensa-t-il, pour ne pas voir que deux personnes s'étaient trouvées là : une grande et une petite. Durant la nuit, elles s'étaient approchées du grillage pour le regarder. Il en eut froid dans le dos. Et il sentit que ses anciennes terreurs le reprenaient.

S'ils ne se montrent pas bientôt, je vais essayer de les faire sortir de leur trou, songea-t-il. Et cette seule idée lui redonna confiance en lui. Il prit son sac à dos et se remit en route.

À midi, il arriva au croisement de la nationale 1, à Wells. Il lança une pièce de monnaie ; elle retomba du côté pile. Il prit donc la 1 en direction du sud laissant derrière lui la pièce qui brillait dans la poussière. Joe la trouva vingt minutes plus tard et la regarda longuement, comme hypnotisé par une boule de cristal. Puis il la mit dans sa bouche et Nadine la lui fit cracher.

Trois kilomètres plus loin, Larry le vit pour la première fois, l'énorme animal bleu, paresseux ce jour-là. Complètement différent du Pacifique ou de l'Atlantique au large de Long Island. Ici, l'océan avait l'air paisible, presque docile. L'eau était d'un bleu plus profond, presque un bleu cobalt, et elle venait lécher les rochers de la côte en longues vagues grondantes. L'écume aussi épaisse que des œufs battus en neige volait en l'air, puis retombait.

Larry laissa sa bicyclette et s'avança vers la mer, envahi par une sorte d'ivresse qu'il ne pouvait s'expliquer. Il était *là*, il était arrivé là où commençait le domaine de la mer, là où finissait la terre.

Il traversa un champ marécageux. Ses souliers s'enfonçaient dans la vase, entre les touffes de roseaux. Une riche odeur d'iode montait autour de lui. Un peu plus loin, la mince peau de terre laissait apparaitre l'os nu du granit – l'imperturbable granit du Maine. Des mouettes s'envolèrent, toutes blanches dans le ciel bleu, piaillant à qui mieux mieux. Il n'avait jamais vu autant d'oiseaux. Et il se souvint que, malgré leur beauté et leur élégance, les mouettes mangeaient de la charogne. Une autre idée lui passa par l'esprit, une idée qu'il aurait préféré ignorer, mais elle était déjà là dans sa tête, trop tard pour qu'il puisse l'écarter : *La bouffe ne doit pas manquer ces temps-ci*.

Il reprit sa marche. Ses talons sonnaient sur le roc brûlé par le

soleil, le roc dont la mer venait lécher les innombrables fissures. Des coquillages collaient à la pierre. Ça et là, comme des éclats d'obus, il voyait les débris des coquilles que les mouettes avaient laissées tomber pour les ouvrir et dévorer la chair tendre qu'elles renfermaient.

Il arriva finalement au bout du rocher, face à la mer. Le vent le frappa de plein fouet, soulevant l'épaisse mèche de cheveux qui lui tombait sur le front. Il prit une profonde respiration, se laissa envahir par l'odeur de sel et d'acide du grand animal bleu. Les grandes vagues vert émeraude s'avançaient lentement, se creusaient, se bordaient d'un ourlet d'écume, puis s'écrasaient sur les rochers comme elles l'avaient fait depuis le début des temps, suicidaires, arrachant chaque fois une infime parcelle de terre. Et l'on sentait un grand choc sourd quand l'eau se précipitait dans une faille entre deux rochers, creusée depuis des siècles et des siècles.

Il se tourna à gauche, puis à droite, et partout c'était la même chose, aussi loin qu'il pouvait voir… des vagues, d'immenses vagues, les embruns, une immensité de *couleurs* qui lui coupa le souffle.

Il était arrivé au bout de la terre.

Il s'assit, les pieds dans le vide, écrasé par le spectacle de l'océan. Il resta ainsi sans bouger au moins une demi-heure. Mais la brise de mer éveilla son appétit et il fouilla dans son sac pour manger quelque chose. Le bas de son jeans, mouillé par les embruns, était devenu tout noir. Larry se sentait propre, pur.

Il retraversa ensuite le marécage, tellement absorbé dans ses pensées qu'il crut d'abord entendre le cri des mouettes. Il avait même levé les yeux au ciel quand il comprit avec un soudain sursaut de frayeur qu'il s'agissait d'un cri humain. D'un cri de guerre.

Il baissa les yeux et découvrit un jeune garçon qui traversait la route en courant, un grand couteau de boucher à la main. Il était en slip et ses jambes musclées étaient zébrées de griffures de ronces. Derrière lui, sortant des buissons qui bordaient la route, une femme, pâle, les yeux cernés.

– *Joe !* cria-t-elle.

Puis elle se mit à courir gauchement, comme si ses pieds lui faisaient mal.

Joe s'approchait, soulevant de petites gerbes d'eau sous ses pieds nus. Son visage était déformé par un rictus meurtrier. Brandi très haut au-dessus de sa tête, le couteau de boucher brillait au soleil.

*Il vient me tuer*, pensa Larry. *Qu'est-ce que je lui ai fait ?*

– *Joe !* hurla la femme d'une voix aiguë, inquiète, désespérée.

Joe se rapprochait.

Larry eut le temps de se souvenir qu'il avait laissé son fusil à côté de sa bicyclette. Le garçon était déjà sur lui.

Quand il abattit son couteau de boucher en un long arc de cercle, Larry sortit enfin de sa stupeur. Il esquiva le coup et, instinctivement, leva le pied droit et envoya sa grosse chaussure mouillée dans l'estomac du garçon. Il le regretta presque aussitôt : ce n'était qu'un mioche – l'enfant bascula comme une quille. Malgré son air féroce, il ne faisait pas le poids.

– Joe !

Nadine trébucha sur un monticule de terre et tomba sur les genoux, éclaboussant de boue son chemisier blanc.

– Ne lui faites pas de mal ! C'est un petit garçon ! S'il vous plait, ne lui faites pas de mal !

Elle se releva et reprit sa course maladroite.

Joe était tombé sur le dos, en croix, les bras en *V*, les jambes écartées en un deuxième *V*, à l'envers celui-ci. Larry fit un pas en avant et écrasa le poignet droit de l'enfant, immobilisant la main qui tenait le couteau.

– Lâche ça.

Le garçon grogna, puis fit un étrange glouglou, comme un dindon. Il montrait les dents. Ses yeux bridés fixaient Larry. Avec son pied sur le poignet du garçon, Larry avait l'impression d'écraser un serpent blessé, mais toujours dangereux. Le garçon se débattait furieusement pour libérer sa main, au risque de se casser le poignet. Il se redressa un peu et essaya de mordre la jambe de Larry, à travers la toile épaisse de son bluejeans. Larry pesa de tout son poids sur le poignet de l'enfant et Joe poussa un cri – non pas de douleur, mais de défi.

– Laisse ça.

Joe continuait à se débattre.

Le combat aurait duré jusqu'à ce que Joe se libère ou que Larry lui casse le poignet si Nadine n'était finalement arrivée, couverte de boue, hors d'haleine, titubant de fatigue.

Sans regarder Larry, elle tomba sur les genoux.

– Laisse ça ! dit-elle d'une voix douce mais ferme.

Son visage était couvert de sueur mais serein. Elle s'approcha à quelques centimètres de la figure de Joe, convulsée par la rage. Il essaya de la mordre, comme un chien, et continua à se débattre. Larry avait du mal à garder son équilibre. Si le garçon se libérait

maintenant, il allait probablement s'attaquer d'abord à la femme.

– Laisse ! dit Nadine.

Le garçon grogna. De la bave coulait entre ses dents serrées comme un étau. Sur sa joue droite, une tache de boue dessinait un point d'interrogation.

– On va te laisser, Joe. Je vais te laisser. Je vais partir avec lui. Sauf si tu es gentil.

Sous son pied, Larry sentit le bras de l'enfant se contracter une dernière fois. Le garçon lança un regard accusateur à la femme. Et, quand il regarda Larry dans les yeux, Larry vit un regard rempli d'une jalousie brûlante. Ruisselant de sueur, Larry sentit qu'il avait froid.

Elle continuait à lui parler tranquillement. Personne n'allait lui faire de mal. Personne n'allait l'abandonner. S'il laissait son couteau, tout le monde serait ami.

Larry sentit que la main de l'enfant se relâchait sous sa chaussure. Les yeux tournés vers le ciel, le garçon ne bougeait plus. Il avait abandonné. Larry retira son pied et se baissa rapidement pour ramasser le couteau. Il se retourna et le lança de toutes ses forces vers la mer. La lame tournoya, jetant des éclairs de lumière. Joe la suivit de ses yeux étranges et poussa un long gémissement de douleur. Le couteau rebondit sur un rocher avec un bruit sec et tomba dans l'eau.

Larry se retourna. La femme examinait l'avant-bras de Joe où la semelle de Larry avait laissé une profonde empreinte de gaufre, d'un rouge profond. Elle regarda Larry avec des yeux remplis de chagrin.

Larry se sentit repris par cette vieille culpabilité et les habituels mots d'excuses lui vinrent à la bouche – *Je devais le faire, ce n'était pas ma faute, écoutez, il voulait me tuer* – car il croyait lire un reproche dans ces yeux pleins de tristesse : *Tu es un sale type.*

Mais il ne dit rien, finalement. Ce qui était fait était fait, et tout était la faute de l'enfant. En regardant le garçon pelotonné sur lui-même, suçant son pouce, il se demanda pourtant si c'était bien lui qui était vraiment responsable. Mais les choses auraient pu tourner plus mal.

Il ne dit donc rien et soutint le doux regard de la femme : *Je crois que j'ai changé. Je ne sais pas comment. Je ne sais pas jusqu'à quel point.* Il se souvint de quelque chose que Barry Grieg lui avait dit un jour à propos d'un guitariste de Los Angeles, Jory Baker, un type qui était toujours à l'heure, qui ne ratait jamais une répétition, qui ne bousillait jamais une audition. Pas le genre de guitariste qui attire l'attention, pas une vedette comme Angus Young ou Eddie van Halen, mais un

musicien compétent. À une époque, lui avait dit Barry, Jory Baker était le pivot d'un groupe qui s'appelait les Sparx, un groupe dont tout le monde pensait qu'il allait faire son chemin. Rien d'extraordinaire, mais du bon rock, solide. Jory Baker écrivait toutes les paroles et composait presque toute la musique. Et puis, un accident de voiture, fractures multiples, doses massives de calmants à l'hôpital. Il en était sorti avec une plaque d'acier dans la tête et pas mal de toiles d'araignée au plafond. Du Demerol, il était passé à l'héroïne. Il s'était fait pincer plusieurs fois par les flics. Au bout de quelque temps, il traînait dans les rues complètement camé, les doigts tremblants, mendiant de la monnaie à la gare routière Greyhound. Puis, en dix-huit mois, il s'en était sorti, miraculeusement. Naturellement, il avait perdu des plumes. Il n'était plus capable de diriger un groupe, bon ou mauvais, mais il était toujours à l'heure, ne manquait jamais une répétition, ne bousillait jamais une audition. Il ne parlait pas beaucoup, mais le sillon rouge avait disparu sur son bras gauche. Et Barry Grieg avait dit : *il s'en est sorti.* C'est tout. Personne ne peut dire ce qui se passe entre ce que vous étiez et ce que vous devenez. Personne ne peut dessiner la carte de cet enfer solitaire. Ces cartes n'existent pas. Vous… vous vous en sortez. C'est tout.

Ou vous ne vous en sortez pas.

J'ai changé, pensait confusément Larry. Je m'en suis sorti, moi aussi.

– Je m'appelle Nadine Cross, dit la femme. Et voici Joe. Je suis ravie de faire votre connaissance.

– Larry Underwood.

Ils se serrèrent la main en souriant timidement, conscients de l'absurdité de la situation.

– Revenons à la route, dit Nadine.

Ils s'éloignèrent. Quelques pas plus loin, Larry regarda derrière lui. Joe était toujours à genoux, suçant son pouce, perdu dans son rêve.

– Il va venir, dit-elle d'une voix tranquille.

– Vous êtes sûre ?

– Oui.

Elle trébucha en montant sur l'accotement de gravier et Larry la retint par le bras. Elle le regarda, reconnaissante.

– On pourrait s'asseoir ? dit-elle.

– Bien sûr.

Ils s'assirent donc sur la chaussée, face à face. Quelque temps plus tard, Joe se leva et se traîna vers eux, les yeux fixés sur ses pieds nus. Il s'assit un peu à l'écart. Larry le regarda, inquiet.

– Vous me suiviez, tous les deux.

– Vous saviez ? Je m'en doutais.

– Depuis combien de temps ?

– Depuis deux jours maintenant. Nous étions dans cette grande maison, à Epsom.

Larry ne se souvenait pas.

– Près du ruisseau. Vous vous êtes endormi près du mur de pierre.

Cette fois, il se souvenait.

– Et hier soir, vous êtes venus me regarder pendant que je dormais sous la véranda. Peut-être pour voir si j'avais des cornes ou une grande queue rouge.

– C'était Joe. Je suis allée le chercher quand j'ai vu qu'il n'était plus là. Comment le savez-vous ?

– Vous avez laissé des traces sur l'herbe.

Elle le regardait fixement, l'examinait. Larry ne put détourner son regard.

– Je ne veux pas que vous soyez fâché contre nous dit-elle. C'est sans doute un peu ridicule de vous dire ça, quand Joe vient juste d'essayer de vous tuer. Mais Joe n'est pas responsable.

– C'est son vrai nom ?

– Non, c'est comme ça que je l'appelle.

– On dirait un sauvage dans un film du *National Geographic*.

– Oui, c'est un peu ça. Je l'ai trouvé sur une pelouse, devant une maison – sa maison peut-être, à Rockway – il s'était fait mordre. Par un rat sans doute. Il ne sait pas parler. Il grogne. Jusqu'à présent, j'avais réussi à l'empêcher de faire des bêtises. Mais je… je suis fatiguée, vous voyez… et…

Elle haussa les épaules. La boue séchait sur son chemisier, dessinant ce qui aurait pu passer pour des idéogrammes chinois.

– Au début, je l'habillais. Mais il enlevait tous ses vêtements, sauf son slip. Finalement, j'ai laissé tomber. Les moustiques ne semblent pas le déranger. Je voudrais que vous nous laissiez venir avec vous, dit-elle après un instant d'hésitation. Dans les circonstances, autant parler franchement.

Larry se demanda ce qu'elle penserait s'il lui parlait de la dernière femme qui avait voulu venir avec lui. Mais il ne lui en parlerait pas ; cet épisode de sa vie était enterré bien profondément maintenant, même si la femme en question ne l'était pas. Il n'avait pas plus envie de parler de Rita qu'un assassin ne souhaite prononcer le nom de sa victime devant la famille en deuil.

– Je ne sais pas où je vais, répondit-il. J'arrive de New York, par le chemin des écoliers. Mon idée était de trouver une jolie maison sur la côte et de rester là bien tranquille jusqu'au mois d'octobre à peu près. Mais plus le temps passe, plus j'ai envie de voir d'autres gens. Plus le temps passe, plus je me sens seul.

Il savait qu'il s'exprimait maladroitement, mais il avait l'impression d'être incapable de faire mieux sans parler de Rita ou de ses cauchemars à propos de l'homme noir.

– J'ai souvent eu très peur, reprit-il prudemment, à cause de la solitude. Un peu paranoïaque. Comme si des Indiens allaient me tomber sur le dos pour me scalper.

– Si j'ai bien compris, ce n'est plus tellement une maison que vous cherchez, mais des gens.

– Oui, peut-être.

– Vous nous avez trouvés. C'est un début.

– J'ai plutôt l'impression que c'est vous qui m'avez trouvé. Et ce garçon me fait peur, Nadine. Je ne vais pas tourner autour du pot. Il n'a plus son couteau, mais le monde est rempli de couteaux qui attendent qu'on les ramasse.

– Oui.

– Je ne voudrais pas vous donner l'impression d'être un salaud…

Il se tut, espérant qu'elle achèverait sa phrase. Mais elle ne dit rien. Elle le regardait de ses grands yeux noirs.

– Vous pourriez le laisser ?

Voilà, il avait craché le morceau, et il avait vraiment l'air d'un salaud maintenant… Mais était-ce bien juste, pour elle et pour lui, de se compliquer la vie en s'encombrant d'un psychopathe de dix ans ? Il lui avait dit qu'il ne voulait pas qu'elle le prenne pour un salaud. Mais le mal était fait, sans doute. Le monde était devenu bien cruel.

Joe le fixait de ses yeux perçants, couleur de mer.

– Non, je ne pourrais pas, répondit calmement Nadine. Je comprends le danger et je comprends qu'il est surtout dangereux pour vous. Il est jaloux. Il a peur que vous deveniez plus important pour

moi que lui. Il pourrait essayer… essayer de recommencer, à moins que vous ne deveniez son ami, ou que vous réussissiez à le convaincre que vous n'avez pas l'intention de…

Elle n'acheva pas sa phrase.

– Mais si je le laisse, reprit-elle, c'est comme si on le tuait. Et je ne veux pas être complice. Il y a eu trop de morts déjà.

– S'il me coupe la gorge en pleine nuit, vous serez complice.

Elle baissa la tête.

D'une voix si basse qu'elle seule pouvait l'entendre (il ne savait pas si Joe qui les observait comprenait ce qu'ils disaient), Larry lui dit :

– Il l'aurait sans doute fait hier soir si vous n'étiez pas venue le chercher. Je me trompe ?

– Ce sont des choses qui peuvent arriver, répondit-elle doucement.

Larry éclata de rire.

– Je veux venir avec vous, Larry, mais je ne peux pas laisser Joe. C'est à vous de décider.

– Vous ne me rendez pas la vie facile.

– La vie n'est pas facile ces temps-ci.

Il réfléchissait. Joe s'assit au bord de la route, les observant de ses yeux couleur de mer. Derrière eux la vraie mer frappait sans relâche les rochers, grondait dans les couloirs secrets qu'elle avait creusés dans la pierre.

– D'accord, dit-il enfin. Je pense que vous prenez des risques, mais… c'est d'accord.

– Merci. Je serai responsable de ses actes.

– Ce qui ne m'aidera pas beaucoup s'il me tue.

– Je m'en voudrais toute ma vie…

Et Nadine eut tout à coup la certitude qu'elle se repentirait un jour pas trop lointain de toutes ses belles idées sur le caractère sacré de la vie humaine une certitude qui la frappa comme une bourrasque glacée. Elle frissonna. Non, se dit-elle. Je ne tuerai pas. Pas ça. Jamais.

Ils campèrent sur le sable blanc de la plage publique de Wells. Larry fit un grand feu un peu plus haut que les varechs abandonnés par la dernière marée haute. Joe s'assit en face de lui et de Nadine occupé à jeter de petits bâtons dans les flammes. De temps en temps il

prenait un bout de bois un peu plus gros et le laissait dans le feu jusqu'à ce qu'il s'enflamme comme une torche. Puis il courait à toute allure sur le sable, brandissant son bout de bois comme une bougie d'anniversaire. Ils le voyaient tant qu'il restait dans le cercle de lumière que jetait le feu, puis ils n'apercevaient plus que le mouvement de sa torche, la flamme rabattue par le vent de sa course folle. La brise s'était levée et il faisait plus frais que les jours précédents. Larry se souvint vaguement de l'averse qui était tombée l'après-midi où il avait trouvé sa mère en train de mourir, juste avant que l'épidémie ne frappe New York de plein fouet, comme un train emballé. Il se souvenait de l'orage, des rideaux blancs qui flottaient dans l'appartement. Il frissonna un peu et le vent souleva une gerbe d'étincelles qui montèrent dans le ciel noir constellé d'étoiles. Elles montaient en tournoyant, toujours plus haut, puis s'éteignaient. Il pensa à l'automne, encore lointain mais pas autant que ce jour de juin, quand il avait découvert sa mère couchée par terre, en plein délire. Il frissonna encore. Très loin, la torche de Joe bondissait sur la plage. Et cette petite lumière vacillante dans l'immensité de la nuit silencieuse le fit se sentir seul. Il avait froid. Les vagues déferlaient sur les rochers.

– Vous savez jouer ?

Il sursauta en entendant sa voix et regarda l'étui de la guitare couché à côté d'eux sur le sable. Il l'avait trouvée dans la salle de musique de la grande maison où ils étaient entrés pour dîner, appuyée contre un piano Steinway. Il avait rempli son sac de boîtes de conserve et s'était emparé de la guitare sans réfléchir, sans même ouvrir l'étui pour la regarder-dans une maison comme celle-là, c'était probablement un bel instrument. Il n'avait plus joué depuis cette horrible nuit, à Malibu, six semaines plus tôt. Dans une autre vie.

– Oui, je joue.

Et il découvrit qu'il avait *envie* de jouer, pas pour elle, mais simplement pour se changer les idées. Et quand on fait un feu de camp sur une plage, il faut bien quelqu'un pour jouer de la guitare, non ?

– Voyons un peu ça, dit-il en ouvrant l'étui.

Il s'attendait à trouver un bel instrument, mais il eut une bonne surprise : c'était une Gibson à douze cordes, un magnifique instrument. Les incrustations de la touche, en vraie nacre, reflétaient les éclairs rougeâtres du feu, comme des prismes de lumière.

– Elle est belle, dit Nadine.

– Oui, vraiment belle.

Il fit sonner les cordes à vide et il aima aussitôt le son, même si

l'instrument était légèrement désaccordé. C'était un son plus rond, plus riche que celui d'une guitare à six cordes. Un son rempli d'harmoniques, mais net et brillant. C'était ce qu'il y avait de bien avec les guitares à cordes d'acier, un son net et brillant. Et les cordes étaient des Black Diamonds, gainées de bronze. Elles donnaient un son franc, un peu raide quand on changeait de corde – *zing !* Il sourit en pensant à Barry Grieg qui se moquait tellement des cordes d'acier. Pauvre Barry, lui qui voulait devenir un Steve Miller.

– Qu'est-ce qui vous fait sourire ?

– Je pense au bon vieux temps, comme on dit.

Il s'accorda en pensant à Barry, à Johnny McCall, à Wayne Stukey. Il était sur le point de terminer quand elle lui donna une tape sur l'épaule. Il leva les yeux.

Joe était debout à côté du feu, sa torche éteinte à la main. Et il le fixait de ses yeux étranges, fasciné, bouche bée.

Doucement, si doucement que Larry crut un instant l'avoir imaginé, Nadine commença à réciter :

– La musique a le don…

Larry commença à jouer un air facile, un vieux blues qu'il avait appris quand il était adolescent. Disque Elektra. Kœrner, Ray et Glover dans la version originale, pensa-t-il. Quand il crut l'avoir retrouvé, il se mit à jouer plus librement, puis chanta… il serait toujours meilleur chanteur que guitariste.

*Et tu me vois venir baby, arriver de si loin*

*Je ferai de ta nuit, baby, un jour plein de soleil*

*Car je suis là, baby*

*Si loin, loin de chez moi.*

*Mais déjà tu m'entends venir, baby*

*Aux coups frappés sur mon échine de chat noir.*

Le gosse souriait médusé, comme s'il venait de découvrir un merveilleux secret. Larry se dit qu'il ressemblait à quelqu'un qui souffre d'une démangeaison insupportable entre les omoplates, depuis des jours et des jours, et qui trouve finalement quelqu'un qui sait le gratter au bon endroit. Il fouilla dans les archives poussiéreuses de sa mémoire, cherchant le deuxième couplet. Il le trouva.

*Je sais des choses, baby que les autres ne savent pas*

*Ils ne savent pas les chiffres, baby, ne savent pas les médecines*

*Mais moi je sais, baby, moi si loin de chez moi*

*Et tu sais que tu m'entendras, baby*

*Aux coups de fouet sur le chat noir.*

L'enfant souriait toujours et ses yeux s'étaient allumés d'une lueur étrange, une lueur, pensa Larry, tout à fait de nature à faire écarter les cuisses des adolescentes. Il chercha une transition et s'en tira finalement pas trop mal. Ses doigts faisaient bien sonner la guitare : un son franc, net, un peu clinquant comme des bijoux de pacotille, probablement volés, ceux qu'on vous vend dans un pochon de papier au coin d'une rue. Une petite démonstration de virtuosité, puis il battit prudemment en retraite, avant de tout bousiller, retomba sur ce bon vieil accord de mi sur trois doigts. Il ne se souvenait pas du dernier couplet, quelque chose à propos d'une voie de chemin de fer, si bien qu'il reprit le premier couplet.

Quand le silence retomba, Nadine applaudit en éclatant de rire. Joe jeta son bâton et se mit à sauter sur le sable en hurlant de joie. Larry n'en revenait pas et jugea plus prudent de ne pas se faire trop d'illusions. À quoi bon courir après les déceptions ?

*La musique a le don de charmer la bête sauvage.*

Et il se demandait, sur la défensive malgré lui, s'il était possible que ce soit aussi simple. Joe lui faisait de grands gestes.

– Il veut que vous continuiez à jouer. Vous voulez bien ? C'était formidable. Je me sens mieux. Beaucoup mieux.

Il joua donc *Going Downtown*, de Geoff Muldaur, *Sally's Fresno Blues*, une de ses compositions ; puis *The Springhill Mine Disaster* et *That's All Right, Mamma* dArthur Crudup. Retour aux bons vieux classiques du rock – *Milk Blues, Jim Dandy, Twenty Flight Rock* (en jouant de son mieux le boogie-woogie du chorus, même s'il commençait à avoir vraiment mal aux doigts), et finalement un air qu'il avait toujours beaucoup aimé, *Endless Sleep* de Jody Reynolds.

– Je n'ai plus envie de jouer dit-il à Joe qui était resté immobile pendant tout le récital. J'ai trop mal aux doigts.

Il lui montra ses doigts, marqués par les cordes, et ses ongles écaillés.

L'enfant tendit alors les mains.

Larry hésita un instant, puis donna la guitare à l'enfant.

– Tu sais, il faut beaucoup de temps pour apprendre à jouer.

Mais ce fut le miracle, la chose la plus étonnante que Larry ait

entendue de toute sa vie. Le garçon joua *Jim Dandy* pratiquement sans une seule faute, en poussant de curieux cris au lieu de chanter les paroles, comme si sa langue était collée à son palais. Pourtant, il était parfaitement clair qu'il n'avait jamais joué de la guitare ; il ne frappait pas suffisamment fort les cordes pour qu'elles sonnent bien et ses changements d'accords manquaient de netteté. Le son était étouffé, fantomatique, comme si Joe jouait avec une guitare remplie de coton – mais à part cela c'était la copie conforme du jeu de Larry.

Quand il eut fini, Joe regarda ses doigts avec curiosité, comme s'il essayait de comprendre comment ils pouvaient jouer la musique de Larry, mais pas avec la même netteté.

Et Larry s'entendit dire, comme si sa voix venait de loin :

– Tu n'appuies pas assez fort, c'est tout. Il faut te durcir le bout des doigts. Et travailler les muscles de ta main gauche.

Joe le regardait attentivement, mais Larry ne savait pas s'il comprenait vraiment. Il se tourna vers Nadine.

– Vous saviez qu'il jouait ?

– Non. Je suis aussi surprise que vous. C'est un enfant prodige, non ?

Larry hocha la tête. Et l'enfant continua avec *That's All Right, Mamma* à nouveau en reproduisant pratiquement toutes les nuances du jeu de Larry. Mais les cordes sonnaient parfois comme du bois, comme si les doigts de Joe les empêchaient de vibrer.

– Je vais te montrer, dit Larry en tendant la main pour prendre la guitare.

Aussitôt, Joe se recula, les yeux mi-clos, la guitare serrée contre lui. Larry eut l'impression qu'il pensait à son couteau, jeté dans la mer.

– D'accord, dit Larry. Elle est à toi. Quand tu voudras une leçon, tu me le diras.

Le garçon poussa un cri de chouette et s'enfuit à toutes jambes sur la plage, la guitare levée au-dessus de sa tête, comme une offrande.

– Il va sûrement la casser, dit Larry.

– Non, répondit Nadine, je ne crois pas.

Larry se réveilla en pleine nuit. Appuyé sur le coude, il aperçut Nadine, vague silhouette féminine emmitouflée dans trois couvertures, tout près du feu éteint. Joe était couché entre Larry et la femme, lui aussi chaudement couvert. Mais Larry pouvait voir sa tête. L'enfant

suçait son pouce. Il était couché en chien de fusil, serrant entre ses cuisses la Gibson à douze cordes. De sa main libre, il tenait le manche de la guitare. Larry le regardait, fasciné. Il avait pris le couteau de l'enfant, l'avait lancé ; le gosse avait adopté la guitare. Très bien. Qu'il la garde. Difficile de poignarder quelqu'un avec une guitare. Quoiqu'une guitare puisse parfaitement servir d'instrument contondant. Et il se rendormit.

Quand il se réveilla le lendemain matin, Joe était assis sur un rocher, la guitare serrée contre lui, ses pieds nus dans l'écume. Et il jouait *Sally's Fresno Blues*. Il avait fait des progrès. Nadine se réveilla vingt minutes plus tard et lui lança un sourire radieux. Larry se rendit compte qu'elle était très séduisante. Et une chanson lui revint à l'esprit, un air de Chuck Berry : *Nadine, honey is that you ?*

– Voyons un peu ce que nous avons pour le petit déjeuner, dit-il à haute voix.

Il fit un feu et ils s'assirent autour tous les trois encore engourdis par le froid du petit matin. Nadine prépara des flocons d'avoine avec du lait en poudre et ils se firent du thé très fort dans une boîte de conserve, comme des clochards. Joe mangea sans lâcher la Gibson. Et, par deux fois, Larry se surprit à sourire à l'enfant, à se dire qu'on ne pouvait pas ne pas aimer quelqu'un qui aimait tant la guitare.

Ils repartirent à bicyclette sur la nationale 1, en direction du sud. Joe roulait en plein sur la ligne blanche et les distançait parfois d'un bon kilomètre. Une fois, quand ils le rattrapèrent, il marchait tranquillement à côté de sa bicyclette, au bord de la route, et mangeait des mûres à sa façon – il lançait une mûre en l'air, puis la gobait au vol. Une heure plus tard, ils le trouvèrent assis sur une borne, en train de jouer *Jim Dandy*.

Un peu avant onze heures, ils tombèrent sur un curieux barrage à l'entrée d'une petite ville appelée Ogunquit. Trois bennes à ordures orange vif barraient la route. Le cadavre mangé par les corbeaux de ce qui avait été autrefois un homme était affalé dans l'une des bennes. Le soleil qui tapait très fort depuis dix jours avait fait son travail. Le cadavre grouillait d'asticots. Nadine se retourna, dégoûtée.

– Où est Joe ?

– Je ne sais pas. Un peu plus loin sans doute.

– J'espère qu'il n'a pas vu ça. Vous croyez qu'il l'a vu ?

– Probablement, répondit Larry.

Depuis quelque temps déjà, Larry pensait que la nationale 1, une route importante, était étrangement déserte depuis qu'ils étaient sortis de Wells. À peine s'ils avaient vu une vingtaine de voitures en cours de route. Maintenant, il en comprenait la raison : on avait barré la route. Il devait y avoir des centaines, peut-être des milliers de voitures pare-chocs contre pare-chocs de l'autre côté de la ville. Il comprenait ce que Nadine sentait pour Joe. Lui aussi aurait préféré lui épargner ce spectacle.

– Pourquoi ont-ils barré la route ? lui demanda-t-elle. Pourquoi faire ça ?

– Ils ont dû vouloir isoler leur ville. Je suppose que nous trouverons un autre barrage à la sortie.

– Est-ce qu'il y a d'autres cadavres ?

Larry posa sa bicyclette sur sa béquille et jeta un coup d'œil.

– Trois.

– Bon. Je préfère ne pas regarder.

Le barrage franchi, ils remontèrent sur leurs bicyclettes. La route s'était rapprochée de la mer et il faisait plus frais. Les villas se suivaient, collées les unes contre les autres en longues rangées sordides. Des gens venaient passer leurs vacances là-dedans ? se demanda Larry. Pourquoi ne pas s'installer à Harlem et dire aux enfants d'aller faire trempette sous la bouche d'incendie ?

– Pas très joli, dit Nadine.

De part et d'autre de la route, c'était maintenant la quintessence de la station balnéaire populaire et minable : stations-service, stands de frites, marchands de frites, marchands de glaces, motels peints dans des couleurs pastel à donner la nausée, golf miniature.

Larry se sentait étrangement partagé. D'un côté, il n'en pouvait plus de cette tristesse et de cette laideur, de la laideur de ces esprits qui avaient transformé cette côte sauvage en un interminable parc d'attractions pour ces familles idiotes. Mais plus subtilement, plus profondément aussi, quelque chose dans ce qu'il voyait lui parlait de ces gens qui avaient sillonné cette route, qui s'étaient pressés dans ces endroits. Des dames en chapeaux de paille et en shorts trop serrés pour leurs grosses fesses. Des adolescents en polos. Des jeunes filles en robes de plage et en sandales de cuir. Des petits enfants qui hurlaient, le visage barbouillé de glace. C'était ça l'Amérique des masses, touchante et un peu sale – que vous la retrouviez dans un chalet de ski à Aspen ou dans ses rites prosaïques de l'été, le long de la nationale 1, dans le Maine. Mais, maintenant, l'Amérique n'existait plus. Une

branche, arrachée par un orage, avait renversé l'énorme enseigne de plastique Dairy Queen qui se dressait au milieu de l'immense terrain de stationnement où les vacanciers se bousculaient autrefois pour prendre une glace. L'herbe du golf miniature commençait à être haute. Ce tronçon de route, entre Portland et Portsmouth avait été autrefois un parc d'attractions de cent kilomètres de long. Et maintenant, on avait l'impression d'une immense fête foraine subitement désertée, comme par un coup de baguette magique.

– Pas très joli, non, répondit Larry, mais c'était notre vie, Nadine. Notre vie, même si nous n'y avions jamais été. Maintenant, tout ça est fini.

– Pas pour toujours, dit-elle doucement.

Il regarda son visage pur, serein.

– Je ne suis pas religieuse, mais si je l'étais, je dirais que ce qui est arrivé est le châtiment de Dieu. Dans cent ans, peut-être dans deux cents, la vie recommencera.

– Ces camions seront toujours là dans deux cents ans.

– Oui, mais pas la route. Les camions seront en pleine forêt. Il y aura de la mousse et du lierre à la place des pneus. Et les archéologues viendront fouiller ces étranges vestiges.

– Je crois que vous vous trompez.

– Comment ça ?

– Parce que nous cherchons d'autres gens, répondit Larry. Pourquoi pensez-vous que nous les cherchons ?

Elle le regarda, un peu troublée.

– Eh bien… parce que c'est ce qu'il faut faire. Les gens ont besoin des gens. Vous ne croyez pas ? Vous vous souvenez, quand vous étiez seul ?

– Oui. Quand nous sommes seuls, nous devenons fous de solitude et, quand nous sommes ensemble, nous construisons des kilomètres et des kilomètres de villas, et nous nous tuons les uns les autres le samedi soir dans les bars.

Il éclata de rire un rire froid et triste qui resta longtemps suspendu dans l'air vide.

– Il n'y a pas de réponse, reprit-il. Pas de solution. Allez… Joe est sans doute très loin maintenant.

Larry repartit. Elle resta un moment, le pied à terre, le regardant s'éloigner. Puis elle le rattrapa. Non, il ne pouvait pas avoir raison. C'était *impossible*. Si cette monstruosité avait pu se produire sans

aucune raison, alors rien n'avait plus aucun sens. Pourquoi vivaient-ils encore ?

Joe n'avait pas pris tellement d'avance. Il était assis sur le pare-chocs arrière d'une Ford bleue, devant l'entrée d'un garage. Il feuilletait une revue cochonne qu'il avait trouvée quelque part et Larry constata avec un peu de gêne que le môme avait une érection. Il lança un coup d'œil à Nadine, mais elle regardait ailleurs – exprès peut-être.

– Tu viens ! demanda Larry lorsqu'ils arrivèrent devant le garage.

Joe posa la revue et, au lieu de se lever, poussa un cri guttural en montrant quelque chose en l'air. Le cœur battant, Larry leva les yeux au ciel, croyant que l'enfant avait vu un avion. Mais Nadine avait compris et elle criait, la voix tremblant d'excitation :

– Pas le ciel, la grange ! Sur la grange ! Merci, Joe ! Sans toi, nous ne l'aurions pas vu !

Elle s'avança vers Joe, le prit dans ses bras, le serra très fort. Larry se tourna vers la grange où des lettres blanches se découpaient nettement sur le toit de vieux bardeaux :

PARTIS À STOVINGTON, VERMONT

# CENTRE MALADIES INFECTIEUSES

Puis un itinéraire, et la fin du message :

DÉPART D'OGUNQUIT 2 JUILLET 1990

# HAROLD EMERY LAUDER

# FRANCES GOLDSMITH

– Merde, il devait avoir le cul dans le vide quand il a peint la dernière ligne ! lança Larry.

– Le centre de recherches épidémiologiques ! dit Nadine comme si elle ne l'avait pas entendu. J'aurais dû y penser ! J'avais justement lu un article dans le supplément du dimanche, il n'y a pas trois mois ! Ils sont là-bas !

– S'ils sont toujours vivants.

– Toujours vivants ? Naturellement qu'ils sont vivants. L'épidémie était terminée le 2 juillet. Et s'ils ont pu grimper sur ce toit, ils n'étaient sûrement pas malades.

– Oui, le peintre est un drôle d'acrobate. Et dire que je viens de traverser le Vermont.

– Stovington, c'est pas mal au nord de la route 9 dit Nadine d'un air absent. Mais ils doivent être encore là-bas. Le 2 juillet, ça fait deux semaines maintenant. Vous croyez qu'il pourrait y en avoir d'autres dans ce centre, Larry ? Moi, je pense que oui. Ces types-là savent tout sur les quarantaines, les combinaisons stériles et tout le reste. Ils cherchaient certainement un remède, vous ne croyez pas ?

– Je n'en sais rien.

– Mais si, c'est évident, dit-elle d'une voix impatiente.

Larry ne l'avait jamais vue aussi excitée, pas même quand Joe avait fait son étonnante démonstration à la guitare.

– Je parierais que Harold et Frances ont trouvé des *dizaines* de gens, peut-être des *centaines*. On y va tout de suite. La route la plus rapide…

– Attendez une minute, dit Larry en la prenant par l'épaule.

– Mais qu'est-ce que vous voulez dire, attendre ? Enfin, est-ce que vous comprenez…

– Je comprends que ce message nous attend depuis quinze jours, et qu'il peut attendre encore un peu plus longtemps. Déjeunons d'abord. Et Joe le guitariste dort debout.

Elle jeta un coup d'œil derrière elle. Joe avait repris sa revue, mais il dodelinait de la tête et ses yeux cernés se fermaient à demi.

– Vous m'avez dit qu'il venait d'avoir une infection, dit Larry. Et vous avez fait un bon bout de chemin avec… avec un compagnon un peu difficile.

– Vous avez raison… je n'y pensais pas.

– Un bon repas, une bonne sieste, et il sera en pleine forme.

– Naturellement. Joe, je suis désolée, je n'avais pas réfléchi.

Joe poussa un grognement endormi.

Larry sentit une petite boule monter dans sa gorge. Ce qu'il devait dire n'était pas facile, mais il fallait le dire. Sinon, Nadine y penserait tôt ou tard… et puis, il était peut-être temps de savoir si lui avait changé autant qu'il le croyait.

– Nadine, vous savez conduire ?

– Conduire ? Si j'ai mon permis ? Oui, mais avec toutes ces voitures sur la route, ce n'est sans doute pas très pratique.

– Je ne pensais pas à une voiture.

Et l'image de Rita assise derrière le mystérieux homme noir (sans doute la représentation symbolique de la mort dans son esprit, pensa-t-il) surgit tout à coup devant ses yeux, tous les deux pâles, fonçant sur lui à califourchon sur une monstrueuse Harley, comme de furieux cavaliers de l'Apocalypse. Il sentit sa bouche devenir toute sèche et ses tempes se mirent à tambouriner mais quand il reprit sa phrase, sa voix était calme. Si elle s'était cassée, Nadine ne s'en était pas aperçue. Étrangement, ce fut Joe qui lui lança un regard endormi, comme s'il avait senti quelque chose.

– Je pensais à la moto. Nous irions plus vite, ce serait moins fatigant, et on pourrait contourner… contourner les obstacles. Comme nous avons contourné le barrage tout à l'heure.

– Bonne idée. Je n'ai jamais conduit de moto, mais vous pourriez me montrer.

Larry n'était pas trop rassuré. *Je n'ai jamais conduit de moto*.

– Sans doute, répondit-il. Mais je ne vais pas pouvoir vous apprendre grand-chose, si ce n'est à conduire très doucement au début. Très doucement. La moto – même une petite cylindrée – ne pardonne pas les erreurs. Et on ne trouvera pas de médecin si vous vous cassez la figure.

– Alors, c'est ce qu'on va faire. On… Larry, vous aviez une moto ? Certainement, pour être venu si vite de New York.

– Je l'ai flanquée dans un fossé, répondit-il d'une voix neutre. J'avais peur de rouler tout seul.

– Vous n'êtes plus tout seul. Écoute, Joe ! On s'en va au Vermont ! On va voir d'autres gens ! Tu es content ?

Joe bâilla.

Nadine dit qu'elle était trop énervée pour dormir mais qu'elle s'allongerait à côté de Joe jusqu'à ce qu'il s'endorme. Larry partit à Ogunquit à bicyclette à la recherche d'un concessionnaire de motos. Il n'y en avait pas, mais il crut se rappeler qu'il en avait vu un à la sortie de Wells. Il revint pour prévenir Nadine et les trouva tous les deux endormis à l'ombre de la Ford bleue, là où Joe feuilletait sa revue tout à l'heure.

Il s'allongea un peu plus loin, mais ne put s'endormir. Finalement,

il traversa la route et se dirigea vers la grange où était peint le message en se frayant un chemin à travers l'herbe qui lui montait jusqu'aux genoux. Des milliers de sauterelles bondissaient autour de lui. *Je suis leur fléau. Je suis leur homme noir*, pensa Larry.

Près de la porte de la grange, il découvrit deux canettes vides de Pepsi et un reste de sandwich. En temps normal, les mouettes auraient dévoré le pain depuis belle lurette, mais les temps avaient changé, et les mouettes s'étaient certainement habituées à une nourriture plus riche. De la pointe du pied, il toucha la croûte de pain, puis l'une des canettes.

Envoyez-moi ça au labo, sergent Briggs. Je pense que notre assassin a finalement commis une erreur.

À vos ordres, inspecteur Underwood. Scotland Yard a eu une sacrée bonne idée de vous envoyer par ici.

Allons, sergent, je ne fais que mon travail.

Larry entra dans la grange – un froufrou d'ailes d'hirondelles l'accueillit. Il faisait noir, il faisait chaud. Le foin sentait bon. Notez cela, je vous prie, sergent.

À vos ordres, inspecteur Underwood.

Par terre, un papier de bonbon. Il le ramassa. Non, le papier avait autrefois enveloppé une barre de chocolat Payday. Le peintre n'avait peut-être pas la trouille, mais il n'avait aucun goût. Quiconque pouvait aimer le chocolat Payday avait certainement pris un bon coup de soleil sur la tête.

Un escalier montait au grenier. Déjà trempé de sueur, sans savoir au juste ce qu'il faisait, Larry monta. Au centre du grenier (il marchait lentement, regardant autour de lui pour voir s'il y avait des rats), une échelle menait jusqu'au toit. Les barreaux étaient tachés de peinture blanche.

Il me semble que nous venons de trouver un autre indice, sergent.

Inspecteur, vous m'étonnez – votre puissance de déduction n'a d'égale que l'extraordinaire puissance de votre organe reproducteur.

Je vous en prie, sergent.

Il monta sur le toit. Il y faisait extrêmement chaud. Larry se dit que, si Frances et Harold y avaient laissé leur pot de peinture, la grange aurait fait un magnifique feu de joie une semaine plus tôt. La vue était magnifique. La campagne s'étendait tout autour de lui, à des kilomètres à la ronde.

Ce côté du toit était orienté à l'est et Larry se trouvait

suffisamment haut pour que les stations-service et les snack-bars qui bordaient la route si monstrueusement laids vus du plancher des vaches, paraissent maintenant insignifiants, comme quelques papiers gras au bord d'une route. Derrière la nationale, splendide, l'océan. Les longues vagues se cassaient en deux sur la jetée qui s'avançait très loin en mer, du côté nord du port. Un paysage de carte postale – été resplendissant, verts et ors, légère brume dans le lointain, odeur d'iode et de sel. Et en regardant à ses pieds, le message de Harold, à l'envers.

L'idée de ramper sur ce toit, si haut au-dessus du sol, lui donna mal au cœur. Et le type avait certainement dû laisser pendre ses jambes dans le vide pour écrire le nom de la fille.

Pourquoi a-t-il pris cette peine, sergent ? Voilà, me semble-t-il, l'une des questions que nous devons résoudre.

Vous avez certainement raison, inspecteur Underwood.

Larry redescendit lentement l'échelle. Ce n'était pas le moment de se casser la jambe. En bas, quelque chose attira son regard, quelque chose que l'on avait gravé sur l'une des poutres, des lignes blanches qui se distinguaient nettement dans l'obscurité de la grange. Il s'approcha de la poutre passa le doigt sur les lignes, étonné qu'un autre être humain ait pu faire ce dessin le jour où Rita et lui étaient partis en direction du nord. Une fois encore, il suivit les lettres avec son ongle.




Un cœur percé.

Je crois bien, sergent, que notre homme était amoureux.

– Tant mieux pour toi, Harold, dit Larry en sortant de la grange.

À la manière dont les motos étaient alignées chez le concessionnaire Honda de Wells, Larry comprit qu'il en manquait deux. Mais il fut encore plus fier de sa deuxième trouvaille – un papier froissé, par terre. Chocolat Payday. Quelqu'un – probablement Harold Lauder, l'homme au cœur percé – bouffait donc du chocolat en choisissant les motos qui allaient faire son bonheur et celui de sa bien-aimée. Il avait ensuite fait une boule avec le papier du chocolat, avait

voulu la lancer dans une corbeille, avait manqué son coup.

Nadine ne semblait pas aussi emballée que lui par ces déductions. Elle contemplait les motos, impatiente de partir. Assis dehors, Joe jouait de la guitare en poussant ses petits cris de chouette.

– Écoutez, dit Larry il est déjà cinq heures, Nadine. Impossible de partir avant demain.

– Mais il reste encore trois heures de jour ! On ne va pas rester là sans rien faire ! On risque de ne pas les retrouver.

– Harold Lauder nous a laissé son itinéraire. S'ils repartent, Harold fera sans doute la même chose.

– Mais…

– Je sais que vous avez envie de partir, dit-il en la prenant par les épaules, sentant son impatience d'autrefois le regagner. Mais vous n'avez jamais fait de moto.

– Je sais faire de la bicyclette et je sais me servir d'un embrayage. Je vous en prie. Si nous ne perdons pas de temps, nous serons ce soir dans le New Hampshire et nous aurons fait la moitié du chemin demain soir. Nous…

– Mais ce n'est pas une bicyclette, nom de Dieu ! explosa Larry.

La guitare s'arrêta net. Joe les regardait par-dessus son épaule, les yeux plissés.

Merde, pensa Larry, j'ai vraiment le don de me faire des amis. Et sa colère monta d'un cran.

– Vous me faites mal, dit tranquillement Nadine.

Il vit que ses doigts s'enfonçaient dans ses épaules. La honte.

– Je suis désolé.

Joe le regardait toujours et Larry comprit qu'il venait de perdre la moitié du terrain qu'il avait pu gagner avec l'enfant. Peut-être plus. Nadine venait de dire quelque chose.

– Quoi ?

– Je disais : expliquez-moi en quoi c'est différent d'une bicyclette.

Il eut envie de lui crier : *Si vous êtes si maligne, allez-y donc. On va bien voir si vous aimez regarder le paysage à l'envers*. Mais il se maîtrisa. Ce n'était pas simplement avec le môme qu'il venait de perdre du terrain. Avec lui aussi. Il s'en était peut-être sorti, mais le côté enfantin du vieux Larry le tiraillait encore, lui marchait sur les talons comme une ombre qui disparaît presque à midi, mais pas tout à fait.

– Une moto, c'est très lourd. Beaucoup plus difficile de se redresser qu'en bicyclette. Une 360, ça pèse cent soixante kilos. On s'habitue très vite, mais il faut quand même s'habituer. Dans une voiture, on change les vitesses avec la main et on accélère avec le pied. Sur une moto, c'est le contraire : on change les vitesses avec le pied, on met les gaz avec la main et ça, c'est vraiment difficile de s'y habituer. Il y a deux freins au lieu d'un seul. Le pied droit pour la roue arrière, la main droite pour la roue avant. Si vous oubliez et si vous utilisez uniquement le frein avant, vous risquez de passer par-dessus le guidon. Et il faudra aussi vous habituer à votre passager.

– Joe ? Mais je croyais qu'il monterait derrière vous !

– Je voudrais bien. Mais, pour le moment, j'ai l'impression qu'il ne serait pas d'accord.

Inquiète, Nadine lança un long regard à Joe.

– Vous avez raison. Je ne suis même pas très sûre qu'il veuille venir avec moi. Il a sans doute peur.

– Vous allez être responsable de lui. Et je suis responsable de vous deux. Je ne veux pas que vous vous cassiez la figure.

– C'est ça qui vous est arrivé, Larry ? Vous étiez avec quelqu'un ?

– Oui. Je me suis cassé la gueule. Mais quand c'est arrivé elle était déjà morte.

– Elle a eu un accident ?

– Non. Ou plutôt oui, soixante-dix pour cent accident, trente pour cent suicide. Ce qu'elle voulait de moi… amitié, compréhension, aide, je ne sais pas… en tout cas, je ne lui en donnais pas assez.

Il sentit sa gorge se serrer. Ses tempes battaient furieusement. Il n'allait pas tarder à pleurer.

– Elle s'appelait Rita, Rita Blakemoor. J'aimerais faire un peu mieux cette fois-ci, c'est tout. Pour vous et pour Joe.

– Larry, pourquoi ne pas en avoir parlé plus tôt ?

– Parce que ça fait mal. Ça fait très mal.

C'était la vérité, mais pas toute la vérité. Il y avait aussi les cauchemars. Il s'était déjà demandé si Nadine faisait des cauchemars – quand il s'était réveillé la nuit dernière, elle se retournait dans son sommeil en marmonnant quelque chose. Mais elle ne lui en avait pas parlé. Et Joe. Est-ce que Joe avait des cauchemars ? En tout cas, lui, l'intrépide inspecteur Underwood de Scotland Yard, il avait peur de ses rêves… Et si Nadine se cassait la figure, les mauvais rêves allaient sûrement revenir.

– Bon, on part demain, dit-elle. Ce soir, vous m'apprenez à faire rouler ce truc.

Mais d'abord, il fallait faire le plein des deux petites motos que Larry avait choisies. Il y avait bien une pompe chez le concessionnaire, mais c'était une pompe électrique. Et sans électricité… Il trouva un autre papier de chocolat à côté de la trappe qui donnait accès au réservoir souterrain. Il en déduisit qu'elle avait récemment été forcée par l'ingénieux Harold Lauder. Amoureux transi ou pas, amateur ou non de chocolat Payday, Larry commençait à éprouver beaucoup de respect pour ce Harold, commençait presque à l'aimer. Il s'en était fait une image. Probablement dans les trente-cinq ans, fermier peut-être, grand, mince, bronzé, pas trop fort sur les livres, mais plein de ressources. Il sourit. S'imaginer quelqu'un, c'était complètement idiot, il le savait bien. La réalité était toujours différente. Comme les disc-jockeys à la voix fluette qui pèsent toujours dans les cent trente kilos.

Tandis que Nadine préparait le dîner, Larry fit le tour du bâtiment pour voir ce qu'il y avait derrière. Une cour. Et dans la cour, une grande boîte à ordures. Appuyé contre la boîte, un levier de fer, et à côté, un tuyau de caoutchouc.

Nous y revoilà, Harold ! Regardez-moi ça, sergent Briggs. Notre homme a siphonné de l'essence dans le réservoir. Je m'étonne qu'il n'ait pas emporté ce tuyau avec lui.

Il a sans doute coupé un bout et c'est tout ce qui reste, inspecteur Underwood… je vous demande pardon, mais le reste du tuyau est là, dans la boîte à ordures.

Mon Dieu, sergent, vous avez raison. Si vous continuez, vous aurez droit à une promotion.

Larry prit le levier et le tuyau, puis revint à la trappe.

– Joe, tu peux me donner un coup de main ?

L'enfant était en train de manger des crackers et du fromage. Il lança un regard méfiant à Larry.

– Vas-y, tout va bien, lui dit Nadine d'une voix calme.

Joe s'approcha en traînant les pieds. Larry glissa le levier dans la fente de la trappe.

– Pèse dessus tant que tu peux pour voir si on peut l'ouvrir.

Un instant, il crut que le garçon ne l'avait pas compris, ou qu'il ne voulait pas le comprendre. Puis l'enfant prit l'extrémité du levier et

pesa dessus. Ses bras étaient minces mais musclés, des muscles fins et nerveux. La trappe bougea un peu, mais pas suffisamment pour que Larry puisse glisser les doigts dessous.

– Vas-y encore.

Les yeux à moitié sauvages de l'enfant l'étudièrent un moment, puis Joe se percha en équilibre sur le levier, les pieds en l'air, pesant de tout son poids. La plaque se souleva un peu plus, et Larry réussit à y passer les doigts. Tandis qu'il cherchait une prise, l'idée lui traversa l'esprit que si ce garçon ne l'aimait toujours pas, le meilleur moyen pour le lui montrer serait maintenant. Si Joe lâchait le levier, la plaque retomberait d'un seul coup et il ne lui resterait plus que deux misérables pouces. Nadine l'avait compris, elle aussi. Elle s'était retournée, inquiète. Elle regardait Larry à genoux, et Joe qui regardait Larry en pesant sur la barre. Les yeux couleur de mer de l'enfant étaient insondables. Et Larry ne trouvait toujours pas de bonne prise.

– Besoin d'aide ? demanda Nadine.

Sa voix normalement calme avait grimpé d'un ton.

Larry cligna les yeux pour chasser une goutte de sueur qui avait coulé dans son œil. Toujours pas de prise. Il sentait l'odeur de l'essence.

– On va y arriver, répondit Larry en la regardant dans les yeux.

Un moment plus tard, ses doigts trouvèrent une petite gorge sous la plaque. Il poussa de toutes ses forces. La trappe bascula et retomba bruyamment sur l'asphalte. Il entendit Nadine soupirer et le levier tomber par terre. La sueur lui brouillait les yeux. Il se retourna vers l'enfant.

– Bien joué, Joe. Si tu avais laissé le truc retomber, j'aurais passé le reste de ma vie à me boutonner la braguette avec les dents. Merci !

Il n'attendait pas de réponse (sauf peut-être un grognement indistinct, tandis que Joe retournerait regarder les motos), mais Joe lui dit d'une voix rouillée, hésitante :

– Pas… problème.

Larry lança un coup d'œil à Nadine qui regardait Joe, surprise, heureuse. Et pourtant on aurait cru – il n'aurait pu dire comment – qu'elle s'y attendait un peu. Une expression qu'il lui avait déjà vue, mais il ne savait plus quand.

– Joe, est-ce que tu as dit « pas de problème » ? demanda Larry.

Joe hocha vigoureusement la tête.

– Pas… problème. Pas… problème.

Nadine courait vers l'enfant, les bras tendus.

– C'est bien, Joe. Très, très bien.

Joe se précipita vers elle et se blottit un instant dans ses bras. Puis il se replongea dans la contemplation des motos, poussant ses petits cris de chouettes.

– Il peut parler, dit Larry.

– Je savais bien qu'il n'était pas muet. C'est formidable. Je crois qu'il avait besoin de nous deux. Nous deux. Il… oh je ne sais plus.

Il vit qu'elle rougissait et crut comprendre pourquoi. Il glissa le tuyau de caoutchouc dans le trou de la trappe et, tout à coup, comprit que son geste pouvait prêter à diverses interprétations (ou plutôt, à une seule, si vous aviez l'esprit mal tourné). Il releva les yeux. Elle détourna aussitôt la tête, mais il eut le temps de voir qu'elle le regardait faire attentivement. Il eut le temps de voir que ses joues étaient toutes rouges.

Cette vieille peur le reprenait.

– Nom de Dieu, *attention,* Nadine !

Elle ne pensait qu'aux poignées et ne regardait pas où elle allait. La Honda filait droit sur un pin, à moins de dix kilomètres à l'heure. En fait, pas tout droit, mais en zigzaguant follement.

Elle leva la tête.

– *Oh !* dit-elle, très étonnée.

Puis elle fit une embardée et tomba par terre. La Honda cala.

Il courut vers elle, bouleversé.

– Ça va ? Tu t'es…

Elle se relevait déjà, regardait ses mains égratignées.

– Oui, ça va. Je suis idiote. Je ne regardais pas où j'allais. J'ai abîmé la moto ?

– On s'en fout de la moto, montre-moi tes mains.

Elle tendit les mains et il sortit un petit flacon de mercurochrome qu'il gardait dans la poche de son pantalon.

– On dirait que vous tremblez, dit-elle.

– On s'en fout. Écoute, on ferait peut-être mieux de continuer en bécane. C'est dangereux…

– Mais respirer aussi. Et je crois que Joe devrait monter avec

vous, au moins au début.

– Il ne va pas…

– Je pense que si. Et vous aussi.

– Alors, c'est assez pour ce soir. Il fait trop noir maintenant.

– Encore un essai. J'ai lu quelque part que, si vous tombez de votre cheval, il faut remonter aussitôt.

Joe s'approchait en mangeant des mûres qu'il prenait dans un casque de moto. Il avait trouvé une haie de mûriers sauvages derrière le garage et s'était occupé à cueillir un plein casque de mûres pendant que Nadine prenait sa première leçon.

– C'est ce qu'on dit, répondit Larry. Mais regarde où tu vas, d'accord ?

– À vos ordres.

Elle lui fit le salut militaire, puis un large sourire illumina tout son visage. Larry lui rendit son sourire ; pas le choix. Quand Nadine souriait, même Joe devait l'imiter.

Elle fit deux fois le tour du terrain de stationnement du concessionnaire, puis sortit en prenant son virage trop court. Larry crut qu'elle allait tomber. Mais elle posa le pied par terre, comme il le lui avait montré, et quelques secondes plus tard elle disparaissait derrière la colline. Il la vit passer la seconde puis l'entendit passer la troisième. Et le ronron de la moto s'éteignit peu à peu. Inquiet, il attendait dans la pénombre, chassant distraitement les moustiques qui venaient le taquiner.

Joe revenait, la bouche toute bleue.

– Pas… problème, dit-il avec un grand sourire.

Larry se força à sourire lui aussi. Si elle ne revenait pas bientôt, il allait partir à sa recherche. Il l'imaginait dans le fossé, la colonne vertébrale en miettes.

Il était sur le point de prendre l'autre moto, se demandant encore si Joe devait l'accompagner quand il entendit un bourdonnement qui bientôt devint le bruit d'un moteur de Honda, un moteur qui tournait parfaitement rond en quatrième. Il se détendit… un peu. Car il venait de comprendre qu'il serait toujours un peu nerveux tant qu'elle serait à cheval sur cette chose.

Elle revenait, phares allumés, et s'arrêta à côté de lui.

– Pas trop mal, hein ?

– J'allais te chercher. J'ai cru que tu avais eu un accident.

– Presque. J'ai pris un virage trop lentement et j'ai oublié de débrayer. Le moteur a calé.

– C'est assez pour ce soir, non ?

– D'accord. J'ai mal au coccyx.

Couché sous ses couvertures, il se demandait si elle allait venir quand Joe serait endormi, ou s'il devait aller la rejoindre. Il avait envie d'elle et, à la manière dont elle avait regardé cette absurde petite pantomime avec le tuyau de caoutchouc, un peu plus tôt, il croyait qu'elle avait envie de lui. Finalement, il réussit à s'endormir.

Il rêva qu'il était perdu au milieu d'un champ de maïs. Mais il y avait de la musique, de la musique de guitare. Joe jouait de la guitare. S'il retrouvait Joe, tout irait bien. Il suivait donc le son, traversant un rang de maïs après l'autre, et il débouchait finalement dans une clairière à moitié en friche. Il y avait une petite maison au milieu de la clairière, une cabane plutôt, avec une véranda perchée sur de vieux vérins rouillés. Ce n'était pas Joe qui jouait de la guitare, comment aurait-ce pu être lui ? Joe lui tenait la main gauche, et Nadine la droite. Ils étaient avec lui. C'était une vieille femme qui jouait de la guitare, une sorte de spiritual qui faisait sourire Joe. La vieille femme était noire et elle était assise sous la véranda. Larry se disait qu'elle était sans doute la plus vieille femme qu'il eût jamais vue. Mais il y avait quelque chose en elle qui le faisait se sentir bien… bien comme il s'était senti un jour, quand sa mère l'avait soudain pris dans ses bras et lui avait dit : *Le gentil petit garçon, le gentil, gentil petit garçon d'Alice Underwood.*

Ensuite, la vieille femme s'arrêtait de jouer pour les regarder.

*Eh ben, voilà que j'ai de la compagnie. Sortez d'où vous êtes, que je vous voie un peu. Je ne vois plus très clair avec mes pauvres mirettes.*

Ils s'approchaient en se tenant par la main et Joe poussait une balançoire en passant, en fait un vieux pneu suspendu au bout d'une corde. L'ombre du pneu basculait lentement d'avant en arrière sur l'herbe de la petite clairière, îlot perdu au milieu d'une mer de maïs. Au nord, une route de terre disparaissait à l'horizon.

*Tu aimerais jouer avec ma vieille guitare ?* demandait-elle à Joe. Et Joe se précipitait aussitôt pour prendre la vieille guitare qu'elle tenait dans ses mains noueuses. Il se mettait à jouer l'air qui les avait guidés à travers le champ de maïs, mais mieux et plus vite que la vieille femme.

*Mon Dieu, il joue bien. Moi, je suis trop vieille. Mes doigts ne veulent*

*plus aller assez vite. C'est le rhumatisme. Mais en 1902 j'ai joué à la salle des fêtes. Première négresse à jouer là-bas, la toute première.*

Nadine lui demandait qui elle était. Ils se trouvaient dans une sorte de lieu perdu où le soleil semblait immobile, une heure avant la tombée de la nuit, un endroit où l'ombre de la balançoire que Joe avait poussée continuerait à tout jamais de glisser sur l'herbe de la clairière. Larry aurait voulu y rester toujours, lui et sa famille. C'était un endroit où on se sentait bien. L'homme sans visage ne l'y trouverait jamais, ni Joe, ni Nadine.

*On m'appelle Mère Abigaël. Je suis la plus vieille femme de l'est du Nebraska, je crois bien, et je fais encore moi-même mes crêpes. Revenez me voir bien vite. Il faut partir avant qu'il entende parler de nous.*

Un nuage passait devant le soleil. La balançoire ne bougeait presque plus. Joe s'arrêtait de jouer en faisant claquer les cordes de la guitare et Larry sentait les poils de sa nuque se hérisser. La vieille femme ne paraissait pas s'en apercevoir.

*Avant qu'il entende parler de nous ?* demandait Nadine, et Larry aurait voulu pouvoir parler, lui crier de ravaler sa question avant qu'elle ne puisse s'échapper, lui faire du mal.

*L'homme noir. Le serviteur du démon. Il est derrière les montagnes Rocheuses, grâce à Dieu. Mais elles ne vont pas l'arrêter. C'est pourquoi nous devons nous serrer les coudes. Au Colorado. Dieu est venu me visiter en songe et m'a montré où. Mais il faut faire vite, aussi vite que nous pouvons. Revenez me voir. D'autres viendront aussi.*

*Non,* disait Nadine d'une voix glacée, craintive. *Nous allons dans le Vermont, c'est tout. Seulement dans le Vermont – un tout petit voyage.*

*Votre voyage sera plus long que le nôtre si vous ne combattez pas sa puissance*, répondait la vieille femme dans le rêve de Larry. Elle regardait Nadine avec une profonde tristesse. *Et toi, ma fille, c'est un brave homme que tu as là avec toi. Il veut devenir quelqu'un. Pourquoi ne pas te coller à lui au lieu de l'utiliser ?*

*Non ! Nous allons dans le Vermont, dans le VERMONT !*

La vieille femme regardait Nadine, remplie de pitié. *Tu iras tout droit en enfer si tu ne fais pas attention, fille d'Ève. Et quand tu vas te trouver là-bas, tu vas voir que l'enfer est bien froid.*

Et le rêve se perdit dans quelque profonde fissure obscure. Mais quelque chose dans cette obscurité épiait Larry. Quelque chose de froid, d'impitoyable, quelque chose dont il verrait bientôt les dents acérées.

Mais, avant qu'il ne puisse les voir, il était réveillé. Le soleil s'était

levé depuis une demi-heure et le monde était enveloppé dans un épais brouillard blanc qui se dissiperait lorsque le soleil serait un peu plus haut dans le ciel. Le garage Honda émergeait de ce brouillard comme la proue d'un étrange navire de béton.

Quelqu'un était couché à côté de lui, et Larry vit que ce n'était pas Nadine, venue le rejoindre pendant la nuit, mais Joe. L'enfant était allongé à côté de lui le pouce enfoncé dans la bouche, frissonnant dans son sommeil, comme si le cauchemar de Larry s'était emparé de lui. Et Larry se demanda si le rêve de Joe était si différent du sien… Il se recoucha, les yeux perdus dans le brouillard blanc, attendant que les autres se réveillent une heure plus tard.

Ils prirent leur petit déjeuner et firent leurs bagages. Le brouillard s'était suffisamment dissipé pour qu'ils puissent reprendre leur route. Comme Nadine l'avait dit, Joe ne fit pas d'histoires pour monter derrière Larry ; en fait, il s'installa sur la moto de Larry sans même qu'on le lui demande.

– Doucement, disait Larry pour la quatrième fois. Nous ne sommes pas pressés. Pas la peine d'avoir un accident.

– D'accord, répondit Nadine. J'ai l'impression de partir à la recherche d'un trésor !

Elle lui sourit, mais Larry fut incapable de lui répondre. Rita Blakemoor lui avait dit quelque chose de très semblable lorsqu'ils avaient quitté New York. Deux jours avant sa mort.

Ils s'arrêtèrent pour déjeuner à Epsom. Au menu, jambon en boîte et jus d'orange. Ils s'étaient installés sous l'arbre où Larry s'était endormi, quand Joe s'était approché avec son couteau. Larry fut soulagé de constater que la route n'était pas aussi difficile qu'il l'aurait cru ; la plupart du temps, ils avançaient bon train. Dans les villages, il suffisait de longer le trottoir à basse vitesse. Nadine faisait bien attention à ralentir dans les virages et, même en ligne droite, elle n'insista pas pour qu'ils dépassent cinquante kilomètres à l'heure. S'il continuait à faire beau, ils devraient arriver à Stovington le 19.

Ils s'arrêtèrent pour dîner à l'ouest de Concord. En consultant la carte, Nadine vit qu'ils pourraient gagner du temps en prenant directement au nord-ouest, par l'autoroute 89.

– Mais il risque d'y avoir beaucoup de voitures sur l'autoroute, dit Larry.

– On pourra sûrement les éviter et utiliser la voie d'urgence si

c'est nécessaire. Le pire qui puisse nous arriver, c'est de devoir faire demi-tour pour prendre une route secondaire.

Et c'est ce qu'ils firent pendant deux heures ce soir-là. Mais juste après Warner, l'autoroute était complètement obstruée en direction du nord. Une caravane s'était mise en travers de la route ; le conducteur et sa femme, morts depuis des semaines, gisaient comme des sacs de pommes de terre sur la banquette avant de leur Electra.

En s'y mettant tous les trois, ils réussirent à faire passer les motos par-dessus la barre d'attelage de la caravane. Mais ils étaient trop fatigués pour continuer. Cette nuit-là, Larry ne se demanda pas s'il devait aller rejoindre Nadine qui avait installé ses couvertures à trois mètres de lui (l'enfant était couché entre eux deux). Terrassé par la fatigue, il s'endormit aussitôt.

Dans l'après-midi du lendemain, ils tombèrent sur un autre barrage qu'ils ne purent contourner cette fois. Une semi-remorque s'était retournée et une demi-douzaine de voitures étaient venues s'entasser les unes sur les autres derrière elle. Heureusement, ils n'avaient dépassé la sortie d'Enfield que depuis trois kilomètres. Ils rebroussèrent donc chemin prirent la sortie puis, fatigués et un peu découragés s'arrêtèrent dans le parc municipal d'Enfield pour se reposer une vingtaine de minutes.

– Qu'est-ce que tu faisais avant, Nadine ? demanda Larry.

Il n'avait cessé de penser à l'expression qu'il avait vue dans ses yeux lorsque Joe s'était enfin mis à parler (le garçon avait depuis ajouté à son vocabulaire courant « Larry, Nadine, merci » et « Aller pipi »).

– Tu n'étais pas institutrice, par hasard ?

Elle le regarda, très surprise.

– Si, tu as deviné.

– Les petites classes ?

– Exactement. Douzième et onzième.

Ce qui expliquait pourquoi elle n'aurait jamais voulu abandonner Joe. Dans son esprit, ce garçon avait l'âge mental d'un enfant de sept ans.

– Comment as-tu deviné ?

– J'ai connu une orthophoniste il y a longtemps à Long Island. Ça peut sembler bizarre, mais c'est vrai. Elle s'occupait d'enfants qui avaient des difficultés à parler, becs-de-lièvre, malformations du

palais, les sourds aussi. Elle m'avait expliqué qu'il s'agissait en fait de montrer aux enfants un autre moyen de prononcer les sons comme il faut. Leur montrer, prononcer le mot. Leur montrer, prononcer le mot. Encore et encore, jusqu'à ce que le déclic se fasse. Et, quand elle parlait de ce déclic, elle avait cette expression que tu as eue lorsque Joe a dit : « Pas problème. »

– Ah bon ? J'aimais beaucoup m'occuper des petits. Certains étaient bien esquintés, mais rien n'est définitivement perdu à cet âge. Les petits sont les seuls qui valent la peine.

– Un peu romantique, tu ne trouves pas ?

Elle haussa les épaules.

– Les enfants sont tous bons. Et, quand on s'occupe d'eux, il faut bien être romantique. Ce n'est pas si terrible après tout. Ton amie aimait son travail ?

– Oui, beaucoup. Tu étais mariée ? Avant ?

Et il était là de nouveau, ce petit mot omniprésent : *avant*. Deux syllabes seulement, mais deux syllabes qui voulaient tout dire maintenant.

– Mariée ? Non. Je ne me suis jamais mariée répondit-elle d'une voix nerveuse. Je suis le type même de l'institutrice, vieille fille, plus jeune que j'en ai l'air, mais plus vieille que je ne voudrais. Trente-sept ans.

Les yeux de Larry s'étaient involontairement posés sur les cheveux de Nadine. Elle hocha la tête, comme s'il avait parlé à haute voix.

– Je sais. J'ai déjà des cheveux blancs. Ma grand-mère avait les cheveux complètement blancs à quarante ans. Je pense en avoir pour encore cinq ans à peu près.

– Où enseignais-tu ?

– Dans une école privée, à Pittsfield. Des marmots de bonne famille. Lierre sur les murs, terrain de jeu superbe. La récession ? Connais pas. Les autres ? Connais pas. Les voitures n'étaient pas mal non plus : deux Thunderbird, trois Mercedes, deux Lincoln, une Chrysler Imperial.

– Tu devais être très bonne dans ton travail.

– Je pense que oui. Mais ça n'a plus d'importance.

Il lui passa un bras autour des épaules. Elle sursauta et il la sentit se raidir. Son épaule était chaude.

– Ne fais pas ça.

– Tu ne veux pas ?

– Non.

Il retira son bras, étonné. Elle avait envie de lui, c'était ça. Il sentait son désir, discret mais parfaitement perceptible. Elle était très rouge maintenant et regardait fixement ses mains qui s'agitaient sur ses genoux, comme deux araignées blessées. Elle avait les yeux brillants, comme si elle était au bord des larmes.

– Nadine…

(chérie, c'est toi ?)

Elle leva les yeux et il vit qu'elle s'était reprise. Elle allait parler quand Joe s'approcha d'eux, l'étui de la guitare à la main. Ils le regardèrent d'un air coupable, comme s'il les avait surpris dans une position passablement plus embarrassante.

– Dame ! dit Joe d'un ton détaché.

– Quoi ? demanda Larry qui n'avait pas compris.

– Dame ! répéta Joe en montrant quelque chose derrière lui.

Larry et Nadine se regardaient.

Tout à coup, ils entendirent une quatrième voix, aiguë, tremblante d'émotion.

– Dieu soit loué ! criait la voix. Oh, Dieu soit loué !

Ils se levèrent et virent une femme qui s'approchait d'eux en courant.

– Comme je suis contente de vous voir ! Comme je suis contente de vous voir ! Dieu soit loué !

Elle vacilla sur ses jambes, prise d'un étourdissement, et elle serait peut-être tombée si Larry ne l'avait pas rattrapée par le bras. Elle devait avoir dans les vingt-cinq ans. Elle était habillée d'un bluejeans et d'un chemisier de coton blanc. Son visage était pâle, ses yeux fixes. Elle regardait Larry comme si elle essayait de se convaincre que ce n'était pas une hallucination qu'elle avait devant elle, mais trois personnes, trois êtres vivants.

– Je m'appelle Larry Underwood. Voici Nadine Cross. Le garçon s'appelle Joe. Nous sommes très contents de vous voir.

La femme continua à le regarder sans dire un mot, puis s'avança lentement vers Nadine.

– Je suis si heureuse… si heureuse, dit-elle en bégayant un peu. Oh, mon Dieu, je ne rêve pas ?

– Non, répondit Nadine.

La femme prit Nadine dans ses bras et éclata en sanglots. Joe était debout dans la rue, à côté d'un camion, l'étui de la guitare dans une main, le pouce dans la bouche. Puis il s'avança vers Larry et le regarda dans les yeux. Larry lui prit la main. Et ils restèrent tous les deux à contempler les deux femmes. C'est ainsi qu'ils firent la connaissance de Lucy Swann.

Dès qu'elle sut où ils allaient, qu'ils pensaient retrouver au moins deux autres personnes, peut-être plus elle voulut absolument partir avec eux. Larry lui dénicha un petit sac à dos et Nadine l'accompagna chez elle, à la sortie de la ville, pour l'aider à faire ses bagages… quelques vêtements de rechange, des sous-vêtements, – une paire de chaussures, un imper. Et des photos de son mari et de sa fille.

Ils passèrent la nuit à Quechee, dans le Vermont. Lucy Swann leur raconta son histoire, courte et simple, pas tellement différente de celles qu'ils allaient entendre plus tard. Une histoire poignante et tragique, qui l'avait poussée au bord de la folie.

Son mari était tombé malade le 25 juin et sa fille le lendemain. Elle s'était occupée d'eux de son mieux, persuadée que son tour ne tarderait pas à venir. Le 27, quand son mari était tombé dans le coma, Enfield était pratiquement coupé du monde. Les émissions de télévision étaient devenues sporadiques et très bizarres. Les gens mouraient comme des mouches. La semaine précédente, il y avait eu des mouvements de troupes tout à fait extraordinaires sur l'autoroute, mais personne ne s'était occupé du petit village d'Enfield. Le 28 juin au matin, son mari était mort. Sa fille semblait aller un peu mieux le 29 mais le soir son état s'était aggravé. Elle était morte vers onze heures. Le 3 juillet, tous les habitants d'Enfield étaient morts, sauf elle et un vieil homme du nom de Bill Dadds. Bill avait été malade, mais on aurait dit qu'il s'en était tiré tout seul. Puis, le matin du 4, elle l'avait trouvé mort sur la grand-rue, affreusement gonflé, tout noir, comme les autres.

– Alors, j'ai enterré ma famille, et puis Bill, dit-elle en s'asseyant devant le feu qui crépitait. Il m'a fallu toute la journée, mais ils reposent en paix. Ensuite j'ai pensé m'en aller à Concord, où mon père et ma mère habitent. Mais… finalement je suis restée ici. Est-ce que j'ai eu tort ? Est-ce que vous croyez qu'ils pourraient être vivants ?

– Non, répondit Larry. L'immunité n'est certainement pas héréditaire, en tout cas pas directement. Ma mère…

Il s'arrêta et regarda les flammes.

– Wess et moi, nous avons dû nous marier, dit Lucy. Je venais de terminer mes études. C'était l'été en 1984. Mon père et ma mère ne voulaient pas que je me marie avec lui. Ils voulaient que je parte pour avoir mon bébé, et puis que je l'abandonne. Mais je n'ai pas voulu. Ma mère disait que tout ça finirait par un divorce. Mon père disait que Wess était un minable et qu'il ne ferait jamais rien de bon. Alors, je lui ai dit : « Peut-être, mais on verra. » Je voulais tenter ma chance. Vous comprenez ?

– Oui répondit Nadine.

Assise à côté de Lucy, elle la regardait avec une immense compassion.

– Nous avions une jolie petite maison, et je n'aurais jamais pensé que tout finirait comme ça, dit Lucy en étouffant un sanglot. Nous étions bien tous les trois. En fait, c'est Marcy qui a fait du bien à Wess, plus que moi. Il ne pensait qu'au bébé. Il croyait…

– Il ne faut plus y penser, dit Nadine. Tout ça, c'était avant.

Ce mot encore, pensa Larry. Ce petit mot de deux syllabes.

– Oui. C'est fini maintenant. Et je pense que j'aurais pu m'en tirer. Je m'en tirais en tout cas, jusqu'à ce que je commence à avoir ces cauchemars.

Larry releva brusquement la tête.

– Des cauchemars ?

Nadine regardait Joe. Un moment plus tôt, le garçon somnolait devant le feu. Mais, maintenant, il regardait Lucy avec des yeux brillants.

– Oui, des cauchemars, reprit Lucy. Pas toujours les mêmes. La plupart du temps, un homme qui me poursuit, et je ne parviens jamais à voir exactement à quoi il ressemble, parce qu'il est emmitouflé dans… comment appelle-t-on ça… dans une cape, dans un grand manteau. Et il reste toujours dans l'ombre, ajouta-t-elle en frissonnant. J'ai tellement peur de m'endormir maintenant. Mais peut-être que…

– Homme noir ! cria tout à coup Joe, d'une voix tellement stridente que les autres sursautèrent. Homme noir ! Rêve pas bon ! Rêve mauvais ! Après moi ! Après moi ! Fais peur !

Il avait bondi sur ses pieds et tendait les bras devant lui, les doigts recourbés comme des griffes. Puis il se colla contre Nadine, regardant avec méfiance dans la nuit, autour de lui.

Il y eut un instant de silence.

– C'est complètement dingue, dit Larry.

Ils le regardaient tous. Subitement, l'obscurité parut s'épaissir. Lucy avait l'air effrayée.

Larry fit un effort pour continuer.

– Lucy, est-ce que vous rêvez à… un endroit, dans le Nebraska ?

– J'ai rêvé une fois à une vieille Noire, mais mon rêve n'a pas duré très longtemps. Elle disait quelque chose comme « Revenez me voir », je crois. Et puis je me suis retrouvée à Enfield et ce… ce type épouvantable me poursuivait. Ensuite, je me suis réveillée.

Larry la regarda si longtemps qu'elle rougit et baissa les yeux. Puis il se tourna vers Joe.

– Joe, est-ce que tu rêves à… du maïs ? À une vieille dame ? Une guitare ?

Blotti contre Nadine, Joe le regardait sans répondre.

– Laisse-le tranquille. Tu vas lui faire peur, dit Nadine, mais c'était elle qui avait l'air d'avoir peur.

– Une maison, Joe ? Une petite maison avec une véranda ?

Il crut voir un éclair dans les yeux de Joe.

– Arrête, Larry ! lança Nadine.

– Une balançoire ? Une balançoire avec un vieux pneu ?

Joe s'échappa des bras de Nadine. Il sortit son pouce de sa bouche. Nadine voulut le retenir, mais Joe lui échappa.

– La balançoire ! criait Joe. La balançoire ! La balançoire ! Elle ! Vous ! Beaucoup de monde !

– Beaucoup ? demanda Larry, mais Joe ne l'écoutait plus.

Lucy Swann était stupéfaite.

– La balançoire, dit-elle. Je m'en souviens, moi aussi. Est-ce que nous faisons tous le même rêve ? demanda-t-elle en regardant Larry. Quelqu'un joue avec nous ?

– Je ne sais pas. Est-ce que tu rêves, toi aussi ? demanda Larry en regardant Nadine.

– Je ne rêve pas, répondit-elle sèchement en détournant les yeux.

*Tu mens. Mais pourquoi ?*

– Nadine, si tu…

– Je t'ai dit que *je ne rêve pas !* hurla Nadine presque hystérique. Tu ne peux pas me laisser tranquille ? Tu ne peux pas me ficher la paix ?

Elle se leva et s'éloigna précipitamment.

Lucy hésita un moment, puis se leva elle aussi.

– Je vais aller la chercher.

– Oui, c'est une bonne idée. Joe, tu restes avec moi, d'accord ?

– D'accord, répondit Joe en ouvrant l'étui de la guitare.

Dix minutes plus tard, Nadine était de retour avec Lucy. Larry vit qu'elles avaient toutes les deux pleuré.

– Je suis désolée, dit Nadine à Larry. Je suis encore très nerveuse. Il ne faut pas m'en vouloir.

– Ne t'en fais pas.

Ils parlèrent d'autre chose. Puis ils s'assirent et écoutèrent Joe dans son répertoire. Il faisait d'immenses progrès et des fragments de paroles commençaient à sortir, entre deux grognements.

Finalement, ils s'endormirent, Larry d'un côté Nadine de l'autre, Joe et Lucy entre les deux.

Larry rêva d'abord de l'homme noir sur son promontoire, puis de la vieille femme sous sa véranda. Mais, cette fois-ci, il eut la certitude que l'homme noir venait, qu'il traversait le maïs, qu'il fauchait les hautes tiges sur son passage, une horrible grimace comme soudée sur le visage, et il se rapprochait, de plus en plus près.

Larry se réveilla en pleine nuit, hors d'haleine, une horrible angoisse au creux de la poitrine. Les autres dormaient à poings fermés. Cette fois, il savait. Dans son rêve, l'homme noir n'arrivait pas les mains vides. Dans ses bras, comme une offrande tandis qu'il traversait le maïs il tenait le cadavre en décomposition de Rita Blakemoor, raide, gonflé, dévoré par les marmottes et les belettes. Accusation muette qu'il allait jeter à ses pieds, pour proclamer sa culpabilité devant les autres, pour leur dire qu'il n'était qu'un sale type, perdant, un profiteur.

Il se rendormit finalement et, jusqu'à ce qu'il se réveille le lendemain matin, à sept heures, engourdi, transi de froid, affamé, tenaillé par une forte envie d'uriner, il dormit d'un sommeil sans rêves.

– Mon Dieu, dit Nadine d'une voix blanche.

Larry la regarda et vit en elle une déception trop profonde pour lui arracher des larmes. Son visage était pâle, ses yeux comme à moitié cachés derrière une sorte de voile. Il était sept heures et quart,

le 19 juillet, et leurs ombres commençaient à s'allonger derrière eux. Ils avaient roulé toute la journée en ne faisant que de courtes haltes de cinq minutes, sauf pour le déjeuner qu'ils avaient pris à Randolph, en une demi-heure. Personne ne s'était plaint. Mais, après six heures de moto, Larry avait mal partout, comme si des aiguilles le transperçaient de part en part.

Ils étaient alignés maintenant devant une grille de fer forgé. Plus bas, derrière eux, s'étendait la petite ville de Stovington, pas tellement différente de celle qu'avait connue Stu Redman. Derrière la grille et la pelouse, autrefois parfaitement tenue, mais maintenant un peu hirsute, jonchée de brindilles et de feuilles emportées par le vent des orages, se trouvaient les bâtiments du centre, deux étages en surface, beaucoup d'autres en sous-sol, pensa Larry.

L'endroit était désert, silencieux, vide. Au centre de la pelouse se dressait un panneau :

CENTRE FÉDÉRAL DE RECHERCHES ÉPIDÉMIOLO*GIQUES*

LES VISITEURS DOIVENT SE PRÉSENTER À L'ENTRÉE *PRINCIPALE*

À côté, une deuxième pancarte, et c'était celle-là qu'ils lisaient.

ROUTE 7 VERS RUTHLAND

ROUTE 4 VERS CASTLETON

ROUTE 29 VERS A-87

A-87 SUD VERS A-90

A-90 OUEST

**PAS DE SURVIVANTS**

**ICI**

PASSIONS VERS L'OUEST

**NEBRASKA**

**SUIVEZ NOTRE ROUTE**

**LAISSERONS**

**INDICATIONS**

**HAROLD EMERY**

**LAUDER**

**FRANCES GOLDSMITH**

**STUART REDMAN**

**GLENDON PEQUOD**

**BATEMAN**

8 JUILLET 1990

-Mon vieux Harold, murmura Larry, j'ai drôlement envie de te serrer la main et de te payer une bière… ou une barre de chocolat Payday.

– Larry ! cria Lucy.

Nadine s'était évanouie.

# 45

À onze heures

moins vingt, le matin du 20 juillet, elle sortit en trottinant sur sa véranda avec sa tasse de café et sa tartine de pain grillé, comme elle le faisait chaque fois que le thermomètre Coca-Cola posé sur l'appui de la fenêtre marquait plus de dix degrés. C'était un bel été, le plus bel été dont mère Abigaël pouvait se souvenir depuis 1955, l'année où sa mère était morte au bel âge de quatre-vingt-treize ans. Dommage qu'il n'y ait personne avec elle pour en profiter, pensa-t-elle en s'asseyant avec précaution dans son fauteuil à bascule. Mais les autres auraient-ils vraiment apprécié une si belle journée ?

Certains, sans doute ; les amoureux et les vieillards dont les os se souviennent si bien de la morsure mortelle de l'hiver. Mais la plupart des jeunes et des vieux avaient disparu. Et la plupart des autres aussi. Dieu avait durement châtié la race humaine.

D'autres auraient sûrement contesté ce terrible jugement, mais pas mère Abigaël. Il l'avait fait une fois par l'eau, et Il le ferait un jour par le feu. Elle n'avait pas à juger des actes de Dieu, bien qu'elle eût préféré qu'Il ne place pas la coupe devant ses lèvres. Mais quand il s'agissait du jugement elle se contentait de la réponse que Dieu avait donnée à Moïse devant le buisson ardent quand Moïse avait cru bon de lui poser la question. Qui êtes-*vous ?* demande Moïse, et Dieu lui répond tout tranquillement du buisson : Je *suis* qui *JE*

SUIS. Autrement dit, Moïse, arrête de tourner autour de ce buisson et remue un peu ton vieux derrière.

Elle poussa un petit rire chevrotant, pencha la tête et trempa sa tartine dans son café pour bien la ramollir. Il y avait seize ans qu'elle avait dit adieu à sa dernière dent. Elle était sortie sans une dent du sein de sa mère et c'est sans une dent qu'elle irait dans sa tombe. Molly, son arrière-petite-fille, et son mari lui avaient donné un dentier à la fête des mères, un an plus tard, l'année de ses quatre-vingt-treize ans. Mais il lui faisait mal aux gencives et elle ne le mettait plus que

lorsqu'elle savait que Molly et Jim allaient venir la voir. Elle le sortait alors de sa boîte, dans le tiroir de la commode, le rinçait soigneusement et le mettait dans sa bouche. Et si elle avait le temps, avant que Molly et Jim n'arrivent, elle se faisait des grimaces dans le miroir constellé de chiures de mouches de la cuisine, grognait en montrant toutes ses grosses fausses dents blanches, éclatait de rire en se voyant. Elle avait l'impression de ressembler à un gros alligator tout noir.

Elle était vieille, elle n'avait plus beaucoup de force, mais elle avait conservé toute sa tête. Abigaël Freemantle, c'était son nom, était née en 1882. L'acte de naissance était là pour le prouver. Ah oui, elle en avait vu des choses depuis qu'elle était sur terre, mais rien de pareil à ce qui s'était passé depuis un mois à peu près. Non, elle n'avait jamais vu rien de pareil. Et son heure était venue maintenant, l'heure de faire quelque chose. L'idée ne lui plaisait pas du tout. Elle était vieille. Elle voulait se reposer, jouir du passage des saisons jusqu'à ce que Dieu se fatigue de la voir trottiner toute la sainte journée et décide de la rappeler dans sa maison de gloire. Mais à quoi bon discuter avec Dieu ? Il vous répondait simplement *Je suis qui JE SUIS*, point final. Quand Son propre Fils l'avait supplié d'écarter cette coupe de Ses lèvres Dieu n'avait même pas répondu… alors elle… une pécheresse comme les autres, voilà ce qu'elle était, et la nuit, quand le vent se levait et soufflait à travers le maïs, elle avait peur de penser que Dieu avait regardé ce petit bébé qui sortait d'entre les cuisses de sa mère au début de 1882 et qu'Il S'était dit : *Je vais la laisser là un bon petit bout de temps. Elle a du travail à faire en 1990, un joli petit tas de feuilles de calendrier que ça va faire.*

Son temps ici, à Hemingford Home, touchait à sa fin et sa dernière saison de travail l'attendait à l'ouest, près des montagnes Rocheuses. Il avait dit à Moïse de gravir la montagne et à Noé de construire son arche ; Il avait envoyé Son propre Fils se faire crucifier sur l'Arbre de douleur. Alors qu'est-ce que ça pouvait bien Lui faire si Abby Freemantle avait affreusement peur de l'homme sans visage, de celui qui hantait ses rêves ?

Elle ne l'avait jamais vu ; mais elle n'avait pas besoin de le voir. C'était une ombre qui traversait le maïs à l'heure de midi, une poche d'air froid, un corbeau perché sur le fil du téléphone. Sa voix l'appelait dans tous les sons qui l'avaient toujours terrifiée – tout bas, c'était le tic d'une vrillette (la petite bestiole qu'on appelait aussi l'horloge de la mort) sous l'escalier, qui lui disait qu'un être cher allait bientôt mourir ; très fort, c'était le tonnerre dans l'après-midi le tonnerre venu de l'ouest qui grondait parmi les nuages comme une marmite infernale. Parfois, il n'y avait pas de bruit du tout, seulement le vent de nuit qui

froissait les feuilles de maïs, mais elle savait qu'il était là, et c'était ça le pire, car alors l'homme sans visage lui paraissait à peine moins fort que Dieu Lui-même ; et elle avait l'impression qu'elle aurait pu toucher l'ange noir qui avait survolé silencieusement l'Égypte, tuant les premiers-nés de chaque maison dont la porte n'avait pas été marquée de sang. C'était surtout cela qui lui faisait peur. Elle redevenait toute petite dans sa terreur et savait que, si d'autres le connaissaient et avaient peur de lui, elle seule connaissait la véritable mesure de son terrible pouvoir.

– Belle journée, dit-elle en enfournant ce qui restait de sa tartine.

Puis elle se balança dans son fauteuil en sirotant son café. Aucune partie de son corps ne lui faisait particulièrement mal et elle fit une brève prière pour remercier Dieu de ce qu'il lui avait donné. Dieu est grand, Dieu est bon ; même un petit enfant pouvait apprendre ces mots qui renfermaient la totalité du monde, tout ce que le monde avait de bon et de mauvais.

– Dieu est grand, dit mère Abigaël, Dieu est bon. Merci pour le soleil. Pour le café. Pour m'avoir permis d'aller à la selle hier soir, Vous aviez raison, une poignée de dattes, et le tour était joué, mais mon Dieu, comme je n'aime pas les dattes ! Est-ce que je vous aime ? Dieu est grand…

Elle avait presque terminé son café. Elle posa la tasse et continua à se balancer, le visage tourné vers le ciel comme un étrange rocher vivant, sillonné de veines de charbon. Elle s'assoupit, puis s'endormit. Son cœur, dont les parois étaient maintenant presque aussi fines que du papier de soie, battait sans se presser, comme il le faisait chaque minute depuis 39 630 jours. Comme un bébé dans son berceau, vous auriez dû poser la main sur sa poitrine pour être sûr qu'elle respirait vraiment.

Mais son sourire n'avait pas quitté ses lèvres.

avaient bien changé depuis le temps où elle était petite fille. Les Freemantle, des esclaves affranchis, s'étaient installés au Nebraska, et l'arrière-petite-fille d'Abigaël, Molly, ricanait cyniquement quand elle disait que l'argent avec lequel le père d'Abby avait acheté la maison – l'argent que lui avait donné Sam Freemantle, de Lewis, en Caroline du Sud, pour les huit années que son père et ses frères étaient restés à travailler pour lui après la guerre de Sécession, était « l'argent du remords ». Abigaël retenait sa langue – Molly, Jim et les autres étaient jeunes, ils ne comprenaient rien à rien, sauf le bien tout blanc et le mal tout noir – mais en elle-même, elle avait roulé de grands yeux et s'était dit : *l'argent du remords ? Eh bien, est-ce qu'il y a de l'argent plus propre que l'argent du remords ?*

Ainsi, les Freemantle s'étaient installés à Hemingford Home et Abby, la dernière, était née ici même. Son père avait joué un bon tour aux Blancs qui ne voulaient pas acheter aux Nègres, aux Blancs qui ne voulaient pas leur vendre non plus ; il avait acheté de la terre, un petit bout par-ci, un petit bout par-là, pour ne pas inquiéter ceux qui avaient peur de ces « cochons de Nègres venus de là-bas » ; il avait été le premier, dans tout le comté de Polk, à pratiquer la rotation des cultures, le premier à utiliser les engrais chimiques ; et, en mars 1902, Gary Sites était venu à la maison annoncer à John Freemantle qu'il avait été élu membre de l'Association des agriculteurs. Premier Noir élu dans tout l'État du Nebraska. Une bien belle année.

Tout le monde avait sans doute une de ces années-là dans sa vie, « une bien belle année ». Pour tout le monde, pendant quelques saisons, tout semble aller tout seul, à merveille. Et ce n'est que plus tard qu'on se demande pourquoi. Comme quand vous mettez dix choses différentes dans le garde-manger, dix choses qui sentent très bon, et chacune prend un peu le goût de l'autre ; les champignons ont un goût de jambon, et le jambon un goût de champignons ; la venaison prend un léger goût de perdrix et la perdrix sent un tout petit peu le concombre. Plus tard dans la vie, vous souhaitiez que toutes ces bonnes choses qui vous arrivèrent toutes ensemble cette année-là se soient étalées un peu mieux dans le temps, que vous puissiez peut-être prendre une de ces bonnes choses et comme la transplanter en plein milieu de cette si mauvaise période de trois ans qui ne vous a plus laissé que de mauvais souvenirs, ou même pas de souvenirs du tout, mais vous saviez alors que les choses s'étaient déroulées comme elles devaient le faire dans le monde que Dieu avait créé, dans le monde à

moitié défait par Adam et Ève – la lessive mise à sécher, le plancher encaustiqué, les bébés lavés et langés, les chaussettes reprisées ; trois années sans rien qui vienne rompre le flot gris du temps, à part Pâques, la fête des Morts et Noël. Mais les voies de Dieu étaient insondables et, pour Abby Freemantle comme pour son père, 1902 avait été une bien bonne année.

Abby pensait qu'elle était seule de sa famille – à part son père, bien entendu – qui avait compris quelle grande chose, quelle chose extraordinaire c'était d'avoir été invité à faire partie de l'Association des agriculteurs. Premier Noir à faire partie de l'Association des agriculteurs au Nebraska, et peut-être le premier aux États-Unis. Son père ne s'était pas fait d'illusions sur le prix que lui et sa famille devraient payer pour cet honneur, les plaisanteries grossières les insinuations racistes – surtout celles de Ben Conveigh – de ceux qui étaient contre. Mais il avait compris aussi que Gary Sites lui donnait plus qu'une chance de survie : Gary lui donnait la chance de prospérer comme les autres.

Membre de l'association, il n'aurait plus de mal à se procurer de belles semences. Il n'aurait plus à transporter sa récolte jusqu'à Omaha pour trouver un acheteur. Peut-être serait-ce aussi la fin de cette histoire de canal d'irrigation, de cette dispute avec Ben Conveigh qui ne pouvait pas blairer les Nègres comme John Freemantle, pas plus qu'il ne supportait les Blancs qui aimaient les Nègres, comme Gary Sites. Peut-être même que le percepteur cesserait enfin de le prendre à la gorge. Si bien que John Freemantle avait accepté l'invitation et le résultat du vote lui avait été favorable (par une confortable majorité) ; oui, il y avait eu de méchantes blagues, de vilaines histoires, par exemple celle du rat qui s'était fait piéger dans le grenier de l'Association des agriculteurs, ou l'histoire de ce petit bébé noir qui était allé au ciel, qui avait reçu ses petites ailes noires, des ailes de chauve-souris, et Ben Conveigh qui racontait à tout le monde que la seule raison de l'élection de John Freemantle, c'était que le temps de la foire approchait et qu'on avait besoin d'un Nègre pour faire l'orang-outan. John Freemantle faisait semblant de ne pas entendre ces choses et, rendu chez lui, il citait la Bible – « Heureux les humbles de cœur » et « Tu récolteras ce que tu as semé ». Et sa citation favorite, prononcée non pas dans l'humilité du cœur mais dans la folle espérance de celui qui attend « Les petits hériteront de la terre. »

Peu à peu, il avait su apaiser ses voisins. Pas tous, pas les féroces comme Ben Conveigh et son demi-frère George, pas les Arnold et les Deacon, mais tous les autres. En 1903, ils avaient dîné avec Gary Sites et sa famille, dans la salle à manger, exactement comme un Blanc.

En 1902, Abigaël avait joué de la guitare à l'Association, pour le

concours des Blancs, à la fin de l'année. Sa mère ne voulait pas du tout, c'était une des rares fois où elle s'était opposée à son mari devant les enfants (mais les garçons étaient déjà bien grands, et John avait les cheveux plus sel que poivre).

– Je sais bien comment ça s'est passé, avait dit sa mère en pleurant. Toi et Sites, et puis Frank Fenner, vous avez tout arrangé entre vous. Eux je comprends, John Freemantle, mais toi, qu'est-ce qui t'est passé par la tête ? Ce sont des *Blancs !* Tu sors avec eux dans la cour, et tu parles de ton maïs ! Tu peux même aller en ville et prendre un coup avec eux, si Nate Jackson te laisse entrer dans son saloon. Parfait ! Je sais bien ce qu'on t'a fait subir ces dernières années – je sais parfaitement. Je sais que tu continuais à sourire, quand ton cœur devait brûler comme un feu de broussailles. Mais cette fois c'est *différent !*

C'est *ta fille !* Qu'est-ce que tu vas dire si elle monte sur l'estrade avec sa jolie robe blanche, et qu'ils se mettent à rire d'elle ? Qu'est-ce que tu vas faire s'ils lui lancent des tomates pourries, comme quand Brick Sullivan a voulu chanter avec les Nègres ? Qu'est-ce que tu vas dire si elle vient te voir avec sa robe pleine de tomates écrabouillées, et qu'elle te demande : « Pourquoi, papa ? Pourquoi est-ce qu'ils ont fait ça, pourquoi est-ce que tu les as laissés faire ? »

– Eh bien, Rebecca, avait répondu John, je crois que le mieux, c'est qu'elle et David prennent la décision.

David était devenu son premier mari quand, en 1902, Abigaël Freemantle était devenue Abigaël Trotts. David Trotts était un Noir qui travaillait comme valet de ferme du côté de Valparaiso une trotte de près de cinquante kilomètres chaque fois qu'il venait lui faire sa cour. John Freemantle avait dit un jour à Rebecca que ce bon vieux David s'était bien fait prendre au piège et que pour trotter, David Trotts avait appris à trotter. Beaucoup s'étaient moqués de son premier mari, tous ceux qui disaient : « Pas difficile de voir qui porte la culotte dans cette famille. »

Mais David n'était pas une lavette. C'était tout simplement un homme calme, réfléchi. Et lorsqu'il avait dit à John et Rebecca Freemantle : « Quand Abigaël croit qu'il faut faire quelque chose, eh bien moi, je pense qu'elle a raison », elle aurait voulu l'embrasser et c'est alors qu'elle avait dit à sa mère et à son père qu'elle allait devenir sa femme.

C'est ainsi que le 27 décembre 1902, enceinte de trois mois, elle était montée sur l'estrade de l'Association des agriculteurs dans le silence de mort qui avait suivi l'appel de son nom. Tout de suite avant,

Gretchen Tilyons avait dansé le french cancan montrant ses chevilles et son jupon aux hommes qui hurlaient, sifflaient, tapaient des pieds.

Debout dans l'épais silence, le visage et le cou tellement noirs dans sa robe blanche toute neuve, le cœur battant à tout rompre, elle se disait : *J'ai tout oublié, je ne me souviens plus d'un seul mot, j'ai promis à papa de ne pas pleurer, quoi qu'il arrive mais Ben Conveigh est là, et quand Ben Conveigh va crier NÉGRESSE, alors je vais sûrement pleurer, je n'aurais jamais dû venir ici, pourquoi, pourquoi ?*

Maman avait raison, j'aurais dû rester a ma place, maintenant je vais payer…

La salle était remplie de visages blancs qui la regardaient. Toutes les chaises étaient occupées. Il y avait même des gens debout au fond de la salle. Les lampes à pétrole crachotaient. Les rideaux de velours rouge étaient ouverts et retombaient en grosses vagues retenues par des cordons dorés.

Elle pensait : *Je suis Abigaël Freemantle Trotts, je joue bien de la guitare et je sais chanter ; pourtant, personne ne m'a jamais appris.*

Et elle se mit à chanter *The Old Rugged Cross* dans le silence étouffant, ses doigts courant sur les cordes de la guitare. Puis, un peu plus fort, *How I Love My Jesus* et plus fort encore, *Camp Meeting in Georgia*. Et les gens se balançaient maintenant, presque malgré eux. Certains souriaient, d'autres se tapaient les genoux en cadence.

Ensuite, un pot-pourri de chansons de la guerre de Sécession : *When Johnny Comes Marching Home, Marching Through Georgia, et Goober Peas* (encore plus de sourires pour le dernier morceau ; combien de ces hommes, vétérans de la Grande Armée de la République, avaient dévoré leur ration de fayots au bivouac). Puis elle avait terminé avec *Tenting Tonight on the Old Campground* et, comme le dernier accord s'évanouissait dans le silence, elle s'était dit : *Et maintenant, si vous voulez lancer vos tomates, allez-y, ne vous gênez pas. J'ai joué et j'ai chanté de mon mieux, j'ai bien joué, j'ai bien chanté.*

Le dernier accord s'éteignit dans le silence un silence si long qu'on aurait cru que tous ces spectateurs, assis sur leurs chaises, et les autres debout au fond, avaient été emportés au loin, si loin qu'ils ne pouvaient plus retrouver leur chemin. Et c'est alors que les applaudissements avaient crépité dans la salle, l'avaient emportée dans une longue vague chaude qui la fit rougir, elle qui ne savait plus quoi faire, les joues en feu, tremblant de tout son corps. Elle avait vu sa mère qui pleurait à chaudes larmes, son père et David, leurs immenses sourires.

Elle avait voulu descendre de la scène, mais on criait partout *bis ! bis !* Alors, elle avait joué *Digging My Potatœs*. Une chanson un peu osée, mais Abby s'était dit que, si Gretchen Tilyons pouvait montrer ses chevilles, rien ne l'empêchait de chanter une chanson un tout petit peu paillarde. Après tout, elle était mariée.

*Il est venu dans mon jardin*

*Tripoter mes p'tites patates Et maintenant qu'il est parti Dans mon ventre y a un melon tout p'tit*

couplets (certains bien pires) et elle les avait tous chantés. Le public rugissait de plaisir. Elle s'était dit ensuite que, si elle avait fait quelque chose de mal ce soir-là, c'était de chanter cette chanson, justement ce que les Blancs attendaient de la bouche d'une Négresse.

Encore une ovation tonitruante, encore des *bis ! bis !* Elle était remontée sur la scène et le public s'était tu aussitôt : « Merci beaucoup. J'espère que vous me pardonnerez si je vous chante une autre chanson. Je ne pensais pas la chanter ici. Mais c'est la plus belle chanson que je connaisse, elle parle du président Lincoln et de ce qu'il a fait pour ce pays, pour moi et les miens, avant que je sois née. »

La salle était très silencieuse maintenant. Ils écoutaient tous. Sa famille était là, près de l'allée gauche, comme une tache de confiture de mûres sur un mouchoir blanc. « Grâce à lui avait-elle continué d'une voix tranquille, ma famille a pu venir habiter ici à côté de tous nos bons voisins. »

Puis elle avait chanté l'hymne national, *The Star-Spangled Banner* et tout le monde s'était levé. Plusieurs avaient sorti leur mouchoir et quand elle avait eu fini ils l'avaient applaudie si fort qu'on aurait cru que la salle allait s'écrouler.

Le plus beau jour de sa vie.

Elle se

réveilla un peu après midi, cligna les yeux car le soleil était fort, vieille femme de cent huit ans. Mais elle s'était mal assise et son dos lui faisait très mal maintenant. Il allait lui faire mal toute la journée, elle le savait, elle le savait bien.

– Belle journée, dit-elle en se relevant lentement.

Puis elle descendit l'escalier de la véranda en se tenant bien à la rampe branlante, grimaçant à cause de son dos qui lui faisait si mal, des fourmis qui lui couraient dans les jambes. Sa circulation n'était plus aussi bonne qu'autrefois… mais n'était-ce pas normal ?

Bien des fois, elle s'était dit qu'elle ne devait pas s'endormir dans ce fauteuil à bascule, trop dur pour son dos. Mais chaque fois elle s'endormait, et le bon vieux temps défilait devant ses yeux, ah, quel plaisir, oui, quel plaisir, mieux que regarder une émission à la télé, mais ensuite, quand elle se réveillait, c'était l'enfer pour son dos. Elle avait beau se faire la leçon, rien n'y faisait, elle était comme un vieux chien qui refuse de se coucher ailleurs que devant la cheminée. Dès qu'elle s'asseyait au soleil, elle s'endormait, il n'y avait rien à y faire. C'était comme ça.

Elle s'arrêta au bas de l'escalier, pour que « ses jambes aient le temps de la rattraper » renifla un bon coup et cracha par terre. Quand elle se sentit à peu près comme d'habitude (à part son dos qui lui faisait si mal), elle se dirigea lentement vers le cabinet que son petit-fils Victor avait construit derrière la maison en 1931. Elle entra, ferma bien la porte, mit le crochet comme s'il y avait eu dehors toute une foule à l'attendre au lieu de quelques corneilles, et s'assit. Un moment plus tard, elle se mit à uriner et soupira de contentement. Encore une de ces choses de la vieillesse dont personne n'avait songé à lui parler (ou est-ce qu'elle avait oublié d'écouter ?) – on ne sait plus quand on a envie de faire pipi.

Comme si on ne sentait plus rien dans la vessie. Et, si on ne fait pas attention, on fait pipi dans sa culotte sans même s'en rendre compte. Elle n'aimait pas du tout se salir. Alors, elle venait s'asseoir au cabinet six ou sept fois par jour. Et la nuit, elle posait le pot de chambre à côté de son lit. Jim, le mari de Molly, lui avait dit un jour qu'elle était comme un chien qui ne peut pas passer devant une bouche d'incendie sans au moins lever la patte pour la saluer. Elle avait tellement ri qu'elle en avait eu les larmes aux yeux. Jim travaillait dans la

publicité, à Chicago, et il s'en tirait bien… *avant*, en tout cas. Il était sans doute mort, comme les autres. Et Molly aussi. Bénis soient-ils, ils étaient avec Jésus maintenant.

Depuis un an, elle ne voyait pratiquement plus que Molly et Jim. Les autres semblaient avoir oublié qu'elle était toujours vivante, mais c'était bien compréhensible. Elle avait fait son temps, et plus encore. Comme un dinosaure qui se promènerait encore à travers champs. Un dinosaure, sa place est au musée (ou au cimetière). Elle comprenait bien qu'ils n'aient pas envie de venir la voir, *elle*, mais ce qu'elle ne pouvait pas comprendre, c'est pourquoi ils n'avaient pas envie de revenir voir la *terre*. Il n'en restait plus beaucoup, c'est vrai ; quelques hectares à peine. Mais elle était toujours à eux, pourtant, *leur terre*. À

vrai dire, les Nègres ne semblaient plus s'intéresser beaucoup à la terre. On aurait même dit qu'elle leur faisait honte. Ils étaient partis faire leur petit bout de chemin à la ville, et la plupart, comme Jim, s'en tiraient vraiment bien… mais comme cela lui faisait mal de penser à tous ces Nègres qui ne voulaient plus voir la terre !

Molly et Jim avaient décidé de lui installer un cabinet à chasse d'eau dans la maison, deux ans plus tôt, et ils avaient été un peu blessés quand elle avait refusé. Elle avait essayé de leur expliquer, mais Molly n'avait rien compris. Elle répétait sans cesse : « Mère Abigaël, vous avez cent six ans. Qu'est-ce que vous pensez que ça me fait de savoir que vous allez sortir un jour pour faire pipi, un jour qu'il fera moins vingt-cinq ? Vous savez ce que le froid peut faire à votre cœur ? »

« Quand le Seigneur me

voudra, le Seigneur viendra me chercher » avait répondu Abigaël. Elle était en train de tricoter. Naturellement, ils avaient cru qu'elle ne les voyait pas et ils s'étaient regardés en roulant des yeux.

Il y avait des choses qu'on ne pouvait pas abandonner. Les jeunes ne comprenaient pas. En 1982 quand elle avait eu cent ans, Cathy et David lui avaient offert une télé. Cette fois, elle avait accepté. La télé était une merveilleuse machine pour passer le temps lorsque vous étiez toute seule. Mais quand Christopher et Susy étaient venus lui dire qu'ils voulaient installer le service d'eau, elle leur avait dit non, comme elle avait dit non à Molly et à Jim quand ils avaient gentiment offert un w.-c.

à chasse d'eau. Ils prétendaient que son puits n'était pas très profond, qu'il risquait d'être à sec s'il y avait un autre été comme celui de 1988,

l'été de la sécheresse. Ils avaient raison mais elle avait refusé malgré tout. Ils croyaient qu'elle avait perdu la boule, naturellement, qu'elle devenait sénile, couche après couche, comme un plancher noirci sous les couches de vernis, mais elle, elle savait bien qu'elle avait encore la tête sur les épaules, comme avant.

Elle se souleva péniblement, versa un peu de chaux dans le trou, sortit lentement dans la lumière. Le cabinet était très propre, mais ces endroits sont quand même toujours humides, même s'ils ne sentent pas mauvais.

C'était comme si la voix de Dieu lui avait murmuré à l'oreille quand Chris et Susy lui avaient proposé d'installer le service d'eau… la voix de Dieu quand Molly et Jim avaient voulu lui installer un trône de porcelaine, avec un petit levier sur le côté du réservoir.

Oui, Dieu parlait aux gens ! Est-ce qu'Il n'avait pas parlé de l'arche à Noé, est-ce qu'Il ne lui avait pas dit combien de coudées elle devait avoir, en longueur, en profondeur en largeur ? Si. Et elle pensait qu'Il lui avait parlé à elle aussi, pas du buisson ardent, pas de la colonne de feu, mais avec une petite voix tranquille qui disait : *Abby, tu vas avoir besoin de ta pompe à main. Profite de ton électricité tant que tu veux, Abby, mais veille à garder remplies tes lampes à pétrole, veille à moucher tes lampes. Et tiens ton garde-manger comme ta mère tenait le sien. Ne laisse pas tous ces jeunes gens te faire faire des choses que tu sais être contre Ma volonté, Abby. Ils sont de ta famille mais je suis ton Père.*

Elle s'arrêta au milieu de la cour, regarda la mer de maïs, coupée au loin par la route de terre qui filait au nord vers Duncan et Columbus. Cinq kilomètres plus loin, elle était goudronnée. Le maïs allait être beau cette année, quelle pitié qu'il n'y ait plus personne pour le manger, à part les corneilles. Quelle pitié de penser que les grosses moissonneuses rouges allaient rester dans les granges en septembre.

Quelle pitié de penser que, pour la première fois depuis cent huit ans, elle ne serait pas ici, à Hemingford Home, pour voir l'été céder la place à l'automne joyeux, païen. Elle allait aimer cet été plus que tous les autres, car c'était son dernier – elle le savait. Et ce n'est pas ici qu'on la mettrait en terre, mais plus loin à l'ouest, en pays étranger. C'était dur.

En traînant les pieds, elle s'approcha de la balançoire, poussa le pneu. C'était un vieux pneu de tracteur que son frère Lucas avait accroché là en 1922. Depuis, on avait changé bien des fois la corde, mais jamais le pneu. Par endroits, il était usé jusqu'à la corde. Et, à

l'intérieur, il était tout écrasé là où des générations de jeunes fesses s'étaient assises. Sous le pneu, d'innombrables jambes avaient fait un grand creux dans la terre, un creux que l'herbe avait depuis longtemps renoncé à vouloir combler, et sur la branche où était attachée la corde, l'écorce était usée jusqu'à l'os blanc de l'aubier. La corde craqua. Cette fois, elle parla à haute voix.

– Seigneur, mon Dieu, s'il te plaît, écarte cette coupe de mes lèvres si Tu le peux. Je suis vieille et j'ai peur. Et surtout, je voudrais rester là, chez moi. Je veux bien partir tout de suite si telle est Ta volonté. Il en sera fait selon Ta volonté, Seigneur, mais Abby est une pauvre vieille Négresse bien fatiguée. Que Ta volonté soit faite.

Le silence, sauf le craquement de la corde sur la branche, le croassement des corbeaux dans le maïs. Elle appuya son vieux front ridé contre la vieille écorce du pommier que son père avait planté il y avait si longtemps. Et elle versa des larmes amères.

Cette nuit-là,

elle rêva qu'elle remontait sur l'estrade de la salle des fêtes de l'Association des agriculteurs, la jeune et jolie Abigaël, enceinte de trois mois une grosse broche éthiopienne agrafée sur sa robe blanche, tenant sa guitare par le manche, elle qui montait, montait dans ce silence un tourbillon d'idées dans la tête, mais parmi toutes ces idées, une en particulier à laquelle elle s'accrochait : *Je suis Abigaël Freemantle Trotts, je joue bien de la guitare et je sais chanter ; pourtant, personne ne m'a jamais appris.*

Dans son rêve, elle se retournait lentement, faisait face à ces visages blancs levés vers elle comme des pleines lunes, faisait face à la grande salle des fêtes brillant de toutes ses lumières, baignée dans cette lueur orangée que renvoyaient les fenêtres légèrement embuées et les rideaux de velours rouge aux cordons dorés.

Elle se cramponnait à cette idée et se mit à jouer *Rock of Ages*. Elle jouait, et sa voix sortait de sa bouche, non pas nerveuse, non pas retenue, mais exactement comme elle était sortie lorsqu'elle répétait toute seule, riche et douce, comme la clarté orange de la lampe, et elle pensait : *Ils vont m'aimer. Avec l'aide de Dieu, ils vont m'aimer. Oh mon peuple, si tu as soif, ne vais-je pas t'apporter l'eau du rocher. Ils vont m'aimer et David sera fier de moi, papa et maman seront fiers de moi je serai fière de moi-même, je ferai jaillir la musique de l'eau, de l'air et du rocher…*

Et c'est alors qu'elle le vit pour la première fois. Il était debout

dans un coin, derrière toutes les chaises les bras croisés sur la poitrine. Il était vêtu d'un blue-jeans et d'un blouson avec des macarons sur les poches de devant. Aux pieds, il avait des bottes noires poussiéreuses aux talons usés, des bottes qui avaient parcouru bien des kilomètres dans l'ombre et la poussière. Son front était blanc comme la flamme d'un bec de gaz, ses joues rouges d'un bon sang clair. Ses yeux étincelaient comme le diamant bleu, brillaient d'une bonne humeur infernale. Un sourire brûlant et moqueur lui faisait desserrer les lèvres comme un chien qui montre les dents. Et ses dents étaient blanches, aiguës, comme les dents d'une belette.

Il levait les mains, ses deux poings serrés aussi durs que les nœuds d'un pommier. Et son sourire restait là, joyeux, atroce, hideux. Des gouttes de sang commencèrent à tomber de ses poings.

Et les mots se desséchaient dans la tête d'Abigaël. Ses doigts ne savaient plus jouer ; un dernier accord, discordant, puis le silence.

*Mon Dieu ! Mon Dieu !*

criait-elle, mais Dieu avait détourné Son visage.

Puis Ben Conveigh se leva, le visage rouge, enflammé, ses petits yeux de porc tout brillants. *Salope de Négresse !* hurlait-il *Qu'est-ce qu'elle fait sur la scène, cette salope de Négresse ? Une salope de Négresse n'a jamais fait jaillir la musique de l'air ! Une salope de Négresse n'a jamais fait jaillir l'eau du rocher !*

Et des cris sauvages lui répondaient. Les gens se précipitaient vers elle. Elle vit son mari se lever et essayer de monter sur la scène. Un poing le frappa sur la bouche, et il tomba à la renverse.

*Foutez tous ces sales ratons laveurs au fond de la salle !* gueulait Bill Arnold, et quelqu'un poussa Rebecca Freemantle contre le mur. Un autre – Chet Deacon, sans doute – enveloppa Rebecca dans le rideau de velours rouge d'une fenêtre, puis l'attacha avec un cordon doré. Il hurlait : *Regardez-moi ça ! Un raton laveur tout habillé !*

Une Négresse déguisée !

Et d'autres accouraient, et tous se mettaient à bourrer de coups de poing la femme qui se débattait dans le rideau de velours.

– *Maman !* cria Abby.

On arrachait la guitare de ses doigts sans force, on l'écrasait contre le bord de la scène, éclats de bois, cordes cassées.

Affolée, elle cherchait des yeux l'homme noir au fond de la salle, mais sa locomotive s'était mise en marche, et elle courait, courait, de

toutes ses bielles bien huilées ; il n'était plus là, il était parti.

– *Maman !* hurla-t-elle encore.

Des mains calleuses l'entraînaient, fouillaient sous sa robe, la griffaient, la tiraillaient, lui pinçaient le derrière. Quelqu'un la tira violemment par la main et son bras se détacha de son épaule. Il reposait maintenant contre quelque chose de dur et de chaud.

Et la voix de Ben Conveigh dans son oreille : *Tu l'aimes, ma chanson à moi ? Espèce de putasse de Négresse !*

La salle tournoyait autour d'elle.

Elle vit son père qui essayait de s'approcher du tas de chiffons qu'était devenue sa mère, et elle vit une main blanche brandissant une bouteille qui s'abattait sur le dossier d'une chaise pliante. Puis un bruit de verre, puis la bouteille aux dents acérées qui brillait dans la lueur chaude de toutes ces lampes s'écrasait sur le visage de son père. Et ses yeux, fixes, exorbités, éclatèrent comme des raisins mûrs.

Elle hurla et la force de son cri sembla faire voler la salle en éclats, dans les ténèbres, et elle redevenait mère Abigaël, âgée de cent huit ans, trop vieille, mon Dieu, trop vieille (mais que Ta volonté soit faite), et elle marchait au milieu du maïs, le maïs mystique dont les racines étreignaient à peine la terre mais s'étendaient à perte de vue perdue dans le maïs argenté au clair de lune, noire comme du charbon dans l'ombre ; et elle entendait le vent de cette nuit d'été agiter doucement les feuilles, elle entendait le maïs pousser, cette odeur vivante qu'elle avait sentie toute sa longue, longue vie (et bien des fois elle avait pensé que cette plante était la plante de vie, le maïs, et que son odeur était l'odeur de la vie, le début de la vie, oh ! elle s'était mariée, elle avait enterré trois maris, David Trotts, Henry Hardesty et Nate Brooks, elle avait eu trois hommes dans son lit, les avait accueillis comme une femme doit accueillir un homme, ouvrant ses portes devant lui, et toujours ce plaisir brûlant, *oh, mon Dieu, comme j'aime l'amour de mon homme, comme j'aime quand il me prend, quand il me donne tout ce qu'il a en lui*, et parfois, au moment de l'orgasme, elle pensait au maïs, au maïs tendre dont les racines étreignent à peine la terre mais s'étendent à perte de vue, elle pensait aux tiges juteuses du maïs, et puis quand tout était fini, quand son mari reposait à côté d'elle, l'odeur du sexe remplissait la chambre, l'odeur de la semence que l'homme avait répandue en elle, l'odeur du miel que son ventre avait distillé pour le laisser entrer, et c'était comme l'odeur du maïs que l'on épluche, douce et sucrée, une odeur qui montait à la tête).

Et pourtant, elle avait peur, elle avait honte de cette intimité avec la terre, avec l'été et les choses qui poussent, car elle n'était pas seule.

*Il* était là, avec elle, deux rangs sur la droite ou sur la gauche, juste derrière elle, un peu devant peut-être. L'homme noir était là, ses bottes poussiéreuses talonnant le gras de la terre, soulevant des nuages de poussière, et toujours son sourire dans la nuit, comme la flamme d'une lampe tempête.

Puis il parla, pour la première fois il parla à voix haute, et elle put voir son ombre au clair de lune grande, bossue, grotesque, dans le rang où elle marchait. La voix de l'homme était comme le vent de nuit qui commence à gémir entre les vieilles tiges sèches en octobre, comme le claquement sec de ces vieilles tiges blanches infertiles qui semblent parler de mort. Une voix douce. Une voix de terreur.

Elle disait : *Je tiens ton sang dans mes poings, vieille mère. Si tu pries Dieu, prie-Le qu'il t'emporte avant que tu entendes jamais le bruit de mes pas. Ce n'est pas toi qui as fait jaillir la musique de l'air, pas toi qui as fait jaillir l'eau du rocher, et ton sang, je le tiens dans mes poings.*

Puis elle s'était réveillée, une heure avant l'aube, et elle crut tout d'abord qu'elle avait fait pipi au lit, mais ce n'était que la sueur du rêve, lourde comme une rosée de mai. Et son corps frêle frissonnait sans relâche, lui faisait mal partout réclamait son repos.

*Seigneur, mon Dieu, écarté cette coupe de mes lèvres.*

Le Seigneur ne lui répondit pas. On n'entendait que le vent du petit matin frapper doucement aux carreaux, les carreaux qui ne tenaient plus bien sous le vieux mastic craquelé. Elle se leva finalement, tisonna la braise dans son vieux poêle à bois, mit le café à chauffer.

Elle allait

avoir du pain sur la planche ces jours-ci, car elle allait recevoir de la visite.

Rêves ou pas, fatiguée ou non, elle avait toujours bien reçu les visiteurs et ce n'est pas maintenant qu'elle allait changer. Mais elle allait devoir prendre son temps sinon elle oublierait des choses – elle oubliait bien des choses ces temps-ci – et perdrait ses affaires, jusqu'à ne plus trouver son ombre.

D'abord, il fallait faire un tour au poulailler d'Addie Richardson, et c'était loin, une dizaine de kilomètres peut-être. Elle se demanda un instant si le Seigneur n'allait pas lui envoyer un aigle pour faire ces dix kilomètres ou bien encore le prophète Élie dans son chariot de feu pour qu'il lui fasse faire un petit bout de chemin.

– Blasphème, se dit-elle d'une voix sévère, le Seigneur envoie la force, pas des taxis.

Elle fit sa vaisselle, mit ses gros souliers et prit sa canne. Elle se servait rarement de sa canne, mais elle allait en avoir besoin aujourd'hui. Dix kilomètres pour l'aller, dix kilomètres pour le retour. À seize ans, elle aurait couru d'une traite jusque là-bas et serait revenue au petit trot. Mais le temps de ses seize ans était bien loin.

Elle partit dès huit heures du matin, espérant arriver à la ferme des Richardson à midi pour y faire la sieste en attendant que l'air fraîchisse un peu. Ensuite, elle tuerait les poulets, puis elle rentrerait à la brune. Elle n'arriverait qu'à la nuit tombée, ce qui lui fit penser à son rêve de la veille, mais l'homme était encore loin. La visite qu'elle attendait était beaucoup plus proche.

Elle marchait

très lentement encore plus lentement qu'elle ne croyait devoir le faire, car même à huit heures et demie, le soleil était gros et lourd dans le ciel. Elle ne transpirait pas beaucoup – il n'y avait plus assez de chair sur ses os pour qu'elle puisse beaucoup suer – mais quand elle arriva devant la boîte aux lettres des Goodell, elle dut se reposer un peu. Elle s'assit à l'ombre de leur poivrier et mangea quelques biscuits aux figues. Pas un aigle en vue, pas un taxi non plus. Elle gloussa à cette pensée, se leva, fit tomber les miettes de sa robe puis se remit en route. Non, pas de taxi. Aide-toi, le ciel t'aidera. Tout de même elle sentait que ses articulations commençaient à donner de la voix ; ce soir, elle aurait droit à un récital.

Elle se courbait de plus en plus sur sa canne, même si ses poignets la faisaient souffrir toujours plus. Ses souliers aux lacets de cuir jaune traînaient dans la poussière. Le soleil frappait dur et, à mesure que l'heure passait, son ombre se faisait de plus en plus courte. Elle vit plus d'animaux sauvages ce matin-là qu'elle n'en avait vu depuis les années vingt : un renard, un raton laveur, un porc-épic, une loutre. D'immenses bandes de corneilles croassaient en tournant dans le ciel. Si elle avait entendu Stu Redman et Glen Bateman discuter de la manière capricieuse – elle leur avait paru capricieuse en tout cas – dont la super-grippe avait emporté certains animaux tout en laissant les autres tranquilles, elle aurait bien ri. La maladie avait emporté les animaux domestiques et épargné les bêtes sauvages, c'était aussi simple que ça. Quelques espèces domestiques avaient survécu, mais en règle générale, le fléau avait emporté l'homme et ses meilleurs amis. Il avait emporté les chiens, mais laissé les loups, car les loups étaient sauvages et les chiens ne l'étaient pas.

Elle sentait des vrilles chauffées à blanc s'enfoncer dans ses hanches, derrière ses genoux, dans ses chevilles, dans ses poignets qui s'appuyaient sur la canne. Elle marchait en parlant à son Dieu, tantôt en silence, tantôt à haute voix, sans qu'elle puisse faire la différence entre les deux. Et elle se remit à penser à sa vie. 1902, la plus belle année, c'était vrai. Après cela, le temps était allé plus vite, comme si les pages d'un énorme calendrier s'étaient effeuillées à toute vitesse, sans un instant d'arrêt. La vie du corps s'en allait si vite… comment se faisait-il qu'un corps puisse être aussi fatigué de vivre ?

Davy Trotts lui avait donné cinq enfants ; l'un d'eux, Maybelle, s'était étranglée en mangeant une pomme dans la cour de l'ancienne maison. Abby étendait le linge et, quand elle s'était retournée, la

petite était sur le dos, violette, griffant sa gorge de ses petites mains. Abby avait réussi à faire sortir le morceau de pomme, mais la petite Maybelle était déjà froide et elle ne bougeait plus, seule fille qu'elle avait jamais portée, seule de ses nombreux enfants à mourir d'une mort accidentelle.

Et maintenant, elle était assise à l'ombre d'un orme, derrière la clôture des Naugler. Deux cents mètres plus loin, elle voyait l'endroit où la route de terre se transformait en route goudronnée – l'endroit où la route des Freemantle devenait la route du comté de Polk. La chaleur faisait vibrer l'air au-dessus du goudron et, plus loin, à l'horizon on aurait cru du vif-argent, brillant comme de l'eau dans un rêve. Quand il faisait chaud, on voyait toujours ce vif-argent à l'horizon, où que vous tourniez les yeux, mais ce n'était qu'une impression fugitive, on ne pouvait jamais bien voir. Du moins, pas elle.

David était mort en 1913 d'une méchante grippe, pas tellement différente de celle-ci. En 1916 – elle avait trente-quatre ans – elle s'était remariée à Henry Hardesty, un fermier noir du comté de Wheeler, plus au nord. Henry lui avait fait une cour empressée. Sa femme était morte, lui laissant sept enfants dont deux seulement étaient assez grands pour se tirer d'affaire tout seuls. Il avait sept ans de plus qu'Abigaël.

Il lui avait donné deux garçons avant que son tracteur ne se retourne sur lui à la fin de l'été 1925.

Un an plus tard, elle s'était remariée avec Nate Brooks, et les gens avaient jasé – oh oui, les gens jasent, comme les gens aiment jaser, parfois on croirait qu'ils n'ont rien d'autre à faire. Nate était l'ancien homme de peine de Henry Hardesty. Il avait été un bon mari pour elle. Pas aussi doux que David, peut-être, et certainement pas aussi tenace que Henry, mais un brave homme qui avait fait à peu près ce qu'elle lui disait de faire. Quand une femme commence à prendre de la bouteille, il est bon de savoir qui porte la culotte à la maison.

Ses six garçons lui avaient donné une fournée de trente-deux petits-enfants. Ses trente-deux petits-enfants avaient engendré quatre-vingt-un arrière-petits-enfants, autant qu'elle sache, et au moment de la super-grippe elle avait trois arrière-arrière-petits-enfants. Elle en aurait eu davantage si les filles ne prenaient pas la pilule ces temps-ci pour ne plus avoir de bébés. On aurait dit que pour elles l'amour de leur homme était un jeu comme un autre. Abigaël avait de la peine pour elles, mais elle n'en parlait jamais. À Dieu de juger si elles péchaient en prenant ces pilules (et pas à ce vieux crétin chauve qui pontifiait à Rome – mère Abigaël avait été méthodiste toute sa vie, et

elle était fichtrement fière de ne pas être du même bord que ces grenouilles de bénitier de catholiques), mais Abigaël savait bien ce qui leur manquait : l'extase qui vous vient au bord de la vallée des ombres, l'extase qui vous vient quand vous vous abandonnez à votre homme et à votre Dieu, quand vous dites : que *Ta* volonté soit faite ; l'extase finale de l'amour à la face du Seigneur, quand l'homme et la femme rachètent l'ancien péché d'Adam et d'Eve, lavés et sanctifiés dans le Sang de l'Agneau.

Ah quelle belle journée…

Elle aurait voulu boire un verre d'eau, elle aurait voulu être chez elle, dans son fauteuil à bascule, elle aurait voulu qu'on la laisse tranquille. Et, maintenant, le soleil brillait sur le toit du poulailler, devant elle, sur sa gauche. Deux kilomètres encore, pas davantage. Il était dix heures et quart ; elle marchait encore bien pour son âge. Elle allait se reposer tout à l'heure, dormir jusqu'à la fraîche. Ce n'était pas un péché. Pas à son âge. Et elle avançait pas à pas au bord de la route, ses gros souliers recouverts de poussière.

Oui, elle en avait eu de la parenté pour la bénir dans son grand âge, une bien belle chose. Certains, comme Linda et ce bon à rien de vendeur qu'elle avait épousé, ne venaient pas la voir mais les autres étaient bien gentils, comme Molly et Jim, David et Cathy, et ils remplaçaient bien mille Linda avec leurs bons à rien de vendeurs qui font du porte-à-porte pour fourguer leurs méchantes batteries de cuisine. Le dernier de ses frères, Luke, était mort en 1949, à quatre-vingts ans et quelques, et le dernier de ses enfants, Samuel, en 1974, à cinquante-quatre ans. Elle avait vécu plus longtemps que tous ses enfants et ce n'était pas dans l'ordre des choses, mais il semblait bien que le Seigneur avait des vues sur elle.

En 1982, lorsqu'elle avait fêté ses cent ans, le journal d'Omaha avait fait paraître sa photo et un journaliste de la télé était venu l'interroger. « À quoi attribuez-vous votre grand âge ? » avait demandé le jeune homme, il avait paru déçu de sa réponse si brève : « À Dieu. » Ils auraient voulu qu'elle leur dise qu'elle prenait de la gelée royale, ou qu'elle ne mangeait jamais de porc rôti, ou qu'elle dormait les pattes en l'air. Mais elle ne faisait rien de tout ça. Pourquoi mentir ? Dieu donne la vie et Il l'enlève quand Il veut.

Cathy et David lui avaient donné une télé pour qu'elle puisse se voir sur l'écran, et elle avait reçu une lettre du président Reagan (pas de la dernière jeunesse lui non plus) qui la félicitait de son « âge avancé » et du fait qu'elle avait voté pour le parti républicain depuis qu'elle avait le droit de voter. Oui, mais pour qui d'autre voter ? Roosevelt et ses copains étaient tous communistes. Quand elle était

devenue centenaire, la municipalité l'avait exonérée des taxes foncières « à perpétuité », du fait de cet âge avancé dont Ronald Reagan l'avait félicitée. Elle avait reçu un papier attestant qu'elle était la doyenne du Nebraska, comme si elle avait gagné un concours. Tant mieux pour les taxes cependant, même si le reste avait été bien bête : si on ne lui avait pas fait cadeau des taxes, elle aurait perdu ce qui lui restait encore de terre.

Le plus gros était parti depuis bien longtemps ; les Freemantle et l'Association des agriculteurs avaient connu leur meilleure année en 1902. Ensuite… un hectare c'est tout ce qui restait. Le reste, vendu pour payer les taxes et les impôts, vendu pour trouver un peu d'argent quand il n'y en avait plus… et elle avait bien honte de le dire, mais c'étaient ses propres fils qui avaient vendu le plus gros de la terre.

L'année dernière elle avait reçu une lettre de New York, une lettre de la Société américaine de gérontologie. On lui annonçait qu'elle était la sixième plus vieille personne vivante aux États-Unis, et la troisième pour les femmes. Le plus vieux de tous était un monsieur de Santa Rosa, en Californie. Ce monsieur de Santa Rosa avait cent vingt-deux ans. Elle avait demandé à Jim de faire encadrer cette lettre pour l'accrocher à côté de celle du président. Jim n'avait pas eu le temps de s'en occuper avant le mois de février. Et maintenant qu'elle y pensait, c'était la dernière fois qu'elle avait vu Molly et Jim.

Elle arrivait à présent à la ferme des Richardson. Épuisée, elle s'appuya un moment contre la clôture et regarda la maison. Il devait faire frais à l'intérieur, bien frais. Elle avait l'impression qu'elle aurait pu dormir des siècles et des siècles. Mais elle avait encore du travail à faire. Beaucoup d'animaux étaient morts de cette maladie – les chevaux, les chiens, les rats. Et il fallait qu'elle sache si les poulets aussi. Une bien mauvaise plaisanterie si elle avait fait toute cette route pour ne trouver que des poulets crevés.

Elle se traîna jusqu'au poulailler, collé contre la grange, et s'arrêta quand elle entendit des caquètements à l'intérieur. Un instant plus tard, un coq se mit à chanter d'une voix enrouée.

– Tout va bien, murmura-t-elle.

Tout va très bien.

Elle s'en retournait quand, près du tas de bois, elle vit un corps, la main sur les yeux. C'était Bill Richardson, le beau-frère d'Addie. Les bêtes l'avaient à moitié mangé.

– Pauvre homme, dit Abigaël.

Pauvre, pauvre homme. J'espère que les anges chantent dans ton sommeil, Billy Richardson.

Et elle repartit vers cette maison toute fraîche qui l'attendait. Elle semblait si loin encore, alors qu'en réalité elle n'était qu'au bout de la cour. Elle crut ne jamais y arriver. Elle était à bout.

– Que Ta volonté soit faite, dit-elle en reprenant sa marche.

entrait à flots par la fenêtre de la chambre d'ami où elle s'était allongée et endormie dès qu'elle avait retiré ses chaussures. Au début, elle ne comprit pas pourquoi la lumière était si vive ; comme lorsque Larry Underwood s'était réveillé à côté du mur de pierre, dans le New Hampshire.

Elle s'assit. Ses os fragiles lui faisaient mal.

– Dieu tout-puissant, J'ai dormi tout l'après-midi, et toute la nuit par-dessus le marché !

Si c'était vrai, c'est qu'elle devait être bien fatiguée, vraiment. Il lui fallut près de dix minutes pour sortir du lit et se rendre jusqu'à la salle de bains ; et dix minutes encore pour mettre ses chaussures. Marcher était une véritable torture, mais elle savait qu'elle devait marcher. Si elle restait immobile, ses articulations allaient se coincer comme du fer rouillé.

Boitillant, sautillant, elle se rendit jusqu'au poulailler poussa la porte, grimaça quand la chaleur étouffante lui monta au visage avec l'odeur des poules, avec l'odeur inévitable de la chair putréfiée. Le puits artésien des Richardson alimentait automatiquement l'abreuvoir ; mais la réserve de nourriture était presque épuisée et la chaleur avait tué un grand nombre des poules. Les plus faibles étaient depuis longtemps mortes de faim, ou sous les coups de becs de leurs compagnes, et elles gisaient là sur le sol jonché de graines et de crottes, comme de petits îlots de neige fondante, triste.

La plupart des poules encore en vie s'enfuirent à son approche, à grands coups d'ailes maladroits, mais les mélancoliques restèrent sur leurs perchoirs, clignant les yeux tandis qu'elle approchait lentement, en traînant les pieds, la regardant de leurs yeux stupides. Tant de maladies faisaient crever les poulets qu'elle avait eu peur que cette grippe ne les emporte aussi. Mais ils avaient l'air en pleine forme. Dieu y avait veillé.

Elle prit les trois plus gros et leur fourra la tête sous l'aile. Ils s'endormirent aussitôt. Elle les jeta dans un sac, mais elle avait si mal qu'elle ne put le soulever. Il fallut donc qu'elle le traîne par terre.

Du haut de leurs perchoirs, les autres poulets regardèrent la vieille femme s'en aller, puis reprirent leur féroce bataille, à qui s'arracherait les derniers restes de nourriture.

Il était maintenant près de neuf heures du matin. Elle s'assit sur le

banc qui faisait le tour du chêne des Richardson dans la cour, pour réfléchir. Sa première idée, rentrer chez elle dans la fraîcheur du crépuscule, lui paraissait encore la meilleure. Elle avait perdu une journée, mais la visite n'arriverait que plus tard. Elle pouvait utiliser cette journée pour s'occuper des poulets et se reposer un peu.

Ses muscles commençaient déjà à jouer un peu mieux sur ses os, et il y avait aussi cette étrange sensation, plutôt agréable, au-dessus de son estomac. Il lui fallut quelque temps pour comprendre qu'elle avait… qu'elle avait faim ! Elle avait *faim*, loué soit Dieu, et depuis combien de temps ne mangeait-elle plus que par habitude ? Comme un chauffeur de locomotive qui enfourne du charbon sans penser à ce qu'il fait.

Une fois qu'elle aurait décapité ses trois poulets, elle irait voir ce qu'Addie avait laissé dans son garde-manger et, béni soit Dieu, elle allait sûrement *adorer* ce qu'elle trouverait. Tu vois ? se dit-elle. Dieu pourvoit à tout. Béni soit-il. Abigaël, béni soit-il.

Soufflant, crachant, elle tira son sac jusqu'au billot qui se trouvait entre la grange et le bûcher. Dans le bûcher, elle trouva le grand couperet de Billy Richardson. Elle le prit et ressortit.

Et maintenant, Seigneur, dit-elle en regardant le ciel limpide, Tu m'as donné la force de marcher jusqu'ici, et je crois que Tu vas me donner la force de rentrer chez moi. Ton prophète Isaïe dit qu'à l'homme ou à la femme qui croit le Seigneur Dieu des Puissances lui donnera des ailes d'aigle. Je ne connais pas grand-chose aux aigles, Seigneur, sauf que ce sont des bestioles pas commodes qui voient très loin, mais j'ai trois poulets dans mon sac, et je voudrais bien leur couper la tête sans me couper la main. Que Ta volonté soit faite. Amen.

Elle prit le sac, l'ouvrit, regarda dedans. L'un des poulets était encore endormi, la tête sous l'aile. Les deux autres se pressaient l'un contre l'autre et ne bougeaient pas beaucoup. Il faisait noir dans le sac et les poulets croyaient que c'était la nuit. Rien de plus bête qu'un poulet, sauf peut-être un démocrate de New York.

Abigaël prit un poulet et le posa sur le billot avant qu'il ne comprenne ce qui lui arrivait. Elle abattit le couperet en grimaçant, comme elle le faisait toujours lorsque le tranchant de sa hache mordait le bois. La tête tomba par terre, à côté du billot. Le poulet décapité s'enfuit à toutes jambes dans la cour des Richardson, crachant du sang à gros jets par le cou, les ailes battantes. Un moment plus tard, il comprit qu'il était mort et préféra se coucher tranquillement. Sales poulets, sales démocrates, mon Dieu, mon Dieu.

Le travail fut bientôt terminé. Elle avait eu tort de croire qu'elle allait rater les bestioles ou se faire du mal. Dieu avait entendu sa prière. Trois beaux poulets. Elle n'avait plus qu'à les rapporter chez elle.

Elle remit les volailles dans son sac, rangea le couperet de Billy Richardson dans le bûcher. Puis elle alla voir ce qu'il pouvait y avoir à manger dans la maison.

Elle fit une

sieste au début de l'après-midi et rêva que ses visiteurs se rapprochaient maintenant… ils étaient juste au sud de York, dans une vieille camionnette. Six, dont un jeune sourd-muet. Mais c'était un garçon courageux, un de ceux à qui il fallait qu'elle parle.

Elle se réveilla vers trois heures et demie, un peu engourdie, mais bien reposée. Pendant les deux heures et demie qui suivirent, elle pluma les poulets, s'arrêtant quand son ouvrage faisait trop souffrir ses vieux doigts arthritiques. Elle chantait des cantiques en travaillant – *Seven Gates to the City, Trust and Obey*, et celui qu'elle préférait, *In the Garden*.

Quand elle eut terminé de plumer le dernier poulet, ses doigts lui faisaient atrocement mal et la lumière du jour avait commencé à prendre une teinte dorée qui annonçait l'arrivée du crépuscule. Fin juillet. Les jours commençaient à raccourcir.

Elle rentra pour manger encore un peu. Le pain était rassis, mais il n'avait pas moisi – aucune moisissure n'aurait osé pointer son nez vert dans la cuisine d'Addie Richardson – et elle trouva un pot entamé de beurre d'arachides. Elle se fit deux sandwichs au beurre d'arachides.

Elle en mangea un, puis glissa l'autre dans la poche de son tablier, au cas où elle aurait faim plus tard.

Il était maintenant sept heures moins vingt. Elle ressortit, ramassa son sac et descendit avec précaution l'escalier de la véranda. Elle avait pris soin de jeter les plumes dans un autre sac, mais quelques-unes s'étaient échappées et flottaient sur la haie des Richardson, toute sèche depuis qu'elle n'était pas arrosée.

– Je repars, Seigneur, dit Abigaël en poussant un profond soupir. Je rentre chez moi. Je n'irai pas vite et je n'arriverai sans doute pas avant minuit, mais le Livre dit : Ne crains ni la terreur de la nuit ni celle de l'heure de midi. J'accomplis Ta volonté de mon mieux. Prends-moi par la main, s'il Te plaît, pour l'amour de Jésus. Amen.

Quand elle arriva à l'endroit où la route goudronnée devenait une route de terre, il faisait complètement noir. Des grillons chantaient, des grenouilles coassaient dans un creux humide probablement la mare où s'abreuvaient les vaches de Cal Goodell. La lune allait bientôt apparaître, une grosse lune rouge qui allait garder cette couleur de sang tant qu'elle n'aurait pas monté davantage dans le ciel.

Elle s'assit pour se reposer et mangea la moitié de son sandwich (que n'aurait-elle pas donné pour un peu de gelée de cassis, afin d'ôter ce goût collant dans sa bouche, mais Addie gardait ses confitures à la cave et l'escalier était bien raide). Le sac était à côté d'elle.

Elle avait mal partout et ses forces semblaient l'avoir abandonnée, alors qu'il lui restait encore quatre bons kilomètres… mais elle se sentait remplie d'une étrange allégresse. Depuis combien de temps ne marchait-elle plus la nuit, sous la voûte des étoiles ? Elles brillaient toujours aussi fort et, avec un peu de chance, elle allait peut-être voir une étoile filante et faire un vœu. Une belle nuit douce, les étoiles, la lune d'été qui commençait à montrer son disque rouge à l'horizon, tout cela la faisait se souvenir de son enfance avec ses étranges inquiétudes, ses chaleurs, cette merveilleuse vulnérabilité quand elle était encore au bord du Mystère. Oh oui, elle se souvenait d'avoir été jeune fille. Certains ne voudraient pas le croire sans doute, comme ils ne pouvaient croire que le séquoia géant a jamais été une petite pousse verte. Mais elle avait pourtant été une jeune fille et en ce temps-là les terreurs nocturnes de l'enfance s'étaient un peu dissipées, remplacées par les terreurs de l'adulte qui venaient vous assaillir en pleine nuit quand tout était silence et vous entendiez alors la voix de votre âme éternelle. Dans le bref intervalle qui avait séparé l'enfance de l'âge adulte, la nuit avait été un puzzle d'odeurs enivrantes, l'époque où, quand vous regardiez le ciel semé d'étoiles, quand vous écoutiez la brise qui vous apportait ses odeurs enivrantes, vous vous sentiez tout près du cœur de l'univers, de l'amour, de la vie. Et vous pensiez rester jeune à tout jamais, vous pensiez…

*Je tiens ton sang dans mes poings.*

Un tiraillement sur son sac la fit tressaillir. Elle poussa un petit cri de sa voix cassée de vieille femme et tira vers elle le sac qui se déchira un peu au fond.

Elle entendit alors un grognement sourd. Tapie au bord de la route, entre l'accotement de gravier et le maïs, une grosse belette brune roulait des yeux où se reflétaient des éclairs rouges de lune. Une autre vint la rejoindre. Et une autre. Et une autre encore.

Elle regarda de l'autre côté de la route et vit qu'elle était bordée de belettes aux yeux interrogateurs. Elles avaient senti les poulets dans le sac. Combien pouvaient-elles être ? se demanda-t-elle. Elle s'était fait mordre une fois par une belette, un jour qu'elle s'était glissée sous la véranda de la grande maison pour chercher sa balle rouge, et quelque chose qui lui avait fait penser à une pleine bouche d'aiguilles avait agrippé son avant-bras. La surprise de l'attaque qui avait

bouleversé si brutalement la monotonie des choses, comme un fer rouge plongé dans l'eau, l'avait fait hurler, autant que la douleur. Elle avait retiré son bras, mais la belette y était restée accrochée, son pelage lisse et brun taché de son sang, son corps fouettant l'air comme la queue d'un serpent. Et elle hurlait, secouait le bras, mais la belette refusait de lâcher, comme si elle était devenue une partie de son corps à elle.

Ses frères, Micah et Matthew, se trouvaient dans la cour ; son père était sous la véranda, en train de feuilleter un catalogue. Ils étaient arrivés en courant puis ils étaient restés figés sur place à la vue d'Abigaël, âgée de douze ans à l'époque, qui courait à toutes jambes dans la clairière, à l'endroit où la grange n'allait pas tarder à se dresser, la belette brune pendue à son bras comme une étole, griffant l'air de ses pattes de derrière comme si elle cherchait une prise. Le sang avait giclé sur sa robe, ses jambes, ses chaussures.

Son père avait réagi le premier. John Freemantle avait ramassé une bûche à côté du billot : *Ne bouge pas, Abby !*

avait-il hurlé. Sa voix, la voix du commandement et de l'obéissance depuis qu'elle était enfant, avait traversé son esprit envahi par la panique quand rien d'autre n'aurait sans doute pu le faire. Elle s'était arrêtée et la bûche s'était abattue en sifflant. Une douleur atroce dans son bras, jusqu'à l'épaule (elle avait cru que son bras était cassé), puis la chose brune qui avait été la cause d'une telle souffrance et d'une telle surprise – dans l'horrible chaleur de ces quelques instants, les deux sensations se mêlaient inextricablement – gisait par terre, le pelage taché de son sang. Micah avait bondi en l'air et était retombé sur la bête à pieds joints, un horrible craquement, comme le bruit que fait dans votre tête le sucre candi quand vous l'écrasez sous vos dents et si la bête n'était pas déjà morte, elle l'était sûrement maintenant. Abigaël ne s'était pas évanouie, mais elle avait éclaté en sanglots, s'était mise à pousser des hurlements hystériques.

Richard, le fils aîné, arrivait en courant, pâle, effrayé. Lui et son père avaient échangé un regard.

– Je n'ai jamais vu de toute ma vie une belette faire ça, avait dit John Freemantle en prenant sa fille dans ses bras. Heureusement que ta mère était là-bas, à cueillir les haricots.

– Peut-être qu'elle avait la r…, avait commencé Richard.

– Tais-toi ! avait

aussitôt répondu son père.

Et sa voix glacée était celle de la colère et de la peur. Et Richard s'était tu – avait fermé la bouche si vite et si dur qu'Abby avait entendu ses dents claquer. Puis son père lui avait dit : – On va aller à la pompe, Abigaël, ma petite, on va laver toute cette saleté.

Un an plus tard, Luke lui avait expliqué ce que son père n'avait pas voulu que Richard dise : que la belette avait presque certainement la rage pour faire ça et que, si elle l'avait, Abigaël allait mourir de l'une des morts les plus atroces, à part les plus cruelles tortures, que l'homme connaisse. Mais la belette n'avait pas la rage. La blessure avait guéri. Depuis ce jour cependant, elle avait la terreur de ces bêtes, comme certaines personnes sont terrorisées par les rats ou les araignées.

Si seulement le fléau avait pu les exterminer, au lieu de tuer les chiens !

Mais les belettes n'étaient pas mortes, et elle…

*Je tiens ton sang dans mes poings.*

Une belette fonça vers elle et mordit le gros ourlet du sac de jute.

– Aïe ! hurla la

vieille femme.

La belette s'enfuit en montrant les dents comme si elle souriait, un long fil entre les griffes.

C'était *lui* qui les envoyait – l'homme noir.

Elle sentit la terreur s'emparer d'elle. Elles étaient des centaines maintenant, grises, brunes, noires, toutes flairant les poulets. Elles étaient alignées des deux côtés de la route, se bousculant les unes les autres pour mieux sentir ce qu'elles sentaient.

*Il va falloir que je leur donne les poulets. Tout ce travail pour rien. Si je ne leur donne pas les poulets, elles vont me mettre en pièces. Tout ce travail pour rien.*

Dans les ténèbres qui

obscurcissaient son esprit, elle voyait l'homme noir sourire, elle voyait ses poings serrés, dégoulinants de sang.

Un autre coup de dents. Un autre encore.

De l'autre côté de la route, les belettes se précipitaient maintenant vers elle en rangs serrés à ras de terre, le ventre dans la poussière.

Leurs petits yeux cruels scintillaient comme des poignards au clair de lune.

*Mais celui qui croit en Moi ne périra point… car Je l'ai oint de ma main et rien ne saurait le toucher… il est Mien, dit le Seigneur…*

Elle se redressa, terrifiée, mais sûre maintenant de ce qu'elle devait faire.

– Allez-vous-en ! hurla-t-elle.

Oui, ce sont des poulets, mais je les garde pour mes invités ! Allez-vous-en !

Les bêtes reculèrent. Leurs petits yeux semblèrent se remplir d'inquiétude. Et, tout à coup, elles disparurent, comme un panache de fumée dans le ciel. *Un miracle,* pensa-t-elle, et elle se sentit remplie de joie d'amour pour le Seigneur. Puis, tout à coup, elle eut très froid.

Quelque part, loin à l'ouest, derrière les montagnes Rocheuses que l'on ne voyait même pas à l'horizon, elle sentit qu'un œil – un œil brillant – s'ouvrait tout à coup et regardait dans sa direction, la cherchait. Aussi clairement que si les mots avaient été prononcés à haute voix, elle l'entendit dire : *Qui est la ? Est-ce toi, vieille femme ?*

– Il sait que je suis là, murmura-t-elle dans la nuit. Oh, mon Dieu, aide-moi. Aide-moi maintenant, aide-nous tous.

Traînant son sac derrière elle, elle se remit en route.

Ils arrivèrent

deux jours plus tard, le 24 juillet. Elle n'avait pu préparer tout ce qu'elle voulait ; ses vieilles jambes n'en pouvaient plus ; elle boitillait péniblement, incapable de marcher sans sa canne, et c'est à peine si elle pouvait pomper de l'eau au puits. Le lendemain du jour où elle avait tué les poulets et chassé les belettes, elle avait dormi presque tout l'après-midi, épuisée.

Elle avait rêvé qu'elle franchissait un col, très haut dans les montagnes Rocheuses, à l'ouest de la ligne de partage des eaux. La route 6 serpentait entre de hautes murailles rocheuses, plongée dans l'ombre toute la journée, sauf une demi-heure vers midi. Dans son rêve, il faisait nuit, une nuit sans lune. Quelque part, des loups hurlaient. Et, tout à coup, un œil s'était ouvert dans le noir, un œil qui roulait horriblement de part et d'autre tandis que le vent sifflait lugubrement dans les pins bleus. C'était lui, et il la cherchait.

Après cette longue sieste agitée, elle s'était réveillée un peu reposée. Une fois encore, elle avait prié Dieu de la laisser en paix, ou du moins de la laisser prendre un autre chemin que celui qu'Il voulait qu'elle suive.

*Au nord, au sud ou à l'est, Seigneur, et je quitterai Hemingford Home en chantant Tes louanges. Mais pas à l'ouest, pas vers l'homme noir. Les Rocheuses ne suffisent pas entre lui et nous. Les Andes ne suffiraient pas.*

Mais tout cela n'avait plus d'importance.

Tôt ou tard, quand l'homme jugerait qu'il était assez fort, il se mettrait à la recherche de ceux qui s'opposaient à lui. Sinon cette année, alors la suivante.

Les chiens avaient disparu, emportés par le fléau, mais les loups continuaient à hanter les montagnes, prêts à se mettre au service de la créature de Satan.

Et les loups ne seraient pas seuls à se mettre à son service.

Le jour où la

visite arriva enfin, elle avait commencé sa journée à sept heures du matin. Elle alla chercher du bois, deux bûches à la fois, jusqu'à ce que le poêle soit bien chaud et le coffre à bois plein. Dieu lui avait fait la grâce d'une journée fraîche, nuageuse, la première depuis des semaines. Peut-être pleuvrait-il à la tombée de la nuit. En tout cas, c'est ce que lui disait le fémur qu'elle s'était cassé en 1958.

Elle fit cuire ses tartes, garnies de la rhubarbe et des fraises qu'elle était allée cueillir au jardin. Les fraises venaient de mûrir loué soit Dieu, il était bon de savoir qu'elles n'allaient pas se perdre. Elle se sentit mieux à faire ainsi la cuisine, car la cuisine, c'était la vie. Deux tartes aux fraises et à la rhubarbe. Une autre aux myrtilles, une autre aux pommes. Il lui restait encore des myrtilles et des pommes en boîtes sur les étagères de sa cuisine. Et l'odeur de la pâtisserie remplit l'air du matin. Elle mit les tartes à refroidir sur l'appui de la fenêtre, comme elle l'avait fait toute sa vie.

Puis elle prépara de son mieux la pâte à frire, mais ce n'était pas facile sans œufs frais – elle aurait dû y penser quand elle était au poulailler qu'elle était donc sotte. Œufs ou pas, au début de l'après-midi, la petite cuisine au plancher inégal et au linoléum usé sentait bon le poulet frit. Il commençait à faire chaud à l'intérieur. Elle sortit donc en boitillant sur la véranda pour faire sa lecture quotidienne en

s'éventant avec une vieille revue aux pages cornées.

Le poulet était cuit à la perfection, croustillant, tendre et juteux. Et l'un des visiteurs qui viendraient tout à l'heure n'aurait qu'à aller cueillir deux douzaines d'épis de maïs. Puis ils mangeraient tous dehors.

Elle enveloppa les morceaux de poulet dans des serviettes de papier, revint s'installer sur la véranda avec sa guitare, s'assit et se mit à jouer. Elle chanta tous ses cantiques favoris de sa voix haute et chevrotante qui flottait dans l'air immobile.

*Quand l'épreuve et la tentation nous assaillent*

*Quand le chagrin nous accable Ne perdons point courage Car Dieu nous tend Sa main.*

Elle trouvait

cette musique si jolie (mais son oreille n'était plus assez bonne pour qu'elle soit tout à fait sûre que sa vieille guitare était bien accordée) qu'elle joua un autre cantique, et un autre encore.

Elle commençait We *Are Marching to Zion* lorsqu'elle entendit un bruit de moteur au nord, un bruit qui venait dans sa direction. Elle cessa de chanter, mais ses doigts continuèrent à gratter distraitement les cordes tandis qu'elle penchait la tête pour mieux écouter. Ils arrivent, oui, Seigneur ils ont trouvé le chemin. Et elle voyait maintenant le panache de poussière que soulevait le camion en s'engageant sur la route de terre qui s'arrêtait dans sa cour. Elle était si contente d'avoir de la visite. Heureusement, elle avait mis ses habits du dimanche. Elle cala sa guitare entre ses genoux et mit sa main en visière, quoiqu'il n'y eût toujours pas de soleil.

Le bruit du moteur grandissait. Dans un instant, là où le maïs s'ouvrait et faisait de la place pour la mare où les vaches de Cal Goodell…

Oui, elle le voyait, un vieux camion Chevrolet qui avançait lentement. La cabine était pleine ; quatre personnes entassées là-dedans (elle avait toujours bon œil, à cent huit ans), et trois autres à l'arrière, debout sur le plateau. Un homme blond, plutôt mince, une jeune fille aux cheveux roux, au milieu… oui, c'était lui, un garçon qui venait tout juste d'apprendre à être un homme. Cheveux foncés, visage étroit, front haut. Il la vit assise sous sa véranda et se mit à lui faire de grands gestes. Un instant plus tard, l'homme blond l'imitait. La fille aux cheveux roux se contentait de regarder. Mère Abigaël leva la main et leur rendit leur salut.

Loué sois-Tu, mon Dieu pour les avoir amenés jusqu'ici, murmura-t-elle d'une voix rauque, et des larmes brûlantes ruisselèrent sur ses joues. Merci, mon Dieu.

Le camion entra dans la cour en cahotant. L'homme qui était au volant portait un chapeau de paille orné d'une grande plume coincée sous un ruban de velours bleu.

– Hou-hou ! hurla-t-il

en faisant un grand geste. Bonjour, madame ! Nick pensait bien vous trouver là ! Hou-hou !

Il klaxonnait comme un fou. Assis à côté de lui, dans la cabine, il y avait un homme dans la cinquantaine, une femme du même âge et

une petite fille en salopette de velours côtelé rouge. La petite fille suçait son pouce en agitant timidement l'autre main.

Le jeune homme au bandeau et aux cheveux noirs – Nick – sauta du camion qui roulait encore. Il reprit son équilibre, puis s'avança lentement vers elle, grave, solennel, mais les yeux brillants de joie. Il s'arrêta devant l'escalier de la véranda, puis regarda autour de lui, étonné… la cour, la maison, le vieil arbre avec la balançoire. Et surtout, elle.

– Bonjour, Nick, dit-elle. Je suis contente de te voir. Dieu te bénisse.

Il lui fit un large sourire, puis se mit à pleurer. Il monta l'escalier, prit ses mains entre les siennes. Elle lui tendit sa joue ridée et il l'embrassa doucement. Derrière lui, le camion s'était arrêté et tout le monde était descendu. L'homme qui conduisait tenait dans ses bras la petite fille en salopette rouge dont la jambe droite était prise dans un plâtre. La petite se cramponnait au cou bronzé de l'homme. À côté de lui, la femme dans la cinquantaine, puis la rousse, puis le garçon blond avec la barbe.

Non, ce n'est pas un garçon ordinaire, pensa mère Abigaël, c'est un simple d'esprit.

En dernier, l'autre homme qui se trouvait dans la cabine. Il essuyait les verres de ses lunettes cerclées de fer.

Nick la regardait avec insistance, et elle lui fit un signe de tête.

– Tu as bien fait, dit-elle.

Le Seigneur t'a conduit et mère Abigaël va te donner à manger. Vous êtes *tous* les bienvenus ! continua-t-elle d'une voix plus forte. Nous ne pourrons pas rester longtemps, mais avant de partir, nous allons nous reposer, nous allons rompre le pain ensemble, nous allons apprendre à nous connaître.

Perchée dans les bras de l'homme qui conduisait le camion, la petite fille demanda d'une voix fluette : – Est-ce que vous êtes la plus vieille dame du monde ?

– Chut, Gina ! souffla

la femme dans la cinquantaine.

Mais mère Abigaël éclata de rire, la main sur la hanche.

– Peut-être bien, mon enfant, peut-être bien.

Elle demanda

aux deux femmes, Olivia et June d'étendre sa nappe à carreaux rouges sous le pommier, tandis que les hommes allaient cueillir du maïs. Il ne fallut pas longtemps pour le faire cuire. Bien sûr, il n'y avait pas de beurre, mais la margarine et le sel ne manquaient pas.

Ils parlèrent peu durant le repas – on entendait surtout des bruits de mâchoires et parfois de petits grognements de plaisir. Elle eut chaud au cœur de voir ses invités faire honneur au repas qu'elle leur avait préparé. Sa longue course chez les Richarson n'avait pas été vaine, ni sa lutte contre les belettes. Ce n'était pas vraiment qu'ils avaient faim, mais quand vous ne mangez pratiquement que des conserves depuis un mois, l'envie vous prend de choses fraîches, mijotées sur un fourneau. Abigaël engloutit trois morceaux de poulet, un épi de maïs et une petite part de tarte aux fraises et à la rhubarbe. Quand elle eut fini, elle se sentit aussi pleine qu'une grosse punaise gonflée de sang.

Au café, le conducteur, un homme à la physionomie plaisante qui s'appelait Ralph Bretner, lui dit : – C'était bien bon, madame. Il y a longtemps que je n'avais pas aussi bien mangé. Nous devons tous vous remercier.

Et ce fut un concert de murmures approbateurs. Nick sourit et hocha la tête.

– Je peux m'asseoir sur tes genoux, madame grand-mère ? demanda la petite fille.

– Tu es trop lourde, ma chérie, dit la plus âgée des deux femmes, Olivia Walker.

– Pas du tout, répondit Abigaël. Le jour où je ne pourrai plus prendre un petit enfant sur mes genoux, ce jour-là, il faudra me mettre dans mon linceul. Viens, Gina.

Ralph prit la petite et l'installa sur les genoux de la vieille dame.

– Quand vous trouverez qu'elle est trop lourde, dites-le-moi.

Il chatouilla le nez de Gina avec la plume de son chapeau. Elle leva les mains en riant aux éclats.

– Ne me chatouille pas, Ralph !

Arrête !

– J'ai trop mangé pour te chatouiller longtemps, dit Ralph en se

rasseyant.

– Qu'est-ce que tu t'es fait à la jambe, Gina ? demanda Abigaël.

– Je l'ai cassée en tombant de la grange. Dick l'a réparée. Ralph dit que Dick m'a sauvé la vie.

Elle envoya un baiser à l'homme aux lunettes cerclées de fer, qui rougit un peu, toussa et sourit.

Nick, Tom Cullen et Ralph étaient tombés sur Dick Ellis en plein milieu du Kansas. Il marchait le long de la route, un sac sur le dos, un bâton à la main. Dick était vétérinaire. Le lendemain, alors qu'ils traversaient la petite ville de Lindsborg, ils s'étaient arrêtés pour déjeuner.

C'est alors qu'ils avaient entendu de faibles cris du côté sud de la ville. Si le vent avait soufflé de l'autre côté, ils seraient repartis sans rien entendre.

– Béni soit Dieu, dit Abby d'une voix solennelle en caressant les cheveux de la petite fille.

Gina était seule depuis trois semaines. La veille ou l'avant-veille, elle était en train de jouer dans le grenier à foin de la grange de son oncle quand une planche pourrie avait cédé. Elle avait fait une chute de plus de dix mètres. Heureusement, le foin répandu par terre avait amorti sa chute, mais elle s'était cassé la jambe. Au début, Dick Ellis avait cru qu'elle ne s'en tirerait pas. Il lui avait fait une anesthésie locale avant de remettre sa jambe ; elle avait tellement maigri et son état général était si mauvais qu'il craignait qu'une anesthésie générale ne la tue (et, pendant qu'on racontait son histoire, Gina McCone jouait paisiblement avec les boutons de la robe de mère Abigaël).

Mais Gina s'était rétablie avec une rapidité étonnante. Aussitôt, elle s'était prise d'affection pour Ralph et son joli chapeau. À voix basse, Ellis expliqua qu'à son avis la petite avait surtout souffert de la solitude.

– Naturellement, dit Abigaël.

Si vous ne l'aviez pas trouvée, elle se serait éteinte toute seule.

Gina bâilla. Ses yeux étaient perdus dans le vague.

– Je vais la coucher, dit Olivia Walker.

– Installez-la dans la

petite chambre, au bout du couloir, répondit Abby. Vous pouvez dormir avec elle si vous voulez. Et vous, ma fille… comment vous

appelez-vous déjà ? J'ai oublié.

– June Brinkmeyer, dit la rouquine.

– Eh bien, vous pouvez

dormir dans ma chambre, June, si le cœur vous en dit. Le lit n'est pas assez grand pour deux personnes, et je ne pense pas que vous ayez envie de dormir avec un vieux sac d'os comme moi. Mais il y a un matelas au grenier – si les souris ne l'ont pas mangé. Les hommes ne demanderont pas mieux que de le descendre pour vous.

– Bien sûr, dit Ralph.

Olivia alla coucher Gina qui s'était endormie. Il faisait déjà noir dans la cuisine, plus animée qu'elle ne l'avait été depuis des années. Mère Abigaël se leva en poussant un petit gémissement et alluma les trois lampes à pétrole, une pour la table, une autre qu'elle posa sur le poêle (le Blackwood de fonte se refroidissait en craquant de plaisir), la dernière sur l'appui de la fenêtre. La nuit recula un peu.

– Après tout, la manière d'autrefois est peut-être la meilleure.

C'était Dick qui venait de parler.

Ils le regardèrent tous. Il rougit et toussota. Abigaël étouffa un petit rire.

– Je veux dire, reprit Dick, très intimidé, que c'est le premier vrai repas que je fais depuis… depuis le 13

juin, je crois. Le jour où l'électricité a été coupée. Je l'avais préparé moi-même. C'est tout dire. Ma femme… elle faisait vraiment très bien la cuisine.

Elle…

Olivia revenait.

La petite dort à poings fermés. Elle était vraiment fatiguée.

– Est-ce que vous faites vous-même votre pain ? demanda Dick à mère Abigaël.

– Naturellement. Depuis toujours. Mais je n'ai plus de levure. Ce n'est pas très grave, parce qu'il y a d'autres recettes.

– J'ai très envie de pain. Helen…

ma femme… elle faisait du pain deux fois par semaine. Ces derniers temps, on dirait que je n'ai envie que de ça. Donnez-moi trois tartines

de pain, un peu de confiture de fraises, et je crois que je pourrais mourir heureux.

– Tom Cullen est fatigué, dit Tom tout à coup. Oh là là, fatigué, fatigué.

Et il bâilla à se décrocher la mâchoire.

– Allez vous coucher dans la remise, lui proposa Abigaël. Elle sent un peu le moisi, mais vous serez au sec.

Ils écoutèrent un moment le bruissement paisible de la pluie dans les feuilles. Il pleuvait depuis près d'une heure. Dans la solitude, ce bruit aurait été lugubre. Mais avec tous ces gens, c'était un murmure agréable secret, intime. La pluie gargouillait dans les gouttières de zinc coulait dans la grosse barrique qui était installée derrière la maison.

Le tonnerre gronda dans le lointain, très loin, au-dessus de l'Iowa.

– Vous avez des sacs de couchage ? demanda Abigaël.

– Nous avons tout ce qu'il faut, répondit Ralph. Nous serons très bien. Allez viens Tom.

– Je me demandais, dit

Abigaël, si vous et Nick ne pourriez pas rester un peu Ralph.

Nick était assis derrière la table, en face du fauteuil à bascule où la vieille femme se balançait. J'aurais cru, se dit-elle, qu'un homme qui ne peut pas parler se serait senti perdu au milieu de tous ces gens, qu'il aurait voulu disparaître dans son coin. Mais ce n'était pas ce qui s'était passé avec Nick. Il était assis, parfaitement immobile, et suivait attentivement la conversation comme le montrait l'expression de son visage. Un visage ouvert et intelligent, mais déjà rongé par les soucis.

Plusieurs fois au cours de la soirée, elle avait remarqué que les autres l'observaient, comme pour lui demander son approbation. Plusieurs fois aussi, elle l'avait vu regarder par la fenêtre, d'un air inquiet.

– Vous pourriez me descendre le matelas ? demanda June.

– Je vais m'en charger avec Nick, répondit Ralph en se levant.

– Je veux pas aller tout seul dans la remise, dit Tom. Oh là là, mais alors sûrement pas…

– Ne t'en fais pas, je vais t'accompagner, mon bonhomme, répondit Dick. On va allumer la lampe Coleman, et puis on va se

coucher. Merci beaucoup, madame. Grâce à vous, nous avons passé une soirée très agréable.

Les autres lui firent écho. Nick et Ralph descendirent le matelas – intact, fort heureusement. Tom et Dick s'installèrent dans la remise où la lampe Coleman s'alluma bientôt. Peu après, Nick, Ralph et mère Abigaël se retrouvèrent seuls dans la cuisine.

– Vous me permettez de fumer, madame ? demanda Ralph.

– Si vous ne jetez pas vos cendres par terre. Il y a un cendrier dans l'armoire, juste derrière vous.

Ralph se leva pour aller le chercher. Abby dévisageait Nick. Il était vêtu d'une chemise kaki, d'un blue-jeans et d'un vieux coupe-vent de coton. Quelque chose lui faisait penser qu'elle le connaissait déjà, ou qu'il était écrit qu'elle devait un jour le connaître. En le regardant, elle éprouvait une sensation paisible d'achèvement, de certitude, comme si ce moment avait depuis toujours été décidé par le destin. Comme si, à une extrémité de sa vie, il y avait eu son père, John Freemantle, grand, noir et fier, et à l'autre, cet homme, jeune et muet, avec ses yeux brillants et expressifs qui l'observaient, avec ce visage déjà usé par l'inquiétude.

Elle jeta un coup d'œil dehors et vit la lampe Coleman qui éclairait un petit bout de sa cour par la fenêtre de la remise. Elle se demanda si elle sentait encore la vache ; il y avait bien trois ans qu'elle n'y était pas entrée. Pour quoi faire ? Elle avait vendu sa dernière bête, Daisy, en 1975. Pourtant, en 1987, la remise sentait encore la vache. Et probablement encore aujourd'hui. Tant pis. Après tout, il y avait des choses qui sentaient plus mauvais.

– Madame ?

Elle se retourna. Ralph s'était assis à côté de Nick un bloc-notes à la main. Il clignait les yeux, ébloui par la lampe. Sur ses genoux, Nick tenait un bloc de papier à lettres et un crayon-bille.

– Nick dit…, commença Ralph, puis il s'arrêta pour s'éclaircir la voix, gêné.

– Continuez.

– Nick dit qu'il a du mal à lire sur vos lèvres, parce que…

– Je crois savoir pourquoi. Ne vous inquiétez pas.

Elle se leva et s'avança d'un pas traînant vers le vaisselier. Sur la deuxième étagère se trouvait un bol de plastique, et dans le bol un dentier qui flottait dans un liquide laiteux.

Elle pêcha l'objet et le rinça à l'eau du robinet.

– Seigneur Jésus, que je n'aime pas ça, dit mère Abigaël en mettant son dentier. Il faut que nous parlions. Vous êtes les deux chefs. Nous devons décider certaines choses.

– Je ne suis pas un chef dit Ralph. J'ai toujours travaillé en usine, et un peu sur la ferme. J'ai les mains plus solides que la tête. C'est Nick qui est le chef.

– C'est vrai ? demanda

Abigaël en regardant Nick.

Nick écrivit quelque chose et Ralph lut son message.

– *C'est moi qui ai eu l'idée de venir ici, oui. Mais je ne sais pas si je suis le chef.*

– Nous avons rencontré June et Olivia à cent cinquante kilomètres d'ici, ajouta Ralph. Avant-hier, c'est bien ça, Nick ?

Nick hocha la tête.

– On allait tous vous voir, mère Abigaël. Les femmes allaient au nord, elles aussi. Comme Dick. On a décidé de faire la route ensemble.

– Avez-vous rencontré d'autres gens ?

– *Non*, écrivit Nick. *Mais j'ai l'impression – Ralph aussi – que d'autres gens se cachent, qu'ils nous surveillent. Ils ont peur, peut-être. Ils sont encore sous le choc.*

Abigaël approuva d'un signe de tête.

– *Dick nous a dit qu'il avait entendu une moto la veille du jour où il nous a rencontrés. Il doit y avoir d'autres gens par ici. Je crois que ce qui leur fait peur, c'est que nous sommes un groupe déjà assez important.*

– Pourquoi êtes-vous venus ici ? questionna la vieille femme en plissant les yeux.

– *J'ai rêvé de vous. Dick Ellis aussi une fois. Et la petite fille, Gina, vous appelait « Maman grand-mère » bien avant qu'on arrive ici. Elle a décrit votre maison, la balançoire avec le pneu.*

– Bénie soit la petite enfant, dit mère Abigaël d'un air absent. Et vous ? demanda-t-elle en se tournant vers Ralph.

– Une ou deux fois, madame, répondit Ralph en se passant la langue sur les lèvres. Moi, je rêvais surtout à… à l'autre type.

– Quel autre ?

Nick écrivit quelque chose, entoura d'un cercle ce qu'il avait écrit, puis lui tendit son bloc. Mère Abigaël avait du mal à lire sans ses

lunettes, ou sans la grosse loupe qu'elle avait achetée à Hemingford Center l'année dernière. Mais ce message, elle pouvait le lire. Il était écrit en grosses lettres comme l'écriture de Dieu sur le mur du palais du roi Balthasar. Et le cercle qui l'entourait la fit frissonner. Elle pensa aux belettes qui fourmillaient sur la route, qui tiraillaient son sac avec leurs petites dents pointues comme des aiguilles. Elle pensa à un œil rouge qui s'ouvrait dans le noir, qui regardait, cherchait, non pas seulement une vieille femme, mais tout un groupe d'hommes et de femmes… et une petite fille.

Et les mots encerclés étaient ceux-ci : *l'homme noir*.

Elle plia la

feuille de papier, la déplia, la replia encore, oubliant que ses doigts arthritiques lui faisaient si mal.

– Je sais que nous devons aller à l'ouest, dit-elle. Le Seigneur Dieu me l'a dit en rêve. Je ne voulais pas l'écouter. Je suis une vieille femme, et tout ce que je veux, c'est mourir sur ce petit bout de terre. La terre de ma famille depuis cent douze ans. Mais il est dit que ce n'est pas là que je mourrai, pas plus que Moïse n'est allé en Canaan avec les enfants d'Israël.

Elle s'arrêta. Les deux hommes la regardaient dans la lumière de la lampe à pétrole. Dehors, la pluie continuait à tomber, fine, tenace. Le tonnerre ne grondait plus. Seigneur, pensa-t-elle, ce dentier me fait un mal de chien. Je voudrais bien l'enlever et aller me coucher.

– J'ai commencé à faire ces rêves il y a deux ans. J'ai toujours rêvé, et parfois mes rêves se réalisent. La prophétie est un don de Dieu et tout le monde est un peu prophète. Dans mes rêves je m'en allais vers l'ouest. D'abord avec quelques personnes, puis avec d'autres, et d'autres encore. À l'ouest, toujours à l'ouest, et je voyais un jour les montagnes Rocheuses. Nous formions une véritable caravane deux cents personnes, plus peut-être. Et il y avait des signes… non, pas des signes de Dieu, des panneaux indicateurs : BOULDER, COLORADO, 965 KILOMETRES ou encore : DIRECTION

BOULDER.

Elle s'arrêta.

– Ces rêves me faisaient peur, tellement peur que je n'en ai jamais parlé à personne. Je me sentais comme Job devait se sentir quand Dieu lui parla dans la tempête. J'ai même voulu croire qu'il ne s'agissait que de rêves, pauvre vieille femme qui fuit son Dieu comme Jonas. Mais le gros poisson nous a avalés quand même, vous voyez !

Et si Dieu dit à Abby, *tu dois leur dire* alors je dois leur dire. J'ai toujours cru que quelqu'un allait venir à moi, quelqu'un de spécial. Et qu'alors je saurais que le moment était arrivé.

Elle regarda Nick, assis derrière la table et Nick la regardait lui aussi, à travers la fumée de la cigarette de Ralph Brentner.

– J'ai su que c'était toi quand je t'ai vu, Nick. Dieu a touché ton cœur de Son doigt. Mais Il a plusieurs doigts, et d'autres encore s'en

viennent, loué soit Dieu, car Il a posé Son doigt sur eux aussi. Je rêve de *lui*, lui qui nous cherche en ce moment et, Dieu me pardonne, je le maudis dans mon cœur.

La vieille femme pleurait. Elle se leva pour boire un verre d'eau et se rafraîchir le visage. Ses larmes étaient ce qu'il y avait d'humain en elle, de faible, d'hésitant.

Quand elle se retourna, Nick était en train d'écrire. Quand il eut terminé, il arracha la page de son bloc et la tendit à Ralph.

*– Je ne sais pas s'il faut y voir l'œuvre de Dieu, mais je sais que quelque chose se prépare. Tous ceux que nous avons rencontrés faisaient route au nord. Comme si vous aviez la réponse. Avez-vous rêvé aux autres ? À Dick ? À June ou à Olivia ?*

Peut-être à la petite fille ?

– Non, à aucun de ceux-là. À

un homme qui ne parle pas beaucoup. À une femme qui attend un enfant. À un homme à peu près de ton âge qui vient à moi avec sa guitare. Et à toi, Nick.

*– Et vous croyez que c'est une bonne idée d'aller à Boulder ?*

– C'est ce que nous devons faire, répondit mère Abigaël.

Nick resta un moment songeur devant son bloc-notes, puis il se remit à écrire.

*– Qu'est-ce que vous savez de l'homme noir ? Savez-vous qui il est ?*

– Je sais ce qu'il faut faire, mais je ne sais pas qui il est. C'est le diable en personne. Les autres méchants ne sont que des diablotins. Des petits voleurs, des petits violeurs, des petits voyous. Mais il va les appeler. Il a déjà commencé. Et il les rassemble beaucoup plus vite que nous nous rassemblons. Quand il sera prêt, je crois qu'ils seront beaucoup plus nombreux que nous. Pas simplement les méchants, comme lui, mais les faibles… les solitaires… ceux qui ont chassé Dieu de leurs cœurs.

*– Ils n'existent peut-être pas, écrivit Nick. Peut-être…*

Il s'arrêta, réfléchit en suçant le bout de son stylo. Puis il se remit à écrire : *– … peut-être qu'il nous fait peur simplement, qu'il nous force à nous débarrasser de ce que nous avons de mauvais. Peut-être que nous rêvons à des choses que nous avons peur de faire.*

Ralph fronçait les sourcils en lisant mais Abby comprit aussitôt ce que Nick voulait dire. Et ce qu'il disait n'était pas tellement différent

de la parole des prédicateurs qui sillonnaient le pays depuis vingt ans. Satan n'existait pas vraiment, voilà ce qu'ils disaient. Le mal existait, et il venait sans doute du péché originel, mais il était enraciné en chacun d'entre nous, et l'exprimer était aussi impossible que de faire sortir l'œuf de sa coquille sans la casser. Selon ces nouveaux prédicateurs, Satan était comme un puzzle – et chaque homme, chaque femme chaque enfant sur terre ajoutait sa petite pièce qui constituait l'ensemble. Oui toutes ces idées modernes paraissaient bien jolies ; le problème, c'est qu'elles n'étaient pas vraies. Et si Nick continuait à penser ainsi, l'homme noir n'en ferait qu'une bouchée.

– Tu as rêvé de moi. Est-ce que j'existe ? demanda-t-elle.

Nick hocha la tête.

– Et j'ai rêvé de toi. Est-ce que tu existes ? Loué soit Dieu, tu es assis juste devant moi, avec ton bloc-notes sur les genoux. Eh bien, cet autre homme, Nick, il est aussi réel que toi.

Oui, il existait bel et bien. Elle pensait aux belettes, à l'œil rouge ouvert tout grand dans le noir. Et lorsqu'elle se remit à parler, sa voix était rauque.

– Il n'est pas Satan, dit-elle, mais lui et Satan se connaissent et ils tiennent conseil ensemble depuis longtemps. La Bible ne dit pas ce qui est arrivé à Noé et à sa famille après le déluge. Mais je ne serais pas surprise qu'il y ait eu une terrible bataille pour les âmes de ces quelques personnes – pour leurs âmes, leurs corps, leurs pensées. Et je ne serais pas surprise si c'est exactement ce qui nous attend. L'homme noir est à l'ouest des Rocheuses pour le moment. Tôt ou tard, il passera à l'est.

Peut-être pas cette année, non, mais quand il sera prêt. Et notre mission est de lui faire face.

Nick secouait la tête, troublé.

– Oui, dit-elle d'une voix douce. Tu verras. Des jours terribles nous attendent, des jours de mort et de terreur, de trahison et de larmes. Et nous ne serons pas tous là pour en voir la fin.

– Je n'aime pas trop toutes ces histoires, grommela Ralph. Est-ce que la vie n'est déjà pas suffisamment compliquée sans ce type dont vous parlez, Nick et vous ? Est-ce que nous n'avons pas assez de problèmes, sans médecins, sans électricité, sans rien du tout ?

Pourquoi cette histoire par-dessus le marché ?

– Je ne sais pas. Les voies de Dieu sont impénétrables. Il ne les

explique pas aux petites gens, comme Abby Freemantle.

– Si c'est ce qu'Il veut, dit Ralph, alors j'aimerais bien qu'Il prenne sa retraite et qu'un jeune vienne prendre sa succession.

– *Si l'homme noir est à l'ouest,* écrivit Nick, *peut-être faudrait-il fuir vers l'est.*

Abby secoua la tête.

– Nick, répondit-elle

patiemment, toute chose obéit au Seigneur. Ne crois-tu pas que l'homme noir Lui obéit aussi ? Il Lui obéit, même si nous ne comprenons pas Ses desseins. L'homme noir te suivra, où que tu ailles, car il obéit aux desseins de Dieu, et Dieu veut que tu le rencontres. Il ne sert à rien de fuir la volonté du Dieu Tout-Puissant.

L'homme ou la femme qui essaie de fuir la volonté de Dieu finira dans le ventre de la bête.

Nick griffonna quelques mots. Ralph lut le message, se gratta le nez, se dit qu'il aurait préféré ne pas savoir lire. Les vieilles dames n'aimaient pas du tout ces trucs-là, ce que Nick venait d'écrire. Mère Abigaël allait sûrement crier au blasphème, réveiller tout le monde.

– Qu'est-ce qu'il dit ?

demanda Abigaël.

– Il dit…

Ralph s'arrêta pour s'éclaircir la gorge. La grande plume de son chapeau frétillait.

– Il dit, reprit-il, il dit qu'il ne croit pas en Dieu.

Le message transmis, il regarda ses chaussures d'un air malheureux, attendant l'explosion.

Mais la vieille femme se contenta de toussoter. Puis elle se leva, s'approcha de Nick, lui prit la main, la caressa.

– Béni sois-tu, Nick. Ça n'a pas d'importance. *Il* croit en toi.

Ils passèrent

toute la journée du lendemain chez Abby Freemantle. Et ce fut pour eux le jour le plus beau depuis que la super-grippe s'en était allée, comme les eaux s'en étaient allées du mont Ararat. La pluie avait cessé de tomber à l'aube et, à neuf heures, le ciel était ensoleillé, parsemé çà

et là de nuages. Le maïs luisait à perte de vue, comme un tapis d'émeraudes. L'air était frais, plus frais qu'il ne l'avait été depuis des semaines.

Tom Cullen passa la matinée à courir dans les rangs de maïs, les bras en croix, chassant devant lui des nuées de corneilles. Gina McCone, assise par terre à côté de la balançoire, jouait avec des poupées de carton qu'Abigaël avait retrouvées au fond d'une malle, dans le placard de sa chambre. Un peu plus tôt, Tom et la petite fille s'étaient bien amusés avec le garage Fisher-Price que Tom avait déniché dans le Prisunic de May, dans l'Oklahoma. Et Tom s'était fait un plaisir de se plier aux moindres caprices de Gina.

Dick Ellis, le vétérinaire, s'était approché de mère Abigaël et lui avait demandé sur le ton de la confidence si des voisins avaient eu des cochons, autrefois.

– Bien sûr, les Stoner ont toujours eu des cochons.

Elle était assise sur la véranda dans son fauteuil à bascule. Elle accordait sa guitare en regardant Gina jouer dans la cour, sa jambe dans le plâtre allongée toute raide devant elle.

– Vous croyez qu'il en reste ?

– Il faudrait aller voir. Peut-être.

Mais peut-être aussi qu'ils ont défoncé les portes et qu'ils sont en train de courir dans la nature, dit-elle avec des yeux pétillants de malice. Peut-être *aussi* que je connais quelqu'un qui a rêvé d'une bonne côtelette de porc la nuit dernière.

– Si vous le dites…

– Vous avez déjà tué un cochon ?

– Non, madame, répondit-il avec un large sourire. J'en ai purgé plus d'un, mais jamais tué. Comme on dit, j'ai toujours été non violent.

– Est-ce que vous croyez que vous et Ralph accepteriez de travailler sous les ordres d'une femme ?

– Peut-être bien.

Vingt minutes plus tard, ils partaient tous les trois, Abigaël coincée entre les deux hommes dans la cabine du pick-up Chevrolet sa canne royalement plantée entre les genoux. Arrivés chez les Stoner ils trouvèrent deux petits cochons pétant de santé dans la porcherie.

Ils avaient si bonne mine qu'ils avaient sans doute mangé leurs petits

camarades quand la nourriture avait commencé à manquer.

Ralph installa la chèvre de Red Stoner dans la grange et, sous la direction d'Abigaël, Dick réussit finalement à passer une corde autour de la patte arrière de l'un des petits cochons qui se mit à couiner et à se débattre comme un démon. Les deux hommes l'amenèrent dans la grange où ils le soulevèrent avec la chèvre, tête en bas.

Ralph alla chercher dans la maison un couteau de boucher qui faisait bien un mètre – mon Dieu, ce n'est pas un couteau, c'est un sabre, pensa Abby.

– Vous savez, je ne sais pas si je vais pouvoir, dit-Il.

– Alors, donnez-moi ça, répondit Abigaël en tendant la main.

Ralph lança un regard perplexe à Dick qui haussa les épaules, si bien qu'il tendit son couteau à la vieille femme.

– Seigneur, dit Abigaël, nous Te remercions du don que Tu vas bientôt nous faire, dans Ta munificence. Béni soit ce cochon qui va nous nourrir tous. Amen. Écartez-vous les gars, ça va gicler.

Elle trancha la gorge du porc d'un seul coup de couteau – il est de ces choses qu'on n'oublie jamais même avec l'âge – puis recula aussi vite que ses jambes le lui permettaient.

– Le feu est allumé sous la marmite ? demanda-t-elle à Dick. Un beau grand feu, dans la cour ?

– Oui madame, répondit

respectueusement Dick incapable de détourner les yeux du cochon.

– Et les brosses ? demanda-t-elle à Ralph.

Ralph lui montra deux grosses brosses de chiendent.

– Parfait. Alors emportez-le là-bas et flanquez-le dans l'eau. Quand il aura bouilli un petit coup, les soies s'en iront toutes seules avec les brosses. Après, il suffira de peler M. Cochon comme une banane.

Perspective qui apparemment ne les emballait pas.

– Du cœur, reprit la vieille femme. On ne peut quand même pas le manger tout habillé. Il faut lui enlever sa pelure.

Ralph et Dick Ellis se

regardèrent, avalèrent leur salive, puis décrochèrent le porc de la chèvre. À

trois heures de l'après-midi, tout était fini. Ils étaient de retour chez Abigaël à quatre heures, avec leur plein de viande. Ce soir-là, il y eut des côtelettes de porc à dîner. Les deux hommes ne mangèrent pas de grand appétit, mais Abigaël en avala deux à elle seule, en faisant craquer la graisse croustillante sous son dentier. Rien de tel que la chair fraîche, quand vous êtes le boucher.

Il était un

peu plus de neuf heures. Gina dormait et Tom Cullen somnolait sur le fauteuil à bascule de mère Abigaël, sur la véranda. Des éclairs de chaleur zébraient le ciel, loin à l'ouest. Les autres étaient tous dans la cuisine, à l'exception de Nick qui était parti se promener. Abigaël comprenait son désarroi et son cœur était avec lui.

– Dites, vous n'avez pas vraiment cent huit ans ? demanda Ralph.

– Attendez un peu, répondit Abigaël, je vais vous montrer quelque chose.

Elle alla chercher dans sa chambre la lettre encadrée du président Reagan, dans le premier tiroir de sa commode. Puis elle revint et tendit le petit cadre à Ralph : – Lisez donc ça, mon petit.

– … à l'occasion de votre centième anniversaire… êtes au nombre des soixante-douze centenaires des États-Unis d'Amérique… vœux et félicitations du président Ronald Reagan, 14

janvier 1982.

Il leva de grands yeux quand il eut terminé sa lecture.

– Eh bien, je veux bien qu'on me pende par les c… – il s'arrêta, rouge de confusion – Excusez-moi, madame.

– Vous avez dû en voir, des choses ! s'exclama Olivia.

– Rien à côté de ce que j'ai vu depuis un mois soupira Abigaël, ou à côté de ce que je vais bientôt voir.

La porte s'ouvrit et Nick entra. La conversation s'arrêta aussitôt, comme s'ils attendaient tous son arrivée. À son expression, elle vit qu'il avait pris sa décision et elle crut savoir laquelle.

Nick lui donna le billet qu'il avait écrit sur la véranda, à côté de Tom. La vieille femme le tendit à bout de bras pour le lire.

– *Nous devrions partir demain pour Boulder.*

Elle leva les yeux, regarda Nick et hocha lentement la tête. Puis elle donna le billet à June Brinkmeyer, qui le donna à son tour à Olivia.

– Je pense que c'est ce qu'il faut faire, dit Abigaël. Je n'en ai pas plus envie que vous, mais je crois que c'est ce qu'il faut faire. Qu'est-ce qui t'a décidé, mon fils ?

Il haussa les épaules, le visage fermé, et la montra du doigt.

– Qu'il en soit ainsi, dit Abigaël. Je fais confiance au Seigneur.

Et Nick pensa : *J'aimerais bien pouvoir lui faire confiance.*

Le lendemain

matin, 26 juillet, Dick et Ralph partirent pour Columbus dans la camionnette de Ralph, après une brève discussion.

– J'aime bien mon vieux camion, soupira Ralph, mais si tu dis qu'il faut en changer, Nick, ce sera comme tu veux.

– *Ne traînez pas en route*, répondit Nick.

Ralph se mit à rire et regarda autour de lui dans la cour. June et Olivia faisaient la lessive dans un grand baquet. Tom était dans le champ de maïs en train d'épouvanter les corneilles – occupation dont il ne semblait pas se lasser. Gina jouait avec le garage et les petites voitures. La vieille femme ronflait dans son fauteuil à bascule.

– Tu es drôlement pressé de te jeter dans la gueule du lion, Nicky.

– *Tu connais un meilleur endroit où aller ?*

– C'est vrai. Ça ne sert à rien de tourner en rond. On se sent inutile. Pour se sentir bien, il faut se donner un but. Tu as déjà remarqué ?

Nick fit un signe de tête.

Ralph lui donna une grande tape sur l'épaule et s'éloigna.

– On y va, Dick ?

Tom Cullen sortait à toutes jambes de son champ de mais, la chemise et le pantalon couverts de longs cheveux blonds.

– Moi aussi ! Tom

Cullen veut faire un tour ! Oui, oui, oui !

– Alors viens, dit Ralph. Mais regarde-toi ! Couvert de barbes de mais, de la tête aux pieds. Et tu n'as même pas attrapé une seule corneille ! Je vais te nettoyer un peu.

Avec un large sourire, Tom laissa Ralph brosser sa chemise et son pantalon. Pour Tom, pensa Nick ces deux dernières semaines avaient sans doute été les plus heureuses de sa vie. Il était entouré de gens qui l'acceptaient et qui l'aimaient. Et pourquoi pas ?

Oui, il était simple d'esprit, mais il était quand même un être humain, chose relativement rare dans ce monde nouveau.

– À tout à l'heure, Nicky, dit Ralph en s'installant au volant de la

Chevrolet.

– À tout à l'heure, Nicky, répéta Tom Cullen, toujours souriant.

Nick les regarda s'éloigner, puis se dirigea vers la remise où il trouva une vieille caisse et une boîte de peinture. Il défit l'un des côtés de la caisse et le cloua sur un long piquet. Puis il sortit avec sa pancarte et le pot de peinture dans la cour où il se mit à peindre, tandis que Gina le regardait faire par-dessus son épaule.

– Qu'est-ce qu'il écrit ?

Olivia lui lut le message : – Nous partons à Boulder, au Colorado. Nous prendrons uniquement des routes secondaires pour éviter les embouteillages. Communiquez sur C. B., canal 14.

– Qu'est-ce que ça veut dire ?

demanda June qui arrivait.

Elle prit Gina dans ses bras et regarda Nick installer sa pancarte à l'endroit où la route de terre se perdait dans la cour de mère Abigaël. Il enfonça profondément le piquet dans la terre, pour que le vent ne renverse pas la pancarte. Il y avait souvent des tornades dans la région ; et il pensa à celle qui avait failli les emporter, lui et Tom, à cette horrible peur qu'ils avaient eue dans l'abri.

Il écrivit un message et le tendit à June.

– *Dick et Ralph vont revenir de Columbus avec une radio. Il faudra garder l'écoute sur le canal 14.*

– Pas bête, dit Olivia.

Nick se tapa le front d'un air très sérieux, puis sourit.

Les deux femmes repartirent étendre le linge. Gina retourna à ses petites voitures à cloche-pied. Nick traversa la cour monta l'escalier et s'assit à côté de la vieille femme qui dormait encore. Il regarda le mais et se demanda ce qu'ils allaient devenir.

*Nick, ce sera comme tu veux*.

Ils avaient fait de lui leur chef, sans qu'il sache pourquoi. Un sourd-muet ne peut pas donner d'ordres ; on aurait presque dit une mauvaise plaisanterie. Dick aurait dû être leur chef. Tout avait commencé dès qu'ils avaient rencontré Ralph Brentner dans sa camionnette, sur la route : Ralph disait quelque chose, puis jetait un coup d'œil à Nick, comme s'il attendait une confirmation. Et Nick regrettait déjà ces quelques jours, entre Shoyo et May avant Tom, avant les responsabilités. Il était facile d'oublier à quel point il s'était senti seul, la peur qu'il avait eue de devenir fou, à cause de ses

cauchemars. Et trop facile de se souvenir qu'il n'avait alors qu'à s'occuper de lui, petit pion dans ce jeu terrible.

*J'ai su que c'était toi quand je t'ai vu, Nick. Dieu a touché ton cœur de Son doigt…*

Non, je n'accepte pas ça. Et je n'accepte pas Dieu non plus. Que la vieille femme rêve de son Dieu. Les vieilles femmes ont besoin de Dieu comme elles ont besoin de lavements et de sachets de thé. Une chose à la fois, un pied devant l'autre, et on verra ensuite. D'abord, les emmener à Boulder. La vieille femme avait dit que l'homme noir existait vraiment, que ce n'était pas seulement un symbole psychologique. Il refusait de le croire… mais, au fond de son cœur, il le savait. Au fond de son cœur, il croyait tout ce qu'elle avait dit. Et il avait peur. Il ne voulait pas être leur chef.

*C'est toi, Nick.*

Une main lui serrait l'épaule. Il sursauta et se retourna. La vieille femme ne dormait plus. Assise dans son fauteuil à bascule, elle le regardait en souriant.

– Je pensais à la crise de 1929, dit-elle. Tu sais qu'à une époque toutes ces terres appartenaient à mon père, des hectares et des hectares. C'est pourtant vrai. Pas facile pour un Noir.

Et puis, en 1902, j'ai joué de la guitare et j'ai chanté à l'Association des agriculteurs. Il y a longtemps, Nick. Longtemps, longtemps.

Nick lui fit signe de continuer.

– C'était le bon temps, Nick – presque toujours en tout cas. Mais il faut croire que rien n'est éternel. Sauf l'amour du Seigneur. Mon père est mort. On a divisé la terre entre ses fils, avec un petit bout pour mon premier mari, quinze hectares, pas beaucoup. Et cette maison se trouve sur ce qui reste des quinze hectares. En fait, il n'en reste plus qu'un seul. Évidemment, je pourrais tout reprendre maintenant, mais ce ne serait plus pareil.

Nick tapotait la main décharnée de la vieille femme. Elle poussa un profond soupir.

– Les frères ne s'entendent pas toujours très bien pour travailler ensemble. En fait, ils se disputent presque toujours. Regarde Caïn et Abel ! Tout le monde voulait commander, et personne ne voulait travailler ! Et puis, en 1931, la banque demande ses sous. Alors, ils comprennent. Ils en mettent un coup, mais c'est trop tard. En 1945, il ne reste plus que mes quinze hectares, là où se trouve maintenant la ferme des Goodell.

Pensive, elle chercha un mouchoir dans sa poche et s'essuya lentement les yeux.

– Finalement, il ne restait plus que moi. Et je n'avais plus d'argent. Tous les ans, quand il fallait payer les impôts, ils en prenaient un peu plus pour payer ce que je devais. Moi, je regardais le bout de terre qui n'allait plus m'appartenir, et je me mettais à pleurer, comme je pleure maintenant. Un petit peu plus tous les ans, pour les impôts, voilà comment ça s'est passé. Un petit bout par-ci, un petit bout par-là. J'ai bien loué ce qui restait, mais ce n'était jamais assez pour leurs sacrés impôts. Ensuite, quand j'ai eu cent ans, ils m'ont dit que je n'aurais plus jamais à payer d'impôt. Oui, c'est comme ça, ils te font un cadeau quand ils t'ont tout pris, sauf ce petit bout de terrain qui nous reste. Tu parles d'un cadeau !

Nick lui serra doucement la main en la regardant dans les yeux.

– Oh, Nick, j'ai connu la haine de Dieu dans mon cœur. Celui qui aime Dieu Le déteste aussi, car c'est un Dieu jaloux, un Dieu dur. Il est ce qu'Il veut et dans ce bas monde, on dirait bien qu'Il préfère récompenser les bons en les faisant souffrir, alors que ceux qui font le mal roulent en Cadillac. Et même la joie de Le servir est une joie amère. Je fais Sa volonté, mais il m'est arrivé de Le maudire dans mon cœur.

« Abby, dit le Seigneur tu as du travail à faire. Alors, je vais te laisser vivre, et vivre encore, jusqu'à ce que ta peau colle sur tes os. Tu vas voir tous tes enfants mourir devant toi, et tu continueras ta route. Je vais te laisser voir partir la terre de ton père, petit bout par petit bout. Et finalement, ta récompense sera de t'en aller avec des étrangers, de quitter tout ce que tu aimes pour mourir en terre étrangère, sans même terminer ton travail.

Telle est Ma volonté, Abby », dit le Seigneur. Et moi, je réponds : « Oui, mon Dieu. Que Ta volonté soit faite. » Et, dans le fond de mon cœur, je Le maudis et je demande : « Pourquoi, pourquoi, pourquoi ? »

Et la seule réponse que je reçois, c'est celle-ci : « Où étais-tu quand J'ai fait le monde ? »

Les larmes coulaient à flots sur ses joues mouillaient son corsage. Et Nick s'étonna qu'il puisse encore y avoir tant de larmes dans le corps d'une si vieille femme, aussi sèche qu'une branche morte.

– Aide-moi, Nick. Je veux seulement faire ce qu'il faut faire.

Il lui serra la main. Derrière eux Gina riait, fascinée par les reflets du soleil sur les petites voitures.

revinrent à midi. Dick était au volant d'une camionnette Dodge flambant neuve. Ralph conduisait une dépanneuse rouge équipée d'une pelle mécanique à l'avant. Debout à l'arrière Tom faisait de grands gestes. Ils s'arrêtèrent devant la véranda et Dick descendit de sa camionnette.

– Il y a une C. B. du

tonnerre dans la dépanneuse dit-il à Nick. Quarante canaux. J'ai l'impression que Ralph est plutôt content.

Nick lui sourit. Les femmes s'étaient avancées pour admirer les deux camions. Du coin de l'œil Abigaël vit que Ralph s'était approché tout près de June pour lui montrer la radio. Elle en fut heureuse. Cette femme était une belle pouliche. Elle avait sûrement un beau petit nid douillet entre les cuisses. Et elle ferait autant de petits qu'elle en voudrait.

– Alors, quand est-ce qu'on part ? demanda Ralph.

– *Dès qu'on aura mangé. Tu as essayé la radio ?* écrivit Nick.

– Oui. Pendant tout le

trajet. Beaucoup de parasites. Il y a bien un squelch, mais j'ai l'impression qu'il ne fonctionne pas très bien. Tu sais, je jurerais que j'ai entendu quelque chose, malgré les parasites. Très loin. Peut-être que ce n'était pas des voix. Mais je vais te dire la vérité, Nicky. Je n'ai pas tellement aimé ça.

Comme ces rêves.

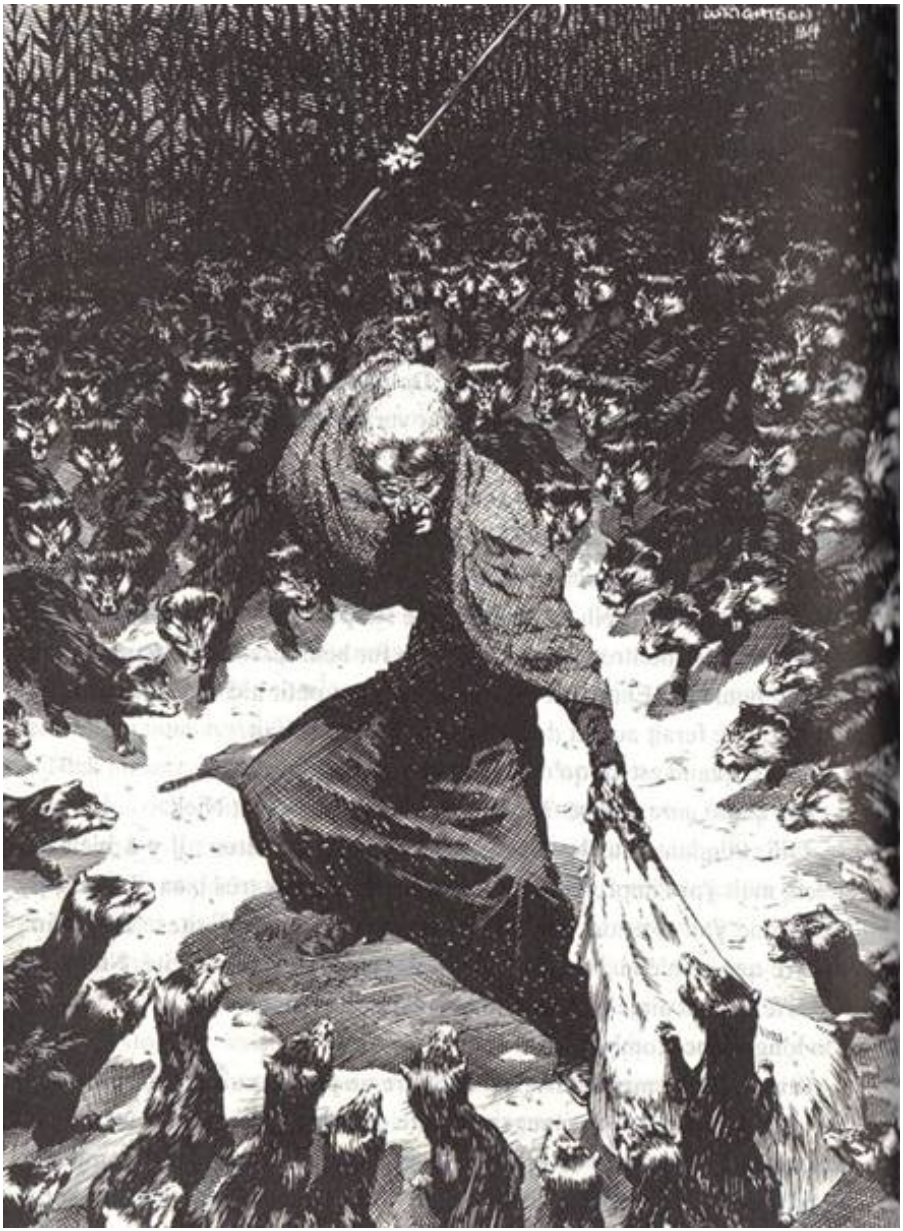
Un long silence tomba.

– Bon, dit finalement Olivia.

Je vais faire un peu de cuisine. J'espère que ça ne vous dérange pas de manger du porc deux jours de suite ?

Personne ne protesta. À une heure, le matériel de camping – plus le fauteuil à basculé et la guitare d'Abigaël – était chargé dans la camionnette et le petit convoi s'ébranla, la dépanneuse en tête pour déplacer avec sa pelle les obstacles éventuels. Ils prirent la route 30, en direction de l'ouest. Abigaël était assise à l'avant. Elle ne pleura

pas. Sa canne était solidement plantée entre ses deux jambes. Fini de pleurer. Elle obéissait à la volonté de Dieu, que Sa volonté soit faite. Mais elle pensait à cet œil rouge qui s'ouvrait dans les profondeurs de la nuit. Et elle avait peur.



# 46

Tard dans l'après-midi du 27 juillet ils avaient monté leurs tentes sur ce qui avait été, d'après la pancarte à moitié démolie par les orages, le champ de foire de Kunkle. La petite ville de Kunkle, dans l'Ohio, se trouvait un peu plus au sud. Un gigantesque incendie l'avait pratiquement détruite. Sans doute la foudre, avait dit Stu. Naturellement, Harold n'avait pas été de cet avis. Car il suffisait que Stu Redman dise que les voitures de pompiers étaient rouges pour que Harold Lauder produise faits et chiffres démontrant que la plupart étaient vertes.

Frannie soupira et se retourna. Elle ne parvenait pas à dormir. Elle avait peur de son rêve.

Sur sa gauche les cinq motos étaient sagement alignées, appuyées sur leurs béquilles. Le clair de lune faisait briller leurs pots d'échappement chromés. Comme si une bande des Hell's Angels avait choisi cet endroit pour y passer la nuit. Mais des Hell's Angels n'auraient certainement pas choisi de mignonnes petites motos comme ces Honda et Yamaha, pensa-t-elle.

Plutôt des Harley… comme à la télé. *The Wild Angels*. *The Devil's Angels*.

Hell's Angels on Wheels. Il y avait des photos de motos dans tous les drive-in quand elle était au lycée, appuyez sur le bouton, donnez votre commande, payez à la caisse. Kaput, tous les drive-in étaient kaput maintenant, sans parler des Hell's Angels.

Note ça dans ton journal, Frannie, se dit-elle en se retournant encore. Pas ce soir. Ce soir, tu dois dormir, rêve ou pas.

Un peu plus loin, elle pouvait voir les autres, allongés dans leurs sacs de couchage comme des Hell's Angels le ventre rempli de bière. Harold, Stu, Glen Bateman, Mark Braddock, Perion McCarthy. Prends un Sominex ce soir et *dors*…

En fait, ce n'était pas du Sominex qu'ils prenaient, mais un bon vieux comprimé de Véronal. Stu en avait eu l'idée, quand les

cauchemars avaient vraiment commencé à leur faire la vie dure à tous. Il avait pris Harold à part pour lui en parler d'abord. Pour flatter Harold, il n'y avait qu'à lui demander son avis. Et puis, Harold *savait* quand même des tas de choses. Tant mieux, car il était très difficile à vivre, comme une sorte de dieu de cinquième classe – plus ou moins omniscient, mais émotivement instable, prêt à craquer à tout moment. Harold s'était trouvé un deuxième pistolet à Albany, là où ils avaient rencontré Mark et Perion. Il les portait maintenant tous les deux, très bas sur ses hanches, à la Johnny Ringo. Elle avait de la peine pour lui, mais Harold commençait à lui faire peur. Elle s'était demandé s'il n'allait pas craquer une de ces nuits et se mettre à tirer au petit bonheur la chance avec ses deux pistolets. Elle se souvenait fréquemment du jour où elle avait trouvé Harold dans son jardin, absolument sans défense, en train de pleurer et de tondre la pelouse en slip de bain.

Elle savait exactement ce que Stu lui avait dit tout bas, comme un conspirateur : *Harold, ces rêves nous emmerdent. J'ai une idée, mais je ne sais pas exactement comment faire… un léger sédatif… il faut trouver la bonne dose. Trop, et personne ne se réveillera s'il y a un problème. Qu'est-ce que tu proposes ?*

Harold avait proposé de prendre deux comprimés de Véronal, disponible dans toutes les pharmacies, et si la dose suffisait à interrompre les rêves, de réduire à un comprimé et demi, et si ça marchait toujours, à un seul. Stu avait consulté Glen qui s'était dit d'accord.

Si bien que l'expérience avait commencé. À un demi-comprimé, les rêves étaient revenus. Ils en étaient donc restés à un comprimé.

Au moins les autres.

Car Frannie prenait son médicament tous les soirs, mais ne l'avalait pas. Elle avait peur que le Véronal ne fasse du mal à son bébé. Même l'aspirine pouvait être dangereuse, d'après ce qu'on disait. Alors, elle supportait ses rêves – *supportait,* c'était bien le mot. Il y en avait un qui revenait plus souvent que les autres ; d'ailleurs, les autres finissaient tôt ou tard par se confondre avec lui. Elle se trouvait chez elle, à Ogunquit, et l'homme noir la poursuivait. Dans les couloirs obscurs, dans le salon de sa mère où l'horloge continuait à égrener des saisons mortes… Elle pouvait lui échapper, elle le savait, à condition de laisser le cadavre. Le cadavre de son père, enveloppé dans un drap. Mais si elle l'abandonnait, l'homme noir lui ferait quelque chose, le profanerait horriblement. Alors, elle courait, sachant qu'il se rapprochait, de plus en plus près, que bientôt sa main s'abattrait sur

son épaule, sa main chaude, répugnante. Et alors, toutes ses forces l'abandonneraient, elle laisserait glisser de ses bras le corps de son père enveloppé dans son linceul, elle se tournerait vers lui, prête à dire : Emportez-le, faites ce que vous voulez, je m'en fous, mais laissez-moi tranquille.

Et il serait là, vêtu d'un habit sombre, un peu comme une bure de moine avec sa capuche, ses traits totalement invisibles à l'exception de son sourire grimaçant. Et dans la main il tenait le cintre de fil de fer. C'était alors que l'horreur la frappait comme un gant de boxe, qu'elle se débattait, se réveillait, la peau moite, le cœur battant, décidée à ne jamais plus dormir.

Car ce n'était pas le cadavre de son père qu'il voulait, mais l'enfant qui vivait dans son ventre.

Elle se

retourna encore. Si elle ne s'endormait pas bientôt, autant prendre son journal et écrire. Elle le tenait depuis le 5 juillet. D'une certaine manière, elle le faisait pour le bébé. C'était un acte de foi – la certitude que le bébé vivrait.

Elle voulait qu'il sache ce qui s'était passé. Comment le fléau s'était abattu sur un endroit qui s'appelait Ogunquit, comment elle et Harold s'étaient échappés, ce qu'ils étaient devenus. Elle voulait que l'enfant sache ce qu'avait été le monde.

La lune l'éclairait assez pour qu'elle puisse écrire et il suffisait de deux ou trois pages pour qu'invariablement elle sente ses paupières s'alourdir. Ce qui ne devrait pas trop l'encourager à faire une carrière d'écrivain, songea-t-elle. Mais d'abord, elle allait essayer de dormir quand même.

Elle ferma les yeux.

Et elle se mit aussitôt à penser à Harold.

L'atmosphère aurait pu se détendre avec l'arrivée de Mark et de Perion, mais les deux étaient déjà ensemble. Perion avait trente-trois ans, onze de plus que Mark, mais ces choses n'avaient plus tellement d'importance. Ils s'étaient trouvés, ils se cherchaient sans doute et ils étaient contents d'être ensemble. Perion avait confié à Frannie qu'ils essayaient de faire un enfant. Heureusement que je prenais la pilule et que je n'avais pas de stérilet, lui avait dit Perion. Autrement, comment est-ce que j'aurais pu l'enlever ?

Frannie avait failli lui parler du bébé qu'elle portait (elle en était

au tiers de sa grossesse maintenant), mais elle s'était retenue. Pourquoi compliquer une situation déjà difficile ?

Ils étaient donc six maintenant au lieu de quatre (Glen refusait obstinément de conduire une moto et montait toujours derrière Stu ou Harold), mais la situation n'avait pas changé avec l'arrivée d'une autre femme.

– Et *toi*, Frannie ?

Qu'est-ce que *tu* veux ?

Si elle *devait* vivre dans un monde comme celui-ci, pensait-elle, avec une horloge biologique qui allait sonner son heure dans six mois, elle voulait un homme comme Stu Redman pour être à ses côtés – non, pas quelqu'un comme Stu. Elle le voulait, *lui.* Voilà, c'était clair.

Avec la fin de la civilisation, le moteur de la société humaine avait perdu tous ses chromes et ses gadgets. Glen Bateman revenait souvent sur ce thème et Harold semblait y trouver un plaisir un peu étrange.

La libération des femmes, s'était dit Frannie, n'était ni plus ni moins qu'une excroissance de la société technologique. Les femmes étaient à la merci de leurs corps. Elles étaient plus petites. Elles étaient généralement plus faibles. Un homme ne pouvait faire un enfant, une femme si – un gosse de quatre ans savait ça. Et une femme enceinte est bien vulnérable. La civilisation avait inventé un cadre qui protégeait les deux sexes. *Libération* – le mot disait tout. Avant la civilisation, avec son système élaboré de protections et de contraintes, les femmes étaient des esclaves. Pas la peine de tourner autour du pot ; nous étions des esclaves, pensa Fran. Et puis la grande noirceur avait pris fin. Et l'on avait vu apparaître le credo des femmes qu'il aurait sans doute fallu broder au petit point pour l'accrocher ensuite dans les bureaux de toutes les revues féministes : Merci, messieurs, pour le chemin de fer. Merci, messieurs, d'avoir inventé l'automobile et d'avoir exterminé les Indiens qui auraient bien voulu rester chez eux encore un petit bout de temps en Amérique. Merci, messieurs, pour les hôpitaux, la police et les écoles. Maintenant, je voudrais bien voter, s'il vous plaît, je voudrais bien avoir le droit de décider moi-même de ma vie. Autrefois, j'étais du bétail, mais maintenant c'est fini. Mon esclavage doit prendre fin je n'ai pas plus besoin d'être esclave que de traverser l'Atlantique dans un petit voilier. Les avions sont plus sûrs et plus rapides que les petits voiliers, et la liberté a quand même bien meilleur goût que l'esclavage. Je n'ai plus peur de voler. Merci, messieurs.

Que dire de plus ? Rien. Les mâles pouvaient bien grogner quand

les femmes flanquaient leurs soutiens-gorge au feu, les réactionnaires pouvaient bien jouer à leurs petits jeux intellectuels, la vérité était là. Mais tout avait changé, en quelques semaines tout avait changé. À quel point ? On le saurait plus tard. Couchée toute seule dans la nuit, elle savait qu'elle avait besoin d'un homme. Mon Dieu, comme elle avait besoin d'un homme.

Et pas simplement pour s'occuper d'elle et de l'enfant. Stu lui plaisait, particulièrement après Jess Rider. Stu était calme, capable. Et surtout, il n'était pas ce que son père aurait appelé « un gros tas de merde dans un petit sac ».

Elle savait parfaitement qu'elle lui plaisait aussi. Elle le savait depuis ce jour où ils avaient déjeuné ensemble le 15 juillet, dans ce restaurant désert. Un instant – juste un instant – leurs yeux s'étaient croisés et elle avait senti monter une bouffée de chaleur, comme une onde de surtension dans une centrale électrique, quand les aiguilles de tous les cadrans basculent vers le rouge. Elle avait l'impression que Stu avait compris lui aussi, mais il attendait, la laissait prendre sa décision. Elle avait d'abord été avec Harold, donc elle lui appartenait. Une idée affreusement macho, mais elle avait bien l'impression que ce monde allait être macho, au moins pendant quelque temps.

Si au moins il y avait eu quelqu'un d'autre, quelqu'un pour Harold. Mais il n'y avait personne, et elle avait peur de ne plus pouvoir attendre bien longtemps. Elle pensait à ce jour où Harold, à sa façon si maladroite, avait essayé de lui faire l'amour, de revendiquer sa possession.

Il y avait combien de temps de cela ? Deux semaines ? Plus sans doute.

Le passé semblait reculer de plus en plus. Qu'allait-elle faire avec Harold ?

Que ferait-il, lui, si elle se mettait avec Stuart ? Et cette peur de faire encore un mauvais rêve. Non, elle n'allait jamais pouvoir s'endormir.

Et pourtant, elle s'endormit.

Quand elle se

réveilla, il faisait encore noir. Quelqu'un la secouait.

Elle marmonna une protestation confuse – elle dormait profondément, sans rêver, pour la première fois depuis une semaine –

puis se réveilla finalement, à regret, pensant que ce devait être le matin, l'heure de partir. Mais pourquoi partir dans le noir ? Quand elle s'assit, elle vit que la lune était très basse sur l'horizon.

C'était Harold qui la secouait. Et Harold avait l'air d'avoir peur.

– Harold ? Qu'est-ce

qui ne va pas ?

Stu était réveillé lui aussi. Et Glen Bateman. Perion était à genoux de l'autre côté du petit feu qu'ils avaient fait la veille.

– C'est Mark, dit Harold. Il est malade.

– Malade ?

Elle entendit alors un faible gémissement, de l'autre côté du feu, là où Perion était à genoux, les deux hommes debout à côté d'elle. Frannie sentit la terreur monter en elle, comme une colonne de fumée noire. La maladie, rien n'aurait pu leur faire plus peur.

– Ce n'est pas… la grippe, Harold ?

Car si Mark avait attrapé maintenant cette saloperie, aucun d'eux n'était à l'abri. Le microbe traînait peut-être encore quelque part. Peut-être une nouvelle mutation. Pour mieux te manger, mon enfant.

– Non, ce n'est pas la

grippe. Pas du tout. Fran est-ce que tu as mangé des huîtres fumées hier soir ?

Ou peut-être quand on s'est arrêté pour déjeuner ?

Encore à moitié endormie, il lui fallut quelque temps pour répondre.

– Oui, j'en ai pris les deux fois. Elles étaient bonnes. Jaime beaucoup les huîtres. Intoxication ? C'est ça ?

– Fran, je pose simplement une question. On n'en sait rien. Il n'y a pas de médecin par ici. Comment te sens-tu ? Bien ?

– Très

bien. J'ai simplement envie de dormir.

Mais ce n'était pas vrai. Ce n'était plus vrai. Un autre gémissement monta de l'autre côté du feu comme si Mark l'accusait de se sentir bien alors que lui était malade.

– Glen pense que c'est

peut-être l'appendicite, dit Harold.

– *Quoi ?*

Harold se contenta de lui répondre par une grimace.

Fran se leva pour aller rejoindre les autres. Harold la suivait, comme une ombre pitoyable.

– Il faut l'aider, dit

Perion.

Elle parlait d'une voix mécanique, comme si elle répétait la même chose depuis longtemps déjà. Elle les interrogeait tour à tour du regard, les yeux remplis de terreur, et Frannie eut l'impression que ses yeux l'accusaient. Elle pensa au bébé qu'elle portait, mais elle voulut aussitôt chasser cette pensée égoïste. Égoïste ou pas, l'idée revenait.

*Ne t'approche pas de lui,* lui disait une petite voix. *Ne t'approche pas de lui, c'est peut-être contagieux.* Elle regarda Glen, extrêmement pâle dans la lumière de la lampe Coleman.

– Harold dit que vous pensez que c'est l'appendicite ? demanda-t-elle.

– Je ne sais pas, répondit Glen. Ce sont les symptômes, sans aucun doute ; il a de la fièvre, son ventre est dur et enflé, douloureux au toucher…

– Il faut l'aider, dit

encore Perion, et elle éclata en sanglots.

Glen toucha le ventre du malade et les yeux de Mark, mi-clos et vitreux, s'ouvrirent tout grands. Il poussa un hurlement. Glen retira aussitôt la main comme s'il avait touché un poêle brûlant, regarda Stu, regarda Harold, puis encore Stu, affolé.

– Qu'est-ce que vous

proposez, vous deux ?

Harold avalait convulsivement sa salive, comme si quelque chose s'était coincé dans sa gorge.

– Donnez-lui de l'aspirine, finit-il par répondre.

Perion fit volte-face.

– Quoi ? De l'aspirine ?

De *l'aspirine ?* C'est tout ce que ce con peut trouver ? *De l'aspirine ?*

Harold enfonça ses mains dans ses poches et la regarda d'un air malheureux.

– Mais Harold a raison, Perion, dit Stu d'une voix calme. Pour le moment, on ne peut pas faire grand-chose d'autre.

Quelle heure est-il ?

– Vous ne savez tout

simplement pas quoi faire ! Et vous ne voulez pas l'admettre !

– Il est trois heures moins le quart, répondit Frannie.

– Et s'il meurt ? dit

Perion en écartant une mèche auburn qui tombait sur ses yeux gonflés par les larmes.

– Laisse-les tranquilles, Perion, dit Mark d'une voix lasse qui les surprit tous. Ils font ce qu'ils peuvent. Si je continue à avoir aussi mal, je préfère mourir. Donnez-moi de l'aspirine. N'importe quoi.

– Je vais aller en chercher, dit Harold, trop heureux de trouver un prétexte pour s'éloigner. J'en ai dans mon sac. Excedrin, extra-forte, ajouta-t-il, espérant un mot d'approbation.

Puis il s'en alla, presque au pas de course.

– Il faut l'aider, répétait encore Perion.

Stu prit Glen et Frannie à part.

– Vous avez une idée ? Moi pas. Elle a engueulé Harold, mais son idée n'était pas plus mauvaise qu'une autre.

– Elle a peur, c'est tout, répondit Fran.

– C'est peut-être simplement un peu de constipation, soupira Glen. Pas assez de fibres. Peut-être que tout va s'arranger quand il ira aux toilettes.

Frannie secoua la tête.

– Je ne crois pas. Il n'aurait pas de fièvre si c'était simplement de la constipation. Et son ventre ne serait pas aussi gonflé.

On aurait presque dit qu'une tumeur avait grossi dans son ventre pendant la nuit. Elle avait mal au cœur rien que d'y penser. Elle ne se souvenait pas d'avoir jamais eu aussi peur (sauf dans ses rêves). Qu'est-ce que Harold avait dit, déjà ? Il n'y a pas de médecin par ici.

C'était vrai. Terriblement vrai. Tout arrivait en même temps, tout s'effondrait autour d'elle. Comme ils étaient seuls ! En équilibre sur un fil, et quelqu'un avait oublié le filet de sécurité. Elle regarda Glen, puis Stu. Fatigués tous les deux. Inquiets. Mais pas de réponse sur leurs visages.

Derrière eux, Mark hurlait à nouveau, et Perion cria elle aussi, comme si elle souffrait avec lui. Ce qui était sans doute le cas, d'une certaine manière, songea Frannie.

– Qu'est-ce qu'on va faire ?

demanda-t-elle.

Elle pensait au bébé. Une question toute simple revenait dans sa tête, lancinante : *Et s'il faut faire une césarienne ? S'il faut faire une césarienne ?*

Derrière elle, Mark poussa un hurlement, comme un horrible prophète, et elle le détesta.

Ils se regardaient dans le noir de la nuit.

Journal de Fran Goldsmith 6

juillet 1990

M. Bateman a finalement accepté de venir avec nous. Il a expliqué qu'après tous ses articles (« J'emploie des mots savants, pour que personne ne se rende compte que je n'ai rien à dire ») et les vingt ans de merde qu'il a passés à enseigner la socio, sans parler de ses papiers sur la sociologie des comportements déviants et la sociologie rurale, il décidait qu'il ne pouvait pas laisser passer une occasion pareille.

Stu lui a demandé de quelle occasion il voulait parler.

– C'est pourtant clair, a dit Harold, EXÉCRABLEMENT PUANT comme d'habitude (Harold peut être charmant, mais il sait aussi être un enquiquineur de première classe ; et ce soir, il jouait le rôle du parfait emmerdeur). Monsieur Bateman…

– Appelez-moi Glen, a dit très gentiment M. Bateman.

Mais à la manière dont Harold le regardait, on aurait cru qu'il venait de l'accuser d'être un inadapté social.

– *Glen* voit les choses en sociologue. Je crois que c'est pour lui l'occasion d'étudier sur le tas la formation d'une société. Il veut voir si la réalité correspond bien à la théorie.

Bon, pour ne pas faire trop long, Glen (c'est comme ça que je vais

l'appeler maintenant, puisque c'est ce qu'il veut) a dit qu'il était à peu près d'accord, mais il a ajouté : – J'ai quelques théories en tête et je voudrais bien voir si elles tiennent. Je ne crois pas que l'homme qui est en train de naître des cendres de la super-grippe ressemblera le moins du monde à l'homme qui est sorti du Croissant fertile avec un os dans le nez et une femme à côté de lui. Première de mes théories.

Stu s'est mis à parler, très calme comme toujours.

– Parce que tout est encore là et qu'il suffit de ramasser les morceaux.

Il avait l'air si bizarre lorsqu'il a dit ça que j'ai été très surprise. Même Harold l'a regardé d'un drôle d'air. Mais Glen a simplement hoché la tête avant de continuer.

– Exact. La société technologique a quitté le terrain, pour ainsi dire, mais elle a laissé le ballon derrière elle. Quelqu'un va venir qui se souviendra du jeu et qui l'enseignera aux autres.

Très simple, non ? Je devrais noter tout ça.

[En fait, je l'ai noté moi-même, au cas où il oublierait. Qui sait ?]

Harold a ouvert sa grande gueule : – On dirait que vous croyez que tout va recommencer comme avant – la course aux armements, la pollution, tout le reste. Est-ce là une autre de vos théories ? Ou un corollaire de la première ?

– Pas précisément.

Avant que Glen ait eu le temps de lui dire ce qu'il avait en tête, Harold s'est mis à déballer sa marchandise. Je ne peux pas reproduire mot à mot ce qu'il a dit, parce que Harold parle vite quand il est énervé. En gros, ça revenait à dire que, même s'il n'avait vraiment pas très bonne opinion des gens en général, il ne les croyait quand même pas aussi stupides. Cette fois, on ferait des lois. On ne jouerait pas avec des saloperies comme la fission nucléaire ou le fleurocarbone (sans doute une faute d'orthographe, tant pis) dans les aérosols, tous ces trucs. Je me souviens bien d'une chose qu'il a dite, parce que c'est une image qui m'a frappée.

– Ce n'est pas parce qu'on a tranché le nœud gordien pour nous qu'il faut le refaire maintenant.

Je voyais bien qu'il voulait simplement discuter pour le plaisir de discuter – une des choses qui rendent Harold vraiment difficile à supporter, c'est qu'il veut toujours montrer qu'il sait tout (bien sûr, il sait beaucoup de choses, je ne peux pas lui enlever ça, Harold est super-intelligent) – mais Glen lui a simplement répondu : – Le temps

nous le dira.

On en est resté là, il y a à peu près une heure. Et maintenant, je suis en haut, dans une chambre. Kojak est couché par terre à côté de moi. Brave chien ! Il me rappelle la maison. Mais j'essaye de ne pas trop y penser, parce que j'ai envie de pleurer. Je sais que je ne devrais pas le dire, mais j'aurais vraiment envie que quelqu'un vienne me réchauffer dans mon lit. J'ai même un candidat pour ça.

Pense à autre chose, Frannie !

Demain, nous partons pour Stovington. Je sais que Stu n'est pas tellement d'accord. Il a peur de cet endroit. J'aime beaucoup Stu et j'aimerais bien que Harold l'aime un peu plus. Harold complique tout, mais je suppose que c'est dans son caractère.

Glen a décidé de laisser Kojak. Ça lui fait de la peine, mais Kojak n'aura pas de mal à trouver à manger. Naturellement, on ne pouvait pas faire autrement, à moins de trouver une moto avec un side-car.

Et même comme ça, le pauvre Kojak aurait pu avoir peur et sauter. Se faire mal, ou même se tuer.

De toute façon, on s'en va demain.

*Choses dont je veux me souvenir :* Les Texas Rangers (équipe de base-ball) avaient un lanceur, Nolan Ryan, absolument incroyable. À la télévision, on passait des émissions comiques avec des rires enregistrés. Au moment où l'histoire était censée être drôle, on mettait la bande en marche. Il paraît que c'était mieux pour les téléspectateurs. Au supermarché, vous pouviez trouver des gâteaux et des tartes surgelés. Il suffisait de les faire dégeler, et puis on les mangeait. Ma marque préférée : gâteau Sara Lee au fromage blanc et aux fraises.

# 7 juillet 1990

Quelques lignes seulement. Fait de la moto toute la journée. J'ai le derrière en compote. Mal au dos vachement.

J'ai encore fait le même cauchemar la nuit dernière. Harold a rêvé lui aussi à cet homme (?). Ça lui donne une frousse de tous les diables, car il ne comprend pas comment nous pouvons tous les deux rêver pratiquement à la même chose.

Stu dit qu'il fait encore ce rêve à propos du Nebraska et de la vieille dame, une Noire. Elle lui dit tout le temps qu'il devrait venir,

quand il veut. Stu pense qu'elle habite dans une ville qui s'appelle Holland Home, Hometown ou quelque chose du genre. Il croit qu'il pourrait la retrouver. Harold s'est moqué de lui et a commencé à lui débiter des salades, que les rêves sont des manifestations psycho-freudiennes de choses auxquelles nous n'osons pas penser quand nous sommes éveillés. Stu était en colère, je crois, mais il ne le montrait pas. J'ai tellement peur qu'ils ne finissent par s'engueuler tous les deux, J'AIMERAIS TELLEMENT QU'ILS S'ENTENDENT !

Alors, Stu a dit :

– Comment expliques-tu que vous faites le même rêve, Frannie et toi ?

Harold a bafouillé quelque chose sur les coïncidences, mais il ne savait pas trop quoi dire et il est parti.

Stu nous a dit, à Glen et à moi, qu'il voudrait bien que nous allions au Nebraska, après Stovington. Glen a haussé les épaules.

– Pourquoi pas ? Là ou

ailleurs…

Naturellement, Harold n'est pas d'accord, par principe. Tu nous emmerdes, Harold ! Essaye de grandir un peu !

*Choses dont je veux me souvenir :* Il y a eu des pénuries de carburant au début des années quatre-vingts, parce que tous les Américains avaient des voitures. Nous avions utilisé la majeure partie de nos réserves de pétrole et les Arabes nous tenaient par les c… Les Arabes avaient tellement d'argent qu'ils n'arrivaient pas à le dépenser, littéralement. Il y avait un groupe de rock qui s'appelait The Who. Ils terminaient parfois leurs concerts en cassant leurs guitares et leurs amplis. C'était ce qu'on appelait la « société de consommation ».

# 8 juillet 1990

Il est tard et je suis fatiguée, comme hier soir. Mais je vais essayer d'écrire autant que je peux avant que mes paupières se ferment TOUTES SEULES. Harold a terminé sa pancarte il y a à peu près une heure (je dois ajouter qu'il s'est drôlement fait prier). Il l'a installée sur la pelouse du Centre de Stovington. Stu l'a aidé, très gentiment, même si Harold n'arrête pas de l'enquiquiner.

Quelle déception ! J'avais essayé de m'y préparer. Je n'ai jamais cru que Stu mentait, et je pense bien que Harold ne le croyait pas lui non plus. J'étais donc sûre que tout le monde était mort. Mais quand

même, j'ai été déçue. Et j'ai pleuré. Je n'ai pas pu m'en empêcher.

Je n'étais pas la seule à me sentir mal. Quand Stu a vu le Centre, il est devenu blanc comme un linge. Il avait une chemise à manches courtes et j'ai vu qu'il avait la chair de poule. Normalement, ses yeux sont bleus. Mais ils étaient devenus couleur ardoise, comme l'océan quand il fait mauvais.

Il a montré le deuxième étage.

– C'était ma chambre.

Harold s'est tourné vers lui et j'ai vu qu'il était prêt à lancer une de ses conneries brevetées Harold Lauder, mais il a vu la tête que faisait Stu et il a décidé de fermer sa gueule. Je me suis dit que c'était ce qu'il avait de mieux à faire.

Un peu plus tard, Harold a proposé d'aller faire un tour là-bas, pour voir.

– Pourquoi ?

La voix de Stu était presque hystérique, mais il essayait de se maîtriser. J'ai eu très peur, d'autant plus qu'il est généralement aussi froid qu'un glaçon. Harold n'arrive vraiment pas à se mettre dans sa peau.

– Stuart…

Glen voulait dire quelque chose, mais Stu l'a interrompu.

– *Pourquoi ?* Vous ne voyez pas que tout est mort là-dedans ? Pas de fanfares, pas de comité d'accueil rien. Croyez-moi, s'ils étaient là, ils nous seraient déjà tombés dessus. Et on serait dans une de ces petites chambres blanches, comme un tas de cochons d'Inde de merde. Je suis désolé, Fran – il me regardait –, je n'ai pas voulu être grossier. Je suis un peu nerveux.

– Moi, j'y vais, a dit

Harold. Quelqu'un m'accompagne ?

Mais j'ai vu que même si Harold jouait au DUR COURAGEUX, il avait la trouille lui aussi.

Glen a répondu qu'il allait y aller. Alors Stu m'a dit :

– Vas-y toi aussi, Fran. Va voir. Tu en as envie.

J'aurais voulu lui répondre que j'allais rester dehors avec lui, il avait l'air si nerveux (en fait, je n'avais pas vraiment envie d'y aller), mais ça n'aurait pas arrangé les choses avec Harold.

Alors j'ai dit que j'étais d'accord.

Si nous – Glen et moi – nous avions eu des doutes à propos de l'histoire de Stu, ils se seraient envolés dès que nous avons ouvert la porte. À cause de l'odeur. On sent la même odeur dans toutes les petites villes que nous avons traversées, comme une odeur de tomates pourries, mon Dieu, je pleure *encore*, mais est-ce que c'est juste que les gens non seulement crèvent comme des mouches, mais ensuite qu'ils puent comme Une minute

(*plus tard*) Voilà, j'ai eu ma deuxième CRISE

DE LARMES de la journée, qu'est-ce qui peut bien arriver à la petite Fran Goldsmith, celle qui crachait le feu autrefois ha-ha. Bon. Plus de larmes ce soir, c'est promis.

Nous sommes quand même entrés, curiosité morbide je suppose. Je ne peux pas dire pour les autres, mais je voulais voir la chambre où Stu avait été emprisonné. Ce n'était pas simplement l'odeur vous savez, mais aussi comme il faisait *frais* dans cet endroit quand on venait de l'extérieur. Beaucoup de granit et de marbre, sans doute une isolation fantastique. Il faisait plus chaud tout en haut, mais en bas, cette odeur… la fraîcheur… comme dans une tombe. BEURK !

C'était vraiment bizarre, comme une maison hantée – on se serrait tous les trois, pareils à des moutons, et j'étais bien contente d'avoir mon fusil. Même si ce n'est qu'une 22. Nos pas résonnaient, comme si quelqu'un nous suivait. Et j'ai repensé à ce rêve, celui où l'homme me regarde dans sa robe noire. Pas étonnant que Stu n'ait pas voulu venir avec nous.

Nous avons finalement trouvé les ascenseurs et nous sommes montés au premier étage. Seulement des bureaux… et plusieurs cadavres. Le deuxième étage était aménagé comme un hôpital, mais toutes les chambres étaient équipées de sas (Harold et Glen ont dit que ça s'appelait comme ça) et de vitres spéciales pour regarder à l'intérieur. Il y avait *plein* de cadavres, dans les chambres et dans les couloirs. Très peu de femmes. Est-ce qu'ils ont essayé de les évacuer à la fin ? Je me demande. On ne saura sans doute jamais. De toute façon, qu'est-ce que ça changerait ?

Au bout du couloir qui partait des ascenseurs, nous avons trouvé une chambre dont le sas était ouvert. Il y avait un mort dedans, mais ce n'était pas un malade (les malades avaient tous des pyjamas blancs) et il n'était sûrement pas mort de la grippe. Il était couché dans une grande flaque de sang séché. On aurait dit qu'il essayait de sortir de la chambre en rampant quand il était mort. Il y avait une chaise cassée.

Tout était à l'envers, comme si on s'était battu.

Glen a regardé longtemps autour de lui. Ensuite, il a dit :

– Je pense qu'il vaudrait mieux ne pas parler de cette chambre à Stu. J'ai l'impression qu'il a bien failli y mourir.

J'ai regardé le cadavre, et j'en ai eu la chair de poule.

– Qu'est-ce que vous voulez dire ?

C'est Harold qui a posé la question. Même lui semblait impressionné. Une des rares fois que j'ai entendu Harold parler comme s'il ne s'adressait pas à une foule.

– Je crois que cet homme était venu pour tuer Stuart, a répondu Glen, et que Stu a réussi à se débarrasser de lui.

Alors, j'ai demandé :

– Mais pourquoi ? Pourquoi vouloir tuer Stu s'il était *immunisé ?* Ça n'a pas de sens !

Il m'a regardée avec des yeux qui m'ont fait peur. Des yeux morts, comme des yeux de maquereau.

– À ce que je vois, la

logique n'avait pas grand-chose à faire par ici. Certaines personnes croient qu'il faut tout cacher. Avec la même sincérité et le même fanatisme que les membres de certains groupes religieux croient à la divinité de Jésus. Parce que, pour certaines personnes, lorsque le mal est fait, il faut continuer à cacher les choses à tout prix. Je me demande combien d'immunisés ils ont pu tuer à Atlanta, à San Francisco et au centre de virologie de Topeka avant que l'épidémie ne finisse par les tuer*, eux*, et que la boucherie s'arrête. Ce salaud ?

je suis content qu'il soit mort. Je ne regrette qu'une seule chose, c'est que Stu va probablement rêver de lui tout le reste de sa vie.

Et vous savez ce que Glen Bateman a fait ? Cet homme si gentil qui fait des tableaux si dégueulasses ? Il s'est approché et il a donné un coup de pied dans la figure du cadavre. Harold a poussé une sorte de gémissement étouffé, comme si c'était lui qu'on avait frappé. Glen a encore donné un coup de pied.

– Non !

C'était Harold qui hurlait. Mais Glen continuait à frapper le cadavre. Puis il s'est retourné. Il s'est essuyé la bouche avec la main. Au moins, ses yeux ne ressemblaient plus à des yeux de merlan frit.

– Allons-y, sortons d'ici. Stu avait raison. Il n'y a plus rien par ici.

Nous sommes sortis. Stu était assis devant la grille de fer, la seule ouverture dans ce grand mur qui entoure tout le centre. Je voulais… oh, vas-y Frannie, si tu ne peux pas dire ça à ton journal, à qui pourras-tu le dire ? Je voulais courir vers lui et l'embrasser, lui dire que j'avais honte de nous, honte que nous ne l'ayons pas cru. Honte d'avoir parlé de nos petites misères pendant l'épidémie, alors que lui ne disait presque rien et que cet homme avait failli le tuer.

Mon Dieu, je crois bien que je suis amoureuse de lui. Si Harold n'était pas là, je crois que je tenterais le coup !

Et puis (il y a toujours un « et puis », même si mes doigts sont maintenant tellement engourdis que j'ai l'impression qu'ils vont tomber), c'est à ce moment que Stu nous a dit pour la première fois qu'il voulait aller au Nebraska, qu'il voulait voir si son rêve voulait dire quelque chose. Il avait un drôle d'air, à la fois têtu et embarrassé, comme s'il savait que Harold allait encore se foutre de sa gueule, mais Harold était trop énervé après notre « excursion » au Centre de Stovington pour discuter vraiment. D'ailleurs, il a aussitôt arrêté quand Glen a dit, avec beaucoup de réticence que lui aussi avait rêvé à la vieille dame la nuit précédente.

– Naturellement, c'est

peut-être seulement parce que Stu nous a parlé de son rêve, mais le mien était étonnamment semblable.

Glen était tout rouge.

Harold a dit que c'était naturellement l'explication, mais Stu ne s'est pas laissé faire.

– Une minute, Harold – j'ai une idée.

Son idée, c'était que nous prenions tous une feuille de papier et que nous écrivions tout ce dont nous pouvions nous souvenir de nos rêves depuis une semaine. Ensuite, on comparerait.

Tellement scientifique que même Harold n'a pas pu protester.

Bon. Le seul rêve que j'ai fait, c'est celui dont j'ai déjà parlé, et je ne vais pas le répéter. J'ai tout noté sur mon papier, même l'épisode avec mon père, sauf l'histoire du bébé et du cintre en fil de fer.

Quand nous avons comparé nos notes, les résultats ont été vraiment étonnants.

Harold, Stu et moi avions tous rêvé de « l'homme noir », comme je l'appelle. Stu et moi, on le voyait comme un homme habillé d'une robe de moine, sans traits visibles – son visage est toujours dans

l'ombre. Pour Harold, il était toujours debout dans une entrée sombre et il lui faisait signe de venir. Parfois, il ne voyait que ses pieds et ses yeux brillants – « comme des yeux de belette », c'est comme ça qu'il les a décrits.

Stu et Glen avaient fait à peu près les mêmes rêves à propos de la vieille femme. Les ressemblances sont trop nombreuses pour que j'en parle (manière « littéraire » de dire que mes doigts sont complètement engourdis). De toute façon, ils sont tous les deux d'accord pour affirmer qu'elle habite dans le comté de Polk, au Nebraska, même s'ils n'ont pas pu s'entendre sur le nom de l'endroit – Stu dit qu'il s'agit de Hollingford Home, Glen que c'est plutôt Hemingway Home. Assez proche en tout cas. Ils ont tous les deux l'impression qu'ils pourraient le retrouver. (Journal, souviens-toi : moi, je pense que c'est « Hemingford Home ».) Glen était convaincu :

– C'est tout à fait étonnant.

On dirait bien que nous vivons tous une expérience psychique commune.

Harold n'était pas d'accord, naturellement, mais on voyait bien que tout ça le secouait un peu. Il a cependant accepté d'aller là-bas, puisqu'il faut « bien aller quelque part », comme il disait. Nous partons demain matin. J'ai peur, je suis énervée, et je suis heureuse de quitter Stovington. Stovington pue la mort. Et je préfère la vieille dame à l'homme noir, sans aucun doute.

*Choses dont je veux me souvenir :* « Coincé » voulait dire : quelqu'un qui n'est pas décontracté. « Ça baigne » voulait dire que tout allait bien.

« Rien à cirer » voulait dire qu'on se foutait de quelque chose. Un type « canon », c'était un type pas mal foutu du tout. « Crasher », c'était se trouver un endroit pour pioncer, tout ça avant la super-grippe. Un peu con, non ? « J'assure. » Mais c'était la vie.

Il était un

peu plus de midi.

Épuisée, Perion s'était endormie à côté de Mark qu'ils avaient transporté à l'ombre deux heures plus tôt. Il perdait connaissance de temps en temps, moments de répit pour tous les autres. Il avait tenu longtemps, presque toute la nuit. Mais, au lever du jour, il avait finalement craqué et, lorsqu'il était conscient, ses hurlements leur

glaçaient le sang. Ils se regardaient les uns les autres, impuissants. Personne n'avait pu manger.

– C'est l'appendicite, dit Glen. J'en suis sûr.

– On devrait peut-être

essayer… essayer de l'opérer, murmura Harold en regardant Glen. Vous ne…

– Nous allons le tuer, répondit sèchement Glen. Et vous le savez, Harold. Si nous réussissions à lui ouvrir le ventre sans le saigner à mort, ce qui est impossible, nous ne saurions pas distinguer son appendice de son pancréas. Il n'y a pas d'étiquette dessus, vous savez.

– Mais il va mourir si nous n'essayons pas.

– Vous voulez essayer, *vous ?*

demanda Glen, furieux cette fois. Parfois je me pose des questions sur votre compte, Harold.

– Et *vous*, vous ne nous êtes pas d'un grand secours pour le moment, répondit Harold, rouge comme une tomate.

– Allez, arrêtez, intervint Stu. Ça ne sert à rien. Il n'est pas question de l'opérer, à moins que l'un de vous ne soit prêt à l'ouvrir avec son canif.

– *Stu !* s'exclama Frannie.

– Quoi ? L'hôpital le

plus proche est à Maumee. On n'y arrivera jamais. On ne pourra même pas l'emmener jusqu'à l'autoroute.

– Vous avez raison, dit Glen en se passant la main sur sa joue râpeuse. Harold, je suis désolé. Je suis très nerveux. Je savais que ce genre de chose pouvait arriver-pardon, *arriverait* certainement – mais je suppose que ce n'était qu'une conviction théorique. Je ne suis plus dans mon bureau de prof, en train de rêver à des élucubrations de sociologue.

Harold marmonna quelque chose et s'éloigna, les mains enfoncées dans les poches. Il avait l'air d'un petit garçon de dix ans qui s'en va bouder dans son coin.

– Et pourquoi ne peut-on pas le déplacer ? demanda Fran.

– Parce que son appendice a probablement beaucoup enflé, répondit Glen. S'il éclate, il va empoisonner tout son organisme, assez

de poison pour tuer dix hommes.

– Péritonite, confirma Stu.

Frannie avait le vertige. Une appendicite ? Mais ce n'était rien, rien du tout. On vous opère pour la vésicule biliaire et, tant qu'à y être, on vous enlève aussi l'appendice. Elle se souvenait qu'un de ses camarades d'école, Charley Biggers, s'était fait enlever l'appendice, un été. Elle allait entrer en septième. Il n'était resté à l'hôpital que deux ou trois jours. Médicalement, une appendicite, ce n'était rien, rien du tout.

Médicalement, avoir un enfant, ce n'était rien, rien du tout non plus.

– Mais si on ne fait rien, demanda-t-elle, est-ce que l'appendice va éclater quand même ?

Stu et Glen échangèrent un regard et ne lui répondirent pas.

– Alors, Harold avait raison !

Vous restez là les bras croisés. Vous devez faire quelque chose. Même avec un canif !

– Pourquoi *nous ?* questionna Glen d'une voix hargneuse. Pourquoi pas vous ? Nous n'avons même pas de manuel de médecine, nom de Dieu !

– Mais vous… il… ce n'est pas possible ! *Une appendicite, ce n'est rien du tout !*

– Peut-être autrefois.

Aujourd'hui, c'est grave, croyez-moi, lui répondit Glen.

Mais elle était déjà partie, en pleurs.

Elle revint

vers trois heures, honteuse, prête à s'excuser. Mais Glen et Stu n'étaient plus là. Harold était assis sur un tronc d'arbre. Perion était toujours à côté de Mark. Elle lui essuyait la figure avec une serviette. Elle était pâle, mais elle semblait avoir retrouvé son calme.

– Frannie ! lança Harold, manifestement heureux de la revoir.

– Salut, Harold. Comment va-t-il ? demanda Fran à Perion.

– Il dort.

Mais ce n'était pas vrai. Fran le voyait bien. Il était inconscient.

– Où sont les autres, Perion ?

Tu sais ?

Ce fut Harold qui lui répondit. Il s'était approché d'elle par-derrière et Fran sentit qu'il voulait lui toucher les cheveux ou lui poser la main sur l'épaule. Mais elle n'en avait pas envie. Depuis quelque temps, elle se sentait mal à l'aise dès que Harold l'approchait.

– Ils sont partis à Kunkle. Il y avait sans doute un médecin là-bas, autrefois.

– Ils vont essayer de

trouver des livres, ajouta Perion. Et des… des instruments.

Frannie l'entendit avaler sa salive. Elle continuait à rafraîchir le visage de Mark avec la serviette qu'elle mouillait de temps en temps en prenant de l'eau dans une gourde.

– Nous sommes vraiment

désolés, dit Harold, très mal à l'aise. Ce n'est pas très malin de dire ça, mais c'est la vérité.

Perion le regarda avec un sourire fatigué.

– Je sais. Merci. Ce n'est la faute de personne. Sauf de Dieu, s'il existe. Si Dieu existe, alors oui c'est Sa faute. Et quand je Le verrai, j'ai bien l'intention de Lui flanquer un coup de pied dans les couilles.

Elle avait un visage un peu chevalin, un corps épais de paysanne. Fran, qui commençait toujours par voir les bons côtés des gens (Harold, par exemple, avait vraiment de très belles mains pour un garçon), remarqua que les cheveux de Perion auburn, étaient splendides et que ses yeux indigo étaient beaux et intelligents. La jeune femme enseignait l'anthropologie à New York, leur avait-elle raconté. Elle avait aussi milité dans un certain nombre de mouvements – les droits des femmes, les droits des victimes du sida. Elle ne s'était jamais mariée. Mark, avait-elle dit un jour à Frannie, lui avait fait un bien énorme, plus qu'elle n'en avait jamais attendu d'un homme. Ceux qui l'avaient précédé ne s'étaient pas occupés d'elle, ou l'avaient mise dans le même panier que toutes les autres femmes, avec les « truies » ou les « paillassons ». Sans doute Mark aurait-il fait la même chose si la situation avait été normale, mais elle ne l'était pas. Ils s'étaient rencontrés à Albany où Perion passait l'été avec ses parents, le dernier jour du mois de juin. Ils avaient finalement décidé de quitter la ville

avant que les microbes qui proliféraient dans tous ces cadavres en décomposition ne leur fassent ce que la super-grippe n'avait pas réussi à faire.

Ils étaient donc partis. Le lendemain, ils étaient amants, plus par désespoir qu'en raison d'une attirance réelle (c'est ainsi que parlaient les femmes, et Frannie l'avait noté dans son journal). Il était gentil avec elle, avait expliqué Perion, un peu étonnée comme le sont les femmes envers qui la nature n'a pas été très généreuse lorsqu'elles rencontrent un brave type dans un monde cruel. Et elle avait commencé à l'aimer, un peu plus chaque jour.

Et maintenant, *ça*.

– C'est drôle, dit-elle. Tout le monde ici, à part Stu et Harold, a fait des études universitaires. Et vous auriez certainement pu en faire vous aussi si les choses s'étaient passées normalement, Harold.

– Oui, sans doute.

Perion se retourna vers Mark pour lui éponger le front, doucement, amoureusement. Frannie se souvint d'une planche en couleurs dans la bible familiale, une image où l'on voyait trois femmes en train d'embaumer le corps de Jésus avec des huiles et des aromates.

– Frannie faisait des études d'anglais, Glen enseignait la sociologie, Mark préparait un doctorat en histoire. Harold, vous auriez fait lettres vous aussi puisque vous vouliez écrire. Nous aurions pu avoir des discussions formidables. Nous en avons eu d'ailleurs.

– Oui…

La voix de Harold, habituellement stridente, était maintenant presque inaudible.

– Les études littéraires vous apprennent à penser – j'ai lu ça quelque part. Les faits sont secondaires.

Ce qu'on vous apprend en réalité, c'est à raisonner – induction et déduction – d'une façon constructive.

– Très juste, répondit

Harold. Je suis tout à fait d'accord.

Cette fois, sa main se posa sur l'épaule de Fran. Elle ne s'écarta pas, mais cette présence la gênait.

– Et ça ne sert à *rien !* s'exclama Perion.

Surpris, Harold retira sa main. Fran se sentit aussitôt soulagée.

– À rien ? demanda-t-il timidement.

– Il est en train de *mourir* !

Il est en train de mourir, parce que nous avons tous perdu notre temps à apprendre des conneries parfaitement inutiles. Oh, je pourrais vous parler des indigènes de Nouvelle-Guinée. Harold pourrait vous expliquer en détail les techniques littéraires des derniers poètes anglais. Mais Mark ? À quoi ça peut bien lui servir ?

– Si l'un de nous avait fait sa médecine…

Fran ne termina pas sa phrase.

– Oui, *si*. Mais ce n'est pas le cas. Nous n'avons même pas un mécanicien avec nous, même pas un pauvre plouc qui aurait au moins *vu* un vétérinaire opérer une vache ou un cheval. Je vous aime bien, mais je préférerais un bon bricoleur. Nous avons tellement peur de le toucher, même si nous savons ce qui va arriver si nous ne faisons rien. Je dis *nous*, parce que je fais partie du lot.

– Au moins les deux…

Fran s'arrêta. Elle allait dire au moins les deux hommes, mais elle se rendit compte que la formule aurait été maladroite en présence de Harold.

– Au moins Stu et Glen sont partis à Kunkle.

– Oui, soupira Perion, c'est déjà quelque chose. Mais c'est Stu qui a pris la décision, n'est-ce pas ? Le seul qui a finalement compris qu'il valait mieux essayer n'importe quoi que de rester là sans rien faire. Est-ce qu'il t'a dit ce qu'il faisait autrefois ?

demanda-t-elle en regardant Frannie.

– Il travaillait dans une usine, répondit aussitôt Fran, sans remarquer que Harold paraissait surpris qu'elle le sache. Une usine de calculatrices électroniques. Il était quelque chose comme technicien en informatique.

– Ah bon ? fit Harold

avec un sourire amer.

– C'est le seul qui ait un peu de sens pratique reprit Perion. Je suis presque sûre que lui et M. Bateman vont tuer Mark, mais je préfère ça quand même, plutôt que de rester là à le regarder… à le regarder crever comme un chien écrasé dans la rue.

Harold et Fran ne trouvèrent rien à lui répondre. Debout derrière

elle, ils regardaient le visage de Mark, pâle, rigide.

Au bout d'un moment, Harold posa sa main moite sur l'épaule de Fran. Elle aurait voulu hurler.

Stu et Glen

revinrent à quatre heures moins le quart avec un grand sac noir rempli d'instruments et de gros livres.

– On va essayer, dit

simplement Stu.

Perion leva les yeux. Sa voix était calme.

– Vous allez essayer ? Merci.

Merci pour nous deux.

– Stu ?

dit Perion.

Il était quatre heures dix. Stu était à genoux sur une alaise de caoutchouc qu'ils avaient étendue sous l'arbre.

La sueur coulait à flots sur son visage. Frannie tenait un livre devant lui, passant d'une planche en couleurs à la suivante, puis revenant à la première quand Stu relevait ses yeux brillants et lui faisait signe. À côté de lui, affreusement blanc, Glen Bateman tenait une bobine de fil blanc. Entre les deux hommes, il y avait une boîte pleine d'instruments en acier inoxydable. La boîte était tachée de sang.

– Ici ! cria Stu d'une

voix perçante les pupilles soudain pas plus grosses que deux aiguilles. La voilà, cette saloperie ! Ici ! Juste ici !

– Stu ? dit Perion.

– Fran, montre-moi l'autre image ! Vite ! Vite !

– Vous pouvez l'enlever ?

demanda Glen. Nom de Dieu, vous croyez vraiment que vous allez pouvoir l'enlever ?

Harold n'était plus là. Il était parti presque tout de suite, une main plaquée sur la bouche. Et, depuis un quart d'heure, il était caché dans un petit bois, un peu plus à l'est, leur tournant le dos. Mais il revenait maintenant, son gros visage rond rayonnant d'espoir.

– Je ne sais pas, dit Stu. Peut-être.

Peut-être bien.

Il regardait la planche que Fran lui montrait. Il avait du sang jusqu'au coude.

– Stu ? dit Perion.

– Voilà, murmura Stu, les yeux extraordinairement brillants. L'appendice, ce petit machin. Il… essuie-moi le front, Frannie, merde, je sue comme un porc… merci… il va falloir couper juste ce qu'il faut, pas plus… et voilà les intestins… nom de Dieu il faut que…

– Stu ? dit Perion.

– Passez-moi les ciseaux, Glen.

Non, pas ceux-là. Les petits.

– *Stu !*

Il leva enfin les yeux vers elle.

– Ce n'est plus la peine, dit Perion d'une voix douce. Il est mort.

Stu la regarda. Ses pupilles s'élargirent lentement.

– Il y a près de deux

minutes. Merci quand même. Merci beaucoup.

Stu l'observa longtemps.

– Tu es sûre ?

Elle fit un signe de tête. Elle pleurait silencieusement.

Stu leur tourna le dos, laissa tomber le petit scalpel qu'il tenait, se cacha la figure entre ses mains. Glen s'était déjà levé et s'éloignait sans regarder derrière lui, le dos voûté, comme s'il venait de recevoir un coup.

Frannie prit Stu par les épaules et le serra contre elle.

– Et voilà, dit-il d'une voix blanche qui fit peur à Frannie. Et voilà. C'est fini. Et voilà. Et voilà.

– Tu as fait de ton mieux, dit-elle en le serrant encore plus fort, comme s'il allait s'enfuir.

– Et voilà.

Frannie le serrait toujours. Malgré toutes ces idées qui lui passaient par la tête depuis plus de trois semaines, elle n'avait pas fait un geste jusque-là, cachant de son mieux ses sentiments. Harold était trop imprévisible. Et même maintenant, elle ne montrait pas ses véritables sentiments. Elle ne le serrait pas dans ses bras comme une femme étreint l'homme qu'elle aime. Plutôt comme un survivant s'accroche à un autre. Stu parut le comprendre. Il posa les mains sur ses épaules, laissant des marques de sang sur sa chemise kaki, comme pour faire d'elle sa complice dans un crime raté. Quelque part un geai lança son cri rauque. Plus près, Perion s'était mise à pleurer.

Harold Lauder, qui ne savait pas faire la différence entre l'étreinte de deux amants et l'étreinte de deux survivants, regardait Frannie et Stu avec méfiance, déjà rempli de crainte. Au bout d'un long moment, il s'enfonça furieusement dans les buissons en faisant craquer les branches et ne revint que longtemps après le dîner.

Elle se

réveilla tôt le lendemain matin. Quelqu'un la secouait. Je vais ouvrir les yeux et je vais voir Glen ou Harold, pensa-t-elle dans son demi-sommeil. Nous allons recommencer, recommencer encore jusqu'à ce que nous finissions par apprendre. Ceux qui ne peuvent apprendre les leçons de l'histoire… mais c'était Stu. Il faisait déjà presque jour, la douce lumière dorée du petit matin, comme tamisée à travers une gaze. Les autres dormaient.

– Qu'est-ce qu'il y a ?

demanda-t-elle en s'asseyant. Quelque chose ne va pas ?

– J'ai encore rêvé, répondit Stu. Pas à la vieille femme, à… à l'autre. À l'homme noir. J'avais peur, alors…

– Arrête, dit-elle, effrayée par l'expression de son visage. Dis ce que tu as à dire, *s'il te plaît.*

– Perion… Le Véronal…

Elle a pris le Véronal dans le sac de Glen.

Frannie entendit ses poumons siffler.

– Elle…, reprenait Stu d'une voix cassée, elle est morte, Frannie. Quelle saloperie, tout ça…

Elle voulut lui répondre, mais les mots refusèrent de sortir de sa bouche.

– Il faut sans doute

réveiller les deux autres, dit Stu d'un air absent.

Il se frotta la joue que sa barbe naissante rendait rugueuse comme du papier de verre. Fran se souvenait encore d'avoir senti cette barbe contre sa joue, hier, quand elle l'avait pris dans ses bras. Il se retourna ver elle.

– Ça ne finira donc jamais.

– Non, je ne crois pas, répondit-elle tout bas.

Ils se regardèrent, les yeux dans les la lumière du petit matin.

Journal de Fran Goldsmith 12

juillet 1990

Nous avons campé juste à l'ouest de Guilderland (État de New York) ce soir. Finalement arrivés sur la grande route, 80/90. La joie d'avoir rencontré Mark et Perion (un joli nom, je trouve) hier après-midi est déjà presque oubliée. Ils ont accepté de venir avec nous… en fait, ils nous l'ont proposé avant que nous ayons eu le temps de le faire.

À vrai dire, je ne suis pas sûre que Harold aurait proposé quoi que ce soit. Vous le connaissez. Et il était un peu jaloux (Glen aussi, peut-être) de tout leur matériel, fusils semi-automatiques compris (deux). Mais surtout, Harold devait faire son petit numéro… il faut qu'il se fasse remarquer.

J'ai l'impression d'avoir écrit des pages et des pages sur LA PSYCHOLOGIE DE HAROLD et, si vous ne le connaissez pas encore, vous ne le connaîtrez jamais. Sous ses apparences pontifiantes, c'est un petit garçon qui n'a pas confiance en lui. Il n'arrive pas à croire que les choses ont changé. On dirait qu'il pense que tous ceux qui l'emmerdaient au lycée vont sortir de leurs tombes un beau jour pour lui lancer des boulettes de papier et l'appeler Lauder la Branlette (Amy m'a dit un jour qu'ils l'appelaient comme ça). Je pense parfois qu'il aurait été préférable pour lui (et peut-être pour moi) de ne pas nous mettre ensemble à Ogunquit. Je fais partie de son ancienne vie, j'étais l'amie de sa sœur à une époque, etc., etc.

Ma relation avec Harold peut se résumer ainsi : pour étrange que ça puisse paraître, sachant ce que je sais maintenant, je choisirais

probablement Harold comme ami, plutôt que sa sœur, Amy, une fille qui ne pensait qu'à trouver des garçons avec de belles bagnoles, qu'à s'habiller chez Sweetie's, une fille qui n'était qu'une sale snob d'Ogunquit (pardonnez-moi mon Dieu de dire des méchancetés sur les morts, mais c'est la vérité). À sa manière, assez étrange c'est vrai, Harold est un type plutôt bien. Je veux dire quand il ne mobilise pas toute son énergie mentale pour jouer au con. Mais Harold n'a jamais cru que quelqu'un pouvait le trouver bien. Il ne peut s'empêcher de faire du cinéma, de jouer un rôle. Il est incapable de laisser derrière lui tous ses problèmes. Il les traîne avec lui, comme s'il les avait mis dans son sac, avec son chocolat Payday qu'il aime tellement.

Oh, Harold, je ne sais pas, vraiment.

*Choses dont je veux me souvenir :* Gillette à lames pivotantes. Crème épilatoire, jambes plus douces. Mini-tampons, maxi-protection… créés par des femmes, pour des femmes. La soirée du cinéma. *La Nuit des morts vivants*. Brrrr ! C'est pas vraiment le moment. J'abandonne.

# 14 juillet 1990

Nous avons beaucoup parlé de nos rêves aujourd'hui, pendant le déjeuner. Si bien que nous nous sommes arrêtés plus longtemps que nous n'aurions dû, sans doute. Entre parenthèses, nous sommes juste au nord de Batavia, État de New York.

Hier, Harold a proposé avec beaucoup de discrétion (pour lui) de prendre un peu de Véronal pour voir si nous ne pourrions pas « perturber le cycle onirique », selon son expression. J'ai dit que j'étais d'accord, pour que personne ne se pose de questions, mais j'ai bien l'intention de ne pas avaler ce sale truc, car je ne sais pas trop si ça ferait du bien à mon cow-boy solitaire (j'espère bien qu'il est solitaire, je ne suis pas sûre que je pourrais avoir des jumeaux).

Proposition Véronal adoptée. Mark avait quelque chose à dire :

– Vous savez, c'est pas trop bon de penser à ces trucs-là. Bientôt, on va se prendre pour Moïse ou Joseph, on va croire que Dieu nous appelle au téléphone.

– L'homme noir n'appelle pas du ciel, a dit Stu. Si c'est l'interurbain, je pense bien que ça vient de quelque part nettement plus bas.

– Ce qui veut dire que Stu pense que le grand méchant loup est après nous (c'est moi qui ai dit ça).

– Une explication qui en vaut une autre, a dit Glen, et nous l'avons tous regardé. Si vous regardez les choses d'un point de vue théologique, on dirait bien que nous sommes pris entre l'arbre et l'écorce dans une lutte à finir entre le ciel et l'enfer, vous ne croyez pas ? S'il reste encore des jésuites après la super-grippe, ils s'arrachent sûrement les cheveux.

Mark a éclaté de rire. Je n'ai pas bien compris mais je n'ai rien dit.

– Eh bien, *moi*, je pense que tout cela est parfaitement ridicule, a dit Harold. Bientôt, vous allez vous prendre pour Edgar Cayce et croire à la transmigration des âmes.

Il avait prononcé *caisse* au lieu de *ké-ci*. Quand je l'ai corrigé, il m'a regardée avec un SALE

AIR. Ce n'est pas le genre de type qui vous inonde de sa gratitude quand vous lui faites remarquer ses petites erreurs, cher journal !

– En présence d'un phénomène manifestement paranormal, a continué Glen, la seule explication possible, la seule qui ait sa logique interne, est l'explication théologique. C'est pourquoi la métapsychique et la religion se sont toujours très bien entendues, jusqu'aux guérisseurs de notre époque.

Harold grognait, ce qui n'a pas empêché Glen de poursuivre.

– J'ai bien l'impression sans en avoir la preuve que nous sommes tous des médiums… mais ce don est si profondément enraciné en nous que nous ne le remarquons que rarement. Un don qui est essentiellement préventif, ce qui nous empêche aussi de l'observer.

– Pourquoi ? (C'est moi qui ai posé la question.)

– Parce qu'il s'agit d'un facteur négatif, Fran. Avez-vous lu l'étude publiée en 1958 par James D. L. Staunton sur les accidents d'avions et de chemins de fer ? Elle a d'abord paru dans une revue de sociologie, mais la presse à sensation en reparle de temps en temps quand les journalistes ont du mal à pisser de la copie.

Nous avons tous secoué la tête.

– Vous devriez la lire. James Staunton avait ce que mes étudiants d'il y a vingt ans auraient appelé « une tête bien faite » – un sociologue tout à fait bien, très tranquille, qui s'intéressait à l'occulte, son violon d'Ingres si on veut. Il a d'abord écrit une série d'articles, puis il a sauté la barrière pour étudier le sujet par lui-même.

Harold gloussait. Stu et Mark rigolaient. Moi aussi, j'en ai bien peur.

– Alors, parlez-nous de ces accidents, a dit Perion.

– Bien. Staunton a recueilli des statistiques sur plus de cinquante accidents d'avions depuis 1925 et sur plus de deux cents accidents ferroviaires depuis 1900. Il a fourré tout ça dans un ordinateur. En résumé, il cherchait une corrélation entre trois facteurs : ceux qui étaient présents à bord du véhicule accidenté, ceux qui ont été tués et la *capacité* du véhicule.

– Je ne vois pas ce qu'il cherchait dit Stu.

– Attendez un peu. Il avait également donné une deuxième série de statistiques à son ordinateur – cette fois un nombre équivalent d'avions et de trains qui n'avaient *pas* eu d'accident.

Mark avait compris.

– Un groupe expérimental et un groupe témoin. Ça paraît logique.

– Et ce qu'il a découvert est extrêmement simple, mais plutôt gênant sur le plan des conséquences. Dommage qu'il faille se taper seize tableaux de statistiques pour arriver à la conclusion.

– Quelle conclusion ? (Ma question.)

– Les avions et les trains pleins ont rarement des accidents.

– Merde, quelle *CONNERIE* !

Harold se tordait de rire.

– Ce n'est pas tout, a

continué Glen, très calme. C'était la théorie de Staunton, et l'ordinateur lui donnait raison. Quand il y a accident d'avion ou de train, les véhicules sont remplis à soixante et un pour cent. Lorsqu'il n'y a pas d'accident ils sont remplis à soixante-seize pour cent. Une différence de quinze pour cent sur un échantillon représentatif, on peut donc parler d'un écart *significatif*. Staunton fait observer que du point de vue statistique, un écart de trois pour cent donnerait déjà à réfléchir, et il a raison. L'anomalie est énorme. Staunton en déduit que les gens savent quand un avion ou un train va avoir un accident… qu'ils prévoient l'avenir, inconsciemment.

Nous l'écoutions très

attentivement.

– À l'aéroport de Chicago, juste avant le départ du vol 61 à destination de San Diego, tante Sally a tout à coup très mal au ventre et décide de ne pas partir. Et quand l'avion s'écrase dans le désert du Nevada, tout le monde dit : « Oh, tante Sally, ce mal de ventre, un vrai

miracle. » Avant que James Staunton ne nous produise ses chiffres personne n'avait jamais compris qu'en fait *trente* personnes avaient eu mal au ventre… ou à la tête… ou qu'ils avaient tout simplement ressenti cette étrange impression, quand votre corps essaye de dire à votre tête que quelque chose ne va pas, que quelque chose va tourner mal.

– Je n'en crois pas un mot.

(Harold aussi connu sous le nom de saint Thomas d'Ogunquit.) – Je viens de lire pour la première fois l'article de Staunton. Une semaine plus tard à peu près, un avion des Majestic Airlines s'écrase à Boston. Pas de survivants. Bien. J'appelle Majestic Airlines, un peu plus tard, quand les choses se sont tassées. Je leur raconte que je travaille pour un journal de Manchester-un petit mensonge, mais pour la cause de la science. Je leur dis que nous faisons des statistiques sur les accidents d'avions et je leur demande s'ils peuvent me dire combien de passagers qui avaient des réservations ne se sont pas présentés à l'enregistrement.

Le type a paru un peu surpris. Et il m'a expliqué que le personnel de la compagnie parlait justement de ça. Seize passagers. Seize ne s'étaient pas présentés.

Je lui demande alors quelle était la moyenne sur un vol 747, entre Denver et Boston.

Réponse : trois.

– Trois ? (C'est Perion qui a posé la question.)

– Exact. Mais le type

continue et me dit qu'il y avait eu aussi quinze *annulations*, alors que la moyenne est de huit. Les journaux ont titré 94 VICTIMES À BOSTON, mais ils auraient pu dire tout aussi bien 31 PASSAGERS ÉCHAPPENT À LA MORT À BOSTON.

Bon… On a encore beaucoup parlé de paranormal mais la conversation s'est pas mal écartée du sujet – *nos* rêves, à savoir, s'ils venaient ou non du Tout-Puissant, là-haut dans le ciel. Harold a foutu le camp, complètement dégoûté. Puis Stu a posé une question à Glen.

– Si nous sommes tous des médiums, comment ça se fait que nous ne savons pas quand quelqu'un que nous aimons vient de mourir, ou quand notre maison vient d'être emportée par un ouragan, ou des trucs du genre ?

– Des trucs du genre, ça arrive pourtant. Mais je reconnais que ce n'est pas aussi fréquent, loin de là…

ou du moins, plus difficile à démontrer avec un ordinateur. La question est intéressante. J'ai une théorie…

(N'a-t-il pas toujours une théorie, cher journal ?)

– … une théorie qui est liée à l'évolution.

Vous savez, les hommes – ou leurs ancêtres – avaient à une époque une queue et du poil sur tout le corps. Et leurs sens étaient beaucoup plus aiguisés qu'ils ne le sont aujourd'hui. Pourquoi ça ? Vite, Stu ! Une occasion unique d'avoir une bonne note, d'être le premier de la classe.

– Pour la même raison qu'on ne met plus de grosses lunettes et une pelisse de fourrure quand on conduit une voiture, je suppose. Parce que ce n'est plus nécessaire. On n'en a plus besoin.

– Exactement. À quoi bon avoir un don métapsychique qui ne sert plus à rien ? À quoi bon, quand vous êtes en train de travailler dans votre bureau, de savoir tout à coup que votre femme vient de se tuer dans un accident de voiture en rentrant du supermarché ? Quelqu'un va vous téléphoner pour vous l'apprendre, n'est-ce pas ? Ce sens a donc pu s'atrophier il y a bien longtemps, si nous l'avons jamais eu. Comme nos queues et nos poils.

Mais il n'avait pas terminé ses explications. Mon Dieu, comme il parle !

– Ce qui m'intéresse dans ces rêves, c'est qu'ils paraissent annoncer une lutte. Nous semblons nous faire une image brumeuse d'un protagoniste… et d'un antagoniste. D'un adversaire, si vous préférez. Et s'il en est ainsi, peut-être sommes-nous comme ces gens qui vont prendre l'avion… et qui tout à coup ont mal au ventre. Peut-être nous donne-t-on le moyen d'orienter notre avenir. Une sorte de libre arbitre dans la quatrième dimension : la possibilité de choisir, avant les événements.

– Mais nous ne savons pas ce que ces rêves *signifient*. (Mon intervention.) – Non, mais nous allons peut-être le découvrir. J'ignore si posséder une parcelle de dons psychiques signifie que nous sommes divins ; bien des gens acceptent le miracle de la vue sans croire que la vue prouve l'existence de Dieu, et je suis de ceux-là ; mais je crois que ces rêves sont une force constructive, même s'ils peuvent nous faire peur. Et par conséquent, je commence à regretter que nous prenions du Véronal. C'est un peu comme si nous avalions du Pepto-Bismol

pour faire disparaître ce mal de ventre, et que nous montions dans l'avion.

*Choses dont je veux me souvenir :* Récession, crise du pétrole, un prototype Ford qui faisait moins de quatre litres aux cent sur route. Une voiture formidable. C'est tout. J'arrête.

Si je continue à écrire autant, ce journal sera aussi long *qu'Autant en emporte le vent* le jour où le cow-boy solitaire sortira de son ranch (de préférence, pas sur son cheval blanc). Oh oui, encore une chose dont je veux me souvenir. Edgar Cayce. Mais je ne l'oublierai pas. On dit qu'il voyait l'avenir dans ses rêves.

# 16 juillet 1990

Deux mots, à propos des rêves (voir ce que j'ai écrit le 14). Premièrement, Glen Bateman est très pâle et très silencieux depuis deux jours. Ce soir, j'ai vu qu'il prenait une dose supplémentaire de Véronal. Je soupçonne qu'il n'en prenait pas depuis deux jours et qu'il a fait des rêves HORRIBLES. Ça m'inquiète. J'aimerais lui en parler, mais je ne sais pas comment.

Deuxièmement, mes rêves à moi. Rien la nuit d'avant-hier (la nuit qui a suivi notre discussion) ; dormi comme un bébé ; me souviens de rien. La nuit dernière, j'ai rêvé de la vieille femme pour la première fois. Rien à dire qui n'ait déjà été dit, si ce n'est quelle semble respirer la GENTILLESSE, la BONTÉ. Je crois comprendre pourquoi Stu voulait tellement aller au Nebraska, malgré les sarcasmes de Harold. Je me sentais très bien en me réveillant ce matin. Et je pensais que si nous pouvions simplement trouver cette vieille dame, mère Abigaël, tout irait bien. J'espère qu'elle est vraiment là. (Entre parenthèses, je suis tout à fait sûre que le nom du bled est Hemingford Home.)

*Choses dont je veux me souvenir :* mère Abigaël !

# 47

Tout arriva

très vite.

Il était environ dix heures moins

le quart, le 30 juillet. Ils roulaient depuis une heure à peine. Ils n'avançaient

pas vite, car il avait beaucoup neigé la nuit précédente et la route était

encore glissante. Ils ne s'étaient pas beaucoup parlé depuis la veille, quand

Stu avait réveillé Frannie, puis Harold et Glen, pour leur annoncer le suicide

de Perion. Il se culpabilisait, pensa Fran, il se culpabilisait de quelque

chose dont il n'était pas plus responsable que de la pluie ou du beau temps.

Elle aurait aimé le lui dire, en

partie parce qu'il fallait le secouer un peu, en partie parce qu'elle l'aimait.

Oui, elle l'aimait. Elle en était sûre maintenant. Elle aurait sans doute pu le

convaincre qu'il n'était pas responsable de la mort de Perion… mais il lui

aurait fallu révéler ses véritables sentiments. Et Harold comprendrait lui

aussi, malheureusement. Il ne pouvait donc en être question… pour le moment. Mais

elle n'allait plus attendre bien longtemps, Harold ou pas. Elle ne pouvait

quand même pas le protéger éternellement. Il fallait qu'il sache… et qu'il

accepte, ou pas. Elle avait peur que Harold n'opte pour la deuxième solution, ce

qui risquait de finir très mal. Après tout, ils étaient tous armés jusqu'aux

dents.

Elle était perdue dans ses

pensées lorsqu'ils sortirent d'un virage. Une grande caravane rose était

renversée en travers de la route. L'accident était un peu bizarre. Mais ce n'était

pas tout. Il y avait encore trois voitures, toutes des stations-wagons, plus

une grosse dépanneuse stationnée au bord de la route. Et des gens debout à côté,

au moins une douzaine.

Fran fut si surprise qu'elle

freina trop brutalement. Sa Honda dérapa sur la chaussée mouillée et elle

faillit tomber. Finalement ils s'arrêtèrent tous les quatre, à peu près alignés

en travers de la route, étonnés de voir autant de gens vivants.

– Descendez, dit l'un des

hommes, un grand barbu.

On ne voyait pas ses yeux

derrière ses lunettes de soleil. Fran se souvint tout à coup d'un policier qui

l'avait arrêtée sur l'autoroute du Maine pour excès de vitesse.

*Et maintenant, il va nous*

demander nos permis de conduire, pensa-t-elle. Mais l'homme n'avait rien d'un

policier en mal de contravention. Ils étaient quatre hommes en fait, le barbu

et trois autres. Et puis des femmes. Au moins huit. Groupées autour des station-wagons,

pâles, elles avaient l'air d'avoir peur.

Le barbu avait un pistolet. Les

trois autres, des fusils. Deux étaient en tenue plus ou moins militaires.

– *Descendez !* Vous

êtes sourds ? reprit le barbu.

Derrière lui, l'un des hommes

enfonça un chargeur dans son arme. Un bruit sec, impérieux, dans la brume du

matin.

Glen et Harold ne semblaient pas

comprendre. Ils vont nous tirer comme des canards, pensa Frannie affolée. Elle

ne comprenait pas très bien elle-même mais elle savait que quelque chose ne

collait pas dans l'équation. *Quatre hommes, huit femmes*, lui disait son

cerveau, de plus en plus fort : *Quatre hommes ! Huit femmes !*

– Harold, dit Stu d'une voix

calme. Harold, ne…

Il avait compris. C'est alors que

tout commença.

Stu portait son fusil en

bandoulière. Il abaissa brusquement l'épaule et le fusil était déjà entre ses

mains.

– Ne faites pas ça ! hurlait

le barbu. Garvey ! Virge ! Ronnie ! Tirez-leur dedans ! Ne

touchez pas aux femmes !

Harold voulut prendre ses

pistolets, oubliant qu'ils étaient encore dans leurs étuis. Glen Bateman était

toujours assis derrière Harold, médusé.

– *Harold !* cria

Stu.

Frannie voulut prendre son fusil.

On aurait dit que l'air qui l'entourait s'était tout à coup coagulé en une

sorte de mélasse invisible une glu épaisse qui ralentissait tous ses gestes. Elle

comprit qu'ils allaient probablement mourir.

– *Maintenant !* hurla

une des femmes.

Frannie, qui n'avait pas encore

réussi à prendre son fusil, se retourna vers la jeune fille. Non, c'était une

femme d'au moins vingt-cinq ans. Ses cheveux, blond cendré, retombaient autour

de sa tête comme un casque, à croire qu'elle venait de les couper avec des ciseaux

de jardinier.

Certaines femmes restèrent

immobiles, paralysées par la peur. Mais la blonde et trois autres se précipitèrent

en avant.

Tout cela s'était déroulé dans l'espace

de sept secondes.

Le barbu pointait son pistolet

vers Stu. Quand la blonde avait hurlé, le canon de son arme avait frémi s'était

légèrement tourné dans la direction de la jeune femme, comme la baguette d'un

sourcier. Le coup partit. Une détonation sourde, comme si l'on défonçait une

boîte de carton avec une tige de fer. Stu tomba de sa moto. Frannie hurla son

nom.

Mais Stu, appuyé sur les deux

coudes (tous les deux éraflés lorsqu'il était tombé par terre, et la Honda

écrasait une de ses jambes sous son poids), Stu tirait. Le barbu esquissa un

petit pas de danse en arrière, comme un artiste de vaudeville qui quitte la

scène après son bis. La grosse chemise de laine qu'il portait fit une bosse. Son

pistolet automatique sauta en l'air et l'on entendit quatre détonations.

Puis l'homme

tomba à la renverse.

Deux des trois hommes qui se

trouvaient derrière lui avaient fait volte-face lorsque la blonde avait crié. L'un

d'eux appuya sur les deux détentes de son arme, un vieux Remington. Il n'avait

pas épaulé son arme – il tenait son fusil appuyé contre sa jambe droite – et

lorsque le coup partit, comme un coup de tonnerre dans une petite pièce, le

Remington lui échappa des mains, arrachant la peau de ses doigts, avant de

retomber par terre. Le visage de l'une des femmes qui n'avait pas réagi lorsque

la blonde avait crié disparut dans une incroyable fureur de sang. Frannie

entendit le sang claquer sur la route, comme une giboulée de printemps. Un œil

regardait fixement, derrière le masque sanglant qui couvrait ce visage, un œil

étonné, incrédule. Puis la femme s'écrasa sur la route. La station-wagon qui se

trouvait derrière elle était constellée d'impacts de chevrotines. Une des

glaces n'était plus qu'une cataracte laiteuse de minuscules fissures.

La blonde se battait avec le

deuxième homme qui s'était tourné vers elle. L'arme de l'homme était coincée

entre leurs deux corps. Une autre détonation. Puis l'une des filles se

précipita pour ramasser le fusil de chasse qui était tombé par terre.

Le troisième homme, celui qui ne

s'était pas retourné vers les femmes, commença à tirer dans la direction de

Fran. Assise sur sa moto, son fusil dans les mains, Frannie le regardait

stupidement. Il avait le teint olivâtre, les traits d'un Italien. Elle entendit

une balle siffler tout près de sa tempe gauche.

Harold avait finalement dégainé

un de ses pistolets. Il le leva et tira sur l'homme au teint mat. Il n'était

pas à quinze pas de lui, mais il rata son coup. Un trou apparut sur la carrosserie

rose de la caravane, juste à gauche de la tête de l'homme au teint olivâtre qui

regarda Harold droit dans les yeux :

– À mon tour, sale petit con.

– *Ne faites pas ça !*

hurla Harold.

Il laissa tomber son pistolet et

leva les mains en l'air. L'homme au teint olivâtre tira à trois reprises. Sans

toucher Harold. La troisième balle ricocha sur le tuyau d'échappement de sa

Yamaha. La machine tomba par terre.

Vingt secondes s'étaient écoulées.

Harold et Stu étaient couchés sur la route. Glen était assis en tailleur sur la

chaussée, comme s'il ne comprenait toujours pas très bien ce qui se

passait.

Frannie tentait désespérément d'abattre

l'homme au teint olivâtre avant qu'il ne tire encore sur Harold ou sur Stu, mais

la détente refusait de bouger. Elle avait oublié d'enlever le cran de sûreté. La

blonde continuait à se battre avec le deuxième homme, et la femme qui était

allée ramasser le fusil de chasse se bagarrait avec une deuxième femme qui

cherchait à lui arracher l'arme.

Lançant des jurons dans une

langue qui ne pouvait être que de l'italien, l'homme au teint olivâtre visa

Harold. Mais Stu tira plus vite que lui et le front de l'homme au teint olivâtre

vola en éclats. Son propriétaire s'écrasa comme un sac de pommes de terre.

Une autre femme s'était jetée

dans la mêlée pour s'emparer du fusil de chasse. L'homme qui l'avait perdu

voulut l'écarter. La femme se baissa, saisit à deux mains l'entrejambe du jeans

de l'homme et serra très fort. Fran vit ses muscles se gonfler, de l'avant-bras

jusqu'au coude. L'homme hurla et parut ne plus s'intéresser du tout à son fusil

de chasse. Il se prit les parties et s'éloigna en titubant, plié en deux.

En rampant, Harold s'approcha de

son pistolet qui était tombé sur la route, le prit et tira sur l'homme qui se

tenait les parties. Il tira trois fois et manqua sa cible.

*On dirait Bonnie et Clyde,* pensa

Frannie. *Du sang partout !*

La blonde aux cheveux coupés à la

serpe ne parvint pas à s'emparer du fusil du deuxième homme qui lui donna un

coup de pied. Il visait peut-être le ventre, mais il la toucha à la cuisse avec

une de ses grosses bottes. La femme esquissa plusieurs petits pas en arrière en

faisant des moulinets avec les bras pour retrouver son équilibre. Puis elle

tomba sur le derrière avec un petit bruit mouillé.

*Il va la tuer*, pensa

Frannie. Mais le deuxième homme fit demi-tour comme un soldat ivre et commença

à tirer sur les trois femmes qui étaient restées à côté de la station-wagon.

– Bande de salopes ! hurlait

ce charmant monsieur. Bande de salopes !

Une des femmes tomba entre la

station-wagon et la caravane renversée et commença à gigoter sur le bitume, comme

un poisson sorti de l'eau. Les deux autres femmes couraient. Stu visa l'homme, tira

et le manqua. L'autre tira sur l'une des femmes qui couraient, et lui ne manqua

pas son coup. La femme leva les mains en l'air, puis tomba. La deuxième femme

fit un crochet à gauche et se cacha derrière la caravane rose.

Le troisième homme, celui qui

avait perdu son fusil de chasse et qui n'avait pas pu le récupérer tournait

toujours en rond en se tenant le bas-ventre. L'une des femmes braqua le fusil

de chasse sur lui et appuya sur les deux détentes, les yeux fermés, la bouche

déformée par un affreux rictus, attendant le coup de tonnerre. Mais le coup de

tonnerre ne vint pas. Le fusil était vide. Elle le prit alors par le canon, le

leva très haut et l'abattit de toutes ses forces. Elle manqua la tête de l'homme,

mais le toucha au creux de l'épaule gauche. L'homme tomba à genoux. À quatre

pattes, il voulut s'enfuir. La femme, vêtue d'un blue-jeans déchiré et d'un

sweat-shirt bleu où était écrit en grosses lettres KENT STATE UNIVERSITY, se

lança à ses trousses, le matraquant sauvagement avec son arme. Inondé de sang, l'homme

rampait encore, tandis que la femme au sweat-shirt continuait à cogner à tour

de bras.

– Bande de *salopes !* hurla le deuxième homme.

Il tira sur une femme entre deux

âges qui le regardait en marmonnant quelque chose. Le canon de son

fusil n'était

pas à plus d'un mètre de la femme ; elle aurait presque pu tendre la main

et le boucher avec son petit doigt rose. L'homme manqua sa cible. Il appuya de

nouveau sur la détente, mais cette fois l'arme était vide.

Harold tenait son pistolet à deux

mains, comme il avait vu faire les flics au cinéma. Il tira et la balle défonça

le coude du deuxième homme qui laissa tomber son fusil et se mit à danser en

bredouillant « *S-S'il-vous-plaît !* ». Frannie pensa qu'il

ressemblait un peu à Roger Rabbit.

– Je l'ai eu ! cria

Harold, fou de joie. Nom de Dieu ! Je l'ai eu !

Frannie se souvint enfin du cran

de sûreté de sa carabine. Elle l'enleva au moment où Stu tirait à nouveau. Le deuxième

homme lâcha son coude et tomba par terre en se tenant le ventre. Il hurlait

toujours.

– Mon Dieu, mon Dieu, dit

doucement Glen en se cachant le visage dans les mains pour pleurer.

Harold tira encore. Le corps du

deuxième homme fit un bond. Et les hurlements cessèrent.

La femme au sweat-shirt de la

Kent State University abattit une fois de plus la crosse du fusil de chasse. Cette

fois, elle obtint un bon contact avec le crâne de l'homme qui rampait par terre.

Un contact parfait, sans bavure. La crosse en noyer et le crâne de l'homme se

cassèrent tous les deux.

Pendant un instant ce fut le

silence. Un oiseau chantait : *Cui-cui… cui-cui… cui-cui.*

Puis la fille en T-shirt s'assit

à califourchon sur le corps du troisième homme et lança un cri sauvage de triomphe

qui allait hanter Fran Goldsmith pour le restant de sa vie.

La blonde s'appelait

Dayna Jurgens. Elle venait de Xenia, dans l'Ohio. La fille au sweat-shirt de la

Kent State University s'appelait Susan Stern. Celle qui avait écrasé les parties

génitales de l'homme au fusil de chasse était Patty Kroger. Les deux autres

étaient nettement plus âgées. La plus vieille, dit Dayna s'appelait Shirley

Hammet. Elle ignorait le nom de l'autre femme qui avait l'air d'avoir à peu

près trente-cinq ans ; elle errait en état de choc, quand Al, Garvey, Virge

et Ronnie l'avaient trouvée à Archbold deux jours plus tôt.

Ils campèrent tous les neuf dans

une ferme, un peu à l'ouest de Columbia. Ils avaient l'air de somnambules et, plus

tard, Fran se dit que si quelqu'un les avait vus traverser le champ qui

séparait la caravane rose de la ferme, il aurait sans doute cru que l'asile

local organisait une petite promenade de santé. L'herbe qui leur montait jusqu'aux

cuisses, encore humide de la pluie de la nuit, trempait leurs pantalons. Des

papillons blancs voletaient lourdement autour d'eux, comme drogués, les ailes

alourdies par l'humidité, décrivant des cercles et des huit. Le soleil essayait

de percer à travers une épaisse couche de nuages blancs qui s'étendaient d'un

bout à l'autre de l'horizon. Pourtant, il faisait déjà très chaud. L'humidité

collait à la peau. Des nuées de corbeaux tournaient dans le ciel en poussant

leurs horribles cris rauques. Les corbeaux étaient maintenant plus nombreux que

les êtres humains, pensa Fran dans une sorte de brouillard. Si nous ne faisons

pas attention, ils vont nous picorer jusqu'au dernier. La revanche des corbeaux.

Est-ce que les corbeaux mangent de la viande ? Elle craignait fort que ce

ne soit effectivement le cas.

Et derrière ce brouillard d'idées

confuses, comme le soleil derrière la couche de nuages (un soleil qui tapait

déjà dur dans l'affreuse humidité de ce matin du 30 juillet 1990), le combat de

tout à l'heure reprenait inlassablement dans sa tête. Le visage de la femme

emporté par les chevrotines du fusil de chasse. Stu qui tombait. Cette terreur

qui s'était emparée d'elle lorsqu'elle l'avait cru mort. Le type qui criait *bande*

de salopes ! et puis ses petits piaillements à la Rober Rabbit quand

Harold lui avait flanqué une balle dans la peau. Le bruit du pistolet du barbu,

comme une caisse de carton qu'on défonce. Le cri sauvage de victoire de Susan, à

califourchon sur le corps de son ennemi dont la cervelle, encore chaude, sortait

du crâne fendu en deux.

Glen marchait à côté d'elle. Il

avait perdu cette expression ironique qu'on lui voyait habituellement. Il était

hagard. Ses cheveux gris voletaient autour de sa tête, comme pour imiter les

papillons. Il tenait la main de Frannie, la serrait convulsivement.

– Il faut essayer d'oublier,

disait-il. Ces horreurs… sont inévitables. Le nombre est notre meilleure

protection. La société. Clé de voûte de ce que nous appelons la civilisation, seul

véritable antidote contre la barbarie. Il faut accepter ces… choses… ces

choses-là… comme des choses naturelles. Un incident isolé. Des monstres. Oui !

Des aberrations de la société. Je veux le croire. En vertu des pouvoirs

socio-constitutionnels qui me sont conférés, pour ainsi dire. Ah ! Ah !

Son rire ressemblait plutôt à un

gémissement. Fran ponctuait chacune de ses phrases elliptiques d'un « oui,

Glen » qu'il ne semblait pas entendre. Le professeur sentait un peu le

vomi. Les papillons se cognaient contre eux, rebondissaient et repartaient

vaquer à leurs affaires. Ils étaient presque arrivés à la ferme. La bataille

avait duré moins d'une minute. Moins d'une minute, mais Frannie soupçonnait

fort que le spectacle allait rester longtemps à l'affiche dans sa tête. Glen

lui tapotait la main. Elle aurait voulu lui dire d'arrêter, mais elle avait

peur qu'il ne se mette à pleurer. Elle ne pouvait plus supporter sa main. Et

elle n'était pas sûre de pouvoir supporter Glen Bateman s'il se mettait à

pleurer.

Stu marchait entre Harold et la

blonde, Dayna Jurgens. Susan Stern et Patty Kroger entouraient la femme

catatonique qui n'avait pas de nom, celle qu'ils avaient ramassée à Archbold. Shirley

Hammet, la femme que Roger Rabbit avait manquée en tirant à bout portant, juste

avant de mourir, marchait toute seule, un peu sur la gauche, marmonnant des

mots incompréhensibles, lançant parfois la main en l'air pour attraper des

papillons. Le groupe avançait lentement. Pourtant Shirley Hammet traînait la

jambe. Ses cheveux gris retombaient sur son front et ses yeux vides regardaient

le monde, comme une souris terrorisée regarde autour d'elle, du fond de la

cachette où elle vient de se réfugier.

Harold lança un coup d'œil à Stu.

– On les a bien eus, hein ?

On les a bien bousillés. En petits morceaux !

– C'est vrai, Harold.

– Il fallait bien reprit

Harold, comme si Stu lui avait reproché quelque chose. C'était eux ou nous !

– Ils vous auraient abattus

comme des chiens, dit Dayna Jurgens d'une voix tranquille. J'étais avec deux

types quand ils nous ont trouvés. Ils étaient cachés. Ils ont tué Rich et Damon.

Et, quand tout a été fini, ils leur ont encore tiré une balle dans la tête au

cas où. Vous n'aviez pas le choix. Vous seriez morts maintenant.

– Nous serions morts

maintenant ! s'exclama Harold en regardant Stu.

– Mais oui, répondit Stu. Ne

te fais pas de bile, Harold.

– Sûrement pas ! Pas

mon genre !

D’une main tremblante, il fouilla

dans son sac, sortit une barre de chocolat Payday, faillit la faire tomber en

enlevant le papier. Il lança un juron puis commença à dévorer sa barre de

chocolat en la tenant à deux mains, comme une sucette.

Ils étaient arrivés à la ferme. Tout

en mangeant son chocolat, Harold se touchait de temps en temps en cachette – pour

s’assurer qu’il n’était pas blessé. Il se sentait très mal. Il avait peur de

regarder son pantalon. Car il pensait bien s’être mouillé peu après que les

festivités eurent commencé à battre leur plein là-bas, près de la caravane rose.

Ils

grignotèrent quelque chose, sans grand appétit. Dayna et Susan firent les frais

de la conversation. Patty Kroger, une très jolie fille de dix-sept ans, ajoutait

un mot de temps en temps. La femme qui n’avait pas de nom s’était réfugiée dans

un coin de la cuisine poussiéreuse. Assise à la table, Shirley Hammet mangeait

des biscuits au miel en marmonnant des mots sans suite.

Dayna était partie de Xenia avec

Richard Darliss et Damon Bracknell. Y avait-il d’autres survivants à Xenia

après l’épidémie ? Trois seulement, croyait-elle, un homme, très âgé, une

femme et une petite fille. Dayna et ses amis leur avaient demandé de se joindre

à leur trio, mais le vieil homme avait refusé. Il avait « quelque chose à

faire dans le désert », leur avait-il dit.

Le 8 juillet, Dayna, Richard et

Damon avaient commencé à avoir des cauchemars. Des cauchemars terribles. Ils

rêvaient d'une espèce de croque-mitaine, mais absolument terrifiant. Rich s'était

mis en tête que le croque-mitaine existait vraiment, dit Dayna, qu'il habitait

en Californie. Il prétendait que cet homme, si c'était vraiment un homme, était

celui que les trois autres attendaient, les trois autres qu'ils avaient rencontrés

dans le désert. Damon et elle commençaient à se demander si Rich ne devenait

pas fou. Selon lui, l'homme du rêve réunissait autour de lui une armée, une armée

de monstres qui allaient balayer tout l'ouest du pays, réduire en esclavage

tous les survivants, d'abord en Amérique, puis dans le reste du monde. Dayna et

Damon avaient décidé de fausser compagnie à Rich en pleine nuit, quand l'occasion

se présenterait. Rich Darliss était devenu fou, et c'était à cause de lui qu'ils

rêvaient eux aussi.

À Williamstown, à la sortie d'un

virage, ils étaient tombés sur un gros camion renversé en plein milieu

de la

route. Une station-wagon et une dépanneuse étaient garées juste à côté.

– Nous avons pensé que c'était

encore un accident, dit Dayna en écrasant nerveusement un biscuit entre ses

doigts. Et naturellement, c'était ce qu'on voulait nous faire croire.

Ils étaient descendus de leurs

motos pour contourner le camion, et c'est alors que les quatre cinglés qui

étaient cachés dans le fossé avaient ouvert le feu. Ils avaient tué Rich et

Damon. Elle, ils l'avaient faite prisonnière. Elle était la quatrième dans ce

qu'ils appelaient tantôt « le zoo », tantôt « le harem ». L'une

des autres femmes était Shirley Hammet celle qui marmonnait sans cesse. Elle

était presque normale à l'époque même si les quatre hommes l'avaient plusieurs

fois violée.

Du barbu aux lunettes de soleil, elle

ne connaissait que le surnom : Doc. Virge et lui faisaient partie d'un

détachement de l'armée qui avait été envoyé à Akron lorsque l'épidémie avait éclaté.

Ils étaient chargés des « relations avec les médias », un euphémisme

des militaires qui signifiait en fait « répression des médias ». Leur

travail à peu près terminé, ils s'étaient occupés ensuite du « contrôle

des foules », encore un euphémisme de l'armée qui signifiait tirer sans

sommation sur les pillards qui prenaient la fuite, et pendre ceux qui se laissaient arrêter. Le 27 juin, leur avait dit Doc, tout s'était écroulé. La plupart de ses hommes étaient trop malades pour patrouiller dans la ville, ce qui n'avait aucune importance d'ailleurs puisque les habitants d'Akron n'avaient plus la force de lire les journaux, encore moins de piller les banques et les bijouteries.

Le 30 juin, l'unité avait disparu – ses membres étaient tous morts ou moribonds. En fait, Doc et Virge étaient les seuls survivants. C'est alors qu'ils avaient commencé leur nouvelle vie de gardiens de zoo. Garvey était venu les rejoindre le 1er juillet et Ronnie le 3, jour où ils avaient décidé que leur club privé n'admettrait plus de nouveaux membres.

– Mais vous avez dû finir par être plus nombreuses qu'eux, dit Glen.

Ce fut Shirley Hammet qui sortit de son silence pour lui répondre.

– Pilules, dit-elle en les regardant avec ses yeux de souris terrorisée sous les mèches grises qui retombaient sur son front. Pilules le matin pour se lever, pilules le soir pour dormir…

Elle laissa la fin de sa phrase

se perdre en l'air comme si elle était à bout de forces. Elle s'arrêta puis

recommença à marmonner.

Susan Stern reprit le fil de son

histoire. C'est le 17 juillet qu'elle et l'une des femmes mortes durant la

bataille, Rachel Carmody, étaient tombées entre les mains du groupe, à la

sortie de Columbus. La caravane du zoo se déplaçait lentement – deux station-wagons

et la dépanneuse. Les hommes se servaient de la dépanneuse pour déplacer les

véhicules accidentés ou pour barrer la route, selon les circonstances. Doc

gardait sa pharmacie dans un sac qui pendait à sa ceinture. Puissants somnifères

à l'heure du coucher ; tranquillisants pour la route ; anxiolitiques

aux haltes.

– Je me levais le matin, je

me faisais violer deux ou trois fois, puis j'attendais que Doc me donne mes

comprimés, expliquait Susan d'une voix détachée. Le troisième jour, j'avais le…

le, vous savez, le vagin tout irrité, et la moindre pénétration me faisait très

mal. Je préférais Ronnie, car tout ce que Ronnie voulait, c'était un pompier. Mais

avec les comprimés, j'étais très calme. Je n'avais pas envie de dormir, j'étais

simplement très calme. Avec deux ou trois de ces pilules, plus rien

n’avait d’importance.

Vous aviez simplement envie de vous asseoir, les mains sur les genoux, et de

regarder le paysage défiler, ou la dépanneuse quand ils enlevaient un obstacle.

Un jour, Garvey s’est mis très en colère parce que cette petite fille, elle n’avait

pas plus de douze ans, ne voulait pas… non, je ne vais pas vous le dire. C’était

vraiment terrible. Garvey lui a fait sauter la tête. Et moi, ça ne m’a rien

fait. J’étais… calme. Au bout d’un moment, vous ne pensiez presque plus à vous

enfuir. Je pensais plutôt à ces petites pilules bleues que Doc allait bientôt

me donner.

Dayna et Patty Kroger

approuvèrent d’un signe de tête.

Ils avaient apparemment compris

qu’ils ne pourraient pas garder plus de huit femmes, expliqua Patty. Lorsqu’ils

l’avaient prise, le 22 juillet, après avoir assassiné l’homme qui l’accompagnait,

ils avaient tué une très vieille femme qui faisait partie du « zoo »

depuis à peu près une semaine. Et, quand ils avaient ramassé près de Archbold

la femme sans nom qui était maintenant assise dans son coin, ils avaient abattu

une jeune fille de seize ans qui louchait terriblement pour lui faire de la

place. Ils avaient abandonné son cadavre dans un fossé.

Doc faisait des blagues là-dessus,

expliqua Patty. Il disait : Je ne marche pas sous les échelles, je ne

traverse pas la rue devant un chat noir, treize dans le groupe, et c'est une de

trop.

C'est le 29 qu'ils avaient aperçu

pour la première fois Stu et les autres. Le zoo campait un peu à l'écart de la

route quand ils étaient passés.

– Garvey avait très envie de

toi, dit Susan en se tournant vers Frannie qui frissonna.

Dayna se rapprocha d'eux et

commença à parler tout bas.

– Et ils avaient même dit

qui tu allais remplacer.

Elle inclina la tête presque

imperceptiblement dans la direction de Shirley Hammet qui continuait à

marmonner en mangeant des biscuits.

– Cette pauvre femme…, dit

Frannie.

– C'est Dayna qui a compris

que vous pourriez peut-être nous tirer de là, expliqua Patty. Il y avait trois hommes

dans votre groupe – Dayna et Helen Roget les avaient vus. Trois hommes *armés*.

Et Doc commençait à avoir un peu trop confiance en lui quand il faisait son

truc de la caravane renversée. Il se contentait de faire signe aux gens de s'arrêter.

C'était aussi simple que ça. Quand il y avait des hommes, ils se laissaient

faire sans protester. Jamais un problème.

– Dayna nous a dit de ne pas

prendre nos pilules ce matin-là, reprit Susan. Ils ne regardaient plus vraiment

si nous prenions nos médicaments et nous savions qu'ils allaient être occupés à

remorquer la grosse caravane en travers de la route. Nous n'avons rien dit aux

autres. Les seules dans le coup étaient Dayna, Patty et Helen Roget… une des

femmes que Ronnie a tuées là-bas. Et moi, naturellement. Helen avait peur :

« S'ils voient que nous crachons les comprimés, ils vont nous tuer. »

Dayna lui a répondu qu'ils allaient nous tuer de toute manière, tôt ou tard, et

nous savions que c'était vrai. Alors nous avons fait ce qu'elle nous disait.

– J'ai dû garder mon

comprimé dans ma bouche pendant un bon bout de temps, dit Patty. Il commençait

à fondre quand j'ai pu le cracher. Je crois que Helen a dû avaler le sien. C'est

sans doute pour ça qu'elle était si lente.

– Mais ils auraient réussi

leur coup si vous n'aviez pas compris tout de suite, dit Dayna en lançant à Stu

un regard qui mit Frannie mal à l'aise.

– J'ai bien l'impression que

je n'ai quand même pas compris assez vite. La prochaine fois, je me méfierai, répondit

Stu qui se leva et s'approcha de la fenêtre. Vous savez, ça me fait un peu peur

de voir que nous apprenons si vite.

Décidément, Fran n'aimait pas du

tout la manière dont Dayna regardait Stu. Après *tout ce qui lui est arrivé, elle*

pourrait quand même penser à autre chose, se dit-elle. *Elle est beaucoup*

plus jolie que moi et elle n'est probablement pas enceinte.

– Dans ce monde, il faut

apprendre vite, répondit Dayna. Apprends ou crève. C'est la loi.

Stu se retourna vers elle et

regarda pour la première fois la jeune femme. Fran sentit aussitôt la morsure

cuisante de la jalousie. *J'ai trop attendu*, pensa-t-elle. *Mon Dieu, j'ai*

trop attendu.

Du coin de l'œil, elle vit que

Harold souriait en se cachant la bouche avec la main. Un sourire de soulagement.

Et elle eut tout à coup envie de se lever, de s'approcher d'un air nonchalant

de Harold et de lui arracher les yeux avec les ongles.

*Jamais, Harold ! Jamais !*

Jamais ?

Journal de Fran Goldsmith

# 19

## juillet 1990

Mon Dieu. La catastrophe. Au

moins, quand ça arrive dans les livres quelque chose *change* ensuite. Mais

dans la vie réelle, on dirait que tout continue comme avant, comme dans ces

interminables séries télévisées. Je devrais faire quelque chose, mais j'ai peur

de ce qui arriverait ensuite entre eux et. On ne peut pas terminer une phrase

avec un et, mais j'ai peur d'écrire ce qui devrait venir après la conjonction.

Je vais te dire tout, cher

journal, même si ce n'est pas très drôle. Le simple fait d'y penser me fait

déjà horreur.

Glen et Stu sont allés en ville (Girard,

dans l'Ohio) pour chercher quelque chose à manger. Ils espéraient trouver des

trucs déshydratés. Pas lourd à porter, et certaines marques sont très bonnes, à

ce qu'on dit. Moi, je trouve que tous ces machins ont le même goût, à savoir qu'on

dirait de la crotte de bique séchée. Et quand as-tu mangé de la crotte

de bique

séchée ? Un peu de discrétion, cher journal certaines choses ne doivent

pas être dites, ha-ha.

Ils nous avaient demandé si nous

voulions venir, à Harold et à moi, mais j'ai répondu que j'avais assez fait de

moto pour la journée. Harold leur a dit qu'il allait chercher de l'eau pour la

faire bouillir. Il avait sans doute son idée derrière la tête. Désolée de lui

prêter des intentions machiavéliques, mais c'est pourtant la réalité.

[Remarque en passant : nous

en avons tous marre, absolument marre, de l'eau bouillie qui n'a aucun goût et

qui est TOTALEMENT dépourvue d'oxygène. Mais Mark et Glen pensent que les

usines ne sont pas arrêtées depuis assez longtemps pour que les cours d'eau et

rivières aient retrouvé leur pureté d'antan particulièrement dans le nord-est

industriel. Alors, de l'eau bouillie. Nous espérons tous trouver une bonne

provision d'eau minérale un de ces jours. Ça devrait déjà être fait – selon Harold

– mais on dirait que l'eau minérale a mystérieusement disparu. Stu pense que

les gens ont dû croire que l'eau du robinet les rendait malades et qu'ils sont

passés à l'eau minérale avant de mourir.]

Bon. Mark et Perion n'étaient pas

là. En principe, ils étaient partis cueillir des mûres. En tout cas, c'est ce

qu'ils ont dit. Mais ils faisaient probablement autre chose – ils sont très

discrets, et tant mieux pour eux. Moi, je ramassais du bois et j'allais faire

du feu pour l'eau de Harold. Il est revenu presque tout de suite (il avait

quand même pris le temps de se laver la figure et de se mouiller les cheveux). Il

arrive donc avec sa flotte et s'assied à côté de moi.

Nous étions installés sur une

grosse bûche. Nous parlions de tout et de rien quand tout à coup il me passe le

bras autour du cou et essaye de m'embrasser. Je dis qu'il a essayé. En réalité,

il a parfaitement réussi, au moins au début, à cause de l'effet de surprise. Mais

je me suis écartée aussitôt et je suis tombée à la renverse – quand j'y pense, c'était

trop drôle, même si j'ai encore mal. Je me suis fait une belle éraflure dans le

dos. J'ai poussé un grand cri. L'histoire se répète, comme on-dit. Ça ressemble

tellement au jour où je me promenais avec Jess sur la jetée, quand je me suis

mordu la langue…

Une seconde plus tard, Harold est

agenouillé à côté de moi et me demande si tout va bien. Il est rouge,

jusqu'à

la racine des cheveux, propres pour une fois. Harold s'efforce souvent de

paraître blasé, glacé – comme un jeune écrivain qui chercherait ce petit

bistrot sur la rive gauche où il pourrait passer la journée à parler de

Jean-Paul Sartre et à boire un infect tord-boyaux – mais sous la surface, bien

caché, Harold est un adolescent qui n'est vraiment pas très mûr. C'est ce que

je crois, en tout cas. Il se prend pour Humphrey Bogart, ou Steve McQueen

peut-être. Quand quelque chose le dérange, c'est ce côté-là de lui qui ressort,

sans doute parce qu'il a voulu le cacher si longtemps quand il était enfant. Je

ne sais pas trop. En tout cas, quand il joue les Humphrey Bogart, il me fait

plutôt penser à Woody Allen.

Donc, il s'agenouille à côté de

moi et commence : « Ça va, rien de cassé ? » Sa voix est

tellement artificielle que j'éclate de rire. L'histoire se répète comme je

disais. Mais ce n'était pas simplement que je trouvais la situation plutôt

amusante. J'aurais sans doute pu me retenir. Non, une véritable crise d'hystérie,

les cauchemars, ce bébé qui grandit dans mon ventre, ce que je devrais faire

avec Stu, voyager tous les jours, mal partout, la mort de mes parents, le monde

chamboulé… bref, j'ai commencé par avoir le fou rire, puis un rire hystérique

qui ne voulait tout simplement pas s'arrêter.

– Qu'est-ce qu'il y a de

drôle ? a demandé Harold en se levant.

Je suppose qu'il a pris sa voix

outragée que je lui connais si bien, mais à vrai dire, je ne pensais plus à

Harold du tout. Dans ma tête je ne voyais plus qu'une image idiote de Donald le

canard. Donald le canard qui pataugeait dans les ruines de la civilisation

occidentale en caquetant, furieux : *Qu'est-ce qu'il y a de drôle, hein ?*

Qu'est-ce qu'il y a de drôle ? Qu'est-ce qu'il y a de si drôle ? Je

me suis pris la figure entre les mains et j'ai ri et j'ai sangloté et j'ai ri encore, tellement que Harold a dû penser que j'étais devenue absolument cinglée.

J'ai quand même réussi à m'arrêter

au bout d'un moment. J'ai essuyé mes larmes et j'ai voulu demander à Harold de

regarder ce que je m'étais fait dans le dos, pour voir si c'était profond. Mais

j'ai changé d'avis, de peur qu'il ne prenne des LIBERTÉS. La vie, la liberté, la

poursuite de Frannie, oh-oh, ce n'est pas si drôle.

– Fran, je voudrais te dire

quelque chose, mais c'est assez difficile.

– Alors, tu as peut-être

intérêt à ne rien dire du tout.

– Si.

J'ai bien vu qu'il n'allait pas

se contenter d'un non et que j'allais avoir du travail pour le convaincre. Et

il s'est lancé dans sa déclaration :

– Frannie, je t'aime.

Naturellement, je m'en doutais

bien. Tout aurait été plus simple s'il avait simplement voulu coucher avec moi.

L'amour est bien plus dangereux qu'une petite coucherie en passant. Comment

dire non à Harold ? J'ai bien l'impression qu'il n'y a pas trente-six

solutions. Alors, voilà ce que je lui ai répondu :

– Mais moi, je ne t'aime pas,

Harold.

Son visage s'est décomposé. Il

faisait une vilaine grimace.

– C'est parce que tu l'aimes,

lui ? Tu aimes Stu Redman, c'est ça ?

– Je ne sais pas.

Je sentais la moutarde me monter

au nez. Et il est de notoriété publique que je ne me maîtrise pas toujours – cadeau

de ma mère, sans doute. J'ai quand même fait de mon mieux pour me retenir devant

Harold. Mais je sentais la colère pointer le bout du nez.

– Moi, je sais. Je sais

parfaitement. Depuis le jour où on l'a rencontré, je le sais. Je ne voulais pas

qu'il vienne avec nous, parce que je savais. Et il a dit…

– Qu'est-ce qu'il a dit ?

– Qu'il ne voulait pas de

toi ! Que tu pouvais être à moi !

– Comme si on te donnait une

paire de chaussures neuves, c'est bien ça, Harold ?

Il n'a pas répondu. Peut-être s'est-il

rendu compte qu'il était allé trop loin. Avec un peu d'effort, je me suis

souvenue de ce jour-là, à Fabyan. La réaction de Harold quand il avait vu Stu

avait été celle d'un chien qui voit un chien étranger entrer dans sa cour, dans

son domaine. Je pouvais presque voir les poils se hérisser sur la nuque de Harold.

Et j'avais compris ce que Stu avait dit. Il nous avait dit de ne pas rester

avec les chiens, mais de revenir avec les hommes. Ce n'est pas de cela qu'il s'agit,

au fond ? Ce combat infernal dans lequel nous nous trouvons ? Si ce n'est

pas ça, alors pourquoi essayer de nous comporter à peu près bien ?

– Je n'appartiens à personne,

Harold.

Il a marmonné quelque chose.

– Quoi ?

– Je disais que tu seras

peut-être bien obligée de changer d'idée.

J'ai eu envie de lui répondre

quelque chose de pas très gentil, mais j'ai préféré me taire. Harold avait des

yeux très bizarres. Et il a continué :

– Tu sais, je connais ce

genre de type. Tu peux me croire, Frannie. C'est le genre de mec fort en gym

qui ne fout absolument rien en classe. Il passe son temps à lancer des

boulettes de papier et à se moquer des autres, parce qu'il sait que le prof

devra quand même lui donner des notes au moins passables pour qu'il continue à

jouer dans l'équipe de foot. C'est le mec qui sort avec la plus belle fille de

la classe et qui se prend pour Jésus-Christ. Le mec qui pète quand le prof te

demande de lire ta dissertation, parce que c'est la meilleure de toute la

classe. Oui, je connais ce genre de connard. Bonne chance, Fran.

Et puis il est parti, comme ça. Pas

la grande sortie majestueuse qu'il avait prévue, j'en suis sûre. Plutôt comme s'il

avait eu un rêve dans sa tête et que je venais de tout défoncer – le rêve que

les choses avaient changé, alors qu'en fait rien n'a vraiment bougé. Je me

sentais très mal pour lui, sincèrement. Mais lorsqu'il est parti, il ne jouait

pas les cyniques, il était VRAIMENT cynique. Il avait pris un sale coup. Ce que

Harold n'arrive pas à croire c'est que quelque chose doit changer dans sa tête.

Il faut qu'il comprenne que le monde restera le même tant que *lui* ne

changera pas. On dirait qu'il court après les coups sur la gueule, comme les

pirates courent après leurs trésors…

Bon. Tout le monde est de retour.

Nous avons dîné. Nous avons fumé. Distribution de Véronal (j'ai gardé mon

comprimé dans ma poche au lieu de le faire fondre dans mon estomac). Harold et

moi, nous nous sommes trouvés en tête à tête, plutôt désagréable et j'ai eu l'impression

que rien n'était vraiment résolu, à part qu'il nous observe, Stu et moi, pour

voir ce qui va se passer. Ça me met en colère, rien que d'écrire ça. Est-ce qu'il

a le droit de nous observer ? Est-ce qu'il a le droit de compliquer cette

terrible situation qui est la nôtre ?

Choses *dont je veux me*

souvenir : Je suis désolée, cher journal. Sans doute mon état d'esprit.

Je ne me souviens de rien aujourd'hui.

Quand Frannie

vint le rejoindre, Stu était assis sur une pierre, en train de fumer un cigare.

Il avait creusé un petit trou dans la terre avec le talon de sa botte et

s'en

servait comme cendrier. Il était tourné vers l'ouest. Le soleil était sur le point

de disparaître à l'horizon, derrière la couche de nuages qui s'était un peu

éclaircie. Les quatre femmes avaient rejoint leur groupe la veille seulement, et

pourtant la rencontre semblait déjà lointaine. Ils avaient sorti du fossé, sans

trop de difficulté, une des station-wagons, puis ils étaient repartis en

direction de l'ouest, avec les motos.

L'odeur du cigare de Stu lui fit

penser à son père quand il fumait sa pipe. Et la tristesse l'envahit, une

tristesse qui n'était presque plus que de la nostalgie. *Je commence à*

reprendre le dessus, papa, pensa-t-elle. *Je suis sûre que tu ne m'en*

voudras pas.

Stu la vit arriver.

– Frannie ! dit-il sans

chercher à dissimuler qu'il était heureux de la voir. Comment ça va ?

– Couci-couça, répondit-elle

en haussant les épaules.

– Tu veux t'asseoir avec moi

pour regarder le coucher du soleil ?

Elle s'assit à côté de lui, le cœur

battant. Mais après tout, c'était bien cela qu'elle voulait. Elle l'avait vu s'éloigner

du camp, comme elle avait vu Harold, Glen et deux des femmes s'en

aller à

Brighton pour chercher une C. B. (idée de Glen et non de Harold, pour une fois).

Patty Kroger s'occupait des deux autres femmes. Shirley Hammet semblait sortir

petit à petit de son brouillard, mais elle les avait tous réveillés en pleine

nuit. La pauvre hurlait dans son sommeil en repoussant des agresseurs imaginaires.

L'autre femme, celle qui n'avait pas de nom, semblait avoir pris un autre chemin.

Elle restait assise. Elle mangeait ce qu'on lui donnait. Elle allait faire ses

besoins. Mais elle ne répondait à aucune question. En fait, elle ne revivait

vraiment que dans son sommeil. Même avec une forte dose de Véronal, elle

gémissait souvent, hurlait parfois. Et Frannie croyait savoir à quoi elle

rêvait.

– On a encore pas mal de

route à faire, dit Frannie.

Stu attendit un instant avant de

répondre.

– Oui, c'est plus loin que

nous ne pensions. La vieille femme n'est plus au Nebraska.

– Je sais…

Frannie s'en voulut d'avoir parlé

trop vite.

Il la regarda avec un léger

sourire.

– Tu n'as pas pris tes

médicaments, à ce que je vois.

– Tu connais mon secret.

– Nous ne sommes pas seuls. J'ai

parlé à Dayna cet après-midi. Elle m'a dit que Susan et elle ne voulaient plus

rien prendre.

Frannie sentit un pincement de

jalousie – et de peur – quand elle l'entendit prononcer le nom de Dayna. Mais

elle fit de son mieux pour n'en rien montrer.

– Pourquoi as-tu arrêté ?

demanda-t-elle. Est-ce qu'ils t'avaient drogué… dans ce centre ?

Il fit tomber sa cendre dans le

petit trou qu'il avait creusé entre ses pieds.

– Des sédatifs pour la nuit,

c'est tout. Ce n'était pas la peine de me droguer. J'étais enfermé. Non, j'ai

arrêté d'en prendre il y a trois jours, parce que j'avais l'impression… de

perdre le contact.

Il s'arrêta un instant, puis

expliqua ce qu'il voulait dire.

– Glen et Harold sont partis

chercher une C. B. C'est une très bonne idée. À quoi ça sert, une radio ? À

garder le contact. J'avais un copain, à Arnette, Tony Leominster. Il avait une

radio dans sa camionnette. Un truc formidable. Il pouvait appeler chez lui, ou

bien demander de l'aide s'il avait un problème sur la route. Ces rêves, c'est

comme une C. B. dans la tête, avec une différence : on dirait que la radio

n'émet plus et que nous recevons seulement.

– Nous émettons peut-être

sans le savoir, dit doucement Fran.

Il la regarda, étonné.

Ils restèrent assis en silence

quelque temps. Le soleil lançait ses derniers rayons au travers des nuages

comme pour dire au revoir avant de disparaître au-dessous de l'horizon. Fran

comprenait pourquoi les peuplades primitives adoraient le soleil. Depuis que la

paix écrasante de ce pays presque vide devenait de plus en plus présente pour

elle, jour après jour, s'imposant avec toujours plus de force, le soleil – et

la lune aussi d'ailleurs – avait commencé à lui paraître plus gros, plus

important. Plus personnel. Comme lorsqu'elle était enfant.

– En tout cas, j'ai arrêté, reprit

Stu. La nuit dernière, j'ai encore rêvé de l'homme noir. Le pire de tous mes

cauchemars. Il était assis quelque part dans le désert. Du côté de Las Vegas, je

crois. Et Frannie… je crois bien qu'il crucifiait des gens. Ceux qui lui

causaient des problèmes.

– *Quoi ?*

– C'est ce que j'ai vu dans

mon rêve. Des croix alignées le long de la route 15, des croix faites avec des

poutres et des poteaux de téléphone. Et des gens sur les croix.

– Ce n'est qu'un rêve.

– Peut-être, répondit-il en

regardant les nuages rougeâtres. Mais il y a deux jours, juste avant de

rencontrer ces cinglés qui avaient capturé les femmes, j'ai rêvé d'elle – de la

femme qui s'appelle mère Abigaël. Elle était assise dans la cabine d'une

vieille camionnette stationnée sur l'accotement de la route 76. J'étais debout,

appuyé contre la portière, et je lui parlais comme je suis en train de te

parler maintenant. Elle m'a dit : « Il faut aller encore plus vite, Stuart ;

si une vieille dame comme moi peut le faire, un costaud comme toi devrait y

arriver lui aussi. »

Stu se mit à rire, jeta son

cigare, l'écrasa sur son talon. Distraitement, comme s'il ne se rendait pas

compte de ce qu'il faisait, il prit Frannie par les épaules.

– Ils vont au Colorado, dit-elle.

– Oui, je crois bien qu'ils

vont là-bas.

– Est-ce que… est-ce que

Dayna ou Susan ont rêvé d'elle ?

– Toutes les deux. Et, la

nuit dernière, Susan a rêvé des croix. Exactement comme moi.

– Il y a beaucoup de gens

avec cette vieille femme maintenant.

– Oui, une vingtaine, peut-être

plus. Nous croisons des gens presque tous les jours tu sais. Ils se cachent, ils

attendent que nous nous en allions. Ils ont peur de nous, mais… je crois qu'ils

vont la retrouver. Quand le moment sera venu.

– Ou qu'ils vont retrouver l'autre.

– Oui, tu as raison, Fran. Dis-moi,

pourquoi as-tu arrêté de prendre du Véronal ?

Elle soupira. Elle avait envie de

lui dire la vérité mais elle avait peur de sa réaction.

– Tu sais, les femmes…, répondit-elle

enfin.

– Peut-être. Mais il y a

quand même des moyens pour savoir ce qu'elles pensent vraiment.

– Qu'est-ce que…

Il l'arrêta en l'embrassant sur

la bouche.

Ils étaient

couchés sur l'herbe, dans les dernières lueurs du crépuscule. Dans le ciel, un

mauve pâle avait succédé au rouge flamboyant tandis qu'ils faisaient l'amour. Et

maintenant, Frannie voyait des étoiles briller parmi les derniers nuages. Il

allait faire beau demain. Avec de la chance, ils arriveraient sans doute à

traverser presque tout l'Indiana.

Stu écrasa d'un geste paresseux

un moustique qui voulait se poser sur sa poitrine. Sa chemise était étendue sur

un buisson voisin. Fran avait gardé la sienne, mais elle était déboutonnée. Ses

seins écartaient la toile et elle pensait : *Je commence à grossir, juste*

un peu, mais c'est visible… au moins pour moi.

– J'avais envie de

toi depuis longtemps, dit Stu sans la regarder. Je suppose que tu l'avais

deviné.

– Je ne voulais pas d'histoires

avec Harold. Et puis, il y a autre chose…

– Harold a encore du chemin

à faire, mais il a ce qu'il faut pour devenir un type bien, s'il se prend par

la main. Tu l'aimes bien, c'est ça ?

– Non, pas exactement. Je ne

connais pas de mot pour décrire ce que je sens à propos de Harold.

– Et à propos de moi ?

Elle le regarda et se rendit

compte qu'elle ne pouvait dire qu'elle l'aimait, qu'elle ne pouvait le dire

ainsi, alors qu'elle aurait voulu le faire.

– Non, reprit-il, comme si

Frannie l'avait contredit. J'aime que les choses soient claires. J'ai l'impression

que tu n'as pas tellement envie que Harold soit au courant pour le moment. C'est

bien ça ?

– Oui.

– Je pense que tu as raison.

Si nous sommes discrets, tout s'arrangera peut-être tout seul. Je l'ai vu

regarder Patty. Elle a à peu près son âge.

– Je ne sais pas…

– Tu sens que tu lui dois

quelque chose, c'est ça ?

– Je crois. Il ne restait

que nous deux à Ogunquit, et…

– C'est le hasard, Frannie, c'est

tout. Tu ne peux pas laisser quelqu'un te coincer pour un simple hasard.

– Sans doute.

– J'ai l'impression que je t'aime.

Ce n'est pas facile pour moi de le dire.

– J'ai l'impression de t'aimer

moi aussi. Mais il y a autre chose…

– Je le savais.

– Tu m'as demandé pourquoi j'avais

arrêté de prendre les comprimés, dit-elle en tiraillant sa chemise, sans oser

le regarder. J'ai pensé que les médicaments pourraient faire du mal au bébé, murmura-t-elle,

les lèvres sèches.

– Faire du mal au… tu es *enceinte ?*

Elle inclina la tête.

– Et personne ne le sait ?

– Non.

– Harold, il est au courant ?

– Personne, sauf toi.

– Bon Dieu !

Il la regardait avec une telle

intensité qu'elle eut un peu peur. Elle s'était imaginé deux choses : qu'il

la quitterait immédiatement (comme Jess l'aurait fait sans aucun doute s'il

avait découvert qu'elle était enceinte d'un autre homme) ou qu'il la prendrait

dans ses bras, lui dirait de ne pas s'inquiéter, qu'il allait s'occuper de tout.

Elle ne s'était pas attendue à ce regard étonné, interrogateur et elle se

souvint tout à coup de la nuit où elle avait annoncé la nouvelle à son père

dans le jardin. Il l'avait regardée avec ce même regard. Elle aurait sans doute

dû tout dire à Stu avant de faire l'amour. Peut-être n'auraient-ils pas fait l'amour,

mais au moins Stu n'aurait pas eu l'impression d'être tombé dans un piège. Était-ce

cela qu'il pensait ? Elle ne le savait pas.

– Stu ? fit-elle d'une

voix timide.

– Tu n'as rien dit à

personne.

– Je ne savais pas comment, répondit-elle,

au bord des larmes.

– C'est pour quand ?

– Janvier.

C'est alors qu'elle se mit à

pleurer. Il la prit dans ses bras et lui fit comprendre que tout irait bien, sans

rien dire. Il ne lui dit pas de ne pas s'inquiéter qu'il s'occuperait de tout, mais

il lui fit encore l'amour et elle pensa qu'elle n'avait jamais été aussi

heureuse.

Ils ne virent pas Harold, aussi

furtif et silencieux que l'homme noir, debout dans les buissons, qui les

regardait. Ils ne virent pas ses yeux se fermer en deux petits triangles

mortels quand Fran cria de plaisir.

Quand ils eurent fini, il faisait

complètement nuit.

Harold s'était éloigné en silence.

# 1er

août 1990

Rien écrit hier soir. Trop

nerveuse. Trop heureuse. Nous sommes ensemble maintenant. Stu et moi.

Il est d'accord pour que je garde

le secret de mon cow-boy solitaire aussi longtemps que possible, jusqu'à ce que

nous soyons installés peut-être. S'il faut que ce soit au Colorado, ça m'est

égal. Je me sens si bien ce soir que je m'installerais même sur la lune. Je

parle comme une petite adolescente un peu bébête ? Eh bien, si une jeune

femme ne peut pas avoir l'air un peu bébête dans son journal intime, où

peut-elle le faire ?

Mais je dois ajouter quelque

chose avant d'abandonner le sujet du cow-boy solitaire. À propos de mon « instinct

maternel ». Est-ce que cet instinct existe ? Je pense que oui. Probablement

une question d'hormones. Je me sens différente depuis quelques semaines déjà, mais

il est très difficile de savoir si ce changement est dû à ma grossesse ou au

terrible désastre qui a ravagé le monde. Je me sens comme si j'étais jalouse (« jalouse »

n’est pas le bon mot, mais je ne trouve rien de mieux pour le moment), j’ai l’impression

que je me suis rapprochée du centre de l’univers et que je dois protéger cette

position. C’est pour cette raison que le Véronal me paraît plus dangereux que

les cauchemars, même si mon esprit rationnel me dit que le Véronal ne ferait

aucun mal au bébé – du moins, pas aux doses que les autres prennent. Et je

suppose que cette jalousie fait aussi partie de l’amour que je ressens pour Stu

Redman. J’ai l’impression d’aimer et de manger pour deux.

Il ne faut pas que j’écrive trop

longtemps. J’ai besoin de dormir. Et tant pis pour les cauchemars. Nous n’avons

pas traversé l’Indiana aussi rapidement que nous l’espérions – un terrible

embouteillage près de l’échangeur d’Elkhart nous a ralentis. Beaucoup de

véhicules militaires. Des cadavres de soldats. Glen, Susan Stern, Dayna et Stu

ont pris tout ce qu’ils pouvaient trouver comme armes – environ deux douzaines

de fusils, des grenades et – mais oui mes amis, c’est la vérité – un bazooka. Au

moment où j’écris, Harold et Stu sont en train d’essayer de voir comment

fonctionne le bazooka. J’espère qu’ils ne vont pas se faire de mal.

À propos de Harold, je dois te

dire, cher journal, qu'il ne SE DOUTE DE RIEN DU TOUT (on dirait une phrase d'un

vieux film de Bette Davis). Il faudra sans doute le mettre au courant quand

nous retrouverons le groupe de mère Abigaël ; ce ne serait pas juste de

tout lui cacher plus longtemps ; tant pis pour les conséquences.

Mais, aujourd'hui, il était d'excellente

humeur. Je ne l'avais jamais vu comme ça. Il souriait tellement que j'ai cru qu'il

allait se décrocher la mâchoire ! C'est lui qui a proposé à Stu de l'aider

avec ce bazooka, et

Les voilà qui reviennent. Je

terminerai plus tard.

Frannie dormit

d'un sommeil lourd, sans faire de rêves. Les autres aussi, à l'exception de

Harold Lauder. Un peu après minuit, il se leva, s'approcha doucement de Frannie

endormie et resta debout à la regarder. Il ne souriait plus maintenant. Toute

la journée, il n'avait cessé de sourire, au point qu'il avait eu l'impression

que sa boîte crânienne allait se fendre en deux, laissant se répandre sa

cervelle. Ce qui l'aurait peut-être soulagé.

Il la regardait donc, tandis que

les grillons chantaient dans la nuit. *Nous entrons dans la canicule* pensa-t-il. *La canicule, du 25 juillet au 28 août, disent les vieux*

dictionnaires. La canicule, ainsi nommée car les chiens enragés étaient

particulièrement nombreux à cette période de l'année, dit la légende. Il

regardait Fran qui dormait si tranquillement, la tête posée sur son sweater. Son

sac était à côté d'elle.

*Jours de canicule, jours des*

chiens, Frannie.

Il s'agenouilla et se figea quand

il entendit ses genoux craquer. Mais personne ne bougea. Il ouvrit le sac de

Frannie et fouilla dedans en s'éclairant avec une minuscule lampe électrique. Frannie

murmura dans son sommeil, se retourna. Harold retenait sa respiration. Il

trouva finalement ce qu'il cherchait tout au fond, sous trois chemises propres

et un atlas routier aux pages cornées. Un petit carnet de notes. Il le prit, l'ouvrit

à la première page et commença à lire l'écriture serrée et extrêmement lisible

de Frannie.

*6 juillet 1990 – M. Bateman*

a finalement accepté de venir avec nous…

Harold referma le carnet et se

glissa dans son sac de couchage. Il était redevenu le garçon qu'il avait été

autrefois, celui qui avait peu d'amis (il avait été un beau bébé jusque vers l'âge

de trois ans, avant de devenir ce petit gros qui faisait rire tout le monde) et

tant d'ennemis, le garçon dont ses parents ne s'occupaient pas beaucoup – ils

ne pensaient qu'à Amy, la petite Amy qui s'avançait rayonnante sur le chemin de

la vie –, le garçon qui avait cherché sa consolation dans les livres, le garçon

qui s'était réfugié dans ses rêves parce qu'on ne voulait jamais de lui pour

jouer au base-ball… qui devenait Tarzan, tard la nuit sous ses couvertures, la

lampe braquée sur la page imprimée, les yeux agrandis, insensible à l'odeur de

ses pets ; et ce garçon se blottissait maintenant au fond de son sac de

couchage pour lire le journal de Frannie à la lumière de sa lampe électrique.

Quand le faisceau lumineux

éclaira la couverture du carnet, il eut un moment d'hésitation. Un instant une

voix lui cria : *Harold ! Arrête !* Si fort qu'il en fut

ébranlé. Et il s'arrêta presque. Un instant, il aurait été *possible* d'arrêter,

de remettre le journal là où il l'avait trouvé, de renoncer à Frannie, de les

laisser Stu et elle, suivre leur chemin avant que quelque chose de terrible et

d'irrévocable n'arrive. Un instant, il aurait pu écarter la coupe amère, la

vider de son contenu, la remplir de ce qui pouvait l'attendre, lui, dans le

monde. *Remets le carnet, Harold*, lui disait cette petite voix suppliante,

mais peut-être était-il déjà trop tard.

À seize ans, il avait abandonné

Stevenson pour d'autres rêves, des rêves qu'il aimait et qu'il haïssait à la

fois – non plus de pirates, mais de jolies filles en pyjamas de soie transparents

qui s'agenouillaient devant lui sur des coussins de satin, tandis que Harold le

Grand se prélassait tout nu sur son trône, prêt à les châtier avec un petit

fouet de cuir à pommeau d'argent. Amertume de ces rêves dont les actrices

avaient été tour à tour toutes les jolies filles du lycée d'Ogunquit. Rêves qui

se terminaient toujours par cette douleur lancinante qui montait dans son

bas-ventre, par cette explosion de liqueur séminale qui était plus pour lui un

châtiment qu'un plaisir. Puis il s'endormait et le sperme séchait, formant une

croûte sur son ventre. Les petits chiens ont bien le droit de s'amuser. Jours

de canicule, jours des petits chiens.

Et, maintenant, ces mêmes rêves

amers l'enveloppaient de toutes parts comme des draps jaunis, les mêmes

vieilles blessures se rouvraient ces vieilles amies qui refusaient de mourir, dont

les dents ne s'émousseraient jamais, dont l'affection mortelle ne

vacillerait

jamais.

Il ouvrit le carnet à la première

page et commença à lire.

Un peu avant l'aube,

il remit le journal dans le sac de Fran, sans chercher à ne pas faire de bruit.

Si elle se réveillait, pensa-t-il froidement, il la tuerait puis prendrait la

fuite. Où ? Vers l'ouest. Mais il ne s'arrêterait pas au Nebraska, ni même

au Colorado. Oh non.

Elle ne se réveilla pas.

Il revint se glisser dans son sac

de couchage. Il se masturba furieusement. Et quand le sommeil vint enfin, ce

fut un sommeil léger. Il rêva qu'il était en train de mourir sur une pente

abrupte, jonchée de gros rochers. Au-dessus de lui, planant dans les courants

ascendants, des vautours attendaient leur heure. Il n'y avait pas de lune, pas

d'étoiles…

Puis un effroyable œil rouge s'ouvrit

dans le noir : un étrange œil de renard. Et l'œil le terrifiait. Et l'œil

l'attirait. Et l'œil lui faisait signe de venir.

Vers l'ouest, là où les ombres

étaient encore épaisses et dansaient encore leur danse de mort dans

les

premières lueurs de l'aube.

Ils s'arrêtèrent

au coucher du soleil à l'ouest de Joliet, dans l'Illinois. On but, on parla, on

rit beaucoup. La pluie était restée derrière eux, en Indiana. Harold n'avait

jamais été de meilleure humeur. Tout le monde s'en rendit compte.

– Tu sais, Harold, lui dit

Frannie alors que la petite fête touchait à sa fin, je ne t'ai jamais vu aussi

en forme. Qu'est-ce qui t'arrive ?

Il lui fit un clin d'œil.

– Frannie, nous sommes

entrés dans la canicule, les chiens sont lâchés.

Elle le regarda, perplexe. Harold

jouait encore les sphinx, pensa-t-elle. Aucune importance. Ce qui importait, c'est

que tout s'arrangeait finalement.

Cette nuit-là,

Harold commença son journal.

# 48

Fouettant l'air

de ses bras, trébuchant à chaque pas, le ventre cuit par la chaleur, le cerveau rissolé par le soleil, il arriva au sommet de la longue côte. Devant lui, la route tremblotait dans l'air surchauffé. Lui, autrefois Donald Merwin Elbert, et maintenant La Poubelle, à tout jamais, lui qui découvrait la Cité légendaire, Cibola.

Depuis combien de temps marchait-il vers l'ouest ? Combien de temps, depuis que le Kid n'était plus là ? Dieu le savait peut-être ; pas La Poubelle. Des jours et des jours. Des nuits et des nuits. Oui, il s'en souvenait de ces nuits !

Et il était là, debout, vacillant dans ses vêtements en lambeaux, contemplait Cibola étendue à ses pieds, la cité promise, la cité des rêves. La Poubelle n'était plus qu'une épave. Le poignet qu'il s'était cassé en sautant du haut de l'escalier boulonné contre le flanc du réservoir de la Cheery Oil s'était mal remis, et ce poignet était maintenant une grotesque bosse enveloppée dans une bande crasseuse qui s'effilochait peu à peu. Les os des doigts s'étaient recroquevillés, transformant cette main en une griffe de Quasimodo. Son bras gauche, du coude à l'épaule, n'était qu'une masse de tissus brûlés qui se cicatrisaient lentement. L'odeur fétide avait disparu. Le pus aussi. Mais la chair qui s'était reformée était encore toute rose, sans un poil, comme la peau d'une poupée de quatre sous. La barbe rongeait son visage grimaçant, brûlé par le soleil, couvert de croûtes – souvenir de la chute qu'il avait faite quand la roue avant de sa bicyclette avait décidé de continuer toute seule. Il portait une grosse chemise bleue tachée de sueur, un pantalon de velours côtelé maculé de taches. Son sac, neuf encore il n'y avait pas si longtemps, avait maintenant pris l'allure générale de son propriétaire – une bretelle s'était cassée et La Poubelle l'avait rafistolée de son mieux. Le sac pendait de travers sur son dos comme les volets d'une maison hantée. Les chevilles nues de La Poubelle, écorchées par le sable du désert qui s'infiltrait partout, sortaient de ses baskets lacées avec des bouts de ficelle.

Il regardait la ville, loin devant lui, tout en bas. Il leva les yeux

vers le ciel de bronze, cruel, vers le soleil qui l'écrasait, l'enveloppait dans son haleine de four. Il se mit à hurler, un hurlement sauvage, triomphant très semblable à celui que Susan Stern avait poussé lorsqu'elle avait fendu en deux le crâne de Roger Rabbit à coups de crosse.

Il se lança alors dans une danse de victoire, frappant de ses pieds pesants le bitume brûlant de la nationale 15, tandis que soufflait le vent du désert, que les montagnes bleues montraient leurs dents dans le lointain comme elles le faisaient depuis des millénaires. De l'autre côté de la route, une Lincoln Continental et une T-Bird étaient maintenant presque enterrées dans le sable, leurs occupants momifiés derrière leurs vitres. Devant, du côté où se trouvait La Poubelle, une camionnette était renversée, totalement recouverte par le sable à l'exception des roues qui dépassaient encore.

Il dansait. Ses pieds nus dans les baskets trouées tambourinaient sur la route. Le bout déchiré de sa chemise flottait au vent. Sa gourde cognait contre son sac. La bande effilochée qui lui enveloppait la main flottait dans l'haleine chaude du vent. Son bras brûlé, tout rose, brillait au soleil comme de la viande crue. Les veines de ses tempes saillaient comme des ressorts de montre. Il y avait une semaine maintenant qu'il marchait dans la poêle à frire du Seigneur traversant l'Utah en direction du sud-ouest, puis le nord de l'Arizona, puis maintenant le Nevada. Et le soleil l'avait rendu fou à lier.

Dans sa danse il chantait un chant monotone, les mêmes mots sans cesse répétés sur un air qui avait été populaire du temps qu'il était à l'asile de Terre-Haute, une chanson d'un groupe de Noirs, Tower of Power une chanson qui s'appelait *Down to the Nightclub*.

Mais les paroles étaient de son invention : – Ci-bola, Ci-bola, tam-tam *boum !*

Ci-bola, Ci-bola, tam-tam *boum !*

Chaque *boum !* était suivi d'un petit saut, sans cesse répété jusqu'à ce que la chaleur fasse basculer le ciel bleu, que tout devienne gris devant ses yeux, qu'il s'effondre sur la route, à moitié évanoui, le cœur battant à tout rompre dans sa poitrine brûlée par le vent. À bout de forces, l'écume aux lèvres grimaçant, il rampa jusqu'à la camionnette renversée et s'abrita à l'ombre qu'elle jetait sur le sable, grelottant dans la chaleur, haletant.

– Ci-bola ! croassa l'homme.

Tam-tam *boum !*

Avec sa griffe qui avait été autrefois une main, il prit la gourde qu'il portait en bandoulière et la secoua.

Elle était presque vide. Aucune importance. Il boirait ce qui restait, jusqu'à la dernière goutte puis demeurerait là allongé, jusqu'à ce que le soleil baisse et continuerait alors sa route jusqu'à Cibola, la Cité Légendaire. Ce soir, il boirait aux fontaines d'or de la ville, à ses fontaines toujours jaillissantes.

Mais pas avant que le soleil ne baisse. Dieu était le chef des incendiaires. Il y avait longtemps, un jeune garçon du nom de Donald Merwin Elbert avait brûlé le chèque de pension de la vieille Semple. Ce même garçon avait mis le feu à l'église méthodiste de Powtanville et, s'il était resté quelque chose de Donald Merwin Elbert dans toutes ces flammes, ce reste avait sûrement brûlé dans le brasier des réservoirs d'essence de Gary, dans l'Indiana. Plus de neuf douzaines de réservoirs qui avaient sauté comme de gigantesques pétards. Juste à temps pour le 4 juillet, jour de la fête nationale. Joli, joli. Et, dans le souffle de la conflagration, il n'était plus resté que La Poubelle, le bras gauche fissuré comme de la boue séchée par le soleil, consumé dans le fond de son corps par un feu que rien n'éteindrait jamais… du moins pas avant que son corps ne soit aussi noir que du charbon.

Ce soir, il allait boire l'eau de Ci-bola, oh oui, et elle serait plus douce à ses lèvres que du vin.

Il renversa la gourde. Sa gorge s'ouvrit et se referma en avalant les dernières gouttes d'eau, chaudes comme de la pisse, qui gargouillèrent dans son ventre. Quand elle fut vide, il la jeta dans le désert. La sueur perlait sur son front comme des gouttes de rosée. Il était là, allongé par terre, frissonnant délicieusement, tenaillé par les crampes de son estomac.

– Cibola ! murmura-t-il.

Cibola ! J'arrive ! J'arrive ! Je vais faire ce que tu veux !

Je te donnerai ma vie ! Tam-tam *boum !*

Sa soif un peu apaisée, il sombra dans la torpeur. Il était presque endormi lorsqu'une idée fulgurante traversa son cerveau comme un stylet de glace :

*Et si Cibola n'était qu'un mirage ?*

– Non, murmura-t-il. Non, oh non.

Mais l'idée refusait de s'en aller.

Le stylet fouillait et fouillait encore, empêchait le sommeil de s'emparer de lui. Et s'il avait bu ce qu'il lui restait d'eau pour fêter un mirage ? Dans sa confusion, il était conscient de sa folie et savait qu'un fou pouvait faire ce genre de chose, oh oui. S'il s'agissait d'un mirage, il allait mourir là, dans le désert, et les vautours allaient lui picorer les entrailles.

Finalement, incapable de supporter plus longtemps l'horreur de cette image, il se remit debout et s'avança en chancelant vers la route, chassant de toutes ses forces la nausée et la torpeur qui s'acharnaient à l'abattre. Au sommet de la colline, il lança un regard inquiet vers la longue plaine qui s'étendait à ses pieds, ponctuée çà et là de yuccas et d'amarantes. Sa gorge se serra, puis s'ouvrit pour laisser échapper un soupir, comme une manche qui se déchire sur un fil de fer barbelé.

La ville était là !

Cibola, ancienne ville légendaire, celle que tant d'autres avaient cherchée, Cibola découverte par La Poubelle !

Tout en bas, très loin dans le désert, entourée de montagnes bleues, ses tours et ses avenues brillaient sous le soleil du désert. Il voyait des palmiers… des palmiers qui bougeaient… et *de l'eau !*

– Oh, Cibola…, gémit-il.

Et il revint s'asseoir à l'ombre de la camionnette. La ville était encore loin, il le savait. Ce soir, lorsque la torche du Seigneur n'embraserait plus le ciel, il allait marcher, marcher comme il ne l'avait jamais fait encore. Il irait jusqu'à Cibola et, dès qu'il arriverait là-bas, il plongerait tête baissée dans la première fontaine. Puis il le trouverait, *lui*, l'homme qui l'avait invité à venir ici. L'homme qui l'avait attiré à lui, à travers les plaines, les montagnes et le désert, un mois de route malgré son bras atrocement brûlé.

Celui qui *est* – l'homme noir, l'indomptable. Il attendait La Poubelle à Cibola et ses armées étaient celles de la nuit, cavaliers de la mort qui allaient déferler vers l'est et se dresser à la face même du soleil levant. Ils allaient arriver, hurlant leur colère puant la sueur et la poudre. Il y aurait des cris, La Poubelle s'en foutait des cris, il y aurait des viols et des humiliations, il s'en foutait tout autant, il y aurait des meurtres, aucune importance…

… il y aurait un grand incendie.

Ça, il aimait, et beaucoup. Dans ses rêves, l'homme noir venait à lui et, très haut dans le ciel, étendait les bras pour lui montrer à lui, à La Poubelle, un pays en flammes. Des villes qui sautaient comme des bombes. Des champs qui disparaissaient dans la fumée des incendies.

Des fleuves d'essence en flammes à Chicago, à Pittsburg, à Detroit, à Birmingham. Et l'homme noir lui avait dit une chose toute simple dans ses rêves, une chose qui l'avait fait courir : *Tu seras le grand maître de mon artillerie. Tu es l'homme que je veux.*

Il se tourna sur le côté. Le sable soulevé par le vent lui piquait les joues et les paupières. Il n'espérait plus – oui depuis le jour où sa bicyclette avait perdu une roue, il n'espérait plus. Dieu, le Dieu des shérifs qui tuaient les pères, le Dieu de Carley Yates, Dieu était donc plus fort que l'homme noir. Mais non. Il n'avait pas perdu confiance, il avait poursuivi sa marche. Et enfin quand il croyait bientôt brûler dans la solitude de ce désert avant de jamais connaître Cibola où l'homme noir l'attendait, il avait découvert la ville, très loin là-bas, la ville qui sommeillait sous le soleil.

Cibola ! murmura-t-il avant de s'endormir.

Il avait rêvé

pour la première fois à Gary, un mois plus tôt, après s'être brûlé le bras. Il s'était endormi cette nuit-là, sûr de mourir bientôt ; personne ne pouvait survivre à une pareille brûlure. Une ritournelle trottait dans sa tête : *Vivre par le feu, mourir par le feu. Vivre, mourir.*

Ses jambes l'avaient lâché dans un parc, en plein milieu d'une petite ville, et il était tombé, les bras en croix, comme une chose morte, la manche de sa chemise complètement carbonisée. La douleur était terrifiante incroyable. Il n'avait jamais cru qu'une telle douleur puisse exister. Il courait joyeusement d'une rangée de réservoirs à l'autre, installant ses dispositifs de mise à feu, un tuyau d'acier et un mélange à base de paraffine qu'une languette d'acier séparait d'une petite quantité d'acide. Il enfonçait ses détonateurs dans la gorge des gros tuyaux qui s'ouvraient au sommet des réservoirs. Quand l'acide aurait rongé l'acier, la paraffine s'enflammerait et le réservoir sauterait. Il pensait avoir le temps d'arriver à la sortie ouest de Gary, près de l'échangeur, avant que les réservoirs ne sautent. Il voulait voir toute cette sale ville s'envoler dans une tempête de feu.

Mais il avait mal calculé son coup. Le dernier détonateur était parti quand il ouvrait encore le trop-plein d'un réservoir avec une grosse clé. Un éclair d'un blanc aveuglant s'était précipité sur lui quand la paraffine en flammes avait jailli du tube et son bras gauche s'était couvert de feu. Pas ces petites flammes innocentes que peut faire de l'essence à briquet, ces petites flammes que l'on éteint en agitant le bras en l'air comme une grosse allumette. Non, l'agonie pure et simple, comme si son bras s'était trouvé pris dans la cheminée d'un

volcan.

Hurlant de douleur il s'était mis à courir en tous sens au sommet du réservoir, renvoyé par le garde-fou comme une bille humaine sur un flipper démoniaque. Si le garde-fou n'avait pas été là, il aurait basculé dans le vide, serait tombé en tournoyant, comme une torche lancée au fond d'un puits. Un accident lui sauva la vie ; il trébucha et tomba sur son bras gauche, étouffant les flammes sous son corps.

Puis il s'était assis, à moitié fou de douleur. Plus tard, il avait pensé que la chance – ou la volonté de l'homme noir – l'avait sauvé de la mort. Le jet de paraffine ne l'avait pas touché de plein fouet. Il pouvait remercier son protecteur – mais il ne le sut que plus tard. Sur le moment, il ne put que hurler en balançant d'avant en arrière son bras dont les chairs craquaient, grésillaient, fumaient sous ses yeux.

Confusément, alors que la lumière du jour commençait à baisser, il se souvint qu'il avait posé une douzaine de détonateurs. Ils pouvaient sauter à tout moment. Il serait mort volontiers pour échapper à cette atroce douleur. Mais pas dans les flammes, pas cette horrible mort.

Sans trop savoir comment, il était descendu du réservoir, s'était éloigné en titubant entre les voitures abandonnées, son bras gauche carbonisé tendu devant lui.

Quand il était arrivé dans le petit parc, au centre de la ville, le soleil se couchait. Il s'était assis sur l'herbe, entre deux terrains de basket, essayant de se souvenir de ce qu'il fallait faire quand on se brûlait. Mettre du beurre c'est ce qu'aurait dit la mère de Donald Merwin Elbert. Mais c'était quand on se brûlait avec de l'eau chaude, ou quand la poêle trop chaude vous éclaboussait de graisse de bacon. Il ne pouvait s'imaginer en train de mettre du beurre sur cette masse de chair craquelée et noircie de l'épaule au coude ; il ne pouvait s'imaginer la toucher.

*Tu n'as qu'à te tuer.* Voilà, c'était tout simple. Il n'avait qu'à se tuer pour mettre fin à cette horreur, comme on tue un vieux chien…

Puis ce fut l'énorme explosion du côté est de la ville, comme si l'univers s'était déchiré en deux. Une colonne de feu s'éleva dans l'indigo profond du crépuscule. Il avait dû fermer ses yeux pleins de larmes, tant la lumière était vive.

Et dans son horrible souffrance, le feu lui avait plu… le feu l'avait ravi, comblé. Le feu était le meilleur des médicaments, encore meilleur que la morphine qu'il trouva le lendemain (en prison, il avait travaillé à l'infirmerie, en plus de la bibliothèque et du garage, et il savait parfaitement ce qu'était la morphine). Devant cette colonne de

feu, il oublia ses souffrances. Le feu était bon. Le feu était beau.

Le feu était ce qu'il lui fallait, ce qu'il lui faudrait toujours. Merveille du feu !

Quelques instants plus tard, un deuxième réservoir explosait et même à cinq kilomètres de distance il sentit le souffle chaud de la déflagration. Puis un autre réservoir, et encore un autre. Une courte pause, et six explosions en succession rapide. La lumière était si forte qu'il ne pouvait plus regarder. Mais, les yeux remplis de flammes jaunes, grimaçant de bonheur, il ne pensait plus à son bras, il ne pensait plus au suicide.

Il fallut plus de deux heures pour que tous les réservoirs sautent. Quand ce fut fini, la nuit n'était pas noire.

C'était une nuit fiévreuse, zébrée de flammes jaunes et orange. Du côté est, tout l'horizon était en flammes. Et il se souvint d'une bande dessinée qu'il avait vue quand il était enfant, une adaptation de *La Guerre des mondes* de H. G.

Wells. Maintenant, des années plus tard le petit garçon qui avait feuilleté l'album n'était plus là, mais La Poubelle l'avait remplacé, et La Poubelle possédait le terrible et merveilleux secret du rayon de la mort des Martiens.

Il ne fallait pas rester dans ce parc. La température avait déjà monté de plus de cinq degrés. Il fallait qu'il parte à l'ouest, qu'il reste en avant du feu, comme il l'avait fait à Powtanville qu'il prenne de vitesse cet arc de destruction qui s'élargissait derrière lui. Mais il n'était pas en état de courir. Il s'endormit sur le gazon et les lueurs de l'incendie jouèrent sur le visage d'un pauvre enfant épuisé et perdu.

Dans son rêve, l'homme noir arrivait dans sa longue robe, le visage caché par son capuchon… et pourtant La Poubelle croyait bien l'avoir déjà vu. Quand les voyous l'insultaient à Powtanville, devant le bar, devant le bazar, cet homme était avec eux, pensif et silencieux. Lorsqu'il avait travaillé au lave-auto (savonner les phares, relever les essuie-glaces, savonner le bas de la carrosserie, hé monsieur, un lustrage avec ça ?), le gant d'éponge enfilé sur la main droite jusqu'à ce qu'elle devienne aussi blanche qu'un poisson crevé, les ongles comme de l'ivoire poli, il croyait aussi avoir vu le visage de cet homme féroce, grimaçant un sourire dément derrière le rideau de gouttes d'eau qui recouvrait le pare-brise. Quand le shérif l'avait envoyé chez les cinglés à Terre-Haute, il était là aussi, derrière lui, dans la salle où on donnait les chocs, ses doigts posés sur les boutons

(*Je vais te frire la cervelle, mon gars, tiens-toi bien, Donald Merwin Elbert va devenir La Poubelle, un petit lustrage avec ça ?)*, prêt à lui envoyer un millier de volts entre les deux oreilles. Oui, il connaissait l'homme noir, ce visage qu'il ne parvenait jamais à voir tout à fait, ces yeux plus brûlants que la flamme, son sourire venu de plus loin que la tombe du monde.

– Je ferai ce que vous

voudrez, dit-il dans son rêve. Je vous donnerai ma vie !

L'homme noir levait les bras et sa robe s'était transformée en un cerf-volant noir. Ils étaient debout tous les deux, très haut. À leurs pieds, l'Amérique était en flammes.

*Je te ferai grand maître de mon artillerie. Tu es l'homme que je veux.*

Puis il vit la racaille, une armée de dix mille hommes et femmes qui avançaient vers l'est, traversaient le désert, franchissaient les montagnes, une armée sauvage et cruelle dont l'heure était enfin venue ; ils déchargeaient des camions, des jeeps, des tanks ; chaque homme, chaque femme portait au cou une pierre noire et, au fond de certaines de ces pierres, il voyait un éclat rouge, la forme d'un œil ou peut-être d'une clé. Au milieu de leur caravane perché sur un énorme camion-citerne il se vit lui-même et sut que le camion était rempli de napalm… et derrière lui suivaient des camions chargés de bombes de mines et de plastic ; lance-flammes fusées éclairantes et missiles à tête chercheuse – grenades, mitrailleuses et bazookas. La danse de mort allait commencer, déjà fumaient les cordes des violons et des guitares, déjà l'odeur du soufre et de la cordite embaumait l'air.

L'homme noir leva les bras une fois encore et quand il les laissa retomber, tout fut plongé dans le froid et le silence, les incendies s'éteignirent, même les cendres étaient devenues froides, et un instant seulement il n'y eut plus que Donald Merwin Elbert, seul à nouveau, petit, terrorisé, perdu. Un moment seulement, il crut n'être qu'un pion dans l'énorme jeu d'échecs de l'homme noir, il crut avoir été trompé.

Puis il découvrit que le visage de l'homme noir n'était plus totalement invisible ; deux charbons rouge sombre brûlaient dans les creux profonds qui auraient dû abriter ses yeux, illuminaient un nez aussi tranchant qu'une lame.

– Je ferai ce que vous

voudrez, dit La Poubelle dans son rêve. Je vous donnerai ma vie ! Je vous donnerai mon âme !

– Tu seras mon homme de feu, dit gravement l'homme noir. Viens

dans ma ville, et tu verras clair.

– Où ? Où ?

– À l'ouest, dit l'homme noir avant de disparaître. À l'ouest. Au-delà des montagnes.

C'est alors qu'il se réveilla. Il faisait encore nuit, il faisait encore jour. Les flammes étaient plus proches. La chaleur était devenue suffocante. Les maisons explosaient partout autour de lui.

Les étoiles avaient disparu, ensevelies dans un épais manteau de fumée. Une fine pluie de suie avait commencé à tomber. Les deux terrains de basket étaient à présent couverts d'une sorte de neige noire.

Et maintenant qu'il avait un but, il se rendit compte qu'il pouvait marcher. Il partit en boitillant en direction de l'ouest. Il vit quelques rescapés quitter eux aussi Gary, regarder derrière eux la ville en flammes. Imbéciles, pensa La Poubelle, presque affectueusement.

Vous allez brûler. Le moment venu, vous allez brûler. Ils ne firent pas attention à lui ; pour eux, La Poubelle n'était qu'un autre survivant. Ils disparurent dans la fumée et, un peu après l'aube, La Poubelle franchit en clopinant la frontière de l'Illinois. Chicago était au nord, Joliet au sud-ouest, derrière lui l'incendie se perdait dans la fumée qui masquait l'horizon.

Ainsi s'était levé le jour, le 2 juillet.

Il avait oublié son rêve de raser Chicago par le feu – son rêve de tous ces réservoirs, de tous ces wagons de marchandises remplis de gaz liquide, bien rangés sur les voies, il avait oublié ces petites maisons de bois qui auraient brûlé comme une brassée de paille. Chicago ne l'intéressait plus. Plus tard dans la journée, il défonça la porte du cabinet d'un médecin et vola une boîte pleine de doses de morphine, toutes prêtes dans leurs seringues de plastique. La morphine apaisa un peu la douleur, mais elle eut un effet secondaire plus important sans doute : qu'il ait encore mal ne l'intéressait plus.

Cette nuit-là, il prit un énorme pot de vaseline dans une pharmacie et enduisit son bras brûlé d'une épaisse couche de gelée. Il avait très soif ; il aurait voulu boire sans cesse. Des images fugitives de l'homme noir bourdonnaient dans sa tête, comme des mouches à viande. Lorsqu'il s'effondra à la tombée du jour, il savait déjà que la ville où l'homme noir l'appelait devait être Cibola, la Cité promise.

La nuit venue, l'homme noir revint le visiter en rêve et lui

confirma avec un grand rire sardonique qu'il en était bien ainsi.

Quand La

Poubelle se réveilla, quand s'effaça le souvenir de son rêve il grelottait de froid. Feu ou glace, il n'y avait pas de milieu dans le désert.

Il se leva en gémissant, rentra les épaules pour se protéger de la morsure du froid. Au-dessus de lui, des milliers d'étoiles scintillaient, si proches qu'il aurait pu les toucher, baignant le désert de leur froide clarté.

Il revint à la route, grimaçant tant sa peau et ses os lui faisaient mal. Mais qu'importaient ses souffrances désormais ? Il s'arrêta un moment, regarda la ville qui rêvait dans la nuit tout en bas (de petites étincelles de lumière jaillissaient çà et là comme des feux de camp électriques). Puis il se remit en route.

Quand l'aube

commença à colorer le ciel, des heures plus tard, Cibola paraissait presque aussi lointaine que lorsqu'il l'avait vue pour la première fois en haut de la côte. Et, comme un pauvre fou qu'il était, il avait bu toute sa réserve d'eau, oubliant que tout paraissait plus proche dans le désert. Il ne pourrait marcher longtemps après le lever du jour. Il lui faudrait se coucher encore, avant que le soleil commence à frapper avec toute sa force.

Une heure après l'aube, il trouva une Mercedes qui était sortie de la route le côté droit enfoncé dans le sable jusqu'à la hauteur des portières. Il ouvrit la porte avant gauche et tira dehors deux cadavres fripés, simiesques – une vieille femme couverte de bijoux, un vieil homme aux cheveux d'un blanc immaculé. En marmonnant des mots sans suite, La Poubelle prit les clés de contact, fit le tour de la voiture et ouvrit le coffre. Les valises n'étaient pas fermées à clé. Il sortit des vêtements, les étala sur le bord du toit de la Mercedes pour qu'ils retombent sur les fenêtres, puis les cala avec des pierres. Il avait maintenant sa grotte, obscure et fraîche.

Il se glissa à l'intérieur de la voiture et s'endormit. Vers l'ouest, des kilomètres et des kilomètres plus loin, Las Vegas resplendissait sous le soleil d'été.

Il ne savait

pas conduire – on ne le lui avait pas appris en prison – mais il savait faire du vélo. Le 4 juillet, jour où Larry Underwood découvrit que Rita Blakemoor était morte dans son sommeil des suites d'une overdose, La Poubelle trouva une bicyclette dix vitesses et se mit en route. Au début, sa progression fut lente, car son bras gauche ne lui servait pas à grand-chose. Ce premier jour, il tomba deux fois, l'une d'elles en plein sur sa brûlure qui lui fit atrocement mal. La plaie suppurait abondamment sous l'épaisse couche de vaseline. L'odeur était horrible. De temps en temps, il pensait à la gangrène, mais jamais bien longtemps. Il décida donc de mélanger la vaseline avec une pommade antiseptique.

Si cette pâte liquide, laiteuse et visqueuse qui ressemblait à du sperme ne le soulageait pas, du moins elle ne lui ferait certainement pas de mal.

Peu à peu, il apprit à rouler pratiquement d'une seule main. Le pays était plus plat et, la plupart du temps, la bicyclette filait bon train, sans trop zigzaguer. Il avançait donc à bonne allure, malgré sa brûlure et la morphine qui lui vidait la tête. Il buvait des litres et des litres d'eau, mangeait prodigieusement. Et il réfléchissait aux paroles de l'homme noir : « Tu seras le grand maître de mon artillerie.

Tu es l'homme que je veux. » Douces paroles – quelqu'un avait-il jamais voulu de lui auparavant ? Et les mots défilaient sans cesse dans sa tête tandis qu'il pédalait sous le soleil de plomb. Et il se mit à chantonner un petit air, Down to the Nightclub. Les paroles (« Cibola ! Tam-tam *boum ! »*) ne lui vinrent que plus tard. Il n'était pas alors aussi fou qu'il allait le devenir, mais il faisait des progrès. Le 8 juillet, jour où Nick Andros et Tom Cullen virent des bisons en train de brouter, dans le Kansas, La Poubelle traversa le Mississippi. Il était maintenant en Iowa.

Le 14, jour où Larry Underwood se réveilla près de la grande maison blanche dans l'est du New Hampshire, La Poubelle traversa le Missouri au nord de Council Bluffs et entra dans le Nebraska. Il avait partiellement retrouvé l'usage de sa main gauche et les muscles de ses jambes s'étaient endurcis. Il poursuivait sa route sans relâche, car le temps pressait, pressait.

Ce fut sur la rive ouest du Missouri que La Poubelle sentit pour la première fois que Dieu Lui-même pouvait s'interposer entre La

Poubelle et sa destinée. Quelque chose n'allait pas dans le Nebraska quelque chose n'allait pas du tout. Quelque chose qui lui faisait peur. Le paysage était à peu près le même que celui de l'Iowa… mais ce n'était pourtant pas la même chose. L'homme noir l'avait visité en rêve toutes les nuits précédentes, mais dès que La Poubelle avait franchi la frontière du Nebraska, il n'était plus venu.

Au lieu de lui, il s'était mis à rêver d'une vieille femme. Dans ces rêves, il était à plat ventre dans un champ de maïs, presque paralysé par la peur et la haine. C'était le matin, un beau matin. Il entendait des corneilles croasser. Devant lui s'étendait un écran de feuilles de maïs, larges et tranchantes comme des épées. Malgré lui, il écartait les feuilles d'une main tremblante pour regarder à travers. Il voyait une vieille maison au milieu d'une clairière. La maison était posée sur des parpaings, ou peut-être des vérins. Un pneu se balançait sous un pommier, au bout d'une corde. Et, assise sur la véranda, une vieille Noire jouait de la guitare et chantait un vieux spiritual d'autrefois. Le cantique variait d'un rêve à l'autre, mais La Poubelle les savait presque tous, car il avait autrefois connu une femme, la mère d'un garçon qui s'appelait Donald Elbert, une femme qui chantait ces mêmes cantiques en faisant le ménage.

Ce rêve était un cauchemar, mais pas simplement parce que quelque chose d'horrible se produisait vers la fin. Au début, on aurait cru qu'il n'y avait rien d'effrayant dans tout ce rêve. Le maïs ?

Le ciel bleu ? La vieille femme ? Le pneu qui se balançait sous l'arbre ?

Que pouvait-il y avoir de terrifiant là-dedans ? Les vieilles femmes ne lancent pas de pierres, elles ne vous insultent pas, surtout pas les vieilles dames qui chantent des spirituals *comme In That Great Getting-Up Morning* et *Bye-and-Bye, Sweet Lord, Bye-and-Bye.* C'était les Carley Yates du monde qui lançaient des pierres.

Mais bien avant que le rêve ne finisse, il se trouvait paralysé par la terreur, comme si ce n'était pas du tout une vieille femme qu'il épiait à travers les feuilles de mais, mais un secret, une lumière à peine cachée, prête à tout illuminer autour d'elle, à tout illuminer avec une telle force que les flammes des réservoirs de Gary ne seraient plus que celles de petites bougies agitées par le vent – une lumière si vive qu'elle réduirait ses yeux en cendres. Et pendant cette partie de son rêve, il ne pensait qu'à une seule chose : *Je vous en prie, écartez-la de moi, je ne veux rien savoir de cette vieille peau, oh je vous en prie, oh je vous en prie, faites-moi sortir du Nebraska !*

Puis le cantique qu'elle chantait s'arrêtait sur une note

discordante, métallique. Elle regardait droit vers l'endroit d'où il l'observait, caché derrière l'épais treillis des feuilles. Son visage était vieux, sillonné de rides, ses cheveux si clairsemés qu'on voyait son crâne brun, mais ses yeux brillaient comme des diamants, remplis de cette lumière qui le terrorisait.

D'une voix fêlée mais forte, elle criait alors : *Des belettes dans le maïs !* et il sentait le changement se produire, il se regardait, et il voyait qu'il était devenu une belette, une petite chose au pelage soyeux, brunâtre, presque noir, son nez s'allongeait en un museau pointu, ses yeux fondaient pour n'être plus que deux perles noires, ses doigts se transformaient en griffes. Il était devenu belette, chose nocturne qui s'attaque lâchement aux petits et aux faibles.

Il hurlait, et son hurlement finissait par l'éveiller, trempé de sueur, les yeux sortis de leurs orbites. Ses mains couraient sur son corps pour s'assurer que ses organes d'humain étaient encore bien là. À la fin de cette fouille panique, il se prenait la tête, pour voir si elle était toujours une tête *humaine*, et non cette chose longue, fine et poilue, en forme de balle de fusil.

Au Nebraska, poussé par la terreur qui lui donnait des ailes, il franchit près de six cent cinquante kilomètres en trois jours. Il entra au Colorado près de Julesburg et le cauchemar commença à s'estomper comme une vieille photo dont les teintes sépia fanent à la lumière.

(Mère Abigaël se réveilla dans la nuit du 15 juillet – peu après le passage de La Poubelle au nord de Hemingford Home – envahie par un grand frisson de terreur et de pitié ; pitié pour celui ou cette chose qu'elle ne connaissait pas. Elle crut avoir rêvé à son petit-fils Anders, tué idiotement dans un accident de chasse à l'âge de six ans.) Le 18 juillet, au sud-ouest de Sterling, Colorado encore à quelques kilomètres de Brush, il avait rencontré le Kid.

La Poubelle se

réveilla au crépuscule. Malgré les vêtements qu'il avait installés par-dessus les fenêtres, il faisait chaud dans la Mercedes. Sa gorge était râpeuse comme du papier de verre. Ses tempes tambourinaient. Il sortit la langue et, quand il la toucha du bout du doigt, il eut l'impression d'une branche morte. Il s'assit, voulut poser la main sur le volant, mais la retira aussitôt en poussant un petit cri de douleur. Il dut enrouler le bout de sa chemise autour de la poignée de la porte pour l'ouvrir. Il pensait poser le pied par terre et sortir, tout simplement, mais il avait surestimé ses forces et sous-estimé à quel point la déshydratation avait progressé au cours de cette soirée d'août : ses jambes cédèrent sous lui et il tomba sur la route, brûlante elle aussi. Gémissant, il rampa pour se mettre à l'ombre de la Mercedes, comme une couleuvre blessée. Et il resta là, assis haletant la tête sur les genoux, les bras ballants contemplant morbidement les deux corps qu'il avait sortis de la voiture, elle avec ses bracelets sur ses poignets rabougris, lui avec sa perruque blanche qui flottait au-dessus de son visage momifié de vieux singe.

Il fallait qu'il arrive à Cibola avant le lever du soleil. Sinon, il allait mourir… À quelques kilomètres du but !

L'homme noir ne pouvait être aussi cruel – non !

– Je vous donne ma vie, murmura La Poubelle.

Et, lorsque le soleil s'enfonça derrière la crête des montagnes, il se remit debout et commença à marcher vers les tours, les minarets et les avenues de Cibola où des étincelles de lumière éclataient à nouveau.

Quand monta la fraîcheur de la nuit du désert, il retrouva un peu de force. Ses baskets nouées avec des bouts de ficelle claquaient sur le bitume de la 15. Il avançait pesamment, la tête penchée comme une fleur fanée de tournesol, et il ne vit pas le grand panneau vert qui indiquait LAS VEGAS 45.

Il pensait au Kid. Le Kid aurait dû être avec lui maintenant. Ils auraient dû foncer tous les deux vers Cibola, les deux tuyaux d'échappement de la décapotable du Kid grondant dans la solitude du désert. Mais le Kid s'était montré indigne et La Poubelle était reparti seul dans les grandes solitudes.

Son pied se leva et retomba sur la chaussée.

– Ci-bola ! croassa-t-il.

Tam-tam *boum !*

Vers minuit, il s'écrasa au bord de la route et s'endormit d'un sommeil agité. La cité n'était plus très loin.

Il allait y arriver.

Il était sûr d'y arriver.

Il avait

entendu le Kid longtemps avant de le voir, le ronflement grave de deux échappements libres qui grondaient vers lui en provenance de l'est, déchirant le silence. Le son montait sur la 34, du côté de Yuma dans le Colorado. Sa première impulsion avait été de se cacher, comme il s'était caché des autres survivants qu'il avait rencontrés, depuis Gary. Mais cette fois, quelque chose le fit rester là où il était, à califourchon sur sa bicyclette, regardant avec un peu de crainte ce qui venait derrière lui.

Le grondement se fit plus fort, plus fort encore, puis un pare-chocs chromé renvoya un éclat de soleil et (? ? FEU ? ?)

quelque chose d'orange vif, couleur de feu.

Le conducteur le vit. Il rétrograda, dans une salve de détonations. Les pneus Goodyear laissèrent sur l'asphalte deux longues bandes noirâtres. Puis la voiture s'arrêta à côté de lui, non pas au ralenti, mais haletante, comme un animal féroce peut-être dompté, peut-être pas et le conducteur descendit. Mais au début, La Poubelle n'eut d'yeux que pour la voiture. Il connaissait les bagnoles. Il les aimait, même s'il n'avait jamais eu son permis. Et celle-ci était splendide, une bagnole fignolée pendant des années et des années, modifiée, gonflée, transformée au prix de milliers et de milliers de dollars, une bagnole d'exposition, une œuvre d'amour.

C'était un coupé Ford 1932, mais son propriétaire ne s'était pas arrêté aux enjolivements habituels. Il s'était surpassé, faisant de son véhicule une parodie de la voiture américaine, un véhicule de science-fiction brillant de mille feux, peinture or métallisée, flammés sanglantes peintes sur le capot d'où sortaient les tuyaux d'échappement chromés.

Ils couraient le long des flancs de la voiture reflétant férocement les rayons du soleil. Le pare-brise s'arrondissait comme une grosse bulle. Les pneus arrière étaient de monstrueux Goodyear pour lesquels il avait fallu élargir et surhausser considérablement les ailes. Sortant du capot comme un étrange radiateur, un turbo-compresseur. Et sur le toit, noir mat, mais saupoudré de mouchetures rouges comme des braises, un aileron de requin en acier. Sur les flancs de la voiture, deux mots dont les lettres penchées en avant semblaient filer comme le vent : THE KID.

– Dis donc, t'es sacrément grand et sacrément moche, dit le

conducteur d'une voix traînante.

Et La Poubelle, oubliant un instant les flammes peintes sur cette bombe roulante, regarda l'homme qui parlait. Il mesurait à peine un mètre soixante mais ses cheveux pommadés et brillantinés en une énorme houppe lui donnaient bien sept centimètres de plus. Aux pieds, il portait des bottes à bouts pointus et hauts talons qui rajoutaient encore sept bons centimètres, portant le total apparent de sa taille à un respectable un mètre soixante-quatorze ou soixante-quinze. Ses jeans délavés étaient si serrés qu'on pouvait lire la date gravée sur les pièces de monnaie qu'il avait dans ses poches. Ils modelaient ses deux petites fesses en une sorte de sculpture bleue et faisaient ressortir sa braguette comme s'il y avait fourré un sac plein de balles de golf Spalding. Le petit homme portait une chemise western de soie rouge, décorée de bandes jaunes et de boutons imitation saphir. Les boutons de manchettes ressemblaient à de l'os poli et La Poubelle apprit plus tard que c'était précisément de cela qu'il s'agissait. Le Kid en avait deux paires, la première faite de molaires humaines, l'autre des incisives d'un doberman. Et par-dessus cette merveille de chemise, malgré la chaleur écrasante, il portait un blouson de cuir noir sillonné d'innombrables fermetures Éclair avec un grand aigle dans le dos. Le cuir faisait ressortir la blancheur des dents des glissières qui brillaient comme des diamants. Des épaulettes et de la ceinture du blouson pendaient trois pattes de lapin. L'une était blanche, l'autre brune, la troisième verte comme une cravate d'Irlandais. Ce blouson, merveille encore plus étonnante que la chemise, suait une huile riche par tous ses pores. Au-dessus de l'aigle, brodés à la soie blanche, deux mots : THE KID. Le visage qui regardait maintenant La Poubelle, entre le toupet de cheveux gras de brillantine et le col retourné du blouson gras de son huile, était pâle et chétif, un visage de poupée, des lèvres qui faisaient la moue, lourdes mais impeccablement sculptées, des yeux gris sans vie, un large front sans une marque ni une ride, des joues étrangement rebondies. On aurait dit Baby Elvis.

Deux ceintures de cow-boy se croisaient sur son ventre plat et, dans l'étui de chacune, un gigantesque 45

montrait le bout du nez.

– Alors, mec, qu'est-ce que tu racontes ? grommela le Kid de sa voix traînante.

Et La Poubelle ne trouva qu'une seule chose à lui répondre :

– J'aime la bagnole.

Il avait visé juste. Cinq minutes plus tard, La Poubelle était assis à

côté du conducteur et le coupé accélérait à la vitesse de croisière du Kid, c'est-à-dire qu'elle tapa bientôt le cent cinquante. La bicyclette sur laquelle La Poubelle pédalait depuis l'est de l'Illinois n'était plus qu'un point à l'horizon.

Timidement, La Poubelle crut bon de dire qu'à cette vitesse le Kid risquait ne pas voir à temps les obstacles s'ils en rencontraient (ils en avaient d'ailleurs déjà rencontré plusieurs ; le Kid s'était contenté de louvoyer pour éviter les épaves, dans un grand hurlement de ses Goodyear).

– Mon vieux, répondit le Kid, j'ai des réflexes. J'ai ça dans le sang. Trois cinquantièmes de secondes. T'as compris, ou faut que je te fasse un dessin ?

– J'ai compris, répondit mollement La Poubelle.

Il se sentait comme un homme qui vient de réveiller un nid de vipères avec son bâton.

– Je t'aime bien, dit le Kid de son étrange voix endormie.

Ses yeux de poupée fixaient la route tremblante de chaleur par-dessus l'orange fluorescent du volant. De gros dés en styrofoam avec des têtes de mort en guise de points, pendouillaient du rétroviseur.

– Prends-toi une bière, derrière.

C'était de la Coors. Mais elle était tiède et La Poubelle détestait la bière. Il en but une très vite et dit qu'elle était vraiment excellente.

– Mec, comme bière, y a que la Coors. Moi je *pisserais* de la Coors si je pouvais. T'as compris, ou faut que je te fasse un dessin ?

La Poubelle répondit qu'il avait parfaitement compris, inutile de faire un dessin.

– On m'appelle le Kid à Shreveport, en Louisiane. Tu connais ? Ma bagnole a gagné tous les prix dans le sud. T'as compris, ou faut que je te fasse un dessin ?

La Poubelle répondit qu'il avait compris, ce qui lui valut une autre bière tiède. Dans les circonstances, sans doute valait-il mieux ne pas refuser.

– Et comment qu'on t'appelle, mec ?

– La Poubelle.

– La *quoi ?*

Pendant un terrible moment, les yeux morts de la poupée restèrent fixés sur le visage de La Poubelle.

– Tu veux rigoler, non ?

Personne ne rigole avec le Kid. T'as compris, ou faut que je te fasse un dessin ?

– J'ai compris, s'empressa de répondre La Poubelle, mais c'est comme ça qu'on m'appelle. Parce que je foutais le feu dans les poubelles et les boîtes aux lettres des gens. J'ai brûlé le chèque de pension de la vieille Semple. On m'a envoyé en maison de correction.

J'ai aussi brûlé l'église méthodiste de Powtanville, dans l'Indiana.

– *T'as fait ça ?* demanda le Kid, enchanté. Mon gars, t'as l'air complètement dingue, plus dingue que ça, tu meurs. Pas de problème. J'aime les dingues. Je suis dingue moi aussi. Complètement siphonné. La Poubelle ? J'aime ! On va faire une belle paire d'enfoirés.

Le Kid et La Poubelle. Allez, on se serre la main, La Poubelle.

Le Kid tendit la main et La Poubelle la serra aussi vite qu'il put pour que le Kid puisse la reposer sur le volant. Ils sortirent à fond de train d'un virage pour se retrouver devant une énorme semi-remorque Bekins qui occupait presque toute la largeur de la route. La Poubelle se cachait les yeux, prêt à faire une transition immédiate au plan astral. Mais le Kid ne broncha pas. Le coupé frétilla le long du côté gauche de la route comme une demoiselle sur l'eau d'une mare et ils évitèrent de l'épaisseur d'une couche de peinture la cabine du camion.

– C'était pas loin, dit La Poubelle quand il eut l'impression de pouvoir parler sans que sa voix tremble trop.

– Bof, répondit froidement le Kid qui cligna ensuite l'un de ses yeux de poupée. Tais-toi, c'est moi qui cause. Tu la trouves bonne, cette bière ? Pas dégueu, hein ? Ça fait du bien après un petit tour en bécane, non ?

– Oh oui, répondit La

Poubelle qui avala une autre gorgée de Coors tiède.

Il était fou, mais pas

suffisamment pour contredire le Kid quand il était au volant. Quand même pas.

– Bon, pas la peine de

tourner autour du pot comme les mouches autour d'un tas de merde, reprit le Kid en tendant la main derrière lui pour se prendre une bière. On va sûrement au même endroit.

– Je crois que oui, répondit prudemment La Poubelle.

– On va bien rigoler. On s'en va à l'ouest. T'as compris, ou faut que je te fasse un dessin ?

– J'ai compris.

– T'as sûrement rêvé au croque-mort déguisé en aviateur, non ?

– Vous voulez parler du prêtre ?

– Quand je dis quelque chose, c'est ça que je dis, rétorqua sèchement le Kid. Faut pas me courir sur les roustons, t'as bien compris ? Une combinaison d'aviateur, noire, et le type a des lunettes sur les yeux. De grosses lunettes, tellement grosses qu'on ne voit pas sa foutue gueule. Drôle de bouffeur de cul celui-là, non ?

– Oui, dit La Poubelle en sirotant sa bière tiède.

Il sentait que sa tête commençait à tourner. Le Kid se pencha sur son volant orange pour imiter un pilote de chasse en plein combat aérien. Et le coupé valsa d'un côté à l'autre de la route, tandis que le pilote se mettait à faire dans sa tête loopings, chandelles et tonneaux.

– Brrrrrrrrrroum… tatatatata…

tatatatata… Prends ça, saloperie de choucroute… commandant ! Salopard à douze heures !… Flanque-leur tous tes pruneaux dans la casserole, foutu con… Tata… tata… tatatata ! On les a eus ! YOUPIIIIIIII ! Accrochez-vous les gars ! YOUPIIIII !

Pas un instant son visage ne s'était animé pendant son petit spectacle ; pas une seule mèche brillantinée n'avait bougé pendant qu'il balançait la voiture d'un côté à l'autre de la route. La Poubelle entendait son cœur tambouriner dans sa poitrine. Une légère couche de sueur huilait tout son corps. Il avala sa bière. Il avait envie de faire pipi.

– Mais il me fait pas peur, dit le Kid, comme s'il n'avait jamais perdu le fil de la conversation. Bordel non. C'est un foutu salopard, mais le Kid en a vu d'autres. Je vais leur fermer leurs grandes gueules. C'est le patron qui commande. T'as compris, ou faut que je te fasse un dessin ?

– J'ai compris.

– Tu fais ce que dit le patron ?

– Naturellement, répondit La Poubelle qui n'avait pas la moindre idée de qui pouvait bien être le patron.

– Tant mieux pour tes fesses.

Écoute, tu sais ce que je vais faire ?

– Aller à l'ouest ? se

risqua La Poubelle, sans trop s'aventurer.

Le Kid lui lança un regard impatient.

– *Après,* je veux dire *après.* Tu sais ce que je vais faire après ?

– Non. Quoi ?

– Je vais me tenir à carreau temps. Voir comment ça se passe. Tu comprends ça ou faut que je te fasse un dessin ?

– Je comprends.

– Tant mieux pour tes fesses.

Ouvre bien tes mirettes. Tu vas voir. Alors…

Le Kid se tut tout à coup, couché sur son volant orange.

– Alors quoi ? demanda

La Poubelle d'une voix hésitante.

– Je vais le bousiller. L'envoyer bouffer les pâquerettes. T'as compris, ou faut que je te fasse un dessin ?

– J'ai compris.

– C'est moi qui vais m'occuper de la boutique. Je le bousille, et c'est moi le patron. Tu me colles au train, La Poubelle, et tu vas voir qu'on va pas s'emmerder. Fini de bouffer de la merde. On va s'en foutre plein la bedaine.

Le coupé fonçait à toute allure, crachant le feu de toutes les flammes peintes sur son capot. Et La Poubelle était assis au fond de son siège, une canette de bière tiède entre les cuisses, l'esprit troublé.

Le 5 août, il

faisait presque jour lorsque La Poubelle entra à Cibola, mieux connue sous le nom de Las Vegas. Quelque part au cours des dix derniers kilomètres, il avait perdu sa basket gauche et maintenant, tandis qu'il descendait la rampe de l'autoroute le bruit de ses pas faisait plutôt : *slap-FLIC, slap-Flic*. Comme le flap d'un pneu crevé.

Épuisé, il eut quand même la force de s'émerveiller en découvrant

l'immense avenue, The Strip, encombrée de voitures immobiles et d'un assez grand nombre de cadavres tout aussi immobiles, la plupart copieusement picorés par les vautours. Il était arrivé. Il était là, à Cibola. Il avait passé l'épreuve.

Des centaines et des centaines de boîtes de nuit. Des enseignes qui disaient MARIAGE EN 60 SECONDES. VALABLE

TOUTE LA VIE ! Il vit une Rolls-Royce Silver Ghost dont le capot avait défoncé la vitrine d'une librairie porno. Il vit une femme nue pendue la tête en bas à un lampadaire. Il vit deux pages du Sun de Las Vegas, chassées par le vent. Et un gros titre : L'ÉPIDÉMIE PROGRESSE, WASHINGTON NE DIT RIEN. Il vit un énorme panneau publicitaire : NEIL DIAMOND ! AMERICANA HOTEL

15 JUIN – 30 AOUT ! Quelqu'un avait gribouillé MEURS POUR TES PÉCHÉS LAS

VEGAS ! sur la vitrine d'une bijouterie qui semblait ne rien vendre d'autre que des bagues de fiançailles et de mariage. Il vit un piano à queue renversé en plein milieu de la rue, comme un gros cheval de bois. Ses yeux se remplirent de ces merveilles.

Et plus loin, il vit d'autres enseignes, leurs néons morts cet été pour la première fois depuis des années. Flamingo.

The Mint. Dunes. Sahara. Glass Slipper. Imperial. Tous les grands casinos. Mais où étaient les gens ? Où était l'eau ? Sans trop savoir ce qu'il faisait, laissant ses pieds le porter à leur guise, La Poubelle prit une rue transversale. Sa tête tomba en avant, son menton se colla contre sa poitrine. Il dormait debout. Et quand ses pieds trébuchèrent sur le trottoir, quand il tomba en avant et se cogna le nez par terre quand il leva les yeux et qu'il vit ce qui était là, c'est à peine s'il put y croire. Il ne sentait pas le sang couler de son nez sur sa chemise bleue déchirée. Comme s'il dormait encore, comme s'il vivait un rêve.

Un grand bâtiment blanc se dressait dans le ciel du désert, monolithe des sables, aiguille de pierre, aussi beau dans sa monumentale splendeur que le Sphynx ou la Grande Pyramide. Les fenêtres de la façade est renvoyaient le feu du soleil levant comme un présage.

Et devant l'entrée monumentale de cet édifice du désert, blanc comme un os, deux énormes pyramides dorées surmontées d'une marquise. Au-dessus de la marquise, un grand médaillon de bronze où la tête d'un lion rugissant était sculptée en bas-relief.

Au-dessus, toujours gravée dans le bronze, cette légende toute simple mais remplie de majesté : MGM *GRAND*

HOTEL.

Mais ses yeux étaient fixés sur cette chose au centre de la pelouse rectangulaire, entre le terrain de stationnement et l'entrée. La Poubelle regardait, secoué d'un tremblement orgasmique si violent qu'un moment il ne put que se soulever sur ses mains ensanglantées entre lesquelles se déroulait la bande effilochée et sale, pour contempler la fontaine de ses yeux bleus délavés, des yeux que l'éclat du soleil avait déjà rendus presque aveugles. Un gémissement s'échappa de sa bouche.

La fontaine fonctionnait. Splendide construction de pierre et d'ivoire, incrustée d'or. Des lumières de couleur jouaient dans le jet d'eau qui devenait pourpre, jaune orange, puis rouge, puis vert. L'eau retombait dans le bassin dans un tonnerre de gouttelettes.

– Cibola, murmura-t-il en essayant de se remettre debout.

Son nez saignait encore. Il s'avança en chancelant vers la fontaine. Puis se mit à trottiner, puis à courir, puis à foncer comme un fou. Ses genoux couverts de croûtes s'élevaient comme des pistons, presque à la hauteur de son thorax. Un mot s'envolait de sa bouche, un mot long comme un serpentin qui monta jusqu'au ciel et, très haut les gens se mirent aux fenêtres (qui les voyait ? Dieu peut-être, ou le démon mais certainement pas La Poubelle). Un mot, de plus en plus fort, de plus en plus strident, de plus en plus long à mesure qu'il approchait de la fontaine. Et ce mot était :

– CIIIIIIIIBOLAAAAAAAA !

Le aaaaa s'étira à n'en plus finir, son de tous les plaisirs jamais connus par ceux qui ont vécu sur cette terre, et il ne s'arrêta que lorsque La Poubelle se frappa la lèvre contre le bord de la fontaine, se hissa par-dessus, plongea dans l'eau accueillante incroyablement fraîche. Il sentait les pores de son corps s'ouvrir comme un million de bouches, s'imbiber d'eau comme une éponge. Il hurla. Il baissa la tête, éternua dans l'eau, cracha, éternua et toussa, projetant une grosse flaque de sang, d'eau et de morve sur le rebord de la fontaine. Il baissa la tête à nouveau et but comme une vache.

– Cibola ! Cibola !

criait La Poubelle, transporté de bonheur. Je te donne ma vie !

Comme un petit chien, il pataugea autour de la fontaine, but encore, puis enjamba le bord et se laissa tomber sur le gazon comme

une masse. Toute sa peine, toutes ses souffrances étaient récompensées.

Une crampe lui tenailla soudain l'estomac et il vomit avec un grognement de bête. Comme c'était bon de vomir.

Il se releva, s'appuya avec sa griffe au rebord de la fontaine, but encore. Cette fois, son ventre accepta le don de l'eau avec reconnaissance.

Plein comme une outre, il s'avança en titubant vers les marches d'albâtre qui menaient aux portes de ce fabuleux palais, les marches qui s'élevaient entre les pyramides dorées. À mi-chemin, une crampe le força à se plier en deux. La douleur passa, et il reprit joyeusement son escalade. Il lui fallut tout ce qu'il lui restait de forces pour pousser la porte, une de ces portes qui tournent dans un tambour. Et il entra dans un hall couvert d'une épaisse moquette qui lui parut s'étendre sur des kilomètres et des kilomètres. Une moquette luxuriante, couleur de framboise, dans laquelle ses pieds s'enfonçaient. Réception, courrier, concierge, caisse, disaient les pancartes. Personne. À sa droite, derrière une rampe en fer forgé, le casino. La Poubelle regarda émerveillé les rangs de machines à sous alignées comme des soldats à la revue, et plus loin, les tables de roulette et de baccara.

– Y a quelqu'un ? croassa La Poubelle.

Personne ne lui répondit. Et il eut peur car c'était un lieu habité par des fantômes, un lieu où des monstres l'épiaient sans doute, mais sa fatigue l'emporta bientôt sur sa peur. Il descendit un escalier, faillit tomber, entra dans le casino, passa devant le bar où Lloyd Henreid était tapi dans l'ombre, Lloyd Henreid qui l'observait, silencieux comme une tombe, un verre d'eau minérale à la main.

Il arriva devant une table recouverte de feutre vert. La Poubelle grimpa sur la table, s'allongea dessus et s'endormit aussitôt. Peu après, une demi-douzaine d'hommes entouraient le gueux qu'était devenu La Poubelle.

– Qu'est-ce qu'on fait de lui ? demanda Ken DeMott.

– On le laisse dormir, répondit Lloyd. Flagg le veut.

– Ah bon ? Et où qu'il

est, Flagg ? demanda un autre.

Lloyd se retourna vers l'homme qui avait parlé, un chauve qui le dépassait d'une bonne tête. Mais le chauve fit un pas en arrière quand il vit son regard. La pierre qui pendait au cou de Lloyd était la seule qui ne soit pas noire de jais ; en son centre brillait un petit éclat rouge,

inquiétant.

– T’es pressé de le voir, Hec ?

demanda Lloyd.

– Non, répondit le chauve. Hé, Lloyd, tu sais bien que j’ai pas…

– Mais oui dit Lloyd en regardant l’homme allongé sur la table. Flagg sera bientôt là. Il attendait ce type. Un type pas comme les autres.

Sur la table, abruti de fatigue, La Poubelle dormait.

La Poubelle et

le Kid avaient passé la nuit du 18 juillet dans un motel de Golden, au Colorado.

Le Kid avait choisi deux chambres communicantes. La porte était fermée à clé. Le Kid, déjà passablement saoul, résolut ce problème mineur en tirant trois balles dans la serrure avec l'un de ses 45.

Puis le Kid souleva l'une de ses minuscules bottes et donna un petit coup dans la porte. Elle frissonna et s'ouvrit dans un fin brouillard de fumée bleue.

– Foutue porte de merde !

Tu prends quelle chambre ? Tu choisis, ma petite Poubelle.

La Poubelle opta pour la chambre de droite et resta seul quelque temps. Le Kid n'était plus là. La Poubelle songeait qu'il devrait peut-être s'évaporer dans la nature avant que les choses ne se gâtent vraiment – mais il y avait le problème du transport – quand le Kid revint. La Poubelle s'inquiéta fort de voir qu'il poussait devant lui un caddie rempli de packs de bière Coors. Ses yeux de poupée étaient maintenant injectés de sang. Les ondulations de sa coiffure à la Pompadour se défaisaient comme des ressorts et des mèches de cheveux gras pendaient maintenant sur ses oreilles et ses joues, ce qui le faisait ressembler à quelque dangereux (et absurde) homme des cavernes qui aurait trouvé un blouson de cuir abandonné par un voyageur remontant le temps. Les pattes de lapin pendouillaient toujours de son blouson.

– Elle est tiède. Mais on s'en tape, non ?

– Oui, oui, on s'en tape, répondit La Poubelle.

– Alors, prends-toi une bière, trou du cul, dit le Kid en lui lançant une canette.

Lorsque La Poubelle arracha la languette de métal, une bonne giclée de mousse lui sauta au visage et le Kid éclata de rire, un petit rire maigrelet, en tenant à deux mains son ventre plat.

La Poubelle esquissa un timide sourire. Et il résolut que plus tard dans la nuit, lorsque le petit monstre aurait succombé au sommeil, il prendrait ses cliques et ses claques. Assez, c'est assez. Et puis, ce que le Kid avait dit du prêtre noir… La Poubelle avait si peur qu'il ne

savait même pas de quoi. Dire des choses pareilles, même pour rigoler, c'est comme chier sur l'autel d'une église, ou montrer sa gueule au tonnerre en attendant que l'éclair vienne vous faire des caresses.

Le pire, c'est qu'il ne croyait pas du tout que le Kid voulait rigoler.

La Poubelle n'avait pas du tout envie de partir sur les routes de montagne, avec tous leurs virages en épingle à cheveux, en compagnie de ce nain complètement maboul qui biberonnait toute la journée (et apparemment toute la nuit) et qui parlait de faire sa fête à l'homme noir pour prendre sa place.

Entre-temps, le Kid avait englouti deux bières en deux minutes, puis il avait écrasé les boîtes d'aluminium et les avait jetées nonchalamment sur l'un des deux lits jumeaux de la chambre.

Morose, il regardait la télé, une Coors toute neuve dans la main gauche, le 45

dont il s'était servi pour faire sauter la serrure de la porte dans la droite.

– Pas de merde d'électricité, alors pas de merde de télé, dit-il d'une voix que la bière rendait de plus en plus traînante. Fait chier, bon Dieu fait chier ! Sûr que je suis bien content que tous ces trous du cul soient crevés, mais nom de Dieu de merde, et les sports ? Et le catch, hein ? Et les films cochons ? Ça, c'était bon, La Poubelle. C'est vrai qu'ils montraient jamais les types en train de faire minette, tu vois ce que je veux dire, mais les filles levaient quand même les pattes jusqu'au menton, sacré bordel de merde, tu vois ce que je veux dire ?

– Je vois.

– Ta gueule, c'est moi qui cause.

Et le Kid se plongea dans la contemplation de l'écran vide.

– Espèce de conne pourrie, cria-t-il en tirant sur la télé.

Le tube explosa avec un grand bruit creux. Du verre se répandit partout sur la moquette. La Poubelle leva le bras pour se protéger les yeux et sa bière se répandit sur le gazon artificiel de la moquette verte.

– Regarde ce que t'as fait, espèce de con ! s'exclama le Kid d'une voix vibrante d'indignation.

Et, tout à coup, le 45 fut braqué sur La Poubelle le petit trou noir du canon aussi gros et sombre que la cheminée d'un transatlantique. La Poubelle sentit comme un creux au fond de son estomac. Il crut

pisser dans son froc, mais sans en être totalement sûr.

– Je vais te ventiler la machine à gamberger ! On renverse pas sa bière. Une autre marque, je dis pas mais c'était de la *Coors*. Moi, je *pisserais* de la Coors si je pouvais, t'as compris, ou faut que je te fasse un dessin ?

– Je comprends, murmura La Poubelle.

– Et tu crois qu'on en

fabrique encore de la Coors par les temps qui courent, hein, La Poubelle ?

Tu crois ça peut-être ?

– Non, murmura La Poubelle. Je ne crois pas.

– Ben t'as bien raison. Une espèce en voie d'extinction.

Il leva légèrement son pistolet. La Poubelle crut sa dernière heure arrivée. Puis le Kid abaissa son arme… légèrement.

Son visage était totalement vide et La Poubelle pensa que l'autre était en train de réfléchir, profondément.

– Je vais te dire, La

Poubelle, tu te prends une autre canette et tu fais cul sec. Si t'arrives à faire cul sec, je t'envoie pas bouffer les pâquerettes. T'as compris, ou faut que je te fasse un dessin ?

– Cul sec… c'est quoi, ça ?

– Nom de Dieu, t'es con à bouffer de la bite par paquets de douze ! Boire toute la boîte sans s'arrêter c'est ça que ça veut dire ! Où que t'as fait ton éducation, en Afrique avec les Nègres ? Va pas falloir faire le mariolle, La Poubelle. Si je dois te chier un pruneau, il part direct dans l'œil. Cette pétoire-là elle marche avec des balles doum-doum. Fendu de la gueule jusqu'au troufion. Chair à saucisses pour les cancrelats.

Il fit un geste avec son pistolet, ses yeux rouges fixés sur La Poubelle. La mousse de la bière lui faisait une petite moustache.

La Poubelle s'avança, prit une canette, arracha la languette.

– Vas-y. Jusqu'au bout. Et si tu dégueules, je te fais le cul comme une bouche de métro.

La Poubelle leva la canette et la bière fit glouglou. Il l'avala avec des mouvements convulsifs de la pomme d'Adam, sa pomme d'Adam

qui montait et descendait comme un ludion dans son bocal. Et quand la canette fut vide, il la laissa tomber entre ses pieds, livra un combat qui lui parut interminable avec sa gorge et sauva finalement sa vie avec un long rot qui fit résonner les murs de la chambre. Le Kid renversa sa petite tête en arrière et partit d'un minuscule rire cristallin. La Poubelle vacillait sur ses pieds, souriait bêtement, malade. Tout à coup, d'un petit peu saoul qu'il était, il le fut complètement.

Le Kid rengaina son arme.

– O. K. Pas mal, La Poubelle.

Pas trop mal.

Le Kid continua à boire. Les canettes écrasées s'empilèrent sur le lit du motel. La Poubelle tenait une canette de Coors entre ses genoux et prenait une petite gorgée chaque fois que le Kid semblait le regarder d'un air réprobateur. Le Kid marmonnait ses histoires, de plus en plus fort et d'une voix de plus en plus traînante à mesure que les cadavres s'amoncelaient. Il parlait de ses voyages. Des courses qu'il avait gagnées. D'un chargement de drogue qu'il avait ramené du Mexique dans une camionnette de blanchisseur, avec un moteur de sept litres sous le capot. Saloperie, dit-il. Toute cette drogue était une foutue saloperie. Lui, il n'y touchait pas, mais nom de Dieu, quelques cargaisons de cette foutue merde et tu pouvais t'essuyer le cul avec des lingots d'or. Finalement, il commença à s'assoupir et ses paupières se fermèrent de plus en plus longtemps sur ses petits yeux rouges, ne revenant à mi-mât qu'à regret.

– Je vais lui faire la peau, La Poubelle, bafouilla le Kid. Je vais aller là-bas, voir comment ça marche, lui lécher son sale cul tant que j'aurai pas vu comment placer mes billes. Mais personne me commande à moi. Pas un fils de putain de sa mère. Pas longtemps en tout cas. Je fais pas dans la dentelle. Quand j'attaque un boulot, ça traîne pas. C'est ça mon style. Je sais pas qui il est, je sais pas d'où il vient, je sais pas comment il fait pour nous envoyer ses messages dans nos saloperies de machines à gamberger, mais je vais l'envoyer – énorme bâillement – l'envoyer chier ses boyaux au fond du trou. On va bien rigoler.

Lentement, il se laissa tomber sur son lit. De sa main s'échappa la canette de bière qu'il venait d'ouvrir. Encore une flaque de Coors sur la moquette. Il ne restait plus de bière et selon les calculs de La Poubelle, le Kid s'était envoyé à lui tout seul vingt et une canettes. La Poubelle ne parvenait pas à comprendre qu'un si petit homme puisse boire autant de bière. Par contre, il comprenait parfaitement que

c'était l'heure pour lui de s'en aller. Il le savait, mais il se sentait fin saoul, faible, malade.

Par-dessus tout, il voulait dormir un peu. Et pourquoi pas ? Le Kid allait sans doute dormir comme une souche toute la nuit, peut-être même jusqu'à midi demain matin. Tout le temps de faire un petit somme. Il se rendit donc dans l'autre chambre (sur la pointe des pieds, malgré l'état comateux du Kid) et ferma de son mieux la porte communicante – c'est-à-dire qu'elle resta entrebâillée, les balles ayant complètement démoli la serrure. Il y avait un réveil sur la table de nuit. La Poubelle le remonta et, ne sachant pas l'heure juste (ce qui lui était totalement indifférent d'ailleurs), il le régla à minuit. Puis il mit la sonnerie à cinq heures du matin. Il s'allongea sur l'un des deux lits jumeaux sans même ôter ses tennis. Cinq minutes plus tard, il dormait.

Quand il se réveilla dans l'obscurité sépulcrale du petit matin, une odeur de bière lui balaya le visage comme une petite brise de mer. Il y avait quelque chose dans le lit à côté de lui quelque chose de chaud et de doux qui gigotait. Pris de panique, il crut d'abord que c'était une belette, sortie tout droit de son cauchemar du Nebraska. Il poussa un petit gémissement quand il comprit que l'animal qui s'était mis au lit avec lui, quoique pas très gros, l'était quand même trop pour être une belette. La bière lui faisait mal à la tête, taraudant sans pitié ses tempes.

– Prends-la, murmura le Kid dans le noir.

La Poubelle sentit qu'on lui prenait la main et qu'on la posait sur une chose dure et cylindrique qui battait comme un piston.

– Branle-moi. Allez

branle-moi, tu sais comment faire, j'ai su ça quand je t'ai vu la première fois.

Allez, enfoiré de mes deux, branle-moi.

La Poubelle savait comment faire.

Fort heureusement. Les longues nuits en taule s'étaient chargées de le lui apprendre. On disait que c'était pas bien, que c'était un truc de pédale. Mais ce que faisaient les pédales, c'était quand même mieux que ce que faisaient certains autres, ceux qui passaient leurs nuits à aiguiser des manches de cuillers, ceux qui restaient allongés sur leur lit et qui faisaient craquer leurs doigts en vous regardant avec un drôle de sourire.

Le Kid avait posé la main de La Poubelle sur un pistolet d'un modèle qu'il connaissait parfaitement. Si bien que La Poubelle referma la main et commença son petit travail. Quand il aurait terminé, le Kid se rendormirait. Et lui, il foutrait le camp.

La respiration du Kid était devenue saccadée et l'avorton suivait la mesure en donnant des petits coups de hanches. Au début, La Poubelle ne comprit pas que le Kid défaisait sa ceinture, puis faisait glisser ses jeans et son slip jusqu'à ses genoux. La Poubelle le laissa faire. Tant pis si le Kid voulait la lui mettre. La Poubelle s'était déjà fait mettre. On n'en meurt pas. C'est pas du poison.

Puis sa main se figea. Cette chose qui tout à coup poussait contre son anus n'était pas de la chair. C'était de l'acier, froid, très froid.

Et tout à coup, il comprit ce que c'était.

– Non murmura-t-il.

Terrifié, il ouvrit de grands yeux dans le noir. Et dans le miroir, il aperçut vaguement ce visage de poupée homicide qui se penchait sur lui, les cheveux tombant sur ses yeux rouges.

– Si, murmura le Kid. Et ne perds pas le rythme, La Poubelle. Ne manque pas un seul coup. Ou bien j'appuie et je te fais sauter la boîte à merde. Des doum-doum, La Poubelle. T'as compris, ou faut que je te fasse un dessin ?

La Poubelle se remit au travail en pleurnichant. Mais ses pleurnichements se transformèrent bientôt en petits halètements de douleur quand le canon du 45 fit son entrée, se fraya un passage en tournant sur lui-même, en forçant, en déchirant. Était-ce possible que La Poubelle en ressentît une quelconque excitation ? Mais oui, parfaitement.

Finalement, le Kid fut le témoin de cette excitation.

– Tu aimes ça ? haleta

le Kid. Je savais bien tas de merde. Tu aimes qu'on te la mette au cul ? Réponds oui, tas de merde. Réponds oui ou je te fais sauter le trou de balle.

– Oui, pleurnicha La

Poubelle.

– Tu veux que je te branle ?

Non, il n'en avait pas envie. Excité ou pas, il ne voulait pas. Mais il n'était pas assez bête pour dire non.

– Oui.

– Non, je toucherai jamais ton pétard, même si c'était du diamant. Arrange-toi tout seul. Le bon Dieu t'a donné deux mains, non ?

Pendant combien de temps ? Dieu le savait peut-être, mais pas La Poubelle. Une minute, une heure, un siècle – quelle différence ? La Poubelle savait qu'à l'instant de l'orgasme du Kid, il sentirait deux choses en même temps : le jet chaud du sperme du petit monstre sur son ventre et le bourgeonnement d'une balle doum-doum lui déchirant les entrailles. Lavement final.

Puis les hanches du Kid se figèrent et son pénis fut pris de convulsions dans la main de La Poubelle qui sentit son poignet devenir tout visqueux, comme un gant de caoutchouc. Un instant plus tard, le pistolet se retirait. Des larmes silencieuses de soulagement ruisselèrent sur les joues de La Poubelle. Il n'avait pas peur de mourir, du moins pas au service de l'homme noir, mais il ne voulait pas mourir dans cette chambre de motel, au service d'un psychopathe. Pas avant d'avoir vu Cibola. Il aurait bien voulu prier Dieu, mais il savait instinctivement que Dieu ne prêterait pas une oreille sympathique à ceux qui avaient promis leur allégeance à l'homme noir. Et de toute façon, est-ce que Dieu avait jamais fait quelque chose pour La Poubelle ? Ou même pour Donald Merwin Elbert ?

Dans le silence entrecoupé par le bruit de leurs respirations, le Kid se mit à chanter d'une voix fausse, éraillée, mais sa chanson se perdit bientôt dans les ronflements de l'avorton : – *Mes potes et moi, on nous connaît… ouais, et les voyous nous font pas chier…*

C'est le moment de partir, pensa La Poubelle, mais il avait peur de réveiller le Kid s'il bougeait. *Je fous le camp dès que je suis sûr qu'il dort vraiment. Cinq minutes. Ça devrait pas prendre plus longtemps.*

Mais, dans le noir, personne ne sait vraiment combien durent cinq bonnes minutes ; on pourrait même dire que cinq minutes, ça n'existe pas dans le noir. Il attendit donc. Il s'assoupit, puis se réveilla sans savoir qu'il s'était assoupi. Quelques instants plus tard, il était profondément endormi.

Et maintenant, il était sur une route, très haut. Il faisait noir. Les étoiles paraissaient si proches qu'on aurait pu les toucher, les décrocher du ciel et les jeter dans un bocal, comme des lucioles. Il faisait très froid. Et, à la lumière glacée des étoiles, il voyait danser les rochers vivants entre lesquels s'enfonçait la route.

Dans l'obscurité, quelque chose s'avançait vers lui.

Puis sa voix, venue de nulle part, venue de partout : *Je te donnerai un signe dans les montagnes. Je te montrerai ma puissance. Je te montrerai*

*ce qui arrive à ceux qui veulent se soulever contre moi. Attends. Regarde.* Des yeux rouges commencèrent à s'ouvrir dans le noir, comme si quelqu'un avait allumé des fanaux. Et les yeux entouraient La Poubelle de toutes parts. Au début, il crut que c'étaient des yeux de belettes mais, quand le cercle se referma autour de lui, il vit de grands loups gris des montagnes, oreilles dressées, babines noires dégoulinantes de bave. Il avait peur.

*Ils ne vont pas te faire de mal, mon bon et fidèle serviteur. Tu vois ?* En un clin d'œil, les grands loups gris avaient disparu.

*Regarde*, disait la voix.

*Attends*, disait la voix.

Et ce fut la fin de son rêve. Quand il se réveilla, le soleil entrait à flots dans la chambre de motel. Le Kid était debout à la fenêtre, en pleine forme après sa séance de dégustation des produits de la Adolph Coors Company, aujourd'hui défunte. Ses cheveux avaient repris leurs anciennes ondulations, fantastiques vagues et tourbillons, et l'avorton contemplait son reflet sur la vitre. Il avait posé son blouson de cuir sur le dossier d'une chaise. Les pattes de lapin pendouillaient comme de petits cadavres sur un gibet.

– Hé, tas de merde ! J'ai cru que j'allais devoir te graisser la patte encore un coup pour te réveiller. Allez, dépêche-toi. On a du boulot aujourd'hui. On va bien rigoler, non ?

– Sûrement, répondit La Poubelle avec un curieux sourire.

Lorsque La

Poubelle sortit de son sommeil dans la soirée du 5 août, il était toujours couché sur la table de baccara, dans le casino du MGM Grand Hotel. Devant lui, un jeune homme aux cheveux blond filasse était assis à califourchon sur une chaise, des lunettes de soleil très noires sur les yeux. La première chose que remarqua La Poubelle fut la pierre pendue à son cou, dans l'échancrure de sa chemise de sport. Noire, avec un éclat rouge au centre. Comme l'œil d'un loup dans la nuit.

Il essaya de dire qu'il avait soif, mais sa gorge refusa de laisser sortir autre chose qu'un petit chuintement.

– T'as dû rester un bon bout de temps au soleil, dit Lloyd Henreid.

– Est-ce que vous êtes… *lui ?*

murmura La Poubelle. Est-ce que…

– Si je suis le patron ?

Non. Flagg est à Los Angeles. Mais il sait que tu es là. Je lui ai parlé par radio cet après-midi.

– Il vient ?

– Pour quoi faire ? Pour te voir ? Sûrement pas ! Il sera là quand il faudra. Toi et moi, mon pote, on est juste des petits gars pour lui. Il reviendra quand il faudra. Tu es pressé de le voir ?

– Oui… non… je ne sais pas.

– De toute façon, oui ou non, tu le verras.

– J'ai… soif…

– Tiens, prends ça.

Il lui tendit un grand thermos rempli de Kool-Aid à la cerise. La Poubelle le vida d'un trait, puis se recoucha en gémissant et en se tenant le ventre à deux mains. Quand la crampe eut disparu, il regarda Lloyd avec des yeux pleins de gratitude.

– Tu crois pouvoir manger quelque chose ?

– Oui, je pense bien.

Lloyd se retourna vers un homme qui faisait tourner une roulette. La petite bille blanche rebondissait en cliquetant.

– Roger, va dire à Whitney ou à Stephanie-Ann de lui préparer des

hamburgers et des frites. Non ! Merde alors, à quoi je pensais ? Il va dégueuler partout. De la soupe. Apporte-lui de la soupe. Ça ira, mon vieux ?

– Ce que vous voulez, répliqua La Poubelle.

– Nous avons un ancien

boucher avec nous, Whitney Horgan. C'est un gros tas de merde, mais foutre Dieu, tu peux me croire qu'il sait faire la cuisine ! Et il y met tout ce qu'il faut. Les chambres froides étaient pleines quand on est arrivé. Drôle de ville, Las Vegas ! C'est pas l'endroit le plus formidable que t'as jamais vu ?

– Si, répondit La Poubelle qui sentit qu'il aimait déjà Lloyd, sans même savoir son nom. Mais on est à Cibola.

– Qu'est-ce que tu dis ?

– Cibola, la ville que tout le monde cherche.

– Ça, tu peux dire que pas mal de gens sont venus ici avec les années. Mais la plupart auraient mieux fait de rester chez eux. En tout cas, tu peux bien l'appeler comme tu veux. Dis donc, on dirait que tu t'es fait complètement cuire en venant par ici. Comment tu t'appelles ?

– La Poubelle.

Lloyd ne trouva pas du tout ce nom étrange. Il tendit la main. Le bout de ses doigts portait encore les marques de son séjour dans la prison de Phœnix où il était presque mort de faim.

– Je m'appelle Lloyd Henreid.

Content de faire ta connaissance, La Poubelle. Bienvenue à bord.

La Poubelle serra la main qu'on lui tendait et faillit verser de grosses larmes de gratitude. Aussi loin qu'il pouvait se souvenir, c'était la première fois de sa vie que quelqu'un lui tendait la main. Il était arrivé. Il était accepté. Enfin il n'était plus rejeté comme il l'avait toujours été. Il aurait traversé deux fois le désert pour connaître ce moment, se serait brûlé l'autre bras, et les deux jambes par-dessus le marché.

– Merci, murmura-t-il. Merci, monsieur Henreid.

– Merde, si tu m'appelles pas Lloyd, je vais te priver de soupe.

– D'accord, Lloyd. Merci, Lloyd.

– J'aime mieux ça. Quand t'auras bouffé, je vais t'installer dans ta chambre. Et puis demain, on verra ce qu'on va faire. Le patron a

quelque chose pour toi, je crois. Mais d'ici là, ce n'est pas le travail qui manque. Nous avons remis en marche pas mal de trucs, mais pas tout, loin de là. On a une équipe au barrage de Boulder qui essaye de remettre toutes les turbines en service. Une autre s'occupe de l'eau potable. Et puis nous avons des éclaireurs qui ramènent six ou sept personnes par jour. Pour le moment, je crois que tu seras dispensé des patrouilles. J'ai l'impression que tu as pris suffisamment de soleil pour un mois au moins.

– Oui, j'en ai assez, répondit La Poubelle avec un timide sourire.

Il était déjà prêt à donner sa vie pour Lloyd Henreid. Rassemblant tout son courage, il montra du doigt la pierre qui reposait au creux du cou de Lloyd : – C'est…

– Oui, ici tous les gars qui font tourner la boutique portent une pierre. C'est son idée. Ça s'appelle du jais. En fait, c'est pas une pierre du tout. C'est plutôt comme une bulle.

– Je veux dire… la lumière rouge. L'œil.

– Ah, c'est ça ce que tu vois, hein ? C'est un défaut. Un cadeau spécial de lui. Je suis pas Einstein, tu sais, loin de là. Mais je suis… merde, j'ai bien l'impression que je suis sa mascotte, dit-il en regardant attentivement La Poubelle. Et peut-être bien que toi aussi. En tout cas, on a entendu parler de toi moi et Whitney. Et ça, c'est pas l'habitude. Y en a trop qui arrivent pour qu'on fasse attention à eux. Sauf *lui*. S'il voulait, je crois qu'*il* pourrait connaître tout le monde.

La Poubelle hocha la tête.

– Il fait des tours de magie, reprit Lloyd d'une voix légèrement rauque. Je l'ai vu. Moi, j'aimerais pas être à la place de ceux qui sont contre lui.

– Moi non plus, répondit La Poubelle. J'ai vu ce qui est arrivé au Kid.

– Quel Kid ?

– Le type avec qui j'étais dans les montagnes répondit Là Poubelle en frissonnant. J'ai pas envie d'en parler.

– O. K. Voilà ta soupe. Et puis Whitney t'a quand même préparé un hamburger. Tu vas l'adorer. Le type est super pour les hamburgers. Mais essaye de pas dégueuler, d'accord ?

– D'accord.

– Bon, moi j'ai du monde à aller voir. Si mon bon vieux copain Poke me voyait en ce moment, il n'arriverait pas à le croire. Je suis plus occupé qu'un unijambiste dans un concours de bottage de cul.

Allez, on se revoit plus tard.

– D'accord. Et merci. Merci pour tout.

– C'est pas moi qu'il faut remercier, c'est *lui*.

– C'est ce que je vais faire, dit La Poubelle, tous les soirs.

Mais ce n'était pas à l'intention de l'autre qu'il avait prononcé ces mots, car Lloyd était déjà loin, en train de parler à l'homme qui avait apporté la soupe et le hamburger. La Poubelle les regarda affectueusement s'en aller, puis il se mit à dévorer comme une bête jusqu'à ce qu'il ne reste presque plus rien. Tout aurait bien été s'il n'avait pas regardé dans le bol de soupe. C'était une crème de tomates, et elle avait la couleur du sang.

Il écarta le bol, l'appétit coupé.

Pas difficile de dire à Lloyd Henreid qu'il ne voulait pas parler du Kid ; mais bien plus difficile de ne pas penser à ce qui lui était arrivé.

Il s'approcha de la roulette en buvant le verre de lait qu'on lui avait également apporté. Distraitement il la fit tourner et lança la petite bille blanche. Elle commença par rouler le long du bord, puis à sautiller d'un trou à l'autre. Il pensait au Kid. Et il se demandait quand on allait venir lui montrer sa chambre. Mais surtout, il pensait au Kid. Il se demandait si la bille allait s'arrêter sur un numéro rouge ou sur un noir… mais surtout, il pensait au Kid. La petite bille sautillante finit par s'arrêter. La roulette aussi. La bille s'était logée sous le double zéro vert.

Pour la banque.

Il faisait si

beau ce jour où ils étaient repartis de Golden en direction de l'ouest, directement à travers les Rocheuses, sur la 70. Pas un nuage, 27 degrés peut-être. Le Kid avait renoncé à sa Coors pour lui préférer une bouteille de whisky Rebel Yell. Deux autres bouteilles attendaient, coincées sur le tunnel de la transmission dans des cartons de lait vides pour les empêcher de se casser. Le Kid prenait une gorgée, faisait descendre le whisky avec un peu de Pepsi-Cola, puis hurlait à pleins poumons *foutre Dieu ! ya-hou !* ou *sexe-machine !*

Plusieurs fois, il fit observer qu'il *pisserait* du Rebel Yell s'il le pouvait. Et il demanda à La Poubelle s'il comprenait, ou s'il fallait lui faire un dessin. La Poubelle, très pâle, à peine sorti de la gueule de bois que lui avaient value ses trois bières de la veille, répondit que oui, bien sûr.

Même le Kid ne pouvait pas foncer à cent cinquante sur ces routes. Il ralentit à cent en maudissant ces foutues montagnes dans sa barbe. Puis il retrouva sa belle humeur.

– Quand on aura traversé l'Utah et le Nevada, on va rattraper le temps perdu, La Poubelle. Ma petite mécanique fait du deux cent soixante en terrain plat. T'as compris, ou faut que je te fasse un dessin ?

– C'est une chouette bagnole, répondit La Poubelle avec un sourire de chien battu.

– Tu l'as dit, bouffi.

Une gorgée de Rebel Yell, une gorgée de Pepsi. *Ya-hou !* à pleins poumons.

La Poubelle regardait d'un œil torve le paysage baigné dans la lumière du matin. La route avait été percée à flanc de montagne et s'enfonçait par endroits au milieu de deux énormes murailles de rochers. Les rochers qu'il avait vus la veille dans son rêve. Et le soir venu, ces yeux rouges s'ouvriraient-ils encore ?

Il frissonna.

Un peu plus tard, il se rendit compte qu'ils ralentissaient : quatre-vingt-dix, soixante, cinquante maintenant. Le Kid lançait des jurons aussi horribles que monotones dans sa barbe. Le coupé devait se frayer un passage à travers des véhicules de plus en plus nombreux, tous arrêtés, tous mortellement silencieux.

– Qu'est-ce que c'est que ce bordel ? grognait le Kid. Qu'est-ce

qu'ils foutent là ? Ils ont tous décidé d'aller respirer l'air des montagnes avant de crever ? *Hé, bande d'enfoirés, foutez le camp ! Vous m'entendez ? Foutez-moi le camp d'ici !*

La Poubelle se cramponnait sur son siège.

À la sortie d'un village, ils se trouvèrent nez à nez avec quatre voitures empilées les unes sur les autres qui bloquaient complètement l'autoroute en direction de l'ouest. Le cadavre d'un homme, couvert d'un linceul de sang qui s'était depuis longtemps coagulé en une sorte de glaçure craquelée d'innombrables fissures, était étalé en croix sur la route, à plat ventre. Près de lui, une poupée Chatty Cathy démantibulée. Impossible de contourner les voitures par la gauche, à cause d'un garde-fou d'acier de près de deux mètres de haut. Sur la droite, un précipice qui disparaissait dans le lointain bleuté.

Le Kid s'envoya une bonne lampée de Rebel Yell et donna un coup de volant sur la droite.

– Accroche-toi, La Poubelle, on va passer.

– Y a pas la place !

La Poubelle eut l'impression d'avoir une lime à métaux dans la gorge.

– Si, juste assez, murmura le Kid.

Ses yeux brillaient. Centimètre par centimètre, il faisait sortir la voiture de la route. Les roues de droite faisaient maintenant craquer le gravier de l'accotement.

– Je me tire, bafouilla La Poubelle en saisissant la poignée de la portière.

– Reste assis, ou je te crève, tas de merde.

La Poubelle tourna la tête et vit le petit trou noir du 45. Le Kid rigolait, un peu nerveux quand même.

La Poubelle se rassit. Il aurait voulu fermer les yeux, mais impossible. De son côté, les vingt derniers centimètres d'accotement disparurent. Et ce qu'il voyait maintenant, tout en bas, n'était plus qu'un vaste panorama de pins bleu-gris, d'énormes rochers semés çà et là. Il imaginait les énormes Goodyear du coupé à dix centimètres du bord… à cinq…

– Encore un centimètre, roucoula le Kid, avec un énorme sourire, les yeux sortis de leurs orbites.

Des perles de sueur apparurent sur son front pâle de poupée.

– Juste… encore… un.

Puis tout alla très vite. La Poubelle sentit les roues de droite de la voiture déraper tout à coup. Il entendit comme un bruit de pluie, d'abord des petits cailloux, puis des grosses pierres. Il hurla. Le Kid lança un horrible juron, passa en première et écrasa l'accélérateur. De la gauche où ils frôlaient le cadavre retourné d'un minibus VW vint un crissement de métal froissé.

– *Vas-y !* criait le Kid. *Vas-y, saloperie de bagnole ! Vole ! Tu vas voler, nom de Dieu ?*

Les roues arrière du coupé se mirent à patiner. Un moment, le mouvement qu'elles avaient amorcé en direction du précipice parut s'accentuer.

Puis le coupé fit un bond en avant et ils se retrouvèrent sur la route, de l'autre côté de l'obstacle. L'air empestait le caoutchouc brûlé.

– *Je t'avais bien dit qu'on passerait !* hurla le Kid, triomphant. *Foutre Dieu ! on est passé, hein ? T'as vu ça, La Poubelle, gros tas de merde avaleur de foutre ?*

– J'ai vu, répondit plus bas La Poubelle.

Tout son corps était agité de tics nerveux. Et puis, pour la deuxième fois depuis qu'il avait fait la connaissance du Kid, il dit sans le vouloir la seule chose qui pouvait lui sauver la vie – s'il ne l'avait pas dite, le Kid l'aurait certainement tué, histoire de fêter ça.

– T'es drôlement bon au volant.

– Bof… pas tant que ça, répondit modestement le Kid. Je connais au moins deux types qui auraient pu faire la même chose. T'as compris, ou faut que je te fasse un dessin ?

– Si tu le dis.

– Ta gueule, ma cocotte, c'est moi qui cause. Bon. On continue. On est pas rendus.

Mais ils ne continuèrent pas longtemps. Un quart d'heure plus tard, à trois mille kilomètres de son point de départ – Shreveport, en Louisiane – le coupé du Kid dut s'arrêter pour de bon.

– Non, je rêve, dit le Kid. Non…

Foutre Dieu… mais je *RÊVE !*

Il ouvrit sa porte et sauta dehors, la bouteille de Rebel Yell vide aux trois quarts toujours dans sa main gauche.

– *FOUTEZ-MOI LE CAMP !*

hurlait le Kid en se dandinant sur ses talons hauts, minuscule force

naturelle de destruction, tremblement de terre en bouteille. *FOUTEZ-MOI LE*

CAMP, BANDE D'ENFOIRÉS, VOUS ETES MORTS, FOUTEZ LE CAMP AU CIMETIERE, VOUS N'AVEZ

RIEN À FOUTRE SUR MA ROUTE À MOI !

Il lança la bouteille de Rebel Yell qui tournoya en crachant une pluie de gouttes jaune doré. Elle éclata en mille morceaux en s'écrasant contre une vieille Porsche. Le Kid s'arrêta, silencieux, haletant, pas très solide sur ses jambes.

Cette fois, ce n'était pas un petit tas de quatre voitures. C'était bien pire. À cet endroit, une bande médiane gazonnée d'environ trois mètres séparait les deux chaussées de l'autoroute.

Le coupé aurait probablement pu la traverser, mais la situation n'était pas meilleure de l'autre côté : les quatre voies étaient occupées par six files de voitures, pare-chocs contre pare-chocs, sur toute la largeur de la chaussée, bande d'arrêt comprise. Certains avaient même essayé d'utiliser la bande médiane, pourtant semée de rochers qui sortaient de la mince couche de terre grise comme des dents de dragons. Peut-être quelques véhicules tout terrain avaient-ils réussi à passer, mais ce que La Poubelle voyait sur cette bande médiane, c'était un véritable cimetière d'autos défoncées, écrasées, écrabouillées, comme si un accès de folie collective s'était emparé de tous les conducteurs, qu'ils avaient décidé d'organiser une course apocalyptique de stock-car sur l'autoroute 70, en plein milieu des montagnes. Le spectacle était si extraordinaire que La Poubelle faillit avoir le fou rire, mais il se mit vite la main devant la bouche. Si le Kid l'entendait rigoler, il ne risquait pas de rigoler bien longtemps.

Le Kid revenait, perché sur ses hauts talons resplendissant sous ses cheveux brillantinés que le soleil faisait luire. Mais son visage était celui d'un mini-dragon. Ses yeux lançaient des flammes.

– Je vais pas laisser ma bagnole. Tu m'entends ? Certainement pas. Je vais sûrement pas la laisser.

Tu vas marcher, La Poubelle. Tu montes par là et tu regardes ce qui bouche la route. C'est peut-être un camion, j'en sais rien. On peut pas faire demi-tour.

On n'a plus la place maintenant. On ferait la culbute. Si c'est un camion en panne, moi je m'en fous, je les prends un par un, et je les flanque en bas. J'y arriverai, t'as compris, ou faut que je te fasse un

dessin ? Vas-y maintenant.

La Poubelle ne chercha pas à discuter. Prudemment, il s'éloigna en contournant les voitures, prêt à se baisser et à prendre ses jambes à son cou si le Kid commençait à tirer. Mais le Kid ne tira pas. Lorsque La Poubelle crut être en lieu sûr (c'est-à-dire hors de portée d'un 45), il grimpa sur un camion-citerne et regarda derrière lui. Le Kid, punk miniature sorti tout droit de l'enfer, cette fois vraiment pas plus grand qu'une poupée à plus d'un kilomètre de distance, était appuyé contre son coupé. Il biberonnait pour passer le temps. La Poubelle eut envie de lui faire bonjour avec la main, mais pensa que c'était peut-être une mauvaise idée.

Ce jour-là, La

Poubelle se mit en route vers dix heures et demie du matin. Il marchait lentement – voitures et camions étaient tellement serrés qu'il lui fallait souvent grimper sur les capots et les toits – et quand il arriva au premier panneau TUNNEL FERMÉ, il était déjà trois heures et quart. Il avait fait près de vingt kilomètres. Vingt kilomètres, ce n'était pas tellement – pas pour quelqu'un qui avait traversé vingt pour cent des États-Unis à bicyclette – mais, compte tenu des obstacles, La Poubelle jugea que ces vingt kilomètres n'étaient quand même pas de la gnognotte. Il y avait longtemps qu'il aurait pu faire demi-tour pour dire au Kid qu'il était impossible de passer… s'il avait eu l'intention de faire demi-tour ; mais il n'en avait jamais eu l'intention. La Poubelle n'était pas un grand lecteur d'ouvrages historiques (après les électrochocs, la lecture lui était devenue un peu pénible), mais il n'avait pas besoin de savoir qu'à une époque aujourd'hui révolue rois et empereurs tuaient souvent par dépit les porteurs de mauvaises nouvelles. Ce qu'il savait lui suffisait amplement : il connaissait assez bien le Kid pour savoir qu'il ne voulait plus jamais le revoir.

Il était donc là devant le panneau, lettres noires sur fond orange en forme de losange. On l'avait renversé et il gisait maintenant sous la roue de ce qui semblait être le plus vieux camion du monde. TUNNEL FERMÉ. *Quel tunnel ?* Il regarda devant lui en s'abritant les yeux de la main et crut voir *quelque chose*.

Il fit encore trois cents mètres, grimpant sur les voitures quand il le fallait, pour arriver devant un inquiétant fouillis de véhicules accidentés et de cadavres.

Plusieurs camions et voitures avaient complètement brûlé. Un grand

nombre étaient des véhicules militaires. Et beaucoup de cadavres étaient habillés en kaki. Derrière l'endroit où s'était déroulée la bataille – La Poubelle était presque sûr qu'on s'était battu – l'embouteillage recommençait. Et plus loin encore, l'autoroute disparaissait dans les trous jumeaux de ce qu'un énorme panneau boulonné sur la montagne proclamait être le TUNNEL EISENHOWER.

Il s'approcha, le cœur battant, ne sachant ce qu'il allait faire. Ces deux trous percés dans le rocher l'intimidaient et, à mesure qu'il se rapprochait, sa timidité se transformait en pure et simple terreur. Il aurait compris parfaitement ce qu'avait senti Larry Underwood dans le tunnel Lincoln. Sans le savoir, en cet instant précis, ils étaient comme deux âmes sœurs partageant une seule et même émotion, la terreur panique.

Il y avait cependant une différence importante. Alors que la passerelle réservée aux piétons dans le tunnel Lincoln se trouvait au-dessus de la chaussée ici le passage était suffisamment bas pour que certaines voitures aient essayé de l'emprunter, une roue sur le trottoir, l'autre sur la route. Le tunnel faisait trois kilomètres. Le seul moyen de le traverser serait de se faufiler le long des voitures, dans le noir total. Il faudrait des heures.

La Poubelle sentit ses boyaux se liquéfier.

Il resta longtemps à contempler le tunnel. Un mois plus tôt, Larry Underwood était entré dans le sien, malgré sa peur. Après un long moment de contemplation, La Poubelle fit demi-tour et repartit dans la direction du Kid, le dos voûté, la commissure des lèvres agitée de tremblements. S'il rebroussait chemin, ce n'était pas simplement à cause de la longueur du tunnel, ou du fait qu'il allait avoir du mal à avancer (La Poubelle, qui avait passé toute sa vie dans l'Indiana, n'avait naturellement aucune idée de la longueur du tunnel Eisenhower). Larry Underwood avait été poussé (et peut-être manipulé) par sa propension sous-jacente à l'égocentrisme, si l'on peut s'exprimer ainsi, par la simple logique de la survie : New York était une île, il fallait en sortir. Le tunnel était le chemin le plus court. Si bien qu'il avait décidé de le traverser aussi rapidement que possible, comme on se bouche le nez en avalant un médicament que l'on sait très mauvais. La Poubelle était une épave habituée à accepter les coups du destin et de sa propre nature inexplicable… en courbant la tête. Ce qu'il lui restait de cerveau avait été complètement lessivé par sa rencontre cataclysmique avec le Kid qui l'avait promené à des vitesses suffisamment élevées pour perturber définitivement ses facultés mentales, si elles avaient encore besoin d'être perturbées. On l'avait menacé de mort s'il ne buvait pas d'un seul coup une canette de

bière sans tout vomir ensuite. On l'avait sodomisé avec le canon d'un pistolet. On avait failli le faire basculer dans un précipice qui faisait bien trois cents mètres. Et surtout, pouvait-il rassembler suffisamment de courage pour ramper dans un trou percé au pied d'une montagne, un trou où il risquait de rencontrer Dieu savait quelles horreurs dans le noir ? Non, il ne pouvait pas. D'autres peut-être, mais pas La Poubelle. Et il y avait aussi une certaine logique dans sa décision de faire demi-tour. La logique du chien battu et du demi-fou, c'est vrai, mais une logique qui n'en possédait pas moins son charme pervers. Lui, il n'était pas sur une île. Il allait devoir marcher tout le reste de la journée et tout le lendemain pour trouver une route qui contourne les montagnes au lieu de les traverser ? Eh bien, il le ferait. Il retrouverait le Kid, c'est vrai mais il n'était pas impossible que le Kid ait changé d'avis et qu'il soit déjà parti, malgré ce qu'il avait dit. Peut-être était-il ivre mort. Peut-être même (quoique La Poubelle doutât qu'une pareille chance puisse lui arriver) était-il tout simplement mort. Au pire, si le Kid était toujours là, La Poubelle pourrait attendre la nuit, puis se faufiler comme (une belette)

un petit animal dans les fourrés.

Puis il continuerait en direction de l'est, jusqu'à ce qu'il trouve la route qu'il cherchait.

Il retrouva le camion-citerne du haut duquel il avait vu pour la dernière fois le Kid et son coupé mythique. Cette fois, il ne grimpa pas sur le camion d'où sa silhouette se serait clairement découpée sur le ciel embrasé par le soleil couchant, mais se mit à ramper de voiture en voiture, essayant de ne faire aucun bruit. Le Kid montait probablement la garde. Et avec un type comme le Kid, on ne savait jamais… mieux valait ne pas prendre de risques. La Poubelle se dit qu'il aurait bien fait de prendre le fusil d'un soldat, même s'il ne s'était jamais servi d'un fusil de toute sa vie.

Il continuait à ramper et les gravillons s'enfonçaient dans sa pauvre main recroquevillée. Il était huit heures. Le soleil avait disparu derrière les montagnes.

La Poubelle s'arrêta devant le capot de la Porsche sur laquelle s'était écrasée la bouteille de whisky. Prudemment, il releva la tête. Oui, le coupé du Kid était là, avec sa peinture or, la bulle de son pare-brise, son aileron de requin fendant le ciel qui avait pris la couleur d'un œil au beurre noir. Le Kid était affalé derrière son volant orange fluorescent, les yeux fermés, la bouche ouverte. Et La Poubelle sentit son cœur tambouriner un victorieux chant de victoire dans sa poitrine.

proclamaient les battements de son cœur en scandant les syllabes. *Ivre mort ! Nom de Dieu ! Ivre mort !* et La Poubelle crut bien qu'il aurait le temps de faire au moins trente kilomètres avant que le Kid ne se remette de sa cuite.

Pourtant, il fallait être prudent.

Il bondissait d'une voiture à l'autre, comme une demoiselle à la surface de l'eau paisible d'une mare, décida de contourner le coupé sur la droite, se faufila entre les voitures de plus en plus espacées maintenant. Le coupé était à neuf heures sur sa gauche. À sept. À six. Et maintenant, juste derrière lui. Mais pour s'éloigner de ce dingue…

– Bouge pas, connard de suceur de bites !

La Poubelle s'immobilisa, à quatre pattes. Il fit pipi dans son pantalon et son cerveau se transforma en un volettement paniqué d'oiseau fou.

Petit à petit, il se retourna. Les tendons de sa nuque craquaient comme les charnières d'une porte dans une maison hantée. Le Kid était là, debout, resplendissant dans une chemise moirée vert et or, un 45 dans chaque main et une horrible grimace de haine et de colère sur le visage.

– Je re-regardais simplement, s'entendit dire La Poubelle, pou-pour voir si tout allait bien pa-pa-par – Ben voyons donc, tu

regardes à quatre pattes maintenant, trou du cul. Je vais t'apprendre à danser.

Debout !

Tant bien que mal, La Poubelle se remit sur ses pieds et parvint à y rester en s'agrippant à la poignée de la porte de la voiture qui se trouvait sur sa droite. Les deux canons jumeaux des 45 du Kid ressemblaient tout à fait aux deux trous du tunnel Eisenhower. C'était la mort qu'il regardait maintenant. Il le savait. Et les mots ne suffiraient pas à l'écarter cette fois-ci.

Silencieusement, il se mit à prier l'homme noir : *Par pitié… que ta volonté soit faite… je te donnerai ma vie !*

– Qu'est-ce qu'il y a là-bas ? demanda le Kid. Un accident ?

– Un tunnel. Complètement bloqué. C'est pour ça que je suis revenu, pour vous dire. S'il vous plaît…

– Un tunnel ? Foutre

Jésus de nom de Dieu ! Tu te fous de ma gueule, pédale de mes deux ?

– *Non !* Je jure que non ! La pancarte dit tunnel Eisenhower. Je crois bien que c'est ça, parce que j'ai du mal à lire quand les mots sont un peu longs. Je…

– Ferme ton trou de balle. C'est loin ?

– Dix kilomètres, peut-être plus.

Tourné vers l'ouest, le Kid resta silencieux. Puis il fixa La Poubelle avec des yeux brillants.

– Tu essayes de me dire que le bouchon fait *huit kilomètres de long ?* Tu mens, tas de merde.

Le Kid arma ses deux pistolets. La Poubelle, croyant qu'il allait tirer, se mit à hurler comme une femme en se bouchant les yeux.

– *Je mens pas ! Je mens pas ! Je le jure ! Je le jure !*

Le Kid le regarda longtemps, puis finit par abaisser ses armes.

– Je vais te tuer, La

Poubelle, dit-il en souriant. Je vais te trouer ta sale peau. Mais d'abord, tu vas retourner à l'endroit où on a failli pas passer, ce matin. Tu vas pousser le minibus dans le trou. Moi, je vais faire demi-tour et je trouverai bien le moyen de me tirer d'ici. Je vais sûrement pas laisser ma bagnole. Sûrement pas.

– S'il vous plaît, ne me tuez pas, murmura La Poubelle. S'il vous plaît.

– Si tu arrives à dégager le minibus en moins d'un quart d'heure, peut-être pas, dit le Kid. T'as compris, ou faut que je te fasse un dessin ?

– J'ai compris, répondit La Poubelle.

Mais il avait bien regardé ces yeux de dingue et il ne crut pas un mot de ce que l'autre lui disait.

Et ils se mirent en route, La Poubelle devant le Kid, La Poubelle dont les jambes étaient en coton. Le Kid se dandinait derrière lui et le cuir de son blouson craquait doucement. Un vague sourire se dessinait sur ses lèvres de poupée.

Quand ils

arrivèrent au minibus Volkswagen, la nuit était presque tombée. Le minibus était couché sur le côté. Heureusement, la nuit tombait si vite qu'on ne voyait qu'à peine les cadavres des trois ou quatre occupants fouillis de bras et de jambes entremêlés. Le Kid dépassa le minibus et s'arrêta sur l'accotement, regardant l'endroit où ils avaient bien failli rester dix heures plus tôt. On voyait encore la trace d'un pneu. Mais l'autre trace avait disparu avec le bas-côté.

– Non, pas moyen, dit le Kid, à moins de bouger un peu ce tas de ferraille. Ta gueule, c'est moi qui cause.

Un instant, La Poubelle eut envie de foncer sur le Kid et de le faire basculer dans le vide. Mais le Kid se retourna, les deux pistolets aux poings.

– Mais dis donc, La Poubelle, t'en as des vilaines idées dans ta petite tête. Et ne me dis pas le contraire. Tu me la feras pas à moi.

La Poubelle secoua énergiquement la tête pour protester.

– Me prends pas pour un con, La Poubelle. T'as vraiment pas intérêt. Maintenant, pousse le minibus. Grouille-toi.

Je te donne un quart d'heure.

Une Austin se trouvait là, en travers de la ligne médiane. Le Kid ouvrit la portière du passager, sortit nonchalamment le cadavre gonflé d'une adolescente (quand son bras se détacha, il le lança derrière lui, comme un pique-niqueur distrait lance la cuisse de poulet qu'il vient de terminer), puis il s'assit dans le siège baquet, les pieds sur la chaussée. Commodément installé, il fit un geste amical avec ses deux pistolets dans la direction de La Poubelle qui attendait, la tête rentrée dans les épaules, tremblant de tous ses membres.

– Tu perds du temps, ma petite poule.

Puis le Kid renversa la tête en arrière et se mit à chanter :

– Tiens… voilà Johnny qui se pointe, la bite à la main, Johnny qui n'a qu'une couille, Johnny qui part au rodéo… Très bien, La Poubelle, tas de merde, au boulot, il te reste douze minutes seulement… en avant, marche ! Allez enfoiré de mes deux, oh… hisse !

La Poubelle s'appuya sur le minibus, arqua les jambes et poussa de toutes ses forces. Le minibus avança un peu, de cinq centimètres peut-être. Et dans son cœur, La Poubelle sentit renaître l'espoir –

mauvaise herbe indestructible du cœur humain. Le Kid était complètement dingue, ce que Carley Yates et ses copains auraient appelé dingue comme une grenouille en rut. S'il arrivait à balancer le minibus dans le vide, s'il réussissait à dégager la voie pour le précieux coupé du Kid, le cinglé lui laisserait peut-être la vie sauve.

Peut-être.

Il baissa la tête, saisit le pare-chocs du minibus et poussa de toutes ses forces. Un éclair de douleur traversa son bras brûlé et il sut que la blessure à peine cicatrisée allait bientôt se rouvrir et que la douleur serait atroce.

Le minibus avança encore d'une dizaine de centimètres. La Poubelle était en nage. Une goutte de sueur tomba de son sourcil dans son œil, brûlante comme de l'huile de moteur.

– Tiens… voilà Johnny qui se pointe, la bite à la main, Johnny qui n'a qu'une couille, Johnny qui part au rodéo…, chantait le Kid. En avant, marche ! Oh… hisse !

La petite chanson se cassa net, comme une brindille sèche. La Poubelle leva les yeux, inquiet. Le Kid était sorti de l'Austin. Il était debout, tourné vers la pente rocailleuse et broussailleuse qui s'élevait derrière eux, masquant une bonne moitié du ciel.

– Bordel, qu'est-ce que c'était ?

murmura le Kid.

– Je n'ai rien enten…

Puis il entendit quelque chose. Un petit bruit de pierre, de l'autre côté de la route. Et son rêve lui revint tout à coup, fulgurant, un souvenir qui lui glaça le sang et fit s'évaporer toute la salive de sa bouche.

– Qui est la ? cria le

Kid. Répondez, nom de Dieu ! Répondez ou je tire !

Il obtint une réponse, mais pas d'une voix humaine. Un hurlement monta dans la nuit comme une sirène rauque, monta puis s'éteignit brusquement dans un grognement guttural.

– Merde alors ! fit le

Kid d'une toute petite voix.

De l'autre côté de l'autoroute, des loups descendaient la pente, traversaient la bande médiane, des loups gris aux yeux rouges qui

retroussaient leurs babines, découvrant des crocs menaçants. Ils étaient plus de deux douzaines. La Poubelle, perdu dans une extase de terreur, fit encore pipi dans son pantalon.

Le Kid fit le tour de l'Austin et tira deux fois. Des éclairs sortirent des deux canons et le bruit des coups de feu résonna dans les montagnes, comme un grondement de barrage d'artillerie. La Poubelle lança un cri et s'enfonça les doigts dans les oreilles. La fumée bleue de la poudre s'effilochait, emportée par la brise. L'odeur de la cordite lui piquait le nez.

Les loups continuaient à avancer, au petit trot, ni plus vite ni plus lentement que tout à l'heure. Leurs yeux… La Poubelle ne pouvait s'empêcher de regarder leurs yeux. Ce n'étaient pas des yeux de loups ordinaires, oh non. C'étaient les yeux du Maître pensa-t-il. Leur Maître et le *sien*. Tout à coup, il se souvint de sa prière et la peur le quitta aussitôt. Il se déboucha les oreilles. Il oublia la grosse tache qui s'élargissait sur son pantalon. Et il se mit à sourire.

Le Kid avait vidé ses deux pistolets. Trois loups gisaient par terre. Il rengaina les 45 sans essayer de les recharger et se tourna vers l'ouest. Il fit une dizaine de pas, puis s'arrêta.

D'autres loups s'avançaient, serpentant entre les voitures dans la nuit, comme des lambeaux de brume. L'un d'eux leva la tête et lança un hurlement. Puis un deuxième, un troisième. Et maintenant, tous hurlaient à la lune. Puis ils reprirent leur marche.

Le Kid reculait. Il essayait de recharger un de ses pistolets, mais ses doigts mous laissaient s'échapper les balles. Soudain, il renonça. Le pistolet tomba de sa main et rebondit sur la chaussée. Comme si c'était un signal, les loups se précipitèrent vers lui.

Avec un cri perçant de terreur, le Kid fit demi-tour et se précipita vers l'Austin. Son deuxième pistolet tomba par terre et rebondit sur la chaussée. Avec un grondement sourd, déchirant, un loup bondit sur lui au moment où il plongeait dans l'Austin et refermait la porte.

Il était temps. Le loup frappa contre la portière en grondant, faisant rouler ses horribles yeux rouges. D'autres vinrent le rejoindre et l'Austin fut bientôt encerclée. Derrière la vitre, le visage du Kid ressemblait à une petite lune blafarde.

Puis l'un des loups s'avança vers La Poubelle, baissant sa tête triangulaire, ses yeux scintillant dans la nuit comme deux lampes-tempête.

*Je te donnerai ma vie…*

D'un pas décidé, La Poubelle s'avança à la rencontre de la bête. Il

lui tendit sa main brûlée et le loup la lécha. Puis la bête s'assit à ses pieds, sa grosse queue hirsute entre les jambes.

Le Kid le regardait, bouche bée.

La Poubelle se tourna vers lui, un sourire moqueur aux lèvres, puis lui fit un geste obscène avec l'index.

Avec *l'index et le majeur*.

– Va te faire foutre ! hurla-t-il.

T'es enfermé ! Tu m'entends ? *T'AS COMPRIS, OU FAUT QUE JE TE*

FASSE UN DESSIN ? TA GUEULE, C'EST MOI QUI CAUSE !

La gueule du loup se referma doucement sur la main droite de La Poubelle qui baissa les yeux Debout à côté de lui, le loup le tirait doucement l'entraînait vers l'ouest.

– D'accord, dit La Poubelle d'une voix très calme. D'accord, on y va.

Il se mit à marcher et le loup lui emboîta aussitôt le pas, comme un bon chien. Puis cinq autres vinrent les rejoindre. La Poubelle avait maintenant son escorte, un loup devant, un autre derrière, deux de chaque côté.

Il s'arrêta pour regarder derrière lui. Et jamais il n'allait oublier ce qu'il vit : les loups étaient sagement assis autour de la petite Austin, formant un cercle gris, et derrière la vitre de la portière on voyait la bouche du Kid s'ouvrir et se refermer au milieu de l'ovale blafard de son visage. Les loups se léchaient les babines, semblaient ricaner en regardant le Kid. On aurait dit qu'ils se moquaient de lui qu'ils lui demandaient s'il comptait toujours faire la peau de l'homme noir. La Poubelle se demanda combien de temps ces loups resteraient là, assis autour de la petite Austin, encerclant le Kid de leurs dents menaçantes. Le temps qu'il faudrait, naturellement. Deux jours, trois, peut-être quatre. Le Kid allait rester assis derrière sa vitre. Rien à manger (sauf s'il y avait eu un passager avec l'adolescente, naturellement), rien à boire, plus de cinquante degrés dans la petite voiture quand le soleil frapperait de plein fouet. Et les bons chiens de l'homme noir attendraient que le Kid meure de faim, ou que la folie lui fasse ouvrir la porte pour tenter de s'enfuir. La Poubelle éclata de rire dans le noir. Le Kid n'était pas très gros. À peine une bouchée pour chacun. Une bouchée qui les empoisonnerait peut-être.

– T'as compris ? cria-t-il aux étoiles. Ta gueule, c'est moi qui cause, ou faut que je te fasse un dessin !

Enfoiré de mes deux !

Ses compagnons trottinaient à côté de lui sans se soucier de ses hurlements. Lorsqu'ils arrivèrent à la hauteur du coupé du Kid, le loup qui le suivait s'approcha de la voiture, flaira l'un des énormes pneus Goodyear, puis, avec un rictus sardonique, leva la patte et fit pipi. La Poubelle éclata de rire, si fort que des larmes perlèrent au coin de ses yeux, roulèrent le long de ses joues que dévorait une barbe de plusieurs jours. Comme un plat qui mijote, sa folie n'attendait plus que le soleil du désert pour devenir complète, pour prendre enfin toute sa délicate saveur.

La Poubelle marchait, accompagné de son escorte. Les voitures étaient de plus en plus serrées sur la route et les loups rampaient silencieusement dessous, traînant le ventre sur la chaussée, ou grimpaient sur les toits et les capots – silencieux compagnons aux yeux si rouges, aux crocs si blancs. Quand ils arrivèrent au tunnel Eisenhower, un peu après minuit, La Poubelle n'eut pas d'hésitation et s'enfonça dans l'énorme gueule béante. De quoi aurait-il eu peur ? De quoi aurait-il pu avoir peur, entouré d'une pareille escorte ?

Mais la route était longue dans le noir et, presque aussitôt, il perdit la notion du temps. À tâtons, il passait d'une voiture à l'autre. Une fois, sa main s'enfonça dans quelque chose de mouillé et de mou. Un jet de gaz puant s'échappa en sifflant. Même alors, il ne vacilla pas. De temps en temps, il voyait des yeux rouges dans l'obscurité, devant lui, ces yeux rouges qui le conduisaient.

Puis il sentit que l'air se faisait plus frais et il pressa le pas. Il trébucha, perdit l'équilibre et se cogna la tête contre un pare-chocs. Peu après, il leva les yeux et vit les étoiles qui pâlissaient dans l'aube naissante. Il était sorti.

Ses gardiens s'étaient évanouis. Mais La Poubelle tomba à genoux et se lança dans une longue prière confuse, incohérente.

Il avait vu à l'œuvre la main de l'homme noir, il l'avait vue de ses yeux.

Malgré tout ce qui lui était arrivé depuis qu'il s'était réveillé la veille pour découvrir le Kid en train d'admirer sa coiffure dans la glace de la chambre du Golden Motel, La Poubelle était trop énervé pour dormir. Il continua à marcher, laissant derrière lui le tunnel. La route était toujours encombrée de voitures mais, cinq kilomètres plus loin, elle commença à se dégager et il put avancer plus facilement. De l'autre côté de la bande médiane, les véhicules immobilisés s'étendaient à perte de vue devant l'entrée du tunnel.

À midi, il arriva à Vail, petite ville perdue au fond d'une vallée. La fatigue tomba sur lui d'un seul coup. Il cassa une vitre, ouvrit une porte, trouva un lit. Et il s'endormit aussitôt jusqu'au lendemain matin.

La folie

religieuse a ceci de merveilleux qu'elle peut tout expliquer. Dès lors qu'on accepte Dieu (ou Satan) comme cause première de tout ce qui survient dans le monde mortel, rien n'est plus laissé au hasard. Dès lors que l'on maîtrise des phrases incantatoires comme « et maintenant nous voyons dans la nuit »

ou « les voies de Dieu sont insondables », rien n'empêche plus de jeter la logique aux orties. La folie religieuse est l'un des rares moyens infaillibles de faire face aux caprices du monde, car elle élimine totalement le simple accident. Pour le véritable maniaque religieux, tout avait été prévu.

C'est fort probablement pour cette raison que La Poubelle parla à un corbeau pendant près de vingt minutes lorsqu'il sortit de Vail, convaincu que l'oiseau était un émissaire de l'homme noir… ou l'homme noir lui-même. Perché sur un fil de téléphonie, le corbeau le regarda longtemps en silence, puis finit par s'envoler, poussé par la fatigue ou la faim… à moins qu'il n'eût compris que les débordements de La Poubelle qui clamait les louanges de l'homme noir et lui promettait fidélité et loyauté étaient enfin terminés.

La Poubelle se trouva une autre bicyclette près de Grand Junction et, le 25 juin, il avait traversé l'ouest de l'Utah par la nationale 4 qui relie l'autoroute 89 à l'est à la grande artère du sud-ouest, l'autoroute 15 qui va du nord de Salt Lake City jusqu'à San Bernardino, en Californie. Et quand la roue avant de sa nouvelle bicyclette décida tout à coup de fausser compagnie au reste de la machine pour foncer toute seule dans le désert, La Poubelle pirouetta par-dessus son guidon et atterrit sur la tête, avec une violence qui aurait dû lui valoir une fracture du crâne (il roulait à plus de soixante à l'heure et ne portait pas de casque). Pourtant, moins de cinq minutes plus tard, il était debout, le visage couvert de sang, et reprenait sa petite danse incantatoire sourire aux lèvres : « *Cibola, je te donne ma vie, Cibola, tam-tam boum !* » Rien n'est plus réconfortant pour un esprit abattu ou pour un crâne fêlé qu'une bonne dose de « que Ta volonté soit faite ».

Le 7 août, Lloyd

Henreid entra dans la chambre où l'on avait installé La Poubelle la veille, complètement déshydraté, presque comateux. C'était une belle chambre, au treizième étage du MGM Grand Hotel. Un lit circulaire,

avec des draps de soie. Au plafond, un miroir lui aussi circulaire qui paraissait taillé au même diamètre que le lit.

La Poubelle regarda Lloyd.

– Comment ça va, La Poubelle ?

– Bien, beaucoup mieux.

– Un bon repas, une bonne nuit, c'est tout ce qu'il te fallait. Je t'ai apporté des vêtements propres. J'espère qu'ils sont à ta taille.

– Ça a l'air d'aller.

La Poubelle n'avait jamais pu se souvenir de sa taille. Il prit le jeans et la chemise que Lloyd lui tendait.

– Descends prendre le petit déjeuner quand tu seras habillé, dit Lloyd d'une voix étrangement respectueuse.

Nous mangeons généralement à la cafétéria.

– D'accord.

Dans la cafétéria, c'était un bourdonnement continu de conversations. La Poubelle s'arrêta à la porte, tout à coup rempli de terreur. Ils allaient tous le regarder quand il entrerait. Ils allaient le regarder et éclater de rire. Quelqu'un aurait le fou rire, tout au fond de la salle. Un autre l'imiterait. Et bientôt, tous allaient éclater de rire en le montrant du doigt.

*Hé, planquez vos allumettes, voilà La Poubelle !*

*Hé, La Poubelle ! Qu'est-ce qu'elle a dit la vieille Semple quand t'as brûlé son chèque de pension ?*

*T'as bien pissé dans ton lit, La Poubelle ?*

La sueur perlait sur son front et il se sentit gluant, même s'il avait pris une douche quelques minutes plus tôt.

Il se souvenait de son visage dans le miroir de la salle de bains, son visage couvert de croûtes qui séchaient lentement, de son corps émacié, de ses yeux trop petits dans leurs orbites creuses. Oui, ils allaient rire. Il écouta le bourdonnement des conversations, le tintement des couverts, et pensa qu'il valait mieux filer.

Puis il se souvint du loup qui lui avait pris la main, si gentiment, qui lui avait montré la route laissant derrière lui la tombe de métal du Kid. La Poubelle redressa les épaules et entra.

Quelques personnes levèrent les yeux, puis reprirent leurs

conversations. Lloyd, assis à une grande table au milieu de la salle, lui faisait signe d'approcher. La Poubelle se faufila entre les tables. Trois hommes étaient assis avec Lloyd. Tous mangeaient du jambon et des œufs brouillés.

– Sers-toi, dit Lloyd. Il y a un buffet, là-bas.

La Poubelle prit un plateau et se servit. Debout derrière le buffet, un homme en tenue de cuisinier plutôt sale, l'observait.

– Vous êtes monsieur Horgan ?

demanda timidement La Poubelle.

– Ouais, répondit Horgan avec un grand sourire édenté, mais c'est pas comme ça qu'il faut m'appeler mon gars. Je m'appelle Whitney. Ça va mieux aujourd'hui ? T'avais l'air drôlement mal foutu quand t'es arrivé.

– Ça va beaucoup mieux.

– Prends donc des œufs. Tant que t'en veux. Mais si j'étais toi, j'irais mollo avec les frites. Elles sont plutôt dégueulasses. Content de te voir en tout cas.

– Merci.

Et La Poubelle revint à la table de Lloyd.

La Poubelle voici Ken DeMott. Le chauve c'est Hector Drogan. Et ce petit mec qui essaye de se faire pousser une balayette de chiottes au-dessous du nez s'appelle l'As.

Ils le saluèrent tous en inclinant la tête.

– C'est le nouveau, expliqua Lloyd. Il s'appelle La Poubelle.

La Poubelle serra la main de tout le monde et attaqua ses œufs. Puis il se tourna vers le jeune homme à la petite moustache et demanda très poliment :

– Vous voulez bien me passer le sel, s'il vous plaît monsieur l'As ?

Les autres se regardèrent, étonnés puis éclatèrent de rire. La Poubelle sentit la panique monter en lui puis il entendit les rires et comprit qu'ils n'étaient pas méchants. Personne n'allait lui demander pourquoi il n'avait pas brûlé l'école au lieu de l'église. Personne n'allait se foutre de lui à propos du chèque de pension de la vieille Semple. Il pouvait sourire lui aussi, s'il en avait envie. Ce qu'il fit.

– *Monsieur l'As*, répéta Hector Drogan entre deux éclats de rire. Ça te fera les pieds, As. *Monsieur l'As, j'adore. Môôôsieur l'As*. Ça, c'est vraiment bien trouvé.

L'As tendit la salière à La Poubelle.

– Appelle-moi l'As tout court, mon pote. Ça suffit amplement.

– D'accord, répondit La Poubelle en souriant. Pas de problème.

– Môôôsieur l'As, gloussait Heck Drogan en prenant une petite voix de fausset. As, je te jure que je vais pas l'oublier, celle-là.

– En tout cas, c'est pas ça qui va m'empêcher de bouffer, dit l'AS en se levant pour aller reprendre des œufs.

En passant, sa main se referma un instant sur l'épaule de La Poubelle. Une main chaude, solide. Une main amicale qui ne faisait pas mal.

La Poubelle sentit une vague de chaleur s'emparer de lui. Une chaleur qui lui était si étrangère qu'il crut presque être malade. Et, tout en mastiquant, il commença à comprendre. Il leva les yeux, regarda ces visages autour de lui, et se dit que – oui – il comprenait maintenant.

C'était le bonheur.

*Quels braves types*, pensa-t-il.

Et tout de suite après : *Je suis chez moi.*

Il passa le

reste de la journée à dormir. Le lendemain, on l'emmena au barrage de Boulder en autocar avec un groupe. Toute la journée, il bobina du fil de cuivre sur des rotors qui avaient grillé. Il travaillait devant un établi d'où il voyait l'eau – le lac Mead – et personne ne le surveillait. La Poubelle se dit que, s'il n'y avait pas de contremaître, c'est que tout le monde adorait son travail, comme lui l'adorait déjà.

Mais il apprit le lendemain qu'il s'était trompé.

Il était dix

heures et quart du matin. La Poubelle était assis sur son établi, toujours en train de bobiner du fil, l'esprit à des millions de kilomètres de ses doigts qui travaillaient tout seuls. Il composait dans sa tête un psaume à la louange de l'homme noir. Et il s'était dit qu'il devrait se procurer un gros livre (un Livre) pour noter ce qu'il pensait de *lui*. Un Livre que les gens liraient plus tard. Les gens qui sentaient la même chose que La Poubelle.

Ken DeMott s'approcha de l'établi.

Il était pâle. Il avait l'air terrorisé.

– Viens. C'est fini pour aujourd'hui. On rentre à Las Vegas. Tout le monde. Les bus attendent.

– Ah bon ? Pourquoi ?

– Je sais pas. Ce sont *ses* ordres. Lloyd nous a informés. Magne-toi le cul, La Poubelle. Vaut mieux pas poser de questions.

Si bien qu'il n'en posa pas. Dehors, trois autobus scolaires attendaient moteurs au ralenti. Des hommes et des femmes montaient. On ne parlait pas beaucoup. Et le trajet du retour, alors qu'il n'était pas midi, se fit dans un silence qui étonna La Poubelle. Pas de bousculade, presque pas de conversations, rien des habituelles taquineries entre la vingtaine de femmes et la trentaine d'hommes qui composaient le groupe. Tous semblaient s'être enfermés derrière un mur de silence.

Ils étaient presque arrivés quand La Poubelle entendit un homme assis de l'autre côté de l'allée dire à voix basse à son voisin :

– C'est Heck. Heck Drogan. Nom de Dieu comment ça se fait qu'il

sait tout celui-là ?

– Tais-toi, répondit l'autre en lançant un regard méfiant à La Poubelle.

La Poubelle détourna les yeux et regarda par la fenêtre. Une fois de plus, son pauvre esprit était troublé.

– Mon

Dieu, soupira l'une des femmes en descendant de l'autobus.

Mais elle n'en dit pas plus.

La Poubelle regardait autour de lui, étonné. Tout le monde était là, tous ceux qui vivaient à Cibola. On les avait rappelés, à l'exception des quelques éclaireurs qui sillonnaient le pays, quelque part entre la basse Californie et l'ouest du Texas. Ils étaient rassemblés en demi-cercle autour de la fontaine, sur six ou sept rangs, plus de quatre cents en tout. Ceux qui se trouvaient derrière étaient montés sur des chaises pour mieux voir et La Poubelle crut que c'était la fontaine qu'ils regardaient.

Puis il s'approcha, tendit le cou et vit qu'il y avait quelque chose sur la pelouse, devant la fontaine, mais il voyait mal ce que c'était.

Une main le prit par le coude. C'était Lloyd. Il était blanc comme un linge.

– Je te cherchais. *Il* veut te voir plus tard. En attendant, il faut faire ce truc. Crois-moi, j'aime pas ça. Allez viens. J'ai besoin d'aide et on t'a élu.

Tout tourbillonnait dans la tête de La Poubelle. *Il* voulait le voir ! *Lui !* Mais avant, il y avait ce… mais qu'est-ce que c'était ?

– Qu'est-ce que tu dis, Lloyd ?

Qu'est-ce que c'est ?

Lloyd ne répondit pas. Il tenait toujours La Poubelle par le coude, le poussait vers la fontaine. La foule s'écarta pour les laisser passer, créant devant eux un étroit corridor qui semblait enveloppé dans une couche glacée de peur et de mépris.

Whitney Horgan était debout devant la foule. Il fumait une cigarette. Son pied chaussé d'un Hush Puppies était posé sur l'objet que La Poubelle n'avait pas pu distinguer tout à l'heure.

C'était une croix de bois, longue d'environ quatre mètres, semblable à un *t*.

– Tout le monde est là ?

demanda Lloyd.

– Ouais, répondit Whitney, je crois bien. Winky a fait l'appel. Neuf types sont en balade. Flagg a dit que ça n'avait pas d'importance. Comment ça va, Lloyd ?

– Ça ira, répondit Lloyd. J'aime pas trop, tu sais – mais ça ira.

Whitney se tourna vers La Poubelle.

– Qu'est-ce qu'il sait, celui-là ?

– Je sais rien, répondit La Poubelle, de plus en plus perdu. Qu'est-ce que c'est ? Quelqu'un disait que Heck…

– Ouais, c'est Heck, répondit Lloyd. Il s'envoyait en l'air dans son petit coin. Foutue connerie, sacrée foutue connerie. Allez, Whitney, dis-leur de l'amener.

Whitney s'éloigna en enjambant un trou rectangulaire qui s'ouvrait dans le sol. Ses parois étaient cimentées. Il semblait avoir exactement la dimension voulue pour recevoir le pied de la croix.

Quand Whitney escalada au petit trot les larges marches qui montaient entre les deux pyramides dorées, La Poubelle sentit sa salive sécher dans sa bouche. Il se tourna tout à coup, vit d'abord la foule silencieuse qui attendait en croissant sous le ciel bleu, puis Lloyd, pâle et silencieux lui aussi, qui regardait la croix en faisant éclater un bouton d'acné sur son menton.

– Vous… vous le clouez ?

réussit enfin à dire La Poubelle. C'est ça ?

Lloyd chercha quelque chose dans la poche de sa chemise.

– Tu sais, j'ai quelque chose pour toi. *Il* m'a dit de te la donner. Tu n'es pas obligé de la prendre. Heureusement que j'ai pas oublié. Tu la veux ?

Il sortit de sa poche une petite chaîne d'or à laquelle pendait une pierre noire, du jais. La pierre était marquée en son centre d'un point rouge, comme celle de Lloyd. Il la fit balancer devant les yeux de La Poubelle, comme le pendule d'un hypnotiseur.

La Poubelle lisait la vérité dans les yeux de Lloyd, une vérité si

claire qu'il ne pouvait pas ne pas la comprendre, et il sut qu'il ne pourrait jamais pleurer et se mettre à plat ventre – pas devant *lui*, pas devant un autre non plus mais certainement pas devant *lui* et prétendre qu'il n'avait pas compris. *Prends cela et tu prends tout*, disaient les yeux de Lloyd. *Ce que je veux dire ? Heck Drogan, bien sûr. Heck et le trou cimenté, le trou juste assez grand pour la croix de Heck.*

Il tendit lentement la main, mais s'arrêta juste avant que ses doigts ne touchent la chaîne d'or.

*C'est ma dernière chance. Ma dernière chance d'être encore Donald Merwin Elbert.*

Mais une autre voix, plus forte (douce pourtant, comme une main fraîche sur un front brûlant), lui disait que l'heure des choix était depuis longtemps passée. S'il choisissait d'être Donald Merwin Elbert il allait mourir. C'est librement qu'il était parti à la recherche de l'homme noir (s'il existe une liberté pour les poubelles du monde), qui avait accepté ses faveurs. L'homme noir lui avait sauvé la vie quand il avait fait la rencontre du Kid (que l'homme noir puisse avoir *envoyé* le Kid dans cette intention précise ne lui traversa jamais l'esprit), et donc il devait sa vie à ce même homme noir… une dette envers cet homme que certains ici appelaient le Promeneur. Sa vie ! Ne l'avait-il pas offerte lui-même, maintes et maintes fois ?

*Mais ton âme… as-tu aussi offert ton âme ?*

*Trop tard maintenant,* pensa La Poubelle et, tout doucement, il prit d'une main la chaîne d'or, de l'autre la pierre noire, froide et lisse. Il la garda quelque temps dans le creux de sa main pour voir s'il parvenait à la réchauffer. Il ne croyait pas pouvoir y parvenir, et il avait raison. Il la mit donc autour de son cou où elle toucha sa peau, comme une petite boule de glace.

Mais cette sensation glacée n'était pas désagréable.

Cette sensation glacée calmait le feu qu'il sentait déjà dans sa tête.

– T'as qu'à te dire que tu le connais pas, dit Lloyd. Je veux parler de Heck. C'est toujours comme ça que je fais. C'est plus facile. C'est…

Deux des grandes portes de l'hôtel s'ouvrirent brutalement. On entendit des hurlements hystériques. La foule poussa un soupir.

Neuf hommes descendaient l'escalier.

Hector Drogan était au centre. Il se débattait comme un tigre pris dans un filet. Son visage était d'une pâleur mortelle, à l'exception de deux taches de fièvre sur ses pommettes. La sueur coulait à flots sur tout son corps. Il était nu comme un ver. Cinq hommes le tenaient. L'un d'eux était l'As, le jeune type dont Heck s'était gentiment moqué.

– As ! balbutiait

Hector. As, qu'est-ce que tu fous ? Tu vas pas me laisser tomber ? Dis-leur d'arrêter – je vais changer, je le jure, je vais changer. Une dernière petite chance ! *Je t'en prie, As* !

L'As ne dit rien et serra plus fort le bras de Heck qui se débattait toujours. La réponse était claire et Hector Drogan se remit à hurler. Il fallut le traîner jusqu'à la fontaine.

Derrière lui, en cortège comme de lugubres croque-morts, trois hommes suivaient : Whitney Horgan, qui portait un grand sac ; Roy Hoopes, armé d'un escabeau ; et enfin Winky Winks, un chauve qui clignait constamment les yeux. Winky tenait une petite planchette sur laquelle était fixée une feuille de papier.

On traîna Heck jusqu'au pied de la croix. Une horrible odeur de terreur émanait de son corps ; ses yeux roulaient dans leurs orbites, découvrant le blanc sale des globes, les yeux d'un cheval laissé dehors en plein orage.

– Hé ! La Poubelle !

dit-il d'une voix rauque quand Roy Hoopes installa son escabeau derrière lui. La Poubelle ! Dis-leur d'arrêter. Dis-leur que je vais changer. Dis-leur qu'ils m'ont flanqué une sacrée trouille, que ça suffit comme ça. Dis-leur, s'il te plaît.

La Poubelle regarda par terre. Quand il se pencha en avant, la pierre noire fit un petit mouvement de pendule et il la vit devant ses yeux. L'éclat rouge, l'œil, semblait le regarder fixement.

– Je ne te connais pas, murmura-t-il.

Du coin de l'œil, il vit Whitney mettre un genou à terre, cigarette au coin de la bouche, l'œil gauche fermé à cause de la fumée. Il ouvrit le sac. Il en sortit de gros clous de bois. Horrifié, La Poubelle se dit qu'ils étaient presque aussi gros que des piquets de tente. Il les posa sur le gazon, puis sortit un maillet de son sac.

Malgré le murmure de la foule, la réponse de La Poubelle avait apparemment percé le brouillard de panique qui enveloppait le cerveau de Hector Drogan.

– Comment ça, que tu m'connais pas ? cria-t-il. On a pris le petit déjeuner ensemble il y a deux jours !

Et celui-là, tu l'as appelé monsieur l'As. *Qu'est-ce que tu veux dire, que tu m'connais pas, espèce de petit salopard de menteur ?*

– Je ne vous connais pas du tout, répéta La Poubelle, un peu plus fort cette fois.

Et il se sentit soulagé. Devant lui, il ne voyait plus qu'un étranger, un étranger qui ressemblait un peu à Carley Yates. Sa main se serra sur la pierre noire. Le froid de la pierre le rassura encore.

– *Espèce de menteur !*

hurla Heck qui recommença à se débattre, tous les muscles tendus la sueur dégoulinant sur sa poitrine, le long de ses bras. *Espèce de menteur ! Tu me connais ! Sale menteur !*

– Non, je ne vous connais pas. Je ne vous connais pas et je ne *veux* pas vous connaître.

Heck hurlait comme un fou. Haletants, ses quatre gardiens avaient du mal à le retenir.

– Allez-y, dit Lloyd.

L'un des gardiens fit un croc-en-jambe à Heck qui s'effondra en travers de la croix. Pendant ce temps Winky avait commencé à lire pour la foule le message tapé à la machine sur la feuille de papier, si fort que sa voix couvrit les hurlements de Heck comme le sifflement d'une scie mécanique.

– Attention, attention, attention !

Par décision de Randall Flagg, Chef du Peuple et Premier Citoyen, cet homme, Hector Alonzo Drogan, coupable d'avoir consommé de la drogue, sera exécuté par crucifixion.

– *Non ! Non ! Non !*

Le bras gauche de Heck, luisant de sueur, échappa à l'As. Sans réfléchir, La Poubelle s'agenouilla et écrasa de tout son poids le poignet de Heck sur le bois de la croix. Une seconde plus tard, Whitney était à genoux à côté de La Poubelle, armé de son gros maillet et de deux grands clous. La cigarette pendait toujours au coin de sa bouche. On aurait dit un homme en train de réparer une clôture au fond de sa cour.

– C'est ça, très bien, tiens-le comme ça, La Poubelle. Je vais le clouer. Ça va prendre une minute.

– L'usage de la drogue est strictement interdit dans la Société du Peuple car la drogue empêche celui qui la consomme de contribuer pleinement à la Société du Peuple, lisait Winky d'une voix saccadée comme s'il vendait des bestiaux à la criée, et ses yeux papillotaient

follement pendant sa lecture. Dans le cas particulier, l'accusé, Hector Drogan, a été trouvé en possession d'un matériel chimique et d'un stock important de cocaïne.

Les hurlements de Heck avaient maintenant pris une telle intensité qu'ils auraient sans doute fait voler en éclats un verre de cristal, s'il y en avait eu un aux alentours. L'écume aux lèvres, il donnait de grands coups avec sa tête. Des rivières de sang couraient le long de ses bras quand les cinq hommes et La Poubelle redressèrent la croix et la firent descendre dans le trou cimenté. Et maintenant, la silhouette d'Hector Drogan se découpait sur le ciel, la tête renversée en arrière, le visage déformé par un rictus de douleur.

– … pour le bien de la Société du Peuple continuait Winky, imperturbable, en guise d'avertissement solennel. Salutations au peuple de Las Vegas. Que ce message soit cloué au-dessus de la tête du mécréant et qu'il soit marqué du sceau du Premier Citoyen, *RANDALL FLAGG*.

– *Mon Dieu, j'ai mal !*

hurlait Hector Drogan du haut de sa croix. *Mon Dieu, mon Dieu, mon Dieu, mon Dieu, mon Dieu !*

La foule resta là près d'une heure, chacun craignant d'être le premier à partir. Le dégoût se lisait sur de nombreux visages, une sorte d'excitation hébétée sur de nombreux autres… mais s'il existait un dénominateur commun, c'était la peur.

La Poubelle n'avait pas peur. Pourquoi aurait-il eu peur ? Il ne connaissait pas cet homme.

Il ne le connaissait pas du tout.

Il était dix

heures et quart, ce soir-là, quand Lloyd revint dans la chambre de La Poubelle.

– Tu es encore habillé. Parfait.

Je pensais que tu t'étais peut-être déjà couché.

– Non. Pourquoi ?

La voix de Lloyd se fit plus basse.

– Maintenant, La Poubelle. Il veut te voir. Flagg.

– Il…

– Oui.

La Poubelle était transporté de bonheur.

– Où ça ? Je lui

donnerai ma vie, oh oui…

– Au dernier étage répondit Lloyd. Il est arrivé quand nous avons terminé de brûler le corps de Drogan. Il venait de la côte. Whitney et moi, on avait fini de reboucher la fosse quand on l'a vu. Personne ne le voit venir, La Poubelle, mais tout le monde sait quand il s'en va ou quand il revient. Allez, on y va.

plus tard, l'ascenseur s'arrêta au dernier étage et La Poubelle en sortit, rayonnant, les yeux écarquillés. Lloyd resta dans la cabine.

– Tu ne…, dit La Poubelle en se tournant vers lui.

Lloyd se força pour esquisser un sourire.

– Non, il veut te voir tout seul. Bonne chance, La Poubelle.

Avant que La Poubelle puisse répondre, la porte de l'ascenseur s'était refermée et Lloyd n'était plus là.

La Poubelle se retourna. Il se trouvait dans un large couloir, somptueusement décoré. Deux portes… et celle du fond s'ouvrait lentement. Il faisait noir, mais La Poubelle put voir une forme dans l'embrasure de la porte. Et des yeux. Des yeux rouges.

Le cœur battant, la bouche sèche, La Poubelle s'avança vers la forme. Et l'air parut devenir de plus en plus froid. La Poubelle sentit qu'il avait la chair de poule sur ses bras brûlés par le soleil. Quelque part au fond de lui, très profond le cadavre de Donald Merwin Elbert se retourna ans sa tombe et lança un grand cri.

Puis ce fut à nouveau le silence.

– La Poubelle, fit une voix grave et chaleureuse. Comme je suis content de te voir.

Et les mots tombèrent comme des grains de poussière de la bouche de La Poubelle : – Je… je vous donnerai ma vie.

– Oui, dit la forme d'une voix rassurante, et La Poubelle vit s'écarter deux lèvres, découvrant des dents d'une blancheur éclatante. Mais nous n'en sommes pas encore là. Entre donc. Laisse-moi te regarder.

Les yeux brillants, le visage impassible comme celui d'un somnambule, La Poubelle entra. La porte se referma, et ce fut l'obscurité. Une main terriblement chaude se referma sur le poignet glacé de La Poubelle… et tout à coup, il se sentit en paix.

– Une tâche t'attend dans le désert, La Poubelle. Une grande tâche. Si tu le veux.

– Ce que vous voudrez, murmura La Poubelle. Tout.

Randall Flagg le prit par les épaules.

– Tu vas aller brûler. Allez, viens, allons en parler devant un

verre.

Et ce fut un

très bel incendie.

# 49

Quand Lucy

Swann se réveilla, il était minuit moins le quart à la montre Pulsar qu'elle

portait au poignet. Des éclairs de chaleur illuminaient le ciel, à l'ouest, du

côté des montagnes – les *Rocheuses*, précisa-t-elle mentalement, un eu

impressionnée elle qui n'avait jamais été plus à l'ouest que Philadelphie où

vivait son beau-frère. Avait vécu, plus exactement.

L'autre moitié du sac de couchage

double était vide ; et c'était cela qui l'avait réveillée. Elle pensa se

retourner et se rendormir – il reviendrait se coucher quand il en aurait envie

– mais décida finalement de se lever et se dirigea sans bruit vers le côté

ouest du camp où elle croyait le trouver. Elle marchait à pas de loup et

personne ne l'entendit. Sauf le juge, naturellement ; il était de garde de

dix heures à minuit, et personne n'aurait pu surprendre le juge Farris en train

de dormir quand il était de garde. Le juge avait soixante-dix ans et il s'était

joint à leur groupe à Joliet. Ils étaient dix-neuf maintenant, quinze

adultes, trois

enfants et Joe.

– Lucy ? fit le juge d'une

voix basse.

– Oui. Est-ce que vous avez

vu…

Un petit gloussement étouffé.

– Oui, naturellement. Il est

au bord de la route, comme hier soir, comme avant hier.

Elle s'approcha de lui et vit sa

bible ouverte sur ses genoux.

– Vous allez vous faire mal

aux yeux.

– Pas du tout. La lumière

des étoiles est la meilleure pour ce genre de bouquin. Peut-être la seule d'ailleurs.

Qu'est-ce que vous pensez de ça ? « *N'est-ce pas un service de*

soldat que fait le mortel sur terre et ses jours ne sont-ils pas des jours de

mercenaire ? Tel un esclave aspirant après l'ombre, et tel un mercenaire

attendant son salaire, ainsi ai-je hérité de mois de déception, et des nuits de

peine me sont échues. »

– Super, dit Lucy sans trop

d'enthousiasme. Vraiment Joli.

– Non, ce n'est pas joli. Il

n'y a rien de très joli dans le Livre de Job, Lucy, dit le juge en refermant sa

bible. « *Des nuits de peine me sont échues.* » C'est le

portrait de votre ami, Lucy, le portrait de Larry Underwood.

– Je sais, soupira-t-elle. Si

seulement je savais ce qui le tracasse.

Le juge, qui avait sa petite idée

là-dessus, ne répondit rien.

– Ce n'est sûrement pas à

cause des rêves, reprit-elle, nous ne rêvons plus maintenant, sauf peut-être Joe.

Et Joe est… différent.

– Oui, c'est vrai. Pauvre

garçon.

– Tout le monde est en

pleine forme. Du moins, depuis la mort de M^me^ Vollman.

Deux jours après le juge, un

homme et une femme qui s'étaient présentés comme Dick et Sally Vollman étaient

venus grossir le groupe de Larry et de ses compagnons. Lucy s'était dit qu'il

était extrêmement peu probable que la grippe ait épargné un homme et sa femme. Elle

en avait déduit qu'ils n'étaient sans doute pas vraiment mariés et qu'ils ne se

connaissaient que depuis très peu de temps. Ils étaient tous les deux dans la

quarantaine, et manifestement très épris l'un de l'autre. Et puis il y avait de

cela une semaine, chez la vieille dame, à Hemingford Home, Sally Vollman était

tombée malade. Ils étaient restés là-bas deux jours, attendant qu'elle se

rétablisse ou qu'elle meure. Elle était morte. Dick Vollman était toujours avec

eux, mais il n'était plus le même à présent – silencieux, pensif, pâle.

– Il a vraiment très mal

pris sa mort, vous ne croyez pas ? demanda-t-elle au juge Farris.

– Larry est un homme qui s'est

trouvé relativement tard, répondit le juge en s'éclaircissant la gorge. En tout

cas, c'est l'impression qu'il me donne. Et les hommes qui se découvrent tard ne

sont jamais sûrs d'eux. Ils sont exactement ce que les manuels d'instruction

civique nous disent qu'un bon citoyen doit être : engagés, mais jamais

fanatiques ; respectueux des faits, sans jamais vouloir les déformer à

leur convenance ; mal à l'aise dans un poste de commandement, mais

rarement capables de décliner cette responsabilité lorsqu'elle leur est offerte…

ou imposée. Dans une démocratie, ce sont les meilleurs chefs, car ils ne

risquent pas d'aimer le pouvoir pour le pouvoir. Tout au contraire. Et quand

les choses tournent mal… quand une M^me^ Vollman meurt… Le juge s'interrompit.

– Et si c'était le diabète ?

reprit-il un instant plus tard. Ce n'est pas impossible. La peau cyanosée, le

coma rapide… Oui, c'est possible. Mais alors, où était son insuline ? S'est-elle

laissée mourir ? Était-ce un suicide ?

Le juge s'arrêta encore les mains

sous le menton. Perdu dans ses pensées, il ressemblait à un oiseau de proie.

– Vous alliez dire quelque

chose…

– Oui quand les choses

tournent très mal, quand une Sally Vollman meurt, du diabète, d'une hémorragie

interne, d'autre chose, un homme comme Larry se sent responsable. Ces hommes

connaissent rarement une fin heureuse. Melvin Purvis, le super-agent du FBI

dans les années trente s'est tué avec son arme de service en 1959. Quand

Lincoln a été assassiné, il était déjà un vieillard avant l'âge, sur le point

de faire une dépression nerveuse. À la télévision, nous avons tous vu les

présidents s'user de mois en mois, et même de semaine en semaine – sauf Nixon, naturellement,

Nixon qui vivait du pouvoir comme un vampire vit du sang de ses victimes, et Reagan,

sans doute un peu trop stupide pour jamais vieillir. Gerald Ford était

peut-être de la même espèce.

– Je pense qu'il y a autre

chose, dit Lucy d'une voix triste.

Il lui lança un regard

interrogateur.

– Comment disiez-vous tout à

l'heure ? *Des nuits de peine me sont échues ?*

Le vieil homme hocha la tête.

– La description d'un homme

amoureux, vous ne croyez pas ?

Il la regarda, surpris qu'elle ait

su depuis le début ce qu'il ne voulait pas dire. Lucy haussa les épaules et

sourit – tressaillement amer de ses lèvres.

– Les femmes savent ces

choses-là, dit-elle. Les femmes savent presque toujours.

Avant qu'il n'ait eu le temps de

répondre, elle était déjà repartie vers la route, là où Larry était sûrement

assis, en train de penser à Nadine Cross.

– Larry ?

– Je suis là. Qu'est-ce que

tu fais ?

Larry était assis en tailleur au

bord de la route comme s'il méditait.

– J'avais froid. Tu me fais

un peu de place ?

– Bien sûr.

Il se poussa un peu. La grosse

pierre sur laquelle il s'était installé avait conservé un peu de la chaleur du

jour. Lucy s'assit. Il la prit par les épaules. Selon les calculs de Lucy, ils

devaient se trouver à environ quatre-vingts kilomètres à l'est de Boulder. S'ils

repartaient à neuf heures demain matin, ils arriveraient dans la Zone libre de

Boulder pour le déjeuner.

C'était l'homme de la radio, Ralph

Brentner, qui l'appelait la Zone libre de Boulder. Et il avait expliqué (avec

un peu de gêne) que la « Zone libre de Boulder » était essentiellement

un indicatif radio. Mais Lucy aimait ce nom, un joli nom qui faisait penser à

un nouveau départ. Nadine Cross l'avait adopté avec une ferveur presque

religieuse, comme un talisman.

À Stovington, Larry, Nadine, Joe

et Lucy avaient trouvé le centre épidémiologique complètement désert. Trois

jours plus tard, Nadine leur avait proposé de se procurer une radio C. B. et d'écouter

systématiquement les quarante canaux. Larry avait aussitôt accepté son idée – comme

il acceptait d'ailleurs presque toutes ses idées, pensa Lucy. Mais elle ne

comprenait pas du tout Nadine Cross. Larry était amoureux d'elle, c'était

évident ; mais Nadine ne semblait rien vouloir savoir de lui. On aurait

même dit qu'elle cherchait à l'éviter.

En tout cas, Nadine avait eu une

excellente idée même si le cerveau dans lequel elle avait germé semblait aussi

gelé que le Grand Nord (sauf lorsqu'il s'agissait de Joe). La C. B. serait

le moyen le plus facile de localiser d'autres groupes et de les rejoindre, avait

expliqué Nadine.

Ce qui avait entraîné une assez

longue discussion. Ils étaient six maintenant, avec Mark Zellman, un soudeur

qui vivait autrefois au nord de l'État de New York, et Laurie Constable, une

infirmière de vingt-six ans. Une discussion qui avait mal tourné lorsqu'ils

avaient reparlé de leurs rêves.

Laurie avait commencé par dire qu'ils

savaient tous *exactement* où ils allaient. Ils suivaient Harold Lauder et

son groupe, en route pour le Nebraska. Pas de doute. Et s'ils allaient là-bas, c'était

pour la même raison que lui. La force de ces rêves était tout simplement trop

grande pour qu'on puisse les ignorer.

Après quelques échanges d'arguments,

Nadine était devenue complètement hystérique. Elle, elle ne rêvait

pas. Point

final. Si les autres voulaient jouer à l'auto-hypnose, tant mieux pour eux. Tant

qu'il y avait une raison plus ou moins valable d'aller au Nebraska, par exemple

la pancarte du Centre de Stovington, pas de problème. Mais elle voulait qu'il

soit parfaitement clair qu'elle ne croyait pas un mot de toutes ces histoires

métaphysiques. Et s'ils n'y voyaient pas d'inconvénient elle préférait faire

confiance aux radios plutôt qu'aux visions.

Mark s'était tourné vers Nadine

en lui souriant gentiment.

– Mais si tu ne rêves pas, comment

ça se fait que tu parlais en dormant hier soir ? Tu m'as même réveillé.

Nadine était devenue blanche

comme un linge.

– Tu veux dire que je suis

une menteuse ? Si c'est ça, il y en a un de nous qui est de trop ici !

Joe s'était blotti contre elle en

pleurnichant. Larry avait essayé de calmer les choses. Oui, la C. B. était une

bonne idée. En fait, depuis à peu près une semaine, ils captaient des messages

qui venaient, non pas du Nebraska (abandonné avant leur arrivée – ils l'avaient

su dans leurs rêves – mais les rêves eux-mêmes s'étaient estompés,

s'étaient

faits de moins en moins pressants), mais de Boulder, au Colorado, mille

kilomètres à l'ouest – des signaux émis par le puissant émetteur de Ralph.

Lucy se souvenait encore de la joie

de ses compagnons lorsqu'ils avaient entendu la voix nasillarde de Ralph

Brentner, avec son accent traînant de l'Oklahoma, à moitié couverte par les

parasites : « Ici Ralph Brentner, Zone libre de Boulder. Si vous m'entendez,

répondez sur le canal 14. Je répète, canal 14. »

Ils entendaient Ralph, mais leur

radio n'était pas assez puissante pour lui répondre. Ils s'étaient rapprochés

cependant et depuis ce premier message, ils avaient appris que la vieille femme,

celle qu'on appelait Abigaël Freemantle (mais pour Lucy elle était toujours

mère Abigaël), et son groupe étaient arrivés les premiers. Depuis, d'autres

étaient venus les rejoindre, deux, trois, parfois trente personnes d'un coup. Et

ils étaient deux cents à Boulder quand Brentner avait reçu leur premier message.

Tout à l'heure, quand ils s'étaient parlé – ils étaient maintenant à portée d'antenne

de leur C. B. – le groupe de Ralph comptait plus de trois cent cinquante

personnes. Avec leur propre groupe, ils seraient bientôt près de quatre cents.

– À quoi penses-tu ? dit

Lucy en posant la main sur le bras de Larry.

– Je pensais à cette montre

et à la mort du capitalisme, répondit-il en montrant sa montre Pulsar. Autrefois,

c'était pousse-toi de là que je m'y mette – et celui qui poussait le plus fort

finissait par avoir la Cadillac bleu, blanc, rouge et la montre Pulsar. Maintenant,

c'est la vraie démocratie. Toutes les Américaines peuvent avoir leur Pulsar à

affichage numérique et leur manteau de vison.

– Peut-être. Mais je vais te

dire quelque chose, Larry. Je ne suis peut-être pas très forte sur ces histoires

de capitalisme et tout le reste, mais je peux te dire que cette montre de mille

dollars ne vaut absolument rien.

– Ah bon ? Et pourquoi ?

Il l'avait regardée en souriant, surpris,

et elle avait été heureuse de voir son sourire.

– Parce que plus personne ne

sait l'heure qu'il est. Il y a quatre ou cinq jours, j'ai demandé l'heure à M. Jackson,

à Mark et à toi. Vous m'avez tous donné des heures différentes et vous m'avez

dit que vos montres s'étaient arrêtées au moins une fois… tu as

entendu parler

de ce laboratoire où on calculait l'heure pour le monde entier ? J'ai lu

un article là-dessus, chez un médecin. C'était formidable. À la

micro-micro-seconde près. Ils avaient des pendules des horloges solaires tout. Et

maintenant, je pense à cet endroit, et je deviens folle. Toutes les horloges du

labo sont sûrement arrêtées. Et moi, j'ai une Pulsar de mille dollars qui ne

peut plus me donner l'heure juste, à la seconde près. À cause de la grippe. À

cause de cette saleté de grippe.

Elle se tut et ils restèrent un

moment silencieux. Puis, Larry montra quelque chose dans le ciel.

– Regarde !

– Quoi ? Où ?

– À trois heures… à deux

heures maintenant.

Elle regarda, mais ne vit pas ce

qu'il lui montrait. Il colla alors ses deux mains chaudes sur ses joues pour

lui faire tourner la tête. Cette fois, elle vit et sa gorge se serra. Un éclat

de lumière, comme une étoile, mais fixe, qui traversait rapidement le ciel d'est

en ouest.

– Mon Dieu ! s'exclama-t-elle.

Un avion ! C'est bien un avion ?

– Non. Un satellite. Il va

continuer à tourner là-haut pendant sept cents ans, probablement.

Ils regardèrent le petit point de

lumière disparaître derrière la masse sombre des Rocheuses.

– Larry ? fit-elle tout

bas. Pourquoi Nadine ne veut-elle pas admettre qu'elle rêve ?

Elle le sentit se raidir

imperceptiblement et elle regretta aussitôt sa question. Mais le mal était fait.

Autant continuer…

– Elle dit qu'elle ne rêve

pas.

– Mais elle rêve sûrement – Mark

avait raison. Elle parle en dormant. Tellement fort qu'elle m'a réveillée une

nuit.

Il la regardait.

– Et qu'est-ce qu'elle

disait ? demanda-t-il après un long silence.

Lucy réfléchit, essayant de se

souvenir.

– Elle se retournait dans son

sac de couchage et répétait : « Non, c'est si froid, non, je ne veux

pas c'est si froid, si froid. » Ensuite, elle a commencé à s'arracher des

cheveux. Elle s'arrachait les cheveux. Et elle gémissait. J'ai eu froid dans le

dos.

– Les gens font des

cauchemars, Lucy. Ça ne veut pas dire qu'ils rêvent de… qu'ils rêvent de *lui*.

– Mieux vaut ne pas trop

parler de *lui* dans le noir, non ?

– Je crois que tu as raison.

– On dirait qu'elle va

craquer, Larry. Tu comprends ce que je veux dire ?

– Oui.

Il savait. Elle prétendait ne pas

rêver, mais les cernes bruns qui s'étaient formés sous ses yeux depuis qu'ils

étaient arrivés à Hemingford Home la trahissaient. Ses splendides cheveux

avaient visiblement blanchi. Et quand on la touchait, elle sursautait. Elle

avait *peur*.

– Tu l'aimes, c'est ça ?

dit Lucy.

– Oh, Lucy…, répondit-il d'une

voix où l'on sentait comme un reproche.

– Non, je veux simplement

que tu saches… je dois te le dire. J'ai vu comment tu la regardais… comment

elle te regarde parfois, quand tu es occupé… quand il n'y a pas de danger. Elle

t'aime, Larry. Mais elle a peur.

– Peur de quoi ? Peur

de *quoi* ?

Il se souvenait de ce jour où il

avait essayé de lui faire l'amour, trois jours après le fiasco de Stovington. Depuis,

elle était devenue renfermée – joyeuse parfois, mais elle se forçait manifestement.

Joe dormait. Larry était allé s'asseoir à côté d'elle et ils avaient parlé

quelques minutes, pas de leur situation actuelle, mais de l'époque d'autrefois,

quand tout était différent. Larry avait essayé de l'embrasser. Elle l'avait

repoussé, avait tourné la tête, et Larry avait senti ces choses dont Lucy

venait lui parler. Il avait essayé encore, doux et brutal à la fois, lui qui la

voulait tellement. Un instant, elle s'était abandonnée à lui, lui avait montré

comment elle aurait pu être si…

Mais elle s'était écartée

aussitôt, livide, les bras croisés sur ses seins, les mains serrant ses coudes,

la tête basse.

– *Ne refais plus jamais*

ça, Larry. S'il te plaît. Ou je devrais m'en aller avec Joe.

– *Pourquoi ? Pourquoi,*

Nadine ? Pourquoi en faire toute une histoire ?

Elle n'avait pas répondu. Elle

était restée là, tête basse, avec ses cernes violacés qui commençaient déjà à

se dessiner sous ses yeux.

– *Si je pouvais, je te le*

dirais, avait-elle répondu finalement avant de s'éloigner sans jeter un regard

derrière elle.

– J'ai eu une amie qui lui

ressemblait beaucoup, dit Lucy. Elle s'appelait Joline. Joline Majors. Elle n'était

pas au lycée avec moi. Elle avait abandonné ses études pour se marier. Son type

était dans la marine. Elle était enceinte quand ils se sont mariés, mais elle a

fait une fausse couche. Le type était souvent parti, et Joline… aimait bien s'amuser.

Elle aimait ça, mais son mari était très jaloux. Alors il lui a dit que, s'il découvrait

un jour qu'elle faisait des trucs derrière son dos, il lui casserait les deux

bras et lui esquinterait la figure. Tu imagines sa vie ? Ton mari rentre

et te dit : « Bon, je m'en vais pour quelques semaines, ma chérie. Tu

m'embrasses, on va batifoler un petit peu dans le foin, et puis pendant que j'y

pense, si j'apprends à mon retour que tu n'as pas été très sage, je te casse

les deux bras et je t'esquinte la figure. »

– Oui, pas terrible.

– Alors, un peu plus tard, elle

rencontre un type. Prof de gym au lycée de Burlington. Ils font leurs petites

affaires, toujours en regardant derrière eux pour voir s'il y a quelqu'un. Je

ne sais pas si son mari les faisait espionner, mais au bout d'un certain temps

ça n'avait plus d'importance. Au bout d'un certain temps, Joline a complètement

perdu la boule. Dès qu'elle voyait un type en train d'attendre l'autobus au

coin de la rue, elle pensait que c'était un ami de son mari. Ou le représentant

qui les voyait prendre une chambre dans un motel minable. Ou le flic qui leur

indiquait la route pour trouver un endroit où pique-niquer. Finalement, elle

poussait un cri dès que le vent faisait claquer une porte. Elle sursautait

chaque fois que quelqu'un montait l'escalier. Et comme elle vivait dans un

immeuble où il y avait sept petits appartements, il y avait toujours quelqu'un

en train de monter l'escalier. Herb, son type, a fini par avoir peur et l'a

laissée tomber. Il n'avait pas peur du mari de Joline – il avait peur d'*elle*.

Juste avant le retour de son mari, Joline a fait une dépression. Tout ça

simplement parce qu'elle aimait un peu trop faire l'amour… et parce qu'il était

dingue de jalousie. Nadine me fait penser à cette fille, Larry. J'ai de la

peine pour elle. J'ai l'impression que je ne l'aime pas tellement, mais j'ai

quand même de la peine pour elle. Elle a vraiment l'air d'avoir des problèmes.

– Est-ce que tu essayes de

me dire que Nadine a peur de moi comme ta copine avait peur de son mari ?

– Peut-être. Mais une chose

est sûre – si Nadine a un mari, il n'est pas ici avec nous.

Larry eut un petit rire gêné.

– On devrait aller se

coucher. On va avoir une journée difficile demain.

– Oui, répondit-elle, persuadée

qu'il n'avait pas compris un mot de ce qu'elle lui avait dit.

Et, tout à coup, elle éclata en

sanglots.

– Mais qu'est-ce qui se

passe ? dit Larry en essayant de la prendre par le cou.

Elle se dégagea brutalement.

– Tu as eu ce que tu voulais

avec moi ! Pas la peine de faire ton cirque !

Il restait encore en lui

suffisamment du Larry d'autrefois pour qu'il se demande si les autres l'avaient

entendue.

– Lucy, je n'ai jamais voulu

te forcer.

– Ce que tu peux être *stupide !*

cria-t-elle en lui donnant un coup de pied. Les hommes sont stupides !

Pour vous, tout est noir ou tout est blanc. Non, tu ne m'as jamais

forcée. Je

ne suis pas comme *elle*. Si tu essayes de la forcer, elle va te cracher

en pleine figure et serrer les cuisses. Les filles comme moi, je sais comment

les hommes les appellent. On voit ça écrit partout dans les toilettes publiques,

si mes renseignements sont exacts. Mais tout ce que je veux c'est de l'affection.

J'ai *besoin* d'affection. J'ai besoin qu'on m'aime. C'est mal ?

– Non. Pas du tout. Mais, Lucy…

– Tu dis non, mais tu

continues à cavaler derrière la Miss aux yeux pochés. En attendant, tu as toujours

la petite Lucy pour faire la planche quand il fait noir.

Il ne répondit rien. C'était vrai.

Absolument vrai. Et il était trop fatigué pour discuter. Elle parut le

comprendre. Son visage s'adoucit et elle posa la main sur son bras.

– Si tu y arrives, Larry, je

serai la première à applaudir. Je ne suis pas rancunière. Essaye… essaye

seulement de ne pas être trop déçu.

– Lucy…

– Figure-toi que je pense

que l'amour est très important, qu'il n'y a plus que ça ; autrement, c'est

la haine ; ou pire, le vide.

Elle avait parlé d'une voix tout

à coup très forte, amère, et Larry sentit un frisson dans son dos.

– Mais tu as raison, reprit-elle

d'une voix plus douce. Il est tard. Je vais me coucher. Tu viens ?

– Oui, répondit-il en la

prenant dans ses bras. Je t'aime de mon mieux, Lucy.

Et il l'embrassa en la serrant

contre lui.

– Je sais, fit-elle avec un

sourire las. Je sais, Larry.

Cette fois, lorsqu'il posa la

main sur son épaule, elle le laissa faire. Ils retrouvèrent ensemble leur sac

de couchage, firent maladroitement l'amour et s'endormirent.

Nadine se

réveilla comme un chat dans le noir une vingtaine de minutes après que Larry

Underwood et Lucy Swann eurent retrouvé leur sac de couchage, dix minutes après

qu'ils eurent fini de faire l'amour.

Comme une enclume qui sonne sous

les coups de marteau, la terreur chantait dans ses veines.

*Quelqu'un me désire*, pensa-t-elle

en écoutant les battements affolés de son cœur ralentir peu à peu. Ses yeux, grand

ouverts et remplis de l'obscurité de la nuit, étaient fixés sur les branches d'un

orme qui cisaillaient le ciel de leurs ombres. C'est bien cela. *Quelqu'un me*

désire. C'est vrai.

*Mais… il fait si froid.*

Ses parents et son frère étaient

morts dans un accident de voiture quand elle avait six ans ; elle n'était

pas allée avec eux ce jour-là chez sa tante et son oncle, préférant rester

jouer avec une petite voisine. C'était surtout son frère qu'elle aimait. Un

frère qui n'était pas comme *elle*, l'enfant naturel volé dans un berceau

d'orphelinat à l'âge de quatre ans et six mois. Les origines de son frère

étaient parfaitement claires. Son frère était *bien à eux*, sonnerie de

trompettes s'il vous plaît. Alors que Nadine n'avait jamais été et ne serait

jamais qu'à Nadine. Elle, l'enfant de la terre.

Après l'accident, elle était

allée habiter avec sa tante et son oncle, seuls parents qu'il lui restait. Les

montagnes Blanches, dans l'est du New Hampshire. Elle se souvenait qu'ils l'avaient

emmenée en excursion dans le petit tortillard du mont Washington pour son huitième

anniversaire.

Elle avait saigné du nez, à cause

de l'altitude, et ils s'étaient fâchés. Oncle et Tante étaient trop vieux, la

cinquantaine bien avancée quand elle avait eu ses seize ans, l'année où elle s'était

mise à courir sur l'herbe humide de rosée, au clair de lune – la nuit de l'ivresse,

une nuit où les rêves suintaient de l'air frais, comme une poussière d'étoiles.

Une nuit d'amour. Et si le garçon l'avait rattrapée, elle l'aurait laissé prendre

ce qu'il voulait. Quelle importance, s'il l'avait attrapée ? Ils avaient

couru, n'était-ce pas là la seule chose importante ?

Mais il ne l'avait pas rattrapée.

La lune s'était cachée derrière un nuage. La rosée était devenue froide, désagréable,

terrifiante. Dans sa bouche, le vin avait pris un goût de salive acide, aigre

sur sa langue. Une sorte de métamorphose s'était produite et elle avait senti

qu'elle *devait* attendre.

Où était-il donc, son fiancé, l'homme

noir auquel elle était promise ? Dans quelle rue, sur quelle route de

terre, arpentant la nuit, tandis que derrière les fenêtres les conversations

anodines découpaient le monde en petits segments propres, bien rationnels ?

Quels vents glacés étaient les siens ? Combien de bâtons de dynamite dans

son sac usé jusqu'à la corde ? Qui savait quel était son nom à lui quand

elle avait seize ans ? Qui savait son âge ? Où vivait-il ? Quelle

mère l'avait tenu contre son sein ? Elle ne savait qu'une chose, qu'il

était orphelin comme elle, que son heure n'avait pas encore sonné. Les routes

qu'il parcourait n'étaient même pas encore construites, et elle n'osait

qu’à

peine y poser le pied. Le carrefour où ils se rencontreraient était loin, très

loin. C’était un Américain, elle le savait, un homme qui aimait le lait et la

tarte aux pommes, un homme qui apprécierait la simplicité d’un tissu à carreaux.

Il était chez lui en Amérique, mais ses manières étaient secrètes, les manières

du fugitif, de l’homme qui se cache, de l’homme à qui l’on remet des messages

codés en vers. C’était l’autre, l’autre visage, l’homme noir, le Promeneur, et

ses bottes éculées faisaient sonner les chemins parfumés des nuits d’été.

*Qui sait quand le fiancé*

viendra ?

Elle l’avait attendu, intacte. À

seize ans, elle avait failli commettre la faute. Et une autre fois, à l’université.

Elle et lui s’étaient séparés, étonnés et fâchés, comme Larry maintenant qui

sentait ces étranges carrefours dans son âme, point de rendez-vous mystique et

inéluctable.

Boulder était le lieu où les

chemins se séparaient.

L’heure était proche. Il l’avait

appelée, l’invitait à venir.

Ses études terminées, elle s'était

plongée dans le travail, avait loué une maison avec deux autres jeunes filles. Qui

étaient-elles ? À vrai dire, elles changeaient souvent. Seule Nadine

restait. Elle était agréable avec les jeunes gens que ramenaient ses compagnes.

Mais elle n'avait jamais connu de jeune homme. Sans doute parlaient-ils d'elle,

future vieille fille, peut-être même pensaient-ils qu'elle était tout

simplement une lesbienne un peu trop prudente. Ce n'était pas cela. Elle était

simplement…

Intacte.

Elle attendait.

Elle avait eu parfois l'impression

que les choses allaient changer. Elle rangeait les jouets dans la salle de

classe silencieuse à la fin de la journée et s'arrêtait tout à coup les yeux

inquiets, oubliant l'ours en peluche qu'elle tenait dans la main. Et elle pensait :

*Les choses vont changer… un grand vent va souffler.* Il lui arrivait

alors de regarder derrière elle comme un animal traqué. Puis cette idée s'envolait

et elle se mettait à rire, d'un rire nerveux.

Ses cheveux avaient commencé à

grisonner dès sa seizième année, l'année où le garçon l'avait poursuivie sans l'attraper

– quelques mèches d'abord, très visibles au milieu de tout ce noir, pas gris, non,

le mot n'était pas juste… des mèches *blanches*, complètement *blanches*.

Des années plus tard, des

étudiants l'avaient invitée à une soirée. Les lumières étaient tamisées et des

couples n'avaient pas tardé à se former. La plupart des filles – Nadine était

du nombre – ne comptaient pas rentrer chez elles ce soir-là. Oui, sa décision

était prise… mais quelque chose l'avait empêchée d'aller plus loin, une fois de

plus. Et le lendemain, dans la froide lumière du matin, à sept heures tapant, quand

elle s'était regardée dans la glace de la salle de bains, elle avait vu que le

blanc avait encore progressé, apparemment en une seule nuit – bien que ce fût

naturellement impossible.

Les années avaient passé ainsi, saisons

de sécheresse. Pourtant, elle avait eu des sensations, oui, des *sensations*,

et parfois, en plein cœur de la nuit, elle se réveillait à la fois chaude et

froide, baignée de sueur, délicieusement consciente de son corps dans la tranchée

de son lit, rêvant d'une débauche de sexe dans une sorte de caniveau, et elle

se vautrait dans un liquide chaud, jouissait et mordait de toutes ses forces. Le

lendemain quand elle se levait, elle s'avançait vers la glace et s'étonnait de

voir encore d'autres mèches blanches.

Pendant toutes ces années, elle n'avait cessé d'être Nadine Cross, extérieurement : douce gentille avec les enfants, excellente institutrice, célibataire. À une époque, une telle femme aurait fait parler d'elle dans une petite ville, mais les temps avaient changé.

Et sa beauté était si singulière qu'il paraissait tout à fait normal qu'elle soit simplement qui elle était.

Mais bientôt les choses allaient changer.

Dans ses rêves, elle avait commencé à connaître son fiancé, à le comprendre un peu, même si elle n'avait jamais vu son visage. Il était celui qu'elle attendait. Elle voulait aller à lui… et elle ne voulait pas. Elle était faite pour lui, mais il la terrorisait.

Puis Joe était arrivé, et après lui, Larry. Les choses étaient devenues terriblement compliquées. Elle avait eu l'impression d'être une sorte de prix qu'on se disputait dans une lutte acharnée. Elle savait que l'homme noir voulait qu'elle soit pure, qu'elle soit vierge. Que si elle laissait Larry (ou un autre homme) la posséder, le sombre enchantement prendrait fin aussitôt. Mais elle se sentait attirée par Larry. Elle voulait qu'il la prenne – une fois de plus, elle avait voulu aller jusqu'au

bout. Qu'il la prenne et qu'on en finisse, une bonne fois. Elle était lasse, et

Larry était un type bien. Elle avait trop attendu l'autre, durant de trop

longues années de sécheresse.

Mais Larry n'était pas un type

bien… du moins, c'est ce qu'elle avait cru au début. Elle avait repoussé ses premières

avances avec mépris, comme une jument chasse une mouche d'un coup de queue. Elle

se souvenait qu'elle avait alors pensé : *S'il ne pense qu'à ça, qui*

pourrait me reprocher de ne pas vouloir de lui ?

Pourtant, elle l'avait suivi. C'était

vrai. Mais elle cherchait désespérément la compagnie d'autres personnes, pas

simplement à cause de Joe, mais parce qu'elle en était presque arrivée au point

d'abandonner l'enfant pour partir toute seule à l'ouest, à la recherche de l'homme.

Pourtant elle se sentait responsable de Joe, héritage de toutes ces années

passées à travailler avec des enfants, et elle n'avait pu s'y résoudre… sachant

aussi que, si elle l'abandonnait, Joe mourrait certainement.

*Dans un monde où tant sont*

morts, être la cause d'une nouvelle mort est certainement le plus impardonnable

des crimes.

Si bien qu'elle était partie avec

Larry qui, tout compte fait, valait mieux que rien, ou que personne.

Mais il s'était trouvé que Larry

Underwood était beaucoup plus que rien ou que personne – il était comme une de

ces illusions d'optique (peut-être même pour lui-même) qui vous font croire que

l'eau est peu profonde, à peine quelques centimètres, mais quand vous plongez

la main dedans tout à coup votre bras est mouillé jusqu'à l'épaule. D'abord, la

manière dont il avait appris à connaître Joe. Ensuite la manière dont Joe l'avait

accepté. Enfin, sa propre réaction à elle, sa jalousie face à cette relation qu'elle

voyait grandir entre Joe et Larry. À Wells, dans le magasin de motos, Larry

avait tout misé sur l'enfant, et il avait gagné.

S'ils n'avaient pas eu les yeux

fixés sur la trappe du réservoir d'essence, ils auraient vu sa bouche s'arrondir

en un *oh* de totale surprise. Elle était là, debout, incapable de faire

un geste, les yeux braqués sur le métal scintillant du levier, attendant qu'il

tressaille puis qu'il tombe. Elle attendait les hurlements de Larry. Mais ce n'est

que lorsque tout avait été fini qu'elle l'avait véritablement compris.

Puis la trappe s'était soulevée

et elle avait dû admettre son erreur, une erreur totale de jugement. Ainsi

Larry connaissait Joe mieux qu'elle, sans aucune formation particulière, sans

le temps d'apprendre vraiment à connaitre l'enfant. Rétrospectivement elle

voyait bien à quel point l'épisode de la guitare avait été important, avec

quelle rapidité il avait fondamentalement défini les relations de Larry et de Joe.

Et quel était l'essentiel de cette relation ?

La dépendance, naturellement – quoi

d'autre aurait pu provoquer cette brusque bouffée de jalousie qu'elle avait sentie

en elle ? Que Joe soit dépendant de Larry, c'était somme toute normal, acceptable.

Mais ce qui la perturbait, c'est que Larry était également dépendant de Joe, avait

besoin de Joe alors qu'elle n'en avait pas besoin… *et Joe le savait.*

S'était-elle trompée à propos de

Larry ? Oui, sans doute. Cette nervosité, cet égocentrisme n'étaient qu'un

vernis. N'était-ce pas grâce à lui qu'ils étaient restés ensemble tout au long

de cet interminable voyage ?

La conclusion était claire. Elle

laisserait Larry lui faire l'amour. Mais une partie d'elle-même était encore

promise à l'autre homme… et faire l'amour avec Larry reviendrait à tuer à tout

jamais cette partie d'elle-même. Pouvait-elle le faire ? Elle n'en était

pas sûre.

Et puis, elle n'était plus la

seule à rêver de l'homme noir.

La chose l'avait d'abord troublée,

puis effrayée. De la peur, c'est tout ce qu'elle avait ressenti lorsqu'elle n'avait

eu que Joe et Larry autour d'elle, mais lorsqu'ils avaient rencontré Lucy Swann,

lorsqu'elle leur avait dit qu'elle faisait les mêmes rêves, la peur s'était

transformée en folle terreur. Elle ne pouvait plus se dire que leurs rêves à

eux *ressemblaient* aux siens. Et si tout le monde faisait ces mêmes rêves ?

Si l'heure de l'homme noir était enfin venue – pas simplement pour elle, *mais*

pour tous ceux qui vivaient encore sur la planète ?

Cette idée, plus que toute autre,

lui inspirait des émotions contradictoires – terreur irraisonnée, attraction

irrésistible. Elle s'était désespérément accrochée à l'idée de retrouver des

survivants à Stovington-symbole de certitude dans cette marée montante de magie

noire qu'elle sentait tout envahir autour d'elle. Mais Stovington était désert,

caricature du havre qu'elle s'était construit dans son imagination. Car au lieu

de la certitude, c'est la mort qu'elle y avait trouvée.

À mesure qu'ils avançaient vers l'ouest,

que leur groupe se faisait plus nombreux, l'espoir qu'elle avait eu que tout

pourrait se terminer sans confrontation inévitable pour elle s'était peu à peu

évanoui. Cet espoir était mort à mesure que Larry grandissait dans son estime. Il

couchait maintenant avec Lucy Swann, mais quelle importance ? C'était

écrit. Les autres faisaient deux rêves opposés : l'homme noir et la

vieille femme. La vieille femme paraissait représenter une sorte de force

élémentaire comme l'homme noir. La vieille femme était le pôle d'attraction

autour duquel les autres peu à peu se regroupaient. Nadine n'avait jamais rêvé

d'elle.

Elle n'avait rêvé que de l'homme

noir. Et quand les rêves des autres avaient tout à coup disparu, aussi

inexplicablement qu'ils étaient venus, ses propres rêves à elle avaient semblé

grandir en force et en clarté.

Elle savait tant de choses qu'ils

ignoraient. L'homme noir s'appelait Randall Flagg. À l'ouest, ceux qui s'opposaient

à lui étaient crucifiés. Ou bien on les rendait fous et on les lâchait pour qu'ils

errent sans fin dans la chaleur infernale de la Vallée de la mort. Il y avait

de petits groupes de techniciens à San Francisco et à Los Angeles, mais leur

présence là-bas n'était que temporaire. Bientôt, ils se rendraient à Las Vegas

où grandissaient les forces de l'homme noir. Pour lui, rien ne pressait. L'été

tirait à sa fin. La neige obstruerait bientôt les cols des montagnes Rocheuses.

Bien sûr, il y avait des chasse-neige. Mais ils ne pourraient mobiliser

suffisamment d'hommes pour les conduire. Et il y aurait un long hiver, tout le

temps de consolider ses forces. En avril… ou peut-être en mai…

Allongée dans le noir, Nadine

regardait le ciel.

Boulder était son dernier espoir.

La vieille femme était son dernier espoir. Les certitudes qu'elle avait espéré

trouver à Stovington avaient commencé à prendre forme à Boulder. Ces gens-là

étaient bons. Si seulement les choses pouvaient être aussi simples pour elle, prise

dans un inextricable écheveau de désirs contradictoires…

Comme un accord de dominante

inlassablement répété, elle était absolument convaincue que le meurtre dans ce

monde dépeuplé était le plus grave des crimes et son cœur lui disait sans

aucune équivoque possible que la mort était le domaine de Randall Flagg. Mais

comme elle désirait son baiser froid – plus qu'elle n'avait désiré les baisers

de ce garçon, quand elle avait seize ans, ou de cet autre, à l'université… plus

même, craignait-elle, qu'elle ne désirait les baisers et l'amour de Larry Underwood.

*Nous serons à Boulder demain, pensa-t-elle.*

Peut-être saurais-je alors si mon voyage est terminé ou…

Une étoile filante déchira le

ciel et, comme un enfant, elle fit un vœu.



# 50

Le jour se

levait, teintant le ciel d'un rose délicat. Stu Redman et Glen Bateman approchaient du sommet du mont Flagstaff, à l'ouest de Boulder où les premiers contreforts des Rocheuses surgissent de la plaine comme une vision de la préhistoire. Dans la lumière du petit matin, Stu pensa que les pins qui s'accrochaient aux parois nues et presque perpendiculaires ressemblaient à des veines sillonnant une main de géant jaillie de la terre. Plus à l'est, quelque part, Nadine Cross trouvait enfin le sommeil. Un sommeil agité.

– Je vais avoir mal à la

tête cet après-midi, dit Glen. Il y a des années que je n'ai pas passé une nuit blanche à boire comme un trou, depuis le temps où j'étais étudiant.

– Le lever du soleil mérite bien ça, répliqua Stu.

– Oui, c'est magnifique. Vous connaissiez les Rocheuses ?

– Non, mais je suis bien

content d'être ici, répondit Stu en levant sa bouteille de vin pour prendre une bonne gorgée. J'ai la tête qui tourne.

Il contempla le paysage, puis se retourna vers Glen avec un sourire en coin : – Et maintenant ?

– Maintenant ? fit Glen

en haussant les sourcils.

– Oui, maintenant. C'est

pour ça que je suis monté avec vous ici. J'ai dit à Frannie : « Je vais le saouler comme une bourrique et puis je vais voir ce qu'il a au fond de la tête. » Elle était d'accord.

– Figurez-vous, mon jeune ami, qu'il n'y a pas de marc au fond d'une bouteille de vin, répondit Glen avec un grand sourire.

– Non, mais elle m'a bien expliqué ce que vous faisiez autrefois. Sociologie. L'étude des interactions de groupes. Alors, j'aimerais bien avoir votre opinion.

– Ô toi qui aspires à la

connaissance, il faudra d'abord me graisser la patte.

– Vous ne pensez qu'au fric, le prof. Si vous voulez, on va demain à la First National Bank de Boulder et je vous donne un million de dollars. D'accord ?

– Sérieusement, Stu, qu'est-ce que vous voulez savoir ?

– La même chose que le petit muet, Andros. Qu'est-ce qui va arriver maintenant ? Je ne sais pas comment vous poser la question autrement.

– Une société va se former expliqua lentement Glen. De quel genre ? Impossible de le savoir pour le moment. Nous sommes déjà près de quatre cents. Au rythme des arrivées, je suppose que nous serons quinze cents d'ici le 1er septembre. Quatre mille cinq cents le 1er octobre et peut-être huit mille quand la neige commencera à tomber en novembre et que les routes seront fermées. Notez bien, c'est ma prévision numéro un.

Sous l'œil amusé de Glen, Stu sortit un carnet de la poche de son jeans et nota ce que le professeur venait de dire.

– J'ai du mal à vous croire, dit Stu. Nous venons de l'autre bout du pays et nous n'avons pas vu cent têtes de pipe.

– Oui, mais ils continuent à arriver. Vous n'êtes pas de cet avis ?

– Oui… à la goutte.

– À la quoi ? demanda

Glen en souriant.

– À la goutte. Au

compte-gouttes, si vous préférez. Ma mère parlait comme ça. Vous n'allez quand même pas en chier une pendule ?

– Plaise au ciel que je ne connaisse jamais le jour où je chierai une pendule sur la manière dont votre respectable mère s'exprimait, mon cher Stuart.

– Bon, ils arrivent, c'est sûr. Ralph est en contact avec cinq ou six groupes en ce moment, ce qui donnera un total de cinq cents à la fin de la semaine.

– Oui, et mère Abigaël est avec lui dans sa « station de radio », mais elle refuse de parler au micro. Elle a peur de recevoir une décharge.

– Frannie adore cette

vieille dame. En partie parce qu'elle sait accoucher les femmes, en partie… parce qu'elle l'aime, c'est aussi simple que ça. Vous comprenez ?

– Oui. Nous pensons tous à peu près la même chose.

– Alors, vous dites huit

mille au début de l'hiver ? C'est beaucoup.

– Question d'arithmétique. Disons que la grippe a rayé de l'état civil quatre-vingt-dix-neuf pour cent de la population. Peut-être moins. Mais prenons ce chiffre comme base. Si la grippe était mortelle à quatre-vingt-dix-neuf pour cent, elle a donc fait près de deux cent dix-huit millions de victimes, simplement dans ce pays. Oui, encore une fois, peut-être moins, mais mon chiffre ne doit pas être très loin de la vérité.

Les nazis étaient loin du compte, hein ? Des rigolos !

– Mon Dieu, dit Stu d'une voix blanche.

– Ce qui nous laisse quand même plus de deux millions de personnes, un cinquième de la population de Tokyo avant l'épidémie, un quart de celle de New York. Dans ce pays seulement. Bien. Je pense aussi que dix pour cent de ces deux millions de personnes n'ont peut-être pas survécu très longtemps après l'épidémie. Celles que j'appellerais les victimes de l'effet boomerang. Comme le pauvre Mark Braddock avec son appendicite. Mais aussi les accidents, les suicides et les assassinats. Ce qui nous ramène à un million huit cent mille. Mais nous soupçonnons aussi l'existence d'un grand adversaire, n'est-ce pas ? L'homme noir dont nous rêvons tous. À

l'ouest quelque part. Sept États nous séparent de lui, sept États qu'on pourrait légitimement appeler son territoire… À condition qu'il existe vraiment.

– Moi, je suis sûr qu'il

existe.

– C'est ce que je pense

également. Mais exerce-t-il sa domination sur toute la population de son territoire ? Je ne le crois pas, pas plus que mère Abigaël ne règne sur les quarante et un autres États du territoire continental des États-Unis. Il me semble que les choses ont évolué assez lentement jusqu'à présent, mais que cette phase touche à sa fin. Les gens se regroupent. Quand nous avons parlé de tout cela au New Hampshire, je pensais à des dizaines de sociétés minuscules. Je n'avais pas tenu compte – car je l'ignorais alors – de l'effet d'attraction pratiquement irrésistible de ces deux rêves opposés. C'est un fait nouveau que personne n'aurait pu prévoir.

– Est-ce que vous voulez

dire que nous allons nous retrouver avec neuf cent mille personnes dans notre camp, et *lui*, avec neuf cent mille dans le sien ?

– Non. D'abord, l'hiver va faire des dégâts. Ici naturellement, mais plus encore dans les petits groupes qui ne nous rejoindront pas avant les premières neiges. Vous vous rendez compte que nous n'avons pas un seul médecin dans la Zone libre ? Notre personnel médical se compose en tout et pour tout d'un vétérinaire et de mère Abigaël qui a oublié plus de remèdes de bonnes femmes que vous et moi n'avons jamais eu la chance d'en connaître. Vous les voyez vous installer une petite plaque d'acier dans le crâne si vous vous cognez un peu trop fort la tête ?

– Le bon vieux Rolf

Dannemont sortirait probablement son Remington et me ferait un joli trou dans la tête.

– Je suppose que la

population américaine ne dépassera pas un million six cent mille habitants au printemps prochain – dans la meilleure hypothèse. Sur ce nombre, j'aimerais penser que nous serons un million.

– Un million ! s'exclama

Stu en regardant la ville de Boulder, presque déserte, qui s'étendait au fond de la vallée, éclairée par les premiers rayons du soleil. Je n'arrive pas à le croire. La ville serait pleine à craquer.

– C'est vrai, elle sera trop petite. Je sais que c'est difficile à imaginer quand on voit toutes ces rues vides, mais c'est pourtant la vérité. Il faudra essaimer un peu plus loin. La situation sera en fait assez paradoxale : une énorme agglomération et le reste du pays, à l'est, totalement vide.

– Qu'est-ce qui vous fait penser que la plupart des survivants viendront avec nous ?

– Une raison qui n'a

absolument rien de scientifique, reprit Glen en passant la main sur son crâne dégarni. J'aime à croire que la plupart des gens sont bons. Et je suis persuadé que celui qui est aux commandes à l'ouest est franchement mauvais. Mais j'ai dans l'idée que…

Il n'acheva pas sa phrase.

– Allez, crachez le morceau.

– D'accord, parce que je

suis saoul. Mais ça doit rester entre nous, Stuart.

– C'est d'accord.

– J'ai votre parole ?

– Ma parole.

– J'ai l'impression que la plupart des techniciens vont se retrouver dans son camp. Ne me demandez pas pourquoi, ce n'est qu'une impression. Mais les techniciens aiment travailler dans une atmosphère très disciplinée, avec des buts bien précis. Ils aiment que les trains soient à l'heure. En ce moment, à Boulder, c'est la confusion totale.

Chacun en fait à sa tête… et, comme auraient dit mes étudiants, c'est le bordel.

Mais l'autre… je suis prêt à parier qu'avec lui les trains sont à l'heure et que tout le monde marche au pas de l'oie. Les techniciens sont des hommes comme les autres ; ils vont aller là où ils se sentiront chez eux. Je soupçonne que notre adversaire veut qu'ils soient aussi nombreux que possible. Tant pis pour les agriculteurs, il préfère sûrement quelques hommes capables de dépoussiérer les silos à missiles de l'Idaho. Même chose pour les tanks et les hélicoptères.

Et pourquoi pas un bombardier B-52 ou deux, histoire de s'amuser un peu. Je ne pense pas qu'il en soit encore là – en fait, je suis sûr que

non. Nous le saurions déjà. En ce moment, il en est sans doute encore à remettre les centrales électriques en marche, à rétablir les communications… peut-être a-t-il même commencé à faire une purge parmi les indécis. Rome ne s'est pas faite en un jour, et il le sait. Il a le temps. Mais, quand je vois le soleil se coucher le soir – c'est la vérité, Stuart, je ne rigole pas –, j'ai vraiment peur. Je n'ai plus besoin de faire des cauchemars pour avoir peur. Je n'ai qu'à penser à ces gens-là, de l'autre côté des Rocheuses, obéissants et travailleurs comme de bonnes abeilles ouvrières.

– Qu'est-ce qu'on devrait faire ?

– Vous voulez une liste ?

Stuart montra son carnet de notes.

Sur la couverture rose phosphorescent, on voyait la silhouette de deux danseuses, et ces deux mots : COOL MAN !

– Oui, répondit Stu.

– Vous plaisantez ?

– Non, pas du tout. Vous l'avez dit vous-même, Glen, c'est le bordel ici. Je suis d'accord avec vous. On perd du temps. On peut pas rester comme ça sans rien foutre, à écouter la C. B. On risque de se réveiller un beau matin et de voir débouler ce type à la tête d'une colonne de tanks, avec couverture aérienne et tout le tremblement.

– Ce n'est pas pour demain.

– Non. Mais en mai ?

– Possible. Oui, tout à fait possible.

– Et alors, qu'est-ce qui va nous arriver ?

Glen se contenta de faire le geste d'appuyer sur une gâchette, puis il se précipita sur la bouteille de vin et but ce qui restait du précieux liquide.

– Vous voyez bien, reprit Stu. Il faut se mettre au boulot. Par où on commence ?

Glen ferma les yeux. Les rayons du soleil caressaient ses joues et son front ridés.

– D'accord. Alors voilà, Stu.

Premièrement recréer l'Amérique. Notre petite Amérique. Par tous les moyens, bons ou mauvais. Priorité absolue à l'organisation et au gouvernement. Si nous commençons tout de suite, nous aurons le

gouvernement que nous voulons. Si nous attendons que la population triple, nous aurons des problèmes. Disons que nous convoquons une assemblée dans une semaine, c'est-à-dire le 18 août. Tout le monde y assiste. Avant la réunion, constitution d'un comité organisateur. Sept membres, par exemple. Vous, moi, Andros, Fran, Harold Lauder peut-être, quelques autres.

Son travail consistera à établir l'ordre du jour de l'assemblée du 18 août. Et je peux déjà vous donner quelques points qui devront figurer dans cet ordre du jour, si vous voulez.

– Allez-y.

– Premièrement, lecture et ratification de la Déclaration de l'indépendance. Deuxièmement, lecture et ratification de la Constitution. Troisièmement, lecture et ratification de la Déclaration des droits du citoyen. Scrutin à main levée.

– Vous y allez fort, Glen, nous sommes tous des Américains…

– Non, c'est là que vous

vous trompez dit Glen en ouvrant ses yeux injectés de sang. Nous ne sommes plus qu'une bande de survivants sans aucun gouvernement. Un méli-mélo de groupes d'âges, de groupes religieux, de groupes de classes, de groupes ethniques. Le gouvernement est une *idée*, Stu. Rien de plus, une fois que vous supprimez les fonctionnaires et toute la merde. J'irais même plus loin. C'est une doctrine, rien d'autre qu'un sentier que l'habitude a gravé dans nos mémoires. Nous avons cependant un atout : l'inertie culturelle. La plupart des gens qui sont ici croient encore au gouvernement représentatif, à la république – ce qu'ils pensent être la « démocratie ». Mais l'inertie culturelle ne dure jamais longtemps. Au bout de quelque temps, ils vont commencer à réagir avec leurs tripes : le président est mort, le Pentagone est à louer, personne ne discute plus de rien à la chambre ni au sénat, sauf peut-être les termites et les cancrelats. Les gens vont vite comprendre que les structures d'autrefois ont bel et bien disparu, et qu'ils peuvent remodeler la société comme bon leur semble. Nous voulons – nous *devons* – les prendre en main avant qu'ils se réveillent et qu'ils fassent des bêtises.

Glen pointa le doigt vers Stu.

– Si quelqu'un se levait à l'assemblée du 18 août et proposait de donner le pouvoir absolu à mère Abigaël, avec vous et moi comme conseillers, et aussi le petit Andros, la proposition serait adoptée à l'unanimité. Personne ne se rendrait compte que nous viendrions de

voter pour la première dictature américaine depuis l'époque de Huey Long.

– Je ne peux pas vous croire.

Il y a des universitaires ici, des avocats, des gens qui ont fait de la politique…

– Autrefois. Maintenant, ce ne sont plus que des gens fatigués, des gens qui ont peur, qui ne savent pas ce qui va leur arriver. Certains protesteraient peut-être, mais ils la fermeraient quand vous leur diriez que mère Abigaël et ses conseillers se démettraient de leurs fonctions au bout de soixante jours. Non, Stu, c'est très important : la première chose que nous devons faire, c'est de ratifier l'esprit de l'ancienne société. C'est ce que je veux dire quand je parle de recréer l'Amérique. Et il faudra qu'il en soit ainsi tant que nous serons directement menacés par l'homme que nous appelons l'Adversaire.

– Continuez.

– D'accord. Deuxième point de l'ordre du jour : que le gouvernement fonctionne comme dans les villages de Nouvelle-Angleterre, au début de la colonisation. Démocratie directe. Tant que nous ne serons pas trop nombreux, le système fonctionnera très bien. À la place des édiles, nous aurons sept… comment les appeler ?… sept représentants.

Représentants de la Zone libre. Vous trouvez que ça fait bien ?

– Très bien.

– Moi aussi. Et nous ferons en sorte que les représentants élus soient les mêmes que les membres du comité organisateur. Nous ne perdrons pas de temps et nous passerons au vote avant que les gens aient eu le temps de penser à leurs petits copains. Nous choisirons nous-mêmes ceux qui proposeront nos candidatures et la proposition passera comme une lettre à la poste.

– Vous avez pensé à tout.

– Évidemment, répondit Glen d'un air lugubre. Si vous voulez court-circuiter le processus démocratique, demandez comment faire à un sociologue.

– Ensuite ?

– Une proposition qui sera très populaire : « Il est décidé de donner à mère Abigaël le droit de veto sur toute décision proposée par le conseil. »

– Nom d'un chien ! Et

vous croyez qu'elle sera d'accord ?

– Je pense que oui. Mais je ne crois pas qu'elle exerce son veto, du moins pas dans des circonstances que je peux prévoir actuellement. Nous ne pouvons tout simplement pas espérer avoir ici un gouvernement viable si nous faisons d'elle notre chef en titre. Elle représente tout ce que nous avons en commun. Nous avons eu tous une expérience paranormale qui tournait autour d'elle. Et elle a… elle a quelque chose en elle. Tout le monde se sert des mêmes adjectifs pour la décrire : bonne, gentille, douce, vieille, sage, droite. Tous ces gens ont eu un rêve qui leur fout une trouille de tous les diables, et un autre qui les rassure. Ils aiment celle qui est la source du rêve qui les rassure d'autant plus que l'autre les terrorise. Et nous pouvons parfaitement lui dire qu'elle n'est notre chef qu'en titre. Je suppose que c'est ce qu'elle veut de toute façon. Elle est vieille, fatiguée…

Stu secouait la tête.

– Elle est peut-être vieille et fatiguée, mais pour elle la lutte contre l'homme noir est une sorte de croisade religieuse. Elle n'est pas la seule à le penser d'ailleurs. Vous le savez bien, Glen.

– Vous croyez qu'elle

pourrait prendre le mors aux dents ?

– Pas exactement. Mais après tout, c'est d'*elle* que nous avons rêvé, pas d'un conseil de représentants.

– Non, répondit Glen, rêves ou pas, je ne peux quand même pas croire que nous sommes tous des pions dans une sorte de jeu post-apocalyptique entre le Bien et le Mal. Ce serait quand même trop irrationnel !

– L'avenir nous le dira dit Stu en haussant les épaules. Pour le moment, je pense que votre idée de lui donner le droit de veto est bonne. En fait, je crois que vous n'allez pas assez loin : nous devrions lui donner le pouvoir de proposer autant que celui de disposer.

– Oui, mais pas de pouvoir absolu de ce côté de la balance, s'empressa d'ajouter Glen.

– Non ses idées devront être ratifiées par le conseil des représentants. Mais nous risquons de ne plus avoir rien d'autre à faire que d'approuver ses décisions, au lieu du contraire.

Il y eut un long silence. Glen réfléchissait, le front dans la main.

– Vous avez raison, dit-il finalement. Elle ne peut pas être une simple figurante… Au minimum, nous devons accepter la possibilité qu'elle ait ses idées à elle. Et c'est là que je dois remballer ma boule de cristal, mon vieux. Car mes collègues sociologues diraient sans doute d'elle qu'elle est à l'écoute de l'*autre*.

– Qu'est-ce que vous voulez dire ? Quel autre ?

– Dieu ? Thor ? Allah ?

Aucune importance. Elle ne se laissera pas nécessairement influencer par les besoins de notre société, ni par les usages qu'elle adoptera. Elle écoutera une autre voix. Comme Jeanne d'Arc. Ce que vous venez de me faire comprendre c'est que nous pourrions bien finir avec une théocratie sur les bras.

– Une théo quoi ?

– À devenir des fous de Dieu, répondit Glen pas très satisfait de son explication. Quand vous étiez petit garçon, Stu, avez-vous jamais rêvé de devenir l'un des sept grands prêtres ou prêtresses d'une vieille femme noire de cent huit ans que vous seriez allé chercher au Nebraska ?

Stu le regarda un long moment.

– Il reste encore du vin ?

demanda-t-il enfin.

– Plus une goutte.

– Merde.

– Comme vous dites.

En silence, ils s'étudièrent longuement, puis tout à coup éclatèrent de rire.

C'était

certainement la plus jolie maison où mère Abigaël avait jamais vécu. Et d'être assise là, sous la véranda grillagée, lui fit penser à ce voyageur de commerce qui était venu faire un tour à Hemingford, en 1936 ou 1937. Comme il savait parler celui-là ! Il aurait convaincu jusqu'aux petits oiseaux perchés sur leurs branches. Elle avait demandé à ce jeune homme, M. Donald King, c'était son nom, ce qu'il voulait. Et l'autre lui avait répondu : « Ce que je veux, Madame, c'est le bonheur. *Votre* bonheur. Vous aimez lire ? Écouter la radio peut-être

? Ou simplement poser vos jambes lasses sur un joli coussin, écouter le monde rouler dans le grand bowling de l'univers ? »

Elle avait bien dû admettre qu'elle aimait toutes ces choses, sans avouer cependant qu'ils avaient vendu la radio Motorola un mois plus tôt, pour acheter quatre-vingt-dix bottes de foin.

– Voyez-vous, c'est tout

cela que je vends lui avait dit le voyageur de commerce qui parlait si bien. Vous pouvez l'appeler un aspirateur Electrolux avec tous les accessoires, mais ce dont il s'agit vraiment, c'est de temps libre, de loisirs. Branchez-le et vous découvrirez un océan de détente. Et vous verrez que les mensualités seront presque aussi faciles que de faire votre ménage avec cet appareil.

On était en plein cœur de la dépression elle n'avait même pas pu trouver vingt cents afin d'acheter des rubans à ses petites filles pour leurs anniversaires, comment songer à cet Electrolux ?

Mais comme il parlait bien, ce M. Donald King, de Peru, Indiana. Mon Dieu !

Elle ne l'avait pas revu, mais elle n'avait jamais oublié son nom. Sans doute avait-il continué sa route, sans doute avait-il brisé quelque part le cœur d'une dame blanche. Elle n'avait eu son premier aspirateur qu'à la fin de la guerre contre les nazis, quand tout à coup on eût dit que tout le monde pouvait se payer n'importe quoi, quand même les pauvres petits Blancs avaient leur Mercury cachée derrière la réserve à bois.

Et maintenant, cette maison, la sienne lui avait dit Nick, cette maison du quartier Mapleton Hill de Boulder (mère Abigaël était sûre que les Noirs n'avaient pas été trop nombreux à y vivre avant l'épidémie), équipée de tous les gadgets dont elle avait jamais entendu parler et de quelques autres encore. Lave-vaisselle. *Deux* aspirateurs, un réservé pour l'étage du haut. Un broyeur dans l'évier. Un four à micro-ondes. Machine à laver, sèche-linge. Il y avait aussi un appareil dans la cuisine. On aurait dit une simple boîte d'acier. Mais Ralph Brentner, l'ami de Nick, lui avait expliqué que c'était un « compacteur d'ordures ». Vous y mettiez cinquante kilos de cochonneries et il vous rendait un petit paquet pas plus gros qu'un tabouret pour les pieds. On n'arrêtait pas le progrès.

Pourtant, à bien y penser, on pouvait l'arrêter.

Assise sous la véranda, dans un fauteuil à bascule, ses yeux étaient

tombés par hasard sur une prise électrique encastrée dans la plinthe. Sans doute pour que les gens puissent s'installer là l'été, écouter la radio ou même regarder le match de base-ball sur cette mignonne petite télé toute ronde. Rien de plus banal que ces petites plaques de plastique sur les murs. Elle en avait, elle aussi dans sa cabane de Hemingford.

On n'y pensait jamais… sauf quand elles ne fonctionnaient plus. C'est alors que vous compreniez toute l'importance qu'elles avaient eue dans votre vie. Tout ce temps libre, tous ces plaisirs dont Donald King lui avait parlé autrefois… tout cela sortait de ces petites plaques au bas des murs. Sans électricité, autant se servir de toutes ces mécaniques, comme le four à micro-ondes et le « compacteur d'ordures », pour poser son chapeau dessus.

Ma parole ! Sa petite maison était mieux équipée que celle-ci maintenant que toutes ces petites plaques étaient mortes. Ici, quelqu'un devait lui apporter de l'eau qu'on allait puiser très loin à la rivière, et il fallait la faire bouillir avant de s'en servir, pour plus de sûreté. Là-bas, elle avait sa pompe. Ici, Nick et Ralph avaient dû lui apporter en camion une vilaine petite guérite de plastique, une toilette portative ; ils l'avaient installée dans la cour. Chez elle, elle avait ses cabinets derrière la maison. Et elle n'aurait pas hésité à échanger sa machine à laver Maytag contre sa lessiveuse. Nick avait d'ailleurs fini par lui en trouver une et Brad Kitchner lui avait apporté une grosse brosse et de la bonne vieille lessive d'autrefois. Ils pensaient sans doute qu'elle n'était qu'une vieille emmerdeuse à vouloir faire elle-même sa lessive – et souvent avec ça – mais la propreté du corps et du linge était le reflet de la propreté de l'âme, jamais elle n'avait fait laver son linge de toute sa vie, et ce n'était pas maintenant qu'elle allait commencer. Elle avait de temps en temps de petits accidents, comme bien des vieilles gens, mais tant qu'elle pouvait laver elle-même son linge, personne n'en saurait rien.

Naturellement, ils allaient rétablir l'électricité. C'était l'une des choses que Dieu lui avait fait voir dans ses rêves. Elle en savait des choses sur ce qui allait bientôt se passer –certaines vues dans ses rêves, certaines que son bon sens imaginait tout simplement.

Mais où s'arrêtait le rêve où commençait le bon sens ?

Bientôt, tous ces gens allaient cesser de courir comme des poulets auxquels on a coupé la tête. Ils allaient se regrouper. Elle n'était pas sociologue comme ce Glen Bateman (qui la regardait toujours comme un caissier examine un billet de dix dollars sur un champ de courses),

mais elle savait que les gens finissent toujours par s'unir. C'était à la fois la malédiction et la bénédiction de la race humaine. Voyez donc : une inondation, et six malheureux s'en vont à la dérive sur le Mississippi, perchés sur le toit d'une église ; mais dès que le toit s'échoue sur un banc de sable, ils organisent aussitôt une partie de bingo.

D'abord, ils allaient vouloir former un gouvernement, probablement organisé autour d'elle. Et cela, elle ne pouvait pas le permettre, naturellement, même si elle l'eût bien voulu ; ce n'était pas la volonté de Dieu. Qu'ils s'occupent des choses de la terre. Rétablir le courant ? Parfait. Elle, la première chose qu'elle ferait alors, ce serait d'essayer cette machine le compacteur d'ordures. Rétablir le gaz pour qu'ils ne se gèlent pas le derrière cet hiver. Qu'ils adoptent leurs résolutions, qu'ils fassent leurs plans tout cela était bien. Elle ne mettrait pas son nez là-dedans. Elle insisterait cependant pour que Nick ait son mot à dire, et peut-être Ralph. Ce Texan semblait avoir la tête sur les épaules et il était assez malin pour ne pas ouvrir la bouche quand son cerveau tournait dans le vide. Ils voudraient sans doute aussi de ce gros garçon, Harold. Elle ne les en empêcherait pas, mais elle ne l'aimait pas celui-là. Harold la rendait nerveuse.

Toujours le sourire aux lèvres, mais jamais dans les yeux. Il était gentil, il disait ce qu'il fallait dire mais ses yeux étaient comme deux silex froids sortant de la terre.

Harold avait sans doute un secret.

Une sale petite chose enveloppée dans un cataplasme puant, tout au fond de son cœur. Elle ne savait pas du tout ce que c'était ; si Dieu n'avait pas voulu qu'elle le sache, c'est que cela n'avait pas d'importance pour Ses desseins. Quand même, elle s'inquiétait que ce gros garçon fasse partie de leur grand conseil… mais elle ne dirait rien.

Sa place à elle, pensait-elle paisiblement, assise dans son fauteuil à bascule, son rôle dans leurs conseils et délibérations ne concernait que l'homme noir.

Il n'avait pas de nom, même s'il aimait se faire appeler Flagg… au moins pour le moment. Et de l'autre côté des montagnes, son travail était déjà bien avancé. Elle ne connaissait pas ses plans ; ils étaient aussi invisibles pour ses yeux que les secrets cachés dans le cœur du gros Harold. Mais elle n'avait pas besoin d'en connaitre les détails. Le but de l'homme noir était clair et simple : les détruire tous.

Elle comprenait parfaitement qui était cet homme. Les gens qui

arrivaient dans la Zone libre venaient tous la voir ici, et elle les recevait même s'ils la fatiguaient parfois… et tous voulaient lui dire qu'ils avaient rêvé d'elle et de *lui*. L'homme noir les terrifiait. Elle les écoutait, les réconfortait, les calmait de son mieux, sachant pourtant que la plupart d'entre eux n'auraient pas reconnu ce Flagg s'ils l'avaient croisé dans la rue… à moins que lui ne *veuille* qu'ils le remarquent. Peut-être auraient-ils *senti* sa présence – un froid soudain, ou au contraire comme un accès de fièvre, une douleur vive mais brève aux oreilles ou aux tempes. Mais ces gens se trompaient s'ils pensaient qu'il avait deux têtes ou six yeux, ou de grosses cornes sur le crâne. Sans doute n'était-il pas tellement différent de l'homme qui livrait autrefois le lait ou distribuait le courrier.

Elle supposait que derrière le mal conscient se cachait une noirceur inconsciente. C'était ce qui distinguait les enfants de la noirceur sur cette terre – ils ne pouvaient faire les choses, seulement les briser. Dieu le créateur avait fait l'homme à Son image, ce qui voulait dire que tout homme (et toute femme) qui vivait dans la lumière de Dieu était un créateur d'une sorte ou d'une autre, une personne qui voulait mettre la main à la pâte, donner au monde une forme rationnelle. L'homme noir ne voulait – ne pouvait – que défaire. L'Antéchrist ? Peut-être, mais tout aussi bien l'anticréation.

Il aurait ses adeptes, naturellement ; il en avait toujours été ainsi. L'homme noir était un menteur, et son père était le Père des Mensonges. Comme une énorme enseigne au néon, il se dresserait très haut dans le ciel devant eux, émerveillerait leurs yeux avec ses feux d'artifice. Et eux ne verraient pas, ces apprentis de la destruction, qu'il ne faisait que répéter sans cesse les mêmes gestes simples, comme une enseigne au néon. Ils ne comprendraient pas que, si vous laissez échapper le gaz qui crée ces jolis motifs dans cet assemblage complexe de tubes, le gaz se dissipe silencieusement, ne laissant derrière lui aucun goût, pas même une légère odeur.

Certains comprendraient avec le temps que son royaume ne serait jamais un royaume de paix. Mais les sentinelles et les fils barbelés aux frontières de son domaine seraient là autant pour écarter l'envahisseur que pour retenir les convertis.

Finirait-il par l'emporter ?

Elle n'était pas absolument sûre du contraire. Elle savait qu'il la connaissait comme elle le connaissait lui, et que rien ne lui procurerait plus de plaisir que de voir son corps maigre crucifié sur deux poteaux téléphoniques, offert à la voracité des corbeaux. Elle savait que quelques-uns avaient rêvé comme elle de crucifixions, mais ils n'étaient pas nombreux. Ceux qui avaient fait ces rêves lui en avaient

tous parlé. Mais personne n'avait répondu à cette question : Allait-il l'emporter ?

Il ne lui était pas donné de le savoir. Dieu œuvrait dans le secret, comme Il lui plaisait. Il Lui avait plu que les enfants d'Israël peinent sous le joug égyptien pendant des générations.

Il Lui avait plu de réduire Joseph en esclavage, de lui arracher son somptueux manteau. Il Lui avait plu d'infliger d'innombrables souffrances au pauvre Job, et il Lui avait plu de permettre que Son fils soit crucifié sur l'arbre de mort, une mauvaise plaisanterie inscrite sur une pancarte au-dessus de sa tête.

Dieu était joueur. S'Il avait été mortel, Il aurait passé son temps penché sur un damier, devant l'épicerie de Pop Mann, là-bas, à Hemingford Home. Il jouait les Blancs contre les Noirs, les Noirs contre les Blancs. Pour Lui, le jeu valait plus que la chandelle, le jeu *était* la chandelle. Avec le temps, Il finirait par l'emporter. Mais pas nécessairement cette année, ni dans mille ans… Et elle se gardait bien de sous-estimer l'habileté et la fourberie de l'homme noir. Si lui était comme un tube au néon, elle était comme l'une de ces minuscules particules de terre noire que le vent fait tourbillonner dans le ciel par temps de sécheresse. Un soldat parmi tant d'autres – depuis longtemps atteint par la limite d'âge, c'était vrai ! – au service du Seigneur.

– Ta volonté sera faite, dit-elle en cherchant dans la poche de son tablier un sachet de cacahuètes Planters.

Son dernier médecin le docteur Staunton, lui avait dit d'éviter tout ce qui était salé. Mais qu'en savait-il ?

Elle avait enterré les deux médecins qui avaient cru pouvoir lui donner des conseils depuis le jour de ses quatre-vingt-six ans, et elle prendrait quelques cacahuètes si elle en avait envie. Elles lui faisaient affreusement mal aux gencives, mais mon Dieu ! comme elles étaient bonnes !

Ralph Brentner arrivait justement, son chapeau solidement planté sur la tête. Il se découvrit cependant quand il frappa à la porte.

– Vous êtes réveillée, mère ?

– Ça, oui, répondit-elle, la bouche pleine. Entre Ralph, je n'arrive plus à mâcher ces méchantes cacahuètes.

C'est un vrai carnage.

Ralph entra en riant.

Il y a des gens à la grille qui aimeraient bien venir vous dire bonjour, si vous n'êtes pas trop fatiguée. Ils sont arrivés il y a une heure. Des gens bien, à mon avis. Le type qui est leur chef a les cheveux longs, mais ça n'a pas l'air de l'avoir dérangé. Il s'appelle Underwood.

– Alors, fais-les venir, Ralph, je serai heureuse de les voir.

– Très bien.

– Où est Nick ? Je ne l'ai pas vu de la journée, et pas davantage hier. Est-ce qu'il nous bouderait par hasard ?

– Il est allé au réservoir du barrage, avec l'électricien, Brad Kitchner, pour voir un peu la centrale électrique, répondit Ralph en se frottant le nez. Je me suis promené ce matin. Et je trouve qu'il y a beaucoup de chefs et pas assez d'Indiens.

Mère Abigaël gloussa. Elle aimait bien ce Ralph. C'était un homme simple, mais il était loin d'être bête. Il comprenait comment les choses fonctionnent. Rien d'étonnant si c'était lui qui avait mis en place ce que tout le monde appelait maintenant la Radio de la Zone libre. C'était le genre d'homme qui n'hésiterait pas à essayer de réparer avec de la colle époxy une batterie de tracteur qui commence à se fendre. Et si la réparation tenait, eh bien, il enlèverait tout simplement son chapeau cabossé pour gratter son crâne chauve, avec un grand sourire, le sourire d'un garçon de onze ans qui part avec sa canne à pêche sur l'épaule, ses devoirs terminés. Le genre d'homme qu'il fait bon avoir à côté de soi quand tout va plutôt mal, et qui s'efface ensuite quand tout le monde se sent bien. Le type qui sait adapter la valve d'un pneu de vélo quand le raccord de la pompe est trop gros, qui comprend du premier coup d'œil ce qui fait ce drôle de bruit dans le four, mais aussi le type qui pointe toujours trop tard à l'usine, qui repart toujours trop tôt et qui finit par se faire mettre dehors. Le genre de type qui sait engraisser un champ de mais avec du purin de porc, dans les bonnes proportions, qui sait faire des conserves de concombres, mais qui ne comprendra jamais un mot du papier qu'il signe à la banque pour emprunter l'argent dont il a besoin afin de s'acheter une voiture, qui ne comprendra jamais comment le concessionnaire arrive chaque fois à le blouser. Rempli par Ralph Brentner, un formulaire de demande d'emploi aurait eu l'air de sortir d'un mixer électrique… fautes d'orthographe, pages cornées, taches d'encre et de graisse. Son curriculum vitae, d'un jeu de cartes qui aurait fait le tour du monde sur un caboteur poussif. Mais, lorsque le tissu du monde commençait à se déchirer, c'étaient les hommes comme Ralph Brentner qui n'avaient pas peur de dire : « Mettons un petit peu de colle ici, on va voir si ça tient. » Et le plus souvent, ça

tenait.

– Tu es un brave type, Ralph, tu le savais ? Tu es un brave type.

– Vous aussi, mère. Non, pas un brave type… Enfin, vous comprenez. Bon, ce gars-là, Redman, est venu nous trouver pendant qu'on était en train de travailler. Il voulait parler à Nick, lui dire qu'il devait être membre d'un comité… je ne sais pas trop quoi.

– Et qu'est-ce que Nick a répondu ?

– Oh là là ! Il en a

écrit des pages ! Mais ça peut se résumer comme ça : si mère Abigaël est d'accord, je suis d'accord. Qu'est-ce que vous en dites ?

– Qu'est-ce que tu veux qu'une vieille dame comme moi ait à dire sur ces choses-là ?

– Beaucoup, répondit Ralph, presque choqué. C'est à cause de vous que nous sommes ici. Et je crois que nous ferons tout ce que vous voulez.

– Eh bien, ce que je veux, c'est de continuer à vivre libre comme je l'ai toujours fait, comme une Américaine. Je veux simplement dire ce que j'ai sur le cœur quand j'en ai envie. Comme une Américaine.

– Vous aurez votre mot à

dire.

– Les autres pensent comme toi, Ralph ?

– Oui, vous pouvez en être sûre.

– Alors, tout va très bien, dit-elle en se balançant dans son fauteuil. Le temps passe. Et tous ces gens se tournent les pouces. Ils attendent que quelqu'un vienne leur dire où se poser le derrière.

– Alors, je peux y aller ?

– Quoi faire ?

– Nick et Stu m'ont demandé de trouver une imprimerie et de voir si je pouvais la faire fonctionner, si eux me trouvaient un peu d'électricité. Je leur ai dit que je n'avais pas besoin d'électricité, que j'allais simplement trouver une école quelque part avec une bonne vieille ronéo à manivelle. Ils veulent imprimer des tracts. Et beaucoup ! Sept cents. Je me demande pourquoi, puisque nous sommes juste un peu plus de quatre cents.

– Plus les dix-neuf qui

attendent devant la grille et qui vont sans doute avoir une insolation si nous continuons à papoter. Va donc les chercher, mon enfant.

– J'y vais, dit Ralph en s'éloignant.

– Ralph ?

Il se retourna.

– Tu ferais bien d'en

imprimer mille.

Ralph leur

ouvrit la barrière et ils entrèrent. Elle sentit alors son péché, celui qu'elle considérait comme la mère des péchés. Le père des péchés était le vol ; les dix commandements se résumaient en fait à « Tu ne voleras point ». Le meurtre était le vol d'une vie, l'adultère le vol d'une épouse, l'envie, le vol secret et furtif qui se cachait dans l'ombre d'un cœur. Le blasphème était le vol du nom de Dieu, chassé de la maison du Seigneur, profané dans la rue comme une putain sur ses talons hauts. Elle n'avait jamais connu vraiment le vol, à peine un petit chapardage de temps en temps.

La mère du péché était l'orgueil.

L'orgueil était le côté féminin de Satan dans la race humaine, l'œuf paisible du péché, toujours fertile. C'est l'orgueil qui avait empêché Moïse de connaître le pays de Canaan où les grappes de raisins étaient si grosses qu'il fallait se mettre à plusieurs pour les porter. *Qui a fait jaillir l'eau du rocher quand nous avions soif ?* avaient demandé les enfants d'Israël. Et Moïse avait répondu : *moi.*

Elle avait toujours été fière. Fière du plancher qu'elle lavait à grande eau, à quatre pattes (mais Qui lui avait donné ces mains, ces genoux et l'eau qui remplissait son seau ?), fière que tous ses enfants aient bien tourné – pas un seul en prison, pas un seul pris par la drogue ou la bouteille, pas un seul possédé par le vice qui doit taire son nom – mais les mères des enfants étaient les filles de Dieu. Elle était fière de sa vie, mais ce n'était pas elle qui l'avait faite. La fierté était la malédiction des forts car, comme une femme, la fierté avait ses artifices. Malgré son grand âge, elle n'avait pas encore appris toutes ses illusions, pas encore maîtrisé ses chants de sirène.

Et lorsqu'ils franchirent la barrière, un par un, elle pensa : *C'est moi qu'ils sont venus voir.* Sur les talons de ce péché, une série d'images blasphématoires surgit toute seule dans son esprit : ils entraient un par

un, comme des communiants, et elle voyait leur jeune chef baisser les yeux à terre, à son côté une jeune femme aux cheveux blonds, un petit garçon derrière lui accompagné d'une femme aux yeux sombres dont les cheveux noirs étaient parcourus de mèches grises. Et derrière eux, les autres, à la queue leu leu.

Le jeune homme gravit les marches de la véranda mais sa femme s'arrêta au pied de l'escalier. Il avait les cheveux longs, comme Ralph l'avait dit, mais ils étaient propres. Il avait une barbe rousse semée de fils d'or, très longue. Un visage fort, récemment buriné par les soucis, des rides toutes fraîches autour de la bouche, en travers du front.

– Vous existez vraiment, dit-il à voix basse.

– Figurez-vous que je n'en avais jamais douté. Je m'appelle Abigaël Freemantle, mais par ici, on m'appelle généralement mère Abigaël. Soyez les bienvenus chez vous.

– Merci, répondit-il d'une voix étouffée, et elle vit qu'il avait peine à retenir ses larmes. Je suis… nous sommes très heureux d'être ici. Je m'appelle Larry Underwood.

Elle lui tendit la main et il la serra tout doucement, respectueusement. Elle sentit à nouveau poindre en elle la fierté, cette chose qui vous fait raidir la nuque. Comme si ce jeune homme croyait qu'elle avait en elle un feu qui allait le brûler.

– J'ai… j'ai rêvé de vous.

Elle hocha la tête en souriant. Il se retourna maladroitement, manquant de trébucher, et redescendit les marches, le dos voûté. Bientôt il serait soulagé de son fardeau, pensa-t-elle, quand il comprendrait qu'il n'avait pas à porter tout le poids du monde sur ses épaules. Un homme qui doute de lui ne doit pas être trop longtemps mis à l'épreuve, pas avant qu'il n'ait mûri, et cet homme, ce Larry Underwood, était encore un peu vert comme une jeune tige qu'un rien fait fléchir. Mais elle l'aimait.

Sa femme, une jolie petite chose aux yeux comme des violettes, vint ensuite. Elle regarda mère Abigaël droit dans les yeux, mais sans aucune arrogance.

– Je m'appelle Lucy Swann. Je suis heureuse de faire votre connaissance.

Elle portait un pantalon. Pourtant, elle esquissa une petite révérence.

– Heureuse de vous voir, Lucy.

– Est-ce que je peux vous demander… je voudrais…

Le rouge lui monta aux joues et elle baissa les yeux.

– Cent huit ans, sauf erreur, répondit-elle gentiment. Mais il y a des jours où j'ai l'impression d'en avoir deux cent seize.

– J'ai rêvé de vous, dit

Lucy qui redescendit aussitôt l'escalier, un peu mal à l'aise.

Ce fut ensuite le tour de la femme aux yeux sombres et du garçon. La femme la regarda gravement, sans ciller ; quant au garçon, il semblait totalement émerveillé. L'enfant ne l'inquiétait pas. Mais quelque chose chez cette femme lui fit froid dans le dos. *Il est ici* pensa-t-elle. *Il est venu sous la forme de cette femme… car sachez qu'il revêt bien d'autres formes que la sienne… Le loup… Le corbeau… Le serpent.*

Elle aussi pouvait connaître la peur et, un instant, elle eut l'impression que cette étrange femme aux cheveux parcourus de mèches blanches allait tendre la main, presque nonchalamment, et lui briser la nuque. Un instant, mère Abigaël crut que le visage de la femme avait disparu et qu'elle voyait devant elle un trou dans l'espace et le temps, un trou au sein duquel deux yeux sombres et damnés la fixaient – des yeux perdus, hagards, désespérés.

Mais ce n'était qu'une femme, pas lui. L'homme noir n'oserait jamais s'approcher d'elle, même pas sous une forme autre. Ce n'était qu'une femme – une très jolie femme d'ailleurs – avec un visage expressif et sensible. Elle tenait le petit garçon par les épaules. Mais oui, elle avait rêvé, c'était tout. Certainement.

Pour Nadine Cross, la rencontre fut un moment de totale confusion. Elle s'était sentie bien quand elle avait franchi la barrière. Elle s'était sentie bien jusqu'à ce que Larry commence à parler à la vieille dame. Mais alors, un sentiment presque intolérable d'horreur et de terreur s'était emparé d'elle. La vieille femme pouvait… pouvait quoi ?

*Pouvait voir.*

Oui, elle avait peur que la vieille femme puisse voir en elle, découvre cette noirceur déjà ensemencée qui commençait à germer. Elle avait peur que la vieille femme se lève, la dénonce, exige qu'elle quitte Joe et qu'elle aille vers ceux (vers *lui*) auxquels elle appartenait.

L'une comme l'autre agitées par leurs troubles frayeurs, les deux femmes se regardèrent dans les yeux. Elles se jaugèrent. Un instant seulement, mais qui leur parut à toutes deux interminable.

*Il est en elle, la créature du Diable*, pensa Abby Freemantle.

*Tout leur pouvoir est là*, pensa Nadine à son tour. *Ils n'ont rien d'autre qu'elle, même s'ils l'ignorent peut-être.*

Joe s'agitait à côté d'elle, la tirait par la main.

– Bonjour, dit-elle d'une petite voix blanche. Je m'appelle Nadine Cross.

– Je sais qui vous êtes, répondit la vieille femme.

Les mots planèrent dans l'air, et toutes les conversations s'interrompirent brusquement. Les gens se retournèrent, étonnés, pour voir ce qui se passait.

– Vraiment ?

Tout à coup, elle eut l'impression que Joe était sa seule protection, l'unique. Elle fit passer l'enfant devant elle, comme un otage. Les étranges yeux couleur de mer de Joe se levèrent vers mère Abigaël.

– Voici Joe. Vous le

connaissez lui aussi ? demanda Nadine.

Les yeux de mère Abigaël

restaient fixés sur ceux de la femme qui se faisait appeler Nadine Cross, mais un mince voile de sueur lui baignait maintenant la nuque.

– Je ne pense pas qu'il s'appelle Joe, pas plus que je m'appelle Cassandre, et je ne pense pas que vous soyez sa maman.

La vieille femme baissa les yeux vers le petit garçon, soulagée d'une certaine manière, incapable de s'empêcher de croire que cette femme venait de remporter une victoire – qu'elle avait placé ce petit bonhomme entre elles, qu'elle l'avait utilisé pour l'empêcher de faire ce que son devoir lui commandait… ah, mais tout avait été si vite, elle n'avait pas eu le temps de se préparer.

– Comment t'appelles-tu, mon petit ?

L'enfant voulait répondre, mais on aurait cru qu'un os s'était pris dans sa gorge.

– Il ne peut pas vous le

dire, dit Nadine en posant la main sur l'épaule de l'enfant. Il ne peut pas vous le dire. Je ne crois pas qu'il se souv…

Joe s'écarta brusquement.

– *Leo !* dit-il tout à coup d'une voix forte et claire. Leo Rockway,

c'est moi ! Je suis Leo !

Et il se précipita dans les bras de mère Abigaël en riant aux éclats. Les autres rirent eux aussi et certains applaudirent. Personne ne semblait plus s'intéresser à Nadine. Abby sentit à nouveau que quelque chose venait de basculer.

– Joe ! lança Nadine.

Elle avait retrouvé son calme. Son visage paraissait si lointain. Le garçon s'écarta un peu de mère Abigaël et regarda Nadine.

– Viens, dit Nadine en

soutenant le regard d'Abby. Elle est vieille. Tu vas lui faire mal. Elle est très vieille et… plus très forte.

– Oh, je crois être bien

assez forte pour aimer un peu un petit garçon comme lui, répondit mère Abigaël, mais sa voix lui parut étrangement incertaine. On dirait qu'il a fait un bien long voyage.

– Oui, il est fatigué. Et vous l'êtes vous aussi. Allez, viens, Joe.

– Je l'aime beaucoup, dit le petit garçon sans bouger.

Nadine tressaillit. Sa voix se durcit :

– Allez, viens tout de suite, Joe !

– *Ce n'est pas mon nom !*

Leo ! Leo ! C'est comme ça que je m'appelle !

Les conversations cessèrent de nouveau. Tous comprenaient que quelque chose d'imprévu s'était produit, pouvait se produire encore, mais sans savoir quoi au juste.

Les deux femmes se regardaient comme si elles croisaient le fer.

*Je sais qui vous êtes*, disaient les yeux d'Abby.

Et Nadine répondait : *Oui.*

Et je vous connais moi aussi.

Mais, cette fois, ce fut Nadine qui baissa les yeux la première.

– Très bien, dit-elle. Leo, ou ce que tu voudras. Mais viens, avant de trop la fatiguer.

L'enfant quitta à regret les bras de mère Abigaël.

– Reviens me voir quand tu veux, dit Abby, sans regarder Nadine.

– D'accord, répondit le

petit garçon en lui envoyant un baiser.

Nadine était de glace. Elle ne disait pas un mot. Quand ils redescendirent les marches, le bras de Nadine sur ses épaules parut lourd à l'enfant, comme une chaîne de forçat. Mère Abigaël les regarda s'éloigner, sachant que tout allait se dissiper dans le brouillard. Maintenant qu'elle ne voyait plus le visage de la femme, cette impression d'avoir eu une révélation commençait à s'estomper. Elle n'était plus très sûre de ce qu'elle avait ressenti. Ce n'était qu'une femme parmi d'autres, sans aucun doute… mais était-ce bien vrai ?

Le jeune homme, Underwood, était toujours en bas des marches, le visage tourmenté comme un nuage d'orage.

– Pourquoi as-tu fait ça ?

demanda-t-il tout bas à la femme, mais mère Abigaël le comprit parfaitement.

La femme fit comme si elle n'avait pas entendu et s'éloigna sans répondre. Le petit garçon lança un regard suppliant à Underwood, mais la femme commandait, au moins pour le moment, et l'enfant la laissa l'emmener, l'emporter avec elle.

Il y eut un moment de silence et elle ne sut comment le combler, alors qu'il le fallait — Il le fallait ?

N'était-ce pas sa *mission* de le combler ?

Une voix demandait doucement : Oui ? Ta mission ? C'est pour cela que Dieu t'a emmenée ici, femme ?

Pour être celle qui accueille aux portes de la Zone libre ?

*Je ne peux plus penser,* protesta-t-elle.

*Cette femme avait raison : je suis fatiguée.*

*Il revêt bien d'autres formes que la sienne*, poursuivait la petite voix intérieure. *Loup, corbeau, serpent…*

femme.

Qu'est-ce que cela voulait dire ?

Que s'était-il passé ? Mon Dieu, quoi ?

*J'étais assise, heureuse, attendant qu'ils se prosternent – oui c'est bien cela que je faisais, inutile de me le cacher – et cette femme approche, quelque chose arrive, et je ne sais plus quoi.*

Mais il y avait quelque chose dans cette femme… est-ce bien vrai ? En es-tu sûre ?

Dans le silence, tous semblaient la regarder, attendant qu'elle fasse ses preuves. Et elle en était incapable. La femme et l'enfant avaient disparu ; ils étaient partis comme si eux étaient les justes et elle, rien d'autre qu'une vieille pharisienne grimaçante dont aussitôt ils avaient vu le jeu.

*Oh, mais je suis vieille !*

Ce n'est pas juste !

Et tout de suite vint une autre voix, toute petite, claire et précise, une voix qui n'était pas la sienne : Pas trop vieille pour ne pas savoir que la femme est…

Un autre homme s'approchait, hésitant, respectueux.

– Bonjour, mère Abigaël. Je m'appelle Zellman. Mark Zellman. De Lowville, État de New York. J'ai rêvé de vous.

Elle se trouva tout à coup en face d'un choix qui ne resta parfaitement clair que quelques instants seulement dans son esprit agité. Elle pouvait répondre au salut de cet homme, le taquiner un peu pour le mettre à l'aise (mais pas trop à l'aise, car ce n'était pas précisément ce qu'elle voulait), puis passer au suivant, et encore au suivant, recevant leurs hommages comme de nouvelles palmes, ou bien elle pouvait l'ignorer, lui et les autres. Elle pouvait suivre le fil de ses pensées, tout au fond de son cœur, chercher au plus profond ce que le Seigneur voulait qu'elle sache.

*La femme est…*

*… quoi ?*

Était-ce important ? La

femme n'était plus là.

– J'ai eu un petit neveu qui vivait dans cette région, répondit-elle d'une voix placide à Mark Zellman. Une petite ville qui s'appelait Rouse's Point. Au bord du lac Champlain, tout près du Vermont. Vous n'en avez sans doute jamais entendu parler.

Et Mark Zellman répondit que si, il en avait entendu parler ;

comme tout le monde dans l'État de New York. Y

avait-il jamais été ? Et son visage s'assombrit. Non, jamais. Mais il aurait tant voulu.

– D'après ce que Ronnie me disait dans ses lettres, vous n'avez pas manqué grand-chose.

Et Zellman repartit, un large sourire aux lèvres.

Les autres montèrent tour à tour présenter leurs respects comme tant d'autres l'avaient fait avant eux comme d'autres le feraient encore dans les jours et dans les semaines à venir. Un adolescent, Tony Donahue. Un mécanicien, Jack Jackson. Une jeune infirmière, Laurie Constable – elle allait être bien utile. Un vieil homme, Richard Farris, que tout le monde appelait Le Juge ; il la regarda avec une telle intensité qu'elle en fut presque mal à l'aise. Dick Vollman. Sandy DuChien – joli nom, sûrement une descendante de trappeurs français. Harry Dunbarton, un homme qui, trois mois plus tôt, gagnait sa vie en vendant des lunettes. Andrea Terminello. Un certain Smith. Un certain Rennett. Et tant d'autres. Elle leur parla à tous, hochant la tête, souriant, faisant de son mieux pour les mettre à l'aise, mais le plaisir qu'elle avait senti les autres jours avait disparu maintenant. Elle ne sentait plus que ses rhumatismes dans ses poignets, ses doigts et ses genoux, et puis aussi cette impression lancinante qu'elle devrait bientôt utiliser la toilette portative si elle ne voulait pas mouiller sa robe.

Tout cela, et l'impression de plus en plus vague (elle aurait complètement disparu à la tombée de la nuit) qu'elle avait manqué quelque chose de très important et qu'elle allait peut-être beaucoup le regretter plus tard.

Comme il avait

les idées plus claires lorsqu'il écrivait, il notait tout ce qui lui paraissait important avec deux crayons-feutres : un bleu et un noir. Nick Andros était assis dans le petit bureau de la maison qu'il partageait avec Ralph Brentner et l'amie de Ralph, Elise. Il faisait presque nuit. La maison était très jolie, tapie à l'ombre du mont Flagstaff, mais un peu au-dessus de la ville. À travers la baie vitrée du salon, les rues de la ville paraissaient dessiner un gigantesque damier. Les vitres étaient revêtues d'une pellicule réfléchissante qui permettait de voir à travers sans être vu de l'extérieur. Nick supposait que la maison devait valoir entre 450 000 et 500 000

dollars… et le propriétaire et sa famille avaient mystérieusement disparu.

Au cours du long périple qui l'avait conduit de Shoyo à Boulder, d'abord tout seul, puis en compagnie de Tom Cullen et des autres, il avait traversé des dizaines et des dizaines de villes, grandes et petites toutes des charniers qui empestaient à des kilomètres à la ronde. Boulder n'aurait pas dû être différente… et pourtant elle l'était. Naturellement, il y avait des cadavres, par milliers, et il faudrait faire quelque chose avant la fin de la saison sèche, quand les pluies d'automne accéléreraient la décomposition des corps, avec les risques de maladie qui pourraient en résulter… mais il n'y avait pas *suffisamment* de cadavres. Nick se demandait si quelqu'un d'autre, à part lui et Stu Redman, l'avait remarqué… Lauder peut-être. Lauder remarquait presque tout.

Pour une maison ou un immeuble que vous trouviez rempli de cadavres, il y en avait des dizaines d'autres totalement vides. Durant les derniers spasmes de l'épidémie, la plupart des habitants de Boulder, malades et valides, avaient donc décidé de quitter la ville. Pourquoi ? La réponse n'avait probablement pas d'importance et sans doute ne la connaîtraient-ils jamais. Le fait étonnant demeurait que mère Abigaël, sans avoir vu la ville, avait réussi à les conduire tous vers ce qui était peut-être la seule petite ville des États-Unis qui ne soit pas littéralement jonchée de cadavres. Même pour un sceptique comme lui, c'était suffisant pour qu'il se demande d'où elle tirait ses informations.

Nick s'était installé dans trois jolies chambres au sous-sol, meublées en pin. Ralph avait eu beau insister pour qu'il utilise le reste de la maison, il s'y était absolument refusé – il se sentait déjà comme un intrus, mais il aimait bien Ralph et Elise… et jusqu'à ce voyage qui l'avait mené de Shoyo à Hemingford Home, il ne s'était pas rendu compte à quel point la compagnie des autres lui avait manqué. Un manque qui n'était toujours pas comblé.

Cette maison était certainement la plus belle de toutes celles où il avait habité. Nick disposait de sa propre entrée, à l'arrière, où il gardait son vélo dont les roues s'enfonçaient jusqu'aux moyeux dans une épaisse couche de feuilles de trembles qui pourrissaient en dégageant une douce odeur. Il avait commencé à se constituer une petite bibliothèque, chose qu'il avait toujours voulu faire au cours de ses années d'errance. Il lisait beaucoup à l'époque (depuis quelque temps, il n'avait que rarement le loisir de s'asseoir pour entreprendre une longue conversation avec un livre), et certains de ceux qui s'alignaient sur les étagères encore pratiquement vides étaient de

vieux amis, la plupart empruntés dans des bibliothèques publiques pour la somme de deux cents par jour ; ces dernières années, il n'était jamais resté suffisamment longtemps au même endroit pour pouvoir obtenir une carte de lecteur.

Les autres volumes étaient des livres qu'il n'avait pas encore lus, mais que ses lectures précédentes lui avaient donné envie de connaître. Et, tandis qu'il était assis dans le petit bureau devant sa feuille de papier et ses deux crayons-feutres, un de ces livres était juste à côté de lui sur la table – *Les Confessions de Nat Turner*, de William Styron. Il avait marqué l'endroit où il avait interrompu sa lecture avec un billet de dix dollars trouvé dans la rue.

Il y avait beaucoup d'argent dans les rues, des billets que le vent balayait dans les caniveaux, et il était encore surpris et amusé de voir combien de gens – dont lui – s'arrêtaient pour les ramasser. Pourquoi ? Les livres ne coûtaient plus rien à présent. Les idées ne coûtaient plus rien. Parfois cette pensée le remplissait d'enthousiasme. Parfois aussi elle l'effrayait.

La feuille sur laquelle il écrivait provenait d'un classeur dans lequel il notait toutes ses idées – sorte de journal, sorte d'aide-mémoire. Il avait découvert qu'il prenait grand plaisir à dresser ces listes, au point de se demander s'il n'avait pas eu un comptable parmi ses ancêtres. Quand il se sentait troublé et inquiet, cette activité suffisait souvent à le tranquilliser.

Il revint à sa page blanche, gribouillant distraitement dans la marge.

Il avait l'impression que tout ce qu'ils voulaient ou désiraient de leur ancienne vie se trouvait dans la centrale électrique de Boulder, aujourd'hui silencieuse, comme un trésor caché dans une cassette poussiéreuse, au fond d'un placard. Les gens qui s'étaient rassemblés à Boulder semblaient partager une même sensation confuse, vaguement désagréable – ils étaient comme des enfants cherchant leur chemin dans une maison hantée. D'une certaine façon, Boulder était une ville fantôme. Tous avaient l'impression de n'y être que de passage. Il y avait aussi ce type, Impening, qui avait autrefois habité Boulder où il travaillait à l'usine IBM. Impening semblait vouloir semer le trouble. Il ne cessait de dire à qui voulait l'entendre qu'en 1984, le 14 septembre pour être précis, il était tombé quatre centimètres de neige sur la ville et qu'en novembre il faisait assez froid pour geler les roupettes d'un singe de béton. C'était le genre de conversation que Nick ne souhaitait pas voir se répandre. Le défaitisme d'Impening lui aurait valu des ennuis s'il avait été dans l'armée, mais il ne s'agissait pas d'une armée

ici. L'important, c'était que le bavardage d'Impening ne risquait pas de faire de mal si les gens pouvaient s'installer dans des maisons où les ampoules s'allument où le chauffage se met en marche dès qu'on poussé le doigt sur un bouton. Et si ce résultat n'était pas obtenu d'ici les premiers froids, Nick craignait que les gens ne commencent à s'en aller. Toutes les assemblées, tous les représentants, toutes les ratifications du monde ne pourraient les en empêcher.

Selon Ralph, il n'y avait rien de bien sérieux à la centrale électrique, du moins à première vue. Les techniciens avaient arrêté certaines machines ; d'autres s'étaient arrêtées toutes seules. Deux ou trois des grosses turbines avaient sauté peut-être à la suite d'une dernière surtension. Il faudrait remplacer quelques circuits, avait dit Ralph, mais il pensait que Brad Kitchner, lui et une douzaine d'hommes pourraient s'en charger. Par contre, il faudrait beaucoup plus de main-d'œuvre pour refaire les bobinages des alternateurs qui avaient sauté. Mais ce n'était pas le fil de cuivre qui manquait à Denver – Ralph et Brad avaient fait une tournée de reconnaissance dans les entrepôts la semaine précédente. S'ils disposaient de suffisamment de bras, ils pourraient sans doute avoir de la lumière dans une ou deux semaines.

Et alors, on va organiser une bringue de tous les diables, une foire comme il n'y en a jamais eu dans cette ville, avait dit Brad.

La loi et l'ordre. C'était un autre point qui l'inquiétait. Stu Redman pouvait-il s'en charger ? Il ne souhaiterait certainement pas cette responsabilité mais Nick espérait parvenir à le persuader… Et au besoin, demander à Glen de lui donner un coup de main. Ce qui l'inquiétait vraiment, c'était le souvenir, encore trop frais et trop douloureux pour qu'il veuille y penser longtemps, de sa courte et terrible expérience comme gardien de la prison de Shoyo. Vince et Billy en train de mourir, Mike Childress qui sautait à pieds joints dans son assiette : *Je fais la grève de la faim ! Tu m'entends, ordure ?*

L'idée qu'ils puissent avoir besoin de tribunaux, de prisons… peut-être même d'un bourreau, lui faisait mal.

Après tout, ils étaient les fils de mère Abigaël pas ceux de l'homme noir !

Mais l'homme noir ne s'embarrasserait sans doute pas de tribunaux et de prisons.

Son châtiment serait rapide, sûr, brutal. Il n'aurait pas besoin de prisons pour faire peur aux gens, quand les cadavres s'aligneraient le long de l'autoroute 15, crucifiés sur les poteaux de téléphone, offerts

aux oiseaux.

Nick espérait que la plupart des délits seraient mineurs. Il y avait déjà eu quelques cas d'ivresse sur la voie publique et de tapage nocturne. Un jeune adolescent, beaucoup trop jeune pour conduire s'était promené à fond de train sur Broadway semant la panique sur son passage. Il avait finalement embouti le camion d'un boulanger et son aventure s'était soldée par une belle entaille au front – il avait eu de la chance de s'en tirer à si bon compte, pensait Nick. Bien des gens l'avaient vu, avaient compris qu'il était beaucoup trop jeune, mais personne ne s'était senti en droit de l'arrêter.

*Autorité. Organisation*. Il écrivit ces deux mots sur sa feuille et les entoura de deux cercles. Les enfants de mère Abigaël n'étaient pas à l'abri de la faiblesse de la stupidité, des mauvaises compagnies. Nick ignorait s'ils étaient ou non les enfants de Dieu, mais ce qu'il savait, c'est que, lorsque Moïse était descendu de la montagne, ceux qui n'étaient pas en train d'adorer le veau d'or étaient occupés à faire des conneries. Un jour, quelqu'un finirait bien par tricher dans une partie de poker, ou déciderait de piquer la femme d'un autre.

*Autorité. Organisation*. Il entoura d'un autre cercle les deux mots qui semblaient maintenant prisonniers derrière leur triple clôture. Comme ils allaient bien ensemble… et comme Nick n'aimait pas ces deux mots.

Quelques

minutes plus tard, Ralph entra dans le petit bureau.

– Nous attendons quelques personnes demain, et toute une ribambelle après-demain. Plus de trente dans le deuxième groupe.

– *Parfait,* écrivit Nick. *Je suis sûr que nous allons bientôt avoir un médecin. La loi des grands nombres.*

– Oui, nous devenons une vraie petite ville.

Nick hocha la tête.

– J'ai parlé avec le type qui était le chef du groupe d'aujourd'hui. Il s'appelle Larry Underwood. Un type intelligent. Malin comme un singe.

Nick haussa les sourcils et dessina en l'air un point d'interrogation.

Ralph savait ce que voulait dire ce signe : donne-moi plus de détails, si tu peux.

– Eh bien, voilà. Il a six ou sept ans de plus que toi, je crois, et peut-être huit ou neuf de moins que Redman. Mais c'est le genre de type que tu nous as demandé de chercher. Il pose les bonnes questions.

*?*

– D'abord, qui commande ici.

Ensuite, qu'est-ce qu'on fait maintenant. Enfin, qui va le faire.

Nick hocha la tête. Oui – les bonnes questions. Mais était-il l'homme qu'ils cherchaient ? Ralph avait peut-être raison. Mais il pouvait aussi se tromper.

– *Je vais essayer d'aller lui dire bonjour demain*, écrivit Nick sur une nouvelle feuille de papier.

– Oui, tu devrais. Je t'assure qu'il est bien. Et j'ai parlé un petit peu à la mère avant que Underwood et ses copains viennent lui dire bonjour. Je lui ai parlé de ce que tu m'avais dit.

?

– Elle m'a donné le feu vert.

Elle trouve que les gens tournent en rond et qu'ils ont besoin qu'on leur dise où se poser le derrière.

Nick se renversa dans sa chaise et rit silencieusement :

– *J'étais presque sûr qu'elle serait d'accord. Je vais parler à Stu et à Glen demain. Est-ce que tu as imprimé les affiches ?*

– Oh ! Je n'y pensais plus ! Évidemment. Ça m'a pris presque tout l'après-midi, figure-toi.

Il montra à Nick une affiche qui sentait encore l'encre fraîche. Ralph l'avait dessinée lui-même. De gros caractères pour attirer l'œil :

ASSEMBLÉE GÉNÉRALE ! ! !

# NOMINATION

## DES CANDIDATS ET

# ÉLECTION

DU CONSEIL !

18 août 1990 à 20h30

Parc

Bandshell s'il fait BEAU

Salle

Chautauqua s'il fait MAUVAIS

# DES RAFRAICHISSEMENTS SERONT SERVIS

Au-dessous, un petit plan à l'intention de ceux qui ne connaissaient pas encore très bien Boulder. Puis, en petits caractères, les noms que Stu, Glen et Nick avaient retenus un peu plus tôt, après quelques discussions :

*Comité spécial Nick*

Andros

Glen

Bateman

Ralph Brentner Richard Ellis Fran Goldsmith Stuart

Redman

Susan

Stern

Nick montra du

doigt la phrase qui parlait des rafraîchissements et haussa les sourcils.

– Oh, oui, c'est une idée de Frannie. Elle pense que les gens seront plus nombreux si on leur donne quelque chose à boire. Elle va s'en occuper avec son amie, Patty Kroger. Gâteaux secs et limonade, précisa Ralph en faisant la grimace. Si je devais choisir entre de la limonade et de la tisane, eh bien figure-toi que je réfléchirais un bon

coup.

Je te laisse ma part, Nicky.

Nick lui répondit avec un sourire.

– La seule chose dans tout ce truc, c'est que vous voulez que je fasse partie du comité. Et moi, je sais ce que c'est un comité. Ça veut dire : « Félicitations pour votre dévouement, pour votre excellent travail. » D'accord, j'aime bien les compliments et j'ai travaillé dur toute ma vie. Mais les comités, c'est fait pour donner des idées.

Et moi, je suis pas tellement fort là-dedans.

Sur son bloc-notes, Nick dessina rapidement un gros émetteur radio et une antenne qui lançait des ondes dans le ciel.

– D'accord, mais ça c'est complètement différent.

– *Tout ira bien, tu verras.*

– Si tu le dis… Je vais essayer en tout cas. Mais je crois que vous feriez mieux de prendre ce type, Underwood.

Nick hocha la tête et lui donna une tape amicale sur l'épaule. Ralph lui souhaita bonne nuit et sortit. Seul dans le petit bureau, Nick regarda longtemps l'affiche. Si Stu et Glen l'avaient vue – et c'était certainement le cas –, ils savaient maintenant qu'il avait décidé sans les consulter de rayer le nom de Harold Lauder sur la liste des membres du comité spécial. Comment allaient-ils le prendre ? Il n'en savait rien. Mais le fait qu'ils ne soient pas venus aussitôt le voir était probablement un bon signe. Peut-être attendaient-ils de lui qu'il fasse maintenant des concessions. Et s'il le fallait, il n'hésiterait pas à en faire, mais à condition d'écarter ce Harold. S'il le fallait, il renoncerait à Ralph. De toute façon, Ralph ne tenait pas vraiment à ce poste. Mais Ralph avait la tête sur les épaules. C'était un type qui savait ne pas s'arrêter à la surface des choses. Il serait précieux comme membre d'un comité permanent. Quant à Stu et à Glen, ils avaient déjà nommé tous leurs amis dans ce comité. Si lui, Nick, voulait tenir Lauder à l'écart, il allait falloir qu'ils acceptent. Pour qu'ils réussissent leur coup, il ne fallait pas de dissension entre eux. Dis maman, comment il fait le monsieur pour sortir le lapin de son chapeau ? Eh bien, mon fils, je ne sais pas exactement, mais je pense qu'il a *peut-être* utilisé le vieux truc des gâteaux secs et de la limonade. Ça marche presque à tous les coups.

Il revint à la feuille sur laquelle il griffonnait lorsque Ralph était entré. Et il contempla les deux mots qu'il avait entourés de trois cercles, comme pour les empêcher de s'échapper.

*Autorité. Organisation*. Tout à coup, il en écrivit un autre au-dessous –il y avait juste assez de place. Trois mots maintenant à l'intérieur des trois cercles :

*Autorité. Organisation. Politique*.

Mais s'il essayait d'écarter Lauder, ce n'était pas simplement parce qu'il avait l'impression que Stu et Glen Bateman essayaient de prendre toute la couverture. Il était un peu agacé, naturellement.

Il aurait été étrange qu'il ne le soit pas. D'une certaine manière, lui Ralph et la mère Abigaël étaient les fondateurs de la Zone libre de Boulder.

*Nous sommes des centaines maintenant, et des milliers vont bientôt arriver si Bateman a raison,* pensait-il en tapotant la feuille de papier avec son crayon. Et plus il regardait ces trois mots, plus ils lui paraissaient vilains. *Mais quand Ralph, moi, la mère, Tom Cullen et les autres, quand nous sommes arrivés ici, il n'y avait plus que des chats dans les rues de Boulder, et les cerfs qui étaient descendus du parc national pour se nourrir dans les potagers… et même dans les magasins. Tu te souviens de celui qui avait réussi à entrer dans le supermarché et qui ne trouvait plus la sortie ? Il courait dans les allées comme un fou en renversant tout par terre.*

*Bien sûr, il n'y a pas longtemps que nous sommes ici même pas un mois, mais nous étions les premiers !*

Il y a certainement un peu de dépit dans mon attitude, mais ce n'est pas pour ça que je veux écarter Harold. Si je veux l'écarter, c'est parce que je ne lui fais pas confiance. Il sourit tout le temps, mais il y a une cloison étanche entre sa bouche et ses yeux. Il y a eu des frictions entre lui et Stu à une époque, à propos de Frannie, mais tous les trois disent que c'est terminé maintenant. Je me demande si c'est vrai. Parfois, je vois que Frannie observe Harold et elle a l'air mal à l'aise, comme si elle essayait de savoir dans quelle mesure tout est bien « fini ». Il n'est pas bête du tout mais j'ai l'impression qu'il est instable.

Nick secouait la tête. Ce n'était pas tout. En plusieurs occasions, il s'était en fait demandé si Harold Lauder n'était pas fou.

*C'est surtout ce sourire. Je ne veux pas partager de secrets avec quelqu'un qui sourit de cette façon, quelqu'un qui donne l'impression de ne jamais dormir bien la nuit.*

*Pas de Lauder. Il faudra bien qu'ils l'acceptent.*

Nick referma son classeur et le rangea dans le dernier tiroir du

bureau. Puis il se leva et commença à se déshabiller. Il avait envie de prendre une douche. Confusément, il se sentait sale.

Le monde, pensait-il, non pas selon Garp, mais selon la super-grippe. Le nouveau monde, le meilleur des mondes. Mais il ne lui semblait pas particulièrement meilleur que l'autre, ni particulièrement nouveau. C'était comme si l'on avait caché un gros pétard dans le coffre à jouets d'un enfant. Bang ! et les jouets s'étaient éparpillés partout. Certains étaient fichus, d'autres pouvaient être réparés, surtout, ils étaient éparpillés d'un bout à l'autre de la pièce. Encore un peu trop chauds pour qu'on les touche. Mais bientôt ils se seraient suffisamment refroidis.

En attendant, il fallait faire un tri. Jeter ce qui ne servait plus. Mettre de côté les jouets qu'on pouvait réparer. Faire une liste de tout ce qui fonctionnait encore. Trouver un nouveau coffre pour tout ranger, un joli coffre à jouets. Un coffre *solide*. Il y a quelque chose de maladivement terrifiant dans la facilité – presque la volonté – qu'ont les choses de vouloir sauter en l'air. Le plus difficile c'est ensuite de remettre de l'ordre. De trier. De réparer. De faire la liste. De jeter ce qui ne sert plus à rien, naturellement.

Mais… peut-on *jamais* se résoudre à jeter ce qui n'est plus bon ?

Nick s'arrêta devant la porte de la salle de bain, nu, ses vêtements dans les bras.

Oh, la nuit était si silencieuse…

Mais toutes ses nuits n'étaient-elles pas des symphonies de silence ? Pourquoi donc avait-il tout à coup la chair de poule ?

Pourquoi ? Parce qu'il

sentit tout à coup que ce n'étaient pas des jouets que le comité de la Zone libre allait devoir ramasser, pas des jouets du tout. Il sentit tout à coup qu'il faisait partie d'un cercle d'étranges couturiers de l'esprit humain – lui Redman, Bateman, mère Abigaël, et oui, même Ralph avec sa grosse radio et ses amplis qui envoyaient le signal de la Zone libre à travers l'immense solitude du continent. Ils avaient chacun une aiguille et peut-être travaillaient-ils ensemble à confectionner une couverture douillette qui leur tiendrait bien chaud en hiver… ou peut-être ne faisaient-ils, après une brève pause, que recommencer à coudre un grand linceul pour ensevelir la race humaine, en commençant modestement par les orteils.

Après avoir

fait l'amour, Stu s'était endormi. Il ne dormait pas beaucoup depuis quelque temps et, la veille, il avait passé une nuit blanche à se saouler avec Glen Bateman, préparant l'avenir. Frannie avait mis une chemise de nuit et elle était sortie sur le balcon.

L'immeuble où ils habitaient se trouvait en plein centre, à l'angle de Pearl et de Broadway. Leur appartement était au deuxième et, du balcon, elle pouvait voir le carrefour ; Pearl, dans le sens est-ouest, Broadway dans le sens nord-sud. Elle aimait cet endroit. Comme si elle et Stu se trouvaient au centre de la rose des vents. La nuit était douce. Pas une brise. Un million d'étoiles faisaient briller la dalle noire du ciel. Et sous leur clarté glacée, Fran voyait la masse imposante des Flatirons se dresser plus à l'ouest.

Lentement, elle se caressa du cou jusqu'aux cuisses. Sous sa chemise de nuit en soie, elle était nue. Sa main frôla ses seins puis, au lieu de continuer tout droit vers le petit promontoire de son pubis, elle traça un arc de cercle sur son ventre, suivant une courbe qui n'était pas aussi prononcée quinze jours plus tôt.

On commençait à voir qu'elle était enceinte. Pas beaucoup, mais Stu lui en avait fait la remarque dans la soirée. Très décontracté, il avait préféré poser une question drôle : *Et combien de temps peut-on continuer sans que… hum… sans que je le coince ?*

*Quatre mois. Ça te va ?*

*Parfait,* avait-il répondu.

Et, délicieusement, il était entré en elle.

Plus tôt, la conversation avait été beaucoup plus sérieuse. Peu après leur arrivée à Boulder, Stu lui avait dit qu'il avait parlé du bébé à Glen. Le prof pensait, sans en être sûr, que le virus de la super-grippe n'avait peut-être pas encore disparu. Si c'était le cas, le bébé risquait de mourir. Une idée troublante (on pouvait toujours compter, songea-t-elle, sur Glen Bateman pour vous glisser une ou deux Idées Troublantes à l'oreille), mais si la mère était immunisée, il était clair que l'enfant… ?

Oui, mais bien des gens ici avaient perdu leurs enfants durant l'épidémie.

*Oui mais cela voudrait dire…*

Qu'est-ce que cela voudrait dire ?

Eh bien, cela pourrait vouloir dire que tous ces gens réunis ici n'étaient que l'épilogue de la race humaine, une brève coda. Elle ne voulait pas le croire, ne *pouvait* pas le croire. Si c'était vrai…

En bas, dans la rue, quelqu'un s'approchait, se tournait de côté pour se faufiler entre la vitrine d'un restaurant et l'avant d'un camion qui s'était immobilisé sur le trottoir. Une veste légère jetée sur l'épaule il portait à la main quelque chose, soit une bouteille soit une arme à long canon. Dans l'autre main, il tenait un bout de papier où une adresse était sans doute inscrite, car il semblait examiner les numéros des portes. Finalement, il s'arrêta devant leur immeuble. Il regardait la porte, ne sachant encore ce qu'il allait faire. Frannie trouva qu'il ressemblait un peu à un détective dans une vieille émission de télévision. Elle était à moins de dix mètres au-dessus de sa tête, mais la situation n'avait rien de facile. Si elle l'appelait, elle risquait de lui faire peur. Si elle se taisait, il allait sans doute frapper à la porte et réveiller Stuart. Et puis, que faisait-il avec un fusil à la main… si c'était un fusil ?

L'homme regarda en l'air sans doute pour voir s'il y avait de la lumière dans l'immeuble. Frannie était toujours en train de l'observer. Leurs yeux se rencontrèrent.

– Mon Dieu ! cria l'homme sur le trottoir.

Et, sans le vouloir, il fit un pas en arrière, trébucha dans le caniveau et tomba par terre.

– Oh ! s'écria Frannie

au même instant.

Et elle aussi fit un pas en arrière sur son balcon.

Une plante grimpante dans un grand pot était posée sur un socle derrière elle. Frannie le heurta en reculant.

Il hésita un peu, décida presque de vivre plus longtemps, puis s'écrasa sur le balcon.

Dans la chambre, Stu grogna en se retournant dans son lit.

Comme c'était à prévoir, Frannie fut prise d'une crise de fou rire. Les mains collées sur la bouche, elle essayait de se pincer les lèvres, sans parvenir à étouffer son rire qui fusait en petits hennissements rauques. Et c'est reparti, pensa-t-elle. S'il était venu me chanter la sérénade avec une mandoline, j'aurais pu lui faire tomber le pot sur la tête. *O sole mio… BOUM !* Elle cherchait si fort à s'empêcher de rire qu'elle en avait mal au ventre.

Un murmure de conspirateur monta jusqu'à elle de la rue :

– Eh, vous… sur le balcon… *Psssst !*

– *Psssst*, murmura Frannie pour elle-même. *Psssst,* il ne manquait plus que ça.

Elle dut prendre la fuite pour ne pas se mettre à braire comme un âne. Rien ne pouvait l'arrêter quand elle avait le fou rire. Elle traversa donc à pas de loup la chambre plongée dans le noir, décrocha derrière la porte de la salle de bains un peignoir et fila vers la porte de l'appartement en essayant d'enfiler les manches. Son visage était parcouru de tressaillements bizarres, comme un masque de caoutchouc. Elle arriva sur le palier et se précipita dans l'escalier avant que son rire n'éclate, victorieux. Et c'est ainsi qu'elle descendit les deux étages en cancanant comme une folle.

L'homme – c'était un jeune homme – s'était relevé. Il était mince, bien bâti. Une barbe qui était sans doute blonde, ou peut-être légèrement roussâtre à la lumière du jour, lui dévorait le visage. Des cercles noirs soulignaient ses yeux, mais il souriait timidement.

– Qu'est-ce que vous avez renversé ? Un piano ?

– Un pot de fleurs. Il… il…

Mais le fou rire la reprit et elle ne put que le montrer du doigt, secouée par un rire silencieux, se tenant le ventre à deux mains. Des larmes ruisselaient sur ses joues.

– Vous étiez irrésistible, reprit-elle.

Je sais que ce n'est pas très gentil de dire ça à quelqu'un qu'on ne connaît pas mais… Je vous jure ! C'était tellement drôle !

– Autrefois, répondit-il

avec un grand sourire, je vous aurais fait un procès pour au moins deux cent cinquante mille dollars. Monsieur le juge, j'ai levé la tête et cette jeune femme me regardait. Eh oui, je crois bien qu'elle faisait une grimace. En tout cas, c'est ce que j'ai vu. Le tribunal statue en faveur du demandeur, pauvre garçon. L'audience est suspendue pour dix minutes.

Ils rirent un peu. Le jeune homme était vêtu d'un jeans propre et d'une chemise bleu foncé. La nuit d'été était chaude. Frannie était contente finalement d'être sortie.

– Vous ne vous appelleriez pas Fran Goldsmith, par hasard ?

– Si. Mais je ne vous

connais pas.

– Larry Underwood. Nous

sommes arrivés aujourd'hui. En réalité, je cherchais un certain Harold Lauder. On m'a dit qu'il habitait au 261 Pearl, avec Stu Redman, Frannie Goldsmith et quelques autres.

Le fou rire de Frannie s'arrêta aussitôt.

– Harold habitait l'immeuble quand nous sommes arrivés à Boulder. Mais il est parti il y a déjà pas mal de temps. Il habite rue Arapahœ, du côté ouest de la ville. Je peux vous donner son adresse si vous voulez, et vous dire comment y aller.

– J'aimerais bien, si c'est possible. Mais j'attendrai demain pour aller le voir. Je n'ai pas envie de me retrouver dans la même situation que tout à l'heure.

– Vous connaissez Harold ?

– Oui et non – comme je vous connais un peu, mais sans vous connaître vraiment. Pour être franc, je dois dire que vous ne ressemblez pas à celle que j'imaginais. Dans ma tête, je vous voyais comme une blonde germanique, probablement avec deux 45 à la ceinture. Mais je suis quand même très content de faire votre connaissance.

Il lui tendit la main et Frannie la serra avec un petit sourire un peu étonné.

– Figurez-vous que je ne

comprends pas un mot de ce que vous me racontez.

– Asseyons-nous sur le

trottoir une minute. Je vais tout vous expliquer.

Elle s'assit. Un coup de vent venu de nulle part souleva quelques papiers et agita les vieux ormes qui se dressaient sur la pelouse du palais de justice, trois rues plus loin.

– J'ai quelque chose pour Harold Lauder. Mais en principe, c'est une surprise. Alors, si vous le voyez avant moi, ne dites rien.

– Naturellement, répondit Frannie, de plus en plus perplexe.

Et il souleva ce qu'elle avait pris pour le canon d'une arme. En fait, c'était une bouteille de vin. Frannie lut l'étiquette à la lumière des étoiles : BORDEAUX 1947.

– La meilleure année du

siècle, expliqua Larry. Au moins, c'est ce qu'un de mes amis me disait. Il s'appelait Rudy.

– Mais… 1947… ça fait

quarante-trois ans. Est-ce que… il ne risque pas d'être un peu… abîmé ?

– Rudy disait qu'un bon

bordeaux ne s'abîme jamais. De toute façon, il a fait la route depuis l'Ohio. Si c'est un mauvais vin, au moins c'est un mauvais vin qui a beaucoup voyagé.

– Et vous l'avez apporté

pour Harold ?

– Oui, avec toute une

provision de ces trucs-là.

Il sortit quelque chose de la poche de sa veste. Cette fois, elle vit aussitôt ce que c'était et éclata de rire.

– Une tablette de chocolat Payday ! Harold en raffole… mais comment pouviez-vous le savoir ?

– C'est ce que je voulais vous expliquer.

– Alors, racontez-moi tout !

– Très bien. Il était une fois un type qui s'appelait Larry Underwood. Il habitait en Californie et était allé à New York voir sa chère vieille maman. Ce n'était pas la seule raison de son voyage, mais les autres raisons étaient un peu moins jolies. Restons-en à la première explication, d'accord ?

– Pourquoi pas ?

– Et voilà que la grande

sorcière, ou peut-être un imbécile du Pentagone, déclenche une terrible épidémie qui dévaste tout le pays. En moins de deux, pratiquement tout le monde à New York est mort. Y compris la mère de Larry.

– Je suis désolée. Ma mère et mon père sont morts eux aussi.

– Oui, tout le monde a perdu son père et sa mère. Si nous devions

nous envoyer des condoléances, il n'y aurait plus assez d'enveloppes. Mais Larry a eu de la chance. Il est parti de New York avec une dame qui s'appelait Rita et qui n'avait pas exactement tout ce qu'il fallait pour faire face à la situation. Malheureusement, Larry n'avait pas ce qu'il fallait non plus pour l'aider à s'en sortir.

– Personne ne l'avait.

– Mais certains l'ont trouvé plus vite que les autres. Bref, Larry et Rita ont pris la direction de la côte du Maine. Ils sont allés jusqu'au Vermont. Là, la dame a malheureusement pris quelques pilules de trop.

– C'est terrible.

– Et Larry a très mal digéré la chose. En fait, il y a vu plus ou moins un signe de Dieu, un jugement sur son caractère. J'ajouterai qu'une ou deux personnes qui l'avaient connu pensaient que son principal trait de caractère était un égocentrisme à toute épreuve, aussi visible et manifeste qu'une Sainte Vierge phosphorescente sur le tableau de bord d'une Cadillac 59.

Assise au bord du trottoir, Frannie bougea un peu.

– J'espère que je ne vous embête pas avec mes histoires, mais tout ça me trotte dans la tête depuis pas mal de temps, et il y a un rapport avec Harold. Je continue ?

– Allez-y.

– Merci. J'ai l'impression que depuis notre arrivée, depuis que nous avons rencontré cette vieille dame, je cherche quelqu'un de gentil pour lui raconter mes affaires. Et je pensais que ce serait Harold. Je continue. Larry a poursuivi sa route, toujours en direction du Maine. En fait, il ne savait pas où aller. Il faisait des cauchemars.

Mais comme il était seul, il ne pouvait pas savoir que d'autres personnes en faisaient elles aussi. Il s'est simplement dit qu'il ne s'agissait que d'un symptôme supplémentaire de sa constante détérioration mentale. Il est arrivé dans une petite ville, sur la côte, Wells, où il a rencontré une femme qui s'appelait Nadine Cross et un curieux petit garçon qui finalement s'appelle Leo Rockway.

– Wells…

– Nos trois voyageurs ont tiré au sort, si on veut, pour savoir dans quelle direction ils devraient prendre la nationale 1. Comme ils ont tiré pile, ils sont partis vers le sud et ont fini par arriver à…

– Ogunquit !

– Exactement. Et là, sur le toit d'une grange, en énormes lettres, j'ai vu pour la première fois les noms de Harold Lauder et de Frances Goldsmith.

– C'était l'idée de Harold !

Oh, Larry, vous pouvez être sûr qu'il va être content !

– Nous avons suivi l'itinéraire indiqué, d'abord jusqu'à Stovington. Puis jusqu'au Nebraska, chez mère Abigaël, et enfin jusqu'à Boulder. Nous avons rencontré des gens en cours de route. Notamment une fille qui s'appelle Lucy Swann et qui est ma femme. J'aimerais bien que vous fassiez sa connaissance un de ces jours. Je crois que vous l'aimerez. Mais quelque chose s'était produit en cours de route quelque chose que Larry n'avait pas vraiment voulu. Son petit groupe de quatre personnes a grandi. D'abord six.

Un peu plus tard, dix. Lorsque nous sommes arrivés devant la porte de mère Abigaël et que nous avons lu le message de Harold, nous étions seize. Dix-neuf lorsque nous sommes repartis. Et Larry était à la tête de cette petite bande. Il n'y avait pas eu de vote, pas de décision. Les choses s'étaient faites toutes seules. Il ne voulait pas vraiment de cette responsabilité. Pour lui, c'était plus un fardeau qu'autre chose. Il n'arrivait plus à dormir la nuit. Mais la tête fonctionne d'une drôle de manière. Je ne pouvais pas les laisser tomber. Question d'honneur peut-être. Pourtant j'avais une peur terrible de tout bousiller, de me réveiller un jour et de trouver quelqu'un mort dans son sac de couchage, comme Rita là-bas dans le Vermont, et tout le monde en train de me montrer du doigt : « C'est ta faute. Tu n'étais pas meilleur que nous, c'est ta faute. »

Mais je n'avais personne à qui en parler, même pas au Juge…

– Quel juge ?

– Le juge Farris, un vieux bonhomme de Peoria. Je crois qu'il a vraiment été juge vers les années cinquante, mais il était depuis longtemps en retraite quand l'épidémie est arrivée.

Il a une tête de première classe. Quand il vous regarde, vous avez l'impression qu'il vous passe aux rayons X. Bon, tout ça pour dire que Harold était devenu important pour moi. Plus ils devenaient nombreux, plus il devenait important, proportionnellement, si on veut. Et quand je repense au toit de la grange… la dernière ligne, celle de votre nom… je me demande comment il a fait. Il devait avoir les fesses dans le vide.

– Oui. Je dormais. Sinon, je l'aurais empêché.

– Je m'étais fait une

certaine idée de lui. J'avais trouvé un papier de chocolat dans le grenier de cette grange, à Ogunquit, et puis ce qu'il avait gravé sur la poutre…

– Qu'est-ce qu'il avait

gravé ?

Elle sentit que Larry l'observait dans le noir. Elle tira le bas de son peignoir sur ses jambes… pas un geste de pudeur, car elle ne sentait rien de menaçant chez cet homme, mais un geste de nervosité.

– Ses initiales, reprit

Larry d'une voix neutre. H. E. L. Mais s'il n'y avait eu que ça, je ne serais pas là aujourd'hui. Ensuite, il y a eu le magasin de motos, à Wells…

– Nous avons été là-bas !

– Je sais. J'ai vu qu'on

avait pris deux motos. Et ce qui m'a encore plus impressionné, c'est que Harold avait siphonné de l'essence dans le réservoir. Vous avez dû l'aider, Fran. J'ai failli me couper le doigt moi, en faisant la même chose.

– Non. Harold a cherché un peu partout jusqu'à ce qu'il trouve quelque chose, une prise d'air je crois…

Larry grogna et se frappa le front.

– La prise d'air ! Nom

de Dieu ! Je n'y ai même pas pensé ! Vous voulez dire qu'il a simplement cherché le tuyau… dévissé le bouchon… mis son tuyau dedans.

– Mais… oui.

– Oh, Harold, dit Larry avec dans la voix une note d'admiration qu'elle n'avait jamais entendue auparavant, du moins pas à propos de Harold Lauder. Eh bien, là, il m'a eu. Bon. Finalement, nous sommes arrivés à Stovington. La surprise a été si mauvaise pour Nadine qu'elle est tombée dans les pommes.

– Moi, j'ai pleuré, dit Fran.

J'ai beuglé comme une vache. J'ai cru que je ne m'arrêterais jamais. J'avais imaginé que, lorsque nous arriverions là-bas, quelqu'un allait nous dire : « Bonjour ! Entrez donc, salle de désinfection sur la droite, cafétéria sur la gauche. » Ça semble tellement bête maintenant.

– Moi, je n'ai pas été

étonné. L'indomptable Harold était arrivé avant moi, avait laissé ses instructions, puis était reparti. J'avais l'impression d'être un petit gars de la ville en train de suivre les instructions d'un grand chef sioux.

L'opinion qu'il se faisait de Harold la fascinait et l'étonnait. N'était-ce pas Stu qui avait en fait dirigé le groupe depuis qu'ils avaient quitté le Vermont, en route pour le Nebraska ?

Honnêtement, elle ne s'en souvenait plus. Ils étaient tous trop préoccupés par leurs rêves. Larry lui rappelait des choses qu'elle avait oubliées… ou pire, dont elle ne s'était pas aperçue. Harold, qui avait risqué sa vie pour inscrire son message sur le toit de la grange – une idée qu'elle avait trouvée un peu idiote à l'époque, mais qui avait quand même servi à quelque chose. Siphonner de l'essence dans cette citerne… Apparemment une opération de première importance pour Larry, mais Harold s'en était tiré les doigts dans le nez. Elle se sentait coupable, inutile.

Ils avaient tous plus ou moins supposé que Harold n'était qu'un fantoche un peu ridicule. Mais Harold avait eu plus d'une bonne idée au cours de ces six semaines. Avait-elle donc été tellement amoureuse de Stu qu'il lui avait fallu attendre ce parfait étranger pour comprendre certaines choses à propos de Harold ? Ce qui la rendait encore plus mal à l'aise, c'était qu'une fois la situation acceptée, Harold s'était comporté vraiment comme un adulte avec elle et Stuart.

– Et naturellement, reprenait Larry, des instructions nous attendaient à Stovington, avec un itinéraire détaillé, comme d'habitude. Dans l'herbe, un autre papier de chocolat Payday. Un peu comme un jeu de piste, mais au lieu de flèches, c'était des papiers de chocolat que Harold nous laissait. Nous n'avons pas toujours suivi votre itinéraire. Nous sommes partis un peu au nord près de Gary, en Indiana, à cause d'un terrible incendie qui brûlait là-bas. On aurait dit que tous les réservoirs des compagnies pétrolières de la ville avaient pris feu. En cours de route, nous avons rencontré Le Juge et nous nous sommes arrêtés à Hemingford Home – nous savions qu'elle n'était plus

là, à cause des rêves, mais nous voulions tous voir cet endroit. Le maïs… la balançoire… vous comprenez ?

– Oh oui, je comprends.

– J'avais l'impression de devenir fou. Je pensais toujours que quelque chose allait nous arriver que nous allions nous faire attaquer par une bande de motards, manquer d'eau, n'importe quoi. Ma mère avait un livre qu'elle avait reçu de sa grand-mère, je crois. *Dans les pas de Jésus*, c'était le titre. Une collection de petites histoires à propos de gens qui se trouvaient dans des situations épouvantables. Des problèmes de morale, la plupart du temps. Et le type qui avait écrit ce livre disait que pour résoudre les problèmes, il suffisait de se demander : « Que ferait Jésus ? » Et tout s'arrangeait aussitôt. Vous savez ce que je pense ? Que c'est une question Zen. Pas une question en réalité, mais une manière de faire le vide dans votre tête, comme ces types qui murmurent Om… Om… en se regardant le bout du nez.

Fran sourit. Elle savait

parfaitement ce que sa mère aurait dit si elle avait entendu *ça*.

– Alors quand je me sentais vraiment mal, Lucy… – c'est la fille avec qui je suis, je vous l'ai dit ? –… Lucy me disait : « Vite, Larry, pose la question. »

– Que ferait Jésus ? demanda Fran, un peu ironique.

– Non, que ferait *Harold ?*

répondit Larry, très sérieusement.

Fran n'en croyait pas ses oreilles. Et elle se dit qu'elle aimerait bien être là quand Larry rencontrerait Harold. Comment allait-il réagir ?

– Un soir, nous campions

dans une ferme et nous n'avions presque plus d'eau. Il y avait bien un puits mais impossible de s'en servir, naturellement, puisqu'il n'y avait pas d'électricité et que la pompe ne fonctionnait donc pas. Joe – Leo, je suis désolé, son vrai nom est Leo – Leo n'arrêtait pas de venir me dire : « Soif, Larry, très soif. » Il commençait à me rendre complètement dingue. J'étais pratiquement à bout et, s'il était venu encore une autre fois, je crois bien que je l'aurais frappé. Pas mal, hein ? Frapper un pauvre petit garçon plutôt perturbé. Mais on ne change pas du jour au lendemain. J'ai encore pas mal de progrès à faire.

– Vous les avez quand même emmenés tous jusqu'ici, dit Frannie.

Dans notre groupe, nous avons eu un mort. Appendicite.

Stu a essayé de l'opérer mais ça n'a pas marché. Tout compte fait, Larry, je dirais que vous vous en êtes très bien tiré.

– Vous voulez dire, avec l'aide de Harold. En tout cas, Lucy m'a dit : « Vite, Larry, pose la question. »

Et c'est ce que j'ai fait. Il y avait une éolienne un peu plus loin pour amener l'eau jusqu'à l'étable. Elle tournait. Mais, quand j'ai ouvert les robinets dans l'étable, l'eau ne coulait pas. Alors, j'ai regardé dans une grosse boîte au pied de l'éolienne une boîte qui protégeait le mécanisme. J'ai vu que l'axe était sorti de son logement. Je l'ai simplement remis en place, et ça a marché !

Toute l'eau que nous voulions. Bien fraîche, très bonne. Grâce à Harold.

– Grâce à *vous.* Harold n'était pas là, quand même.

– Il était là, dans ma tête.

Et maintenant, je suis ici, je lui apporte du vin et du chocolat. Vous savez continua-t-il en lui lançant un regard oblique, j'ai presque cru que vous étiez son amie.

Elle secoua la tête et regarda le bout de ses doigts.

– Non… je ne suis pas avec Harold.

Il ne répondit rien, mais elle sentit qu'il l'observait.

– Bon dit-il enfin. Je me suis trompé à propos de Harold ?

Frannie se leva.

– Il faut que je rentre. J'ai été contente de faire votre connaissance, Larry. Revenez demain. Je vous présenterai Stu. Et venez avec Lucy, si elle n'a rien d'autre à faire.

– Mais… Harold ?

– Oh, je ne sais pas, répondit-elle d'une voix chevrotante, et elle sentit tout à coup qu'elle allait bientôt se mettre à pleurer. À vous entendre, j'ai l'impression que… que je me suis vraiment mal comportée avec Harold. Et je ne sais pas… pourquoi ni comment j'ai fait ça… est-ce qu'on peut m'en vouloir si je ne l'aime pas de la même manière que Stu… est-ce que c'est ma faute ?

– Non, pas du tout, naturellement.

Écoutez, je suis vraiment désolé. Je devrais apprendre à m'occuper de mes affaires. Je m'en vais maintenant.

– Il a *changé !* Je ne sais pas pourquoi. Et parfois je crois qu'il est mieux qu'avant… mais… mais je n'en suis pas vraiment sûre. Parfois j'ai peur.

– Peur de Harold ?

Elle regarda par terre sans lui répondre. Elle avait déjà sans doute trop parlé.

– Est-ce que vous pouvez me dire comment je peux le trouver ? demanda doucement Larry.

– Très facile. Tout droit sur la rue Arapahœ, jusqu'à ce que vous trouviez un square, sur votre droite. Harold habite une petite maison, juste en face.

– D'accord. Et merci. J'ai vraiment été très heureux de faire votre connaissance, Fran, avec le pot de fleurs et tout le reste.

Elle sourit, mais le cœur n'y était plus. Sa belle humeur de tout à l'heure s'était envolée.

Larry leva sa bouteille en l'air.

– Et si vous le voyez avant moi… vous ne lui dites rien, d'accord ?

– Naturellement.

– Bonne nuit, Frannie.

Elle le regarda disparaître dans la nuit, puis remonta se coucher à côté de Stu qui dormait toujours à poings fermés.

*Harold,* pensa-t-elle en tirant les couvertures sous son menton. Comment aurait-elle pu dire à ce Larry, qui semblait si gentil et tellement perdu (mais n'étaient-ils pas tous un peu perdus ?), que Harold Lauder était un gros garçon sans maturité, complètement perdu lui-même ? Devait-elle lui dire qu'un jour, il n'y avait pas si longtemps, elle était tombée sur le sage Harold, le Harold plein de ressources, le Harold qui avait la réponse à tout comme Jésus, en train de tondre sa pelouse en costume de bain, pleurant à chaudes larmes ? Devait-elle lui dire que le Harold parfois grognon, souvent effrayé qu'elle avait connu à Ogunquit, était devenu un politicien redoutable, un type qui distribuait les poignées de main en souriant, mais qui vous regardait avec les yeux vides et glacés d'un monstre de Gila ?

Elle allait certainement avoir du mal à s'endormir. Harold était tombé follement amoureux d'elle et elle était tombée follement amoureuse de Stu Redman. Non, la vie n'était pas rose. Et maintenant,

chaque fois que je vois Harold, *j'ai froid dans le dos*. Même s'il a bien perdu cinq kilos et qu'il soit moins boutonneux qu'avant, j'ai…

Sa gorge se serra tout à coup et elle se dressa sur ses coudes, écarquillant les yeux dans le noir.

Quelque chose avait bougé dans son ventre.

Ses mains coururent vers la petite bosse que l'on commençait à voir. Mais il était sûrement trop tôt. Elle avait dû imaginer que…

Non, elle n'avait rien imaginé.

Elle se recoucha lentement, le cœur battant. Elle pensa réveiller Stu mais se ravisa. Si seulement c'était lui qui lui avait fait ce bébé, au lieu de Jess. Si c'était lui, elle l'aurait réveillé, elle aurait partagé ce moment avec lui. Elle le ferait pour le prochain. S'il y en avait un, naturellement.

Puis le mouvement reprit, si discret qu'elle aurait pu croire simplement que ses intestins lui jouaient des tours. Mais elle savait. C'était le bébé. Et le bébé était vivant.

– Mon Dieu, murmura-t-elle.

Elle ne pensait plus à Larry Underwood ni à Harold Lauder. Elle ne pensait plus à ce qui lui était arrivé depuis que sa mère était tombée malade. Elle attendait qu'il bouge encore, elle guettait le moindre signe de sa présence. Et elle s'endormit ainsi. Son bébé était vivant.

Harold était

assis sur la pelouse de la petite maison qu'il s'était choisie. Il regardait le ciel en pensant à une vieille chanson rock qu'il avait entendue autrefois. Il détestait le rock, mais il se souvenait pourtant de presque toutes les paroles de cette chanson, et même du nom du groupe : Kathy Young and The Innocents.

La chanteuse avait une voix prenante, un peu rauque. Harold s'était imaginé une blondinette de seize ans, pâle, plutôt quelconque. Comme si elle chantait devant une photo qui restait la plupart du temps au fond d'un tiroir, une photo qui ne sortait que tard le soir, quand tous les autres dormaient à la maison. Elle chantait comme si elle n'avait plus aucun espoir. Et la photo devant laquelle elle chantait avait peut-être été chipée dans l'album de sa sœur aînée, une photo du beau mec local – capitaine de l'équipe de football et président de l'association des étudiants. Le beau mec était en train de s'amuser avec une splendide majorette au fond d'une ruelle déserte tandis que, perdue

dans sa banlieue, cette pauvre fille aux nichons plats, avec un gros bouton au coin de la bouche, chantait : « Mille étoiles dans le ciel… me disent et me répètent… que tu es celui que j'aime… celui que j'adore… dis-moi que tu m'aimes… dis-moi que je suis à toi… »

Il y avait bien plus de mille étoiles dans le ciel ce soir-là, mais ce n'étaient pas des étoiles d'amoureux. La Voie lactée était muette. Ici, à plus de mille cinq cents mètres au-dessus du niveau de la mer, les étoiles étaient dures et cruelles comme un milliard de trous dans un voile de velours noir, coups de poignard divins. Étoiles de haine.

Et leur présence donna envie à Harold de faire un vœu. Je déteste, un peu, beaucoup, passionnément, à la folie. Crevez tous, les potes.

Il était assis, la tête renversée en arrière, astronome perdu dans sa lugubre contemplation. Il avait les cheveux plus longs que jamais, mais bien propres, soigneusement brossés. Il ne sentait plus la bouse de vache. Même ses boutons disparaissaient, maintenant que le chocolat ne l'intéressait plus. Et avec tout ce travail, toute cette longue marche, il avait maigri. Il commençait à être parfaitement présentable. Ces dernières semaines, il lui était arrivé de se voir dans une vitrine et de se retourner, surpris, comme s'il découvrait un étranger.

Il changea de position sur sa chaise. Un livre était posé sur ses genoux, un grand livre relié en similicuir.

Chaque fois qu'il sortait de chez lui, il le cachait sous une pierre de la cheminée.

Si quelqu'un avait trouvé ce livre sa carrière à Boulder aurait été terminée. Un mot s'étalait en lettres d'or sur la couverture du livre : REGISTRE. C'était le journal qu'il avait commencé à tenir après avoir lu celui de Fran. Il avait déjà rempli de sa petite écriture serrée les soixante premières pages, sans laisser de marge. Aucun paragraphe, un texte d'un seul bloc, débordement de haine comme un abcès laissant s'échapper son pus. Il n'avait jamais cru posséder une telle réserve de haine. Une réserve qui aurait dû être épuisée déjà, mais dont il semblait n'avoir fait qu'effleurer la surface.

Mais pourquoi cette haine ?

Il se redressa, comme si quelqu'un lui avait posé la question. Une question à laquelle il n'était pas facile de répondre, sauf peut-être pour quelques rares élus. Einstein n'avait-il pas dit que seulement six personnes au monde comprenaient toutes les incidences de la formule $E = mc2$ ? Et cette équation-là dans son crâne ? La relativité de Harold.

L'énergie de la haine. Oh, il aurait pu écrire encore des pages et des pages sur la question, de plus en plus obscures, jusqu'à se perdre dans les rouages de son cerveau sans avoir pourtant trouvé le ressort qui les faisait tourner. Presque… un viol. Il se violait lui-même. Était-ce bien cela ? Pas très loin, en tout cas. De l'auto-sodomisation.

Il n'allait plus rester bien longtemps à Boulder. Un mois ou deux, pas davantage. Quand il aurait finalement trouvé le moyen de régler ses comptes. Alors il partirait vers l'ouest. Et quand il arriverait là-bas, il parlerait, vomirait tout ce qu'il savait sur cet endroit. Il leur raconterait ce qu'on disait aux assemblées publiques et, bien plus important, aux réunions à huis clos. Il était sûr d'être nommé au comité de la Zone libre. On l'accueillerait à bras ouverts et le type qui s'occupait de tout là-bas lui donnerait une belle récompense… non pas en mettant fin à sa haine mais en lui donnant le parfait véhicule pour l'exprimer, une Cadillac de la haine, longue, noire, menaçante. Il prendrait le volant et il foncerait sur eux. Flagg et lui renverseraient cette minable colonie comme on donne un coup de pied dans une fourmilière. Mais d'abord, il fallait s'occuper de Redman qui lui avait menti, qui lui avait volé sa femme.

*Oui, Harold, mais pourquoi cette haine ?*

Non, il n'y avait pas de réponse satisfaisante à cette question, seulement une sorte de… d'évidence crue et brutale. Était-ce même une question que l'on pouvait poser ? Autant demander à une femme pourquoi elle a donné naissance à un enfant handicapé.

Il y avait eu un temps, une heure ou une seconde, où il avait pensé se débarrasser de sa haine. Après avoir terminé de lire le journal de Fran, quand il avait découvert qu'elle était irrémédiablement attachée à Stu Redman. Cette découverte lui avait fait l'effet d'un jet d'eau froide sur une limace. Elle se contracte, se met en boule. À ce moment précis, il avait compris qu'il pouvait simplement *accepter les choses*, découverte qui l'avait à la fois terrifié et rempli d'une sorte d'ivresse. Il avait compris qu'il pouvait devenir une autre personne, un nouveau Harold Lauder, copie améliorée de l'ancien grâce au scalpel de la super-grippe. Mieux que tous les autres, il comprenait que la Zone libre de Boulder, c'était cela. Les gens avaient changé. La société qui s'était formée dans cette petite ville ne ressemblait en rien à celles qui avaient existé avant. Les gens ne s'en rendaient pas compte, parce qu'ils ne prenaient pas leurs distances comme lui le faisait. Hommes et femmes vivaient en couple, sans désir apparent d'instituer à nouveau la cérémonie du mariage. Des groupes de personnes habitaient ensemble en petites sous-communautés, comme des communes. Les disputes étaient rares. Tout le monde semblait s'entendre. Et le plus étrange, c'est que personne ne semblait se douter des profondes

implications théologiques de leurs rêves… et de l'épidémie elle-même. Boulder avait fait table rase, à tel point qu'elle était incapable d'apprécier sa nouvelle beauté.

Harold le comprenait, et cette compréhension alimentait sa haine.

Très loin, de l'autre côté des montagnes, une autre créature était née d'une obscure tumeur maligne, cellule en folie prélevée sur le cadavre de l'ancien corps politique, seul représentant du carcinome qui avait dévoré vivante l'ancienne société. Une seule cellule, mais elle avait déjà commencé à se reproduire, à engendrer d'autres cellules anarchiques. Et pour la société, ce serait bientôt la lutte de toujours, la lutte des tissus sains pour rejeter l'intrusion maligne. Mais pour chaque cellule individuelle c'était la vieille, vieille question, celle qui remontait au jardin d'Éden – As-tu mangé la pomme ou l'as-tu laissée sur l'arbre ? De l'autre côté des montagnes, à l'ouest, ils s'empiffraient déjà de tartes aux pommes. Les assassins de l'Éden étaient là, les sombres fusiliers.

Et lui, quand il avait compris qu'il était libre de *s'accepter*, il avait rejeté cette nouvelle option. La saisir au vol aurait été comme se tuer lui-même. Le fantôme de toutes les humiliations qu'il avait subies était revenu le hanter. Ses rêves brisés, ses ambitions anéanties étaient revenus défiler devant ses yeux, lui demander s'il pouvait oublier si facilement. Dans la nouvelle société de la Zone libre, il ne serait jamais que Harold Lauder. Là-bas, il pouvait être un prince.

C'était le cancer qui l'attirait, le carnaval de la noirceur – les grandes roues brillant de toutes leurs lumières qui tournaient au-dessus de la terre plongée dans l'obscurité, défilé incessant de monstres comme lui, et sous le chapiteau les lions mangeaient les spectateurs. Ce qui l'attirait, c'était la musique discordante du chaos.

Il ouvrit

son journal et, d'une main ferme, se mit à écrire à la lumière des étoiles :

12 août 1990 (tôt le matin).
On dit que
les deux grands péchés de l'homme sont l'orgueil et la haine. Est-ce vrai ?
Je préfère y voir les deux grandes vertus de l'homme. Renoncer à l'orgueil c
dire que vous voulez changer pour le bien d'autrui. Les cultiver, leur donne
cent fois plus noble, car c'est dire que le monde doit changer pour votre bie
suis embarqué dans une grande aventure.
**HAROLD EMERY LAUDER**

Il referma le

registre, rentra dans la maison, cacha le livre dans son trou, replaça soigneusement la grosse pierre. Puis il se rendit à la salle de bains, posa sa lampe Coleman sur le lavabo pour qu'elle éclaire le miroir et, pendant un bon quart d'heure, s'entraîna à sourire. Il faisait de grands progrès.

# 51

Les murs de Boulder se couvrirent des affiches de Ralph annonçant l'assemblée du 18 août. Les conversations allaient bon train, la plupart du temps sur les qualités et les défauts des sept membres du comité spécial.

Il faisait encore jour quand mère Abigaël décida de se coucher, complètement épuisée. Toute la journée, elle avait reçu un flot ininterrompu de visiteurs qui voulaient tous savoir ce qu'elle pensait. Elle avait bien voulu dire que la plupart des membres du comité lui paraissaient tout à fait acceptables. Mais on voulait savoir aussi si elle accepterait de faire partie d'un comité permanent, au cas où l'assemblée déciderait d'en constituer un. Elle avait répondu qu'une telle charge serait trop fatigante pour elle, mais qu'elle aiderait certainement un comité de représentants élus, si on lui demandait son aide. Et ces visiteurs n'avaient cessé de lui répéter qu'un comité permanent qui refuserait son aide serait aussitôt désavoué. Mère Abigaël alla se coucher fatiguée mais contente.

Nick Andros était fatigué et content lui aussi ce soir-là. En un seul jour, grâce à une seule affiche reproduite sur une malheureuse ronéo à manivelle, la Zone libre s'était transformée d'un groupe informe de réfugiés en une société d'électeurs. Et les gens étaient contents. Ils avaient l'impression de retrouver la terre ferme sous leurs pieds, après des semaines de chute libre.

Dans l'après-midi, Ralph l'avait emmené à la centrale électrique. Ralph, Nick et Stu avaient décidé de tenir une réunion préliminaire chez Stu et Frannie le surlendemain. Ce qui leur donnait encore deux jours pour écouter ce que les gens avaient à dire.

Nick avait souri en faisant semblant de se déboucher les oreilles.

– On écoute encore mieux en lisant sur les lèvres, lui avait dit Stu. Tu sais, Nick, je crois bien qu'on va pouvoir remettre en marche les turbines. Brad Kitchner fait un boulot formidable. Si nous en avions dix comme lui, toute la ville fonctionnerait comme une machine à coudre le 1er septembre.

Ce même après-midi, Larry Underwood et Leo Rockway avaient pris la rue Arapahœ, en direction de l'ouest, pour se rendre chez Harold. Larry portait le sac à dos qui l'avait accompagné durant tout son voyage, mais cette fois il était vide, à l'exception d'une bouteille de vin et d'une demi-douzaine de barres de chocolat Payday.

Lucy était partie avec cinq ou six personnes à bord de deux dépanneuses pour commencer à dégager les rues et les routes. Le problème, c'est qu'ils travaillaient tous sans méthode, quand l'envie les en prenait. De bonnes petites abeilles ouvrières, pensa Larry, mais plutôt bordéliques. C'est alors qu'il vit, clouée sur un poteau de téléphone, une des affiches annonçant l'assemblée. Peut-être était-ce là la solution. Les gens étaient manifestement pleins de bonne volonté ; ce qu'il leur fallait, c'était quelqu'un pour coordonner les activités, pour leur dire quoi faire. Et par-dessus tout, les gens voulaient effacer le souvenir de ce qui s'était passé ici au début de l'été (l'été qui tirait déjà à sa fin, était-ce possible ?) comme on prend un chiffon pour effacer un gros mot sur le tableau noir. Peut-être pourrons-nous faire la même chose d'un bout à l'autre de l'Amérique, songea Larry, mais nous devrions pouvoir y parvenir ici à Boulder avant les premières neiges, si la nature n'est pas trop méchante.

Un bruit de verre cassé le fit se retourner. Leo venait de lancer une grosse pierre dans la lunette arrière d'un vieux camion Ford. Sur le pare-chocs du camion, un sticker d'inspiration humoristico-touristique : POUR VOUS REMUER LES FESSES, EXPLOREZ LE GRAND CANYON.

– Ne fais pas ça, Joe.

– Je m'appelle Leo.

– C'est vrai, Leo. Ne fais pas ça.

– Pourquoi ?

Larry tarda à trouver une réponse satisfaisante.

– Parce que ça fait un vilain bruit, dit-il finalement.

– Ah bon. D'accord.

Ils reprirent leur marche. Larry enfonça ses mains dans ses poches. Leo fit la même chose. Larry donna un coup de pied dans une canette de bière. Leo shoota aussitôt dans une pierre. Larry se mit à siffler. Leo fit un drôle de bruit pour l'accompagner. Larry ébouriffa les cheveux de l'enfant. Leo le regarda avec ses étranges yeux bridés et sourit. Et Larry se dit : *Merde alors, je suis en train de tomber amoureux de ce mioche. C'est quand même plutôt bizarre.*

Ils arrivèrent devant le square dont Frannie avait parlé. De l'autre

côté de la rue se trouvait une maison verte à volets blancs. Sur l'allée de ciment qui menait à la porte d'entrée, une brouette pleine de briques. À côté, un couvercle de poubelle rempli de mortier. Accroupi, le dos tourné, un type large d'épaules, torse nu, et sur le dos un mauvais coup de soleil qui achevait de peler. Une truelle à la main, il construisait un muret de brique autour d'un massif de fleurs.

Larry pensa à ce que lui avait dit Fran : *il a changé… Je ne sais pas comment ni pourquoi je ne sais même pas s'il est mieux qu'avant… et parfois j'ai peur.*

Il s'avança, prononçant les mots qu'il avait préparés tout au long de ce long voyage :

– Harold Lauder, je présume ?

Harold sursauta, puis il se retourna, une brique dans une main, sa truelle dégoulinant de mortier dans l'autre, à moitié levée, comme une arme. Du coin de l'œil, Larry crut voir que Leo avait un mouvement de recul. Et sa première pensée fut que Harold ne ressemblait pas du tout à ce qu'il s'était imaginé. Sa deuxième, ce fut à propos de la truelle : *Nom de Dieu, il ne va quand même pas me la balancer dans la figure ?* Les yeux de Harold, profondément enfoncés dans leurs orbites, étaient sombres et durs. Une mèche retombait lourdement sur son front trempé de sueur. Ses lèvres étaient presque blanches, tant il les serrait.

Puis la transformation fut si soudaine et si complète que Larry ne parvint jamais tout à fait à comprendre plus tard comment il avait pu voir un Harold aussi tendu, aussi peu souriant, avec le visage d'un homme prêt à se servir de sa truelle pour emmurer quelqu'un dans sa cave, plutôt que pour construire un muret autour d'un massif de fleurs.

Harold souriait maintenant d'un large sourire bon enfant qui lui creusait de petites fossettes. Ses yeux avaient perdu leur éclat menaçant (ils étaient vert bouteille ; comment des yeux si clairs et si limpides avaient-ils jamais pu paraître menaçants ?). Il plongea la truelle dans le mortier – *plof !* –, s'essuya les mains sur son pantalon, puis s'avança en tendant la main. *Mon Dieu*, pensa Larry, *c'est encore un gosse. S'il a dix-huit ans, je veux bien bouffer toutes les bougies de son dernier gâteau d'anniversaire*.

– Je ne crois pas vous connaître, dit Harold, toujours souriant.

Sa poigne était ferme. Il pompa exactement trois fois la main de Larry, puis la relâcha. Et Larry se souvint du jour où George Bush lui avait serré la main, à l'époque où le vieux politicard était candidat à la présidence. La chose s'était passée lors d'un meeting politique auquel il avait assisté sur les conseils de sa mère, conseils qu'elle lui avait

donnés bien des années plus tôt : si tu n'as pas assez d'argent pour aller au cinéma, alors va au zoo ; si tu n'as pas assez d'argent pour aller au zoo, alors va voir un politicien.

Mais le sourire de Harold était contagieux et Larry se laissa convaincre. Très jeune ou pas, poignée de main de politicard ou pas, le sourire lui parut absolument authentique. Et après tout ce temps, après tous ces papiers de chocolat, il avait enfin Harold Lauder devant lui, en chair et en os.

– Non, vous ne me connaissez pas, répondit Larry. Mais moi, oui.

– Vraiment ! s'exclama Harold, et son sourire s'élargit encore.

S'il pousse encore d'un cran, pensa Larry, les coins de sa bouche vont se rejoindre derrière sa tête et les deux tiers supérieurs de son crâne vont foutre le camp.

– Je vous ai suivi à travers tout le pays, depuis le Maine.

– Non ? C'est vrai ?

– Mais si, dit Larry en défaisant son sac à dos. Tenez, je vous ai apporté quelque chose.

Il sortit la bouteille de bordeaux et la tendit à Harold.

– Vous n'auriez pas dû, dit Harold en regardant la bouteille, un peu étonné. Quarante-sept ?

– Une bonne année. Et j'ai encore autre chose.

Il lâcha une bonne demi-douzaine de barres de chocolat Payday dans l'autre main de Harold. Une tablette glissa entre les doigts du jeune homme et tomba sur le gazon. Harold se pencha pour la ramasser. À cet instant précis, Larry crut retrouver l'expression que le jeune homme avait eue tout à l'heure. Mais Harold était déjà debout, tout sourire.

– Comment saviez-vous ?

– J'ai suivi vos instructions… et les papiers de chocolat.

– Eh bien… pour une surprise… mais entrez donc. Nous allons bavarder un peu, comme disait mon père. Le petit garçon prendra bien un Coca ?

– Certainement. Leo, est-ce que tu…

Il regarda autour de lui, mais Leo n'était plus là. L'enfant s'était réfugié sur le trottoir et contemplait les fissures de l'asphalte comme si c'était la chose la plus intéressante du monde.

– Hé, Leo ! Tu veux un Coca ?

Leo marmonna quelque chose que Larry ne put entendre.

– Parle plus fort ! Tu as une langue, non ? Je t'ai demandé si tu voulais un Coca.

D'une voix à peine audible, Leo répondit :

– Je crois que je vais aller voir maman Nadine.

– Qu'est-ce qui se passe ? On vient d'arriver !

– Je veux rentrer ! fit Leo en levant les yeux.

Le soleil les faisait briller très fort. *Mais qu'est-ce qui arrive ? Il va se mettre à pleurer*, pensa Larry.

– Une seconde, dit-il à Harold.

– Naturellement. Les enfants sont parfois timides. J'étais comme ça.

Larry s'approcha de Leo et s'accroupit pour le regarder dans les yeux.

– Qu'est-ce qui ne va pas, la puce ?

– Je veux rentrer, répondit Leo sans le regarder. Je veux voir maman Nadine.

– Bon, tu…

Et Larry s'arrêta, ne sachant que faire.

– Je veux rentrer.

Leo jeta un rapide coup d'œil à Larry, ses yeux cherchèrent derrière son épaule la silhouette de Harold debout au milieu de sa pelouse, puis ils revinrent se fixer sur l'asphalte.

– Tu n'aimes pas Harold ?

– Je ne sais pas… il n'a pas l'air méchant… je veux simplement rentrer.

Larry soupira.

– Tu sauras retrouver ton chemin ?

– Naturellement.

– Bon, alors vas-y. Mais j'aurais bien aimé que tu viennes prendre un Coca avec nous. Il y a longtemps que j'ai envie de connaître Harold. Tu sais ça, non ?

– Oui…

– Et on pourrait rentrer ensemble.

– Je ne veux pas entrer dans cette maison, répondit Leo d'une

voix sifflante, et un instant il redevint le Joe d'autrefois, l'enfant aux yeux fous.

– Bon, d'accord, se hâta de dire Larry en se relevant. Rentre tout de suite. Je ne veux pas que tu traînes dans la rue.

– Promis.

Et tout à coup Leo murmura quelque chose :

– Pourquoi tu rentres pas avec moi ? Tout de suite ? On rentre ensemble. S'il te plaît, Larry. D'accord ?

– Écoute, Leo, qu'est-ce que…

– Ça fait rien.

Avant que Larry ait pu ouvrir la bouche, Leo était parti. Larry le regarda disparaître. Puis il revint vers Harold, les sourcils froncés.

– Ne vous en faites pas, dit Harold, les enfants sont souvent bizarres.

– Celui-là l'est certainement, mais il a sans doute le droit de l'être. Il a eu son compte de problèmes.

– Sans aucun doute.

Larry se sentit mal à l'aise. Cette sympathie instantanée de Harold pour un enfant qu'il n'avait jamais vu lui parut à peu près aussi authentique que des jaunes d'œufs en poudre.

– Entrez donc, dit Harold. Vous savez, vous êtes pratiquement la première personne que je reçois chez moi. Frannie et Stu sont venus plusieurs fois, mais ils ne comptent pas vraiment.

Son large sourire était devenu un peu amer et Larry éprouva soudain de la pitié pour ce garçon – c'était encore un adolescent, après tout. Il se sentait seul et voilà que Larry, le Larry de toujours, jamais une parole agréable pour personne, le jugeait sur de simples impressions. Ce n'était pas juste. Il était temps qu'il cesse de se méfier de tout le monde.

– Eh bien, je suis content d'être le premier.

Le salon était petit mais confortable.

– Je vais changer les meubles quand j'en aurai le temps. Du moderne. Chrome et cuir. Maintenant que j'ai la carte American Express… comme tout le monde d'ailleurs.

Larry rit de bon cœur.

– Il y a des verres pas trop moches au sous-sol. Je vais aller les chercher. Oh, je peux vous tutoyer ?

– Naturellement.

– Parfait. Si tu n'y vois pas d'inconvénient, tes chocolats, ce sera pour une autre fois. J'ai arrêté de bouffer ces cochonneries, j'essaye de perdre du poids. Mais on va certainement faire un sort à ton vin pour saluer l'événement. Tu arrives de l'autre côté du pays, du Maine, rien que ça, et tu suivais mes – nos – instructions. C'est quand même quelque chose. Il faudra que tu me racontes ça. En attendant installe-toi dans le fauteuil vert. C'est le moins mauvais.

Larry eut une dernière hésitation devant ce débordement d'amitié : *Il parle même comme un politicien – vite, vite, et je t'embobine.*

Harold sortit et Larry s'installa dans le fauteuil vert. Il entendit une porte s'ouvrir, puis les pas lourds de Harold qui descendaient un escalier. Larry regarda autour de lui. Non, ce n'était pas le plus joli salon du monde, mais avec un bon tapis et des meubles modernes il ne serait sans doute pas trop mal. La cheminée était même assez belle. Beau travail d'artisan. Une pierre était descellée cependant. Larry eut l'impression qu'on l'avait remise en place un peu n'importe comment. Et la laisser comme ça, c'était un peu comme un puzzle où il manque une pièce, ou comme un tableau accroché de travers.

Il se leva et souleva la pierre. Harold était toujours en bas. Larry allait la remettre en place quand il vit un livre caché dans le trou, la couverture légèrement saupoudrée de débris de pierre, mais pas assez pour masquer ce mot écrit en lettres d'or : REGISTRE.

Un peu honteux, comme s'il avait voulu être indiscret, il remit la pierre en place juste au moment où Harold commençait à remonter l'escalier. Cette fois la pierre était parfaitement à sa place et, lorsque Harold revint dans le salon avec deux verres dans les mains, Larry s'était rassis dans son fauteuil.

– J'ai dû les rincer. Ils n'avaient pas servi depuis longtemps.

– Ils ont l'air impeccables. Écoute, je ne suis pas sûr que ce bordeaux soit encore bon. C'est peut-être du vinaigre.

– Qui n'ose rien n'a rien, répondit Harold avec son sourire habituel.

Une fois de plus, Larry se sentit vaguement mal à l'aise et se souvint du registre – était-ce celui de Harold, ou avait-il appartenu aux anciens propriétaires de la maison ? Et si c'était celui de Harold, qu'est-ce qu'il pouvait bien y avoir écrit ?

Larry déboucha la bouteille et ils découvrirent à leur satisfaction mutuelle que le bordeaux était parfait. Une demi-heure plus tard, ils

étaient tous les deux agréablement pompettes, Harold un peu plus que Larry. Même ainsi, Harold gardait son perpétuel sourire, encore plus radieux si c'était possible.

La langue un peu déliée par l'alcool, Larry se risqua à aborder un sujet délicat.

– Ces affiches. La grande assemblée du 18. Comment ça se fait que tu ne fasses pas partie du comité, Harold ? J'aurais cru qu'un type comme toi aurait fait un candidat idéal.

Le sourire de Harold devint béat.

– C'est que je suis très jeune. Ils ont sans doute trouvé que je n'avais pas assez d'expérience.

– Je trouve que c'est dommage.

Le pensait-il vraiment ? Ce sourire… Cette expression de méfiance qu'il avait devinée… Le pensait-il vraiment ? Il ne savait pas.

– Mais qui peut prédire l'avenir ? dit Harold sourire aux lèvres. Chacun son tour, tôt ou tard.

Larry prit congé de Harold vers cinq heures. Ils se serrèrent la main amicalement. Avec un grand sourire, Harold lui dit de revenir le voir bientôt. Mais Larry eut la vague impression que Harold se moquait éperdument qu'il revienne ou pas.

Arrivé sur le trottoir, au bout de l'allée de ciment, il se retourna pour lui faire un signe de la main, mais Harold était déjà rentré et la porte s'était refermée. Il faisait très frais dans la maison, car les stores vénitiens étaient baissés. À l'intérieur, Larry ne s'en était pas vraiment aperçu. Mais, une fois dehors, il se rendit compte tout à coup que cette maison était la seule de Boulder dont les stores étaient baissés. Naturellement, il y en avait des tas d'autres dont les rideaux étaient fermés ou les stores baissés : les maisons des morts… Quand les gens étaient tombés malades, ils avaient fermé leurs rideaux pour se mettre à l'abri du monde, pour mourir dans le secret de leurs chambres, comme tous les animaux préfèrent se cacher pour crever. Mais les vivants – peut-être par peur inconsciente de la mort – ouvraient tout grands leurs rideaux.

Le vin lui faisait un peu mal à la tête et il essaya de se convaincre que cette sensation de froid venait de là, une petite gueule de bois, juste punition administrée pour avoir englouti un excellent vin comme s'il s'agissait d'une minable piquette. Mais l'explication ne tenait pas très bien – non, vraiment pas.

Ses idées étaient un peu brouillées. Il eut soudain la certitude que

Harold l'observait derrière son store que ses mains s'ouvraient et se refermaient comme celles d'un étrangleur, que son sourire s'était transformé en une grimace de haine… *Chacun son tour, tôt ou tard.* Au même moment, il se souvint de cette nuit à Bennington, quand il dormait sous le kiosque à musique et qu'il s'était réveillé avec l'impression horrible que quelqu'un était là… puis qu'il avait entendu (ou imaginé ?) des talons de bottes qui s'éloignaient en direction de l'ouest.

*Arrête. Arrête de te faire du cinéma.*

*Arrête ça, je n'aurais jamais dû penser à tous ces morts, derrière leurs rideaux, leurs volets, leurs stores, enfermés dans le noir, comme dans le tunnel, le tunnel Lincoln, et s'ils se mettaient tous à bouger, à grouiller partout, nom de Dieu, arrête ça…*

Tout à coup, il pensa à ce jour où il était allé au zoo du Bronx avec sa mère, quand il était petit. Ils étaient entrés dans la maison des singes et l'odeur l'avait frappé en plein visage, comme un objet physique, un poing qui lui aurait écrasé le nez. Il avait voulu s'enfuir à toutes jambes, mais sa mère l'avait arrêté.

*Respire normalement, Larry. Dans cinq minutes, tu ne remarqueras plus que ça sent mauvais.*

Il était resté, sans la croire, essayant de son mieux de ne pas vomir (même à sept ans, il détestait dégueuler). Et sa mère avait eu raison. Quand il avait regardé sa montre, un peu plus tard, il avait vu qu'ils étaient restés une demi-heure dans la maison des singes et il ne pouvait plus comprendre pourquoi ces dames, à la porte, se bouchaient le nez en prenant un air dégoûté. Il l'avait dit à sa mère. Alice Underwood avait ri.

*Oh, ça sent toujours mauvais. Mais plus pour toi.*

*Mais comment, maman ?*

*Je ne sais pas. C'est comme ça pour tout le monde. Maintenant, dis-toi : « Je veux sentir comment la maison des singes sent VRAIMENT » et prends une grande respiration.*

C'est ce qu'il avait fait. L'odeur était toujours là, encore plus forte même que lorsqu'ils étaient entrés. Et il avait senti les hot-dogs et la tarte aux cerises remonter en une grosse bulle dégueulasse. Il s'était précipité vers la porte, vers l'air frais, juste à temps – tout juste – pour se retenir.

*C'est ce qu'on appelle la perception sélective,* pensait-il maintenant. *Elle le savait, même si elle ignorait le mot.* Cette idée s'était à peine formée dans sa tête qu'il entendit la voix de sa mère : *Dis-toi seulement*

*: « Je veux sentir comment Boulder sent vraiment. »* Et curieusement, il le put. Il sentit ce qui se cachait derrière toutes ces portes closes, tous ces rideaux fermés, tous ces stores baissés il sentit l'odeur de putréfaction qui progressait lentement, même dans cette ville dont presque tous les habitants avaient fui.

Il accéléra le pas, se mit presque à courir, sentant maintenant cette riche odeur dont lui – et tous les autres – avaient cessé d'être conscients car elle était partout, imprégnait tout, colorait leurs pensées, et vous ne fermiez pas les rideaux même lorsque vous faisiez l'amour, car seuls les morts sont couchés derrière des rideaux fermés, et les vivants veulent toujours voir le monde.

Il avait envie de vomir, pas des hot-dogs et de la tarte aux cerises cette fois, mais du vin et une barre de chocolat Payday. Car de cette maison de singes il ne parviendrait jamais à sortir, à moins de s'installer sur une île où personne n'aurait jamais habité, et même s'il avait toujours horreur de dégueuler, c'est ce qu'il allait faire dans un instant…

– Larry ? Ça va ?

Il fut tellement surpris que sa gorge fit un petit bruit – *yik !* – et il sursauta. C'était Leo, assis au bord du trottoir, trois rues plus loin que la maison de Harold. Il jouait avec une balle de ping-pong qu'il faisait rebondir par terre.

– Qu'est-ce que tu fais ici ?

Le cœur de Larry retrouvait peu à peu son rythme normal.

– Je voulais rentrer avec toi, répondit timidement l'enfant. Mais je ne voulais pas entrer dans la maison de ce type.

– Pourquoi ? demanda Larry en s'asseyant à côté de Leo.

L'enfant haussa les épaules et recommença à jouer avec sa balle de ping-pong. Elle faisait un petit *poc ! poc !* en heurtant l'asphalte, puis rebondissait dans sa main.

– Je ne sais pas.

– Leo !

– Quoi ?

– C'est très important pour moi, tu sais. Parce que j'aime Harold… et je ne l'aime pas. Je sens deux choses différentes quand je pense à lui. Ça t'est déjà arrivé ?

– Moi, je sens seulement une chose.

*Poc ! Poc !*

– Qu'est-ce que tu sens ?

– J'ai peur, répondit simplement Leo. Est-ce qu'on peut rentrer maintenant pour voir maman Nadine et maman Lucy ?

– On y va.

Ils se mirent en marche et restèrent silencieux un moment. Leo continuait à jouer avec sa balle de ping-pong.

– Tu as attendu bien longtemps. Je suis désolé, dit Larry.

– Oh, ça fait rien.

– Si j'avais su, je me serais dépêché.

– Je me suis pas ennuyé. J'ai trouvé ça sur une pelouse. C'est une balle de pong-ping.

– Ping-pong, corrigea distraitement Larry. À ton avis, pourquoi Harold ferme ses stores ?

– Pour que personne le voie. Comme ça, il peut faire des secrets. Comme les morts…

*Poc ! Poc !*

Ils arrivèrent à l'angle de Broadway et prirent au sud. Ils n'étaient plus seuls dans la rue ; des femmes regardaient des vêtements derrière les vitrines, un homme armé d'une pioche rentrait de quelque part, un autre examinait des cannes à pêche sur l'étalage d'un magasin d'articles de sport. Larry vit Dick Vollman, son compagnon de route, qui s'en allait en bicyclette dans l'autre direction. Il leur fit un grand signe de la main.

– Des secrets, murmura Larry comme s'il se parlait à lui-même.

– Peut-être qu'il prie l'homme noir.

Larry tressaillit, comme s'il venait de recevoir une décharge électrique. Leo ne s'en rendit pas compte. Il faisait ricocher sa balle, d'abord sur le trottoir, puis contre le mur de brique qu'ils longeaient… *Poc-plac !*

– Tu crois vraiment demanda Larry d'une voix qu'il voulait aussi neutre que possible.

– Je ne sais pas. Mais il n'est pas comme nous. Il sourit tout le temps. Mais je pense qu'il est plein de vers quand il sourit. Des gros vers blancs qui lui mangent le cerveau. Comme des asticots.

– Joe… je veux dire Leo…

Les yeux de Leo – lointains, bridés, s'éclairèrent tout à coup. Et il sourit.

– Regarde, voilà Dayna. Je l'aime bien. Bonjour, Dayna ! Tu as du chewing-gum ?

Dayna qui graissait le pignon d'une magnifique bicyclette ultra-légère se retourna et leur sourit. Elle fouilla dans sa poche et en sortit cinq tablettes de chewing-gum Juicy Fruit qu'elle étala en éventail dans sa main, comme un joueur de poker étale ses cartes. Avec un rire joyeux, Leo bondit vers elle, ses longs cheveux flottant au vent, serrant dans sa main sa balle de ping-pong, laissant derrière lui Larry. Ces vers blancs derrière le sourire de Harold… Où Joe (*non, Leo, il s'appelle Leo, du moins je crois*) avait-il pu trouver une idée aussi bizarre… et horrible ? L'enfant semblait être parfois en état de transe. Et il n'était pas le seul ; combien de fois, depuis quelques jours qu'il était ici Larry avait-il vu quelqu'un s'arrêter net en pleine rue, regarder dans le vide, puis reprendre sa route ? Les choses avaient changé. La perception humaine semblait s'être aiguisée.

Et c'était un peu terrifiant.

Larry se remit en marche et rejoignit Leo et Dayna qui se partageaient les tablettes de chewing-gum.

Le même après-midi, Stu trouva Frannie en train de faire la lessive dans la petite cour de leur immeuble. Elle avait rempli d'eau une lessiveuse, y avait versé près de la moitié d'une boîte de Tide et remué le tout avec un manche à balai jusqu'à obtenir une épaisse mousse. Elle n'était pas tout à fait sûre de la marche à suivre, mais elle n'allait certainement pas demander conseil à mère Abigaël pour étaler ainsi son ignorance. Elle jeta ses vêtements dans l'eau savonneuse, absolument glacée, puis sauta à pieds joints dans la lessiveuse et commença à piétiner le linge, comme un Sicilien écrasant ses raisins. *Machine à laver dernier cri, Maytag 5000*, pensa-t-elle *Système d'agitation à double pied, parfait pour la couleur, les lainages délicats et…*

Elle se retourna et découvrit son ami, à l'entrée de la cour, qui la regardait d'un air amusé. Frannie s'arrêta, un peu essoufflée.

– Ha-ha, très drôle. Il y a longtemps que tu es là, espèce de voyeur ?

– Une minute ou deux. Et comment ça s'appelle ton petit numéro ? La danse nuptiale du petit canard sauvage ?

– Ha-ha, de plus en plus drôle. Moque-toi encore et tu peux passer la nuit sur le divan, ou à Flagstaff avec ton ami Glen Bateman.

– Je ne voulais pas…

– Je lave aussi votre linge, monsieur Stuart Redman. Vous avez

beau être un respectable père fondateur, vous laissez quand même de temps en temps des traces de pneus dans vos caleçons.

Stu éclata de rire.

– C'est un peu grossier, tu ne trouves pas ?

– En ce moment, je n'ai pas particulièrement envie d'être distinguée.

– Bon, sors de ta bassine une minute. J'ai quelque chose à te dire.

Elle ne demandait pas mieux, même si elle allait devoir se laver les pieds avant de rentrer. Son cœur battait plutôt vite, mais sans entrain, comme une fidèle machine maltraitée par son propriétaire insouciant. Si c'était comme ça que mon arrière-arrière-grand-mère devait faire, pensa Fran, alors je comprends qu'elle se soit réservé cette pièce qui est finalement devenue le précieux salon de ma mère. Une prime de risque, ou quelque chose du genre.

Un peu découragée, elle regarda ses pieds et ses mollets, couverts d'une mousse grisâtre un peu dégoûtante qu'elle essaya de racler avec les mains.

– Quand ma femme décidait de laver à la main, dit Stu, elle se servait d'un… comment appelle-t-on ça ? Une planche à lessive, je crois. Ma mère en avait trois, je m'en souviens très bien.

– Je sais, je sais. J'ai fait la moitié de Boulder avec June Brinkmeyer pour en trouver une et nous sommes rentrées bredouilles. Vive la technologie.

Stu souriait d'un air vaguement ironique.

Frannie se mit les mains sur les hanches :

– Est-ce que par hasard tu voudrais me mettre en colère ?

– Pas du tout madame. Je pensais simplement que je crois savoir où trouver une planche à lessive. Et une autre pour June, si elle en veut une.

– Où ça ?

– Il faut que j'aille voir d'abord, répondit-il en la prenant par la taille. Tu sais que je trouve très bien que tu laves mon linge, dit-il en collant son front contre le sien, et je sais qu'une femme enceinte sait parfaitement ce qu'elle doit faire, mieux que son bonhomme. Mais pourquoi te donner tant de mal Frannie ?

– *Pourquoi ?* Mais qu'est-ce que tu vas te mettre si je ne lave pas ton linge ? Tu veux te balader avec des vêtements sales ?

– Frannie, les magasins sont pleins de vêtements. Et je suis bâti

sur un modèle tout à fait courant.

– Tu veux jeter tes fringues simplement parce qu'elles sont *sales ?*

Il haussa les épaules, mal à l'aise.

– Eh bien, certainement pas, ça non, dit-elle. Ça, c'était autrefois, Stu. Comme les boîtes de Big Mac, ou les bouteilles qu'on jetait partout. Il ne faut pas recommencer.

Il lui donna un baiser.

– D'accord. Mais alors, la prochaine fois, c'est mon tour.

– Si tu veux. Et ce sera quand ? Quand j'aurai mon bébé ?

– Quand on aura l'électricité. Je vais te trouver une énorme machine à laver et je la brancherai tout seul, comme un grand.

– Proposition acceptée.

Elle lui planta un solide baiser sur la joue. Il l'embrassa lui aussi en lui caressant les cheveux. Et elle sentit couler en elle une douce chaleur (une forte chaleur, soyons francs, je suis en chaleur, il me met toujours en chaleur quand il fait ça) qui d'abord fit se dresser la pointe de ses seins, puis réchauffa son bas-ventre.

– Tu ferais mieux d'arrêter, dit-elle entre deux soupirs, à moins que tu n'aies envie de faire autre chose que de parler.

– On pourrait peut-être parler plus tard.

– La lessive…

– Il faut faire tremper longtemps quand la saleté s'est incrustée.

Elle se mit à rire. Il l'arrêta en collant sa bouche sur la sienne. Quand il la prit dans ses bras, la reposa par terre, puis l'emmena chez eux, elle fut surprise par la chaleur du soleil sur ses épaules. *Le soleil était aussi chaud avant ? Je n'ai plus un seul bouton sur le dos… Les rayons ultraviolets, ou l'altitude ? C'est comme ça tous les étés ? Il fait toujours aussi chaud ?*

Mais il avait commencé sa petite affaire, en plein dans l'escalier, il la déshabillait, la touchait, lui faisait l'amour.

– Non, assieds-toi.

– Mais…

– Je suis sérieux, Frannie.

– Stuart, la lessive va *congeler*. J'ai mis une demi-boîte de Tide là-dedans.

– Ne t'inquiète pas.

Elle s'assit donc sur la chaise de jardin qu'il avait installée à l'ombre de leur immeuble. En fait, il en avait descendu deux de leur appartement. Stu retira ses chaussures et ses chaussettes retroussa ses pantalons jusqu'aux genoux. Quand il grimpa dans la lessiveuse et se mit à piétiner gravement le linge, Frannie fut naturellement prise de son habituel fou rire.

– Tu veux passer la nuit sur le divan ? lui dit Stu en la regardant d'un air sévère.

– Non, Stuart, fit-elle d'un air contrit.

Mais le fou rire repartit… jusqu'à ce que les larmes ruissellent sur ses joues, que les muscles de son estomac commencent à lui faire mal, si mal…

– Pour la troisième et dernière fois, qu'est-ce que tu voulais me dire ? finit-elle par demander quand elle se fut un peu calmée.

Stu piétinait toujours la lessive qu'une épaisse mousse recouvrait maintenant. Un bluejeans remonta à la surface. Il l'enfonça d'un coup de pied envoyant un petit jet crémeux d'eau savonneuse sur le gazon. Et Frannie pensa : *On dirait du… oh non, pense à autre chose, sinon tu vas encore te mettre à rire et tu* vas finir par faire une fausse couche.

– C'est à propos de la première réunion du comité spécial, ce soir.

– J'ai préparé deux caisses de bière des crackers au fromage, du saucisson, de la crème de gruyère… Ça devrait suffire.

– Je ne veux pas parler de ça, Frannie. Dick Ellis est venu me dire aujourd'hui qu'il ne voulait pas faire partie du comité.

– Ah bon ?

Elle était vraiment surprise. Dick ne lui avait pas fait l'impression d'un type qui cherche à éviter les responsabilités.

– Il m'a expliqué qu'il ne demanderait pas mieux de donner un coup de main dès que nous aurons un vrai médecin, mais que pour le moment il ne peut pas. Un groupe de vingt-cinq personnes est encore arrivé aujourd'hui. Une femme avait la gangrène, à la jambe. Une simple égratignure en passant sur des barbelés rouillés, apparemment.

– Oh ! C'est très grave, non ?

– Dick a pu la sauver… Dick et cette infirmière qui est arrivée avec Underwood. Une belle fille. Elle s'appelle Laurie Constable. Dick m'a dit que la femme serait morte sans elle. Ils lui ont coupé la jambe au genou, et ils sont tous les deux complètement épuisés. Il leur a fallu trois heures. Il y a aussi un petit garçon qui a des convulsions. Dick

s'arrache les cheveux. Il ne sait pas si c'est de l'épilepsie, peut-être le diabète, ou encore quelque chose qui ferait pression dans le crâne, tu vois le genre. En plus, plusieurs cas d'intoxication alimentaire. Les gens mangent n'importe quoi. Et il est sûr que nous allons avoir des morts bientôt si on ne sort pas très vite une affiche pour expliquer aux gens comment choisir ce qu'ils mangent. Et quoi encore ? Deux bras cassés, un cas de grippe…

– Quoi ! Tu as dit la *grippe* ?

– Pas de panique. La grippe ordinaire. Avec de l'aspirine, la fièvre tombe toute seule… et elle ne revient pas. Pas de taches noires sur le cou non plus. Mais Dick ne sait pas trop quels antibiotiques utiliser et il se donne un mal de chien pour essayer de trouver. Il a peur que la grippe ne se répande et que les gens se mettent à paniquer.

– Qui est le malade ?

– Une certaine Rona Hewett. Elle est arrivée à pied de Laramie, dans le Wyoming. Tellement fatiguée qu'elle était prête à se faire avoir par n'importe quel microbe.

Fran hocha la tête.

– Heureusement pour nous, on dirait que cette Laurie Constable a un petit béguin pour Dick, même s'il est à peu près deux fois plus âgé qu'elle. Mais je pense que ce n'est pas un problème.

– Tu es quand même bien gentil de leur donner ta bénédiction Stuart.

– De toute façon, Dick a quarante-huit ans et il a eu des ennuis cardiaques. Pour le moment, il a l'impression qu'il doit quand même se ménager un peu. Et puis, à toutes fins utiles, il est en train de faire ses études de médecine. Je comprends que cette Laurie lui trouve quelque chose. Moi, je dirais que c'est un héros. Imagine-toi : un vétérinaire de campagne qui joue les médecins. Et il a une trouille de tous les diables de tuer quelqu'un. Il sait que les gens vont continuer à arriver et que certains seront pas mal amochés.

– Alors il faut trouver quelqu'un d'autre pour le comité.

– Oui. Ralph Brentner pense à ce Larry Underwood. D'après ce que tu disais, tu le trouves bien toi aussi.

– Oui. Je crois qu'il ferait l'affaire. J'ai fait la connaissance de son amie aujourd'hui. Elle s'appelle Lucy Swann. Délicieuse. Et elle adore Larry.

– J'ai l'impression qu'il fait pas mal d'effet sur les bonnes femmes. Mais, pour être franc, je n'aime pas beaucoup la façon dont il a raconté sa vie à quelqu'un qu'il venait à peine de rencontrer.

– C'est sans doute simplement parce que j'ai été avec Harold depuis le début. Je ne crois pas qu'il ait compris pourquoi j'étais avec toi et pas avec lui.

– Je me demande quelle idée il se faisait de Harold.

– Tu n'as qu'à le lui demander.

– C'est ce que je vais faire.

– Est-ce que tu vas l'inviter à faire partie du comité ?

– Sans doute, répondit Stuart en se levant. J'aimerais aussi avoir ce vieux bonhomme qu'ils appellent Le Juge. Mais il a soixante-dix ans, et c'est vraiment trop vieux.

– Est-ce que tu lui as parlé de Larry ?

– Non, mais Nick l'a fait. Ce Nick Andros n'est pas bête du tout, Fran. Il nous a fait changer d'avis, Glen et moi. Glen était un peu agacé, mais il a quand même dû admettre que les idées de Nick n'étaient pas mauvaises. En tout cas, Le Juge a dit à Nick que Larry était exactement le genre de personne que nous recherchions, que c'était un type qui venait de se rendre compte qu'il valait quelque chose et qu'il n'allait sûrement pas s'arrêter là.

– Comme recommandation, ça se pose un peu là.

– Oui. Mais je veux d'abord savoir ce qu'il pense de Harold avant de lui demander d'entrer dans l'équipe.

– Qu'est-ce qui ne va pas avec Harold ? interrogea-t-elle déjà inquiète.

– Je pourrais aussi bien te demander ce qui ne va pas avec *toi*, Fran. Tu te sens encore responsable de lui.

– Tu crois ? Je ne sais pas. Quand je pense à lui, je me sens encore un peu coupable, ça c'est vrai.

– Pourquoi ? Parce que j'ai pris la place qu'il voulait ? Fran, est-ce que tu as jamais eu envie de lui ?

– Non, certainement pas, répondit-elle en frissonnant.

– Je lui ai menti une fois. Ou plutôt… ce n'était pas vraiment mentir. Le jour où nous nous sommes rencontrés tous les trois. Le 4 juillet. Je pense qu'il avait peut-être déjà compris ce qui allait se passer. Je lui ai dit que je n'avais pas envie de toi. Je ne pouvais pas savoir, non ? Les coups de foudre, ça existe peut-être dans les livres, mais dans la vie réelle…

Il s'arrêta. Un grand sourire se dessina sur ses lèvres.

– Qu'est-ce qui te fait sourire, Stuart Redman ?

– Je pensais simplement que, dans la vie réelle, ça m'a pris au moins… au moins quatre bonnes heures.

Elle l'embrassa sur la joue.

– C'est très gentil quand même.

– Mais c'est la vérité. Mais je suis presque sûr qu'il m'en veut encore de ce que je lui ai dit.

– Il ne m'a jamais dit un mot contre toi, Stu… ni à personne d'autre.

– Non. Il *sourit*. C'est ça que je n'aime pas.

– Tu ne crois pas qu'il… cherche à se venger ?

– Non, pas Harold, répondit Stu en se levant. Glen pense qu'un parti d'opposition finira peut-être par se rassembler autour de lui. Pourquoi pas ? Mais j'espère qu'il ne foutra pas en l'air ce que nous essayons de faire.

– N'oublie pas qu'il a peur et qu'il est seul.

– Et qu'il est jaloux.

– Jaloux ? Je ne crois pas, vraiment pas. Je lui ai parlé. J'ai l'impression que j'aurais vu s'il était jaloux. Il peut se sentir rejeté, ça oui. Je pense qu'il s'attendait à faire partie du comité spécial…

– C'est une des décisions… unilatérales de Nick – c'est bien ça, le mot ? – une de ces décisions que nous avons tous acceptées. En fait, personne ne lui faisait tout à fait confiance.

– À Ogunquit, c'était le type le plus imbuvable de toute la création. Sans doute à cause de sa situation familiale… ses parents ont dû se demander comment ils avaient fait pour pondre un oiseau pareil… mais après la grippe, on aurait dit qu'il avait changé. C'est ce que j'ai cru, en tout cas. Il semblait essayer de devenir… comment dire, un homme. Et puis il a changé encore une fois. D'un seul coup. Il s'est mis à sourire tout le temps. Impossible de lui parler vraiment. Il s'est… enfermé dans son cocon. Comme les gens qui se convertissent à la religion ou qui lisent…

Elle s'arrêta tout à coup et un éclair de frayeur sembla traverser ses yeux.

– Qui lisent quoi ?

– Quelque chose qui change leur vie. *Das Kapital*. *Mein Kampf*. Ou des lettres d'amour qui ne leur sont pas adressées.

– De quoi parles-tu ?

– Quoi ? répondit-elle en regardant autour d'elle comme si elle

sortait d'un rêve. De rien. Tu n'allais pas voir Larry Underwood ?

– Si… si tu es d'accord.

– Mais naturellement. La réunion est à sept heures. Si tu te dépêches, tu as juste le temps de revenir pour dîner.

– D'accord.

Stu s'en allait déjà quand elle le rappela.

– Et n'oublie pas de lui demander ce qu'il pense de Harold.

– Ne t'inquiète pas. Je ne vais pas oublier.

– Et regarde bien ses yeux quand il te répondra, Stuart.

Lorsque Stu demanda à Larry Underwood ce qu'il pensait de Harold (Stu ne lui avait pas encore parlé de la place vacante au comité spécial), Larry parut étonné et un peu inquiet.

– Fran t'a parlé de ma fixation à propos de Harold, c'est ça ?

– Exactement.

Larry et Stu se trouvaient dans le salon d'une petite maison de Table Mesa. Dans la cuisine Lucy préparait le dîner. Elle faisait réchauffer des conserves sur un petit réchaud à butane que Larry avait bricolé pour elle. Elle chantait en travaillant et semblait parfaitement heureuse.

Stu alluma une cigarette. Il n'en fumait plus que cinq ou six par jour. Dick Ellis ne lui paraissait pas être un choix idéal pour l'opérer d'un cancer des poumons.

– Bon. Tout ce temps que j'ai suivi Harold, je me répétais qu'il ne ressemblerait sans doute pas à l'image que je me faisais de lui. Et je ne me suis pas trompé. Mais j'essaye encore de comprendre exactement qui il est. Il a été extrêmement gentil. Nous avons bu ensemble une bouteille de vin que je lui avais apportée. J'ai passé un moment très agréable. Mais…

– Mais ?

– Quand nous sommes arrivés, Leo et moi, il nous tournait le dos. Il était en train de construire un mur de brique autour d'un massif de fleurs… Il ne nous a pas entendus arriver. Quand je lui ai parlé, il s'est retourné d'un seul coup et… un instant, je me suis dit : « Ce type va me tuer. »

Lucy apparut à la porte.

– Stu, tu restes à dîner ? Il y a tout ce qu'il faut.

– Merci, mais Frannie m'attend à la maison. Je ne vais rester qu'un petit quart d'heure.

– Sûr ?

– La prochaine fois, Lucy, merci.

– Comme tu veux, répondit Lucy qui retourna à sa cuisine.

– Alors, tu es simplement venu me demander ce que je pensais de Harold ?

– Non. Je voulais te demander si tu accepterais d'être membre de notre petit comité spécial. Dick Ellis a dû se désister.

Larry s'approcha de la fenêtre et regarda la rue silencieuse.

– Tout de suite ? J'espérais un peu redevenir pioupiou.

– À toi de décider, naturellement. Mais nous avons besoin de quelqu'un. Et on t'a recommandé.

– Qui ça, si je peux…

– Nous nous sommes renseignés un peu partout. Frannie pense que tu es un type bien et Nick Andros a parlé de toi – bon, il est muet, mais tu comprends ce que je veux dire – il a parlé à l'un des types qui sont arrivés avec toi. Le juge Farris.

Larry eut l'air content.

– Comme ça, Le Juge m'a recommandé ? C'est sympa. Vous savez, vous devriez le prendre avec vous. Il a une cervelle du tonnerre.

– C'est ce que Nick nous a dit. Mais il a soixante-dix ans, et nos services médicaux sont plutôt primitifs.

Larry regarda Stu avec un petit sourire.

– Si je comprends bien, ce comité n'est pas aussi temporaire que ça, non ?

Stu se détendit un peu. Il ne savait pas encore vraiment ce qu'il pensait de Larry Underwood, mais il était clair que l'homme n'était pas né de la dernière pluie.

– Heu… disons que nous voudrions que notre comité présente sa candidature aux élections.

– De préférence sans opposition, reprit Larry en lançant à Stu un regard amical mais pénétrant – très pénétrant. Je peux te servir une bière ?

– Je préfère pas. J'ai un peu trop bu avec Glen Bateman il y a quelques jours. Fran est patiente, mais pas plus qu'il ne faut. Alors, Larry ? Tu marches avec nous ?

– Je crois que… oui, d'accord. Je pensais que je n'aurais plus de responsabilités en arrivant ici, que quelqu'un se chargerait de décider à ma place, pour changer un peu. Mais, apparemment il faut que je me laisse pomper jusqu'à la moelle, pardonnez l'expression, je vous prie.

– Nous avons une petite réunion ce soir chez moi. Nous allons parler de la grande assemblée du 18. Tu pourrais venir ?

– Certainement. Lucy peut m'accompagner ?

Stu secoua la tête.

– Et tu ne dois pas lui en parler non plus. Pour le moment, nous voulons être discrets sur certaines choses.

Le sourire de Larry s'évanouit.

– Tu sais, Stu, je n'aime pas tellement les mystères, les petits trucs en dessous. Je préfère te le dire tout de suite pour éviter les problèmes. Cette catastrophe du mois de juin, je suis sûr qu'elle est arrivée parce qu'un tas de petits malins voulaient faire leurs petites affaires en dessous. Ce n'était pas la malchance. Ni la fatalité. De la pure connerie humaine.

– Sur ce point, tu ne seras vraiment pas d'accord avec mère Abigaël. Moi je pense plutôt comme toi. Mais est-ce que tu dirais la même chose si nous étions en temps de guerre ?

– Je ne comprends pas.

– Cet homme dont nous rêvions… Je n'ai pas l'impression qu'il se soit évaporé dans la nature.

Larry eut l'air très étonné.

– Glen dit qu'il comprend pourquoi personne ne veut en parler, reprit Stu, les gens sont encore en état de choc. Ils en ont vu de toutes les couleurs pour arriver jusqu'ici. Et tout ce qu'ils veulent, c'est panser leurs plaies et enterrer leurs morts. Mais si mère Abigaël est ici, alors *lui* est là-bas – et Stu fit un signe du menton dans la direction de la fenêtre d'où l'on voyait les Flatirons enveloppés dans la brume. La plupart des gens qui sont ici ne pensent peut-être pas à lui. Mais moi, je parierais ma chemise que *lui* pense à nous.

Larry lança un coup d'œil vers la porte de la cuisine, mais Lucy était sortie bavarder avec Jane Hovington, la voisine.

– Tu penses qu'il veut notre peau ? dit-il à voix basse. Pas si mal de penser à tout ça juste avant le dîner… Ça ouvre l'appétit.

– Larry, je ne suis sûr de rien. Mais mère Abigaël dit que rien ne sera terminé, dans un sens ou dans l'autre, tant que l'un des deux camps n'aura pas été battu.

– J'espère qu'elle ne raconte pas ça à tout le monde. Les gens foutraient le camp jusqu'en Australie.

– Je croyais que tu n'aimais pas beaucoup les secrets.

– C'est vrai, mais ça…

Larry s'arrêta. Stu lui souriait. Larry lui rendit son sourire, un peu à regret.

– D'accord, tu as gagné. On parle entre nous et on ne dit rien à personne pour le moment.

– Parfait. On se voit à sept heures.

– Entendu.

– Et remercie encore Lucy pour son invitation. Ce sera pour une autre fois, avec Frannie peut-être.

– D'accord.

Stu arrivait à la porte quand Larry le rappela.

– Une minute !

Stu se retourna.

– Il y a encore ce garçon qui est venu du Maine avec nous. Il s'appelle Leo Rockway. Il a eu des tas de problèmes. Lucy et moi, on le partage – si on peut dire – avec une femme qui s'appelle Nadine Cross. Nadine sort un peu de l'ordinaire elle aussi, tu es au courant ?

Stu fit signe que oui. On lui avait parlé de la petite scène un peu bizarre entre mère Abigaël et Nadine Cross, lorsque Larry était allé voir la vieille dame avec son groupe.

– Nadine s'occupait de Leo avant que j'arrive. Et Leo semble voir très clair dans les gens. Il n'est pas le seul d'ailleurs. Il y a peut-être toujours eu des gens comme ça, mais on dirait qu'il y en a un peu plus maintenant, depuis la grippe. Et Leo… Leo n'a pas voulu entrer chez Harold. Il n'a même pas voulu rester sur la pelouse. C'est… un peu bizarre, tu ne trouves pas ?

– Oui, répondit Stu.

Ils se regardèrent, puis Stu s'en alla. Pendant le dîner, Fran parut préoccupée et ne parla pas beaucoup. Elle lavait la dernière assiette dans un seau de plastique rempli d'eau chaude quand les membres du comité spécial de la Zone libre commencèrent à arriver pour leur première réunion.

Quand Stu s'en était allé chez Larry, Frannie était aussitôt montée

dans sa chambre. Au fond du placard se trouvait le sac de couchage qui avait fait tout le voyage avec elle et quelques objets personnels rangés dans un petit sac de voyage : plusieurs flacons de lotion pour la peau – elle avait eu une forte éruption de boutons après la mort de sa mère et de son père – une boîte de mini-serviettes Stay-Free au cas où elle se mettrait à saigner (elle avait entendu dire que cela arrivait parfois aux femmes enceintes), deux boîtes de mauvais cigares, une avec l'inscription C'EST UN GARÇON ! et l'autre C'EST UNE FILLE ! et enfin, son journal.

Elle le sortit et resta quelque temps à le regarder. Elle n'y avait écrit que huit ou neuf fois depuis leur arrivée à Boulder, la plupart du temps des notes plutôt courtes, presque elliptiques. Le grand débordement s'était produit pendant qu'ils étaient encore sur la route, puis il s'était tari… un peu comme un accouchement pensa-t-elle, étonnée elle-même de cette comparaison. Depuis quatre jours, elle n'avait rien écrit. En réalité, elle avait complètement oublié son journal, alors qu'elle avait eu la ferme intention de le tenir plus régulièrement lorsqu'ils se seraient installés. Pour le bébé. Mais pour une fois, elle y repensait. Autant profiter de l'occasion.

*Comme les gens qui se convertissent à la religion… ou qui lisent quelque chose qui change leur vie… comme des lettres d'amour qui ne leur étaient pas adressées…*

Tout à coup, il lui sembla que son journal était plus lourd, que le simple fait de tourner la couverture de carton avait fait jaillir des gouttes de sueur sur son front et… et…

Elle regarda derrière elle, le cœur battant. Quelque chose avait bougé ?

Une souris qui grattait derrière le mur, peut-être. Sûrement pas. Plus probablement, son imagination, tout simplement. Il n'y avait aucune raison, vraiment aucune raison, de penser tout à coup à l'homme à la robe noire, à l'homme au cintre en fil de fer. Son bébé était vivant, bien à l'abri et ce qu'elle tenait dans ses mains n'était qu'un livre. De toute façon, aucun moyen de savoir si quelqu'un l'avait lu, et même s'il y avait eu un moyen, impossible de savoir si cette personne qui l'avait lu était Harold Lauder.

Elle ouvrit le livre et commença à le feuilleter lentement, instantanés de son passé récent, comme des photos noir et blanc d'amateur. Instantanés de la mémoire.

*Ce soir, nous les admirions et Harold débitait des histoires de couleur, de texture, de timbre. Stu m'a fait un clin d'œil. Vilaine, vilaine ! Je lui ai répondu…*

*Naturellement, Harold n'est pas d'accord, pour des raisons de principe. Tu nous emmerdes, Harold ! Essaye de grandir un peu !*

*… et j'ai vu qu'il était prêt à lancer une de ses conneries brevetées Harold Lauder…*

(mon Dieu, Fran, pourquoi dis-tu des choses pareilles sur lui ? Mais pourquoi ?)

*Harold… sous ses apparences pontifiantes… un petit garçon qui n'a pas confiance en lui…*

C'était le 12 juillet. Avec une petite grimace, elle tourna rapidement les pages, pressée d'arriver à la fin. Des phrases lui sautaient cependant aux yeux sautaient de la page comme pour la gifler : *Harold sentait plutôt bon pour une fois… L'haleine de Harold aurait fait peur à un dragon ce soir…* Et cette phrase presque prophétique : *On dirait qu'il court après les coups sur la gueule, comme les pirates courent après leurs trésors.* Pourquoi ? Pour s'encourager dans son sentiment de supériorité et de persécution ? Ou pour se punir ?

*Il fait une liste… il l'a refaite deux fois… il veut savoir… qui sont les gentils et qui sont les méchants…*

Et puis, le 1er août il y avait donc seulement quinze jours. Le texte débutait au bas de la page. *Rien écrit hier soir. Trop nerveuse. Trop heureuse. Nous sommes ensemble maintenant, Stu et moi. Nous*

Fin de la page. Et les premiers mots en haut de la page suivante : *avons fait l'amour deux fois.* Elle les avait à peine lus que ses yeux glissèrent au milieu de la page. Là, à côté d'une phrase bébête sur l'instinct maternel, quelque chose attira son regard.

Une tache sombre, l'empreinte d'un pouce.

Elle réfléchissait, affolée : je faisais de la moto toute la journée, tous les jours. Naturellement, je me lavais chaque fois que je pouvais, mais on se salit les mains et…

Elle tendit la main et ne s'étonna pas de voir qu'elle tremblait très fort. Elle posa son pouce sur l'empreinte. La tache était nettement plus grande.

Naturellement, pensa-t-elle, quand on écrase quelque chose avec le pouce, la tache est plus grande. C'est pour ça, c'est simplement pour *ça…*

Mais cette marque de pouce était parfaitement nette. On y voyait très bien les sillons, les boucles, les tourbillons.

Et ce n'était ni de la graisse ni de l'huile. Inutile de jouer les autruches.

C'était du chocolat.

*Payday*, pensa Fran avec un haut-le-cœur. *Des barres de chocolat Payday*.

Un instant elle eut peur de se retourner – peur de voir le sourire grimaçant de Harold derrière elle, comme le sourire du chat Cheshire dans *Alice au pays des merveilles*. Les lèvres épaisses de Harold en train de prononcer : *Chacun son tour, Frannie, tôt ou tard. Les chiens sont lâchés.*

Mais même si Harold avait jeté un coup d'œil à son journal, est-ce que cela voulait dire qu'il préparait une vendetta secrète contre elle, Stu ou les autres ? Non, évidemment.

*Mais Harold a changé*, murmurait une voix intérieure.

– Pas tant que ça ! cria-t-elle dans la pièce vide.

Le son de sa voix lui fit un peu peur puis elle éclata d'un rire nerveux. Elle redescendit et commença à préparer le dîner. Ils allaient manger tôt, à cause de la réunion… mais tout à coup la réunion ne lui parut plus aussi importante que tout à l'heure.

*Extraits du compte rendu de la séance du comité spécial*

*13 août 1990*

La séance a eu lieu dans l'appartement de Stu Redman et de Frances Goldsmith. Tous les membres du comité spécial étaient présents à savoir : Stuart Redman, Frances Goldsmith, Nick Andros, Glen Bateman, Ralph Brentner, Susan Stern et Larry Underwood…

Stu Redman a été élu président et Frances Goldsmith rapporteur…

Ces notes (plus l'enregistrement complet des moindres rots, gargouillements et apartés, le tout enregistré sur cassettes Memorex à l'intention de ceux qui pourraient être assez fous pour vouloir les écouter) seront placées dans un coffre de la First Bank of Boulder…

Stu Redman a présenté un projet d'affiche sur la question des intoxications alimentaires préparé par Dick Ellis et Laurie Constable (avec ce titre accrocheur : SI VOUS MANGEZ, LISEZ !). Il a expliqué que Dick souhaitait qu'elle soit imprimée et affichée partout dans la ville avant la grande assemblée du 18 août, car il y a déjà eu quinze cas d'intoxication alimentaire à Boulder, dont deux assez graves. Le comité a décidé à l'unanimité que Ralph devrait imprimer mille exemplaires de l'affiche de Dick et trouver dix personnes pour l'aider à les poser en ville…

Susan Stern a ensuite présenté une autre proposition de Dick et de

Laurie (nous aurions tous voulu qu'au moins l'un des deux soit là). Ils sont d'avis qu'il faudrait instituer un comité des inhumations ; selon Dick, il faudrait inscrire la question à l'ordre du jour de l'assemblée générale et la présenter non pas comme un danger pour la santé publique – afin de ne pas provoquer de panique – mais comme une chose « plus convenable ». Nous savons tous qu'il y a très peu de cadavres à Boulder compte tenu de la population de la ville avant l'épidémie, mais nous ne savons pas pourquoi… ce qui n'a pas d'importance d'ailleurs. Il reste quand même des milliers de cadavres et il faudra bien s'en débarrasser si nous avons l'intention de rester ici.

Stu a demandé si la situation était grave. Sue a répondu qu'elle ne le serait probablement pas avant la fin de la saison sèche, c'est-à-dire avant l'automne, au début des pluies.

Larry a proposé d'inscrire la suggestion de Dick – constitution d'un comité des inhumations – à l'ordre du jour de l'assemblée du 18 août. La proposition a été adoptée à l'unanimité.

Nick Andros a alors demandé la parole et Ralph Brentner a lu le texte qu'il avait préparé et que je cite ici dans son intégralité :

« L'une des questions les plus importantes que doit aborder ce comité consiste à savoir s'il veut ou non mettre mère Abigaël totalement au courant et s'il faut tout lui dire de ce qui se passe à nos séances aussi bien les séances publiques que les séances à huis clos. La question peut également se poser à l'envers : " Mère Abigaël acceptera-t-elle de mettre au courant le comité – et le comité permanent qui lui succédera – de toutes ses activités et informera-t-elle le comité de tout ce qui se passe au cours de ses entretiens avec Dieu, ou qui vous voudrez… particulièrement lorsqu'il s'agit d'entretiens à huis clos ? "

« Ça va vous paraître peut-être idiot, mais je voudrais vous expliquer ce que j'ai derrière la tête. C'est en fait une question très pratique. Nous devons décider dès maintenant de la place de mère Abigaël dans la communauté, car il ne s'agit pas simplement de nous " remettre debout ". Si ce n'était que ça nous n'aurions pas vraiment besoin d'elle. Comme nous le savons tous, il y a un autre problème, celui de l'homme que nous appelons parfois l'homme noir celui que Glen appelle l'Adversaire. Pour moi, son existence se démontre très simplement, et je pense que la plupart des gens de Boulder seraient d'accord avec moi – s'ils avaient envie de penser à cette question. Voici ma démonstration : " J'ai rêvé de mère Abigaël ; or elle existe ; j'ai rêvé de l'homme noir, donc il doit exister, même si je ne l'ai jamais vu. " Ici, tout le monde aime mère Abigaël, et je l'aime moi aussi. Mais nous n'irons pas loin – en fait, nous n'irons nulle part – si

nous ne commençons pas par lui faire approuver ce que nous sommes en train de faire.

« Cet après-midi, je suis allé la voir et je lui ai posé directement la question, sans fioritures : Est-ce que vous allez nous appuyer ? Elle a répondu que oui – mais à certaines conditions. Elle a été parfaitement claire. Elle m'a dit que nous serions totalement libres de guider la communauté dans tout ce qui concerne les " questions terrestres " – c'est son expression : nettoyer les rues, attribuer les logements, remettre en marche l'électricité.

« Mais elle a dit aussi très clairement qu'elle voulait être consultée sur toutes les questions qui concernent l'homme noir. Elle croit que nous sommes tous des pions dans une partie d'échecs entre Dieu et Satan. Que le principal agent de Satan dans cette partie est l'Adversaire, qui s'appelle Randall Flagg selon elle (" le nom qu'il utilise cette fois ") ; que pour des raisons connues de Lui seul Dieu l'a choisie comme *Son* agent dans cette affaire. Elle croit, et je suis d'accord avec elle sur ce point qu'un affrontement se prépare et que ce sera une lutte à mort. Pour elle, cette lutte passe avant tout et elle veut absolument être consultée lorsque nous en parlerons… ou lorsque nous parlerons de *lui*.

« Je ne veux pas entrer dans des considérations religieuses, ni savoir si elle a tort ou raison. Mais il est évident que nous nous trouvons devant une certaine situation et que nous *devons* y faire face. J'ai donc plusieurs propositions à faire. »

Un débat s'est alors engagé sur la déclaration de Nick.

Puis Nick a présenté une première proposition : Le comité peut-il accepter de ne pas parler des questions théologiques, religieuses ou surnaturelles concernant l'Adversaire durant ses séances ? À l'unanimité, le comité a décidé de ne pas parler de ces questions, du moins pas « en séance ».

Nick a ensuite présenté une deuxième proposition : Le comité estime-t-il que sa véritable mission secrète consiste à savoir comment faire face à cette force connue sous le nom de l'homme noir, l'Adversaire ou Randall Flagg ? Glen Bateman a appuyé la proposition en ajoutant que le comité pourrait de temps en temps juger nécessaire de garder le secret sur certaines autres questions – comme la véritable raison d'être du comité des inhumations. La proposition a été adoptée à l'unanimité.

Nick a alors présenté sa dernière proposition : Que nous tenions mère Abigaël au courant de toutes les affaires publiques et confidentielles dont s'occupera le comité.

La proposition a été adoptée à l'unanimité.

Ayant réglé la question de mère Abigaël pour le moment, le comité est passé à celle de l'homme noir, à la demande de Nick qui a proposé d'envoyer trois volontaires à l'ouest pour rejoindre les forces de l'homme noir, dans le but d'obtenir des renseignements sur ce qui se passe réellement là-bas.

Sue Stern s'est immédiatement portée volontaire. Après une discussion animée, Stu a donné la parole à Glen Bateman qui a présenté la proposition suivante : Le comité décide qu'aucun membre du comité spécial ou du comité permanent ne pourra se porter volontaire pour cette mission de reconnaissance. Sue Stern a voulu savoir pourquoi.

Glen : Nous comprenons tous que vous cherchez sincèrement à vous rendre utile, Susan, mais le fait est que nous ne savons tout simplement pas si les gens que nous envoyons là-bas reviendront, ni quand ils reviendront, ni dans quel état. Parallèlement, nous avons un travail à faire à Boulder qui n'est pas du tout négligeable, à savoir remettre de l'ordre dans tout ce bordel, si vous me passez l'expression. Si vous partez, nous devrons expliquer à la personne qui vous remplacera tout ce que nous aurons fait jusque-là. Je crois tout simplement que nous ne pouvons pas nous permettre de perdre tout ce temps.

Sue : Je suppose que vous avez raison… ou du moins que vous êtes raisonnable… mais je me pose quand même des questions. Ce que vous dites en réalité, c'est que nous ne pouvons envoyer aucun membre du comité, parce que nous sommes des types formidables et qu'on ne peut pas se passer de nous. Alors nous restons… nous restons simplement… je ne sais pas…

Stu : Nous restons assis sur nos fesses ?

Sue : Oui. Merci. C'est exactement ce que je voulais dire. Nous restons assis sur nos fesses et nous envoyons là-bas un pauvre type qui va peut-être se faire crucifier sur un poteau de téléphone, ou même pire.

Ralph : Comment ça, pire ?

Sue : Je ne sais pas, mais si quelqu'un sait, c'est Flagg. Je n'aime pas du tout ça.

Glen : Vous n'aimez peut-être pas ça, mais vous avez très bien résumé notre position. Nous sommes des hommes politiques, les premiers d'une nouvelle époque. Nous espérons simplement que notre cause est plus juste que certaines de celles pour lesquelles d'autres hommes politiques ont envoyé des gens se faire tuer, ou risquer de se

faire tuer.

Sue : Je n'aurais jamais cru que je ferais de la politique.

Larry : Bienvenue à bord.

La proposition de Glen – qu'aucun membre du comité spécial ne soit envoyé en éclaireur – a été adoptée à l'unanimité, mais sans enthousiasme. Fran Goldsmith a alors demandé à Nick quelles qualités devraient posséder les candidats et ce qu'on pouvait attendre de leur mission clandestine.

Nick (lu par Ralph) : Nous ne le saurons pas tant qu'ils ne seront pas revenus. S'ils reviennent. Nous n'avons absolument aucune idée de ce qui se passe là-bas. Nous partons à la pêche, avec des appâts humains.

Stu a dit que le comité devrait sélectionner un certain nombre de personnes à qui il proposerait de se porter volontaires. Le comité a été d'accord. Par décision du comité, la majeure partie des débats à partir de ce point sont transcrits textuellement. Il nous a paru important de disposer d'un compte rendu complet de nos délibérations sur la question des éclaireurs (ou des espions), question extrêmement délicate et troublante.

Larry : Je voudrais vous proposer un nom, si vous permettez. Vous serez peut-être un peu surpris si vous ne connaissez pas cette personne, mais je crois que ce serait une très bonne idée. J'aimerais proposer le juge Farris.

Sue : Quoi ! Le vieux ! Larry, tu pédales dans la choucroute !

Larry : C'est le type le plus malin que j'aie jamais vu. Il n'a que soixante-dix ans, soit dit en passant. Ronald Reagan était plus vieux quand il était président.

Fran : Ce n'est pas exactement ce que j'appellerais une très bonne recommandation.

Larry : Mais il est pétant de santé. Et je suppose que l'homme noir ne soupçonnera peut-être pas que nous lui envoyons un vieux corbeau comme Farris pour l'espionner… car l'homme noir se méfie sûrement. Je ne serais pas tellement surpris s'il avait des gardes frontières pour contrôler les gens qui arrivent sur son territoire. D'après un certain « profil type », comme pour les terroristes aux aéroports. Et je sais que je vais vous paraître un peu brutal – excuse-moi, Fran – mais si nous le perdons, nous ne perdrons pas quelqu'un qui a encore devant lui cinquante bonnes années à vivre.

Fran : Comme tu disais, c'est plutôt brutal.

Larry : Tout ce que je voudrais ajouter, c'est que je sais que Le

Juge serait d'accord. Il veut vraiment donner un coup de main. Et je pense qu'il pourrait parfaitement s'en tirer.

Glen : Vous marquez un point. Que pensent les autres ?

Ralph : Je ne sais pas. Je ne connais pas ce monsieur. Mais je ne crois pas que nous devrions l'écarter simplement à cause de son âge. Après tout, regardez qui mène la danse ici – une vieille dame qui a bien plus de cent ans.

Glen : Encore un point.

Stu : On dirait que vous arbitrez un match de tennis, monsieur le prof.

Sue : Écoute, Larry. Suppose qu'il arrive à tromper l'homme noir et qu'il tombe raide mort, victime d'une crise cardiaque, en essayant de se dépêcher pour rentrer ici ?

Stu : Ça pourrait arriver à n'importe qui. Un accident aussi.

Sue : D'accord… mais avec un vieillard, les risques sont plus élevés.

Larry : C'est vrai, mais tu ne connais pas Le Juge, Sue. Si tu le connaissais, tu verrais que les avantages pèsent plus lourd que les inconvénients. C'est un type vraiment très fort.

Stu : Je crois que Larry a raison. Flagg pourrait bien ne pas avoir prévu un coup du genre. J'appuie la proposition. Qui vote pour ?

Le comité a adopté la proposition à l'unanimité.

Sue : Bon, j'ai voté pour toi, Larry – peut-être que tu pourrais me renvoyer l'ascenseur maintenant.

Larry : Puisque nous sommes en train de faire de la politique, d'accord. [Rires.] À qui penses-tu ?

Sue : Dayna.

Ralph : Dayna qui ?

Sue : Dayna Jurgens. Elle est incroyablement gonflée pour une femme. Naturellement, elle n'a pas soixante-dix ans. Mais je crois que, si on lui propose l'idée, elle marchera.

Fran : Oui… si nous devons vraiment en arriver là. Je crois qu'elle serait bien. J'appuie la candidature.

Stu : Bon. On nous propose de demander à Dayna Jurgens de se porter volontaire. La proposition est appuyée. Qui vote pour ?

Le comité a adopté la proposition à l'unanimité.

Glen : O. K. Qui pour le numéro trois ?

Nick (lu par Ralph) : Si Fran n'a pas aimé la proposition de Larry, j'ai peur qu'elle n'aime pas du tout la mienne. Je propose…

Ralph : Nick, tu es complètement dingue… tu n'es pas sérieux !

Stu : Continue Ralph. Lis son truc.

Ralph : Eh bien… il dit qu'il veut proposer… Tom Cullen.

Tumulte dans la salle.

Stu : S'il vous plaît ! Nick a la parole. Il n'arrête pas d'écrire, celui-là. Tu ferais mieux de commencer à le lire, Ralph.

Nick (lu par Ralph) : Tout d'abord, je connais Tom aussi bien que Larry connaît le juge, et probablement mieux. Il adore mère Abigaël. Il ferait n'importe quoi pour elle, y compris se faire cuire à petit feu. Je ne blague pas. Il se jetterait dans le feu si elle le lui demandait.

Fran : Oh, Nick, personne ne dit le contraire, mais Tom est…

Stu : Attends un peu, Fran. C'est Nick qui a la parole.

Nick (lu par Ralph) : Mon deuxième argument est le même que celui de Larry à propos du Juge. L'Adversaire ne pensera pas qu'un retardé mental est un espion. Vos réactions sont peut-être le meilleur argument en faveur de mon idée.

Mon troisième et dernier argument est que Tom est peut-être retardé, mais il n'est sûrement pas idiot. Il m'a sauvé la vie un jour quand j'aurais pu me faire tuer par une tornade, et je ne connais personne qui aurait réagi plus vite que lui. Tom est comme un enfant, mais un enfant peut apprendre, naturellement. Je suis sûr que nous n'aurions aucun mal à lui faire apprendre par cœur une histoire très simple. Et les autres supposeront probablement que nous l'avons renvoyé parce que…

Sue : Parce que nous ne voulions pas polluer notre patrimoine génétique ? Ce n'est pas idiot du tout.

Nick (lu par Ralph) :… parce qu'il est retardé. Il pourrait même dire qu'il en veut terriblement à ces gens qui l'ont renvoyé et qu'il veut se venger. La chose qu'il faudrait absolument lui apprendre, c'est de ne jamais modifier son histoire, quoi qu'il arrive.

Fran : Oh, non, je ne peux pas croire…

Stu : Attends, Nick a la parole. Il faut quand même un peu d'ordre.

Fran : Oui… je suis désolée.

Nick (lu par Ralph) : Vous pensez peut-être que Tom est retardé et qu'il serait donc plus facile de le forcer à dire la vérité, mais…

Larry : Oui, c'est ce que je pense.

Nick (lu par Ralph) :… mais en réalité, c'est le contraire. Si je dis à Tom qu'il doit toujours raconter la même histoire, toujours, quoi qu'il arrive, il le fera. Une personne dite normale ne résistera qu'à tant de gouttes d'eau, à tant de chocs électriques, à tant d'éclisses sous les ongles…

Fran : Ils ne vont quand même pas aller jusque-là… vous croyez ? Non, personne ne croit sérieusement qu'ils feraient ça ?

Nick (lu par Ralph) :… avant de dire : *O. K. j'abandonne. Je vais vous dire tout ce que je sais.* Tom ne fera tout simplement jamais ça. S'il répète son histoire suffisamment souvent, il ne la saura pas simplement par cœur ; il finira presque par croire qu'elle est vraie. Personne ne pourra lui faire dire le contraire. À mon avis, le fait que Tom soit retardé est en réalité un atout dans une mission comme celle-ci. Une mission, c'est peut-être un mot prétentieux, mais c'est pourtant exactement ce dont il s'agit.

Stu : C'est tout, Ralph ?

Ralph : Non, pas tout à fait.

Sue : S'il commence à croire que son histoire est vraie, Nick, comment veux-tu qu'il sache quand ce sera le moment de revenir ?

Ralph : Pardonnez-moi, chère madame, mais je crois bien que j'ai la réponse sur ce bout de papier.

Sue : Pardon.

Nick (lu par Ralph) : Nous pouvons hypnotiser Tom avant de l'envoyer là-bas. Encore une fois, ce n'est pas un truc en l'air que je vous dis là. Quand j'ai eu cette idée, je suis allé demander à Stan Nogotny s'il pouvait essayer d'hypnotiser Tom. Je l'avais entendu dire qu'il faisait parfois un peu d'hypnotisme pour amuser les gens. Stan ne croyait pas que ça marcherait… mais Tom est parti en moins de six secondes.

Stu : Comme ça, Stan sait faire ce genre de truc ? J'aurais jamais cru.

Nick (lu par Ralph) : Je pense que Tom est peut-être ultrasensible à l'hypnose depuis que je l'ai rencontré en Oklahoma. Apparemment, il a appris depuis des années à s'hypnotiser *tout seul*, jusqu'à un certain point en tout cas. On dirait que ça l'aide à établir un rapport entre les choses. Il ne comprenait pas du tout ce que je voulais, le jour où je l'ai rencontré – pourquoi je ne lui parlais pas, pourquoi je ne répondais pas à ses questions. Pour lui montrer que j'étais muet, je mettais ma main sur ma bouche, sur ma gorge, je recommençais, mais il ne

pigeait rien du tout. Et puis d'un seul coup, j'ai eu l'impression qu'il se débranchait. Je ne trouve pas de meilleur mot. Il est devenu totalement immobile. Ses yeux étaient complètement vides. Et puis il est revenu sur terre, exactement comme le patient se réveille quand l'hypnotiseur lui en donne l'ordre. Et il avait compris. Comme ça, c'est tout. Il a fait le vide autour de lui, et puis il est revenu avec la réponse.

Glen : C'est tout à fait étonnant.

Stu : Comme vous dites, le prof.

Nick (lu par Ralph) : Quand nous avons fait notre expérience, il y a cinq jours, j'ai demandé à Stan d'essayer quelque chose. Quand Stan lui dirait : *J'aimerais bien voir un éléphant*, Tom devrait avoir très envie d'aller dans un coin et de faire le poirier. Après l'expérience, quand Tom s'est réveillé, nous avons attendu à peu près une demi-heure. Et puis Stan a essayé son truc. Tom est parti se mettre dans un coin, et il a fait le poirier. Tous les jouets et les billes qu'il avait dans ses poches sont tombés par terre. Ensuite il s'est assis, il a souri, et il nous a dit : *Je me demandé pourquoi Tom Cullen est allé faire ça ?*

Glen : C'est lui tout craché.

Nick (lu par Ralph) : Toute cette histoire d'hypnose se résume à deux choses très simples. Premièrement, nous pouvons hypnotiser Tom pour qu'il revienne à un moment donné. Le plus simple serait d'utiliser la lune. La pleine lune. Deuxièmement, en le mettant en hypnose profonde, il se souviendra presque parfaitement de tout ce qu'il aura vu quand il reviendra.

Ralph : Et j'ai fini de lire le papier de Nick. Ouf !

Sue : Je voudrais poser une question, Nick. Est-ce que vous programmeriez aussi Tom – je pense que c'est le mot juste – pour qu'il ne donne pas de renseignements sur ce qu'il est en train de faire ?

Glen : Nick, permettez-moi de répondre. Si votre raisonnement est différent, vous n'aurez qu'à me faire signe. Je dirais que Tom n'a pas besoin d'être programmé du tout. Laissons-le cracher tout ce qu'il sait sur nous. Pour tout ce qui concerne Flagg, nous travaillons à huis clos de toute façon, et le reste, il pourrait sans doute parfaitement le deviner tout seul… même si sa boule de cristal est pleine de toiles d'araignée.

Nick (lu par Ralph) : Exactement.

Glen : Je suis prêt à appuyer tout de suite la proposition de Nick. Nous avons tout à gagner et rien à perdre. Une idée tout à fait audacieuse et originale.

Stu : Proposition appuyée. Nous pouvons en discuter encore un peu si vous voulez, mais pas trop. Sinon nous allons rester ici toute la nuit. Est-ce que vous voulez vraiment discuter encore de la proposition ?

Fran : Pas qu'un peu. Vous dites que nous avons tout à gagner et rien à perdre, Glen. Peut-être, mais Tom ? Et notre foutue *conscience* ? Peut-être que ça ne vous dérange pas de penser qu'on flanque des… des choses sous les ongles de Tom, qu'on lui donne des chocs électriques. Mais moi, ça me dérange. Et toi, Nick. L'hypnotiser, pour qu'il fonctionne comme… comme un poulet quand on lui met la tête dans un sac ! Tu devrais avoir honte… je croyais que c'était ton *ami* !

Stu : Fran…

Fran : Non, je veux dire ce que j'ai sur le cœur. Je ne vais pas m'en laver les mains et partir en claquant la porte si vous n'êtes pas d'accord avec moi. Je veux vous dire ce que je pense. Vraiment, vous voulez prendre ce pauvre garçon, complètement perdu tellement gentil, pour en faire un U-2 humain ? Vous ne comprenez pas que ça revient à recommencer toute cette merde d'autrefois ? Vous ne voyez donc pas *ça* ? Et qu'est-ce que nous ferons s'ils le tuent, Nick ? Qu'est-ce que nous ferons s'ils les tuent *tous* ? Concocter un nouveau petit microbe ? Une version améliorée de l'Étrangleuse, du Grand Voyage ?

Moment de silence pendant que Nick écrit sa réponse.

Nick (lu par Ralph) : Ce que vient de dire Fran me fait très mal, mais je maintiens ma proposition. Non je n'aime pas que Tom fasse le poirier quand on lui dit de le faire. Non, je n'aime pas qu'il risque d'être torturé et même tué. Je répète simplement qu'il le ferait pour *mère Abigaël*, pour ses idées, pour son Dieu, pas pour nous. Je crois aussi que nous devons nous servir de tous les moyens dont nous disposons pour mettre fin à la menace que cet être pose. Il crucifie des gens là-bas. J'en suis sûr. Je l'ai vu dans mes rêves, et je sais que certains d'entre vous ont fait le même rêve. Mère Abigaël a vu la même chose que moi. Je sais que Flagg est mauvais. Si quelqu'un invente une nouvelle version du Grand Voyage, Frannie, ce sera lui, pour s'en servir contre nous. J'aimerais l'arrêter pendant qu'il est encore temps.

Fran : Tout ce que tu dis est vrai, Nick. Je ne peux pas dire le contraire. Je sais qu'il est mauvais. Qu'il pourrait même être la créature de Satan, comme dit mère Abigaël. Mais nous tirons sur le même levier que lui pour l'arrêter. Tu te souviens du bouquin d'Orwell, *Les Animaux ?* « Ils regardèrent les porcs puis les hommes, et ne purent voir la différence. » Je crois que ce que j'aimerais vraiment t'entendre dire – même si c'est Ralph qui le lit – c'est que si nous

*devons* tirer ce levier pour l'arrêter… si nous le *faisons*… eh bien, que nous serons capables de le lâcher ensuite. Est-ce que tu peux dire ça ?

Nick (lu par Ralph) :… Je n'en suis pas sûr. Non, je ne peux pas le dire.

Fran : Dans ces conditions, je vote non. Si nous devons envoyer des gens à l'ouest, alors au moins envoyons des gens qui savent ce qui les attend.

Stu : Quelqu'un veut ajouter quelque chose ?

Sue : Je suis contre moi aussi, mais pour des raisons plus pratiques. Si nous continuons comme ça, nous allons nous retrouver- avec un vieux bonhomme et un débile mental. Excusez-moi, je l'aime bien moi aussi, mais c'est ce qu'il est. Je suis contre, et je n'ai plus rien à dire.

Glen : Posez la question, Stu.

Stu : D'accord. On va faire un tour de table. Je vote pour. Frannie ?

Fran : Contre.

Stu : Glen ?

Glen : Pour.

Stu : Sue ?

Sue : Contre.

Stu : Nick ?

Nick : Pour.

Stu : Ralph ?

Ralph : Eh bien… je n'aime pas trop ça moi non plus, mais si Nick est pour, je vote comme lui. Pour.

Stu : Larry ?

Larry : Vous voulez que je parle franchement ? Je trouve que cette idée pue tellement que j'ai l'impression de me trouver dans une vieille pissotière. Mais il faut sans doute en passer par là. Je déteste tout ça, mais je vote pour.

Stu : Proposition adoptée, cinq voix contre deux.

Fran : Stu ?

Stu : Oui ?

Fran : Je voudrais modifier mon vote. Si nous devons vraiment envoyer Tom là-bas, nous ferions mieux de nous serrer les coudes. Je

suis désolée d'avoir fait toute cette histoire, Nick. Je sais que je t'ai fait du mal – je le vois sur ta figure. C'est tellement dingue ! Pourquoi tout ça ? Franchement, je préférerais faire partie du comité des fêtes… Bon, je vote pour.

Sue : Puisque c'est comme ça, moi aussi. Front uni. Je vote pour.

Stu : Après modification du vote, la proposition est adoptée à l'unanimité. Et voilà un mouchoir pour toi, Fran. J'aimerais ajouter pour le procès verbal que je t'adore.

Larry : Puisqu'on en est rendu là, je pense qu'on devrait lever la séance.

Sue : Proposition appuyée.

Stu : Le monsieur et la dame disent que nous devons lever la séance. Ceux qui sont pour, levez la main, ceux qui sont contre, préparez-vous à recevoir une bouteille de bière sur la tête.

À l'unanimité, le comité a décidé de lever la séance.

– Tu viens te coucher, Stu…

– Oui. Il est tard ?

– Près de minuit.

Stu qui était sorti sur le balcon rentra dans la chambre. Il n'était vêtu que d'un caleçon dont la blancheur contrastait violemment avec sa peau bronzée. Frannie, un oreiller derrière le dos, une lampe Coleman posée sur la table de nuit à côté d'elle, s'étonna encore de l'amour qu'elle éprouvait pour cet homme qu'elle avait la certitude d'aimer.

– Tu pensais à la réunion ?

– Oui.

Stu prit une carafe qui se trouvait elle aussi sur la table de nuit et se versa un verre d'eau. Il but une gorgée et fit la grimace. L'eau bouillie était parfaitement insipide.

– Je trouve que tu as très bien présidé. Glen t'a demandé de diriger l'assemblée générale, non ? Ça t'ennuie ? Tu as refusé ?

– Non. Je suppose que j'arriverai à m'en tirer. Je pensais aux trois personnes que nous allons envoyer de l'autre côté des montagnes. Une sale histoire. Tu avais raison, Frannie. Le seul problème, c'est que Nick avait raison lui aussi. Et quand c'est comme ça, qu'est-ce qu'on doit faire ?

– Voter selon ta conscience, et puis dormir si tu peux. Je peux

éteindre ? demanda-t-elle en tendant la main vers la lampe Coleman.

– Oui. Bonne nuit, Frannie. Je t'aime.

Elle éteignit la lampe et il s'allongea à côté d'elle.

Fran ne s'endormit pas tout de suite. Longtemps elle resta les yeux ouverts. Elle était en paix maintenant, à propos de Tom Cullen… mais elle ne pouvait s'empêcher de penser à l'empreinte de ce pouce taché de chocolat.

*Chacun son tour, Fran, tôt ou tard. Les chiens sont lâchés*.

Je devrais peut-être en parler tout de suite à Stu, pensa-t-elle. Mais s'il y avait un problème, c'était son problème à elle. Elle n'avait qu'à attendre… garder l'œil ouvert… et voir s'il se passait quelque chose.

Elle fut bien longue à s'endormir.

# 52

Il était

encore très tôt. Mère Abigaël ne dormait pas. Elle essayait de prier. Elle se leva dans le noir, s'agenouilla dans sa robe de nuit de coton blanc et posa le front sur sa bible ouverte aux Actes des apôtres. La conversion de Saul sur le chemin de Damas. La lumière l'avait aveuglé et les écailles qui recouvraient ses yeux étaient tombées. Les Actes, dernier livre de la Bible, où la doctrine s'appuyait sur des miracles. Et qu'étaient les miracles sinon la divine main de Dieu à l'œuvre sur terre ?

Oh, elle aussi avait des écailles sur les yeux. Tomberaient-elles jamais ?

Dans la chambre silencieuse, on n'entendait que le petit sifflement de la lampe à pétrole, le tic-tac de son vieux réveil Westclox, le murmure de sa prière.

– Montre-moi mon péché, Seigneur.

Je l'ignore. Je sais que j'ai manqué quelque chose que Tu voulais me faire voir.

Je ne peux pas dormir, je ne peux pas aller au cabinet, je ne Te vois plus, Seigneur.

J'ai l'impression de parler dans un téléphone en panne quand je Te prie. Ce n'est pourtant pas le moment. En quoi T'ai-je offensé ? Je T'écoute, Seigneur. J'attends que parle la petite voix dans mon cœur.

Elle écoutait. Elle posa ses doigts gonflés par l'arthrite sur ses yeux et se pencha encore plus en avant, essayant de voir clair dans sa tête. Mais tout était noir, noir comme la terre en friche qui attend la bonne semence.

*Je t'en prie Seigneur, Seigneur, je t'en prie…*

Mais l'image qui lui apparut fut celle d'une route solitaire de terre dans une mer de maïs. Une femme portait un sac de jute plein de

poulets fraichement tués. Et les belettes arrivèrent. Elles fonçaient en avant et donnaient des coups de dents dans le sac. Elles sentaient le sang – le vieux sang du péché, le sang frais du sacrifice. Elle entendit la vieille femme appeler Dieu, mais sa voix geignarde ne portait pas, c'était une voix récriminatrice qui ne priait pas humblement que la volonté de Dieu soit faite, quelle que soit sa place à elle dans l'ordre des choses décidé par le Seigneur, une voix qui exigeait que Dieu la sauve pour qu'elle puisse accomplir son travail… son travail… comme si elle lisait dans l'esprit de Dieu et qu'elle pût subordonner Sa volonté à la sienne. Les belettes se firent plus audacieuses ; le sac de jute commença à se déchirer sous leurs coups de dents. Et ses doigts à elle étaient trop vieux, trop faible. Quand il n'y aurait plus de poulets, les belettes auraient encore faim et reviendraient la manger. Oui. Elles reviendraient…

Puis les belettes s'éparpillèrent, piaillant dans la nuit, laissant le sac à moitié dévoré, et elle pensa, ivre de joie : *Dieu m'a sauvé, finalement ! Loué soit Son nom ! Dieu a sauvé Sa bonne et fidèle servante.*

*Pas Dieu, vieille femme. Moi.*

Dans sa vision, elle se retourna et, dans sa gorge que la peur étranglait, elle sentit comme un goût de cuivre. Là, se frayant un passage à travers le maïs comme un fantôme d'argent, avançait un énorme loup des montagnes, mâchoires béantes en une grimace sardonique, ses yeux comme des braises. Il portait autour du cou un collier d'argent massif d'une beauté barbare, duquel pendait une petite pierre du jais le plus noir. Et au centre de la pierre, un petit éclat rouge, comme un œil. Ou une clé.

Elle se signa et fit le geste qui chasse le mauvais œil, mais les mâchoires de la bête ne s'en ouvrirent que plus grand, et entre elles pendait le muscle rose de sa langue.

*Je viens te chercher, mère. Pas maintenant, mais bientôt. Nous te chasserons comme les chiens chassent le cerf.*

Je suis tout ce que tu penses, mais plus encore. Je suis l'homme magique. Je suis l'homme de la dernière heure. Tes gens me connaissent mieux que toi, mère, ils m'appellent Jean le Conquérant.

*Va-t'en ! Laisse-moi, au nom du Dieu tout-puissant !*

Mais elle avait si peur ! Pas pour les gens qui l'entouraient, représentés dans son rêve par les poulets dans le sac, mais bien pour elle. Elle avait peur dans son âme, peur *pour* son âme.

*Ton Dieu n'a pas de pouvoir sur moi, mère. Sa flamme vacille.*

*Non ! Ce n'est pas vrai !*

Ma force est celle de dix, je monterai au ciel avec des ailes, comme les aigles…

Mais le loup grimaçait toujours et se rapprocha encore. Elle s'écarta de son haleine, lourde et sauvage. C'était la terreur de l'heure de midi, la terreur de la nuit profonde. Elle avait peur, affreusement peur. Et le loup, toujours grimaçant, se mit à parler avec deux voix différentes, répondant aux questions qu'il se posait.

– *Qui a fait jaillir l'eau du rocher quand nous étions assoiffés ?*

– *Moi ! claironna le loup.*

– *Qui nous a sauvés quand nous manquions de forces ?* demanda le loup grimaçant dont la gueule n'était plus qu'à quelques pouces d'elle, dont l'haleine respirait le charnier.

– *Moi !* répondit le loup, toujours plus près, la gueule pleine de crocs acérés, les yeux rouges et remplis de morgue. *Tombe à genoux et loue mon nom, je suis celui qui fait jaillir l'eau dans le désert, loue mon nom, je suis le bon et fidèle serviteur qui fait jaillir l'eau dans le désert, et mon nom est aussi le nom de mon Maître…*

La gueule du loup s'ouvrit toute grande pour l'engloutir.

… mon nom, murmurait-elle.

Loue mon nom béni, soit Dieu qui nous prodigue ses bienfaits, que la création tout entière loue Son nom…

Elle leva la tête et regarda autour d'elle, comme si elle était ivre. Sa bible était tombée par terre. L'aube embrasait déjà la fenêtre qui donnait vers l'est.

– Oh mon Dieu ! cria-t-elle d'une voix tremblante.

*Qui a fait jaillir l'eau du rocher quand nous étions assoiffés ?*

Était-ce cela ? Dieu du ciel, était-ce cela ? Était-ce pour cela que des écailles avaient recouvert ses yeux, l'empêchant de voir les choses qu'elle aurait dû connaître ?

Des larmes amères roulèrent de ses yeux. Péniblement, elle se releva et s'avança vers la fenêtre. Ses hanches et ses genoux lui faisaient si mal, comme si on lui transperçait les articulations avec de grosses aiguilles émoussées.

Elle regarda dehors et sut alors ce qu'il lui fallait faire.

Elle se dirigea vers le placard, fit passer sa chemise de nuit de coton blanc par-dessus sa tête, la laissa tomber sur le plancher. Elle

était nue maintenant et son corps était sillonné de rides si nombreuses qu'il aurait pu être le lit du grand fleuve du temps.

– Que Ta volonté soit faite.

Elle commença à s'habiller.

Une heure plus tard, elle descendait l'avenue Mapleton en direction de l'ouest, vers les forêts et les ravins qui bordaient ce côté de la ville.

Stu était à la

centrale électrique avec Nick quand Glen les rejoignit, hors d'haleine.

– Mère Abigaël ! Elle

est partie !

Nick lui lança un regard dur.

– Qu'est-ce que vous dites ?

s'écria Stu en l'attirant aussitôt à l'écart des ouvriers qui refaisaient le bobinage d'un alternateur.

Glen hocha la tête. Il était venu en bicyclette plus de huit kilomètres, et il essayait encore de reprendre son souffle.

– Je suis allé la voir pour lui parler de la réunion d'hier soir et pour lui passer l'enregistrement si elle voulait l'entendre. Je voulais qu'elle soit au courant de l'histoire de Tom. Cette idée me tracasse beaucoup… tout ce que Frannie nous a dit m'a travaillé pendant la nuit. Je voulais la voir assez tôt, parce que Ralph m'avait dit que deux autres groupes arrivent aujourd'hui, et vous savez qu'elle aime accueillir les nouveaux. Je suis arrivé chez elle vers huit heures et demie. J'ai frappé. Comme elle ne répondait pas, je suis entré. Je pensais repartir si elle dormait encore… mais je voulais être sûr qu'elle n'était pas… pas morte… elle est si *vieille*.

Les yeux de Nick étaient rivés sur les lèvres du professeur.

– Mais elle n'était pas là. Et j'ai trouvé ça sur son oreiller.

Il leur tendit une serviette de papier sur laquelle était écrit ce message, en grosses lettres tremblées : Je dois partir un bout de temps. J'ai péché par présomption en croyant connaître la volonté de Dieu. J'ai commis le péché d'ORGUEIL, et Il veut que je retrouve ma place dans Son œuvre.

*Je serai bientôt de retour parmi vous, si telle est la volonté de Dieu.*

*Abby Freemantle*

– Putain

de bordel dit Stu. Qu'est-ce qu'on fait maintenant ? Qu'est-ce que tu en penses, Nick ?

Nick prit le message et le relut, puis il le rendit à Glen. L'expression dure qu'il avait eue tout à l'heure avait complètement disparu. Son visage n'était plus marqué que d'une infinie tristesse.

– Je pense qu'il faut

convoquer l'assemblée pour ce soir, dit Glen.

Nick secoua la tête. Il sortit son bloc-notes, écrivit sa réponse, déchira la feuille et la tendit à Glen. Stu lisait par-dessus son épaule.

– *L'homme propose, Dieu dispose. Mère A. aimait cette maxime. Elle la citait souvent. Glen, vous avez dit vous-même qu'elle obéissait à une voix intérieure qu'elle obéissait aux commandements de Dieu, ou à ses illusions. On ne peut rien faire. Elle est partie. Nous n'y pouvons rien.*

– Mais la réaction…, commença Stu.

– Naturellement, il va y avoir des réactions, dit Glen. Nick, tu ne penses pas que nous devrions au moins nous réunir pour en discuter ?

– *Pour quoi faire ? Pourquoi une réunion qui ne servira à rien ?*

– Mais nous pourrions

organiser des recherches. Elle ne peut pas être bien loin.

Nick entoura de deux cercles la phrase *L'homme propose, Dieu dispose*. Et au-dessous, il écrivit : *Si vous la trouviez comment feriez-vous pour la ramener ? Vous lui mettriez des chaînes ?*

– Non, certainement pas ! s'exclama Stu. Mais nous ne pouvons pas la laisser comme ça se promener toute seule. Elle s'est mis dans la tête qu'elle a offensé Dieu. Et si elle se disait maintenant qu'elle doit aller faire pénitence dans la solitude du désert comme un prophète de l'Ancien Testament ?

– Je *suis presque sûr que c'est exactement ce qu'elle a fait*, répondit Nick.

– Alors, tu vois bien !

Glen posa la main sur le bras de Stu.

– Du calme, mon garçon. Voyons d'abord quelles sont les conséquences de tout ça.

– Je m'en fous des

conséquences ! On ne va pas laisser une vieille femme se promener jour et nuit jusqu'à ce qu'elle meure de froid ou de faim !

– Ce n'est pas simplement une vieille femme. C'est mère Abigaël. Et ici, elle est le pape. Si le pape décide qu'il doit aller à pied à Jérusalem, est-ce que vous allez discuter avec lui si vous êtes un bon catholique ?

– Bon sang, ce n'est pas la même chose, et vous le savez bien !

– Si, c'est la même chose. Absolument.

Du moins c'est ainsi que les gens de la Zone libre vont le comprendre. Stu, seriez-vous prêt à dire que vous êtes sûr que Dieu ne lui a pas dit d'aller se perdre dans le désert ?

– Non… mais…

Nick avait écrit quelque chose et il tendit son message à Stu qui eut du mal à déchiffrer certains mots. L'écriture de Nick était généralement impeccable, mais cette fois il était pressé, peut-être impatient.

– *Stu, ça ne change rien.*

Sauf que le moral de la Zone libre va probablement en souffrir. Mais ce n'est même pas sûr. Les gens ne vont pas s'en aller parce qu'elle est partie. En revanche, ça veut dire que nous n'aurons plus pour le moment à lui demander son approbation. Et c'est peut-être préférable.

– Je deviens dingue, dit Stu. Parfois, nous parlons d'elle comme si c'était un obstacle à contourner. Parfois vous parlez d'elle comme si c'était le pape comme si elle était incapable de rien faire de mal, même si elle le voulait. Mais il se trouve que je l'aime, moi.

Qu'est-ce que tu veux, Nicky ? Que quelqu'un tombe sur son cadavre à l'automne, dans un de ces canyons à l'ouest de la ville ? Tu veux qu'on la laisse là-bas où elle va faire un… un beau festin pour les corbeaux ?

– Stu, dit doucement Glen, c'est elle qui a décidé de partir.

– Mon Dieu, quelle merde !

À midi, toute

la communauté savait que mère Abigaël avait disparu. Comme Nick l'avait prévu, la réaction générale fut plus de la résignation attristée que de l'inquiétude. Mère Abigaël était partie « prier pour voir plus clair », afin de pouvoir les aider à trouver le droit chemin lors de l'assemblée du 18.

– Je ne veux pas blasphémer en disant qu'elle est Dieu, dit Glen au cours du pique-nique qu'ils firent dans le parc, mais elle est quand même une sorte de Dieu par procuration. La force de la foi d'une société se mesure à la dégradation que cette foi subit quand son objet empirique disparaît.

– Vous voulez bien répéter ?

– Quand Moise a détruit le veau d'or, les Israélites ont cessé de l'adorer. Quand le temple de Baal a été détruit par une inondation, les adorateurs de Baal ont décidé que leur dieu n'était pas si formidable que ça, tout compte fait. Toutefois Jésus est parti à la pêche depuis deux mille ans et les gens continuent non seulement à suivre ses enseignements, mais ils vivent et meurent en croyant qu'il finira par revenir, et que tout redeviendra comme avant quand il sera revenu. C'est la même chose qui se passe avec mère Abigaël pour les gens de la Zone libre. Ils sont parfaitement sûrs qu'elle va revenir. Est-ce que vous leur avez parlé ?

– Oui, répondit Stu. J'ai vraiment du mal à le croire. Une vieille femme se promène en pleine nature et tout le monde dit : j'espère bien qu'elle va ramener les tables de la Loi à temps pour l'assemblée.

– C'est peut-être ce qui va arriver, reprit Glen sans enthousiasme. Mais tout le monde n'est pas aussi décontracté. Ralph Brentner s'arrache les cheveux. S'il continue, il sera bientôt aussi chauve que moi.

– Bon point pour Ralph, dit Stu en regardant Glen dans les yeux. Et vous, le prof ? Comment vous réagissez ?

– Je préférerais que vous m'appeliez autrement. Ce n'est quand même pas très digne. Mais je vais vous répondre… C'est quand même drôle. Voilà qu'un bon gars du Texas est beaucoup plus insensible aux paroles d'évangile de cette vieille dame que le vieux sociologue agnostique et mal embouché que je suis. Je pense qu'elle va revenir. Je ne sais pas pourquoi. Et qu'en pense Frannie ?

– Je n'en sais rien. Je ne l'ai pas vue de toute la matinée. Elle pourrait tout aussi bien être en train de bouffer des sauterelles et du miel sauvage avec mère Abigaël, répondit Stu en contemplant les

monts Flatirons qui se dressaient dans le brouillard bleuté du début de l'après-midi. Nom de Dieu, Glen, j'espère que la vieille va bien.

Fran ne savait

pas que mère Abigaël était partie. Elle était restée enfermée toute la matinée à la bibliothèque, en train de feuilleter des ouvrages de jardinage. Elle n'était pas la seule étudiante, d'ailleurs. Deux ou trois autres personnes consultaient des livres sur l'agriculture. Un jeune homme à lunettes d'environ vingt-cinq ans était plongé dans un livre intitulé *Sept moyens de faire vous-même votre électricité*. Une jolie petite blonde d'environ quatorze ans était absorbée dans la lecture de *Six cents recettes faciles.*

Elle sortit de la bibliothèque vers midi et descendit la rue Walnut pour rentrer chez elle. À mi-chemin, elle tomba sur Shirley Hammett, la femme d'un certain âge qui avait fait partie du groupe de Dayna, Susan et Patty Kroger. Shirley allait beaucoup mieux depuis qu'elle était arrivée à Boulder. Jolie, pleine d'assurance. Elle s'arrêta pour dire bonjour à Fran.

– Quand pensez-vous qu'elle reviendra ? Je pose la question à tout le monde. Si nous avions un journal, ce serait un sujet formidable pour faire un sondage. Comme dans le temps : « Que pensez-vous de la position du sénateur Bouchetrou sur la crise pétrolière ? »

Vous voyez ce que je veux dire.

– Mais de qui parlez-vous ?

– De mère Abigaël, naturellement.

Vous débarquez, ma chère ?

– Je ne comprends pas du tout. Que s'est-il passé ?

– Personne n'en sait rien.

Et Shirley raconta à Fran ce qu'elle savait.

– Elle est partie… comme ça ?

– Oui. Naturellement, elle va revenir. C'est ce que disait son message.

– *Si telle est la volonté de Dieu…*

– C'est simplement une façon de parler, j'en suis sûre, répondit Shirley en regardant Fran avec une certaine froideur.

– Oui… je l'espère en tout cas. Merci de la nouvelle, Shirley. Vous avez encore la migraine ?

– Non. Plus du tout. Je vais voter pour vous, Fran.

– Pardon ?

Fran avait l'esprit ailleurs. Elle essayait encore d'assimiler la nouvelle de la disparition de mère Abigaël. Un instant, elle n'eut pas la moindre idée de ce que voulait dire Shirley.

– Je veux parler du comité permanent !

– Oh ! Merci. Je ne

suis même pas sûre de vouloir en faire partie.

– Vous vous en tirerez très bien. Vous et Suzy. Je dois m'en aller, Fran. À bientôt.

Elles se séparèrent. Fran se dépêcha de rentrer, espérant que Stu en saurait plus long. La disparition de la vieille dame, juste après leur réunion de la veille au soir, lui inspirait une sorte de crainte superstitieuse. Elle n'aimait pas que la vieille dame ne soit plus là pour approuver leurs grandes décisions – comme d'envoyer des espions à l'Ouest. Elle partie, Fran avait l'impression que ses responsabilités n'en seraient que plus lourdes.

L'appartement était vide quand elle arriva. Stu était parti depuis un quart d'heure. Le mot laissé sous le sucrier disait simplement : *De retour à neuf heures et demie. Je suis avec Ralph et Harold. Ne t'inquiète pas. Stu.*

Ralph et Harold ? pensa-t-elle.

Et elle sentit une vague crainte qui n'avait rien à voir avec mère Abigaël. Mais pourquoi aurait-elle peur ? Mon Dieu, si Harold essayait de faire quelque chose… quelque chose de pas très correct… Stu n'en ferait qu'une bouchée. À moins…

à moins que Harold n'arrive par-derrière et…

Elle eut froid tout à coup. Elle se prit les coudes. Que pouvait bien faire Stu avec Ralph et Harold ?

*De retour à neuf heures et demie*.

Mon Dieu, c'est encore bien loin.

Elle resta un moment dans la cuisine en regardant le sac à dos qu'elle avait posé sur la table.

*Je suis avec Ralph et Harold.*

La petite maison de Harold, rue Arapahœ, serait donc vide jusqu'à

neuf heures et demie ce soir. À moins, naturellement, qu'ils ne soient tous là. Et s'ils étaient là, elle pouvait les rejoindre et satisfaire sa curiosité. Une affaire de quelques minutes à bicyclette. S'il n'y avait personne, elle découvrirait peut-être quelque chose qui la tranquilliserait…

ou… mais elle préférait ne pas y penser.

*Te tranquilliser* ? lui dit une petite voix. *Ou te rendre encore plus folle ? Suppose que tu trouves quelque chose de bizarre ? Alors quoi ? Qu'est-ce que tu feras ?*

Elle n'en savait rien. Pas la moindre idée, pas la plus minuscule.

*Ne t'inquiète pas. Stu.*

Mais il y avait de quoi s'inquiéter.

À cause de l'empreinte de ce pouce dans son journal. Parce qu'un homme qui vole votre journal, qui fouille dans vos pensées intimes, cet homme-là n'a pas beaucoup de principes ni de scrupules. Et cet homme peut parfaitement se glisser derrière quelqu'un qu'il déteste et le pousser dans le vide. Ou prendre une grosse pierre. Ou un couteau. Ou un revolver.

*Ne t'inquiète pas. Stu.*

*Mais si Harold faisait ça, il serait fini à Boulder. Qu'est-ce qu'il ferait ensuite ?*

Fran savait ce qu'il ferait. Elle n'était pas encore sûre que Harold soit le genre d'homme qu'elle imaginait maintenant, mais elle savait dans son cœur qu'il y avait un endroit pour les gens comme lui. Oh oui, sans aucun doute.

Elle remit son sac à dos et sortit. Trois minutes plus tard, elle remontait Broadway en direction de la rue Arapahœ, sous un soleil éclatant. *Ils sont sûrement dans le salon de Harold.*

Ils prennent le café et ils parlent de mère Abigaël. Tout va bien. Tout va parfaitement bien.

Mais la petite

maison de Harold était vide, plongée dans le noir… et fermée à clé.

Une chose étrange à Boulder. Autrefois, vous fermiez derrière vous pour que personne ne vole votre télé, votre stéréo, les bijoux de votre femme. Mais maintenant, les stéréos et les télés ne coûtaient rien. De toute façon, elles ne vous auraient pas servi à grand-chose puisqu'il n'y avait pas d'électricité. Et pour les bijoux, il suffisait d'aller à Denver pour en ramasser un plein sac.

*Pourquoi fermes-tu ta porte, Harold, quand il n'y a rien à voler ? Parce que personne n'a aussi peur de se faire voler qu'un voleur ? C'est ça ?*

Frannie n'avait pas l'étoffe d'un cambrioleur. Elle s'était résignée à repartir quand elle eut l'idée d'essayer les vasistas du sous-sol. Le premier qu'elle poussa bascula en grinçant et la poussière qui recouvrait la vitre tomba à l'intérieur.

Fran regarda derrière elle, mais il n'y avait personne. Harold était seul à habiter ce quartier plutôt excentrique. Étrange. Harold pouvait bien sourire à s'en décrocher la mâchoire, il pouvait bien vous donner des tapes dans le dos, passer toute la journée à bavarder avec les gens, il pouvait bien vous offrir un coup de main quand c'était nécessaire et parfois même quand ça ne l'était pas, il pouvait bien tout faire pour que les gens l'aiment – et les gens l'estimaient beaucoup à Boulder. Mais cet endroit où il avait choisi de vivre… encore autre chose, non ? Autre chose qui révélait un aspect légèrement différent de la vision que Harold se faisait de la société et de la place qu'il y occupait… peut-être. Ou peut-être aimait-il simplement le calme.

Elle se glissa par le vasistas, salissant son chemisier, et se laissa tomber à l'intérieur. Le vasistas était maintenant à hauteur de ses yeux. Frannie n'avait pas plus l'étoffe d'un gymnaste que d'un cambrioleur. Pour ressortir tout à l'heure, elle allait devoir grimper sur quelque chose.

Elle jeta un coup d'œil autour d'elle.

Le sous-sol avait été aménagé en salle de jeu. Un projet dont son père avait toujours parlé mais qu'il n'avait jamais entrepris, pensa-t-elle avec un petit pincement de tristesse. Pin noueux sur les murs. Haut-parleurs quadraphoniques encastrés. Faux plafond insonorisé. Un grand coffre rempli de puzzles et de livres. Un train électrique. Un circuit de petites voitures. Et puis un baby-foot sur lequel Harold avait

posé une caisse de Coca. C'était la pièce des enfants. Des posters partout sur les murs – le plus grand, un peu jauni déjà, montrait George Bush à la sortie d'une église de Harlem, les bras levés, un grand sourire aux lèvres. Et une énorme légende en lettres rouges : PAS DE

BOOGIE-WOOGIE POUR LE PRINCE DU ROCK AND ROLL !

Tout à coup, elle se sentit plus triste qu'elle ne l'avait été depuis… elle ne s'en souvenait pas à vrai dire. Elle avait eu son compte de chocs, de peurs, de terreurs, elle avait connu le chagrin sauvage, ravageur, mais cette tristesse profonde et tranquille était quelque chose de nouveau. Et avec elle déferla soudain une vague de nostalgie pour Ogunquit, pour l'océan, pour les jolies collines et les forêts du Maine. Sans aucune raison, elle pensa à Gus, le gardien du parking de la plage municipale d'Ogunquit, et un instant elle crut que son cœur allait éclater. Que faisait-elle ici, prise entre les immenses plaines et les montagnes qui séparaient le pays en deux ?

Ce n'était pas son pays. Elle n'avait rien à faire ici.

Elle laissa échapper un sanglot qui lui parut si désolé, si solitaire qu'elle colla ses deux mains sur sa bouche, pour la deuxième fois de la journée. *Ça suffit, Frannie, vieille savate. Ces choses-là ne s'oublient pas comme ça. Petit à petit. Si tu veux pleurer, pleure plus tard, pas ici, dans la cave de Harold Lauder. Le boulot d'abord.*

Elle s'avança vers l'escalier et elle eut un petit sourire amer en passant devant le poster de George Bush, rayonnant.

Ils t'ont quand même fait danser le boogie-woogie, pensa-t-elle. Quelqu'un, en tout cas.

En haut des marches, elle crut que la porte allait être fermée, mais elle s'ouvrit sans difficulté. La cuisine était propre et bien rangée, la vaisselle faite et mise à sécher dans l'égouttoir, le petit réchaud à gaz Coleman brillant comme un sou neuf… mais une odeur de graillon flottait dans l'air, comme un fantôme de l'ancien Harold, le Harold qui était entré dans cette partie de sa vie au volant de la Cadillac de Roy Brannigan, alors qu'elle était en train d'enterrer son père.

*Je serais bien embêtée si Harold rentrait maintenant,* pensa-t-elle. L'idée la fit tout à coup regarder derrière elle. Elle s'attendait presque à voir Harold debout à la porte du salon, avec son éternel sourire. Il n'y avait personne, mais son cœur s'était mis à cogner un peu trop fort dans sa poitrine. Rien dans la cuisine. Elle se dirigea donc vers le

salon. Il faisait sombre, si sombre qu'elle en fut mal à l'aise.

Non seulement Harold fermait ses portes à clé, mais il ne levait pas ses stores.

Une fois de plus, elle eut l'impression de découvrir une manifestation inconsciente de la vraie personnalité de Harold. Pourquoi garder les stores baissés dans une petite ville où, pour les vivants, stores baissés et rideaux fermés marquaient les maisons des morts ?

Le salon, comme la cuisine, était d'une propreté impeccable, mais meublé sans aucun goût. La cheminée était belle pourtant, une énorme cheminée de pierre dont le foyer était si grand qu'on aurait pu s'asseoir à l'intérieur. Ce qu'elle fit un instant, en regardant autour d'elle. Elle sentit une pierre bouger en s'asseyant. Elle allait se lever pour la regarder lorsqu'on frappa à la porte.

Comme étouffée sous un énorme matelas de plumes, elle sentit la peur tomber sur elle. Paralysée par la terreur, elle ne respirait plus et ce n'est que plus tard qu'elle se rendit compte qu'elle s'était mouillée un peu.

On frappait encore, une demi-douzaine de coups secs, décidés.

*Mon Dieu, au moins les stores sont baissés, heureusement.*

Mais aussitôt elle se rappela qu'elle avait laissé sa bicyclette dehors où tout le monde pouvait la voir. L'avait-elle vraiment laissée là ? Elle essayait désespérément de réfléchir, mais rien ne lui venait à l'esprit, sauf cette phrase sans queue ni tête qui lui rappelait cependant quelque chose : avant de retirer la taupe de l'œil de ton voisin, retire la tarte du tien…

Des coups encore, et une voix de femme :

– Il y a quelqu'un ?

Fran était figée comme une statue.

Elle se souvint tout à coup qu'elle avait laissé sa bicyclette derrière la maison, sous la corde à linge. On ne la voyait pas de devant. Mais si le visiteur décidait d'essayer la porte de derrière…

Le bouton de la porte de devant –Frannie pouvait le voir au fond du petit couloir – commença à tourner dans un sens et dans l'autre.

*Je ne sais pas qui c'est, mais j'espère qu'elle est aussi gourde que moi avec les serrures,* pensa Frannie.

Et elle dut aussitôt s'écraser les deux mains sur la bouche pour

étouffer un bêlement insensé qui faillit bien sortir malgré elle. C'est alors qu'elle vit la tache sur son pantalon de coton et qu'elle comprit à quel point elle avait eu peur. *Au moins, elle ne m'a pas fait chier dans mon froc,* se dit-elle. *Pas encore*.

Et le rire voulut repartir de plus belle, hystérique.

Puis, avec un soulagement indescriptible, elle entendit des pas qui s'éloignaient de la porte, s'éloignaient sur l'allée de ciment de Harold.

Fran ne décida pas consciemment de faire ce qu'elle fit ensuite. À pas de loup, elle courut à la fenêtre et souleva légèrement le store. Elle vit une femme dont les longs cheveux noirs étaient parcourus de mèches blanches. La femme monta sur un petit scooter Vespa et, quand le moteur démarra, elle rejeta ses cheveux en arrière et les attacha avec une barrette.

*C'est Nadine Cross – celle qui est arrivée avec Larry Underwood ! Elle connaît Harold ?*

Puis le scooter démarra avec une petite secousse et disparut bientôt. Les jambes molles, Fran poussa un profond soupir. Elle ouvrit la bouche pour laisser fuser le rire qu'elle retenait depuis si longtemps, sachant le bruit qu'il ferait, un petit rire chevrotant. Mais au lieu de rire, elle éclata en sanglots.

Cinq minutes plus tard, trop nerveuse pour poursuivre ses recherches, elle grimpa sur une chaise d'osier pour sortir par le vasistas du sous-sol. Une fois dehors, elle parvint à repousser suffisamment loin la chaise pour ne pas laisser un indice trop révélateur. Elle n'était quand même plus à la même place, mais les gens remarquent rarement ce genre de choses… et Harold ne semblait utiliser le sous-sol que pour ranger ses caisses de Coca-Cola.

Elle referma le vasistas et alla chercher sa bicyclette. Elle avait eu si peur qu'elle se sentait très faible et que la tête lui tournait un peu. Au moins, ma culotte est en train de sécher, pensa-t-elle.

La prochaine fois, mets-toi des culottes de caoutchouc Frances Rebecca.

Elle sortit de la cour de Harold et s'éloigna de la rue Arapahœ dès qu'elle put. Un quart d'heure plus tard, elle était de retour chez elle.

L'appartement était silencieux. Elle ouvrit son journal, contempla la tache de chocolat et se demanda où pouvait bien être Stu.

Et elle se demanda si Harold était avec lui.

*Oh Stu, rentre s'il te plaît. J'ai besoin de toi.*

Après le

déjeuner, Stu avait quitté Glen pour rentrer chez lui. Assis dans le salon, il pensait à mère Abigaël. Nick et Glen avaient-ils vraiment raison de ne rien vouloir faire ? C'est alors qu'on frappa à la porte.

– Stu ? Tu es là ?

C'était Ralph Brentner.

Harold Lauder était avec lui. Son sourire était plus discret que d'habitude, comme quelqu'un qui essaye de prendre un air compassé à un enterrement.

Ralph encore sous le coup de la disparition de mère Abigaël, avait rencontré Harold une demi-heure plus tôt. Ralph aimait ce Harold qui semblait toujours avoir le temps d'écouter ce que vous aviez à dire quand quelque chose n'allait pas… Harold qui ne semblait jamais attendre quoi que ce soit en retour. Ralph lui avait raconté toute l'histoire de la disparition de mère Abigaël et lui avait fait part de ses inquiétudes : la vieille femme risquait d'avoir une crise cardiaque, de se casser quelque chose, de mourir de faim ou de froid.

– Et tu sais qu'il pleut presque tous les après-midi dit Ralph tandis que Stu leur servait du café. Si elle se mouille, elle va certainement attraper froid. Et ensuite ? La pneumonie. À coup sûr.

– Qu'est-ce qu'on peut faire ?

demanda Stu. On ne peut pas la forcer à revenir si elle ne veut pas.

– Non, répondit Ralph. Mais Harold a une idée.

Stu se tourna vers le jeune homme.

– Et comment ça va, Harold ?

– Très bien. Et toi ?

– Pas mal.

– Et Fran ? Tu t'occupes bien d'elle ?

Harold regardait Stu avec des yeux légèrement moqueurs. Mais Stu eut l'impression que les yeux de Harold étaient comme le soleil sur l'eau de l'ancienne carrière de Brakeman, dans son petit village – l'eau avait l'air si agréable, mais elle cachait un trou si profond que le soleil n'y avait jamais pénétré. Quatre jeunes garçons s'étaient noyés dans la jolie carrière de Brakeman.

– De mon mieux, répondit-il.

Et cette idée, Harold ?

– Voilà. Je peux comprendre la position de Nick. Et celle de Glen. Ils ont compris que mère Abigaël est un symbole théocratique pour la Zone libre… et apparemment ils vont bientôt devenir les porte-parole de la Zone.

Stu avala une gorgée de café.

– Qu'est-ce que tu veux dire avec ton symbole théocratique ?

– Un symbole matériel d'une alliance avec Dieu expliqua Harold dont les yeux se voilèrent un peu. Comme la sainte communion, ou les vaches sacrées de l'Inde.

Stu commençait à comprendre.

– Oui, je vois. Ces vaches… elles marchent dans la rue et empêchent les voitures de circuler, c'est bien ça ?

Elles peuvent se balader dans les magasins, décider de s'en aller où elles veulent.

– Oui, c'est bien ça. Mais la plupart de ces vaches sont malades, Stu. Elles meurent de faim. Certaines ont la tuberculose. Et tout cela parce qu'elles sont un symbole. Les gens sont convaincus que Dieu s'occupera d'elles comme les gens de la Zone sont convaincus que Dieu s'occupera de mère Abigaël. Mais j'ai mes doutes sur un Dieu qui dit de laisser une pauvre vache se balader toute seule jusqu'à ce qu'elle en crève.

Ralph avait l'air mal à l'aise. Stu comprenait sa réaction. Il n'aimait pas qu'on parle ainsi de mère Abigaël. Harold n'était pas loin du blasphème.

– De toute façon, reprit Harold, nous ne pouvons pas changer les gens, ni l'idée qu'ils se font de mère Abigaël.

– Et nous ne voulons pas d'ailleurs, s'empressa d'ajouter Ralph.

– C'est exact ! s'exclama Harold. Après tout, c'est elle qui nous a rassemblés ici. Mon idée, c'est d'enfourcher nos fidèles coursiers et d'explorer cet après-midi les environs de Boulder, du côté ouest. Si nous ne nous éloignons pas trop, nous pourrons rester en liaison par walkie-talkie.

Stu hochait la tête. C'était exactement ce qu'il voulait faire. Vaches sacrées ou pas, Dieu ou pas, ce n'était pas juste de laisser une vieille dame toute seule dans la nature. Rien à voir avec la religion ; on ne pouvait tout simplement pas la laisser toute seule.

– Et si nous la trouvons, dit Harold, nous lui demanderons si elle a

besoin de quelque chose.

– Par exemple, qu'on la ramène, ajouta Ralph.

– Au moins, nous saurons où elle est, dit Harold.

– D'accord, je pense que c'est une très bonne idée, Harold. Laisse-moi simplement le temps d'écrire un mot pour Fran.

Mais tandis qu'il écrivait son mot, il sentit le besoin de regarder derrière lui – de voir ce que Harold faisait quand Stu ne le regardait pas, de voir l'expression de ses yeux.

Avec l'accord

des autres, Harold avait choisi de prendre la route sinueuse de Nederland, pour la bonne raison que la vieille femme ne se trouverait sans doute pas dans les parages. Si lui n'aurait pas pu faire à pied la route de Boulder à Nederland en un jour, encore moins cette vieille conne. Mais le trajet était joli et la promenade lui donnerait l'occasion de réfléchir.

Il était maintenant sept heures moins le quart et Harold était sur le chemin du retour. Il avait laissé sa Honda au bord de la route et il s'était assis à une table de pique-nique. Un Coca devant lui, il mangeait une saucisse fumée avec les doigts. Le walkie-talkie accroché au guidon de la Honda, antenne sortie crachota un peu. C'était la voix de Ralph Brentner. Les radios ne portaient pas très loin. Et Ralph était plus haut, sur le mont Flagstaff.

– … au cirque Sunrise… rien par ici… de l'orage.

Puis la voix de Stu, plus forte. Il était dans le parc Chautauqua, à six kilomètres environ de Harold.

– Répète, Ralph.

– Ralph répéta son message en criant tant qu'il pouvait dans son micro. Il va avoir une attaque, pensa Harold. Splendide façon de terminer la journée.

– Elle n'est pas par ici !

Je redescends avant qu'il fasse nuit ! Terminé !

– Bien compris répondit Stu d'une voix découragée. Harold tu es là ?

Harold se leva et s'essuya les doigts sur son pantalon.

– Harold ? Tu es là ?

Harold, tu m'entends ?

Harold fit un geste obscène avec son index – l'index que ces crétins d'hommes des cavernes appelaient le gratte-con au lycée d'Ogunquit ; puis il appuya sur le bouton du micro et dit d'une voix agréable, avec juste ce qu'il fallait de découragement : – Je suis là. Je m'étais éloigné un peu… J'avais cru voir quelque chose dans le fossé. Simplement un vieux blouson. À toi.

– D'accord. Tu veux venir à Chautauqua, Harold ? On pourrait attendre Ralph tous les deux.

Tu aimes donner des ordres, enfoiré ?

J'ai peut-être une petite surprise pour toi. Peut-être.

– Harold, tu m'entends ?

– Oui. Excuse-moi, Stu. J'étais dans les nuages. J'arrive dans un quart d'heure.

– *Tu as bien entendu, Ralph ?*

hurla Stu.

Harold fit une grimace et pointa son gratte-con dans la direction de la voix de Stu en esquissant un petit sourire. Prends *ça* enfoiré de mes deux.

– Bien compris, on se

retrouve dans le parc Chautauqua, répondit la voix lointaine de Ralph au milieu des craquements des parasites. J'arrive. Terminé.

– J'arrive moi aussi, dit Harold. Terminé.

Il éteignit le walkie-talkie et rentra l'antenne. Mais il resta à califourchon sur la Honda sans démarrer. Il portait un gros blouson rembourré des surplus de l'armée ; très confortable quand on fait de la moto à mille huit cents mètres d'altitude, même au mois d'août. Mais le blouson avait une autre utilité. Il était pourvu de nombreuses poches à fermeture Éclair et dans l'une de ces poches se trouvait un 38 Smith & Wesson. Harold sortit le revolver et le soupesa. L'engin était chargé. Il était lourd, très lourd, comme s'il comprenait que sa mission était de donner la mort.

Ce soir ?

Pourquoi pas ?

Il s'était embarqué dans cette expédition dans l'espoir de se

trouver seul avec Stu. Et ce moment n'allait plus tarder, tout à l'heure, dans le parc Chautauqua, dans moins d'un quart d'heure.

Mais il n'avait pas perdu son temps en cours de route.

Harold n'avait jamais eu l'intention d'aller jusqu'à Nederland, un misérable petit village perché au-dessus de Boulder dont le seul titre de gloire avait été de servir autrefois de refuge à Patty Hearst quand elle était en fuite. Mais, alors qu'il montait de plus en plus haut, la Honda bourdonnant doucement entre ses cuisses, que l'air froid coupant comme une lame de rasoir lui tailladait le visage, quelque chose s'était produit.

Si vous posez un aimant à un bout d'une table et un bout de fer à l'autre, il ne se passe rien. Si vous rapprochez progressivement le bout de fer de l'aimant (il aimait bien cette image, il fallait qu'il la note dans son journal ce soir), il arrive un moment où le mouvement que vous imprimez au bout de fer semble le propulser plus loin qu'il n'aurait dû aller. Le bout de fer s'arrête, mais comme s'il hésitait à le faire, comme s'il était devenu vivant, comme s'il en voulait à cette loi physique de l'inertie.

Encore une petite poussée ou deux, et vous pouvez presque voir – ou même vous voyez vraiment – le bout de fer trembloter sur la table, comme s'il vibrait légèrement.

Une dernière poussée et l'équilibre entre frottement (inertie) et attraction de l'aimant se rompt. Le bout de fer, bien vivant maintenant, se déplace tout seul, de plus en plus vite, et vient finalement se coller à l'aimant.

Horrible et fascinante expérience.

Lorsque le monde s'était écroulé en juin dernier on ne comprenait pas encore très bien le magnétisme, mais Harold croyait savoir (même s'il n'avait jamais eu une tournure d'esprit très scientifique) que les physiciens qui étudiaient ces choses estimaient que le phénomène était intimement lié à celui de la gravité, et que la gravité était la clé de voûte de l'univers.

Et tandis que Harold approchait de Nederland qu'il avançait en direction de l'ouest, qu'il montait que l'air devenait de plus en plus froid, que les cumulo-nimbus s'entassaient toujours plus haut derrière Nederland, Harold avait senti la même chose. Il s'approchait du point d'équilibre… et presque aussitôt après, il atteindrait le point de rupture. Il était ce bout de fer, si proche de l'aimant qu'une petite poussée le propulserait plus loin que l'élan ainsi donné ne l'aurait fait

en temps normal. Il se sentait vibrer.

Jamais il n'avait connu d'aussi près une expérience religieuse. Les jeunes rejettent le sacré, car l'accepter revient à accepter que tous les objets empiriques finissent par mourir. Harold n'était pas différent. La vieille femme était une sorte de médium. Et Flagg aussi, l'homme noir. Ils étaient des radios humaines, en quelque sorte. Rien de plus. Leur véritable pouvoir résiderait dans les sociétés qui se formeraient autour de leurs signaux, si différents. C'est ce qu'il avait cru.

Mais assis sur sa moto au bout de cette rue minable de Nederland tandis qu'un voyant vert brillait sur le tableau de bord de sa Honda comme l'œil d'un chat, alors qu'il écoutait hurler le vent dans les pins et les trembles, il avait ressenti plus qu'une simple attraction magnétique. Il s'était senti investi d'un effroyable pouvoir, d'une puissance irrationnelle venue de l'ouest, d'une attraction si grande que de trop y repenser maintenant le rendrait fou. Il avait senti que, s'il s'aventurait beaucoup plus loin sur le fléau de la balance, toute volonté propre finirait par l'abandonner. Et il se retrouverait comme il était, les mains vides.

Et pour cela même s'il n'en était pas responsable l'homme noir le tuerait.

Il avait donc reculé, avec ce froid soulagement du candidat au suicide qui tourne le dos après avoir longtemps contemplé le précipice. Mais il pouvait revenir ce soir, s'il le voulait. Oui, il pouvait tuer Redman d'une seule balle tirée à bout portant. Et puis, rester tranquille attendre l'arrivée du plouc de l'Oklahoma. Une autre balle dans la tempe. Personne ne remarquerait les coups de feu ; le gibier était abondant et les gens avaient commencé à faire des cartons sur les cerfs qui s'aventuraient jusque dans les rues de Boulder.

Il était maintenant sept heures moins dix. Il en aurait fini avec eux avant sept heures et demie. Fran ne donnerait pas l'alarme avant dix heures et demie, au plus tôt. Ce qui lui laisserait amplement le temps de prendre la fuite, de s'en aller en direction de l'ouest, son journal caché au fond de son sac à dos. Mais pour cela, il ne fallait pas rester là assis sur sa moto, en attendant que le temps passe.

La Honda démarra au deuxième essai. Une bonne moto. Harold sourit. Harold au large sourire. Harold à la si belle humeur. Et il prit la direction du parc Chautauqua.

La nuit

commençait à tomber quand Stu entendit la moto de Harold. Un instant plus tard il apercevait son phare entre les arbres qui bordaient la route. Puis le casque de Harold, Harold qui tournait la tête à gauche et à droite, Harold qui le cherchait.

Assis sur une grosse pierre, Stu l'appela en faisant de grands gestes. Une minute plus tard, Harold le vit agita la main et continua à monter en seconde.

Après cet après-midi dans la montagne, Stu avait bien meilleure opinion de Harold… pour la première fois peut-être. C'était Harold qui avait eu cette idée une excellente idée même si elle n'avait rien donné. Et Harold avait insisté pour prendre la route de Nederland… il avait dû avoir très froid, malgré son blouson. Quand Harold arriva près de lui, Stu vit son perpétuel sourire qui ressemblait tellement à une grimace ; son visage était blanc, marqué par la fatigue. Déçu de n'avoir rien trouvé pensa Stu. Et tout à coup il se sentit coupable de la manière dont Frannie et lui l'avaient traité, comme si son sourire perpétuel et ses manières un peu trop amicales avec tout le monde avaient été une sorte de camouflage. Avaient-ils jamais pensé que le type essayait peut-être tout simplement de tourner la page, et qu'il s'y prenait peut-être un peu bizarrement parce que pour lui c'était la première fois ? Non, ils n'y avaient sans doute jamais pensé.

– Rien trouvé, hein ? demanda-t-il à Harold en sautant en bas de la pierre où il était assis.

– *Nada*.

Le sourire réapparut, mais un sourire mécanique, sans force, comme un rictus. D'une pâleur mortelle, son visage avait une étrange expression. Harold avait les mains enfoncées dans les poches de son blouson.

– Tant pis, c'était une bonne idée quand même. Et puis, elle est peut-être déjà rentrée chez elle. Sinon, on pourra recommencer demain.

– Et nous risquons de tomber sur un cadavre.

– Peut-être, soupira Stu, c'est bien possible. Tu veux venir dîner chez nous, Harold ?

– Quoi ?

Harold tressaillit dans la pénombre qui s'épaississait sous les

arbres. Son sourire parut encore plus forcé que d'habitude.

– Dîner, répéta patiemment Stu. Frannie serait contente de te voir. C'est vrai. Elle serait vraiment contente.

– C'est vraiment gentil, répliqua Harold, manifestement mal à l'aise. Mais je suis… bon tu sais bien qu'elle me plaisait. On ferait peut-être mieux… de s'abstenir pour le moment. Rien contre toi en particulier. Vous avez l'air de bien vous entendre tous les deux. Je sais.

Et son sourire réapparut, débordant de sincérité, contagieux.

– Comme tu veux, Harold. Mais la porte est ouverte, quand tu voudras.

– Merci.

– Non, c'est moi qui te remercie, répondit Stu très sérieusement.

– Moi ?

– De nous avoir aidés à chercher mère Abigaël quand tous les autres avaient décidé de laisser la nature suivre son cours. Même si nous n'avons rien trouvé. On se serre la main ?

Stu tendit la main. Harold la regarda et Stu crut un instant qu'il allait refuser son geste. Puis Harold sortit la main de la poche de son blouson – elle parut accrocher quelque chose, la fermeture Éclair peut-être – et serra rapidement la main que lui tendait Stu.

La main de Harold était moite.

Stu lui tourna le dos pour regarder la route.

– Ralph devrait déjà être arrivé. J'espère qu'il ne s'est pas cassé la figure en descendant la montagne. Ah…

le voilà.

La lumière d'un phare clignotait en jouant à cache-cache avec les arbres.

– Oui, c'est lui, dit Harold d'une voix étrangement blanche, derrière Stu.

– Il est avec quelqu'un.

– Quoi ?

– Regarde.

Stu montrait un deuxième phare, derrière le premier.

– Ah bon.

Encore cette voix blanche. Cette fois, Stu se retourna.

– Ça va, Harold ?

– Je suis fatigué, c'est tout.

Le deuxième phare était celui du vélomoteur de Glen Bateman qui ne voulait rien savoir des motos. À côté de sa petite machine la Vespa de Nadine aurait presque fait l'effet d'une Harley. Nick Andros était assis derrière Ralph. Nick les invitait tous à prendre le café dans la maison qu'il partageait avec Ralph. Un café arrosé de cognac si le cœur leur en disait. Stu accepta, mais Harold déclina l'invitation. Il avait l'air épuisé.

*Il est tellement déçu*, pensa Stu, et il se dit que c'était le premier mouvement de sympathie qu'il ressentait pour Harold, une sympathie qui s'était trop longtemps fait attendre. Il reprit l'invitation de Nick à son compte, mais Harold secoua la tête. Non décidément, il était complètement crevé. Il allait rentrer chez lui et dormir un bon coup.

Quand il arriva

chez lui, Harold tremblait si fort qu'il eut du mal à glisser sa clé dans la serrure. La porte s'ouvrit finalement et il fonça à l'intérieur comme s'il se croyait poursuivi par un maniaque. Il claqua la porte derrière lui, ferma à double tour, tira le verrou. Puis il s'appuya contre la porte, la tête penchée, les yeux fermés, au bord de la crise de larmes. Quand il se fut ressaisi, il s'avança à tâtons vers le salon et alluma ses trois lampes à gaz. Il faisait clair maintenant dans la pièce. Et c'était mieux ainsi.

Il s'assit dans son fauteuil favori et ferma les yeux. Quand les battements de son cœur eurent un peu ralenti, il s'avança vers la cheminée, retira la pierre et prit son REGISTRE. Sa présence le rassura. Un registre, c'est un livre où vous tenez vos comptes, tant de prêté, tant de rendu, intérêt et principal. Le livre où vous finissez par régler tous vos comptes.

Il s'assit, chercha l'endroit où il s'était arrêté, hésita, puis se mit à écrire : *14 août 1990*. Il écrivit pendant près d'une heure et demie. Son stylo bille courait d'une ligne à l'autre, page après page. Et son visage, tandis qu'il écrivait, était tantôt férocement ironique, tantôt vertueusement indigné, terrifié et joyeux, blessé et grimaçant. Quand il eut terminé, il lut ce qu'il avait écrit (*Voici mes lettres au monde/qui ne m'a jamais écrit…)* tout en se massant distraitement la main droite.

Il remit le journal à sa place et reposa la pierre. Il était calme ; il avait vidé ce qu'il avait en lui ; sa terreur et sa fureur habitaient désormais les pages du journal, sa détermination était plus forte que jamais. Et c'était bien ainsi. Parfois, écrire le rendait encore plus nerveux. Il savait alors qu'il n'écrivait pas la vérité, ou qu'il n'écrivait pas avec l'effort nécessaire pour affûter le bord émoussé de la vérité afin de lui donner une arête tranchante – d'en faire une lame capable de faire jaillir le sang. Mais, ce soir, il pouvait ranger son livre, l'esprit serein. La rage, la peur, la frustration avaient trouvé leur exacte transcription dans le livre, le livre qui resterait caché sous sa pierre pendant qu'il dormirait.

Harold releva l'un des stores et regarda dans la rue silencieuse. En voyant les monts Flatirons, il pensa calmement qu'il avait bien failli continuer quand même, sortir le 38 et essayer de les abattre tous les quatre. Il en aurait fini une bonne fois avec leur comité spécial qui puait l'hypocrisie. Sans eux, ils n'auraient même pas eu le quorum.

Mais, au dernier moment, un dernier fil avait tenu au lieu de

casser. Il avait réussi à lâcher son arme, à serrer la main de ce plouc, de ce salaud de traître. Comment ? Il ne le saurait jamais. Mais grâce à Dieu, il l'avait fait. La marque du génie est qu'il sait attendre son heure – et il attendait.

Il avait sommeil ; la journée avait été longue, mouvementée.

Tandis qu'il déboutonnait sa chemise, Harold éteignit deux des lampes et prit la troisième pour l'emporter dans sa chambre. Il traversait la cuisine quand il s'arrêta net. La porte du sous-sol était ouverte.

Il s'approcha en tenant bien haut sa lampe descendit les trois premières marches. La peur montait en lui, chassait la sérénité de tout à l'heure.

– Qui est là ?

Pas de réponse. Il pouvait voir le baby-foot. Les posters. Et, au fond de la pièce, les maillets de croquet debout dans leur râtelier.

Il descendit encore trois marches.

– Il y a quelqu'un ?

Non. Il était sûr qu'il n'y avait personne. Mais la peur refusait de s'en aller.

Il descendit jusqu'en bas, sa lampe brandie bien haut au-dessus de sa tête. Sur le mur du fond, une ombre monstrueuse, énorme et noire comme un grand singe, imita son geste.

Y avait-il quelque chose par terre là-bas ? Oui.

Il passa derrière le circuit de voitures électriques, s'approcha du vasistas par où Fran était entrée. Sur le sol, il y avait un petit tas de poussière brune. Harold posa sa lampe à côté. Au centre, aussi nettes qu'une empreinte digitale, les marques laissées par une chaussure de tennis… pas en quadrillé pas en zigzag, mais des groupes de cercles et de lignes. Il contempla l'empreinte, la grava dans sa mémoire puis l'effaça d'un coup de pied. Son visage était blanc comme de la cire à la lumière de la lampe Coleman.

– Tu me le paieras ! siffla Harold. Je ne sais pas qui tu es, mais tu me le paieras ! Tu peux en être sûr !

Il remonta l'escalier et fouilla toutes les pièces de la maison, à la recherche d'un autre signe de profanation.

Il n'en trouva aucun. Quand il revint au salon, il n'avait plus du tout envie de dormir. Il était sur le point de conclure que quelqu'un – un enfant peut-être – s'était introduit chez lui par pure curiosité quand

l'idée de son REGISTRE

explosa dans son esprit comme une fusée en plein cœur de la nuit. Le motif de l'effraction était si clair, si terrible, qu'il avait failli ne pas y penser.

Il courut vers la cheminée, souleva la pierre, sortit le REGISTRE. Pour la première fois, il se rendait compte à quel point son journal était dangereux. Si quelqu'un l'avait trouvé, tout était PERDU. Il était payé pour le savoir. Tout n'avait-il pas commencé à cause du journal de Fran ?

Le REGISTRE. L'empreinte d'un pied. Allait-il en conclure qu'on avait découvert son secret ? Naturellement pas. Mais comment en être sûr ? Aucun moyen d'être sûr. C'était la pure vérité, dans toute son horreur.

Il remit la pierre en place, emportant le REGISTRE dans sa chambre avec lui. Il le glissa sous son oreiller avec le revolver Smith & Wesson, pensant qu'il devrait le brûler, sachant qu'il ne s'y résoudrait jamais. Les meilleures pages qu'il avait écrites de toute sa vie se trouvaient dans le REGISTRE, seule fois où il avait jamais écrit ce qu'il pensait vraiment.

Il s'allongea, résigné à passer une nuit blanche, cherchant une nouvelle cachette. Sous une lame de parquet ?

Au fond d'un placard ? Peut-être ce vieux truc : le laisser bien en évidence sur une étagère, un volume parmi d'autres, coincé entre *La Femme totale* d'un côté et un volume du Reader's Digest de l'autre ? Non – c'était quand même trop risqué. Il ne pourrait plus sortir de chez lui sans être rongé par l'inquiétude. Un coffre à la banque ? Non – il le voulait à côté de lui, à portée de la main, il voulait pouvoir l'ouvrir et le lire.

Il finit cependant par s'assoupir et son esprit, libéré par le sommeil tout proche, partit lentement à la dérive, comme une balle de flipper au ralenti. Il faut le cacher, c'est certain… *si Frannie avait mieux caché le sien… si je n'avais pas lu ce qu'elle pensait réellement de moi… son hypocrisie… si elle avait…*

Harold se redressa tout d'un coup dans son lit en poussant un petit cri, les yeux écarquillés.

Il resta assis un long moment, puis se mit à frissonner. Savait-elle ? Étaient-ce les traces de pas de Fran ?

Journal… registre…

Finalement il se recoucha, mais le sommeil tarda longtemps à venir. Il se demandait si Fran Goldsmith portait des tennis. Et si c'était le cas, à quoi ressemblait le motif de leurs semelles ?

Motif des semelles, motif des âmes. Lorsqu'il s'endormit, il fit de mauvais rêves et cria plusieurs fois dans le noir, comme pour écarter des choses qui désormais ne pouvaient plus l'être.

Stu rentra à

neuf heures et quart. Fran était pelotonnée sur le double lit. Elle était vêtue d'une de ses chemises – elle lui arrivait presque jusqu'aux genoux – et lisait un livre, *Cinquante plantes utiles*. Elle se leva quand elle l'entendit.

– Où étais-tu passé ? J'étais inquiète !

Stu lui expliqua que Harold avait eu l'idée d'essayer de retrouver mère Abigaël, au moins pour savoir où elle était. Il ne parla pas des vaches sacrées.

– On t'aurait emmenée, dit-il en déboutonnant sa chemise, mais je ne savais pas où tu étais partie.

– J'étais à la bibliothèque, répondit-elle en le regardant retirer sa chemise qu'il jeta dans le sac à linge sale, derrière la porte.

Stu était très poilu, aussi bien sur la poitrine que dans le dos, et elle se souvint qu'avant de le connaître elle avait toujours trouvé les hommes velus un peu dégoûtants. Et elle se dit aussi que son soulagement à le voir revenu la rendait vraiment un peu bête.

Harold avait lu son journal, elle le savait maintenant. Elle avait eu terriblement peur que Harold ne s'arrange pour se retrouver seul avec Stu et… eh bien, pour lui faire quelque chose. Mais pourquoi aujourd'hui, quand elle venait de le découvrir ? Si Harold avait laissé si longtemps le chat dormir, n'était-il pas logique de supposer qu'il ne voulait tout simplement pas réveiller le chat ? Et n'était-il pas tout aussi logique de supposer qu'en lisant son journal Harold avait finalement compris qu'il était inutile de courir après elle ? Encore sous le coup de la nouvelle de la disparition de mère Abigaël, elle s'était trouvée dans l'état d'esprit voulu pour voir de mauvais présages dans les entrailles d'un malheureux poulet, mais tout compte fait, c'était simplement son journal que Harold avait lu, pas une confession des crimes du monde. Et si elle racontait à Stu ce qu'elle avait découvert, elle aurait l'air d'une idiote et ne réussirait sans doute qu'à le mettre en colère contre Harold… et probablement contre elle, vraiment trop

bête.

– Alors, vous n'avez rien trouvé ?

– Non.

– Et Harold ?

– Il avait l'air crevé, répondit Stu en enlevant son pantalon. Je regrette que son idée n'ait rien donné. Je l'ai invité à dîner quand il voulait. J'espère que tu es d'accord. Tu sais, j'ai vraiment l'impression que je pourrais finir par aimer ce connard. Je ne l'aurais jamais cru, ce jour-là, quand je vous ai rencontrés tous les deux dans le New Hampshire. J'ai eu tort de l'inviter ?

– Non, répliqua-t-elle après un instant de réflexion. Non, j'aimerais être en bons termes avec Harold.

*Je suis assise chez moi, je me dis que Harold veut lui faire sauter le caisson, et Stu l'invite à dîner. Quand on dit que les femmes enceintes ont de drôles d'idées !*

– Si mère Abigaël n'est pas rentrée demain, je crois que je vais demander à Harold s'il veut repartir avec moi pour essayer de la trouver.

– J'aimerais bien vous

accompagner. Et il y en a d'autres qui ne sont pas totalement convaincus que les corbeaux vont la nourrir. Dick Vollman, par exemple. Et aussi Larry Underwood.

– C'est d'accord, dit Stu en se couchant à côté d'elle. Dis donc, tu as quelque chose sous cette chemise ?

– Un grand garçon comme toi devrait pouvoir trouver ça tout seul.

Sous sa chemise, elle était nue.

Le lendemain, les

recherches reprirent dès huit heures, modestement d'abord, avec un groupe de six personnes – Stu, Fran, Harold, Dick Vollman, Larry Underwood et Lucy Swann.

À midi, ils étaient vingt et, à la tombée de la nuit (accompagnée comme d'habitude par de brèves averses et des orages dans les montagnes), plus de cinquante personnes passaient la forêt au peigne fin, pataugeaient dans les rivières, parcouraient dans tous les sens les

canyons, s'appelaient par radio dans une confusion indescriptible.

La résignation et l'appréhension avaient peu à peu remplacé l'insouciance de la veille. Malgré la puissance des rêves qui conféraient à mère Abigaël un statut presque divin dans la Zone, la plupart avaient traversé suffisamment d'épreuves pour être réalistes quand il s'agissait de survie : la vieille femme avait plus de cent ans et elle avait passé la nuit seule, en pleine nature. Une deuxième nuit allait bientôt commencer.

Le Louisianais qui était arrivé la veille à midi avec un groupe de douze personnes trouva les mots qu'il fallait pour résumer la situation. Lorsqu'il apprit que mère Abigaël était partie, cet homme, Norman Kellog, jeta sa casquette de base-ball par terre.

– C'est bien ma veine… j'espère que vous avez envoyé des gars lui courir au derrière ?

Charlie Impening, qui était devenu le prophète de malheur de la Zone (c'est lui qui avait parlé des premières neiges en septembre), commençait à dire un peu partout que, si mère Abigaël avait foutu le camp, c'était peut-être un signe pour qu'eux foutent le camp aussi. Après tout, Boulder était bien trop près. Trop près de quoi ? Beaucoup trop près de ce que tu sais. Charlie se sentirait bien plus en sécurité à New York ou à Boston. Mais il n'y avait pas eu preneurs. Les gens étaient fatigués.

S'il faisait froid et s'il n'y avait toujours pas d'électricité, ils s'en iraient peut-être, mais pas avant. Ils pansaient leurs blessures. On demanda poliment à Impening s'il persistait dans son idée. Impening répondit qu'il allait sans doute attendre que d'autres voient la lumière comme lui l'avait vue.

Et on entendit Glen Bateman opiner que Charlie Impening aurait fait un bien mauvais Moïse.

Appréhension et résignation – si la réaction de la communauté se résumait à ces deux mots, pensait Glen Bateman, c'est parce qu'elle n'avait pas encore perdu toute rationalité, malgré les rêves, malgré cette profonde peur de ce qui se passait à l'ouest des Rocheuses.

La superstition, comme le véritable amour, a besoin de temps pour grandir et pour se connaître. Quand on construit une grange, dit-il à Nick, à Stu et à Fran lorsque la nuit eut mis un terme à leurs recherches, on cloue un fer à cheval sur la porte, comme porte-bonheur. Mais, si l'un des clous tombe et que le fer à cheval bascule, on n'abandonne pas la grange pour autant.

– Le jour viendra peut-être où nous et nos enfants abandonnerons la grange si le fer à cheval annonce un malheur, mais pas avant des années. En ce moment, nous nous sentons tous un peu étranges, un peu perdus. Mais ça passera je crois. Si mère Abigaël est morte – et Dieu sait si j'espère qu'elle ne l'est pas – sa mort n'aurait probablement pas pu tomber à un meilleur moment pour la santé mentale de cette communauté.

– *Mais si elle était là pour faire obstacle à notre Adversaire, écrivit Nick, si quelqu'un l'avait mise là pour maintenir l'équilibre…*

– Oui, je sais, fit Glen d'un air pensif. L'époque où le fer à cheval n'avait pas d'importance tire peut-être à sa fin… ou même est déjà révolue. Crois-moi, je sais.

– Vous ne pensez pas

vraiment que nos petits-enfants vont devenir des espèces de sauvages superstitieux, demanda Frannie ? Qu'ils vont se mettre à brûler les sorcières, à cracher par terre pour conjurer le mauvais sort ?

– Je ne lis pas dans l'avenir, répondit Glen et, à la lumière de la lampe, son visage paraissait vieux et usé – peut-être le visage d'un magicien déchu. Je ne parvenais même pas à me faire une idée convenable de l'effet que mère Abigaël avait sur la communauté jusqu'à ce que Stu m'en parle un soir, sur le mont Flagstaff. Mais je sais ceci : nous sommes tous ici à cause de deux événements. La super-grippe, nous pouvons l'imputer à la stupidité de la race humaine. Peu importe si c'est nous qui avons fait ce splendide coup, ou les Russes, ou les Lettons. Peu importe qui a renversé l'éprouvette.

Subsiste cette vérité d'application générale : *À la fin de tout rationalisme, la fosse commune.* Les lois de la physique, les lois de la biologie, les axiomes des mathématiques, tout cela fait partie de la même illusion mortelle, car nous sommes ce que nous sommes. S'il n'y avait pas eu le Grand Voyage, il y aurait eu autre chose. Autrefois, il était à la mode de blâmer la *technologie*, mais la technologie n'est que le tronc de l'arbre, pas ses racines. Les racines, c'est le rationalisme, et je définirais ce mot comme ceci : le rationalisme est l'idée que nous pouvons tout comprendre de l'existence. Une illusion mortelle, un trip mortel. Il en a toujours été ainsi. Alors, vous pouvez bien rendre le rationalisme responsable de la super-grippe si vous voulez. Mais l'autre raison pour laquelle nous sommes ici ce sont ces rêves, et les rêves sont irrationnels. Nous avons décidé de ne pas parler de ce fait tout simple quand nous sommes réunis en comité. Mais nous ne sommes pas en séance en ce moment. Alors, je vais vous dire ce que nous savons tous : nous sommes ici parce que des puissances que nous

ne comprenons pas nous l'ont ordonné. Pour moi, cela veut dire que nous commençons peut-être à accepter – encore au niveau subconscient, avec d'innombrables retours en arrière dus à l'inertie culturelle –, à accepter une définition différente de l'existence.

L'idée que nous ne pourrons jamais comprendre *quoi que ce soit* à l'existence.

Et si le rationalisme est un trip de mort, alors l'*ir*rationalisme pourrait fort bien être un trip de vie… en tout cas jusqu'à preuve du contraire.

– Moi, j'ai mes petites superstitions, dit Stu d'une voix très lente. On s'est moqué de moi, mais tant pis. Je sais bien que ça ne fait aucune différence si un type allume deux cigarettes ou trois avec la même allumette, mais quand j'en allume deux, je ne sens rien du tout et, si j'en allume trois, je suis nerveux. Je ne passe pas sous les échelles et je n'aime pas voir un chat noir traverser devant moi. Mais vivre sans la science… adorer le soleil peut-être… penser que des monstres font rouler de grosses boules dans le ciel quand il y a du tonnerre… je ne peux pas dire que tout ça m'excite beaucoup, le prof. Pour moi, ça ressemble un peu trop à de l'esclavage.

– Et si toutes ces choses étaient vraies ? demanda doucement Glen.

– Quoi ?

– Supposez que l'âge du rationalisme soit révolu. J'en suis d'ailleurs pratiquement convaincu. La chose s'est déjà produite, vous savez ; le rationalisme a failli nous quitter au cours des années soixante, ce qu'on appelait l'ère du Verseau, et il a pris des vacances qui ont bien failli être permanentes au Moyen Âge. Et supposez… supposez que, lorsque le rationalisme s'en va, ce soit comme si une lumière éblouissante s'éteignait et que nous ne puissions voir…

Il ne termina pas sa phrase. Ses yeux étaient perdus dans le vague.

– Voir quoi ? demanda

Fran.

Le professeur leva les yeux vers elle ; ils étaient gris, étranges, brûlants d'une sorte de lumière intérieure.

– Magie noire, répondit-il doucement. Un univers de merveilles où l'eau remonte les collines, où les lutins vivent au fond des bois, où les dragons se tapissent sous les montagnes.

Merveilles des merveilles, Lazare, lève-toi. L'eau transformée en vin.

Et… et peut-être… l'exorcisme des démons.

Il s'arrêta, puis sourit.

– Le voyage de vie.

– Et l'homme noir ? demanda Fran à voix basse.

– Mère Abigaël l'appelle la créature de Satan, répondit Glen en haussant les épaules. Peut-être n'est-il que le dernier magicien de la pensée rationnelle, celui qui rassemble les outils de la technologie contre nous. Peut-être est-il bien davantage, bien plus sombre. Je sais seulement qu'il est, et je ne crois plus que la sociologie, que la psychologie ou qu'une autre discipline vienne jamais à bout de lui. Je crois seulement que la magie blanche y parviendra… Et notre bonne magicienne est là-bas quelque part, en train d'errer dans la solitude.

La voix de Glen s'était presque brisée. Il regardait par terre. Dehors, la nuit était opaque. Le vent chassait la pluie qui crépitait contre la vitre du salon de Stu et de Fran. Glen alluma sa pipe. Stu avait sorti une poignée de pièces de monnaie de sa poche et jouait à pile ou face. Nick faisait des gribouillis compliqués sur son bloc-notes. Et, dans sa tête, il revoyait les rues vides de Shoyo, il entendait – oui, il entendait – une voix murmurer : *Il vient te chercher, sale muet, il se rapproche.*

Puis Glen et Stu firent du feu dans la cheminée et tous regardèrent les flammes sans dire grand-chose.

Quand les

autres furent repartis, Fran se sentit abattue, malheureuse. Stu n'était pas en très grande forme lui non plus. Il avait l'air fatigué, pensa-t-elle. Nous devrions rester à la maison demain, nous parler, faire une petite sieste dans l'après-midi.

Décompresser un peu. Elle regarda la lampe Coleman et se dit qu'elle aurait préféré la lumière électrique, la belle lumière électrique qui s'allume en posant le doigt sur un interrupteur.

Elle sentit ses yeux se mouiller.

Et elle se le reprocha. Non, il ne fallait pas commencer, compliquer encore les choses, mais cette partie d'elle-même qui contrôlait les grandes eaux ne semblait pas vouloir l'écouter.

Tout à coup, le visage de Stu s'éclaira.

– Eh bien ! J'ai failli oublier !

– Oublier quoi ?

– Je vais te montrer ! Ne bouge pas !

Il sortit et elle l'entendit descendre l'escalier. Elle s'avança jusqu'à la porte, mais il revenait déjà. Il avait quelque chose à la main et c'était un…

– Stuart ! Où as-tu trouvé ça ? demanda-t-elle, heureuse et surprise.

– Dans un magasin d'instruments de musique.

Elle prit la planche à laver, la regarda sous tous les angles. La planche était encore tachée de bleu de lessive.

– Où ça ?

– Rue Wallnut.

– Une planche à laver dans un magasin de *musique* ?

– Oui. On frotte ça avec une baguette. Ça fait un drôle de son. Il y avait aussi une lessiveuse formidable, mais quelqu'un avait déjà percé un trou pour en faire une contrebasse.

Elle éclata de rire, posa la planche à laver sur le sofa, s'approcha de Stu, le prit par la taille. Quand ses mains coururent jusqu'à ses seins, elle le serra encore plus fort.

– Le médecin a dit qu'il fallait lui jouer de temps en temps un peu de trombone, murmura-t-elle.

– Quoi ?

Elle se colla contre son cou.

– On dirait qu'il aime ça. Et moi aussi. Tu veux bien jouer du trombone ?

– Je veux bien essayer.

Le lendemain

après-midi, à deux heures et quart, Glen Bateman fit irruption dans leur appartement sans frapper. Fran était chez Lucy Swann. Les deux femmes essayaient de faire un quatre-quarts. Stu lisait un roman de cow-boys et d'Indiens. Quand il vit Glen, pâle, les yeux hagards, il jeta son livre par terre.

– Stu ! Oh, mon vieux

Stu ! Je suis content que vous soyez là.

– Qu'est-ce qu'il y a ?

C'est… on l'a trouvée ?

– Non, répondit Glen en se laissant tomber dans un fauteuil, comme si ses jambes avaient tout à coup refusé de le porter. Ce ne sont pas de mauvaises nouvelles, ni de bonnes nouvelles. Mais c'est très étrange.

– Quoi ? Qu'est-ce qui

se passe ?

– Kojak. J'ai fait la sieste après le déjeuner. Quand je me suis réveillé, Kojak était là, sous la véranda. Il dormait. Il est en très mauvais état. On dirait qu'il est passé à la moulinette.

Mais c'est lui.

– Vous voulez parler du *chien* ?

De *Kojak ?*

– Exactement.

– Vous êtes sûr ?

– La même médaille – Woodsville, N. H. Le même collier de cuir rouge. Le même *chien*. Il est vraiment squelettique. Et il s'est battu. Dick Ellis – Dick était ravi de s'occuper d'un animal pour changer un peu–, Dick m'a dit qu'il a perdu un œil. Il a de vilaines blessures sur les flancs et le ventre, certaines infectées, mais Dick s'en est occupé. Il lui a donné un sédatif et lui a bandé le ventre. Le vétérinaire pense qu'il a dû se battre avec un loup, peut-être plusieurs. Mais il n'a pas la

rage, c'est certain. Ce foutu chien, continua Glen en hochant lentement la tête, et deux larmes roulèrent sur ses joues, ce foutu chien est revenu me voir.

Si j'avais su, je ne l'aurais jamais laissé, Stu. J'ai l'impression d'être un salaud.

– Vous ne pouviez pas l'emmener, Glen. Pas en moto.

– Oui, mais… il m'a suivi, Stu.

Ces choses-là, ça n'arrive que dans *Sélection… Trois mille kilomètres à la poursuite de son maître*. Comment a-t-il pu ? Mais comment ?

– Peut-être comme nous. Les chiens rêvent, vous savez – j'en suis sûr. Vous avez déjà vu un chien endormi dans la cuisine, quand ses pattes se mettent à tressaillir ? Je connaissais un vieux bonhomme à Arnette, Vic Palfrey. Il disait que les chiens font deux rêves, un bon et un mauvais. Le bon, quand les pattes gigotent. Le mauvais quand ils grognent. Réveillez un chien en plein milieu d'un mauvais rêve et il risque de vous mordre.

Glen secouait la tête, médusé.

– Vous dites qu'il a *rêvé*…

– Ce que je dis, c'est pas tellement plus bizarre que ce que vous nous disiez hier soir.

– Oh, je peux parler de *ça* pendant des heures et des heures. Le plus grand moulin à paroles de tous les temps. Mais quand ça arrive *vraiment*…

– Bon pour la théorie, zéro pour la pratique.

– Allez-vous faire foutre !

Vous voulez voir mon chien ?

– Évidemment.

Glen habitait

à deux rues de l'hôtel Boulderado. Le lierre qui grimpait sur le treillis de la véranda était moribond, comme la plupart des pelouses et des fleurs à Boulder –sans arrosage quotidien, l'aridité du climat avait fait des ravages.

Sous la véranda, une petite table ronde avec un gin-tonic.

– Vous trouvez pas que ce truc-là est dégueulasse ? demanda Stu.

– Si, mais ça n'a plus tellement d'importance après le troisième, répondit Glen.

À côté du verre, un cendrier avec cinq pipes, quelques livres : *Le Zen et la Motocyclette, Tout du cru, Macho Pistolet* – tous ouverts. Et un sachet de crackers Kraft au fromage.

Kojak était couché par terre, son museau lacéré appuyé sur ses pattes de devant. Maigre comme un clou, le chien avait manifestement passé un mauvais quart d'heure, mais Stu le reconnut aussitôt. Il s'accroupit et lui caressa la tête. Kojak se réveilla et le regarda d'un air joyeux. Il semblait sourire, à la manière des chiens, naturellement.

– Bon chien, dit Stu en sentant un gros noyau monter et descendre bêtement dans sa gorge.

Comme un jeu de cartes que l'on étale sur la table il vit tous les chiens qu'il avait eus depuis ce jour où sa maman lui avait donné Old Spike pour ses cinq ans. Combien de chiens ? Peut-être pas autant que de cartes dans un jeu mais beaucoup quand même. Il aimait les chiens et à sa connaissance, Kojak était le seul à Boulder. Il jeta un coup d'œil à Glen, mais détourna aussitôt les yeux. Même un vieux sociologue chauve qui lit trois livres d'un seul coup n'aime pas trop qu'on le voie faire de l'eau avec ses yeux.

– Bon chien.

Kojak frappait les planches avec sa queue, acceptant probablement le fait qu'il était effectivement un bon chien.

– Je reviens dans une minute, dit Glen d'une voix enrouée. Il faut que je fasse un petit tour à la salle de bains.

– D'accord, dit Stu sans le regarder. Bon chien, hein, mon bon vieux Kojak. Oh oui, le bon chien.

Et la queue de Kojak continuait a tambouriner.

– Tu peux te retourner ?

Fais le mort, mon vieux. Tourne-toi.

Et Kojak se tourna sur le dos, pattes de derrière écartées, pattes de devant en l'air. Stu eut l'air inquiet quand il passa doucement la main sur les bandes blanches qui couvraient le ventre de la bête, comme un accordéon. Plus haut, il vit de vilaines marques rouges. Le pansement recouvrait sûrement des plaies très profondes. Kojak s'était fait attaquer, c'était sûr, et certainement pas par un autre chien errant. Un chien aurait attaqué au museau ou à la gorge. Ce qu'il voyait là était l'œuvre d'un animal plus petit qu'un chien. Plus sournois. Une meute de loups, peut-être, mais Stu ne croyait pas vraiment que Kojak ait pu échapper à une meute. En tout cas, il avait eu de la chance de ne pas se faire tailler en pièces.

La porte claqua. Glen était revenu.

– Il a eu de la chance de s'en tirer, dit Stu.

– Les blessures étaient profondes et il a perdu beaucoup de sang. Et moi qui l'ai laissé…

– Dick parlait de loups ?

– Des loups, ou peut-être des coyotes… mais il ne croyait pas vraiment que des coyotes puissent faire autant de dégâts. Je suis de son avis.

Stu donna une petite tape amicale sur la croupe du chien qui se remit sur le ventre.

– Je n'arrive pas à comprendre qu'il n'y ait pratiquement plus un chien et qu'il reste suffisamment de loups dans un seul endroit – et à l'est des Rocheuses, par-dessus le marché – pour abîmer autant un brave chien.

– Nous ne saurons sans doute jamais pourquoi. Pas plus que nous ne saurons pourquoi cette foutue épidémie a éliminé tous les chevaux, mais pas les vaches, et la plupart des êtres humains, mais pas nous. Je ne veux même pas y penser. Je vais essayer de lui trouver de la viande hachée, ou du moins ce qu'on vous vendait comme de la viande hachée, ces espèces de trucs tout secs en sacs de plastique.

Stu regardait Kojak qui avait refermé les yeux.

– Il est vraiment amoché, mais rien d'irréparable – je l'ai vu quand il s'est retourné. On pourrait peut-être lui trouver une chienne, qu'est-ce que vous en pensez ?

– Bonne idée. Vous voulez un gin-tonic bien tiède, le Texan ?

– Sûrement pas. Je n'ai peut-être pas fait beaucoup d'études, mais je ne suis quand même pas un barbare.

Vous avez une bière ?

– Je crois bien pouvoir mettre la main sur une boîte de Coors. Tiède, naturellement.

– Je suis preneur, répondit Stu en suivant Glen, mais il s'arrêta à la porte et regarda le chien endormi. Dors bien, mon vieux. Content de te revoir.

Kojak ne

dormait pas.

Il se trouvait quelque part dans cette région nébuleuse où la plupart des êtres vivants passent pas mal de temps lorsqu'ils sont gravement blessés, mais pas suffisamment pour se trouver plongés dans l'ombre de la mort. Son ventre le démangeait férocement, son ventre brûlant qui commençait à se cicatriser. Glen allait devoir passer des heures à essayer de lui faire oublier cette démangeaison, pour qu'il n'arrache pas ses bandes, rouvre ses plaies, les réinfecte. Mais tout cela viendrait plus tard. Pour le moment, Kojak (qui se prenait encore parfois pour Big Steve, le nom que lui avait donné son premier propriétaire) se contentait de flotter dans cette région incertaine. C'est au Nebraska que les loups étaient tombés sur lui, alors qu'il flairait la maison posée sur des vérins, dans la petite ville de Hemingford Home. L'odeur de L'HOMME l'avait conduit jusqu'à cet endroit, puis s'était évanouie. Où était-elle passée ? Kojak ne le savait pas. C'est alors que les loups, quatre d'entre eux, étaient sortis du champ de maïs comme des esprits de la mort. Fourrures hirsutes, yeux étincelants, babines retroussées qui découvraient leurs crocs, et ce sourd grondement qui ne laissait aucun doute sur leurs intentions. Kojak avait battu en retraite en grondant lui aussi, toutes griffes dehors. Sur sa gauche, le pneu de la balançoire jetait son ombre circulaire. Le chef de la meute avait attaqué juste au moment où l'arrière-train de Kojak se glissait dans l'ombre de la véranda. Il avait attaqué bas, au ventre, et les autres avaient suivi. Kojak avait sauté en l'air par-dessus la gueule du chef de la meute, offrant au loup son ventre, et quand la bête avait mordu, Kojak avait plongé profondément ses crocs dans le cou du loup. Le sang coulait, le loup hurlait et essayait de s'enfuir, tout son courage envolé. Avec la vitesse de l'éclair, les mâchoires de Kojak se refermèrent sur la truffe du loup qui poussa un hurlement abject, le museau en lambeaux. Il s'enfuit en poussant des cris, secouant la tête comme un fou, projetant autour de lui des gouttes de sang, et par cette télépathie rudimentaire que partagent tous les animaux de même genre, Kojak comprit assez clairement ce que l'animal pensait : (les guêpes oh les guêpes les guêpes dans ma tête les guêpes montent dans ma tête oh) Puis les autres foncèrent sur lui, l'un sur la gauche, l'autre sur la droite, comme d'énormes balles de fusil, le dernier du trio restant à l'écart, échine basse, babines retroussées, prêt à lui arracher les intestins. Kojak était parti sur la droite en poussant des aboiements rauques, d'abord tuer celui-là pour se glisser sous la véranda s'il pouvait y arriver, et là il parviendrait à les tenir à distance, peut-être

indéfiniment.

Et maintenant, couché sous l'autre véranda, il revivait le combat au ralenti : les grognements, les hurlements, les attaques et les feintes, l'odeur du sang qui avait fini par s'emparer de son cerveau faisant peu à peu de lui une machine parfaitement insensible à la douleur. Il expédia d'abord le loup qui l'avait attaqué sur sa droite, un œil crevé, une énorme blessure ruisselante de sang, probablement mortelle, à la gorge. Mais le loup ne l'avait pas épargné ; la plupart de ses blessures étaient superficielles sauf deux, extrêmement profondes, des blessures qui plus tard laisseraient un long sillon de chairs dures. Et même lorsqu'il serait devenu un très, très vieux chien (Kojak vécut encore seize ans, bien longtemps après la mort de Glen Bateman), ses cicatrices lui feraient encore mal les jours de pluie. Il s'était dégagé, avait rampé sous la véranda et, lorsque l'un des deux loups qui restaient, enivré par l'odeur du sang, voulut se faufiler derrière lui Kojak s'élança sur lui, le cloua au sol, lui ouvrit la gorge d'un coup de dents. L'autre recula presque jusqu'au champ de maïs, hurlant d'une voix mal assurée. Si Kojak s'était élancé à sa poursuite, il se serait enfui la queue entre les jambes. Mais Kojak ne sortit pas, pas alors. À bout de forces, il se coucha sur le flanc, haletant, lécha ses plaies, grondant sourdement chaque fois qu'il voyait s'approcher l'ombre du dernier loup. Puis ce fut la nuit. Une demi-lune brumeuse monta dans le ciel du Nebraska. Et chaque fois que le loup entendait Kojak bouger, sans doute prêt à se battre, il reculait en hurlant. Un peu après minuit, il s'en alla, laissant Kojak seul, entre la vie et la mort. Aux petites heures du matin, il avait senti la présence d'un autre animal et, terrorisé, s'était mis à pousser des gémissements plaintifs. Il y avait quelque chose dans le champ, une chose qui marchait au milieu du maïs, qui le cherchait peut-être. Tremblant de tous ses membres, Kojak attendait de voir si cette chose allait le trouver, cette chose horrible qui faisait penser à un Homme, à un Loup, à un Œil, une chose noire comme un vieux crocodile dans le maïs.

Plus tard, beaucoup plus tard, quand la lune eut disparu du ciel, Kojak sentit que la chose était partie. Il s'endormit. Et il resta couché trois jours sous la véranda, ne sortant de sa cachette que pour manger et boire. Il y avait toujours une flaque d'eau sous le bec de la pompe, dans la cour, et dans la maison une bonne provision de délicieux restes, ceux du repas que mère Abigaël avait préparé pour Nick et ses amis. Quand Kojak se sentit la force de repartir, il savait où aller. Ce n'était pas une odeur ; c'était comme une chaleur profonde venue de nulle part, une poche de chaleur qui l'attirait vers l'ouest.

Et il repartit donc, parcourut en boitillant sur trois pattes les huit cents

derniers kilomètres, rongé par cette douleur qui ne cessait de lui tenailler le ventre. Parfois, il parvenait à flairer l'odeur de L'HOMME, sachant alors qu'il était sur la bonne voie. Et finalement il le trouva. Il trouva L'HOMME. Désormais, il n'y aurait plus de loups. Et il y aurait de quoi manger. Il ne sentait plus cette chose noire… l'Homme qui puait le loup, l'homme qui vous faisait croire qu'un Œil pouvait vous voir à des kilomètres de distance s'il se tournait vers vous. Pour le moment, tout allait bien. Et Kojak se laissa aller plus profond, se laissa emporter par le sommeil, et maintenant par un rêve, un bon rêve de course après des lapins dans un champ de trèfle et de fléoles des prés qui lui arrivaient jusqu'au ventre, humides de rosée. Et il s'appelait Big Steve. Et là-bas, c'était la route 40. Comme il y avait des lapins ce matin, ce matin gris qui n'en finissait plus…

Ses pattes tressaillaient tandis qu'il rêvait.

# 53

*Extraits du compte rendu de la séance du comité spécial 17*

août 1990

La séance a eu

lieu chez Larry Underwood, Quarante-deuxième rue Sud, quartier de Table Mesa. Tous les membres du comité étaient présents…

Le premier point à l'ordre du jour portait sur l'élection du comité spécial comme comité permanent de Boulder.

Fran Goldsmith a pris la parole.

Fran : Stu et moi, nous pensons que le meilleur moyen de nous faire tous élire aurait été que mère Abigaël appuie globalement toutes nos candidatures. Nous aurions évité de voir vingt petits copains présenter la candidature de leurs vingt petits copains, ce qui pourrait tout foutre par terre. Comme ce n'est plus possible maintenant, il faut trouver une autre solution. Je n'ai pas l'intention de proposer quelque chose qui ne soit pas parfaitement démocratique. Je voudrais simplement rappeler que nous devons tous nous assurer que quelqu'un présentera notre candidature et l'appuiera. Nous ne pouvons pas le faire entre nous, évidemment – nous ne voulons pas donner l'impression d'être une mafia. Mais si vous ne pouvez pas trouver quelqu'un pour présenter votre candidature et un autre bonhomme pour vous appuyer, autant tout laisser tomber.

Sue : Ça sent quand même un peu la combine, Fran.

Fran : Oui, un peu.

Glen : Nous revenons à la question de la moralité du comité, question que nous trouvons tous absolument fascinante, je n'en doute pas. J'aimerais qu'elle soit inscrite à l'ordre du jour pour les quelques mois à venir. Mais il me semble que nous essayons tous de servir les intérêts de la Zone libre et que nous ferions mieux d'en rester là pour le moment.

Ralph : Vous avez l'air un peu fâché, Glen.

Glen : Effectivement, je suis un peu fâché. Le fait que nous ayons passé tant de temps à nous ronger les sangs sur cette question devrait quand même nous faire comprendre que nos intentions sont pures.

Sue : L'enfer est pavé…

Glen : De bonnes intentions oui. Et, comme nous semblons tous nous méfier tellement de nos intentions, nous sommes sûrement en route pour le paradis.

Glen a dit ensuite qu'il avait pensé aborder la question des éclaireurs – ou des espions – mais qu'il préférait maintenant proposer formellement que nous nous réunissions le 19 pour en parler. Stu lui a demandé pourquoi.

Glen : Parce que nous ne serons peut-être pas là le 19. Nous ne serons peut-être pas tous élus. C'est une possibilité assez peu probable, mais personne ne peut vraiment prédire le comportement d'un groupe important dans ces circonstances. Nous devons être aussi prudents que possible.

Long moment de silence, puis le comité a décidé à l'unanimité de se réunir le 19 – comme comité permanent – pour parler de la question des éclaireurs… ou des espions… ou de ce qu'on voudra bien les appeler.

Stu a pris la parole pour proposer l'inscription d'un troisième point à l'ordre du jour du comité, à propos de mère Abigaël.

Stu : Comme vous le savez, si elle est partie, c'est qu'elle a cru devoir le faire. Son message nous dit qu'elle sera absente « un bout de temps », ce qui est bien vague, et qu'elle reviendra « si telle est la volonté de Dieu », ce qui n'est pas très encourageant. Nous la cherchons depuis trois jours, et nous n'avons rien trouvé.

Nous ne voulons pas la ramener de force si elle n'en a pas envie, mais si elle est couchée quelque part, inconsciente ou avec une jambe cassée ce n'est plus du tout la même chose. Le problème est en partie que nous ne sommes pas assez nombreux pour explorer la région. Mais ce n'est pas tout. Comme pour notre travail à la centrale électrique, nous n'avançons pas vite parce que nous ne sommes pas organisés. Je demande donc l'autorisation d'inscrire la question des recherches à l'ordre du jour de l'assemblée de demain soir, comme pour la centrale électrique et pour les inhumations. Et j'aimerais que Harold Lauder soit nommé responsable, car c'est lui qui a eu l'idée de faire ces recherches.

Glen a répondu qu'il ne croyait pas que les recherches puissent

donner grand-chose maintenant. Le comité a été de cet avis, puis il a adopté à l'unanimité la proposition de Stu. Afin que ce compte rendu soit aussi fidèle que possible, je dois ajouter que plusieurs n'étaient pas tout à fait d'accord pour confier ce travail à Harold… mais comme Stu l'a fait remarquer, c'était lui qui avait eu cette idée. À moins de vouloir lui donner une gifle en pleine figure, nous devions lui confier la responsabilité des recherches.

Nick *: Je retire mon objection, mais je maintiens mes réserves. Je n'aime pas beaucoup Harold.*

Ralph Brentner a demandé si Stu ou Glen pouvait rédiger la proposition de Stu sur les opérations de recherches pour qu'elle puisse figurer dans l'ordre du jour qu'il compte imprimer ce soir au lycée. Stu a répondu qu'il ne demandait pas mieux.

Larry Underwood a alors proposé de lever la séance. Ralph l'a appuyé. La proposition a été adoptée à l'unanimité.

*Frances Goldsmith, secrétaire*

Le lendemain

soir, presque tout le monde assista à l'assemblée et, pour la première fois, Larry Underwood, qui n'était arrivé dans la Zone que depuis une semaine, prit vraiment conscience de l'importance de la communauté. C'était une chose de voir les gens circuler dans les rues, généralement seuls ou deux par deux, et une autre de les voir tous rassemblés en un seul endroit – l'auditorium Chautauqua.

La salle était pleine à craquer. Pas un fauteuil de libre. Certains durent même s'asseoir dans les allées ou rester debout au fond. Une foule étrangement silencieuse. Peu de conversations, toutes à voix basse. Pour la première fois depuis qu'il était arrivé à Boulder, il avait plu toute la journée, une petite bruine qui semblait suspendue dans l'air, une sorte de brouillard qui vous mouillait à peine, et même dans une salle où près de six cents personnes s'étaient réunies, on pouvait entendre la pluie tambouriner doucement sur le toit. Mais ce qu'on entendait surtout, c'était un bruit constant de pages tournées, tandis que les gens lisaient les feuillets ronéotypés que l'on avait empilés sur deux tables de jeu à l'entrée.

ZONE LIBRE DE BOULDER

Ordre

du jour de l'Assemblée générale

août 1990

# 1. Lecture et

ratification de la Constitution des États-Unis d’Amérique.

# 2. Lecture et ratification de la

Déclaration des droits du citoyen.

3. Présentation des candidatures et élection de sept représentants qui formeront le conseil de direction.

4. Attribution d’un droit de veto à Abigaël Freemantle sur toutes les décisions des représentants de la Zone libre.

5. Constitution d’un comité des inhumations composé d’au moins vingt personnes dans un premier temps, dont le mandat sera de donner une sépulture décente aux personnes mortes de la super-grippe à Boulder.

6. Constitution d’un comité de l’énergie électrique composé d’au moins soixante personnes dans un premier temps pour rétablir l’électricité avant la mauvaise saison.

7. Constitution d’un comité des recherches d’au moins quinze personnes dont le mandat sera de retrouver Abigaël Freemantle, si possible.

Larry s’aperçut

qu’il avait déjà fait un avion de papier avec son ordre du jour. Il est vrai qu’il le connaissait presque mot à mot. Les séances du comité spécial lui avaient paru plutôt amusantes, une sorte de jeu – des enfants qui jouent aux députés devant des verres de Coca, qui grignotent le gâteau préparé par Frannie, qui parlent et qui parlent encore. Même cette histoire d’envoyer des espions de l’autre côté des montagnes, en plein cœur du territoire de l’homme noir, lui avait semblé un jeu, en partie parce qu’il ne pouvait pas s’imaginer dans cette situation. Il fallait être complètement cinglé pour se foutre dans un pareil merdier. Mais dans leur petit salon, à la lumière de la lampe Coleman, tout cela leur avait paru parfaitement normal, ou presque.

Et si le juge, si Dayna Jurgens, si Tom Cullen se faisait prendre, pas tellement plus d'importance que de perdre une tour ou une reine dans une partie d'échecs. C'est du moins l'impression qu'il avait eue jusque-là.

Mais maintenant, assis au milieu de la salle entouré de Lucy et de Leo (il n'avait pas vu Nadine de toute la journée, et Leo ne semblait pas non plus savoir où elle était ; « sortie »

avait-il répondu distraitement), la vérité s'imposait à ses yeux, violente et brutale, comme un coup de bélier. Cinq cent quatre-vingts personnes étaient là.

Et la plupart d'entre elles ne se doutaient pas le moins du monde que Larry Underwood n'était pas un brave type, que la première personne dont Larry Underwood avait essayé de s'occuper après l'épidémie était morte d'une overdose.

Il avait les mains moites. Nerveux, il allait faire un autre avion, mais il s'arrêta. Lucy lui prit la main, la serra, lui sourit. Il voulut lui répondre, mais ne parvint qu'à esquisser ce qui lui parut être plutôt une grimace. Et, dans son cœur, il entendit la voix de sa mère : *Il te manque quelque chose, Larry.*

La petite phrase le fit paniquer.

Y avait-il encore moyen de s'en sortir, ou les choses étaient-elles déjà allées trop loin ? Il ne voulait pas de cette responsabilité. Dans le secret d'un salon, il avait déjà fait une proposition qui risquait d'envoyer le juge Farris à la mort. S'il n'était pas élu maintenant, les autres devraient revoter avant d'envoyer le juge chez l'homme noir. Bien sûr. Et ils décideraient d'envoyer quelqu'un d'autre. Quand Laurie Constable présentera ma candidature, je me lèverai et je dirai que je préfère m'abstenir. Personne ne peut me forcer. Personne.

Est-ce que j'ai vraiment envie de toutes ces emmerdes ?

Wayne Stukey, sur cette plage, il y avait si longtemps : *Ça grince chez toi, comme quand tu bouffes le papier avec ton chocolat.*

– Tu vas t'en tirer, tu vas voir, lui dit tout doucement Lucy.

Larry sursauta.

– Quoi ?

– J'ai dit que tu allais t'en tirer. Pas vrai, Leo ?

– Oh oui, répondit l'enfant en hochant énergiquement la tête.

Les yeux de Leo ne cessaient de faire le tour de la salle, comme s'il n'arrivait pas encore à comprendre que tant de gens puissent être réunis en un même endroit.

Tu ne comprends rien, connasse, pensa Larry. Tu me tiens la main, et tu ne comprends pas que je risque de prendre une mauvaise décision, que je risque de vous faire tuer tous les deux. J'ai déjà fait tout ce qu'il fallait pour tuer le juge Farris et le pauvre vieux appuie ma candidature. Je me suis foutu dans un beau merdier. Un petit bruit s'échappa de sa gorge.

– Tu disais quelque chose ?

demanda Lucy.

– Non.

Stu s'avançait maintenant sur la scène, en pull-over rouge et en jeans. On le voyait très bien dans la lumière aveuglante des projecteurs alimentés par une génératrice Honda que Brad Kitchner et ses camarades de la centrale électrique avaient installée. Des applaudissements s'élevèrent quelque part au milieu de la salle, Larry ne sut jamais très bien où. Mais, cynique comme d'habitude, il eut toujours la conviction que le coup avait été arrangé par Glen Bateman, spécialiste attitré des arts et techniques de la manipulation des foules. Ça n'avait d'ailleurs pas tellement d'importance.

Et les premiers bravos solitaires grandirent bientôt en un tonnerre d'applaudissements.

Sur la scène, Stu s'arrêta, très étonné. Cris et hurlements dans la foule.

Puis tout le monde se mit debout et les applaudissements grondèrent comme une averse torrentielle. *Bravo !*

Bravo ! Stu leva les bras, mais la foule en délire ne voulait plus s'arrêter ; au contraire, le bruit redoubla d'intensité. Larry lança un coup d'œil à Lucy et vit qu'elle applaudissait de toutes ses forces, les yeux rivés sur Stu, un grand sourire sur les lèvres. Elle pleurait. De l'autre côté, Leo applaudissait lui aussi, si fort que Larry se dit qu'il allait se casser les poignets s'il continuait beaucoup plus longtemps. Ivre de joie, Leo avait reperdu le vocabulaire qu'il avait eu tant de mal à retrouver, comme il arrive qu'on oublie une langue étrangère. Frénétique, Leo ululait à pleins poumons.

Brad et Ralph avaient également branché un ampli sur la génératrice. Stu souffla dans le micro : – Mesdames et messieurs…

Mais les applaudissements continuaient.

– Mesdames et messieurs, si vous voulez bien vous asseoir…

Non, ils ne voulaient pas s'asseoir.

Les applaudissements crépitaient dans un bruit assourdissant et Larry se rendit compte qu'il avait mal aux mains. C'est alors qu'il vit qu'il applaudissait d'aussi bon cœur que les autres.

– Mesdames et messieurs…

Les applaudissements résonnaient toujours dans la salle. Une famille d'hirondelles qui avait élu domicile dans cette salle, si tranquille depuis l'épidémie se mit à voler en tous sens, bien résolue à trouver au plus vite un abri plus tranquille.

Nous sommes en train de nous applaudir, pensa Larry, de nous applaudir d'être vivants, d'être ensemble. Peut-être saluons-nous la renaissance d'une société, je ne sais pas. Salut, Boulder. Enfin !

Content d'être ici, content d'être vivant.

– Mesdames et messieurs, si vous voulez bien vous asseoir, s'il vous plaît…

Peu à peu, les applaudissements commencèrent à s'éteindre. Et l'on put entendre des femmes – et quelques hommes aussi – renifler bruyamment. Coups de trompette dans des mouchoirs. Murmures de conversations. Et puis, comme dans un bruissement de feuilles, les gens s'assirent.

– Je suis heureux de vous voir tous ici, dit Stu. Et je suis très heureux d'être parmi vous.

Un sifflement aigu sortit des haut-parleurs.

– Saloperie ! grommela Stu.

Et le micro amplifia fidèlement ce qu'il venait de dire. Des rires fusèrent un peu partout et Stu devint tout rouge,

– Apparemment, plus ça change, plus c'est pareil reprit-il, et les applaudissements repartirent de plus belle. Pour ceux d'entre vous qui ne me connaissent pas, je m'appelle Stuart Redman et je viens d'un petit bled du Texas, Arnette.

Il s'éclaircit la gorge et les haut-parleurs recommencèrent à siffler. Stu fit un pas en arrière pour s'écarter du micro.

– Comme vous voyez, je suis plutôt nerveux. Alors, je vais vous demander d'être patients…

– T'en fais pas, Stu ! hurla Harry Dunbarton.

Des rires encore. On se croirait chez les scouts pensa Larry. Bientôt, on va se mettre à chanter des cantiques. Si mère Abigaël était là, je suis sûr qu'on aurait déjà commencé.

– La dernière fois qu'autant de gens me regardaient, c'est quand l'équipe de football de notre lycée est arrivée jusqu'aux éliminatoires. Mais il y avait vingt et un types à côté de moi, plus quelques jolies filles en minijupes.

Rires.

Lucy prit Larry par le cou et s'approcha de son oreille :

– De quoi est-ce qu'il a peur ? On dirait qu'il a fait ça toute sa vie !

Larry hocha la tête.

– Mais si vous êtes patients, je vais finir par y arriver.

Applaudissements.

Cette foule applaudirait le discours de démission de Nixon et lui demanderait un bis au piano, songea Larry.

– Pour commencer, je

voudrais vous parler du comité spécial et vous dire pourquoi je suis ici. Nous sommes sept. Nous nous sommes réunis pour préparer cette assemblée, parce que nous pensions qu'il fallait organiser un peu les choses. Nous avons pas mal de travail à faire aujourd'hui, mais je voudrais vous présenter les membres du comité. Et j'espère que vous avez gardé des applaudissements en réserve, parce que ce sont eux qui ont préparé cette assemblée et l'ordre du jour que vous avez maintenant sous les yeux. Tout d'abord, mademoiselle Frances Goldsmith. Tu veux bien te lever, Frannie ? Montre-nous de quoi tu as l'air quand tu as une robe.

Fran se leva. Elle portait une jolie robe vert pomme et un modeste rang de perles qui aurait bien coûté deux mille dollars autrefois. Vigoureux applaudissements, accompagnés de quelques sifflets admiratifs.

Fran se rassit, rouge jusqu'aux oreilles, et Stu reprit avant que les applaudissements ne s'éteignent tout à fait :

– Monsieur Glen Bateman, de Woodsville, dans le New Hampshire.

Glen se leva et la foule l'applaudit.

Les bras levés, il fit le signe de la victoire et ce fut un rugissement d'approbation dans la foule.

Après Ralph Brentner, Richard Ellis et Susan Stern, ce fut le tour de Larry. Sentant que Lucy lui souriait, Larry se laissa porter par la vague chaude des applaudissements qui grandissaient autour de lui. Autrefois, pensa-t-il, dans un autre monde, du temps des concerts, on aurait réservé ces applaudissements pour la fin, pour une petite chose de rien du tout qui s'appelait *Baby, tu peux l'aimer ton mec ?* Cette fois-ci, c'était beaucoup mieux. Il ne resta debout qu'une seconde, mais une seconde qui lui parut durer une éternité. Et il sut qu'il accepterait qu'on présente sa candidature.

Ce fut finalement le tour de Nick à qui la foule réserva une vibrante ovation.

– Ce n'est pas à l'ordre du jour, reprit Stu, mais je me demande si nous ne pourrions pas chanter l'hymne national. Je suppose que vous vous souvenez de l'air et des paroles.

Un bruit de pieds tandis que la foule se mettait debout. Puis un silence. Chacun attendait qu'un autre commence.

Finalement, une douce voix de femme monta dans la salle, bientôt rejointe par celles des autres. C'était la voix de Frannie, mais un instant Larry crut qu'une autre voix l'accompagnait, la sienne, et qu'il ne se trouvait pas à Boulder, mais dans le Vermont, que c'était le 4 juillet, deux cent quatorzième anniversaire de la fondation de la république, et que Rita était morte dans la tente derrière lui, la bouche pleine de vomi vert, un flacon de comprimés dans sa main déjà raide.

Il frissonna et sentit tout à coup qu'on l'observait, qu'il était observé par quelque chose capable de voir à des kilomètres et des kilomètres de distance. Quelque chose d'horrible, de sombre, d'étranger. Un moment, il eut envie de s'enfuir, de courir pour ne plus jamais s'arrêter. Non, ce n'était pas un jeu. C'était infiniment sérieux. Un jeu de mort. Peut-être pis.

Lucy chantait en lui serrant la main, pleurait. Et d'autres pleuraient aussi ce qu'ils avaient perdu, le rêve américain qui s'était envolé, pare-chocs chromés, injection électronique, et d'un seul coup l'image de Rita morte dans la tente s'effaça, remplacée par le souvenir de lui et de sa mère au Yankee Stadium – c'était le 29 septembre, les Yankees talonnaient les Red Sox, tout était encore possible. Vingt-cinq mille spectateurs debout dans le stade, les joueurs sur le terrain, casquette sur le cœur, papillons de nuit qui s'écrasaient sur les énormes projecteurs dans la nuit pourpre, New York tout autour

d'eux, grouillante ville de nuit et de lumière.

Larry se mit à chanter. Et quand tout fut fini quand les applaudissements s'éteignirent une fois de plus il pleurait doucement. Rita n'était plus là. Alice Underwood n'était plus là. New York n'était plus là. L'Amérique n'était plus là. Même s'ils parvenaient à battre Randall Flagg, le monde ne serait jamais plus celui des ruelles obscures et des rêves éclatants de lumière.

Transpirant à

grosses gouttes sous la chaleur des projecteurs, Stu passa aux deux premiers points de l'ordre du jour : lecture et ratification de la Constitution et de la Déclaration des droits du citoyen. L'hymne national l'avait profondément ému, mais il n'était pas seul. La moitié du public était en larmes, peut-être plus.

Personne ne demanda que lecture soit faite des deux documents, ce que quelqu'un aurait parfaitement pu exiger –et Stu se sentit soulagé car la lecture n'était pas son fort. Les citoyens de la Zone libre adoptèrent donc sans autre forme de procès la section « lecture »

des deux premiers points. Puis Glen Bateman proposa d'adopter les deux documents qui deviendraient les textes fondamentaux de la Zone libre.

– Proposition appuyée !

lança une voix au fond de la salle.

– La proposition est appuyée, dit Stu. Quels sont ceux qui sont pour ?

Tous les bras se levèrent. Kojak qui dormait aux pieds de Glen ouvrit les yeux, les referma, puis reposa la tête sur ses pattes. Un moment plus tard, il regarda encore autour de lui quand la foule repartit dans un tonnerre d'applaudissements. Ils aiment voter, pensa Stu.

Ils ont l'impression de reprendre leurs affaires en main. Ils en avaient besoin.

Nous en avions tous besoin.

Ces préliminaires terminés, Stu sentit la tension le gagner. C'est maintenant, songea-t-il, que nous allons savoir s'il y a des surprises.

– Le troisième point de notre ordre du jour…

Il dut s'éclaircir la gorge une nouvelle fois. Les haut-parleurs sifflèrent de plus belle, ce qui rendit Stu encore plus nerveux. Fran, très calme, lui faisait signe de continuer.

– Ce point de l'ordre du jour se lit comme suit : présentation des candidatures et élection des sept représentants de la Zone libre, ce qui veut dire…

– Monsieur le président ?

Monsieur le président !

Stu consultait ses notes. Il leva les yeux et il eut peur, comme s'il savait déjà ce qui allait se passer. C'était Harold Lauder. Harold en costume, cravaté soigneusement coiffé, debout en plein milieu de l'allée centrale. Glen leur avait bien dit que l'opposition risquait de se regrouper autour de Harold. Mais si vite ? Peut-être pas. Il eut l'idée de ne pas accorder la parole à Harold. Mais Nick et Glen l'avaient bien mis en garde. En aucun cas, il ne fallait donner l'impression que l'assemblée était truquée.

Harold avait-il vraiment tourné la page ? Avait-il changé ? On n'allait plus tarder à le savoir.

– La parole est à Harold Lauder.

Les têtes se tournèrent. Tout le monde voulait voir Harold.

– Je propose que tous les membres du comité spécial soient élus en bloc comme membres du comité permanent.

S'ils acceptent, naturellement.

Et Harold se rassit.

Il y eut un moment de silence. Puis les applaudissements grondèrent, remplirent la salle et des douzaines de voix s'élevèrent pour appuyer la proposition. Très décontracté, Harold souriait et remerciait les gens qui venaient lui donner des tapes amicales dans le dos.

Stu dut plusieurs fois rappeler l'assemblée à l'ordre.

*Il avait préparé son coup*, pensa-t-il. Les gens vont nous élire, mais c'est de Harold dont ils se souviendront.

Il est allé droit au but. Personne n'y avait pensé. Même pas Glen. Presque un coup de génie. Mais pourquoi se sentait-il mal à l'aise ? La

jalousie peut-être ? Les bonnes résolutions qu'il avait prises à propos de Harold, l'avant-veille seulement, s'étaient-elles déjà envolées ?

– Nous sommes saisis d'une proposition, hurla-t-il dans le micro, sans s'inquiéter du sifflement des haut-parleurs. Nous sommes saisis d'une proposition ! On nous propose que les membres du comité spécial soient tous élus membres du comité permanent de la Zone libre. La proposition a été appuyée. Avant d'ouvrir le débat et de passer au vote, je voudrais demander si les membres du comité ont des objections, ou si quelqu'un souhaite se désister.

Silence dans la salle.

– Très bien. Quelqu'un veut-il prendre la parole sur la proposition ?

– Je ne crois pas que nous ayons besoin d'un débat, Stu, dit Dick Ellis. C'est une très bonne idée. Passons au vote.

Son intervention fut saluée par des applaudissements et Stu décida d'aller de l'avant. Charlie Impening agitait la main pour demander la parole, mais Stu fit semblant de ne pas le voir – bon exemple de perception sélective, comme aurait dit Glen Bateman.

– Ceux qui sont en faveur de la proposition de Harold Lauder, veuillez lever la main.

Des centaines de mains se levèrent.

– Contre ?

Personne ne se manifesta, même pas Charlie Impening. Pas une seule voix contre. Si bien que Stu passa au point suivant de l'ordre du jour, légèrement étourdi, comme si quelqu'un – à savoir Harold Lauder – s'était faufilé derrière lui pour lui donner un bon coup sur le crâne avec une grosse masse de caoutchouc.

– On fait

un bout à pied ? demanda Fran. Je suis crevée.

– Si tu veux, répondit Stu en descendant de sa bicyclette. Ça va, Fran ? Le bébé te fait mal ?

– Non, je suis simplement fatiguée. Il est quand même très tard, une heure moins le quart. Tu n'avais pas remarqué ?

– Oui, il est tard.

Et ils repartirent en poussant leurs bicyclettes. L'assemblée avait pris fin une heure plus tôt. Le débat avait surtout porté sur les

recherches qu'il fallait faire pour retrouver mère Abigaël. Les autres points avaient été adoptés pratiquement sans discussion, mais le juge Farris avait cependant donné une information extrêmement intéressante qui expliquait pourquoi les cadavres étaient relativement peu nombreux à Boulder. Selon les quatre derniers numéros de *Camera*, le quotidien de Boulder, une rumeur insensée avait circulé dans la ville : selon cette rumeur, la super-grippe venait du centre de contrôle de la pollution atmosphérique de Boulder. Les porte-parole du centre – ceux qui étaient encore valides – avaient aussitôt démenti la nouvelle et invité ceux qui n'étaient pas convaincus à visiter le centre où ils ne trouveraient rien de plus dangereux que des appareils pour mesurer la pollution et suivre les mouvements des masses atmosphériques. Malgré tout, la rumeur avait persisté, sans doute alimentée par l'hystérie qui régnait durant cette terrible journée de la fin du mois de juin.

Le centre avait été saboté, une bombe ou un incendie, et la majeure partie de la population de Boulder avait pris la fuite.

La création du comité des inhumations et du comité de l'énergie électrique avait été approuvée sous réserve d'un amendement présenté par Harold Lauder – qui semblait s'être très bien préparé pour l'assemblée – stipulant que, chaque fois que la population de la Zone libre augmenterait de cent personnes, deux nouveaux membres seraient ajoutés à chaque comité.

La création du comité des recherches avait, elle aussi, été adoptée sans opposition, mais on avait très longuement parlé de la disparition de mère Abigaël. Avant l'assemblée, Glen avait conseillé à Stu de ne pas limiter le débat sur ce point, sauf nécessité absolue. La disparition de la vieille dame les inquiétait tous, particulièrement le fait que leur chef spirituel ait cru qu'elle avait commis une sorte de péché.

Mieux valait les laisser exprimer leur inquiétude.

Au verso de son message, la vieille femme avait griffonné deux références bibliques : Proverbes 11 : 1-3 et Proverbes 21 : 28-31. Le juge Farris avait consulté les textes avec la minutie d'un avocat qui prépare sa plaidoirie et, au début du débat, il s'était levé pour lire les deux citations de sa voix fêlée et apocalyptique de vieil homme.

Il commença par la citation du onzième chapitre des Proverbes : *La balance fausse est en horreur à Yahvé, mais le poids juste lui est agréable. Si l'orgueil vint, viendra aussi l'ignominie ; mais la sagesse est avec les humbles. La perfection des hommes droits les guide, mais les détours des perfides les ruinent.* La citation du vingt et unième chapitre était de la

même veine : *Le témoin menteur périra, mais l'homme qui écoute pourra parler toujours. Le méchant prend un air effronté, mais l'homme droit ordonne ses voies. Il n'y a ni sagesse, ni prudence, ni conseil en face de Yahvé. On équipe le cheval pour le jour du combat, mais de Yahvé dépend la victoire.*

Le débat qui avait suivi la déclamation du juge (déclamation, c'était bien le mot juste) avait porté sur de multiples sujets – certains plutôt comiques. Quelqu'un avait fait observer d'une voix lugubre que, si l'on additionnait les numéros des chapitres, on obtenait trente et un, soit le nombre des chapitres de l'Apocalypse. Le juge Farris s'était levé une nouvelle fois pour préciser que l'Apocalypse ne comptait que vingt-deux chapitres, du moins dans sa version de la Bible, et qu'en tout état de cause vingt et un plus onze faisaient trente-deux, et non trente et un. L'aspirant numérologue grogna un peu, mais ne répondit pas.

Un autre déclara qu'il avait vu des lumières dans le ciel la nuit qui avait précédé la disparition de mère Abigaël, et que le prophète Isaïe avait confirmé l'existence des soucoupes volantes… Ça vous en bouche un coin, non ? Le juge Farris s'était relevé, cette fois pour préciser que l'éminent orateur confondait Isaïe et Ézéchiel, que le prophète n'avait jamais parlé de soucoupes volantes, mais d'une « roue dans une roue », et que, d'autre part, il était d'avis que les seules soucoupes volantes dont l'existence eût été démontrée jusqu'à présent étaient les soucoupes que l'on voyait parfois voler lors des scènes de ménage.

Le reste du débat avait été en grande partie une resucée des rêves d'autrefois, qui d'ailleurs avaient apparemment complètement cessé. Les uns après les autres, les gens s'étaient levés pour dire que mère Abigaël n'était pas coupable de ce péché d'orgueil dont elle s'accusait. Ils parlaient de sa gentillesse, du don qu'elle avait de vous mettre à l'aise avec un simple mot, une simple phrase. Ralph Brentner, qui paraissait impressionné par cette foule et n'avait pratiquement rien dit jusque-là, se leva et fit pendant près de cinq minutes l'éloge de la vieille dame, concluant qu'il n'avait jamais rencontré une femme aussi bonne depuis que sa mère était morte. Et, lorsqu'il s'était rassis, il était au bord des larmes.

Tout ce débat avait fait à Stu l'impression d'une sorte de veillée funèbre. Dans leurs cœurs, il était clair que les gens avaient déjà pratiquement accepté sa disparition. Si elle revenait maintenant, Abby Freemantle serait accueillie à bras ouverts, elle serait écoutée… mais elle constaterait aussi, pensait Stu, que la place qu'elle occupait avait subtilement évolué. S'il y avait un jour une épreuve de force entre elle et le comité de la Zone libre, sa victoire ne serait plus décidée

d'avance, avec ou sans veto. Elle était partie, et la communauté avait continué à exister. La communauté n'allait pas oublier cela, comme elle avait déjà à moitié oublié les rêves qui un jour l'avaient rassemblée.

La réunion terminée, une trentaine de personnes étaient allées s'asseoir sur la pelouse, derrière la salle, il ne pleuvait plus, les nuages s'effilochaient peu à peu et la soirée était agréablement fraîche. Stu et Frannie s'étaient assis avec Larry, Lucy, Leo et Harold.

– Tu as failli nous faire renvoyer au vestiaire, dit Larry à Harold. Je t'avais bien dit que c'était un as, non ?

ajouta-t-il en donnant un coup de coude à Frannie.

Harold se contenta de sourire et de hausser modestement les épaules.

– Quelques petites idées, c'est tout. Mais c'est vous qui avez réamorcé la pompe, à vous sept. Vous deviez au moins avoir le privilège de voir la fin du commencement.

Et maintenant, un quart d'heure après cette conversation, encore à dix bonnes minutes de leur appartement, Stu reposait sa question :

– Tu es sûre que tu te sens bien ?

– Mais oui. Les jambes un peu fatiguées, c'est tout.

– Tu devrais faire attention, Frances.

– Ne m'appelle pas comme ça, tu sais que je n'aime pas ça.

– Excuse-moi. Je ne

recommencerai plus, Frances.

– Les hommes sont tous des cons.

– J'essaye pourtant, je t'assure que j'essaye, Frances, je t'assure.

Elle lui tira la langue qui fit une petite pointe fort intéressante, mais il comprit que le cœur n'y était pas et il laissa tomber. Elle avait l'air pâle, nerveuse, contraste frappant avec la Frannie qui avait chanté l'hymne national avec tant de cœur quelques heures plus tôt.

– Un petit peu de cafard ?

Elle secoua la tête, mais il vit qu'elle avait les larmes aux yeux.

– Qu'est-ce qui se passe ?

Dis-moi.

– Rien du tout. Absolument rien du tout. Tout va bien. C'est fini, et je viens de le comprendre, c'est tout. Moins de six cents personnes qui se mettent à chanter l'hymne national. Et j'ai compris d'un seul coup. Plus de hot-dogs, plus de stands à frites. La grande roue ne va pas tourner sur Coney Island ce soir. Personne ne va se saouler à mort dans les bars de Seattle. Quelqu'un a finalement trouvé le moyen de nettoyer les drogués du centre de Boston et les putains de Time Square. C'était horrible avant, mais je pense que le remède est encore pire que le mal. Tu comprends ?

– Oui, je crois.

– Dans mon journal, il y a une petite section que j'appelle *Choses dont je veux me souvenir*. Pour que le bébé sache… toutes les choses qu'il ne connaîtra jamais. Et ça me donne un peu le cafard d'y penser. J'aurais dû l'appeler *Choses qui n'existent plus*.

Elle laissa échapper un petit sanglot, s'arrêta pour couvrir sa bouche de sa main, essaya de ne pas pleurer.

– Tout le monde a senti la même chose, dit Stu en la prenant par la taille. Je suis sûr que bien des gens vont s'endormir en pleurant ce soir. Tu peux me croire.

– Je ne vois pas comment je peux avoir du chagrin pour un pays tout entier, dit-elle en sanglotant de plus en plus fort, mais j'ai l'impression que c'est possible quand même. Ces… ces petites choses n'arrêtent pas de me trotter dans la tête. Les vendeurs de voitures d'occasion. Frank Sinatra. La plage d'Old Orchard en juillet, pleine de monde, des Québécois surtout. Cet imbécile de présentateur à la télé – je crois qu'il s'appelait Randy. Toutes ces fois… oh, mon Dieu.

Il lui donnait de petites tapes dans le dos, se souvenant d'un jour où sa tante Betty s'était mise à pleurer à chaudes larmes à propos d'un pain qui n'avait pas voulu lever – elle attendait son petit cousin Laddie à l'époque, elle en était à son septième mois à peu près – et Stu se souvenait qu'elle s'était essuyé les yeux avec le coin d'un torchon, qu'elle lui avait dit de ne pas s'en faire, que pratiquement toutes les femmes enceintes sont bonnes à mettre à l'asile, parce que leurs glandes ne savent plus trop ce qu'elles fabriquent.

– Ça va, ça va mieux. On repart, dit Frannie au bout d'un moment.

– Frannie, je t'aime.

Et ils repartirent à pied, en poussant leurs bicyclettes.

– Est-ce que tu te souviens d'une chose en particulier ? D'une chose plus importante que les autres ?

demanda-t-elle.

– Si je te disais…

Il s'arrêta en poussant un petit rire.

– Vas-y, Stuart.

– C'est complètement idiot.

– Dis-moi.

– Je ne sais pas si j'en ai vraiment envie. Tu vas aller chercher deux costauds avec une camisole de force.

– Dis-moi !

Elle avait vu Stu sous bien des angles, mais cet embarras était tout à fait nouveau pour elle.

– Je n'en ai jamais parlé à personne, dit-il, mais j'y pense depuis quelques semaines. Il m'est arrivé quelque chose, en 1982. À l'époque, je travaillais à la station-service de Bill Hapscomb. Il me donnait du boulot quand il pouvait, parce que je travaillais dans une usine de calculatrices électroniques, mais pas souvent. Travail à temps partiel, de onze heures du soir jusqu'à la fermeture, c'est-à-dire à peu près trois heures du matin. Il n'y avait plus beaucoup de clients une fois que les gens qui travaillaient de huit à onze à la Dixie Paper étaient rentrés chez eux… Il y avait des tas de nuits où pas une seule voiture s'arrêtait entre minuit et trois heures. Alors, j'étais là, en train de lire un livre ou une revue. Et plus d'une fois j'étais à moitié endormi. Tu comprends ?

– Oui.

Elle pouvait se l'imaginer, l'homme qui était devenu le sien, quand le moment était venu, quand les événements l'avaient décidé. Cet homme aux larges épaules endormi dans une chaise de plastique de chez Woolco, un livre ouvert sur les genoux. Elle le voyait dormir dans une île de lumière blanche, une île entourée de toutes parts par la grande mer de la nuit du Texas. Elle aimait se l'imaginer ainsi, comme elle aimait le voir dans toutes les images qu'elle se faisait de lui.

– Eh bien, un soir, il était à peu près deux heures et quart, j'étais assis, les pieds posés sur le bureau de Hap, et je lisais un roman de cow-boys, un roman de Louis L'Amour, ou peut-être de Elmore Leonard. Arrive une grosse Pontiac, un vieux modèle, toutes vitres baissées, une cassette qui jouait à fond la gomme, du Hank Williams. Je me souviens de la chanson – *Movin'On*. Le type, ni jeune ni vieux, tout seul dans sa bagnole. Plutôt belle gueule, mais il me faisait un

peu peur quand même – je veux dire, il donnait l'impression de pouvoir faire des trucs vraiment un peu bizarres sans trop se poser de questions. Cheveux foncés, bouclés.

Une bouteille de vin coincée entre ses jambes. Il y avait aussi des dés en styrofoam qui pendaient du rétroviseur. Il m'a dit : *Super !* Je lui ai répondu : *Pas de problème*, mais je suis resté à le regarder au moins une bonne minute. J'avais l'impression de le connaître. Et j'essayais de savoir qui c'était.

Ils étaient arrivés devant leur appartement. Ils s'arrêtèrent. Frannie regardait Stu avec beaucoup d'attention.

– Alors, je lui ai dit : Est-ce que je vous connais ? Vous n'êtes pas de Corbett ou de Maxim ?

En réalité, je ne pensais pas qu'il était du coin. Alors, il me répond : Non, mais je suis passé par Corbett une fois, avec ma famille, quand j'étais petit. On dirait que je suis passé presque partout en Amérique quand j'étais petit. Mon père était dans l'armée de l'air. Je fais le tour de la voiture et je commence à faire le plein. Mais la tête du type me disait vraiment quelque chose. Et, tout d'un coup, j'ai compris. Et j'ai bien failli pisser dans mon froc, parce que l'homme qui était au volant de la Pontiac, en principe il était mort.

– Mais c'était qui, Stuart ?

Qui ?

– Attends, Frannie. Laisse-moi raconter à ma manière. De toute façon, c'est une histoire complètement dingue. Je reviens à côté du type et je lui dis : *Ça fera six dollars et trente cents.* Il me donne deux billets de cinq dollars en me disant de garder la monnaie. Moi, je me jette à l'eau : *Je crois que je vous reconnais maintenant*. Et le type me dit : *Peut-être bien,* avec un de ces sourires bizarres, un sourire qui m'a mis vraiment mal à l'aise. Pendant tout ce temps-là, Hank Williams continuait à beugler sa chanson. *Si vous êtes celui que je crois, vous devriez être mort.* Il me répond : *Vous n'allez quand même pas croire tout ce qu'on écrit dans les journaux, non ?* Je lui dis : *Vous ressemblez pas mal à Hank Williams, je me trompe pas, hein ?*

C'est tout ce que j'ai pu trouver. Parce que j'ai bien vu que, si je disais rien, il allait simplement remonter sa vitre et foutre le camp… et je voulais qu'il s'en aille, mais en même temps je voulais pas. Pas encore. Pas avant d'être sûr. Dans ce temps-là, je ne savais pas qu'on n'est jamais très sûr de certaines choses, même si on a bien envie de l'être.

Frannie l'écoutait, très étonnée.

– Alors, le type me dit : Hank Williams, c'est vraiment un des meilleurs. J'aime beaucoup sa musique. Je vais à New Orleans, je vais conduire toute la nuit, dormir toute la journée de demain, et puis faire de la musique toute la nuit. C'est pareil à New Orleans ?

Moi, je n'ai pas compris : *Pareil à quoi ?* Il me répond : Vous savez bien. Moi je lui dis : *Bon, tout ça c'est le sud, mais il y a bien plus d'arbres par là-bas*. Ça l'a fait rire. *Je vous reverrai peut-être*, qu'il m'a dit. Moi, je n'avais pas envie de le revoir. Parce qu'il avait les yeux d'un homme qui a essayé de regarder dans le noir trop longtemps, un homme qui a peut-être commencé à voir ce qu'il y a dans tout ce noir. Et je crois que, si je vois un jour ce Flagg, ses yeux seront peut-être un peu pareils.

Stu secoua la tête. Ils traversèrent la rue et posèrent leurs bicyclettes contre le mur de leur immeuble.

– J'ai souvent repensé à cette histoire. Je me suis dit que je devrais acheter ses disques, mais en même temps je n'en voulais pas. Sa voix… il chante bien, mais il me donne froid dans le dos.

– Stuart, de quoi est-ce que tu es en train de parler ?

– Tu te souviens d'un groupe de rock qui s'appelait The Doors ? Le type qui s'est arrêté cette nuit-là pour faire le plein à Arnette, c'était Jim Morrisson, j'en suis sûr.

Elle ouvrit la bouche toute grande.

– Mais il est mort ! Il est mort en France ! Il…

Elle s'arrêta. N'y avait-il pas eu quelque chose de bizarre dans la mort de Morrisson ? Quelque chose dont on ne voulait pas parler ?

– Ah bon ? dit Stu. Je me demande. Peut-être après tout. Et le type que j'ai vu était sans doute quelqu'un qui lui ressemblait, mais…

– Tu crois vraiment ça ?

Ils étaient assis sur les marches de leur immeuble épaule contre épaule, comme deux petits enfants attendant que leur maman les appelle pour le dîner.

– Oui. Oui, je le crois. Et jusqu'à cet été, j'ai toujours cru que c'était la chose la plus étrange qu'il m'arriverait jamais. Ce que je pouvais me tromper !

– Tu n'en as jamais parlé à personne ? Tu as vu Jim Morrisson des années après sa mort, en tout cas selon les journaux, et tu n'en as jamais parlé à personne ? Le bon Dieu t'a donné un triple cadenas au

lieu d'une bouche quand Il t'a envoyé dans ce bas monde.

Stu sourit.

– Les années ont passé, comme on dit dans les livres et chaque fois que je pensais à cette nuit-là – ça m'arrivait de temps en temps – j'étais de plus en plus sûr que ce n'était pas lui finalement. Simplement quelqu'un qui lui ressemblait un peu. J'en étais pratiquement sûr. Mais, depuis quelques semaines, je me pose des questions. Et je pense de plus en plus que c'était bien lui. Peut-être même qu'il est toujours vivant. Ça serait vraiment incroyable, non ?

– S'il est vivant, il n'est pas ici.

– Non. Je ne pense pas qu'il viendrait ici. J'ai vu ses yeux, tu sais.

– Tu parles d'une histoire, dit-elle en posant la main sur son bras.

– Oui. Et il y a

probablement vingt millions de personnes dans ce pays qui pourraient en raconter une pareille… à propos d'Elvis Presley, de Howard Hughes.

– Plus maintenant.

– Non, c'est vrai, plus maintenant.

Harold a drôlement bien joué ce soir, tu ne trouves pas ?

– J'ai l'impression que tu veux changer de sujet.

– J'ai l'impression que tu as raison.

– Oui, il a drôlement bien joué.

Il sourit. Frannie avait un peu froncé les sourcils.

– Tu n'as pas trop aimé son numéro, j'ai l'impression.

– Non, mais je ne vais pas t'en parler. Tu es dans le camp de Harold maintenant.

– Tu n'es pas juste, Fran. Moi non plus, je n'ai pas trop aimé. Nous avions tout préparé… tout prévu… au moins, c'est ce que nous pensions… et voilà Harold qui arrive. *Couac* par-ci et *couac* par-là. Et voilà qu'il nous dit : *Ce n'est pas plutôt ça que vous vouliez dire ?* Et nous, on lui répond : *Mais oui merci, Harold, c'était exactement ça*. Élire tous les membres en bloc, comment ça se fait qu'on n'y ait pas pensé ? C'était très habile. Nous n'en avions même pas parlé.

– Nous ne savions pas au juste comment les autres réagiraient. Je croyais, surtout après le départ de mère Abigaël, qu'ils seraient plutôt sombres, peut-être même méchants. Avec cet Impening qui leur dit

n'importe quoi, comme un oiseau de mort…

– Je me demande s'il la ferme de temps en temps celui-là.

– Mais ça ne s'est pas du tout passé comme ça. Ils étaient… absolument ravis d'être ensemble. C'est ce que tu as senti ?

– Absolument.

– J'ai l'impression que Harold n'en savait rien lui non plus. Il a simplement saisi l'occasion au vol.

– Je ne sais vraiment pas quoi penser de lui, dit Stu. Ce soir-là, quand nous sommes rentrés sans avoir trouvé mère Abigaël, je me sentais vraiment mal pour lui. Quand Ralph et Glen sont arrivés, il avait l'air en piteux état, comme s'il allait tomber dans les pommes. Mais tout à l'heure, sur la pelouse, quand tout le monde venait le féliciter, il se gonflait comme une grenouille. Et j'ai eu l'impression qu'il souriait extérieurement, mais qu'à l'intérieur il se disait : *Alors, vous voyez ce qu'il vaut votre comité bande de crétins !* Pour moi, c'est un mystère.

Fran allongea les jambes et regarda ses pieds.

– À moi de changer de sujet.

Regarde mes pieds, tu trouves qu'ils ont quelque chose de drôle ?

Stu les regarda attentivement.

– Non… à part que tu as mis ces drôles de godasses que tu as trouvées dans le magasin, au coin de la rue. Et, naturellement, tu as des pieds énormes.

Elle lui donna une petite gifle.

– Ce sont des Earth Shœs, très confortables. Tu saurais ça si tu lisais des revues. Et ma pointure est tout à fait raisonnable, si tu veux savoir.

– Très bien, mais alors pourquoi tu me parles de tes pieds ? Il est tard. On devrait rentrer.

Stu s'était déjà relevé.

– Je ne sais pas trop, mais Harold regardait constamment mes pieds. Après l'assemblée, quand on s'est assis sur la pelouse pour parler. Je me demande bien ce que Harold peut leur trouver à mes pieds.

Larry et Lucy

rentrèrent seuls chez eux, la main dans la main. Un peu plus tôt, Leo les avait quittés pour aller retrouver maman Nadine.

– Tu parles d'une réunion, dit Lucy en arrivant devant la porte. Je n'aurais jamais cru…

Les mots s'étranglèrent dans sa gorge. Une silhouette noire se dépliait dans l'ombre devant eux. Larry sentit son estomac se nouer. *C'est lui, il vient me chercher… je vais voir son visage.*

Puis il se demanda comment une pareille idée avait pu lui traverser l'esprit, car c'était tout simplement Nadine Cross. Elle était vêtue d'une robe bleu-gris. Ses cheveux dénoués flottaient sur ses épaules et son dos, des cheveux noirs veinés d'un blanc très pur.

*À côté d'elle, Lucy a toujours l'air d'une vieille bagnole déglinguée,* ne put-il s'empêcher de penser. Mais il le regretta aussitôt. Toujours le même, ce vieux Larry… Ce vieux Larry ?

Autant dire ce vieil Adam.

– Nadine, fit Lucy d'une voix tremblante, une main sur le cœur. Tu m'as fait une de ces peurs ! J'ai cru… non, je ne sais pas ce que j'ai cru.

Nadine ignora Lucy.

– Je peux te parler ? demanda-t-elle à Larry.

– Maintenant ?

Il lança un coup d'œil à Lucy, ou crut le faire… car plus tard il ne put se souvenir d'avoir vu Lucy en cet instant précis. Comme si elle avait été éclipsée par une étoile noire.

– Maintenant. Il faut

absolument.

– Demain matin, nous…

– Maintenant, Larry. Ou jamais.

Il regarda encore une fois Lucy. Et cette fois il la vit, il découvrit la résignation sur son visage quand elle le regarda, puis Nadine, puis lui encore. Il vit qu'elle avait mal.

– J'arrive tout de suite, Lucy.

– Non, je ne te crois pas.

Des larmes brillaient au coin de ses yeux.

– Dans dix minutes.

– Dix minutes… ou dix ans, dit Lucy. Elle est venue te chercher. Tu as apporté ton collier et ta muselière, Nadine ?

Lucy Swann n'existait pas pour Nadine. Ses yeux étaient fixés sur Larry, des yeux noirs, très grands. Pour Larry, ce serait toujours les yeux les plus étranges, les plus beaux qu'il eût jamais vus, des yeux qui revenaient vous hanter, calmes et profonds, quand vous aviez mal, quand vous ne saviez plus où vous en étiez, quand vous étiez fou de chagrin.

– Je reviens tout de suite, Lucy, dit-il d'une voix mécanique.

– Elle…

– Rentre sans moi.

– Je crois que je n'ai pas le choix. Elle est venue. J'ai perdu.

Elle monta quatre à quatre l'escalier, trébucha sur la dernière marche, reprit son équilibre, ouvrit la porte, la claqua derrière elle. Et, lorsqu'ils s'éloignèrent, ils n'entendirent pas ses sanglots.

Nadine et Larry s'arrêtèrent, se regardèrent un moment. C'est comme ça que ça arrive, pensa-t-il. Quand deux regards se croisent à travers une pièce et que les deux ne l'oublient plus jamais. Quand on voit son sosie au milieu d'une foule, à l'autre bout d'un quai de métro. Quand on entend un rire dans la rue, un rire qui pourrait être celui de la première fille avec qui on a fait l'amour…

Mais il avait un curieux goût amer dans la bouche.

– Faisons le tour du pâté de maisons, proposa Nadine d'une voix très basse. Tu veux bien ?

– Je devrais rentrer. Tu tombes vraiment à un mauvais moment.

– S'il te plaît… juste le tour du pâté de maisons. Si tu veux, je vais te supplier à genoux. C'est ce que tu veux ? Voilà. Tu vois ?

Horrifié, il la vit se mettre à genoux et sa jupe remonta un peu, découvrant ses cuisses nues. Et il eut l'étrange certitude que le reste aussi était nu. Pourquoi ? Il n'en savait rien. Elle le regardait, et ses yeux lui donnaient le vertige. Un sentiment enivrant de la voir ainsi prosternée devant lui, sa bouche à la hauteur de son…

– Lève-toi ! dit-il

brutalement.

Il lui prit les mains et la força à se remettre debout, essayant de ne pas voir que la jupe remontait encore un peu plus haut ; ses cuisses étaient d'un blanc laiteux, pas le blanc de la mort, mais un blanc vigoureux, sain, appétissant.

– Viens !

Et ils partirent en direction de l'ouest, vers les lugubres montagnes dont les silhouettes triangulaires masquaient les étoiles qui avaient percé dans le ciel après la pluie. Chaque fois qu'il marchait vers ces montagnes la nuit, il se sentait mal à l'aise, mais aussi aventureux, intrépide. Et maintenant, Nadine à son côté, sa main posée légèrement sur le creux de son coude, l'impression était encore plus forte. Trois ou quatre jours plus tôt, il avait rêvé de ces montagnes ; il avait rêvé que d'étranges créatures y vivaient, hideuses, les yeux vert vif, têtes énormes de crétins hydrocéphales, doigts crochus, mains fortes comme des serres. Des mains d'étrangleurs. Trolls débiles gardant les cols des montagnes. Qui attendaient *son* heure. L'heure de l'homme noir.

Une douce brise parcourut la rue, soulevant les feuilles mortes. Ils passèrent devant le supermarché King Sooper's.

Quelques caddies étaient restés au milieu de l'immense parking, comme des sentinelles de mort. Et il pensa au tunnel Lincoln. Aux trolls du tunnel Lincoln. Ceux-là étaient morts, ce qui ne voulait pas dire que tous les trolls du Nouveau Monde l'étaient.

– C'est dur, murmura Nadine.

Elle rend les choses plus difficiles, parce qu'elle a raison. J'ai envie de toi.

Mais j'ai peur qu'il ne soit trop tard. Je veux rester ici.

– Nadine…

– *Non* ! dit-elle d'une voix rauque. Laisse-moi finir. *Je veux rester ici*, tu ne comprends pas ? Et si nous sommes ensemble, j'y arriverai. Tu es ma dernière chance.

Joe est parti.

Sa voix s'était cassée.

– Mais non ! Nous l'avons laissé chez toi en passant. Il n'est pas là ?

– Non. Celui qui dort dans son lit s'appelle Leo Rockway.

– Mais qu'est-ce que…

– Écoute. Écoute-moi. Tu peux *écouter ?* Tant que j'ai eu Joe, tout allait bien. Je pouvais… être assez forte. Mais il n'a plus besoin de moi. Et j'ai besoin qu'on ait besoin de moi.

– Mais si, il a besoin de toi !

– Bien sûr qu'il a besoin de moi.

Larry avait peur. Il comprenait qu'elle ne parlait plus de Leo. Mais alors, de qui parlait-elle ?

– Il a besoin de moi, reprit Nadine. C'est de ça que j'ai peur. C'est pour ça que je suis venue te voir.

Elle s'avança vers lui, le regarda en levant le menton. Il sentit son odeur secrète, si douce. Et il la désira. Mais une partie de lui-même voulait revenir à Lucy. Cette partie de lui-même dont il avait besoin s'il voulait rester ici à Boulder. S'il couchait avec Nadine, s'il laissait tout tomber, autant s'en aller tous les deux en cachette, ce soir même. Et tout serait fini. Le vieux Larry aurait gagné.

– Je dois rentrer. Je suis désolé. Il faudra que tu t'en tires toute seule, Nadine.

*Que tu t'en tires toute seule* – n'avait-il pas bien des fois prononcé ces mots sous une forme ou une autre, toute sa vie ? Pourquoi fallait-il qu'il les retrouve maintenant qu'il savait avoir raison, pourquoi fallait-il qu'ils viennent le torturer, le faire douter de lui-même ?

– Fais-moi l'amour, dit-elle en le prenant par le cou.

Elle se colla contre lui et il sentit à la chaleur de son corps qu'il avait eu raison tout à l'heure. Elle n'avait rien sous sa robe. Nue comme un ver, pensa-t-il. Et l'idée l'excita.

– Je te sens, murmurait-elle en se frottant contre lui, de gauche à droite, de haut en bas. Fais-moi l'amour, et ce sera fini. Je serai sauvée. Je serai sauvée.

Il prit ses mains, et plus tard il ne put comprendre comment il avait été capable de le faire alors qu'il aurait pu connaître sa chaleur en trois mouvements rapides, en une poussée brutale, comme elle le voulait, mais il lui prit les mains et la repoussa avec une telle force qu'elle faillit tomber. La femme poussa un gémissement.

– Larry, si tu savais…

– Je ne sais pas. Pourquoi n'essayes-tu pas de m'expliquer au lieu de… de me violer ?

– Te violer ! lança-t-elle avec un rire strident. C'est trop drôle ! Moi ! te violer ! Oh, Larry !

– Ce que tu veux, tu aurais pu l'avoir. Tu aurais pu l'avoir la semaine dernière, ou la semaine d'avant. La semaine d'avant, je te l'ai proposé. Je voulais te le donner.

– C'était trop tôt, murmura-t-elle.

– Et maintenant, c'est trop tard ! répondit-il sans pouvoir maîtriser sa colère.

Il tremblait de tous ses membres, fou de désir. Pas facile d'être aimable dans ces conditions.

– Très bien. Au revoir, Larry.

Elle s'en allait. Et, en cet instant, elle était plus que Nadine qui s'en allait à tout jamais. Elle était l'hygiéniste dentaire. Elle était Yvonne, la fille avec qui il partageait un appartement à Los Angeles – elle avait décidé de l'emmerder et il avait tout simplement enfilé ses chaussures à semelles de caoutchouc lui laissant le loyer sur les bras. Elle était Rita Blakemoor.

Pire que tout, elle était sa mère.

– Nadine ?

Elle ne se retourna pas, forme noire qu'il ne put distinguer des autres formes noires que lorsqu'elle traversa la rue. Puis elle disparut, se confondant avec l'ombre des montagnes. Il l'appela encore une fois. Elle ne répondit pas. Il y avait quelque chose de terrifiant dans la manière dont elle l'avait quitté dans la manière dont elle s'était fondue dans ce sinistre décor noir.

Les poings serrés, le front moite de sueur malgré la fraîcheur de la nuit, Larry était debout devant l'entrée du supermarché King Sooper's. Ses fantômes l'avaient retrouvé et il savait enfin le prix qu'il faut payer quand on est un sale type : ne jamais voir clair dans ses motivations, ne jamais savoir que faire mal, ne jamais pouvoir se débarrasser de ce goût amer dans la bouche, le goût du doute et…

Il leva la tête brusquement. Ses yeux s'ouvrirent très grands, comme s'ils voulaient sortir de leurs orbites. Le vent soufflait plus fort, hurlait quelque part dans une entrée déserte, et plus loin, beaucoup plus loin, il crut entendre des talons de bottes sonner dans la nuit, des talons usés quelque part dans les montagnes, des talons qui venaient vers lui, portés par le vent glacé de la nuit.

Des talons usés qui s'enfonçaient méthodiquement dans la tombe de l'Occident.

Lucy l'entendit

rentrer et son cœur se mit à battre furieusement. Non, il revenait sans doute simplement chercher ses affaires, mais les battements affolés de son cœur lui disaient : *Il m'a choisie… il m'a choisie…*

Folle d'espoir, elle attendait pourtant, allongée sur son lit raide comme une planche les yeux au plafond. Elle n'avait fait que lui dire la vérité quand elle lui avait expliqué que le seul défaut des femmes comme elle et son amie Joline, c'était d'avoir trop besoin d'aimer.

Mais elle avait toujours été fidèle. Elle ne truquait pas. Elle n'avait pas trompé son mari, elle n'avait jamais trompé Larry. Et si avant de les connaître elle n'avait pas été précisément une enfant de Marie… Le passé était le passé. On ne pouvait plus rien y faire. Peut-être les dieux pouvaient-ils revenir sur le passé mais pas les hommes ni les femmes, ce qui était probablement tout aussi bien. Car autrement, les gens mourraient sans doute en essayant encore de récrire leur adolescence.

Et lorsqu'on sait qu'on ne peut rien faire pour changer le passé, peut-être peut-on pardonner.

Des larmes roulaient doucement sur ses joues. La porte s'ouvrit, et elle le vit, une simple silhouette.

– Lucy ? Tu dors ?

– Non.

– Je peux allumer ?

– Si tu veux.

Elle entendit le gaz siffler, puis la flamme apparut mince et fragile. Larry était pâle.

– Je veux te dire quelque chose.

– Non, ne dis rien. Couche-toi, c'est tout.

– Il faut que je te parle. J'ai…

Il posa sa main sur son front, puis se passa les doigts dans les cheveux.

– Larry ? dit Lucy en

se redressant. Ça va ?

Et il se mit à parler comme s'il ne l'avait pas entendue, sans la regarder.

– Je t'aime. Si tu veux de moi, je suis à toi. Mais je ne sais pas si je te donne grand-chose. Je ne serai jamais vraiment le type qu'il te faut, Lucy.

– Je n'ai pas peur. Viens te coucher.

Il se coucha. Ils firent l'amour.

Et, quand ils eurent terminé, elle lui dit qu'elle l'aimait, que c'était vrai, sûr et certain. Elle eut l'impression que c'était ce qu'il voulait, ce qu'il avait besoin d'entendre. Mais sans doute Larry ne dormit-il pas très longtemps. Une fois, elle se réveilla en pleine nuit (ou rêva qu'elle s'était réveillée) et elle crut le voir devant la fenêtre, la tête penchée comme s'il écoutait, et les ombres en jouant sur son visage lui donnaient l'aspect d'un masque hagard. Mais, à la lumière du jour, elle se dit qu'elle avait sûrement rêvé, à la lumière du jour, il semblait être redevenu lui-même.

Ce n'est que trois jours plus tard qu'ils apprirent de Ralph Brentner que Nadine s'était installée chez Harold Lauder. En apprenant la nouvelle, Larry sembla se crisper un peu, mais Lucy ne put s'empêcher de se sentir soulagée. Tout était arrangé.

Après avoir

quitté Larry, elle ne fit que repasser chez elle. Elle entra dans le salon, alluma la lampe la leva devant elle, se dirigea vers l'arrière de la maison. Elle s'arrêta un instant pour regarder dans la chambre de l'enfant. Elle voulait voir si ce qu'elle avait dit à Larry était vrai. Oui, elle avait dit la vérité.

Leo, en slip, était entortillé dans ses draps et ses couvertures. Les coupures et les égratignures s'étaient estompées, avaient même presque toutes disparu. Et sa peau, si bronzée quand il courait presque nu dans la nature, était redevenue beaucoup plus claire. Mais il y avait autre chose. Quelque chose dans son expression avait changé – elle pouvait le voir, même si l'enfant dormait. Son expression avide et sauvage avait disparu. Il n'était plus Joe. Ce n'était plus qu'un petit garçon qui dormait après une longue journée.

Elle se souvint de cette nuit où elle dormait presque lorsqu'elle s'était rendu compte qu'il n'était plus à côté d'elle. C'était à North Berwick dans le Maine – à l'autre bout du continent. Elle l'avait suivi jusqu'à cette maison où Larry dormait sous la véranda. Joe brandissait son couteau. Rien entre lui et Larry, sinon un fragile grillage. Et elle l'avait persuadé de repartir avec elle.

Un éclair de haine la traversa comme une gerbe d'étincelles jaillissant entre silex et acier. La lampe Coleman tremblait dans sa main, faisant follement danser les ombres autour d'elle. Elle aurait dû le laisser faire ! Elle aurait même dû lui ouvrir la porte, le laisser entrer sous la véranda pour qu'il puisse frapper, déchirer, couper, taillader, éventrer, détruire. Elle aurait dû…

Le garçon se retourna et se racla la gorge, comme s'il se réveillait. Puis ses mains se levèrent et frappèrent dans le vide, comme pour chasser l'ombre d'un rêve. Nadine recula, les tempes battantes. Il y avait encore quelque chose d'étrange dans ce garçon, et elle n'aimait pas la manière dont il venait de bouger, comme s'il avait lu dans ses pensées.

Elle devait s'en aller maintenant.

Elle devait faire vite.

Elle entra dans sa chambre. Un tapis. Un petit lit étroit de vieille fille. C'était tout. Pas même un cadre au mur. Une pièce totalement nue, sans aucune personnalité. Elle ouvrit la penderie et écarta les vêtements. Elle était à genoux maintenant, en sueur. Elle sortit une boîte de couleurs vives dont le couvercle était décoré d'une photo représentant des adultes en train de rire, en train de jouer. Un jeu vieux d'au moins trois mille ans.

Elle avait trouvé sa planchette oui-ja dans un bazar, mais elle n'osait pas s'en servir chez elle, pas quand le garçon était là. En fait, elle n'avait pas encore osé l'utiliser… pas jusqu'à maintenant. Quelque chose l'avait poussée à entrer dans ce magasin et, lorsqu'elle avait vu la planchette dans sa jolie petite boîte, elle s'était sentie écartelée, entraînée dans un terrible combat – la sorte de combat que les psychologues appellent aversion/compulsion. Elle avait abondamment transpiré, comme elle transpirait maintenant, partagée entre deux désirs : sortir à toute vitesse de ce magasin sans regarder derrière elle, s'emparer de la boîte, de cette si jolie boîte, pour la rapporter chez elle. Et c'est cela précisément qui lui avait fait si peur, car elle n'avait pas eu l'impression d'obéir alors à sa propre volonté.

Finalement, elle avait pris la boîte.

C'était il y avait quatre jours. Et, chaque soir, la compulsion était devenue de plus en plus forte, jusqu'à cette nuit où, à moitié rendue folle par des peurs qu'elle ne comprenait pas, elle était allée chercher Larry dans sa jupe bleu-gris, sans rien dessous. Elle était allée le voir pour mettre un terme à cette peur. Et, tandis qu'elle attendait devant la porte qu'ils rentrent de l'assemblée, elle avait eu la certitude de faire finalement ce qu'il fallait faire. Elle avait senti cette chose, une sorte de légère ivresse, qu'elle n'avait plus vraiment éprouvée depuis ce jour où elle avait couru dans l'herbe humide de rosée, poursuivie par ce garçon. Mais, cette fois-ci, le garçon allait la rattraper. Elle le laisserait la rattraper. Et ce serait la fin.

Mais lorsqu'il l'avait rattrapée, il n'avait pas voulu d'elle.

Debout, serrant la boîte contre sa poitrine, Nadine éteignit la lampe. Il s'était moqué d'elle. Il l'avait dédaignée. Et une femme dédaignée n'est pas loin de frayer avec le démon… ou avec son homme de main.

Elle s'arrêta, le temps de prendre une grosse torche électrique sur la petite table de l'entrée. Au fond de la maison, l'enfant poussa un cri dans son sommeil. Nadine se figea un instant. Elle crut que ses cheveux se dressaient sur sa tête. Puis elle sortit.

La Vespa dont elle s'était servie quelques jours plus tôt pour se rendre chez Harold Lauder était rangée contre le trottoir. Pourquoi était-elle allée là-bas ? Elle n'avait pas échangé plus de dix mots avec Harold depuis son arrivée à Boulder. Pourtant, ne sachant que faire de la planchette, terrorisée par les rêves qui ne la quittaient pas alors que tous les autres avaient cessé de rêver, elle avait cru devoir en parler à Harold. Mais elle avait eu peur de cette impulsion, se souvint-elle en tournant la clé de contact de la Vespa. Comme de cette idée soudaine de prendre la planchette (*amusez-vous, étonnez vos amis avec la planchette oui-ja !*

disait la boîte). Comme si cette idée lui était imposée de l'extérieur. *Son* idée, peut-être. Mais quand elle avait cédé quand elle était finalement allée chez Harold, il n'était pas là. La maison était fermée à clé, la seule à Boulder, et les stores étaient baissés. Amère déception. S'il avait été là, il l'aurait fait entrer, puis aurait refermé la porte à double tour derrière elle.

Ils se seraient assis dans le salon, auraient parlé, auraient fait l'amour peut-être, auraient fait ensemble des choses innommables, et personne ne l'aurait jamais su.

La maison de Harold était un lieu secret.

– Qu'est-ce qui m'arrive ?

murmura-t-elle dans la nuit.

Mais la nuit ne lui répondit pas.

Elle fit démarrer la Vespa et le *pout-pout* du moteur lui sembla profaner la nuit. Elle embraya et partit en direction de l'ouest.

Le vent frais de la nuit lui fit du bien. Chasse toutes ces toiles d'araignée, vent de la nuit. Quand tu n'as plus aucun choix possible, que fais-tu ? Tu choisis d'accepter. Tu choisis le destin qu'on t'a préparé. Tu laisses Larry avec sa stupide petite poule au pantalon trop

serré, cette idiote qui n'a jamais rien lu d'autre que des revues de cinéma. Tu les laisses derrière toi. Et tu risques… ce qu'il faut risquer.

Ta vie.

La route se déroulait devant elle, éclairée par le petit phare de la Vespa. Elle dut passer en seconde quand la route commença à monter vers la montagne noire. Laisse-les avec leurs assemblées. Ils ne pensent qu'à remettre en marche une malheureuse centrale électrique. Ton amant pense au *monde*.

Le moteur de la Vespa peinait. Une peur à la fois horrible et douce s'emparait d'elle. Et les vibrations de la selle commencèrent à l'échauffer (*dis donc, mais tu es en chaleur, ma vieille*, pensa-t-elle avec une gaieté acide, *vilaine, vilaine, VILAINE*).

Sur sa droite, un ravin à pic. Rien là-bas, sinon la mort. Et là-haut ? Eh bien, elle allait voir. Trop tard pour rebrousser chemin, et à cette pensée elle se sentit paradoxalement et délicieusement libre.

Une heure plus

tard, elle était arrivée au cirque Sunrise – le cirque du soleil levant – mais le soleil n'allait pas se lever avant trois ou quatre heures. Le cirque était tout près du sommet du mont Flagstaff et presque tous les habitants de la Zone libre étaient venus le visiter. Quand le ciel était clair, c'est-à-dire la plupart du temps à Boulder – au moins pendant l'été – on pouvait voir Boulder et l'autoroute 25 qui filait vers Denver, au sud, puis se perdait dans le brouillard en direction du Nouveau-Mexique, trois cents kilomètres plus loin. À

l'est, le plateau qui s'étendait vers le Nebraska. Plus près, Boulder Canyon, une déchirure béante aux parois tapissées de pins qui courait à travers les collines. Autrefois les planeurs s'élevaient comme des oiseaux au-dessus du cirque Sunrise, portés par les courants ascendants.

Mais Nadine ne voyait que ce qu'éclairait sa torche électrique à six piles qu'elle avait posée sur une table de pique-nique, en bordure de la route : un grand bloc de papier à dessin et, perchée dessus sur ses trois pattes, comme une araignée, la planchette triangulaire. Comme l'aiguillon d'une araignée, du ventre de la planchette sortait un crayon qui effleurait le bloc.

Nadine était fiévreuse, partagée entre l'euphorie et la terreur. En montant jusqu'ici avec sa petite Vespa qui n'était vraiment pas faite pour l'escalade, elle avait ressenti la même chose que Harold à

Nederland. Elle l'avait senti, *lui*. Mais alors que Harold avait analysé cette sensation d'une façon précise et technique, comme un bout de fer attiré par un aimant, une attraction, Nadine le percevait comme une sorte de phénomène mystique, le passage d'une frontière. Comme si ces montagnes, dont elle n'était encore que sur les premiers contreforts, étaient un no man's land entre deux zones d'influence – Flagg à l'ouest, la vieille femme à l'est. Ici, les deux flux magiques se confondaient, se mêlaient, produisant une concoction qui n'appartenait ni à Dieu ni à Satan, une concoction totalement païenne. Elle eut l'impression de se trouver dans un endroit hanté.

Et la planchette…

Elle avait jeté la boîte aux couleurs vives, MADE IN TAIWAN, que le vent ne tarderait pas à emporter. La planchette n'était qu'une petite plaque d'aggloméré, mal découpée. Mais quelle importance ? Elle ne s'en servirait qu'une seule fois – elle *n'oserait* s'en servir qu'une seule fois – et même un mauvais outil peut faire ce qu'il est censé faire : fracturer une porte, fermer une fenêtre, écrire un Nom.

Les mots imprimés sur la boîte lui trottaient dans la tête : *Étonnez vos amis !*

Mais quelle était cette chanson que Larry chantait parfois à tue-tête sur sa moto ? *Allô, standardiste ?*

La ligne est dérangée. Je voudrais parler à…

Parler à qui ? C'était justement la question.

Elle se souvint du temps où elle avait joué à la planchette, à l'université. Deux ans plus tôt… Mais elle avait l'impression que c'était hier. Elle était montée au troisième étage de la résidence des étudiantes pour voir une certaine Rachel Timms. La chambre était pleine de jeunes filles, sept ou huit, peut-être plus, qui riaient aux éclats. Nadine s'était dit qu'elles avaient sans doute fumé ou sniffé quelque chose.

– Arrêtez ! disait

Rachel, morte de rire. Comment voulez-vous que les esprits nous parlent si vous gigotez comme des guenons ?

L'idée d'être devenues des guenons leur avait paru délicieusement drôle, et les fous rires étaient repartis de plus belle. La planchette était posée comme elle l'était maintenant, araignée triangulaire perchée sur ses trois pattes, crayon effleurant une feuille de papier. Et, pendant que les autres riaient, Nadine avait pris une liasse de grandes feuilles de papier à dessin, puis avait parcouru ces « messages venus du plan

astral » captés par la planchette.

*Tommy dit que tu t'es encore lavé le machin avec un truc aux fraises.*

*Maman dit qu'elle va bien.*

*Chunga ! Chunga !*

*John dit que tu pèteras beaucoup moins si tu manges moins de fayots à la cafétéria !*

Et d'autres encore, tout aussi bêtes.

Les rires s'étaient suffisamment calmés pour qu'elles puissent recommencer. Trois étudiantes étaient assises sur le lit. Chacune posa le bout des doigts sur un des côtés de la planchette. Tout d'abord, il ne se passa rien. Puis la planchette frissonna.

– Tu la fais bouger, Sandy !

– Non !

– Chhhut !

La planchette frissonna de nouveau et les jeunes filles se turent. Elle bougea, s'arrêta, repartit. Elle venait d'écrire la lettre P.

– P… comme dans pute, dit celle qui s'appelait Sandy.

– On dirait que tu connais ça…

Fou rire général.

– Chhhut !

La planchette bougeait plus rapidement, traçant les lettres E, R et E.

– Père chéri, ta petite fille est là, dit une certaine Patty en riant nerveusement. C'est certainement mon père, il est mort d'une crise cardiaque quand j'avais trois ans.

– La planchette continue, dit Sandy.

D, I, écrivait laborieusement la planchette.

– Qu'est-ce qui se passe ?

murmura Nadine à l'oreille d'une grande fille au profil chevalin qu'elle connaissait de vue.

La jument aux grandes dents contemplait la scène, les mains dans les poches, l'air manifestement dégoûté.

– Des idiotes qui jouent avec quelque chose qu'elles ne connaissent pas, répondit-elle. Voilà ce qui se passe.

– PÈRE DIT QUE PATTY, lut Sandy. C'est ton petit papa, pas de

doute possible, Pats.

Éclats de rire.

La jument portait des lunettes. Elle sortit les mains des poches de sa salopette et s'en servit pour retirer ses besicles, puis les essuyer méticuleusement.

– C'est une planchette oui-ja, un instrument dont se servent les médiums. Les kinesthéologues…

– Les quoi ?

– Les savants qui étudient le mouvement et l'interaction des muscles et des nerfs.

– Ah bon.

– Ils prétendent que la planchette réagit en fait à de petits mouvements des muscles, probablement guidés par le subconscient. Naturellement, les médiums prétendent que la planchette obéit aux esprits…

Des rires hystériques fusaient du groupe rassemblé autour de la planchette. Nadine jeta un coup d'œil par-dessus l'épaule de la jument et lut le message : PÈRE DIT QUE PATTY DEVRAIT

ARRETER.

– … d'aller si souvent aux toilettes, proposa une des spectatrices, pour le plus grand plaisir de ses camarades.

Mais elles jouent avec le feu, ces imbéciles, reprit la jument avec une moue dédaigneuse. Elles sont idiotes. Les médiums et les hommes de science sont d'accord pour dire que l'écriture automatique peut être très dangereuse.

– Tu crois que les esprits ne sont pas de bonne humeur ce soir ? demanda Nadine.

– Les esprits ne sont

peut-être *jamais* de bonne humeur, répondit la jument en lui lançant un regard sévère. Ou vous risquez de recevoir un message de votre subconscient que vous n'êtes absolument pas prête à assimiler. La littérature spécialisée parle de très nombreux cas d'expériences d'écriture automatique qui ont totalement dégénéré. Les gens sont devenus fous.

– Oh, c'est peut-être aller un peu loin, ce n'est qu'un *jeu*.

– Les jeux sont parfois terriblement sérieux.

Un énorme éclat de rire collectif mit un point final à l'exposé de la jument avant que Nadine ait eu le temps de répondre. Patty était tombée du lit et se roulait par terre en se tenant le ventre, morte de rire. Le message était complet maintenant : PÈRE DIT QUE

PATTY DEVRAIT ARRETER DE JOUER AUX CONCOURS DE CIGARES AVEC LEONARD KATZ.

– C'est toi qui la faisais bouger !

dit Patty à Sandy en se rasseyant.

– Non, je le jure !

– C'était ton père… Ton père qui te parlait de l'au-delà ? dit une autre fille en imitant – très bien, jugea Nadine – la voix de Boris Karloff. Surtout, n'oublie pas qu'il te regarde la prochaine fois que tu enlèveras ta culotte dans la Dodge de Leonard.

Une nouvelle explosion de rires salua cette fine plaisanterie. Nadine s'approcha et prit Rachel par le bras. Elle voulait simplement lui demander à quelle date devait être remis le prochain T. P., puis s'en aller.

– Nadine ! s'exclama

Rachel, les yeux pétillants, les joues empourprées. Assieds-toi. On va voir si les esprits ont envie de te parler !

– Non, je voulais simplement savoir quand le T. P…

– On s'en fiche du T. P. !

Ça, c'est *important*, Nadine ! Une expérience unique ! Il faut que tu essayes. Allez, assieds-toi à côté de moi. Janey, tu prends l'autre côté.

Janey s'assit en face de Nadine et, cédant aux supplications de Rachel Timms, Nadine se retrouva avec huit doigts posés légèrement sur la planchette. Sans savoir pourquoi, elle regarda derrière elle la fille qui ressemblait à une jument. L'autre secoua la tête énergiquement et la lumière des tubes au néon du plafond se refléta dans les verres de ses lunettes, transformant ses deux yeux en une paire de gros éclairs blancs.

Elle avait eu peur alors, se souvenait-elle en regardant cette autre planchette à la lumière de sa torche à six piles, mais elle s'était souvenue de ce qu'elle avait dit à la jument – que ce n'était qu'un *jeu*. Que pouvait-il bien arriver de terrible au milieu d'une bande de jeunes filles en plein délire ? Difficile d'imaginer une atmosphère plus

négative pour évoquer les esprits, hostiles ou pas.

– Taisez-vous maintenant, dit Rachel. Esprit, as-tu un message pour notre sœur, camarade, collègue et néanmoins amie, Nadine Cross ?

La planchette ne bougea pas. Nadine se sentait un peu embarrassée.

– *Picoti, picota, tourne la queue et puis s'en va* chantonna la fille qui avait imité Boris Karloff tout à l'heure, mais cette fois avec une voix fluette de toute petite fille. Les esprits vont parler !

Fou rire général.

– Chhhut !

Nadine se dit alors que, si les deux autres ne se décidaient pas bientôt à faire bouger la planchette pour écrire n'importe quelle idiotie, elle allait le faire elle-même – lui faire écrire quelque chose de clair et net, très court, *BOU !* par exemple, pour pouvoir s'en aller ensuite.

Au moment où elle allait se décider, la planchette donna un coup très net sous ses doigts. Le crayon laissa une marque noire en diagonale sur la page blanche.

– Hé ! Il ne faut pas

secouer, messieurs les esprits, dit Rachel d'une voix mal assurée. C'est toi qui as fait ça, Nadine ?

– Non.

– Janey ?

– Non, franchement.

La planchette donna un autre coup, si fort qu'elles faillirent la lâcher, et fila jusqu'à l'angle supérieur gauche de la feuille.

– Ouch ! dit Nadine. Vous avez senti…

Elles avaient toutes senti, même si ni Rachel ni Jane Fargood, dite Janey, ne voulurent lui en reparler plus tard. D'ailleurs, elle ne s'était jamais plus sentie la bienvenue dans la chambre de ces deux filles depuis cette soirée. Comme si toutes les deux avaient eu peur de la fréquenter de trop près après cette expérience.

Soudain, la planchette avait commencé à frémir sous leurs doigts, comme lorsqu'on effleure le pare-chocs d'une voiture qui tourne au ralenti. Une vibration très régulière, inquiétante. En aucun cas un mouvement qui puisse être provoqué par une personne sans qu'elle en

ait parfaitement conscience.

Les jeunes filles étaient devenues très silencieuses. Leurs visages avaient pris une expression particulière, celle que l'on voit sur les visages de tous ceux qui ont assisté à une séance de spiritisme où il s'est véritablement passé quelque chose – quand la table commence à bouger, quand une main invisible frappe contre le mur, quand le médium se met à souffler par les narines la fumée grisâtre du téléplasme. Une expression d'*attente*, comme si l'on voulait que cette chose s'arrête, comme si l'on voulait qu'elle continue. Une expression d'excitation distraite, craintive… et lorsqu'il prend cette expression, le visage humain ressemble beaucoup au crâne qui n'est jamais qu'à quelques millimètres sous la peau.

– Arrêtez ! hurla tout à coup la jument. Arrêtez tout de suite, ou vous allez le regretter !

Et Jayne Fargood avait hurlé d'une voix terrifiée :

– *Je ne peux plus retirer les doigts !*

Au même instant, Nadine s'était rendu compte que ses doigts étaient collés sur la planchette. Elle avait beau tirer de toutes ses forces, ils refusaient de bouger.

– Ça suffit, la plaisanterie est finie, dit Rachel d'une voix blanche. Qui…

Et, tout à coup, la planchette s'était mise à écrire.

Elle se déplaçait avec une rapidité fulgurante entraînant leurs doigts dans sa course, entraînant leurs bras dans une danse qui aurait été drôle si elle n'avait pas été parfaitement involontaire. Nadine pensa plus tard qu'elle avait eu l'impression de se trouver aux prises avec une machine de conditionnement physique. Auparavant, sur les autres messages l'écriture était très penchée, très lente – comme si les mots avaient été écrits par un enfant de sept ans. Mais maintenant, c'était une écriture déliée, puissante… en grosses majuscules qui s'étalaient sur toute la page. Il y avait dans cette écriture quelque chose d'implacable, de méchant.

NADINE, NADINE, NADINE, écrivait follement la planchette. COMME J'AIME NADINE MON AMOUR MA NADINE MA REINE SI TU

SI TU SI TU RESTES PURE POUR MOI SI TU RESTES PROPRE POUR MOI SI TU SI TU MEURS

POUR MOI *TU ES*

La planchette bascula, vira de bord et recommença à écrire, plus

bas.

TU ES MORTE AVEC LES AUTRES TU ES

DANS LE LIVRE DES MORTS AVEC LE RESTE DES AUTRES NADINE EST MORTE AVEC EUX

NADINE POURRIT AVEC EUX À MOINS À *MOINS*

La planchette s'arrêta. Vibra. Nadine pensa, espéra – oh comme elle l'espérait – que c'était fini. Puis elle recommença à courir plus bas. Jane poussa un hurlement. Les autres étaient pâles, effrayées, épouvantées.

LE MONDE LE MONDE BIENTOT LE

MONDE MOURRA ET NOUS NOUS NOUS NADINE MOI MOI MOI NOUS NOUS NOUS *SOMMES NOUS*

SOMMES NOUS

Et les lettres parurent *hurler* à travers la page :

NOUS SOMMES DANS LA MAISON DES

MORTS NADINE

Le dernier mot courut en travers de la page en lettres de trois centimètres de haut, puis la planchette tournoya sur elle-même, quitta la feuille de papier laissant derrière elle une longue trace noire de plombagine, avant de tomber par terre et de se casser en deux.

Il y eut alors un instant de silence incrédule, puis Jane Fargood éclata en sanglots hystériques. La surveillante était montée voir ce qui se passait Nadine s'en souvenait maintenant, et elle allait appeler l'infirmerie pour qu'on s'occupe de Jane quand la jeune fille avait finalement réussi à se ressaisir un peu.

Tout ce temps, Rachel Timms était restée assise sur son lit, calme et pâle. Quand la surveillante et la plupart des autres jeunes filles (y compris la jument qui pensait sans aucun doute qu'on n'est jamais prophétesse dans son pays) furent reparties, elle avait demandé à Nadine d'une voix creuse, étrange :

– Qui était-ce, Nadine ?

– Je n'en sais rien.

Effectivement, elle n'en avait pas la moindre idée. Pas à cette époque.

– Tu n'as pas reconnu l'écriture ?

– Non.

– Bon… Tu ferais sans doute mieux d'essayer de… d'oublier tout ça… et de retourner dans ta chambre.

– Mais c'est toi qui m'as demandé de rester !

– Comment pouvais-je savoir que quelque chose allait… j'ai voulu te faire plaisir… Tu m'entends ?

Rachel avait eu le bon esprit de devenir toute rouge et même de s'excuser. Mais Nadine ne l'avait pratiquement plus fréquentée par la suite. Pourtant, Rachel Timms avait été l'une des rares étudiantes dont Nadine s'était vraiment sentie très proche pendant ses trois premiers trimestres à l'université.

Depuis, elle n'avait jamais retouché à une de ces araignées triangulaires découpées dans une plaque d'aggloméré.

Mais les temps… les temps avaient changé, n'est-ce pas ?

Oui, en vérité.

Le cœur battant Nadine s'assit sur le banc et posa légèrement les doigts sur deux des trois côtés de la planchette. Presque immédiatement, elle la sentit commencer à bouger, comme une voiture dont le moteur tourne au ralenti. Mais qui était au volant ? Qui était-il *réellement* ? Qui allait monter dans cette voiture, claquer la portière, poser ses mains brûlées par le soleil sur le volant ? À qui appartenaient ces pieds lourds et brutaux, dans leurs vieilles bottes poussiéreuses de cow-boy, ces pieds qui allaient écraser l'accélérateur et l'emporter…

mais où, où donc ?

*Chauffeur, où allons-nous ?*

Perdue, désespérée, Nadine était assise toute droite sur son banc, au sommet du mont Flagstaff, dans la noire tranchée du matin, les yeux grands ouverts sentant plus que jamais qu'elle était au bord de la frontière. Elle regardait vers l'est, mais elle sentait sa présence venir de derrière, l'écraser de tout son poids, l'attirer vers le fond comme des blocs de ciment attachés aux pieds d'un cadavre : la présence de Flagg, une présence sombre qui arrivait sur elle en vagues régulières, inexorables.

Quelque part, l'homme noir errait dans la nuit et elle prononça deux mots, comme une incantation à tous les mauvais esprits qui ont jamais été, comme une incantation, comme une invitation : – Dis-moi.

Et, sous les doigts de Nadine, la planchette se mit à écrire.

# 54

*Extraits du compte rendu de la séance du comité permanent de la Zone libre*

## 19

août 1990

La séance a eu

lieu dans l'appartement de Stu Redman et Fran Goldsmith. Tous les membres du comité de la Zone libre étaient présents.

Stu Redman a félicité les membres, sans s'oublier de leur élection au comité permanent. Il a proposé d'adresser une lettre de remerciement à Harold Lauder, signée par les membres du comité. La proposition a été adoptée à l'unanimité.

Stu : Quand nous aurons réglé nos affaires, Glen Bateman veut nous parler de différentes choses. Je n'en sais pas plus long que vous, mais je suppose qu'il s'agit de la prochaine assemblée. C'est ça, Glen ?

Glen : Je vais attendre mon tour.

Stu : Vraiment trop aimable.

La principale différence entre un vieil ivrogne et un vieux professeur chauve, c'est que le prof attend son tour avant de vous casser les pieds.

Glen : Merci de nous faire tous bénéficier de votre immense sagesse, Texan de mes deux.

Fran a dit qu'elle voyait bien que Stu et Glen s'amusaient beaucoup, mais qu'elle voulait savoir si on ne pourrait pas se mettre au travail, étant donné que ses émissions favorites de télé commençaient à neuf heures. Cette observation a été accueillie par des rires plus généreux qu'elle ne le méritait probablement.

La première question était celle des éclaireurs que nous devions envoyer à l'ouest. Pour récapituler, le comité a décidé de demander au juge Farris, à Tom Cullen et Dayna Jurgens de se charger de cette mission. Stu a proposé que les personnes qui avaient présenté ces noms s'occupent elles-mêmes de leur expliquer de quoi il s'agissait – à savoir, Larry Underwood irait voir le juge, Nick parlerait à Tom – avec Ralph Brentner – et Sue s'occuperait de Dayna. Nick a ajouté qu'il faudrait compter plusieurs jours pour préparer Tom, et Stu que cela posait la question de la date à laquelle nos éclaireurs partiraient. Larry a répondu qu'il ne fallait pas qu'ils partent en même temps, sinon ils risqueraient de se faire prendre tous ensemble. Il a ajouté que le juge et Dayna se douteraient sans doute que nous avions envoyé plus d'un espion, mais tant qu'ils ne sauraient pas leurs noms, ils ne risqueraient pas de se mettre à table. Fran a dit que l'expression n'était vraiment pas très bien choisie, considérant ce que l'homme de l'ouest pouvait leur faire – si c'est un homme. [Excusez mon style, ajoute ici la secrétaire.]

Glen : À votre place, je ne serais pas aussi pessimiste, Fran. Si nous concédons à notre Adversaire ne serait-ce qu'une médiocre intelligence, il saura que nous n'aurons pas donné à nos agents – je suppose qu'on peut les appeler ainsi – des informations que nous considérons comme vitales pour nous. Il saura que la torture ne lui servira pas à grand-chose.

Fran : Vous croyez vraiment qu'il va leur donner une petite tape sur la joue et leur dire de ne plus recommencer ? J'ai dans l'idée qu'il pourrait plutôt les torturer, simplement parce qu'il *aime* la torture. Qu'est-ce que vous en dites ?

Glen : Pour être franc, je n'en sais rien.

Stu : La décision a été prise, Frannie. Nous avons tous compris qu'il s'agit d'une mission dangereuse et nous savons tous que prendre cette décision n'a pas été très facile.

Glen a proposé que nous nous mettions d'accord sur ce calendrier : le juge partirait le 26 août, Dayna le 27 et Tom le 28 ; aucun ne saura rien sur les deux autres et tous partiront par des routes différentes. Glen a ajouté que ce calendrier devrait nous donner le temps de préparer Tom.

Nick a ensuite expliqué qu'à l'exception de Tom Cullen avec qui on utiliserait l'hypnose pour qu'il sache quand revenir, les deux autres décideraient eux-mêmes du moment de leur retour, mais qu'ils devraient tenir compte des conditions météorologiques – il peut y avoir beaucoup de neige dans les montagnes dès la première semaine d'octobre. Nick était d'avis que les trois agents ne devraient pas rester

plus de trois semaines à l'ouest.

Fran a répondu qu'ils pourraient passer plus au s'il commençait à neiger dans les montagnes ; mais Larry a fait remarquer que c'était impossible : il leur faudrait de toute façon traverser la chaine Sangre de Cristo, à moins de faire un long détour par le Mexique. Et, s'ils prenaient cette route, ils ne seraient probablement pas rentrés avant le printemps.

Il a ensuite proposé de donner un peu d'avance au juge, compte tenu des circonstances. Il a donc proposé la date du 21 août, après-demain.

Et nous en avons ainsi terminé avec la question des éclaireurs… ou des espions, si vous préférez.

Glen a ensuite pris la parole et je vais maintenant transcrire l'enregistrement magnétique : Glen : Je propose de

convoquer une autre assemblée générale le 25 août. Et voici les questions que nous pourrions aborder à cette réunion. Pour commencer, quelque chose qui va peut-être vous surprendre. Nous avions supposé que nous étions environ six cents personnes dans la Zone et Ralph a tenu un compte admirablement précis des groupes *importants* qui sont arrivés. C'est sur la base de ces chiffres que nous avons évalué la population de la Zone. Mais d'autres gens sont arrivés seuls, peut-être une dizaine par jour. Aujourd'hui, je suis allé dans la salle Chautauqua avec Leo Rockway et nous avons compté les fauteuils. Il y en a six cent sept. Vous voyez où je veux en venir ?

Sue Stern a dit que c'était impossible, puisque des gens n'avaient pas trouvé de place. Certains étaient restés debout au fond de la salle et d'autres s'étaient assis dans les allées. Nous avons tous compris à quoi Glen voulait en venir et il serait juste de dire que les membres du comité ont été absolument stupéfaits, sauf Glen, bien entendu.

Glen : Nous ne pouvons pas savoir exactement combien de personnes étaient debout ou assises dans les allées, mais je me souviens assez bien de la réunion et je dirais qu'une centaine serait une estimation tout à fait conservatrice. En d'autres termes, nous sommes plus de sept cents dans la Zone. Compte tenu des conclusions de Leo et de votre serviteur, je propose d'inscrire à l'ordre du jour de la prochaine assemblée générale la question de la création d'un comité du recensement.

Ralph : Nom de Dieu ! J'ai fait une belle boulette !

Glen : Non, ce n'est pas votre faute. Vous ne pouvez pas être au four et au moulin, Ralph. Et je crois pourtant que vous vous êtes très

bien occupé du four et du moulin, si je peux me permettre cette…

Larry : Nous sommes tous d'accord.

Glen :… mais si nous ne comptons que quatre solitaires par jour, nous arrivons quand même à un total de près de trente par semaine. Et j'ai l'impression qu'il faudrait plutôt compter une douzaine d'arrivées individuelles par jour. Après tout, ils ne viennent pas nous voir pour se présenter. Quand mère Abigaël était là, ils allaient tous lui rendre visite. Mais elle n'est plus là.

Fran Goldsmith a alors appuyé la proposition de Glen à l'effet d'inscrire à l'ordre du jour de l'assemblée du 25

août la question de la création d'un comité du recensement, ledit comité ayant pour mandat de tenir une liste de tous les membres de la Zone libre.

Larry : Je suis tout à fait d'accord si on peut me donner une raison pratique pour faire ce recensement. Mais…

Nick : *Mais quoi, Larry !*

Larry : Eh bien… est-ce que nous n'avons pas suffisamment de pain sur la planche pour nous emmerder avec des conneries de bureaucrates ?

Fran : Moi, je vois une raison très concrète, Larry.

Larry : Laquelle ?

Fran : Si Glen a raison, il va falloir trouver une salle plus grande pour la prochaine assemblée. Si nous sommes huit cents le 25, nous ne pourrons jamais tous tenir dans l'auditorium Chautauqua.

Ralph : Eh merde ! Je n'y avais pas pensé. Je vous avais bien dit que je n'étais pas fait pour ce boulot.

Stu : Du calme, Ralph, tu t'en tires très bien.

Sue : Alors, où va-t-on se réunir maintenant ?

Glen : Une minute, une

minute. Une chose à la fois. Si je ne m'abuse, chers collègues, vous êtes saisis d'une proposition !

Le comité a décidé à l'unanimité d'inscrire la création d'un comité du recensement à l'ordre du jour de la prochaine assemblée générale.

Stu a alors proposé de tenir l'assemblée du 25 août dans l'auditorium Munzinger qui peut sans doute accueillir plus de mille personnes.

Glen a redemandé la parole.

Glen : Avant de continuer, je voudrais préciser qu'il y a une autre très bonne raison pour créer un comité du recensement, beaucoup plus importante que de savoir combien de sacs de chips nous devons prévoir. Il nous faut savoir qui arrive, certainement… mais aussi qui s'en va. Et je crois que des gens s'en vont. Je suis peut-être un peu paranoïaque, mais je jurerais que certains visages ont disparu depuis quelque temps. Un exemple. En sortant de l'auditorium Chautauqua, Leo et moi sommes allés chez Charlie Impening. Vous devinez la suite ? Non ? Eh bien, la maison est vide, les affaires de Charlie ne sont plus là, et leur propriétaire non plus.

Vive réaction parmi les membres, plus quelques gros mots qui, malgré leur saveur indéniable, seraient déplacés dans ce procès-verbal.

Ralph a demandé alors pourquoi nous voulions savoir qui s'en allait. Selon lui, si des gens comme Impening veulent s'en aller chez l'homme noir, bon débarras. Plusieurs membres du comité ont applaudi Ralph qui a rougi comme une jeune fille, si je peux ajouter cette précision.

Sue : Non, je vois bien ce que Glen veut dire. Ces gens-là peuvent donner des tas d'informations sur nous.

Ralph : Et qu'est-ce qu'on peut faire ? Les mettre en prison ?

Glen : Ce n'est certainement pas très agréable, mais je crois qu'il faudra très sérieusement envisager cette option.

Fran : Non. Envoyer des espions… j'arrive à peu près à l'avaler. Mais enfermer les gens qui viennent ici parce qu'ils n'aiment pas notre manière de faire les choses ? Mon Dieu, Glen ! Vous avez travaillé pour la police secrète ?

Glen : Non, mais il faudra bien en venir là. Notre situation est extrêmement précaire. Vous m'obligez à me faire l'avocat de la répression, et je crois que c'est parfaitement injuste. Je vous demande si vous voulez laisser partir des gens qui vont ensuite se mettre au service de notre Adversaire.

Fran : Je ne suis toujours pas d'accord. Dans les années cinquante, le sénateur McCarthy faisait la chasse aux communistes. Et nous, nous recommençons la même chose. Nous sommes mal partis.

Glen : Fran, êtes-vous prête à courir le risque de laisser partir quelqu'un qui serait en possession d'une information capitale ? Le départ de mère Abigaël, par exemple ?

Fran : Charlie Impening va pouvoir lui raconter ça. Vous voyez d'autres informations capitales, Glen ?

Pour le moment, nous tournons en rond et c'est tout. Vous ne trouvez pas ?

Glen : Est-ce que voulez qu'il sache combien nous sommes ? Comment nous nous en tirons sur le plan technique ? Que nous n'avons même pas de médecin ?

Fran a répondu qu'elle préférait encore cette possibilité et qu'il n'était pas question d'enfermer les gens parce qu'ils n'aiment pas notre manière de faire les choses. Stu a alors proposé d'écarter l'idée d'enfermer ceux qui ne partageraient pas nos opinions.

La proposition a été adoptée, avec une voix contre, celle de Glen.

Glen : Vous auriez intérêt à vous faire à l'idée que nous devrons attaquer ce problème tôt ou tard, et probablement plus tôt que vous ne pensez. Le fait que Charlie Impening raconte tout ce qu'il sait à Flagg est déjà très embêtant. La question que vous devez vous poser, c'est de savoir si vous voulez multiplier ce que sait Impening par un coefficient théorique *x*. Bon, vous avez pris une décision, mais il y a encore autre chose… Nous avons été élus pour une période indéterminée. Vous y avez réfléchi ? Nous ne savons pas si nous allons rester à nos postes pendant six semaines, six mois, six ans. Pour ma part, je pense à un an… ce qui devrait nous emmener à la fin du commencement, pour reprendre l'expression de Harold. J'aimerais qu'on inscrive cette question du mandat d'un an à l'ordre du jour de la prochaine assemblée. Encore un dernier point, et j'ai terminé. La démocratie directe – et c'est exactement ce que nous faisons en ce moment – va très bien fonctionner pendant quelque temps, jusqu'à ce que nous soyons à peu près trois mille. Mais ensuite, quand nous serons trop nombreux, la plupart des gens qui assisteront aux assemblées viendront pour régler leurs petites affaires à eux, leurs intérêts personnels… ceux qui ne veulent rien savoir de la fluoration, ceux qui veulent un drapeau plutôt qu'un autre, des choses de ce genre. À mon avis, nous devrions réfléchir très sérieusement à la manière de transformer Boulder en une république d'ici un an, à la fin de l'hiver ou au début du printemps.

Les membres du comité ont un peu parlé de la proposition de Glen, mais aucune décision n'a été prise. Nick a demandé la parole. Sa déclaration a été lue par Ralph.

Nick : *J'écris ceci le matin du 19 en préparation de la réunion de ce soir. Je demanderai à Ralph de lire mon texte à la fin de l'assemblée. Il n'est pas toujours facile d'être muet mais j'ai essayé de réfléchir à toutes les conséquences possibles de ce que je vais maintenant proposer. Je voudrais que la question suivante soit inscrite à l'ordre du jour de la prochaine*

*assemblée : « Création dans la Zone libre d'un service de la sûreté publique dirigé par Stu Redman. »*

Stu : Ce n'est pas un cadeau que tu me fais, Nick.

Glen : Très intéressant. Nous en revenons à ce dont nous parlions il y a un instant. Laissez-le terminer, Stuart – vous direz tout ce que vous voulez plus tard.

Nick : *Ce service de la sûreté publique serait installé au palais de justice de Boulder. Stu pourrait recruter de sa propre initiative jusqu'à trente hommes. Au-delà de trente hommes la question serait présentée au comité de la Zone libre qui se prononcerait à la majorité des voix. Au-delà il faudrait recueillir l'approbation de la majorité des membres de la Zone libre réunis en assemblée. Voilà la résolution que je voudrais faire inscrire à l'ordre du jour de la prochaine assemblée. Naturellement, nous pouvons bien décider tout ce que nous voulons, ça ne servira à rien si Stu n'est pas d'accord.*

Stu : Comme tu dis !

Nick : *Nous sommes maintenant suffisamment nombreux pour avoir besoin d'une loi sous une forme ou une autre. Sinon ça sera bientôt la pagaille. Il y a par exemple le cas de Gehringer, ce jeune type qui fonçait à toute allure sur la rue Pearl. Il a finalement eu un accident et il a eu bien de la chance de s'en tirer simplement avec une belle coupure au front. Il aurait pu se tuer ou tuer quelqu'un. Tous ceux qui l'ont vu faire savaient que les choses allaient mal tourner. Mais personne ne s'est senti en droit de l'arrêter. Il y a aussi le cas de Rich Moffat. Certains d'entre vous le connaissent sans doute, mais pour ceux qui n'ont pas fait sa connaissance, je dirais que Rich est probablement le seul alcoolique pratiquant de la Zone. Il est à peu près potable quand il est sobre, mais dès qu'il a un verre dans le nez, il ne sait absolument plus ce qu'il fait. Et il faut dire qu'il est souvent dans les vignes du Seigneur. Il y a trois ou quatre jours, il s'est saoulé et s'est mis en tête de casser toutes les vitrines de la rue Arapahœ. Je lui en ai parlé quand il a eu repris un peu ses esprits – à ma façon, en lui écrivant ce que je voulais dire. Il n'était vraiment pas fier de lui. Il m'a même dit : « Regarde ça. Regarde ce que j'ai fait. Du verre partout sur le trottoir ! Et si un enfant se blessait ? Ce serait ma faute. »*

Ralph : Ça ne m'impressionne pas du tout. Vraiment pas du tout.

Fran : Allez, Ralph. Tout le monde sait bien que l'alcoolisme est une maladie.

Ralph : Une maladie, mon cul !

Ces types-là se laissent aller, c'est tout.

Stu : Vous n'avez pas la parole, vous deux. Allez, fermez-la un

peu.

Ralph : Désolé, Stu. Je vais continuer à lire la lettre de Nick.

Fran : Et je vais me tenir tranquille pendant les deux prochaines minutes, monsieur le président. C'est promis.

Nick : *Bref, j'ai donné un balai à Rich et il a nettoyé les dégâts. Assez bien d'ailleurs. Mais il m'a demandé pourquoi personne ne lui avait dit de s'arrêter. Et il avait raison. Autrefois, un type comme Rich n'aurait pas eu les moyens de se payer tout l'alcool qu'il voulait. Aujourd'hui, les bouteilles sont entassées sur les étagères des magasins et attendent simplement qu'on vienne les prendre. Je suis convaincu qu'on aurait dû arrêter Rich avant qu'il ait eu le temps de s'attaquer à sa deuxième vitrine. Pourtant, il a démoli toutes les vitrines du coté sud de la rue, sur près de trois cents mètres. S'il s'est arrêté, c'est simplement parce qu'il était fatigué. Encore un autre exemple : un certain monsieur dont je tairai le nom a découvert que sa femme, dont je tairai également le nom, passait l'heure de la sieste en compagnie d'un autre monsieur. Je suppose que nous savons tous de qui il s'agit.*

Sue : Oui, je crois bien. Le gros avec des poings comme des battoirs.

Nick : *De toute façon, l'homme en question a cassé la gueule du tiers et de la dame à la cuisse un peu légère.*

Nous ne voulons pas savoir qui a raison et qui a tort…

Glen : Tu te trompes, Nick.

Stu : Laissez-le terminer, Glen.

Glen : Je vais me taire, mais je veux revenir sur ce point.

Stu : Très bien. Continue, Ralph.

Ralph : À vos ordres – j'ai presque fini.

Nick :… *ce qui importe, c'est que cet homme s'est rendu coupable de voies de fait et qu'il se promène tranquille comme Baptiste. Des trois cas que j'ai mentionnés, celui-là est celui qui inquiète le plus les citoyens ordinaires. Notre société est un mélange de tout ce qu'on peut imaginer. Et il y aura des tas de conflits, des tas de tensions. Je ne crois pas que nous voulions créer un nouveau Far West à Boulder. Pensez à ce qui serait arrivé si l'homme en question s'était trouvé un 45 quelque part et s'il avait tué l'homme et la femme. Nous aurions maintenant un meurtrier en train de se promener tranquillement en ville.*

Stu : Mais qu'est-ce qui t'arrive, Nicky ? C'est ça ta pensée du jour ?

Larry : Pas très

encourageant, mais il a raison. Comme dit l'autre : si ça risque de tourner mal, vous pouvez être *sûrs* que ça va tourner mal.

Nick : *Stu arbitre déjà nos délibérations, en public et à huis clos. Les gens lui reconnaissent une certaine autorité. Personnellement, je suis convaincu qu'on pourrait lui faire confiance.*

Stu : Merci, Nick. Si ça continue, je ne vais plus savoir où me fourrer. Sérieusement, j'accepte le poste si c'est ce que vous voulez. Je n'ai pas vraiment envie de faire ce foutu travail – d'après ce que j'ai vu au Texas, le travail d'un flic consiste essentiellement à nettoyer sa chemise quand un type comme Rich Moffat décide de dégueuler sur lui, ou à faire la chasse aux petits cons, comme ce Gehringer. Tout ce que je vous demande, c'est que lorsque nous poserons la question à l'assemblée, nous fixions la même limite d'un an, comme pour le comité. Et je précise dès maintenant que je ne me représenterai pas au bout d'un an. Si c'est d'accord, je marche.

Glen : Je ne crois pas me tromper en disant que nous sommes tous d'accord. Je voudrais remercier Nick de sa proposition et préciser pour le procès-verbal qu'il s'agit à mon humble avis d'une idée de génie. J'appuie la proposition.

Stu : D'accord. La

proposition a été présentée et appuyée. Quelqu'un veut prendre la parole ?

Fran : Oui. Je voudrais poser une question. Et si quelqu'un décide de te faire sauter la tête ?

Stu : Je ne pense pas…

Fran : Non, tu ne *penses* pas. C'est vrai. Mais qu'est-ce que Nick aura à me répondre si tu te trompes complètement ? « Oh, je suis désolé, Fran ! » C'est ça qu'il va me dire ? « Ton mec est au palais de justice. Il a un gros trou dans la tête. J'ai bien peur que nous n'ayons commis une *erreur*. »

Jésus, Marie, Joseph, je vais bientôt avoir un *bébé* et vous voulez que Stu joue les shérifs !

La discussion s'est prolongée une dizaine de minutes, sans grands résultats. Fran, notre fidèle secrétaire, s'est payé une bonne crise de larmes, puis s'est calmée. Par six voix contre une, il a été décidé de présenter la candidature de Stu comme shérif de la Zone libre. Cette

fois, Fran a refusé de modifier son vote. Glen a demandé de prendre la parole sur un dernier point avant de lever la séance.

Glen : Encore une chose qui me passe par la tête. Je crois que nous devrions y réfléchir un peu. Il s'agit du troisième exemple que Nick nous a donné. Il a raconté l'affaire et il a terminé en disant que nous n'avions pas à nous demander qui avait raison et qui avait tort. Je pense qu'il se trompe. À mon avis, Stu est l'un des hommes les plus justes que j'aie jamais connus. Mais une police sans système judiciaire n'est qu'une parodie de justice. On aboutirait très vite à la loi du plus fort. Supposons que ce personnage que nous connaissons tous ait eu un 45 et qu'il ait tué sa femme et son amant. Supposons de plus que Stu, notre shérif, lui mette la main au collet et l'envoie au trou. Qu'est-ce qui se passe ensuite ? Combien de temps le gardons-nous en prison ? Légalement, nous ne pourrions pas le garder une minute, du moins selon la constitution que nous avons adoptée lors de notre assemblée d'hier soir, car en vertu de ce document un homme est innocent à moins d'être reconnu coupable par un tribunal. Dans les faits, nous savons tous que nous le laisserions derrière les barreaux. Nous ne nous sentirions pas en sécurité s'il se promenait dans les rues. Donc, nous l'enfermerions, bien que cette décision soit manifestement anticonstitutionnelle, car lorsque la sûreté publique et la constitutionnalité sont en bisbille, c'est la sûreté publique qui doit gagner. Mais il nous appartient de faire en sorte que la sûreté publique et la constitutionnalité soient synonymes aussi rapidement que possible. Nous devons réfléchir à un système judiciaire.

Fran : Très intéressant. Je suis d'accord pour que nous y réfléchissions. Pour le moment, je propose de lever la séance. Il est tard et je suis fatiguée.

Ralph : Ouf ! J'appuie

la proposition. On parlera des tribunaux la prochaine fois. J'ai la tête tellement pleine que ça tourne dedans. Réinventer un pays, ce n'est pas si facile finalement.

Larry : Amen.

Stu : On nous propose de lever la séance. Êtes-vous d'accord ?

La proposition a été adoptée à l'unanimité.

*Frances Goldsmith, secrétaire*

Stu se rangea

contre le trottoir et descendit de sa bicyclette.

– Pourquoi est-ce que tu t'arrêtes ?

lui demanda Fran, étonnée. C'est une rue plus loin.

Ses yeux étaient encore rouges d'avoir pleuré pendant la réunion. Stu se dit qu'il ne l'avait jamais vue si fatiguée.

– Cette histoire de shérif…, commença-t-il.

– Stu, je ne veux pas en parler.

– Il faut bien que quelqu'un le fasse, ma chérie. Et Nick avait raison. Logiquement, je suis l'homme de la situation.

– Je m'en fous de la logique.

Est-ce que tu penses à moi ? Au bébé ? Est-ce que nous avons une place, nous aussi, dans ta logique ?

– Je sais ce que tu veux pour le bébé, répondit-il doucement. Tu me l'as dit cent fois. Tu veux l'élever dans un monde qui ne soit pas totalement fou. Tu veux pour lui – ou pour elle –un monde sûr. C'est ce que je veux moi aussi. Mais je n'allais pas le dire devant les autres. Il faut que ça reste entre nous deux. Toi et le bébé sont les deux principales raisons qui m'ont fait dire que j'étais d'accord.

– Je sais, dit-elle d'une voix étranglée par l'émotion.

Il lui prit le menton et lui releva la tête. Il lui souriait et elle fit un effort pour lui répondre. Mais ce fut un sourire fatigué et inquiet. Des larmes coulaient sur ses joues. Un pauvre sourire vraiment, mieux que rien quand même.

– Tout ira bien, dit Stu.

Elle hocha lentement la tête et plusieurs larmes s'envolèrent dans la chaude nuit d'été.

– Je ne crois pas, répondit-elle.

Non, je ne crois vraiment pas.

Elle chercha

longtemps le sommeil, pensant qu'il ne peut y avoir de chaleur sans feu – Prométhée avait payé très cher pour l'apprendre – et que l'amour s'épanouit toujours dans le sang.

Et une étrange certitude s'empara d'elle, aussi étourdissante qu'un anesthésique, la certitude qu'ils finiraient par patauger dans le sang. À

cette idée, elle posa les mains sur son ventre pour le protéger. Et, pour la première fois depuis des semaines, elle pensa à son rêve : l'homme noir avec son féroce sourire… et son cintre de fil de fer.

À ses moments

perdus, Harold Lauder continuait à chercher mère Abigaël avec un groupe de volontaires.

Mais il faisait aussi partie du comité des inhumations et, le 21 août, il passa toute la journée avec cinq hommes dans la benne d'un camion, tous munis de grosses bottes et d'épais gants de caoutchouc. Leur chef, Chad Norris, était déjà sur ce qu'il appelait, avec un calme presque macabre, le site d'enfouissement numéro un, à une quinzaine de kilomètres au sud-ouest de Boulder, dans une région où l'on avait jadis exploité des mines de charbon à ciel ouvert. L'endroit était aussi lugubre que les montagnes de la lune sous le brillant soleil d'août.

Chad, qui avait travaillé autrefois pour un entrepreneur de pompes funèbres à Morristown, dans le New Jersey, avait accepté son poste à regret.

Ce matin-là, à la gare routière Greyhound où le comité des inhumations s'était installé, il avait allumé une cigarette avec une allumette de bois. Puis il avait fait un grand sourire aux vingt hommes assis autour de lui.

– Vous savez, j'ai peut-être travaillé pour un croque-mort, mais moi, les cadavres, ça ne me met toujours pas en appétit.

Quelques hommes avaient souri à contrecœur. Harold avait fait de son mieux pour les imiter. Son ventre ne cessait de protester car il n'avait pas osé prendre son petit déjeuner. Pas trop sûr de pouvoir le garder, compte tenu de la nature du travail qui l'attendait.

Il aurait pu continuer à chercher mère Abigaël et personne n'aurait murmuré, même s'il était évident pour tous ceux qui réfléchissaient (si quelqu'un réfléchissait, à part lui – ce qui pouvait certainement prêter à discussion), même s'il était évident que chercher la vieille femme avec quinze hommes était un exercice futile et plutôt comique lorsqu'on considérait les milliers de kilomètres carrés de forêts et de plaines qui entouraient Boulder. Et naturellement, il se pouvait fort bien qu'elle n'ait *jamais* quitté Boulder. Personne ne semblait y avoir pensé (ce qui ne surprenait pas outre mesure Harold). Elle pouvait s'être installée un peu à l'écart du centre de la ville et ils ne la

trouveraient jamais à moins de fouiller les maisons une par une. Redman et Andros n'avaient pas pipé lorsque Harold avait proposé que le comité des recherches n'exerce plus ses activités que le week-end et en soirée, ce qui montrait bien qu'ils savaient eux aussi que l'affaire était classée.

Il aurait donc pu se contenter de participer aux recherches. Mais qui se fait aimer dans une communauté ? À

qui fait-on confiance ? À l'homme qui fait le sale boulot, naturellement, et qui le fait avec le sourire. À l'homme qui fait le travail dont vous ne voudriez pas pour un empire.

– Dites-vous que vous allez enterrer des bûches, leur avait dit Chad. Si vous vous mettez ça dans la tête, tout ira bien. Certains d'entre vous vont peut-être avoir envie de vomir ici, avant de commencer. Il n'y a pas de honte à avoir ; essayez simplement que les autres ne vous voient pas trop. Quand vous aurez dégueulé, vous aurez moins de mal à penser comme je vous dis : on va enterrer des bûches. Simplement des bûches.

Les hommes se regardaient, mal à l'aise.

Chad les divisa en trois équipes de six hommes. Lui et les deux hommes qui restaient allaient préparer l'endroit où seraient enterrés les cadavres. Chaque équipe fut chargée d'un secteur particulier de la ville. Le camion de Harold s'occupa du quartier Table Mesa en partant de la sortie de l'autoroute de Denver-Boulder. Ils avaient remonté Martin Drive jusqu'au carrefour de Broadway. Puis ils avaient descendu la Trente-Neuvième Rue, remonté la Quarantième, sillonnant cette banlieue qui avait maintenant une trentaine d'années un quartier qui datait du début de la grande expansion de Boulder.

Chad leur avait fourni des masques à gaz qu'il avait trouvés dans l'arsenal de la Garde nationale. Mais ils n'eurent pas à les utiliser jusqu'après le déjeuner (déjeuner ? quel déjeuner ? celui de Harold s'était résumé à une boîte de compote de pommes ; il aurait été incapable d'avaler autre chose), quand ils entrèrent dans un temple mormon. Les malades étaient venus s'y réfugier et c'est là que plus de soixante-dix d'entre eux étaient morts. La puanteur était effroyable.

– Des bûches, avait lancé un des compagnons de Harold d'une voix stridente.

Harold s'était retourné et il était sorti à toute vitesse. Il avait fait le tour du beau bâtiment de brique et c'est alors que la compote de pommes avait décidé de retrouver sa liberté. Harold avait compris que Norris avait eu bien raison : il se sentait vraiment mieux l'estomac

vide.

Il leur fallut deux voyages et la majeure partie de l'après-midi pour vider le temple. Vingt hommes, pensa Harold, pour évacuer tous les cadavres de Boulder. C'est presque drôle. Bon nombre des habitants de Boulder s'étaient enfuis comme des lapins lorsqu'on avait commencé à parler du Centre d'étude de la pollution atmosphérique, mais *quand même*…

Et Harold se dit que, même si le comité des inhumations grandissait avec l'arrivée des nouveaux, ils auraient bien du mal à enterrer le gros des cadavres avant la première tempête de neige (mais il n'avait pas l'intention d'être là). Et que la plupart des habitants de la Zone libre ne sauraient jamais à quel point le danger d'une nouvelle épidémie – une épidémie contre laquelle ils n'auraient *pas* été immunisés avait été réel.

Ces crétins du comité de la Zone libre étaient pleins d'idées brillantes, pensa-t-il. Le comité n'aurait pas de problèmes… tant qu'il aurait ce bon vieux Harold Lauder pour rattraper ses bêtises, naturellement. Il était assez bon pour ça, mais pas suffisamment pour être membre de leur foutu comité permanent. Grand Dieu, non ! Il n'avait jamais été tout à fait assez bon, pas même pour trouver une fille qui veuille bien l'accompagner aux cours de danse du lycée d'Ogunquit, même pas une grosse pleine de boutons. Non, juste ciel, quand même pas Harold ! Souvenons-nous, mesdames et messieurs, que lorsque nous regardons au fond du pot de chambre, souvenons-nous qu'il ne s'agit plus alors d'analyse logique, ni même de bon sens. Lorsque nous regardons au fond du pot de chambre, mesdames et messieurs, tout se résume à une connerie de concours de beauté.

Mais oui, quelqu'un se souvient. Quelqu'un compte les points, mes petits. Et le nom de ce quelqu'un est – roulement de tambour, s'il vous plaît, maestro – Harold Emery Lauder.

Il revint à l'église, s'essuyant la bouche, souriant de son mieux, hochant énergiquement la tête pour dire que tout allait bien. Quelqu'un lui donna une tape dans le dos et le sourire de Harold s'élargit : *Un jour, tu seras manchot pour ta peine, tas de merde.*

Ils firent leur dernier voyage à quatre heures et quart. La benne du camion était remplie des derniers cadavres du temple mormon. En ville, le camion devait zigzaguer entre les voitures immobilisées dans les rues. Mais sur la route 119 trois dépanneuses avaient travaillé toute la journée, remorquant les voitures dans le fossé où elles gisaient, couchées sur le côté, comme les jouets d'un petit géant.

Les deux autres camions orange étaient déjà arrivés sur le site

d'enfouissement. Les hommes étaient descendus et avaient retiré leurs gants. Leurs doigts étaient blancs et crevassés après avoir transpiré une journée entière dans leur enveloppe de caoutchouc. Les hommes fumaient et parlaient distraitement. La plupart étaient très pâles.

Norris et ses deux aides possédaient parfaitement leur technique. Ils étendirent une énorme feuille de plastique sur le sol rocailleux. Norman Kellogg, le Louisianais qui conduisait le camion de Harold, recula jusqu'au bord de la feuille. Le panneau arrière de la benne s'ouvrit et les premiers cadavres tombèrent sur la feuille de plastique comme des poupées de chiffon un peu raides. Harold eut envie de se retourner, mais il eut peur que les autres n'y voient un signe de faiblesse. Ce n'était pas tellement de voir les cadavres tomber qui le dérangeait ; c'était le *bruit*.

Le bruit qu'ils faisaient quand ils tombaient sur ce qui allait devenir leur linceul.

Le régime du moteur du camion monta d'un degré, puis il y eut un sifflement de vérins hydrauliques et la benne commença à basculer. Les cadavres culbutaient maintenant comme une grotesque pluie humaine. Harold fut un instant saisi par la pitié, une pitié si profonde qu'elle lui fit mal. *Des bûches*, pensa-t-il. *Il avait bien raison. C'est tout ce qu'il en reste. Rien que… des bûches.*

– Ohé ! cria Chad Norris.

Kellogg fit avancer son camion et coupa le moteur. Chad et ses aides montèrent sur la feuille de plastique, armés de grands râteaux. Cette fois, Harold se retourna en faisant semblant de regarder le ciel pour voir s'il allait bientôt pleuvoir. Il n'était d'ailleurs pas seul à ne pas vouloir regarder. Mais il entendit un bruit qui allait hanter ses rêves, le bruit des pièces de monnaie qui tombaient des poches de ces hommes et de ces femmes tandis que Chad et ses aides étalaient les corps avec leurs râteaux. En tombant sur la feuille de plastique, les pièces faisaient un bruit qui rappelait à Harold celui des jetons d'un jeu de puce. L'odeur douceâtre de la chair en putréfaction montait dans l'air tiède.

Lorsqu'il se retourna, les trois hommes tiraient de toutes leurs forces sur les bords du linceul de plastique pour les ramener au centre. Certains allèrent leur donner un coup de main, dont Harold. Chad Norris s'empara d'une grosse agrafeuse industrielle. Vingt minutes plus tard, le travail était terminé et la feuille de plastique ressemblait maintenant à une énorme gélule. Norris grimpa dans la cabine d'un bulldozer jaune vif et démarra. La pelle heurta le sol en faisant un bruit sourd. Le bulldozer s'avança.

Un homme du nom de Weizak qui se trouvait lui aussi dans le camion de Harold s'éloigna avec la démarche saccadée d'une marionnette. La cigarette qu'il tenait entre ses doigts tremblait.

– Je ne peux pas regarder ça, dit-il en passant devant Harold. C'est drôle, je ne m'étais jamais senti juif jusqu'à aujourd'hui.

Le bulldozer fit rouler le gros paquet dans une longue tranchée. Chad recula, coupa le moteur, redescendit. Puis il fit signe aux hommes de se rassembler. Il s'avança vers l'un des camions et posa une de ses bottes sur le marchepied.

– Ce n'est peut-être pas le moment de faire des discours, commença-t-il, mais vous avez fait un sacré boulot. Nous avons évacué près d'un millier d'unités aujourd'hui, selon mes calculs.

Des *unités*, pensa Harold.

– Je sais que ce n'est pas un travail très agréable. Le comité nous promet deux autres hommes avant la fin de la semaine, mais je sais que vous ne vous sentirez pas mieux – moi non plus d'ailleurs. Tout ce que je veux dire, c'est que si vous en avez assez vu, ne vous sentez pas obligés de revenir demain. Et vous n'aurez pas besoin de faire un détour si vous me rencontrez dans la rue. Mais si vous avez l'impression que c'est trop pour vous, n'oubliez surtout pas qu'il est extrêmement important de vous trouver un remplaçant pour demain. En ce qui me concerne, notre travail est le plus important pour la Zone. La situation n'est pas encore critique, mais si nous avons encore vingt mille cadavres à Boulder le mois prochain quand il commencera à pleuvoir, les gens vont tomber malades. Si vous vous en sentez capables, nous nous retrouverons demain matin à la gare routière.

– J'y serai, répondit quelqu'un.

– Moi aussi, dit Norman Kellogg.

Après une trempette de six bonnes heures dans la baignoire.

Quelques rires fatigués.

– Tu peux compter sur moi, lança Weizak.

– Sur moi aussi, dit

doucement Harold.

– C'est un sale boulot, reprit Norris d'une voix que l'émotion faisait un peu trembler. Vous êtes des types formidables. Je ne sais pas si les autres sauront jamais à quel point.

Harold se sentit tout à coup très proche de ses camarades, mais il

lutta contre ce sentiment, effrayé tout à coup.

Il ne faisait pas partie de son plan.

– À demain, Faucon, dit Weizak en le prenant par l'épaule.

Aussitôt sur la défensive, Harold esquissa un sourire méfiant. *Faucon* ? Encore une plaisanterie ? Et mauvaise, naturellement. Leurs éternelles moqueries. Harold Lauder, le gros, le boutonneux, l'appeler Faucon ! Il sentit monter son ancienne haine, dirigée cette fois contre Weizak, mais elle disparut tout à coup dans la plus totale confusion. C'est qu'il n'était plus gros. On n'aurait même pas pu dire qu'il était un peu fort. Quant à ses boutons, ils avaient disparu au cours des sept dernières semaines. Weizak ignorait qu'on s'était moqué de lui au lycée. Weizak ignorait que son père lui avait demandé un jour s'il était homosexuel. Weizak ignorait que Harold avait été le souffre-douleur de sa sœur que tout le monde aimait et, s'il l'avait su, Weizak sen serait probablement foutu comme de l'an quarante.

Harold monta à l'arrière d'un des camions, perdu dans ses réflexions. D'un seul coup, les anciennes rancœurs, les anciennes blessures, toutes ces dettes impayées semblaient aussi inutiles que les billets de banque qui encombraient tous les tiroirs-caisses d'Amérique.

Était-ce possible ? Était-ce vraiment possible ? Il paniquait, tout seul, terrorisé. Non, finit-il par décider.

Ce ne pouvait pas être possible. Et voilà pourquoi. Si vous étiez assez fort pour faire face à la mauvaise opinion des autres quand ils croyaient que vous étiez un pédé, un pauvre type, ou tout simplement un minable, un sac de merde, alors vous avez sûrement la force de résister…

De résister à quoi ?

À leur *bonne* opinion ?

Est-ce que cette sorte de logique…

oui, est-ce que cette sorte de logique n'était pas de la folie ?

Son esprit troublé se souvint de ce qu'avait dit un général pour justifier l'internement des Américains d'origine japonaise au cours de la Deuxième Guerre mondiale. On avait fait observer à ce général qu'aucun acte de sabotage n'avait été commis sur la côte du Pacifique où résidaient la plupart des Japonais naturalisés. Et le général avait répondu ceci : « Le simple fait qu'aucun sabotage n'ait eu lieu devrait nous inquiéter. »

Raisonnait-il ainsi ?

*Ainsi ?*

Leur camion s'arrêta devant la gare routière. Harold sauta du haut de la benne, parfaitement conscient que même sa coordination s'était incroyablement améliorée, soit parce qu'il avait perdu du poids, soit parce qu'il n'avait cessé de prendre de l'exercice.

Et cette pensée revint le troubler encore, une pensée tenace qui refusait de se laisser enterrer : *Je pourrais être utile à cette communauté*.

Mais ils l'avaient exclu.

*Aucune importance. Je suis assez malin pour crocheter la serrure de la porte qu'ils m'ont claquée à la figure. Et je crois que j'ai assez de cœur au ventre maintenant pour ouvrir cette porte lorsque je l'aurai déverrouillée.*

Mais…

*Arrête ! Arrête ! Pourquoi ne pas te mettre une pancarte autour du cou : Mais ! Mais ! Mais !*

Tu ne peux pas t'arrêter, Harold ? Pour l'amour de Dieu, tu n'es donc pas foutu de descendre de ton putain de cheval ?

– Hé, ça va, mon bonhomme ?

Harold sursauta. C'était Norris qui sortait du bureau du chef de gare où il s'était installé. Il avait l'air fatigué.

– Moi ? Oui, ça va. J'étais en train de penser.

– Alors, continue, mon gars.

Chaque fois que tu penses, on dirait que tu trouves quelque chose pour nous sortir du pétrin.

Harold secoua la tête.

– Ce n'est pas vrai.

– Non ? Comme tu veux. Je peux te conduire quelque part ?

– Heu… j'ai ma moto.

– Tu veux que je te dise quelque chose, Faucon ? J'ai l'impression que la plupart des types vont revenir demain matin.

– Oui, et moi aussi.

Harold enfourcha sa moto. À

contrecœur, il dut bien admettre qu'il aimait son nouveau surnom.

– Je l'aurais jamais cru. Je pensais que, lorsqu'ils auraient tâté de ce foutu boulot, ils se seraient trouvé cent mille excuses pour ne pas revenir.

– Je vais vous dire ce que je pense. Je crois qu'il est plus facile de faire un sale boulot pour soi que pour quelqu'un d'autre. Certains de ces types, c'est la première fois qu'ils travaillent vraiment pour eux-mêmes.

– Oui, c'est sans doute vrai.

Alors à demain, Faucon.

– D'accord.

Harold fit démarrer sa moto et descendit la rue Arapahœ jusqu'à Broadway. Sur sa droite, une équipe composée essentiellement de femmes s'occupait de dégager avec une dépanneuse une semi-remorque qui bloquait partiellement la rue. Une petite foule les regardait faire. La ville grandit, se dit Harold. Je ne connais pas la moitié de ces gens.

Il repartit en direction de sa maison, ressassant dans sa tête le problème qu'il croyait avoir résolu depuis longtemps. Lorsqu'il arriva chez lui, une petite Vespa blanche était garée le long du trottoir. Une femme attendait, assise sur l'escalier.

Elle se leva

et tendit la main à Harold. C'était une des plus belles femmes que Harold ait jamais vues – il l'avait déjà rencontrée, naturellement, mais rarement de si près.

– Je m'appelle Nadine Cross, dit-elle d'une voix grave, presque rauque.

Sa poignée de main était ferme et glacée. Les yeux de Harold glissèrent involontairement sur son corps, une habitude que les femmes détestaient. Il le savait mais semblait incapable de s'en empêcher. Celle-ci ne parut pas s'en offusquer. Elle portait un pantalon léger de coton qui moulait ses longues jambes et un chemisier à manches courtes, bleu clair. Pas de soutien-gorge. Quel âge pouvait-elle avoir ? Trente ans ?

Trente-cinq ? Plus jeune peut-être, malgré ses cheveux qui grisonnaient par endroits.

*Et les poils ?* demanda le côté éternellement cochon de son esprit (et éternellement puceau, apparemment).

Son cœur se mit à battre un peu plus vite.

– Harold Lauder, répondit-il en souriant. Vous êtes arrivée avec le groupe de Larry Underwood, c'est ça ?

– Oui.

– Vous nous suiviez, Stu, Frannie et moi… Larry est venu me voir la semaine dernière. Il m'a apporté une bouteille de vin et du chocolat.

Sa voix sonnait un peu faux et il eut tout à coup la conviction qu'elle avait compris qu'il était en train de la cataloguer, de la déshabiller dans sa tête. Il eut très envie de se passer la langue sur les lèvres, mais il parvint à s'en empêcher… pour le moment du moins.

– C'est un très chic type, reprit-il.

– Larry ? répondit la

femme avec un petit rire étrange. Oui, Larry est un type fantastique.

Ils se regardèrent un moment. Jamais une femme n'avait regardé Harold avec des yeux aussi francs, aussi interrogateurs.

Il sentit quelque chose de chaud dans son ventre.

– Et qu'est-ce qui vous amène ici, mademoiselle Cross ?

– Vous pourriez m'appeler Nadine, pour commencer. Et ensuite, vous pourriez m'inviter à dîner chez vous, ce qui nous permettrait de commencer à faire un petit bout de chemin ensemble.

La sensation de chaleur se fit plus forte.

– Nadine, accepteriez-vous de dîner chez moi ce soir ?

– Mais certainement, répondit-elle avec un sourire. Merci beaucoup.

Elle posa sa main sur son avant-bras et il sentit comme une petite décharge électrique. Elle ne le quittait pas des yeux.

Harold eut un peu de mal à trouver le trou de la serrure : *Et maintenant, elle va me demander pourquoi je ferme à clé, et je vais bafouiller, je vais chercher une réponse, je vais avoir l'air d'un imbécile.*

Mais Nadine ne posa pas la question.

Il n'eut pas à

préparer le dîner, elle s'en chargea.

Harold en était arrivé au point où il croyait impossible de préparer quelque chose d'à peu près convenable avec des boîtes de conserve, mais Nadine s'en sortit tout à fait bien. Harold se souvint tout à coup de son emploi du temps de la journée. Horrifié, il demanda à la jeune femme si elle voulait bien l'excuser une vingtaine de minutes (elle avait sûrement sa petite idée derrière la tête, se dit-il), le temps de prendre une douche.

Quand il revint, elle s'affairait dans la cuisine. De l'eau bouillait tranquillement sur le réchaud à gaz. Lorsqu'il entra, elle versa un demi-sachet de macaronis dans la casserole. Quelque chose mijotait dans une poêle, sur l'autre réchaud. Harold sentit une odeur de soupe à l'oignon, de vin rouge et de champignons. Son estomac se rappela à son bon souvenir. L'horrible travail de la journée avait tout à coup perdu son emprise sur son appétit.

– Ça sent très bon. Vous n'auriez pas dû vous donner autant de mal, mais je ne me plains pas.

– J'ai dû improviser, dit-elle en se retournant, le sourire aux lèvres. Il faut bien se débrouiller avec ce qu'on a. Le bœuf en boîte n'est sans doute pas idéal, mais…

– Vous êtes vraiment

gentille.

– Non, pas du tout…

À nouveau, elle le fixa avec ces yeux interrogateurs, à moitié tournée vers lui, son chemisier collé contre son sein gauche dont il épousait délicatement la forme. Harold sentit le sang lui monter au visage et décida qu'il ne fallait à aucun prix avoir une érection. Mais il soupçonnait fort que sa volonté faillirait bientôt à la tâche. Eh oui, voilà, c'était déjà fait…

– Nous allons être de très bons amis, dit-elle.

– Nous… nous ?

– Oui.

Elle revint à sa casserole, laissant Harold se dépêtrer dans cette forêt de possibilités qu'elle venait de lui laisser entrevoir.

Puis ils parlèrent de tout et de rien, des petits potins de la Zone libre, essentiellement. Une fois, au milieu du repas, il essaya encore de

lui demander ce qui l'avait amenée chez lui, mais elle se contenta de sourire en secouant la tête.

– J'aime regarder un homme manger.

Un instant, Harold crut qu'elle devait parler de quelqu'un d'autre. Puis il comprit qu'elle s'adressait à *lui*.

Et il mangea. Il se servit trois fois. Le bœuf en conserve n'était pas mauvais du tout. La conversation paraissait se dérouler toute seule, ce qui lui laissait le loisir d'apaiser le lion qui grondait dans son ventre et de la regarder.

Belle ? Non, elle était splendide. Mûre et splendide. Ses cheveux qu'elle avait noués en queue de cheval pour faire plus facilement la cuisine étaient parcourus de mèches blanches, et non pas grises comme il l'avait cru tout d'abord. Ses yeux sombres étaient graves et, lorsqu'ils se fixaient sur lui sans la moindre gêne, Harold se sentait comme pris de vertige. Sa voix était basse, secrète. Son timbre commençait à l'ensorceler d'une manière qui était à la fois désagréable et douloureusement plaisante.

Le repas terminé, il voulut se lever, mais elle le devança.

– Café ou thé ?

– Vraiment, je pourrais…

– Vous pourriez, c'est vrai.

Alors café, thé… ou moi ?

Elle sourit, non pas du sourire de quelqu'un qui vient de faire une plaisanterie un peu osée (« badinage de mauvais goût », aurait dit sa chère vieille maman en pinçant les lèvres), mais avec un petit sourire très lent, riche et onctueux comme une crème anglaise qui vient napper votre dessert. Et à nouveau, ses yeux interrogateurs.

Harold crut voir trente-six chandelles, mais il répondit d'un ton détaché : – Je prendrais bien les deux derniers.

Et il eut bien du mal à s'empêcher d'éclater de rire, comme un adolescent.

– Très bien, deux thés pour commencer, répondit Nadine en se dirigeant vers le réchaud.

Dès qu'elle eut tourné le dos, une vague de sang brûlant se précipita dans la tête de Harold et son visage devint certainement aussi violet qu'un navet. *Quel crétin tu fais !* se reprocha-t-il fiévreusement. *Tu as mal interprété une phrase parfaitement innocente et*

*tu as probablement manqué une magnifique occasion. Bien fait pour toi ! Vraiment, bien fait pour toi !*

Lorsqu'elle revint avec les deux tasses de thé, Harold n'avait plus le visage aussi violacé. L'ivresse de tout à l'heure avait soudain cédé la place au désespoir. Il avait l'impression (et ce n'était pas la première fois) que son corps et son esprit jouaient malgré eux aux montagnes russes avec les émotions. Il avait horreur de ce jeu, mais il était incapable de descendre en marche.

Si elle s'intéressait à moi le moins du monde, pensa-t-il (et je me demande pourquoi elle le ferait ajouta-t-il aussitôt), j'ai sans aucun doute remédié à cette subite attraction en exposant dans toute sa splendeur la richesse de mon esprit de potache.

Tant pis. Il avait déjà fait des choses semblables. Et sans doute pourrait-il continuer à vivre en sachant qu'il avait une fois de plus cédé à son péché mignon.

Elle le regarda par-dessus sa tasse avec ses yeux étrangement francs et elle lui sourit encore. L'apparence de calme qu'il était parvenu à retrouver s'évanouit aussitôt.

– Puis-je vous rendre

service en quelque chose ? lui demanda-t-il d'une voix hésitante.

Aussitôt il eut l'impression d'avoir lâché un sous-entendu plutôt lourdaud, mais il devait bien dire quelque chose, car elle ne pouvait pas être venue chez lui pour rien. Atrocement gêné, il sentit son sourire protecteur s'évanouir sur ses lèvres.

– Oui, répondit-elle en reposant énergiquement sa tasse. Oui, vous pouvez m'être utile. Nous pouvons nous rendre service tous les deux. Voulez-vous venir au salon ?

– Bien sûr.

Sa main tremblait. Lorsqu'il voulut reposer sa tasse et se lever, il renversa un peu de thé. Quand il la suivit au salon, il remarqua que son pantalon lui moulait les fesses. Généralement, l'ourlet de la culotte venait briser cette joyeuse harmonie chez la plupart des femmes, avait-il lu quelque part, peut-être dans une de ces revues qu'il gardait au fond du placard de sa chambre, derrière les boîtes à chaussures, et l'article continuait : si une femme veut vraiment présenter une courbe parfaite, elle ne doit mettre qu'un cache-sexe ou rien du tout.

Il avala sa salive, ou du moins essaya. Une chose énorme semblait obstruer sa gorge.

Le salon était plongé dans l'obscurité, à peine éclairé par la

lumière qui filtrait encore à travers les stores. Il était plus de six heures et demie et la nuit n'allait pas tarder à tomber. Harold s'avançait vers l'une des fenêtres pour relever le store quand elle posa la main sur son bras. Il se retourna vers elle, la bouche sèche.

– Non. Je préfère l'obscurité.

C'est plus intime.

– Intime…, croassa Harold Une voix de perroquet, rouillée par l'âge.

– Pour que je puisse faire ça, dit-elle en se blottissant dans ses bras.

Elle s'était collée contre lui, sans aucune réserve. Première fois dans sa vie que pareille chose lui arrivait. Son étonnement fut total. Il sentait la douce pression de chaque sein au travers de sa chemise blanche de coton et de son chemisier bleu. Le ventre de Nadine, ferme mais vulnérable, pressé contre le sien, acceptant son érection. Elle sentait bon. Son parfum peut-être, ou peut-être simplement *sa propre odeur*, comme un secret tout à coup dévoilé. Les mains de Harold cherchèrent ses cheveux et s'y enfoncèrent.

Ils s'embrassèrent longtemps. Quand ils eurent fini, elle ne s'écarta pas. Elle resta collée contre lui, comme un feu tranquille. Plus petite que lui, elle devait lever la tête. Harold pensa vaguement que c'était sans doute l'un des paradoxes les plus étranges de sa vie : quand il trouvait finalement l'amour, ou une imitation raisonnable de l'amour, il dérapait aussitôt pour s'écraser dans les pages d'une revue féminine, à la section roman d'amour. Les auteurs de ces romans, avait-il écrit un jour dans une lettre anonyme au rédacteur en chef d'un de ces magazines, étaient l'un des rares arguments convaincants en faveur de l'eugénisme obligatoire.

Mais elle levait la tête vers lui, ses lèvres entrouvertes étaient humides, ses yeux étaient brillants et presque…

presque… oui, presque éblouis. Le seul détail qui n'était pas strictement compatible avec la vision que les auteurs de romans à l'eau de rose se faisaient de la vie, c'était son érection, d'une puissance vraiment étonnante.

– Allons sur le canapé, murmura-t-elle.

Ils y arrivèrent tant bien que mal et ils y firent bientôt la bête à deux dos. Les cheveux de Nadine s'étaient défaits et retombaient sur ses épaules. Son parfum embaumait la pièce. Harold posa les mains sur ses seins, et *elle ne le repoussa pas.* En fait, elle se tortillait même

pour lui laisser la voie libre. Il ne la caressa pas. Non, dans sa hâte frénétique, il pilla le trésor.

– Tu es puceau, dit Nadine.

Ce n'était pas une question… et il était plus facile de ne pas mentir. Il hocha la tête.

Alors, on y va tout de suite. La prochaine fois, on prendra notre temps. C'est meilleur.

Elle déboutonna son jeans et la fermeture Éclair s'ouvrit toute seule, jusqu'en bas. Du bout de l'index, elle effleura son ventre, juste au-dessous du nombril. Harold sursauta, frissonna.

– Nadine…

– Chhhut !

Ses cheveux retombaient sur son visage et Harold ne pouvait voir son expression.

Nadine écarta les deux côtés de sa braguette et la Ridicule Chose, rendue encore plus ridicule par le coton blanc qui l'enveloppait (heureusement, il s'était changé après sa douche), sauta en l'air comme un diable sort de sa boîte. La Ridicule Chose n'avait pas conscience du comique de son apparition, car elle était toute à son affaire, une affaire mortellement sérieuse. Les affaires de puceaux sont toujours mortellement sérieuses – point de plaisir, mais la soif de l'expérience.

– Mon chemisier…

– Je peux… ?

– Oui, j'en ai envie… Ensuite, je m'occuperai de toi.

*Je m'occuperai de toi*. Les mots sonnèrent dans sa tête comme des cailloux jetés au fond d'un puits. Et déjà il tétait avidement son sein, savourant le sel et le sucre de sa chair.

Elle poussa un long soupir.

– J'aime ça, Harold.

*Je m'occuperai de toi*, les mots se bousculaient dans sa tête.

Les mains de Nadine se glissèrent dans le caleçon de Harold qui se retrouva avec son jeans descendu jusqu'aux chevilles, dans un ridicule tintement de clés.

– Remonte un peu, murmura-t-elle.

Il s'exécuta.

L'affaire ne dura pas une minute.

Il poussa un cri au moment de l'orgasme, incapable de se retenir. Comme si quelqu'un avait approché une allumette des nerfs qui couraient sous sa peau, qui s'enfonçaient au plus profond du réseau vivant de son bas-ventre. Il comprenait maintenant pourquoi tant d'écrivains avaient rapproché l'orgasme de la mort.

Puis il laissa retomber sa tête sur le canapé, haletant, la bouche ouverte. Il avait peur de regarder par terre.

Il avait sûrement envoyé des litres de sperme un peu partout.

*Eh bien ! Ça pressait !*

Il la regarda, embarrassé d'avoir été si rapide. Mais elle lui souriait avec ses yeux sombres et calmes qui semblaient tout savoir, les yeux d'une très jeune fille dans un tableau victorien. Une petite fille qui en sait trop, peut-être, sur son père.

– Je suis désolé, murmura-t-il.

– De quoi ?

Les yeux de Nadine ne le quittaient pas.

– Je ne t'ai pas fait

grand-chose.

– Mais si, au contraire. Tu es jeune. On peut recommencer aussi souvent que tu voudras.

Incapable d'ouvrir la bouche, il la regardait.

– Mais tu dois savoir

quelque chose, reprit-elle en posant doucement la main sur sa poitrine. Tu es puceau ? Eh bien moi, je suis vierge.

– Tu…

Son étonnement dut paraître un peu comique, car Nadine rejeta la tête en arrière et éclata de rire.

– La virginité n'a pas de place dans ta philosophie, peut-être ?

– Non… oui… mais…

– Je suis vierge. Et j'entends bien le rester. Car je me réserve pour un autre… un autre qui prendra ma virginité.

– Qui ?

– Tu le sais.

Il la regarda, transi de froid tout à coup. Elle ne détourna pas les yeux.

– *Lui ?*

Elle se retourna un peu et fit signe que oui.

– Mais je peux te montrer des choses, reprit-elle sans le regarder. Nous pouvons faire des choses. Des choses que tu n'as jamais… non je retire ça. Tu y as peut-être rêvé, mais tu n'as jamais rêvé de les faire. Nous pouvons jouer. Nous pouvons nous enivrer. Nous pouvons nous vautrer dans *ça*. Nous pouvons…

Elle s'était arrêtée et le regardait, timide et sensuelle, d'un regard qui l'émoustilla aussitôt.

– Nous pouvons faire ce que nous voulons, reprit-elle, nous pouvons tout faire, à part cette petite chose. Et cette petite chose n'est pas vraiment si importante, n'est-ce pas ?

Des images se bousculaient dans la tête de Harold. Foulard de soie… bottes… cuir… caoutchouc. Jésus ! *Fantasmes solitaires d'un collégien*. D'un collégien un tantinet vicieux. Mais c'était un rêve, non ? Un fantasme né d'un fantasme, enfant d'un rêve ténébreux. Il voulait toutes ces choses. Il la voulait, *elle,* mais il voulait davantage encore.

La question était le prix qu'il lui faudrait payer.

– Tu peux tout me dire. Je serai ta mère, ou ta sœur, ou ta putain, ou ton esclave. Tu n'as qu'à me dire ce que tu veux, Harold.

Quel ineffable frisson ces paroles éveillaient-elles chez Harold ! Quelle étrange ivresse s'était emparée de lui !

Il ouvrit la bouche et, quand il se mit à parler, sa voix n'avait plus de timbre, comme une cloche fêlée.

– Mais il y a un prix à payer, c'est bien ça ? Un prix. Rien n'est jamais gratuit, même pas maintenant, quand il suffit de tendre la main pour prendre ce qu'on veut.

– Je veux ce que tu veux, dit-elle.

Je sais ce qu'il y a dans ton cœur.

– Personne ne le sait.

– Ce qui est dans ton cœur se trouve dans ton journal. Je pourrais le lire… je sais où il est – mais je n'en ai pas besoin.

Harold sursauta. Affolé, il la regardait d'un air coupable.

– Tu le cachais sous cette pierre, dit-elle en montrant la cheminée : mais tu l'as changé de place. Ton journal est maintenant dans le

grenier, sous la laine de verre.

– Comment peux-tu le savoir ?

*Comment ?*

– Je le sais, parce qu'il me l'a dit. Il… il m'a écrit une lettre, si tu veux. Mais surtout, il m'a parlé de toi, Harold. Du cow-boy qui a pris ta femme, qui t'a écarté du comité de la Zone libre. Il *veut* que nous soyons ensemble, Harold. Et il est généreux. À partir de maintenant, nous sommes en vacances jusqu'à ce que nous partions d'ici.

Elle le toucha en souriant.

– À partir de maintenant, c'est la récréation. Tu comprends ?

– Je…

– Non, tu ne comprends pas. Pas encore. Mais tu comprendras bientôt, Harold. Bientôt.

Tout à coup, il eut une folle envie de lui demander de l'appeler Faucon.

– Et ensuite, Nadine ? Qu'est-ce qu'il veut ensuite ?

– Ce que tu veux. Et ce que je veux. Ce que tu as failli faire à Redman le premier soir où tu es parti à la recherche de la vieille femme… mais sur une bien plus grande échelle. Et, quand ce sera fait, nous pourrons aller le rejoindre, Harold. Nous pourrons être avec lui. Nous pourrons rester avec lui.

Ses yeux étaient mi-clos, comme si elle était dans une sorte d'extase. Paradoxalement peut-être, le fait qu'elle aimait l'autre et qu'elle se donnait à lui, Harold – qu'elle y prenait peut-être même du plaisir – éveilla une fois de plus son désir, brûlant, pressant.

– Et si je disais non ?

Les lèvres de Harold étaient froides et sèches.

Nadine haussa les épaules et ses seins tressaillirent.

– La vie continuera, Harold tu ne crois pas ? J'essaierai de trouver le moyen de faire ce que je dois faire. Tu suivras mon chemin. Tôt ou tard, tu trouveras une fille qui fera… qui fera cette petite chose pour toi. Mais cette minuscule petite chose devient très ennuyeuse à la longue. Très.

– Comment le sais-tu ? lui demanda Harold avec un sourire rusé.

– Je le sais, parce que le sexe, c'est la vie en plus petit, et que la vie est ennuyeuse – du temps passé dans une interminable succession de salles d'attente. Tu pourras y trouver de petites gloires, Harold

mais… à quoi bon ? En fin de compte, ce sera une vie terne, une longue glissade, et tu te souviendras toujours de moi sans mon chemisier et tu te demanderas toujours de quoi j'aurais eu l'air si j'avais été complètement nue. Tu te demanderas ce que tu aurais senti quand je t'aurais dit des cochonneries dans le creux de l'oreille… quand je t'aurais couvert de miel…

quand je t'aurais léché partout… et tu te demanderas…

– Arrête !

Harold tremblait de tous ses membres.

Mais elle ne voulut pas s'arrêter.

– Et je crois aussi que tu te demanderas comment aurait été la vie de son côté du monde. Plus que toute autre chose peut-être.

– Je…

– Décide-toi, Harold. Je remets mon chemisier, ou bien je me déshabille complètement ?

Combien de temps resta-t-il à réfléchir ? Il l'ignorait. Plus tard, il ne fut même pas sûr de s'être vraiment posé la question. Mais, lorsqu'il parla, les mots qu'il prononça avaient un goût de mort dans sa bouche :

– Dans la chambre… Allons dans la chambre.

Elle lui sourit, d'un sourire triomphant qui promettait la jouissance. Il frissonna. Il eut peur de son corps qui vibrait follement.

Elle lui prit la main.

Et c'est ainsi que Harold Lauder succomba à son destin.

55

La maison du

juge Farris donnait sur un cimetière.

Larry et lui avaient dîné ensemble. Assis sous la véranda, derrière la maison, ils fumaient des cigares en regardant le coucher de soleil virer à l'orange pâle au-dessus des montagnes.

– Quand j'étais enfant, dit le juge, nous vivions à côté du plus beau cimetière de l'Illinois. On l'appelait le Mont de l'espoir, figurez-vous. Tous les soirs après le dîner, mon père qui était alors dans la soixantaine sortait se promener. Je l'accompagnais parfois.

Et, si notre promenade nous conduisait devant cette nécropole magnifiquement entretenue, il me disait : « Qu'est-ce que tu crois, Teddy ? Est-ce qu'il y a de l'espoir ? » Et je lui répondais invariablement : « Oui, il y a le Mont de l'espoir. » Chaque fois, il éclatait de rire, comme si c'était la toute première fois. J'ai souvent eu l'impression que nous nous promenions devant ce champ de macchabées uniquement pour répéter une fois de plus cette plaisanterie. Mon père était riche, mais son répertoire de blagues était passablement pauvre. C'était, je crois, la plaisanterie la plus drôle qu'il connaissait.

Le juge fumait, la tête penchée, rentrée entre ses deux épaules.

– Il est mort en 1937. Je n'étais pas encore sorti de l'adolescence, reprit-il. Il m'a toujours manqué depuis. Un enfant n'a pas besoin d'un père, mais d'un bon père. Pas d'espoir, sauf le Mont de l'espoir. Comme il aimait répéter cette blague ! Il avait soixante-dix-huit ans quand il est mort. Une mort royale, Larry. Il était assis sur le trône dans la plus petite pièce de notre maison, son journal sur les genoux.

Ne sachant trop quoi dire après ce bizarre accès de nostalgie, Larry s'abstint de tout commentaire.

Le juge poussa un soupir.

– Nous allons bientôt avoir une vraie petite ville ici, dit-il. Je veux dire, si vous arrivez à remettre la centrale électrique en marche. Si vous n'y arrivez pas, les gens vont s'énerver et partir au sud avant que le mauvais temps ne leur tombe sur le râble.

– Ralph et Brad disent que ça va marcher. Je leur fais confiance.

– Eh bien, espérons que votre confiance est fondée. Finalement,

c'est peut-être aussi bien que la vieille dame soit partie. Elle en avait peut-être conscience. Les gens doivent peut-être être libres de décider par eux-mêmes s'ils voient un phare ou une étoile dans le ciel, s'ils voient un fantôme dans la forêt ou la silhouette d'un arbre. Vous me comprenez, Larry ?

– Non, monsieur. Honnêtement, pas très bien.

– Je me demande si nous avons vraiment besoin de réinventer toute cette ennuyeuse histoire des dieux, des sauveurs et des au-delà avant de réinventer la chasse d'eau. Voilà ce que je veux dire. Je me demande si le moment est bien choisi pour penser aux dieux.

– Vous croyez qu'elle est morte ?

– Elle est partie depuis six jours maintenant. Le comité des recherches n'a pas trouvé un seul indice. Oui, je crois qu'elle est morte, mais je n'en suis pas totalement sûr. C'était une femme étonnante qui sortait complètement de tout cadre rationnel. Et l'une des raisons pour lesquelles je suis presque content qu'elle soit partie, c'est que je suis un vieux radoteur pétri de rationalité. J'aime ma petite routine quotidienne, arroser mon jardin – avez-vous vu comme les bégonias sont repartis ?

j'en suis très fier –, lire mes livres, prendre des notes pour le livre que je compte écrire sur l'épidémie. J'aime faire toutes ces choses, puis prendre un verre de vin avant de me coucher et m'endormir l'esprit en paix. Oui. Aucun d'entre nous ne veut voir des signes et des présages, même si nous raffolons des histoires de fantômes et des films d'horreur. Personne d'entre nous ne veut réellement voir une étoile se lever à l'Orient ou une colonne de feu se dresser dans la nuit. Nous voulons la paix, le rationalisme, la routine. S'il nous faut voir Dieu dans le visage noir d'une vieille femme, immanquablement nous nous souvenons qu'il existe un démon pour chaque dieu – et que notre démon est peut-être plus près de nous que nous ne le souhaiterions.

– C'est ce qui m'a amené ici, dit Larry, horriblement gêné.

Il aurait donné n'importe quoi pour que le juge ne parle pas de son jardin, de ses livres, de ses notes, du verre de vin qu'il prenait avant de se coucher. Il avait eu un éclair de génie lors d'une réunion avec des amis. Le cœur léger, il avait fait une proposition.

Et maintenant, il se demandait comment continuer sans donner l'impression d'être un crétin cruel et opportuniste.

– Je sais pourquoi vous êtes ici. J'accepte.

Larry sursauta dans son fauteuil de rotin qui grinça.

– Qui vous en a parlé ?

En principe, c'est un secret. Si un membre du comité a tout raconté, nous sommes dans de beaux draps.

Le juge leva sa main constellée de taches brunâtres. Ses yeux brillaient malicieusement au milieu de son visage usé par le temps.

– Tout doux, mon garçon… tout doux. Aucun membre du comité n'a dit quoi que ce soit, que je sache en tout cas, et pourtant j'ai de grandes oreilles. Non, je me suis murmuré ce secret à moi-même. Pourquoi êtes-vous venu ce soir ? Votre visage se lit comme un livre, Larry. J'espère que vous ne jouez pas au poker. Lorsque j'ai parlé tout à l'heure de mes petits plaisirs tout simples, j'ai vu votre visage se décomposer… une expression de stupeur plutôt comique…

– C'est si drôle ? Et

qu'est-ce que je devrais faire, avoir l'air content de… de…

– De m'envoyer à l'ouest, continua le juge d'une voix douce. Pour reconnaître le terrain. Pour espionner. Je me trompe ?

– Non, pas du tout.

– Vous savez, je me

demandais quand cette idée ferait surface. C'est une décision extrêmement importante, naturellement, tout à fait nécessaire si nous voulons donner à la Zone libre une chance de survivre. Nous ne savons pas vraiment ce qui se passe de l'autre côté. L'homme noir pourrait aussi bien se trouver de l'autre côté de la lune.

– S'il est vraiment là-bas.

– Oh oui, il est là-bas. Sous une forme ou une autre, il est là. Vous pouvez en être sûr.

Le vieil homme sortit une pince à ongles de la poche de son pantalon et se mit au travail. Le bruit sec de la pince ponctuait ses phrases.

– Dites-moi, est-ce que le comité s'est posé la question de savoir ce qui se passerait si nous préférions rester là-bas ?

Larry regarda le vieil homme, interloqué.

Puis il répondit qu'à sa connaissance personne n'y avait pensé.

– Je suppose qu'ils ont de l'électricité, reprit le juge d'une voix faussement nonchalante. Ce n'est pas sans attraits pour certains, vous

savez. Cet homme qui est parti, Impening, était manifestement de cet avis.

– Bon débarras, c'était un emmerdeur !

Le juge rit de bon cœur.

– Bon, reprit-il. Je vais m'en aller demain. Dans une Land-Rover, je crois. Au nord en direction du Wyoming, puis à l'ouest. Grâce à Dieu, je peux encore conduire ! Je vais traverser en ligne droite l'Idaho vers le nord de la Californie. Le voyage devrait me prendre une quinzaine de jours, plus pour rentrer. Au retour, il y aura peut-être de la neige.

– Oui, nous avons parlé de cette possibilité.

– Et je suis vieux. Les vieillards sont particulièrement exposés aux accidents cardiaques et aux accès de stupidité. Je suppose que je ne serai pas le seul à partir ?

– Eh bien…

– Non, vous ne devez pas m'en parler. Je retire ma question.

– Écoutez, vous pouvez refuser.

Personne ne vous force…

– Essayeriez-vous de vous décharger de votre responsabilité sur moi ? demanda le juge d'une voix sèche.

– Peut-être. Je me dis peut-être que vos chances de revenir sont de une sur dix, et vos chances de revenir avec des renseignements qui puissent vraiment nous permettre de prendre des décisions, de une sur vingt. J'essaye peut-être tout simplement de dire d'une façon détournée que j'ai peut-être fait une erreur. Vous êtes peut-être trop vieux.

– Je suis trop vieux pour courir les aventures répondit le juge en remettant la pince à ongles dans sa poche, mais j'espère ne pas être trop vieux pour faire ce que je crois devoir faire. Je connais une vieille femme qui est maintenant sans doute morte quelque part, d'une mort misérable, parce qu'elle croyait que c'était ce qu'elle devait faire. Poussée par une sorte de folie religieuse, j'en suis convaincu. Mais les gens qui s'efforcent de faire ce qu'ils croient être bon paraissent toujours fous. Je vais y aller. Je vais avoir froid. Mes intestins vont me faire des misères. Je me sentirai seul. Mes bégonias me manqueront. Mais… je n'oublierai pas d'être malin, croyez-moi.

Le vieil homme regarda Larry et ses yeux brillaient dans l'obscurité.

– J'en suis sûr, répondit Larry qui sentit des larmes chaudes lui picoter le coin des yeux.

– Comment va Lucy ? demanda le juge, signifiant ainsi qu'il ne voulait plus parler de son départ.

– Très bien. Nous allons tous les deux très bien.

– Pas de problèmes ?

– Non.

Mais Larry pensait à Nadine. Quelque chose dans le désespoir qu'il avait vu en elle lors de leur dernière rencontre le troublait encore profondément. *Tu es ma dernière chance*, avait-elle dit. Curieuses paroles presque suicidaires. Et sur quelle aide pouvait-elle compter ? Psychiatrie ? Quelle blague ! Leur seul omnipraticien s'entendait surtout à soigner les chevaux. Et le numéro S. O. S. ne répondait plus.

– Je suis content que vous soyez avec Lucy, mais vous vous inquiétez à propos de l'autre femme, j'ai l'impression.

– Oui, c'est exact.

La suite ne voulait pas venir, mais parler de cela avec quelqu'un d'autre lui faisait du bien.

– Je crois qu'elle pense peut-être se… se suicider. Pas simplement à cause de moi, s'empressa-t-il d'ajouter.

N'allez pas croire que je pense qu'une fille puisse se tuer simplement parce qu'elle ne peut pas s'envoyer Larry Underwood, dit le super-étalon. Mais le garçon dont elle s'occupait est sorti de sa coquille et je crois qu'elle se sent seule maintenant que personne ne dépend plus d'elle.

– Si sa dépression devient chronique et cyclique, elle pourrait effectivement se tuer, répondit le juge avec une indifférence glacée.

Larry le regarda, choqué.

– Mais vous ne pouvez pas vous partager, reprit le juge, n'est-ce pas ?

– Vous avez raison.

– Et votre choix est fait ?

– Oui.

– Pour de bon ?

– Oui, je crois.

– Alors, prenez-vous en main, dit le juge qui parut infiniment

soulagé. Pour l'amour de Dieu, Larry, mûrissez un peu. Prenez de l'aplomb. L'excès est mauvais en toutes choses, mais vous devez absolument prendre un peu d'aplomb pour ne pas vous laisser balayer par vos scrupules ! Votre âme a besoin d'une bonne crème solaire, comme votre peau en plein été. Vous ne pouvez être maître que de votre âme. Et de temps en temps un imbécile de psychologue viendra vous dire que vous n'en êtes même pas capable. Mûrissez ! Lucy est une femme très bien. Vous rendre responsable d'autre chose que de votre âme et de la sienne, c'est trop vouloir embrasser, défaut qui n'a cessé de conduire l'humanité au bord du désastre.

– J'aime parler avec vous, dit Larry qui fut étonné et amusé de la candeur de sa remarque.

– Probablement parce que je vous dis exactement ce que vous souhaitez entendre, répondit le juge d'une voix sereine. Vous savez, il y a bien des moyens de se suicider.

Avant longtemps, Larry allait avoir l'occasion de se souvenir de cette phrase en d'amères circonstances.

À huit heures

et quart le lendemain matin, le camion de Harold quittait la gare routière pour le quartier de Table Mesa. Harold, Weizak et deux autres étaient assis à l'arrière.

Norman Kellogg et un autre homme s'étaient installés dans la cabine. Ils se trouvaient au carrefour de la rue Arapahœ et de Broadway lorsqu'ils virent une Land-Rover s'avancer lentement vers eux.

– Où allez-vous donc, monsieur le juge ? cria Weizak en agitant le bras.

Le juge, plutôt comique dans sa chemise de laine et son blouson, se rangea le long du trottoir.

– Je me suis mis en tête de passer la journée à Denver, répondit-il d'un air narquois.

– Et vous croyez y arriver avec cet engin ? demanda Weizak.

– Parfait. Si vous passez devant une librairie porno, ça vous dérangerait de remplir votre coffre ?

La plaisanterie fit rire tout le monde – même le juge – sauf Harold. Il avait l'air hagard. Son teint était cireux, comme s'il filait un mauvais coton. En fait, il n'avait pratiquement pas dormi. Nadine avait été à la hauteur de ses promesses et elle avait réalisé plus d'un

de ses rêves durant la nuit. Des rêves du type mouillé, inutile sans doute de le préciser. Il attendait déjà la nuit prochaine avec impatience et la sortie de Weizak ne lui parut valoir qu'un fantôme de sourire, maintenant qu'il avait expérimenté la pornographie en vraie grandeur. Nadine dormait lorsqu'il était parti. Avant qu'ils ne mettent un terme à leurs ébats, vers deux heures, elle lui avait dit qu'elle voulait lire son journal. Vas-y si tu en as envie, lui avait-il répondu. Peut-être se mettait-il à sa merci, mais la soirée avait été trop mouvementée pour qu'il ait les idées claires. En tout état de cause, c'était le meilleur texte qu'il avait écrit de toute sa vie et le facteur qui le décida vraiment était qu'il voulait – *non, qu'il avait besoin* – que quelqu'un d'autre lise, savoure son travail.

Kellogg sortait la tête par la portière du camion :

– Vous allez faire attention, pépé. D'accord ? Il y a de drôles de types sur les routes ces temps-ci.

– À qui le dites-vous, répondit le juge avec un étrange sourire. Je vais faire attention, soyez-en sûr. Je vous souhaite une bien bonne journée, messieurs. Et à vous aussi, monsieur Weizak.

Un autre grand éclat de rire et ils se séparèrent.

Le juge ne

prit pas la direction de Denver. Lorsqu'il arriva à la route 36, il la traversa pour prendre la 7. C'était une belle matinée ensoleillée et, sur cette route secondaire, les voitures immobilisées n'étaient pas assez nombreuses pour l'empêcher de passer. Ce ne fut pas la même chose lorsqu'il arriva à Brighton. Pour éviter un colossal embouteillage, il lui fallut sortir de la route et traverser un terrain de football. Puis il continua en direction de l'est jusqu'à l'autoroute A-25. Un virage à droite l'aurait conduit à Denver. Mais il tourna à gauche – au nord – et s'engagea sur la rampe d'accès. À mi-pente, il se mit au point mort et regarda de nouveau sur sa gauche, à l'ouest, là où les Rocheuses se dressaient sereinement dans le ciel bleu, dominant Boulder de leur masse imposante.

Il avait dit à Larry qu'il était trop vieux pour courir les aventures. Dieu lui pardonne, mais c'était un gros mensonge. Son cœur n'avait pas battu avec autant d'entrain depuis au moins vingt ans, l'air n'avait jamais été aussi doux, les couleurs ne lui avaient jamais paru aussi vives. Il allait suivre la A-25 jusqu'à Cheyenne, puis prendre à l'ouest, vers ce qui l'attendait derrière les montagnes. Sa peau, devenue sèche avec l'âge, se hérissa pourtant à cette pensée. La A-80 vers l'ouest, jusqu'à Salt Lake City, puis traverser le Nevada jusqu'à Reno. Ensuite, il repartirait au nord, mais c'était sans importance. Car quelque part entre Salt Lake City et Reno peut-être plus tôt, on l'arrêterait on l'enverrait probablement ailleurs pour l'interroger. Et, tôt ou tard, une invitation lui serait sans doute faite.

Il était même pensable qu'il rencontre l'homme noir en personne.

– Allez, vas-y mon vieux, dit-il doucement.

Il passa la première et commença à descendre vers l'autoroute. Trois voies se dirigeaient vers le nord, toutes à peu près dégagées. Comme il l'avait deviné les embouteillages et les accidents qui s'étaient produits à Denver et aux environs avaient eu pour effet de gêner la circulation, si bien qu'il n'y avait presque pas de voitures dans ce sens. C'était le contraire de l'autre côté de la bande médiane – pauvres fous qui s'en étaient allés vers le sud, dans le fol espoir que la situation n'y serait pas aussi tragique. Tout allait donc bien. Pour le moment du moins.

Le juge Farris roulait, heureux de ce départ. Il avait mal dormi la nuit précédente. Il allait mieux dormir ce soir, à la belle étoile, son vieux corps emmitouflé dans deux sacs de couchage.

Il se demanda s'il reverrait jamais Boulder et se dit que c'était sans doute assez peu probable. Pourtant, il se sentait pris d'une sorte d'ivresse.

Ce fut un des plus beaux jours de sa vie.

Tôt dans l'après-midi, Nick, Ralph et Stu se rendirent à bicyclette jusqu'à la petite maison où Tom Cullen vivait tout seul. La maison de Tom était déjà devenue une attraction pour les plus anciens nouveaux habitants de Boulder. Stan Nogotny disait de cette maison que c'était comme si les catholiques, les baptistes et les adventistes du septième jour s'étaient alliés aux démocrates et aux fidèles du très respectable Moon pour créer chez Tom Cullen une sorte de Disneyland politico-religieux.

La pelouse qui s'étendait devant la maison offrait un étrange assortiment de statues. On y voyait une douzaine de Vierges Marie, certaines apparemment en train de donner à manger à des troupeaux de flamants roses en plastique. Le plus grand dépassait Tom d'une bonne tête et se tenait debout sur une patte terminée par quatre crampons qui s'enfonçaient dans la terre. Il y avait aussi un gigantesque faux puits dans lequel un grand Jésus phosphorescent en plastique se tenait debout, les mains étendues, bénissant les flamants roses. À côté, on voyait également une grosse vache de plâtre en train de s'abreuver dans un bassin où les oiseaux venaient prendre leur bain.

La porte s'ouvrit à toute volée et Tom sortit à leur rencontre, torse nu. À cette distance, pensa Nick avec ses yeux bleu clair et cette grosse barbe roussâtre, on aurait pu prendre Tom pour un écrivain ou un peintre extraordinairement viril. Mais de plus près, vous abandonniez cette idée en faveur d'une image un peu moins intellectuelle… Tout au plus, un artisan de la contre-culture qui prend le kitsch pour de l'originalité.

Et de très près, quand vous le voyiez sourire et parler à toute vitesse, vous compreniez sans l'ombre d'un doute qu'il manquait une bonne couche d'isolant dans le grenier de Tom Cullen.

Nick savait que l'une des raisons pour lesquelles il se sentait proche de Tom était qu'on l'avait pris lui aussi pour un arriéré mental, d'abord parce que son handicap l'avait empêché d'apprendre à lire et à écrire, ensuite parce que les gens supposaient qu'un sourd-muet devait nécessairement être attardé. Il avait tout entendu. Il lui manque une vis. Ramolli du ciboulot. Une araignée au plafond. Il a un petit

grain. Il travaille du chapeau. Et, par ordre alphabétique : cinglé, cinoque, cintré, dingo, fada, loufoque, louftingue, maboul, marteau, piqué, siphonné, sonné, tapé, timbré, toc-toc, toqué, tordu, zinzin. Il se souvenait de ce soir où il s'était arrêté prendre quelques bières chez Zack le sale bistrot qui se trouvait à la sortie de Shoyo – la nuit où Ray Booth et ses copains lui avaient sauté dessus. À l'autre bout du bar, le garçon se penchait pour dire quelque chose à l'oreille d'un client. Sa main couvrait presque sa bouche si bien que Nick n'avait pu saisir que quelques fragments de ce qu'il avait dit. Mais il ne lui en avait pas fallu davantage pour comprendre. *Sourd-muet… probablement attardé… presque tous ces types le sont…*

Mais de toutes ces vilaines expressions dont on se servait pour parler de l'arriération mentale, une convenait tout à fait à Tom Cullen. Nick l'avait souvent employée à son sujet, avec toute la compassion dont il était capable, dans le silence de son cœur. Et cette expression était la suivante : *il lui manque une case*. Ou plusieurs. C'était bien cela. Tom jouait aux cartes avec un jeu incomplet. Et ce qu'il y avait de dommage dans le cas de Tom, c'est qu'il lui manquait bien peu de cartes, et des petites par-dessus le marché – un deux de carreau, un trois de trèfle, quelque chose du genre. Mais sans ces cartes, vous ne pouviez tout simplement pas jouer. Sans elles, vous ne pouviez même pas réussir une patience.

– Nicky ! hurla Tom. Comme je suis content de te voir ! Putain, ça oui ! Tom Cullen est content.

Il sauta au cou de Nick qui sentit une larme picoter son œil malade, derrière le bandeau noir qu'il portait encore lorsque le soleil était très vif, comme aujourd'hui.

– Et Ralph aussi ! reprit Tom. Et celui-là… Toi, tu es… attendez…

– Je m'appelle…, commença Stu.

Mais Nick l'arrêta d'un geste de la main gauche. Il se servait de procédés mnémotechniques avec Tom et la méthode semblait donner des résultats. S'il parvenait à associer une chose connue à un nom dont il voulait se souvenir, le déclic se produisait assez souvent.

Nick sortit son bloc-notes de sa poche et commença à écrire quelque chose. Puis il le tendit à Ralph qui le lut à haute voix.

– *Comment appelle-t-on quelqu'un qui est idiot ?*

Tom se figea. Son visage se vida de toute expression. Sa bouche s'ouvrit mollement, l'image même de l'idiot du village.

Stu était mal à l'aise.

– Nick, tu ne crois pas qu'on devrait…

– Stupide ! s'exclama

Tom qui se mit aussitôt à gambader. Stu est stupide ! Non ! Il s'appelle Stu !

Tom regarda Nick pour voir sa réaction et Nick lui fit le V de la victoire.

– Putain, Stu comme stupide, Tom Cullen sait ça, *tout le monde* sait ça !

Nick montra du doigt la porte de la maison.

– Tu veux entrer ? Sûr que oui, ça oui ! Tous on va entrer. Tom a décoré sa maison.

Ralph et Stu échangèrent un regard tandis qu'ils montaient les marches de l'entrée derrière Nick et Tom. Le pauvre garçon était toujours en train de « décorer ». Il ne « meublait »

pas, car la maison était naturellement meublée lorsqu'il s'y était installé. L'intérieur ressemblait maintenant à une de ces fantastiques illustrations qu'on trouve dans les livres d'enfants, illustrations qui ne peuvent sortir que de la plume de dessinateurs à l'esprit passablement dérangé.

Une énorme cage dorée où un perroquet empaillé, vert laitue, attendait patiemment, les pattes solidement ficelées au perchoir, était suspendue juste derrière la porte d'entrée et Nick dut se baisser pour passer dessous. Non, pensa Nick, Tom ne décore pas sa maison n'importe comment. Sinon, elle n'aurait pas été plus étonnante qu'une boutique de brocanteur. Mais il y avait quelque chose d'autre ici, quelque chose qui semblait à peine hors de portée d'un esprit ordinaire. Au-dessus de la cheminée du salon, une collection de stickers de cartes de crédit était artistiquement disposée sur un grand panneau carré. CARTE VISA ACCEPTÉE. EN

ESPECES OU MASTER CARD ? AMERICAN EXPRESS, NE PARTEZ PAS SANS ELLE. DINER'S

CLUB. La question qui se posait était la suivante : comment Tom savait-il que tous ces stickers faisaient partie d'un même ensemble fini, comme on dit en algèbre moderne ? Il ne savait pas lire. Pourtant, il avait compris que ces stickers avaient tous un dénominateur commun.

Une grosse bouche d'incendie en styrofoam était posée sur la table à café. Sur l'appui de la fenêtre, un gyrophare de voiture de police réfléchissait la lumière du soleil en larges éventails d'un bleu froid sur

le mur.

Tom leur fit les honneurs de sa maison. Au sous-sol, la salle de jeu était remplie d'animaux empaillés que Tom avait trouvés chez un taxidermiste ; accrochés à une corde à piano pratiquement invisible, des oiseaux semblaient voler – hiboux, faucons, et même un aigle d'Amérique au plumage mité qui avait perdu l'un de ses yeux de verre jaunes. Une marmotte se dressait sur ses pattes de derrière dans un coin un écureuil dans l'autre, un sconse dans le troisième, une belette dans le dernier.

Au milieu de la pièce se trouvait un coyote, centre d'attention de tous les autres petits animaux.

La rampe de l'escalier était enrubannée avec du papier collant à rayures rouges et blanches, comme une enseigne de coiffeur. Dans le couloir du premier, des avions de chasse en plein vol, accrochés eux aussi à une corde à piano – Foker, Spad, Stuka, Spitfire, Zero, Messerschmitt. Le sol de la salle de bains était peint à l'émail bleu clair et sur cette mer artificielle voguaient les nombreux petits bateaux de Tom autour de quatre îles et d'un continent en porcelaine blanche : les quatre pattes de la baignoire, le socle de la cuvette des w.-c.

La visite terminée, Tom les raccompagna au rez-de-chaussée où ils s'assirent au-dessous du collage des cartes de crédit et en face d'une photo en trois dimensions de John et Robert Kennedy, sur fond de nuages dorés. LES DEUX FRÈRES SONT RÉUNIS AU CIEL, annonçait la légende.

– Vous aimez les décorations de Tom ? Vous les trouvez jolies ?

– Très jolies, répondit Stu.

Mais dis-moi, ces oiseaux, en bas… ils ne font jamais de bêtises ?

– Putain, non ! répliqua Tom, étonné. Ils sont remplis de sciure de bois !

Nick tendit un message à Ralph.

– Écoute, Tom, Nick voudrait savoir si tu veux bien qu'on fasse encore de l'hypnotisme. Comme l'autre jour avec Stan. Mais cette fois, c'est important, ce n'est plus un jeu. Nick dit qu'il t'expliquera plus tard.

– On y va, dit Tom. *Tu… as…*

trrrrrrrrrès… envie… de dormirrrr… c'est ça ?

– Oui, c'est ça, répondit Ralph.

– Vous voulez que je regarde encore la montre ? Ça me dérange pas. Vous savez, quand vous la faites balancer ? *Trrrrès… envie…* Sauf que j'ai pas très envie de dormir. Putain, non. Je suis allé au lit très tôt hier soir. Tom Cullen va toujours au lit très tôt, parce qu'il y a pas de télé.

– Tom, est-ce que tu voudrais voir un éléphant ? lui demanda Stu tout doucement.

Tom ferma immédiatement les yeux.

Sa tête bascula en avant. Sa respiration se fit plus lente, plus profonde. Stu le regardait, stupéfait. Nick lui avait demandé de prononcer la phrase clé, mais Stu n'aurait jamais cru qu'elle produirait si vite ce résultat.

– Comme un poulet, quand on lui met la tête sous l'aile, dit Ralph.

Nick remit à Stu le « script »

qu'il avait préparé. Stu regarda longuement Nick qui ne détourna pas les yeux, puis hocha gravement la tête pour lui faire signe de continuer.

– Tom, tu m'entends ? demanda Stu.

– Oui, je t'entends, répondit Tom d'une voix étrange.

Stu leva les yeux. Ce n'était pas la voix habituelle de Tom, mais il n'aurait pu dire exactement pourquoi. Elle lui rappelait quelque chose qui était arrivé lorsqu'il avait dix-huit ans, le jour de la remise des diplômes au lycée. Ils étaient dans le vestiaire des garçons avant la cérémonie, tous ces camarades qu'il connaissait depuis… depuis le premier jour de l'école maternelle dans au moins quatre cas, la plupart des autres depuis presque aussi longtemps. Un instant, il avait vu à quel point ces visages avaient changé. Il était debout sur les carreaux du vestiaire, sa cravate à la main. Cette vision du changement l'avait fait frissonner alors, comme elle le faisait frissonner maintenant. Les visages qu'il avait regardés n'étaient plus des visages d'enfants… mais ils n'étaient pas encore devenus des visages d'hommes.

C'étaient des visages dans les limbes, des visages en suspens entre deux états parfaitement définis. Et cette voix qui sortait des ombres du subconscient de Tom Cullen ressemblait à ces visages si ce n'est qu'elle était infiniment plus triste. Stu pensa que c'était la voix d'un homme qui n'allait jamais être un homme.

Les autres l'attendaient.

– Je m'appelle Stu Redman, Tom.

– Oui. Stu Redman.

– Nick est ici.

– Oui, Nick est ici.

– Ralph Brentner est ici, lui aussi.

– Oui, Ralph est ici aussi.

– Nous sommes tes amis.

– Je sais.

– Nous voudrions que tu fasses quelque chose, Tom. Pour la Zone. C'est dangereux.

– Dangereux…

Le visage de Tom se troubla, comme l'ombre d'un nuage traversant lentement un champ de blé mûr.

– Il va falloir que j'aie peur ? Il va falloir…

La voix de Tom s'éteignit et il soupira.

Stu se retourna vers Nick, troublé.

Nick articula silencieusement : Oui.

– C'est *lui*, dit Tom en poussant un profond soupir.

Un soupir qui ressemblait au bruit que fait le vent froid de novembre dans un bois de chênes dépouillés de leurs feuilles. Stu sentit un frisson au fond de sa poitrine. Ralph était pâle.

– Qui, Tom ? demanda

doucement Stu.

– Flagg. Il s'appelle Randy Flagg. L'homme noir. Vous voulez que je…

Encore ce soupir, amer, si long.

– Comment le connais-tu, Tom ?

– La question n'était pas prévue dans le script.

– Les rêves… je vois sa figure dans les rêves.

*Je vois sa figure dans les rêves*. Mais aucun d'eux n'avait vu son visage, toujours caché.

– Tu le vois ?

– Oui…

– À quoi ressemble-t-il, Tom ?

Stu crut qu'il n'allait pas répondre et il se préparait à revenir au script quand Tom se remit à parler : – Il ressemble à tous les gens qu'on voit dans la rue. Mais quand il sourit, les oiseaux tombent morts des fils du téléphone. Lorsqu'il vous regarde d'une certaine manière, votre prostate s'enflamme et vous fait mal quand vous urinez. L'herbe jaunit et meurt là où il crache. Il est toujours dehors. Il est venu du temps. Il ne se connaît pas lui-même. Il porte le nom d'un millier de démons. Jésus l'a transformé un jour en un troupeau de porcs. Il s'appelle Légion. Il a peur de nous. Nous sommes à l'intérieur. Il connaît la magie. Il peut appeler les loups, habiter les corneilles. Il est le roi de nulle part. Mais il a peur de nous. Il a peur de… l'intérieur.

Tom se tut.

Les trois hommes se regardaient, pâles comme la mort. Ralph avait enlevé son chapeau et le pétrissait nerveusement. Nick se cachait les yeux avec la main. La gorge de Stu était devenue râpeuse comme du verre pilé.

*Il s'appelle Légion. Il est le roi de nulle part.*

– Tu peux nous dire autre chose sur lui ? demanda Stu à voix basse.

– Seulement que j'ai peur de lui, moi aussi. Mais je vais faire ce que vous voulez. Tom… a si peur.

Et ce terrible soupir, encore.

– Tom, dit soudain Ralph, sais-tu si mère Abigaël… est encore vivante ?

– Le visage de Ralph était tendu, comme le visage d'un homme qui mise tout sur les dés qu'il vient de jeter.

– Elle est vivante.

Ralph se recula contre le dossier de sa chaise en prenant une grande respiration.

– Mais elle n'est pas encore avec Dieu, ajouta Tom.

– Pas encore avec Dieu ?

Pourquoi pas, Tom ?

– Elle est dans le désert, Dieu l'a emportée dans le désert, elle ne craint pas la terreur qui vole à l'heure de midi, ni la terreur qui rampe à l'heure de minuit… le serpent ne saurait la mordre pas plus que l'abeille la piquer… mais elle n'est pas encore avec Dieu. Ce n'est pas la main de Moïse qui fit jaillir l'eau du rocher. Ce n'est pas la main

d'Abigaël qui a renvoyé les belettes le ventre vide. Il faut avoir pitié d'elle.

Elle verra, mais elle verra trop tard. Il y aura la mort. Sa mort à *lui*. Elle mourra du mauvais côté du fleuve. Elle…

– Faites-le arrêter, gémit Ralph. Vous ne pouvez pas le faire arrêter ?

– Tom ! dit Stu.

– Oui.

– Es-tu le Tom que Nick a rencontré en Oklahoma ? Es-tu le même Tom que nous connaissons lorsque tu es réveillé ?

– Oui, mais je suis plus que ce Tom-là.

– Je ne comprends pas.

Il bougea un peu, mais son visage endormi resta parfaitement calme.

– Je suis le Tom de Dieu.

Stu faillit laisser tomber les notes de Nick.

– Tu dis que tu feras ce que nous voulons.

– Oui.

– Mais est-ce que tu vois… est-ce que tu crois que tu reviendras ?

– Ce n'est pas à moi de le voir ni de le dire. Où dois-je aller ?

– À l'ouest, Tom.

Tom poussa un gémissement qui fit se dresser les cheveux de Stu. *Vers quoi allons-nous l'envoyer ?* Peut-être le savait-il. Peut-être y avait-il été lui-même, dans le Vermont, dans ce labyrinthe de couloirs où l'écho lui faisait croire qu'on le suivait, qu'on le rattrapait.

– À l'ouest, dit Tom. À l'ouest, oui.

– Nous t'envoyons pour regarder, Tom. Pour regarder, pour observer. Et ensuite pour revenir.

– Revenir et tout raconter.

– Tu peux faire ça ?

– Oui. Sauf s'ils me

prennent et s'ils me tuent.

Stu fit une grimace ; et tous les autres aussi.

– Tu partiras tout seul, Tom.

À l'ouest. Toujours à l'ouest. Tu sauras trouver l'ouest ?

– Là où le soleil se couche.

– Oui. Et si quelqu'un te demande pourquoi tu es là, voilà ce que tu vas répondre : Ils m'ont chassé de la Zone libre…

– Ils

m'ont chassé. Ils ont chassé Tom. Ils l'ont mis sur la route.

– …

parce que tu es faible d'esprit.

– Ils ont chassé Tom parce que Tom est faible d'esprit.

– … et parce que tu pourrais avoir une femme et que la femme pourrait avoir des enfants idiots.

– Des enfants idiots comme Tom.

L'estomac de Stu protestait violemment. Sa tête lui pesait comme du plomb, comme s'il souffrait d'une terrible gueule de bois.

– Allez, répète ce que tu vas dire si quelqu'un te demande ce que tu fais à l'ouest.

– Ils ont chassé Tom parce qu'il est faible d'esprit. Putain, oui. Ils avaient peur que j'aie une femme, comme on a une femme avec son zizi dans le lit. Que je lui fasse des petits idiots.

– C'est ça, Tom. C'est…

– Ils m'ont chassé, dit Tom d'une voix douce et plaintive. Ils ont chassé Tom de sa jolie maison et ils lui ont dit de se mettre en route avec ses pieds.

Stu s'essuya les yeux d'une main tremblante. Il regarda Nick. Mais il voyait deux Nick, trois même.

– Nick, je ne sais pas si je peux terminer, dit-il d'une voix à peine audible.

Nick regarda Ralph qui secouait la tête, pâle comme un linge.

– Termine, dit Tom, et le son de sa voix surprit tout le monde. S'il te plaît, ne me laisse pas dans le noir.

Stu fit un effort pour continuer.

– Tom, tu sais de quoi a l'air la pleine lune ?

– Oui… elle est grosse et toute ronde.

– Pas une demi-lune, non, une lune toute ronde.

– C'est ça.

– Lorsque tu verras cette grosse lune ronde, tu repartiras vers l'est. Tu reviendras chez nous. Tu reviendras chez toi, Tom.

– Oui, quand je la verrai, je vais revenir. Je vais revenir chez moi.

– Et quand tu reviendras, tu marcheras la nuit et tu dormiras le jour.

– Je marcherai la nuit et je dormirai le jour.

– C'est ça. Et tu te

cacheras bien pour que personne ne te voie.

– Personne.

– Mais quelqu'un pourrait quand même te voir, Tom.

– Oui, quelqu'un pourrait.

– Si quelqu'un te voit, tue-le.

– Tue-le, répéta Tom, après une hésitation.

– S'ils sont plusieurs, cours.

– Cours, répéta Tom, plus sûr de lui.

– Mais essaye bien de ne pas te faire voir. Tu peux tout répéter depuis le début ?

– Oui. Revenir à la pleine lune. Pas la demi-lune, pas la lune presque ronde. Marcher la nuit, dormir le jour. Ne laisser personne me voir. Si quelqu'un me voit, le tuer. Si plusieurs personnes me voient, courir. Mais essayer de ne pas me faire voir.

– C'est très bien. Maintenant, tu vas te réveiller dans quelques secondes. D'accord ?

– D'accord.

– Quand je parlerai de l'éléphant, tu te réveilleras, d'accord ?

– D'accord.

Stu se rassit en poussant un long soupir.

– Merci mon Dieu, c'est fini.

Nick approuva du regard.

– Tu te doutais que ça pouvait arriver, Nick ?

Nick secoua la tête.

– Comment peut-il savoir ces choses ?

Nick fit un geste dans la direction de son bloc-notes. Stu le lui tendit, heureux de s'en débarrasser. Ses doigts avaient maculé de sueur la page où Nick avait écrit son script, au point qu'elle était presque devenue transparente. Nick écrivit quelque chose et rendit le bloc à Ralph qui lut le message en remuant lentement les lèvres, puis passa le bloc à Stu.

– *Les fous et les retardés ont parfois été considérés dans le passé comme des hommes investis de pouvoirs divins. Je ne crois pas qu'il nous ait dit quoi que ce soit qui puisse nous être utile en pratique, mais il m'a fait drôlement peur. Il a parlé de magie. Comment combattre la magie ?*

– Ça me dépasse complètement, marmonna Ralph. Ces choses qu'il a dites sur mère Abigaël, je ne veux même pas y penser. Réveille-le, Stu, et partons d'ici aussi vite que possible.

Ralph était au bord des larmes.

Stu se pencha en avant.

– Tom ?

– Oui.

– Tu voudrais voir un éléphant ?

Tom ouvrit aussitôt les yeux et regarda autour de lui.

– Je vous avais bien dit que ça ne marcherait pas. Putain, non. Tom dort pas au milieu de la journée.

Nick tendit une feuille de papier à Stu qui y jeta un coup d'œil, puis s'adressa à Tom.

– Nick dit que tu as très bien réussi.

– Ah bon ? Je me suis

mis debout sur la tête, comme l'autre fois ?

Avec un petit pincement de honte, Nick se dit en lui-même : non, Tom, cette fois tu as fait des tours bien plus fantastiques.

– Non, répondit Stu. Tom, nous sommes venus te demander si tu pouvais nous aider.

– Moi ? Aider ? Sûr

que oui ! J'aime beaucoup aider !

– C'est dangereux, Tom. Nous voulons que tu partes à l'ouest, puis

que tu reviennes et que tu nous dises ce que tu as vu.

– D'accord, pas de problème, fit Tom sans la moindre hésitation.

Mais Stu crut voir une ombre fugace traverser son visage… et s'attarder quelque temps derrière ses yeux bleus naïfs.

– Quand ? reprit Tom.

Stu posa doucement la main sur le cou de Tom et se demanda ce qu'il pouvait bien faire ici. Comment y voir clair quand on n'est pas mère Abigaël, quand on n'a pas une ligne directe avec le ciel ?

– Très bientôt, déclara-t-il doucement. Très bientôt.

Lorsque Stu

revint à son appartement, Frannie était en train de préparer le dîner.

– Harold est venu, dit-elle.

Je lui ai demandé de rester à dîner, mais il n'a pas voulu.

– Ah bon…

Elle le regarda de plus près.

– Mon cher Stuart Redman, quelle mouche vous a piqué ?

– Une mouche nommée Tom Cullen.

Et il lui raconta la suite.

– Qu'est-ce que ça veut dire ?

demanda Fran quand ils s'assirent pour dîner.

Son visage était pâle et elle n'avait plus d'appétit. Distraite, elle poussait machinalement la nourriture dans son assiette.

– Je veux bien être pendu si je le sais. C'est une sorte de… de voyance, sans doute. Je ne vois pas pourquoi nous devrions nous étonner que Tom Cullen ait des visions sous hypnose, après les rêves que nous avons tous faits en venant ici. Si ce n'était pas de la voyance, alors je n'y comprends plus rien.

– Mais ils paraissent si lointains aujourd'hui… du moins pour moi.

– Pour moi aussi, répondit Stu qui se rendit compte qu'il jouait lui aussi avec sa nourriture.

– Écoute, Stu… je sais que nous avons décidé de ne pas parler des affaires du comité en dehors des réunions, si possible. Tu disais que nous nous disputerions tout le temps, et tu avais probablement raison. Je n'ai pas dit un mot quand tu t'es transformé en superflic après le 25, je me trompe ?

– Non, tu n'as rien dit.

– Mais je dois te demander si tu crois toujours qu'envoyer Tom Cullen à l'ouest est une bonne idée. Après ce qui s'est passé cet après-midi.

– Je ne sais pas.

Il repoussa son assiette. Il n'y avait pratiquement pas touché. Il se

leva, s'approcha du buffet et prit un paquet de cigarettes. Il ne fumait plus que deux ou trois cigarettes par jour. Il en alluma une, avala une bonne bouffée, sentit l'âcre fumée du tabac pénétrer au fond de ses poumons.

– Côté positif, reprit-il, son histoire est suffisamment simple et plausible. Nous l'avons chassé parce qu'il était idiot. Personne ne pourra lui ôter cette idée de la tête. Et s'il revient, nous pourrons l'hypnotiser – il part au quart de tour – et il nous dira tout ce qu'il a vu. Les choses importantes et les choses insignifiantes. Il est possible qu'il soit finalement un meilleur observateur que les autres. Pour ma part, j'en suis sûr.

– S'il revient.

– Oui, si. Nous lui avons dit de marcher uniquement la nuit et de se cacher le jour quand il reviendra à l'est. S'il voit plusieurs personnes, il doit s'enfuir. Mais s'il n'est vu que par une seule personne, il doit la tuer.

– Stu ! Tu n'as pas

fait *ça* !

– Bien sûr que si ! répondit-il d'une voix où pointait la colère. Ce n'est pas un jeu d'enfants de chœur Frannie ! Tu sais ce qui va arriver à Tom… ou au juge… ou à Dayna… s'ils se font prendre là-bas ! Si tu ne le sais pas, pourquoi étais-tu contre cette idée quand on en a parlé la première fois ?

– D'accord, répondit-elle d'une voix calme. D'accord, Stu.

– Non, je ne veux pas de tes d'accord ! s'exclama-t-il en écrasant furieusement la cigarette qu'il venait d'allumer dans un cendrier de terre cuite, projetant en l'air un petit nuage d'étincelles.

Plusieurs atterrirent sur le revers de sa main et il les fit tomber d'un geste brusque, sauvage.

– Je ne suis pas d'accord !

reprit-il. On ne peut pas envoyer un pauvre débile se battre pour vous, on ne peut pas pousser les gens comme des pions sur un putain d'échiquier, on ne peut pas donner l'ordre de tuer comme un boss de la mafia. Mais je ne sais pas quoi faire d'autre. Je ne sais tout simplement pas. Si nous ne découvrons pas ce qu'ils préparent, toute la Zone libre risque de s'évaporer un beau jour de printemps dans un énorme champignon atomique !

– D'accord. Hé ! D'accord.

Il serra lentement les poings.

– Je me suis mis en colère. Excuse-moi.

Tu n'y es pour rien, Frannie.

– Ne t'en fais pas. Ce n'est pas toi qui as ouvert la boîte de Pandore.

– Je sais. Nous sommes tous en train de l'ouvrir fit-il d'une voix morne en prenant une autre cigarette dans son paquet. En tout cas, quand je lui ai donné cet… comment appelles-tu ça ?

Quand je lui ai dit de tuer ceux qui se mettraient en travers de son chemin j'ai eu l'impression qu'il fronçait les sourcils. Ça n'a pas duré longtemps. Je ne sais même pas si Ralph et Nick l'ont vu. Mais moi, j'ai eu l'impression qu'il se disait : « D'accord, je comprends ce que vous voulez dire, mais je prendrai tout seul ma décision le moment venu. »

– J'ai lu qu'on ne peut pas forcer quelqu'un sous hypnose à faire quelque chose qu'il refuserait de faire éveillé. Le sujet hypnotisé refuse d'enfreindre son code moral simplement parce qu'on lui dit de le faire.

– Ouais, dit Stu en hochant la tête. J'y pensais justement. Mais qu'est-ce qui va se passer si Flagg a posté des sentinelles tout le long de sa frontière est ? C'est ce que je ferais à sa place. Si Tom tombe sur des sentinelles en allant vers l'ouest, son histoire lui donnera une bonne couverture. Mais quand il reviendra, il faudra qu'il tue, ou bien il sera tué. Et si Tom ne veux pas tuer, il est fichu.

– Tu t'inquiètes peut-être un peu trop, dit Frannie. Je veux dire, s'il y a effectivement des sentinelles, elles seront nécessairement très éloignées les unes des autres, tu ne crois pas ?

– Tu as raison. Un homme tous les quatre-vingts kilomètres à peu près. À moins qu'ils ne soient cinq fois plus nombreux que nous.

– Bon. Sauf s'ils ont déjà installé du matériel très perfectionné, radars, infrarouges, tous ces trucs qu'on voit dans les films d'espions, Tom devrait donc pouvoir passer à travers ?

– C'est ce que nous espérons.

Mais…

– Mais tu as mauvaise

conscience, dit-elle doucement.

– Tu crois ? Eh bien… peut-être, oui. Et Harold, qu'est-ce qu'il voulait ?

– Il a laissé des cartes topographiques des secteurs où son comité des recherches a essayé de retrouver mère Abigaël. Harold travaille aussi à l'enfouissement des cadavres. Il avait l'air très fatigué. Mais ses fonctions officielles n'expliquent pas tout. On dirait bien qu'il fait des folies avec son corps.

– Qu'est-ce que tu racontes ?

– Harold s'est trouvé une femme.

Stu haussa les sourcils.

– Et ce serait pour ça qu'il n'a pas voulu rester à dîner. Tu sais de qui il s'agit ?

Stu leva les yeux au plafond.

– Laisse-moi réfléchir… Voyons, avec qui Harold pourrait-il copuler ? Attends un peu…

– Tu as de ces expressions !

Et qu'est-ce que tu crois que nous faisons ?

Elle lui donna une petite tape et il recula en souriant.

– On s'amuse bien, non ?

J'abandonne. C'est qui ?

– Nadine Cross.

– La femme avec des mèches blanches ?

– Exactement.

– Bigre, elle doit bien être deux fois plus âgée que lui.

– Je doute que Harold s'en soucie à ce stade de leurs relations.

– Larry est au courant ?

– Je ne sais pas et ça m'est égal. Nadine n'est plus avec Larry maintenant. Si elle l'a jamais été.

– Ouais, fit Stu.

Il était heureux que Harold se soit découvert une modeste vocation de Casanova, mais le sujet ne l'intéressait pas démesurément.

– Et qu'est-ce que Harold pense des activités du comité des recherches ? reprit-il. Il t'a donné des idées ?

– Tu connais Harold. Il sourit beaucoup, mais… il n'est pas de

nature très optimiste. C'est sans doute pour ça qu'il passe tout son temps à enfouir des cadavres. On l'appelle Faucon maintenant tu le savais ?

– Ah bon !

– Je l'ai appris aujourd'hui.

Je ne savais pas de qui ils parlaient. Alors, j'ai demandé.

Elle réfléchit un instant, puis éclata de rire.

– Qu'est-ce qu'il y a de si drôle ?

Elle tendit ses jambes devant elle. Elle avait aux pieds des chaussures de sport dont les semelles étaient zébrées de lignes et de cercles.

– Il m'a complimenté sur mes godasses, dit-elle. Tu ne trouves pas ça un peu dingue ?

– C'est *toi* la dingue.

Harold se

réveilla juste avant l'aube avec une douleur sourde mais pas du tout désagréable dans le bas-ventre. Il frissonna un peu en se levant. Il faisait nettement plus frais le matin, même si l'on n'était encore que le 22 août et que l'automne ne serait là que dans un mois.

Mais ça chauffait sous son nombril, oh oui. Le simple fait de regarder la courbe délectable de ses fesses dans cette minuscule culotte transparente tandis qu'elle dormait le réchauffa considérablement. Elle ne dirait sûrement rien s'il la réveillait… ou plutôt, elle dirait peut-être quelque chose, mais il n'y verrait pas d'*objection*. Il ne savait toujours pas vraiment ce qu'il y avait au fond de ces yeux sombres et il avait un peu peur d'elle.

Plutôt que de la réveiller, il s'habilla rapidement. Il ne voulait pas trop traîner près de Nadine, même s'il avait furieusement envie d'elle.

Ce qu'il voulait, c'était trouver un endroit où réfléchir tout seul.

Il s'arrêta à la porte, complètement habillé, ses bottes à la main. La fraîcheur presque glaciale de la chambre et le prosaïsme de l'habillage lui avaient ôté toute envie. Il planait une odeur dans la pièce, et cette odeur n'était pas des plus ragoûtantes.

Ce n'était qu'une petite chose, avait-elle dit, une petite chose dont ils pouvaient se passer. C'était peut-être vrai. Elle savait faire avec sa bouche et ses mains des choses presque incroyables. Mais si ce n'était qu'une si petite chose, pourquoi la pièce était-elle imprégnée de cette odeur vaguement aigrelette qu'il associait au plaisir solitaire de toutes ses mauvaises années ?

*Tu veux peut-être tout gâcher*.

Une pensée troublante. Il sortit sans faire de bruit et referma doucement la porte derrière lui.

Nadine ouvrit les yeux au moment où la porte se fermait. Elle s'assit, regarda pensivement la porte, puis se recoucha. Son corps lui faisait mal, parcouru de lentes poussées de désir qui ne trouvaient pas leur exutoire. On aurait presque dit des douleurs menstruelles.

Ce n'était qu'une si petite chose, pensa-t-elle (sans savoir que ses idées étaient si proches de celles de Harold), pourquoi se sentir ainsi ? À un moment, la nuit dernière, elle avait dû se mordre les lèvres pour étouffer son cri : *Arrête de tourner autour du pot et DÉFONCE-MOI avec ton truc !*

Tu m'entends ? DÉFONCE-MOI, BOURRE-MOI jusqu'à ce que j'éclate ! Tu crois que ça me fait quelque chose ce que tu fabriques ? Défonce-moi pour l'amour de Dieu – ou au moins pour le mien – et finissons-en avec ces jeux stupides !

Il était couché, la tête entre ses cuisses, et poussait d'étranges grognements de plaisir, des bruits qui auraient pu être comiques s'ils n'avaient pas été si sincères, si proches de la sauvagerie. Elle avait levé les yeux, ravalant ces mots qui tremblaient derrière ses lèvres, et elle avait vu (ou l'avait-elle seulement cru ?) un visage à la fenêtre. En un instant, le feu de son propre désir s'était éteint, étouffé sous une couche de cendres froides.

C'était *son* visage qui souriait férocement en la regardant.

Un hurlement avait monté dans sa gorge… puis le visage avait disparu, le visage n'était plus qu'un jeu d'ombres sur la vitre noircie, maculée de traînées de poussière. Rien de plus que le croque-mitaine qu'un enfant s'imagine voir dans le placard, ou sournoisement pelotonné derrière le coffre à jouets dans le coin de sa chambre.

Rien de plus.

Mais non ! C'était *bien plus*. Et même maintenant dans les premières lueurs froides et rationnelles de l'aube, prétendre le contraire aurait été impossible, *dangereux*. C'était lui tout à l'heure, et il lui avait lancé un avertissement. Le futur époux surveillait sa promise et la fiancée déflorée serait la mariée éconduite.

Les yeux au plafond, elle réfléchissait : *Je le suce mais je suis toujours vierge. Je le laisse me la mettre dans le cul, mais je suis toujours vierge. Je m'habille pour lui comme une putasse de dernière catégorie, mais c'est très bien ainsi.*

C'était assez pour vous demander quelle sorte d'homme pouvait bien être votre fiancé.

Nadine regarda longtemps le plafond, longtemps.

Harold se fit un café, l'avala d'un trait avec une grimace, puis sortit sur le perron pour manger les deux gaufres qu'il avait fait réchauffer sur le gaz. Le jour se levait paresseusement.

Rétrospectivement, ces dernières journées lui avaient donné l'impression d'un fantastique défilé de carnaval. Ce n'était qu'un tourbillon de camions orange, de Weizak qui lui donnait des tapes sur l'épaule, de gens qui l'appelaient Faucon (ils l'appelaient tous ainsi à présent), de cadavres en flots verdâtres incessants, puis ce maelstrom tout aussi incessant de sexe cochon quand il rentrait chez lui. Assez pour vous faire tourner la tête.

Mais maintenant, assis sur les marches du perron aussi froides que le marbre d'une pierre tombale, une tasse d'horrible café gargouillant dans son ventre, il réfléchissait en mâchonnant ces gaufres qui avaient pris un arrière-goût de sciure de bois. Il se sentait l'esprit clair, sain après une saison de folie. Et il se dit que, pour une personne qui s'était toujours prise pour l'homme de Cro-Magnon perdu au milieu d'un troupeau braillard de Néandertaliens, il n'avait vraiment pas beaucoup réfléchi ces derniers temps. On l'avait mené, pas par le bout du nez, mais par le bout du pénis.

Il tourna les yeux pour regarder les monts Flatirons et l'image de Frannie Goldsmith lui vint à l'esprit. C'était Frannie qui était entrée chez lui ce jour-là, il en était sûr maintenant. Il avait trouvé un prétexte pour se rendre à l'appartement où elle vivait avec Redman, dans l'espoir de jeter un coup d'œil sur ses chaussures. Coup de chance, elle portait les chaussures de sport qui avaient laissé cette empreinte dans son sous-sol. Des cercles et des lignes, au lieu du motif habituel, quadrillé ou en zigzag. Plus de doute, ma petite.

Les fils de l'écheveau se démêlaient assez bien finalement. D'une manière ou d'une autre, elle avait découvert qu'il avait lu son journal. Il avait dû laisser une tache ou une marque sur une page… peut-être plusieurs. Et elle était venue chez lui à la recherche de quelque chose qui lui indique ce qu'avait été sa réaction lorsqu'il avait lu ses confidences. Quelque chose d'écrit.

Naturellement, il y avait son registre. Mais elle ne l'avait pas trouvé, il en avait la conviction. Car son registre disait noir sur blanc qu'il avait l'intention de tuer Stuart Redman. Si elle l'avait lu, elle en aurait parlé à Stu. Et même si elle ne l'avait pas fait, elle n'aurait sans doute pas pu être aussi détendue et naturelle avec lui qu'elle l'avait

été hier.

Il termina sa dernière gaufre en grimaçant. Elle était déjà froide. Puis il décida d'aller à pied à la gare routière, plutôt que de prendre sa bicyclette ; Teddy Weizak ou Norris pourraient le raccompagner chez lui en rentrant. Il ferma jusqu'au menton son blouson pour se protéger du froid qui dans une heure aurait disparu. Il passa devant des maisons vides aux rideaux fermés et, six pâtés de maisons plus loin, rue Arapahœ, il commença à voir des *X* tracés à la craie sur toutes les portes. Son idée, une fois de plus. Le comité des inhumations avait visité toutes les maisons marquées d'une croix et évacué les cadavres qui pouvaient s'y trouver. Un X, une croix sur ces gens qui avaient vécu dans ces maisons, partis à tout jamais. Dans un mois, il y aurait des *X* partout à Boulder, marquant la fin d'une époque.

C'était le moment de réfléchir, et de réfléchir bien. Il avait l'impression d'avoir cessé de réfléchir depuis qu'il avait rencontré Nadine… mais peut-être avait-il cessé bien avant.

J'ai lu son journal parce que j'avais mal et que j'étais jaloux, pensa-t-il. Puis elle est entrée chez moi, probablement pour lire mon journal, mais elle ne l'a pas trouvé. Le choc qu'il avait ressenti à savoir que quelqu'un était entré chez lui avait peut-être été une revanche suffisante. En tout cas, il avait accusé le coup, et très fort. Peut-être étaient-ils quittes à présent.

Il n'avait plus vraiment envie de Frannie… *Vraiment ?*

Tout à coup, il sentit la braise de la rancœur rougeoyer dans sa poitrine. Il n'avait peut-être plus envie d'elle.

Mais cela ne changeait rien au fait qu'ils l'avaient exclu. Nadine ne lui avait pas dit grand-chose sur les raisons qui l'avaient poussée vers lui, mais Harold se doutait qu'elle s'était sentie exclue elle aussi, rejetée, chassée. Elle et lui étaient devenus deux exclus, et les exclus complotent. Peut-être la seule chose qui les empêche de devenir fous. (*Souviens-toi de noter cela dans ton registre*, pensa Harold.) Il était presque arrivé.

Il y avait toute une armée d'exclus de l'autre côté des montagnes. Et, lorsque suffisamment d'exclus se réunissent au même endroit, une osmose mystique se produit et vous devenez membre du groupe. Du groupe où il fait chaud. Ce n'est qu'une petite chose, d'être à l'intérieur du groupe où il fait chaud, mais en réalité c'est une très grande chose. Presque la plus importante au monde.

Peut-être ne voulait-il pas qu'ils soient quittes. Peut-être ne voulait-il pas le match nul, pour poursuivre une carrière dans un

tombereau de la mort version vingtième siècle, recevoir des lettres imbéciles de remerciement pour ses idées, attendre cinq ans que Bateman se retire de leur précieux comité pour lui laisser la place… et s'ils décidaient à nouveau d'en choisir un autre ? C'était parfaitement possible, car ce n'était pas seulement une question d'âge. Ils avaient choisi ce foutu sourd-muet qui n'avait que quelques années de plus que Harold.

La braise de la rancœur ne rougeoyait plus. Elle était blanche à présent. Réfléchir, bien sûr – facile à dire, et même parfois à faire… mais à quoi bon réfléchir lorsque tout ce que vous obtenez de ces Néandertaliens qui mènent le monde est un hennissement idiot, ou pire, une lettre de remerciement ?

Il arriva à la gare routière. Il était encore tôt et personne n'était arrivé. Sur la porte, une affiche annonçait une autre assemblée publique le 25. Assemblée publique ? Masturbation collective plutôt.

La salle d'attente était festonnée d'affiches exotiques, d'annonces Greyhound et de photos d'énormes autobus ventrus traversant Atlanta, New Orleans, San Francisco, Nashville, etc.

Il s'assit et regarda d'un œil aussi froid que l'air du matin les flippers éteints, le distributeur de Coke, la machine à café qui débitait aussi une soupe chaude qui sentait vaguement le poisson pourri. Il alluma une cigarette et jeta l'allumette par terre.

Ils avaient adopté la

constitution. Youppi ! Retenez-moi, c'est trop, je n'en peux plus ! Ils avaient même chanté l'hymne national, copieusement arrosé de mélasse, nom de Dieu.

Mais supposez que Harold Lauder se soit levé, pas pour faire quelques suggestions constructives, mais pour leur dire ce qu'était vraiment la vie dans cette première année de l'époque post-grippe ?

*Mesdames et Messieurs, je m'appelle Harold Emery Lauder et je suis là pour vous dire qu'il ne faut jamais perdre de vue l'essentiel. Les petits sont bouffés par les gros, disait le vieux Darwin. La prochaine fois que vous vous levez pour chanter l'hymne national, chers voisins et amis, fourrez-vous bien ça dans le citron : l'Amérique est morte, morte et enterrée, aussi morte qu'Elvis Presley, que Marilyn Monroe, que Harry Truman.*

Mais les principes que vient de nous exposer M. Darwin sont toujours parfaitement vivants – aussi vivants que le fantôme de l'Opéra à sa belle époque. Pendant que vous méditez sur les beautés de l'ordre

constitutionnel, prenez quelques instants pour méditer sur Randall Flagg, l'homme de l'ouest. Je doute beaucoup qu'il ait du temps à perdre avec des niaiseries comme les assemblées publiques, les ratifications et les discussions sur la vraie signification du mot pêche au sens démocratique et libéral. Au lieu de perdre son temps, il s'intéresse à l'essentiel, au monde selon Darwin, il se prépare à essuyer avec vos cadavres le grand comptoir de Formica de l'univers. Mesdames et Messieurs, permettez-moi de suggérer modestement que pendant que nous sommes en train d'essayer de remettre l'électricité en marche, pendant que nous attendons qu'un médecin découvre notre jolie petite ruche, il est peut-être en train de chercher quelqu'un qui sache piloter pour pouvoir commencer à survoler Boulder dans la meilleure tradition de Francis Gary Powers. Tandis que nous nous penchons sur la question brulante de savoir qui sera membre du comité de nettoyage des rues, il a probablement déjà constitué un comité de nettoyage des fusils, sans parler des mortiers, des missiles et peut-être même des armes bactériologiques. Naturellement, nous savons qu'il n'y a pas d'armes bactériologiques dans ce pays, c'est l'une des choses qui en font la grandeur – quel pays, ha-ha – mais vous devriez comprendre que, pendant que nous essayons de former le cercle avec nos chariots, il…

– Hé, Faucon, tu fais des heures supplémentaires ?

Harold leva les yeux en souriant.

– Oui, pourquoi pas ? répondit-il à Weizak. J'ai pointé pour toi quand je suis arrivé. Tu as déjà fait six dollars.

– Tu es un drôle de numéro, Faucon, tu sais ça ? répliqua Weizak en éclatant de rire.

– C'est vrai. Je suis l'as de pique.

Et il se mit à relacer ses gros souliers en souriant.

56

Stu passa la

journée du lendemain à refaire des bobinages à la centrale électrique. Il rentrait chez lui à bicyclette quand il entendit Ralph l'appeler du petit square qui se trouvait en face de la First National Bank. Il s'arrêta, posa sa bicyclette contre un mur et s'avança vers le kiosque à musique où Ralph était assis.

– J'espérais te voir, Stu. Tu as une minute ?

– Une seule. Je suis en retard pour le dîner. Frannie va s'inquiéter.

– D'accord. À voir tes mains, tu as sûrement tripoté des fils électriques toute la journée.

Ralph avait l'air absent et préoccupé.

– Oui. Même avec des gants, on se fait mal aux mains.

Ralph hocha la tête. Il y avait une demi-douzaine de personnes dans le square. Certaines regardaient la petite locomotive du tortillard qui faisait autrefois la ligne entre Boulder et Denver.

Trois jeunes femmes pique-niquaient sur la pelouse. Stu fut content de s'asseoir un peu. Il posa ses mains écorchées sur ses genoux. Après tout, je vais peut-être préférer le boulot de shérif, pensa-t-il. Au moins, je ne passerai pas mon temps à me couper les doigts.

– Comment ça va là-bas ?

demanda Ralph.

– Tu sais, je n'en sais rien.

Je donne un coup de main, mais je ne suis pas dans le secret des dieux. Brad Kitchner dit que ça marche comme sur des roulettes et qu'on devrait avoir de la lumière à la fin de la première semaine de septembre, peut-être plus tôt, et du chauffage au milieu du mois. Évidemment il est un peu jeunot pour faire des prédictions…

– Je suis prêt à parier sur Brad, je lui fais confiance. Il a reçu une sacrée formation sur le tas, comme on dit.

Ralph essaya de rire ; mais ce fut un soupir qui sortit, si profond qu'on aurait pu le croire venu du talon de ses bottes.

– Qu'est-ce qui ne va pas, Ralph ?

– J'ai reçu des nouvelles sur ma radio. Certaines bonnes, certaines… bon, certaines moins bonnes, Stu. Je voulais t'en parler parce qu'on ne pourra pas garder le secret. Des tas de gens ont des C. B. dans la Zone. Je suis sûr qu'on nous a entendus quand je parlais à ce groupe qui va bientôt arriver.

– Ils sont combien ?

– Plus de quarante. Dont un médecin, George Richardson. Il a l'air d'un brave type. Une tête solide.

– Ah, ça c'est une bonne nouvelle !

– Il est de Derbyshire, dans le Tennessee. La plupart des autres sont à peu près de la même région. Bon. Apparemment, ils avaient une femme enceinte avec eux. Elle a accouché il y a dix jours, le 13. Le médecin s'est occupé d'elle. Elle a eu des jumeaux. Ils étaient en bonne santé. Au début.

Ralph se tut. Sa bouche semblait vouloir dire quelque chose.

Stu le prit par le bras : – Ils sont morts ? Les bébés sont *morts ?* C'est ce que tu essaies de me dire ? Qu'ils sont *morts* ? Dis-moi, nom d'un chien !

– Ils sont morts, répondit Ralph à voix basse. Le premier deux heures après la naissance. Apparemment, il s'est étouffé. L'autre, au bout de deux jours. Richardson n'a rien pu faire. La mère est devenue folle. Elle parlait de mort, de destruction, disait qu'il n'y aurait jamais plus de bébés. Arrange-toi pour que Fran ne soit pas là lorsqu'ils arriveront, Stu. C'est ça que je voulais te dire. Pour que tu la mettes tout de suite au courant. Sinon, quelqu'un d'autre va s'en charger.

Stu lâcha lentement la manche de Ralph.

– Richardson voulait savoir combien nous avons de femmes enceintes. Je lui ai dit que nous n'en n'avions qu'une pour le moment. Il m'a demandé où elle en était. Je lui ai répondu qu'elle en était à son quatrième mois. C'est bien ça ?

– Cinq maintenant. Mais Ralph, il est vraiment sûr que ces bébés sont morts de la super-grippe ? Il en est *sûr* ?

– Non, et il faut que tu le dises à Frannie, pour qu'elle comprenne bien. Le toubib pense que ça pourrait être plusieurs choses… l'alimentation de la mère… un problème héréditaire… une infection des voies respiratoires… ou bien simplement une malformation congénitale. Il a aussi parlé du facteur rhésus, mais je n'ai aucune idée de ce que c'est. Impossible de savoir. La femme avait accouché au bord de l'autoroute 70. Le docteur et trois autres responsables du

groupe sont restés debout très tard pour en parler. Richardson leur a expliqué ce que ça pourrait signifier si c'était vraiment la super-grippe qui avait tué ces bébés et il leur a dit qu'il fallait absolument en avoir le cœur net.

– Glen et moi, nous en avons parlé le jour où je l'ai rencontré, dit Stu d'une voix inquiète. C'était le 4 juillet.

Ça fait longtemps… Si c'est la super-grippe qui a tué ces bébés, ça veut probablement dire que, dans quarante ou cinquante ans, nous pourrons laisser tout le bazar aux rats, aux mouches et aux hirondelles.

– C'est sans doute à peu près ce que Richardson leur a dit. En tout cas, ils étaient à soixante kilomètres à l'ouest de Chicago et il les a persuadés de faire demi-tour le lendemain pour déposer les corps dans un hôpital où il pourrait faire une autopsie. Il m'a dit qu'il était sûr de pouvoir découvrir si c'était bien la super-grippe. Il a vu assez de cas à la fin du mois de juin. Comme tous les docteurs sans doute.

– Oui.

– Mais, le lendemain matin, les bébés n'étaient plus là. La mère les avait enterrés et elle refusait de dire où.

Ils ont passé deux jours à creuser persuadés qu'elle n'avait pas pu s'écarter tellement du camp, ni les enterrer trop profond, puisqu'elle venait d'accoucher.

Mais ils n'ont rien trouvé et elle refusait absolument de parler, même lorsqu'ils lui ont expliqué que c'était très important pour tout le monde. La pauvre femme avait complètement perdu la boule.

– Je la comprends, répondit Stu en pensant à Fran qui désirait tellement son bébé.

– Le docteur a dit que, même si c'était la super-grippe, deux personnes immunisées pourraient peut-être avoir un enfant immunisé, ajouta Ralph, plein d'espoir.

– Il y a à peu près une chance sur un milliard que le père naturel du bébé de Fran soit immunisé, dit Stu. En tout cas, il n'est pas là.

– Oui. J'ai l'impression que c'est presque impossible. Je suis désolé de t'avoir dit tout ça, Stu. Mais j'ai cru qu'il fallait que tu saches. Pour que tu puisses le lui dire.

– Je ne suis pas trop pressé de le faire.

Mais, lorsqu'il rentra chez lui, quelqu'un s'était déjà chargé de la

besogne.

– Frannie ?

Pas de réponse. Le dîner était sur le feu – pratiquement brûlé – mais l'appartement était plongé dans le noir.

Pas un bruit.

Stu entra dans le salon et regarda autour de lui.

Sur la table à café, deux mégots dans le cendrier. Mais Fran ne fumait pas. Et ce n'était pas la marque des cigarettes que lui fumait.

– Chérie ?

Il ouvrit la porte de la chambre.

Elle était là couchée sur le lit, dans le noir, les yeux au plafond. Ses yeux étaient bouffis et ses joues encore mouillées de larmes.

– Salut, Stu, dit-elle tout bas.

– Qui t'en a parlé ? demanda-t-il, furieux. Qui était si pressé de te donner la bonne nouvelle ? Je vais lui casser la gueule à ce salopard.

– C'était Sue Stern. Elle l'a appris de Jack Jackson. Il a une C. B., et il a entendu le médecin parler à Ralph. Elle a voulu m'en parler avant que quelqu'un d'autre ne mette les pieds dans le plat. Pauvre petite Frannie. À manipuler avec précaution. Ne pas ouvrir avant Noël.

Elle poussa un petit rire fragile.

Il y avait tellement de chagrin dans ce rire que Stu eut envie de pleurer. Il traversa la pièce, se coucha sur le lit à côté d'elle, écarta les cheveux qui tombaient sur son front.

– Chérie, ce n'est pas certain. Il n'y a pas moyen d'être sûr.

– Je sais. Et je sais que nous pourrions peut-être avoir nos enfants à nous, même si c'était *ça*.

Elle se retourna vers lui, les yeux rouges, malheureuse :

– Mais c'est celui-là que je veux. Qu'est-ce qu'il y a de mal là-dedans ?

– Rien, naturellement.

– Je me suis couchée. J'espérais qu'il allait bouger. Je ne l'ai pas senti bouger depuis le soir où Larry est venu, quand il cherchait Harold. Tu te souviens ?

– Oui.

– J'ai senti le bébé bouger et je n'ai pas voulu te réveiller. J'aurais dû.

Elle se remit à pleurer et se cacha les yeux avec son bras.

Stu l'écarta, se rapprocha d'elle, l'embrassa. Elle le serra de toutes ses forces, puis se colla contre lui.

– Le pire, c'est de ne pas savoir, dit-elle d'une voix étouffée. Tout ce que je peux faire, c'est attendre.

Mais je vais devoir attendre si longtemps pour savoir si mon bébé va mourir le jour où il sortira de mon ventre.

– Tu ne seras pas toute seule.

Elle se blottit contre lui et ils restèrent longtemps sans bouger.

était dans le salon de son ancienne maison depuis près de cinq minutes, en train de faire ses bagages, quand elle le vit assis dans un coin, nu à l'exception de son slip, le pouce dans la bouche fixant sur elle ses étranges yeux bridés gris-vert. Son cœur fit un bond dans sa poitrine. Elle poussa un hurlement. Les livres qu'elle s'apprêtait à mettre dans son sac à dos tombèrent par terre avec fracas.

– Joe… Leo…

Elle posa la main sur sa poitrine, au-dessus du renflement que faisaient ses seins, comme pour apaiser les battements affolés de son cœur. Mais son cœur n'était pas encore prêt à ralentir sa course, main ou pas. Le découvrir tout à coup avait été un choc ; mais le découvrir ainsi, habillé comme il l'était le premier jour dans le New Hampshire, agissant de la même manière, était encore bien pire. Le retour en arrière était trop brutal, comme si un dieu dément avait soudain faussé le temps, l'avait condamnée à revivre les six dernières semaines.

– Tu m'as fait affreusement peur, finit-elle par dire d'une voix blanche.

Joe ne répondit pas.

Elle s'avança lentement vers lui, s'attendant presque à voir un long couteau de cuisine apparaître dans sa main, comme autrefois, mais sa main libre reposait sagement sur ses genoux, fermée. Elle vit qu'il avait perdu son bronzage. Les cicatrices et les écorchures avaient disparu. Mais les yeux étaient les mêmes… des yeux qui pouvaient vous hanter. La vie qui y avait fait son apparition, un peu plus chaque jour, depuis qu'il s'était approché du feu pour écouter Larry jouer de la guitare, avait maintenant complètement disparu. Ses yeux étaient comme ils avaient été lorsqu'elle l'avait rencontré pour la première fois et elle sentit une sourde terreur poindre en elle.

– Qu'est-ce que tu fais là ?

Joe ne répondit pas.

– Pourquoi n'es-tu pas avec Larry et maman Lucy ?

Pas de réponse.

– Tu ne peux pas rester ici.

Elle voulut le raisonner, mais avant de continuer elle se demanda depuis combien de temps *déjà* il était là.

C'était le matin du 24 août. Elle avait passé les deux nuits précédentes chez Harold. L'idée qu'il était peut-être assis sur cette chaise depuis quarante heures, le pouce planté dans la bouche, lui traversa l'esprit. C'était une idée ridicule, naturellement. Il aurait eu faim et soif (n'est-ce pas ?). Mais cette idée/image refusait de la quitter. Cette sourde terreur s'empara d'elle à nouveau et elle comprit alors, avec quelque chose qui ressemblait beaucoup à du désespoir, à quel point elle avait changé : à une époque, elle avait dormi sans aucune crainte à côté de ce petit sauvage, alors qu'il était armé et dangereux. Maintenant qu'il était désarmé, il la terrorisait. Elle avait cru

*(Joe ? Leo ?) que son ancien moi avait purement et simplement disparu. Mais il était de retour. Il était là.*

– Tu ne peux pas rester là. Je suis venue chercher des affaires. Je déménage. Je m'installe chez… chez un homme.

– Oh ! Harold, un homme !

gloussa une voix intérieure. Je croyais que ce n'était qu'un outil, un moyen pour arriver à tes fins.

– Leo, écoute…

Il secoua la tête, imperceptiblement.

Mais elle le vit. Ses yeux sévères et brillants la fixaient.

– Tu n'es pas Leo ?

Encore ce mouvement imperceptible.

– Tu es Joe ?

L'enfant hocha la tête, à peine.

– Comme tu voudras. Mais il faut que tu comprennes que ça n'a pas vraiment d'importance, dit-elle en essayant d'être patiente.

Cette étrange impression d'avoir remonté le temps persistait, l'impression de se retrouver à la case de départ. Elle avait peur, elle se sentait irréelle.

– Cette partie de nos vies, reprit-elle, la partie où nous étions ensemble, tout seuls, cette partie-là est finie. Tu as changé, j'ai changé, nous ne pouvons plus revenir en arrière.

Mais les yeux étranges restaient fixés sur elle, dans une négation muette.

– Et cesse de me fixer, dit-elle d'une voix sèche. C'est très mal

poli.

Les yeux de l'enfant semblèrent devenir vaguement accusateurs, comme s'ils disaient qu'il était tout aussi impoli de laisser les gens tout seuls, et plus impoli encore de priver de son amour des gens qui en avaient encore besoin.

– Tu n'es pas tout seul, dit-elle en se retournant.

Et elle commença à ramasser les livres qu'elle avait laissé tomber. Elle s'agenouilla maladroitement, sans grâce, et ses genoux craquèrent comme des pétards. Elle commença à fourrer les livres pêle-mêle dans le sac à dos, par-dessus ses serviettes hygiéniques, son aspirine, ses sous-vêtements – des sous-vêtements de coton bien ordinaires, tout à fait différents de ceux qu'elle portait pour les frénétiques plaisirs de Harold.

– Tu as Larry et Lucy. Tu veux être avec eux, ils veulent être avec toi. Du moins, *Larry* veut être avec toi. Et c'est ce qui compte, parce qu'elle veut tout ce qu'il veut. Un vrai paillasson cette Lucy. Pour moi les choses ont changé, Joe, et ce n'est pas ma faute. Ce n'est pas du tout ma faute. Alors, tu ferais mieux d'arrêter d'essayer de me faire sentir coupable.

Elle commença à fermer les boucles de son sac à dos, mais ses doigts tremblaient tellement qu'elle n'y arrivait pas. Le silence s'appesantit dans la pièce.

Elle se leva finalement, installa son sac d'un coup d'épaule.

– Leo…

Elle aurait voulu parler calmement, raisonnablement, comme elle parlait aux enfants difficiles lorsqu'ils faisaient des colères, du temps qu'elle était institutrice. Mais elle n'y parvint pas. Sa voix qui partait en dents de scie et le léger tremblement de tête qui salua le mot *Leo* ne firent qu'aggraver les choses.

– Ce n'est pas à cause de Larry et de Lucy, reprit Nadine d'une voix méchante. Ça, j'aurais pu le comprendre. Mais c'est pour ce vieux tas que tu m'as abandonnée, je me trompe ?

Pour cette vieille bonne femme dans son fauteuil à bascule qui passe son temps à sourire à tout le monde en montrant ses fausses dents. Elle est partie, et c'est pour ça que tu t'es précipité chez moi. Mais ça ne marchera pas, tu m'entends ?

*Ça ne marchera pas !*

Joe ne répondit rien.

– Et quand j'ai supplié Larry… quand je me suis mise à genoux et que je l'ai *supplié*… Il ne fallait pas le déranger. Il était trop occupé à faire l'important. Tu vois bien, ce n'est pas ma faute. *Pas du tout !*

Le garçon se contentait de la fixer, impassible.

La terreur revenait, plus forte que sa rage incohérente. Elle recula jusqu'à la porte, chercha derrière elle la poignée. Elle la trouva enfin, la tourna, poussa la porte qui s'ouvrit. Soulagée, elle sentit une bouffée d'air frais lui caresser les épaules.

– Va chez Larry, murmura-t-elle.

Au revoir, petit bonhomme.

Elle recula et s'arrêta un instant sur la première marche, essayant de retrouver ses esprits. Tout à coup, elle se dit que tout n'avait peut-être été qu'une hallucination, causée par son sentiment de culpabilité… culpabilité pour avoir abandonné l'enfant, culpabilité pour avoir fait attendre Larry trop longtemps, culpabilité pour ces choses que Harold et elle avaient faites, et celles – bien pires – qui les attendaient. Peut-être n'y avait-il eu personne dans cette maison après tout, peut-être ce petit garçon n'avait-il pas été plus réel que les hallucinations de Pœ – les battements de cœur du vieillard qui faisaient tic-tac comme une montre enveloppée dans du coton, ou le corbeau perché sur le buste de Pallas.

– Il frappe, il frappe sans cesse à la porte de ma chambre, dit-elle tout haut sans réfléchir.

Et elle poussa un horrible petit croassement, sans doute pas tellement différent de celui des vrais corbeaux.

Il fallait qu'elle en ait le cœur net.

Elle s'avança vers la fenêtre, à côté des marches du perron, et regarda dans le salon de ce qui avait été autrefois sa maison. Façon de parler. Quand vous vivez quelque part et qu'il suffit d'un sac à dos pour emporter tout ce que vous désirez garder, vous n'avez jamais vraiment habité cet endroit. Elle vit un napperon crocheté par une épouse aujourd'hui morte, des rideaux, un papier peint, le porte-pipes d'un mari aujourd'hui décédé, quelques numéros de *La Vie des sports* éparpillés sur la table à café. Sur la cheminée, des photos d'enfants morts. Et assis dans le coin, le petit enfant d'une femme aujourd'hui morte, nu à l'exception de son slip, assis, toujours assis, assis comme il était assis tout à l'heure…

Nadine s'enfuit, trébucha sur le fil de fer qui protégeait le parterre, à gauche de la fenêtre, faillit tomber. Elle sauta sur sa Vespa et démarra. Pendant quelques centaines de mètres, elle fila à toute

allure, zigzaguant entre les voitures qui obstruaient encore ces petites rues, puis elle se calma peu à peu.

Lorsqu'elle arriva chez Harold, elle avait un peu retrouvé son calme. Mais elle savait qu'elle ne pourrait plus rester longtemps dans la Zone. Si elle ne voulait pas perdre la tête, il fallait qu'elle s'en aille bientôt.

L'assemblée

convoquée à l'auditorium Muzinger se passa fort bien. On commença par chanter l'hymne national, mais cette fois la plupart des yeux restèrent secs ; l'hymne n'était plus qu'une partie de ce qui allait bientôt devenir un rituel. Dans l'indifférence générale, on décida de créer un comité du recensement dont Sandy DuChien fut chargée. Sandy et quatre assistants se mirent aussitôt à parcourir la salle, comptant les têtes, notant les noms. À la fin de l'assemblée, saluée par des acclamations, elle annonça que la Zone libre comptait désormais huit cent quatorze âmes et elle promit (un peu à la légère, comme on allait le voir) de publier un « annuaire »

complet avant la prochaine assemblée – un annuaire qu'elle espérait mettre à jour toutes les semaines et où l'on trouverait par ordre alphabétique le nom des habitants, leur âge, leur adresse à Boulder, leur adresse précédente, la profession qu'ils exerçaient autrefois. Mais les arrivées dans la Zone furent si nombreuses et erratiques qu'elle eut toujours deux ou trois semaines de retard.

La question de la durée du mandat des membres du comité de la Zone libre fut posée. Après quelques propositions extravagantes (dix ans pour l'un, à vie pour l'autre, et Larry fit rire tout le monde en précisant qu'il ne s'agissait pas de peines de prison), on adopta finalement un mandat d'un an. Au fond de la salle, Harry Dunbarton agitait la main. Stu lui donna la parole.

Harry dut crier à tue-tête pour se faire entendre :

– Un an, c'est peut-être encore trop. Je n'ai rien contre les m'sieu dames du comité, je trouve qu'ils font un sacré bon boulot – cris enthousiastes, applaudissements – mais on va perdre les pédales si on continue à être de plus en plus nombreux.

Glen leva la main et Stu lui donna la parole.

– Monsieur le président, la question n'est pas à l'ordre du jour, mais je crois que monsieur Dunbarton vient de faire une excellente remarque.

*Évidemment que tu la trouves excellente, le prof,* pensa Stu. *Tu disais la même chose il y a une semaine.*

– Je voudrais proposer la création d'un comité des règles démocratiques pour que nous puissions vraiment remettre en application la constitution. Je crois que Harry Dunbarton devrait être à la tête de ce comité, et j'en serais volontiers membre, à moins que quelqu'un n'y voie un conflit d'intérêts.

Nouveaux applaudissements.

À la dernière rangée, Harold se tourna vers Nadine.

– Mesdames et messieurs, les fêtes du grand amour sont ouvertes, lui murmura-t-il dans le creux de l'oreille.

Elle le regarda avec un sourire mystérieux qui lui donna le vertige.

Stu fut élu shérif de la Zone libre aux rugissements enthousiastes de la foule.

– Je ferai de mon mieux, avec votre aide, dit-il. Ceux qui m'applaudissent maintenant chanteront peut-être une autre chanson si je les attrape en train de faire des bêtises. Vous m'entendez, Rich Moffat ?

Éclats de rire. Rich, saoul comme un cochon, acquiesça de bonne grâce.

– Mais je ne vois pas

pourquoi nous aurions beaucoup de difficultés. Pour moi, le travail du shérif consiste surtout à empêcher les gens de se faire du mal. Et aucun de nous ne veut ça. Nous avons déjà eu notre compte. Voilà, c'est tout ce que je voulais dire.

La foule l'applaudit longuement.

– Le point suivant dit Stu, a quelque chose à voir avec le travail du shérif. Nous avons besoin d'à peu près cinq personnes pour former un comité législatif, sinon je vais me sentir plutôt mal à l'aise si je dois mettre quelqu'un au violon. Des candidatures ?

– Et le juge ? cria

quelqu'un.

– Oui, le juge ! C'est vrai ! hurla un autre.

Les têtes se tournèrent pour voir le juge se lever et accepter sa nomination dans le style rococo qui était le sien. On murmurait dans

la salle – on racontait une fois de plus comment le juge avait crevé le ballon du cinglé aux soucoupes volantes. Des bruits de papiers froissés, tandis que les gens posaient leur ordre du jour sur leurs genoux pour applaudir. Les yeux de Stu rencontrèrent ceux de Glen : quelle barbe… nous aurions dû y penser.

– Il n'est pas là, dit quelqu'un.

– Quelqu'un l'a vu ? demanda Lucy Swann, inquiète.

Larry lui lança un regard appuyé, mais elle cherchait toujours le juge dans la salle.

– Je l'ai vu !

C'était Teddy Weizak qui se levait, au fond de l'auditorium. Il avait l'air nerveux et essuyait fébrilement ses lunettes cerclées de fer avec un grand mouchoir.

– Où ?

– Où ça, Teddy ?

– En ville ?

– Qu'est-ce qu'il faisait ?

Ce barrage de questions le mettait manifestement mal à l'aise.

Stu s'empara de son maillet de président.

– Mesdames et messieurs, silence s'il vous plaît.

– Je l'ai vu il y a deux jours reprit Teddy. Il était dans une Land-Rover. Il m'a dit qu'il allait passer la journée à Denver. Il ne m'a pas expliqué pourquoi. On a fait une blague ou deux. Il avait l'air en très grande forme. C'est tout ce que je sais.

Il se rassit, rouge comme une pivoine, essuyant toujours ses lunettes.

Une fois de plus, Stu dut rappeler l'assemblée à l'ordre.

– Je regrette que le juge ne soit pas là. Il aurait été un candidat idéal. Mais puisqu'il n'est pas là, qui veut présenter une autre candidature ?

– Non, on ne peut pas en rester là ! protesta Lucy en se levant.

Elle portait un ensemble jeans très ajusté qui alluma des regards intéressés chez la plupart des mâles présents dans l'assistance.

– Le juge Farris est un très vieil homme, reprit-elle. S'il était malade à Denver, s'il ne pouvait pas rentrer ?

– Lucy, dit Stu, Denver est une très grande ville.

Un étrange silence s'empara de la salle tandis que tous réfléchissaient à ce que Stu venait de dire. Lucy se rassit, toute pâle. Larry la prit par les épaules. Son regard croisa celui de Stu, mais Stu détourna la tête.

On proposa sans grand

enthousiasme de différer l'étude de la question de la création d'un comité législatif jusqu'au retour du juge. La proposition fut rejetée après vingt minutes de délibérations. Il y avait un autre juriste dans la Zone, un jeune homme de vingt-six ans, Al Bundell, qui était arrivé tard dans l'après-midi avec le groupe du docteur Richardson. Il accepta le poste de président qu'on lui offrait, déclarant qu'il espérait bien que personne ne ferait rien de trop grave au cours du prochain mois, car il faudrait certainement plusieurs semaines pour mettre en place un système judiciaire dont les juges seraient nommés à tour de rôle. Le juge Farris fut élu membre du comité *in absentia.*

Brad Kitchner, très nerveux, un peu ridicule en costume et cravate, s'approcha du podium, laissa tomber les feuilles où il avait noté ce qu'il voulait dire, les ramassa sans parvenir à les remettre dans le bon ordre, et se contenta d'annoncer qu'il espérait rétablir l'électricité le 2 ou le 3 septembre.

La nouvelle fut accueillie avec un tel enthousiasme qu'il reprit un peu confiance en lui et termina en beauté. On lui vit même bomber un peu le torse lorsqu'il descendit de l'estrade.

Ce fut ensuite le tour de Chad Norris et Stu dit plus tard à Frannie qu'il avait abordé le sujet exactement comme il fallait : que c'était par simple décence qu'on enterrait les morts, que personne ne se sentirait complètement en paix tant que ce ne serait pas fait. Et si on pouvait terminer avant l'automne et la saison pluvieuse, tant mieux. Il demanda deux ou trois volontaires. Il aurait pu en avoir trois douzaines s'il avait voulu. Puis il termina en invitant les membres de son équipe à se lever pour qu'on les applaudisse.

Harold Lauder se leva une fraction de seconde et se rassit aussitôt. Plus tard, certains sortirent de l'auditorium en se disant que ce type était malin comme un singe, mais que ça ne lui montait vraiment pas à la tête. En réalité, Nadine lui avait murmuré des choses coquines à l'oreille et il n'avait pas eu envie de rester debout trop longtemps, car un piquet de tente de longueur non négligeable s'était dressé tout seul sous sa braguette.

Lorsque Norris descendit du podium, Ralph Brentner vint prendre sa place pour annoncer que la Zone avait enfin son médecin. George Richardson se leva (nombreux applaudissements ; Richardson fit le signe de la paix avec les deux mains, et ce fut un tonnerre de hurlements de joie) et leur annonça que soixante personnes allaient encore arriver dans les prochains jours selon ses renseignements.

– Et voilà, nous en avons terminé avec l'ordre du jour, annonça Stu. Je voudrais que Sandy DuChien revienne ici pour nous dire combien nous sommes. Mais auparavant, y a-t-il d'autres questions dont vous voudriez parler ce soir ?

Il attendit. Il voyait le visage de Glen dans la foule celui de Sue Stern, de Larry, de Nick, et naturellement de Frannie. Ils avaient tous l'air un peu tendu. Si quelqu'un voulait parler de Flagg, voulait demander au comité ce qu'il faisait à propos de lui, c'était le moment de le faire. Mais ce fut le silence. Au bout de quinze secondes, Stu donna la parole à Sandy qui annonça ses résultats, salués par des acclamations.

Et, tandis que les gens commençaient à sortir, Stu se dit : *Eh bien, on s'en est sorti encore une fois.*

Plusieurs vinrent le féliciter après la séance, notamment le nouveau médecin.

– Vous vous en êtes très bien tiré, shérif, dit Richardson.

Un instant, Stu faillit regarder derrière lui pour voir à qui Richardson pouvait bien parler. Puis il se souvint.

Et il eut peur tout à coup. Lui, faire respecter la loi ? Il n'était qu'un imposteur.

Un an, se dit-il. Un an, pas davantage. Mais il avait encore peur.

Stu, Fran, Sue

Stern et Nick revinrent à pied au centre de la ville. Leurs pas résonnaient sur le trottoir de ciment quand ils traversèrent le campus de l'université, en direction de Broadway. Autour d'eux, d'autres rentraient chez eux en bavardant.

Il était près de neuf heures et demie.

– Il fait froid, dit Fran. J'aurais dû prendre mon blouson.

Nick fit un signe de tête. Il sentait le froid lui aussi. Les soirées étaient toujours fraîches à Boulder mais cette nuit il ne faisait certainement pas plus de dix degrés. Ce qui voulait dire que cet étrange et terrible été touchait à sa fin. Pour la énième fois, il se dit qu'il aurait préféré que le dieu ou la muse de mère Abigaël choisisse plutôt Miami ou New Orleans. Mais ce n'aurait sans doute pas été le paradis, à bien y réfléchir. Beaucoup d'humidité, beaucoup de pluie…

et beaucoup de cadavres. Au moins, le temps était sec à Boulder.

– J'en ai presque fait dans mon froc quand ils ont demandé que le juge fasse partie du comité législatif, dit Stu. Nous aurions dû prévoir le coup.

Frannie hocha la tête et Nick griffonna rapidement quelques mots sur son bloc-notes.

– *Bien d'accord. Les gens vont aussi regretter Tom et Dayna. C'est la vie.*

– Tu crois qu'ils vont avoir des soupçons, Nick ? demanda Stu.

Nick hocha la tête.

– *Ils vont se demander s'ils ne sont pas partis à l'ouest. Pour de vrai.*

Nick sortit son briquet et fit brûler la feuille de papier.

– C'est difficile à avaler, dit finalement Stu. Tu crois vraiment ?

Sue répondit pour Nick : – Naturellement. Nick a raison. Qu'est-ce qu'ils pourraient croire d'autre ? Que le juge Farris est allé à Disneyland ?

– Nous avons eu de la chance qu'ils n'aient pas parlé ce soir de ce qui se passe à l'ouest, soupira Fran.

– *Tu peux le dire, écrivit Nick. La prochaine fois, je crois que nous devrons prendre le taureau par les cornes. C'est pourquoi je voudrais que nous retardions autant que possible la prochaine assemblée générale. Trois semaines, peut-être. Le 15 septembre ?*

– On pourra tenir jusque-là, répondit Sue, si Brad réussit à remettre la centrale en marche.

– Je crois qu'il réussira, dit Stu.

– Allez, je rentre, leur dit Sue. Une grosse journée demain. Dayna s'en va. Je vais aller avec elle jusqu'à Colorado Springs.

– Tu es sûre que c'est bien prudent ? demanda Fran.

– C'est moins dangereux pour elle que pour moi, répondit-elle en haussant les épaules.

– Comment est-ce qu'elle l'a pris ? questionna Fran.

– Tu sais, c'est une drôle de fille. Elle était très forte en sport à l'université. Tennis et natation, mais elle faisait un peu de tout. Elle s'est inscrite dans une petite université locale, en Géorgie. Pendant les deux premières années, elle a continué à sortir avec un type qu'elle avait connu au lycée. Un baraqué, blouson de cuir et tout le reste. Moi Tarzan, toi Jane alors fous le camp à la cuisine et frotte les casseroles.

Et puis sa compagne de chambre, une féministe dans le genre costaud elle aussi, l'a traînée à deux ou trois réunions de sensibilisation des femmes, comme on disait à l'époque.

– Et elle est devenue encore plus férocement féministe que sa camarade, devina Fran.

– D'abord féministe, ensuite lesbienne, précisa Sue.

Stu s'arrêta comme si la foudre l'avait frappé.

Frannie le regarda en retenant un sourire ironique.

– Attention, réveille-toi, descends de ton nuage, dit-elle. Tu vas prendre froid aux dents si tu restes la bouche ouverte.

Stu referma la bouche en faisant claquer ses dents.

– Elle a annoncé la bonne nouvelle à son petit ami, l'homme des cavernes, reprit Sue, lequel s'est mis en pétard et il lui a sauté dessus avec un fusil. Elle l'a désarmé. Le grand tournant de sa vie, selon elle. Elle m'a raconté qu'elle avait toujours su qu'elle était plus forte que lui – elle le savait intellectuellement. Mais qu'il avait fallu qu'elle le désarme pour le sentir vraiment dans ses tripes.

– Tu veux dire qu'elle déteste les hommes ? demanda Stu en regardant Sue d'un air soupçonneux.

Susan secoua la tête : – Non, elle est bi

maintenant.

– Bi quoi ?

– À voile et à vapeur, avec les hommes et avec les femmes, Stuart. J'espère que tu ne vas pas demander qu'on crée un comité de la moralité publique.

– J'ai assez de soucis comme ça sans chercher à savoir qui couche avec qui, grogna Stu pour le plus grand plaisir de ses compagnons. Si j'ai posé la question, c'est simplement que je ne veux pas qu'elle aille là-bas comme si elle partait en croisade. Nous avons besoin d'yeux là-bas, pas de guérilleros. C'est un travail de belette, pas de lionne.

– Elle le sait, répondit Susan. Fran m'a demandé comment elle avait réagi quand je lui ai demandé si elle acceptait d'aller là-bas pour espionner. Elle a très bien réagi. D'abord, elle m'a rappelé que si nous étions restées avec ces hommes… tu te souviens du jour où on s'est rencontrés, Stu ?

Il acquiesça d'un mouvement du menton.

– Si nous étions restées avec eux, nous serions mortes ou nous

serions de toute façon à l'ouest parce que c'est dans cette direction qu'ils allaient… en tout cas, quand ils étaient assez sobres pour lire les panneaux indicateurs. Elle m'a dit qu'elle se demandait quelle était sa place dans la Zone et qu'elle avait deviné que cette place, c'était hors de la Zone justement. Elle a dit…

– Quoi ? demanda Fran.

– Qu'elle essaierait de revenir, reprit Sue d'une voix brusque.

Le reste était une affaire entre elle et Dayna Jurgens. Personne ne devait être au courant, pas même les membres du comité. Dayna partait à l'ouest avec un couteau à cran d'arrêt attaché sur son avant-bras au moyen d'une pince à ressort. Lorsqu'elle basculait le poignet, le ressort se déclenchait et *vlan !* Elle se retrouvait tout à coup avec un sixième doigt de vingt-cinq centimètres de long, à double tranchant. Dayna avait l'impression que la plupart des autres – les hommes – n'auraient pas compris.

*Si c'est un vrai dictateur, alors il est peut-être la seule chose qui les unit. S'il n'est plus là, ils commenceront peut-être à se chamailler et à se battre. S'il meurt, leur organisation s'effondrera peut-être toute seule. Et si je m'approche de lui, Suzy, il a intérêt à avoir son démon gardien à côté de lui.*

*Ils vont te tuer, Dayna.*

*Peut-être. Peut-être pas. Ça vaudra quand même la peine d'essayer, juste pour le plaisir de voir ses tripes dégouliner par terre.*

Susan aurait pu l'arrêter, peut-être, mais elle n'avait pas essayé. Elle s'était contentée de faire promettre à Dayna qu'elle s'en tiendrait au scénario convenu, à moins qu'une occasion pratiquement parfaite ne se présente. Dayna avait accepté et Sue ne pensait pas que son amie puisse avoir cette chance. Flagg serait bien gardé. Pourtant, depuis trois jours qu'elle parlait à son amie de sa mission, Sue Stern avait du mal à dormir.

– Bon, dit-elle aux autres, je rentre me coucher. Bonsoir, tout le monde.

Elle s'éloigna, les mains enfoncées dans les poches de sa vareuse militaire.

– On dirait qu'elle a

vieilli dit Stu.

Nick écrivit quelque chose et tendit son bloc à Stu et à Frannie.

– *Nous avons tous vieilli.*

Le lendemain

matin, Stu se rendait à la centrale électrique lorsqu'il rencontra Susan et Dayna qui descendaient le boulevard Canyon en moto. Il leur fit signe et elles s'arrêtèrent. Dayna n'avait jamais été aussi jolie, pensa-t-il. Elle avait noué ses cheveux en arrière avec un foulard de soie vert vif. Un long manteau de cuir qu'elle portait ouvert laissait voir son jeans et une chemise de batiste. Un sac de couchage était attaché sur son porte-bagages.

– Stuart ! cria-t-elle en lui faisant un grand signe de la main, toute souriante.

*Lesbienne ?* se dit-il, pas du tout convaincu.

– On m'a dit que tu partais faire un petit voyage.

– C'est exactement ça. Et tu ne m'as pas vue.

– Non, répondit Stu. Jamais.

Une cigarette ?

Dayna prit une Marlboro et approcha ses deux mains de l'allumette qu'il lui tendait.

– Fais attention.

– Tu peux compter sur moi.

– Et reviens.

– J'espère…

Ils se regardèrent dans la lumière crue de ce matin d'arrière-saison.

– Tu t'occuperas bien de Frannie, hein ?

– Compte sur moi.

– Et n'y va pas trop fort quand tu seras shérif.

– Pas de danger.

Elle jeta sa cigarette.

– On y va, Sue ?

Susan lui fit un signe de tête et posa le pied sur la pédale en s'efforçant de sourire.

– Dayna ?

Elle se retourna et Stu l'embrassa doucement sur la bouche.

– Bonne chance.

– Tu sais bien que tu dois m'embrasser deux fois pour me souhaiter bonne chance, répondit-elle en souriant. Tu avais oublié ?

Il l'embrassa une fois encore, plus lentement, plus généreusement. *Elle, lesbienne ?* Il se posait des questions.

– Frannie a bien de la chance, dit Dayna. Tu peux le lui dire de ma part.

Tout sourires, ne sachant plus quoi dire, Stu recula. Deux rues plus loin, un des camions orange du comité des inhumations traversa le carrefour comme un mauvais présage. Le charme était rompu.

– On y va, dit Dayna. Haut les cœurs !

Elles s'en allèrent et Stu, debout sur le trottoir, les regarda s'éloigner.

revint deux jours plus tard. À Colorado Springs, dit-elle, elle avait vu Dayna s'en aller vers l'ouest, elle l'avait regardée jusqu'à ce qu'elle ne soit plus qu'un point perdu dans l'immensité immobile du paysage. Puis elle avait un peu pleuré. La première nuit, Sue avait campé à Monument et elle s'était réveillée aux petites heures du matin, glacée par un gémissement qui semblait sortir d'un tuyau, sous la route de terre près de laquelle elle s'était installée.

Prenant son courage à deux mains, elle avait braqué sa lampe électrique à l'intérieur du tuyau et avait découvert un petit chiot squelettique qui tremblait à faire pitié. Il semblait avoir à peu près six mois. Quand elle voulut le prendre, il recula. Le tuyau était trop petit pour qu'elle puisse s'y glisser.

Elle était finalement retournée à Monument, était entrée dans l'épicerie du petit village, puis était revenue aux premières lueurs de l'aube avec un sac plein de boîtes Alpo. La manœuvre avait réussi. Le chiot était revenu avec elle, blotti dans l'une des sacoches de sa moto.

Le chiot fit

la joie de Dick Ellis. C'était un setter irlandais, pur ou presque, une femelle.

Quand elle serait plus âgée, Kojak serait certainement très heureux de faire sa connaissance. La nouvelle se répandit dans la Zone libre et les nouveaux Adam et Ève canins firent oublier mère Abigaël. Susan Stern fut l'héroïne du jour et, à la connaissance des membres du comité, personne ne se demanda ce qu'elle faisait à Monument cette nuit-là, loin au sud de Boulder.

Mais c'est de ce matin où les deux femmes partirent de Boulder que Stu se souvint, ce matin où il les avait vues s'éloigner dans la direction de l'autoroute Denver-Boulder. Car personne dans la Zone ne revit jamais plus Dayna Jurgens.

27 août. La

nuit tombait et Vénus brillait dans le ciel.

Nick, Ralph, Larry et Stu s'assirent sur le perron de la maison de Tom Cullen. Sur la pelouse, Tom jouait au croquet en poussant des hurlements.

– *C'est le moment*, écrivit Nick.

À voix basse, Stu demanda s'il allait falloir l'hypnotiser à nouveau. Nick secoua la tête.

– Tant mieux, dit Ralph. Je ne crois pas que j'en serais capable. Tom ! appela-t-il en haussant la voix. Hé, Tommy ! Viens par ici !

Tom arriva en courant, souriant de toutes ses dents.

– Tommy, c'est l'heure d'y aller.

Le sourire de Tom s'évanouit. Pour la première fois, il parut remarquer qu'il commençait à faire noir.

– Partir ? Maintenant ?

Putain, non ! Quand il fait noir, Tom va au lit. Putain, oui, il va au lit.

Tom n'aime pas être dehors quand il fait noir. À cause des croque-mitaines. Tom…

Tom…

Il se tut. Les autres le regardaient, gênés. Tom s'était enfermé dans un silence morose. Il en sortit… mais pas à sa manière habituelle. Ce ne fut pas cette renaissance soudaine, la vie qui revenait tout à coup, mais un réveil lent, hésitant, presque triste.

– Partir à l'ouest ? dit-il.

Vous voulez dire, c'est le moment pour ça ?

Stu posa la main sur son épaule.

– Oui, Tom. Si tu peux.

– Sur la route ?

Ralph sentit sa gorge se nouer. Il étouffa un sanglot et alla se réfugier derrière la maison. Tom ne parut pas s'en rendre compte. Il regardait Stu et Nick.

– Voyager la nuit. Dormir le jour.

Et très lentement, dans le noir, Tom ajouta :

– Et voir l'éléphant.

Nick hocha la tête.

Larry alla chercher le sac de Tom qui attendait à côté des marches. Tom passa les bretelles sur ses épaules, distraitement, comme dans un rêve.

– Tu vas faire bien

attention, Tom, dit Larry d'une voix étranglée par l'émotion.

– Attention, putain, oui.

Stu se demanda un peu tard s'ils auraient dû donner à Tom une petite tente. Mais non. Tom n'aurait jamais été capable de monter ne serait-ce qu'une petite tente.

– Nick, murmura Tom. Faut vraiment ?

Nick le prit par le cou et Tom hocha lentement la tête.

– Ah bon.

– Reste sur la grande route, Tom, expliqua Larry. La route où tu vois le chiffre 70. Ralph va t'emmener en moto pour le début.

– Oui… Ralph…

Ralph revenait de derrière la maison. Il s'essuyait les yeux.

– Tu es prêt, Tom ? demanda-t-il d'une voix bourrue.

– Nick ? Ça sera encore ma maison quand je vais revenir ?

Nick hocha vigoureusement la tête.

– Tom adore sa maison. Putain, oui.

– Nous le savons, Tommy.

Stu sentait des larmes chaudes couler au fond de sa gorge.

– Alors ça va. Je suis prêt.

C'est qui qui m'emmène ?

– Moi, Tom, répondit Ralph. Jusqu'à l'autoroute 70. Tu te souviens ?

Tom fit signe que oui et s'avança vers la moto de Ralph. Au bout d'un moment, Ralph le suivit, les épaules basses.

Même la plume de son chapeau n'avait plus son petit air guilleret. Il monta sur sa moto et démarra. Un moment plus tard, ils étaient sur Broadway et tournaient à l'est. Les autres regardèrent la lumière du phare s'éloigner dans le crépuscule pourpre. Puis la lumière disparut derrière un motel. Ils étaient partis.

Nick s'en alla, tête basse, les mains dans les poches. Stu voulut le rejoindre mais Nick secoua la tête, presque violemment, et lui fit signe de le laisser seul. Stu revint auprès de Larry.

– Et voilà, dit Larry.

Stu hocha la tête d'un air malheureux.

– Tu crois qu'on va le revoir, Larry ?

– Si on ne le revoit pas, nous aurons tous du mal à manger et à dormir pour le restant de notre vie, à part Fran peut-être. Elle était contre cette décision.

– Surtout Nick.

– Oui, surtout Nick.

Ils regardèrent Nick qui descendait lentement Broadway, disparaissant peu à peu, perdu dans l'ombre qui grandissait autour de lui. Puis, silencieux, ils regardèrent longuement la maison de Tom où plus une lumière ne brillait.

– Partons d'ici, dit Larry tout à coup. Je pense à tous ces animaux empaillés… J'en ai des frissons dans le dos.

Quand ils partirent, Nick était revenu tout près de la maison de

Tom Cullen, mains dans les poches, tête baissée.

George

Richardson, le nouveau médecin, s'était installé au centre médical de Dakota Ridge, tout proche de l'hôpital de Boulder, de son matériel médical, de sa pharmacie, de ses salles d'opération. Le 28 août, il était déjà au travail, assisté de Laurie Constable et de Dick Ellis. Dick avait demandé qu'on l'autorise à quitter le monde de la médecine. Permission refusée.

– Vous faites un excellent travail, lui avait dit Richardson. Vous avez beaucoup appris et vous allez encore apprendre. Il y a trop de travail pour moi tout seul. Nous allons être complètement débordés si nous n'avons pas un autre médecin dans un mois ou deux.

Alors, toutes mes félicitations, Dick, vous êtes le premier assistant médical de la Zone. Embrasse-le, Laurie.

Laurie s'était exécutée.

Vers onze heures du matin, Fran entra dans la salle d'attente et regarda autour d'elle, curieuse et un peu nerveuse. Laurie, assise derrière son bureau lisait un vieux numéro de *Maisons et Châteaux*.

– Bonjour, Fran, dit-elle en sursautant. Je savais que tu viendrais tôt ou tard. George est occupé avec Candy Jones en ce moment, mais il va te recevoir tout de suite. Comment ça va ?

– Plutôt bien, merci. Je crois…

La porte d'une des salles d'examen s'ouvrit et Candy Jones sortit derrière un homme de haute taille, les épaules voûtées, vêtu d'un pantalon en velours côtelé et d'un polo décoré d'un petit crocodile. Candy regardait d'un air soupçonneux le flacon rempli d'un liquide rose qu'elle tenait à la main.

– Vous êtes sûr que c'est bien ça ? demanda-t-elle à Richardson. C'est la première fois. Je croyais être immunisée.

– Eh bien vous ne l'êtes pas et vous l'avez attrapé répondit George avec un grand sourire. N'oubliez pas les bains d'amidon et évitez de marcher dans l'herbe haute.

Elle sourit d'un air un peu piteux.

– Jack l'a attrapé lui aussi.

Est-ce qu'il doit venir vous voir ?

– Non, mais rien ne vous empêche de prendre vos bains d'amidon en famille.

Candy hocha la tête d'un air lugubre. C'est alors qu'elle vit Fran.

– Salut, Frannie ! Comment ça va ?

– Pas mal. Et toi ?

– Très, très mal, répondit Candy en lui montrant le flacon pour que Fran puisse lire l'étiquette : CALADRYL.

J'ai touché du sumac vénéneux. Et tu ne vas sûrement pas *deviner* où ça me pique, ajouta-t-elle avec un grand sourire cette fois. Mais tu vas sûrement deviner où ça pique *Jack*.

Elles se regardèrent en riant.

– Mademoiselle Goldsmith ?

dit George. Membre du comité de la Zone libre. Très honoré.

Elle tendit la main.

– Appelez-moi Fran s'il vous plaît. Ou Frannie.

– D'accord, Frannie. Alors, quel est le problème ?

– Je suis enceinte. Et j'ai drôlement peur.

Puis elle éclata en sanglots sans autre préambule.

George la prit par les épaules.

– Laurie, je vais avoir besoin de toi dans cinq minutes.

– Entendu, docteur.

Il conduisit Frannie dans la salle d'examen et la fit asseoir sur une table recouverte de similicuir noir.

– Alors, pourquoi ces larmes ?

À cause des jumeaux de madame Wentworth ?

Frannie fit signe que oui.

– Un accouchement difficile, Fran. La mère fumait beaucoup. Les bébés étaient très petits, même pour des jumeaux. Ils sont arrivés en début de soirée, très vite. Je n'ai pas pu faire d'autopsie.

Plusieurs femmes de notre groupe s'occupent de Regina Wentworth. Je crois – *j'espère* – qu'elle va réussir à sortir de cet état de fugue mentale où elle se trouve maintenant. Mais pour le moment, tout ce que je peux dire, c'est que ces bébés avaient deux handicaps dès le

départ. Ils ont pu mourir de *n'importe quoi*.

– Y compris de la grippe.

– Oui, c'est exact.

– Alors, il faut simplement attendre.

– Pas du tout. Je vais vous faire un examen complet. Je vais vous suivre, comme toutes les autres femmes qui pourraient être enceintes maintenant ou qui le seront plus tard. General Electric avait un slogan : *Notre Principal Produit est le Progrès*. Dans la Zone, les bébés sont notre principal produit et nous allons les traiter comme il faut.

– Mais nous ne savons pas vraiment ce qui s'est passé.

– Non, c'est vrai. Mais il ne faut pas vous décourager, Fran.

– Oui, vous avez raison. Je vais essayer.

On frappa à la porte et Laurie entra. Elle remit à George un formulaire et le médecin commença à questionner Fran sur ses antécédents médicaux.

L'examen

terminé, George sortit dans la pièce attenante. Laurie resta avec Fran pendant qu'elle se rhabillait.

Fran boutonnait son chemisier quand Laurie lui dit d'une voix tranquille : – Je t'envie, tu sais. Malgré ce doute. Dick et moi, nous avons tout fait pour avoir un bébé. C'est drôle. Autrefois, je portais un de ces macarons POPULATION ZÉRO au travail. *Croissance zéro*, naturellement. Mais quand je pense à ce macaron aujourd'hui, ça me fait froid dans le dos. Frannie, ton bébé va être le *premier*. Et je sais que tout se passera bien. Il *faut*.

Fran se contenta de sourire. Inutile de rappeler à Laurie que son bébé n'allait *pas* être le premier.

Les jumeaux de madame Wentworth avaient été les premiers.

Et ils étaient morts.

– Parfait,

dit George une demi-heure plus tard. Tout se présente très bien.

Fran prit un Kleenex et le serra très fort dans sa main.

– Je l'ai senti bouger… mais il y a déjà quelque temps. Depuis, rien du tout. J'avais peur…

– Il est vivant mais je doute vraiment que vous l'ayez senti bouger, vous savez. C'était sans doute des gaz.

– C'était le bébé, j'en suis sûre.

– De toute façon, il va beaucoup remuer dans quelque temps, croyez-moi. Vous devriez être maman entre le premier janvier et le quinze. Qu'est-ce que vous en pensez ?

– Parfait.

– Vous mangez bien ?

– Oui, je crois – j'essaye en tout cas.

– Bien. Pas de nausées ?

– Un peu au début, mais plus maintenant.

– Magnifique. Vous prenez beaucoup d'exercice ?

En un éclair, elle se vit en train de creuser la tombe de son père. Elle cligna les yeux pour chasser cette vision. C'était dans une autre vie.

– Oui, beaucoup.

– Vous avez pris du poids ?

– Deux kilos.

– Pas de problème. Vous pourrez encore prendre au moins cinq kilos ; je me sens généreux aujourd'hui.

– Vous êtes le médecin, fit-elle en souriant.

– Oui, et j'étais

obstétricien, si bien que vous ne pouviez pas tomber mieux. Maintenant, pour la bicyclette, la moto et le vélomoteur, interdiction formelle, disons après le quinze novembre. De toute façon il fera trop froid. Est-ce que vous fumez ?

– Non.

– Est-ce que vous buvez ?

– Pas vraiment.

– Si vous voulez prendre un petit verre avant de vous coucher de temps en temps, aucune objection. Je vais vous donner des vitamines ; vous les dénicherez dans n'importe quelle pharmacie…

Frannie éclata de rire. George sourit, un peu désarçonné.

– J'ai dit quelque chose de drôle ?

– Non. J'ai simplement trouvé ça drôle dans les circonstances.

– Oh oui ! Je vois. Bon, en tout cas, on ne se plaindra plus du prix des médicaments, n'est-ce pas ?

Dernière chose, Fran. Avez-vous jamais eu un stérilet ?

– Non, pourquoi ? demanda Fran qui se souvint alors de son rêve : l'homme noir avec son cintre en fil de fer, et elle frissonna.

– Non, répéta-t-elle.

– Très bien, c'est tout, dit le médecin en se levant. Je ne vais pas vous dire de ne pas vous inquiéter…

– Non, c'est inutile.

Le sourire avait disparu de ses yeux.

– Mais je vais vous demander quand même de ne pas trop vous faire de souci. L'anxiété chez une femme enceinte peut provoquer des désordres glandulaires. Et ce n'est pas bon pour le bébé. Je n'aime pas donner des tranquillisants aux femmes enceintes, mais si vous croyez…

– Non, ce ne sera pas

nécessaire.

Mais, lorsqu'elle sortit sous le chaud soleil de midi elle savait que la seconde moitié de sa grossesse allait être hantée par les jumeaux disparus de madame Wentworth.

Le 29 août, trois

groupes arrivèrent, l'un de vingt-deux personnes, l'autre de seize, le dernier de vingt-cinq. Sandy DuChien alla voir les sept membres du comité pour leur dire que la Zone libre comptait désormais plus de mille habitants.

Boulder n'était plus tout à fait une ville fantôme.

Dans la soirée

du 30, Nadine Cross était debout dans le sous-sol de la maison de Harold. Elle regardait le jeune homme et se sentait mal à l'aise.

Quand Harold n'était pas occupé à ses jeux sexuels biscornus, il semblait se réfugier dans un lieu secret et inaccessible. Et, lorsqu'il était dans ce lieu, il donnait l'impression d'être glacial ; plus encore, il semblait la mépriser et même se mépriser lui-même. La seule chose qui ne changeait pas, c'était sa haine de Stuart Redman et des autres membres du comité.

Harold était penché au-dessus du baby-foot, un livre ouvert à côté de lui. De temps en temps, il regardait un schéma, puis se remettait au travail. La trousse d'outils de sa belle Triumph était ouverte sur sa droite. Le baby-foot était semé de petits bouts de fils de cuivre.

– Tu sais, dit-il d'une voix absente, tu devrais aller te promener.

– Pourquoi ?

Elle se sentit un peu blessée. Le visage de Harold était tendu, crispé. Nadine comprenait maintenant pourquoi Harold souriait autant : quand il ne souriait pas, il avait l'air d'un fou.

Et elle n'était pas loin de penser qu'il était *effectivement* fou, ou presque.

– Parce que je ne sais pas si cette dynamite est vieille ou pas.

– Qu'est-ce que tu veux dire ?

– La vieille dynamite *sue*, ma chère petite.

Il leva les yeux vers elle et elle vit que son visage ruisselait de sueur.

– Et ce qu'elle sue est de la nitroglycérine pure l'une des substances les plus instables qui existent. Alors, si cette dynamite n'est pas de la dernière jeunesse, il est tout à fait possible que cette petite expérience de chimiste amateur nous expédie jusqu'en haut du mont Flagstaff, et même plus loin encore, jusqu'au pays d'Oz.

– Bon, mais ce n'est pas la peine de faire la gueule pour autant.

– Nadine ? *Mi amor ?*

– Quoi ?

Harold la regarda calmement, sans sourire.

– Ferme ta sale gueule.

Ce qu'elle fit. Mais elle ne sortit pas se promener même si elle n'eût pas demandé mieux. Si Flag voulait vraiment cela (et la planchette lui avait dit que Flagg avait chargé Harold de s'occuper du comité), la dynamite ne serait pas trop vieille. Et même si elle *était* vieille, elle n'exploserait qu'au moment voulu. Mais était-ce bien sûr ?

À

quel point Flagg était-il maître des événements ?

*Suffisamment*, se dit-elle, suffisamment. Mais elle n'en était pas sûre et se sentait de plus en plus mal à l'aise. Elle était revenue chez elle, mais Joe était parti – parti pour de bon cette fois. Elle était allée voir Lucy qui l'avait reçue avec froideur. Mais elle était restée suffisamment longtemps pour apprendre que, depuis qu'elle s'était installée chez Harold, Joe (Lucy l'appelait naturellement Leo) avait « pas mal régressé ». Manifestement, Lucy l'en rendait responsable… Si une avalanche déboulait un jour du mont Flagstaff ou si un tremblement de terre ouvrait en deux la rue Pearl, Lucy l'en rendrait probablement responsable aussi.

Il est vrai que bientôt ils ne manqueraient pas de choses à leur mettre sur le dos, à elle et à Harold. Pourtant, elle était bien déçue de ne pas avoir revu Joe une dernière fois… de ne pas l'avoir embrassé pour lui dire au revoir. Harold et elle n'allaient plus traîner très longtemps dans la Zone libre de Boulder.

*Tant pis, il vaut mieux couper les ponts une fois pour toutes avec lui, maintenant que tu t'es embarquée dans cette horreur. Tu ne lui ferais que du mal… et tu te ferais sans doute du mal à toi aussi, parce que Joe… voit les choses, sait les choses. Laisse-le ne plus être Joe, laisse-toi ne plus être maman Nadine. Laisse-le redevenir Leo, pour toujours.*

Mais il y avait là un paradoxe inéluctable. Elle était convaincue qu'aucun des habitants de la Zone n'avait plus d'un an à vivre, y compris le jeune garçon. Ce n'était pas *sa* volonté qu'il vive…

*… alors, dis la vérité, Harold n'est pas son seul instrument. Toi aussi. Toi qui as dit un jour que le seul péché impardonnable dans le monde de l'après-grippe était de sacrifier une seule vie humaine…*

Tout à coup, elle aurait voulu que la dynamite *soit* vieille, qu'elle saute, qu'elle les mette en pièces tous les deux. Le coup de grâce. Puis elle pensa à ce qui allait arriver après, lorsqu'ils auraient traversé les montagnes, et elle sentit cette ancienne chaleur lui réchauffer le ventre.

– Voilà, murmura Harold.

Il avait déposé son appareil dans une boîte à chaussures Hush Puppies.

– C'est fait ?

– Oui, c'est fait.

– Ça va marcher ?

– Tu veux essayer ?

Sa voix était amère et sarcastique, mais elle s'en moquait bien. Les yeux du jeune homme caressaient goulûment son corps avec cette anxiété avide de petit garçon qu'elle avait appris à connaître. Il était revenu de ce lieu lointain – le lieu où il avait écrit ce qu'elle avait lu dans son registre, avant de le remettre en place sous la pierre du foyer. Elle savait comment le prendre. Il pouvait bien parler.

– Est-ce que tu voudrais d'abord me regarder m'amuser toute seule ? Comme hier soir ?

– D'accord. Bonne idée.

– Alors, on va faire un tour dans la chambre, répondit-elle en battant des paupières. Je monte la première.

– Comme tu veux, répondit-il d'une voix rauque.

De petites gouttes de sueur perlaient sur le front de Harold, mais ce n'était pas la peur qui les avait mises là cette fois-ci.

Elle monta donc la première et elle le sentit regarder sous sa jupe courte de petite fille. Elle n'avait pas de culotte.

La porte se referma. La chose que bricolait Harold tout à l'heure était là dans la pénombre, dans cette boîte à chaussures ouverte : un walkie-talkie Radio Shack dont l'arrière était démonté. Des fils le reliaient à huit bâtons de dynamite. Le livre était encore ouvert. Harold l'avait emprunté à la bibliothèque municipale de Boulder. Le titre : *Les soixante-cinq meilleurs montages de l'Exposition nationale des sciences*. Le diagramme illustrait une sonnette branchée à un walkie-talkie identique à celui qui se trouvait dans la boîte à chaussures. Et, sous le diagramme, une légende : *Troisième prix, Exposition nationale des sciences de 1977, Montage de Brian Ball, Rutland, Vermont. Un mot… et la sonnette retentit à vingt kilomètres !*

Quelques heures plus tard, Harold descendit au sous-sol, ferma la boîte à chaussures et remonta l'escalier en la portant avec précaution. Puis il la posa sur l'étagère supérieure d'un placard de la cuisine. Ralph Brentner lui avait dit dans l'après-midi que le comité de la Zone libre avait invité Chad Norris à prendre la parole à sa prochaine réunion. Quel jour ? avait demandé Harold d'un air détaché. Le 2 décembre, avait répondu Ralph.

*Le 2 décembre.*

# 57

Larry et Leo

étaient assis sur le trottoir, devant la maison. Larry buvait une bière tiède, Leo une orangeade tout aussi tiède. Vous pouviez boire ce que vous vouliez à Boulder, n'importe quoi, à condition cependant d'aimer boire tiède. De derrière la maison montait le *pout-pout* monotone d'un petit moteur. Lucy était en train de tondre la pelouse. Larry avait proposé de se charger de la corvée, mais Lucy n'avait rien voulu savoir.

– Essaye plutôt de voir ce qui ne va pas avec Leo.

C'était la dernière journée du mois d'août.

Le lendemain du jour où Nadine s'était installée chez Harold, Leo n'était pas venu pour le petit déjeuner. Larry l'avait trouvé dans sa chambre, en slip, en train de sucer son pouce. Hostile, il refusait de parler. Larry avait eu plus peur que Lucy, car elle ne savait pas qui était Leo lorsque Larry avait fait sa connaissance. Il s'appelait alors Joe.

Et il brandissait un couteau de boucher.

Presque une semaine avait passé depuis. Leo était un peu mieux, mais il n'avait pas récupéré tout le terrain perdu et il refusait de parler de ce qui s'était passé.

– Cette femme y est pour quelque chose, avait dit Lucy en vissant le bouchon du réservoir de la tondeuse.

– Nadine ? Pourquoi

dis-tu ça ?

– Je ne voulais pas t'en parler. Mais elle est venue l'autre jour pendant que toi et Leo vous étiez en train de pêcher au bord du ruisseau. Elle voulait voir l'enfant. Vous n'étiez pas là, et tant mieux.

– Lucy…

Elle lui donna un petit baiser. Il glissa la main sous son débardeur et la pinça gentiment.

– Je t'avais mal jugé, dit-elle.

Je vais sans doute le regretter toute ma vie. Mais je ne vais jamais aimer cette Nadine Cross. Il y a quelque chose qui ne va pas chez elle.

Larry ne répondit rien, mais il pensait que Lucy n'avait probablement pas tort. Il se souvenait de cette nuit, quand elle s'était comportée comme une folle.

– Il y a encore autre chose.

Quand elle était ici elle ne l'a pas appelé Leo. Elle l'a appelé de son autre nom, Joe.

Il la regarda avec étonnement tandis qu'elle se retournait pour faire démarrer la tondeuse.

Et maintenant, une demi-heure après cette conversation, il buvait sa bière en regardant Leo faire rebondir la balle de ping-pong qu'il avait trouvée le jour où ils étaient allés tous les deux chez Harold. La petite balle blanche était toute sale, mais encore intacte.

*Toc-toc-toc* sur le bitume. Qui est là ? Le grand méchant loup.

Leo (il s'appelait bien Leo maintenant, non ?) n'avait pas voulu rentrer chez Harold ce jour-là.

Dans la maison où maman Nadine habitait maintenant.

– Tu veux qu'on aille à la pêche, p'tit mec ? proposa Larry tout à coup.

– Pas pêcher, répondit Leo, et il regarda Larry avec ses étranges yeux couleur de mer. Tu connais monsieur Ellis ?

– Naturellement.

– Il dit qu'on pourra boire l'eau quand les poissons seront revenus. Boire sans… tu sais bien…

Il poussa un petit sifflement et remua les doigts devant ses yeux.

– Sans la faire bouillir ?

– Oui.

*Toc-toc-toc*.

– J'aime bien Dick, Dick et Laurie. Donne toujours quelque chose à manger. Il a peur de pas pouvoir, mais je crois qu'ils pourront.

– Pourront quoi ?

– Pourront faire un bébé. Dick croit qu'il est trop vieux. Mais je pense que non.

Larry allait demander comment Leo et Dick en étaient venus à parler de ce sujet, mais il se ravisa. La réponse était naturellement qu'ils n'en avaient pas parlé. Dick n'aurait jamais parlé à un petit garçon d'une chose aussi personnelle. Leo avait tout simplement… deviné.

*Toc-toc-toc*.

Oui, Leo savait des choses… ou les devinait. Il n'avait pas voulu entrer chez Harold et il avait dit quelque chose sur Nadine… il ne se rappelait plus exactement quoi… mais Larry s'était souvenu de cette conversation et il s'était senti très mal à l'aise lorsqu'il avait entendu dire que Nadine s'était installée chez Harold. On aurait dit que le garçon était en transe, comme si…

*(… toc-toc-toc…) Larry suivait la balle des yeux, puis soudain il regarda le visage de Leo. Les yeux de l'enfant étaient perdus dans le lointain. Le bruit de la tondeuse n'était plus qu'un vrombissement soporifique. La lumière était douce. Il faisait chaud. Et Leo était à nouveau en transe, comme s'il avait lu dans les pensées de Larry et qu'il lui eût simplement répondu.*

Leo était allé voir l'éléphant.

– Oui, je crois qu'ils peuvent faire un bébé, dit Larry comme si de rien n'était. Dick n'a certainement pas plus de cinquante-cinq ans. Cary Grant a fait un enfant à près de soixante-dix ans, je crois.

– C'est qui, Cary Grant ?

Et la balle rebondissait toujours.

(*Les Enchaînés. La Mort aux trousses*.)

– Tu ne sais pas ?

– C'était un acteur, répondit Leo. Il a joué dans *Les Déchaînés* et dans *La Mort aux trousses*.

(*Les Enchaînés*.) – Oui, Les Enchaînés, c'est ça, reprit Leo.

Ses yeux n'avaient pas quitté la petite balle de ping-pong qui continuait à rebondir.

– Très bien, dit Larry. Comment va maman Nadine, Leo ?

– Elle m'appelle Joe. Pour elle, je suis Joe.

– Ah bon.

Larry sentit quelque chose de froid remonter lentement dans son dos.

– C'est pas bon maintenant.

– Pas bon ?

– C'est pas bon avec les deux.

– Nadine et…

(*Harold ?) – Oui, lui.*

– Ils ne sont pas heureux ?

– Il s'est moqué d'eux. Ils pensent qu'il veut d'eux.

– Il ?

– *Lui.*

Le mot se perdit dans le silence de l'été.

*Toc-toc-toc*.

– Ils vont à l'ouest, reprit Leo.

– Mon Dieu, murmura Larry.

Il avait très froid. L'ancienne terreur le reprenait. Voulait-il vraiment en savoir davantage ? C'était comme regarder une tombe s'ouvrir lentement dans un cimetière silencieux, voir une main en sortir…

*Je ne veux pas entendre, je ne veux pas savoir*.

– Maman Nadine veut croire que c'est ta faute. Elle veut croire que tu l'as poussée chez Harold. Mais elle a fait exprès d'attendre. Elle a attendu jusqu'à ce que tu aimes trop maman Lucy. Elle a attendu jusqu'à ce qu'elle soit sûre. C'est comme s'*il* limait la partie de son cerveau qui fait la différence entre le bien et le mal.

Petit à petit, il lime cette partie de son cerveau. Et, lorsqu'il n'y en aura plus elle sera folle comme tous les autres à l'ouest. Plus folle peut-être.

– Leo…, murmura Larry.

– Elle m'appelle Joe, fit aussitôt Leo. Pour elle, je suis Joe.

– Est-ce que je dois t'appeler Joe maintenant ? demanda Larry d'une voix mal assurée.

– Non, répondit l'enfant, presque suppliant. Non, s'il te plaît.

– Tu regrettes ta maman Nadine c'est ça Leo ?

– Elle est morte, répliqua Leo avec un calme glacé.

– C'est pour ça que tu es resté dehors si tard cette nuit-là ?

– Oui.

– C'est pour ça que tu ne voulais pas parler ?

– Oui.

– Mais tu parles maintenant.

– Je peux parler avec toi et avec maman Lucy.

– Oui, naturellement…

– Mais pas pour toujours !

lança l'enfant d'une voix inquiète. Pas pour toujours, sauf si tu parles à Frannie ! Parle à Frannie ! *Parle à Frannie !*

– De Nadine ?

– Non !

– De quoi ? De toi ?

La voix de Leo monta encore, perçante cette fois.

– Tout est écrit ! Tu

sais ! Frannie sait ! *Parle à Frannie !*

– Le comité…

– Pas au comité ! Le

comité ne va pas t'aider, il n'aidera personne, le comité, c'est autrefois, *il* se moque de votre comité, parce que c'est l'ancienne manière, et l'ancienne manière c'est *sa* manière, tu sais, Frannie sait, si vous parlez ensemble, vous pouvez…

Leo frappa très fort sur la balle – *TOC !* – elle rebondit plus haut que sa tête, puis elle retomba et s'éloigna en roulant. Larry la regarda, la bouche sèche, entendant les coups affolés de son cœur dans sa poitrine.

– J'ai perdu ma balle, dit Leo qui courut la chercher.

Larry le regardait.

*Frannie*, pensa-t-il.

Ils étaient

assis sur le bord du kiosque à musique les pieds ballants. Le soleil

allait se coucher dans une heure. Quelques personnes se promenaient dans le parc, certaines en se tenant par la main. L'heure des enfants est aussi celle des amoureux pensa Fran sans trop savoir pourquoi. Larry venait juste de lui raconter ce que Leo avait dit dans sa transe. Elle se sentait un peu perdue.

– Alors, qu'est-ce que tu penses ?

– Je ne sais pas, répondit-elle doucement, sauf que je n'aime pas du tout ces affaires-là. Des rêves prémonitoires. Une vieille dame qui est d'abord la voix de Dieu et qui disparaît ensuite dans les montagnes. Et maintenant, un petit garçon qui semble avoir le don de la télépathie. On se croirait dans un conte de fées. Parfois, j'ai l'impression que la super-grippe nous a peut-être épargnés, mais qu'elle nous a tous rendus dingues.

– Il m'a dit que je devais te parler. C'est pour ça que je suis là.

Elle ne répondit pas.

– Bon, reprit Larry, si quelque chose te passe par la tête…

– C'est écrit dit Frannie tout bas. Il avait raison, le petit. C'est clair, tout le problème vient de là, je crois. Si je n'avais pas été si bête, si prétentieuse, si je n'avais pas écrit… que je suis stupide !

Larry la regardait, ébahi.

– De quoi parles-tu ?

– C'est Harold, et j'ai très peur. Je n'ai pas voulu en parler à Stu. J'avais honte. C'était si bête de tenir un journal… et maintenant, Stu… Stu aime vraiment Harold… tout le monde dans la Zone libre aime Harold, même toi.

Elle éclata de rire, mais son rire était bien proche des larmes.

– Après tout, reprit-elle, il était ton… ton guide, ton inspirateur pendant ton voyage, c'est bien ça ?

– Je ne te suis pas très bien, dit lentement Larry. Est-ce que tu peux me dire de quoi tu as peur ?

– C'est justement ça, *je ne sais pas vraiment.*

Elle le regarda, les yeux mouillés de larmes.

– J'ai l'impression que je ferais mieux de te dire tout ce que je sais, Larry. Il faut que je parle à quelqu'un.

Je ne peux plus garder tout ça pour moi, et Stu… n'est peut-être pas la bonne personne pour m'écouter. Au moins, pas la première.

– Vas-y, Fran. Vide ton sac.

Elle commença à tout lui raconter, depuis ce jour du mois de juin quand Harold était arrivé devant chez elle, à Ogunquit, dans la Cadillac de Roy Brannigan. Tandis qu'elle parlait, le ciel jusque-là orange commença à prendre une teinte bleutée. Les couples d'amoureux qui se promenaient dans le parc s'en allaient les uns après les autres. Un mince croissant de lune se leva. Dans la grande tour qui se dressait de l'autre côté du boulevard Canyon, quelques lampes Coleman s'étaient allumées. Frannie lui parla du message peint sur le toit de la grange, lui raconta comment elle dormait à poings fermés tandis que Harold risquait sa vie pour peindre son nom.

Comment ils avaient rencontré Stu à Fabyan, la réaction très forte de Harold en face de Stu. Elle lui parla de son journal, de l'empreinte qu'elle y avait vue.

Quand elle eut terminé, il était plus de neuf heures et les grillons chantaient.

Il y eut un temps de silence et Fran attendit avec appréhension que Larry dise quelque chose. Mais il semblait perdu dans ses pensées.

– Tu es sûre à propos de cette empreinte ? dit-il enfin. Tu es certaine que c'était Harold ?

Elle n'eut qu'un moment d'hésitation.

– Oui, dès que je l'ai vue, j'ai su que c'était l'empreinte de Harold.

– Cette grange, avec le message… tu te souviens que, le soir où je t'ai rencontrée, je t'ai dit que j'étais monté ? Et que Harold avait gravé ses initiales sur une poutre, dans le grenier ?

– Oui.

– Pas seulement ses

initiales. Il y avait aussi les tiennes. Au milieu d'un cœur percé. Le genre de truc qu'un petit garçon fou d'amour grave sur son pupitre avec un canif.

Elle s'essuya les yeux avec les mains.

– Quel merdier !

– Tu n'es pas responsable des actes de Harold Lauder.

Il lui prit la main.

– Écoute-moi, moi le parfait salopard, la ficelle, le combinard. Tu

ne dois pas te culpabiliser. Parce que si tu…

Il serrait de plus en plus fort la main de Frannie, mais son visage restait très doux.

– Si tu fais ça, tu vas devenir folle. C'est déjà assez difficile de ne pas marcher à côté de ses pompes, alors celles des autres…

Il lâcha la main de Frannie. Ils restèrent quelque temps silencieux.

– Tu penses que Harold en veut à mort à Stu ? dit-il enfin. Tu penses vraiment ça ?

– Oui, j'en suis sûre. Et il en veut peut-être à tout le comité. Mais je ne sais pas ce que…

La main de Larry s'abattit tout à coup sur son épaule et elle s'arrêta de parler. Larry ouvrait de grands yeux. Ses lèvres remuaient silencieusement.

– Larry ? Qu'est-ce que…

– Quand il est descendu !

Il est allé chercher un tire-bouchon, je crois, ou autre chose.

– *Quoi ?*

Il se tourna lentement vers elle, comme si son cou était rouillé.

– Tu sais, il y a peut-être moyen de tirer tout ça au clair. Je ne garantis rien, parce que je n'ai pas lu ton journal, mais… ça paraît tellement logique… Harold lit ton journal, il en prend plein la gueule, mais ça lui donne une idée. Il a sans doute même été jaloux que tu y penses la première. Est-ce que les grands écrivains ne tiennent pas tous un journal ?

– Tu veux dire que *Harold* aurait un journal ?

– Quand il est descendu au sous-sol, le jour où je lui ai apporté cette fameuse bouteille de vin j'ai regardé autour de moi dans le salon, par curiosité. Il m'avait dit qu'il allait mettre des meubles contemporains, chrome et cuir si je me souviens bien, et j'essayais d'imaginer de quoi ça aurait l'air. Et j'ai remarqué qu'une pierre de la cheminée était défaite !

– *OUI !* s'exclama Fran, si fort qu'il sursauta. Le jour où j'ai été fouiner chez lui… et que Nadine Cross est arrivée… je me suis *assise* devant la cheminée… et je me souviens de cette pierre. Et voilà, dit-elle en regardant Larry. Encore une fois, comme si quelque chose nous menait par le bout du nez…

– Une coïncidence, répondit-il d'une voix hésitante.

– Tu crois ? Nous avons été tous les deux dans la maison de Harold. Nous avons tous les deux remarqué cette pierre. Et maintenant nous sommes tous les deux ici. Une coïncidence ?

– Je ne sais pas.

– Qu'est-ce qu'il y avait sous la pierre ?

– Un registre. En tout cas, c'est ce qui était écrit sur la couverture. Je ne l'ai pas ouvert. Sur le moment, j'ai pensé qu'il avait pu appartenir à l'ancien propriétaire de la maison. Mais alors, Harold l'aurait certainement trouvé. Nous avons tous les deux remarqué la pierre. Bon, supposons qu'il découvre le registre. Même si le type qui habitait la maison avant la grippe l'avait rempli de petits secrets – ses petites tricheries avec le percepteur, ses fantasmes sexuels à propos de sa fille, tout ce que tu voudras – ces secrets n'auraient pas été ceux de *Harold.*

Tu me suis ?

– Oui, mais…

– N'interrompez pas l'inspecteur Underwood lorsqu'il est en train d'élucider une affaire difficile, vilaine petite fille. Or donc, si les secrets n'étaient pas ceux de Harold, pourquoi aurait-il remis le registre sous la pierre ? Parce qu'il renfermait *ses secrets à lui.* Il s'agissait donc du journal de Harold, C. Q. F. D.

– Tu crois qu'il est encore là ?

– Peut-être. Et je pense que nous ferions mieux d'aller voir.

– Maintenant ?

– Demain. Il sera au travail avec le comité des inhumations, et Nadine donne un coup de main l'après-midi à la centrale électrique.

– D'accord. Est-ce que tu crois que je devrais en parler à Stu ?

– Pourquoi ne pas attendre un peu ? Inutile de secouer le bateau tant que nous ne sommes pas sûrs et certains de tenir quelque chose d'important. Le registre a peut-être disparu. Ce n'est peut-être qu'une liste des choses qu'il veut faire. Des choses parfaitement innocentes. Ou c'est peut-être le grand plan politique de Harold, en code chiffré…

– Je n'y avais pas pensé. Et qu'est-ce que nous allons faire si… si nous trouvons quelque chose d'important ?

– Je suppose qu'il faudra en parler au comité de la Zone libre. Raison de plus pour ne pas traîner. Nous nous réunissons le 2. Le comité prendra une décision.

– Tu crois ?

– Oui.

Mais Larry pensait déjà à ce que Leo lui avait dit du comité.

Frannie se laissa glisser par terre.

– Je me sens mieux. Merci d'être venu, Larry.

– Il faut décider d'un lieu de rendez-vous.

– Dans le square, en face de chez Harold. À une heure. Ça te va ?

– Parfait, répondit Larry. À

demain.

Frannie rentra chez elle le cœur plus léger. Il y avait des semaines qu'elle ne s'était pas sentie aussi bien. Comme l'avait dit Larry, les différentes possibilités étaient maintenant relativement claires. Le registre allait démontrer que leurs craintes n'étaient pas fondées.

Ou au contraire, qu'elles…

Eh bien, si c'était le cas, le comité déciderait. Comme Larry le lui avait rappelé, ils allaient se réunir le 2, chez Nick et Ralph.

Lorsqu'elle arriva chez elle, Stu était assis dans la chambre, un crayon feutre dans une main, un énorme livre dans l'autre. Un titre en lettres dorées s'étalait sur la couverture de cuir : Introduction au Code pénal du Colorado.

– Dis donc, tu as de ces lectures !

Et elle l'embrassa sur la bouche.

Stu lança le livre qui atterrit sur la commode avec un bruit sourd.

– Tu parles ! C'est Al Bundell qui me l'a donné. Al et les types du comité législatif sont partis sur les chapeaux de roues, Fran. Al veut parler au comité de la Zone libre à notre réunion d'après-demain. Et vous, qu'est-ce que vous fabriquiez, jolie madame ?

– Je parlais avec Larry Underwood.

Il l'observa attentivement.

– Fran… tu as pleuré ?

– Oui, répondit-elle en soutenant son regard, mais ça va mieux maintenant. Beaucoup mieux.

– Le bébé ?

– Non.

– Alors quoi ?

– Je te dirai demain soir. Je te dirai tout ce qui m'a trotté dans le crâne où je devrais avoir en principe un cerveau. Jusque-là, pas de questions. D'accord ?

– C'est grave ?

– Stu, je ne sais pas.

Il la regarda longtemps, longtemps.

– D'accord, Frannie. Je t'aime.

– Je sais. Je t'aime moi aussi.

– Au lit ?

– Qu'est-ce que tu crois ?

Quand le jour

se leva, le premier septembre, il pleuvait, il faisait gris. Une journée morne dont personne n'aurait dû se souvenir. Pourtant, pas un des habitants de la Zone libre n'allait l'oublier. Car ce fut le jour où l'électricité revint dans le quartier nord de Boulder… du moins pendant quelques secondes.

À midi moins dix, dans la salle de commande de la centrale électrique, Brad Kitchner regarda Stu, Nick, Ralph et Jack Jackson qui étaient debout derrière lui. Il leur sourit nerveusement.

– Sainte Marie, pleine de grâce, priez pour moi si vous voulez bien.

Il abaissa deux gros

interrupteurs à couteaux qui basculèrent d'un coup sec. En bas, dans l'énorme salle caverneuse, deux alternateurs se mirent à ronronner. Les cinq hommes s'approchèrent de la baie vitrée et regardèrent la salle des machines où près d'une centaine d'hommes et de femmes étaient debout, tous munis de lunettes de sécurité, conformément aux instructions de Brad.

– Si nous avons fait une erreur quelque part, je préfère faire sauter deux alternateurs que cinquante-deux, leur avait expliqué Brad un peu plus tôt.

Le ronronnement des alternateurs montait.

Fort.

Nick donna un coup de coude à Stu et lui montra le plafond. Stu

leva les yeux et son visage s'éclaira d'un grand sourire. Derrière les panneaux translucides, les tubes fluorescents commençaient à éclairer faiblement. Les alternateurs tournaient de plus en plus vite. Bientôt, le ronronnement devint un sifflement aigu qui cessa de monter. En bas, la petite foule des travailleurs se mit à applaudir. Certains firent une grimace d'ailleurs car leurs mains étaient en sang après des heures et des heures passées à bobiner du fil de cuivre.

Les tubes fluorescents éclairaient normalement.

La sensation qu'éprouvait Nick était exactement le contraire de la peur qu'il avait ressentie lorsque les lumières s'étaient éteintes à Shoyo – non plus l'impression d'être enfermé dans une tombe, mais celle de renaître, de ressusciter.

Les deux alternateurs

alimentaient une petite section du quartier nord de Boulder. Certaines personnes ignoraient qu'un essai allait avoir lieu ce matin-là. Et beaucoup s'enfuirent à toutes jambes, comme si tous les démons de l'enfer les avaient prises en chasse.

Les téléviseurs s'allumèrent et les écrans se couvrirent de neige. Dans une maison de la rue Spruce, un mixer se réveilla et tenta de battre un mélange d'œufs et de fromage qui depuis longtemps s'était solidifié. Son moteur surchauffa bientôt et grilla. Une scie électrique sortit de son sommeil dans un garage déserté, crachant de ses entrailles des nuages de sciure de bois. Des ronds de cuisinières commencèrent à rougir. Marvin Gaye se mit à chanter dans les haut-parleurs d'un magasin de disques d'occasion, le Musée de cire. Les paroles, sur un *beat* disco qui ne péchait pas par excès de subtilité, semblaient venir d'un passé déjà presque oublié : *Il faut… danser… il faut… chanter… on va tous recommencer… il faut danser… il faut chanter…*

Un transformateur sauta rue Maple et des étincelles violettes tombèrent en une superbe gerbe sur l'herbe mouillée avant de s'éteindre.

À la centrale électrique, l'un des alternateurs se mit à siffler plus haut, comme s'il peinait. Puis il commença à fumer. Affolés, les travailleurs de la centrale reculèrent. La salle commençait à se remplir de l'odeur douceâtre et écœurante de l'ozone. Une alarme se déclencha.

– Il tourne trop vite !

rugit Brad. Ce salopard est en train de surcharger !

Il se précipita au fond de la salle de commande et releva les deux interrupteurs. Le sifflement des alternateurs commença à baisser, mais l'on entendit quand même une forte explosion et des cris, assourdis par la baie vitrée.

– Nom de Dieu ! cria

Ralph. Il y en a un qui brûle.

Au-dessus de leurs têtes la lumière des tubes fluorescents baissa jusqu'à n'être plus qu'un petit filament blanchâtre, puis disparut complètement. Brad ouvrit la porte et sortit sur le palier de fer. Il criait, et les mots résonnaient dans l'énorme hall de la salle des machines.

– Les extincteurs chimiques !

Vite !

Plusieurs extincteurs crachèrent de la mousse sur les alternateurs et les flammes furent bientôt noyées. Une odeur pénétrante d'ozone flottait dans l'air. Les autres vinrent rejoindre Brad sur le palier. Stu posa la main sur son épaule : – Désolé que ça n'ait pas marché, mon vieux.

Brad se retourna vers lui avec un grand sourire.

– Désolé ? De quoi ?

– Il a pris feu non ? dit Jack.

– Ça, oui ! Je peux pas dire le contraire ! Et un transformateur a sauté quelque part. J'avais oublié nom d'une pipe, j'avais oublié ! Ils sont tombés malades, ils sont morts, et naturellement ils n'ont pas fait le tour de leurs maisons pour éteindre les appareils ! Les télés sont allumées, les fours, les couvertures chauffantes, tout le bazar. Un appel de courant formidable. Et ces alternateurs sont conçus pour travailler en réseau : les autres viennent donner un coup de main lorsque la charge est trop forte. Celui qui a brûlé essayait de délester, mais les autres ne tournaient pas, vous comprenez maintenant ?

Brad gesticulait, très énervé.

– Gary ! reprit-il. Vous vous souvenez comment Gary a été complètement rasée, dans l'Indiana ?

Ils hochèrent la tête.

– Je ne suis pas sûr, on ne saura jamais vraiment, mais ça pourrait bien être exactement la même chose que ce qui s'est passé ici. Le délestage ne s'est pas fait assez rapidement. Un court-circuit dans une

couverture chauffante aurait pu suffire dans certaines circonstances, comme à Chicago en 1871 quand la vache de cette dame, madame O'Leary, a renversé une lampe à pétrole. Toute la ville a brûlé. Les alternateurs essayaient de délester mais il n'y en avait pas d'autres pour prendre la relève.

Alors ils ont grillé. On a eu de la chance – vous pouvez me croire.

– Si tu le dis, répondit Ralph sans grande conviction.

– Il faut tout recommencer, mais seulement sur un alternateur. Tout va marcher comme sur des roulettes maintenant, mais…

Brad faisait claquer ses doigts sans s'en rendre compte.

– Il ne faut pas remettre le jus avant d'être sûrs, reprit-il. Est-ce qu'on pourrait avoir une autre équipe ?

Une douzaine de types à peu près

– Je crois que oui, répondit Stu. Pour quoi faire ?

– Une équipe d'extincteurs, c'est comme ça qu'on pourrait les appeler. Des types qui feront le tour de Boulder pour éteindre tout ce qui est encore en marche. On ne pourra pas remettre le jus tant que ce ne sera pas fait. Nous n'avons pas de pompiers…

Brad éclata de rire, un rire un peu fou.

– Le comité de la Zone libre se réunit demain soir, dit Stu. Tu n'as qu'à venir pour expliquer ton affaire et on te donnera des hommes. Mais tu es sûr qu'il n'y aura pas d'autres surcharges ?

– Tout à fait sûr. Aujourd'hui, tout se serait bien passé s'il n'y avait pas eu autant d'appareils en marche. Pendant que j'y pense, quelqu'un devrait quand même aller dans le quartier nord pour voir si tout est en train de brûler.

Une blague ? Difficile à dire. Quoi qu'il en soit, il y avait effectivement quelques petits incendies, la plupart allumés par des appareils qui avaient chauffé. Aucun ne s'était propagé cependant, grâce à la bruine qui ne cessait de tomber. Et les habitants de la Zone se souvinrent du 1er septembre 1990 comme du jour où l'électricité était revenue – pendant une trentaine de secondes.

Une heure plus

tard, Fran entra avec sa bicyclette dans le parc Eben G. Fine, en face de chez Harold. À l'extrémité nord, juste à côté des tables de pique-

nique, un ruisseau gazouillait paisiblement. La bruine du matin s'était transformée en un fin brouillard.

Elle chercha Larry des yeux ne le vit pas et posa sa bicyclette contre un mur. Puis elle fit quelques pas sur l'herbe mouillée dans la direction des balançoires quand une voix l'appela : – Par ici, Frannie.

Elle sursauta et regarda du côté des w.-c., le cœur battant. Une silhouette se tenait debout dans l'ombre du petit passage qui séparait les toilettes des hommes de celles des femmes. Un instant elle crut…

Mais la silhouette sortit de l'ombre.

C'était Larry, vêtu d'un jeans et d'une chemise kaki. Fran se détendit.

– Je t'ai fait peur ?

– Un peu. J'ai vu une forme dans le noir…

Elle s'assit sur une balançoire. Les battements de son cœur commençaient à s'apaiser.

– Je suis désolé. J'ai pensé que ce serait plus prudent, même si on ne peut pas nous voir de chez Harold. Tu es venue en bicyclette, toi aussi.

– Oui, ça fait moins de bruit.

– J'ai caché la mienne là-bas.

Du menton, il montra un petit abri, à côté du terrain de jeux.

Frannie fit passer sa bicyclette entre les balançoires et la cacha, elle aussi, sous l'abri où régnait une odeur fétide de moisi. C'était sans doute un lieu de rendez-vous pour les adolescents trop jeunes ou trop saouls pour conduire pensa-t-elle. Le sol était jonché de bouteilles de bière et de mégots de cigarettes. Une culotte chiffonnée traînait dans un coin. En face, on pouvait voir les vestiges d'un petit feu. Fran rangea sa bicyclette à côté de celle de Larry et sortit aussitôt. Dans ce noir, avec cette odeur de sexe et de moisi dans les narines, il était trop facile d'imaginer l'homme noir debout à côté d'elle, son cintre en fil de fer à la main.

– Charmant comme motel, non ?

dit Larry.

– Je ne peux pas dire que j'aimerais traîner trop longtemps là-dedans, répondit Fran en frissonnant. Quoi qu'il arrive, Larry, je veux tout raconter à Stu ce soir.

– Oui, et pas simplement parce qu'il est membre du comité. Il est

aussi le shérif.

Fran le regarda, troublée. Pour la première fois, elle comprenait vraiment que cette expédition pourrait avoir pour résultat de faire jeter Harold en prison. Ils allaient entrer en cachette dans sa maison sans mandat, pour fouiller dans ses affaires.

– Je n'aime pas trop ça, dit-elle.

– Moi non plus. Tu préfères qu'on en reste là ?

Elle réfléchit un long moment, puis secoua la tête.

– Parfait. Il faut en avoir le cœur net, je crois.

– Tu es sûr qu'ils sont partis tous les deux ?

– Oui. J'ai vu Harold au volant d'un camion du comité des inhumations, tôt ce matin. Et tous les membres du comité de l'énergie électrique étaient invités pour les essais.

– Tu es sûr qu'elle y est allée ?

– Ça aurait quand même paru drôle qu'elle n'y soit pas, non ?

Fran réfléchit, puis hocha la tête.

– Tu as sans doute raison. Pendant que j'y pense, Stu m'a dit qu'ils espéraient rétablir l'électricité dans toute la ville d'ici le 6.

– Ça sera un grand jour.

Et Larry pensa que ce serait formidable d'aller s'asseoir chez Shannon's ou au Broken Drum avec une grosse guitare Fender et un ampli encore plus gros pour jouer quelque chose – n'importe quoi, mais quelque chose de simple, avec un *beat* bien rond – à plein volume. *Gloria*, peut-être, ou *Walkin'the Dog*. N'importe quoi, en fait, sauf *Baby, tu peux l'aimer ton mec ?*

– Nous devrions peut-être trouver une excuse quand même, dit Fran, juste au cas où…

– Tu veux leur faire croire que nous faisons du porte-à-porte pour les Témoins de Jéhovah ?

– Ha-ha.

– Bon, on pourrait lui dire que nous sommes venus lui annoncer ce que tu viens de m'expliquer, à propos de l'électricité. Si elle est là.

– Oui, je pense que ça pourrait coller.

– Ne te fais pas d'illusions, Fran. Elle se méfierait si nous lui disions que nous sommes venus parce que Jésus-Christ est apparu et qu'il se balade au sommet du château d'eau.

– Si elle a quelque chose à se reprocher.

– Oui, si elle a quelque chose à se reprocher.

– Allons-y, dit Fran après quelques instants de réflexion.

Ils avaient eu

tort de s'inquiéter. Ils frappèrent longuement à la porte de devant, puis à celle de la cuisine. La maison de Harold était vide. Tant mieux, se dit Frannie – car plus elle y pensait, plus l'excuse qu'ils avaient inventée lui paraissait mince.

– Comment es-tu entrée la première fois ? demanda Larry.

– Par le vasistas du

sous-sol.

Ils firent le tour de la maison et Larry essaya sans succès d'ouvrir le vasistas, tandis que Frannie faisait le guet.

– On dirait qu'il est fermé maintenant.

– Non, il est coincé. Laisse-moi essayer.

– Mais elle n'eut pas plus de chance. Manifestement, Harold s'était barricadé depuis sa première visite clandestine.

– Qu'est-ce qu'on fait ?

demanda-t-elle.

– On casse la vitre.

– Il va s'en apercevoir.

– Pas d'importance. S'il n'a rien à cacher, il va penser que ce sont des enfants qui s'amusent à casser les vitres des maisons vides. La sienne a vraiment l'air vide avec tous les stores baissés. Et, s'il a quelque chose à cacher, il va se faire beaucoup de mauvais sang. Bien fait pour lui, tu ne crois pas ?

Elle le regarda d'un air sceptique, mais elle ne l'arrêta pas lorsqu'il enleva sa chemise, l'enroula autour de son poing et de son avant-bras, puis cassa la vitre du vasistas du sous-sol.

Les éclats de verre tombèrent à l'intérieur tandis que Larry cherchait à tâtons le loquet.

– Voilà, dit-il en le

faisant coulisser, puis il se glissa à l'intérieur. Fais attention. Pas de fausse couche dans le sous-sol de Harold Lauder, s'il te plaît.

Il se retourna pour l'aider, la prit sous les bras et la déposa doucement par terre. Ils regardèrent autour d'eux dans la salle de jeu. Les maillets du jeu de croquet montaient la garde. Le baby-foot était jonché de bouts de fil électrique.

– Qu'est-ce que c'est ?

dit-elle en ramassant un fil. Ce n'était pas là l'autre jour.

Larry haussa les épaules.

– Harold est sûrement en train d'inventer le fil électrique à couper le beurre.

Il y avait une boîte sous la table. Il se baissa pour la ramasser : WALKIE-TALKIE RADIO SHACK DE LUXE, PILES

NON COMPRISES. Larry ouvrit la boîte mais, au poids, il avait déjà compris qu'elle était vide.

– Ah bon, il monte des walkies-talkies, dit Fran.

– Non, ce n'était pas un kit.

Ces machins-là s'achètent déjà montés. Mais il était peut-être en train de les modifier. Ça ne m'étonnerait pas de lui. Tu te souviens que Stu râlait comme un pou à propos de la mauvaise qualité de la réception des walkies-talkies, quand Harold, Ralph et lui étaient en train de chercher mère Abigaël ?

Elle hocha la tête, mais quelque chose à propos de ces bouts de fil la dérangeait.

Larry laissa tomber la boîte par terre et prononça alors ce qu'il allait considérer plus tard comme la plus grosse bourde dont il eût jamais été l'auteur : – Ça n'a pas d'importance. On continue.

Ils montèrent au rez-de-chaussée.

Cette fois, le verrou de la porte était mis. Frannie regarda Larry qui haussa les épaules.

– On n'est pas venus pour des prunes, non ?

Fran hocha la tête.

Il donna quelques coups d'épaule dans la porte pour éprouver la résistance du verrou, puis cogna plus fort. Un bruit sec de métal, et la

porte s'ouvrit à toute volée. Larry se pencha pour ramasser le verrou qui était tombé sur le linoléum de la cuisine.

– Je peux le remettre. Il ne s'apercevra de rien. Mais je vais avoir besoin d'un tournevis.

– Pourquoi te compliquer la vie ? Il va voir la vitre cassée de toute façon.

– C'est vrai. Mais si je remets le verrou… Qu'est-ce qui te fait rigoler ?

– Remets le verrou si tu veux. Mais je voudrais bien savoir comment tu vas faire pour le fermer quand tu seras de l'autre côté de la porte !

– Eh merde ! Je déteste les bonnes femmes qui réfléchissent sans autorisation. Bon, on va voir la cheminée, continua-t-il en lançant le verrou sur le comptoir de la cuisine.

Ils entrèrent dans le salon plongé dans l'obscurité et Fran sentit son estomac se nouer. La dernière fois, Nadine n'avait pas la clé. Cette fois-ci, elle l'aurait si jamais elle revenait. Et si elle revenait, elle les prendrait la main dans le sac. Mauvais départ pour Stu si sa première décision de shérif devait être d'arrêter pour cambriolage la femme avec laquelle il vivait.

– C'est celle-là ? demanda Larry en montrant une pierre.

– Oui. Dépêche-toi.

– Il l'a sans doute changé de place, de toute façon.

De fait, Harold l'avait changé de place. Mais Nadine l'avait remis sous la pierre. Larry et Fran n'en savaient rien, naturellement. Quand Larry souleva la grosse pierre, le livre était là et le mot REGISTRE brillait doucement de toutes ses lettres dorées. Ils le regardèrent. Tout à coup, la pièce sembla plus chaude, plus sombre, étouffante.

– Bon, dit Larry, on va rester là à l'admirer, ou on le lit ?

– Vas-y. Moi, je ne veux même pas y toucher.

Larry sortit le registre du trou et essuya machinalement la poudre blanche qui recouvrait la couverture. Puis il ouvrit une page au hasard. Harold s'était servi d'un crayon feutre qui lui donnait une petite écriture très soignée – l'écriture d'un homme extrêmement maître de lui. Le texte était écrit en un seul bloc, sans un seul paragraphe. À

gauche et à droite, les marges minuscules, pas plus grosses qu'un cil, étaient d'une régularité parfaite, si droites qu'elles auraient pu être

tirées à la règle.

– Il va me falloir trois jours pour lire tout ça, dit Larry en feuilletant le registre.

– Arrête !

Fran tendit

la main pour revenir quelques pages en arrière. Ici, le bloc compact de l'écriture de Harold était interrompu par un épais encadré qui entourait ce qui semblait être une sorte de devise :

Suivre son étoile, c'est reconnaître le pouvoir d'une Force
Providence ; pourtant, n'est-il pas concevable que cet acte d'obéissanc
racine qui mène à une Puissance encore supérieure ? Votre DIEU, vot
les clés du phare ; depuis deux mois, je n'ai cessé de m'imprégner de
mais à chacun d'entre nous il a confié la responsabilité de la NAVIGATI

**HAROLD EMERY LAUDER**

– Je n'y

comprends rien du tout, dit Larry. Et toi ?

Fran secoua la tête.

– Je suppose que c'est sa manière de dire qu'il peut être aussi honorable de suivre que de mener. Mais je ne crois pas que son truc risque de remplacer « Aide-toi, le ciel t'aidera »

au hit parade des maximes.

Larry continua à feuilleter le registre et tomba sur quatre ou cinq autres maximes encadrées, toutes attribuées à Harold, en majuscules s'il vous plaît.

– Ouch !

s'exclama Larry. Regarde celle-là, Frannie !

On dit que les deux grands péchés de l'homme sont l'orgueil et la
Je préfère y voir les deux grandes vertus de l'homme. Renoncer à l'or
c'est dire que vous voulez changer pour le bien d'autrui. Les cultive
cours, est cent fois plus noble, car c'est dire que le monde doit change
vous. Je me suis embarqué dans une grande aventure.

**HAROLD EMERY LAUDER**

– L'œuvre

d'un esprit profondément dérangé, dit Fran en frissonnant.

– Le genre d'idées qui nous a conduits où nous en sommes aujourd'hui, répondit Larry qui continuait à feuilleter le registre. Mais nous perdons du temps. Essayons de voir ce qu'on peut tirer de ce truc.

Aucun d'eux ne savait exactement quoi chercher. Ils n'avaient finalement rien lu du journal, si ce n'est les maximes encadrées et une ou deux phrases ici et là, phrases qui, essentiellement à cause du style tarabiscoté de Harold (la phrase composée avait certainement été inventée tout exprès pour Harold Lauder), ne voulaient rien dire, ou en tout cas pas grand-chose.

Ce fut donc le choc total lorsqu'ils découvrirent ce qu'il y avait au début du registre.

Le journal commençait, tout en haut de la première page de droite, par le chiffre 1 soigneusement entouré d'un cercle. Il y avait un retrait au début de la première ligne, le seul de tout le journal, autant que Frannie ait pu le voir, à l'exception des retraits au début de chaque maxime encadrée. Ils tenaient tous les deux le registre quand ils lurent cette première phrase, comme deux petits choristes dans une maîtrise paroissiale.

– Oh ! fit Fran d'une

voix étranglée.

Puis elle recula, la main sur la bouche.

– Fran, il faut emporter le journal.

– Oui…

– Et le montrer à Stu. Je ne sais pas si Leo a raison de dire qu'ils sont du côté de l'homme noir. Mais je suis sûr que Harold a des problèmes dans sa tête et qu'il est dangereux. C'est évident.

– Oui, tu as raison.

Elle se sentait très faible, sur le point de s'évanouir. Voilà donc à quoi avait abouti toute cette histoire de journaux intimes. On aurait dit qu'elle l'avait su, qu'elle l'avait toujours su, depuis le moment où elle avait vu cette grosse empreinte de doigt. Et elle se répétait qu'il ne fallait pas s'évanouir, non, il ne fallait pas s'évanouir.

– Fran ? Frannie ?

Ça va ?

La voix de Larry, lointaine.

La première phrase du journal de Harold : *Mon plus grand plaisir durant ce délicieux été post-apocalyptique sera de tuer M. Stuart Redman, dit « bite de chien » ; et peut-être bien que je la tuerai, elle aussi.*

– Ralph ?

Ralph Brentner, tu es là ? *Hou-hou ! Il y a quelqu'un ?*

Debout sur les marches, elle regardait la maison. Pas de moto dans la cour, mais deux bicyclettes appuyées contre le mur. Ralph l'aurait entendue. Mais pas le muet. Le sourd-muet. Vous auriez hurlé jusqu'à en devenir bleue, vous n'auriez tiré aucune réponse de celui-là.

Nadine changea de bras son sac à provisions et essaya d'ouvrir la porte. Elle n'était pas fermée à clé. Un peu mouillée par la petite bruine qui ne cessait de tomber, elle entra. Un petit vestibule. Quatre marches menaient à la cuisine. Un autre escalier descendait au sous-sol où Harold lui avait dit qu'Andros avait son appartement. Son plus beau sourire sur les lèvres, Nadine descendit, préparant une excuse au cas où il serait là.

*Je suis entrée parce que j'ai pensé que tu ne m'entendrais pas si je frappais. Nous voulions savoir s'il va y avoir une équipe de nuit pour rebobiner les deux alternateurs qui ont grillé. Brad t'a dit quelque chose ?*

Il n'y avait que deux pièces en bas. La première, une chambre aussi nue que la cellule d'un moine. L'autre, un petit bureau. Une table, un grand fauteuil, une corbeille à papier, une bibliothèque. La table était encombrée de bouts de papier. Nadine les regarda distraitement. La plupart ne voulaient rien dire pour elle – sans doute les réponses de Nick au cours d'une conversation quelconque (*Je crois que oui, mais il faudrait lui demander s'il n'y a pas un moyen plus simple,* disait un de ces papiers). D'autres semblaient être des mémentos, des notes, des pensées. Quelques-uns lui rappelaient les textes encadrés du journal de Harold qu'il appelait ses « Jalons pour une vie meilleure »,

avec un mauvais sourire.

*Parler à Glen du commerce. Savons-nous comment commence le commerce ? Rareté des marchandises ? Ou mainmise sur un secteur d'activité ? Compétences particulières. Sans doute la clé. Et si Brad Kitchner décide de vendre au lieu de donner ? Ou le médecin ?*

Avec quoi les payer ? Hum.

*La protection de la communauté est une rue à deux sens.*

*Chaque fois que nous parlons de loi, j'ai des cauchemars à propos de Shoyo. Je les vois mourir. Je vois Childress vomir son dîner dans sa cellule. La loi, la loi, qu'est-ce que nous allons en faire ? Peine capitale. Charmante idée. Quand Brad va remettre en marche l'électricité, combien de temps avant que quelqu'un lui demande de bricoler une chaise électrique ?*

À regret, elle releva les yeux. Quelle expérience fascinante que de lire les notes d'un homme qui ne pouvait vraiment penser que par écrit (un de ses profs d'université aimait dire que la pensée ne pouvait jamais être complète sans verbalisation), mais elle n'avait plus rien à faire ici. Nick n'était pas là. Il n'y avait personne. Inutile de traîner plus longtemps.

Elle remonta au rez-de-chaussée. Harold lui avait dit qu'ils se réuniraient probablement dans le salon. C'était une énorme pièce dont le plancher était recouvert d'une épaisse moquette lie-de-vin.

Une grande cheminée de pierre s'élevait au milieu. Tout le côté ouest était vitré, offrant une splendide vue des monts Flatirons. Elle se sentait aussi vulnérable qu'une araignée sur un mur. Pourtant, elle savait que la surface extérieure de la glace était revêtue d'une mince pellicule réfléchissante mais cette impression d'être vue de partout lui était infiniment désagréable. Elle voulait en finir.

Elle trouva ce qu'elle cherchait du côté sud de la pièce, un profond placard où Ralph n'avait pas encore fait de l'ordre. Des manteaux étaient suspendus à une tringle et le fond était encombré par un gros tas de bottes d'hiver, de gants de ski et de chaussettes de laine.

Avec des gestes rapides, elle sortit les provisions de son sac. Ce n'était qu'un camouflage car sous les boîtes de sardines et de purée de tomates se trouvait la boîte à chaussures Hush Puppies avec la dynamite et le walkie-talkie.

– Est-ce que ça marchera si je le mets dans un placard ? avait-elle demandé. La porte ne risque pas d'affaiblir l'explosion ?

– Nadine, avait répondu Harold, si le dispositif fonctionne, et je n'ai aucune raison de croire qu'il ne fonctionnera pas, la maison sautera avec presque tout le reste du quartier. Mets la boîte là où tu crois qu'on ne la découvrira pas avant leur réunion. Un placard fera parfaitement l'affaire. La porte sautera en mille morceaux, comme des éclats d'obus. Je fais confiance à ton jugement, ma chérie. Comme dans le vieux conte du tailleur et des mouches. Sept d'un coup. Mais cette fois, ce n'est pas à des mouches que nous allons régler leur compte, mais à des cancrelats.

Nadine écarta les bottes et les écharpes pour faire un trou où elle glissa la boîte à chaussures. Puis elle remit tout en place et sortit du placard. Voilà. C'était fait. Pour le meilleur ou pour le pire.

Elle sortit rapidement de la maison sans regarder derrière elle, essayant d'ignorer cette voix qui refusait de se taire, la voix qui lui disait de revenir, d'arracher les fils qui reliaient les amorces au walkie-talkie, qui lui disait de tout laisser tomber avant qu'elle ne devienne folle. Car n'était-ce pas cela qui l'attendait vraiment, dans peut-être moins de deux semaines ? La folie n'était-elle pas la conclusion logique de toute cette affaire ? Elle mit son sac à provisions dans la sacoche de la Vespa et démarra. Mais tandis qu'elle s'éloignait, la voix ne cessait de murmurer : *Tu ne vas pas laisser ça là-bas ?*

Tu ne vas pas laisser cette bombe là-bas ?

*Dans un monde où tant sont morts…*

Elle se pencha pour prendre un virage, à peine capable de voir où elle allait. Les larmes brouillaient ses yeux.

*… Le plus grand péché est de sacrifier une vie humaine.*

Sept vies. Non, plus que ça, car le comité allait recevoir les rapports des chefs de plusieurs sous-comités.

Elle s'arrêta au coin de Baseline et de Broadway pensant faire demi-tour.

Plus tard, elle n'allait jamais pouvoir expliquer précisément à Harold ce qui s'était passé – à vrai dire, elle n'allait même jamais essayer. Car ce fut pour elle un avant-goût des horreurs à venir.

Un voile noir tomba lentement sur ses yeux.

Il descendit paisiblement, agité par une douce brise. De temps en temps, la brise se faisait plus forte, le voile battait plus vigoureusement et elle voyait un éclair de lumière percer, elle apercevait vaguement ce carrefour désert.

Mais le voile retombait pesamment et bientôt elle s'y trouva prise.

Elle était aveugle, elle était muette, elle n'avait plus de toucher. La créature pensante, l'ego de Nadine dérivait dans un cocon noir et tiède comme de l'eau de mer, comme le liquide amniotique.

Et elle sentit qu'*il* se glissait en elle.

Un cri monta dans son corps, mais elle n'avait plus de bouche pour le laisser sortir.

*Pénétration : entropie*.

Elle ne savait pas ce que voulaient dire ces mots ainsi associés ; elle savait seulement qu'ils disaient la réalité.

Jamais elle n'avait éprouvé une sensation pareille. Plus tard, des métaphores lui vinrent à l'esprit pour la décrire, mais elle les rejeta, une par une : Tu nages et tout à coup, au milieu de l'eau tiède, tu tombes sur une poche d'eau glaciale qui t'engourdit les bras et les jambes.

On t'injecte de la novocaïne et le dentiste t'arrache une dent. Elle cède dans une petite secousse indolore. Tu craches le sang dans le bassinet d'émail blanc. Il y a un trou en toi ; on t'a percée. Tu peux passer la langue sur le trou où une partie de ton être vivant se trouvait il y a une seconde.

Tu te regardes dans la glace. Longtemps.

Cinq minutes, dix, quinze. Sans un battement de paupières. Tu regardes avec une sorte d'horreur intellectuelle ton visage se transformer, comme dans un film de loups-garous. Tu deviens une étrangère pour toi-même, *Doppelgänger* au teint olivâtre, vampire psychotique à la peau blafarde, aux yeux de poisson mort.

Ce n'était rien de tout cela, et en même temps il y avait un arrière-goût de toutes ces choses.

L'homme noir la pénétra, et *il était froid*.

Quand Nadine

ouvrit les yeux, elle crut d'abord qu'elle était en enfer.

L'enfer était blanc la thèse qui s'opposait à l'antithèse de l'homme noir. Elle voyait du blanc ivoire, le néant lavé de toute couleur. Blanc-blanc-blanc. C'était l'enfer blanc, et il était partout.

Elle regarda cette blancheur de l'extérieur (il était impossible d'y pénétrer), fascinée, écartelée, pendant des minutes avant de se rendre compte qu'elle sentait le cadre de la Vespa entre ses cuisses, qu'il y

avait une autre couleur – du vert – à la périphérie de son champ de vision.

En un sursaut, elle fit sortir ses yeux de leur état de vide, d'immobilité. Elle regarda autour d'elle. Sa bouche tremblait toute molle ; ses yeux étaient écarquillés, drogués d'horreur.

L'homme noir avait été en elle, Flagg avait été en elle et, lorsqu'il était venu, il l'avait écartée des fenêtres de ses cinq sens, des créneaux qui lui laissaient voir la réalité. Il l'avait conduite comme on conduit une voiture ou un camion. Et il l'avait emmenée… où ?

Elle lança un regard furtif vers le blanc et vit un énorme écran vide sur le fond blanc d'un ciel pluvieux de fin d'après-midi. En se retournant, elle vit le snack-bar du drive-in, peint en rose chair. Et une annonce : BIENVENUE AU CINÉPARC DES ÉTOILES ! DEUX

LONGS MÉTRAGES TOUS LES SOIRS !

Le voile noir était tombé sur elle au carrefour de Baseline et de Broadway. Elle était très loin maintenant, sur la Vingt-Huitième Rue, presque à la limite d'une municipalité de banlieue… Longmont, c'était bien ça ?

Elle sentait encore son goût en elle, très loin au fond de sa tête, comme de la crasse froide sur un plancher.

Elle était entourée de poteaux d'un mètre et demi de haut qui se dressaient comme des sentinelles, surmontés de deux haut-parleurs. Chaque poteau était entouré d'un cercle de gravier déjà envahi par les mauvaises herbes et les pissenlits. Apparemment, le cinéparc des étoiles n'avait pas fait de très bonnes affaires depuis le 15 juin. Pour tout dire, la saison avait même été exécrable.

– Qu'est-ce que je fais ici ?

murmura-t-elle.

Elle était seule, elle parlait toute seule ; elle n'attendait pas de réponse. Si bien que, lorsqu'on lui répondit, un cri de terreur s'envola de sa gorge.

Tous les haut-parleurs tombèrent en même temps de leurs poteaux sur le gravier rongé par les mauvaises herbes. Et le bruit qu'ils firent fut un énorme *tchonk !* atrocement amplifié, le bruit d'un cadavre tombant sur le gravier.

– NADINE ! hurlaient

les haut-parleurs, et c'était sa voix.

Elle poussa un hurlement strident.

Ses mains volèrent vers sa tête, ses paumes s'écrasèrent sur ses oreilles, mais tous les haut-parleurs se déchaînaient en même temps, impossible d'échapper à cette voix géante, remplie d'une terrifiante hilarité, d'une horrible lascivité un peu comique.

– NADINE, Ô MA NADINE, COMME

J'AIME AIMER NADINE, MA PETITE, MA MIGNONNE…

– Arrêtez ! hurla-t-elle.

Et la force de son cri meurtrit ses cordes vocales. Mais sa voix était si petite face au grondement du géant. Et pourtant, la voix s'arrêta un instant. Ce fut le silence. Les haut-parleurs tombés à terre sur le gravier la regardaient, comme des yeux âpres d'insectes monstrueux.

Nadine écarta lentement ses mains de ses oreilles.

*Tu es devenue folle*, se dit-elle pour se rassurer. *C'est tout. L'impatience de l'attente… et les jeux de Harold… finalement les explosifs… tu es à bout, tu es devenue folle. C'est probablement mieux ainsi.*

Mais elle n'était pas devenue folle, et elle le savait.

C'était bien pire que d'être devenue folle.

Comme pour le lui prouver, une voix éclata dans les haut-parleurs, la voix sévère et pourtant presque précieuse d'un proviseur réprimandant les élèves rassemblés dans la cour à propos d'un mauvais canular.

– NADINE. ILS SAVENT.

– Ils savent, répéta-t-elle comme un perroquet.

Elle ne voyait pas de qui il s'agissait, ni ce qu'ils savaient, mais elle était parfaitement sûre qu'on n'y pouvait plus rien.

– TU AS ÉTÉ STUPIDE. DIEU

AIME PEUT-ETRE LA STUPIDITÉ ; PAS MOI.

Les mots craquaient et roulaient dans cette fin d'après-midi.

Tout à coup, les vêtements de Nadine collèrent à sa peau, ses cheveux retombèrent sur ses joues pâles, et elle commença à

frissonner.

Stupide, pensa-t-elle. Stupide, stupide.

Je sais ce que ces mots veulent dire. Je crois, je crois qu'ils signifient la mort.

– ILS SAVENT TOUT… SAUF LA BOITE

À CHAUSSURES. LA DYNAMITE.

Des haut-parleurs. Des haut-parleurs partout qui la fixaient au milieu de leurs cercles de gravier blanc, qui l'épiaient au milieu des pissenlits qui s'étaient refermés après la pluie.

– VA AU CIRQUE SUNRISE. RESTE

LA-BAS. JUSQU'À DEMAIN SOIR. JUSQU'A CE QU'ILS SE RÉUNISSENT. ALORS, TOI ET

HAROLD, VOUS POURREZ VENIR. VOUS POURREZ VENIR À MOI.

Nadine se sentit inondée de gratitude. Ils avaient été stupides… mais on leur accordait la possibilité de se racheter. Ils étaient suffisamment importants pour qu'on se soit manifesté à eux. Et bientôt, très bientôt, elle serait avec lui… et alors, oui, elle deviendrait folle, elle en était parfaitement convaincue, et tout cela n'aurait plus aucune importance.

– Le cirque Sunrise risque d'être trop loin, dit-elle.

Ses cordes vocales étaient meurtries. Elle ne pouvait plus que croasser.

– Il est peut-être trop loin pour le…

Pour le quoi ? Oh ! Oh oui ! Bien sûr !

– Pour le walkie-talkie. Pour le signal.

Pas de réponse.

Les haut-parleurs gisaient sur le gravier, la regardaient fixement, des centaines et des centaines.

Elle appuya sur le démarreur de la Vespa et le petit moteur toussota. L'écho la fit grimacer. On aurait dit des coups de feu. Elle voulait s'en aller de cet horrible endroit, fuir ces haut-parleurs qui ne cessaient de la fixer.

*Il fallait* qu'elle s'en aille.

Elle se pencha trop en faisant le tour du stand. Elle aurait pu se

redresser sur une surface d'asphalte, mais la roue arrière de la Vespa dérapa sur le gravier et elle tomba lourdement en se mordant la lèvre jusqu'au sang. Sa joue saignait. Elle se releva, les yeux écarquillés, affolée, et repartit. Elle tremblait comme une feuille.

Elle se trouvait maintenant dans l'allée que les voitures empruntaient pour entrer dans le drive-in. Le petit kiosque du vendeur de billets, comme un poste de péage sur une autoroute, se trouvait juste devant elle. Elle allait bientôt sortir. Elle allait s'échapper.

Sa bouche se desserra dans un sourire de gratitude.

Derrière elle, des centaines de haut-parleurs s'éveillèrent encore une fois, et maintenant la voix chantait, un horrible chant rauque et discordant :

– JE VAIS TE VOIR… PARTOUT… TOUJOURS…

DANS TOUS CES ENDROITS QUE MON CŒUR EMBRASSE… TOUTE LA JOURNÉE… TOUTE LA NUIT…

Nadine hurla d'une voix fêlée.

Un rire énorme, monstrueux, monta alors dans le noir, un gloussement stérile qui parut remplir la terre.

TIENS-TOI BIEN, NADINE, grondait la voix. TIENS-TOI BIEN, MA CHÉRIE, MON AMOUR.

Puis elle retrouva la route et s'enfuit en direction de Boulder, aussi vite que pouvait l'emmener la Vespa, laissant derrière elle la voix désincarnée et les yeux grands ouverts des haut-parleurs…

mais les emportant dans son cœur, pour demain, pour toujours.

Elle attendait

Harold devant la gare routière. Lorsqu'il la vit, son visage se figea et se vida de toutes ses couleurs.

– Nadine…, murmura-t-il.

La boîte de plastique dans laquelle il mettait les sandwiches qu'il emportait au travail tomba par terre.

– Harold, ils savent. Il faut…

– *Tes cheveux*, Nadine, mon Dieu, *tes cheveux*…

Ses yeux dévoraient son visage.

– *Écoute-moi !*

Harold parut se ressaisir.

– Oui… oui… quoi ?

– Ils sont allés chez toi et ils ont trouvé ton livre. Ils l'ont emporté.

Des émotions contradictoires traversèrent le visage de Harold. La colère, l'horreur, la honte. Peu à peu, elles disparurent et, comme un affreux cadavre remontant des profondeurs d'un lac, un sourire glacé apparut sur ses lèvres :

– Qui ? Qui a fait ça ?

– Je ne sais pas au juste. De toute façon, ça n'a pas d'importance. Fran Goldsmith était dans le coup, j'en suis sûre. Peut-être Bateman ou Underwood. Je ne sais pas. Mais ils vont venir te chercher, Harold.

– Comment le sais-tu ? hurla-t-il en la secouant par les épaules.

Il se souvenait qu'elle avait remis le registre sous la pierre de la cheminée. Il la secouait comme une poupée de chiffon, mais Nadine le regardait sans crainte. Elle s'était trouvée face à face avec des choses plus terribles que Harold Lauder au cours de cette longue, longue journée.

– *Salope, comment le sais-tu ?*

– *Il* me l'a dit.

Les mains de Harold desserrèrent leur étreinte.

– Flagg ? murmura-t-il.

Il t'a dit ? Il t'a parlé ? Et il a fait *ça* ?

Le sourire de Harold était effrayant, le sourire de la Faucheuse arrivant au galop sur son cheval.

– De quoi parles-tu ?

Ils se trouvaient à côté d'un magasin d'appareils ménagers. Harold la reprit par les épaules et la tourna vers la vitrine. Nadine regarda longtemps son reflet.

Ses cheveux étaient devenus blancs.

Entièrement blancs. Plus une seule mèche de cheveux noirs.

*Oh, comme j'aime aimer Nadine.*

– Viens, dit-elle. Il faut s'en aller.

– Maintenant ?

– À la tombée de la nuit. En attendant, nous allons nous cacher et trouver le matériel de camping dont nous aurons besoin pour le voyage.

– À l'ouest ?

– Pas encore. Pas avant demain soir.

– Je ne sais pas si j'en ai encore envie, murmura Harold qui regardait toujours ses cheveux.

– Trop tard, Harold, répondit-elle en le prenant par la main.

# 58

Fran et Larry

étaient assis dans la cuisine de l'appartement de Stu et de Fran, en train de

prendre un café. En bas, Leo enlaçait amoureusement sa guitare, celle que Larry

l'avait aidé à choisir dans un magasin d'instruments de musique. C'était une

magnifique Gibson, vernie à la main. Au moment de sortir du magasin, Larry

était retourné prendre un tourne-disque à piles et une douzaine de disques folk/blues.

Lucy était avec l'enfant et une étonnante imitation de *Backwater Blues* de Dave van Ronk montait jusqu'à eux.

*Il pleut depuis*

cinq jours

*et le ciel est maintenant*

aussi noir que la nuit…

*Il y a de l'orage dans l'air*
*Ce soir dans le bayou.*

Dans le salon

qui s'ouvrait directement sur la cuisine, Fran et Larry pouvaient voir Stu

assis dans son fauteuil favori, le registre de Harold sur les genoux. Il

n’avait

pas bougé depuis quatre heures. Il était maintenant neuf heures et la nuit

était tombée depuis longtemps. Stu n’avait rien voulu manger. Et tandis que

Frannie le regardait, il tourna une autre page.

En bas, Leo joua le dernier

accord de *Backwater Blues*, puis il y eut un temps de silence.

– Il joue bien, tu ne

trouves pas ? dit Fran.

– Bien mieux que moi, répondit

Larry en avalant une gorgée de café.

Et tout à coup monta une

succession familière d’accords, course rapide des doigts sur les frettes. La

tasse de Larry s’arrêta en l’air, puis la voix de Leo s’éleva, grave, insinuante,

sur le lent battement de l’accompagnement :

*Baby, je*

suis venu ce soir

*Mais pas pour la bagarre,*
*Dis-moi seulement si tu peux,*
*Une fois et je te comprendrai,*
*Baby, tu peux l’aimer ton mec ?*
*C’est un brave type tu sais,*
*Baby, tu peux l’aimer ton mec ?*

Larry renversa

son café.

– Oh ! s'exclama Fran

qui se leva pour aller chercher un chiffon.

– Laisse, je vais m'en

occuper. Excuse-moi.

– Non, reste donc assis, fit-elle

en revenant déjà avec son chiffon. Je me souviens de cette chanson. C'était

juste avant la grippe. Il a dû trouver le disque quelque part.

– Sans doute.

– Quel était le nom du type ?

Le type qui avait composé ça ?

– Je ne me souviens plus. Tu

sais, ce genre de musique, ça rentre par une oreille, ça sort par l'autre.

– Oui, mais j'ai le nom du

type sur le bout de la langue, s'écria-t-elle en tordant le chiffon au-dessus

de l'évier. C'est drôle comme la mémoire joue des tours, tu ne trouves pas ?

– C'est vrai.

Stu referma le registre dont les

pages claquèrent doucement. Et Larry fut soulagé de voir qu'elle le regardait

lorsqu'il entra dans la cuisine. Ses yeux se posèrent d'abord sur le pistolet

qu'il portait à la ceinture depuis qu'il avait été élu shérif. Il prétendait d'ailleurs

qu'il n'allait sûrement pas tarder à se tirer une balle dans le pied.

Frannie

ne trouvait pas la plaisanterie très drôle.

– Et alors ? demanda

Larry.

Stu avait l'air profondément

troublé. Il posa le registre sur la table et s'assit. Fran voulut lui servir

une tasse de café, mais il secoua la tête.

– Non merci, chérie, dit-il

en regardant Larry d'un air absent. Je l'ai lu du début jusqu'à la fin, et j'ai

un sacré mal de tête. Je n'ai pas tellement l'habitude de lire. Le dernier

livre que j'ai lu d'un bout à l'autre c'était une histoire de lapins. J'avais

acheté ce bouquin pour un de mes neveux et je me suis mis à le lire…

Il s'arrêta, songeur.

– Je sais de quel livre tu

parles, dit Larry. Je l'ai trouvé formidable moi aussi.

– C'était l'histoire d'une

bande de lapins, reprit Stu. Ils vivaient bien peinards. Ils étaient gros ils

mangeaient bien, ils avaient chaud dans leurs petits terriers. Mais quelque

chose clochait, et aucun des lapins ne voulait savoir ce que c'était. On aurait

dit qu'ils ne voulaient pas savoir. Mais… mais il y avait un fermier…

– Il fichait la paix aux

lapins, continua Larry, à condition de pouvoir en attraper un de temps en temps

pour se faire un civet. Ou pour le vendre peut-être. Bref, il avait son petit

élevage de lapins.

– Ouais. Mais il y avait un

lapin, Poil d'Argent, qui écrivait des poèmes sur le fil brillant – le fil de

laiton dont le fermier se servait pour faire ses collets… Poil d'Argent faisait

des poèmes sur le fil de laiton qui étrangle les lapins, reprit Stu en secouant

lentement la tête, comme s'il ne parvenait pas à y croire. Harold me fait

penser à ça. À Poil d'Argent le lapin.

– Harold est un malade, dit

Fran.

– Oui, acquiesça Stu en

allumant une cigarette. Et un malade dangereux.

– Qu'est-ce qu'il faut faire ?

L'arrêter ?

– Harold et Nadine Cross

préparent quelque chose, répondit Stu en tapotant le registre, pour qu'on les

accueille à bras ouverts quand ils iront à l'ouest. Mais le livre ne dit pas

quoi.

– Il parle de beaucoup de gens

que Harold n'aime pas trop, dit Larry.

– Est-ce qu'on va l'arrêter ?

demanda Fran à nouveau.

– Je ne sais vraiment pas. Je

veux d'abord en parler avec les autres membres du comité. Qu'est-ce qui est

prévu pour demain soir, Larry ?

– La réunion va se dérouler

en deux parties, séance publique d'abord, ensuite séance à huis clos. Brad veut

parler de son équipe d'extincteurs, comme il dit. Al Bundell veut présenter le

rapport préliminaire du comité législatif. Et puis, attendez… George Richardson

doit dire quelque chose à propos de l'horaire de son dispensaire. Chad Norris

veut parler lui aussi. Après ça, les autres s'en vont et nous restons entre

nous.

– Si nous demandons à Al

Bundell de rester et si nous le mettons au courant de cette histoire avec

Harold, est-ce qu'il va la boucler ?

– Moi, j'en suis absolument

sûre, répondit Fran.

– J'aimerais bien que le

juge soit là, dit Stu, un peu nerveux. Ce type me bottait vraiment.

Ils restèrent un moment en

silence, pensant au juge, se demandant où il pouvait être ce soir. D'en bas

montait le son de la guitare de Leo qui jouait *Sister Kate* à la manière

de Tom Rush.

– Mais s'il faut que ce soit

Al, ce sera Al. Nous n'avons que deux possibilités, de toute façon. Il faut

mettre ces deux-là hors circuit. Mais je ne veux pas les flanquer en prison.

– Alors, qu'est-ce qu'on

peut faire ? demanda Larry.

Ce fut Fran qui répondit :

– L'exil.

Larry se tourna vers elle. Stu

hochait lentement la tête en regardant le bout de sa cigarette.

– Chasser Harold, simplement ?

demanda Larry.

– Harold et Nadine, dit Stu.

– Et Flagg les acceptera

comme ça ? demanda Frannie.

Stu la regarda.

– Chérie, ce n'est pas notre

problème.

Elle hocha la tête.

*Oh, Harold, je n'ai jamais*

voulu ça. Jamais, jamais.

– Une idée sur ce qu'ils

pouvaient préparer ? questionna Stu.

– Il faudra demander l'avis

de tous les membres du comité, répondit Larry en haussant les épaules. Mais j'ai

plusieurs idées en tête.

– Par exemple ?

– La centrale. Un sabotage. Tentatives

d'assassinat contre toi et Frannie. Ce sont les deux premières choses qui me

passent par la tête.

Fran était blême.

– Même s'il ne le dit pas

noir sur blanc reprit Larry, je crois qu'il est parti à la recherche de mère

Abigaël dans l'espoir de se trouver tout seul avec toi pour te tuer.

– Il a eu une occasion, dit

Stu.

– Il a peut-être pris peur.

– Arrêtez, arrêtez s'il vous

plaît ! fit Fran d'une voix presque imperceptible.

Stu se leva et revint au salon où

se trouvait une C. B. branchée sur une grosse pile. Après quelques essais, il

entra en communication avec Brad Kitchner.

– Brad, mon beau salaud !

Ici Stu Redman. Écoute. Est-ce que tu peux trouver quelques types pour garder

la centrale ce soir ?

– Naturellement. Mais pour

quoi faire ?

– C'est un peu délicat, Bradley.

J'ai entendu dire que quelqu'un pourrait essayer de foutre le bordel là-bas.

La réponse de Brad fut claire, nette

et très grossière.

Stu hocha la tête en souriant.

– Je comprends ta réaction. Seulement

pour ce soir. Et à la rigueur demain soir. Ensuite, j'ai l'impression que tout

sera arrangé.

Brad lui dit alors qu'il pourrait

facilement trouver douze hommes trop heureux de châtrer ceux qui voudraient

venir foutre le bordel dans sa centrale.

– C'est encore cette espèce

de Rich Moffat ?

– Non, ce n'est pas Rich. Écoute,

je te parlerai plus tard, d'accord ?

– D'accord, Stu. Je vais

prévenir mes gars.

Stu ferma la C. B. et revint à la

cuisine.

– C'est incroyable comme les

gens acceptent vos petits secrets. Ça me fait un peu peur. Ce vieux chauve de

sociologue a raison. Si nous voulions, nous pourrions devenir des rois.

Fran lui prit la main.

– Je voudrais que vous me

promettiez quelque chose. Promettez-moi que nous réglerons cette affaire une

fois pour toutes à la réunion de demain soir. Je veux qu'on en finisse.

Larry hocha la tête.

– L'exil. Ouais. Je n'y

avais pas pensé, mais c'est peut-être la meilleure solution. Bon, je vais chercher

Lucy et Leo et nous rentrons à la maison.

– On se voit demain, dit Stu.

– Naturellement, répondit

Larry en se levant.

Un peu avant l'aube,

le 2 septembre, Harold était debout au bord du cirque Sunrise, regardant à ses

pieds la ville encore plongée dans l'obscurité. Nadine dormait derrière lui, dans

la petite tente à deux places qu'ils avaient emportée avant de s'enfuir.

*Mais nous reviendrons. Dans*

nos chars de feu.

Dans le secret de son cœur, Harold

en doutait cependant. La noirceur qui l'enveloppait n'était pas seulement celle

de la nuit. Ces salauds lui avaient tout volé – Frannie, son honneur, puis son

journal et maintenant son espoir. Il se sentait irrésistiblement entraîné vers

l'abîme.

Le vent vif soulevait ses cheveux

et faisait claquer la toile de la tente qui crépitait comme une mitraillette. Derrière

lui, Nadine poussa un gémissement dans son sommeil. Et ce bruit lui fit peur. Harold

se dit qu'elle était aussi perdue que lui, peut-être davantage. Les bruits qu'elle

faisait en dormant n'étaient pas ceux d'une personne qui fait de beaux rêves.

*Mais je peux garder ma tête. J'en*

suis capable. Si je peux redescendre vers ce qui m'attend avec l'esprit intact,

ce sera quelque chose. Oui, quelque chose.

Il se demanda s'ils étaient

là-bas maintenant, Stu et ses amis, encerclant sa petite maison, s'ils attendaient

qu'il rentre pour l'arrêter et le jeter en prison. Son nom passerait à l'histoire

– si un de ces connards était encore capable d'écrire l'histoire – comme celui

du premier taulard de la Zone libre. LE FAUCON EN CAGE. Eh bien, ils allaient

attendre longtemps. Il était parti pour l'aventure et il ne se souvenait que

trop clairement de ce que lui avait dit Nadine lorsqu'il avait posé la

main sur

ses cheveux blancs : *Trop tard, Harold*. Et ses yeux étaient ceux d'un

cadavre.

– D'accord, murmura Harold. On

y va.

Autour de lui, au-dessus de lui, le

vent noir de septembre faisait claquer les feuilles des arbres.

La réunion du

comité de la Zone libre débuta quatorze heures plus tard dans le salon de la

maison où vivaient Ralph Brentner et Nick Andros. Assis dans un fauteuil, Stu

réclama le silence en frappant sur la table avec sa canette de bière.

– O. K. On commence.

Glen était assis avec Larry sur

le petit banc de pierre qui faisait le tour de la cheminée le dos tourné au

modeste feu que Ralph avait allumé. Nick, Susan Stern et Ralph s'étaient

installés sur le canapé. Comme toujours, Nick tenait à la main son crayon et

son bloc-notes. Brad Kitchner était debout à la porte, une boîte de bière Coors

à la main. Il parlait à Al Bundell qui était en train de se réchauffer avec un

scotch allongé d'eau gazeuse. George Richardson et Chad Norris avaient pris

place devant la grande baie vitrée. Ils regardaient le soleil se coucher

sur

les Flatirons.

Frannie était assise en tailleur,

le dos confortablement appuyé contre la porte du placard où Nadine avait caché

la bombe, le sac où se trouvait le journal de Harold posé sur ses jambes.

– La séance est ouverte !

reprit Stu en tapant plus fort sur la table. Le magnétophone fonctionne, le

prof ?

– Très bien, répondit Glen. Et

je vois avec plaisir que votre bouche fonctionne à merveille.

– Je lui mets un peu d'huile

de temps en temps.

Puis Stu regarda à tour de rôle

les onze personnes installées dans le grand salon.

– O. K. Nous démarrons sur

les chapeaux de roues mais je voudrais d'abord remercier Ralph qui nous offre

son toit, le liquide et les crackers…

Il se débrouille vraiment très

bien, pensa Frannie. Elle essayait de voir à quel point Stu avait changé depuis

le jour où Harold et elle l'avaient rencontré mais c'était impossible. On

devient trop subjectif avec les personnes à qui on tient beaucoup, décida-t-elle.

Mais elle savait que, lorsqu'elle l'avait vu pour la première fois, Stu aurait

été très étonné d'apprendre qu'il présiderait un jour une réunion de près d'une

douzaine de personnes… et il aurait probablement sauté en l'air à l'idée de

présider une assemblée générale de la Zone libre, devant plus de mille

personnes. Le Stu qu'elle voyait devant elle n'aurait jamais existé sans l'épidémie.

*L'épidémie t'a libéré, mon*

amour, pensa-t-elle. *Je peux pleurer pour les autres, et pourtant être*

si fière de toi, t'aimer si fort…

Elle changea de position pour

mieux s'appuyer contre la porte du placard.

– Nos invités vont parler en

premier, dit Stu. Ensuite, nous aurons une courte réunion à huis clos. Des

objections ?

Aucune.

– Très bien. Je donne la

parole à Brad Kitchner. Écoutez-le bien, parce que c'est le type qui va remettre

des glaçons dans vos verres de whisky d'ici trois jours.

L'assistance ne se fit pas prier

pour l'applaudir généreusement. Rouge comme une tomate, tiraillant furieusement

sa cravate, Brad s'avança au centre de la pièce. Il faillit d'ailleurs

trébucher sur un coussin.

– Je suis… vraiment… très… très

heureux… d'être… ici, commença Brad d'une voix chevrotante et monocorde.

Il aurait certainement préféré

être ailleurs, même au pôle Sud devant un congrès de pingouins.

– La… euh…

Il s'arrêta, jeta un coup d'œil à

ses notes, puis son visage s'éclaira.

– Ah oui ! La centrale

électrique ! s'exclama-t-il de l'air de quelqu'un qui vient de faire une

grande découverte. La centrale est pratiquement réparée. Voilà.

Il fouilla encore dans ses notes,

puis reprit son petit discours.

– Hier, nous avons remis en

marche deux alternateurs. Comme vous le savez, l'un d'eux a surchargé et il a

perdu la boule. C'est pas vraiment ça. Je veux dire qu'il a surchauffé. Non, surchargé.

Bon… vous voyez ce que je veux dire.

Il y eut quelques rires étouffés

qui semblèrent mettre Brad un peu plus à l'aise.

– Si c'est arrivé, c'est

parce que les gens ont laissé tous leurs appareils branchés quand l'épidémie

est arrivée et que les autres alternateurs n'étaient pas prêts à prendre une

partie de la charge. Nous pouvons régler le problème en mettant en

marche le

reste des alternateurs – trois ou quatre auraient suffi – mais ça n'éliminerait

pas les risques d'incendie. Il faut donc éteindre tous les appareils. Cuisinières

électriques, couvertures chauffantes, tout le bazar. En fait, je me suis dit

que le moyen le plus rapide serait d'entrer dans toutes les maisons où il n'y a

personne et de disjoncter le compteur. Vous comprenez ? Maintenant, lorsque

nous serons prêts à remettre le jus, je crois qu'il faudrait prendre quelques

précautions élémentaires contre les incendies. J'ai pris sur moi d'aller faire

un tour à la caserne des pompiers du quartier est, et…

Le feu pétillait joyeusement. Tout

ira bien, pensa Fran. Harold et Nadine se sont envolés sans demander leur reste,

et c'est peut-être mieux ainsi. Le problème est réglé et Stu n'a plus rien à

craindre d'eux. Pauvre Harold, j'ai de la peine pour toi mais, tout compte fait,

j'ai encore plus peur de toi. Tu me fais pitié, et j'ai peur de ce qui pourrait

t'arriver, mais je suis bien contente que ta maison soit vide et que tu sois

parti avec Nadine. Je suis heureuse que tu nous aies laissés tranquilles.

Harold était

assis en tailleur sur une table de pique-nique, comme une illustration d'un

manuel Zen écrit par un esprit dérangé. Ses yeux étaient brumeux, perdus dans

le lointain. Il s'était réfugié dans ce lieu froid et étrange où Nadine ne

pouvait le suivre. Elle avait peur. Dans ses mains, il tenait le jumeau du walkie-talkie

qu'il avait déposé dans la boîte à chaussures. Devant eux, les montagnes cascadaient

en une succession de ravins à pic tapissés de pins. Des kilomètres à l'est – vingt

peut-être, ou soixante – le relief s'adoucissait, cédant la place aux grandes

plaines du centre de l'Amérique qui se perdaient dans un brouillard bleuté à l'horizon.

La nuit était déjà tombée sur cette partie du monde. Derrière eux, le soleil

venait de disparaître au-delà des montagnes, soulignant leurs crêtes d'un trait

d'or qui bientôt s'émietterait avant de s'évanouir.

– Quand ? demanda

Nadine.

Elle était très tendue et avait

furieusement envie d'aller au petit coin.

– Bientôt, répondit Harold.

Son sourire forcé d'autrefois s'était

adouci, lui donnant une expression qu'elle ne parvenait pas à définir, car elle

ne l'avait jamais vue sur son visage. Il lui fallut quelque temps pour

comprendre. Harold avait l'air heureux.

Le comité

décida d'autoriser Brad à recruter vingt « extincteurs ». Ralph Brentner

accepta de poster deux camions de pompiers à la centrale électrique lorsque

Brad serait prêt à rétablir le courant.

Ce fut ensuite le tour de Chad

Norris. Les mains enfoncées dans les poches de son pantalon kaki, il parla d'une

voix tranquille du travail accompli par le comité des inhumations depuis trois

semaines. Ses hommes et lui avaient enterré vingt-cinq mille cadavres, plus de

huit mille par semaine, et le plus gros du travail semblait fait.

– Nous avons eu de la chance,

ou Dieu était avec nous. L'exode massif a fait la majeure partie du travail

pour nous. Dans une autre ville de la taille de Boulder, il aurait fallu un an

pour en venir à bout. Nous pensons enterrer encore vingt mille victimes d'ici

le premier octobre et nous continuerons sans doute à trouver ensuite des cadavres

de temps à autre, mais je voulais vous dire que le travail se fait et que nous

n'avons pas trop à nous inquiéter des risques d'épidémie.

Fran changea de position pour

mieux voir le coucher du soleil. L'or qui entourait les crêtes

commençait déjà

à pâlir en un jaune citron moins spectaculaire. Elle se sentit tout à coup

emportée par une vague de nostalgie totalement imprévue, d'une violence presque

étourdissante.

Il était huit heures moins cinq.

Si elle n'allait

pas tout de suite dans les buissons, elle allait faire dans sa culotte. Elle se

cacha derrière des arbustes, s'accroupit et lâcha tout. Lorsqu'elle revint, Harold

était toujours assis sur la table de pique-nique, le walkie-talkie à la main. Il

avait sorti l'antenne.

– Harold, il commence à être

tard. Il est plus de huit heures.

Il lui jeta un coup d'œil

indifférent.

– Ils vont passer la moitié

de la nuit à se taper dans le dos. Quand le moment sera venu, je vais tirer sur

la goupille. Ne t'inquiète pas.

– *Quand ?*

Le sourire de Harold s'élargit, vide.

– Dès qu'il fera noir.

Fran étouffa

un bâillement quand Al Bundell, très sûr de lui, vint se placer à côté de Stu. Ils

allaient discuter très tard. Tout à coup, elle aurait voulu rentrer chez elle

avec Stu, être seule avec lui. Ce n'était pas simplement la fatigue, pas

exactement de la nostalgie non plus. Tout à coup, elle n'avait plus envie d'être

dans cette maison. Une sensation inexplicable mais très forte. Elle voulait s'en

aller. En fait, elle voulait qu'ils s'en aillent tous. Ça y est, j'ai décidé d'avoir

le cafard pour le reste de la soirée, se dit-elle. Encore une histoire de femme

enceinte.

– Le comité législatif s'est

réuni à quatre reprises la semaine dernière disait Al. Je vais essayer d'être

aussi bref que possible. Le système sur lequel nous nous sommes mis d'accord

sera une sorte de tribunal. Les membres seront choisis par tirage au sort comme

on choisissait les jurés. Le tribunal se composera de trois adultes – dix-huit

ans révolus – nommés pour six mois. Leurs noms seront choisis parmi ceux de

tous les adultes de Boulder.

Larry agitait la main :

– Est-ce qu'un juge pourra

se désister s'il a des raisons valides ?

Al fronça légèrement les sourcils,

un peu mécontent de cette interruption.

– J'y arrivais justement. Il

faudra que…

Fran changea encore de position, mal

à l'aise, et Sue Stern lui fit un clin d'œil. Mais Fran n'avait pas envie de s'amuser.

Elle avait peur – et peur aussi de cette peur dont elle ne voyait pas la raison,

si c'était possible. D'où lui venait cette impression étouffante cette sensation

d'être enfermée ? Elle savait ce qu'il fallait faire avec ces impressions :

les ignorer… au moins dans le monde d'autrefois. Mais, la transe de Tom Cullen ?

Et Leo Rockway ?

*Sors d'ici !* cria

tout à coup une voix en elle. *Fais-les tous sortir d'ici !*

Mais c'était tellement fou… Elle

changea une fois de plus de position et décida de ne rien dire.

… une brève déposition de la

personne qui veut se désister, mais je ne crois pas que…

– On vient ! dit tout à

coup Fran en se relevant d'un bond.

Il y eut un moment de silence. Ils

entendaient des motos qui montaient à toute allure, klaxons hurlant dans la

nuit. Et la panique s'empara de Fran.

– Écoutez tous !

Tous les visages se tournèrent

vers elle, surpris, inquiets.

– Frannie, est-ce que…, commença

Stu en s'avançant vers elle.

Elle avala sa salive. Elle avait

l'impression qu'un énorme poids écrasait sa poitrine, l'étouffait.

– Il faut sortir d'ici… *tout*

de suite !

Il était huit

heures vingt-cinq. Les dernières lueurs du jour s'étaient éteintes. L'heure

était venue. Harold se redressa et approcha le walkie-talkie de sa bouche. Son

pouce effleurait le bouton ÉMISSION. Quand il appuierait dessus, il les ferait

tous sauter en disant…

– Qu'est-ce que c'est ?

Nadine avait posé la main sur son

bras. Elle lui montrait quelque chose. Loin au-dessous d'eux, une guirlande de

lumières escaladait la route sinueuse. Dans le profond silence, ils pouvaient

entendre le faible grondement d'un grand nombre de motos. Harold sentit un

léger pincement d'inquiétude, vite oublié.

– Laisse-moi. C'est l'heure.

La main de Nadine retomba. Sa

figure n'était plus qu'une tache blanche dans l'obscurité. Harold appuya sur le

bouton ÉMISSION.

Elle ne sut

jamais si ce fut le bruit des motos ou ce qu'elle avait dit qui les fit sortir.

Mais ils ne sortirent pas assez vite. Jamais elle n'allait l'oublier : ils

n'étaient pas sortis assez vite.

Stu arriva le premier à la porte.

Le grondement des motos était maintenant assourdissant. Elles traversaient le

pont qui enjambait un petit ravin juste en dessous de la maison de Ralph, tous

phares allumés. Instinctivement, Stu effleura de la main la crosse de son

pistolet.

Un bruit derrière lui. Il se

retourna, pensant que c'était Frannie. Mais c'était Larry.

– Qu'est-ce que c'est, Stu ?

– Je ne sais pas. Mais on

ferait mieux de les faire sortir.

Puis les motos s'engagèrent sur l'allée

qui menait à la maison et Stu se détendit un peu. Il reconnaissait Dick Vollman,

le petit Gehringer, Teddy Weizak, d'autres encore. Et il pouvait maintenant

admettre ce qu'il avait craint tout d'abord : que derrière ces phares

éblouissants, au milieu de ce tonnerre de moteurs, arrivait l'avant-garde de

Flagg, que la guerre avait commencé.

– Dick, qu'est-ce que c'est

que ce bordel ? cria Stu.

– *Mère Abigaël !* rugit

Dick par-dessus le bruit des moteurs.

Des motos continuaient d'arriver

tandis que les membres du comité sortaient de la maison, fantastique ballet de

phares aveuglants et d'ombres fantomatiques.

– *Quoi ?* hurla

Larry.

Derrière, Sue, Glen, Ralph et

Chad Norris poussaient, forçant Larry et Stu à descendre les marches.

– *Elle est revenue !*

hurla Dick de toutes ses forces pour se faire entendre par-dessus le bruit

des motos. *Elle est très mal ! Nous avons besoin d'un médecin ! Nom*

de Dieu, nous avons besoin d'un miracle !

– La vieille dame ?

Où est-elle ? dit George Richardson en les écartant.

– Vite, docteur ! lui

cria Dick. Ne posez pas de questions ! Pour l'amour de Dieu, dépêchez-vous !

Richardson monta derrière Dick

Vollman qui repartit à toute vitesse en se faufilant entre les motos.

Les yeux de Stu rencontrèrent

ceux de Larry qui avait l'air aussi estomaqué que Stu… mais un nuage

grossissait dans la tête de Stu, et tout à coup la certitude d'une catastrophe

imminente s'empara de lui.

– Nick, viens !

*Viens !* hurlait Fran en prenant le jeune homme par l'épaule.

Nick était debout au milieu du

salon, très calme.

Il ne pouvait pas parler, mais il

avait compris. Il *savait.* Une certitude venue de nulle part, de partout.

*Il y avait quelque chose dans*

le placard.

Nick repoussa Frannie avec une

violence extrême.

– Nick… !

*VA-T'EN ! !* – il

lui faisait signe de s'en aller.

Elle sortit. Nick se retourna

vers le placard, ouvrit la porte, commença à écarter tout ce fouillis qui l'empêchait

de s'avancer à l'intérieur, priant Dieu qu'il ne soit pas trop tard.

Soudain

Frannie se retrouva à côté de Stu, le visa-ge affreusement pâle, les yeux fous.

Elle se cramponnait à son bras.

– Stu… Nick est encore

là-bas… quelque chose… quelque chose…

– Qu'est-ce que tu dis ?

– *La mort !* hurla-t-elle.

*La mort, et NICK EST TOUJOURS LA !*

Il écarta un

tas d'écharpes, de gants de laine, et sentit quelque chose. Une boîte à

chaussures. Il s'en empara et, au même instant, comme la voix d'un nécromancien

possédé par les esprits malins, la voix de Harold Lauder s'éleva à l'intérieur.

– *Quoi ?* hurlait

Stu en secouant Frannie par les épaules.

– Il faut faire sortir Nick,

quelque chose d'horrible va arriver !

– Qu'est-ce qui se passe, Stuart ?

hurla Al Bundell.

– Je ne sais pas.

– *Stu, s'il te plaît, il*

faut faire sortir Nick !

Ce fut à ce moment que la maison

sauta derrière eux.

Lorsqu'il

appuya sur le bouton ÉMISSION, le craquement des parasites disparut, remplacé

par un silence de plomb. Le vide, attendant d'être comblé. Harold était

toujours assis en tailleur sur la table de pique-nique.

Il leva le bras et, à l'extrémité

de ce bras, un doigt se dressa, vengeur et obscène. En cet instant, Harold

ressemblait à Babe Ruth, la star du base-ball, âgé déjà sur le déclin, montrant

l'endroit où il allait envoyer la balle, le montrant à tous ces spectateurs qui

le huaient et le sifflaient, les faisant taire une fois pour toutes.

Il s'approcha du micro du

walkie-talkie et parla d'une voix ferme mais retenue :

– Ici Harold Emery Lauder. Je

fais ceci de mon propre gré.

Une étincelle bleuâtre salua son cri.

Une gerbe de flammes s'éleva quand il dit *Harold Emery Lauder*. Une

explosion creuse, assourdie par la distance comme celle d'un pétard qui saute

dans une boîte de conserve, parvint à ses oreilles au moment où il disait *Je*

fais ceci, et lorsqu'il eut prononcé les mots *de mon plein gré* et

lancé par terre le walkie-talkie, mission accomplie, une rose de feu s'était

épanouie au pied du mont Flagstaff.

– Poste de commandement, mission

accomplie, terminé, dit doucement Harold.

Nadine se cramponnait à lui, comme

Frannie s'était cramponnée à Stu quelques secondes plus tôt.

– Il faudrait être sûrs. Sûrs

qu'ils ont eu leur compte.

Harold la regarda, puis montra la

rose de destruction qui s'épanouissait au-dessous d'eux.

– Tu crois vraiment qu'il

peut y avoir des survivants ?

– Je… je ne… je ne sais pas,

Harold. Je…

Nadine se retourna, se prit le

ventre à deux mains et commença à vomir. Un son profond, constant cru. Harold

la regarda avec un certain mépris.

Elle finit par revenir, haletante,

pâle, s'essuyant la bouche avec un Kleenex. Récurant sa bouche.

– Et maintenant ?

– Maintenant, on va à l'ouest,

répondit Harold. À moins que tu n'aies envie d'aller là-bas pour faire un

sondage d'opinion.

Nadine frissonna.

Harold descendit de la table de

pique-nique et grimaça quand ses pieds touchèrent le sol. Il avait des fourmis

dans les jambes.

– Harold…

Elle essaya de le toucher, mais

il s'écarta aussitôt.

Et, sans la regarder, il se mit à

démonter la tente.

– Je croyais qu'on

attendrait demain…, commença-t-elle timidement.

– Naturellement, répondit-il

d'une voix moqueuse. Pour qu'ils partent à vingt ou trente motos et qu'ils nous

tombent dessus. Tu as déjà entendu parler de la fin de Mussolini ?

Elle grimaça. Harold roulait la

tente.

– Et on ne se touche plus. C'est

fini. Flagg a eu ce qu'il voulait. Nous avons éliminé le comité de la Zone

libre. Ils sont foutus. Ils pourront bien avoir de l'électricité, ils sont

foutus. Il me donnera une femme qui te fera ressembler à un vieux sac de pommes

de terre, Nadine. Et toi… toi, tu seras à *lui*. Le bonheur, non ? Sauf

que si j'étais dans tes savates, je les ferais trembler plus qu'un petit peu.

– Harold… s'il te plaît…

Elle était malade. Elle pleurait.

Il voyait son visage à la lumière lointaine de l'incendie et il sentit de la

pitié pour elle. Mais il se força à la chasser de son cœur comme on

chasse un

ivrogne qui essaie d'entrer dans un gentil petit bar d'habitués où tout le

monde se connaît. Le fait irrévocable de l'assassinat était dans son cœur à

elle, pour toujours – fait qui faisait briller ses yeux d'une lueur malsaine. Et

après ? Il était aussi dans le sien. Dans le sien et sur le sien, l'écrasant

comme une meule.

– Tu t'habitueras, dit

brutalement Harold en attachant la tente sur le porte-bagages de sa moto. C'est

fini pour eux, et c'est fini pour nous. C'est fini pour tous ceux qui sont

morts de la grippe. Dieu est parti pêcher dans ses célestes ruisseaux et Il ne

va pas rentrer avant longtemps. Il fait nuit, complètement nuit. C'est l'homme

noir qui commande maintenant. *Lui*. Fais-toi à cette idée.

Un gémissement grinçant sortit de

la gorge de Nadine.

– Allez, Nadine. Le concours

de beauté a pris fin il y a deux minutes. Aide-moi à faire les bagages. Je veux

faire deux cents kilomètres avant le lever du jour.

Au bout d'un moment, elle tourna

le dos aux flammes de la destruction – une destruction qui paraissait presque

insignifiante vue de si haut – et elle l'aida à charger le reste du

matériel de

camping dans ses sacoches. Un quart d'heure plus tard, ils laissaient derrière

eux la rose de feu et avançaient dans le vent frais, en direction de l'ouest, au

sein de la nuit.

Pour Fran

Goldsmith, la fin de la journée fut indolore et simple. Elle sentit un souffle

chaud dans son dos et tout à coup se retrouva en train de voler dans la nuit. Ses

sandales étaient restées derrière elle.

*Putain de… ?*

Elle atterrit très violemment sur

une épaule, mais ne sentit aucune douleur. Elle se trouvait au fond du ravin

qui s'ouvrait au pied du jardin de Ralph.

Une chaise se posa bien sagement

devant elle, sur ses quatre pattes. Le coussin du siège, complètement noirci, fumait

comme un encensoir.

*Putain de… ?…*

Quelque chose tomba sur la chaise

puis roula à terre. Avec une horreur détachée et clinique, elle vit que c'était

un bras.

*Stu ? Stu ! Qu'est-ce*

qui se passe ?

Puis un rugissement assourdissant,

régulier s'éleva autour d'elle. Des objets se mirent à pleuvoir partout. Des

pierres. Des débris de bois. Des briques. Un bloc de verre dont les

innombrables fissures formaient comme une toile d'araignée (la bibliothèque du

salon de Ralph n'était-elle pas faite de ces blocs ?). Un casque de moto, percé

d'un trou horrible, mortel, à l'endroit de la nuque. Elle voyait tout très

clairement… beaucoup trop clairement. Il faisait noir quelques secondes plus

tôt…

*Oh Stu, mon Dieu, où es-tu ?*

Qu'est-ce qui s'est passé ? Nick ? Larry ?

Des gens hurlaient. Et le

rugissement continuait, continuait encore. La lumière était maintenant plus

forte qu'en plein jour. Le moindre caillou jetait une ombre. Des choses continuaient

à pleuvoir autour d'elle. Une planche d'où sortait un clou d'une bonne dizaine

de centimètres tomba juste devant son nez.

– *le*

bébé ! –

Et aussitôt, une

autre pensée, comme une reprise de sa prémonition : *C'est Harold, c'est*

Harold qui a fait ça, Harold…

Quelque chose la frappa sur la

tête, sur le cou, dans le dos. Une chose énorme qui atterrit sur elle comme un

cercueil rembourré.

*OH MON DIEU OH MON BÉBÉ…*

Puis la noirceur l'aspira vers le

vide où pas même l'homme noir ne pouvait la suivre.

# 59

Des oiseaux.

Elle entendait des oiseaux.

Allongée dans le noir, Fran écouta longtemps les oiseaux avant de comprendre qu'il ne faisait pas vraiment noir. Elle voyait une sorte de lumière rougeâtre qui bougeait, paisible, et lui faisait penser à son enfance, au samedi matin, quand il n'y avait pas d'école, pas de messe, le jour de la grasse matinée. Le jour où vous vous réveilliez tout doucement, à votre rythme. Vous restiez allongée les yeux fermés, et vous ne voyiez rien qu'une ombre rougeâtre, le soleil du samedi filtré par l'écran délicat des capillaires de vos paupières. Vous écoutiez les oiseaux perchés dans les vieux chênes et vous sentiez peut-être l'odeur du sel marin, car vous vous appeliez Frances Goldsmith et vous aviez onze ans, un samedi matin, à Ogunquit…

Des oiseaux. Elle entendait des oiseaux.

Mais ce n'était pas Ogunquit ; c'était

*(Boulder) Elle réfléchit longtemps dans l'obscurité rougeâtre et soudain se souvint de l'explosion.*

*(? Explosion ?) (! Stu !) Ses yeux s'ouvrirent d'un coup. La terreur.*

*– Stu !*

Et Stu était là, assis à côté de son lit, Stu dont le bras était enveloppé dans une bande très blanche, dont la joue était marquée d'une profonde entaillé qui commençait à sécher, dont les cheveux étaient à moitié brûlés, mais c'était bien *Stu*, il était *vivant*, auprès d'elle, et quand elle ouvrit les yeux tout à coup, un grand soulagement éclaira son visage et il sourit.

– Frannie… merci mon Dieu.

– Le bébé, murmura-t-elle.

Sa gorge était sèche.

Il la regardait avec des yeux vides et une folle terreur s'insinua dans le corps de Frannie, froide, engourdissante.

– Le bébé, répéta-t-elle en forçant les mots à franchir sa gorge râpeuse comme du papier de verre. Je l'ai perdu ?

Cette fois, il avait compris. Il la prit maladroitement avec son bras valide.

– Non, Frannie, non. Tu n'as pas perdu le bébé.

Alors elle se mit à pleurer des larmes brûlantes qui roulèrent le long de ses joues, elle le serra farouchement contre elle, insensible à la douleur qui faisait hurler tous les muscles de son corps. Elle le serra contre elle. L'avenir pouvait attendre. Pour le moment, tout ce dont elle avait besoin se trouvait là, dans cette chambre baignée de soleil.

Le chant des oiseaux entrait par la fenêtre ouverte.

– Raconte-moi

tout, dit-elle plus tard.

Le visage de Stu était fermé, alourdi par le chagrin et la peine.

– Fran…

– Nick ? murmura-t-elle.

Elle avala sa salive et sa gorge fit un petit clic.

– J'ai vu un bras…, reprit-elle.

– Il faudrait peut-être mieux attendre…

– Non. Il faut que je sache.

Dis-moi tout.

– Sept morts… Nous avons sans doute eu de la chance. Ça aurait pu être bien pire.

– Qui ?

Il lui prit maladroitement les mains.

– Nick… Il y avait une baie vitrée – tu te souviens – et… et…

Il s'arrêta un moment, regarda ses mains, puis leva les yeux vers Frannie.

– Il… on a pu l'identifier grâce… grâce à ses cicatrices…

Il tourna la tête. Fran étouffa un sanglot.

– Sue. Sue Stern. Elle était encore dans la maison quand tout a sauté.

– C'est… c'est impossible…

– Si…

– Qui encore ?

– Chad Norris.

Fran étouffa un nouveau sanglot. Une larme glissa du coin de son œil ; elle l'essuya machinalement.

– Trois. Il ne restait plus qu'eux dans la maison. Un miracle. Brad dit qu'il y avait huit ou neuf bâtons de dynamite dans ce placard. Et Nick, il a presque… quand je pense qu'il avait sans doute la main sur cette boîte à chaussures…

– Arrête… on ne pouvait pas savoir.

– Ce n'est pas une grande consolation.

– L'explosion avait fait quatre autres victimes parmi ceux qui étaient arrivés en moto – Andrea Terminello, Dean Wykoff, Dale Pedersen et une jeune fille du nom de Patsy Stone. Stu ne raconta pas à Fran que Patsy, qui apprenait à Leo à jouer de la flûte, avait été pratiquement décapitée par un morceau du magnétophone Wollensak de Glen Bateman.

Fran hocha la tête. Elle avait mal au cou. Dès qu'elle essayait de bouger, même un peu, tout son dos lui faisait atrocement mal.

L'explosion avait fait vingt blessés. L'un d'eux, Teddy Weizak, l'homme du comité des inhumations n'avait aucune chance de s'en sortir. Deux autres étaient dans un état critique. Un homme, Lewis Deschamps, avait perdu un œil. Ralph Brentner, deux doigts de la main gauche.

– Et moi, comment je m'en suis sortie ? demanda Fran.

– Plutôt bien. Lésion de la colonne vertébrale, fracture du pied. C'est ce que m'a dit George Richardson. L'explosion t'a projetée jusqu'au fond du jardin. Tu t'es cassé le pied quand le canapé est tombé sur toi.

– *Le canapé ?*

– Tu ne te souviens pas ?

– Je me souviens de quelque chose qui ressemblait à… un cercueil… un cercueil rembourré…

– C'était le canapé. Je l'ai enlevé moi-même. J'étais fou de rage et… un peu hystérique, j'ai l'impression. Larry est venu m'aider et je lui ai donné un coup de poing en pleine figure. Tu vois le genre.

Elle lui caressa la joue. Il prit sa main dans les siennes.

– Je pensais que tu étais morte. Je me souviens que je me suis demandé ce que j'allais devenir si tu étais morte. Devenir fou sans doute. Je t'aime.

Il la serra, tout doucement à cause de son dos, et ils restèrent ainsi un long moment.

– Harold ? demanda-t-elle.

– Et Nadine Cross. Ils nous ont fait du mal. Ils nous ont fait beaucoup de mal. Mais certainement pas autant qu'ils auraient voulu. Et si nous les rattrapons avant qu'ils soient trop loin à l'ouest…

Il étendit ses mains devant lui, couvertes de plaies et de croûtes, puis les referma d'un mouvement sec qui fit craquer les articulations. Les muscles de ses poignets se tendirent. Un sourire glacé apparut sur son visage, un sourire qui fit frissonner Fran. Elle le connaissait trop bien.

– Ne souris jamais comme ça, jamais.

Le sourire s'évanouit.

– On ratisse les montagnes depuis l'aube. Mais je ne pense pas qu'on les trouvera. Je leur ai dit de ne pas s'éloigner à plus de quatre-vingts kilomètres à l'ouest de Boulder, sous aucun prétexte et je suppose que Harold a été assez malin pour aller plus loin.

Mais nous savons comment ils ont fait leur coup.

– Des explosifs branchés sur un walkie-talkie…

Fran ouvrit la bouche toute grande. Stu la regarda avec inquiétude.

– Qu'est-ce qui ne va pas ?

Ton dos ?

– Non.

Elle comprenait maintenant ce que Stu avait voulu dire… Nick avait la main sur la boîte à chaussures quand la dynamite avait explosé… Elle comprenait tout maintenant. D'une voix lente, elle lui parla des bouts de fil et de la boîte du walkie-talkie, sous le baby-foot.

– Si nous avions fouillé toute la maison, au lieu de chercher simplement ce sale livre, nous aurions peut-être trouvé la bombe, dit-elle d'une voix étranglée par l'émotion. N… Nick et Sue seraient vivants et…

– C'est pour ça que Larry a l'air si abattu ce matin ? J'ai cru que

c'était parce que je lui avais donné un coup de poing. Mais Frannie, comment auriez-vous pu savoir ? Comment ?

– Mais nous aurions *dû* savoir !

Elle se blottit au creux de son épaule. Des larmes encore, chaudes, brûlantes. Il la tenait, penché sur elle dans une position incommode, car le moteur électrique du lit d'hôpital ne fonctionnait plus.

– Je ne veux pas que tu te fasses de reproches, Frannie. Personne – sauf un spécialiste peut-être – n'aurait pu comprendre en voyant simplement quelques bouts de fil et une boîte vide. S'ils avaient laissé quelques bâtons de dynamite ou une amorce je ne dis pas, mais… Je ne te reproche rien, et personne dans la Zone ne va rien te reprocher non plus.

Tandis qu'il parlait, deux choses se combinaient lentement dans la tête de Fran, comme à retardement.

*Ils n'étaient plus que trois dans la maison… un miracle.*

*Mère Abigaël… elle est revenue…*

elle est très mal… il faudrait un miracle !

Avec un petit gémissement, elle se releva un peu pour regarder Stu dans les yeux.

– Mère Abigaël… nous aurions tous été dans la maison quand la bombe a sauté s'ils n'étaient pas venus nous dire…

– Oui, on dirait bien un miracle, répondit Stu. Elle nous a sauvé la vie. Même si…

Il n'en dit pas davantage.

– Stu ?

– Elle nous a sauvé la vie en revenant à ce moment-là, Fran.

– Elle est morte ? demanda Fran en lui serrant très fort la main. Stu, elle est morte ?

– Elle est revenue vers huit heures moins le quart. Le petit gars de Larry Underwood la conduisait par la main. Il ne pouvait plus dire un seul mot – tu sais que ça lui arrive quand il est énervé – mais il l'a conduite chez Lucy. Là, elle s'est effondrée par terre, dit Stu en secouant la tête. Mon Dieu, comment a-t-elle fait pour marcher aussi loin… et qu'est-ce qu'elle a bien pu manger ou faire… Je vais te dire quelque chose, Fran. Il y a bien plus dans le monde – et au-dessus du monde – que je le croyais quand j'étais à Arnette. Je crois que cette femme est envoyée par Dieu.

Était envoyée par Dieu.

Fran ferma les yeux.

– Elle est morte, c'est bien ça ? Pendant la nuit. Elle est revenue pour mourir.

– Elle n'est pas encore morte. Elle devrait l'être et George Richardson dit qu'elle n'en a plus pour longtemps, mais elle n'est pas encore morte. Et j'ai peur ajouta-t-il en la regardant dans les yeux. Elle nous a sauvé la vie en revenant, mais j'ai peur d'elle, et j'ai peur de ce qui l'a ramenée ici.

– Qu'est-ce que tu veux dire, Stu ? Mère Abigaël ne ferait pas de mal à…

– Mère Abigaël fait ce que son Dieu lui dit de faire répondit Stu d'une voix tranchante. Un Dieu qui a tué son propre fils, à ce qu'on m'a dit.

– Stu !

Le feu qui brillait dans les yeux de Stu s'éteignit.

– Je ne sais pas pourquoi elle est revenue, ni si elle a encore quelque chose à nous dire. Je n'en sais rien. Elle va peut-être mourir sans reprendre connaissance. George dit que c'est probable. Mais je sais que l'explosion… la mort de Nick… son retour… les gens ont perdu leurs œillères cette fois-ci. Tout le monde nous parle de *lui*.

Ils savent que c'est Harold qui avait préparé le coup, mais ils croient que c'est lui qui l'a poussé à le faire. C'est aussi mon impression. Et beaucoup disent que c'est Flagg qui a fait revenir mère Abigaël dans l'état où elle est.

Moi, je n'en sais rien. Je n'en sais vraiment rien, mais j'ai peur. J'ai l'impression que ça va mal tourner. Je n'avais pas cette impression jusqu'à présent, mais maintenant, oui.

– Et nous, lui dit-elle d'une voix presque plaintive. Et nous, et le bébé ? *Nous sommes là !*

Il attendit longtemps avant de répondre, au point qu'elle crut qu'il n'allait rien lui dire.

– Oui. Mais pour combien de temps ?

La nuit

tombait ce jour-là, 3 septembre, quand une petite foule commença à se diriger lentement – presque en flânant – vers la maison de Larry et de Lucy. Quelques solitaires, des couples, des groupes de trois. Ils s'asseyaient sur les marches des maisons qui portaient sur leurs portes le *X* de Harold s'asseyaient sur les trottoirs, sur des pelouses sèches, roussies après un long été. Ils parlaient peu, à voix basse. Ils fumaient leurs cigarettes et leurs pipes. Brad Kitchner était là, un bras enveloppé dans un énorme bandage et soutenu par une écharpe. Candy Jones aussi. Et Rich Moffat armé de deux bouteilles de Black Velvet au fond d'une sacoche de livreur de journaux. Norman Kellogg s'assit à côté de Tommy Gehringer, ses manches de chemise retroussées pour montrer ses biceps bronzés constellés de taches de rousseur. Le jeune Gehringer remonta lui aussi ses manches pour imiter Norman. Assis sur une couverture, Harry Dunbarton et Sandy DuChien se tenaient par la main. Dick Vollman, Chip Hobart et Tony Donahue, seize ans, s'étaient installés un peu plus loin de la maison de Larry et se passaient une bouteille de Canadian Club qu'ils faisaient descendre avec du Seven-Up tiède. Patty Kroger était assise avec Shirley Hammet, séparée d'elle par un panier de pique-nique. Un panier bien rempli, mais elles grignotaient sans appétit. À huit heures, la rue était pleine. Tout le monde regardait la maison.

La moto de Larry était rangée devant, à côté de la grosse Kawasaki 650 de George Richardson.

Larry les observait par la fenêtre de la chambre. Derrière lui, dans le lit qu'il partageait avec Lucy, mère Abigaël était couchée, inconsciente. L'odeur douceâtre qui sortait du nez congestionné de la vieille dame lui donnait envie de vomir – et il avait horreur de vomir – mais il refusait de s'en aller. C'était sa pénitence, pour avoir échappé à la mort alors que Nick et Susan n'étaient plus là. Il entendait des murmures derrière lui, autour du lit de mort. George allait bientôt s'en aller pour visiter ses autres patients à l'hôpital. Il n'y en avait plus que seize. Trois étaient déjà sortis. Teddy Weizak était mort.

Larry s'en était tiré sans une égratignure.

Ce vieux Larry de toujours – celui qui garde sa tête alors que tous les autres autour de lui perdent la leur. L'explosion l'avait projeté dans un massif de fleurs, de l'autre côté de l'allée du garage, mais il ne s'était pas fait une seule égratignure, pas une seule. Les débris pleuvaient autour de lui, mais rien ne l'avait touché. Nick était mort,

Susan était morte, et lui n'avait même pas été blessé. Oui… Larry Underwood, ce vieux Larry qui ne changerait jamais.

Veillée funèbre dans la maison, veillée funèbre dehors. Six cents personnes, facilement. Harold, tu devrais revenir avec une douzaine de grenades et terminer ton travail. *Harold*. Il avait suivi Harold à travers le pays, avait suivi sa piste de papiers de chocolat, d'improvisations ingénieuses. Larry avait failli perdre ses doigts en essayant de se procurer de l'essence, à Wells. Harold avait simplement défait le bouchon de la prise d'air pour siphonner. Harold avait été celui qui avait proposé que le nombre des membres des différents comités augmente en proportion de la population. Harold encore qui avait proposé que le comité spécial soit élu en bloc. Harold, si habile. Harold et son journal. Harold et son sourire.

Stu pouvait bien dire que personne n'aurait pu deviner ce que Harold et Nadine étaient en train de faire avec ces bouts de fil de cuivre sur un baby-foot. Avec Larry, ce genre de raisonnement ne tenait pas. Il avait été le témoin des brillantes improvisations de Harold. L'une d'elles était écrite sur le toit d'une grange en lettres de plus de cinq mètres de haut, nom de Dieu. Il aurait pu deviner. L'inspecteur Underwood était très astucieux lorsqu'il s'agissait de dénicher des papiers de chocolat, mais beaucoup moins quand il était question de dynamite. Plus exactement, l'inspecteur Underwood n'était qu'un con.

*Larry, si tu savais…*

La voix de Nadine.

*Si tu voulais, je te supplierais à genoux.*

Il y avait encore eu cette chance d'éviter le meurtre et la destruction… une chance dont il n'avait encore jamais osé parler à personne. La machine infernale était-elle déjà en marche à l'époque ?

Probablement. Si ce n'est le détail des bâtons de dynamite branchés au walkie-talkie, du moins une sorte de plan général.

*Le plan de Flagg.*

Oui – Flagg était toujours dans les coulisses, le noir montreur de marionnettes qui tirait les ficelles de Harold, de Nadine, de Charlie Impening, de combien d'autres encore. Les gens de la Zone allaient se faire un plaisir de lyncher Harold s'ils mettaient la main dessus, mais tout était l'œuvre de Flagg… et de Nadine. Qui l'avait envoyée à Harold, sinon Flagg ? Mais avant qu'elle n'aille vers Harold elle était allée à Larry. Et il l'avait repoussée.

Comment aurait-il pu dire oui ?

Il se sentait responsable de Lucy. Une responsabilité qui l'avait emporté sur tout le reste, non pas seulement à cause d'elle, mais aussi à cause de lui – il avait compris qu'il aurait suffi d'un ou deux pas encore pour détruire en lui ce qu'il y avait de bon ; c'est pour cela qu'il l'avait écartée et sans doute Flag était-il content de leur travail de la nuit précédente… s'il s'appelait vraiment Flagg. Oh, Stu était encore vivant, et il parlait au nom du comité – il était la bouche que Nick ne pouvait utiliser. Glen était vivant lui aussi, et il était sans doute le grand aiguilleur du comité, mais Nick avait été son cœur, et Sue, avec Frannie sa conscience morale. Oui, tout bien compté, la soirée avait été bonne pour le salopard. Harold et Nadine méritaient une belle récompense lorsqu'ils arriveraient là-bas.

Il s'éloigna de la fenêtre. Son front lui faisait mal. Richardson prenait le pouls de mère Abigaël. Laurie s'occupait du goutte-à-goutte. Dick Ellis était debout devant le lit. À côté de la porte, assise, Lucy regardait Larry.

– Comment va-t-elle ? demanda Larry à George.

– Pas de changement.

– Est-ce qu'elle va passer la nuit ?

– Je n'en sais rien, Larry.

La femme allongée sur le lit n'était plus qu'un squelette recouvert d'une mince peau couleur de cendre, tendue à craquer. Elle semblait ne plus avoir de sexe. Elle avait perdu presque tous ses cheveux. Ses seins avaient disparu. Sa bouche était grande ouverte, comme si sa mâchoire s'était décrochée laissant s'échapper une respiration sifflante. Elle rappelait à Larry des photos qu'il avait vues de momies du Yucatan – flétries, desséchées, sans âge.

Oui, c'était cela qu'elle était maintenant, non plus une mère mais une momie. Il n'y avait plus que ce rauque soupir de sa respiration, comme une brise légère dans les chaumes. Comment pouvait-elle vivre encore ? Quel Dieu pouvait bien lui faire subir cette épreuve ? Pourquoi ? C'était une farce, une horrible farce cosmique. George disait qu'il avait entendu parler de cas semblables, mais jamais aussi extrêmes.

Et qu'il n'aurait jamais cru en voir un de ses yeux. On aurait dit… qu'elle se dévorait. Son organisme continuait à fonctionner alors qu'il aurait dû succomber depuis longtemps à la malnutrition. Pour se nourrir, elle dévorait sa propre chair. Lucy, qui avait déposé la vieille femme sur le lit lui avait raconté à voix basse, presque émerveillée, qu'elle semblait ne pas peser plus lourd qu'un cerf-volant attendant

une bouffée de vent pour s'envoler au loin à tout jamais.

Et la voix de Lucy s'éleva, à côté de la porte. Ils sursautèrent tous.

– Elle veut dire quelque chose.

– Elle est dans le coma, Lucy, répondit Laurie d'une voix hésitante… il y a peu de chances qu'elle reprenne conscience…

– Elle est revenue pour nous dire quelque chose. Et Dieu ne va pas la laisser partir tant qu'elle ne l'aura pas fait.

– Mais quoi, Lucy ? demanda Dick.

– Je ne sais pas, mais j'ai peur de l'entendre. Je sais. La mort n'a pas fini. Elle vient de commencer. C'est de ça que j'ai peur.

Il y eut un long silence, puis George Richardson se décida à parler :

– Je dois aller à l'hôpital.

Laurie, Dick, je vais avoir besoin de vous.

*Vous n'allez pas nous laisser seuls avec cette momie ?* faillit dire Larry, mais il se mordit les lèvres.

Ils s'avancèrent tous les trois vers la porte et Lucy leur donna leurs manteaux. Il faisait à peine quinze degrés dehors, beaucoup trop frais pour faire de la moto en bras de chemise.

– Est-ce qu'on peut faire quelque chose pour elle ? demanda Larry.

– Lucy va s'occuper du goutte-à-goutte, répondit George. On ne peut rien faire d'autre. Vous voyez…

Il ne termina pas sa phrase. Naturellement, ils voyaient tous, là, sur le lit.

– Bonsoir, Larry, bonsoir, Lucy.

Ils sortirent. Larry revint à la fenêtre. Dehors, tout le monde s'était levé. Vivait-elle encore ? Était-elle morte ? Mourante ? Guérie par la puissance de Dieu ? *Avait-elle dit quelque chose ?*

Il tressaillit lorsque Lucy le prit par la taille.

– Je t'aime, dit-elle.

Il chercha son corps, l'approcha du sien. Puis il baissa la tête et frissonna.

– Je t'aime, lui dit-elle calmement. Ne te retiens pas. Laisse-toi aller. Laisse-toi aller, Larry.

Il pleura, des larmes aussi chaudes et dures que des balles de fusil.

– Lucy…

– Chut.

Elle avait posé ses mains sur le creux de sa nuque, ses mains si douces.

– *Oh Lucy, mon Dieu, qu'est-ce que ça veut dire ?*

Il pleurait, collé contre son cou.

Elle le serrait de toutes ses forces, ne sachant pas, ne sachant pas encore, et mère Abigaël respirait en sifflant derrière eux, se cramponnait dans les abîmes de son coma.

George remonta

la rue très lentement, donnant partout le même message : Oui, elle vit encore. Mais le pronostic n'est pas bon. Il n'y a plus beaucoup d'espoir. Non elle n'a rien dit. Vous devriez rentrer chez vous. S'il arrive quelque chose, on vous préviendra.

Lorsqu'ils arrivèrent au coin de la rue ils accélérèrent en prenant la direction de l'hôpital. Le grondement de leurs motos résonna entre les maisons avant de s'évanouir.

Les gens ne rentrèrent pas chez eux. Ils restèrent là quelque temps, reprirent leurs conversations, pesèrent et soupesèrent le moindre mot que George avait prononcé. Pronostic, qu'est-ce que ça veut dire ? Coma. La mort du cerveau. Si son cerveau est mort, c'est fini. Inutile d'attendre qu'elle parle. Autant espérer qu'une boîte de petits pois se mette à causer. Peut-être, s'il s'agissait d'une situation *naturelle*, mais il n'y a plus grand-chose de naturel ces temps-ci, vous ne croyez pas ?

Ils se rassirent. La nuit tomba. Les lampes Coleman s'allumèrent dans la maison où la vieille dame attendait la mort.

Ils allaient rentrer chez eux plus tard, chercher longtemps le sommeil.

Et l'on se mit à parler avec hésitation de l'homme noir. Si mère Abigaël mourait, est-ce que cela voulait dire qu'*il* était le plus fort ?

Qu'est-ce que tu veux dire : « Pas nécessairement » ?

Pour moi, c'est Satan, purement et simplement.

L'Antéchrist, voilà ce que je pense, moi. Nous sommes en train de vivre l'Apocalypse… c'est bien clair. *Allez et versez sur la terre les sept coupes de la fureur de Dieu…* Pour moi, c'est clair comme de l'eau de roche que l'apôtre Jean voulait parler de la super-grippe.

Des conneries, tout ça, on disait bien que Hitler était l'Antéchrist.

Si ces rêves reviennent, je vais me tuer.

Dans le mien, je me trouvais dans une station de métro et il était le poinçonneur, mais je ne pouvais pas voir sa figure. J'avais peur. Je me suis mis à courir dans le tunnel, et je l'ai entendu, *lui*, qui courait après moi. Et il me rattrapait.

Dans le mien, je descendais à la cave chercher un pot de confiture aux fraises et j'ai vu quelqu'un debout à côté de la chaudière… simplement une forme. Mais j'ai su que c'était lui.

Les grillons commençaient à chanter. Les étoiles s'allumaient dans le ciel. On parla un peu de la fraîcheur de l'air. On continua à boire. Pipes et cigarettes rougissaient dans le noir.

J'ai entendu dire que les types de l'électricité ont commencé à éteindre les appareils électriques.

Tant mieux. Si on n'a pas bientôt de la lumière et de la chaleur, ça va être un sacré problème.

Murmures de lèvres invisibles dans l'obscurité.

J'ai l'impression que nous sommes en sécurité pour l'hiver. Presque sûr. Impossible qu'il traverse les cols. Trop de neige, trop de voitures un peu partout. Mais au printemps…

Suppose qu'il ait quelques bombes A ?

Je m'en tamponne de tes bombes A.

S'il avait quelques-unes de ces saletés de bombes à neutrons ? Ou les sept coupes de l'Apocalypse ?

Ou des avions ?

Qu'est-ce qu'on devrait faire ?

Je ne sais pas.

Moi non plus.

Pas la moindre idée.

Creuse un trou, saute dedans et rebouche tout.

Vers dix heures, Stu Redman, Glen Bateman et Ralph Brentner firent le tour des groupes, parlant à voix basse, distribuant des circulaires, demandant à tout le monde de donner le mot à ceux qui n'étaient pas là ce soir. Glen boitait un peu, car un bouton de la cuisinière électrique lui avait arraché un bout de viande au mollet droit. ASSEMBLÉE DE LA ZONE LIBRE

AUDITORIUM MUNZINGER *4 SEPTEMBRE* 20 HEURES.

Ce fut le signal du départ. Les gens s'éloignèrent silencieusement dans la nuit. La plupart emportèrent avec eux leurs circulaires, mais quelques-uns les froissèrent et les jetèrent dans le caniveau. Tous rentrèrent chez eux pour dormir un peu.

Ou peut-être rêver.

L'auditorium

était plein à craquer mais extrêmement silencieux lorsque Stu ouvrit la séance le lendemain soir. Larry, Ralph et Glen étaient assis derrière lui. Fran avait essayé de se lever, mais son dos lui faisait encore trop mal. Peu superstitieux, Ralph lui avait bricolé une installation pour qu'elle écoute les débats sur un walkie-talkie.

– Nous devons parler de plusieurs choses, dit Stu avec un calme étudié. Je suppose que tout le monde a entendu parler de l'explosion qui a tué Nick, Sue et les autres. Je suppose que tout le monde sait aussi que mère Abigaël est revenue. Nous devons parler de tout ça, mais nous voulions d'abord vous donner de bonnes nouvelles. Je vais donner la parole à Brad Kitchner. Brad ?

Brad s'avança vers le podium, beaucoup moins nerveux que l'avant-veille. Des applaudissements distraits le saluèrent. Arrivé sur l'estrade il se retourna vers le public, empoigna le micro à deux mains et dit simplement :

– Nous aurons de l'électricité demain.

Cette fois, les applaudissements furent nettement plus nourris. Brad leva les bras, mais les applaudissements ne voulaient pas cesser. Ils durèrent encore au moins trente secondes. Plus tard, Stu dit à Frannie qu'en d'autres circonstances Brad aurait probablement été porté en triomphe comme un footballeur qui vient de marquer le but décisif du championnat dans les trente dernières secondes du match. On était si près de la fin de l'été que Brad avait effectivement réussi de justesse. Les applaudissements finirent cependant par s'éteindre.

– Nous allons tout remettre en marche à midi et je voudrais que tout le monde soit chez soi. Pourquoi ?

Pour quatre choses. Écoutez-moi bien s'il vous plaît, c'est important. Premièrement, chez vous, éteignez les appareils électriques et les lumières. Deuxièmement, faites la même chose dans les maisons vides à côté de la vôtre. Troisièmement, si vous sentez une odeur de gaz, fermez tous les appareils qui pourraient être en marche. Quatrièmement, si vous entendez une sirène de pompiers, dirigez-vous vers l'endroit d'où vient le bruit… mais allez-y doucement, sans vous précipiter. Ce n'est pas le moment de vous casser le cou dans un accident de moto. Des questions ?

Plusieurs questions furent posées, toutes déjà couvertes par ce que venait de dire Brad. Il y répondit patiemment.

Le seul signe de nervosité qu'on pouvait déceler en lui était qu'il ne cessait de torturer son petit carnet noir.

Quand plus personne n'eut de question à poser, Brad reprit la parole : – Je voudrais remercier tous ceux qui se sont donné un mal de chien pour faire repartir la centrale. Et je voudrais rappeler au comité de l'énergie électrique qu'il n'a pas terminé son travail. Des lignes vont casser, on va avoir des pannes. Il faudra aussi aller chercher du mazout à Denver. J'espère que vous continuerez tous à donner un coup de main. M. Glen Bateman dit que nous pourrions être dix mille quand la première neige va tomber et beaucoup plus encore au printemps prochain. Il faudra remettre en service les centrales de Longmont et de Denver avant la fin de l'année prochaine…

– Pas la peine si le cinglé débarque ! cria quelqu'un au fond de la salle.

Pendant un moment, ce fut un silence de mort. Le teint cireux, Brad se cramponnait au micro. *Il ne va pas pouvoir terminer*, pensa Stu. Puis Brad reprit, d'une voix étonnamment posée : – Moi, je m'occupe de l'électricité.

C'est tout ce que je peux répondre à celui qui vient de dire ça. Mais j'ai bien l'impression que nous serons ici longtemps après que cet autre type sera mort et enterré. Si je pensais le contraire, je m'amuserais à faire des bobinages dans son camp. Mais j'en ai rien à foutre de cette merde de type !

Brad descendit du podium. Quelqu'un hurla dans la salle :

– T'as drôlement raison !

Cette fois, les applaudissements crépitèrent furieusement, presque sauvages, mais Stu y décela une note qui ne lui plut pas beaucoup. Et il dut se servir plusieurs fois de son marteau de président pour obtenir le silence dans la salle.

– Le point suivant de l'ordre du jour…

– On s'en tamponne de ton ordre du jour ! hurla une jeune femme d'une voix stridente. Il faut parler de l'homme noir ! Il faut parler de Flagg ! On attend depuis trop longtemps !

Rugissements d'approbation. Quelques cris de protestation. Des murmures aussi, à propos du vocabulaire de la jeune femme.

Stu frappa si fort sur la table que la tête de son marteau vola en l'air.

– Nous sommes en assemblée !

cria-t-il. Vous pourrez dire tout ce que vous voulez, mais tant que je préside cette assemblée, je veux… je veux… de l'ORDRE !

Il cria si fort le dernier mot que les haut-parleurs se mirent à siffler partout dans l'auditorium.

– Et maintenant, reprit Stu, d'une voix grave et calme, il faut vous informer de ce qui s'est passé chez Ralph dans la nuit du 2 septembre. Je pense que c'est à moi de le faire, puisque vous m'avez élu pour maintenir l'ordre dans la ville.

Le silence était revenu mais, comme les applaudissements qui avaient salué la fin de l'intervention de Brad, ce silence n'était pas du goût de Stu. Les gens se penchaient en avant, tendus, avides.

Et Stu se sentait nerveux, déconcerté, comme si la Zone libre avait changé radicalement en quarante-huit heures et qu'il ne sût plus vraiment ce qu'elle était. Il se sentait comme ce jour où il cherchait la sortie du Centre épidémiologique de Stovington – comme une mouche qui se débat dans la toile d'une araignée invisible. Tant de visages inconnus dans cette salle, tant d'étrangers…

Mais ce n'était pas le moment d'y penser.

Il raconta brièvement les événements qui avaient précédé l'explosion, sans parler cependant du pressentiment que Fran avait eu à la dernière minute ; dans l'état d'esprit où ils étaient, inutile de leur en dire plus qu'il ne fallait.

– Hier matin, Brad, Ralph et moi, nous sommes allés fouiller dans les décombres pendant plus de trois heures.

Nous avons trouvé ce que nous croyons être les restes d'une bombe artisanale branchée à un walkie-talkie. Les bâtons de dynamite étaient probablement cachés dans le placard du salon. Bill Scanlon et Ted Frampton ont trouvé un autre walkie-talkie au cirque Sunrise. Nous supposons que l'explosion a été télécommandée de là-bas. C'est…

– Au cul, les suppositions !

hurla Ted Frampton à la troisième rangée. C'est ce salaud de Lauder et sa petite putain !

Un murmure courut dans la salle.

*Et ce sont les bons ? Ils se foutent comme de l'an quarante de Nick, de Sue, de Chad et des autres. Ils sont déchaînés, ils ont soif de sang, ils ne pensent qu'à attraper Harold et Nadine pour les pendre… comme un porte-bonheur contre l'homme noir.*

Ses yeux rencontrèrent ceux de Glen. Le professeur haussa imperceptiblement les épaules avec un petit sourire cynique.

– Si quelqu'un se met encore à crier sans avoir la parole, je suspends la séance et vous n'aurez qu'à discuter dans votre coin. Nous ne sommes pas à la foire. Si nous ne respectons pas le règlement, où allons-nous ?

Ted Frampton le regardait, furieux, mais Stu soutint son regard. Au bout d'un moment, Ted baissa les yeux.

– Nous soupçonnons Harold Lauder et Nadine Cross. Nous avons de bonnes raisons de le faire, mais nous n'avons découvert aucune preuve formelle, et j'espère que vous ne l'oublierez pas.

Une vague de murmures monta, puis retomba.

– Si je vous dis cela, c'est que s'ils revenaient dans la Zone, je veux qu'on me les amène. Je les mettrai en taule et Al Bundell s'occupera d'organiser le procès… un procès, c'est-à-dire qu'ils pourront donner leur version de l'histoire, s'ils en ont une. Nous… nous sommes censés être les bons. Nous savons tous où sont les méchants. Si nous sommes les bons, nous devons nous comporter comme des gens civilisés.

Il les regarda, plein d'espoir, mais ne vit devant lui que de l'étonnement, de la colère. Stuart Redman venait de voir deux de ses meilleurs amis voler jusqu'en enfer, disaient ces yeux, et il prenait parti pour les coupables.

– Je pense que Harold et Nadine ont fait le coup. Mais nous devons faire les choses comme il faut. Et je suis là pour ça.

Plus de mille paires d'yeux le transperçaient. Et derrière ces yeux, il devinait la même pensée : *Mais qu'est-ce que c'est que cette connerie ? Ils sont partis. Ils sont partis à l'ouest. Et tu fais comme s'ils étaient partis en forêt regarder les petits oiseaux.*

Stu avait la gorge sèche. Il se versa un verre d'eau. Son goût insipide lui fit faire la grimace.

– C'est tout pour le moment, reprit-il avec lassitude. Nous devrons nommer de nouveaux membres pour le comité. Nous n'allons pas nous en occuper ce soir, mais vous devriez tous y réfléchir…

Une main se leva dans la salle.

– Allez-y, dit Stu. Donnez votre nom pour que tout le monde sache qui vous êtes.

– Je m'appelle Sheldon Jones, répondit un homme en chemise de laine. Pourquoi ne pas s'en occuper ce soir ?

Moi, je propose Ted Frampton.

– Je suis d'accord ! hurla Bill Scanlon. Magnifique !

Ted Frampton leva les mains au-dessus de sa tête comme un boxeur. Quelques applaudissements clairsemés s'élevèrent.

Et Stu sentit à nouveau le découragement s'emparer de lui. Ils allaient remplacer Nick Andros par Ted Frampton ? La plaisanterie n'était vraiment pas très drôle. Ted avait tâté quelques jours du comité de l'énergie électrique mais il avait trouvé qu'il y avait trop de travail. Ensuite, il était passé au comité des inhumations qui semblait mieux lui convenir. Mais Chad avait dit à Stu que Ted était un de ces types parfaitement capables de prolonger d'une bonne heure une pause-café et de transformer un déjeuner en un congé d'une demi-journée.

Hier, il s'était empressé de partir avec les autres à la recherche de Harold et de Nadine, sans doute pour se changer les idées. Scanlon et lui étaient tombés sur le walkie-talkie par pur hasard (ce que Ted avait d'ailleurs reconnu), mais depuis, Ted se prenait un peu pour le coq du poulailler.

Une fois de plus le regard de Stu croisa celui de Glen et Stu vit une lueur cynique dans les yeux du professeur, confirmée par la moue méprisante qu'esquissait sa bouche : *C'est peut-être le moment d'utiliser un petit truc à la Harold.*

Un mot que Nixon avait utilisé bien souvent lui revint tout à coup à l'esprit. Il comprenait maintenant la raison de son découragement, la raison de cette incertitude qu'il sentait l'envahir.

Et ce mot était « mandat ». Ils n'avaient plus de mandat. Leur mandat s'était envolé deux jours plus tôt, dans un éclair et un rugissement de tonnerre.

– Tu sais peut-être ce que *tu* veux, Sheldon, reprit-il. Mais je suppose que les autres voudraient avoir le temps d'y réfléchir. Je pose la question. Ceux parmi vous qui veulent élire deux nouveaux représentants ce soir, levez la main.

De nombreuses mains se levèrent.

– Ceux qui voudraient avoir une semaine pour y réfléchir, levez la main.

Cette fois, les mains furent plus nombreuses, mais pas beaucoup. Beaucoup s'étaient abstenus, comme si la question ne les intéressait pas.

– D'accord, nous allons nous réunir ici, dans l'auditorium Munzinger, dans une semaine, le 11 septembre, pour recevoir les

candidatures et élire deux nouveaux membres du comité.

*Pas terrible comme épitaphe, Nick.*

Je regrette.

– Le docteur Richardson est ici pour vous parler de mère Abigaël et des personnes qui ont été blessées dans l'explosion. Doc ?

Richardson s'avança au milieu d'applaudissements nourris. Il essuya ses lunettes, puis annonça que l'explosion avait fait neuf morts, que l'état de trois blessés était encore critique que deux étaient dans un état grave et huit dans un état satisfaisant.

– Compte tenu de la

puissance de l'explosion, je crois que nous avons eu de la chance. Et maintenant, mère Abigaël.

Ils se penchèrent tous pour mieux l'entendre.

– Je pense qu'une

déclaration très courte et une brève explication devraient suffire. La déclaration est celle-ci : je ne peux rien faire pour elle.

Un murmure parcourut la foule. Les gens étaient déçus, mais pas vraiment surpris.

– Des membres de la Zone qui étaient ici avant son départ m'ont dit qu'elle affirmait avoir cent huit ans. Je ne peux pas le confirmer formellement, mais c'est certainement la personne la plus âgée que j'aie jamais vue et soignée. On me dit que son absence a duré deux semaines, et suppose – je *devine* – qu'elle a dû très mal manger pendant tout ce temps-là. Racines, herbes, ce genre de choses. Elle n'a été qu'une seule fois à la selle depuis son retour, reprit-il après une pause. Les matières fécales, très peu abondantes, contenaient beaucoup de brindilles et de petits bâtonnets.

– Mon Dieu, murmura quelqu'un, sans qu'on puisse savoir si la voix appartenait à un homme ou à une femme.

– L'un de ses bras présente de multiples lésions cutanées causées par le sumac vénéneux. Ses jambes sont couvertes d'ulcérations qui suppureraient certainement si son état n'était pas si…

– Hé ! Vous allez

encore continuer longtemps ? hurla Jack Jackson, blanc, furieux, misérable.

Vous ne pourriez pas la respecter un peu ?

– Il n'est pas question de respect ici, Jack. Je ne fais que vous décrire son état. Elle est dans le coma, elle souffre de malnutrition, et surtout elle est très, très âgée. Je pense qu'elle va mourir. S'il s'agissait de quelqu'un d'autre, je dirais que c'est absolument sûr et certain. Mais… comme vous tous, j'ai rêvé d'elle. D'elle et de l'autre.

Un murmure dans la salle, comme une brise passagère, et Stu sentit les poils de sa nuque se hérisser.

– Pour moi, des rêves aussi opposés me paraissent être de nature mystique, reprit George. Le fait qu'ils nous soient communs à tous semblerait indiquer un phénomène d'ordre télépathique, au minimum. Mais je ne m'étendrai pas sur la parapsychologie ni sur la théologie, pas plus que je ne parle de respect, et pour la même raison : je ne suis pas compétent dans ces domaines. Si cette femme est envoyée par Dieu, Il peut décider de la guérir. Mais moi, j'en suis incapable. J'ajouterai que le fait qu'elle soit encore vivante me paraît être une sorte de miracle. Voilà ce que je voulais dire. Des questions ?

– Aucune. Ils le regardaient, bouleversés. Certains pleuraient.

– Merci, dit George qui retourna s'asseoir dans un océan de silence.

– C'est à vous, murmura Stu à l'oreille de Glen.

Très à l'aise, Glen s'approcha du podium sans se présenter et se pencha vers le micro.

– Nous avons parlé de beaucoup de choses, mais pas de l'homme noir.

À nouveau ce murmure. Plusieurs firent instinctivement le signe de la croix. Près de l'allée gauche une vieille femme effleura rapidement ses yeux, sa bouche et ses oreilles en une étrange imitation du geste que faisait Nick Andros, avant de recroiser ses mains sur son gros sac de cuir noir.

– Les membres du comité ont abordé la question à huis clos, continuait Glen d'une voix calme et neutre, et nous nous sommes demandé si nous devions l'aborder en public. On a dit que personne dans la Zone ne semblait vraiment vouloir qu'on en parle, pas après ces cauchemars que nous avons tous eus en venant ici. Qu'il nous fallait peut-être une période de récupération. Mais je crois que le moment est venu d'aborder la question. De la mettre en pleine lumière, pour ainsi dire. Vous avez tous entendu parler des portraits-robots qu'utilisent les services de police pour identifier les criminels à partir de différents témoignages. Dans le cas qui nous occupe, nous

n'avons pas de visage, mais nous disposons d'une série de souvenirs qui constituent au moins une esquisse de ce qu'est notre Antagoniste.

J'en ai parlé à de nombreuses personnes et je voudrais maintenant vous présenter mon portrait-robot.

Un instant de silence.

– L'homme semble s'appeler Randall Flagg, même si certains lui donnent le nom de Richard Frye Robert Freemont et Richard Freemantle. Les initiales R. F. pourraient avoir une signification mais, si c'est le cas, aucun des membres du comité de la Zone libre ne sait ce qu'elles veulent dire. Sa présence – au moins dans les rêves –produit une sensation d'inquiétude, d'angoisse, de terreur, d'horreur. On m'a dit et répété que la sensation physique qui est associée à lui est celle du froid.

Nombreux hochements de tête. Un bourdonnement nerveux de conversations s'éleva. Stu eut l'impression de petits garçons qui viennent de découvrir le sexe, qui comparent leurs expériences et qui découvrent tout énervés qu'ils placent tous le réceptacle à peu près au même endroit. Il mit sa main devant sa bouche pour dissimuler son sourire et se dit qu'il faudrait absolument en parler plus tard à Fran.

– Flagg est à l'ouest, reprit Glen. Certains l'ont « vu » à Las Vegas, d'autres à Los Angeles, à San Francisco, à Portland. Certains – dont mère Abigaël – prétendent que Flagg crucifie ceux qui s'écartent du droit chemin. Tous paraissent croire qu'une confrontation se prépare entre cet homme et nous, et que Flagg n'hésitera devant rien pour nous abattre. Ce qui veut dire bien des choses. Blindés. Armes nucléaires. Peut-être… une épidémie.

– Attends que j'mette la main sur ce sale porc ! cria Rich Moffat d'une voix perçante. C'est moi qui vais lui en foutre une sacrée bonne dose d'épidémie !

Des éclats de rire saluèrent son intervention et Rich salua la salle. Glen souriait. Il avait passé le mot à Rich une demi-heure avant l'assemblée, et Rich s'en était admirablement bien tiré. Le vieux prof avait raison sur un point, découvrait Stu : dans une grande réunion, il est souvent utile d'avoir étudié la sociologie.

– Bien. Je viens de vous dire ce que j'ai appris de lui. Une dernière chose : je crois que Stu a raison de vous dire que nous devons traiter Harold et Nadine d'une manière civilisée si nous mettons la main dessus, mais comme lui, je ne pense pas que ce soit probable. Et je crois moi aussi qu'ils ont fait ce qu'ils ont fait sur les ordres de Flagg.

Les mots du professeur résonnaient dans la salle.

– Il faut nous occuper de cet homme. George Richardson vous a dit que le mysticisme n'est pas son domaine. Ce n'est pas le mien non plus. Mais je peux vous dire ceci : je pense que cette vieille femme qui est en train d'agoniser représente les forces du bien, de la même manière que Flagg représente les forces du mal. Je pense que la puissance qui dirige cette femme s'est servie d'elle pour nous rassembler ici. Je n'imagine pas que cette puissance veuille nous abandonner. Peut-être devrions-nous en parler, peut-être devrions-nous dire ce que nous avons sur le cœur à propos de ces cauchemars. Peut-être devrions-nous commencer à penser à ce que nous allons faire à propos de cet homme. Une chose est sûre : il ne pourra pas arriver tout simplement dans cette Zone au printemps prochain pour s'en emparer, il ne le pourra pas si nous sommes tous prêts à monter la garde. Je rends la parole à Stu qui va diriger la discussion.

Sa dernière phrase se perdit dans un tonnerre d'applaudissements et Glen retourna s'asseoir, très satisfait. Il leur avait fouetté les sangs… ou était-il plus exact de dire qu'il avait fait vibrer leur corde sensible ? Aucune importance en vérité. Ils n'avaient pas vraiment peur, c'était surtout de la colère qu'ils ressentaient. Ils étaient prêts à relever un défi (même s'ils risquaient d'être un peu moins ardents en avril prochain, lorsqu'un long hiver les aurait refroidis)… et surtout, ils étaient prêts à parler.

Pour parler, ils le firent pendant les trois heures qui suivirent. Certains partirent à minuit mais pas beaucoup. Comme Larry l'avait prévu, rien de bien concret ne sortit de la réunion. Quelques propositions plutôt folles : un bombardier et/ou des armes nucléaires pour la Zone, une conférence au sommet, un commando d'intervention.

Très peu d'idées pratiques.

Durant la dernière heure, beaucoup racontèrent leurs cauchemars sans que les autres paraissent se fatiguer de ces récits. Stu se souvint une fois encore de ces interminables discussions sur le sexe auxquelles il avait participé (surtout comme auditeur du temps de son adolescence.

Glen était étonné et fort encouragé de voir qu'ils étaient de plus en plus disposés à parler, de constater que la morne indifférence du début de l'assemblée s'était maintenant transformée en une atmosphère chargée d'excitation. Une catharsis collective, trop longtemps attendue, se produisait enfin. Et lui aussi pensa au sexe, mais d'une manière différente. Ils parlent comme des gens, pensa-t-il,

qui ont trop longtemps gardé pour eux leurs petits secrets, leurs culpabilités, leurs insuffisances, pour découvrir ensuite, lorsqu'ils les verbalisent, que ces choses ne sont pas aussi épouvantables qu'ils le croyaient. En récoltant au cours de ce débat marathon la terreur secrète semée dans le sommeil, cette terreur se laissait apprivoiser un peu… peut-être même pouvait-elle se laisser conquérir.

L'assemblée prit fin à une heure et demie et Glen sortit avec Stu, heureux pour la première fois depuis la mort de Nick. Il sentait qu'ils venaient de faire les premiers pas vers ce champ de bataille qui les attendait.

Et il était rempli d'espoir.

L'électricité

revint le 5 septembre, comme Brad l'avait promis.

La sirène installée sur le toit du palais de justice se mit à hurler, semant la panique parmi les gens qui se promenaient dans la rue et qui levèrent les yeux vers le ciel d'un bleu limpide, persuadés qu'ils allaient voir apparaître les avions de l'homme noir. Certains coururent se réfugier dans leurs caves où ils restèrent jusqu'à ce que Brad découvre qu'un interrupteur défectueux avait fait partir la sirène. Penauds, les gens sortirent de leurs abris.

Un incendie fut causé par un court-circuit, rue Willow. Une dizaine de pompiers volontaires accoururent sur les lieux et le maîtrisèrent rapidement. Le couvercle d'un transformateur souterrain sauta à plus de dix mètres de haut à l'angle de Broadway et de Walnut avant de retomber sur le toit d'un magasin de jouets comme la pastille d'un gigantesque jeu de puce.

Il n'y eut qu'une seule victime durant cette journée que la Zone allait appeler plus tard le Jour de l'électricité.

Pour une raison inconnue, un atelier de carrosserie automobile explosa rue Pearl. Rich Moffat était assis sur le trottoir d'en face une bouteille de Jack Daniel's dans sa sacoche de livreur de journaux. Un morceau de tôle ondulée le tua sur le coup, mettant un point final à sa carrière de briseur de vitrines.

Stu était avec Fran lorsque les tubes fluorescents se mirent à bourdonner au plafond de la chambre d'hôpital. Il les regarda clignoter, clignoter, clignoter, puis s'allumer enfin. Et il resta à les regarder près de trois minutes, incapable de détourner les yeux. Quand il se retourna vers Frannie, elle avait les yeux remplis de

larmes.

– Fran ? Qu'est-ce qui ne va pas ? Tu as mal ?

– Nick, ça me fait tellement de peine que Nick ne soit pas là pour voir la lumière. Prends-moi dans tes bras, Stu. Je veux prier pour lui si je peux. Je veux essayer.

Il la prit dans ses bras, mais il ne sut pas si elle priait ou non. Soudain, il sentit que Nick lui manquait beaucoup et que sa haine pour Harold Lauder n'avait fait que grandir. Fran avait raison. Harold n'avait pas seulement tué Nick et Sue, il leur avait volé leur lumière.

– Chhhut, Frannie. Chhhut.

Mais elle pleura longtemps. Quand elle s'arrêta enfin, il appuya sur un bouton pour soulever son lit et alluma la lampe de chevet pour qu'elle puisse lire.

Stu sentit qu'on

le secouait. Il se réveilla, mais il lui fallut longtemps pour sortir totalement de son sommeil. Son esprit passait lentement en revue une liste apparemment interminable des personnes qui pouvaient vouloir le priver de son sommeil. Sa mère qui lui disait qu'il était temps de se lever, d'allumer le poêle et de s'habiller pour l'école. Manuel, le videur de ce minable petit bordel de Nuevo Laredo qui lui disait qu'il en avait eu pour ses vingt dollars et qu'il devait allonger encore vingt biftons s'il voulait rester toute la nuit. Une infirmière en combinaison spatiale qui voulait lui faire une prise de sang et un prélèvement dans la gorge. Frannie.

Randall Flagg.

Ce dernier nom le réveilla comme une douche d'eau froide. Mais ce n'était pas lui, ni les autres. C'était Glen Bateman, accompagné de Kojak.

– Vous n'êtes pas facile à réveiller, le Texan. Je dirais même que vous avez un sommeil de plomb.

Bateman n'était qu'une vague silhouette dans le noir presque total.

– Vous auriez pu allumer la lumière, pour commencer.

– Figurez-vous que j'ai totalement oublié.

Stu alluma la lampe, cligna les yeux comme une chouette et regarda son vieux réveil. Il était trois heures moins le quart.

– Qu'est-ce que vous faites ici, Glen ? Je dormais au cas où vous ne l'auriez pas vu.

Ce n'est que lorsqu'il reposa le réveil sur la table de nuit qu'il le vit vraiment. Le professeur était pâle il avait peur… il avait l'air vieux. De profondes rides creusaient son visage hagard.

– Qu'est-ce qui se passe ?

– Mère Abigaël…

– Elle est morte ?

– Dieu me pardonne, je souhaiterais presque qu'elle le soit. Elle s'est réveillée. Elle nous demande.

– Nous deux ?

– Nous cinq. Elle… – sa voix était rauque –… elle savait que Nick et Susan étaient morts, que Fran était à l'hôpital.

Comment ? Je n'en sais rien.

– Elle a demandé le comité ?

– Ce qui en reste. Elle est mourante et elle a quelque chose à nous dire. Je ne sais pas si j'ai vraiment envie de l'entendre.

Dehors, la

nuit était fraîche, froide même. L'anorak que Stu avait sorti du placard était confortable et il remonta la fermeture jusqu'au menton. Au-dessus de lui, la lune glacée lui fit penser à Tom qui devait revenir à la pleine lune pour leur dire ce qu'il avait vu. Mais elle n'était qu'à peine sortie de son premier quartier. Dieu seul savait où elle éclairait Tom, Dayna Jurgens, le juge Farris.

Dieu seul savait quelles choses étranges elle voyait ici.

– Je suis d'abord allé réveiller Ralph, dit Glen. Je lui ai dit de passer à l'hôpital pour amener Fran.

– Si le médecin voulait qu'elle se promène, il l'aurait renvoyée chez elle, répondit Stu d'une voix bourrue.

– C'est un cas particulier, Stu.

– Pour quelqu'un qui n'a pas envie d'entendre ce que la vieille dame veut nous dire, vous avez l'air drôlement pressé d'arriver là-bas.

– Vous faites erreur, je crois.

La jeep s'arrêta

devant la maison de Larry à trois heures dix. Tout était éclairé – plus de lampes à gaz maintenant, mais de bonnes vieilles ampoules électriques. Dans la rue, un lampadaire sur deux brillait aussi, pas simplement ici, mais dans toute la ville, et Stu les avait regardés fixement pendant tout le trajet dans la jeep de Glen, fasciné. Les derniers insectes d'été, engourdis par le froid, se heurtaient paresseusement contre les ampoules à vapeur de sodium.

Au moment où ils descendirent de la jeep, des phares apparurent au coin de la rue. C'était la vieille camionnette bringuebalante de Ralph. Elle s'arrêta à quelques centimètres de la jeep. Ralph sortit et Stu s'avança rapidement vers la portière du côté du passager. Frannie était assise derrière la glace, le dos appuyé contre un coussin de canapé.

– Salut, ma chérie, dit-il d'une voix douce.

Elle lui prit la main. Son visage faisait un ovale pâle dans le noir.

– Tu as très mal ?

– Pas trop. J'ai pris des comprimés. Mais ne me demande pas de danser la gigue.

Stu l'aida à sortir de la camionnette et Ralph lui prit l'autre bras. Ils virent tous les deux la grimace qu'elle fit en se mettant à marcher.

– Tu veux que je te porte ?

– Ça va aller. Mais

tiens-moi par la taille, s'il te plaît.

– Appuie-toi sur moi.

– Et marche doucement. Les vieilles mémés ont du mal à galoper.

Ils traversèrent derrière la camionnette de Ralph si lentement qu'on aurait difficilement pu dire qu'ils marchaient. Lorsqu'ils arrivèrent enfin au trottoir, Stu vit Glen et Larry, debout à l'entrée, qui les regardaient s'approcher. Dans la lumière, on aurait dit des silhouettes découpées dans du papier noir.

– Qu'est-ce qui se passe, d'après vous ? murmura Frannie.

– Je ne sais pas, répondit Stu en secouant la tête.

Ils montèrent sur le trottoir. Frannie souffrait beaucoup maintenant et Ralph aida Stu à la faire entrer. Larry, comme Glen, était pâle et inquiet. Il était vêtu d'un jeans et d'une chemise

boutonnée de travers qu'il avait oublié de rentrer dans son pantalon. Il portait des mocassins de très bonne qualité dans lesquels il était pieds nus.

– Je suis vraiment désolé d'avoir dû te faire venir, dit-il. Je somnolais à côté d'elle. Nous la veillons à tour de rôle. Tu comprends ?

– Oui, je comprends, répondit Frannie.

Mystérieusement, ces trois mots, *nous la veillons*, la firent penser au salon de sa mère… dans une lumière plus douce, plus indulgente qu'autrefois.

– Lucy s'était couchée depuis une heure à peu près. Je me suis réveillé tout d'un coup et – Fran, je peux t'aider ?

Fran secoua la tête et fit un effort pour sourire.

– Non, ça va. Continue.

– … et elle me regardait. Sa voix est très faible mais on la comprend parfaitement.

Larry avala sa salive. Les cinq étaient maintenant debout dans le couloir.

– Elle m'a dit, reprit Larry, que le Seigneur allait l'emporter chez lui au lever du soleil. Mais qu'elle devait d'abord parler à ceux d'entre nous que Dieu n'avait pas emportés. Je lui ai demandé ce qu'elle voulait dire et elle m'a répondu que Dieu avait emporté Nick et Susan. Elle *savait*.

Il poussa un étrange soupir et passa sa main dans ses longs cheveux.

Lucy apparut au bout du couloir.

– J'ai fait du café. Servez-vous quand vous voulez.

– Merci, chérie, dit Larry.

Lucy avait l'air indécise.

– Est-ce que je dois venir avec vous ? Ou est-ce que vous devez être seuls, comme pour une réunion du comité ?

Larry lança un regard à Stu.

– Viens, répondit doucement Stu. J'ai l'impression que ça n'a plus d'importance maintenant.

Ils se dirigèrent vers la chambre à coucher, lentement, à cause de Fran.

– Elle va nous dire quoi faire, dit Ralph d'une voix sombre. Mère

Abigaël va nous dire. Inutile de nous inquiéter.

Ils entrèrent et les yeux brillants de mère Abigaël se posèrent sur eux.

Fran était au

courant de l'état de la vieille femme mais elle eut cependant un choc. Il ne restait plus d'elle qu'une enveloppe racornie de peau et de tendons qui lui collait aux os. Pas même une odeur de putréfaction et de mort prochaine dans la chambre ; mais plutôt une odeur sèche de vieux grenier… non, une odeur de *salon*.

La moitié de l'aiguille du goutte-à-goutte sortait de son bras, pour la simple raison qu'elle n'avait pas plus de place pour s'enfoncer.

Les yeux n'avaient pas changé, chauds, aimables humains. Cependant, Fran sentait une sorte de terreur… pas exactement de la peur, mais quelque chose de plus… de plus religieux – un infini respect. Était-ce cela ? L'impression que quelque chose allait se produire. Pas une catastrophe, mais comme si une terrible responsabilité était suspendue au-dessus de leurs têtes, telle une pierre.

*L'homme propose… Dieu dispose.*

– Assieds-toi, ma petite fille, murmura mère Abigaël. Tu souffres beaucoup, à ce que je vois.

Larry la conduisit vers un fauteuil et Fran s'assit en poussant un soupir de soulagement, sachant pourtant qu'elle allait avoir mal au bout de quelques minutes.

Mère Abigaël la regardait toujours de ses yeux brillants.

– C'est pour très bientôt, murmura-t-elle.

– Oui… comment…

– Chhhhut…

Un profond silence tomba dans la chambre. Fascinée, hypnotisée, Fran contemplait la vieille femme qui avait vécu dans leurs rêves avant d'entrer dans leurs vies.

– Regarde par la fenêtre, ma petite fille.

Fran tourna les yeux vers la fenêtre devant laquelle Larry se trouvait deux jours plus tôt observant les personnes rassemblées dans la rue. Ce ne fut pas le noir oppressant qu'elle vit, mais une paisible lumière. Non, ce n'étaient pas les lumières de la chambre qui

éclairaient dehors ; c'était la lumière du matin. Elle voyait l'image floué, légèrement déformée, d'une chambre d'enfant avec des rideaux à carreaux un peu froissés. Il y avait un berceau – *mais il était vide*. Il y avait un parc de bébé – *vide*. Un mobile fait avec des papillons de plastique de couleurs vives – *agité seulement par le vent*. L'angoisse posa ses mains glacées sur son cœur. Les autres la virent sur son visage mais ne la comprirent pas ; ils ne virent rien par la fenêtre, à part un carré de gazon éclairé par un lampadaire.

– Où est le bébé ? demanda Fran d'une voix rauque.

– Stuart n'est pas le père du bébé, ma petite fille. Mais sa vie est entre les mains de Stuart, et dans celles de Dieu. Ce petit aura quatre pères. Si Dieu lui permet de respirer.

– De respirer…

– Dieu n'a pas voulu que je sache, murmura-t-elle.

La chambre d'enfant vide avait disparu. Fran ne voyait plus que la noirceur. Et maintenant l'angoisse serrait les poings, écrasait son cœur battant.

– Le démon a appelé sa fiancée et il veut lui donner un enfant. Laissera-t-il ton enfant vivre ? dit mère Abigaël dans un souffle.

– Assez ! gémit Frannie en se cachant la figure dans les mains.

Silence, profond silence comme de la neige épaisse dans la chambre. Glen Bateman fouillait des yeux l'obscurité. Lucy caressait de sa main droite le col de son peignoir. Ralph taquinait distraitement la plume de son chapeau qu'il tenait à la main. Stu regardait Frannie, mais il ne pouvait la rejoindre. Pas maintenant. Un instant, il pensa à cette femme, celle qui s'était furtivement touché les yeux, les oreilles et la bouche à l'assemblée lorsqu'on avait mentionné le nom de l'homme noir.

– Mère, père, épouse, mari, chuchota mère Abigaël. Et dressé contre eux, le Prince des Hauts Lieux, le seigneur des matins sombres. J'ai péché par orgueil. Vous tous avez péché par orgueil. N'avez-vous donc pas entendu qu'il ne fallait pas placer sa foi dans les seigneurs et princes de ce monde ?

Ils la regardaient.

– La lumière électrique n'est pas la réponse, Stu Redman. La radio ne l'est pas non plus, Ralph Brentner. La sociologie ne mènera à rien, Glen Bateman. Te repentir d'une vie qui s'est depuis longtemps refermée comme un livre n'empêchera rien, Larry Underwood. Et ton petit garçon ne l'arrêtera pas non plus, Fran Goldsmith. La mauvaise lune s'est levée. On ne propose rien sous le regard de Dieu.

Elle les regarda tour à tour.

– Dieu disposera comme Il le juge bon. Vous n'êtes pas le potier, mais l'argile du potier. Peut-être l'homme de l'ouest est-il le tour sur lequel vous serez modelés. Je ne suis pas autorisée à le savoir.

Une larme, étonnante dans ce désert de mort, perla au coin de son œil gauche et roula le long de sa joue.

– Mère, qu'est-ce qu'il faut faire ? demanda Ralph.

– Approchez-vous, tous. Je n'ai plus beaucoup de temps. Je m'en vais retrouver la gloire et jamais un être humain n'a été plus prêt que moi aujourd'hui. Approchez-vous.

Ralph s'assit au bord du lit. Larry et Glen restèrent debout tout à côté. Fran se leva en faisant une grimace et Stu lui approcha une chaise pour qu'elle s'installe à côté de Ralph. Elle s'assit et serra la main de Stu dans ses doigts froids.

– Dieu ne vous a pas réunis pour former un comité ou une communauté, dit mère Abigaël. S'il vous a amenés ici, c'est uniquement pour vous envoyer plus loin, pour entreprendre une quête.

Il veut que vous tentiez de détruire ce Prince noir, cet Homme des lieues lointaines.

Un silence pesant. Puis mère Abigaël soupira.

– Je pensais que Nick devait être votre chef, mais Il l'a pris – même s'il reste encore quelque chose de lui, à mon avis. Quelque chose encore. Mais tu dois être le meneur, Stuart, et s'Il veut prendre Stu, alors tu devras mener, Larry. Et s'Il te prend toi aussi, ce sera le tour de Ralph.

– On dirait que je suis la lanterne rouge, commença Glen. Qu'est-ce que vous…

– Mener ? demanda Fran d'une voix glacée. *Mener ?* Mener où… ?

– À l'ouest, petite fille, répondit mère Abigaël. À l'ouest. Tu ne dois pas y aller. Seulement les quatre que j'ai nommés.

– *Non !* cria Fran en se levant malgré sa souffrance. Qu'est-ce que vous dites ? Qu'ils doivent tous les quatre se livrer à lui, se remettre entre ses mains ? Le cœur, l'âme et les entrailles de la Zone libre ? Pour qu'il puisse les crucifier et descendre ici l'été prochain tuer tout le monde ? Je ne veux pas que mon homme soit sacrifié à votre Dieu assassin. Qu'Il aille se faire foutre !

Ses yeux lançaient des éclairs.

– *Frannie !* s'exclama Stu.

– Dieu assassin ! *Dieu assassin !* continua Frannie en sifflant comme un serpent. Des millions – peut-être des *milliards* – morts de la super-grippe. Et ensuite, encore des millions. Nous ne savons même pas si les enfants vont vivre et Il n'en a pas encore assez ? Faut-il que ça continue jusqu'à ce que les rats et les cancrelats deviennent les maîtres de la terre ? Il n'est pas Dieu. C'est un démon, et vous êtes Sa sorcière.

– Arrête, Frannie !

– Comme tu voudras. J'ai terminé de toute façon. Je veux m'en aller. Ramène-moi à la maison, Stu. Pas à l'hôpital, à la maison.

– Nous allons écouter ce qu'elle veut nous dire.

– Très bien. Alors, écoute pour moi aussi. Je m'en vais.

– Petite fille…

– *Ne m'appelez pas comme ça !*

La main de la vieille femme bondit en avant et se referma sur le poignet de Frannie. Fran se figea. Ses yeux se fermèrent. Elle renversa d'un coup la tête en arrière.

– Non… non… *OH MON DIEU… STU…*

– Assez ! Assez !

rugit Stu. Qu'est-ce que vous lui faites ?

Mère Abigaël ne répondit pas. Le moment parut s'éterniser, s'étirer dans une poche d'éternité, puis la vieille femme lâcha la main de Fran.

Lentement, comme hébétée, Fran commença à masser le poignet que mère Abigaël avait pris. Pourtant, on n'y voyait aucune marque rouge, aucune trace de doigts. Soudain les yeux de Frannie s'élargirent.

– Chérie ? demanda Stu, inquiet.

– Parti… murmura Fran.

– Qu'est-ce que… qu'est-ce qu'elle dit ?

Stu regardait autour de lui, comme si les autres avaient pu l'aider à comprendre. Glen ne put que hocher la tête. Son visage était blanc, ses traits tirés.

– La douleur… mon mal de dos.

Parti, dit-elle en regardant Stu, complètement parti. Regarde.

Elle se pencha et se toucha le bout des pieds : une fois, deux fois. Puis elle se pencha une troisième fois et posa ses mains à plat sur le plancher sans fléchir les genoux.

Elle se releva et ses yeux croisèrent ceux de mère Abigaël.

– Votre Dieu essaye de m'acheter ?

Si c'est ça, Il peut reprendre Son cadeau. Je préfère souffrir et garder Stu.

– Dieu n'achète pas les gens, mon enfant, chuchota mère Abigaël. Il se contente de faire un signe et laisse les gens l'interpréter comme ils veulent.

– Stu n'ira pas à l'ouest, répondit Fran.

– Assieds-toi, dit Stu. Écoutons ce qu'elle veut nous dire.

Fran s'assit, ahurie, incrédule, complètement perdue. Ses mains ne pouvaient s'empêcher d'aller palper le creux de ses reins.

– Vous devez vous en aller à l'ouest, murmura mère Abigaël. Sans eau, sans nourriture. Vous devez partir aujourd'hui même, dans les vêtements que vous portez. Vous devez partir à pied.

Je sais que l'un d'entre vous n'arrivera pas à destination, mais j'ignore quel est celui qui tombera. Je sais que les autres seront emmenés devant cet homme, Flagg, qui n'est pas un homme en vérité, mais un être surnaturel. Je ne sais pas si Dieu veut que vous remportiez la victoire. Je ne sais pas si Dieu veut que vous reveniez jamais à Boulder. Il ne m'est pas donné de voir ces choses. Mais il est à Las Vegas, et vous devez aller là-bas, car c'est là-bas qu'aura lieu l'affrontement.

Vous irez, et vous ne craindrez pas, car vous aurez pour vous appuyer le Bras éternel du Seigneur Dieu des armées. Oui. Avec l'aide de Dieu, vous tiendrez bon.

Elle hocha la tête.

– C'est tout. J'ai dit ce que j'avais à dire.

– Non murmura Fran, c'est impossible.

– Mère, dit Glen d'une voix si étranglée qu'il dut se racler la gorge. Mère, nous ne comprenons pas comme vous pouvez comprendre. Nous… nous n'avons pas cette intimité que vous possédez avec ce qui domine ces choses. Nous ne sommes pas faits ainsi. Fran a raison. Si nous allons là-bas, nous serons massacrés, probablement par les premiers gardes que nous rencontrerons.

– N'avez-vous donc pas d'yeux ?

Vous venez de voir que Dieu a guéri Fran de son mal, par mon intermédiaire. Pensez-vous que Son plan soit de vous laisser massacrer par le dernier des laquais du Prince noir ?

– Mère…

– Non, fit-elle en l'interrompant d'un geste de la main. Mon rôle n'est pas de discuter avec vous, ni de vous convaincre, mais seulement de vous aider à comprendre les projets de Dieu. Écoutez, Glen.

– Et, tout à coup, de la bouche de mère Abigaël sortit la voix de Glen Bateman. Fran poussa un petit cri et se colla contre Stu.

– Mère Abigaël l'appelle la créature de Satan, disait cette voix forte et masculine qui montait de quelque part dans la poitrine creuse de la vieille femme et sortait par sa bouche édentée. Peut-être n'est-il que le dernier magicien de la pensée rationnelle, celui qui rassemble les outils de la technologie contre nous. Peut-être est-il bien davantage, bien plus sombre. Je sais seulement qu'il *est*, et je ne crois plus que la sociologie, que la psychologie ou qu'une autre discipline vienne jamais à bout de lui. Je crois seulement que la magie blanche y parviendra.

Glen était bouche bée.

– Est-ce la vérité, ou ces paroles sont-elles celles d'un menteur ? demanda mère Abigaël.

– Je ne sais pas si c'est la vérité, mais c'est bien ce que j'ai dit, répondit Glen d'une voix tremblante.

– Ayez confiance. Ayez tous confiance. Larry… Ralph… Stu… Glen… Frannie. Surtout toi, Frannie. Ayez confiance… et obéissez à la parole de Dieu.

– Avons-nous vraiment le choix ? demanda Larry d'une voix remplie d'amertume.

Elle se tourna vers lui, surprise.

– Le choix ? Il y a

toujours un choix. Ainsi Dieu a-t-il toujours procédé, ainsi le fera-t-il toujours. Vous conservez votre libre arbitre. Faites comme vous voulez. Vos jambes ne sont pas prises dans les chaînes. Mais… *vous savez maintenant ce que Dieu attend de vous.*

Ce silence à nouveau, comme de la neige épaisse.

Ralph fut le premier à se décider à parler.

– La Bible raconte que David a fait sa fête à Goliath. Je vais aller là-bas, si vous dites qu'il le faut, mère.

Elle lui prit la main.

– Moi aussi, fit Larry. Moi aussi.

Il soupira et se posa les mains sur le front, comme s'il avait mal. Glen ouvrit la bouche pour dire quelque chose, mais avant qu'il ait eu le temps de parler, un gros soupir monta d'un coin de la chambre, suivi d'un choc sourd.

C'était Lucy. Tout le monde l'avait oubliée. Elle s'était évanouie.

L'aube

effleurait le bout du monde.

Ils étaient assis autour de la table de cuisine de Larry, devant des tasses de café. Il était cinq heures moins dix quand Fran apparut à la porte. Son visage était bouffi par les larmes, mais elle ne boitait plus du tout. Elle était effectivement guérie.

– Je pense qu'elle s'en va, dit Fran.

Ils se rendirent tous dans la chambre. Larry passa son bras autour de la taille de Lucy.

Mère Abigaël respirait avec un affreux bruit creux et liquide qui rappelait la super-grippe. Ils se mirent autour du lit, silencieux, respectueux, effrayés. Ralph était sûr que quelque chose se produirait à la fin qui leur montrerait à tous la puissance de Dieu dans toute sa nudité et sa majesté. Elle s'en irait dans un éclair de lumière, emportée par Lui. Ou ils verraient son esprit, transfiguré, radieux, s'échapper par la fenêtre et monter au ciel.

Mais, en fin de compte, elle ne fit que mourir.

Une dernière respiration, après des millions et des millions. La poitrine de la vieille dame se souleva, s'immobilisa, puis laissa finalement l'air s'échapper. Et elle ne se releva plus.

– C'est fini, murmura Stu.

– Que Dieu ait pitié de son âme, dit Ralph, soulagé.

Il lui croisa les mains sur son ventre si plat et ses larmes tombèrent sur elles.

– Je vais y aller, dit tout à coup Glen. Elle avait raison. La magie blanche. C'est tout ce qu'il reste.

– Stu, murmura Frannie. S'il te plaît, Stu, dis non.

Ils le regardèrent – tous.

*Maintenant tu dois être le meneur, Stuart.*

Il se souvenait d'Arnette, de la vieille voiture de Charles D. Campion avec son chargement de morts qui culbutait les pompes de Bill Hapscomb comme une malveillante Pandore. Il se souvenait de Denninger et de Deitz, de la manière dont il les avait associés dans son esprit à ces docteurs souriants qui leur avaient menti, menti et menti encore, à lui et à sa femme – et peut-être s'étaient-ils menti aussi à eux-mêmes. Mais surtout, il pensait à Frannie. Et à mère Abigaël : *C'est ce que Dieu attend de toi.*

– Frannie, je dois m'en aller.

– Et mourir.

Elle le regarda avec des yeux lourds d'amertume, presque remplis de haine, puis se tourna vers Lucy comme si elle avait pu l'aider. Mais Lucy était bien loin, incapable de lui être d'aucun secours.

– Si nous n'y allons pas, nous mourrons, dit Stu, en se persuadant lui-même à mesure qu'il parlait. Elle avait raison. Si nous attendons, le printemps viendra. Et ensuite ? Comment pourrons-nous l'arrêter ? Nous ne savons pas. Nous n'en avons pas la moindre idée. Nous nous cachions la tête dans le sable. Nous ne pouvons l'arrêter, sauf comme le dit Glen. Par la magie blanche. Ou la puissance de Dieu.

Elle se mit à pleurer à chaudes larmes.

– Frannie, arrête, je t'en supplie.

Il essaya de lui prendre la main.

– Ne me touche pas ! cria-t-elle.

Tu es mort. Tu es un cadavre, *ne me touche pas !*

Ils étaient encore autour du lit quand le soleil se leva.

partirent pour le mont Flagstaff vers onze heures du matin. Ils s'arrêtèrent à mi-hauteur. Stu apporta le panier tandis que Frannie se chargeait de la nappe et de la bouteille de vin du Rhin. C'était elle qui avait eu l'idée de ce pique-nique, mais un étrange silence s'était installé entre eux.

– Aide-moi à mettre la nappe, s'il te plaît, dit Frannie. Et fais attention aux chardons.

Ils s'étaient installés dans une petite prairie en pente, trois cents mètres au-dessous du cirque Sunrise. Boulder s'étendait devant eux dans le brouillard bleuté. C'était encore une belle journée d'été. Fort, puissant, le soleil brillait de tout son éclat. Des criquets grinçaient dans l'herbe. Une sauterelle bondit et Stu l'attrapa d'un geste vif de la main droite. Il la sentait sous ses doigts, cette petite bestiole terrorisée qui le chatouillait.

– Crache et je te laisse partir, dit-il, se souvenant d'un jeu de son enfance.

Il leva les yeux. Fran lui souriait tristement. Elle tourna brusquement la tête et cracha. Et ce geste fit mal à Stu.

– Fran…

– Non, Stu, ne parlons pas de ça. Pas maintenant.

Ils étalèrent la nappe blanche que Fran avait « empruntée » à l'hôtel Boulderado et, sans un geste inutile (il se sentait bizarre à la voir se baisser avec grâce et souplesse, comme si sa colonne vertébrale ne lui avait jamais fait mal), elle disposa sur la nappe leur pique-nique : salade de laitue et de concombres, sandwiches au jambon, une bouteille de vin, une tarte aux pommes pour le dessert.

– J'ai l'estomac dans les talons. On attaque ?

Il s'assit à côté d'elle, prit un sandwich et un peu de salade. Il n'avait pas faim. Il avait mal. Mais il mangea.

Lorsqu'ils eurent tous les deux avalé un minuscule sandwich et presque toute la salade – elle était vraiment délicieuse – plus une petite part de tarte aux pommes, elle se tourna vers lui :

– Quand est-ce que tu pars ?

– À midi.

Puis il alluma une cigarette en abritant la flamme dans le creux de ses mains.

– Il te faudra combien de temps pour arriver là-bas ?

– À pied, je n'en sais rien, répondit-il en haussant les épaules. Glen n'est plus tout jeune. Ralph non plus d'ailleurs. Si nous faisons cinquante kilomètres par jour, nous devrions arriver vers le premier octobre, je suppose.

– Et si la neige commençait très tôt cette année dans les montagnes ? Ou dans l'Utah ?

Il haussa encore les épaules en la regardant dans les yeux.

– Un peu de vin ? demanda-t-elle.

– Non. Je le trouve trop acide.

Fran se servit un autre verre et le vida presque aussitôt.

– Est-ce qu'elle était la voix de Dieu, Stu ?

– Frannie, je n'en sais vraiment rien.

– Nous avons rêvé d'elle et elle était la voix de Dieu. Tout ce truc fait partie d'un jeu stupide, tu ne crois pas, Stuart ? Tu as déjà lu le Livre de Job ?

– Je n'ai jamais été très porté sur la Bible.

– Ma mère l'était. Elle voulait absolument nous donner une certaine culture religieuse, à mon frère Fred et à moi. Elle n'a jamais dit pourquoi. Ça ne m'a servi qu'à une seule chose, autant que je sache : je pouvais toujours répondre aux questions sur la Bible dans les jeux à la télévision. Il y en avait un qui fonctionnait à l'envers. On te donnait la réponse, et tu devais trouver la question. Quand il s'agissait de la Bible, je trouvais toutes les questions. Job était l'enjeu d'un pari entre Dieu et le démon. Le démon dit : « D'accord, il Te prie. Mais il se la coule douce. Si Tu lui fais la vie dure suffisamment longtemps, il va Te tourner le dos. » Dieu accepta le pari. Et Dieu a finalement gagné, fit-elle avec un sourire éteint. Dieu gagne toujours.

– C'est peut-être un pari, répondit Stu. Mais il s'agit de leur vie à eux, de la vie de tous ces gens qui sont maintenant à Boulder. Celle du petit que tu as dans ton ventre. Elle a bien dit que c'était un garçon ?

– Elle n'a même pas pu me rassurer à son sujet. Si elle l'avait fait… simplement ça… j'aurais eu moins de mal à te laisser partir.

Stu ne trouva rien à dire.

– Il n'est pas loin de midi, dit Fran. Tu veux bien m'aider à ramasser ?

Le pique-nique à moitié intact retourna dans le panier d'osier avec la nappe et le reste du vin. Stu regarda l'endroit où ils s'étaient assis. Il ne restait plus rien, sauf quelques miettes que les oiseaux viendraient bientôt picorer. Lorsqu'il leva les yeux, Frannie le regardait, en larmes. Il s'approcha d'elle.

– Ça va. C'est que je suis enceinte. J'ai toujours les larmes aux yeux. Je ne peux pas m'en empêcher, on dirait.

– C'est normal.

– Stu, fais-moi l'amour.

– Ici ? Maintenant ?

Elle hocha la tête, puis sourit doucement.

– Nous serons très bien. À

condition de faire attention aux chardons.

Ils redéplièrent la nappe.

Quand ils

descendirent de la montagne, elle lui demanda d'arrêter devant la maison qui avait été celle de Ralph et de Nick. Quatre jours déjà que la bombe avait explosé.

Tout l'arrière de la maison avait disparu. Un radio-réveil digital était perché au sommet de la haie du fond. À côté, le canapé qui était tombé sur Frannie. Une flaque de sang avait séché sur les marches de l'escalier de la cuisine. Fran la regardait fixement.

– C'est le sang de Nick ?

Tu crois ?

– Pourquoi veux-tu savoir, Frannie ?

– C'est son sang ?

– Écoute, je n'en sais rien.

Peut-être.

– Pose la main dessus, Stu.

– Frannie, tu es devenue folle ?

Il vit apparaître sur son front cette petite ride volontaire qu'il avait remarquée là-bas, dans le New Hampshire.

– Mets la main dessus !

À contrecœur Stu posa la main sur la tache. Il ignorait si c'était le sang de Nick (sans doute pas) mais ce geste lui laissa une impression désagréable, pénible même.

– Maintenant, jure-moi que tu vas revenir.

La marche semblait vraiment trop chaude à cet endroit. Il voulut retirer sa main.

– Fran, comment veux-tu…

– Dieu ne peut pas toujours en faire à sa tête ! lança-t-elle d'une voix sifflante. Quand même pas toujours. Jure, Stu, jure-le !

– Frannie, je jure d'essayer.

– Je vais devoir me contenter de ça, n'est-ce pas ?

– Il faut aller chez Larry.

– Je sais, dit-elle en resserrant son étreinte. Dis-moi que tu m'aimes.

– Mais tu le sais bien…

– Je sais, mais dis-le quand même. Je veux t'entendre.

– Fran, je t'aime, dit-il en la prenant par les épaules.

– Merci, répondit-elle en posant la joue sur son épaule. Je peux te dire au revoir maintenant. Je crois que je peux te laisser partir.

Ils restèrent un moment enlacés dans la cour dévastée par l'explosion.

# 60

Du haut de l'escalier

de la maison de Larry, Frannie et Lucy assistèrent au départ. Les quatre hommes

restèrent un moment sur le trottoir, sans sac à dos, sans sac de couchage, sans

matériel… se conformant aux consignes qu'ils avaient reçues. Tous avaient mis

de grosses chaussures de marche.

– Au revoir, Larry, dit Lucy,

très pâle.

– Souviens-toi, Stuart, dit

Fran. Souviens-toi de ce que tu as juré.

– Oui, je m'en souviendrai.

Glen mit deux doigts dans sa

bouche et siffla. Kojak, qui inspectait une grille d'égout, arriva au petit

trot.

– Allons-y, dit Larry, avant

que je me dégonfle.

Il était aussi pâle que Lucy. Ses

yeux étaient très brillants, comme s'il allait pleurer.

Stu envoya un baiser en l'air, geste

qu'il ne se souvenait pas d'avoir fait depuis l'époque où sa mère l'accompagnait

à l'arrêt de l'autobus, quand il allait à l'école. Fran agita la main. Elle

sentit encore les larmes monter, chaudes, brûlantes. Mais elle parvint à se

retenir. Et ils partirent. Tout simplement. Ils avaient déjà fait une cinquantaine

de mètres. Quelque part, un oiseau se mit à chanter. Le soleil de midi était

doux, paisible. Ils arrivèrent au coin de la rue. Stu se retourna et agita la

main. Larry aussi. Fran et Lucy les imitèrent. Ils traversèrent la rue. Ils

étaient partis. Perdue, terrorisée, Lucy avait le teint cireux.

– Mon Dieu, murmura-t-elle.

– Rentrons, dit Fran. Je

vais faire du thé.

Elles rentrèrent. Fran mit de l'eau

à chauffer. Et l'attente commença.

Tout l'après-midi,

les quatre hommes avancèrent lentement en direction du sud-ouest, échangeant à

peine quelques mots. Ils se dirigeaient vers Golden où ils allaient passer leur

première nuit. Ils dépassèrent les trois sites où les cadavres de Boulder

avaient été enfouis et, vers quatre heures, quand leurs ombres commencèrent à s'allonger

derrière eux et que la chaleur du jour se fit plus timide, ils arrivèrent devant

un panneau qui indiquait la limite du canton de Boulder. Un instant, Stu eut l'impression

qu'ils étaient tous sur le point de faire demi-tour et de rentrer. Devant eux

les attendaient le noir et la mort. Derrière eux ils laissaient un peu de

chaleur un peu d'amour. Glen sortit un foulard de cachemire de la poche de son

pantalon et en fit un bandeau qu'il noua autour de sa tête.

– Chapitre quarante-trois, Le

Sociologue met son bandeau de pirate, dit-il d'une voix d'outre-tombe.

Devant eux, Kojak gambadait parmi

les fleurs des champs.

– J'ai l'impression que c'est

la fin de tout, dit Larry d'une voix qui était presque un sanglot.

– Oui, je sens la même chose,

fit Ralph.

– Vous ne voudriez pas faire

une petite pause de cinq minutes ? demanda Glen, sans grand espoir.

– Allons, répondit Stu avec

un pauvre sourire, les sociologues n'ont donc jamais envie de mourir ?

Ils continuèrent, laissant

Boulder derrière eux. À neuf heures du soir, ils étaient installés à Golden à

un kilomètre de l'endroit où la route 6 commençait à serpenter le long d'un

gros torrent avant de s'enfoncer dans le cœur de pierre des Rocheuses.

Aucun d'eux ne dormit bien cette

première nuit. Ils se sentaient déjà loin de chez eux, dans l'ombre de la mort.

L’AFFRONTEMENT

# 7 SEPTEMBRE

1990 – 10 JANVIER 1991

*Cette terre*

est la tienne,

*Cette terre est la mienne,*
*Du Pacifique*
*À l’île de Manhattan*
*Des forêts de séquoias,*
*Aux eaux du Gulf Stream,*
*Cette terre faite pour toi, faite*

pour moi.

*– Woody*

GUTHRIE

*« Hé,*

La Poubelle, qu’est-ce qu’elle a dit la vieille Semple quand t’as brûlé son chèque

de pension ? »

*– Carley*

YATES

*Quand la*

nuit tombe

*Que la terre plonge dans le*

noir

*Quand il n'y a plus d'autre*

lumière que celle de la lune,

*Je n'ai pas peur Quand tu es*

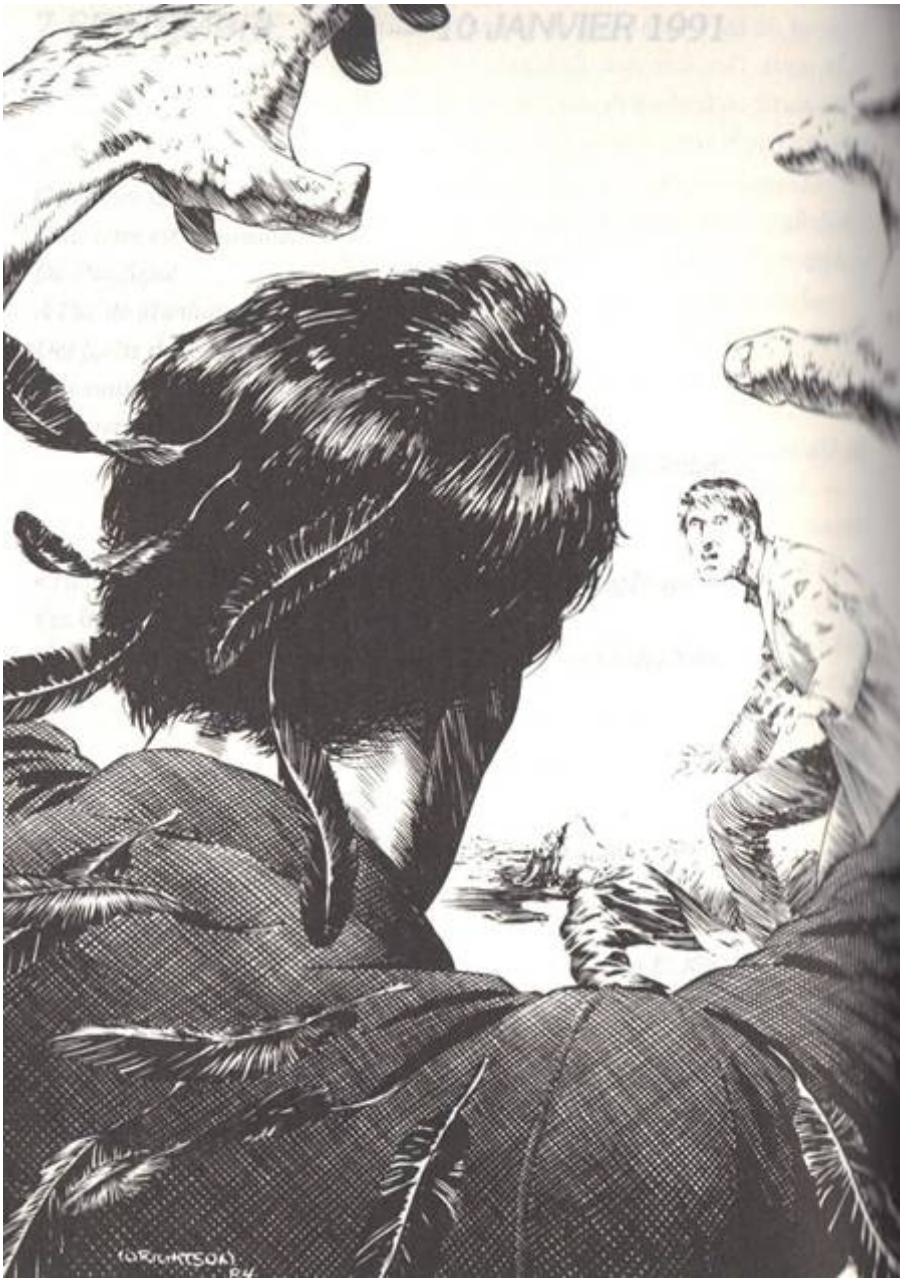
avec moi.

*Ben*

E. KING



# LIVRE III



# 61

L'homme noir

avait des postes de garde tout le long de la frontière est de l'Oregon. Le plus

important était celui d'Ontario, l'autoroute 80. Six hommes s'y étaient installés

dans la remorque d'un gros camion Peterbilt. Ils étaient là depuis plus d'une

semaine, passant la journée à jouer au poker à coups de billets de vingt et de

cinquante dollars, aussi inutiles maintenant que des billets de Monopoly. L'un

d'eux avait déjà gagné près de soixante mille dollars. Un autre – un homme qui

ne gagnait sans doute pas plus de dix mille dollars par an dans le monde d'avant

la grippe – était dans le trou de plus de quarante mille dollars.

Il avait plu presque toute la

semaine et les hommes commençaient à rouspéter. Ils étaient venus de Portland, et

ils voulaient retourner là-bas. Il y avait des femmes à Portland. Un puissant

émetteur-récepteur était accroché au sommet d'une perche, mais il ne captait

que des parasites. Les six hommes n'attendaient qu'un seul mot :

*Rentrez*.

Ce qui voudrait dire que l'homme qu'ils attendaient avait été capturé ailleurs.

L'homme qu'ils attendaient avait

environ soixante-dix ans. Cheveux clairsemés, constitution robuste. Il portait

des lunettes et conduisait une quatre roues motrices blanc et bleu, Jeep ou

International-Harvester. Dès qu'il serait découvert, il fallait le tuer.

Ils étaient nerveux. Et ils s'ennuyaient

– la nouveauté de miser de fortes sommes au poker avec de vrais billets de

banque s'était émoussée deux jours plus tôt, même pour les moins doués – mais

pas assez pour rentrer à Portland sans autorisation. Car c'était Le Promeneur

lui-même qui leur avait donné leurs ordres et, en dépit de toutes ces journées

passées sous la pluie dans une remorque, *il* continuait à les terroriser.

S'ils salopaient le boulot et qu'il s'en aperçût, ils n'auraient plus qu'à

faire leurs prières.

Ils jouaient donc aux cartes, faisant

le guet à tour de rôle par une fente découpée dans la carrosserie de la

remorque. L'autoroute 80 était déserte sous cette pluie maussade qui ne cessait

de tomber. Mais, si la voiture du vieux arrivait, elle serait vue… et arrêtée.

– C'est un espion de l'autre

camp, leur avait dit Le Promeneur, son horrible sourire sur les lèvres.

Pourquoi si horrible ? Aucun

d'eux n'aurait pu le dire, mais lorsque vos yeux rencontraient ce sourire vous

aviez l'impression que votre sang se transformait en une soupe à la tomate qui

vous brûlait les veines.

– C'est un espion. Nous

pourrions l'accueillir à bras ouverts, tout lui montrer, le renvoyer chez lui

sans lui faire de mal. Mais je le veux. Je les veux tous les deux. Et nous

allons renvoyer leurs têtes de l'autre côté des montagnes avant les premières

neiges. Pour les faire réfléchir pendant l'hiver.

Il avait éclaté d'un rire sonore

devant ceux qu'il avait rassemblés dans une des salles de réunion du Centre des

congrès de Portland. Ils avaient souri eux aussi, mais pas de bon cœur. Ils

pouvaient bien se féliciter les uns les autres d'avoir été choisis pour cette

mission. Au fond d'eux-mêmes, ils auraient bien voulu que ces yeux joyeux, horribles,

que ces yeux de belette se posent sur quelqu'un d'autre.

Il y avait un autre poste de

garde important à Sheaville, loin au sud d'Ontario. Quatre hommes attendaient

dans une petite maison un peu à l'écart de l'autoroute 95 qui descend

en

serpentant vers le désert Alvord et ses fantastiques formations rocheuses, sillonné

de cours d'eau noirs et violents.

Les autres postes, douze, s'échelonnaient

depuis le tout petit village de Flora, en bordure de la route 3, à moins de

cent kilomètres de la frontière de l'État de Washington, jusqu'à McDermitt, sur

la frontière séparant l'Oregon du Nevada. Deux hommes attendaient dans chacun

de ces postes.

Un vieillard dans une 4 x 4 bleu

et blanc. Toutes les sentinelles avaient les mêmes instructions : *Tuez-le*

mais ne touchez pas à sa tête. Pas de sang ni de marques au-dessus de la

pomme d'Adam.

– Je ne veux pas leur

envoyer de la marchandise avariée, leur avait dit Randy Flagg, et son rire

avait claqué et grondé comme la foudre.

La frontière entre l'Oregon et l'Idaho

est marquée au nord par une rivière, la Snake. Si vous suivez la Snake en

direction du nord à partir d'Ontario, la petite ville où les six hommes

enfermés dans leur remorque jouaient aux cartes pour de l'argent qui ne valait

plus rien, vous finissez par arriver à un jet de salive de Copperfield. La

Snake fait un coude à cet endroit. Les géologues diraient qu'elle décrit un

méandre, ce qui est exact. Quoi qu'il en soit, un barrage vient couper le cours

de la Snake près de Copperfield. Et ce jour-là, 7 septembre, tandis que Stu

Redman et son groupe se traînaient sur la nationale 6, plus de mille six cents

kilomètres au sud-est, Bobby Terry était assis dans l'épicerie-bazar de Copperfield,

une pile de bandes dessinées à côté de lui. Il se demandait si le barrage de la

Snake était bien solide et si les vannes étaient restées ouvertes ou fermées. Dehors,

la nationale 86 passait devant l'épicerie.

Bobby et son copain Dave Roberts

(qui dormait en haut, dans le logement de l'épicier) avaient beaucoup parlé du

barrage. Il pleuvait depuis une semaine. La Snake était haute. Suppose que ce

vieux barrage décide de lâcher ? Pas trop bon. Une muraille d'eau

balaierait Copperfield. Bobby Terry et Dave Roberts allaient se retrouver en

train de barboter dans le Pacifique. Ils avaient pensé faire un tour au barrage

pour voir s'il y avait des fissures, mais finalement ils n'avaient pas osé. Les

ordres de Flagg étaient nets et précis : *Ne vous montrez pas.*

Dave avait fait remarquer que

Flagg pouvait être *n'importe où*. C'était un grand voyageur et l'on

racontait

déjà comment il apparaissait tout à coup dans un misérable hameau où il n'y

avait qu'une poignée de gens en train de réparer des lignes haute tension ou de

recueillir des armes dans une installation de l'armée. Il *apparaissait*, comme

un fantôme. Un fantôme noir, grimaçant, chaussé de bottes poussiéreuses aux

talons usés. Parfois il était seul, parfois il était accompagné de Lloyd

Henreid, au volant d'une énorme Daimler, aussi longue et noire qu'un corbillard.

Parfois il était à pied. Un moment il était là, l'instant d'après ailleurs. Il

pouvait être à Los Angeles un jour (c'est du moins ce qu'on disait) pour

apparaître à Boise le lendemain… à pied.

Mais comme Dave l'avait fait

observer, Flagg pouvait bien être Flagg, il ne pouvait quand même pas se

trouver à six endroits en même temps. Donc, l'un d'eux pouvait cavaler jusqu'à

ce foutu barrage jeter un coup d'œil, et revenir sans traîner. Mille chances

contre une de réussir.

– Parfait, tu y vas, lui

avait dit Bobby Terry. Tu as ma permission.

Mais Dave avait décliné l'invitation

avec un sourire gêné. Car Flagg *savait* les choses. Il n'avait pas besoin

de se pointer à l'épicerie. Certains disaient qu'il possédait un pouvoir surnaturel

sur les prédateurs du règne animal. Une femme, Rose Kingman, prétendait l'avoir

vu faire claquer ses doigts devant une bande de corbeaux perchés sur un fil

téléphonique. Les corbeaux étaient venus se poser sur ses épaules, racontait

Rose Kingman, et s'étaient mis à croasser : Flagg… Flagg… Flagg…

C'était complètement ridicule, il

le savait bien. Un crétin pouvait sans doute y croire, mais Dolorès, la mère de

Bobby Terry, n'avait pas mis au monde un crétin. Il savait comment les

histoires grossissent, entre la bouche qui parle et l'oreille qui écoute. Et

que l'homme noir ne demandait pas mieux qu'on répète ces racontars.

Pourtant son instinct le faisait

frissonner quand il entendait ces histoires, comme si elles renfermaient toutes

une parcelle de vérité. Certains disaient qu'il pouvait appeler les loups ou

posséder en esprit le corps d'un chat. À Portland un homme prétendait qu'il

avait une belette, une loutre ou une autre bestiole infecte dans ce vieux sac à

dos de boy-scout qu'il portait toujours quand il marchait. Des bêtises. Mais… supposez

qu'il sache vraiment parler aux animaux… et supposez que lui ou Dave aille

faire un tour au barrage, en violation flagrante de ses ordres, et qu'on le

voie.

Le châtiment pour ceux qui

désobéissaient était la crucifixion.

De toute façon, Bobby Terry avait

l'impression que ce vieux barrage tiendrait le coup.

Il prit une Kent et l'alluma. Il

fit une grimace. Le tabac était sec. Encore six mois, et ces foutues cigarettes

seraient toutes infumables. Tant mieux peut-être. Ces saloperies vous tuaient à

petit feu.

Il soupira et prit une autre

bande dessinée dans la pile. Une idiotie à propos de tortues mutantes

complètement connes, *Ninja*. Dégoûté, il lança à l'autre bout de l'épicerie

l'album qui vint se percher sur la caisse enregistreuse, à moitié ouvert, comme

une tente. Quand on lit ces trucs-là, pensa-t-il, c'est tout juste si on ne

pense pas que le monde aurait aussi bien pu disparaître.

Il prit un autre album, un *Batman* – ça, c'était un héros à peu près vraisemblable –, et il allait tourner la

première page lorsqu'il vit la Scout bleue passer devant lui, en direction de l'ouest.

Ses gros pneus faisaient jaillir des gerbes d'eau boueuse.

Bobby Terry regardait bouche bée

l'endroit où la voiture venait de passer. Il ne parvenait pas à croire

que le

véhicule qu'ils recherchaient tous venait de filer sous son nez. Pour être

franc, il avait cru que toute cette histoire n'était qu'un prétexte pour les

occuper un peu.

Il se précipita vers la porte et

l'ouvrit d'un coup. Le *Batman* à la main, il sortit en courant sur le

trottoir. Peut-être n'était-ce qu'une hallucination. Il suffisait de penser à

Flagg pour avoir des hallucinations.

Mais non. Il aperçut le toit de

la Scout qui disparaissait derrière une côte, à la sortie du village. Au pas de

course, il rentra dans l'épicerie et appela Dave en hurlant à pleins poumons.

Le juge se

cramponnait à son volant, essayant de se convaincre, *primo*, que l'arthrite

n'existait pas, *secundo*, que si elle existait, il n'en souffrait pas, *tertio*,

que s'il en souffrait, elle ne l'avait jamais gêné par temps de pluie. Il ne

chercha pas à pousser plus loin son raisonnement car la pluie était un fait indéniable,

comme aurait dit son père, et qu'il n'y avait pas d'espoir, sauf le Mont de l'Espoir.

Oui… Tout cela n'allait pas le

mener très loin, pensa-t-il.

Il y avait trois jours qu'il

roulait sous la pluie. Parfois une petite bruine, mais le plus souvent des

averses proprement torrentielles. C'était un fait indéniable. Les routes

étaient sur le point de s'effondrer par endroits. Au printemps, beaucoup seraient

totalement impraticables. Plus d'une fois, il avait remercié Dieu d'avoir pris

cette Scout pour sa petite expédition.

Les trois premiers jours sur l'autoroute

80 l'avaient convaincu qu'il n'arriverait pas sur la côte du Pacifique avant l'an

2000 s'il ne prenait pas des routes secondaires. L'autoroute était étrangement

déserte par endroits. Ailleurs, il avait pu zigzaguer en seconde entre les

véhicules immobilisés. Mais trop souvent, il avait dû se servir du treuil de la

Scout pour déplacer une voiture et se faufiler tant bien que mal au milieu d'un

embouteillage.

À Rawlins, il en avait eu assez. Il

avait pris au nord-ouest, par la nationale 287, et deux jours plus tard il

campait dans le Wyoming, à l'est de Yellowstone. Dans cette région, les routes

étaient presque désertes. La traversée du Wyoming et de l'est de l'Idaho avait

été une expérience effrayante, cauchemardesque. Il n'aurait jamais cru que la

mort puisse imprégner autant un pays aussi vide, et même sur son âme à lui. Mais

elle était là – immobilité maligne sous l'immense ciel de ce pays que

sillonnaient autrefois les cerfs et les caravanes de camping. Elle était là

dans ces poteaux de téléphone qui étaient tombés et que personne n'avait

redressés ; elle était là dans l'attente glacée des petites villes qu'il

traversait : Lamont, Muddy Gap, Jeffrey City, Lander, Crowheart.

Sa solitude avait grandi quand il

avait compris toute la dimension de ce vide, quand il avait accepté la présence

de la mort. Peu à peu, il avait acquis la conviction qu'il n'allait jamais plus

revoir la Zone libre de Boulder, ni ceux qui y habitaient – Frannie, Lucy, le

jeune Lauder, Nick Andros. Et il commençait à se dire qu'il comprenait

maintenant ce qu'avait pu sentir Caïn quand Dieu l'exila au pays de Nod.

Si ce n'est que le pays de Nod

était à l'est d'Éden.

Et le juge était à l'ouest.

Cette impression le frappa avec

une violence particulière lorsqu'il passa du Wyoming en Idaho, par le col

Targhee. Il s'était arrêté au bord de la route pour manger quelque chose. Aucun

bruit, si ce n'est le bouillonnement colérique d'un torrent tout proche et un

grincement étrange qui lui fit penser à une charnière rouillée. Au-dessus de

lui, le ciel bleu commençait à s'ensabler d'écailles plombées. La pluie arrive,

et avec la pluie l'arthrite. Son arthrite s'était tenue bien tranquille jusqu'à

présent, malgré l'exercice, les longues heures au volant et…

… mais quel était donc ce bruit

de charnière rouillée ?

Quand il eut terminé de déjeuner,

il prit son Garand et descendit vers les tables de pique-nique qui bordaient le

torrent – un endroit bien agréable s'il avait fait plus beau. Plusieurs se

dressaient au milieu d'un petit bosquet d'arbres. Et pendu à l'un de ces arbres,

ses chaussures touchant presque le sol, un homme se balançait, la tête

grotesquement penchée sur le côté, son cadavre nettoyé de pratiquement toute sa

chair par les oiseaux. Le bruit qui avait intrigué le juge venait de la corde

qui glissait sur la branche. Elle était si usée qu'elle n'allait plus tarder à

se casser.

C'est alors qu'il avait compris

qu'il était arrivé à l'ouest.

Dans l'après-midi, vers quatre

heures, les premières gouttes hésitantes de pluie s'étaient écrasées sur le

pare-brise de la Scout. Depuis, il n'avait pas cessé de pleuvoir.

Il était arrivé à Butte City deux

jours plus tard. Il avait si mal aux doigts et aux genoux qu'il avait dû s'arrêter

une journée entière, réfugié dans une chambre de motel. Allongé sur un lit, entouré

de cet immense silence, des serviettes chaudes sur les mains et les genoux, plongé

dans la lecture de *Law and the Classes of Society* de Lapham, le juge

Farris faisait un bien étrange Robinson Crusoé.

Bourré d'aspirine et de brandy, il

s'était remis en route, explorant patiemment les routes secondaires, contournant

les véhicules immobilisés en s'enfonçant dans les accotements bourbeux plutôt

que d'utiliser le treuil qui le forçait à se baisser pour attacher le câble. Mais

ce n'était pas toujours possible. Alors qu'il approchait des monts de la Salmon

River, deux jours plus tôt, le 5 septembre, il avait dû remorquer en marche

arrière un gros camion de la compagnie de téléphone ConTel sur plus de deux kilomètres

avant que l'accotement ne cède et qu'il puisse faire basculer l'horrible engin

dans une rivière innommable, puisqu'il n'en connaissait pas le nom.

Dans la nuit du 4 septembre, un

jour avant l'incident du camion de la ConTel et trois jours avant que Bobby

Terry ne le voie traverser Copperfield, il avait passé la nuit à New Meadows. Un

incident plutôt désagréable s'était alors produit. Il s'était arrêté au motel

Ranchband, avait décroché une clé à la réception et s'était trouvé quelque

chose en prime – un radiateur électrique à batterie qu'il avait installé au

pied de son lit. La nuit venue, il était au chaud, parfaitement bien dans sa

peau pour la première fois depuis une semaine. Le radiateur chauffait très fort.

Le juge était en sous-vêtements, le dos calé sur plusieurs oreillers, et il

lisait le compte rendu d'un procès qui avait eu lieu à Brixton, dans le Mississippi.

Une Noire illettrée avait été condamnée à dix ans de prison pour vol à l'étalage.

Le procureur et trois des jurés étaient noirs. Lapham semblait vouloir dire que…

*Toc, toc, toc,* à la

fenêtre.

Le vieux cœur du juge chancela

dans sa poitrine. Lapham fit un vol plané. Le juge saisit le Garand appuyé

contre une chaise et se retourna vers la fenêtre, prêt à tout. L'histoire qu'il

avait préparée au cas où on l'interrogerait traversa son esprit à toute vitesse,

comme un fétu de paille emporté par le vent. Et voilà. Ils voulaient savoir qui

il était, d'où il venait…

C'était un corbeau.

Le juge se détendit, petit à

petit, et parvint à esquisser un mince sourire.

Un corbeau, tout simplement.

Il était debout sous la pluie, perché

sur le rebord de la fenêtre, ses plumes brillantes grotesquement collées

ensemble, ses petits yeux observant à travers la vitre ruisselante un très

vieil homme de loi et le plus vieil espion amateur du monde, allongé sur un lit

de motel dans l'ouest de l'Idaho, complètement nu à part son boxer-short semé d'inscriptions

en lettres mauve et or : LOS ANGELES LAKERS, un gros bouquin de droit posé

sur son gros ventre. Le corbeau semblait presque sourire devant ce spectacle. Le

juge se détendit complètement et rendit son sourire à l'oiseau. D'accord, tu

peux te moquer de moi. Mais après deux semaines de solitude dans ce pays désert

il pensa qu'il avait raison de se sentir un peu nerveux.

*Toc, toc, toc.*

Le corbeau cognait sur la vitre

avec son bec. Comme tout à l'heure.

Le sourire du juge commença à s'effacer.

Il y avait quelque chose dans la manière dont ce corbeau le regardait qu'il n'aimait

pas beaucoup. L'oiseau semblait encore sourire, mais le juge aurait

juré que c'était

un sourire de mépris, une sorte de ricanement.

*Toc, toc, toc*.

Comme le corbeau qui était allé

se percher sur le buste de Pallas. Quand vais-je découvrir ce qu'ils ont besoin

de savoir, mes amis de la Zone libre qui semblent si loin ? *Jamais*.

Découvrirai-je le défaut de la

cuirasse de l'homme noir ? *Jamais*.

Reviendrai-je sain et sauf ?

*Jamais*.

*Toc, toc, toc*.

Le corbeau le regardait et

paraissait sourire.

Et c'est alors qu'il comprit – vague

certitude qui fit se recroqueviller ses testicules – que ce qu'il voyait devant

lui *était* l'homme noir, son âme, son ka incarné dans ce corbeau

grimaçant, trempé de pluie, qui l'observait.

Fasciné, le juge soutenait le

regard de l'oiseau.

Les yeux du corbeau semblèrent s'élargir.

Ils étaient bordés de rouge, remarqua le juge, un riche rubis sombre. Les

gouttes de pluie glissaient et tombaient, glissaient et tombaient. Le corbeau

se pencha en avant et, d'un mouvement décidé, cogna sur la vitre.

Et le juge pensait : *Il*

croit m'hypnotiser. Il y arrive peut-être, un peu. Mais je suis sans doute trop

vieux pour ces choses. Et supposons… c'est idiot, naturellement, mais supposons

que ce soit lui. Et supposons que je puisse prendre assez vite ce fusil. Il y a

quatre ans que je ne fais plus de tir au pigeon, mais j'ai été champion de mon

club en 76, et encore une fois en 79. J'étais encore assez bon en 86. Rien d'extraordinaire,

pas de ruban cette année-là si bien que j'ai abandonné. Ma fierté tenait mieux

le coup que mes yeux. Mais quand même capable d'arriver cinquième sur

vingt-deux concurrents. Et cette fenêtre est beaucoup plus près. Si c'était lui,

pourrais-je le tuer ? Emprisonner son ka – si cette chose existe – dans le

cadavre de ce corbeau ? Serait-il contre l'ordre des choses qu'un vieux

bonhomme mette un point final à toute cette affaire en assassinant sans gloire

un corbeau dans l'ouest de l'Idaho ?

Le corbeau grimaçait. Le juge

était maintenant tout à fait certain qu'il grimaçait.

Tout à coup, le juge se redressa,

épaula le Garand d'un mouvement rapide et sûr – mieux qu'il n'aurait cru

pouvoir le faire. Une sorte de panique sembla s'emparer du corbeau. Ses plumes

trempées de pluie battirent, projetant des gouttelettes d'eau. Ses yeux

semblèrent s'ouvrir très grands, terrorisés. Le juge l'entendit pousser un *croâ !*

étranglé et, un instant, il eut une certitude triomphante : c'était

bien l'homme noir, il s'était trompé sur le compte du juge, et le prix qu'il

allait payer pour cette erreur serait sa misérable vie…

– *PRENDS ÇA !* tonna

le juge en appuyant sur la détente.

Mais elle refusa de bouger car il

avait laissé le cran de sûreté. Un moment plus tard, la fenêtre était vide. Seule

la pluie claquait contre les vitres.

Le juge laissa retomber le Garand

sur ses jambes. Il se sentait vidé, stupide. Mais il se dit que ce n'était qu'un

corbeau après tout, une petite distraction pour mettre un peu d'animation dans

cette soirée. Et s'il avait cassé la vitre, il aurait plu à l'intérieur. Si

bien qu'il se serait lui-même infligé l'insupportable ennui d'un changement de

chambre. Bref, il avait eu de la chance.

Il dormit mal cette nuit-là. Plusieurs

fois il se réveilla en sursaut, braquant les yeux sur la fenêtre convaincu qu'il

avait entendu frapper contre la vitre. Si le corbeau se reposait sur son

perchoir, cette fois il ne repartirait plus. Le juge avait pris la précaution d'ôter

le cran de sûreté.

Mais le corbeau ne revint pas.

Le lendemain matin, il avait

continué sa route en direction de l'ouest. Son arthrite n'allait pas plus mal, mais

certainement pas mieux. À onze heures et quelques minutes, il s'était arrêté

dans un petit café pour déjeuner. Comme il terminait son sandwich et son thermos

de café, il avait vu un gros corbeau battre lourdement des ailes et atterrir

sur un fil téléphonique un peu plus loin dans la rue. Fasciné, le juge l'observait,

le gobelet rouge du thermos immobilisé à mi-chemin entre la table et sa bouche.

Ce n'était pas le même corbeau naturellement. Il devait y avoir des millions de

corbeaux à présent, tous gros et gras. Le monde était devenu un monde de corbeaux.

N'empêche, il avait l'impression que c'était bien le même corbeau et il eut

alors un mauvais pressentiment, un sentiment envahissant de résignation qui lui

disait que tout était fini.

Il n'avait plus faim.

Et il s'était remis en route. Quelques

jours plus tard, à midi et quart – il était maintenant dans l'Oregon et suivait

la nationale 86 –, il traversa la ville de Copperfield, sans même jeter un coup

d'œil à l'épicerie-bazar où Bobby Terry le regardait passer, bouche bée. Le

Garand était à côté de lui sur la banquette, cran de sûreté enlevé, de même qu'une

boîte de munitions. Le juge avait décidé de tirer sur tous les corbeaux qu'il

rencontrerait.

Question de principe.

– Plus

vite ! Tu peux pas aller plus vite avec cette foutue bagnole ?

– Fais pas chier, Bobby

Terry. C'est pas parce que tu roupillais que tu dois me casser les roustons.

Dave Roberts était au volant de

la Willys International qu'ils avaient garée à reculons dans la ruelle bordant

la petite épicerie. Quand Bobby Terry avait enfin réussi à réveiller Dave et à

le faire s'habiller, le vieux dans sa Scout avait pris dix minutes d'avance sur

eux. Il pleuvait très fort et la visibilité était mauvaise. Bobby Terry tenait

une Winchester sur ses genoux. Et il avait aussi un Colt 45 à la ceinture.

Dave, qui portait des bottes de

cow-boy, un jeans, un ciré jaune et rien d'autre, lui jeta un coup d'œil.

– Si tu continues à faire

joujou avec cette gâchette, tu vas percer un trou dans ta portière,

Bobby Terry.

– T'occupe… Dans le bide, marmonnait

Bobby Terry. Le tirer dans le bide. Faut pas amocher la tête. C'est ça.

– Arrête de parler tout seul.

Les gens qui parlent tout seuls jouent tout seuls avec leur petit machin dans

le noir. Voilà ce que je pense.

– Où c'est qu'il est ? demanda

Bobby Terry.

– On va le rattraper. Sauf

si t'as rêvé. J'aimerais pas être dans ta peau si t'as rêvé, mon vieux.

– J'ai pas rêvé. C'était la

Scout. Et s'il prend une autre route ?

– Quelle route ? Il n'y

a que des chemins de ferme jusqu'à l'autoroute. Il pourrait pas faire cinq

mètres là-dessus sans s'embourber jusqu'aux essieux, quatre-quatre ou pas. Relaxe,

Bobby Terry.

– J'peux pas, répondit Bobby

Terry d'une voix geignarde. J'peux pas m'empêcher de penser à ce qu'on doit

sentir quand on te met à sécher en plein désert, pendu à un poteau de téléphone.

– Tu parles !… Merde !

Tu vois ? On lui colle au cul.

Devant eux, le résultat d'une

collision frontale entre une Chevy et une grosse Buick, vieille de plusieurs

mois déjà. Sous la pluie, les deux épaves bloquaient complètement la route, comme

les ossements rouillés de deux mastodontes restés sans sépulture. Sur la droite,

des marques fraîches de pneus zébraient l'accotement.

– C'est lui, dit Dave. Il y

a pas cinq minutes qu'il est passé.

Un coup de volant à droite et la

Willys monta sur l'accotement en cahotant furieusement. Dave retourna sur la

chaussée au même endroit que le juge et les deux hommes virent les arêtes de

poisson boueuses que les pneus de la Scout avaient laissées sur l'asphalte. En

haut de la colline suivante, ils aperçurent la Scout qui disparaissait derrière

une butte, trois kilomètres plus loin.

– Hue cocotte ! cria

Dave Roberts. Vas-y ma vieille !

Il écrasa l'accélérateur et l'aiguille

du compteur de la Willys monta lentement jusqu'à cent. Le pare-brise n'était

plus qu'un brouillard argenté de pluie que les essuie-glaces ne pouvaient

espérer dissiper. Au sommet de la butte, ils revirent la Scout, plus près cette

fois. Dave alluma ses phares et se mit à faire des signaux. Quelques

moments

plus tard, la Scout répondit en faisant clignoter ses stops.

– Bon, dit Dave. On joue les

gars sympa. Faut qu'il descende de sa bagnole. Ne fais pas le con, Bobby Terry.

Si on fait du beau travail, on va se retrouver dans deux belles suites au MGM

Grand Hotel. Si on fait les cons, on se fait défoncer le trou du cul. Alors, *fais*

pas le con. Tu t'arranges pour qu'il sorte de sa bagnole.

– Merde, pourquoi qu'il est

pas passé par Robinette ? pleurnicha Bobby Terry, les mains serrées sur sa

Winchester.

Dave lui donna une tape sur les

mains.

– Et tu sors pas avec ton

fusil !

– Mais…

– Ta gueule ! Et souris

nom de Dieu !

Bobby Terry fit un effort pour

sourire. Un sourire de clown mécanique.

– T'es bon à rien, grommela

Dave. Je vais faire le boulot. Reste dans la bagnole.

Ils étaient arrivés à la hauteur

de la Scout qui attendait, deux roues sur la chaussée deux roues sur le

bas-côté. Souriant, Dave sortit de la Willys, les mains dans les poches de son

ciré. Et dans sa poche gauche, un 38 Police Spécial.

Le juge descendit avec précaution

de la Scout. Lui aussi avait un ciré jaune. Il marchait à petits pas, comme

quelqu'un qui porte un vase fragile. L'arthrite s'était précipitée sur lui

toutes griffes dehors, comme une tigresse. Il avait son Garand à la main gauche.

– Hé ! Vous n'allez pas

vous servir de ce machin-là ? lui dit l'homme de la Willys avec un sourire

amical.

– Je ne crois pas, répondit

le juge en haussant la voix pour se faire entendre sous le crépitement régulier

de la pluie. Vous étiez à Copperfield ?

– C'est ça. Je m'appelle

Dave Roberts, dit-il en tendant la main.

– Et moi, Farris, fit le

juge en tendant lui aussi la main.

Il jeta un coup d'œil dans la

direction de la Willys et vit Bobby Terry qui se penchait dehors, tenant son 45

à deux mains. La pluie dégouttait au bout du canon. Pâle comme un mort, Bobby

continuait à sourire comme un maniaque.

– Salopard, murmura le juge.

Et sa main glissante par la pluie

échappa à celle de Roberts au moment où Roberts tirait à travers la poche de

son ciré. La balle perfora l'abdomen du juge, juste au-dessous de l'estomac, s'aplatit,

se mit à tourner comme une vrille, s'écrasa en prenant la forme d'un champignon

et sortit à droite de la colonne vertébrale, laissant derrière elle un trou de

la taille d'une soucoupe. Le juge laissa tomber son Garand et alla s'écraser

contre la portière de la Scout, restée ouverte.

Aucun d'eux ne remarqua le

corbeau qui s'était posé sur un fil téléphonique, de l'autre côté de la route.

Dave Roberts s'avança pour

terminer son travail. Au même instant, Bobby Terry tira de la Willys. Sa balle

toucha Roberts à la gorge dont il ne resta plus grand-chose une seconde plus

tard. Une cascade de sang tomba sur le ciré de Roberts, se mélangeant avec la

pluie. Roberts se tourna vers Bobby Terry remua silencieusement la mâchoire, stupéfait,

les yeux ronds. Il fit deux pas hésitants en avant, puis l'expression d'étonnement

disparut de son visage. Rien ne vint la remplacer. L'homme tomba raide mort. La

pluie tambourinait sur le dos de son ciré.

– *Merde de merde, qu'est-ce*

que t'as fait ! criait Bobby Terry, épouvanté.

Et le juge pensa : *Mon*

arthrite a disparu. Si je vivais, j'étonnerais le corps médical. Le remède

contre l'arthrite : une balle dans le ventre. Oh mon Dieu, ils m'attendaient.

C'est Flagg qui leur avait dit d'être là ? C'est lui, certainement, Jésus,

aide les autres que le comité a envoyés…

Le Garand était par terre. Il se

baissa pour le ramasser et sentit que ses entrailles essayaient de s'échapper. Étrange

sensation. Pas très agréable. Tant pis. Il prit le fusil. Le cran de sûreté

était défait ? Oui. Il commença à lever son arme. Elle semblait peser une

tonne.

Bobby Terry réussit enfin à s'arracher

à la contemplation de Dave, juste à temps pour voir le juge qui se préparait à

tirer. Le vieil homme était assis sur la route. Son ciré était rouge de sang, de

la poitrine jusqu'en bas. Il avait posé le canon du Garand sur son genou.

Bobby tira au jugé et manqua sa

cible. Le Garand partit dans un gigantesque coup de tonnerre et des éclats de

verre se mirent à pleuvoir sur le visage de Bobby Terry. Il hurla, certain d'être

mort. Puis il vit que tout le côté gauche du pare-brise avait disparu et

comprit alors qu'il était toujours dans la course.

Lentement, le juge corrigeait le

tir, faisant pivoter le Garand d'environ deux degrés sur son genou. Bobby Terry,

fou de peur, tira trois fois en succession rapide. La première balle fit un

trou sur le côté de la cabine de la Scout. La deuxième frappa le juge au-dessus

de l'œil droit. Un 45 est un gros calibre. À courte distance, il provoque des

dégâts importants, tout à fait déplaisants. Cette balle fit donc sauter la

presque totalité de la calotte crânienne du juge qui vola dans la Scout. La

tête du juge prit une forte inclinaison en arrière et la troisième balle de

Bobby Terry le frappa cinq millimètres en dessous de la lèvre inférieure, faisant

exploser ses dents qu'il avala en prenant sa dernière respiration. Son menton

et sa mâchoire se désintégrèrent. Son doigt pressa la détente du Garand dans

une dernière convulsion mais la balle se perdit dans le ciel blanc et pluvieux.

Et le silence descendit.

La pluie tambourinait sur les

toits de la Scout et de la Willys. Sur les cirés des deux morts. Seul bruit

jusqu'à ce que le corbeau prenne son envol du fil téléphonique en poussant un *croâ* rauque… Son cri fit sursauter Bobby Terry qui reprit ses esprits. Il descendit

lentement de la Willys, tenant toujours à la main son 45 fumant.

– Je l'ai eu, dit-il à la

pluie sur le ton de la confidence. Je lui ai fait la peau. Et pas qu'un peu. Troué

comme une passoire, le vieux. Bobby Terry lui a fait la peau. Plus mort que ça,

tu…

Mais avec une horreur

grandissante, il se rendit compte que ce n'était pas au juge qu'il venait de

faire la peau.

Le juge était mort, à moitié

affalé dans la Scout. Bobby Terry le prit par les revers de son ciré et le tira

vers lui, contemplant ce qui restait de son visage. Pas grand-chose en vérité, à

part le nez. Et même le nez n'était pas en super-forme.

Le juge ? Ça pouvait être n'importe

qui.

Et dans un brouillard de terreur,

Bobby Terry entendit la voix de Flagg qui leur avait dit : *Je ne veux*

pas leur envoyer de la marchandise avariée.

Nom de Dieu, ce machin-là pouvait

être *n'importe qui*. Comme s'il avait fait exprès de faire le contraire

de ce que Le Promeneur avait dit. Deux balles en pleine gueule. Même les *dents* avaient disparu.

Et la pluie tambourinait, tambourinait.

Les carottes étaient cuites. Point

final. Il n'osait pas aller à l'est, il n'osait pas rester à l'ouest. Il allait

se retrouver perché sur un poteau téléphonique ou… ou pire.

*Pire ?*

Avec ce cinglé qui rigolait tout

le temps, Bobby Terry ne doutait pas qu'il puisse y avoir pire. Alors, que

faire ?

Il se passa la main dans les

cheveux, contemplant le visage vraiment très esquinté du juge, essayant de

réfléchir.

Au sud. Voilà la réponse. Au sud.

Pas de gardes aux frontières. Au sud jusqu'au Mexique et si ce n'était pas

assez loin, jusqu'au Guatemala jusqu'au Panama, peut-être même jusqu'au Brésil,

nom de Dieu. Foutre le camp de ce sacré merdier. Plus d'est plus d'ouest, simplement

Bobby Terry, sain et sauf aussi loin du Promeneur que ses vieilles godasses pourraient

le port…

Un nouveau son dans l'après-midi

pluvieux.

Bobby Terry releva la tête comme

un pantin.

La pluie, oui, la pluie qui

tambourinait sur le toit des deux véhicules, le ronronnement des deux moteurs, et…

Un étrange tic-tac, comme des

talons usés de bottes martelant l'asphalte de la petite route.

– Non, murmura Bobby Terry.

Il se retourna lentement.

Le tic-tac se faisait plus rapide.

Au pas, au trot, au galop, le sprint final, et quand Bobby Terry se retourna

tout à fait, trop tard, il arrivait, Flagg arrivait comme un horrible et

terrible monstre sorti des plus épouvantables films d'horreur jamais tournés. Les

joues de l'homme noir étaient peintes d'un rouge joyeux, ses yeux brillaient d'une

lueur amicale, un grand sourire vorace retroussait ses lèvres qui découvraient

d'énormes dents, comme des pierres tombales, comme des dents de requin, et il

tendait les mains devant lui, et des plumes de corbeau noires et luisantes

flottaient dans ses cheveux.

*Non*, voulut dire Bobby

Terry, mais aucun son ne sortit de sa bouche.

– *HÉ ! BOBBY TERRY, T'EN*

AS FAIT DU JOLI ! hurla l'homme noir en tombant sur le malheureux

Bobby Terry.

Il y avait des choses *pires* que la crucifixion.

Il y avait

les dents.



était allongée toute nue sur l'énorme lit double, écoutant le sifflement régulier de la douche. Elle regardait son reflet dans le grand miroir circulaire installé au plafond qui reproduisait exactement la forme et la dimension du lit. Et elle se dit que la position qui mettait le mieux en valeur le corps féminin était d'être couchée sur le dos, les bras en croix, le ventre rentré, les seins naturellement dressés, sans que la gravité les attire vers le bas. Il était neuf heures et demie du matin, le 8 septembre. Le juge était mort depuis dix-huit heures, Bobby Terry depuis beaucoup moins de temps – malheureusement pour lui.

La douche coulait et coulait.

*Complètement obsédé par la propreté*, pensa-t-elle. *Qu'est-ce qui a pu lui arriver pour qu'il prenne des douches d'une demi-heure ?*

Son esprit revint au juge. D'une certaine façon, c'était une idée vraiment brillante. Qui aurait soupçonné un vieillard ? Flagg, apparemment. Flagg qui savait la date et le lieu approximatif de son arrivée. Des gardes avaient été postés tout le long de la frontière entre l'Idaho et l'Oregon, avec ordre de le tuer.

Mais le travail avait été bâclé. Depuis l'heure du dîner, hier soir, les grosses huiles qui menaient la danse ici, à Las Vegas, se promenaient les yeux baissés, le visage fermé. Whitney Horgan, un excellent cuisinier pourtant, avait servi une sorte de pâtée pour les chiens, complètement brûlée. Le juge était mort, mais quelque chose avait mal tourné.

Elle se leva, s'approcha de la fenêtre et regarda le désert. Sous le soleil écrasant, deux autobus scolaires roulaient sur la nationale 95, en direction de la base aérienne d'Indian Springs où elle avait appris qu'on donnait tous les jours des cours sur les jets militaires. Plus d'une douzaine de personnes à l'ouest savaient piloter, mais par bonheur pour la Zone libre, aucune d'elles n'était qualifiée pour s'asseoir aux commandes des jets de la Garde nationale basés à Indian Springs.

Mais ils apprenaient vite. Oh oui.

Ce qui était le plus important pour elle, à propos du sort du juge, c'était qu'ils étaient au courant de son arrivée, alors qu'ils n'auraient pas dû l'être. Avaient-ils un espion dans la Zone libre ? C'était possible. Après tout, l'espionnage est un jeu qui peut se jouer à deux. Mais Sue Stern lui avait bien dit que la décision d'envoyer des espions

à l'ouest avait été prise dans le plus grand secret et il lui paraissait tout à fait improbable que l'un des sept membres du comité puisse être dans le camp de Flagg. Pour une bonne raison : mère Abigaël aurait su qu'il y avait une pomme pourrie dans le sac. Dayna en était sûre.

Ce qui laissait une autre possibilité, fort peu alléchante : Flagg lui-même *savait*.

Dayna était à Las Vegas depuis huit jours et elle avait l'impression d'avoir été totalement acceptée par la communauté. Elle avait déjà recueilli suffisamment de renseignements pour flanquer une trouille de tous les diables à ceux qui l'attendaient à Boulder. Ce programme d'entraînement au pilotage des jets, par exemple. Mais ce qui l'effrayait le plus, c'était la façon qu'avaient les gens de s'éloigner dès que vous mentionniez le nom de Flagg, comme s'ils n'avaient pas entendu. Certains se signaient furtivement ou faisaient le signe qui éloigne le mauvais œil. Il était le grand : « Celui qui est sans être. »

Le jour. Car le soir, si vous vous installiez tranquillement dans le Cub Bar du MGM Grand Hotel ou dans la salle Silver Slipper du Cashbox, vous entendiez raconter des histoires sur son compte, vous assistiez à la naissance d'un mythe. Les gens parlaient lentement, cherchaient longtemps leurs mots, sans se regarder. La plupart buvaient de la bière. Un liquide plus fort aurait pu vous délier la langue. Or c'était dangereux. Elle savait que tout ce qu'ils disaient n'était pas vrai mais il était déjà impossible de séparer la broderie au fil d'or du canevas. Elle avait entendu dire qu'il pouvait changer de forme, qu'il était un loup-garou, qu'il avait déclenché l'épidémie, qu'il était l'Antéchrist dont la venue était annoncée dans l'Apocalypse. Elle avait entendu parler de la crucifixion de Hector Drogan, comment *il* avait appris, comme ça, que Heck se droguait au crack… comment il avait appris, comme ça, que le juge était en route.

On ne prononçait jamais le nom de Flagg dans ces discussions nocturnes, comme s'ils croyaient que l'appeler par son nom l'aurait fait apparaître, djinn sorti de sa bouteille. Ils l'appelaient l'homme noir. Le Promeneur. Le patron. Et Ratty Erwins l'avait surnommé « le vieux Judas des ombres ».

S'il était au courant pour le juge, n'était-il pas raisonnable de penser qu'il savait ce qu'elle faisait ici ?

La douche s'arrêta.

*Ne perds pas la tête, ma vieille. Il aime brouiller les cartes pour paraître plus grand. Il pourrait avoir un espion dans la Zone libre – pas nécessairement quelqu'un du comité, simplement quelqu'un qui lui aurait dit que le juge Farris n'était pas du genre à passer de l'autre bord.*

– Tu ne devrais pas te balader le cul nu. Tu vas réveiller le colosse.

Elle se retourna vers lui, lui fit un sourire invitant, pensa qu'elle aimerait beaucoup l'emmener en bas dans la cuisine pour fourrer ce colosse dont il était si fier dans le hache-viande de Whitney Hogan.

– Et pourquoi penses-tu que je me promène toute nue ?

Il regarda sa montre.

– Bon, nous avons une

quarantaine de minutes.

Son pénis commençait déjà à tressaillir… comme une baguette de sourcier, pensa Dayna qui n'avait pourtant pas tellement envie de rire.

– Alors, viens. Et enlève ce truc, dit-elle en montrant sa poitrine. Ça me donne la chair de poule.

Lloyd Henreid regarda son amulette, larme noire marquée d'un seul éclat rouge sang, et l'ôta. Il la posa sur la table de nuit et la petite chaîne fit comme un sifflement.

– C'est mieux comme ça ?

– Beaucoup mieux.

Elle ouvrit les bras. Une seconde plus tard, il était sur elle. Une autre seconde, et il la besognait.

– Tu aimes ça ? demanda-t-il entre deux halètements. Tu aimes ce que ça te fait, ma cocotte ?

– J'adore…, gémit-elle en pensant au hache-viande, émail blanc, acier inoxydable.

– Quoi ?

– Je disais que j'*adore* !

hurla-t-elle.

Peu après, elle feignit l'orgasme, gigotant follement des hanches, criant à pleins poumons. Il éjacula quelques secondes plus tard (elle partageait le lit de Lloyd depuis quatre jours déjà et elle s'était presque parfaitement synchronisée sur son rythme) et, tandis qu'elle sentait le sperme couler le long de sa cuisse, ses yeux se posèrent par hasard sur la table de nuit.

Pierre noire.

Éclat rouge qui semblait la regarder.

Tout à coup, elle eut l'horrible impression que c'était *lui* qui la regardait, que c'était *son* œil privé de son verre de contact humain qui l'observait, comme au fond de la tombe l'œil de Dieu regardait Caïn.

*Il me voit*, pensa-t-elle avec horreur, sans défense avant que son esprit rationnel ne reprenne le dessus.

*Pire : il voit À TRAVERS MOI.*

Ensuite, comme

elle l'avait espéré, Lloyd se mit à parler. La conversation faisait aussi partie de son rythme. Il posait le bras sur ses épaules nues, fumait une cigarette, regardait leurs images dans le miroir au-dessus du lit et lui racontait les dernières nouvelles.

– Je suis drôlement content de ne pas avoir été à la place de Bobby Terry. Ah ça, oui. Le patron voulait la tête du vieux con sans une seule égratignure. Pour l'envoyer de l'autre côté des Rocheuses. Et regarde un peu ce qui s'est passé : ce tordu lui flanque deux pruneaux de 45 en pleine gueule. À bout portant en plus. Il avait sans doute mérité ce qu'il a eu, mais je suis bien content de pas avoir été là.

– Qu'est-ce qu'il lui est arrivé ?

– Pose pas de questions, mon petit cul.

– Comment savait-il, je veux dire, le patron ?

– Il était là.

Un frisson courut dans son dos.

– Il était là par hasard ?

– Oui. Il est toujours là par hasard quand il y a des problèmes. Putain de Dieu, quand je pense à ce qu'il a fait à Eric Strellerton, cet enfoiré d'avocat qui était allé avec moi et La Poubelle à Los Angeles…

– Qu'est-ce qu'il a fait ?

Elle crut qu'il n'allait pas répondre. Habituellement, elle pouvait le pousser tout doucement dans la direction qu'elle voulait lui faire prendre en posant gentiment et respectueusement une série de questions ; en lui faisant sentir qu'il était (selon l'inoubliable expression de sa petite sœur) le Roi caca de la Montagne de merde. Mais cette fois, elle eut l'impression qu'elle était allée trop loin. Pourtant, Lloyd répondit avec une étrange voix nasillarde : – Il l'a simplement *regardé*.

Eric débitait toutes ses conneries sur la façon de gérer le business de Las Vegas… il fallait faire ci, il fallait faire ça. Et La Poubelle – pauvre Poubelle, il a un petit grain, tu sais – il le regardait avec des yeux ronds, comme s'il voyait en chair et en os un acteur de la télé. Eric se promène comme s'il faisait son baratin devant un jury, comme s'il croyait avoir gagné. Et *lui*, il dit tout doucement : *Eric*. Comme ça. Eric l'a regardé. Moi, je ne voyais rien. Mais Eric l'a regardé, très longtemps. Peut-être cinq minutes. Ses yeux sont devenus de plus en plus gros… et puis la morve a commencé à lui sortir du nez… ensuite il s'est mis à rigoler… et *lui*, il rigolait avec Eric. J'ai eu très peur. Quand Flagg rit, on a peur. Mais Eric continuait à rigoler. Alors, *il* a dit : *Quand vous rentrerez vous le ferez descendre dans le désert Mojave.* C'est ce qu'on a fait. À mon avis, Eric est encore en train de tourner en rond là-bas. Il a regardé Eric cinq minutes et l'autre a perdu la boule.

Il avala une dernière bouffée et écrasa sa cigarette. Puis il prit Dayna par le cou.

– Pourquoi est-ce qu'on parle de toute cette merde ?

– Je ne sais pas… comment ça va à Indian Springs ?

Le visage de Lloyd s'éclaira, car Indian Springs était son programme préféré.

– Très bien. Vraiment très bien. Trois types vont être prêts à piloter les Skyhawk d'ici le premier octobre, peut-être avant. Hank Rawson s'en tire vraiment très bien. Et La Poubelle est un vrai génie. Pas trop brillant dans certains domaines, mais pour les armes, il est incroyable.

Elle avait rencontré deux fois La Poubelle. Les deux fois, elle avait senti un frisson courir sur sa peau lorsque ses yeux étranges et troubles s'étaient posés sur elle, et un soulagement palpable lorsque ces yeux s'en étaient allés. Beaucoup – Lloyd, Hank Rawson, Ronnie Sykes, Le Rat – le considéraient comme une sorte de mascotte, un porte-bonheur.

L'un de ses bras était une horrible masse de chairs brûlées fraîchement cicatrisées. Elle se souvenait de quelque chose d'assez bizarre qui s'était produit l'avant-veille. Hank Rawson était en train de parler. Il avait pris une cigarette, avait frotté une allumette et terminé ce qu'il était en train de dire avant d'allumer sa cigarette et d'éteindre l'allumette. Dayna avait alors vu comment les yeux de La Poubelle s'étaient braqués sur la flamme de l'allumette, comment sa respiration avait semblé s'arrêter. Comme si tout son être s'était concentré sur cette flamme minuscule. On aurait dit un homme mourant de faim devant un somptueux banquet. Puis Hank avait secoué l'allumette,

l'avait laissé tomber dans le cendrier, et le moment s'était envolé.

– Il connaît bien les armes ?

– Et comment ! Les

Skyhawk sont armés de missiles air-sol. Des *Shrike*. Personne ne savait comment monter ces foutus engins sous les ailes. Personne ne savait comment les armer. Il nous a fallu près d'une journée pour comprendre comment les sortir des râteliers de stockage. Alors Hank a dit : *On ferait mieux de demander un coup de main à La Poubelle quand il reviendra, pour voir s'il arrive à nous dépanner*.

– Quand il reviendra ?

– Oui, c'est un très drôle de type. Il est à Las Vegas depuis près d'une semaine maintenant, mais il va pas tarder à refoutre le camp.

– Où va-t-il ?

– Dans le désert. Il prend une Land-Rover, et il se balade. C'est un mec vraiment bizarre, tu sais. À sa manière, La Poubelle est presque aussi étrange que le patron. À l'ouest d'ici, il n'y a rien que du désert, du désert et du désert. Je suis payé pour le savoir. Je suis resté à l'ombre quelque temps dans un trou qui s'appelait Brownsville Station, plus à l'ouest. Je ne sais pas comment il se débrouille là-bas, mais il s'en tire. Il cherche de nouveaux jouets et il en ramène toujours plusieurs.

À peu près une semaine après notre retour de Los Angeles, il a rapporté un tas de mitrailleuses à lunettes laser – des mitrailleuses qui mettent dans le mille à tous les coups. Une autre fois, c'était des mines antichars, des mines antipersonnel, une bonbonne de Parathion. Il dit avoir trouvé tout un stock de Parathion, un défoliant. Il y en aurait assez pour rendre tout le Colorado chauve comme un œuf.

– Où trouve-t-il tout ça ?

– Un peu partout. Il a du flair. Mais ça n'a rien de bien extraordinaire. La majeure partie de l'ouest du Nevada et de l'est de la Californie appartenait au gouvernement fédéral. C'est là que les militaires essayaient leurs joujoux, même des bombes A. Il va en ramener une un de ces jours.

– Il se mit à rire. Dayna avait froid, terriblement froid.

– La super-grippe a commencé quelque part dans le coin. Je suis prêt à le parier. La Poubelle va peut-être découvrir où. Je te dis, il renifle ces trucs-là. Le patron dit de le laisser faire. Tu sais quel est son

jouet préféré en ce moment ?

– Non.

Elle n'était pas sûre de vouloir le savoir… mais pour quelle autre raison était-elle venue ici ?

– Le lance-flammes

autotracté.

– Le quoi ?

– Un gros lance-flammes sur chenilles. Il y en a cinq à Indian Springs, bien alignés comme des bagnoles de formule 1, répondit Lloyd en riant. Ils s'en servaient au Viêt-Nam. Les troufions appelaient ça des Zippo, comme les briquets. Ils sont bourrés de napalm. La Poubelle en est fou.

– Je vois le genre…

– Cette fois-là, quand La Poubelle est rentré, on l'a aussitôt emmené à Indian Springs. Il a tournicoté autour des Shrike en sifflotant et il a réussi à les armer et à les monter en moins de six heures. Pas croyable. Il fallait entraîner les techniciens de la U.

S. Air Force pendant près de quatre-vingt-dix ans pour qu'ils y arrivent. Si La Poubelle est pas un vrai génie, je me la coupe.

*Un idiot savant, tu veux dire.*

Et je suis presque sûre de savoir comment il s'est fait ces brûlures.

Lloyd regarda sa montre et se releva.

– À propos d'Indian Springs, je dois y aller. Juste le temps de prendre une autre douche. Tu viens avec moi ?

– Pas cette fois.

Elle s'habilla quand la douche commença à couler. Jusqu'à présent, elle avait toujours réussi à s'habiller et à se déshabiller quand il n'était pas dans la chambre. Et elle entendait bien qu'il continue à en être ainsi.

Elle fixa la pince sur son avant-bras et fit glisser le couteau à cran d'arrêt dans le mécanisme à ressort.

Un mouvement sec du poignet, et elle aurait aussitôt les vingt-cinq centimètres de la lame dans la main.

Que veux-tu, pensa-t-elle en remettant son chemisier, il faut bien

qu'une femme ait ses petits secrets.

L'après-midi, elle

participait à l'entretien de l'éclairage public. Son travail consistait à tester les ampoules des lampadaires et à remplacer celles qui avaient grillé, ou qui avaient été cassées par les vandales à l'époque où Las Vegas connaissait les affres de la super-grippe. Elle et ses trois collègues disposaient d'un camion à nacelle hydraulique qui circulait de lampadaire en lampadaire, rue après rue.

Cet après-midi-là, perchée dans la nacelle, Dayna retirait la lentille de plexiglas d'un lampadaire en pensant à ses collègues de travail. Elle les aimait bien finalement, surtout Jenny Engstrom, une très belle fille, ancienne danseuse de strip-tease, qui aujourd'hui conduisait le camion. C'était le genre de fille que Dayna aurait voulu avoir comme amie et elle n'arrivait pas à comprendre que Jenny soit là, dans le camp de l'homme noir. Elle en était si troublée qu'elle n'osait lui demander une explication.

Les autres n'étaient pas mal non plus, tout compte fait. Las Vegas pouvait se vanter de posséder une proportion sensiblement plus élevée de crétins que la Zone, mais aucun n'avait des crocs, et ils ne se transformaient pas en chauves-souris quand la lune se levait. Il y avait aussi des gens qui travaillaient beaucoup plus dur que ceux de la Zone. Dans la Zone libre, vous pouviez voir des hommes et des femmes flâner dans les parcs à toutes les heures de la journée, d'autres prendre trois bonnes heures pour le déjeuner. Ici, il n'en était pas question. De huit heures du matin à cinq heures de l'après-midi, *tout le monde* travaillait, soit à Indian Springs, soit en ville, dans les équipes d'entretien. Et l'école avait recommencé. Il y avait une vingtaine d'enfants à Las Vegas, âgés de quatre ans (Daniel McCarthy, le chouchou de tout le monde, surnommé Dinny) à quinze ans. On avait trouvé deux anciens professeurs parmi les réfugiés et les classes avaient commencé, cinq jours par semaine. Lloyd qui avait abandonné ses études après avoir triplé sa troisième était très fier de ce résultat. Les pharmacies étaient ouvertes. Des gens y entraient sans cesse… mais ils ne prenaient rien de plus méchant que des comprimés d'aspirine ou de Bromo-Seltzer. Pas de problèmes de drogue à l'ouest.

Tous ceux qui avaient vu ce qui était arrivé à Hector Drogan savaient quelle était la sanction. Pas de Rich Moffat non plus. Tout le monde était gentil, tout le monde se tenait bien. Et il était fortement recommandé de ne rien boire de plus fort qu'une bouteille de bière.

*L'Allemagne en 1938*, pensa Dayna. Les nazis ? *Oh, ils sont charmants. Très sportifs. Ils ne fréquentent pas les boîtes de nuit. Les boîtes de nuit sont pour les touristes. Qu'est-ce qu'ils font ? Ils fabriquent des horloges.*

La comparaison était-elle bien juste ? Dayna n'en était pas trop sûre. Cette Jenny Engstrom, par exemple, qu'elle aimait tant. Juste… ? Peut-être que oui.

Elle testa l'ampoule du lampadaire. Elle était grillée. Elle la déposa doucement entre ses pieds, prit la dernière ampoule neuve qu'il lui restait. Tant mieux, c'était bientôt fini. On allait…

Elle regarda en bas et s'arrêta, stupéfaite.

À l'arrêt d'autobus, des gens venaient d'arriver d'Indian Springs et s'apprêtaient à rentrer chez eux. Tous regardaient machinalement en l'air, comme d'habitude. Le syndrome du numéro de trapèze volant pour pas un sou, messieurs dames.

Ce visage, qui la regardait.

Ce large sourire, ces yeux interrogateurs.

*Mon Dieu, non, ce n'est pas Tom Cullen ?*

Une goutte de sueur salée coula dans son œil l'empêchant de bien voir. Quand elle l'eut essuyée, le visage n'était plus là. Le groupe qui était descendu de l'autobus s'éloignait déjà dans un murmure de conversations joyeuses. Dayna regarda celui qu'elle avait pris pour Tom. Mais, vu de derrière, il était difficile de…

*Tom ? Ils auraient envoyé Tom ?*

Sûrement pas. C'était tellement fou que…

*Mais si, justement.*

Elle ne pouvait pas y croire.

– Hé ! Jurgens ! cria

Jenny de sa voix éraillée. Tu roupilles là-haut, ou tu te tripotes ?

Dayna se pencha par-dessus le bord de la nacelle et regarda Jenny, le majeur dressé en l'air. C'était clair. Jenny éclata de rire. Dayna reprit son travail installa tant bien que mal l'ampoule neuve. Quand elle eut fini, il était l'heure de rentrer. Sur le chemin du retour au garage, Dayna était silencieuse, préoccupée… si silencieuse que Jenny s'en aperçut.

– Je n'ai rien à dire, c'est tout, lui dit Dayna avec un petit sourire.

*Ce n'était quand même pas Tom.*

*Était-ce lui ?*

– Debout !

Debout ! Tu vas te lever, salope !

Elle sortait d'un sommeil brumeux lorsqu'un pied la frappa au creux des reins. Elle tomba du grand lit circulaire.

Aussitôt, elle se réveilla, plissant les yeux, perdue.

C'était Lloyd qui la regardait, fou de colère. Et puis Whitney Hogan. Ken DeMott. L'As. Jenny.

Mais le visage souriant de Jenny était fermé cette fois.

– Jenny ?

Pas de réponse. Dayna se mit à genoux, à peine consciente qu'elle était nue, entourée de ce cercle de visages fermés qui la regardaient. L'expression de Lloyd était celle d'un homme qui vient de découvrir qu'on l'a trompé.

*Je rêve ?*

– Habille-toi, saloperie d'espionne !

O. K. Ce n'était donc pas un rêve.

Elle sentit s'enfoncer dans son ventre une terreur qui lui parut presque familière. Ils étaient au courant pour le juge, et maintenant ils étaient au courant pour elle. *Il* leur avait tout dit. Elle jeta un coup d'œil au réveil sur la table de nuit. Quatre heures moins le quart du matin. L'heure de la police secrète.

– Où est-il ? demanda-t-elle.

– Pas loin, répondit Lloyd entre ses dents, et tu vas bientôt le regretter.

Le visage de Lloyd était pâle, luisant de sueur. Son amulette pendait dans le *V* du col de sa chemise.

– Lloyd ?

– Quoi ?

– Je t'ai flanqué la vérole, Lloyd. Ne saute pas trop haut. Elle risquerait de tomber toute seule.

Il lui donna un coup de pied juste au-dessous du sternum. Dayna tomba à la renverse.

– J'espère qu'elle va tomber toute seule, Lloyd.

– Ta gueule et habille-toi – Sortez ! Je ne m'habille pas devant les hommes.

Lloyd la frappa encore, cette fois dans le biceps du bras droit. Une douleur cinglante. Sa bouche s'ouvrit, ses lèvres tremblèrent, mais elle ne cria pas.

– Tu es dans la merde, Lloyd.

Comme ça, tu couchais avec Mata Hari ?

Elle lui fit un sourire, des larmes plein les yeux.

Whitney Hogan vit une lueur meurtrière traverser les yeux de Lloyd. Il s'avança rapidement et prit le bras de Lloyd.

– Allez, Lloyd. On va dans le salon. Jenny va la surveiller pendant qu'elle s'habille.

– Et si elle décide de

sauter par la fenêtre ?

– Aucune chance, répondit Jenny.

Son visage était absolument impassible et, pour la première fois, Dayna remarqua qu'elle portait un pistolet à la ceinture.

– De toute façon, elle

pourrait pas, dit L'As. Les fenêtres ne s'ouvrent pas ici. Les clients qui perdaient beaucoup au casino auraient pu décider de faire un plongeon. Mauvaise publicité pour l'hôtel.

Un éclair de compassion traversa les yeux de L'As lorsqu'ils se posèrent sur Dayna : – T'as pas gagné le gros lot, ma petite.

– Allez, Lloyd, reprit

Whitney. Tu vas faire des conneries si tu sors pas d'ici. Tu vas lui cogner sur la tête, et tu vas le regretter.

– D'accord, répondit Lloyd en se dirigeant vers la porte avec les autres.

Avant de sortir, il s'arrêta et se retourna vers Dayna :

– Crois-moi, il va te faire passer un sale quart d'heure, salope.

– Tu es le plus mauvais baiseur que j'aie jamais rencontré, Lloyd, dit-elle d'une voix sereine.

Il voulut se précipiter sur elle, mais Whitney et Ken DeMott l'arrêtèrent. La porte se referma avec un claquement sourd.

– Habille-toi, Dayna, dit Jenny.

Dayna se releva en frottant le bleu qui commençait à noircir sur son bras.

– C'est ça ce que vous aimez ?

C'est ça que vous voulez ? Des types comme Lloyd Henreid ?

– C'est toi qui couchais avec lui, pas moi, répondit Jenny dont le visage trahissait pour la première fois une émotion – la colère et l'amertume. Tu trouves que c'est joli de venir ici nous espionner ? Tu mérites ce qu'on va te faire. Et crois-moi, on va t'en faire, ma petite.

– J'avais une bonne raison pour coucher avec lui, répondit Dayna en enfilant sa culotte. Et j'avais une bonne raison pour espionner.

– Ferme donc ta gueule.

Dayna se retourna et regarda Jenny dans les yeux.

– Qu'est-ce que tu crois qu'ils sont en train de faire ? Pourquoi penses-tu qu'ils apprennent à piloter des jets à Indian Springs ? Ces missiles Shrike, tu crois qu'ils sont là pour que Flagg gagne une Barbie pour sa petite amie au jeu de massacre ?

– Ça ne me regarde pas, rétorqua Jenny entre ses dents.

– Et ça ne te regardera toujours pas s'ils se servent de ces avions pour traverser les Rocheuses au printemps prochain et massacrer avec leurs missiles tous ceux qui vivent de l'autre côté ?

– J'espère que c'est ce qu'ils vont faire. Nous, ou vous ; c'est ce qu'*il* dit. Et je le crois.

– Ils croyaient Hitler aussi.

Mais tu ne le crois pas. Tu as simplement la trouille de lui.

– Habille-toi, Dayna.

Dayna mit son pantalon, boutonna la ceinture remonta la fermeture Éclair. Puis elle mit la main devant sa bouche.

– Je… je crois que je vais vomir…

Son chemisier à manches longues à la main, elle courut s'enfermer dans la salle de bains. Derrière la porte, on l'entendait vomir.

– Ouvre la porte, Dayna !

Ouvre, ou je fais sauter la serrure !

– Je suis… malade…

Encore un gargouillis pitoyable. Sur la pointe des pieds, Dayna cherchait sur le dessus de la pharmacie le couteau qu'elle avait laissé là. Encore vingt secondes, seulement vingt secondes…

Elle le trouva. Elle l'attacha sur son avant-bras. D'autres voix s'élevaient maintenant dans la chambre.

De la main gauche, elle ouvrit le robinet du lavabo.

– Une minute, je suis malade, vous ne comprenez pas ?

Mais ils n'allaient pas lui laisser une minute. Quelqu'un donna un coup dans la porte qui frissonna. La lame reposait contre l'avant-bras de Dayna comme une flèche mortelle. En un éclair, elle mit son chemisier, boutonna les manches, s'aspergea d'eau autour de la bouche, actionna la chasse.

Un autre coup dans la porte. Dayna tourna la poignée et ils se précipitèrent dans la salle de bains Lloyd, les yeux fous. Jenny, debout derrière Ken DeMott ; L'As, pistolet au poing.

– J'ai dégueulé, dit Dayna d'une voix très calme. Dommage que vous n'ayez pas pu regarder ça, hein ?

Lloyd la prit par l'épaule et la propulsa dans la chambre.

– Je devrais te casser le cou, connasse.

– Écoute bien la voix de ton maître, dit-elle en boutonnant le devant de son chemisier, les yeux étincelants.

C'est votre dieu, non ? Lèche-lui le cul, tu es son esclave.

– Tu ferais mieux de fermer ta gueule, dit Whitney de sa grosse voix bourrue. Tu aggraves ton cas.

Dayna regardait Jenny, incapable de comprendre comment cette femme si souriante, tellement pleine de vie, avait pu se transformer en cette face de lune impassible.

– Vous ne voyez pas qu'il est prêt à tout recommencer ? La guerre… la super-grippe ?

– Il est le plus fort, dit Whitney avec une étrange douceur. Il va faire disparaître vos gens de la surface de la terre.

– Ça suffit avec les

parlotes, dit Lloyd. On y va.

Ils voulurent la prendre par les bras, mais elle recula, croisa les bras sur sa poitrine et secoua la tête.

– Je vais marcher toute seule.

Le casino

était désert, à l'exception de quelques hommes armés qui se tenaient près des portes. Ils avaient l'air de regarder des choses fort intéressantes sur les murs, au plafond et sur les tables de jeu quand les portes de l'ascenseur s'ouvrirent devant Dayna et le groupe de Lloyd.

Ils l'emmenèrent jusqu'à la grille, au bout de la rangée des caisses. Lloyd l'ouvrit et ils traversèrent rapidement une grande pièce qui ressemblait à une banque : machines à calculer, corbeilles pleines de bandes de papier, pots de plastique remplis d'élastiques et de trombones. Des écrans d'ordinateur, gris, éteints. Des tiroirs-caisses entrouverts. Des billets de banque jonchant le carrelage. La plupart de cinquante et de cent dollars.

Au fond de la pièce, Whitney ouvrit une autre porte et Dayna s'avança dans un couloir recouvert d'une moquette qui menait à l'ancien bureau de la réceptionniste. Joliment décoré. Meubles blancs aux lignes futuristes pour une élégante secrétaire qui était morte en crachant de gros mollards verts plusieurs mois plus tôt. Sur le mur, un poster qui ressemblait à une litho de Klee. Un épais tapis brun clair, soyeux. L'antichambre du pouvoir.

La peur s'infiltrait goutte à goutte dans le corps de Dayna comme de l'eau glacée, raidissant ses muscles. Lloyd se pencha au-dessus du bureau et appuya sur un bouton. Dayna vit qu'il transpirait un peu.

– Nous l'avons, R. F.

Elle sentit un rire hystérique monter en elle. Un rire qu'elle ne pouvait pas arrêter – et d'ailleurs elle n'avait aucune envie de l'arrêter.

– R. F. ! *R. F. !*

Oh, ça c'est *la meilleure !* Je t'écoute P. D. !

Elle partit d'un énorme éclat de rire et soudain Jenny la frappa au visage.

– Ta gueule ! Tu ne

sais pas ce qui va t'arriver.

– Si je sais. Mais toi et les autres, vous ne savez pas.

Une voix sortit de l'interphone, chaude, agréable pleine d'entrain.

– Très bien, Lloyd, et merci beaucoup. Fais-la entrer, s'il te plaît.

– Seule ?

– Oui, certainement.

On entendit un petit gloussement, puis un déclic. Dayna sentit sa bouche devenir sèche.

Lloyd se retourna. Il transpirait beaucoup maintenant. De grosses gouttes perlaient sur son front, puis coulaient sur ses joues creuses, comme des larmes.

– Tu l'as entendu ? Vas-y.

Elle croisa les bras sur sa poitrine, son couteau caché sous son bras gauche.

– Et si je refusais ?

– Je te traînerais de force.

– Regarde-toi donc, Lloyd. Tu as tellement peur que tu n'arriverais pas à traîner un petit chiot derrière cette porte. Vous crevez tous de peur. Jenny, tu vas bientôt faire dans ta culotte. C'est pas bon pour la peau, ma chérie, ni pour ta culotte.

– Tais-toi, salope, siffla Jenny.

– Je n'ai jamais eu peur comme ça dans la Zone libre. Je me sentais bien là-bas. Je suis venue ici parce que je voulais continuer à me sentir bien. Rien de politique là-dedans. Vous devriez réfléchir. S'il vous fait peur, c'est peut-être parce qu'il n'a rien d'autre à vous donner.

– Madame, dit Whitney, presque en s'excusant, j'aimerais beaucoup écouter le reste de votre sermon mais il attend. Je suis désolé, mais vous allez dire amen et ouvrir toute seule cette porte ou bien je vais devoir vous y forcer. Vous pourrez lui raconter votre boniment quand vous serez avec lui… si vous trouvez assez de salive pour parler, naturellement. Mais pour le moment, vous êtes sous notre responsabilité.

Le plus étrange, pensa-t-elle, c'est qu'il a vraiment l'air désolé. Dommage qu'il ait aussi vraiment peur.

– Ce ne sera pas nécessaire.

Elle fit un effort pour lever un pied, puis la suite fut un peu plus facile. Elle allait à sa mort ; elle en était sûre. Puisqu'il en était ainsi, tant pis. Elle avait son couteau. Pour lui d'abord, si elle pouvait, ensuite pour elle, s'il le fallait.

Elle pensait : *Je m'appelle Dayna Roberta Jurgens. J'ai peur mais j'ai déjà eu peur auparavant. Tout ce qu'il peut me prendre, j'aurais dû le donner un jour de toute façon : ma vie. Je ne vais pas le laisser me briser.*

*Je ne vais pas le laisser m'abaisser si je peux l'éviter. Je veux mourir d'une belle mort et je vais avoir ce que je veux.*

Elle tourna la poignée et entra dans le bureau… Randall Flagg l'attendait.

C'était une

grande pièce, presque vide. On avait repoussé le bureau contre un mur, le fauteuil pivotant coincé derrière. Les tableaux étaient recouverts de vieux draps mouchetés de taches de peinture. La lumière était éteinte.

Au fond de la pièce, un rideau était ouvert, découvrant une baie vitrée qui donnait sur le désert. Dayna se dit qu'elle n'avait jamais vu de toute sa vie un paysage plus stérile et austère. Dans le ciel, une petite lune brillait comme une pièce d'argent. C'était presque la pleine lune.

Debout devant la baie vitrée, le dos tourné, un homme dont on ne voyait que la silhouette.

Il continua à regarder longtemps le paysage, lui tournant le dos comme si elle n'avait pas été là. Combien faut-il de temps à un homme pour se retourner ? Deux secondes, trois au maximum. Mais Dayna eut l'impression que l'homme noir n'en finissait plus de se retourner, lui découvrant de plus en plus de lui-même, comme cette lune qu'il regardait. Elle redevint une enfant, glacée par l'horrible curiosité qu'inspire une grande frayeur. Un instant, elle fut entièrement prise dans la toile qu'il tissait autour d'elle, totalement séduite par lui et elle eut la conviction que lorsqu'il aurait terminé de se retourner dans des siècles et des siècles, elle contemplerait le visage de ses rêves : celui d'un moine encapuchonné dans la noirceur la plus totale. Le négatif d'un homme sans visage. Elle le verrait, puis deviendrait folle.

C'est alors qu'il la regarda, qu'il s'avança vers elle souriant. Et la première pensée qui lui vint à l'esprit fut celle-ci : *Mais… il a mon âge !*

Les cheveux noirs de Randy Flagg étaient ébouriffés. Son visage était beau, basané, comme s'il avait été longtemps caressé par le vent du désert. Ses traits étaient mobiles et sensibles. Ses yeux jubilaient, les yeux d'un petit enfant qui va faire une extraordinaire et merveilleuse surprise.

– Salut, Dayna !

– S-S-Salut.

Elle ne put en dire davantage. Elle s'était crue prête à tout, mais pas à cela. Elle se sentait comme un boxeur que son adversaire envoie rouler au tapis. Il sourit de sa confusion, puis étendit devant lui ses mains ouvertes, comme pour s'excuser. Il portait une vieille chemise de cachemire au col usé, un jeans et de très vieilles bottes de cow-boy aux talons usés.

Vous vous attendiez à quoi ?

À voir un vampire ? Un empaleur ? Qu'est-ce qu'on vous a raconté sur moi ?

Son sourire s'élargit, l'invitant presque à sourire elle aussi.

– Ils ont peur. Lloyd… suait comme un cochon.

Son sourire exigeait toujours une réponse et il lui fallut tout son courage pour ne pas lui faire ce cadeau. On l'avait sortie à coups de pied de son lit, sur ses ordres. On l'avait emmenée ici pour…

pour quoi faire ? Pour avouer ? Pour dire tout ce qu'elle savait sur la Zone libre ? Mais il n'y avait sans doute pas grand-chose qu'il ne sache déjà.

– Lloyd…, dit Flagg avec un petit rire triste. Le pauvre a passé un très mauvais quart d'heure à Phœnix pendant l'épidémie. Il n'aime pas en parler. Je l'ai sauvé de la mort et – son sourire se fit encore plus désarmant – et d'un sort bien pire que la mort. C'est ce qu'on dit, je crois. Il m'a étroitement associé à cette expérience, même si je n'y étais pour rien. Vous me croyez ?

Elle hocha lentement la tête. Oui, elle le croyait. Et elle se demanda si les douches constantes de Lloyd n'avaient pas quelque chose à voir avec ce « très mauvais quart d'heure à Phœnix ».

Elle éprouva aussi une émotion qu'elle n'aurait jamais cru pouvoir ressentir à l'égard de Lloyd Henreid : la pitié.

– Très bien. Asseyez-vous, s'il vous plaît.

Elle regarda autour d'elle. Il n'y avait pas de chaises.

– Par terre. Vous serez très bien. Nous devons nous parler franchement. Les menteurs s'asseyent sur des chaises. Nous nous en passerons donc. Nous allons nous asseoir comme si nous étions deux amis autour d'un feu de camp. Assieds-toi.

Les yeux de Flagg brillaient d'hilarité contenue et ses côtes semblaient secouées par un rire qu'il retenait à grand-peine. Il s'assit, croisa les jambes et leva vers elle des yeux suppliants. Son visage

semblait dire : *Tu ne vas pas me laisser assis tout seul par terre dans ce bureau ridicule ?*

Après un moment d'hésitation, elle s'assit. Elle croisa les jambes et posa ses mains sur ses genoux. Elle sentait le poids réconfortant du couteau dans sa pince à ressort.

– On t'a envoyée ici pour nous espionner. Est-ce que je décris correctement la situation ?

– Oui.

Inutile de le nier.

– Et tu sais ce qu'on fait des espions en temps de guerre ?

– Oui.

Le sourire de Flagg s'élargit, comme un rayon de soleil.

– Alors, tu as vraiment de la chance que nous ne soyons pas en guerre, ton peuple et le mien.

Elle le regarda, totalement surprise.

– Nous ne sommes pas en guerre, tu le sais, dit-il avec une sincérité désarmante.

– Mais… vous…

Mille idées confuses

tourbillonnaient dans sa tête. Indian Springs. Les missiles Shrike. La Poubelle avec son défoliant et ses Zippo. La manière dont les conversations déviaient dès qu'on mentionnait le nom de cet homme – ou sa présence. Et puis cet avocat, Eric Strellerton, qui tournait en rond dans le désert Mojave, le cerveau brûlé.

*Il l'a simplement regardé.*

– Est-ce que nous avons attaqué votre Zone dite libre ? Est-ce que nous avons fait le moindre geste agressif contre vous ?

– Non… mais…

– Est-ce que vous nous avez attaqués ?

– Non, naturellement !

– Non, et nous n'avons

aucune intention de ce genre. Regarde !

Tout à coup, il leva la main droite, formant un tube avec ses doigts. À travers, Dayna voyait le désert derrière la baie vitrée.

– Le grand désert de l'ouest !

criait Flagg. Le grand bordel ! Le Nevada ! L'Arizona ! Le Nouveau-Mexique ! La Californie ! Une poignée de mes gens sont dans l'État de Washington, dans la région de Seattle, et à Portland, dans l'Oregon. Une poignée de mes gens dans l'Idaho et le Nouveau-Mexique. Nous sommes trop dispersés pour penser faire un recensement avant un an ou davantage. Nous sommes beaucoup plus vulnérables que votre Zone. La Zone libre est comme une ruche, une commune très bien organisée. Nous ne sommes qu'une confédération dont je suis le chef titulaire. Il y a suffisamment de place pour les deux camps. Il y en aura encore suffisamment en 2190. À condition que les bébés vivent, quelque chose dont nous ne serons pas sûrs avant au moins cinq mois. Et s'ils vivent, si l'humanité continue, laissons nos grands-pères se battre s'ils ont des comptes à régler. Ou leurs grands-pères. *Mais mon Dieu, pour quelle raison devrions-nous nous battre ?*

– Aucune, murmura-t-elle.

Elle avait la gorge sèche. Elle était étourdie. Et elle sentait autre chose… était-ce de l'*espoir* ?

Elle le regarda dans les yeux. Elle eut l'impression qu'elle n'aurait pu détourner son regard. Elle ne le voulait pas d'ailleurs. Elle ne devenait pas folle. Non, il ne la rendait pas folle. C'était… c'était un homme parfaitement raisonnable.

– Il n'existe aucune raison économique pour que nous nous battions, aucune raison technologique. Nos politiques sont un peu différentes mais cet aspect est tout à fait mineur et les Rocheuses nous séparent…

*Il est en train de m'hypnotiser.*

Au prix d'un incroyable effort, elle arracha ses yeux aux siens et regarda la lune par-dessus son épaule. Le sourire de Flagg s'estompa un peu et une ombre d'irritation traversa son visage. Ou était-ce son imagination ? Quand elle le regarda à nouveau (plus méfiante cette fois), il lui souriait gentiment.

– Vous avez fait tuer le juge, dit-elle d'une voix dure. Vous voulez quelque chose de moi et, quand vous l'aurez, vous me ferez tuer moi aussi.

Il la regardait patiemment.

– Il y avait des postes de garde le long de la frontière entre l'Idaho et l'Oregon. Et les gardes attendaient le juge Farris, c'est vrai. Mais pas pour le tuer ! Ils devaient me l'amener.

Je suis rentré de Portland hier seulement. Je voulais lui parler comme je te parle en ce moment : calmement, raisonnablement, entre grandes personnes. Deux de mes gardes l'ont vu à Copperfield, dans l'Oregon. Il a tiré sur eux. Il a blessé mortellement un de mes hommes et il a tué le deuxième sur le coup. Le blessé a tué le juge avant de mourir. Je suis désolé de la tournure qu'ont prise les événements. Plus désolé que tu ne peux le croire ou le comprendre.

Les yeux de Flagg s'assombrirent.

Cette fois, elle le croyait… mais sans doute pas comme il aurait voulu qu'elle le croie. Et elle sentit à nouveau ce froid glacial s'emparer d'elle.

– Ce n'est pas ce qu'on raconte ici.

– Tu peux les croire, ou tu peux me croire. Mais souviens-toi que c'est moi qui leur ai donné leurs ordres.

Il était convaincant… extrêmement convaincant. Il paraissait presque inoffensif – mais pas tout à fait. Cette impression venait uniquement du fait qu'elle croyait voir devant elle un homme…

ou quelque chose qui *ressemblait* à un homme. Elle en était tellement soulagée qu'elle en devenait aussi malléable que de la pâte à modeler. Il avait de la présence. Comme un politicien retors, il savait bousculer vos arguments au fond de son chapeau de prestidigitateur… mais il le faisait d'une façon qu'elle trouvait très troublante.

– Si vous n'avez pas l'intention de faire la guerre, pourquoi ces jets et ce matériel militaire à Indian Springs ?

– Mesures défensives, répondit-il aussitôt. Nous faisons la même chose à Searles Lake en Californie et à la base aérienne d'Edwards. Un autre groupe travaille au réacteur atomique de Yakima Ridge, dans l'État de Washington. Vous allez faire la même chose… si ce n'est pas déjà fait.

Dayna secoua très lentement la tête.

– Quand je suis partie, ils essayaient encore de remettre en marche la centrale électrique.

– J'aurais été heureux de leur envoyer deux ou trois techniciens, mais il se trouve que j'ai appris que Brad Kitchner s'en est tiré tout seul. Il y a eu une courte panne hier, mais le problème a été réglé très rapidement. Une surcharge dans le quartier Arapahœ.

– Comment le savez-vous ?

– J'ai mes petites combines, répliqua Flagg avec un charmant sourire. Oh, pendant que j'y pense, la vieille femme est revenue. Chère vieille dame.

– Mère Abigaël.

– Oui, répondit-il, les yeux perdus dans le vague, tristes peut-être. Elle est morte. Quel dommage ! J'aurais vraiment voulu la rencontrer.

– Morte ? Mère Abigaël

est morte ?

Flagg parut revenir sur terre. Il lui sourit.

– C'est vraiment une

surprise pour vous ?

– Non. Mais je suis surprise qu'elle soit revenue. Et encore plus surprise que vous le sachiez.

– Elle est revenue mourir.

– A-t-elle dit quelque chose ?

Un instant, le masque charmeur de Flagg se décomposa, laissant entrevoir la déception et la colère.

– Non. Je pensais que… je pensais qu'elle… qu'elle dirait quelque chose. Mais elle est morte sans reprendre connaissance.

– Vous en êtes sûr ?

Son sourire réapparut, radieux comme le soleil d'été dissipant le brouillard du matin.

– Oublions-la, Dayna. Et parlons de choses plus agréables, comme par exemple ton retour dans la Zone. Je suis sûr que tu préférerais être là-bas. Je voudrais te charger d'une commission.

Il glissa sa main sous sa chemise, sortit un petit sac couleur chamois et en retira trois cartes routières. Il les tendit à Dayna qui les regarda, perplexe. Les cartes représentaient les sept États de l'ouest des États-Unis. Certaines régions étaient teintées en rouge. La légende inscrite à la main en bas de chaque carte les identifiait comme étant les régions où la population avait commencé à se reconstituer.

– Vous voulez que je

rapporte *ça* ?

– Oui… Je sais où sont vos gens ; je veux que vous sachiez où sont

les miens. Prenez cela comme un geste de bonne foi et d'amitié. Et quand tu retourneras là-bas, je veux que tu leur dises ceci : que Flagg n'a pas de mauvaises intentions, que les gens de Flagg n'ont pas de mauvaises intentions. Dis-leur de ne plus envoyer d'espions.

S'ils veulent envoyer des gens ici, qu'ils parlent d'une mission diplomatique… ou d'un échange d'étudiants… ou de ce qu'ils voudront. Mais qu'ils viennent ouvertement.

Tu leur diras ?

Dayna n'y comprenait plus rien.

– Naturellement. Je vais leur dire. Mais…

– C'est tout.

Il montra à nouveau ses paumes ouvertes, vides. Elle vit quelque chose et se pencha en avant, troublée.

– Qu'est-ce que tu regardes ?

Elle perçut une note d'inquiétude dans la voix de Flagg.

– Rien.

Mais elle avait vu, et elle sut à l'expression fermée de son visage qu'il savait qu'elle avait vu. Il n'y avait pas de lignes sur les paumes de Flagg. Elles étaient aussi lisses que le ventre d'un bébé. Pas de ligne de vie, pas de ligne de cœur, pas de boucles, pas de croix… rien.

Ils se regardèrent longuement dans les yeux.

Puis Flagg se releva d'un bond et s'approcha du bureau. Dayna se leva elle aussi. Elle commençait presque à croire qu'il allait la laisser partir. Flagg s'assit sur le bord du bureau et approcha l'interphone.

– Je vais dire à Lloyd de faire changer l'huile, les bougies et les vis platinées de ta moto. Je vais lui dire aussi de faire le plein. Plus besoin de penser à rationner le pétrole, hein ?

Et dire qu'à une époque – je m'en souviens, et toi aussi sans doute, Dayna – on aurait cru que le monde allait disparaître dans un énorme champignon atomique parce que nous n'avions plus suffisamment de super, dit-il en secouant la tête.

Les gens étaient vraiment complètement idiots.

Il appuya sur le bouton de l'interphone.

– Oui, j'écoute.

– Tu voudrais t'occuper de la moto de Dayna ? Le plein et une

mise au point. Laisse-la ensuite devant l'hôtel. Elle va nous quitter.

– D'accord.

Flagg relâcha le bouton.

– Voilà, c'est fait.

– Je peux… je peux m'en aller ?

– Mais oui, j'ai été très heureux de faire ta connaissance.

Il tendit la main vers la porte… paume tournée vers le bas.

Elle s'avança vers la porte. Sa main touchait à peine la poignée quand il lui dit : – Il y a encore une chose. Une…

toute petite chose.

Dayna se retourna. Il lui souriait d'un sourire amical mais, un bref instant, elle pensa à un énorme mastiff noir, babines retroussées sur des dents capables de déchirer un bras comme une serpillière.

– Qu'est-ce que c'est ?

– Il y a un autre de tes amis ici, répondit Flagg en souriant de plus belle. Qui donc ?

– Comment voulez-vous que je sache ? répondit Dayna, mais un nom traversa son esprit comme un éclair : Tom Cullen !… lui ?

– Allons… je croyais que nous nous entendions bien.

– C'est vrai. Regardez-moi dans les yeux, et vous verrez que je ne vous cache rien. Le comité m'a envoyée…

il a envoyé le juge… et peut-être d'autres encore… mais le comité a été très prudent. Pour que nous ne puissions pas vendre la mèche si quelque chose… vous savez, si quelque chose nous arrivait.

– Si nous décidions d'arracher quelques ongles ?

– C'est ça, oui. C'est Sue Stern qui m'a demandé si je voulais bien partir. Je suppose que Larry Underwood…

il est membre du comité lui aussi…

– Je sais qui est M. Underwood.

– Bon, je suppose que c'est lui qui s'est occupé du juge. Pour l'autre… ça pourrait être n'importe qui. Pour les autres… à ma connaissance, les sept membres du comité devaient recruter chacun un espion.

– Oui, il aurait pu en être ainsi, mais ce n'est pas le cas. Il n'y en a

qu'un, et vous le connaissez.

Son sourire s'élargit encore. Dayna commença à en avoir peur. Ce sourire n'était pas une chose naturelle. Il lui faisait penser à un poisson mort, à de l'eau polluée, à la surface de la lune vue au télescope. Il lui faisait sentir que sa vessie était pleine d'un liquide chaud qui voulait s'échapper.

– Tu le *connais,* répéta Flagg.

– Non, je…

Flagg se pencha au-dessus de l'interphone.

– Lloyd est déjà parti ?

– Non, je suis toujours là.

Bon matériel, excellente sonorité.

– Attends pour la moto de Dayna. Nous avons encore un détail à régler.

– D'accord.

Un déclic. Flagg la regardait, souriant, les mains fermées. Il la regarda très longtemps. Dayna commençait à transpirer.

Les yeux de Flagg semblaient grandir, s'assombrir. Regarder dans ces yeux, c'était comme regarder au fond de deux puits, très vieux, très profonds. Cette fois, lorsqu'elle voulut détourner les yeux, elle n'en fut pas capable.

– Dis-moi, dit-il d'une voix très douce. Évitons un incident désagréable, veux-tu ?

Très loin, elle entendit sa propre voix qui disait :

– Tout ça n'était que du théâtre, c'est ça ? Une petite pièce en un acte.

– Je ne comprends pas du tout ce que tu veux dire.

– Mais si, vous comprenez parfaitement bien. Votre erreur, c'est d'avoir fait répondre Lloyd si vite. Quand vous dites grenouille, ils se mettent tous à sauter. Il aurait dû être parti depuis longtemps avec ma moto. Mais vous lui aviez dit de rester, parce que vous n'avez jamais eu l'intention de me laisser partir.

– Ma petite, tu es

complètement paranoïaque. Sans doute ces mauvais moments que tu as passés avec ces hommes. Ceux du zoo itinérant. C'était certainement terrible. Et *ceci* pourrait devenir terrible aussi. Mais nous

ne voulons pas de ça, n'est-ce pas ?

Sa résistance baissait, comme si elle s'échappait par ses jambes en parfaites lignes de force. Rassemblant ce qui lui restait de volonté, elle serra sa main droite, complètement engourdie, et se donna un coup de poing au-dessus de l'œil droit. Une explosion de douleur dans son crâne. Ses yeux se troublèrent. Sa tête bascula en arrière et heurta la porte en faisant un son creux. Mais son regard s'était arraché au sien et elle sentit que sa volonté revenait. Sa volonté et sa résistance.

– Vous êtes très fort, dit-elle, haletante.

– Tu le connais.

Flagg se leva et commença à s'approcher d'elle.

– Tu sais et tu vas me le dire. Inutile de te donner des coups sur la tête.

– Et pourquoi ne savez-vous pas ? Vous étiez au courant pour le juge. Vous étiez au courant pour moi. Comment se fait-il que vous ne soyez pas au courant pour…

Les mains de Flagg s'abattirent sur ses épaules avec une force incroyable. Elles étaient froides, aussi froides que du marbre.

– Qui ?

– Je ne sais pas.

Il la secouait comme une poupée de chiffon, le visage grimaçant, féroce, terrible. Ses mains étaient froides, mais son visage brûlait comme le sable du désert.

– Tu sais. Dis-moi. Qui ?

– *Pourquoi ne le savez-vous pas ?*

– *Parce que je ne le vois pas !* rugit-il, et il la catapulta à l'autre bout de la pièce.

Elle roula par terre, s'arrêta, tas informe, et quand elle vit le pinceau lumineux de son visage balayer l'obscurité pour la retrouver, sa vessie lâcha, répandant un liquide chaud entre ses cuisses. Le visage doux et compréhensif de la raison n'était plus là. Randy Flagg était parti. Elle était maintenant avec Le Promeneur, avec le grand patron, et que Dieu la protège.

– Tu vas me dire, tu vas me dire ce que je veux savoir.

Elle le regarda, puis se releva lentement. Elle sentait le poids du couteau contre son avant-bras.

– Oui, je vais vous dire. Approchez-vous.

Il s'avança d'un pas, souriant.

– Non, beaucoup plus près. Je veux chuchoter le nom dans votre oreille.

Il s'approcha encore. Elle sentait à la fois une chaleur torride et un froid glacial. Dans ses oreilles, elle entendait des notes sans suite très hautes. Elle sentait une odeur de pourriture et d'humidité, douceâtre, écœurante. Elle sentait une odeur de folie, comme une odeur de légumes pourris dans une cave obscure.

– Plus près, murmura-t-elle d'une voix rauque.

Il fit encore un pas et elle fit basculer son poignet d'un coup sec. Elle entendit le déclic du ressort. Et la lame vint frapper de tout son poids au creux de sa main.

– *Prends ça !* hurla-t-elle d'une voix hystérique et elle leva son bras en lui faisant décrire un grand arc de cercle, prête à l'éventrer, à le voir tituber dans la pièce, ses intestins pendant en serpentins fumants. Mais l'homme éclata de rire ; mains sur les hanches, son visage rouge comme une braise, renversé en arrière, l'homme se tordait de rire.

– Oh ! ma petite…, hurla-t-il avant d'être emporté par une autre rafale de rire.

Elle regarda stupidement sa main.

Sa main qui tenait une banane jaune bien dure, avec une petite étiquette bleu et blanc Chiquita. Elle la laissa tomber, horrifiée, sur le tapis où elle se transforma en un sourire jaunâtre et méchant, reflet de celui de Flagg.

– Tu vas me dire, murmura-t-il.

Oh oui, tu vas me dire.

Et Dayna sut qu'il avait raison.

Elle se retourna brusquement, si brusquement que même l'homme noir fut momentanément pris de court. Une de ses mains noires s'élança mais n'agrippa que le dos de son chemisier, ne lui laissant qu'un morceau de soie entre les doigts.

Dayna bondit vers la baie vitrée.

– *Non !* hurla-t-il.

Et elle le sentit s'élancer derrière elle comme un vent noir de tempête.

Elle se donna de l'élan en poussant sur ses jambes comme sur des pistons, frappa la glace avec le sommet de son crâne. Un bruit sourd de verre qui casse et elle vit des morceaux de glace incroyablement épais pleuvoir sur le terrain de stationnement des employés. Des zébrures torturées comme des veines de vif-argent se dessinèrent autour du point d'impact. Emportée par son élan, elle passa à moitié à travers le trou et c'est là qu'elle s'arrêta, sanglante.

Elle sentit *ses* mains sur ses épaules et se demanda combien de temps il lui faudrait pour la faire parler.

Une heure ? Deux ? Elle croyait bien être en train de mourir, mais pas assez vite.

*Cet homme que j'ai vu, il ne peut pas le sentir, le percevoir, parce qu'il est différent, il est…*

Il la tirait en arrière.

Elle se tua tout simplement en se frappant férocement la tête sur la droite. Un éclat de verre tranchant comme un rasoir s'enfonça profondément dans sa gorge. Un autre se faufila dans son œil droit. Son corps se raidit un instant, ses mains frappèrent la glace. Puis tout son corps devint mou. Et ce que l'homme noir ramena dans le bureau n'était plus qu'un sac sanglant.

Elle s'en était allée, peut-être triomphante.

Hurlant de rage, Flagg la frappait à coups de pied. À chaque coup, son corps bougeait un peu, indifférent.

Flagg devint fou de colère. Et il se mit à l'envoyer valser dans toute la pièce à coups de pied, grognant, hurlant comme un dément. Des étincelles commencèrent à jaillir de ses cheveux, comme si quelque part en lui un cyclotron venait de s'éveiller, formant peu à peu un champ électrique qui le transformait en une énorme pile. Ses yeux brillaient d'un feu noir. Il hurlait, frappait, frappait, hurlait.

Dehors, Lloyd et les autres étaient pâles. Ils se regardaient. Finalement, ce fut plus qu'ils ne pouvaient supporter. Jenny, Ken et Whitney filèrent à l'anglaise et leurs visages blanc sale comme du lait caillé prirent l'expression étudiée de ceux qui n'ont rien entendu et qui ne veulent rien entendre.

Seul Lloyd attendit – non parce qu'il le voulait mais parce qu'il savait qu'il devait le faire. Finalement, Flagg l'appela.

Il était assis

sur le bureau, les jambes croisées, les mains posées sur les genoux. Il regardait dans le vide, par-dessus la tête de Lloyd. Il y avait un courant d'air et Lloyd vit que la baie vitrée était cassée. Les éclats de verre étaient gluants de sang.

Une forme vaguement humaine gisait par terre, enveloppée dans un rideau.

– Débarrasse-moi de ça.

– D'accord. J'emporte aussi la tête ? demanda Lloyd à voix basse.

– Emporte tout ça à la

sortie est de la ville, arrose d'essence et mets le feu. Tu m'entends ? *Fais-la brûler ! Tu vas me faire brûler cette saloperie !*

– Entendu.

– Très bien, dit Flagg avec un sourire affable.

Tremblant, la bouche en coton, gémissant presque de terreur, Lloyd essaya de ramasser l'encombrant objet. Le dessous était collant. L'objet plia, glissa entre ses bras, retomba par terre. Il lança un regard terrifié à Flagg, mais il regardait toujours dehors, dans cette position qui imitait un peu celle du lotus. Lloyd reprit son colis, se cramponna et avança en titubant vers la porte.

– Lloyd ?

Il s'arrêta et regarda derrière lui. Un petit gémissement s'échappa de sa bouche. Flagg était toujours en semi-lotus, mais il flottait maintenant à une vingtaine de centimètres au-dessus du bureau, son regard serein toujours fixé sur la baie vitrée, à l'autre bout de la pièce.

– Q-Q-Quoi ?

– As-tu encore la clé que je t'ai donnée à Phœnix ?

– Oui.

– Garde-la sur toi. L'heure approche.

– D-D'accord.

Il attendit, mais Flagg n'en dit pas davantage. Il était là, suspendu dans l'obscurité, invraisemblable tour de fakir hindou, le regard tourné vers le désert, un doux sourire sur les lèvres.

Lloyd sortit sans demander son reste, heureux comme toujours de retourner à sa petite vie, de retrouver la raison.

La journée fut

calme à Las Vegas. Lloyd revint vers deux heures de l'après-midi, empestant l'essence.

Le vent avait commencé à souffler et, à cinq heures, il balayait The Strip dans tous les sens, hurlant comme une sirène entre les grands hôtels. Les palmiers qui avaient commencé à mourir après avoir été privés d'eau en juillet et en août s'agitaient furieusement comme des étendards en lambeaux sur un champ de bataille. Des nuages aux formes étranges couraient à toute allure dans le ciel.

Au Cub Bar, Whitney Hogan et Ken DeMott buvaient de la bière en dévorant des sandwiches aux œufs durs. Trois vieilles dames – Les Trois Folles, comme tout le monde les appelait – avaient quelques poules, et personne ne semblait se fatiguer des œufs. Dans le casino, en dessous de la mezzanine où se trouvaient Whitney et Ken, le petit Dinny McCarthy marchait à quatre pattes sur une table de baccara, entouré d'une armée de soldats de plastique.

– Regarde ce petit bout de chou, dit Ken. On m'a demandé de le garder une heure. Je le garderais bien toute la semaine. J'aimerais en avoir un comme ça. Ma femme en a eu un seul, et il est venu deux mois trop tôt. Il est mort dans la couveuse, au bout de trois jours.

Il leva les yeux en entendant Lloyd entrer.

– Salut, Dinny ! lança

Lloyd.

– Yoyd ! Yoyd ! piailla le petit Dinny.

Il courut au bord de la table de baccara, sauta à terre et courut se jeter dans les bras de Lloyd qui le souleva et lui donna deux gros baisers.

– Tu embrasses Lloyd ?

Dinny le gratifia de deux bises sonores.

– J'ai quelque chose pour toi, dit Lloyd en sortant de sa poche une poignée de pastilles au chocolat enveloppées dans du papier d'aluminium.

Dinny était ravi.

– Yoyd !

– Qu'est-ce qu'il y a, Dinny ?

– Pourquoi tu sens l'essence ?

– J'ai fait brûler des

ordures, répondit Lloyd en souriant. Allez, va jouer. Qui est ta maman en ce moment ?

– Angelina – il prononçait *Angeyina*.

Ensuite, Bonnie. J'aime bien Bonnie. Mais j'aime bien Angelina aussi.

– Ne lui dis pas que Lloyd t'a donné des bonbons. Angelina donnerait la fessée à Lloyd.

Dinny promit de ne rien dire et partit en courant, riant aux éclats à l'idée d'Angelina en train de donner une fessée à Lloyd. Une ou deux minutes plus tard, il était de retour sur la table de baccara, dirigeant son armée, la bouche pleine de chocolat. Whitney arriva, en tablier blanc. Il apportait deux sandwiches et une bouteille de bière bien fraîche pour Lloyd.

– Merci. Ça a l'air bien bon.

– Du pain maison, répondit fièrement Whitney.

Lloyd commença à manger.

– Quelqu'un l'a vu ? demanda-t-il au bout de quelque temps.

– Non, je pense qu'il est reparti, dit Ken.

Lloyd réfléchissait. Dehors, une forte rafale de vent siffla en passant, comme perdue dans la solitude du désert.

Dinny leva la tête un instant, inquiet, puis retourna à son jeu.

– Je pense qu'il n'est pas très loin, dit finalement Lloyd. Je ne sais pas pourquoi, mais j'en suis presque sûr. À mon avis, il attend quelque chose. Je ne sais pas quoi.

– Tu penses qu'il l'a fait parler ? demanda tout bas Whitney.

– Non, répliqua Lloyd en regardant Dinny. Je ne pense pas. Quelque chose n'a pas marché. Elle… elle a eu de la chance, ou bien elle a été plus maligne que lui. Ça n'arrive pas souvent.

– Ça ne changera strictement rien en fin de compte, dit Ken, mais il avait l'air troublé.

– C'est vrai.

Lloyd écouta le vent un moment.

– Il est peut-être reparti à Los Angeles, reprit-il.

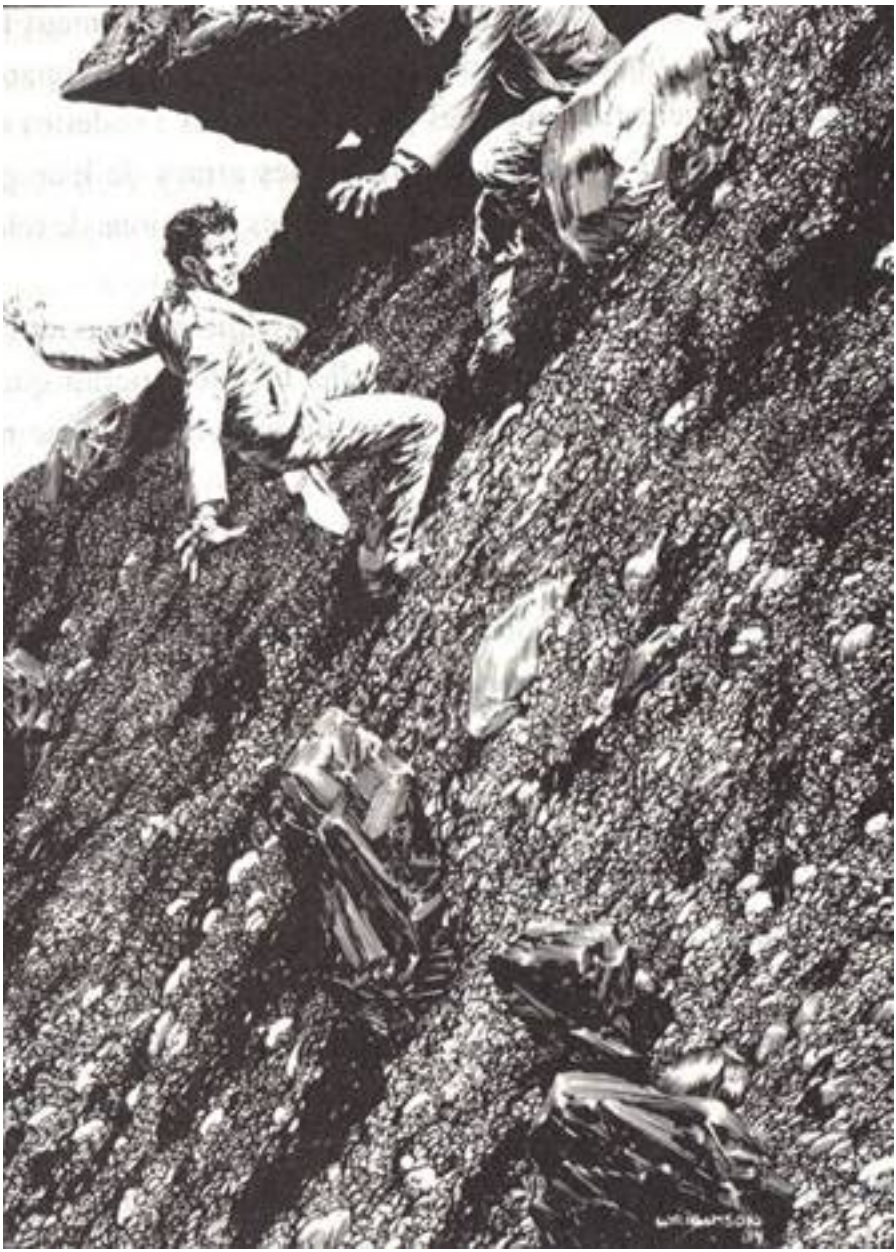
Mais il ne le croyait pas, et son visage le montrait.

Whitney retourna à la cuisine et revint avec d'autres bouteilles de

bière. Ils burent en silence, perdus dans leurs pensées qui n'avaient rien de rassurant. D'abord le juge, maintenant cette femme. Tous les deux morts. Aucun d'eux n'avait parlé. Aucun n'avait été *démarqué* comme *il* l'avait ordonné. Il semblait bien qu'ils avaient perdu les deux premiers matchs du championnat du monde ; difficile à croire, et un peu effrayant.

Le vent

souffla très fort toute la nuit.



# 63

L'après-midi du 10 septembre touchait à sa fin. Dinny jouait dans le petit parc qui se trouvait juste au nord du quartier des hôtels et des casinos. Assise sur un banc, sa « mère » pour la semaine, Angelina Hirschfield, bavardait avec une jeune fille arrivée à Las Vegas cinq semaines plus tôt, une dizaine de jours avant elle.

Angie Hirschfield avait vingt-sept ans. La jeune fille, vêtue d'un short en jeans très serré et d'un minuscule débardeur qui ne laissait absolument rien à l'imagination, en avait dix de moins. Il y avait quelque chose d'un peu obscène dans le contraste entre son corps déjà parfaitement formé et l'expression enfantine, boudeuse et plutôt vide de son visage. Apparemment interminable, sa conversation était des plus monotones : vedettes de rock, sexe, son sale boulot qui consistait à nettoyer les armes de leur graisse à Indian Springs, sexe, sa bague de diamants sexe, les émissions de télé qui lui manquaient, sexe.

Angie aurait bien voulu que la

jeune fille trouve quelqu'un pour soulager ses appétits et qu'elle la laisse

enfin tranquille. Et elle espérait que Dinny aurait au moins trente ans avant

de tomber sur cette fille comme mère de la semaine.

Justement, Dinny levait les yeux,

un sourire radieux sur les lèvres.

– Tom ! Salut, Tom !

À l'autre bout du parc, un homme

de haute taille aux cheveux blonds comme les blés s'avançait en traînant les

pieds, une grosse sacoche battant contre sa jambe.

– On dirait qu'il est saoul,

dit la jeune fille à Angie.

– Non, c'est Tom, répondit

Angie en souriant. Il est simplement…

Mais Dinny courait déjà à toutes

jambes.

– Tom ! Attends, Tom !

hurlait-il à pleins poumons.

– Dinny ! Salut ! fit

Tom en souriant.

Dinny sauta au cou de Tom qui

laissa tomber sa sacoche et le prit dans ses bras.

– On fait l'avion, Tom !

On fait l'avion.

Tom prit Dinny par les poignets

et commença à le faire tourner autour de lui, de plus en plus vite. Sous l'effet

de la force centrifuge, les jambes de Dinny furent bientôt à l'horizontale. L'enfant

hurlait de joie. Après deux ou trois tours, Tom le reposa tout doucement par

terre.

Dinny fit quelques pas en

titubant, essayant de retrouver son équilibre.

– Encore, Tom ! Encore !

– Non, tu vas dégueuler. Et

Tom doit rentrer chez lui. Putain, oui.

– D'accord, Tom. Au revoir !

– J'ai l'impression que les

préférés de Dinny sont Lloyd Henreid et Tom Cullen, dit Angie. Tom Cullen est

un peu simple, mais…

L'expression de la jeune fille la

fit s'arrêter. Elle observait Tom en clignant les yeux, pensive.

– Est-ce qu'il est arrivé

avec quelqu'un ? demanda-t-elle.

– Qui ? Tom ? Non,

pas que je sache. Il est arrivé seul il y a une semaine et demie à peu près. Il

était avec les autres, dans la Zone, mais ils l'ont mis dehors. Tant pis pour

eux, tant mieux pour nous.

– Il n'est pas venu avec un

muet ? Avec un sourd ?

– Un sourd-muet ? Non, je

suis pratiquement sûre qu'il était seul. Dinny l'adore.

La jeune fille regarda Tom s'éloigner.

Elle pensait à un flacon de Pepto-Bismol. Elle pensait à ces mots griffonnés

sur un bout de papier : *Nous n'avons pas besoin de toi.* C'était au

Kansas, il y avait mille ans de cela. Elle leur avait tiré dessus. Elle aurait

bien voulu les tuer, surtout le muet.

– Julie ? Ça va ?

Julie Lawry ne répondit pas. Elle

suivait des yeux Tom Cullen. Puis elle esquissa un sourire.

# 64

Le moribond

ouvrit son carnet à couverture plastifiée, dévissa le capuchon de son stylo, réfléchit

puis se mit à écrire.

C'était étrange ; alors qu'à

une époque le stylo courait sur le papier, semblant couvrir chaque feuille de

haut en bas comme par un acte de magie blanche, les mots peinaient maintenant, les

mots se traînaient, en grosses lettres tremblées, comme s'il était revenu à l'école

primaire dans sa propre machine à remonter le temps.

À l'époque, sa mère et son père

avaient conservé un peu d'amour pour lui. Amy ne s'était pas encore pleinement

épanouie et son propre avenir à lui, L'Étonnant Petit Gros d'Ogunquit et

Aspirant Hommosessual, n'était pas encore décidé. Il se revoyait assis dans la

cuisine inondée de soleil, en train de recopier lentement un livre de Tom Swift

sur un bloc Cheval bleu – mauvais papier jaunâtre marqué de lignes bleues –, un

verre de Coke à côté de lui. Il entendait la voix de sa mère dans le

salon. Sa

mère qui bavardait au téléphone ou avec une voisine.

*Le médecin dit que c'est*

seulement de la graisse de bébé. Rien d'anormal au niveau des glandes, grâce à

Dieu. Et il est si intelligent !

Les mots qui grandissaient, lettre

après lettre. Les phrases qui grandissaient, mot après mot. Les paragraphes qui

grandissaient, une brique après l'autre dans ce grand rempart qu'était le

langage.

– *Ce n'est pas ma plus*

grande invention, dit Tom d'une voix vibrante. Regardez bien ce qui va arriver

lorsque je retire la plaque, mais pour l'amour de Dieu, n'oubliez pas de vous

protéger les yeux !

Les briques du langage. Un

caillou, une feuille, une porte dérobée. Mots. *Mondes*. Magie. La vie et

l'immortalité. *La puissance*.

*Je ne sais pas de qui il tient*

ça, Rita. Peut-être de son grand-père. C'était un pasteur et on dit qu'il

faisait de magnifiques sermons…

Regardant les lettres s'améliorer

avec le temps. Les regardant se lier les unes aux autres, oubliée la copie, il *écrit* désormais. Rassemblant des idées, assemblant des intrigues. Après tout, le

monde n'était qu'un ensemble d'idées et d'intrigues. Il avait finalement eu sa

machine à écrire (mais il ne lui restait déjà plus grand-chose d'autre ; Amy

était au lycée, elle faisait partie du groupe des majorettes, de la société d'art

dramatique, du club d'éloquence, premier prix dans toutes les matières, les

fils de fer qu'on lui avait mis dans la bouche avaient maintenant disparu, et

sa meilleure amie au monde était Frannie Goldsmith… mais la graisse de bébé de

son frère n'avait pas encore disparu, même s'il avait treize ans, et il avait

commencé à se servir de mots longs comme le bras pour se défendre, et avec une

horreur grandissante s'était rendu compte de ce qu'était la vie, de ce qu'elle

était *vraiment* : une énorme marmite infernale, et il était le

missionnaire, tout seul dans cette marmite, celui qu'on faisait lentement

bouillir). La machine à écrire lui fit découvrir le reste. Au début, elle était

lente, si lente, et les fautes de frappe si nombreuses qu'elle l'exaspérait. Comme

si la machine s'opposait sournoisement à sa volonté. Mais il avait fait des

progrès et il avait commencé à comprendre ce qu'était véritablement la machine

– une sorte de conduit magique entre son cerveau et la page vierge qu'il

voulait conquérir. Quand l'épidémie de super-grippe avait éclaté, il pouvait

taper plus de cent mots à la minute et il parvenait enfin à suivre ses pensées

qui tournoyaient follement dans sa tête à les prendre au collet. Mais il n'avait

jamais complètement cessé d'écrire à la main se souvenant que *Moby Dick* avait été écrit ainsi de même que *La Lettre écarlate* et *Le Paradis*

perdu.

Avec les années, il avait formé

cette écriture que Frannie avait découverte dans son registre – pas de

paragraphes, pas de retraits, aucun repos pour l'œil. C'était un travail

terrible, épuisant pour la main tenaillée par les crampes – mais c'était un

travail d'amour. La machine à écrire avait été un instrument précieux, mais le

meilleur de lui-même, il l'avait toujours écrit de sa main.

Et c'est ainsi qu'il allait

maintenant transcrire ce qu'il lui restait encore à dire.

Il leva les yeux et vit des

busards tourner lentement dans le ciel, comme dans un film de Randolph Scott, ou

dans un roman de Max Brand. Une phrase qui aurait pu sortir d'un roman : *Harold*

vit les busards qui tournaient dans le ciel, attendant leur heure. Il les

regarda calmement, puis il se pencha sur son journal.

Puis il se pencha sur son journal.

Finalement, il s'était vu obligé

d’en revenir aux lettres traînantes, seule chose que son appareil moteur

hésitant lui permettait du temps de son enfance. Le souvenir nostalgique lui

revenait de la cuisine ensoleillée, du verre de Coke glacé, des vieux livres

moisis de Tom Swift. Maintenant, pensait-il (et écrivait-il), il aurait enfin

fait plaisir à sa mère et à son père. Il avait perdu sa graisse de bébé. Et

même s’il était encore techniquement puceau, il était moralement sûr de ne pas

être Hommosessual.

Il ouvrit la bouche et croassa :

– En pleine forme, maman.

Il était arrivé au milieu de la

page. Il regarda ce qu’il avait écrit, puis regarda sa jambe cassée qui avait

pris un si curieux angle. Cassée ? Le mot était bien faible. Elle était en

miettes. Il y avait cinq jours maintenant qu’il était assis à l’ombre de ce rocher.

Il n’avait plus rien à manger. Il serait mort de soif hier ou avant-hier si

deux grosses pluies n’étaient pas tombées. Sa jambe était en train de pourrir. Verdâtre,

elle dégageait une odeur de gaz. La chair avait tellement enflé qu’elle

gonflait son pantalon, tendant la toile kaki jusqu’à la faire ressembler à une

grosse saucisse.

Nadine n’était plus là depuis

longtemps.

Harold ramassa le revolver qui se

trouvait à côté de lui et vérifia le chargeur. Il l'avait vérifié au moins cent

fois depuis ce matin. Et lorsqu'il avait plu, il avait fait bien attention à

mettre son arme à l'abri. Il restait encore trois balles. Il avait tiré les

deux premières sur Nadine quand elle l'avait regardé et qu'elle lui avait dit

qu'elle s'en allait sans lui.

Ils sortaient d'une épingle à

cheveux, Nadine à la corde, Harold à l'extérieur sur sa Triumph. Ils n'étaient

plus qu'à une centaine de kilomètres de la frontière de l'Utah. Une flaque d'huile

à l'extérieur du virage. L'accident. Harold s'était longuement interrogé sur

cette flaque d'huile. Elle semblait presque *trop* parfaite. Une flaque d'huile

venue *d'où ?* Pas un véhicule n'avait dû monter jusqu'ici depuis

deux mois. Elle aurait eu amplement le temps de sécher. À croire que *son* œil rouge les surveillait, attendait le moment voulu pour faire apparaître une

flaque d'huile et mettre Harold hors jeu. Le laisser traverser les montagnes

avec elle, au cas où il aurait eu des problèmes, puis l'envoyer dans le décor, objet

devenu inutile.

La Triumph avait dérapé et s'était

écrasée contre la glissière de sécurité, projetant Harold en l'air comme on

envoie une coccinelle valser d'une chiquenaude. Et il avait senti une terrible

douleur dans sa jambe droite, entendu un affreux claquement mouillé quand elle

s'était cassée. Il avait hurlé. Puis une terre rocailleuse s'était précipitée

vers lui, une terre rocailleuse qui plongeait à pic vers le fond d'un ravin. Tout

en bas, il entendait de l'eau courir quelque part.

Il frappa le sol, rebondit très

haut, hurla encore, retomba sur sa jambe droite une fois de plus, l'entendit se

casser ailleurs, reprit son vol, retomba, roula sur lui-même et finalement alla

embrasser un arbre mort qui avait fait la culbute des années plus tôt au cours

d'un orage. S'il n'avait été là, il serait tombé jusqu'au fond du ravin où les

truites de montagne auraient pu se régaler de son cadavre, maintenant offert

aux busards.

Il écrivait dans son carnet, s'étonnant

encore de voir ces lettres tremblantes et enfantines : *Je ne reproche*

rien à Nadine. C'était vrai. Mais il ne l'avait pas toujours pensé.

Encore en état de choc, terriblement

secoué, la chair à vif, une horrible souffrance pour toute sensation dans sa

jambe droite, il avait essayé de remonter la pente en rampant. Loin au-dessus

de lui, il avait vu Nadine qui le regardait par-dessus la glissière de

sécurité.

Tout petit à cette distance, son visage blanc ressemblait à celui d'une poupée.

– Nadine ! avait-il

crié dans un croassement rauque. La corde ! Dans la sacoche de gauche !

Elle s'était contentée de le

regarder. Il commençait à croire qu'elle ne l'avait pas entendu et il allait répéter

sa demande lorsqu'il vit sa tête pivoter à gauche, puis à droite, puis à gauche

encore. Très lentement. Elle lui faisait signe que non.

– *Nadine ! Je ne*

peux pas remonter sans la corde ! Je me suis cassé la jambe !

Elle n'avait pas répondu. Elle ne

faisait plus que le regarder, sans même prendre la peine de secouer la tête. Il

eut l'impression de se trouver au fond d'un trou profond. Et elle, au bord du

trou, le regardait.

– *Nadine, lance-moi la*

corde !

Encore ce lent mouvement de la

tête, aussi terrible que la porte d'une crypte se refermant lentement sur un

homme qui n'est pas encore mort, mais plutôt paralysé par quelque terrible

catalepsie.

– *NADINE ! POUR L'AMOUR*

DE DIEU !

Enfin sa voix descendit jusqu'à

lui, faible, mais parfaitement audible dans le grand silence de la montagne.

– Tout était arrangé, Harold.

Je dois continuer. Je regrette.

Mais elle ne fit rien pour s'en

aller ; elle restait là, derrière la glissière de sécurité, le regardant allongé

cinquante mètres plus bas. Des mouches étaient déjà occupées à goûter son sang

sur les différents rochers qu'il avait heurtés dans sa chute.

Harold commença à remonter en

rampant, traînant derrière lui sa jambe brisée. Au début, il ne ressentit pas

de haine, n'éprouva pas le besoin de la percer d'une balle. Il n'avait qu'une

idée en tête : se rapprocher suffisamment pour voir son expression.

Il était un peu plus de midi. Il

faisait chaud. Des gouttes de sueur ruisselaient sur son visage, puis tombaient

sur les pierres aux arêtes vives sur lesquelles il se traînait. Il avançait en

se hissant sur les coudes et en poussant avec sa jambe gauche, tel un insecte

blessé. Sa respiration lui râpait la gorge, comme une lime brûlante. Combien de

temps essaya-t-il de remonter ? Il n'en avait aucune idée. Mais, une ou deux fois, il heurta sa jambe blessée contre une pierre et une énorme bouffée de douleur lui avait alors fait presque perdre conscience. Plusieurs fois, il était retombé en arrière, gémissant d'impuissance.

Finalement, il avait compris qu'il ne pouvait aller plus loin. Les ombres s'étaient allongées. Trois heures avaient passé. Il ne se souvenait plus de la dernière fois qu'il avait regardé dans la direction de la route ; plus d'une heure, certainement. Dans sa souffrance, il s'était totalement concentré sur les minuscules progrès qu'il parvenait à accomplir. Nadine était sans doute partie depuis longtemps.

Mais elle était toujours là et, même s'il n'était parvenu qu'à regagner un peu plus de cinq mètres, l'expression de son visage était maintenant infernalement claire. C'était une expression de chagrin et de pitié, mais ses yeux étaient vides, perdus dans le lointain.

Ses yeux étaient avec *lui.*

C'était alors qu'il avait commencé à la haïr, qu'il s'était mis à tâter l'étui de son revolver. Le Colt était toujours là, retenu durant sa chute par la sangle de cuir qui immobilisait la crosse. Il la défit en faisant écran avec son corps pour qu'elle ne puisse

le voir.

– Nadine…

– C'est mieux ainsi, Harold,

crois-moi. Mieux pour toi, parce que *sa* manière serait beaucoup moins

douce. Tu le sais, non ? Tu ne voudrais pas le voir face à face, Harold. Il

est convaincu que celui qui trahit son camp trahira probablement l'autre. Il te

tuerait, mais d'abord il te rendrait fou. Il en a le pouvoir. Il m'a laissé le

choix. Ça… ou *sa* manière. J'ai choisi ça. Tu peux en finir rapidement si

tu as du courage. Tu sais ce que je veux dire.

Il vérifia le chargeur pour la

première des cent (peut-être mille) fois qui allaient suivre, sans sortir l'arme

de l'ombre de son coude meurtri.

– Et toi ? cria-t-il. Tu

ne trahis pas toi aussi ?

– Je ne l'ai jamais trahi

dans mon cœur, répondit-elle d'une voix triste.

– Je crois que c'est

exactement là que tu l'as trahi.

Il voulait qu'elle lise la totale

sincérité sur sa figure, mais en réalité il calculait la distance. Il pourrait tirer

deux fois, au maximum. Et chacun sait qu'un pistolet n'est pas très

précis.

– Je crois qu'il le sait lui

aussi, reprit-il.

– Il a besoin de moi, et j'ai

besoin de lui. Tu n'as jamais été dans le coup, Harold. Si nous étions restés

ensemble, j'aurais… j'aurais pu te laisser me faire des choses. Cette petite

chose. Et tout aurait été perdu. Je ne pouvais pas courir le moindre risque

après tous ces sacrifices, ce sang, cette méchanceté. Nous avons vendu nos âmes

ensemble, Harold, mais il me reste encore suffisamment de moi-même pour vouloir

le plein prix de la mienne.

– Je vais te donner ce que

tu mérites, dit Harold qui réussit à se mettre à genoux.

Le soleil était éblouissant. Le

vertige le saisit dans ses mains rudes, affolant le gyroscope qui maintenait

son équilibre dans sa tête. Harold crut entendre des voix – *une voix* – rugissant

de surprise et de colère. Il appuya sur la détente. Le coup de feu roula entre

les montagnes, rebondit, renvoyé d'une paroi à l'autre, craquements, déchirements

qui n'en finissaient pas de s'éteindre. Une expression comique de surprise

apparut sur le visage de Nadine.

Et Harold pensa dans une sorte d'ivresse

triomphante : *Elle ne croyait pas que j'aurais le culot !* La

bouche de la femme était grande ouverte, comme un *O*. Elle le regardait

avec des yeux ronds. Les doigts de ses mains se contractèrent et palpitèrent, comme

si elle s'apprêtait à jouer une étrange musique de piano. Le moment était si

doux que Harold perdit une seconde ou deux à le savourer, sans se rendre compte

qu'il ne l'avait pas touchée. Quand il le comprit, il braqua à nouveau son arme

sur elle, soutenant son poignet droit de sa main gauche.

– *Harold ! Non !*

Tu ne peux pas !

*Je ne peux pas ? Une si*

petite chose, appuyer sur une détente. Bien sûr que je peux.

Elle paraissait trop étonnée pour

bouger et, quand le cran de mire vint se nicher dans le creux de la gorge de

Nadine, il eut tout à coup la certitude glacée que c'était ainsi que tout

devait se terminer dans un dernier éclat de violence insensée.

Il la tenait, au bout de sa ligne

de mire.

Mais quand il commença à presser

la détente, deux choses se produisirent. De la sueur coula dans ses yeux et le

fit voir double. Puis il commença à glisser. Il se dit plus tard que

l'amas de

cailloux avait cédé, ou que sa jambe blessée avait dû lâcher. Peut-être

était-ce même vrai. Mais on aurait dit… *on aurait dit qu'on l'avait poussé* et, durant les longues nuits qui avaient suivi il n'était pas parvenu à se

convaincre du contraire. Le jour, Harold demeurait obstinément rationnel, mais

la nuit s'emparait de lui la hideuse certitude qu'en fin de compte c'était l'homme

noir lui-même qui était intervenu pour l'écraser. La balle qu'il avait voulu

placer en plein dans le creux de la gorge de Nadine se perdit, décrivant une

large et belle courbe dans l'azur d'un ciel indifférent. Harold redescendit en

culbutant jusqu'à l'arbre mort, tordant et retordant sa jambe droite sous son

corps, enveloppé dans un linceul d'atroces souffrances, de la cheville jusqu'au

bas-ventre.

Il s'était évanoui en frappant le

tronc d'arbre. Lorsqu'il avait repris connaissance, la nuit venait de tomber et

la lune, aux trois quarts pleine, s'élevait solennellement au-dessus du ravin. Nadine

n'était plus là.

Il passa la nuit dans un délire d'angoisse,

sûr qu'il ne parviendrait pas à remonter jusqu'à la route, sûr qu'il mourrait

dans le ravin. Au matin, il avait pourtant repris son ascension, trempé

de

sueur, fou de douleur.

Il avait commencé vers sept

heures, à peu près au moment où les gros camions orange du comité des

inhumations sortaient de la gare routière, à Boulder. Finalement, il avait posé

une main sanglante sur la glissière de sécurité à cinq heures de l'après-midi. Sa

moto était toujours là, et il pleura presque de soulagement. Frénétique, il

pêcha des boîtes de conserve et un ouvre-boîte dans une sacoche de la moto, ouvrit

une boîte, piocha dedans à deux mains et s'empiffra de corned-beef. Mais la

viande avait mauvais goût et, après de longs efforts, il la vomit.

Il commença à admettre le fait

inéluctable de sa mort prochaine. Il se coucha à côté de la Triumph et se mit à

pleurer, sa jambe brisée sous son corps. Puis il parvint à dormir un peu.

Le lendemain, une averse

torrentielle le laissa trempé, grelottant. Sa jambe avait commencé à sentir la

gangrène. Dans la soirée, il s'était mis à écrire dans son carnet à couverture

plastifiée et il avait découvert pour la première fois que son écriture commençait

à régresser. Il s'était souvenu d'un roman de Daniel Keyes, *Des fleurs pour*

Algernon. Des savants avaient transformé un concierge un peu retardé en

génie… pour quelque temps. Ensuite, le pauvre type avait commencé à régresser. Comment

s'appelait-il ? Charley quelque chose ? Oui, c'était bien ça, car le

titre du film qu'ils avaient tourné ensuite était Charly. Pas aussi bon que le

roman, plein de merde psychédélique style années soixante, s'il se souvenait

bien, mais assez bon quand même. Harold allait beaucoup au cinéma autrefois, et

il avait vu encore plus de films sur le magnétoscope familial. À l'époque où le

monde était ce que le Pentagone aurait appelé, ouvrez les guillemets s'il vous

plaît, une alternative viable, on ferme les guillemets. La plupart du temps

seul.

Il écrivait dans son carnet et

les lettres tremblées s'alignaient lentement :

*Sont-ils tous morts ? Tous*

les membres du comité ? Si c'est le cas, je le regrette. J'ai été trompé. Piètre

excuse pour mes actes, mais je jure que c'est la seule excuse qui ait jamais

compté pour moi. L'homme noir est aussi réel que la super-grippe, aussi réel

que les bombes atomiques qui attendent quelque part dans leurs armoires de

plomb. Et quand la fin approche, et quand elle est aussi horrible que

les

braves gens ont toujours su qu'elle le serait, il n'y a qu'une chose à dire

quand tous ces braves gens s'approchent du Trône du Jugement : J'ai été

trompé.

Harold lut ce qu'il avait écrit

et s'essuya le front d'une main émaciée et tremblante. Ce n'était pas une bonne

excuse, mais une mauvaise. Enjolive-la tant que tu voudras, elle pue quand même.

Si quelqu'un lit ce paragraphe après avoir lu ton registre, tu feras figure de

parfait hypocrite. Il s'était vu comme le roi de l'anarchie, mais l'homme noir

avait su lire en lui et l'avait réduit sans effort à l'état d'un sac d'os tremblotants

qui mourait de sa vilaine mort sur la grand-route. Sa jambe avait gonflé comme

une chambre à air, elle sentait la banane trop mûre, et il était là, assis, tandis

que les busards piquaient et remontaient, portés par les courants thermiques, il

était là en train de vouloir rationaliser l'indicible. Il était tombé, victime

de son adolescence inachevée, c'était aussi simple que cela. Il avait été

empoisonné par ses propres visions de mort.

Maintenant qu'il mourait, il

sentait qu'il avait retrouvé un peu de bon sens et même peut-être un peu de

dignité. Il ne voulait pas rabaisser cela avec de mauvaises excuses qui

clopineraient sur la page entre deux béquilles.

– J'aurais pu être quelqu'un

à Boulder, dit-il d'une voix paisible.

Et cette vérité, si simple et si

atroce, aurait pu lui arracher des larmes s'il n'avait été si fatigué, s'il n'avait

été tellement déshydraté. Il regarda les lettres trembler sur la page, puis le

Colt. Tout à coup il voulut en finir et il pensa à la manière la plus vraie et

la plus simple de mettre un terme à sa vie. Plus que jamais, il semblait

nécessaire d'écrire et de laisser un message pour celui qui pourrait le trouver

un jour, dans un an ou dans dix.

Il prit son stylo. Il réfléchit. Puis

il se mit à écrire :

*Je regrette*

mes actions destructrices, mais je ne nie pas les avoir accomplies de mon

propre gré. Je signais toujours mes devoirs de mon nom : Harold Emery Lauder.

Je signais aussi mes manuscrits – pauvres petites choses. Et Dieu me vienne en

aide, j'ai même écrit mon nom sur le toit d'une grange en lettres d'un mètre de

haut. Je veux signer ceci d'un nom qui me fut donné à Boulder. Je ne pouvais l'accepter

alors, mais je le prends librement aujourd'hui.

*Je vais mourir sain d'esprit.*

Et il signa, très proprement, en

bas de la page : *Faucon.*

Il glissa le carnet à couverture

plastifiée dans la sacoche de la Triumph. Il revissa le capuchon du stylo qu'il

glissa dans la poche de sa chemise. Il enfonça le canon du Colt dans sa bouche

et regarda le ciel bleu. Il pensa à un jeu auquel ils jouaient quand ils

étaient enfants, un jeu qui lui avait valu bien des moqueries, parce qu'il n'osait

jamais aller tout à fait jusqu'au bout. Sur une route de terre, là-bas, il y

avait une carrière de gravier et vous sautiez d'en haut, d'une hauteur

terrifiante, avant de toucher le sable, de rouler et de rouler comme une balle,

pour ensuite remonter jusqu'en haut et tout recommencer.

Mais pas Harold. Harold s'avançait

au bord du trou et entonnait, *Un… deux… trois !* comme les autres, mais

le talisman ne fonctionnait jamais pour lui. Ses jambes restaient paralysées. Il

ne pouvait se résoudre à sauter. Et les autres parfois le poursuivaient jusque

chez lui, l'abreuvaient d'insultes, l'appelaient Harold gras-du-bide.

Il pensait : *Si j'avais*

pu me décider à sauter une seule fois… juste une seule fois… je ne

serais

peut-être pas ici. Tant pis, c'est la dernière fois qui compte.

Il compta mentalement : *Un*…

deux… TROIS !

Il appuya sur la détente.

Le coup partit.

Harold eut

un soubresaut.



# 65

Cette nuit-là,

la petite étincelle d'un feu de camp rougeoyait parmi les éboulis d'Emigrant

Valley, au nord de Las Vegas. Songeur, Randall Flagg était assis devant le feu,

tournant la broche sur laquelle il faisait rôtir un petit lapin. La chair

grésillait et crachait sa graisse sur les braises. Une brise légère emportait

dans le désert la riche odeur de la viande grillée. Les loups étaient déjà là. Ils

s'étaient assis un peu plus haut, hurlant à la lune, humant l'odeur de la chair

juteuse. De temps en temps, Flagg leur lançait un regard et deux ou trois loups

commençaient à se battre, à coups de dents, à coups de crocs, à coups de pattes,

jusqu'à ce que le plus faible prenne la fuite. Alors les autres se remettaient

à hurler, le museau pointé vers l'énorme lune rougeâtre.

Mais les loups l'ennuyaient

maintenant.

Il portait ses bottes éculées, son

jeans et sa veste en peau de mouton avec ses deux macarons sur le devant – le

petit bonhomme jaune au grand sourire, et l'autre, celui du flic : vous

AIMEZ LE COCHON ? Le vent de la nuit faisait battre son col.

Il n'aimait pas la tournure que

prenaient les événements.

Il y avait de mauvais présages

dans le vent, de mauvais signes partout, comme des chauves-souris voletant dans

le grenier sombre d'une grange abandonnée. La vieille femme était morte et il

avait cru au début que c'était bien. Malgré tout il avait eu peur de la vieille

femme. Elle était morte. Il avait dit à Dayna Jurgens qu'elle était morte dans

le coma… mais était-ce vrai ? Il n'en était plus si sûr.

Avait-elle parlé à la fin ? Et

si elle avait parlé qu'avait-elle dit ?

Qu'étaient-ils en train de

préparer ?

Il avait acquis une sorte de

troisième œil. Comme le don de la lévitation ; quelque chose qu'il possédait

et qu'il acceptait mais qu'il ne comprenait pas véritablement. Il pouvait envoyer

ce troisième œil regarder pour lui… presque toujours. Mais parfois, l'œil

devenait mystérieusement aveugle. Il avait vu la vieille femme sur son lit de

mort, il les avait vus rassemblés autour d'elle, leurs plumes encore

roussies

par la petite surprise de Harold et de Nadine… mais ensuite la vision s'était

évanouie et il s'était retrouvé dans le désert, emmitouflé dans son sac de

couchage, regardant le ciel et ne voyant rien d'autre que Cassiopée dans son

rocking-chair stellaire. Et une voix intérieure lui avait dit : *Elle s'en*

est allée. Ils attendaient qu'elle parle, mais elle n'a rien dit.

Mais il ne faisait plus confiance

à la voix.

Il y avait cette question

troublante des espions.

Le juge, et sa tête en mille

morceaux.

Cette femme, qui lui avait

échappé à la dernière seconde. Et elle savait, nom de Dieu ! Elle savait !

Soudain, il lança un regard

furieux aux loups et près d'une demi-douzaine se mirent aussitôt à se battre, poussant

des sons gutturaux, comme un bruit de tissu déchiré dans le silence de la nuit.

Il connaissait tous leurs secrets

sauf… le troisième. Qui était le troisième ? Il avait envoyé l'Œil maintes

et maintes fois, mais il ne lui rapportait rien que la face idiote et cryptique

de la lune. De la pleine lune.

Qui était le troisième ?

Comment cette femme avait-elle pu

lui échapper ? Il avait été totalement pris par surprise, sans rien d'autre

à se mettre sous la dent qu'un morceau de son chemisier. Il savait qu'elle

avait un couteau – un jeu d'enfant pour lui – mais il n'avait pas prévu qu'elle

se jetterait sur la baie vitrée. Et le sang-froid avec lequel elle avait sacrifié

sa vie, sans un instant d'hésitation… En l'espace de quelques secondes, elle s'en

était allée.

Ses pensées se poursuivaient, comme

des belettes dans le noir.

Tout ça faisait quand même un peu

désordre. Il n'aimait pas.

Lauder, par exemple. Harold

Lauder.

Il s'était si *magnifiquement* comporté, comme un de ces petits jouets mécaniques avec une clé plantée dans le

dos. Viens par ici. Va par là. Fais ci, fais ça. Mais les bâtons de dynamite n'en

avaient tué que deux – tous ces préparatifs, tous ces *efforts* gâchés par

le retour de cette vieille négresse moribonde. Et puis… lorsque Harold avait reçu

le salaire de sa peine… il avait failli tuer Nadine ! Flagg sentait encore

la rage monter en lui quand il y pensait. Et cette connasse restait là, la

bouche ouverte, attendant qu'il recommence, comme si elle *voulait* être

tuée. Et qui allait payer la note, si Nadine était tuée ?

Qui, sinon son fils ?

Le lapin était cuit. Il le fit

glisser de la broche dans sa gamelle de fer-blanc.

– C'est pas d'la bouffe, c'est

du rata, c'est pas d'la merde, mais ça viendra !

Il éclata de rire. Avait-il été

un jour dans les Marines ? Il croyait bien que oui. Il y avait un bleu, un

peu débile, un certain Boo Dinkway. Ils l'avaient…

Quoi ?

Flagg regarda sa gamelle en

fronçant les sourcils. Est-ce qu'ils avaient démoli le petit Boo à coups de bâton ?

Est-ce qu'ils ne lui avaient pas tordu le cou, plutôt ? Il se rappelait

vaguement une histoire d'essence. Mais quoi au juste ?

Dans un accès de colère, il

faillit jeter le lapin dans le feu. *Je devrais quand même m'en souvenir, nom*

de Dieu !

– C'est pas d'la

merde, mais ça viendra, murmura-t-il.

Mais cette fois ne lui vint qu'une

vague bouffée de mémoire.

Il était en train de perdre la

boule. À une époque, il pouvait remonter dix, vingt, trente ans en arrière

comme quelqu'un regarde dans une pièce sombre du haut d'un escalier. Maintenant,

il ne se souvenait plus clairement que des événements qui s'étaient déroulés

depuis la super-grippe. S'il remontait plus loin, il s'enfonçait dans un

brouillard qui parfois se soulevait un tout petit peu, juste assez pour laisser

entrevoir un objet ou un souvenir énigmatique (Boo Dinkway, par exemple… si cet

homme avait jamais existé) avant de retomber.

Le plus ancien souvenir dont il

était sûr à présent, c'était celui de ce jour où il marchait en direction du

sud sur la nationale 51, vers Mountain City et la maison de Kit Bradenton.

Le souvenir de sa renaissance.

Il n'était plus vraiment un homme

s'il l'avait jamais été. Il ressemblait à un oignon qui se défaisait lentement

de ses pelures, une par une, et c'était des déguisements de l'humanité dont il

semblait se défaire : la réflexion organisée, la mémoire, peut-être même

le libre arbitre… si pareilles choses avaient jamais existé.

Il se mit à manger le lapin.

À une époque, il en était sûr, il

aurait tout simplement filé quand les choses auraient commencé à se gâter. Pas

cette fois-ci. Car il était chez lui, c'était son heure, et c'est ici que tout

se déciderait. Tant pis s'il n'avait pas encore pu découvrir le troisième

espion, tant pis si Harold s'était rebellé à la fin et avait eu l'incroyable impertinence

d'essayer de tuer la fiancée promise, la mère de son fils.

Quelque part dans le désert, cet

homme étrange, La Poubelle, était en train de flairer les armes qui permettraient

d'éliminer ces gêneurs de la Zone libre. Son Œil ne pouvait suivre La Poubelle

et il lui arrivait de penser parfois que La Poubelle était encore plus étrange

que lui, sorte de chien de chasse humain qui flairait la cordite, le napalm et

la gélignite avec la précision mortelle d'un radar.

Dans un mois, ou même moins, les

jets de la Garde nationale voleraient avec leur lot de missiles Shrike sous les

ailes. Et lorsqu'il serait sûr que la fiancée avait conçu, les jets

décolleraient en direction de l'est.

Il leva des yeux rêveurs vers la

lune aussi grosse qu'un ballon de basket et sourit.

Il y avait une autre possibilité.

L'Œil la lui montrerait en temps voulu, sans doute. Peut-être irait-il là-bas, déguisé

en corbeau par exemple, ou en loup, ou en insecte – une mante

religieuse par

exemple, quelque chose d'assez petit pour se faufiler dans une prise d'air

soigneusement camouflée au milieu des hautes herbes sèches du désert. Il

avancerait en rampant ou en sautant dans des conduits noirs pour se glisser

finalement à travers la grille d'un climatiseur ou d'un ventilateur d'aération.

Cet endroit se trouvait sous la

terre. Juste à l'entrée de la Californie.

Il s'y trouvait des éprouvettes, des

rangées et des rangées d'éprouvettes, chacune avec sa petite étiquette Dymo

pour l'identifier : super-choléra, super-anthrax, nouvelle version améliorée

de la peste bubonique, toutes des souches mutantes comme cette super-grippe qui

avait été presque si universellement mortelle. Il y en avait des centaines dans

cet endroit ; assortiment complet pour tous les goûts, de toutes les couleurs.

Une pincée dans l'eau potable, Zone

libre ?

Une petite bouffée dans l'atmosphère ?

Une merveilleuse maladie des

Légionnaires pour Noël, ou préférez-vous la nouvelle grippe porcine, nettement

plus performante ?

Randy Flagg, le noir Père Noël, dans

son traîneau de la Garde nationale, avec un petit virus pour chaque cheminée ?

Il allait attendre, et il saurait

quand le moment serait enfin venu.

Quelque chose le lui dirait.

Tout allait bien aller. Pas de

disparition furtive cette fois-ci. Il était au sommet, il allait y rester.

Le lapin avait disparu. Le ventre

plein, Flagg se sentait redevenir lui-même. Il se leva, sa gamelle à la main, et

lança les os dans la nuit. Les loups se précipitèrent sur les restes et se

battirent furieusement en grondant, le blanc de leurs yeux illuminé par le

clair de lune.

Les mains sur les hanches, Flagg

renversa la tête en arrière et éclata de rire en regardant la lune.

Tôt le

lendemain matin, Nadine sortit de Glendale sur sa Vespa et prit l'autoroute 15.

Ses cheveux dénoués, blancs comme neige, flottaient derrière elle comme un

voile de mariée.

Elle se sentait un peu

malheureuse pour la Vespa qui lui avait rendu de si bons et loyaux services, mais

qui bientôt allait rendre l'âme. La route, la chaleur du désert, la

traversée

laborieuse des montagnes Rocheuses avaient fait souffrir la petite machine. Le

moteur peinait et soufflait comme un asthmatique. L'aiguille du compte-tours

avait commencé à frissonner au lieu de rester docilement en face du chiffre 5 x

1000. Tant pis. Si la machine expirait avant qu'elle arrive, elle continuerait

à pied. Personne n'allait plus la poursuivre. Harold était mort. Et si elle

devait continuer à pied, *il* le saurait et enverrait quelqu'un la

chercher.

Harold avait tiré sur elle !

Harold avait essayé de la *tuer !*

Elle avait beau s'efforcer de ne

pas y penser, elle y revenait sans cesse. Comme un chien qui ne peut s'empêcher

de tourner autour de l'os qu'il a enterré. Ce n'était pas prévu. Flagg lui

était apparu en rêve cette première nuit, après l'explosion, quand Harold avait

finalement décidé de dormir. Il lui avait dit que Harold l'accompagnerait jusqu'à

ce qu'ils arrivent tous les deux sur le versant ouest des montagnes Rocheuses, presque

dans l'Utah. Là, il l'éliminerait dans un accident rapide, indolore. Une flaque

d'huile. La pirouette. Propre, net, sans bavure.

Mais l'accident n'avait pas été

net et sans bavure. Harold avait bien failli la *tuer*. La balle était passée

à quelques centimètres de sa joue. Pourtant, elle avait été incapable de bouger.

Pétrifiée, se demandant comment Harold avait pu faire une chose pareille, comment

on avait pu le laisser ne serait-ce que *tenter* une chose pareille.

Elle avait essayé de trouver une

explication rationnelle. Elle s'était dit que c'était la manière qu'avait

trouvée Flagg pour lui faire peur, pour lui rappeler à qui elle appartenait. Mais

l'explication ne tenait pas debout ! C'était insensé ! Et même si

elle avait pu tenir, une voix sévère lui disait que cette balle n'avait tout

simplement pas été prévue par Flagg.

Elle avait essayé d'écarter cette

voix, de lui fermer la porte comme on se barricade contre un indésirable dont

les yeux parlent de meurtre. Mais elle n'avait pas pu. La voix lui disait que

si elle était encore vivante, c'était un pur hasard. Que la balle de Harold

aurait pu tout aussi bien s'enfoncer entre ses deux yeux, et que Randall Flagg

n'y aurait été pour rien non plus.

Elle avait voulu croire que la

voix mentait. Flagg savait tout, jusqu'au gîte du moindre moineau…

*Non, seul Dieu sait tout, répondait*

la voix implacable. Il n'est pas Dieu. Et si tu es vivante, c'est par pur

hasard. Ta promesse ne tient plus. Tu ne lui dois plus rien. Tu peux faire

demi-tour et revenir, si tu veux.

Revenir, quelle plaisanterie !

Revenir *où* ?

La voix n'avait pas grand-chose à

dire sur ce point ; Nadine aurait été surprise du contraire. Si l'homme

noir avait des pieds d'argile, elle l'avait découvert juste un peu trop tard.

Elle essayait de se concentrer

sur la froide beauté du désert dans la lumière du matin pour oublier cette voix.

Mais elle persistait, si basse et insinuante que Nadine en avait à peine

conscience :

*S'il ne savait pas que Harold*

allait pouvoir le défier et s'en prendre à toi, que sait-il vraiment ? Et

la prochaine fois, auras-tu autant de chance ?

Mais, mon Dieu, il était trop

tard. Trop tard depuis des jours, des semaines, peut-être même des années. Pourquoi

cette voix avait-elle attendu d'être inutile pour parler ?

Et, comme pour lui donner raison,

la voix se tut finalement et Nadine se retrouva seule dans le matin. Elle

roulait sans penser à rien, les yeux fixés sur la route qui se déroulait devant

elle. La route qui menait à Las Vegas, qui menait à *lui*.

La Vespa

rendit l'âme dans l'après-midi. Une sorte de grincement dans ses entrailles, et

le moteur cala. Nadine sentit une curieuse odeur chaude monter du moteur, un

peu comme du caoutchouc brûlé. Jusque-là, elle avait toujours roulé à soixante

à l'heure. Quelques instants plus tôt, la machine avait décidé de ne plus

avancer qu'au pas. Nadine se rangea sur l'accotement et actionna plusieurs fois

le démarreur, sachant que c'était inutile. Elle l'avait tuée. Elle avait tué

bien des choses sur la route qui la conduisait à son mari. Elle avait été

responsable de l'anéantissement de tout le comité de la Zone libre et de ses

invités lors de cette dernière réunion explosive. Ensuite, il y avait eu Harold.

Et puis, maintenant qu'elle y pensait, il y avait eu aussi le bébé de Fran

Goldsmith qui n'était pas encore né.

Elle avait mal au cœur. Elle fit

quelques pas en titubant et vomit son déjeuner. Elle avait chaud, elle délirait,

elle se sentait très malade, seule chose vivante dans ce cauchemar, dans ce

désert écrasé de soleil. Il faisait chaud… si chaud.

Elle se retourna en s'essuyant la

bouche. La Vespa était couchée sur le côté, comme un animal crevé. Nadine la

regarda quelques instants, puis se mit à marcher. Elle avait déjà traversé Dry

Lake. Elle allait donc devoir passer la nuit à la belle étoile si personne ne

venait la chercher. Avec un peu de chance, elle arriverait à Las Vegas dans la

matinée. Et tout à coup, elle eut la certitude que l'homme noir allait la

laisser marcher. Elle arriverait à Las Vegas affamée, assoiffée, brûlée par le

désert, vidée de la moindre parcelle de son ancienne vie. La femme qui faisait

la classe à de petits enfants dans une école privée de Nouvelle-Angleterre

aurait disparu, aussi morte que Napoléon. Avec un peu de malchance, la petite

voix qui la taquinait et l'inquiétait serait la dernière chose de l'ancienne

Nadine à expirer. Mais elle finirait par s'en aller elle aussi, naturellement.

Elle marchait sans s'arrêter et l'après-midi

était déjà bien avancé. La sueur dégoulinait sur son visage. À l'endroit où la

route rejoignait le ciel délavé, des nappes de mercure scintillaient en tremblotant.

Elle déboutonna sa chemise et l'enleva, poursuivant sa route en soutien-gorge

de coton blanc. Coups de soleil ? Et puis après ? Franchement, ma

chère, je n'en ai rien à foutre.

À la tombée de la nuit, la peau

qui recouvrait ses clavicules avait pris une terrible couleur rouge,

presque

violette. La fraîcheur du soir tomba tout à coup, la faisant frissonner, et

elle se souvint qu'elle avait abandonné son matériel de camping avec la Vespa.

Elle regarda autour d'elle, hésitante,

vit des voitures ici et là, certaines enterrées jusqu'au capot dans le sable. L'idée

de s'abriter dans une de ces tombes la rendait malade – plus malade encore que

ses terribles coups de soleil.

*Je délire*, pensa-t-elle.

Quelle différence ? Elle

décida de marcher toute la nuit plutôt que de dormir dans une de ces voitures. Si

seulement elle avait été dans les Prairies. Elle aurait trouvé une grange, une

meule de foin, un champ de trèfle. Un endroit propre et doux. Mais ici, il n'y

avait que la route, le sable, la croûte durcie du désert.

Elle écarta ses longs cheveux qui

lui tombaient dans les yeux et comprit vaguement qu'elle aurait souhaité être

morte.

Le soleil était maintenant juste

en dessous de l'horizon et le jour en parfait équilibre entre lumière et ombre.

Un vent glacé l'enveloppa. Elle regarda autour d'elle, effrayée.

Il faisait *trop* froid.

Les buttes étaient devenues des

monolithes noirs. Les dunes s'arrondissaient comme d'effrayants colosses

renversés. Jusqu'aux saguaros épineux qui se dressaient comme des doigts

squelettiques, les doigts accusateurs de morts enterrés sous le sable.

En haut, la roue cosmique du ciel.

Elle se souvint des paroles d'une

chanson, une chanson de Dylan, froide, désespérée : *Chassé comme un*

crocodile… ravagé comme le mais…

Et aussitôt, une autre chanson, des

Eagles celle-là, effrayante tout à coup : *Et je veux coucher avec toi*

ce soir dans le désert… entourés d'un million d'étoiles…

Elle sut alors qu'il était là.

Avant même qu'il ne parle, elle

le sut.

– Nadine.

*Sa* voix douce monta dans l'ombre

grandissante. Infiniment douce, terreur enveloppante qui vous faisait vous

sentir chez vous.

– Nadine, Nadine… comme j'aime

aimer Nadine.

Elle se retourna, et il était là,

comme elle avait toujours su qu'il le serait un jour, aussi simplement que cela.

Assis sur le capot d'une vieille Chevrolet (était-il là un instant plus tôt

?

Elle n'en était pas sûre, mais elle ne le croyait pas), les jambes croisées, les

mains posées sur les genoux de son jeans délavé. Il la regardait en souriant

gentiment. Mais ses yeux n'avaient rien de doux. Ils disaient clairement que

cet homme ne pouvait ressentir la douceur. Elle voyait inlassablement danser en

eux une noire jubilation, comme les jambes d'un pendu dansent quand la trappe

du gibet vient de basculer.

– Salut, dit-elle. Je suis

ici.

– Oui. Enfin. Comme promis.

Son sourire s'élargit et il lui

tendit les mains. Elle les prit et, quand elle s'approcha de lui, elle sentit

la chaleur qui rayonnait de son corps, comme d'un four de brique. Ses mains

lisses, sans une ligne, glissèrent sur les siennes… puis se refermèrent sur

elle, comme des menottes.

– Oh, Nadine, murmura-t-il.

Il se pencha pour l'embrasser. Elle

tourna juste un peu la tête, regardant le feu glacé des étoiles, et son baiser

toucha le haut de son cou, au lieu de ses lèvres. Mais il ne s'y trompa point. Elle

sentit sa bouche dessiner une courbe moqueuse contre sa peau.

*Il me dégoûte*, pensa-t-elle.

Mais le dégoût n'était qu'une

croûte qui cachait quelque chose de pire – une envie sourde et cachée qui

fermentait depuis trop longtemps, un bouton sans âge qui mûrit enfin et s'apprête

à cracher bruyamment son liquide, une douceur depuis longtemps surie. Ses mains

qui glissaient sur son dos étaient bien plus chaudes que son coup de soleil. Elle

se colla contre lui et, tout à coup, la petite éminence qui s'élevait entre ses

cuisses lui parut plus ronde, plus pleine, plus tendre, plus consciente. La

couture de son pantalon l'irritait d'une manière délicatement obscène qui lui

donnait envie de se gratter, de se débarrasser de cette démangeaison, de la

guérir une fois pour toutes.

– Dites-moi une chose, dit-elle.

– Ce que tu voudras.

– Vous avez dit :

« Comme promis. » Qui m'a promise à vous ? Pourquoi moi ? Et

comment dois-je vous appeler ? Je ne sais même pas votre nom. Je vous connais

depuis presque toujours, et je ne sais même pas comment vous appeler.

– Appelle-moi Richard. C'est

mon vrai nom. Appelle-moi ainsi.

– C’est votre vrai nom ?

Richard ? demanda-t-elle, incrédule.

Il rit tout contre son cou et sa

peau se hérissa de dégoût et de désir.

– Et qui m’a promise ? demanda-t-elle

encore.

– J’ai oublié, Nadine. Viens

par ici.

Il se laissa glisser en bas du

capot de la Chevrolet. Il lui tenait toujours les mains et elle faillit les

arracher à son étreinte pour s’enfuir… mais à quoi bon ? Il aurait couru

derrière elle, l’aurait rattrapée l’aurait violée.

– La lune, dit-il. Elle est

pleine. Et moi aussi je suis plein.

Il prit sa main et la posa sur la

braguette usée de son jeans. Il y avait là quelque chose de terrible qui

battait, vivait de sa vie propre sous les dents froides de la fermeture Éclair.

– Non, murmura-t-elle.

Et elle essaya de retirer sa main,

pensant comme elle était loin de cette autre nuit de clair de lune, si

incroyablement loin. À l’autre bout de l’arc-en-ciel du temps.

Il colla sa main contre lui.

– Viens dans le désert et

sois ma femme.

– Non !

– Il est beaucoup trop tard

pour dire non, ma chérie.

Elle le suivit. Il y avait un sac

de couchage et les ossements noircis d'un feu de camp sous le squelette argenté

de la lune.

Il la coucha par terre.

– Très bien, dit-il d'une

voix haletante. Très bien.

Ses doigts défirent la boucle de

sa ceinture, le bouton du jeans, puis la fermeture Éclair.

Elle vit alors ce qu'il avait en

réserve pour elle et elle se mit à hurler.

Le sourire grimaçant de l'homme

noir s'ouvrit comme une entaille à ce bruit, énorme, scintillant, obscène dans

la nuit, tandis que la lune les contemplait distraitement, gonflée, crémeuse

comme un fromage blanc.

Le glas des hurlements de Nadine

semblait ne pas vouloir cesser tandis qu'elle essayait de lui échapper, mais il

parvint à l'immobiliser. Elle serra alors les cuisses de toutes ses forces et, lorsque

sa main vierge de toute ligne se glissa entre elles, elles se fendirent comme

les eaux de la mer et Nadine se dit : *Je vais regarder en l'air… je*

vais regarder la lune… je ne sentirai rien et tout sera fini… tout sera fini… je

ne sentirai rien…

Mais, quand sa froideur mortelle

se glissa en elle, son hurlement déchira ses poumons, zébra le silence, et elle

se débattit, mais sa lutte était vaine. Il l'éperonnait, bélier, envahisseur, et

un flot de sang froid coula le long de ses cuisses, puis il la pénétra, jusqu'au

fond, jusqu'à la matrice, et elle avalait la lune dans ses yeux, froide, feu d'argent,

et quand il cracha sa semence, ce fut comme un jet de fer en fusion, de *fonte* en fusion, de *bronze* en fusion, puis ce fut son tour à elle, dans un

hurlement de plaisir indicible, de terreur, d'horreur, et elle franchit les portes

de fonte et de bronze pour pénétrer dans les terres désertiques de la folie, poussée,

*soufflée* à travers ces portes comme une feuille par son rire tonitruant,

regardant son visage se fondre, masque hirsute d'un démon tirant la langue

juste au-dessus de sa tête, de grosses lampes jaunes en guise d'yeux, fenêtres

d'un enfer jamais imaginé, et pourtant remplies de cette folle bonne humeur, des

yeux qui avaient regardé au fond des ruelles obscures pendant des milliers et

des milliers de nuits ténébreuses, ces yeux brillants, scintillants, et finalement

stupides. Il recommença… encore… et encore. Il semblait ne jamais vouloir finir.

Froid. Il était mortellement froid. Et vieux. Plus vieux que l'humanité, plus

vieux que le monde. Une fois et une fois encore il la remplit de son hurlement

de son rire porté par la nuit. Terre. Lumière. Sa semence. Sa semence encore. Le

dernier hurlement s'échappe d'elle et le vent du désert l'efface, l'emporte au

fond des chambres les plus secrètes de la nuit, là où un millier d'âmes

attendent que leur nouveau propriétaire vienne les réclamer. Tête hirsute de démon,

langue pendante langue fourchue. Haleine de mort sur son visage. Elle était

désormais au pays de la folie. Les portes de fonte se refermèrent.

*La lune… !*

La lune allait

bientôt se coucher.

Il avait attrapé un autre lapin, avait

pris la petite chose tremblante dans ses mains nues, lui avait cassé le cou. Il

avait fait un autre feu sur les restes de l'ancien et le lapin était en train

de cuire, envoyant en l'air des rubans de savoureuses odeurs de viande grillée.

Il n'y avait plus de loups. Cette nuit, ils s'étaient tenus à l'écart – et c'était

bien ainsi. Après tout, c'était sa nuit de noces et cette chose informe hébétée,

apathique, assise de l'autre côté du feu, était sa jeune mariée rougissante.

Il se pencha et souleva la main

qu'elle avait posée sur son ventre. Quand il la lâcha, elle resta au même

endroit, au niveau de sa bouche. Il observa un instant le phénomène, puis

reposa sa main sur son ventre. Les doigts de la femme commencèrent à s'agiter

lentement comme des serpents sur le point de mourir. Il fit le geste de lui

crever les yeux avec deux doigts. Elle ne cilla pas. Son regard vide restait

fixe, immobile.

Il était franchement étonné.

Qu'avait-il bien pu lui faire ?

Il ne s'en souvenait pas.

Mais quelle importance ? Elle

était enceinte. Si elle était catatonique par-dessus le marché, quelle

importance ? L'incubateur parfait. Elle engendrerait son fils, le mettrait

au monde, puis elle pourrait mourir, sa mission accomplie. Après tout, c'était

pour cela qu'elle était ici.

Le lapin était cuit. Il lui cassa

l'échine en deux. Avec ses doigts, il déchiqueta en petits morceaux la moitié

réservée à sa femme, comme pour donner à manger à un bébé. Puis il lui donna la

becquée, une bouchée à la fois. Plusieurs morceaux tombèrent par terre, à

moitié mâchés, mais elle mangea presque tout. Si elle restait dans cet

état, elle

allait avoir besoin d'une gouvernante. Jenny Engstrom, peut-être.

– Tu as très bien mangé, chérie,

dit-il d'une voix douce.

Elle regardait la lune, les yeux

vides. Flagg lui sourit gentiment et dévora son souper de noces.

Le sexe lui donnait toujours faim.

Il se réveilla

très tard dans la nuit et s'assit dans son sac de couchage, étourdi, inquiet… inquiet

à la manière instinctive d'un animal – d'un prédateur qui sent qu'on l'épie à

son tour.

Était-ce un rêve ? Une

vision… ?

*Ils arrivent.*

Effrayé, il essaya de se souvenir

de cette idée, de la placer dans un contexte. Impossible. Elle planait toute

seule, comme un mauvais sort.

*Ils se rapprochent.*

Qui ? Qui se rapprochait ?

Le vent de la nuit murmura à côté

de lui, semblant lui apporter une odeur. Quelqu'un approchait et…

*Quelqu'un s'en va.*

Tandis qu'il dormait, quelqu'un

était passé à côté de son camp, en direction de l'est. Le troisième, l'inconnu ?

Il ne le savait pas. C'était la nuit de la pleine lune. Le troisième s'était-il

échappé ? L'idée apportait avec elle comme un vent de panique.

*Oui, mais qui s'approche ?*

Il regarda Nadine. Elle était

endormie recroquevillée sur elle-même comme un fœtus, la position que son fils

prendrait dans son ventre dans quelques mois seulement.

*Dans quelques mois ?*

Il eut l'impression que les

choses commençaient à s'effriter autour de lui. Il se recoucha convaincu qu'il

ne dormirait plus de la nuit. Mais il dormit cependant. Et, lorsqu'il arriva à

Las Vegas le lendemain matin, il avait retrouvé son sourire et presque oublié

sa panique de la nuit précédente. Nadine était docilement assise sur la

banquette à côté de lui, grosse poupée ensemencée d'une graine soigneusement cachée

dans son ventre.

Il se rendit au MGM Grand Hotel

où il apprit ce qui s'était passé pendant qu'il dormait. Il vit un nouveau

regard dans leurs yeux, inquiet, interrogateur, et il sentit à nouveau la peur

l'effleurer de ses douces ailes de papillon de nuit.

# 66

À peu près au

moment où Nadine Cross commençait à comprendre certaines vérités qui auraient

sans doute dû être évidentes, Lloyd Henreid était assis seul au Cub Bar. Il

jouait au solitaire, et il trichait. Lloyd était de fort méchante humeur. Il y

avait eu un incendie à Indian Springs ce jour-là, un mort et trois blessés, dont

un qui allait probablement mourir de ses brûlures. Personne à Las Vegas ne

savait comment traiter les brûlures du troisième degré.

Carl Hough était venu lui

annoncer la nouvelle. Carl était furieux, et c'était un homme qu'il fallait ménager.

Ancien pilote de Ozark Airlines avant la super-grippe, il avait été dans les

Marines et aurait pu casser Lloyd en deux morceaux d'une seule main tout en se

préparant un daiquiri de l'autre, s'il avait voulu. Il affirmait avoir tué

plusieurs hommes au cours d'une carrière longue et mouvementée. Lloyd avait tendance

à le croire sur parole. Non pas que Lloyd eût physiquement peur de Carl Hough ;

le pilote était grand et solide, mais il se méfiait autant du Promeneur que les

autres. Et Lloyd avait autour du cou le porte-bonheur de Flagg. Mais Carl était

l'un de leurs pilotes, et de ce fait, il fallait le traiter avec diplomatie. Curieusement,

Lloyd avait d'ailleurs quelque chose d'un diplomate. Ses lettres de créance

étaient simples, mais impressionnantes : il avait passé plusieurs semaines

avec un certain fou nommé Poke Freeman et il avait vécu assez vieux pour

pouvoir raconter cette histoire. Il avait également passé plusieurs mois avec

Randall Flagg, et manifestement il continuait à aspirer de l'air dans ses

poumons tout en ayant gardé sa tête.

Carl était venu le voir vers deux

heures le 12 septembre, son casque de moto sous le bras. Il avait une vilaine

brûlure sur la joue gauche et de grosses cloques sur une main. Un incendie. Grave,

mais ça aurait pu être pire. Un camion-citerne avait explosé, crachant du

kérosène en flammes tout autour.

– D'accord, avait répondu

Lloyd. Je vais faire prévenir le patron. On a envoyé les blessés à l'infirmerie ?

– Ouais. Mais j'ai pas l'impression

que Freddy Campanari va voir le coucher du soleil. Ce qui laisse deux pilotes, Andy

et moi. Tu lui diras ça quand il reviendra. Et tu lui diras aussi que je veux

que La Poubelle *foute le camp*. Je ne veux plus voir cet enfoiré. C'est

mon prix si on veut que je reste.

Lloyd avait lancé un curieux

regard à Carl Hough :

– Ton prix ?

– Exactement, t'as bien

compris.

– Bon. Je dois te dire que

je ne peux pas transmettre ce message, Carl. Si tu veux *lui* donner des ordres,

tu le feras toi-même.

Carl eut tout à coup l'air un peu

perdu. Il avait peur, un sentiment qui ne convenait pas très bien à son visage

buriné.

– Ouais, je comprends. Je

suis crevé, j'en ai marre Lloyd. Ma gueule me fait un mal de chien. Je voulais

pas te faire des emmerdes.

– Pas de problème. Je suis

là pour ça.

Parfois, il aurait souhaité être

ailleurs. Sa tête commençait déjà à lui faire mal.

– Mais il faut qu'il s'en

aille reprit Carl. Je vais le lui dire, s'il faut. Je sais qu'il a une de ses

pierres noires. Il est sûrement copain comme cochon avec le patron. Mais

écoute-moi ça un peu.

Carl s'assit et posa son casque

sur une table de baccara.

– La Poubelle est

responsable de cet incendie. Bordel, comment est-ce qu'on va jamais faire décoller

ces avions si un des types du patron fout le feu aux *pilotes ?*

Quelques personnes qui passaient

dans le hall du MGM Grand Hotel jetèrent un coup d'œil distrait à la table où

Lloyd et Carl étaient assis.

– Ne parle pas trop fort, Carl.

– O. K. Mais tu vois mon

problème, non ?

– Tu es vraiment sûr que c'est

La Poubelle ?

– Écoute, dit Carl en se

penchant en avant, il fouinait dans le garage des véhicules de service. Il est

resté longtemps là-bas. Beaucoup de monde l'a vu, pas simplement moi.

– Je croyais qu'il était parti.

Dans le désert. Tu sais… pour trouver des trucs.

– Alors ça veut dire qu'il

est rentré. Il a ramené plein de matériel dans son tout-terrain. Où qu'il trouve

ces engins-là ? Pas la moindre idée. En tout cas, à la pause-café, il nous

a fait tout un numéro. Tu le connais. Il aime les armes comme les enfants

aiment les bonbons.

– Ouais.

– La dernière chose qu'il

nous a montrée, c'était une amorce incendiaire. Tu tires sur la languette, et

puis tu vois un petit jet de phosphore. Ensuite, rien pendant une demi-heure ou

quarante minutes, selon la dimension de l'amorce. Tu me suis ? Ensuite, un

incendie du tonnerre de Dieu. Petit, mais très intense.

– Ouais…

– O. K. La Poubelle est si

fier de son bazar qu'il en bave presque. Alors Freddy Campanari lui dit :

« Hé les types qui jouent avec le feu, ils font pipi au lit, La Poubelle. »

Et Steve Tobin – tu le connais, il est aussi rigolo qu'une béquille de caoutchouc

– il dit : « Attention les gars, planquez vos allumettes, La Poubelle

arrive. » La Poubelle a eu un drôle d'air. Il nous a regardés en radotant

quelque chose. J'étais assis à côté de lui et j'ai eu l'impression qu'il disait :

« Ne me parlez plus du chèque de la vieille Semple. » Tu comprends, toi ?

Lloyd secoua la tête. Il ne

comprenait rien aux affaires de La Poubelle.

– Ensuite, il s'est barré. Il

a ramassé le machin qu'il nous montrait, et il a foutu le camp. On se sentait

un peu merdeux. On voulait pas le blesser. La plupart des gars aiment bien La

Poubelle. L'aimaient bien en tout cas. On dirait un mouflet, tu trouves pas ?

Lloyd hocha la tête.

– Une heure plus tard, ce

putain de camion-citerne a sauté en l'air comme une fusée. Et, pendant qu'on

ramassait les morceaux, j'ai regardé autour de moi, par hasard. La Poubelle

était dans son tout-terrain, près du hangar, en train de nous regarder avec des

jumelles.

– C'est tout ? demanda

Lloyd, soulagé.

– Non, c'est pas tout. S'il

y avait que ça, j'aurais même pas pris la peine de venir te voir, Lloyd. Mais

ça m'a fait réfléchir à la façon dont le camion avait sauté. Pour une amorce incendiaire,

on peut pas rêver mieux qu'un camion-citerne. Au Viêt-Nam, les bridés ont fait

sauter je ne sais pas combien de camions de munitions comme ça, avec nos

amorces incendiaires à nous, bordel. Tu colles le bidule sous le camion, sur le

tuyau d'échappement. Si personne le fait démarrer, le bazar explose quand la minuterie

arrive au bout. Si quelqu'un démarre, le bazar explose quand le tuyau devient

chaud. Dans les deux cas, *badaboum*, plus de camion. La seule chose qui

ne collait pas, c'est qu'il y a toujours une douzaine de camions-citernes dans

le garage et qu'on ne les utilise pas dans un ordre particulier. J'ai d'abord envoyé

ce pauvre Freddy à l'infirmerie, et puis je suis allé jeter un coup d'œil avec

John Waite. John est chargé du parc des véhicules et c'est tout juste s'il

pissait pas dans son froc. Il avait vu La Poubelle traîner autour des camions

un peu plus tôt.

– Il est sûr que c'était La

Poubelle ?

– Avec son bras brûlé, c'est

difficile de le confondre, tu trouves pas ? Sur le moment, personne n'avait

trouvé ça bizarre. Il fouine toujours un peu partout. C'est son boulot, non ?

– Oui, je crois qu'on peut

dire ça.

– John et moi, on commence à

regarder le reste des camions-citernes. Sacré bon Dieu ! Ils étaient tous

plombés ! Une amorce sur le tuyau d'échappement, juste au-dessous de la

citerne. Si le camion qu'on utilisait a sauté le premier, c'est que le tuyau d'échappement

a chauffé, comme je te disais tout à l'heure. Tu me suis ? Mais pour les

autres, ça n'aurait pas tardé. Deux ou trois amorces commençaient déjà à fumer.

Certains camions étaient vides, mais au moins cinq étaient remplis de kérosène.

Dix minutes de plus, et nous aurions perdu la moitié de cette foutue base.

*Ouch ! Mon doux Seigneur*,

se dit Lloyd. *Ça, ça sent mauvais. Vraiment mauvais*.

Carl lui montrait sa main

couverte de cloques.

– Voilà ce que je me suis

ramassé en enlevant une de ces saloperies. Tu comprends maintenant pourquoi il

faut qu'il mette les bouts ?

– Quelqu'un a peut-être pris

les amorces dans son tout-terrain pendant qu'il pissait, tenta Lloyd d'une voix

hésitante.

– C'est pas comme ça que ça

s'est passé, répondit patiemment Carl. Quelqu'un a dû le foutre en rogne

pendant qu'il nous montrait ses joujoux et il a voulu nous faire tous

griller. Il

a presque réussi d'ailleurs. Il faut faire quelque chose, Lloyd.

– D'accord, Carl.

Lloyd passa le reste de l'après-midi

à essayer de savoir où était passé La Poubelle – est-ce qu'on l'avait vu, est-ce

qu'on savait où il était ? Réponses négatives, regards méfiants. La

nouvelle n'avait pas tardé à se répandre. Et c'était peut-être tant mieux. Si

quelqu'un le voyait, il le dirait aussitôt, dans l'espoir de se mettre dans les

petits papiers du patron. Mais Lloyd avait l'impression que personne n'allait

voir La Poubelle. Il leur avait un peu roussi les orteils et il était reparti

se promener dans le désert dans son tout-terrain.

Il regarda le jeu de solitaire

étalé devant lui et réprima une forte envie de tout envoyer par terre. Il

préféra tricher, un autre as, et continuer le jeu. Aucune importance. Quand

Flagg voudrait La Poubelle, il n'aurait qu'à tendre la main pour l'épingler. La

Poubelle, pauvre vieux, allait se retrouver sur une croix, comme Hec Drogan. Pas

de chance.

Mais, dans le secret de son cœur,

il se posait des questions.

Des choses s'étaient produites

ces derniers temps qu'il n'aimait pas beaucoup. Dayna, par exemple.

Flagg était

au courant de ce qu'elle mijotait, d'accord, mais elle n'avait pas parlé et

avait réussi à lui échapper en se tuant. Et ils n'étaient pas plus avancés

maintenant à propos du troisième espion.

Et ça, c'était une autre chose. Comment

se faisait-il que *Flagg* ne savait tout simplement pas qui était le

troisième espion ? Il avait su pour le vieux con et, quand il était revenu

du désert, il avait su pour Dayna, et leur avait dit exactement ce qu'il allait

faire avec elle. Mais ça n'avait pas marché.

Maintenant, La Poubelle.

La Poubelle n'était pas n'importe

qui. C'était peut-être un rien du tout autrefois, mais plus maintenant.

Il portait la pierre de l'homme

noir, exactement comme lui. Lorsque Flagg avait grillé la cervelle de cet

avocat à la grande gueule à Los Angeles, Lloyd avait vu Flagg poser ses mains

sur les épaules de La Poubelle et lui dire doucement que tous ses rêves se réaliseraient.

Et La Poubelle avait murmuré : « Ma vie pour vous. »

Lloyd ignorait ce qu'il pouvait y

avoir d'autre entre eux, mais il paraissait clair que La Poubelle s'était

promené dans le désert avec la bénédiction de Flagg. Et maintenant, La Poubelle

avait perdu la boule.

Ce qui posait quelques petites

questions.

Ce qui expliquait pourquoi Lloyd

était assis là, tout seul, à neuf heures du soir, en train de jouer au

solitaire en trichant et de se dire qu'il aimerait bien être saoul.

– Monsieur Henreid ?

*Quoi* encore ? Il leva

les yeux et vit une jeune fille en short blanc, plutôt bien moulée. Jolie

petite gueule. Débardeur qui ne couvrait pas tout à fait les aréoles de ses

seins. Une bonne affaire, sans aucun doute, mais elle était pâle et semblait

très nerveuse, presque malade. Elle se mordait compulsivement l'ongle du pouce

et Flagg vit que tous ses ongles étaient rongés.

– Qu'est-ce que c'est ?

– Je… je dois voir monsieur

Flagg.

Sa voix perdit rapidement toute

sa force pour s'éteindre dans un murmure.

– Ah oui ? Tu me prends

pour qui ? Pour sa secrétaire ?

– Mais… on m'a dit… de vous

parler.

– Qui ?

– Angie Hirschfield. C'est

elle.

– Comment tu t'appelles ?

– Julie, répondit-elle en se

trémoussant.

Mais ce n'était qu'un réflexe. Son

expression de frayeur ne l'avait pas quittée. Et Lloyd se demanda avec

lassitude quelle nouvelle merde allait bientôt valser dans le ventilateur. Une

fille comme elle ne demanderait pas à voir Flagg si ce n'était pas très grave.

– Julie Lawry.

– Eh bien, Julie Lawry, Flagg

n'est pas à Las Vegas en ce moment.

– Quand est-ce qu'il va

rentrer ?

– Je ne sais pas. Il se

balade beaucoup et il ne me laisse pas son adresse. Si tu veux lui dire quelque

chose, laisse-moi ton message et je transmettrai.

Elle le regarda d'un air sceptique

et Lloyd lui répéta ce qu'il avait dit à Carl Hough plus tôt dans l'après-midi :

– C'est pour ça que je suis

ici, Julie.

– Bon. Si c'est important, vous

lui direz que c'est moi qui vous ai prévenu. Julie Lawry.

– D'accord.

– Vous n'allez pas oublier ?

– Non, *bordel de merde !*

Ça vient, maintenant ?

– Pas la peine d'être

méchant ! répondit-elle en faisant la moue.

Lloyd soupira et posa ses cartes

sur la table.

– Tu as raison. Alors, de

quoi s'agit-il ?

– Le muet. S'il est dans les

parages, je crois que c'est parce qu'il est un espion. J'ai pensé que ça

pourrait vous intéresser. Le fils de pute a voulu tirer sur moi.

Une lueur méchante brillait dans

ses yeux.

– Quel muet ?

– Vous savez, quand j'ai vu

l'idiot, je me suis dit que le muet devait être avec lui. Vous comprenez ?

Ils ne collent pas dans le décor. Ils viennent sûrement de l'autre côté.

– Ah bon, c'est ce que tu t'es

dit ?

– Oui.

– Très bien, mais figure-toi

que je n'ai pas la moindre idée de ce que tu bafouilles. La journée a été

longue et je suis fatigué. Si tu ne parles pas plus clairement, ma petite

Julie,

je vais aller me coucher.

Julie s'assit, croisa les jambes

et raconta à Lloyd comment elle avait rencontré Nick Andros et Tom Cullen à

Pratt, au Kansas, sa ville natale. Elle lui parla du Pepto-Bismol (« Je m'amusais

simplement un peu avec le cinglé et cet enfoiré de sourd-muet me sort son

pétard ! ») Elle lui raconta même qu'elle avait tiré sur eux alors qu'ils

s'en allaient.

– Ce qui prouve quoi ? demanda

Lloyd quand elle eut terminé.

Le mot « espion » l'avait

un peu intrigué, mais depuis il s'était laissé couler dans une sorte de

brouillard d'ennui.

Julie fit encore une fois la moue

et s'alluma une cigarette.

– Je vous l'ai dit. Le dingo,

il est *ici*. Je suis sûre qu'il espionne.

– Tu dis qu'il s'appelle Tom

Cullen ?

– Oui.

Il s'en souvenait très vaguement.

Cullen était un grand blond. Il lui manquait certainement une ou deux cases au

moins, mais il n'était sûrement pas le salaud que lui décrivait cette petite

putasse. Il essaya de mieux se souvenir, mais rien ne vint. Les gens

continuaient à arriver à Las Vegas, de soixante à cent par jour. Il devenait impossible

de se souvenir de tout le monde et Flagg disait que l'immigration allait encore

augmenter. Lloyd se dit qu'il n'aurait qu'à s'adresser à Paul Burlson qui

tenait un fichier sur les résidents de Las Vegas pour en savoir plus long sur

ce Cullen.

– Vous allez l'arrêter ?

demanda Julie.

Lloyd la regarda.

– C'est toi que je vais

arrêter si tu continues à me casser les pieds.

– Ça m'apprendra ! hurla

Julie Lawry avec une voix de chipie. Et moi qui essayais de vous rendre service !

Elle sauta sur ses pieds, le

fusilla du regard. Dans son minuscule short de coton blanc, ses cuisses

paraissaient lui monter jusqu'au menton.

– Je vais m'occuper de ça.

– O. K. J'ai compris. Je

connais la chanson.

Elle partit en tapant des pieds, tandis

que son postérieur décrivait de minuscules petits cercles indignés.

Lloyd la regarda s'éloigner avec

un certain amusement mêlé de lassitude. Il y avait des tas de petites poules

comme elle dans le monde – même maintenant, après la super-grippe. Une tape sur

les fesses, et c'est parti, mais attention aux ongles ensuite. Cousines de ces

saloperies d'araignées qui avalent leurs petits copains après avoir copulé. Deux

mois et elle en voulait encore à mort à ce type. Comment avait-elle dit qu'il s'appelait ?

Andros ?

Lloyd sortit de sa poche-revolver

un vieux carnet à couverture noire, se mouilla le pouce et chercha une page

blanche. C'était son aide-mémoire, rempli à craquer de petites notes de tout

genre et tous modèles – ne pas oublier de me raser avant d'aller voir Flagg, faire

l'inventaire des pharmacies de Las Vegas avant que la morphine et la codéine ne

disparaissent. Il allait bientôt devoir le remplacer, ce petit carnet noir.

De sa grosse écriture primaire, il

se mit à écrire : *Nick Andros, ou peut-être Androtes – muet. En ville ?*

Et dessous : *Tom Cullen, voir avec Paul*. Il glissa le carnet

dans sa poche.

Soixante kilomètres au nord-est, dans

le désert l'homme noir avait consommé son union avec Nadine Cross à la clarté

des étoiles. Il aurait été vivement intéressé d'apprendre qu'un ami de Nick Andros

se trouvait à Las Vegas.

Mais il dormait.

Lloyd jeta un regard morose à son

jeu de solitaire, oubliant Julie Lawry, sa vengeance et son petit cul mignon

tout plein. Il tricha encore une fois, un as de plus, et ses pensées revinrent

douloureusement à La Poubelle et à ce que Flagg pourrait dire – ou faire – quand

Lloyd le mettrait au courant.

Au moment où

Julie Lawry quittait le Cub Bar persuadée qu'on s'était foutu d'elle alors qu'elle

ne faisait que se conduire en bonne citoyenne, Tom Cullen était debout devant

la baie vitrée de son appartement, dans un autre quartier de la ville, contemplant

rêveusement la pleine lune.

Il était temps de partir.

Temps de rentrer.

Cet appartement n'était pas comme

sa maison de Boulder. Il était meublé, mais pas décoré. Il n'avait même pas mis

un seul poster, même pas suspendu un seul oiseau empaillé au bout d'un fil de

fer. Ce lieu n'avait été qu'une escale, et il était temps de partir. Il était

content. Il détestait cet endroit. On y sentait une drôle d'odeur, une

odeur

sèche, une odeur de pourri qu'on ne parvenait jamais à définir tout à fait. La

plupart des gens étaient gentils et il en aimait certains autant que ses amis

de Boulder ; Angie et le petit garçon, Dinny, par exemple. Personne ne se

moquait de lui parce qu'il était un peu lent. On lui avait donné un travail et

on blaguait avec lui. À l'heure du déjeuner, quand tout le monde sortait les

sandwiches, on s'échangeait des affaires, on se faisait des petits cadeaux. Les

gens étaient gentils, pas tellement différents de ceux de Boulder, à son avis, mais…

Mais ils avaient cette *odeur*.

On aurait dit qu'ils attendaient

quelque chose. Parfois, d'étranges silences s'installaient parmi eux et leurs

yeux devenaient vitreux, comme s'ils faisaient tous le même rêve déplaisant. Ils

obéissaient aux ordres sans poser de questions. Comme si ces gens portaient des

masques heureux, mais que dessous leur vrai visage fût celui de monstres. Tom

avait vu un film d'épouvante un jour. Et il savait que ce genre de monstre s'appelle

un loup-garou.

La lune s'élevait au-dessus du

désert, fantomatique, fière, libre.

Il avait vu Dayna, de la Zone libre. Il l'avait vue une fois, et jamais plus depuis. Qu'est-ce qu'il lui était arrivé ? Est-ce qu'elle espionnait, elle aussi ? Était-elle rentrée ?

Il ne savait pas. Mais il avait peur.

Un petit sac à dos était posé sur le fauteuil, devant la grosse télé qui ne servait plus à rien. Le sac était rempli de tranches de jambon emballées sous vide de saucisses fumées et de crackers. Il le prit et le mit sur son dos.

*Marcher la nuit, dormir le* jour.

Il sortit dans la cour de l'immeuble sans regarder derrière lui. La lune était si claire qu'elle jetait une ombre sur le ciment craquelé où les touristes attirés par l'appât du gain facile avaient autrefois garé leurs voitures.

Il regarda cette pièce de monnaie fantomatique qui flottait dans le ciel.

– Pleine lune, murmura-t-il.

Putain, oui. Tom Cullen sait ça.

Sa bicyclette était appuyée contre le mur rose de l'immeuble. Il s'arrêta une fois pour redresser son sac, puis repartit en direction de l'autoroute. À onze heures, il était sorti de Las Vegas et pédalait en direction de l'est. Personne ne le vit. Personne ne

donna

l'alarme.

Son cerveau passa en roue libre, comme

il le faisait presque toujours quand ses soucis les plus immédiats étaient

réglés. Il pédalait régulièrement, conscient seulement de la légère brise qui

venait caresser son visage en sueur. De temps en temps, il devait contourner

une dune sortie du désert qui était venue allonger son bras blanc squelettique

en travers de la route. Plus loin, il dut aussi contourner voitures et camions

arrêtés – contemple mon œuvre, Ô Tout-Puissant, et désespère, aurait pu dire

Glen Bateman quand il se sentait d'humeur lyrique.

Il s'arrêta à deux heures du

matin pour avaler quelques saucisses et des crackers. Et, pour se rafraîchir le

gosier, un verre de Kool-Aid dont il avait emporté une bonne réserve dans un

gros thermos ficelé sur son porte-bagages. Puis il reprit sa route. La lune

descendait. Las Vegas s'éloignait à chaque tour que faisaient les roues de sa

bicyclette. Il se sentait bien.

Mais à quatre heures et quart ce

matin-là 13 septembre, une vague glacée de terreur le balaya, d'autant plus

terrifiante qu'elle était totalement imprévue, parfaitement irrationnelle. Tom

aurait crié de toutes ses forces, mais ses cordes vocales se bloquèrent tout à

coup. Les muscles de ses jambes devinrent tout mous et il se laissa aller en

roue libre sous les étoiles. Le négatif en noir et blanc du désert se mit à

défiler de plus en plus lentement.

*Il* était tout près.

L'homme sans visage, le démon qui

maintenant arpentait la terre.

Flagg.

Le patron, comme ils l'appelaient.

L'homme qui grimace, disait Tom dans son cœur. Et, quand son sourire grimaçant

tombait sur vous, tout le sang de votre corps se gelait dans vos veines, laissant

votre chair froide et grise. L'homme qui pouvait regarder un chat et lui faire

vomir des boules de poils. S'il traversait un chantier, les ouvriers se

tapaient sur les doigts avec leurs marteaux, clouaient à l'envers les bardeaux,

marchaient comme des somnambules jusqu'au bout des échafaudages et…

… *Mon Dieu, il était réveillé !*

Un gémissement s'échappa de la

gorge de Tom. Il avait senti qu'*il* s'était réveillé tout à coup. Tom

crut voir/sentir un Œil s'ouvrir dans la pénombre du petit matin. Un terrible Œil

rouge encore un peu hébété par le sommeil. Il regardait dans le noir. Cherchait.

Le cherchait, lui. Il savait que Tom Cullen était là, mais il ne savait pas

exactement où.

Ses pieds engourdis retrouvèrent

les pédales et il s'élança, de plus en plus vite, couché sur le guidon pour

offrir moins de résistance au vent, accélérant sans cesse au point de presque s'envoler.

S'il avait rencontré une voiture, il serait entré dedans à toute allure et

peut-être se serait tué.

Peu à peu, il sentit que cette

présence noire et chaude s'éloignait derrière lui. Et la plus grande merveille

était que cet horrible Œil rouge avait regardé dans sa direction, était passé

au-dessus de lui sans le voir (*peut-être parce que je suis couché sur mon*

guidon, pensa Tom Cullen)… puis s'était refermé.

L'homme noir s'était rendormi.

Comment se sent le lapin lorsque

l'ombre du faucon tombe sur lui comme un crucifix noir… puis s'en va sans s'arrêter

ni même ralentir ? Comment se sent la souris lorsque le chat qui la

guettait patiemment à la sortie de son trou depuis une journée entière se fait

prendre par son maître qui ouvre la porte d'entrée et le lance sans cérémonie

dehors ? Comment se sent le cerf quand il se coule silencieusement à

côté

du puissant chasseur qui fait la sieste pour digérer ses trois bières ? Peut-être

ne sentent-ils rien, ou peut-être sentent-ils ce que Tom Cullen ressentait

tandis qu'il s'éloignait de cette noire et dangereuse sphère d'influence :

un énorme soulagement, presque électrisant, comme une percée de soleil ; le

sentiment d'une nouvelle naissance. Et surtout, le sentiment de la sécurité

chèrement acquise, qu'une pareille chance ne peut qu'être un signe du ciel.

Il pédala jusqu'à cinq heures du

matin. Devant lui, le ciel prenait cette couleur bleu sombre veiné d'or qui

précédait le lever du soleil. Les étoiles s'évanouissaient.

Tom était épuisé. Il continua

encore un peu, puis remarqua un grand trou à environ soixante-dix mètres de la

route. Il y descendit en poussant sa bicyclette. Se fiant à la mécanique de son

instinct, il la recouvrit d'herbes sèches. Deux gros rochers s'appuyaient l'un

contre l'autre à une dizaine de mètres. Il rampa dans la poche d'ombre qu'ils

formaient, glissa son blouson sous sa tête et s'endormit presque aussitôt.

67

Le Promeneur

était de retour à Las Vegas.

Il était arrivé vers neuf heures

et demie du matin. Lloyd l'avait vu. Flagg avait vu Lloyd lui aussi, mais il

était passé tout droit dans le hall du MGM Grand Hotel, accompagné d'une femme.

Les têtes s'étaient retournées sur leur passage, bien que presque tout le monde

eût horreur de regarder l'homme noir. Les cheveux de la femme étaient blancs

comme neige. Elle avait pris un terrible coup de soleil, si mauvais que Lloyd

pensa aux victimes de l'incendie d'Indian Springs. Des cheveux blancs, un

horrible coup de soleil, des yeux absolument vides qui regardaient le monde

avec une absence d'expression qui n'était plus de la placidité, même plus de l'idiotie.

Lloyd avait vu des yeux semblables une fois déjà. À Los Angeles, lorsque l'homme

noir avait réglé son compte à Eric Strellerton, l'avocat qui croyait pouvoir dire

à Flagg ce qu'il devait faire.

Flagg n'avait regardé personne. Souriant,

il avait conduit la femme jusqu'à l'ascenseur. Les portes s'étaient refermées

derrière eux et ils étaient montés au dernier étage.

Pendant les six heures qui

suivirent, Lloyd travailla d'arrache-pied pour être prêt quand Flagg lui

demanderait son rapport. Il avait la situation bien en main, pensait-il. Il ne

lui restait plus qu'à trouver Paul Burlson pour lui demander ce qu'il savait de

ce Tom Cullen, au cas où Julie Lawry aurait vraiment mis le doigt sur quelque

chose. Lloyd n'y croyait pas vraiment, mais avec Flagg, il était préférable de

prendre ses précautions. Bien préférable.

Il décrocha le téléphone et

attendit patiemment. Au bout de quelques instants, un déclic, puis la voix

nasillarde de Shirley Dunbar :

– Standardiste.

– Salut Shirley, ici Lloyd.

– Lloyd Henreid ! Comment

ça va ?

– Pas trop mal, Shirl. Tu

pourrais essayer d'appeler le 62-14 ?

– Paul ? Il n'est pas

chez lui. Il est à Indian Springs. Mais je peux sans doute le joindre en

appelant les Opérations.

– D'accord, essaye si tu

veux bien.

– Et comment ! Dis, Lloyd,

quand est-ce que tu viens faire un tour chez moi pour goûter mon moka ? J'en

fais un tous les deux ou trois jours.

– Bientôt, Shirley, répondit

Lloyd en faisant la grimace.

Shirley avait quarante ans, pesait

quatre-vingts kilos… et avait le béguin pour Lloyd. Il se faisait constamment

mettre en boîte à propos d'elle, particulièrement par Whitney et Ronnie Sykes. Mais

c'était une bonne standardiste, capable de faire des miracles avec ce qui

restait du réseau téléphonique de Las Vegas. Remettre les téléphones en état de

marche – les plus importants en tout cas – avait été leur priorité après le

rétablissement de l'électricité mais la majeure partie du matériel de commutation

automatique avait sauté. Ils en étaient donc à peu près au stade des boîtes de

conserve reliées par une ficelle. Et les pannes étaient constantes. Shirley s'occupait

de ce qui fonctionnait encore avec une habileté stupéfiante et elle était d'une

extraordinaire patience avec les trois ou quatre jeunes standardistes qui s'entraînaient

avec elle.

Et de plus, elle faisait

effectivement un excellent moka.

– Bientôt, très bientôt, précisa

Lloyd.

Et il rêva de greffer le

splendide corps de Julie Lawry sur la gentillesse, la bonne humeur et la compétence

de Shirley Dunbar.

Shirley parut contente. Il y eut

des *bip* et des *boup* sur la ligne, puis un sifflement aigu qui lui

fit écarter le combiné de son oreille. Enfin, le téléphone sonna à l'autre bout

de la ligne, une série de *brrr* enrhumés.

– Bailey, Opérations, dit

une voix affaiblie par la distance.

– Ici Lloyd. Paul est là ?

– Lola ? Quelle Lola ?

– *Paul ! Paul*

Burlson !

– Oh, lui ! O. K.,

il est justement là en train de boire un Coca-Cola.

Un silence – Lloyd crut que la

fragile liaison était coupée – puis ce fut la voix de Paul au bout de la ligne.

– Il va falloir gueuler, Paul.

La ligne est infecte.

Lloyd n'était pas absolument sûr

que Paul Burlson eût la capacité pulmonaire nécessaire pour gueuler. C'était un

petit homme sec avec des lunettes épaisses comme des culs de bouteille. Certains

l'appelaient Mister Frigo, parce qu'il insistait pour porter tous les jours un

costume trois-pièces malgré la chaleur écrasante de Las Vegas. Mais c'était l'homme

parfait pour jouer les officiers de renseignements et Flagg avait dit à Lloyd, un

jour qu'il était d'humeur bavarde, que Burlson serait chargé de la police

secrète en 1991. Et qu'il serait *siiii* bon à ce poste…, avait ajouté

Flagg avec un sourire chaleureux, presque tendre.

Paul parvint à parler un peu plus

fort.

– Est-ce que tu as ta liste

avec toi ?

– Oui. Stan Bailey et moi, on

était en train de travailler sur un système de rotation des tâches.

– Tu veux bien regarder si

tu n'aurais pas quelque chose sur un type, Tom Cullen ?

– Une seconde.

La seconde se transforma en deux

ou trois minutes. Lloyd commençait une fois de plus à se demander s'ils n'avaient

pas été coupés.

– O. K. Tom Cullen… tu es

toujours là, Lloyd ?

– Toujours là.

– On est jamais sûr, avec

ces téléphones. Il a entre vingt-deux et trente-cinq ans. Le bonhomme n'est pas

sûr. Légère arriération mentale. Peut faire certains travaux. Il a travaillé

avec les équipes de nettoyage.

– Combien de temps qu'il est

à Las Vegas ?

– Un peu moins de trois semaines.

– Il vient du Colorado ?

– Oui, mais nous avons des

dizaines de gens ici qui ont essayé de rester là-bas et qui ont décidé qu'ils n'aimaient

pas ça. Ils ont chassé ce type. Il avait des relations sexuelles avec une femme

normale et je suppose qu'ils ont eu peur pour leur patrimoine génétique, ajouta

Paul en riant.

– Tu as son adresse ?

Paul la donna et Lloyd la nota

dans son carnet.

– C'est tout, Lloyd ?

– Encore un autre nom, si tu

as le temps.

Paul se mit à rire – un rire un

peu pincé de petit homme.

– Naturellement, c'était

justement l'heure de la pause-café. J'en prends trop de toute façon.

– Le type s'appelle Nick

Andros.

– J'ai ce nom sur ma liste

rouge, répondit aussitôt Paul.

– Ah bon ?

Lloyd pensa aussi vite qu'il

pouvait, ce qui était loin d'être à la vitesse de la lumière. Il n'avait pas la

moindre idée de ce que pouvait être la liste rouge de Paul.

– Qui t'a donné son nom ?

– Devine donc, répondit Paul

avec une voix où pointait l'exaspération. La personne qui m'a donné tous les

autres noms de la liste rouge.

– Oh… oui…

Il dit au revoir et raccrocha. Difficile

de parler avec cette mauvaise ligne et Lloyd avait trop à penser pour papoter, de

toute façon.

Liste rouge.

Des noms que Flagg n'avait donnés

qu'à Paul, apparemment – même si Paul croyait que Lloyd était au courant. La

liste rouge… qu'est-ce que ça voulait dire ? Rouge, ça voulait dire :

Stop.

Rouge : Danger.

Lloyd redécrocha le téléphone.

– Standardiste.

– C'est encore moi, Lloyd.

– Alors, Lloyd, est-ce que…

– Shirley, je n'ai pas le

temps de papoter. Je suis peut-être sur un gros poisson.

– Compris, Lloyd.

Shirley cessa aussitôt de

minauder et sa voix redevint terriblement sérieuse.

– Tu connais quelqu'un de

pas trop con à la sécurité ?

– Barry Dorgan.

– Passe-le-moi. Et je ne t'ai

jamais parlé.

– Entendu, Lloyd.

Elle avait l'air d'avoir peur. Lloyd

avait peur lui aussi, mais il n'avait pas le temps d'y penser.

Un moment plus tard, Dorgan était

au bout du fil.

C'était un brave type. Heureusement,

pensa Lloyd. Trop d'hommes du type Poke Freeman étaient entrés dans les rangs

de la police ces temps-ci.

– Je voudrais que tu

ramasses quelqu'un pour moi, dit Lloyd. Vivant. Il faut que je l'aie vivant, même

si nous devons perdre des hommes. Il s'appelle Tom Cullen et tu

pourras probablement

le trouver chez lui. Amène-le au Grand Hotel.

Il donna à Barry l'adresse de Tom

et lui demanda de la répéter.

– C'est important, Lloyd ?

– Très important. Si tu t'en

tires bien, quelqu'un plus haut que moi sera très content de toi.

– Compris, répondit Barry en

raccrochant.

Lloyd était sûr que Barry avait

compris la proposition inverse : *Rate ton coup, et quelqu'un va être*

très mécontent.

Barry rappela une heure plus tard

pour dire qu'il était à peu près sûr que Tom Cullen était parti.

– Mais il est complètement

débile, continuait Barry. Il ne sait pas conduire. Même pas un scooter. S'il va

à l'est, il ne peut pas être rendu plus loin que Dry Lake. Nous pouvons le

rattraper, Lloyd, j'en suis sûr. Donne-moi le feu vert.

Barry avait l'air bien pressé. Il

était l'une des quatre ou cinq personnes à Las Vegas qui étaient au courant de

l'histoire des espions. Et il avait lu dans les pensées de Lloyd.

– Je vais y réfléchir, répondit

Lloyd qui raccrocha avant que Barry puisse protester.

Il réfléchissait beaucoup mieux maintenant qu'il ne l'aurait cru possible avant la grippe, mais il savait que cette fois le morceau était trop gros pour lui. Et cette histoire de la liste rouge l'inquiétait.

Pourquoi ne lui en avait-on pas parlé ?

Pour la première fois depuis qu'il avait rencontré Flagg à Phœnix, Lloyd éprouvait le sentiment désagréable qu'il pouvait être vulnérable dans sa position. On lui avait caché des secrets. On pouvait sans doute encore rattraper Cullen ; Carl Hough et Bill Jamieson pouvaient piloter les hélicoptères de l'armée qui se trouvaient à Indian Springs, s'il le fallait, on pourrait fermer toutes les routes partant du Nevada en direction de l'est. Et puis, ce type n'était pas Jack l'Éventreur. C'était un débile qui foutait le camp tout seul. Mais nom de Dieu ! S'il avait entendu parler de cet Andros Machin Chouette quand Julie Lawry était venue le voir, ils auraient peut-être pu l'attraper dans son petit appartement du nord de Las Vegas.

Quelque part en lui, une porte s'était ouverte, laissant entrer une brise glaciale de frayeur. Flagg avait fait une connerie. Et Flagg était capable de ne pas faire confiance à Lloyd Henreid. Ça, ce n'était vraiment pas bon, pas bon, pas bon du tout.

Il allait quand même falloir lui

parler de cette histoire. Il ne pouvait pas prendre sur lui de lancer une

nouvelle chasse à l'homme. Pas après ce qui était arrivé avec le juge. Il se

leva pour aller donner un coup de téléphone à la réception et rencontra Whitney

Horgan qui en revenait.

– C'est le patron, Lloyd. Il

veut te voir.

– Parfait, répondit-il, surpris

du calme de sa voix, car il sentait maintenant en lui une terrible peur.

Et surtout, il fallait qu'il se

souvienne qu'il serait depuis longtemps mort de faim dans sa cellule de Phœnix

si Flagg n'était pas venu le sortir de là. Inutile de tourner autour du pot ;

il appartenait à l'homme noir, il lui appartenait corps et âme, comme on dit.

*Mais je ne peux pas faire mon*

boulot s'il me cache des trucs, pensa-t-il en se dirigeant vers les ascenseurs.

Il appuya sur le bouton du dernier étage et l'ascenseur commença à monter

rapidement. Cette idée continuait à le travailler sournoisement… Flagg n'était

pas au courant. Le troisième espion était là, et *Flagg n'était pas au courant.*

– Entre, Lloyd.

Vêtu d'une banale robe de chambre

à carreaux bleus, Flagg arborait un sourire nonchalant.

Lloyd entra. Le climatiseur

fonctionnait au maximum et on aurait cru entrer dans un appartement ouvert à

tous les blizzards, en plein Grœnland. Pourtant, quand Lloyd passa devant l'homme

noir, il sentit émaner de son corps une chaleur très forte. Et l'on aurait cru

alors se trouver dans une petite pièce chauffée par un poêle brûlant.

Dans un coin, la femme qui était

arrivée avec Flagg ce matin-là était assise sur une chaise de toile blanche. Ses

cheveux, retenus par des épingles, étaient soigneusement coiffés. Elle était

vêtue d'une robe droite. Son visage vide et lunaire fit frissonner Lloyd lorsqu'il

le regarda. Quand il était jeune, lui et des amis avaient un jour volé quelques

bâtons de dynamite sur un chantier. Ils avaient bricolé un détonateur et jeté

la dynamite dans le lac Harrison où elle avait explosé. Les poissons morts qui

étaient remontés ensuite à la surface avaient eu ce même regard de neutralité

absolument vide dans leurs yeux bordés de lune.

– Je te présente Nadine

Cross, dit doucement Flagg derrière lui. Mon épouse.

Lloyd sursauta. Stupéfait, il

regarda Flagg mais ne vit que ce sourire moqueur, ces yeux dansants.

– Chérie, je te présente

Lloyd Henreid, mon bras droit. Lloyd et moi, nous nous sommes rencontrés à Phœnix

où Lloyd était en prison. Il était sur le point de manger pour son dîner un

camarade détenu. En fait, Lloyd avait même déjà peut-être pris un petit hors-d'œuvre.

Pas vrai, Lloyd ?

Lloyd rougit mais ne répondit

rien, même si la femme avait l'air complètement dingo, ou alors tellement

absente qu'elle devait se balader souvent sur la face cachée de la lune.

– Donne la main, ma chérie, dit

l'homme noir.

Comme un robot, Nadine tendit la

main. Ses yeux continuaient à fixer avec indifférence un point situé quelque

part au-dessus de l'épaule de Lloyd.

*Brrr, ça donne la chair de*

poule, pensa Lloyd. Il s'était mis à transpirer un peu, malgré le climatiseur

qui soufflait un vent glacé.

– Enchanté, dit-il en

prenant la viande douce et tiède de la main de la femme.

Il dut ensuite se faire violence

pour ne pas s'essuyer la main sur la jambe de son pantalon. Quant à la main de

Nadine, elle resta suspendue en l'air, molle comme du caoutchouc.

– Tu peux baisser la main

maintenant, mon amour.

Nadine reposa sa main sur son

ventre où elle commença à s'agiter rythmiquement. Lloyd se rendit compte avec

quelque chose qui ressemblait fort à de l'horreur qu'elle était en train de se

masturber.

– Mon épouse est indisposée,

gloussa Flagg. Il faut dire aussi que je l'ai engrossée, comme on dit. Félicite-moi,

Lloyd. Je vais être papa.

Encore ce gloussement, comme des

rats détalant derrière un vieux mur.

– Félicitations, parvint à

murmurer Lloyd, bien que ses lèvres fussent bleues et engourdies.

– Nous pouvons dire tout ce

que nous avons sur nos petits cœurs devant Nadine, n'est-ce pas, ma chérie ?

Elle est aussi silencieuse qu'une tombe. Ou qu'une momie future maman, si je

peux me permettre ce petit jeu de mots. Et alors, Indian Springs ?

Lloyd cligna les yeux et essaya

de remettre en marche les rouages de son cerveau, se sentant tout nu devant ces

yeux, sur la défensive.

– Ça avance très bien, réussit-il

à dire enfin.

– Ça avance très bien ?

L'homme noir se pencha vers lui

et Lloyd crut un instant qu'il allait ouvrir la bouche et lui sectionner le cou

comme un sucre d'orge. Il recula.

– Ce n'est pas exactement ce

que j'appellerais une analyse objective, Lloyd.

– Il y a autre chose…

– Quand je voudrai parler d'autre

chose, je te le dirai.

Flagg avait haussé la voix, inconfortablement

proche à présent d'un hurlement. Lloyd n'avait jamais vu quelqu'un changer si

radicalement d'humeur. Et il eut affreusement peur.

– Pour le moment, je veux un

rapport sur ce qui se passe à Indian Springs, et tu ferais mieux de me le donner,

Lloyd, dans ton intérêt !

– Très bien, marmonna Lloyd.

D'accord.

Il sortit avec des doigts

tremblants son carnet de sa poche-revolver et ils parlèrent pendant une

demi-heure de la base d'Indian Springs, des jets de la Garde nationale, des

missiles Shrike. Flagg commençait à se détendre à nouveau – mais il était

difficile d'en être sûr, et il n'était jamais bien avisé de croire quelque

chose lorsque vous étiez en face du Promeneur.

– Est-ce que tu penses qu'ils

pourraient survoler Boulder dans une quinzaine de jours ? Disons… le 1er

octobre ?

– Carl pourrait peut-être. Pour

les deux autres, je ne sais pas.

– Je veux qu'ils soient

prêts, grommela Flagg qui se leva et commença à arpenter la pièce. Je veux que

ceux d'en face se terrent dans des trous au printemps prochain. Je veux les

frapper la nuit, quand ils dorment. Labourer cette ville d'un bout à l'autre. Je

veux qu'elle ressemble à Hambourg et à Dresde à la fin de la Deuxième Guerre mondiale.

Il se retourna vers Lloyd. La

pâleur de parchemin de son visage faisait ressortir ses yeux sombres qui

brûlaient de leurs feux déments. Son sourire était comme un cimeterre.

– Je vais leur apprendre à

envoyer des espions. Ils vivront dans des cavernes au printemps. Ensuite, nous

irons là-bas, et nous ferons une grande chasse au sanglier. Je leur apprendrai

à envoyer des espions.

Lloyd retrouva enfin sa langue.

– Le troisième espion…

– Nous le trouverons, Lloyd.

Ne t'inquiète pas pour ça. Nous le trouverons, ce porc.

Le sourire était revenu, dangereusement

charmeur. Mais Lloyd avait été le témoin d'un instant de colère, d'étonnement

et de peur avant que ce sourire ne réapparaisse. Et la peur était bien le seul

sentiment qu'il n'avait jamais pensé voir sur ce visage.

– Je crois savoir qui c'est,

dit doucement Lloyd.

Flagg retournait entre ses mains

une statuette de jade. Ses mains se figèrent. Il devint parfaitement immobile

et son visage prit une expression très particulière de concentration absolue. Pour

la première fois, les yeux de Nadine Cross bougèrent. Elle contempla Flagg, puis

s'empressa de détourner son regard. L'air sembla s'épaissir dans la pièce.

– Quoi ? Qu'est-ce que

tu as dit ?

– Le troisième espion…

– Non, dit Flagg d'une voix

tranchante. Non. Encore une fois, tu prends des vessies pour des lanternes, Lloyd.

– Si je ne me trompe pas… c'est

un ami d'un type qui s'appelle Nick Andros.

La statuette de jade tomba des

mains de Flagg et se cassa en mille morceaux. Un moment plus tard, Lloyd se

sentit soulevé de son fauteuil par une main qui lui empoignait le devant de sa

chemise. Flagg avait traversé si rapidement la pièce que Lloyd ne l'avait même

pas vu arriver. Puis ce fut le visage de Flagg, collé contre le sien, cette

atroce chaleur qui le pénétrait par tous les pores, et les yeux noirs de belette

de Flagg, à un pouce des siens.

Flagg hurlait :

– *Et tu restais là à me*

parler d'Indian Springs ? Je devrais te jeter par la fenêtre !

Quelque chose – peut-être

était-ce d'avoir vu que l'homme noir était vulnérable, peut-être était-ce

simplement qu'il savait que Flagg ne le tuerait pas tant qu'il n'aurait pas eu

toutes les informations – donna à Lloyd le courage de se défendre.

– J'ai essayé de vous le

dire ! Mais vous m'en avez empêché ! Et vous ne m'aviez pas parlé de

la liste rouge ! Je ne sais même pas ce que c'est vraiment ! Si j'avais

su, j'aurais pu pincer ce connard de débile hier soir !

Puis Lloyd vola à travers la

pièce et s'écrasa contre le mur du fond. Des étoiles explosèrent dans sa tête

et il retomba sur le parquet, complètement groggy. Il secoua la tête essayant

de retrouver ses esprits. Ses oreilles sifflaient.

Flagg semblait être devenu fou. Livide,

il faisait les cent pas dans la pièce. Nadine s'était recroquevillée sur sa

chaise. Flagg posa la main sur une étagère peuplée d'une ménagerie d'animaux de

jade d'un vert laiteux. Il les regarda une seconde, comme s'il était étonné de

les voir, puis les fit tous tomber par terre. Les bibelots explosèrent comme de

minuscules grenades. Il envoya voler en l'air les plus gros morceaux

d’un coup

de pied. Ses cheveux noirs étaient tombés sur son front. D’un mouvement de la

tête, il les rejeta en arrière, puis se tourna vers Lloyd. Son visage avait

pris une grotesque expression de sympathie et de compassion – aussi convaincante

qu’un billet de Monopoly, pensa Lloyd. Il s’approcha pour l’aider à se relever

et Lloyd remarqua qu’il marchait sur les morceaux de jade apparemment sans se

faire mal… et sans saigner.

– Je suis désolé. On va

prendre un verre, dit-il en tendant la main à Lloyd pour le relever.

*Comme un gosse qui fait une*

colère, pensa Lloyd.

– Toi, c’est un bourbon sec,

c’est bien ça ?

– Oui.

Flagg s’approcha du bar et servit

des verres monstrueux. Lloyd engloutit la moitié du sien en une seule gorgée. Le

verre cogna sur la table quand il le reposa. Mais il se sentait un peu

ragaillardi.

– Je ne pensais pas que tu

allais avoir besoin de la liste rouge, dit Flagg. Elle comportait huit noms – ils

ne sont plus que cinq maintenant. Les membres de leur conseil de direction, plus

la vieille femme. Andros en faisait partie. Mais il est mort maintenant. Oui, Andros

est mort, j'en suis sûr.

Flagg fixait Lloyd en plissant

les yeux.

Lloyd raconta ce qu'il savait en

consultant de temps en temps son carnet. Il n'en avait pas vraiment besoin, mais

il n'était pas désagréable d'échapper une seconde à ce regard menaçant. Il

commença par Julie Lawry et termina par Barry Dorgan.

– Tu dis qu'il est retardé, dit

Flagg d'une voix absente.

– Oui.

Flagg hochait la tête et son

visage s'éclaira.

– Oui, fit-il pour lui-même,

oui, c'est bien ça. C'est pour ça que je ne pouvais pas le voir…

Il s'arrêta et s'approcha du

téléphone. Quelques instants plus tard, il était en communication avec Barry.

– Les hélicoptères. Carl

dans le premier, Bill Jamieson dans l'autre. Contact radio permanent. Envoyez

soixante – non, cent hommes. On ferme toutes les routes qui partent de l'est et

du sud du Nevada. Diffusez le signalement de Cullen. Je veux un rapport toutes

les heures.

Il raccrocha et se frotta

joyeusement les mains.

– Nous le tenons. Je

regrette simplement de ne pas pouvoir envoyer sa tête à son bon copain Andros. Mais

Andros est mort. C’est bien ça, Nadine ?

Nadine avait toujours les yeux

dans le vide.

– Les hélicoptères ne vont

pas servir à grand-chose ce soir, dit Lloyd. Il va faire nuit dans trois heures.

– Ne t'en fais pas, mon

vieux Lloyd. Les hélicoptères auront amplement le temps de faire leur travail

demain. Il n'est pas loin. Non, pas loin du tout.

Lloyd tordait nerveusement son

carnet entre ses mains, comme quelqu'un qui aurait donné cher pour être

ailleurs. Flagg était de bonne humeur maintenant, mais ça ne risquait sans

doute pas de durer quand Lloyd lui aurait parlé de La Poubelle.

– J'ai encore une chose, dit-il

à regret. À propos de La Poubelle.

Il se demanda si l'autre allait

piquer une crise comme tout à l'heure avec les bibelots de jade.

– La Poubelle, un bien

gentil garçon. Il est reparti faire un petit tour de prospection ?

– Je ne sais pas où il est. Mais,

avant de partir, il a fait des siennes à Indian Springs.

Lloyd raconta l'histoire qu'il

avait entendue de la bouche de Carl, la veille. Le visage de Flagg s'obscurcit

lorsqu'il apprit que Freddy Campanari avait été mortellement blessé, mais quand

Lloyd termina, il avait retrouvé sa sérénité. Au lieu de piquer une colère, Flagg

se contentait d'agiter la main avec impatience.

– D'accord, d'accord. Quand

il reviendra, je veux qu'on le tue. Mais rapidement et sans lui faire trop de

mal. J'espérais qu'il aurait… duré davantage. Tu ne comprends probablement pas,

Lloyd, mais je sentais une sorte… d'esprit de famille avec ce garçon. J'avais

cru pouvoir l'utiliser – et je l'ai fait d'ailleurs – mais je n'ai jamais été

totalement sûr de lui. Même un maître sculpteur peut s'apercevoir un jour que

le couteau s'est retourné dans sa main, si le couteau est mauvais. Pas vrai, Lloyd ?

Lloyd, qui ne savait pas

grand-chose des sculpteurs et des couteaux de sculpteur (il aurait cru qu'ils

se servaient de ciseaux et de maillets), hocha aimablement la tête.

– Oui, bien sûr.

– Et il nous a rendu un grand

service en armant les Shrike. C'est bien lui qui a fait ça ?

– Oui, c'est exact.

– Il reviendra. Dis à Barry

que La Poubelle doit… être définitivement soulagé de ses souffrances. Sans

douleur, si possible. Pour le moment, je m'intéresse bien davantage à l'arriéré

mental qui est en train de s'en aller à l'est. Je pourrais le laisser continuer,

mais c'est une question de principe. Peut-être pourrions-nous régler cette affaire

avant la nuit. Qu'en penses-tu, ma chérie ?

Il s'était accroupi à côté de la

chaise de Nadine. Il caressa sa joue et elle s'écarta comme si on l'avait

touchée avec un tisonnier porté au rouge. Flagg fit un grand sourire et la

toucha encore. Cette fois, elle se soumit en frissonnant.

– La lune, dit Flagg, enchanté,

en se levant d'un bond. Si les hélicoptères ne le découvrent pas avant la nuit,

ils pourront profiter de la lune. Je parierais qu'il est en train de pédaler au

milieu de l'autoroute 15 en ce moment, en plein jour. Il espère que le Dieu de

la vieille dame le prendra sous sa protection. Mais la vieille dame est morte, n'est-ce

pas, ma chérie ? demanda Flagg avec le rire cristallin d'un enfant heureux.

Et son Dieu est mort lui aussi, je le crains. Tout va très bien aller. Et Randy

Flagg va bientôt être papa.

Il lui toucha encore la joue. Elle

gémit comme un animal blessé.

Lloyd se passa la langue sur ses

lèvres sèches :

– Bon, je vais me bouger

maintenant, si vous n'avez plus besoin de moi.

– Bien, Lloyd, tu peux t'en

aller.

L'homme noir ne s'était pas

retourné. Perdu dans son extase, il regardait Nadine.

– Tout va bien. Très bien.

Lloyd s'en alla aussi vite qu'il

put, presque au pas de course. C'est dans l'ascenseur qu'il craqua et il dut

appuyer sur le bouton rouge pour arrêter la cabine en attendant que sa crise d'hystérie

passe. Il rit et pleura pendant près de cinq minutes. La tempête calmée, il se

sentit un peu mieux.

*Il n'est pas foutu*, se

disait-il. *Il y a quelques petits accrocs, mais il peut arranger ça. La*

partie sera probablement terminée le 1er octobre, et sûrement le 15. Tout

commence à très bien aller, comme il a dit, et tant pis s'il a failli me tuer… tant

pis s'il a l'air encore plus bizarre…

Un quart d'heure

plus tard, Lloyd recevait un coup de téléphone d'Indian Springs. C'était Stan

Bailey. Fou de colère contre La Poubelle, terrorisé par l'homme noir, il était

au bord de l'hystérie.

Carl Hough et Bill Jamieson

avaient décollé de la base d'Indian Springs à 18 h 02 pour faire une mission de

reconnaissance à l'est de Las Vegas. L'un de leurs élèves-pilotes, Cliff Benson,

était avec Carl comme observateur.

À 18 h 12, les deux hélicoptères

avaient explosé en plein vol. Absolument stupéfait, Stan avait quand même eu la

présence d'esprit d'envoyer cinq hommes au hangar n° 9 où cinq autres

hélicoptères, dont deux gros porteurs, étaient stationnés. Ils avaient trouvé

des explosifs sur tous les hélicoptères et des amorces incendiaires branchées

sur de simples minuteries de cuisine. Les amorces n'étaient pas les mêmes que

celles que La Poubelle avait installées sur les camions-citernes, mais très

semblables. Le doute n'était pas vraiment possible.

– C'était La Poubelle, dit

Stan. Il a complètement perdu la boule. Comment savoir ce qu'il a piégé par ici !

– Vérifiez tout ! répondit

Lloyd.

La peur faisait battre son cœur à

petits coups rapides. L'adrénaline coulait à flots dans son organisme et ses

yeux lui faisaient mal, comme s'ils voulaient lui sortir de la tête.

– Vérifiez *tout* !

Prenez tous vos zigotos et passez-moi au peigne fin cette putasserie de base. Compris,

Stan ?

– À quoi bon ?

– *À quoi bon ?* hurla

Lloyd. Il faut te faire un dessin, bougre de con ? Qu'est-ce qu'il va dire,

l'autre, si toute la base…

– Tous nos pilotes sont

morts, répondit tranquillement Stan. Tu ne comprends pas, Lloyd ? Même

Cliff, et vraiment il ne cassait pas des briques celui-là. Nous avons six types

qui sont encore loin de partir en solo, et pas d'instructeur. Tu peux me dire à

quoi vont servir les jets, Lloyd ?

Et il raccrocha, laissant Lloyd

abasourdi, stupéfait, un Lloyd qui commençait enfin à comprendre.

Tom Cullen se

réveilla un peu après neuf heures et demie ce soir-là. Il avait faim et il se

sentait courbaturé. Il prit un peu d'eau dans sa gourde sortit en rampant de l'abri

qu'il s'était trouvé entre les deux rochers, et regarda le ciel noir. La lune

voguait dans le ciel, mystérieuse et sereine. C'était l'heure de repartir. Mais

il fallait être prudent, putain oui.

Parce qu'ils le recherchaient

maintenant.

Il avait fait un rêve. Nick lui

parlait, et c'était bien étrange, car Nick ne pouvait pas parler. Il était

sourd-muet, voilà ce qu'il était. Il fallait qu'il écrive tout, et Tom ne

pouvait presque pas lire. Mais les rêves sont drôles, n'importe quoi peut

arriver dans un rêve, et dans le rêve de Tom, Nick parlait.

Nick disait : « Ils

sont au courant, Tom, mais ce n'est pas ta faute. Tu as tout fait comme il

fallait. La malchance. Maintenant, il faut que tu fasses attention. Il ne faut

plus rester sur la route, Tom, mais tu dois continuer à aller vers l'est. »

Tom avait compris qu'il lui

disait d'aller vers l'est, mais comment faire pour ne pas se perdre dans le

désert ? Il allait peut-être tourner en rond.

Et Nick avait dit : « Tu

sauras comment faire… d'abord, tu devras chercher le Doigt de Dieu… »

Tom raccrocha sa gourde à sa

ceinture et installa son sac. Il revint à l'autoroute, laissant derrière lui sa

bicyclette. Il grimpa sur le talus et regarda dans les deux sens. Puis il traversa

la chaussée, la bande médiane, et après un autre coup d'œil prudent traversa l'autre

chaussée.

*Ils sont au courant, Tom*.

Il se prit le pied dans le câble

de sécurité qui bordait l'autoroute et dévala presque jusqu'en bas du talus. Le

cœur battant il resta pelotonné en boule un moment. Pas de bruit sauf un vent

léger qui sifflait sur la terre craquelée du désert.

Il se releva et fit le tour de l'horizon.

Il avait de bons yeux et l'air du désert était limpide comme du cristal. Bientôt,

il le vit, planté sur le ciel semé d'étoiles comme un point d'exclamation. Le

Doigt de Dieu. En regardant plein est, le monolithe était à dix heures. Il

pourrait sans doute l'atteindre dans une heure ou deux. Mais la limpidité de l'air

faisait paraître plus proches les accidents de terrain, comme bien des randonneurs

plus expérimentés que Tom Cullen l'avaient appris à leurs dépens, et Tom ne

comprenait pas que le doigt de pierre ne paraisse pas se rapprocher. Minuit

passa, puis deux heures. La grande horloge des étoiles avait tourné. Tom

commençait à se demander si le rocher qui ressemblait tellement à un doigt

dressé en l'air n'était pas un mirage. Il se frotta les yeux, mais le Doigt

était toujours là. Derrière lui, l'autoroute avait disparu dans le noir.

Quand il regarda une nouvelle

fois le Doigt, il parut cette fois un peu plus proche et, à quatre heures du

matin, lorsqu'une voix intérieure commença à murmurer qu'il était temps de

trouver une bonne cachette pour la journée, il ne pouvait plus y avoir de doute

qu'il s'était rapproché du rocher. Mais il n'y arriverait pas cette nuit.

Et quand il y arriverait (en

supposant qu'ils ne le trouvent pas quand le jour se lèverait) ? Ensuite

quoi ?

Pas besoin de s'inquiéter.

Nick lui dirait. Ce bon vieux

Nick.

Tom était pressé de rentrer à

Boulder pour le voir, putain, oui.

Il trouva un endroit relativement

confortable à l'ombre d'une énorme épine dorsale de rochers et s'endormit

presque instantanément. Il avait fait une cinquantaine de kilomètres au

nord-est au cours de la nuit et s'approchait des monts Mormon.

Durant l'après-midi, un gros

serpent à sonnettes se glissa à côté de lui pour se protéger de la chaleur du

jour. Il se lova à côté de Tom, dormit un moment, puis s'en alla.

Le même

après-midi, Flagg était debout au bord de la terrasse du dernier étage de l'hôtel.

Il regardait vers l'est. Le soleil allait se coucher dans quatre heures et le

débile reprendrait alors sa route.

Un vent vif venu du désert

ébouriffait ses cheveux noirs. La ville se terminait si brutalement, cédant la

place au désert. Quelques panneaux publicitaires au bord de nulle part, et c'était

tout. Un désert si vaste, tant d'endroits où se cacher. Des hommes étaient

partis dans ce désert qu'on n'avait jamais revus depuis.

– Mais pas cette fois, murmura-t-il.

Je vais l'avoir. Je vais l'avoir.

Il n'aurait pu expliquer pourquoi

il était si important de capturer le débile ; l'aspect rationnel du

problème l'éludait constamment. De plus en plus, il ne ressentait plus qu'un

besoin d'agir, de bouger, de *faire*. De détruire.

Hier soir, quand Lloyd l'avait

informé de l'explosion des hélicoptères et de la mort des trois pilotes, il

avait dû mobiliser toutes ses ressources pour ne pas sombrer dans une rage

démente. Sa première impulsion avait été d'ordonner le rassemblement immédiat d'une

colonne de blindés – chars, véhicules lance-flammes, automitrailleuses, toute

la panoplie. Ils pouvaient être à Boulder en cinq jours. Et ce merdier puant

serait oublié en une semaine et demie.

Mais oui…

Et, si la neige tombait plus tôt

que d'habitude sur les cols, ce serait la fin de la grande *Wehrmacht*. On

était déjà le 14 septembre. On ne pouvait plus compter sur le beau temps. Comment

diable pouvait-il être si tard, si vite ?

Mais il était l'homme le plus

fort sur la surface de la terre, n'est-ce pas ? Il pourrait y en avoir un

autre comme lui en Russie, en Chine ou en Iran, mais le problème ne se poserait

pas avant dix ans. Pour le présent, une seule chose importait : il était

ascendant, il le savait, il le *sentait*. Il était fort, c'est tout ce que

le débile pourrait leur dire… *si* le débile ne se perdait pas dans le

désert ou ne mourait pas de froid dans les montagnes. Il pourrait simplement

leur dire que les gens de Flagg vivaient dans la crainte du Promeneur et

obéissaient à ses moindres ordres. Il ne pourrait que leur dire des choses qui

les démoraliseraient encore davantage. Alors, pourquoi cette certitude

lancinante qu'il fallait trouver Cullen et le tuer avant qu'il puisse quitter l'ouest ?

*Parce que c'est ce que je veux,*

et je vais avoir ce que je veux, c'est tout.

Et La Poubelle. Il avait cru

pouvoir oublier complètement La Poubelle. Il avait cru qu'on pouvait jeter La

Poubelle comme un mauvais outil. Mais cet homme avait réussi à faire ce que

toute la Zone libre n'aurait pu accomplir. Il avait jeté du sable dans l'invincible

mécanisme de conquête de l'homme noir.

*J'ai fait une erreur de*

jugement…

C'était une idée horrible et il n'allait

pas laisser son esprit la poursuivre jusqu'à sa conclusion. Il jeta son verre

par-dessus le parapet de la terrasse et il le vit scintiller, tomber en

culbutant. Une idée méchante, une idée d'enfant turbulent, lui vint à l'esprit :

*Pourvu que quelqu'un le reçoive sur la tête !*

Tout en bas, le verre heurta la

surface du terrain de stationnement et explosa… si loin en bas que l'homme noir

ne put même l'entendre.

On n'avait pas trouvé d'autres

bombes à Indian Springs. On avait pourtant mis la base sens dessus dessous. Apparemment,

La Poubelle avait piégé ce qu'il avait eu sous la main, les hélicoptères du hangar

n° 9 et les camions-citernes, juste à côté.

Flagg avait confirmé qu'il

fallait tirer à vue sur La Poubelle et le tuer. L'idée de La Poubelle en train

de se promener parmi toutes ces anciennes installations militaires le rendait

maintenant passablement nerveux.

*Nerveux*.

Oui. La belle tranquillité d'autrefois

continuait à s'évaporer. Quand tout cela avait-il commencé ? Il n'aurait

pu le dire avec certitude. Tout ce qu'il savait c'est que les choses

commençaient à s'effriter. Lloyd le savait lui aussi. Il pouvait le voir à la manière

dont il le regardait. Ce ne serait peut-être pas une mauvaise idée si Lloyd

avait un accident avant la fin de l'hiver. Il était copain avec trop de membres

de la garde du palais, Whitney Hogan, par exemple, Ken DeMott. Et

même Burlson

qui avait lâché le morceau à propos de la liste rouge. Il avait distraitement

pensé écorcher vif Paul Burlson pour son indiscrétion.

*Si Lloyd avait été au courant*

de la liste rouge, rien ne serait…

– Tais-toi, grommela-t-il.

Tais-toi !

Mais cette idée ne se laissait

pas chasser aussi facilement. Pourquoi n'avait-il pas donné à Lloyd le nom des

dirigeants de la Zone libre ? Il ne le savait pas, il ne s'en souvenait

plus. Il croyait se rappeler qu'il y avait eu une excellente raison à l'époque,

mais plus il essayait de s'en souvenir, plus elle glissait entre ses doigts. N'était-ce

qu'une ruse stupide, ne pas vouloir mettre tous ses œufs dans le même panier –l'impression

qu'une seule et même personne ne devait pas être dépositaire de tous ses

secrets, même une personne aussi bête et loyale que Lloyd Henreid ?

L'étonnement se lisait sur son

visage. Avait-il donc pris des décisions stupides depuis le début ?

Et Lloyd était-il si loyal, après

tout ? Cette expression dans ses yeux…

Sans transition, il décida d'oublier

tout cela et d'entrer en lévitation. Il se sentait toujours mieux après. Plus

fort, plus serein, les idées claires. Il regarda le ciel du désert.

*(Je suis, je suis, je suis, JE*

SUIS…)

Ses talons usés s'élevèrent

au-dessus de la terrasse, s'arrêtèrent, montèrent encore de quelques centimètres.

La paix venait en lui et tout à coup il sut qu'il pouvait trouver les réponses.

Tout était plus clair. Tout d'abord, il devait…

– Ils viennent te chercher, tu

sais.

Il retomba brutalement sur la

terrasse au son de cette petite voix mécanique. Le choc se répercuta dans ses

jambes, dans sa colonne vertébrale, jusqu'à sa mâchoire qui claqua. Il se

retourna comme un chat. Mais son sourire épanoui se fana quand il vit Nadine. Elle

était habillée d'une chemise de nuit blanche, des mètres et des mètres de tissu

vaporeux qui volaient autour d'elle. Ses cheveux, aussi blancs que sa robe, flottaient

au vent. Une sibylle à l'esprit dérangé. Et, malgré lui, Flagg eut peur. Nadine

avança délicatement le pied pour faire un pas en avant. Elle était pieds nus.

– Ils arrivent. Stu Redman, Glen

Bateman, Ralph Brentner et Larry Underwood. Ils arrivent et ils vont te tuer

comme une sale belette voleuse de poules.

– Ils sont à Boulder, cachés

sous leurs lits, en train de pleurer leur vieille négresse.

– Non, répondit-elle d'une

voix neutre. Ils sont presque arrivés dans l'Utah à présent. Ils seront ici

bientôt. Et ils t'écraseront comme une bête nuisible.

– Tais-toi. Descends dans l'appartement.

– Je vais descendre.

Elle s'approcha de lui, et

maintenant c'était elle qui souriait – un sourire qui le remplit de terreur. Le

rouge furieux de ses joues disparut, et avec lui cette étrange chaleur, cette

vitalité qu'il avait en lui. Un moment, il parut vieux et fragile.

– Je vais descendre… et toi

aussi, continuait Nadine.

– Va-t'en.

– Nous allons descendre, chantait-elle

en souriant… descendre, oui, *descennnnnndre*…

C'était horrible.

– Ils sont à *Boulder* !

– Ils sont presque ici.

– *Descends !*

– Tout ce que tu as fait

jusqu'ici s'effondre. Et pourquoi pas ? La période d'activité des œuvres

du mal est relativement courte. On commence même à murmurer. On dit que tu as

laissé Tom Cullen s'en aller, un pauvre demeuré, quand même assez malin pour se

moquer de Randall Flagg.

Les mots sortaient de plus en

plus vite de sa bouche déformée par un sourire méprisant.

– On dit que ton spécialiste

des armes est devenu fou et que tu n'en savais rien. Ils ont peur que ce qu'il

ramènera du désert la prochaine fois leur soit destiné plutôt qu'aux gens de l'est.

Et ils s'en vont. Tu le savais ?

– Tu mens, murmura-t-il

blanc comme une feuille de papier, les yeux exorbités. Ils n’oseraient pas. Et

s’ils osaient, je le saurais.

Les yeux vides de Nadine

regardèrent par-dessus son épaule, vers l'est.

– Je les vois, murmura-t-elle.

Ils abandonnent leurs postes en plein cœur de la nuit et ton Œil ne les voit

pas. Ils abandonnent leurs postes et s'enfuient comme des lapins. Vingt hommes

partent au travail, ils reviennent dix-huit. Les gardes-frontières désertent. Ils

ont peur que la balance du pouvoir ne bascule. Ils te quittent, ils te quittent,

et ceux qui restent ne lèveront pas le petit doigt lorsque ceux de l'est viendront

t'achever une fois pour toutes…

La *chose* cassa. Cette

chose qu'il avait en lui cassa d'un coup sec.

– *TU MENS !* hurla-t-il.

Ses mains s'abattirent sur les

épaules de Nadine et les deux clavicules se brisèrent comme des crayons. Il

souleva son corps au-dessus de sa tête dans le bleu délavé du ciel du désert et,

pivotant sur ses talons, il la lança très haut et très loin, comme il avait

lancé le verre. Il vit un grand soupir de soulagement et de triomphe éclairer

son visage, un éclair de vie dans ses yeux, et il comprit alors. Elle lui avait

tendu un piège, elle l'avait poussé à commettre ce geste, sachant que lui seul

pouvait la libérer…

*Et elle portait son enfant.*

Il se pencha par-dessus le

parapet, au risque de tomber, essayant de réparer l'irréparable. Sa chemise de

nuit flottait comme un voile. Sa main se referma sur le tissu vaporeux et il le

sentit se déchirer, ne lui laissant qu'un bout de tissu si diaphane qu'il

pouvait voir ses doigts à travers – le tissu dont sont faits les rêves.

Puis elle disparut, plongeant

comme une pierre, les orteils pointés vers le sol sa chemise de nuit lui

caressant le cou et le visage. Elle ne hurla pas.

Elle plongea vers le sol aussi

silencieusement qu'une fusée défectueuse.

Lorsqu'il entendit l'indescriptible

bruit de son brutal atterrissage, Flagg renversa la tête en arrière et se mit à

hurler, les yeux au ciel.

*Aucune importance, aucune*

importance.

Il tenait encore tout dans la

paume de sa main.

Il se pencha à nouveau par-dessus

le parapet et les regarda arriver en courant, comme de la limaille de fer

attirée par un aimant. Ou de la vermine attirée par des abats.

Ils avaient l’air si petits, et

il était si haut au-dessus d’eux.

Il allait se mettre en lévitation,

décida-t-il, et retrouver son calme.

Mais il fallut longtemps, longtemps

avant que ses talons ne quittent la terrasse et, quand ils le firent, ils s’arrêtèrent

à un demi-centimètre du béton. Ils refusaient d’aller plus haut.

Tom se

réveilla ce soir-là à huit heures, mais il faisait encore trop clair pour qu'il

se remette en route. Il attendit. Nick était revenu le voir dans son sommeil, et

ils avaient parlé. C'était si bon de parler à Nick.

Couché à l'abri de son gros

rocher, il regardait le ciel noircir. Les étoiles avaient commencé à percer. Il

pensa à des chips Pringle et se dit qu'il aimerait bien en manger. Lorsqu'il

serait revenu dans la Zone – s'il revenait dans la Zone – il en aurait autant

qu'il voudrait. Il se bourrerait de chips Pringle. Et il se prélasserait dans l'amour

de ses amis. C'était ce qui manquait à Las Vegas, pensa-t-il – simplement l'amour.

Les gens étaient plutôt gentils, mais ils n'avaient pas beaucoup d'amour. Ils n'avaient

pas le temps, parce qu'ils avaient trop peur. L'amour ne pousse pas très bien dans

un endroit où il n'y a que de la peur, comme les plantes ne poussent pas très

bien dans un endroit où il fait toujours noir.

Il n'y a que les champignons qui

deviennent gros et gras dans le noir, même lui savait ça, putain, oui.

– J'aime Nick et Frannie et

Dick Ellis et Lucy murmura Tom dans le noir. J'aime Larry Underwood

et Glen

Bateman aussi. J'aime Stan et Rona. J'aime Ralph. J'aime Stu. J'aime…

C'était sa prière. Mais il

trouvait étrange de se souvenir aussi facilement de leurs noms. Là-bas dans la

Zone, il avait de la chance quand il se souvenait du nom de Stu lorsqu'il

venait le voir. Ce qui le fit penser à ses jouets. Son garage, ses petites voitures,

ses petits trains. Il s'était amusé avec eux pendant des heures et des heures. Mais

il se demandait s'il aurait toujours envie de jouer autant lorsqu'il

reviendrait de ce… s'il revenait. Ça ne serait plus la même chose. Triste, mais

peut-être bien aussi.

– Le Seigneur est mon berger,

récita-t-il d'une voix douce. Rien ne saurait me manquer. Dans ses verts

pâturages, il me fait reposer. Il me met de la brillantine dans les cheveux. Il

m'apprend le kung-fu pour me défendre contre mes ennemis. Amen.

Il faisait assez noir maintenant,

et il se remit en route. À onze heures et demie, il arriva au Doigt de Dieu et

s'y arrêta pour manger. Il dominait le désert d'où il était et, en regardant du

côté où il était venu, il vit des lumières qui bougeaient. Sur l'autoroute

pensa-t-il. Ils me cherchent.

Puis il regarda vers le nord-est

à nouveau. Très loin, à peine visible dans le noir (la lune, qui avait été

pleine deux nuits plus tôt, avait déjà commencé à se coucher), il vit un énorme

dôme de granit. C'est là qu'il devait aller.

– Tom a mal aux pieds, murmura-t-il

avec bonne humeur.

Effectivement, les choses auraient

pu être bien pires.

– Putain, ça c'est du mal

aux pieds.

Il marcha et marcha au milieu des

choses de la nuit qui s'écartaient sur son passage et, lorsqu'il se coucha à l'aube,

il avait fait plus de soixante kilomètres. À l'est, la frontière entre le Nevada

et l'Utah n'était plus loin.

À huit heures du matin, il était

profondément endormi, la tête posée sur son blouson. Ses yeux commencèrent à

bouger rapidement derrière les paupières.

Nick était venu et Tom lui

parlait.

Tom fronça les sourcils dans son

sommeil. Il venait de dire à Nick qu'il avait très envie de le revoir bientôt.

Mais pour une raison qu'il ne

pouvait comprendre, Nick s’en était allé.



# 68

Oh, comme l'histoire

se répète : La Poubelle était de nouveau en train de rôtir vivant dans la

poêle du diable – mais il ne pouvait pas compter cette fois sur les fraîches

fontaines de Cibola pour le soutenir dans cette épreuve.

*Je l'ai bien mérité, je n'ai*

que ce que je mérite.

Sa peau avait brûlé, pelé, brûlé,

pelé encore, et finalement noirci au lieu de bronzer. Il était la démonstration

ambulante qu'un homme finit toujours par ressembler à ce qu'il est. La Poubelle

avait l'air de quelqu'un que l'on a arrosé de kérosène numéro 2 avant d'approcher

une allumette. Le bleu de ses yeux avait déteint à la lumière éblouissante du

désert et, quand on les regardait, on avait l'impression de se pencher au bord

d'étranges trous extradimensionnels. Il s'était habillé en une bizarre imitation

de l'homme noir-chemise à carreaux rouge à col ouvert, jeans délavé, bottes de

désert éraflées, écrasées, déformées. Mais il avait jeté son amulette

noire. Il

ne méritait pas de la porter. Il avait montré qu'il n'en était pas digne. Et, comme

tous les démons imparfaits, il avait été rejeté.

Il s'arrêta sous le soleil de

plomb et s'essuya le front avec une main décharnée qui tremblait de fatigue. Il

était né pour ce lieu, pour cette heure – toute sa vie n'avait fait que le

préparer à cet instant. Il avait franchi les corridors torrides de l'enfer pour

y parvenir. Il avait enduré le shérif qui avait tué son père, il avait enduré l'asile

de Terre-Haute, il avait enduré Carley Yates. Puis, après cette vie étrange et

solitaire, il s'était fait des amis. Lloyd. Ken. Whitney Hogan.

Et il avait tout foutu en l'air, bordel !

Il méritait de brûler ici dans la poêle à frire du diable. Pouvait-il se

racheter ? L'homme noir le savait peut-être. Pas La Poubelle.

Il se souvenait à peine de ce qui

était arrivé – peut-être parce que son esprit torturé ne voulait pas se

souvenir. Il était resté plus d'une semaine dans le désert avant son retour

désastreux à Indian Springs. Un scorpion l'avait piqué à l'index de la main

gauche (son gratte-con, comme aurait dit Carley Yates célèbre pour sa vulgarité

dans les salles de billard de Powtanville), et sa main avait gonflé comme un

gant de caoutchouc rempli d'eau. Un feu qui n'était pas de cette terre avait

embrasé sa tête. Et pourtant, il avait continué.

Il était finalement revenu à

Indian Springs, encore persuadé de n'être que le fruit de l'imagination d'une personne

qu'il ne connaissait pas. On avait bavardé agréablement tandis que les

camarades examinaient ses trouvailles – amorces incendiaires, mines terrestres

et autres bricoles. Et La Poubelle avait recommencé à se sentir bien, pour la

première fois depuis que le scorpion l'avait piqué.

Puis, sans avertissement, le

temps avait comme dérapé et il s'était retrouvé à Powtanville. Quelqu'un avait

dit : « Ceux qui jouent avec le feu font pipi au lit, La Poubelle. »

Il avait levé les yeux, s'attendant à voir Billy Jamieson, mais ce n'était pas

Bill, c'était Rich Groudemore de Powtanville qui souriait en se curant les

dents avec une allumette, les doigts noirs de graisse. Rich travaillait au

Texaco du coin et il venait toujours jouer une petite partie de billard à l'heure

du déjeuner. Et quelqu'un d'autre avait dit : « Planque ton allumette,

Richie, La Poubelle est revenu. » On aurait dit Steve Tobin, au début, mais

ce n'était pas Steve. C'était Carley Yates dans son vieux blouson de cuir râpé.

Avec une horreur grandissante, il avait vu qu'ils étaient tous là, cadavres

indociles revenus à la vie. Richie Groudemore et Carley, Norm Morrissette et

Hatch Cunningham, celui qui était déjà presque chauve à dix-huit ans, celui que

les autres appelaient Hatch Cunnilingus.

Ils se moquaient de lui. Tout

revenait en vrac, torrent boueux et violent, à travers le brouillard fiévreux

des années. *Hé, La Poubelle, pourquoi t'as pas foutu le feu à L'ÉCOLE ?*

Hé, La Poubelle, tu t'es pas encore brûlé la bite ? Hé, La Poubelle c'est

vrai que tu sniffes de l'essence à briquet Ronson ?

Et puis, Carley Yates : *Hé,*

la Poubelle, qu'est-ce qu'elle a dit la vieille Semple quand t'as brûlé son

chèque de pension ?

Il avait essayé de hurler, mais

le seul son qui était sorti de sa bouche avait été un murmure : « Me

parlez plus du chèque de pension de la vieille Semple. » Et il était parti

en courant.

Le reste s'était déroulé comme

dans un rêve. Aller chercher les amorces incendiaires, les flanquer sous les

camions-citernes. Ses mains avaient travaillé toutes seules. Son esprit était

ailleurs, emporté dans un tourbillon confus. On l'avait vu aller et venir

entre

le garage et son tout-terrain. Certains l'avaient salué de la main, mais

personne n'était venu lui demander ce qu'il était en train de faire. Après tout,

il portait au cou le porte-bonheur de Flagg.

La Poubelle avait fait son

travail en pensant à Terre-Haute.

À Terre-Haute, ils le faisaient

mordre dans un machin de caoutchouc lorsqu'ils lui donnaient des électrochocs, et

l'homme qui tripotait les boutons ressemblait parfois au shérif qui avait tué

son père, parfois à Carley Yates, parfois à Hatch Cunnilingus. Et chaque fois, il

se promettait hystériquement de ne pas faire pipi dans son pantalon. Et chaque

fois, il faisait pipi.

Les camions-citernes prêts, il s'était

rendu dans le hangar suivant pour s'occuper des hélicoptères. Par amour du

travail bien fait, il avait décidé de bricoler des détonateurs à retardement. Il

était donc allé à la popote où il avait trouvé plus d'une douzaine de ces

minuteries de plastique. En vente dans tous les bazars. Vous les réglez à

quinze ou trente minutes et, quand le bouton revient à zéro, *ding*, c'est

l'heure de sortir la tarte du four. Mais au lieu du *ding*, s'était dit La

Poubelle, cette fois ce serait *bang !* L'idée l'amusait. Oui, très

drôle. Si Carley Yates ou Rich Groudemore essayait de partir avec un de ces hélicoptères,

ils allaient avoir une belle grosse surprise. La Poubelle avait simplement

branché les minuteries sur les circuits d'allumage des hélicoptères.

Quand ce fut fait, il avait

retrouvé sa tête quelques instants. Le moment du choix. Étonné, il avait regardé

les hélicoptères garés dans le hangar, puis ses mains. Elles sentaient la

poudre. Mais on n'était pas à Powtanville ici. Il n'y avait pas d'hélicoptères

à Powtanville. Le soleil de l'Indiana ne brillait pas avec autant de sauvagerie

qu'ici. Il était au Nevada. Carley et ses copains de la salle de billard

étaient morts. Morts de la super-grippe.

La Poubelle avait fait demi-tour

pour aller voir ce qu'il avait fait. Il n'en crut pas ses yeux. Quoi ? Il

était en train de saboter le matériel de l'homme noir ? C'était idiot, complètement

fou. Il allait tout défaire, et vite.

Oh, mais ces si jolies explosions.

Ces jolis *feux*.

Du kérosène en flammes giclant un

peu partout. Des hélicoptères explosant en plein vol. Quelle beauté.

Et il avait soudain rejeté sa

nouvelle vie. Il était revenu au petit trot à son tout-terrain, un sourire

furtif sur son visage brûlé par le soleil. Il s'était glissé à l'intérieur et il

était parti… mais pas trop loin. Il avait attendu, et finalement un

camion-citerne était sorti du garage, s'avançant pesamment sur la piste comme

un gros scarabée kaki. Et lorsqu'il avait sauté, lançant ses flammes grasses

dans toutes les directions, La Poubelle avait laissé tomber ses jumelles, s'était

mis à hurler au ciel, agitant ses poings dans un geste de jubilation démente. Mais

la joie n'avait pas duré longtemps, bientôt remplacée par une terreur mortelle,

puis par un chagrin sans nom.

Il avait roulé dans le désert en

direction du nord-ouest, poussant son tout-terrain à des vitesses presque

suicidaires. Quand ? Il ne s'en souvenait plus. Si on lui avait dit que c'était

le 16 septembre, il se serait contenté de hocher la tête sans rien comprendre.

Il eut l'idée de se tuer, puisqu'il

ne lui restait plus rien, que tout le monde était contre lui, que c'était dans

l'ordre des choses. Quand tu mords la main qui te nourrit, tu peux t'attendre à

ce que la main ouverte se referme en un poing vengeur. Ce n'était pas seulement

la vie ; c'était aussi la justice. Il avait trois jerricanes d'essence à l'arrière

de son tout-terrain. Il allait s'inonder d'essence, puis frotter une allumette.

Oui, il le méritait.

Mais il ne l'avait pas fait. Sans

savoir pourquoi. Une force, plus puissante que l'agonie de son remords et de sa

solitude, l'avait arrêté. Il s'était dit que s'immoler par le feu comme un

moine bouddhiste n'était pas une peine suffisante. Il avait dormi. Et, lorsqu'il

s'était réveillé, il avait découvert qu'une nouvelle idée s'était glissée dans

son cerveau pendant son sommeil, et cette idée était celle-ci :

*RÉDEMPTION*

Était-elle possible ? Il n'en

savait rien… Mais s'il trouvait quelque chose… quelque chose de *gros*… et

s'il ramenait cette chose à l'homme noir, à Las Vegas, serait-elle alors

possible ? Et même si la *RÉDEMPTION* était impossible, peut-être la *RÉMISSION* ne le serait-elle pas. Si c'était vrai, il y avait encore une chance qu'il

puisse mourir heureux.

Mais quoi ? Quoi ? Qu'est-ce

qu'il pourrait trouver d'assez gros pour la *RÉDEMPTION*, ou même pour la *RÉMISSION* ?

Des mines terrestres ? Un lance-flammes autotracté ? Des grenades ?

Des armes automatiques ? Non, rien de tout cela n'était assez gros. Il

savait où se trouvaient deux gros bombardiers expérimentaux (construits sans l'autorisation

du Congrès, payés avec les fonds secrets de la Défense), mais il ne pouvait les

ramener à Las Vegas et, même s'il l'avait pu, personne là-bas n'aurait

su les

piloter. Il leur fallait un équipage d'au moins dix hommes, peut-être davantage.

Il était comme un viseur

infrarouge qui détecte la chaleur dans l'obscurité et représente les sources de

chaleur comme de vagues formes rougeâtres et fantomatiques. Sans qu'il sache

comment, il était capable de détecter ces choses qu'on avait abandonnées dans

ce vaste dépotoir où tant de projets militaires s'étaient déroulés. Il aurait

pu aller tout droit vers l'ouest, tout droit vers le Projet Bleu où tout avait

commencé. Mais la maladie froide n'était pas de son goût et, dans son esprit

troublé mais pas totalement illogique, il pensa qu'elle ne serait pas non plus

du goût de Flagg. La maladie ne se souciait pas de qui elle tuait. Peut-être

aurait-il été préférable pour la race humaine que ceux qui avaient financé le

Projet Bleu gardent ce simple fait à l'esprit.

Il était donc allé au nord-ouest

d'Indian Springs, dans les sables désolés du périmètre de la base aérienne de

Nellis, arrêtant son tout-terrain lorsqu'il lui fallait cisailler une haute

clôture de fils de fer barbelés : PROPRIÉTÉ DU GOUVERNEMENT FÉDÉRAL ;

DÉFENSE D'ENTRER ; SENTINELLES ARMÉES ; CHIENS DE GARDE ;

HAUTE

TENSION. Mais il n'y avait plus d'électricité, plus de chiens de garde, plus de

sentinelles armées, et La Poubelle poursuivait sa route, corrigeant son cap de

temps en temps. Il était attiré, attiré vers quelque chose. Il ne savait pas ce

que c'était mais il pensait que c'était gros. Suffisamment gros.

Les pneus ballons Goodyear du

véhicule tout-terrain avançaient patiemment, traversant des cours d'eau

asséchés, escaladant des pentes si rocailleuses qu'elles ressemblaient à l'épine

dorsale à moitié dénudée d'un stégosaure. L'air était sec. Pas un souffle de

vent. La température était stable à un peu plus de 38 degrés. Le seul bruit

était le ronronnement du moteur, un Studebaker modifié.

La Poubelle arriva en haut d'une

butte, vit quelque chose devant lui et se mit au point mort pour mieux regarder.

Un complexe de bâtiments s'étendait

en bas de la colline, brillants comme du mercure dans la chaleur qui montait. Hangars

de tôle, bungalows préfabriqués. Des véhicules immobiles çà et là dans les rues

poussiéreuses. Tout le secteur était entouré de trois clôtures de fils de fer

barbelés. Et les fils étaient montés sur des isolateurs de porcelaine. Pas ces

petits isolateurs dont on se sert quand le fil n'est là que pour vous donner un

bon picotement ; des isolateurs géants, de la taille d'un poing.

À l'est, une route à deux voies

menait à un poste de garde qui ressemblait à un blockhaus. Pas de mignonnes

pancartes ici, dans le genre : VEUILLEZ REMETTRE VOTRE APPAREIL PHOTO AU

GARDE DE SERVICE OU : SI VOUS AVEZ AIMÉ VOTRE VISITE, DITES-LE À VOTRE

DÉPUTÉ. La seule pancarte était rouge sur fond jaune, les couleurs du danger. Le

texte était bref et ne prêtait pas à équivoque : PRÉSENTEZ IMMÉDIATEMENT

VOTRE LAISSEZ-PASSER.

– Merci, murmura La Poubelle,

sans savoir qui il remerciait. Oh, merci… merci.

Son étrange instinct l'avait

conduit jusqu'ici, mais il avait toujours su que cette chose était là, quelque

part.

Il repartit et le tout-terrain

commença à descendre pesamment la côte. Dix minutes plus tard, il montait la

route qui conduisait au poste de garde. Devant lui, la voie était fermée par

une barrière anti-crash à chevrons noirs et blancs. La Poubelle descendit de

son véhicule. Les bases de ce genre ont toujours des groupes

électrogènes de

secours. Peu probable qu'un groupe ait continué à tourner pendant trois mois

mais il allait quand même falloir faire très attention avant d'entrer. Ce qu'il

voulait était à portée de la main. Pas de précipitation maintenant, au risque

de cuire comme un rôti dans un four à micro-ondes.

Derrière une glace à l'épreuve

des balles épaisse de quinze centimètres, une momie en uniforme de l'armée

regardait dans le vide.

La Poubelle se glissa sous la barrière

et s'approcha de la porte du poste de garde. Elle s'ouvrit. Parfait. Quand une

installation comme celle-là passe sur l'alimentation électrique de secours, en

principe tout se ferme automatiquement. Si vous étiez en train de couler un bronze,

vous restiez enfermé aux chiottes jusqu'à ce que la crise soit terminée. Mais, si

l'alimentation de secours tombait en panne, tout se déverrouillait.

Le cadavre de la sentinelle

dégageait une odeur intéressante, chaude et douce, comme du sucre que l'on

ferait caraméliser avec de la cannelle. Il n'avait pas gonflé, il n'avait pas

pourri ; il avait simplement séché. On voyait encore des taches noires

sous son menton, marque déposée de l'Étrangleuse. Appuyé dans un

coin, un fusil

automatique Browning. La Poubelle le prit et ressortit.

Il régla son arme au coup par

coup, tripota un peu la mire, puis cala la crosse dans le creux de son épaule

droite squelettique. Il visa un isolateur de porcelaine et appuya sur la

détente. Un claquement sec, une bouffée excitante de cordite. L'isolateur vola

en éclats, mais il n'y eut pas cette étincelle violette qui indique la présence

d'un courant haute tension. La Poubelle sourit.

Il s'avança en fredonnant vers la

grille et l'examina. Comme la porte du poste de garde, elle n'était pas

verrouillée. Il l'entrouvrit, puis s'accroupit. Il y avait une mine ici, sous l'asphalte.

Comment le savait-il, il n'aurait pu le dire, mais il en était sûr. Peut-être

armée ; peut-être pas.

Il revint à son véhicule et

bouscula les barrières qui s'écrasèrent sous les gros pneus ballons. Le soleil

du désert tapait dur. Les yeux étranges de La Poubelle brillaient de bonheur. Devant

la grille, il descendit du tout-terrain qu'il laissa en marche avant. Privé de

conducteur, l'engin continua sur sa lancée et acheva d'ouvrir la grille. La

Poubelle s'était réfugié dans le poste de garde.

Il avait fermé les yeux, très

fort, mais il n'y eut pas d'explosion. Splendide. Tout était neutralisé. Le

système de secours avait dû fonctionner un mois peut-être deux, mais finalement

il était mort – sans doute la chaleur et le manque d'entretien. Il fallait

quand même faire attention.

Son tout-terrain continuait à

avancer paisiblement vers un grand hangar de tôle ondulée. La Poubelle courut

derrière lui et le rattrapa au moment où il grimpait sur le trottoir d'une rue

qu'un panneau disait être la rue Illinois. Point mort. Le véhicule s'arrêta. La

Poubelle monta dans la cabine, passa en marche arrière et s'immobilisa devant l'entrée

du hangar.

C'était en fait un dortoir. Plongé

dans l'obscurité, il sentait lui aussi le sucre et la cannelle. Une

cinquantaine de lits, une vingtaine de cadavres. La Poubelle avançait au milieu

de l'allée, se demandant où il se dirigeait. Il n'y avait rien pour lui par ici.

Ces hommes avaient été des armes, d'une certaine manière, mais la grippe les

avait neutralisés.

Quelque chose tout au fond du

hangar retint cependant son attention. Une affiche. Il s'approcha pour la

regarder. Il faisait si chaud ici qu'il en avait mal à la tête. Mais lorsqu'il

arriva devant l'affiche, son visage s'illumina. Non, il ne s'était pas trompé. Quelque

part sur cette base se trouvait ce qu'il cherchait.

L'affiche était un dessin

humoristique représentant un homme en train de prendre une douche. Il se

savonnait vigoureusement les parties génitales, presque entièrement cachées par

les bulles. N'OUBLIEZ PAS VOTRE DOUCHE QUOTIDIENNE ! UNE QUESTION DE

SÉCURITÉ ! proclamait la légende.

Au-dessous, un symbole jaune et

noir… trois triangles se rejoignant par leurs sommets.

Le symbole des radiations

atomiques.

La Poubelle se mit à rire comme

un petit enfant, battant des mains dans le silence.

# 69

Whitney Hogan

trouva Lloyd dans sa chambre allongé sur le grand lit rond qu'il partageait

tout récemment encore avec Dayna Jurgens. Un grand verre de gin-tonic était

posé en équilibre sur sa poitrine nue. Lloyd regardait solennellement son

reflet dans le miroir installé au plafond.

– Entre donc, dit-il quand

il vit Whitney. Pas de cérémonie, nom de Dieu. Pas la peine de frapper. Connard.

Il avait prononcé *co-ard*.

– Tu es saoul, Lloyd ? demanda

prudemment Whitney.

– Non. Pas encore. Mais ça

vient.

– Et *lui*, il est là ?

– Qui ? Le chef sans

peur et sans reproche ? fit Lloyd en s'asseyant. Il est sûrement quelque

part, le Joyeux Promeneur de Minuit.

Il éclata de rire et se recoucha.

– Tu ferais mieux de faire

gaffe à ce que tu dis, murmura Whitney. Tu sais bien qu'il faut pas secouer le

bateau quand…

– Va te faire foutre.

– Souviens-toi de ce qui est

arrivé à Heck Drogan. Et à Strellerton.

– T'as raison mon gars, les

murs ont des oreilles. Ces putains de murs ont des oreilles. Tu as déjà entendu

dire ça ?

– Oui, une ou deux fois. Mais

c'est vrai ici, Lloyd.

– Tu parles !

Lloyd se rassit d'un seul coup et

lança son verre à travers la pièce.

– Et d'un pour la femme de

chambre, pas vrai, Whitney ?

– Tu es sûr que ça va, Lloyd ?

– Je me sens en pleine forme.

Tu veux un gin-tonic ?

Whitney hésita un instant.

– Non. J'aime pas le

gin-tonic sans citron vert.

– Espèce d'andouille, pourquoi

tu le disais pas plus tôt ! J'en ai du jus de citron vert. Dans une petite

bouteille de plastique, une bouteille verte justement, précisa Lloyd en se

dirigeant vers le bar. Regarde, on dirait le testicule gauche de l'homme aux

petits pois, en plus gros. Rigolo, non ?

– Ça a le même goût que le

vrai ?

– Évidemment. Qu'est-ce que

tu crois ? Que ça goûte la patate frite ? Alors tu te décides ? Sois

un homme, prends un verre avec moi.

– Bon… d'accord.

– On va se mettre près de la

fenêtre pour regarder la vue.

– Non ! cria Whitney.

Lloyd s'arrêta, le visage très

pâle tout à coup. Il se retourna vers Whitney et leurs regards se rencontrèrent.

– C'est vrai, je suis désolé.

Ce n'était pas de très bon goût.

– Oublie ça.

Mais les deux hommes n'avaient

pas oublié. La femme que Flagg leur avait présentée comme son épouse avait

justement fait un splendide plongeon la veille. Lloyd se souvenait d'avoir

entendu L'As dire que Dayna ne pourrait sauter du balcon, puisque les fenêtres

ne s'ouvraient pas. Mais il y avait une terrasse au dernier étage. Probablement

que les anciens patrons étaient convaincus que les très gros joueurs

qui

pouvaient se permettre de louer une suite au dernier étage – des Arabes pour la

plupart – n'auraient jamais envie de piquer une tête dans le vide. Des futés

ces gars-là.

Lloyd prépara un gin-tonic pour

Whitney. Puis ils s'assirent et burent en silence. Dehors, le soleil se

couchait en embrasant le ciel. Finalement, Whitney se mit à parler si bas qu'on

l'entendait à peine :

– Tu crois qu'elle a plongé

toute seule ?

Lloyd haussa les épaules.

– Qu'est-ce que ça peut

foutre ? Oui, je crois ça. Je crois qu'elle a plongé. Et toi, si t'étais

marié avec *lui* ? Tu plongerais pas ? Un autre petit verre ?

Whitney regarda le sien et vit

avec surprise qu'il était vide. Il le tendit à Lloyd qui l'apporta au bar. Lloyd

servait l'alcool à main levée, et il avait la main lourde. Whitney commençait à

se sentir agréablement bourré.

Ils continuèrent à boire en

silence en regardant le coucher de soleil.

– Alors, qu'est-ce que tu

sais de ce type, Cullen ? demanda finalement Whitney.

– Rien. Que dalle. Zéro tout

rond. Je ne sais rien, Barry ne sait rien. Rien sur la 40, rien sur la 30, rien

sur la 2 et la 74, rien sur la 15. Rien sur les petites routes non plus. On a

tout quadrillé, et rien de rien. Il est quelque part dans le désert et s'il

continue à bouger seulement la nuit, s'il sait comment marcher vers l'est, il

va passer à travers. Qu'est-ce que ça peut foutre de toute façon ? Qu'est-ce

qu'il peut leur raconter ?

– Je sais pas.

– Moi non plus. Laissons-le

s'en aller, voilà ce que je dis.

Whitney ne se sentait pas très à

l'aise. Une fois de plus, Lloyd était dangereusement près de critiquer le

patron. Quant à lui, il était de plus en plus pompette. Tant mieux. Peut-être

trouverait-il bientôt le courage de dire ce qu'il était venu dire.

– Je vais te dire quelque

chose, fit Lloyd en se penchant en avant, il perd sa forme si tu veux savoir. On

approche de la fin et il perd sa forme. Personne pour le réchauffer au vestiaire.

– Lloyd, je…

– Un autre ?

– Si tu veux.

Lloyd prépara deux autres verres.

Il en tendit un à Whitney qui frémit de la tête aux pieds en avalant la

première gorgée. C'était du gin presque pur.

– Il perd sa forme, dit

Lloyd qui avait gardé le fil de ses idées. D'abord Dayna, ensuite ce type, Cullen.

Sa propre femme – si c'était sa femme – fait le plongeon. Est-ce que tu crois

que son numéro de voltige aérienne faisait partie du jeu ?

– On ferait mieux de pas en

parler.

– Et La Poubelle… Regarde ce

qu'il a fait, tout seul comme un grand. Des amis comme ça, on peut s'en saper –

on peut s'en passer, je veux dire.

– Lloyd…

– Je comprends rien du tout,

reprit Lloyd en secouant la tête. Tout allait tellement bien, jusqu'à cette

nuit-là où il est venu nous annoncer que la vieille dame était morte dans la

Zone libre. Il a dit que le dernier obstacle était maintenant écarté. Mais c'est

à ce moment-là que les choses ont commencé à tourner en eau de boudin.

– Lloyd, je crois vraiment

que nous ne devrions pas…

– Je sais pas trop. Nous

pourrons sans doute lancer une attaque terrestre au printemps prochain. Mais

sûrement pas avant. Et au printemps, qu'est-ce qu'ils auront concocté là-bas, tu

sais, toi ? On devait leur tomber dessus avant qu'ils aient le temps de

préparer des petites surprises. Impossible maintenant. Et en plus, doux

Seigneur Jésus sur son trône, La Poubelle est lâché dans la nature. Il se

balade dans le désert et je suis sûr que…

– Lloyd, dit Whitney d'une

voix étranglée. Écoute-moi.

Lloyd se pencha en avant, inquiet.

– Quoi ? Qu'est-ce qui

va pas, mon pote ?

– J'étais pas sûr d'avoir le

courage de te demander répondit Whitney en serrant très fort son verre. L'As, Ronnie

Sykes, Jenny Engstrom et moi, on se barre. Tu veux venir ? Je dois être

complètement dingue de te dire ça, toi qu'es tellement copain avec lui.

– Vous vous barrez ? Où

ça ?

– En Amérique du Sud, je

crois. Au Brésil. Ça devrait être assez loin.

Il s'arrêta, hésita, puis se

lança tête baissée :

– Beaucoup de gens sont

partis. Bon, peut-être pas beaucoup, mais pas mal quand même, et de plus en

plus tous les jours. Ils ne croient plus que Flagg peut s'en sortir. Certains

vont au nord, au Canada. Mais j'ai pas envie de me les geler. Je dois absolument

foutre le camp. J'irais bien à l'est si je croyais qu'ils m'acceptent. Et si j'étais

sûr de pouvoir passer.

Whitney s'arrêta tout à coup et

regarda Lloyd d'un air malheureux, comme un homme qui pense être allé beaucoup

trop loin.

– T'en fais pas, dit

doucement Lloyd. Je vais pas aller te moucharder, mon pote.

– C'est que… tout va mal ici

maintenant.

– Quand est-ce que tu

comptes t'en aller ?

Whitney le regarda avec des yeux

méfiants.

– Oublie la question. Un

autre ?

– Pas tout de suite.

– Moi, je vais m'en prendre un.

Lloyd se dirigea vers le bar.

– Je pourrais pas, dit-il, le

dos tourné.

– Quoi ?

– *Je pourrais pas !* répéta

Lloyd en se retournant vers Whitney. Je lui dois quelque chose. Je lui dois

beaucoup. Il m'a sorti d'un sale merdier à Phœnix et je l'ai pas quitté depuis.

Ça fait très longtemps, on dirait. Parfois, j'ai l'impression que c'est depuis

toujours.

– Je comprends.

– Mais il y a autre chose. Il

m'a fait quelque chose il m'a rendu moins con. Je ne sais pas ce que c'est, mais

je suis plus le même homme, Whitney. Plus du tout le même homme. Avant… avant *lui*…

j'étais rien qu'un minable. Maintenant, il me fait faire des trucs ici, et je m'en

tire bien. On dirait que je pense mieux. Ouais, on dirait qu'il m'a rendu plus

intelligent.

Lloyd prit la pierre noire qui

pendait sur sa poitrine, la regarda, puis la laissa retomber. Il s'essuya la

main comme s'il avait touché quelque chose de dégoûtant.

– Je sais bien que je suis

pas un génie, reprit-il. Je dois écrire tout ce que je dois faire dans un carnet,

autrement j'oublie. Mais avec lui derrière moi, je peux donner des ordres, et

la plupart du temps tout va bien. Avant, tout ce que je pouvais faire, c'était

d'obéir à des ordres et me foutre dans la merde. J'ai changé… et il m'a changé.

Ouais, j'ai l'impression que ça fait drôlement longtemps que je le connais.

Lloyd s'arrêta un instant.

– Quand nous sommes arrivés

à Las Vegas, il n'y avait que seize personnes ici. Ronnie, Jenny et ce pauvre

vieux Heck Drogan étaient là. Ils l'attendaient. Jenny Engstrom s'est mise sur

ses jolis petits genoux et elle a embrassé ses bottes. Elle t'a sûrement jamais

raconté ça au lit, ajouta-t-il avec un sourire moqueur. Et maintenant, elle

veut foutre le camp. Bon, je la blâme pas, et toi non plus. Mais il faut sûrement

pas grand-chose pour bousiller une opération qui fonctionne drôlement bien, tu

trouves pas ?

– Tu vas rester ?

– Jusqu'à la fin, Whitney. La

sienne ou la mienne. Je lui dois ça.

Il n'ajouta pas qu'il avait

encore suffisamment confiance en l'homme noir pour penser qu'il était plus que

probable que Whitney et les autres finiraient sur des croix. Et il y avait

autre chose encore. Ici, il était le second de Flagg. Que serait-il au Brésil ?

Whitney et Ronnie étaient plus intelligents que lui. L'As et lui se

retrouveraient en bas de l'échelle, une perspective qui n'était pas de son goût.

Autrefois, il n'y aurait pas vu d'inconvénient, mais les choses avaient changé.

Et quand votre tête change, découvrait-il peu à peu, elle change généralement

pour toujours.

– Enfin, on va peut-être

tous s'en tirer au bout du compte, dit Whitney sans grande conviction.

– Bien sûr, répondit Lloyd.

Mais il pensait : *Je ne*

voudrais pas être dans vos souliers si le vent finit par tourner en faveur de

Flagg. Je ne voudrais pas être dans vos souliers lorsqu'il aura finalement le

temps de penser à vous, là-bas, au Brésil. Une croix, ce sera peut-être alors

le moindre de vos soucis…

Lloyd leva son verre.

– Un toast, Whitney.

Whitney leva lui aussi son verre.

– Que tout le monde s'en

tire bien, dit Lloyd. C'est ce que je souhaite. Que tout le monde s'en tire

bien.

– Là, je suis avec toi, tu

peux me croire, répondit Whitney.

Whitney s'en alla peu après. Lloyd

continua à boire. Il perdit connaissance vers neuf heures et demie et

dormit d'un

sommeil pesant sur le lit circulaire. Pas de rêves, ce qui valait presque le

prix de la gueule de bois du lendemain.

Quand le

soleil se leva, le 17 septembre, Tom Cullen s'arrêta un peu au nord de Gunlock,

dans l'Utah. Il faisait assez froid pour que son haleine forme un petit nuage

blanc devant sa bouche. Il avait les oreilles gelées. Mais il se sentait bien. Il

était passé tout près d'une mauvaise route pleine d'ornières la nuit précédente

et il avait vu trois hommes assis autour d'un petit feu de camp. Ils étaient

tous les trois armés.

Alors qu'il essayait de les

éviter en se cachant derrière de gros rochers – il était maintenant à la limite

ouest des mauvaises terres de l'Utah –, il avait fait tomber des cailloux au

fond du lit d'une rivière à sec. Du pipi tout chaud s'était mis à couler le

long de ses jambes, mais il lui avait fallu plus d'une heure pour se rendre

compte qu'il avait fait dans sa culotte comme un petit garçon.

Les trois hommes s'étaient

retournés, deux avaient épaulé leurs armes. Tom était bien mal caché. Une ombre

parmi les ombres. La lune s'était dissimulée derrière un récif de nuages. Si

elle choisissait ce moment pour sortir…

– C'est un cerf, dit le

premier. Il y en a partout.

– On devrait aller voir, dit

le deuxième.

– Fous-toi le pouce dans le

cul, dit le troisième, ce qui mit un point final à leurs tergiversations.

Ils s'étaient rassis et Tom avait

continué à ramper prudemment, regardant leur feu de camp s'éloigner avec une

lenteur désespérante. Encore une heure, et il ne fut plus qu'une lueur derrière

lui. Finalement, il disparut et Tom se sentit soulagé d'un énorme poids. Il commençait

à se croire en sécurité. Il était toujours à l'ouest et il n'était pas assez

bête pour ne pas rester prudent – putain, non – mais le danger ne semblait plus

aussi épais, il n'avait plus l'impression d'être encerclé par des Indiens ou

des bandits de grand chemin.

Et maintenant, alors que le

soleil se levait, il se roula en boule au milieu des buissons et se prépara à

dormir. *Faut que je trouve des couvertures*, pensa-t-il. *Il commence à*

faire froid. Puis le sommeil s'empara de lui, soudainement, complètement, comme

il le faisait toujours.

Il rêva de Nick.

# 70

La Poubelle

avait trouvé ce qu'il voulait.

Il avançait dans un couloir

souterrain, un couloir aussi noir qu'un puits de mine. Dans sa main gauche, il

tenait une torche électrique. Dans la droite, un revolver, car ce n'était pas

très rassurant par ici. Il avançait à bord d'une voiturette électrique qui

roulait silencieusement dans le large corridor, avec un ronronnement grave à

peine audible.

Derrière le siège du conducteur

se trouvait un grand plateau destiné à recevoir des marchandises. Et sur le

plateau, une ogive nucléaire.

Elle était lourde.

La Poubelle n'avait aucune idée

de son poids, mais il avait été incapable de la faire bouger à la main. C'était

un long cylindre. Froid. En passant la main sur sa surface courbe, il avait eu

du mal à croire qu'un bout de métal aussi froid, aussi mort, puisse dégager

autant de chaleur.

Il avait trouvé l'ogive à quatre

heures du matin. Il était revenu au garage et s'était muni d'un palan à chaîne

qu'il avait ensuite installé au-dessus de l'ogive. Quatre-vingt-dix minutes

plus tard, elle reposait douillettement sur la voiturette électrique, nez en l'air,

nez sur lequel des chiffres étaient peints au pochoir : A161410USAF. Les

pneus pleins de la voiturette s'étaient sensiblement écrasés quand il l'avait

installée.

Il arrivait maintenant au bout du

couloir. Juste devant lui se trouvait le gros monte-charge dont les portes

étaient restées ouvertes. Il aurait été bien assez gros pour emporter la voiturette,

mais naturellement il n'y avait pas d'électricité. La Poubelle était descendu

par l'escalier. Il avait apporté le palan par le même chemin. Mais il ne pesait

pas très lourd, comparé à l'ogive. Soixante-dix kilos, à peu près. Pas beaucoup

plus en tout cas. Pourtant, lui faire descendre les cinq étages par l'escalier

avait été un sacré boulot.

Comment allait-il *remonter* ces cinq étages avec l'ogive ?

*Avec un treuil à moteur*, murmura

une voix dans sa tête.

Assis sur son siège, éclairant au

hasard autour de lui, La Poubelle hocha la tête. Oui, naturellement c'était la

solution. Au treuil. Installer un moteur à essence tout en haut et faire monter

l'ogive, étage par étage s'il le fallait. Mais où trouver une chaîne de cent

cinquante mètres ?

Nulle part, probablement. Mais il

pourrait souder ensemble plusieurs chaînes. Est-ce que les soudures tiendraient ?

Difficile à dire. Et, même si elles tenaient, combien de fois l'escalier

changeait-il de sens en montant jusqu'au rez-de-chaussée ?

Il sauta de la voiturette et

caressa la surface lisse de l'ogive mortelle dans l'obscurité silencieuse.

L'amour lui indiquerait le moyen.

Laissant l'ogive sur la

voiturette, il remonta l'escalier pour voir ce qu'il pourrait trouver. Dans une

base comme celle-là, il devait y avoir un peu de tout. Il allait sûrement

mettre la main sur ce qu'il lui fallait.

Il monta deux étages et s'arrêta

pour reprendre son souffle. Et c'est alors qu'il se posa tout à coup une

question : *Est-ce que j'ai été exposé aux radiations ?* Ils

protégeaient ces machins-là avec des écrans de plomb. Mais dans les films qu'on

voyait à la télé, les hommes qui manipulaient du matériel radioactif portaient

toujours des combinaisons de protection et des badges qui changeaient de

couleur si vous preniez une dose. Parce que les radiations sont silencieuses. On

ne peut pas les voir. Elles se glissent dans votre chair et dans vos os. Vous

ne savez même pas que vous êtes malade jusqu'au jour où vous commencez à

dégueuler, à perdre vos cheveux et à courir aux cabinets toutes les deux minutes.

Est-ce qu'il allait connaître

tout cela lui aussi ?

Il découvrit qu'il s'en moquait

totalement. Il allait remonter cette bombe. D'une manière ou d'une autre, il

allait la remonter. Il allait la ramener à Las Vegas. Il fallait réparer cette

terrible chose qu'il avait faite à Indian Springs. S'il devait mourir pour

expier sa faute, alors il mourrait.

– Je te donnerai ma vie, murmura-t-il

dans l'obscurité.

Et il se remit à monter l'escalier.

# 71

Il était

presque minuit, le 17 septembre. Randall Flagg était dans le désert, emmitouflé

de la tête aux pieds dans trois couvertures. Une quatrième enveloppait son

visage comme un voile de Touareg, ne laissant paraître que ses yeux et le bout

de son nez. Peu à peu, parfaitement immobile, il laissa toutes ses pensées s'en

aller. Les étoiles brillaient de leur feu froid, de leur éclat ensorcelé.

Il envoya l'Œil.

Il le sentit se séparer de lui

avec une petite secousse indolore. Et l'Œil s'envola, silencieux comme un

faucon, porté par de noirs courants ascendants. Il avait maintenant rejoint la

nuit. Il était l'œil du corbeau, l'œil du loup, l'œil de la belette, l'œil du

chat. Il était le scorpion, l'araignée aux longues pattes velues. Il était la

flèche empoisonnée qui fendait inlassablement l'air du désert. Quoi qu'il ait

pu arriver, l'Œil ne l'avait pas abandonné.

Et, tandis qu'il volait sans

effort, le monde des choses terrestres s'étalait au-dessous de lui comme un

cadran d'horloge.

*Ils arrivent… ils sont presque*

dans l'Utah maintenant…

Il volait haut, d'un vol large et

silencieux, au-dessus d'un monde de cimetières. En bas, le désert s'étendait

comme un sépulcre blanchi entaillé par le ruban noir de l'autoroute. Il vola en

direction de l'est, franchit la frontière de l'État, son corps loin derrière lui,

ses yeux brûlants renversés en arrière, découvrant leur blanc aveuglant.

Le paysage commençait à changer. Buttes

et étranges piliers sculptés par le vent, mesas au sommet plat comme une table.

La route filait tout droit. Les plaines salées de Bonneville, loin au nord. Skull

Valley, quelque part à l'ouest. Il volait. Le bruit du vent, mort et lointain…

Un aigle perché sur la plus haute

fourche d'un très vieux pin éventré par la foudre, quelque part au sud de

Richfield, sentit quelque chose passer près de lui une chose douée d'une vision

mortelle qui sifflait dans la nuit, et l'aigle prit son vol, intrépide, pour

être aussitôt repoussé par une sensation de froid mortel. Le grand oiseau tomba

presque jusqu'à terre, stupéfait, avant de se reprendre.

L'Œil de l'homme noir allait à l'est.

Et maintenant la route qu'il

survolait était l'autoroute 70. Les maisons des petites villes se blottissaient

les unes contre les autres, petites cités désertes à l'exception des rats, des

chats et des cerfs qui avaient commencé à descendre des forêts à présent que l'odeur

de l'homme s'évanouissait. Des villes qui s'appelaient Freemont, Green River, Sego,

Thompson, Harley Dome. Et une autre encore, déserte elle aussi. Grand Junction,

au Colorado. Puis…

Juste à l'est de Grand Junction, l'étincelle

d'un feu de camp.

L'Œil descendit en décrivant une

spirale.

Le feu était en train de mourir. Quatre

silhouettes dormaient à côté.

C'était donc vrai.

L'Œil les jaugea froidement. Ils

arrivaient. Pour des raisons qu'il ne pouvait comprendre, ils arrivaient

vraiment. Nadine avait dit la vérité.

Un grognement sourd, et l'Œil se

tourna dans une autre direction. Il y avait un chien de l'autre côté du feu de

camp, la tête baissée, la queue recourbée sur ses parties génitales. Ses

yeux

brillaient comme de sinistres joyaux d'ambre. Son grondement ne s'arrêtait pas,

comme un tissu qui se serait déchiré sans cesse. L'Œil le fixa et le chien ne

baissa pas les yeux. Ses babines se retroussèrent et il montra les dents.

L'une des silhouettes s'assit.

– Kojak, grogna-t-elle. Tu

veux bien te taire ?

Kojak continua à gronder, le poil

hérissé.

L'homme qui s'était réveillé – Glen

Bateman – regarda autour de lui, soudain mal à l'aise.

– Qu'est-ce qu'il y a, mon

vieux ? murmura-t-il au chien. Tu sens quelque chose ?

Kojak continuait de gronder.

– Stu !

Il secoua la silhouette qui se

trouvait à côté de lui. Elle marmonna des mots sans suite et se retourna dans

son sac de couchage.

L'homme noir qui maintenant était

l'Œil noir en avait vu assez. Il remonta en un tourbillon, apercevant à peine

le chien qui tournait la tête pour le suivre dans son vol. Le grondement se

transforma en une salve d'aboiements, très forts d'abord, puis plus faibles, de

plus en plus faibles, jusqu'à s'éteindre lentement.

Il se fondit dans le noir et le

silence.

Plus tard, combien de temps plus

tard, il s'arrêta au-dessus du désert et il se regarda. Puis il descendit

lentement, s'approcha du corps, plongea en lui-même. Un moment, il eut une

curieuse sensation de vertige, comme si deux choses fusionnaient en une seule. Puis

l'Œil disparut et il n'y eut plus que ses yeux qui regardaient l'éclat froid

des étoiles.

Ils arrivaient, oui.

Flagg souriait. La vieille femme

leur avait-elle dit de venir ici ? L'auraient-ils écoutée si elle leur

avait demandé sur son lit de mort de se suicider de cette si nouvelle manière ?

Oui, ils l'auraient probablement fait.

Ce qu'il avait oublié était si

incroyablement simple qu'il était humilié à présent de s'en rendre compte :

Eux *aussi* avaient leurs

problèmes, eux *aussi* avaient peur… et c'est pour cette raison qu'ils commettaient

cette effroyable erreur.

Était-il même concevable qu'on

les ait chassés ?

Il s'attarda amoureusement sur

cette idée mais décida qu'il ne pouvait finalement y croire. Ils venaient de

leur propre gré. Ils arrivaient, drapés dans leur bonne conscience comme une

troupe de missionnaires s'approchant du village des cannibales.

Oh, comme c'était drôle !

Les doutes allaient se dissiper. Les

peurs allaient s'apaiser. Il ne suffisait plus que d'exposer leurs quatre têtes

au bout de quatre piques devant la fontaine du MGM Grand Hotel. Il

rassemblerait tous les habitants de Las Vegas et les ferait défiler un par un

pour contempler le spectacle. Il ferait prendre des photos, il ferait imprimer

des tracts, il les ferait distribuer à Los Angeles, à San Francisco, à Spokane,

à Portland. Et la tête du chien aurait droit elle aussi à sa pique.

– Bon chien, dit Flagg, et

il éclata de rire pour la première fois depuis que Nadine l'avait poussé à la

jeter du haut de la terrasse. Bon chien, répéta-t-il en souriant.

Il dormit bien cette nuit-là et, au

matin, il fit dire qu'il fallait tripler les effectifs des postes de garde sur

toutes les routes entre l'Utah et le Nevada. Ils ne cherchaient plus un seul

homme qui se dirigeait vers l'est, mais quatre hommes et un chien en route pour

l'ouest. Et il fallait les prendre vivants. À tout prix les prendre vivants.

Oh, oui.

# 72

– Vous

savez, dit Glen Bateman, les yeux fixés sur la ville de Grand Junction que l'on

devinait dans la lumière du petit matin il y a des années que j'entends dire « c'est

dégueulasse » sans savoir exactement ce que signifie cette expression. Je

crois avoir enfin compris.

Il regarda alors son petit

déjeuner, qui se composait de saucisses synthétiques Étoile du Matin, et fit la

grimace.

– Mais non, elles sont très

bonnes, ces saucisses répondit Ralph avec une sincérité désarmante. Vous auriez

dû essayer le rata de l'armée.

Ils étaient assis autour de leur

feu de camp que Larry avait ranimé une heure plus tôt. Engoncés dans des

vêtements chauds, des gants épais aux mains, ils en étaient à leur deuxième

tasse de café. Il faisait très frais – deux degrés à peine – et le ciel était

nuageux, triste. Kojak somnolait aussi près du feu qu'il le pouvait sans

se

roussir le poil.

– Et voilà, j'ai mon content

de nourriture spirituelle pour aujourd'hui, dit Glen en se levant. Heureux les

ventres vides, les mains pleines, ou quelque chose du genre. À propos de mains

pleines, donnez-moi vos ordures, je vais les enterrer.

Stu lui tendit son assiette de

carton et son gobelet.

– Ça fait du bien de marcher,

vous trouvez pas, le prof ? Je suis sûr que vous n'avez jamais été aussi

en forme depuis que vous n'avez plus vingt ans.

– Tu veux dire soixante-dix

ans, renchérit Larry en éclatant de rire.

– Stu, je n'ai jamais été

aussi en forme, répondit Glen d'une voix lugubre en mettant les ordures dans un

sac de plastique. Je n'ai *jamais* voulu être en forme. Mais tant pis. Après

cinquante années d'agnosticisme confirmé, il semble que mon destin soit de

suivre le Dieu d'une vieille femme noire jusque dans l'antre de la mort. Si tel

est mon destin, alors qu'il en soit ainsi. Fin de citation. Tout compte fait, je

préfère la marche à la voiture. La marche prend plus de temps, donc je vis plus

longtemps… de quelques jours en tout cas. Excusez-moi, messieurs, le temps de

donner une sépulture décente à vos immondices.

Ils le regardèrent s'éloigner, armé

d'une petite pelle. Cette « excursion dans le Colorado avec une pointe à l'ouest »,

selon l'expression de Glen, avait été particulièrement éprouvante pour le

professeur. Il était le plus âgé. Ralph Brentner était son cadet de douze ans. Mais

il avait su faciliter les choses pour les autres avec son humour et son ironie.

Et le bonhomme semblait en paix avec lui-même. Le fait qu'il puisse continuer

ainsi jour après jour impressionnait beaucoup les autres. Il avait

cinquante-sept ans et Stu l'avait vu faire craquer les articulations de ses

doigts ces trois ou quatre derniers jours, le matin quand il faisait froid, et

grimacer de douleur.

– Ça fait mal ? lui

avait demandé Stu hier, après la première heure de marche.

– L'aspirine est faite pour

ça. C'est de l'arthrite vous savez, mais elle n'est pas aussi méchante qu'elle

le sera sans doute dans cinq ou sept ans. Et franchement, mon cher Texan, je ne

m'accorde pas une telle espérance de vie.

– Vous croyez vraiment qu'il

va nous prendre ?

Et Glen Bateman avait alors

répondu une étrange chose :

– Je ne crains aucun mal.

Et la conversation avait pris fin

sur cette phrase.

Il entendait maintenant le

professeur creuser la terre gelée en grommelant quelques gros mots.

– Un sacré type, hein ?

– Oui, tu peux le dire, répondit

Larry. J'ai toujours cru que ces professeurs étaient un peu chochottes, mais

celui-là ne l'est sûrement pas. Tu sais ce qu'il m'a dit quand je lui ai

demandé pourquoi il ne balançait pas les ordures dans le fossé ? Que ce n'était

pas la peine de recommencer ce genre de conneries. Que nous avions déjà pas mal

pioché dans la vieille merde d'autrefois.

Kojak se leva et partit au petit

trot voir ce que Glen était en train de faire. La voix du professeur flotta

jusqu'à eux :

– Eh bien, te voilà enfin, grosse

crotte paresseuse. Je commençais à me demander où tu étais parti. Tu veux que

je t'enterre toi aussi ?

Larry sourit et défit le

podomètre qu'il portait à la ceinture. Il s'était procuré ce petit instrument

dans un magasin d'articles de sport de Golden. Vous le réglez à la longueur de

votre pas, puis vous glissez la pince de l'instrument sur votre ceinture. Tous

les soirs, Larry notait la distance qu'ils avaient parcourue dans la journée

sur une feuille déjà passablement froissée.

– Est-ce que je peux voir ta

feuille ? demanda Stu.

– Naturellement.

En haut de

la page, Larry avait écrit en lettres d'imprimerie : *Boulder-Las Vegas :*

1241 kilomètres. Et en dessous :

| Kilomètres | Total |
| --- | --- |
| 65,2 | 65,2 |
| septembre | |
| 78,4 | 143,6 |
| septembre | |
| 82,6 | 226,2 |
| septembre | |
| 95,3 | 321,5 |
| septembre | |
| 40,9 | 362,4 |
| septembre | |
| 46,8 | 409,2 |

**septembre**
**septembre**
**septembre**
**septembre**
**septembre**
**septembre**
**septembre**
**septembre**

Stu prit un

bout de papier dans son portefeuille et fit une soustraction.

– Bon. Nous avançons plus

vite qu'au début mais nous avons encore plus de six cent cinquante kilomètres à

faire. Merde, nous n'avons même pas fait la moitié du chemin.

– Normal qu'on aille plus

vite. On descend maintenant. Et Glen a raison, tu sais. Pourquoi se dépêcher ?

Le type va nous massacrer dès qu'on arrivera là-bas.

– Moi, j'y crois pas. Nous

allons peut-être mourir c'est d'accord, mais ça va pas du tout être facile pour

lui. La partie n'est pas gagnée d'avance. Mère Abigaël ne nous aurait pas dit

de partir si nous allions simplement nous faire tuer sans que ça serve à rien

du tout. Impossible.

– Je ne pense pas que ce

soit elle qui nous ait dit de partir, répondit Stu d'une voix tranquille.

Le podomètre de Larry fit quatre *clic* lorsqu'il le régla pour le début de la journée : 000,0. Stu jeta de la terre

sur ce qui restait du feu de camp. Et le petit rituel du matin se poursuivit. Ils

étaient depuis douze jours sur la route et Stu avait l'impression que cette

routine allait durer toujours : Glen se plaindrait de la nourriture, pour

rire naturellement, Larry noterait les kilomètres parcourus sur sa feuille

froissée, chacun avalerait ses deux tasses de café, quelqu'un enterrerait les

ordures de la veille, quelqu'un d'autre étoufferait le feu. La routine, une

routine qui n'avait rien de désagréable. Elle vous faisait oublier ce qui vous

attendait, et tant mieux. Le matin, Fran lui paraissait très distante – très

claire, mais très distante, comme une photo dans un médaillon. Le soir, lorsque

la nuit était tombée et que la lune avait repris sa place dans le ciel, elle

paraissait très proche au contraire. Proche au point d'avoir l'impression de

pouvoir la toucher… et naturellement, c'était là le bobo. C'est dans ces moments

que sa foi en mère Abigaël se transformait en un doute amer, qu'il aurait voulu

tous les réveiller et leur dire qu'ils étaient fous de faire ce voyage, qu'ils

étaient armés de lances de caoutchouc pour renverser un moulin à vent

mortellement dangereux, qu'ils feraient mieux de s'arrêter à la prochaine ville,

de trouver des motos et de revenir. Qu'ils feraient mieux de profiter d'un peu

de lumière et d'un peu d'amour pendant qu'il était encore temps – car Flagg n'allait

pas leur en laisser le loisir.

Mais c'était la nuit. Au matin, il

lui paraissait juste de poursuivre la route. Il regardait Larry et se demandait

s'il avait pensé à sa Lucy tard hier soir. S'il avait rêvé d'elle, s'il aurait

voulu…

Glen revenait. Il grimaçait un

peu en marchant. Kojak gambadait à côté de lui.

– Allez, on va les avoir, dit-il.

Pas vrai, Kojak ?

Kojak remua la queue.

– Mon chien vous dit : Sus !

Oui, c'est ce qu'il dit. À Las Vegas ! traduisit Glen avec un sourire égrillard.

On y va.

Ils escaladèrent le talus et se

retrouvèrent sur la nationale 70 qui descendait vers Grand Junction. Une

nouvelle journée de marche venait de commencer.

En fin d'après-midi,

une pluie glaciale se mit à tomber et la conversation perdit de son entrain. Larry

marchait seul, les mains dans les poches. Au début, il pensa à Harold Lauder

dont ils avaient trouvé le cadavre deux jours plus tôt – il semblait y avoir

entre eux une entente tacite pour ne pas parler de Harold – mais finalement ses

réflexions se portèrent sur la personne qu'il avait surnommée l'Homme-Loup.

Ils l'avaient découvert juste à l'est

du tunnel Eisenhower. La route était complètement bouchée à cet endroit où l'on

respirait une puissante odeur de mort. L'Homme-Loup, vêtu d'un jeans très

ajusté et d'une chemise western en soie, était à moitié sorti d'une Austin. Les

cadavres de plusieurs loups gisaient autour de la voiture. L'Homme-Loup, affalé

sur le siège du passager, les jambes dehors, avait le cadavre d'un loup sur la

poitrine. Il serrait encore entre ses mains le cou de l'animal dont le museau

sanglant était pointé vers sa gorge. À partir de ces indices, tous avaient

conclu qu'une meute de loups était sans doute descendue des

montagnes, qu'elle

avait vu cet homme solitaire et qu'elle avait attaqué. L'Homme-Loup était armé

d'un revolver et il avait tué plusieurs de ses assaillants avant de se réfugier

dans l'Austin.

Combien de temps avait-il tenu

avant que la faim ne le force à sortir de son refuge ?

Larry n'en savait rien, et il ne

voulait pas le savoir. Mais à voir l'extrême maigreur de l'Homme-Loup, une

semaine peut-être. Bien sûr, il allait à l'ouest rejoindre l'homme noir, mais

Larry n'aurait souhaité à personne un destin aussi horrible. Il en avait parlé

une fois à Stu, deux jours plus tard, une fois l'Homme-Loup loin derrière eux.

– Et pourquoi une meute de

loups aurait-elle attendu aussi longtemps, Stu ?

– Je n'en sais rien.

– Je veux dire, ils auraient

pu trouver autre chose à manger, non ?

– Je crois que oui.

C'était pour lui un terrible

mystère qu'il ressassait constamment dans sa tête, sachant qu'il ne trouverait

jamais la solution. Et l'Homme-Loup avait manifestement tout ce qu'il fallait

au rayon roupettes. Poussé par la faim et la soif, il avait fini par ouvrir la

portière. Un loup lui avait sauté à la gorge. Mais l'Homme-Loup l'avait

étranglé avant de mourir.

Larry et ses compagnons s'étaient

encordés pour la traversée du tunnel Eisenhower et, dans ce noir horrible, Larry

s'était alors souvenu d'un autre tunnel, le tunnel Lincoln. Si ce n'est qu'il n'était

plus hanté par le souvenir de Rita Blakemoor mais par le visage de l'Homme-Loup

figé dans un dernier hurlement quand lui et son agresseur s'étaient entre-tués.

*Les loups avaient-ils été*

envoyés pour tuer cet homme ?

Une idée trop troublante pour qu'il

puisse même s'y arrêter. Il essayait d'oublier tout cela pour ne penser qu'à

marcher, mais ce n'était pas facile.

Ils campèrent

cette nuit-là peu après Loma, pas très loin de la frontière de l'Utah. Leur

dîner se composa d'eau bouillie et des provisions qu'ils avaient pu trouver en

route, comme tous leurs autres repas – ils suivaient à la lettre les consignes

de mère Abigaël : Partez dans les vêtements que vous portez. N'emportez

rien avec vous.

– On

risque d'avoir des problèmes en Utah, fit observer Ralph. C'est là qu'on va

voir si Dieu s'occupe vraiment de nous. Il y a un bout de route, plus de cent

cinquante kilomètres, sans un seul village, sans une station-service, sans un

restaurant.

Cette perspective ne semblait pas

le déranger particulièrement.

– Et de l'eau ? demanda

Stu.

– Pas tellement non plus, répondit

Ralph en haussant les épaules. Bon, je crois que je vais me coucher.

Larry suivit son exemple. Glen

resta pour fumer sa pipe. Stu avait encore quelques cigarettes et décida d'en

fumer une. Les deux hommes restèrent silencieux quelque temps.

– Vous en avez fait un bout,

depuis votre New Hampshire, le prof, dit enfin Stu.

– Votre Texas n'est pas la

porte à côté non plus.

– Non, pour sûr, acquiesça

Stu avec un sourire.

– Fran vous manque beaucoup,

je suppose.

– Oui… et je me fais du

souci… Du souci pour le bébé… Surtout la nuit.

Glen tira sur sa pipe.

– Vous ne pouvez rien y

changer, Stuart.

– Je sais. Mais je m'inquiète

quand même.

– Évidemment.

Glen vida sa pipe sur une pierre.

– Il m'est arrivé quelque

chose de bizarre la nuit dernière, Stu. J'ai essayé toute la journée de savoir

si c'était la réalité, si c'était un rêve, ou autre chose encore.

– Et qu'est-ce que c'était ?

– Attendez. Je me suis

réveillé en pleine nuit. Kojak grognait. Il était sans doute plus de minuit, car

le feu était presque éteint. Kojak était de l'autre côté du feu, le poil du cou

tout hérissé. Je lui ai dit de se taire, mais il ne m'a même pas regardé. Il

regardait quelque chose sur ma droite. J'ai pensé un instant que c'était

peut-être des loups. Depuis que nous avons vu ce type que Larry appelle l'Homme-Loup…

– Oui, c'était pas très joli.

– Mais il n'y avait rien. J'ai

de bons yeux pourtant. Kojak grognait, et il n'y avait *rien*.

– Il sentait quelque chose, c'est

tout.

– Oui, mais je n'en suis pas

encore arrivé au plus étrange. Au bout de quelques minutes, j'ai commencé à me

sentir… comment dire, vraiment très bizarre. J'avais l'impression qu'il y avait

quelque chose juste à côté du talus de l'autoroute et que cette chose me

regardait, nous regardait tous. J'avais l'impression que je pouvais presque la

voir, que si je clignais les yeux de la bonne manière, j'allais la voir. Mais

je ne voulais pas. Parce que j'avais l'impression que c'était *lui*. J'avais

l'impression que c'était *Flagg*.

– Ce n'était rien, probablement,

dit Stu après un moment de silence.

– Pourtant, j'avais vraiment

l'impression qu'il y avait quelque chose. Et Kojak aussi.

– Bon. Supposons qu'*il* était en train de nous regarder. Qu'est-ce qu'on peut y faire ?

– Rien, mais je n'aime pas

ça. Je n'aime pas qu'il soit capable de nous regarder… si c'est bien ce qu'il

fait. Ça me fout une trouille à chier dans mon froc, si vous me passez l'expression.

Stu tira une dernière bouffée, écrasa

soigneusement sa cigarette sur une pierre, mais ne semblait pas encore prêt à

retrouver son sac de couchage. Il regardait Kojak qui les observait, couché

auprès du feu, le museau posé entre ses pattes.

– Comme ça, Harold est mort,

dit enfin Stu.

– Oui.

– Un beau gâchis. Un gâchis

pour Sue et Nick. Un beau gâchis pour lui aussi, sans doute.

– Vous avez raison.

Il n'y avait rien d'autre à dire.

Ils étaient tombés sur Harold et sur sa pitoyable déclaration de moribond le

lendemain du jour où ils avaient traversé le tunnel Eisenhower. Nadine et lui

étaient certainement passés par le col Lowland, puisque Harold avait encore sa

Triumph – ce qu'il en restait en tout cas – et qu'il aurait été impossible, comme

l'avait dit Ralph, de passer avec une poussette dans le tunnel Eisenhower. Les

busards avaient joliment nettoyé le cadavre, mais Harold tenait encore son

carnet à couverture plastifiée dans sa main. Le 38 était planté dans sa bouche

comme une grotesque sucette. Ils n'avaient pas enterré Harold. Stu avait quand

même retiré le pistolet, avec une extrême douceur. De voir avec quelle

efficacité l'homme noir avait détruit Harold, avec quelle insouciance il l'avait

repoussé une fois son rôle joué, Stu n'en avait que davantage détesté Flagg. Il

avait l'impression qu'eux-mêmes s'étaient lancés dans une idiote croisade de pastoureaux.

Il savait qu'il leur fallait continuer, mais le cadavre de Harold avec sa jambe

fracassée revenait le hanter, comme la grimace immobile de l'Homme-Loup hantait

Larry. Et il avait compris qu'il voulait rendre à Flagg la monnaie de sa pièce,

le faire payer pour Harold, pour Nick, pour Susan… même s'il était de plus en

plus convaincu qu'il n'aurait jamais cette chance.

*Mais tu as intérêt à faire*

gaffe, pensait-il. Tu as intérêt à faire gaffe ! Si je t'attrape, salopard,

je t'étrangle.

Glen se leva sans pouvoir s'empêcher

de faire une petite grimace.

– Je vais me coucher, le

Texan. Ne vous vexez point, mon cher, mais cette soirée me paraît sinistre.

– Et l'arthrite ?

– Ça va pas trop mal, répondit

Glen avec un sourire.

Mais il boitait quand il partit

se coucher.

Stu se dit qu'il ferait mieux de

ne pas fumer une autre cigarette – au rythme de deux ou trois par

jour, sa

provision serait épuisée d'ici la fin de la semaine – puis il en alluma une

quand même. Il ne faisait pas trop froid ce soir. Cependant il était clair que

l'été était bel et bien terminé dans les montagnes. Il se sentait triste, car il

avait la certitude de ne plus jamais voir un autre été. Quand celui-ci avait

commencé, il travaillait quand il y avait de l'ouvrage dans une usine de

calculatrices électroniques. Il habitait une petite ville, Arnette, et il

passait une bonne partie de son temps à traîner dans la station-service Texaco

de Bill Hapscomb où il écoutait les copains papoter sur l'économie, le

gouvernement, les temps difficiles. Et Stu se disait maintenant qu'aucun d'entre

eux n'avait jamais su ce qu'étaient vraiment les temps difficiles. Il termina

sa cigarette et la jeta dans le feu.

– Fais attention à toi, Frannie,

petite fille, murmura-t-il en se glissant dans son sac de couchage.

Et dans ses rêves il crut que

Quelque chose s'était approché de leur camp. Quelque chose qui montait une

garde malveillante auprès d'eux. Un loup doué d'une intelligence humaine. Ou un

corbeau. Ou une belette traînant son ventre au milieu des buissons. Ou

peut-être une présence désincarnée, un Œil qui regardait.

*Je ne crains aucun mal, murmura-t-il*

dans son rêve. Oui, même si je marche dans la vallée des ombres de la mort, je

ne crains aucun mal. Aucun mal.

Le rêve finit par s'évanouir et

il dormit d'un profond sommeil.

Le lendemain matin, ils se

remirent en marche et le podomètre de Larry continua à marquer les kilomètres

tandis que la route serpentait paresseusement en descendant vers l'Utah. Un peu

après midi, ils laissèrent le Colorado derrière eux et, le soir venu, ils campèrent

à l'ouest de Harley Dome. Pour la première fois, le grand silence leur parut

oppressant et maléfique. Ce soir-là, Ralph Brentner alla se coucher en se

parlant tout seul : *Nous sommes à l'ouest maintenant. Nous ne sommes*

plus dans notre cour, mais dans la sienne.

Durant la nuit, Ralph rêva d'un

loup qui n'avait qu'un seul œil rouge, descendu des mauvaises terres pour les

surveiller. *Va-t'en*, lui avait dit Ralph. *Va-t'en ! Nous n'avons*

pas peur. Nous n'avons pas peur de toi.

À deux heures

de l'après-midi, le 21 septembre, ils sortaient de Sego. La prochaine ville d'importance,

selon la carte de Stu, était Green River. Après cela, il n'y avait plus aucune

agglomération pendant des kilomètres et des kilomètres. Comme l'avait dit Ralph,

ils allaient voir si Dieu était avec eux ou pas.

– En fait, disait Larry à

Glen, ce n'est pas tellement la nourriture qui m'inquiète, mais l'eau. La

plupart des gens qui partent en voyage emportent avec eux des choses à

grignoter, biscuits aux figues, petits-beurre, des trucs de ce genre. Mais l'eau…

– Peut-être le Seigneur nous

enverra-t-il des déluges de bienfaits, répondit Glen avec un grand sourire.

Larry regarda le ciel bleu sans

nuages et fit une grimace.

– J'ai parfois l'impression

qu'elle n'avait plus toute sa tête à la fin.

– C'est possible. Si vous

lisez les théologiens classiques, vous verrez que Dieu choisit souvent de

parler par la bouche des mourants et des fous. Il me semble même… – et regardez

donc le jésuite en moi qui sort de son placard –… il me semble même qu'il

existe de bonnes raisons psychologiques à cela. Un fou ou une personne à l'article

de la mort est un être humain dont le psychisme est radicalement altéré. Une

personne en bonne santé pourrait peut-être filtrer le message divin, le

modifier selon sa propre personnalité. En d'autres termes, une personne pétante

de santé serait sans doute un prophète merdique.

– Les voies de Dieu, taratata

taratata, dit Larry. Je connais la musique. Un écran d'obscurité… et patati, et

patata. Oui, je trouve ça plutôt obscur, à mon goût. Tout ce chemin à pinces, alors

qu'il nous aurait fallu une semaine en voiture… Vraiment, ça me dépasse. Mais, puisque

nous faisons des trucs bizarres, autant les faire bizarrement.

– Il existe d'innombrables

précédents historiques pour ce que nous faisons, reprit Glen, et je vois un

certain nombre de raisons psychologiques et sociologiques parfaitement raisonnables

pour justifier cette marche. Je ne sais s'il s'agit des raisons de Dieu, mais

elles me semblent parfaitement logiques.

– Par exemple ?

Stu et Ralph s'étaient approchés

pour écouter.

– Dans plusieurs tribus

amérindiennes, « avoir une vision » faisait partie intégrante du rite

de passage à l'âge adulte. Quand le moment était venu de devenir un homme, vous

deviez partir seul dans la nature, sans arme. Vous deviez tuer un animal, composer

deux hymnes – le premier à la gloire du Grand Esprit et l'autre sur vos

prouesses de chasseur, de cavalier, de guerrier et de baiseur – et enfin, vous

deviez avoir une vision. Vous ne deviez rien manger. Vous deviez entrer dans un

état second – mentalement et physiquement – et attendre que cette vision se

manifeste. Ce qu'elle finissait par faire, naturellement, la faim étant un

merveilleux hallucinogène, comme chacun sait, précisa-t-il avec un petit

gloussement.

– Alors vous pensez que mère

Abigaël nous a envoyés ici pour avoir des visions ? demanda Ralph.

– Plutôt pour acquérir la

force et la sainteté par un processus de purge. L'évacuation des *choses* est symbolique, vous savez. Talismanique. Lorsque vous évacuez des *choses*,

vous évacuez aussi les parcelles de moi symboliquement attachées à ces choses. Vous

entreprenez une sorte de nettoyage. Vous commencez à vider la cuve.

Larry secouait la tête.

– Je ne vous suis pas.

– Bon. Prenez un homme

intelligent d'avant la super-grippe. Cassez-lui sa télévision. Qu'est-ce qu'il

fait le soir ?

– Il lit, dit le premier.

– Il va voir ses amis, dit

le second.

– Il écoute des disques, dit

le troisième.

– Oui, tout ça, bien sûr. Mais

sa télévision lui manque. Il y a un trou dans sa vie, le trou qu'occupait sa

télévision. Au fond de sa tête, il se dit encore : *À neuf heures, je*

vais m'envoyer quelques petites bières en regardant le match. Et quand il

entre dans son salon et qu'il voit l'écran vide, il est terriblement déçu. Il

se trouve vidé d'une partie de la vie à laquelle il était habitué, n'est-ce pas ?

– Ouais, répondit Ralph. Notre

télé a fait la grève une fois pendant deux semaines et je me sentais pas dans

mon assiette tant qu'elle a pas été réparée.

– Le trou dans sa vie est

plus gros s'il regardait beaucoup la télévision, plus petit s'il ne la

regardait qu'un peu. Mais quelque chose s'en est allé. Maintenant, enlevez-lui

tous ses livres, tous ses amis et sa chaîne stéréo. Enlevez-lui toute

nourriture, sauf ce qu'il peut glaner en route. Nous sommes en face d'une

évacuation, mais aussi d'une réduction de l'ego. Vos *moi*, messieurs, se

transforment en vitres parfaitement transparentes. Ou mieux encore, en verres

vides.

– Mais pourquoi ? demanda

Ralph. Pourquoi tout ce cirque ?

– Si vous lisez la Bible, vous

verrez qu'il était assez fréquent que les prophètes s'en aillent de temps en

temps dans le désert – visitez le désert en quarante jours et quarante nuits, vous

en verrez des choses… Oui, quarante jours et quarante nuits, dit généralement

la Bible, expression hébraïque qui signifie en fait « personne ne sait

exactement combien de temps il est parti, mais il est resté longtemps absent ».

Ça vous rappelle quelqu'un peut-être ?

– Bien sûr. Mère Abigaël, dit

Ralph.

– Et maintenant, considérez-vous

un moment comme une simple batterie de voiture. C'est la réalité d'ailleurs. Votre

cerveau fonctionne grâce à des courants électriques qui déclenchent des

réactions chimiques. Vos muscles sont eux aussi commandés par de petites

charges électriques – une substance appelée acétylcholine permet à la charge de

passer quand vous avez besoin de bouger ; quand vous voulez arrêter, une

autre substance chimique, la cholinestérase, est fabriquée. La cholinestérase détruit

l'acétylcholine, si bien que vos nerfs redeviennent mauvais conducteurs. Tant

mieux d'ailleurs. Autrement, une fois que vous auriez commencé à vous gratter

le nez, vous n'auriez jamais été capable de vous arrêter. L'essentiel, c'est

ceci : tout ce que vous pensez, tout ce que vous faites, tout cela provient

de votre batterie. Comme les accessoires électriques d'une voiture utilisent le

courant de la batterie.

Ils l'écoutaient attentivement.

– Regarder la télévision, lire,

bavarder avec des amis, faire un bon repas… toutes ces activités utilisent le

courant de la batterie. Mener une vie normale – au moins dans ce qui était

autrefois la civilisation occidentale – était un peu comme utiliser une voiture

équipée de glaces électriques, de sièges électriques, de dégivreurs électriques,

et tout le tremblement. Mais plus vous avez d'accessoires, moins la batterie

peut charger. D'accord ?

– Ouais, répondit Ralph. Même

une grosse batterie Delco ne risque pas de surcharger sur une Cadillac.

– Eh bien, ce que nous avons

fait, c'est de nous débarrasser des accessoires. Nous sommes en train de

charger nos batteries.

– Mais si vous chargez trop

longtemps une batterie, elle explose, dit Ralph, un peu gêné.

– Mais oui. Et c'est la même

chose avec les gens. La Bible nous parle d'Isaïe, de Job et d'autres, mais elle

ne nous dit pas combien de prophètes sont revenus du désert la cervelle

complètement frite à la suite de leurs visions. J'imagine qu'il y en a eu plus

d'un. Mais j'ai un respect certain pour l'intelligence humaine et le psychisme

humain, en dépit de quelques erreurs de parcours occasionnelles, comme notre

Texan ici présent…

– Attention le prof, je

mords, gronda Stu.

– Mais oui… De toute façon, la

capacité de l'esprit humain est infiniment supérieure à celle de la plus grosse

batterie Delco. Je pense que l'esprit humain peut rester en charge presque

indéfiniment. Dans certains cas, peut-être même plus qu'indéfiniment.

Ils marchèrent en silence quelque

temps.

– Est-ce que nous sommes en

train de changer ? demanda Stu.

– Oui, répondit Glen. Oui, je

pense que nous changeons.

– Nous avons perdu du poids,

ajouta Ralph. Je peux le dire rien qu'en vous regardant. Et moi, j'avais une

jolie bouée de sauvetage. Maintenant, je revois le bout de mes orteils. En fait,

je peux voir presque tout mon pied.

– C'est un état d'esprit.

Larry était intervenu tout à coup

dans la conversation. Et, lorsqu'ils le regardèrent, il sembla un peu gêné, mais

continua :

– J'avais une drôle de

sensation depuis une semaine à peu près, et je n'arrivais pas à la comprendre. Mais

c'est peut-être possible maintenant. J'avais l'impression d'être sur un nuage. Comme

si j'avais fumé un demi-pétard de mari, mais vraiment de la dynamite, ou si j'avais

sniffé une bonne ligne de coke. Mais je ne me sentais pas du tout désorienté, comme

avec la schnouff. Avec la drogue vous avez l'impression que la pensée normale

est légèrement hors de votre portée. Alors qu'en ce moment, j'ai l'impression

de penser tout à fait bien, mieux que jamais en fait. Je me sens parti sur un

nuage, ajouta Larry en riant. C'est peut-être simplement la faim.

– Mais la faim n'explique qu'en

partie votre état, reconnut Glen.

– Moi, j'ai tout le temps

faim, intervint Ralph. C'est bizarre, mais ça ne me dérange plus du tout. Je me

sens bien.

– Moi aussi, renchérit Stu. Physiquement,

il y a des années et des années que je ne me suis pas senti aussi bien.

– Naturellement. Quand vous

videz le récipient, vous videz aussi toute la cochonnerie qui flottait dedans, expliqua

Glen. Les additifs. Les impuretés. Bien sûr qu'on se sent bien. C'est un

lavement de tout le corps, de toute la tête.

– Vous avez une drôle de

manière de dire les choses, le prof.

– Peut-être pas très

élégante, mais exacte.

– Est-ce que ça va nous

aider avec *lui* ? demanda Ralph.

– C'est précisément la

raison du lavement. J'en suis pratiquement convaincu. Mais il nous faudra attendre

pour le savoir.

Ils poursuivirent leur marche. Kojak

sortit des buissons et les accompagna quelque temps en faisant claquer ses

griffes sur l'asphalte de la nationale 70. Larry le caressa en ébouriffant ses

poils.

– Mon vieux Kojak, est-ce

que tu savais que nous sommes comme une batterie ? Une grosse batterie

Delco, garantie à vie ?

Apparemment, Kojak ne le savait

pas et ne s'intéressait pas beaucoup à la question. Mais il remua la queue pour

montrer qu'il était du côté de Larry.

Ils campèrent

à vingt-cinq kilomètres à l'ouest de Sego et, comme pour apporter la

démonstration de ce dont ils avaient parlé dans l'après-midi ils ne trouvèrent

rien à manger pour la première fois depuis qu'ils étaient partis de Boulder. Glen

était en possession de ce qu'il leur restait de café soluble, dans un sac à

ordures, et ils se le partagèrent, buvant au même gobelet. Depuis une quinzaine

de kilomètres, ils n'avaient pas vu une seule voiture arrêtée sur la route.

Le lendemain matin, 22 septembre,

ils arrivèrent devant une Ford qui avait fait un tonneau. Elle renfermait

quatre cadavres – dont ceux de deux petits enfants. Ils y trouvèrent deux

boîtes de croquettes pour les chiens et un gros sac de chips. Les croquettes

étaient finalement plus appétissantes que les chips qui avaient mal vieilli. Ils

les partagèrent en cinq.

Glen dut gronder Kojak :

– N'avale pas trop vite, Kojak.

Mauvais chien ! Tu as oublié toute ton éducation ? Et si tu n'as plus

d'éducation – comme je dois bien l'admettre à présent –, qu'as-tu fait de ton

charme irrésistible ?

Kojak donna plusieurs coups de

queue par terre et lança aux croquettes un regard qui montrait de façon

raisonnablement concluante qu'il ne tenait plus du tout à se comporter comme un

chien du monde.

– Allez, bouffe et crève, dit

Glen en donnant à son chien ce qui restait de sa part – une croquette en forme

de tigre.

Kojak l'avala d'un coup et s'éloigna

en reniflant.

Larry avait gardé toute sa

provision – une dizaine de croquettes – pour la manger sans plus tarder. Ce qu'il

faisait lentement, en rêvant.

– Avez-vous remarqué, dit-il,

que ces trucs pour chien ont un vague arrière-goût de citron ? Je le

savais quand j'étais petit. Mais j'avais oublié.

Ralph qui jonglait distraitement

avec ses deux dernières croquettes décida d'en avaler une.

– Oui, tu as raison. Un

petit goût de citron. Tu sais, j'aimerais bien que Nicky soit là. On aurait eu

moins de ces cochonneries, mais tant pis.

Stu hocha la tête. Ils

terminèrent leur collation canine et repartirent. Dans l'après-midi, ils tombèrent

sur un camion de livraison d'une chaîne de supermarchés. Le camion, qui allait

sans doute à Green River, était bien garé sur l'accotement. Le chauffeur était

assis derrière le volant, raide comme un piquet. Ils trouvèrent du jambon en

boîte à l'arrière, mais aucun d'eux ne semblait avoir grand appétit. Glen

affirmait que leur estomac avait rétréci. Pour Stu, le jambon sentait mauvais –

pas avarié, non, trop riche. Trop consistant. Ça lui mettait l'estomac à l'envers.

Il ne put en manger qu'une seule tranche. Ralph déclara qu'il aurait préféré

deux ou trois boîtes de croquettes à chien et ils éclatèrent tous de rire. Même

Kojak ne mangea qu'une petite portion avant de repartir à la poursuite d'une

odeur.

Cette nuit-là, ils campèrent à l'est

de Green River. Au petit matin, quelques flocons de neige se mirent à tomber.

Ils arrivèrent

à l'éboulement un peu après midi, le 23. Le ciel était couvert depuis le matin

et il faisait froid – assez froid pour qu'il neige, pensa Stu, et pas seulement

quelques flocons.

Les quatre hommes s'arrêtèrent, Kojak

aux pieds de Glen. Quelque part au nord, un barrage avait sans doute cédé. Ou

peut-être était-ce le résultat de plusieurs fortes pluies d'orage durant l'été.

En tout cas, la rivière San Rafael qui était complètement à sec certaines

années avait débordé, emportant une dizaine de mètres de route. Le trou faisait

une quinzaine de mètres de profondeur et ses parois – caillasse et roches

sédimentaires – ne semblaient pas très solides. Tout au fond coulait un filet d'eau

maussade.

– Misère de misère, dit

Ralph. Il faudrait prévenir les ponts et chaussées.

– Regardez par là.

Ils tournèrent la tête vers l'endroit

que leur montrait Larry. Le paysage désolé commençait à être semé çà et là d'étranges

piliers sculptés par le vent. Une centaine de mètres plus loin au bord de la

San Rafael, on voyait un fouillis de glissières de sécurité, de câbles, de

dalles d'asphalte. L'une d'elles sur laquelle était encore visible la ligne

médiane se dressait vers le ciel où des nuages couraient à toute allure, comme

un doigt apocalyptique.

Glen regardait l'éboulement, les

mains dans les poches, l'air absent.

– Vous y arriverez, Glen ?

lui demanda Stu à voix basse.

– Bien sûr. Du moins, je

crois.

– Et votre arthrite ?

– J'ai connu bien pire, répondit-il

en essayant de sourire. Mais pour être franc, j'ai connu beaucoup mieux aussi.

Ils n'avaient rien pour s'encorder.

Stu descendit le premier, prudemment. Il n'aima pas la manière dont le sol

cédait parfois sous ses pieds, en petites avalanches de cailloux et de sable. Une

fois, il crut qu'il allait perdre prise et glisser jusqu'en bas sur son

derrière. D'une main, il avait pu se retenir à une saillie de pierre saine, le

temps de trouver un appui pour ses pieds. Kojak était alors passé en bondissant

à côté de lui, soulevant de petits nuages de poussière, n'envoyant au fond que

quelques cailloux. Un instant plus tard, il était en bas, agitant la queue et

aboyant amicalement pour encourager Stu.

– C'est ça, fais-toi

remarquer, andouille, grogna Stu en continuant à descendre.

– C'est mon tour, cria Glen.

Je vous ai entendu dire des choses sur mon chien !

– Faites attention, le prof !

Faites très attention ! C'est vraiment très instable.

Glen descendit lentement, passant

systématiquement d'une prise à l'autre. Stu se raidissait chaque fois qu'il

voyait la terre glisser sous les vieilles chaussures de marche du professeur. Dans

la petite brise qui s'était levée, ses cheveux voletaient autour de ses

oreilles comme des fils d'argent. Et Stu se dit que lorsqu'il avait fait la

connaissance de Glen, ce jour où il peignait une médiocre aquarelle au bord de

la route dans le New Hampshire, les cheveux du professeur étaient encore poivre

et sel.

Tant que Glen n'eut pas

finalement planté ses deux pieds au fond du ravin, Stu crut qu'il allait finir

par tomber et se casser en deux. Quand ce fut fait, il poussa un grand soupir

et donna une tape amicale sur l'épaule du professeur.

– Les doigts dans le nez, mon

vieux Texan, lui dit Glen en se penchant pour caresser Kojak.

– Alors n'oubliez pas de

vous laver les mains, répondit Stu.

Ralph descendit ensuite, passant

prudemment d'une prise à la suivante, puis franchissant les deux derniers

mètres d'un seul bond.

– Eh ben, c'est drôlement mou

par ici. On aurait l'air plutôt bêtes si on ne pouvait pas remonter de l'autre

côté et s'il fallait faire huit ou dix kilomètres le long de la rivière pour

trouver un passage, vous ne pensez pas ?

– Ça serait encore plus

rigolo si l'eau se mettait à monter d'un seul coup pendant que nous sommes au

fond, renchérit Stu.

Larry descendit sans difficulté

et les rejoignit.

– Qui remonte le premier ?

demanda-t-il.

– Pourquoi pas vous, puisque

vous êtes tellement en forme ? dit Glen.

– D'accord.

Il lui fallut beaucoup plus

longtemps pour remonter. À deux reprises, le sol céda sous ses pieds et il

faillit tomber. Mais il arriva finalement au sommet d'où il leur fit un geste d'encouragement.

– Le tour de qui ? demanda

Ralph.

– Le mien, fit Glen en

traversant la rivière à sec.

– Écoutez, dit Stu en le

prenant par le bras, nous pouvons remonter la rivière et trouver un endroit

plus facile, comme Ralph disait.

– Et perdre ce qui reste de

la journée ? Quand j'étais enfant, je serais allé là-haut en quarante secondes

et mon pouls n'aurait pas dépassé soixante-dix.

– Vous n'êtes plus un enfant,

Glen.

– Non, mais je crois que j'en

ai quand même gardé quelque chose.

Avant que Stu puisse en dire

davantage, Glen était parti. Il s'arrêta pour se reposer au tiers de la pente, puis

repartit. À peu près à mi-hauteur, il s'agrippa à une dalle de schiste qui s'effrita

sous ses doigts. Stu crut qu'il allait débouler jusqu'en bas, cul par-dessus

tête, arthritique ou pas.

– Merde, grogna Ralph.

Glen battit des bras et

miraculeusement retrouva son équilibre. En se démenant comme un

beau diable, il

repartit un peu plus sur la droite, monta encore de cinq mètres, s'arrêta pour

souffler, puis continua à grimper. Près du sommet, une pierre sur laquelle il

avait posé le pied se détacha et Glen serait tombé si Larry n'avait pas été là.

Il saisit le professeur par le bras et l'aida à se hisser jusqu'en haut.

– Presque les doigts dans le

nez, cria Glen à ceux qui attendaient en bas.

– Et votre pouls, le prof ?

demanda Stu avec un grand sourire de soulagement.

– Plus de quatre-vingt-dix, je

le crains.

Ralph escalada l'éboulement comme

un solide mouflon, assurant chacune de ses prises, déplaçant mains et pieds

avec une lenteur calculée. Lorsqu'il arriva au sommet, ce fut le tour de Stu.

Jusqu'au moment où il tomba, Stu

crut qu'il serait en fait plus facile de remonter que de descendre. Les prises

étaient meilleures, la pente un peu moins forte. Mais le sol était un mélange

de calcaire et de fragments de pierres que les pluies avaient considérablement

affaibli. Sentant que la roche était pourrie, Stu redoubla de prudence.

Il était arrivé au sommet lorsque

la pierre sur laquelle s'appuyait son pied gauche disparut tout à coup. Il

sentit qu'il commençait à glisser. Larry voulut saisir sa main, mais cette fois

il manqua son coup. Stu agrippa un morceau d'asphalte de la chaussée qui

faisait saillie. Il céda. Stu le regarda un moment, stupéfait, tandis qu'il

commençait à dévaler la pente, de plus en plus vite. Il finit par jeter le

morceau d'asphalte et l'image du coyote des dessins animés lui vint à l'esprit.

Il ne manquerait plus que ça, pensa-t-il, que j'entende *bib-bip* avant d'arriver

en bas.

Son genou heurta quelque chose et

un éclair de douleur remonta dans sa cuisse. Il essayait de se retenir à la

terre gluante qui défilait devant lui à une vitesse alarmante, mais ne trouvait

aucune prise.

Il frappa un gros rocher comme

une flèche émoussée et fit la roue. Le choc vida d'un seul coup ses poumons. Puis

Stu tomba en chute libre d'une hauteur d'environ trois mètres et retomba sur

une jambe qu'il entendit se casser. La douleur fut instantanée, terrible. Il

cria, culbuta en arrière. Il avait de la terre plein la bouche maintenant. Des

cailloux coupants lui éraflaient la figure et les bras. Il retomba sur sa jambe

blessée et la sentit casser en un autre endroit. Cette fois, il ne cria pas. Il

hurla.

Il fit les cinq derniers mètres

sur le ventre comme un enfant sur un toboggan. Il s'arrêta enfin, le pantalon

rempli de terre, le cœur battant furieusement dans ses oreilles. Il avait l'impression

d'avoir un fer rouge dans la jambe. Son blouson et sa chemise étaient remontés

jusqu'à son menton.

*Fracture. Grave ? Probablement.*

Douleur très vive. Deux endroits au moins, peut-être davantage. Et le genou s'est

déboîté.

Larry descendait la pente en

faisant de petits sauts qui semblaient presque une caricature de ce qui venait

d'arriver à Stu. Puis il s'agenouilla à côté de lui, lui posant la question que

Stu s'était déjà posée.

– C'est grave ?

Stu se redressa sur ses coudes et

regarda Larry, livide, souillé de terre.

– J'espère pouvoir marcher

dans trois mois.

Il sentit qu'il allait dégueuler.

Il regarda le ciel nuageux et brandit ses deux poings.

– *OOOOH, MERDE !* hurla-t-il.

Ralph et Larry

posèrent une attelle. Glen sortit de quelque part un flacon de ce qu'il

appelait « mes comprimés pour l'arthrite » et il en donna un à Stu, sans

lui dire ce que c'était vraiment. Toujours est-il que la douleur ne fut bientôt

plus qu'une sorte de bourdonnement lointain. Stu se sentait très calme, serein.

Et il se dit qu'ils vivaient tous à crédit, non pas nécessairement parce qu'ils

allaient rencontrer Flagg, mais parce qu'ils avaient survécu au Grand Voyage, à

l'Étrangleuse. En tout cas, il savait ce qu'il fallait faire… et il allait

veiller à ce qu'il en soit fait ainsi. Larry venait de parler. Ils le regardaient

tous avec inquiétude, attendant sa réponse.

Une réponse des plus simples.

– Non.

– Stu, dit doucement Glen, vous

ne comprenez pas…

– Je comprends. Et je dis

non. On ne revient pas à Green River. Pas de corde. Pas de voiture. C'est contre

les règles du jeu.

– Mais ce n'est pas un *jeu* !

cria Larry. Tu vas mourir ici.

– Et vous allez presque

sûrement mourir au Nevada. Allez, continuez sans moi, vous avez encore quatre

heures de jour. Inutile de les gaspiller.

– On ne va pas te laisser.

– Désolé, Larry, mais vous

allez me laisser. Je le veux.

– Non. C'est moi qui

commande maintenant. Mère Abigaël a dit que si quelque chose t'arrivait…

– … que vous deviez continuer.

– Non ! Non !

Larry se retourna vers Glen et

Ralph, cherchant un encouragement. Ils le regardaient, troublés. Assis la queue

en demi-cercle, Kojak les observait.

– Écoute-moi, Larry, reprit

Stu. Si nous avons commencé ce voyage, c'est parce que nous pensions que la

vieille dame savait de quoi elle parlait. Si tu commences à jouer avec ça, tu

vas tout chambouler.

– Oui, c'est vrai, renchérit

Ralph.

– Non, c'pas *vrai*, péquenaud,

lança Larry, furieux, en imitant l'accent de Ralph qui n'avait pas oublié son

Oklahoma natal. Ce n'était pas la volonté de Dieu que Stu tombe ici,

même pas

celle de l'homme noir. C'était simplement une pierre qui tenait mal, rien d'autre,

*une pierre* ! Je ne vais pas te laisser, Stu. Je ne laisse pas les

gens derrière.

– Si. Nous allons le laisser,

dit Glen d'une voix calme.

Larry ouvrit de grands yeux. Il se

sentait trahi.

– Et je pensais que vous

étiez son ami !

– Je suis son ami. Mais c'est

sans importance.

Larry partit d'un rire hystérique

et s'éloigna du reste du groupe.

– Vous êtes dingues ! Complètement

dingues !

– Non, pas du tout. Nous

avons conclu un accord. Nous étions autour du lit de mort de mère Abigaël et

nous avons conclu un pacte. Un pacte qui signifiait presque certainement que

nous allions mourir, et nous le savions. Nous avons compris les conditions de l'accord.

Maintenant, nous allons les observer.

– Mais c'est ce que je *veux*,

moi aussi. Pas la peine d'aller jusqu'à Green River ; on n'a qu'à trouver une grosse voiture, on l'installe à l'arrière, et on continue…

– On nous a dit que nous devions marcher, répondit Ralph. Et il ne peut pas marcher.

– Bon, très bien. Il a la jambe cassée. Qu'est-ce qu'on fait maintenant ? On l'achève, comme un cheval ?

– Larry…, commença Stu.

Avant qu'il puisse continuer, Glen avait pris Larry par la chemise et l'attirait vers lui.

– Mais qui êtes-vous donc en train d'essayer de sauver ? dit-il d'une voix froide et sévère. Stu, ou vous ?

Larry le regarda, ses lèvres bougèrent, mais aucun bruit n'en sortit.

– C'est très simple, reprit Glen. Nous ne pouvons pas rester… et il ne peut pas venir avec nous.

– Je ne peux pas accepter ça, murmura Larry dont le visage était affreusement pâle.

– C'est une épreuve, dit tout à coup Ralph. Voilà ce que c'est.

– Tu veux dire un test de bon sens, peut-être, répondit Larry.

– Votons. Je vote pour que

vous partiez.

C'était la voix de Stu, couché

par terre.

– Moi aussi, dit Ralph. Stu,

je suis désolé. Mais si Dieu va s'occuper de nous, peut-être qu'il va s'occuper

de toi aussi…

– Je refuse ! s'exclama

Larry.

– Ce n'est pas à Stu que

vous pensez, dit Glen. Vous essayez de sauver quelque chose en vous, je crois. Mais

cette fois, il est juste de continuer notre route, Larry. Nous le devons.

Larry s'essuya lentement la

bouche du revers de la main.

– Restons ici cette nuit. Réfléchissons

encore.

– Non, dit Stu.

Ralph hocha la tête. Son regard

croisa celui de Glen. Le professeur chercha le flacon des « comprimés pour

l'arthrite » dans sa poche et le glissa entre les doigts de Stu.

– À base de morphine. Plus

de trois ou quatre et… vous me suivez, le Texan ? dit Glen en regardant

Stu droit dans les yeux.

– Oui, j'ai compris.

– Mais de quoi parlez-vous ?

Qu'est-ce que vous êtes en train de lui proposer ?

– Tu n'as pas compris, Larry ?

répondit Ralph avec un tel mépris que Larry se tut un moment.

Puis tout défila devant les yeux

de Larry à une vitesse effarante, comme ces visages étrangers dans un manège de

foire : pilules jaunes, pilules noires, jaunes et noires, comme des guêpes.

Rita. Il la retourne dans son sac de couchage et voit qu'elle est morte, raide,

que du dégueulis vert coule de sa bouche comme une faveur de soie d'une

fraîcheur douteuse.

– Non ! hurla-t-il en

essayant d'arracher le flacon à Stu.

Ralph le prit par les épaules. Larry

se débattit.

– Lâche-le, dit Stu. Je veux

lui parler.

Ralph hésitait.

– Allez, Ralph, tu peux le

lâcher.

Ralph lâcha Larry, prêt à bondir

à la moindre alerte.

– Approche-toi, Larry. Plus

près.

Larry s'approcha et s'accroupit à

côté de Stu. Il le regardait d'un air malheureux.

– Non, ce n'est pas juste !

Quand quelqu'un tombe et se casse la jambe, on ne… on ne le laisse pas crever

tout seul. Tu ne crois pas ? Hé, mon vieux… s'il te plaît. *Pense* un

peu, dit-il en touchant le visage de Stu.

Stu prit la main de Larry et la

garda dans la sienne.

– Tu crois que je suis fou ?

– Non ! Non, mais…

– Et tu crois que les gens

qui ont toute leur tête ont le droit de décider tout seuls ce qu'ils veulent

faire ?

– Oh, mon vieux…, dit Larry

qui commença à pleurer.

– Larry, tu n'y es pour rien.

Je veux que tu continues. Si tu sors de Las Vegas, reviens par ici. Dieu aura

peut-être envoyé un corbeau pour me donner à manger, on ne sait jamais. J'ai lu

un jour dans le journal qu'un homme peut vivre soixante-dix jours sans manger, s'il

a de l'eau.

– Ce sera bientôt l'hiver

ici. Tu seras mort de froid en trois jours, même si tu ne prends pas les pilules.

– Ça ne te regarde pas. Ça, c'est

mon affaire.

– Ne me dis pas que je dois

m'en aller, Stu.

– Je te dis de t'en aller.

– C'est dégueulasse, lança

Larry en se relevant. Qu'est-ce que Fran va dire de nous ? Quand elle va

savoir qu'on t'a laissé en pleine cambrousse, avec les busards et les loups ?

– Elle ne risque pas de dire

quoi que ce soit si vous n'allez pas là-bas pour remettre à l'heure la pendule

de l'autre. Lucy non plus. Dick Ellis non plus. Brad non plus. Personne.

– D'accord. On va repartir. Mais

demain seulement. On va camper ici ce soir, et peut-être que nous ferons un

rêve… quelque chose quoi…

– Pas de rêve, dit doucement

Stu. Pas de signe. Ça ne marche pas comme ça. Tu resterais une nuit et il ne se

passerait rien, alors tu resterais une autre nuit et une autre encore… il faut

que vous partiez maintenant.

Larry s'éloigna du groupe, tête

basse, et resta là, le dos tourné.

– Bon, d'accord, dit-il

enfin d'une voix si basse qu'on l'entendait à peine. Comme vous voudrez. Que

Dieu ait pitié de nous.

Ralph s'approcha de Stu et s'agenouilla

à côté de lui.

– Tu as besoin de quelque

chose, Stu ?

– Oui. Je voudrais les œuvres

complètes de Gore Vidal – ses livres sur Lincoln, Aaron Burr et les autres, répondit

Stu avec un sourire. J'ai toujours eu envie de lire ces grosses briques. Je

vais profiter de l'occasion.

– Oh, c'est bête, Stu !

Je les ai pas emportés avec moi, répondit Ralph en lui faisant un clin d'œil.

Stu lui serra le bras et Ralph s'éloigna.

Ce fut le tour de Glen. Il avait pleuré et, lorsqu'il s'assit à côté de Stu, les

larmes coulèrent à nouveau de ses yeux.

– Allez, t'en fais pas mon

pote, tout ira bien, dit Stu.

– Larry a raison. C'est

atroce. Comme abattre un cheval.

– Il faut bien le faire

pourtant.

– Peut-être, mais qui sait ?

Et la jambe ?

– Je n'ai plus mal du tout

en ce moment.

– Bon, tu as tes pilules, dit

Glen en s'essuyant les yeux avec le bras. Au revoir, mon vieux Texan. J'ai été

drôlement content de faire ta connaissance.

Stu tourna la tête de côté.

– Ne me dites pas adieu, Glen,

ça porte la poisse. Je préfère au revoir. De toute façon vous allez probablement

monter un peu cette pente, et puis vous casser la gueule et tomber jusqu'en bas.

Comme ça, nous pourrons passer l'hiver à taper le carton.

– Nous nous reverrons

bientôt, tu ne crois pas ?

Et, comme il le croyait lui aussi,

Stu se retourna pour regarder Glen dans les yeux.

– Oui, je le crois. Mais je

ne crains aucun mal, c'est bien ça ? dit-il avec un petit sourire.

– C'est ça !

La voix de Glen se fit un murmure.

– Et débranche la prise s'il

le faut, Stuart. Ne tourne pas autour du pot.

– Non.

– Allez, au revoir.

– Au revoir, Glen.

Les trois hommes se rassemblèrent

du côté ouest de l'éboulement puis, après un dernier regard en arrière, Glen

commença à monter. Stu suivait son ascension avec une inquiétude grandissante. Glen

se déplaçait avec une incroyable insouciance. À peine s'il regardait où il

posait les pieds. Le sol s'effondra sous son poids une fois, deux fois. Chaque

fois, il chercha nonchalamment une prise pour ses mains, et les deux fois, il

en trouva une comme par hasard. Lorsqu'il arriva au sommet, Stu reprit enfin sa

respiration après un long, très long soupir.

Ce fut ensuite le tour de Ralph

et, quand il arriva au sommet, Stu appela Larry pour qu'il vienne une dernière

fois auprès de lui. Il regarda son visage et se dit que d'une certaine façon il

ressemblait beaucoup à celui de Harold Lauder – traits parfaitement immobiles, yeux

aux aguets, un peu inquiets. Un visage qui ne révélait que ce qu'il voulait

bien.

– Tu es le chef maintenant. Tu

vas t'en sortir ?

– Je ne sais pas. Je vais

essayer.

– C’est toi qui prendras les

décisions.

– Tu crois ? On dirait

que je n’ai pas réussi à imposer la première.

Oh oui, ses yeux révélaient

quelque chose maintenant : le reproche.

– Oui, mais ce sera la seule

fois. Écoute, ses hommes vont vous prendre.

– Oui. Je m’en doute. Ils

vont nous prendre ou nous abattre comme des chiens dans une embuscade.

– Non, je crois qu’ils vont

vous prendre pour vous conduire à lui. Bientôt. Quand vous arriverez à Las

Vegas, ouvrez les yeux. Attendez. Ça viendra.

– Quoi, Stu ? Qu’est-ce

qui viendra ?

– Je ne sais pas. Ce qu’on

nous a envoyé chercher. Soyez prêts. Sachez le reconnaître.

– Nous reviendrons te

chercher, si nous pouvons. Tu le sais.

– Mais oui.

Larry escalada rapidement l’éboulement

et rejoignit les deux autres. Ils agitèrent la main. Stu leur répondit. Ils

partirent. Et ils ne revirent jamais plus Stu Redman.

73

Les trois

hommes campèrent à vingt-cinq kilomètres à l'ouest de l'endroit où ils avaient laissé Stu. Ils étaient arrivés devant un autre éboulement, beaucoup plus petit cette fois. Mais s'ils n'avaient pas fait plus de route, c'est qu'ils n'avaient plus le cœur à marcher. Leurs pieds leur paraissaient de plomb. Ils avaient marché sans se parler ou presque, évitant de se regarder dans les yeux, de peur de voir chez l'autre la culpabilité que chacun ressentait.

La nuit tombait et ils firent un feu de broussailles. Ils avaient de l'eau, mais rien à manger. Glen bourra sa pipe avec ce qu'il lui restait de tabac et se demanda tout à coup si Stu avait des cigarettes. Cette idée lui enleva toute envie de fumer et il vida distraitement sa pipe en la tapotant sur une pierre, sans penser qu'il ne lui restait plus un brin de Borkum Riff. Lorsqu'un hibou hulula quelque part dans le noir, il regarda autour de lui.

– Où est Kojak ?

– C'est drôle, répondit Ralph, il me semble qu'il y a plusieurs heures déjà que je ne l'ai pas vu.

Glen se leva d'un bond.

– Kojak ! Ohé ! Kojak !

*Kojak !*

Sa voix lui revint, renvoyée par l'écho. Mais aucun aboiement ne lui répondit. Il se rassit en laissant échapper un soupir, accablé de tristesse. Kojak l'avait suivi presque d'un bout à l'autre du continent. Et maintenant, il avait disparu. Sinistre présage.

– Vous pensez qu'il a pu se faire attaquer par une bête ? demanda Ralph d'une voix très douce.

– Il est peut-être resté avec Stu, dit tout bas Larry.

Glen leva les yeux, surpris.

– Peut-être, finit-il par répondre. Peut-être bien.

Larry jonglait machinalement avec un caillou, main gauche, main droite, main droite, main gauche.

– Stu a dit que Dieu lui enverrait peut-être un corbeau pour le

nourrir. Je ne sais pas s'il y a des corbeaux par ici, mais Il a pu lui envoyer un chien.

Le feu craqua, envoyant dans la nuit noire une colonne d'étincelles qui tournoyèrent quelques instants, puis moururent.

Quand Stu vit

cette silhouette noire descendre furtivement vers lui, il s'adossa contre un rocher, sa jambe cassée étendue devant lui, et prit une grosse pierre dans sa main engourdie par le froid. Il était gelé jusqu'aux os. Larry avait raison. Deux ou trois jours avec cette température, et son compte serait bon. Si ce n'est que cette ombre qui descendait paraissait décidée à lui régler son compte un peu plus tôt encore. Kojak était resté avec lui jusqu'au coucher du soleil, puis il était parti en remontant sans difficulté l'éboulement. Stu ne l'avait pas appelé.

Le chien allait retrouver Glen et ses amis. Peut-être avait-il son rôle à jouer lui aussi. Mais en ce moment, il aurait bien voulu que Kojak reste un peu plus longtemps. Les comprimés, d'accord, mais il n'avait pas du tout envie que l'un des loups de l'homme noir vienne le mettre en pièces.

Il serra la pierre un peu plus fort et l'ombre s'arrêta à une vingtaine de mètres. Puis elle recommença à descendre, toute noire dans la nuit.

– Alors, viens, dit Stu d'une voix sifflante.

L'ombre remua la queue et s'approcha.

– *Kojak ?*

C'était lui. Et il avait quelque chose dans la gueule, quelque chose qu'il déposa aux pieds de Stu. Il s'assit, frappant le sol de sa queue, attendant un compliment.

– *Bon chien ! Quel bon chien !* s'exclama Stu, stupéfait.

Kojak lui apportait un lapin.

Stu sortit son couteau de poche, l'ouvrit, dépeça le lapin en deux temps trois mouvements, arracha les entrailles fumantes et les lança à Kojak.

– Ça te plaît ?

Kojak ne se fit pas prier. Puis Stu dépiauta le lapin. L'idée de le manger cru ne plaisait guère à son estomac.

– Du bois ? dit-il à

Kojak, sans grand espoir.

Il y avait pourtant du bois mort tout le long du lit de la rivière,

déposé là par la crue, mais rien à portée de la main de Stu.

Kojak remuait la queue sans bouger.

– Va chercher ! Va…

Mais Kojak était parti. Il courut en rond, fila du côté est du ravin et revint avec un gros morceau de bois mort dans la gueule. Il le laissa tomber à côté de Stu et se mit à aboyer en remuant frénétiquement la queue.

– Bon chien ! Quel

sacré clébard ! Allez, cherche, Kojak !

Bondissant de joie, Kojak repartit. Vingt minutes plus tard, il avait ramené suffisamment de bois pour faire un grand feu. Stu cassa quelques branches afin de l'amorcer. Des allumettes ? Il en avait une pochette pleine et la moitié d'une autre. À

la deuxième allumette, le petit bois s'enflamma. Bientôt, le feu grondait avec entrain et Stu s'en approcha aussi près qu'il le put, assis dans son sac de couchage. Kojak s'était couché de l'autre côté, le museau posé entre les pattes.

Quand il y eut suffisamment de braise, Stu embrocha le lapin et le mit à rôtir. L'odeur était si forte et si appétissante que son estomac commença à gronder. Kojak dressa les oreilles, fixant le lapin avec une extrême attention.

– Moitié-moitié, d'accord mon vieux ?

Un quart d'heure plus tard, Stu retirait le lapin du feu et le détachait en deux morceaux sans trop se brûler les doigts. La viande était brûlée par endroits, moitié cuite à d'autres, mais on était loin du jambon en boîte du supermarché. Stu et Kojak avalèrent leur dîner et… au moment où ils terminaient, un hurlement descendit jusqu'à eux, les glaçant jusqu'à la moelle.

– *Non !* s'exclama Stu, la bouche pleine.

Kojak était déjà debout, le poil hérissé, grondant sourdement. Les pattes raides, il fit le tour du feu et gronda encore. Le hurlement s'était tu.

Stu s'allongea, une grosse pierre à côté d'une main, son couteau ouvert à côté de l'autre. Les étoiles paraissaient froides, hautaines, indifférentes. Il pensa à Fran et chassa aussitôt ces souvenirs. Ils faisaient trop mal, ventre plein ou pas. Je ne vais pas dormir, pensa-t-il. Pas avant longtemps.

Mais il dormit, avec l'aide d'un comprimé de Glen. Et lorsque les braises du feu commencèrent à noircir, Kojak s'approcha et se coucha à côté de lui pour le réchauffer. C'est ainsi que, la première nuit qui suivit leur séparation, Stu mangea alors que les autres eurent faim et qu'il dormit d'un sommeil paisible tandis que le leur fut agité par des cauchemars et par le sentiment angoissant d'une catastrophe imminente.

Le 24, Larry

Underwood et ses deux pèlerins firent une cinquantaine de kilomètres et s'arrêtèrent au nord-est de la butte San Rafael. Cette nuit-là, la température tomba au-dessous de zéro et ils firent un grand feu pour se tenir chaud. Kojak ne les avait toujours pas rejoints.

– Qu'est-ce que tu crois que Stu est en train de faire ? demanda Ralph à Larry.

– Mourir, répondit-il

sèchement.

Il s'en voulut quand il vit une grimace de souffrance apparaître sur le visage simple et honnête de Ralph, mais comment réparer ce qu'il venait de faire ? Et après tout, c'était presque certainement la vérité.

Larry se recoucha avec l'étrange conviction que c'était pour demain, qu'ils étaient presque rendus.

Cauchemars cette nuit-là. Dans celui dont il se souvint le mieux au réveil, il faisait une tournée avec un groupe, The Shady Blues Connection. Ils devaient jouer au Madison Square Garden.

Tous les billets étaient vendus. Ils étaient arrivés sur scène dans un tonnerre d'applaudissements. Larry s'était approché de son micro, avait voulu le régler à sa hauteur mais il refusait de bouger. Il s'était alors approché de celui du guitariste. Bloqué lui aussi. Du bassiste, de l'organiste, même chose. Et la foule avait commencé à hurler, à siffler, à taper des pieds. Un par un, les membres du groupe s'étaient enfuis, souriant piteusement dans leurs chemises psychédéliques à haut col, comme celles que les Byrds portaient en 1966, quand Roger McGuinn planait encore à quinze kilomètres dans les airs. Ou à quinze mille. Et pourtant Larry continuait à errer de micro en micro, essayant d'en trouver au moins un qu'il puisse régler. Mais ils faisaient tous au moins trois mètres, et tous étaient bloqués, semblables à des cobras

d'acier inoxydable. Quelqu'un dans la foule s'était mis à hurler : « Allez, joue *Baby, tu peux l'aimer ton mec ! »* « Non, je ne joue plus ce truc, essayait-il de dire. J'ai arrêté de le jouer avec la fin du monde. » Mais ils ne l'entendaient pas et, du fond de la salle, le public commença à scander un refrain qui se répandit bientôt comme une traînée de poudre, de plus en plus fort : *Baby, tu peux l'aimer ton mec ! Baby, tu peux l'aimer ton mec ! BABY, TU*

PEUX L'AIMER TON MEC !

Il se réveilla, les cris de la foule résonnant encore dans ses oreilles. Il était en sueur.

Non, il n'avait pas besoin de Glen pour lui dire ce que signifiait ce rêve. Le cauchemar du micro inaccessible est un rêve courant pour les musiciens de rock, aussi courant que celui où le chanteur se voit sur scène, incapable de se souvenir d'un seul mot.

Larry se doutait bien que tous les artistes avaient eu un cauchemar semblable à celui-ci…

*Avant un spectacle*.

La peur de ne pas être à la hauteur. Une seule peur, écrasante : *Et si tu ne peux pas ? Et si tu veux, et que tu ne puisses pas ?* La terreur de ne pouvoir faire ce premier saut par lequel commence tout artiste – chanteur, écrivain, peintre, musicien.

*Sois gentil avec les gens, Larry*.

Quelle était cette voix ? Celle de sa mère ?

*Tu es un profiteur, Larry*.

*Non, maman – je ne suis pas un profiteur. J'ai fini ce petit numéro. J'ai arrêté avec la fin du monde. Je te le jure.*

Il se recoucha et se rendormit. Sa dernière pensée fut que Stu avait eu raison : l'homme noir allait s'emparer d'eux. *Demain*, pensa-t-il. *Ce que nous cherchions, nous l'avons presque trouvé.*

Mais ils ne

virent personne le 25. Toute la journée, ils marchèrent stoïquement sous le ciel bleu. Ils virent de nombreux oiseaux, de nombreuses bêtes, mais pas d'êtres humains.

Étonnant de voir comme la faune se multiplie rapidement, dit Glen. Je savais que ce ne serait pas long, et naturellement l'hiver va faire des victimes, mais le phénomène est quand même étonnant. Après tout, l'épidémie n'a commencé qu'il y a une centaine de jours.

– Oui, mais il n'y a plus de chiens ni de chevaux, répondit Ralph. Ça me paraît injuste. Ces salauds ont inventé un microbe qui tuait presque tout le monde. Mais ça ne leur suffisait pas. Il fallait qu'ils tuent aussi les deux animaux favoris de l'homme. L'homme et ses deux meilleurs amis.

– Et les chats s'en sont tirés, ajouta Larry d'une voix morose.

Le visage de Ralph s'éclaira.

– Il y a quand même Kojak…

– Il y *avait*.

Ce qui mit un point final à la conversation. Des buttes aux silhouettes menaçantes les regardaient, splendides cachettes pour des dizaines d'hommes armés de fusils à lunettes télescopiques. Larry croyait toujours que c'était pour très bientôt. Chaque fois qu'ils arrivaient en haut d'une côte, ils s'attendaient à voir la route barrée un peu plus bas. Et chaque fois qu'elle ne l'était pas, il pensait que c'était une embuscade.

Quand ils se remirent à parler, ce fut de chevaux. De chiens. Et de bisons. Le bison faisait un retour en force, leur dit Ralph – Nick et Tom Cullen en avaient vu. Le jour allait venir-ils le verraient même peut-être – où les Prairies seraient de nouveau noires de bisons.

Larry savait que c'était vrai, mais il savait aussi que c'était de la foutaise. Car ils n'en avaient peut-être plus que pour dix minutes à vivre.

Puis il commença à faire noir et ce fut le moment de chercher un endroit pour camper. Ils arrivèrent au sommet d'une dernière côte et Larry se dit : *Maintenant. Ils sont juste derrière.*

Mais il n'y avait personne.

Ils s'installèrent près d'un grand panneau indicateur vert : LAS VEGAS 418. Ils mangèrent mieux que d'habitude ce jour-là : chips,

boissons gazeuses, deux saucisses fumées qu'ils se partagèrent équitablement.

*Demain*, pensa Larry, et il s'endormit. Cette nuit-là, il rêva que Barry Greig, lui et les Tattered Remnants jouaient au Madison Square Garden. Une chance unique – ils jouaient en première partie avant un groupe très connu qui portait le nom d'une ville. Boston, ou peut-être Chicago. Une fois de plus, tous les micros étaient perchés à au moins trois mètres de haut et il commença à errer de l'un à l'autre tandis que le public frappait des mains en cadence et demandait *Baby, tu peux l'aimer ton mec ?*

Il regarda les spectateurs assis à la première rangée et ce fut comme s'il recevait un seau d'eau glacée en pleine figure. Charles Manson était là, le *X* de son front devenu maintenant une cicatrice blanche, Charles Manson qui battait des mains et qui criait. Et Richard Speck qui regardait Larry avec des yeux moqueurs, une cigarette sans filtre entre les lèvres. Ils encadraient l'homme noir. John Wayne Gacy était derrière eux. Et Flagg menait la danse.

*Demain*, pensa à nouveau Larry en titubant d'un micro à l'autre sous la lumière torride et irréelle des projecteurs du Madison Square Garden. *On se verra demain*.

Mais ce ne fut

pas le lendemain, ni le surlendemain. Dans la soirée du 27 septembre, ils s'arrêtèrent à Freemont Junction où ils trouvèrent tout ce qu'il leur fallait pour manger.

– Je m'attends à chaque instant à ce que ce soit fini, dit Larry à Glen ce soir-là. Et avec chaque jour qui passe, c'est encore pire.

– J'ai la même impression, répondit Glen en hochant la tête. Ce serait quand même drôle si ce n'était qu'un mirage, vous ne trouvez pas ? Rien d'autre qu'un cauchemar dans notre conscience collective.

Larry le regarda avec étonnement, puis secoua lentement la tête.

– Non. Je ne crois pas que ce soit simplement un rêve.

– Moi non plus, jeune homme, dit Glen en souriant. Moi non plus.

Ce fut le lendemain qu'eut lieu le contact.

Il était un

peu plus de dix heures du matin lorsqu'ils arrivèrent au sommet d'une colline. Au-dessous d'eux, à l'ouest, à une dizaine de kilomètres peut-être, deux véhicules étaient arrêtés en travers de la route, exactement comme Larry avait imaginé la scène.

– Un accident ? demanda Glen.

Ralph s'abrita les yeux du soleil.

– Je n'en ai pas l'impression.

Les deux voitures sont face à face, en travers de la route.

– Ce sont ses hommes, dit Larry.

– Oui, je crois bien, acquiesça Ralph. Alors, qu'est-ce qu'on fait maintenant, Larry ?

Larry sortit son foulard de sa poche et s'essuya le front. L'été était revenu, ou bien ils commençaient à sentir la chaleur du désert du sud-ouest. Il faisait plus de vingt-cinq degrés.

*Mais il fait sec*, pensa-t-il calmement. *Je ne transpire pas beaucoup. Juste un peu*. Il remit son foulard dans sa poche. Maintenant que l'action avait commencé, il se sentait bien. À nouveau, il eut cette étrange impression qu'il s'agissait d'un spectacle.

– On descend et on va voir si Dieu est vraiment avec nous. D'accord, Glen ?

– Vous êtes le patron.

Ils recommencèrent à marcher. Une demi-heure plus tard, ils s'étaient suffisamment rapprochés pour voir que les deux voitures avaient appartenu autrefois à la police de la route de l'Utah. Plusieurs hommes armés les attendaient.

– Ils vont nous tirer dessus ?

demanda Ralph d'un ton dégagé.

– Je n'en sais rien, répondit Larry.

– Parce que ce sont des gros calibres. Et ils ont des lunettes. Je vois les reflets du soleil sur les lentilles.

S'ils veulent nous descendre, nous serons à portée de tir d'un moment à l'autre.

Ils continuaient à marcher. Les hommes du barrage se divisèrent en deux groupes, cinq devant, fusils braqués sur les trois compagnons qui s'approchaient d'eux, trois accroupis derrière les voitures.

– Ils sont huit en tout, Larry ?

demanda Glen.

– J'en ai vu huit. Et

comment ça va, Glen ?

– Ça va.

– Ralph ?

– Ça ira, si je sais quoi faire le moment venu.

Larry lui serra la main. Puis il prit celle de Glen.

Ils n'étaient plus qu'à un kilomètre du barrage.

– Ils ne vont pas nous

abattre tout de suite, dit Ralph. Ils l'auraient déjà fait.

Ils commençaient à deviner les visages des hommes qui les attendaient et Larry les étudiait avec curiosité. Un homme avec une grosse barbe. Un autre, un jeune, était pratiquement chauve – *ça n'a pas dû être drôle pour lui de commencer à perdre ses cheveux au lycée*,

pensa Larry. Le troisième portait un T-shirt jaune canari décoré d'un chameau souriant de toutes ses dents. Et au-dessous du chameau, en lettres gothiques : SUPER BOSS. Un autre ressemblait à un comptable. Il tripotait un magnum 357 et avait l'air au moins trois fois plus nerveux que Larry. S'il ne se calmait pas il n'allait pas tarder à se flanquer une balle dans le pied.

– Ils n'ont pas l'air

différents de nos gars, dit Ralph.

– Oh que si, répondit Glen. Ils sont tous flingués jusqu'aux quenottes, si vous me passez l'expression.

Ils n'étaient plus qu'à cinq mètres des voitures de police qui bloquaient la route. Larry s'arrêta. Ses compagnons l'imitèrent. Il y eut un lourd silence tandis que les hommes de Flagg et les pèlerins de Larry se regardaient en chiens de faïence. Puis Larry Underwood prit l'initiative :

– Comment ça va ? dit-il d'une voix aimable.

Le petit homme qui ressemblait à un comptable fit un pas en avant. Il faisait encore joujou avec son Magnum.

– Êtes-vous Glendon Bateman, Lawson Underwood, Stuart Redman et Ralph Brentner ?

– Hé, bonhomme, lança Ralph, tu sais pas compter ?

Quelqu'un ricana. Le comptable rougit.

– Qui est absent ?

– Stu a eu un accident, répondit Larry. Et je crois bien que vous allez en avoir un vous aussi si vous n'arrêtez pas de jouer avec ce revolver.

Encore quelques ricanements. Le comptable réussit à glisser son revolver sous la ceinture de son pantalon gris, ce qui le fit paraître encore plus ridicule. Je vous présente Walter, le redoutable hors-la-loi du service de la comptabilité.

– Je m'appelle Paul Burlson, dit le comptable, et en vertu des pouvoirs qui me sont conférés, je vous arrête et vous ordonne de me suivre.

– Au nom de qui ? demanda aussitôt Glen.

Burlson le regarda avec mépris… mais un mépris où il y avait autre chose.

– Vous savez au nom de qui je parle.

– Alors, dites-le.

Burlson ne répondit pas.

– Vous avez peur ? reprit Glen en les regardant tous à tour de rôle. Vous avez si peur de lui que vous n'osez pas prononcer son *nom* ? Très bien, je vais le dire pour vous. Il s'appelle Randall Flagg, aussi connu sous le nom de l'homme noir, aussi connu sous le nom du patron, aussi connu comme Le Promeneur. N'est-ce pas ainsi que vous l'appelez ?

Sa voix sonnait, haut et clair, remplie de fureur. Plusieurs hommes se regardèrent, mal à l'aise, et Burlson recula d'un pas.

– Appelez-le donc Belzébuth, car c'est également son nom. Appelez-le Nyarlahotep, Ahaz ou Astaroth. Appelez-le R'yelah, Séti ou Anubis. Son nom est Légion, l'apostat de l'enfer, et vous et vos hommes êtes ses lèche-cul.

Sa voix baissa d'un cran et il reprit le ton de la conversation.

– J'ai cru bon de mettre les cartes sur la table d'entrée de jeu, reprit-il avec un sourire désarmant.

– Attrapez-les ! ordonna Burlson. Attrapez-les ! Et abattez le premier qui bouge.

Pendant une étrange seconde, personne ne bougea. *Ils ne vont pas le faire*, se dit Larry, *ils ont aussi peur de nous que nous avons peur d'eux, plus même, et pourtant ils sont armés…*

– Pour qui te prends-tu, avorton ? répondit-il en regardant Burlson. C'est *nous* qui voulons aller là-bas. C'est pour ça que nous sommes venus.

Ils s'avancèrent alors, comme si Larry leur en avait donné l'ordre. Lui et Ralph s'installèrent à l'arrière de l'une des voitures, Glen dans l'autre. Devant eux, un grillage d'acier les séparait des occupants de la banquette avant. Pas de poignée à l'intérieur pour ouvrir les portes.

*Nous sommes arrêtés*, pensa Larry, et l'idée lui parut un peu comique.

Quatre hommes s'entassèrent sur la banquette avant. La voiture de patrouille recula, fit demi-tour puis repartit vers l'ouest. Ralph poussa un soupir.

– Tu as peur ? lui

demanda Larry à voix basse.

– Je veux bien me faire peler l'oignon si je le sais. En tout cas, ça fait du bien de se reposer les pinceaux, tu peux me croire.

– Le vieux à la grande

gueule, c'est le chef ? demanda un des hommes assis à l'avant.

– Non. Je suis le chef.

– Ton nom ?

– Larry Underwood. Voici Ralph Brentner. Et l'autre est Glen Bateman.

Il se retourna pour regarder la seconde voiture de police qui suivait.

– Qu'est-ce qui est arrivé au quatrième ?

– Il s'est cassé la jambe. On a dû le laisser.

– Pas de chance pour lui. Je m'appelle Barry Dorgan. Service de sécurité de Las Vegas.

Larry sentit une absurde réponse, enchanté, monter à ses lèvres et il ne put s'empêcher de sourire un peu.

– Combien de temps jusqu'à Las Vegas ?

– On ne peut pas rouler trop vite, à cause des épaves. On a commencé à dégager, mais ça prend du temps. Il va falloir compter cinq heures à peu près.

– C'est quand même quelque chose, dit Ralph en secouant la tête. Nous marchons depuis trois semaines, et on va arriver là-bas en cinq heures seulement.

Dorgan se tortilla entre ses camarades pour se retourner complètement vers eux.

– Je ne comprends pas

pourquoi vous étiez à pied. D'ailleurs, je ne comprends pas non plus pourquoi vous êtes venus. Vous deviez bien savoir que ça allait se terminer comme ça.

– On nous a envoyés, dit Larry. Pour tuer Flagg, je suppose.

– Ça ne risque pas, mon vieux. Toi et tes copains, vous allez filer tout droit à la prison de Las Vegas.

Traitement de faveur. Il s'intéresse beaucoup à vous. Il savait que vous veniez.

À votre place, j'espérerais qu'il ne fera pas traîner les choses. Mais ça ne me paraît pas très probable. Il n'est vraiment pas de bonne humeur

ces temps-ci.

– Et pourquoi ? demanda Larry.

Mais Dorgan crut sans doute qu'il en avait dit assez – trop peut-être. Il se retourna sans répondre. Larry et Ralph regardèrent le désert défiler à côté d'eux. En trois semaines à peine, la vitesse était redevenue une chose nouvelle pour eux.

Il leur fallut

en fait six heures pour arriver à Las Vegas qui s'étendait au milieu du désert comme un improbable joyau. Beaucoup de gens dans les rues. La journée de travail était terminée et ils profitaient de la fraîcheur du début de la soirée, assis sur les pelouses, les bancs des arrêts d'autobus, les escaliers des monts-de-piété et des chapelles autrefois spécialisées dans les mariages-minute.

Curieux, ils tournaient la tête pour regarder passer les voitures de police, puis reprenaient leurs conversations.

Larry regardait autour de lui. L'électricité fonctionnait, les rues étaient dégagées, plus une trace des dégâts laissés par les vandales.

– Glen avait raison dit-il. Avec lui, les trains arrivent à l'heure. Mais je me demande si c'est la bonne manière. Vous avez tous l'air un peu nerveux, Dorgan.

Dorgan ne répondit pas.

Ils arrivaient à la prison et les deux voitures allèrent se ranger à l'arrière, dans une vaste cour bétonnée. Lorsque Larry sortit, grimaçant un peu quand il s'étira les muscles, il vit deux paires de menottes dans les mains de Dorgan.

– Hé, quand même, c'est pas la peine.

– Je regrette. Ce sont les ordres.

– Non. On m'a jamais mis les menottes de ma vie, protesta Ralph. On m'a ramassé plusieurs fois quand j'étais saoul, avant mon mariage, mais on m'a jamais passé les menottes.

Ralph parlait très lentement. Son accent de l'Oklahoma était devenu nettement plus marqué. Larry comprit qu'il était fou de colère.

– J'ai des ordres, répondit Dorgan. Ne me compliquez pas la vie.

– Tes ordres, dit Ralph, je sais qui te donne tes ordres. Il a assassiné mon copain Nick. Qu'est-ce que tu fous avec cette ordure ? T'as pourtant l'air d'un brave type quand t'es tout seul.

Ses yeux interrogeaient Dorgan avec tant de véhémence que l'autre secoua la tête et détourna les yeux.

– C'est mon boulot. Point final. Allez, tends les poignets ou il va falloir que j'appelle quelqu'un.

Larry tendit les mains et Dorgan lui passa les menottes.

– Qu'est-ce que vous faisiez avant ? demanda Larry, curieux.

– J'étais dans la police de Santa Monica. Inspecteur.

– Et vous êtes avec *lui*.

C'est… désolé de dire ça, mais c'est vraiment plutôt rigolo.

Deux hommes arrivaient en poussant Glen Bateman sans ménagements. Dorgan leur lança un regard furieux.

– Qu'est-ce qui vous prend de le bousculer ?

– Si tu avais écouté ce type déblatérer pendant six heures, tu aurais envie de lui donner une petite dérouillée toi aussi, répondit l'un des hommes.

– Je veux pas savoir s'il déblatère ou pas ! Vous ne le touchez plus ! Et alors, reprit Dorgan en se retournant vers Larry, pourquoi trouvez-vous ça drôle que je sois avec lui ? Il y avait dix ans que j'étais flic quand l'Étrangleuse a débarqué. Ça m'a fait comprendre ce qui arrive quand ce sont des types comme vous qui conduisent le bateau, vous voyez.

– Jeune homme, répliqua Glen fort aimablement, votre expérience avec quelques bébés battus et quelques drogués ne vous autorise aucunement à vous jeter dans les bras d'un monstre.

– Emmenez-les, dit Dorgan d'une voix égale. Un par cellule, un par bloc.

– Voyez-vous, je ne pense pas que vous puissiez tenir longtemps le coup, jeune homme, reprit Glen. Il me semble tout simplement que vous n'avez pas suffisamment l'étoffe d'un nazi.

Cette fois, ce fut Dorgan qui bouscula Glen.

Larry fut

séparé de ses deux compagnons et on le conduisit le long d'un couloir vide, décoré de divers écriteaux : DÉFENSE DE CRACHER, DOUCHES & DÉSINFECTION. Et cet autre encore : VOUS N'ETES *PAS* À L'HOTEL.

– J'aimerais bien prendre une douche.

– Peut-être, répondit Dorgan.

On verra.

– On verra quoi ?

– Si vous êtes coopératif.

Dorgan ouvrit une cellule au bout du corridor. Larry y entra.

– Et les bracelets ? demanda Larry en tendant les mains.

– D'accord. C'est mieux comme ça ?

– Pas qu'un peu !

– Vous voulez toujours

prendre une douche ?

– Et comment !

Mais surtout, Larry ne voulait pas rester seul à écouter le bruit de ces pas qui s'éloigneraient dans le couloir. Si on le laissait seul, la peur ne tarderait pas à revenir.

Dorgan sortit un petit carnet.

– Vous êtes combien ? Dans la Zone ?

– Six mille. Nous jouons tous aux boules le jeudi soir. Le gagnant a droit à une grosse dinde de dix kilos.

– Vous voulez cette douche ou pas ?

– Oui.

– Mais il n'espérait plus pouvoir la prendre.

– Vous êtes combien là-bas ?

– Vingt-cinq mille, mais quatre mille ont moins de douze ans et peuvent entrer gratis au drive-in. Financièrement, c'est une excellente affaire.

Dorgan referma son carnet avec un geste de colère et regarda Larry dans les yeux.

– Je ne peux pas, lui dit Larry. Mettez-vous à ma place.

– Je ne peux pas me mettre à votre place, parce que je ne suis pas vous. Qu'est-ce que vous êtes venus fabriquer *ici* ? Qu'est-ce que vous comptez faire ? Il va vous écraser comme de la crotte de chien demain, ou après-demain. Et s'il veut vous faire parler, il va y réussir, croyez-moi. S'il veut que vous dansiez la gigue en vous branlant devant tout le monde, vous allez le faire. Vous devez être complètement fous.

– C'est la vieille dame qui nous a dit de venir. Mère Abigaël. Vous avez sans doute rêvé d'elle.

Dorgan secoua la tête, mais tout à coup ses yeux ne voulurent plus regarder ceux de Larry.

– Je ne sais pas de qui vous parlez.

– Alors, on en reste là.

– Vous êtes sûr que vous ne voulez rien me dire ? Vous ne voudriez pas prendre une bonne douche ?

– Mon tarif est quand même plus élevé répondit Larry en riant. Vous n'avez qu'à envoyer des espions chez nous… si vous en trouvez un qui ne se transforme pas en belette à la seconde où on prononce le nom de mère Abigaël devant lui.

– Comme vous voudrez.

Dorgan s'éloigna dans le couloir que des ampoules protégées par un grillage éclairaient. Arrivé au fond, il franchit une grille d'acier qui se referma derrière lui en claquant. Larry regarda autour de lui. Comme Ralph, il avait fait un ou deux séjours au violon du temps de sa jeunesse folle – ivresse sur la voie publique une fois, possession de quelques grammes de marijuana une autre.

– On ne peut pas dire que ce soit le Ritz, murmura-t-il.

Le matelas avait l'air vraiment moisi et Larry se demanda avec une certaine morbidité si quelqu'un n'était pas mort dessus, en juin dernier, ou peut-être au début de juillet. Les w.-c. fonctionnaient, mais la cuvette se remplit d'eau rougeâtre la première fois qu'il actionna la chasse, signe certain qu'on ne les avait pas utilisés depuis longtemps. Quelqu'un avait laissé un livre de poche, un roman de cow-boys. Larry le prit, mais le referma presque aussitôt. Il s'assit sur son lit et se mit à écouter le silence.

Il avait toujours eu horreur de rester seul – même si d'une certaine

manière il l'avait toujours été… jusqu'à son arrivée dans la Zone libre. Et maintenant, ce n'était pas aussi terrible qu'il l'avait craint. Pas de quoi pavoiser, mais c'était supportable.

*Il va vous écraser comme de la crotte de chien, demain ou après-demain.*

Bien sûr, sauf que Larry ne le croyait pas. Non, ce n'est pas ainsi que les choses allaient se passer.

– Je ne crains aucun mal, dit-il dans le silence de mort de la cellule.

Et il aima le son que faisait sa voix. Tellement qu'il répéta la phrase.

Il s'allongea et l'idée lui traversa l'esprit qu'il était finalement presque revenu à son point de départ sur la côte ouest. Mais le voyage avait été plus long et plus étrange qu'il ne l'aurait jamais imaginé. Et il n'était d'ailleurs pas encore tout à fait terminé.

– Je ne crains aucun mal.

Il s'endormit, le visage apaisé, et aucun cauchemar ne vint troubler son sommeil.

À dix heures

le lendemain, Randall Flagg et Lloyd Henreid vinrent voir Glen Bateman.

Il était assis en tailleur sur le sol de sa cellule. Il avait trouvé un morceau de fusain sous son lit et venait d'écrire cette légende sur le mur, au milieu d'un mezzo-tinto d'organes génitaux masculins et féminins, de noms, de numéros de téléphone et de petits poèmes obscènes : *Je ne suis pas le potier, ni le tour du potier, mais l'argile du potier ; la valeur de la forme obtenue ne dépend-elle pas autant de la valeur intrinsèque de l'argile que du tour et de l'habileté du Maître ?* Glen admirait cette maxime – ou était-ce un aphorisme ?

– quand la température dans le bloc désert des cellules sembla tout à coup baisser de cinq degrés. Au bout du couloir, la grille roula sur ses rails. Soudain, il n'y eut plus de salive dans la bouche de Glen et le morceau de fusain se cassa entre ses doigts.

Un claquement de talons de bottes s'approchait de lui.

D'autres pas, plus courts, insignifiants, trottinaient en contrepoint, essayant de suivre.

*Le voilà. Je vais voir son visage.*

Tout à coup, son arthrite empira.

Elle devint même insupportable. On aurait dit que ses os s'étaient brutalement vidés de leur moelle, remplacée par du verre pilé. Et pourtant, il se retourna avec un sourire plein de curiosité quand les talons s'arrêtèrent devant sa cellule.

– Enfin, vous voilà, dit-il.

Et vous n'êtes pas la moitié du croque-mitaine que nous imaginions.

Deux hommes se tenaient de l'autre côté des barreaux. Flagg était à droite de Glen. Il était vêtu d'un jeans et d'une chemise de soie blanche qui luisait doucement à la lumière des ampoules. Il souriait à Glen. Derrière lui se trouvait un homme plus petit qui ne souriait pas du tout. Menton en galoche, des yeux qui semblaient trop gros pour son visage. Le teint de ceux pour qui le climat du désert ne sera jamais clément ; sa peau avait brûlé, pelé, brûlé encore. Autour du cou, il portait une pierre noire tachée d'un petit éclat rouge. Une pierre qui avait l'air grasse, résineuse.

– Permettez-moi de vous présenter mon premier collaborateur, dit Flagg en poussant un petit gloussement.

Lloyd Henreid, voici Glen Bateman, éminent sociologue, membre du comité de la Zone libre, seul et unique membre du cénacle des penseurs de la Zone libre, maintenant que Nick Andros n'est plus.

– 'Chanté, grommela Lloyd.

– Et comment va votre

arthrite, Glen ? demanda Flagg.

Sa voix était empreinte de commisération, mais ses yeux brillaient de plaisir.

Glen ouvrit et referma rapidement les mains en rendant à Flagg son sourire. Personne ne saurait jamais l'effort qu'il lui avait fallu pour conserver cet aimable sourire.

*La valeur intrinsèque de l'argile !*

– Très bien. Bien mieux depuis que je dors sous un toit, merci.

Le sourire de Flagg s'estompa un peu. Glen surprit un éclair d'étonnement et de colère. Ou était-ce de peur ?

– J'ai décidé de vous

laisser partir, dit-il brusquement, et son sourire de renard réapparut sur ses lèvres, rayonnant.

Lloyd eut un petit hoquet de surprise. Flagg se tourna vers lui.

– N'est-ce pas, Lloyd ?

– Euh… sûrement. Sûr, sûr.

– Eh bien, c'est parfait, répondit Glen, très à l'aise.

Il sentait l'arthrite s'enfoncer de plus en plus profondément dans ses articulations, les engourdir comme de la glace, les faire gonfler comme du feu.

– Nous allons vous donner une petite moto, et vous pourrez rentrer en prenant tout votre temps.

– Naturellement, je ne

pourrais pas m'en aller sans mes amis.

– Mais bien sûr, je comprends.

Il vous suffit de demander. Mettez-vous à genoux et demandez.

Glen éclata de rire. Il renversa la tête en arrière et rit, longtemps et fort. Et, tandis qu'il riait, la douleur commença à diminuer dans ses articulations. Il se sentait mieux, plus solide, maître de la situation.

– Vous êtes quand même un drôle de loustic. Écoutez, voilà ce que vous devriez faire, mon cher. Pourquoi n'iriez-vous pas chercher un gros tas de sable et une belle petite cuiller d'argent, pour vous rentrer tout ce beau sable dans le trou de votre cul ?

Flagg changea d'expression. Son sourire disparut. Ses yeux, jusque-là noirs comme la pierre de jais que portait Lloyd, semblaient maintenant briller d'une lueur jaunâtre. Il tendit la main vers le mécanisme de verrouillage de la porte, le saisit entre ses doigts. Il y eut une sorte de grésillement électrique. Des flammèches s'échappèrent et une odeur de brûlé se répandit dans la cellule. Puis la serrure noircie tomba par terre, fumante. Lloyd Henreid poussa un grand cri. L'homme noir saisit les barreaux et ouvrit d'un coup la grille.

– Cessez de rire !

Glen riait encore plus fort.

– *Cessez de rire de moi !*

– Vous n'êtes *rien !*

répondit Glen en s'essuyant les yeux, toujours secoué par son rire. Pardonnez-moi…

mais nous avions tous tellement peur… nous faisions de vous une telle *histoire*…

je ris autant de notre stupidité que de votre regrettable manque de substance…

– Tue-le, Lloyd.

Le visage de Flagg était parcouru d'horribles mouvements convulsifs. Les doigts de ses mains s'étaient recroquevillés, comme des griffes acérées de prédateur.

– Oh, tuez-moi vous-même si vous voulez me tuer. Vous en êtes sûrement capable. Touchez-moi avec le doigt pour arrêter mon cœur. Faites le signe de croix à l'envers pour me donner une embolie cérébrale. Faites sortir l'éclair de cette prise de courant au plafond pour me fendre le crâne en deux. Oh… mon Dieu… que c'est *drôle* !

Glen s'effondra sur son lit, se roula dans tous les sens, terrassé par un rire exquis.

– *Tue-le* ! rugit l'homme noir.

Pâle, tremblant de peur, Lloyd chercha son pistolet, faillit le faire tomber, puis essaya de le braquer sur Glen. Il dut le prendre à deux mains.

Glen regardait Lloyd, toujours souriant. Il aurait pu se trouver dans un cocktail de professeurs à Woodsville, dans le New Hampshire, reprenant son sang-froid après une bonne plaisanterie, presque prêt à redonner à la conversation un tour un peu plus sérieux.

– Si vous devez tuer quelqu'un, monsieur Henreid, tuez-le donc.

– Tue-le maintenant, Lloyd.

Lloyd appuya sur la détente en fermant les yeux. Le coup partit en faisant un bruit effrayant dans la petite cellule. Puis l'écho le multiplia longtemps encore. Mais la balle ne fit qu'érafler le béton à cinq centimètres de l'épaule droite de Glen, puis ricocha, frappa autre chose et repartit en sifflant.

– Tu ne fais donc jamais rien de bon ? rugit Flagg. Tue-le, espèce de débile ! Tue-le ! Il est juste devant toi !

– J'essaye…

Glen avait gardé son sourire et c'est à peine s'il avait cligné les yeux quand le coup était parti.

– Je répète, si vous devez tuer quelqu'un tuez-le. Ce n'est pas un être humain, vous savez. Je l'ai décrit un jour à un ami comme le dernier magicien de la pensée rationnelle, monsieur Henreid. C'était plus vrai que je ne le pensais. Mais il perd sa magie. Elle s'enfuit et il le sait. Et vous aussi, vous le savez. Tuez-le maintenant et épargnez à nous tous Dieu sait combien de sang et de morts.

Le visage de Flagg était devenu parfaitement immobile.

– De toute façon, tue l'un de nous deux, Lloyd, dit-il. Je t'ai sorti de prison quand tu mourais de faim. C'est de ces types-là dont tu voulais te venger, tu as déjà oublié ? De ces types de rien du tout qui parlent comme des papes.

– Monsieur, je ne peux pas vous croire, finit par dire Lloyd. Randy Flagg a raison.

– Mais il ment, vous savez qu'il ment.

– Il m'a dit plus de vérités que personne n'a essayé de le faire dans toute ma putain de vie.

Et Lloyd tira trois fois. Glen recula, se tordit sur lui-même, se retourna comme une poupée de chiffon. Du sang vola en l'air. Glen heurta le lit, rebondit et roula par terre. Il réussit à se redresser sur un coude.

– Tant pis, monsieur Henreid, et dommage. Ce n'est pas votre faute si vous ne comprenez rien.

– *Ta gueule, ferme-la, vieux con !*

Lloyd tira encore et le visage de Glen Bateman disparut. Il tira encore, et le corps du professeur tressauta avant de retomber, inerte. Et Lloyd tira encore. Il pleurait. Les larmes roulaient sur ses joues brûlées par le soleil. Il se souvenait du lapin qu'il avait laissé se dévorer les pattes. Il se souvenait de Poke, des gens dans la Continental blanche, de George le Magnifique. Il se souvenait de la prison de Phœnix, du rat, de la toile de son matelas qu'il n'avait pu manger. Il se souvenait de Trask, de la jambe qui s'était mise à ressembler à une cuisse de poulet bien dodue. Il appuya une dernière fois sur la détente, mais l'arme ne fit qu'un petit clic stérile.

– Très bien, dit Flagg d'une voix douce. Très bien. Bon travail. Excellent travail, Lloyd.

Lloyd laissa tomber son revolver par terre et se recula.

– Ne me touchez pas ! Ce n'est pas pour vous que je l'ai fait !

– Mais si, répondit

affectueusement Flagg. Tu ne le sais peut-être pas, mais c'est pour moi que tu l'as fait.

Il tendit la main et joua avec la pierre de jais qui pendait au cou de Lloyd. Il referma sa main sur la pierre et, lorsqu'il la rouvrit, la pierre n'était plus là. Une petite clé d'argent avait pris sa place.

– Je te l'avais promise, je crois, dit l'homme noir. Dans une autre prison. Cet homme avait tort… je tiens mes promesses, n'est-ce pas, Lloyd ?

– Oui.

– Les autres partent, ou s'apprêtent à le faire. Je sais qui ils sont. Je sais leurs noms. Whitney… Ken… Jenny… oh oui, je sais tous leurs noms.

– Mais alors, pourquoi ne…

– Pourquoi je ne fais rien ?

Je n'en sais rien. Il est peut-être préférable de les laisser partir. Sauf toi, Lloyd. Tu es mon bon et fidèle serviteur, n'est-ce pas ?

– Oui, murmura Lloyd, vaincu.

Oui, je crois.

– Sans moi, tu aurais eu du mal à être ne serait-ce qu'une petite merde, même si tu n'étais pas mort dans cette prison. N'est-ce pas vrai ?

– Oui.

– Le jeune Lauder le savait bien. Il savait que je pouvais faire quelqu'un de lui. Quelqu'un. C'est pour cela qu'il venait à moi. Mais il était rempli de pensées… rempli de…

Soudain, il parut perplexe – et vieux. Puis il agita la main avec impatience et le sourire fleurit à nouveau sur ses lèvres.

– Oui, Lloyd, peut-être que ça va mal, c'est vrai. Peut-être, pour une raison que même moi je n'arrive pas à comprendre… mais le vieux magicien a encore quelques tours dans son sac, Lloyd.

Un ou deux. Écoute-moi maintenant. Il ne faut plus perdre de temps si nous voulons enrayer cette… cette crise de confiance. Si nous voulons l'étouffer dans l'œuf, pour ainsi dire. Il faudra en finir demain avec Underwood et Brentner. Maintenant, écoute-moi bien…

Lloyd se

coucha passé minuit et ne s'endormit qu'aux petites heures du matin. Il avait parlé à l'Homme-Rat. À Paul Burlson. À Barry Dorgan, qui avait reconnu que les désirs de l'homme noir étant fort probablement des ordres, il fallait tout préparer avant l'aube. Les travaux avaient donc commencé sur la pelouse du MGM

Grand Hotel vers dix heures du soir, le 29 – dix hommes équipés de soudeuses à l'arc, de marteaux, de boulons et d'une bonne provision de longs tuyaux d'acier.

Installés sur deux camions, ils assemblaient les tuyaux devant la fontaine. Les arcs des soudeuses attirèrent bientôt une petite foule.

– Regarde, maman Angie !

criait Dinny. Un feu d'artifice !

– Oui, mais c'est maintenant l'heure d'aller faire dodo pour les gentils petits garçons.

Angie Hirschfield emmena l'enfant, une peur secrète au fond de son cœur, sentant que quelque chose de mauvais, quelque chose d'aussi horrible peut-être que la super-grippe, se préparait.

– Je veux voir ! Je

veux voir les *étincelles !* pleurnichait Dinny, mais elle l'emmena d'une main ferme.

Julie Lawry s'approcha de l'Homme-Rat, le seul type à Las Vegas qu'elle trouvait trop dégoûtant pour coucher avec lui…

sauf peut-être en cas d'extrême urgence. Sa peau noire luisait à la lueur bleuâtre des arcs électriques. L'homme était fagoté comme un pirate éthiopien : pantalon de soie bouffant, large ceinture rouge, collier de pièces d'argent autour de son cou décharné.

– Qu'est-ce qui se passe, Raton ?

lui demanda-t-elle.

– L'Homme-Rat ne sait pas, ma chère, mais l'Homme-Rat s'est fait une petite idée. Oui, oui, oui, oui, oui. Je crois bien que nous aurons des petits travaux bizarres demain, très très bizarres. À propos, tu

n'aimerais pas tirer un petit coup rapide avec Raton, ma chère ?

– Peut-être, répondit Julie, mais seulement si tu me dis ce qu'on est en train de préparer.

– Demain, tout Las Vegas le saura. Je te le jure, sur ton charmant et délicat petit cul en sucre. Viens avec l'Homme-Rat, ma chère, il va te faire voir les neuf mille noms du Seigneur.

Mais Julie, au grand déplaisir de l'Homme-Rat, s'était éclipsée.

Quand Lloyd alla finalement se coucher, le travail était terminé et la foule s'était dispersée. Deux grandes cages se dressaient maintenant sur la plate-forme des deux camions, deux cages pourvues chacune de deux ouvertures carrées, une à droite et l'autre à gauche. Garées tout près, toutes équipées d'un attelage de remorque, quatre voitures. Et fixée à chaque attelage, une grosse chaîne. Les quatre chaînes serpentaient sur la pelouse du MGM Grand Hotel pour aboutir juste à l'intérieur des trous ménagés dans les cages.

Et à la fin de chaque chaîne pendait une unique menotte d'acier.

À l'aube du 30

septembre, Larry entendit coulisser dans ses rails la grille du bloc des cellules. Des pas descendirent rapidement le couloir. Larry était allongé sur son lit, les mains derrière la tête. Il n'avait pas dormi la nuit précédente. Il avait

*(réfléchi ? prié ?) C'était la même chose. En tout cas, l'ancienne blessure s'était finalement refermée, le laissant en paix. Il avait senti les deux personnes qu'il avait été toute sa vie – la véritable et l'image idéale – se confondre en un seul être vivant. Sa mère aurait aimé ce nouveau Larry. Rita Blakemoor aussi. C'était un Larry à qui Wayne Stukey n'aurait jamais eu à ouvrir les yeux. Un Larry que même cette hygiéniste buccale d'il y avait si longtemps aurait pu aimer.*

*Je vais mourir. S'il y a un Dieu – et je crois maintenant qu'il doit y en avoir un – telle est Sa volonté. Nous allons mourir et, sans que je sache comment, tout cela prendra fin par suite de notre mort.*

Il se doutait que Glen Bateman était déjà mort. Il y avait eu des coups de feu dans l'autre bloc la veille, plusieurs coups de feu. Dans la direction que Glen avait prise. Ralph s'était éloigné vers un autre bloc. Enfin, le pauvre était vieux, son arthrite le faisait souffrir et ce que Flagg avait préparé pour eux ce matin n'allait sûrement pas être très agréable.

Les pas s'arrêtèrent devant sa cellule.

– Debout, salopette, lança une voix joyeuse. L'Homme-Rat est venu chercher tes petites fesses pâlichonnes.

Larry se retourna. Hilare, un pirate noir se tenait derrière la grille, un collier de pièces d'argent autour du cou, sabre à la main. Derrière lui, le comptable. Burlson.

– Qu'est-ce qui se passe ?

– Mon cher, répondit le pirate, c'est la fin. La toute fin.

– D'accord, répondit Larry en se levant.

Burlson se mit à parler très vite et Larry comprit qu'il avait peur.

– Je voudrais vous dire que ce n'est pas mon idée.

– Rien de ce que je vois par ici n'est votre idée, répliqua Larry. Qui a été tué hier ?

– Bateman, répondit Burlson en baissant les yeux. Il essayait de s'enfuir.

– Il essayait de s'enfuir ?

Larry se mit à rire. L'Homme-Rat fit comme lui pour se moquer. Et ils rirent ensemble.

La grille s'ouvrit. Burlson s'avança avec les menottes. Larry n'opposa aucune résistance et tendit les poignets. Burlson lui passa les menottes.

– Il essayait de s'échapper ?

Un de ces jours, on va vous abattre pendant que vous essaierez de vous échapper, Burlson. Et vous aussi, Raton, ajouta-t-il à l'adresse du pirate. En train de vous échapper.

Il recommença à rire, mais cette fois l'Homme-Rat ne fut pas de la partie. Il regarda Larry d'un air furieux, puis fit le geste de lever son sabre.

– Baisse ça, andouille, lui dit Burlson.

Ils sortirent en file indienne, Burlson, Larry et l'Homme-Rat. Lorsqu'ils franchirent la grille à l'extrémité du bloc, cinq hommes les rejoignirent. L'un d'eux était Ralph, menottes aux poignets.

– Salut, Larry, dit Ralph. On t'a dit ? On t'a raconté ?

– Oui, je suis au courant.

– Les salauds. C'est bientôt fini pour eux, non ?

– Oui, bientôt.

– La ferme ! grommela

un des gardiens. C'est vous qui êtes presque finis. Attendez un peu, et vous allez voir ce qui vous attend ! Vous allez adorer ça.

– Non, c'est fini pour vous, insista Ralph. Vous ne le savez pas ? Vous ne le sentez pas ?

Le Raton poussa Ralph qui trébucha.

– Ta gueule ! cria-t-il.

L'Homme-Rat ne veut plus rien savoir de tes conneries de merde de vaudou !

Plus rien savoir !

– Tu es très pâle, Raton, répondit Larry avec un grand sourire. Vraiment très pâle. Presque aussi appétissant qu'un cadavre.

L'Homme-Rat brandit à nouveau son sabre, mais ce n'était plus une menace. Il avait l'air d'avoir peur. Ils avaient tous peur. Quelque chose planait en l'air, comme une ombre immense qui se précipitait vers eux.

Une fourgonnette kaki – MAISON D'ARRET

DE LAS VEGAS, lisait-on sur le côté – attendait dans la cour ensoleillée. On poussa Larry et Ralph à l'intérieur. Les portières claquèrent, le moteur démarra et la fourgonnette partit. Ils s'assirent sur les bancs de bois, les mains entre les genoux.

– J'en ai entendu un qui disait que tout le monde allait être là, dit Ralph à voix basse. Tu crois qu'ils vont nous crucifier ?

– Oui, ou quelque chose du genre.

Larry se tourna vers son compagnon. Son chapeau maculé de sueur était enfoncé sur sa tête. La plume était toute sale, mais elle se dressait encore avec arrogance.

– Tu as peur, Ralph ?

– Tu parles, murmura Ralph. Tu sais, je supporte pas du tout la douleur physique, même pas une piqûre chez le médecin. Je trouvais toujours une excuse pour pas y aller. Et toi ?

– J'ai une trouille de tous les diables, moi aussi. Tu peux venir par ici pour t'asseoir à côté de moi ?

Ralph se leva et se rapprocha de Larry en faisant tinter les chaînes de ses menottes. Ils restèrent quelque temps sans parler, puis Ralph

rompit le silence.

– On a fait un drôle de bout de chemin, dit Ralph d'une voix douce.

– C'est vrai.

– J'aurais bien voulu savoir pourquoi. Tout ce que je vois, c'est qu'il va faire un sacré spectacle avec nous. Pour que tout le monde sache qu'il est le grand manitou. Et c'est pour ça qu'on a fait tout ce chemin ?

– Je ne sais pas.

La fourgonnette poursuivait sa route. Ils étaient assis sur leur banc, silencieux, se tenant les mains. Larry avait peur, mais au-delà de cette peur subsistait, intact, un profond sentiment de paix. Tout irait bien.

– Je ne crains aucun mal, murmura-t-il.

Pourtant, il *avait* peur.

Il ferma les yeux, pensa à Lucy. Il pensa à sa mère. Des idées sans suite dans sa tête. Se lever pour aller à l'école, en hiver. Le jour où il avait vomi à l'église. La revue porno qu'il avait trouvée dans le caniveau et qu'il avait regardée avec Rudy. Neuf ans tous les deux. Le championnat de base-ball à la télévision, son premier automne à Los Angeles avec Yvonne Wetterlin. Il ne voulait pas mourir, il avait peur de mourir, mais il s'était résigné à cette idée et il était en paix. Après tout, il n'avait jamais eu le choix et il en était venu à croire que la mort n'était qu'une étape, une salle d'attente, comme on attend dans une loge avant d'aller jouer sur scène.

Il essayait de son mieux de se détendre, de se préparer.

La

fourgonnette s'arrêta. Les portières s'ouvrirent brusquement. La lumière du soleil se précipita à l'intérieur, radieuse, éblouissante. L'Homme-Rat et Burlson sautèrent à l'intérieur. On entendait un curieux bruit – un faible murmure, comme un bruissement. Ralph tendit l'oreille, inquiet. Mais Larry savait déjà ce que c'était.

En 1986, les Tattered Remnants avaient connu leur heure de gloire – ils avaient joué en première partie pour Van Halen au Chavez Ravine. Et le bruit, juste avant qu'ils ne commencent, était exactement comme ce bruit qu'il entendait maintenant. Quand il sortit de la fourgonnette, il savait donc à quoi s'attendre et son visage ne changea pas d'expression. Mais, à côté de lui, Ralph eut un hoquet de surprise.

Ils étaient sur la pelouse d'un énorme hôtel-casino dont l'entrée était flanquée de deux pyramides dorées. Sur la pelouse, deux camions. Et, sur la plate-forme de chaque camion, une cage faite de tuyaux d'acier.

Des gens tout autour.

Des gens en cercle sur la pelouse.

Debout sur le terrain de stationnement, sur les marches qui conduisaient à l'entrée de l'hôtel, sur l'allée de gravier où les clients avaient autrefois attendu que le portier siffle un groom. Jusque dans la rue. Certains des plus jeunes hommes avaient hissé leurs petites amies sur leurs épaules pour qu'elles puissent mieux profiter du spectacle. Et ce murmure grave était celui de l'animal-foule.

Larry regarda autour de lui et tous les yeux qui rencontraient les siens se détournaient. Tous ces visages semblaient pâles, lointains, marqués par la mort et le sachant déjà. Pourtant, ils étaient là.

On les poussa vers les cages. En chemin, Larry remarqua les voitures et les chaînes. Mais ce fut Ralph qui comprit à quoi elles serviraient. Ne s'était-il pas occupé de mécanique presque toute sa vie ?

– Larry, dit-il d'une voix blanche, ils vont nous écarteler !

– Allez, entre, dit l'Homme-Rat en lui soufflant en plein visage une haleine qui empestait l'ail. Monte là-dedans, salopette. Toi et ton petit copain, vous allez le sentir passer.

Larry grimpa sur la plate-forme du camion.

– Donne-moi ta chemise, salopette.

Larry ôta sa chemise et resta torse nu dans l'air frais du matin qui lui caressait doucement la peau. Ralph avait déjà enlevé la sienne. Un murmure courut dans la foule, puis s'éteignit. Ils étaient tous les deux si maigres après leur longue marche qu'on pouvait compter toutes leurs côtes.

– Entre dans cette cage, charogne.

Larry entra à reculons dans la cage.

Ce fut ensuite au tour de Barry Dorgan de donner des ordres. Il courait un peu partout pour s'assurer que tout était en ordre, une expression de dégoût sur le visage.

Les quatre chauffeurs montèrent dans les voitures et firent démarrer les moteurs. Ralph resta un instant immobile, puis il prit l'une des menottes soudées au bout d'une chaîne qui pendait dans sa cage et la lança par le trou. Elle toucha Paul Burlson à la tête et un rire nerveux agita la foule.

– T'aurais pas dû faire ça, mon vieux, dit Dorgan. Je vais devoir envoyer des types pour te tenir.

– Laisse-les faire leur bazar, dit Larry à Ralph. Hé ! Barry ! Est-ce qu'ils t'ont appris ça aussi quand tu étais flic à Santa Monica ?

Un autre rire frissonna dans la foule.

– Brutalité policière !

cria un audacieux.

Dorgan rougit, mais ne répondit pas. Il fit entrer une plus grande longueur de chaîne dans la cage de Larry qui cracha sur lui, un peu surpris d'avoir encore assez de salive pour le faire. Quelques cris d'encouragement s'élevèrent quelque part et Larry se dit : *Ils… ils vont peut-être se soulever…*

Mais, dans son cœur, il n'y croyait pas. Leurs visages étaient trop pâles, trop secrets. Ces cris de défi, poussés de loin, ne signifiaient rien. Des enfants qui chahutent dans une salle de classe, rien d'autre. Il y avait du doute – il le sentait – et de la déception.

Mais Flagg imprégnait jusqu'à ces sentiments. Ces gens allaient s'enfuir furtivement en pleine nuit pour retrouver ce grand espace vide qu'était devenu le monde. Le Promeneur les laisserait faire, sachant qu'il n'avait qu'à garder autour de lui une poignée de fidèles, comme Dorgan et Burlson. On rassemblerait plus tard les fuyards, les furtifs de l'heure de minuit, peut-être pour leur faire payer le prix de

leur foi imparfaite. Non, il n'y aurait pas de rébellion ouverte ici.

Dorgan, l'Homme-Rat et un troisième homme entrèrent dans sa cage. L'Homme-Rat ouvrit les menottes soudées aux chaînes.

– Tendez les mains, dit Dorgan.

– Ben oui, faire respecter l'ordre démocratique, c'est quand même quelque chose, hein, Barry ?

– Tendez les mains, nom de Dieu !

– Tu n'as pas l'air d'être très en forme, Dorgan. Comment va ton cœur ces temps-ci ?

– Pour la dernière fois, mettez les mains dans ces trous !

Larry s'exécuta. Les menottes se refermèrent sur ses poignets. Dorgan et les autres sortirent et la porte se referma. Larry regarda sur sa droite et vit Ralph, debout dans sa cage, tête baissée, les bras ballants. Lui aussi avait les menottes aux poignets.

– Vous savez que cela est mal ! cria Larry, et sa voix formée par des années de musique sortit de sa poitrine avec une force surprenante. Je n'espère pas que vous arrêterez ce spectacle, mais j'espère que vous vous en souviendrez ! Randall Flagg nous met à mort parce qu'il a peur de nous ! Il a peur de nous et de nos amis de l'est !

Un murmure commença à monter dans la foule.

– Souvenez-vous de notre mort ! Et souvenez-vous que la prochaine fois, ce sera peut-être votre tour de mourir ainsi, sans dignité, comme un animal en cage !

Ce murmure encore, faible d'abord, puis un peu plus fort, vibrant de colère maintenant… et le silence à nouveau.

– Larry ! cria Ralph.

Flagg descendait l'escalier du MGM Grand Hotel, accompagné de Lloyd Henreid. Il portait un jeans, une chemise à carreaux, son blouson avec les deux macarons sur les poches de devant, ses vieilles bottes de cow-boy. Et, dans le silence qui se fit soudain, on n'entendit plus que le bruit de ses talons qui descendaient l'allée de ciment… un son qui n'appartenait plus au temps.

L'homme noir arborait un grand sourire.

Larry le regardait du haut de sa cage. Flagg s'arrêta entre les deux cages et leva les yeux vers lui sans se départir de son sourire charmeur et inquiétant. C'était un homme parfaitement maître de lui, et Larry comprit tout à coup que ce moment était pour lui capital, l'apothéose de toute sa vie.

Flagg se retourna pour faire face à son peuple. Son regard courut sur la foule, mais aucune paire d'yeux n'accepta de soutenir son regard.

– Lloyd…

Très pâle, Lloyd, qui avait l'air égaré et malade remit à Flagg une feuille de papier roulée comme un parchemin.

L'homme noir la déroula et commença à lire. Sa voix était grave, sonore, agréable, une voix qui faisait le silence autour d'elle comme une vaguelette d'argent se propage sur les eaux noires d'un étang.

– Sachez que ceci est un acte authentique auquel moi, Randall Flagg, j'ai apposé mon nom et ma griffe le trentième jour du mois de septembre de l'année mille neuf cent quatre-vingt-dix, désormais appelée An un, année de l'épidémie.

– Tu ne t'appelles pas Flagg !

rugit Ralph, et ce fut un murmure de surprise dans la foule. Pourquoi ne leur dis-tu pas ton vrai nom ?

Flagg l'ignora.

– Sachez que ces hommes, Lawson Underwood et Ralph Brentner, sont des espions venus ici à Las Vegas dans l'intention de nous nuire et de susciter la sédition, qu'ils se sont introduits dans cet État par la ruse et à la faveur de la nuit…

– C'est quand même curieux, dit Larry, puisque nous sommes arrivés par la nationale 70, et en plein jour. *Ils nous ont pris à midi sur l'autoroute. C'est ça la ruse ? C'est ça la nuit ?*

cria-t-il à la foule.

Flagg le laissa faire patiemment, comme s'il trouvait que Larry et Ralph avaient le droit de se défendre… leur cause étant de toute façon jugée.

Il reprit sa lecture :

– Sachez que les cohortes de ces hommes sont responsables du sabotage des hélicoptères d'Indian Springs et donc de la mort de Carl Hough, de Bill Jamieson et de Cliff Benson. Ils sont coupables d'assassinat.

Le regard de Larry rencontra celui d'un homme qui était au premier rang des spectateurs. Larry l'ignorait, mais il s'agissait de Stan Bailey chef des Opérations à Indian Springs. Larry vit l'ahurissement descendre comme un voile sur le visage de cet homme, et sa bouche

articuler quelque chose, quelque chose comme *poubelle*.

– Sachez que les cohortes de ces hommes ont envoyé d'autres espions parmi nous et qu'ils ont été tués. Il a été décidé que ces hommes subiront le châtiment qu'ils méritent, à savoir, qu'ils seront écartelés. Il est de votre devoir à chacun d'entre vous d'assister à ce châtiment, afin que vous puissiez vous en souvenir et dire aux autres que vous en avez été les témoins, ici, aujourd'hui.

Flagg afficha un sourire qu'il voulait compréhensif cette fois, mais qui rayonnait autant de chaleur et d'humanité qu'un rictus de requin :

– Les personnes accompagnées de jeunes enfants sont dispensées.

Il se tourna alors vers les voitures dont les moteurs tournaient toujours au ralenti, envoyant de petites bouffées de fumée dans l'air du matin. Au même moment, un bruit confus monta de la foule. Et tout à coup un homme en sortit, grand et fort, le visage presque aussi blanc que sa toque de cuisinier. L'homme noir avait remis le parchemin à Lloyd dont les mains se mirent à trembler convulsivement lorsque Whitney Hogan s'avança. On entendit clairement le parchemin se déchirer en deux.

– *Hé, vous tous !* cria Whitney.

Un murmure s'éleva. Whitney tremblait de tous ses membres, comme s'il avait la danse de Saint-Guy. Son menton agité de mouvements saccadés semblait vouloir désigner l'homme noir. Flagg regardait Whitney avec un sourire féroce. Lloyd s'avança vers le cuisinier, mais Flagg lui fit signe de s'arrêter.

– *C'est pas juste !* hurlait Whitney. *Vous savez que c'est pas juste !*

Un silence de mort s'était emparé de la foule.

La pomme d'Adam de Whitney montait et descendait comme un petit singe de bois sur son bâton.

– C'est nous qu'on était l'Amérique !

hurla enfin Whitney. Et c'est pas comme ça qu'on fait en Amérique. J'étais un pas grand-chose, je peux bien le dire, juste un cuistot, mais je sais que c'est pas comme ça qu'on fait en Amérique, on reste pas là à écouter un assassin complètement dingo dans ses bottes de cow-boy…

Un murmure horrifié monta de la foule. Larry et Ralph échangèrent un regard perplexe.

– C'est ça qu'il est ! reprit Whitney, et la sueur coulait sur son visage comme des larmes. Vous voulez regarder ces deux gars se faire

déchirer devant vous, hein ? Vous croyez que c'est une façon de commencer une nouvelle vie ? Vous croyez qu'une chose comme ça c'est juste ? Moi, je vous dis que vous allez en rêver *tout le reste de votre vie !*

Murmure approbateur dans la foule.

– Il faut arrêter, continua Whitney. Vous êtes d'accord ? Il faut prendre le temps de penser à… à…

– Whitney.

Cette voix, douce comme de la soie, à peine plus forte qu'un murmure, mais suffisante pour faire taire la voix hésitante du cuisinier qui se tourna vers Flagg, remuant les lèvres sans qu'aucun bruit en sorte, les yeux fixes comme ceux d'un maquereau. Cette fois, la sueur coulait en torrents sur sa figure.

– Whitney, tu aurais dû te tenir tranquille – la voix était douce, mais elle portait facilement le message à toutes les oreilles –, je t'aurais laissé partir… pourquoi aurais-je voulu te garder ?

Les lèvres de Whitney remuèrent, mais aucun son ne voulait plus en sortir.

– Viens ici, Whitney.

– Non, murmura Whitney.

Mais personne n'entendit son refus, sauf Lloyd, Ralph, Larry et peut-être Barry Dorgan. Les pieds de Whitney bougèrent comme s'ils n'avaient pas entendu sa bouche. Ses mocassins à semelles de crêpe écrasèrent le gazon et il s'avança vers l'homme noir comme un fantôme.

La foule n'était plus qu'une immense bouche bée, qu'un immense œil écarquillé.

– Je connaissais tes projets, dit l'homme noir. Je savais ce que tu voulais faire avant que tu en sois conscient. Et je t'aurais laissé t'en aller en rampant jusqu'à ce que je sois prêt à te reprendre. Peut-être dans un an, peut-être dans dix. Mais tout cela est du passé maintenant, Whitney. Crois-moi.

Whitney retrouva sa voix une dernière fois et les mots se précipitèrent en un hurlement étranglé : – *Vous n'êtes pas un homme ! Vous êtes un… un… un démon !*

Flagg tendit l'index de sa main gauche qui toucha presque le menton de Whitney Hogan.

– Oui, c'est vrai, répondit-il si bas que personne ne l'entendit, sauf Lloyd et Larry Underwood. C'est vrai.

Une boule bleue pas plus grosse que la balle de ping-pong que Leo ne se fatiguait pas de faire rebondir jaillit de l'extrémité du doigt de Flagg avec un léger craquement et une vague odeur d'ozone.

Un vent de soupirs passa dans la foule, un vent d'automne.

Whitney hurla – mais il ne bougea pas d'un pouce. La boule de feu toucha son menton et une odeur écœurante de chair brûlée monta en l'air. Puis la boule effleura sa bouche, soudant ses deux lèvres l'une à l'autre, emprisonnant leurs cris derrière les yeux exorbités de Whitney. Elle traversa une joue, y creusant une longue tranchée carbonisée qui se cautérisa instantanément.

Elle lui ferma les yeux.

Elle s'arrêta au-dessus de son front et Larry entendit Ralph parler, répéter sans cesse la même chose, et Larry ajouta sa voix à celle de son compagnon, faisant de ces mots leur litanie : – Je ne crains aucun mal… je ne crains aucun mal… je ne crains…

La boule de feu remonta sur le front de Whitney et on sentit alors une odeur de cheveux brûlés. Elle redescendit vers sa nuque, laissant derrière elle une ridicule bande chauve. Whitney vacilla un instant sur ses jambes, puis tomba en avant, enfin.

La foule poussa un long *Aaaaaaah* sibilant, le bruit qu'on faisait le jour de la fête nationale quand le feu d'artifice était particulièrement réussi. La boule de feu était maintenant suspendue en l'air.

Plus grosse trop éblouissante pour qu'on la regarde sans plisser les yeux. L'homme noir tendit le doigt vers elle et elle se déplaça lentement vers la foule. Ceux qui se trouvaient au premier rang – une certaine Jenny Engstrom au visage couleur de petit-lait était parmi eux – reculèrent.

D'une voix de tonnerre, Flagg les mit au défi.

*– Y en a-t-il un autre qui conteste ma sentence ? S'il y en a un, qu'il parle !*

Un profond silence accueillit ses paroles.

Flagg parut satisfait.

– Alors, que…

Tout à coup, les têtes se tournèrent. Un murmure de surprise courut dans la foule, puis une rumeur de voix. Flagg semblait être totalement pris au dépourvu. La boule de feu voletait, indécise.

Un bourdonnement de moteur électrique arriva aux oreilles de Larry. Et une fois encore, il entendit ce nom bizarre qui passait de

bouche en bouche jamais tout à fait clair : Poub… Elle…

Lap… Poub…

Quelqu'un fendait la foule, comme pour relever le défi de l'homme noir.

Flagg sentit

la terreur se couler dans les chambres secrètes de son cœur. La terreur de l'inconnu, de l'inattendu. Il avait tout prévu pourtant, même ce sot discours que Whitney avait décidé de faire sur un coup de tête. Il avait tout prévu, sauf ça. La foule – *sa* foule – s'ouvrait, reculait. On entendit un hurlement, très haut, très clair. Quelqu'un s'enfuit en courant. Puis un autre. Et la foule, à bout de nerfs, se dispersa dans la bousculade.

– *Arrêtez !* cria Flagg de toutes ses forces.

Mais la foule s'était transformée en un ouragan que même l'homme noir ne pouvait arrêter. Une terrible rage impuissante grandit en lui, rejoignant sa peur en un nouveau mélange volatil. Une fois de plus, quelque chose n'avait pas marché. À la dernière minute, quelque chose n'avait pas marché, comme avec le vieux juge, comme avec la femme qui s'était ouvert la gorge sur les éclats de vitre… comme avec Nadine… Nadine qui tombait…

Ils couraient aux quatre coins de l'horizon, piétinant la pelouse du MGM Grand Hotel, traversant la rue, fonçant vers The Strip. Ils avaient vu le dernier invité, arrivé enfin comme une sinistre vision sortie d'une histoire d'horreur. Ils avaient peut-être vu le grimage d'un atroce châtiment final.

Ils avaient vu ce que l'enfant prodigue rapportait avec lui.

Comme la foule se dispersait, Randall Flagg vit lui aussi, tout comme Larry, Ralph et Lloyd Henreid, frappé de stupeur, qui tenait encore le parchemin déchiré entre ses mains.

C'était Donald Merwin Elbert, désormais connu de tous sous le nom de La Poubelle, maintenant et à jamais, dans les siècles des siècles, alléluia, amen.

Il était au volant d'une longue voiturette électrique couverte de poussière. Les accumulateurs du véhicule étaient presque à plat et la voiturette avançait par à-coups, ballottant La Poubelle sur son siège, comme une marionnette devenue folle.

La Poubelle était dans la dernière phase du mal des rayons. Il avait perdu ses cheveux. Ses bras que l'on voyait à travers sa chemise en loques étaient couverts de plaies suintantes. Son visage n'était plus qu'une soupe rouge semée de cratères au milieu de laquelle un œil bleu délavé par le désert regardait fixement avec une terrible et pitoyable lueur d'intelligence. Ses dents avaient disparu. Ses ongles

aussi. Ses paupières n'étaient plus que des lambeaux de peau.

On aurait dit que cet homme venait de sortir avec sa voiturette électrique de la gueule noire et brûlante de l'enfer.

Flagg le regardait s'approcher, figé.

Son sourire avait disparu. Ses belles couleurs aussi. Son visage s'était tout à coup transformé en une vitre translucide.

La voix de La Poubelle, extatique, gargouillait dans sa poitrine décharnée.

– J'ai apporté… j'ai apporté le feu… s'il vous plaît… pardon…

Ce fut Lloyd qui s'avança. Il fit un pas, puis un autre.

– La Poubelle… mon pauvre vieux… La Poubelle…

L'œil bougea, cherchant douloureusement Lloyd.

– Lloyd ? C'est toi ?

– C'est moi, La Poubelle, répondit Lloyd qui tremblait aussi violemment que Whitney tout à l'heure. Qu'est-ce que tu rapportes ? Ça serait pas…

– Un beau morceau ! répondit La Poubelle d'une voix triomphante. Une bombe A.

Et il se mit à se balancer d'avant en arrière sur le siège de sa voiturette électrique, comme un possédé.

– La bombe A, la grosse, la grosse, le grand feu, *je te donnerai ma vie !*

– Remporte-la, La Poubelle, murmura Lloyd. C'est dangereux, tu sais. Ça… ça brûle. Remporte-la…

– Fais-le foutre le camp avec son truc, Lloyd, gémit l'homme noir qui était maintenant l'homme pâle. Qu'il ramène ça là où il l'a pris. Fais-le…

L'œil en état de marche de La Poubelle s'ouvrit tout grand.

– Où est-il ? demanda-t-il d'une voix angoissée. Où est-il ? Il est parti ! *Où est-il ? Qu'est-ce que vous lui avez fait ?*

Lloyd fit un dernier effort surhumain :

– La Poubelle, il faut que tu ramènes ce truc là-bas. Tu…

Et tout à coup Ralph se mit à hurler :

– *Larry ! Larry !*

La main de Dieu !

Le visage de Ralph était transporté d'une terrible joie. Ses yeux brillaient. Il montrait le ciel.

Larry leva les yeux. Il vit la boule d'électricité que Flagg avait fait jaillir de son doigt. Elle avait effroyablement grandi. Elle était à présent suspendue dans le ciel, menaçant La Poubelle, lançant des étincelles comme de longs cheveux. Larry se rendit vaguement compte que l'air était tellement chargé d'électricité que tous les poils de son corps en étaient hérissés.

*Et la chose dans le ciel ressemblait à une main.*

– *Nonnnnn !* hurla l'homme noir.

Larry tourna la tête vers lui… mais Flagg n'était plus là. *Devant* l'endroit où il s'était trouvé, Larry eut l'impression de sentir une chose monstrueuse quelque chose d'accroupi, de voûté, presque sans forme – quelque chose avec d'énormes yeux jaunes fendus de deux pupilles de chat noir.

Puis l'impression disparut.

Larry vit les vêtements de Flagg – le blouson, le jeans, les bottes – qui tenaient tout seuls en l'air. Une fraction de seconde, ils conservèrent la forme du corps qui les avait habités. Puis ils s'effondrèrent.

Dans un crépitement, la boule de feu se précipita sur la voiturette électrique jaune que La Poubelle avait réussi à ramener de la base de Nellis. Il avait perdu ses cheveux, avait vomi du sang, puis finalement craché ses propres dents à mesure que le mal des rayons s'enfonçait de plus en plus profondément en lui. Mais il n'avait jamais vacillé dans sa résolution de rapporter la bombe à l'homme noir.

La boule de feu se jeta sur la plate-forme de la voiturette, cherchant ce qui était là, attirée par cette chose.

– *Oh merde ! On est tous foutus !* cria Lloyd Henreid qui tomba à genoux en se cachant la figure entre les mains.

*Oh mon Dieu, merci*, pensa Larry. *Je ne crains aucun mal, je ne c…*

Un éclair blanc remplit silencieusement le monde.

Et les bons comme les méchants furent consumés par ce feu sacré.

Stu passa une

nuit agitée. Il se réveilla à l'aube, brûlant de fièvre, grelottant malgré la

chaleur de Kojak qui s'était couché contre lui. Le ciel du matin était d'un

bleu glacé.

– Malade, murmura-t-il.

Kojak leva les yeux vers lui, remua

la queue, puis s'en alla au petit trot dans le ravin. Il rapporta un morceau de

bois mort qu'il déposa aux pieds de Stu.

– Merci mon vieux, c'est

toujours ça.

Et il renvoya Kojak en chercher

une douzaine d'autres. Bientôt, le feu crépitait. Mais les frissons refusaient

de s'en aller, malgré la sueur qui ruisselait sur son visage. C'était bien le

moment. Il avait la grippe, ou quelque chose qui y ressemblait fort. Il l'avait

attrapée deux jours après le départ de Larry, de Glen et de Ralph. Pendant deux

jours encore, la grippe avait semblé hésiter – valait-il la peine ? Apparemment,

la réponse avait été positive et son état avait empiré peu à peu. Ce matin, il

se sentait vraiment très mal.

En fouillant dans ses poches, Stu

trouva un bout de crayon, son carnet (tous ces détails sur l'organisation de la

Zone libre qui autrefois lui paraissaient si importants lui semblaient

maintenant vaguement stupides) et son trousseau de clés. À maintes reprises au

cours des derniers jours, il l'avait longuement regardé, surpris qu'il lui

inspire une telle tristesse, une telle nostalgie. La clé de l'appartement. La

clé de son casier à l'usine. Une deuxième clé pour sa voiture, une Dodge 1977, passablement

rouillée. Autant qu'il sache, elle était toujours derrière l'immeuble, 31, rue

Thompson, à Arnette.

Attaché au porte-clés, il y avait

aussi un carton avec son adresse sous une capsule de plastique : STU REDMAN

– 31 RUE THOMPSON – ARNETTE (713) 555-6283. Il détacha les clés, joua

pensivement avec elles pendant quelques secondes, puis les jeta. La dernière

chose qui restait de l'homme qu'il avait été disparut avec un bruit métallique

dans un buisson d'armoise où elle allait rester jusqu'à la fin des temps, pensa

Stu. Il sortit de la capsule de plastique le carton où était écrite son adresse,

puis déchira une page blanche dans son carnet.

*Chère Frannie,* commença-t-il…

Puis il lui écrivit tout ce qui s'était

passé depuis qu'il s'était cassé la jambe. Il lui dit qu'il comptait bien la

revoir, mais que c'était peu probable, que tout ce qu'il pouvait espérer, c'était

que Kojak retrouve le chemin de la Zone. Du revers de la main, il essuya

distraitement les larmes qui coulaient sur son visage et écrivit encore qu'il l'aimait.

*Tu vas sans doute me pleurer, et puis la vie va continuer. Vous serez deux, toi*

et le bébé, pour continuer. C'est le plus important maintenant. Il signa, plia

la feuille et la glissa dans la capsule de plastique. Puis il attacha le

porte-clés au collier de Kojak.

– Bon chien, dit-il quand ce

fut fait. Tu veux te promener un peu ? Trouver un lapin, quelque chose ?

Kojak escalada en quelques bonds

la pente où Stu s'était cassé la jambe. Stu le regarda faire avec un mélange d'amertume

et d'amusement, puis il prit la boîte de 7-Up que Kojak lui avait apportée hier

au lieu d'un bâton. Il l'avait remplie de l'eau boueuse du fossé. Mais la boue

avait fini par se déposer au fond. Une eau qui craque sous la dent, aurait dit

sa mère, mais c'était mieux que rien. Il but lentement, étanchant sa soif à

petites gorgées. Sa gorge lui faisait mal quand il avalait.

– Putain de vie ! grommela-t-il.

Puis il rit de lui-même. Quelques

instants, il laissa ses doigts palper ses ganglions, en haut de son cou juste

sous la mâchoire. Puis il se recoucha, sa jambe blessée étendue devant lui, et

il s'assoupit.

Il se réveilla

en sursaut une heure plus tard, griffant la terre sablonneuse dans sa panique. Un

cauchemar ? Si c'était un cauchemar, il continuait toujours. La terre

bougeait lentement sous ses mains.

*Un tremblement de terre ?*

Un tremblement de terre ici ?

Un moment, il s'accrocha à l'idée

que c'était certainement le délire, que la fièvre était revenue pendant qu'il

dormait. Mais, en regardant dans la direction du ravin, il vit que de la terre

glissait en petites nappes poussiéreuses. Des pierres bondissaient et

rebondissaient, éblouissant ses yeux étonnés de leurs éclats de mica et de

quartz. Puis ce fut un bruit sourd et lointain qui semblait *pousser* dans

ses oreilles. Un moment plus tard, il cherchait désespérément sa respiration, comme

si l'air avait tout à coup été aspiré du ravin creusé par la crue.

Il entendit un gémissement

au-dessus de lui. C'était Kojak, debout sur le bord ouest du ravin, la queue

entre les jambes. Il regardait vers l'ouest, dans la direction du Nevada.

– Kojak ! cria Stu, terrorisé.

Ce bruit sourd l'avait terrifié, comme

si Dieu s'était mis tout à coup à piétiner le désert, pas très loin.

Kojak descendit la pente et vint

le rejoindre en gémissant. Et, quand Stu lui caressa le dos il sentit que le

chien tremblait. Il fallait qu'il aille voir, il *fallait*. Et une certitude

lui vint tout à coup : ce qui devait arriver *était* en train d'arriver.

Juste en ce moment.

– Je vais aller voir, murmura

Stu.

Il rampa jusqu'au bord est du

ravin. La pente était un peu plus raide, mais elle offrait davantage de prises.

Ces trois derniers jours, il s'était dit qu'il pourrait sans doute monter par

là, mais il n'en avait pas vu la nécessité. Au fond du ravin, il était

relativement abrité du vent et il avait de l'eau. Mais il fallait maintenant qu'il

remonte. Il devait voir. Sa jambe cassée traînant derrière lui comme un bâton, il

se redressa sur les mains et leva la tête pour regarder en l'air. Le sommet

paraissait si haut, si lointain…

– Je ne peux pas, dit-il à l'intention

de Kojak tout en continuant à ramper.

Des petites pierres s'étaient

amoncelées en bas de la pente à la suite du… du tremblement de terre, si c'en

était un. Stu monta dessus, puis commença à grimper la pente centimètre par

centimètre, en se servant de ses mains et de son genou gauche. Il fit dix

mètres, puis en perdit cinq avant de pouvoir se retenir à une saillie de quartz

qui l'arrêta dans sa glissade.

– Non, je n'y arriverai

jamais, dit-il, haletant.

Dix minutes plus tard, un peu

reposé, il recommençait et gravissait encore dix mètres. Puis il s'arrêta pour

reprendre son souffle. Repartit. Arriva quelque part où il n'y avait plus

aucune prise et dut repartir un peu plus sur la gauche. Kojak était à côté de

lui, se demandant sans doute ce que ce fou pouvait bien faire, laissant

derrière lui son eau et son feu bien chaud.

*Chaud. Trop chaud.*

La fièvre le reprenait

probablement, mais au moins il ne frissonnait plus. De la sueur coulait sur sa

figure et ses bras. Ses cheveux, gras et poussiéreux, lui tombaient sur les

yeux.

*Mon Dieu, je brûle ! Je*

dois avoir au moins quarante de fièvre…

Ses yeux tombèrent sur Kojak. Et

il lui fallut près d'une minute pour comprendre ce qu'il voyait. Kojak haletait.

Ce n'était pas la fièvre, en tout cas pas *simplement* la fièvre, car

Kojak avait chaud lui aussi.

Au-dessus d'eux, une escadrille d'oiseaux

passa à tire-d'aile, tournant sans but dans le ciel, piaillant à qui mieux mieux.

*Les oiseaux sentent quelque*

chose eux aussi.

Poussé par la peur, il reprit son

ascension. Une heure passa, deux… Il livrait un combat acharné pour gagner dix

centimètres, parfois un seul. À une heure de l'après-midi, il était à un peu

moins de deux mètres du sommet. Il pouvait voir la chaussée déchiquetée qui

faisait saillie au-dessus de lui. Deux mètres seulement, mais la pente était

raide et il n'y avait aucune prise. Il essaya pourtant d'avancer en se

tortillant comme une couleuvre, mais le gravier sur lequel la route était

construite commençait à se détacher sous lui et il craignit de se retrouver d'un

seul coup au fond s'il bougeait encore, après s'être probablement cassé l'autre

jambe en cours de route.

– Je suis coincé. Tu parles

d'une connerie. Qu'est-ce que je vais faire ?

La réponse fut bientôt claire. Même

sans qu'il bouge, la terre s'en allait sous lui. Il glissa un peu et se

cramponna. Sa jambe cassée lui faisait très mal et il avait oublié les comprimés

de Glen.

Il glissa encore de cinq centimètres.

Puis de dix. Son pied gauche se balançait maintenant dans le vide. Il ne se

retenait plus que par les mains et, quand il les regarda, il vit qu'elles

dérapaient en creusant dix petits sillons dans la terre humide.

– *Kojak !* cria-t-il,

désespéré, n'attendant plus rien.

Mais, tout à coup, Kojak fut là. Stu

l'attrapa par le cou, sans réfléchir, n'espérant plus être sauvé, mais se

raccrochant à ce qu'il pouvait, comme un homme qui se noie. Kojak ne fit aucun

effort pour le repousser. Il s'arc-bouta sur ses pattes. Un instant, l'homme et

la bête restèrent parfaitement immobiles, comme une sculpture vivante. Puis

Kojak se mit au travail, creusant pour trouver un appui faisant sonner ses

griffes sur les cailloux et le gravier. La terre pleuvait sur le visage de Stu

qui ferma les yeux. Et Kojak le traînait, haletant comme un compresseur dans le

creux de son oreille droite.

Stu entrouvrit les yeux et vit qu'ils

étaient presque arrivés en haut. Kojak baissait la tête. Ses pattes de derrière

s'agitaient furieusement. Il gagna encore dix centimètres, et ce fut suffisant.

Avec un cri de désespoir, Stu lâcha le cou de Kojak et s'empara d'un morceau d'asphalte

qui débordait au-dessus du vide. Le morceau cassa net. Il en saisit un autre. Deux

de ses ongles se retournèrent, comme on décolle une décalcomanie. Il poussa un

hurlement. Une douleur aiguë, galvanisante. Il eut encore la force de se

démener, de pousser avec sa jambe valide, et il retomba enfin sur la route, haletant,

les yeux fermés.

Kojak était à côté de lui. Il

gémissait en lui léchant le visage.

Lentement, Stu s'assit et regarda

vers l'ouest, longuement, insensible à la chaleur qui frappait encore son

visage en énormes vagues chaudes.

– Mon Dieu ! dit-il

enfin d'une voix cassée. Regarde ça, Kojak. Larry. Glen. Ils ont disparu. Mon

Dieu, *tout* a disparu. Il n'y a plus rien.

Un énorme champignon s'élevait à

l'horizon comme un poing au bout d'un long bras couvert de poussière. Il

tournait sur lui-même, flou sur les bords, commençant déjà à se dissiper. Un

soleil maussade, rouge-orange, l'éclairait par-derrière comme s'il avait décidé

de se coucher très tôt cet après-midi-là.

*La tempête de feu*, pensa-t-il.

Ils étaient tous morts à Las

Vegas. Quelqu'un avait joué avec le feu. Un engin nucléaire avait explosé… très

puissant à en juger par les résultats. Peut-être tout un stock d'armes

nucléaires. Glen, Larry Ralph… même s'ils n'étaient pas encore arrivés à Las

Vegas, même s'ils marchaient encore, ils étaient certainement suffisamment près

pour avoir brûlé vifs.

À côté de lui, Kojak pleurnichait.

*Les retombées. Dans quelle*

direction le vent va les pousser ?

Était-ce important ?

Il se souvint du mot qu'il avait

écrit pour Fran. Oui, il était important qu'il raconte ce qui venait d'arriver.

Si le vent poussait les retombées à l'est, ils risquaient d'avoir des problèmes…

mais surtout il fallait qu'ils sachent que, si Las Vegas était la capitale

choisie par l'homme noir, elle avait disparu à présent. La population s'était

vaporisée avec tous les jouets mortels qui s'étaient trouvés là, attendant que

quelqu'un les ramasse. Il fallait qu'il ajoute tout ça sur son mot.

Mais pas maintenant. Il était

trop fatigué. L'ascension l'avait épuisé, et l'extraordinaire spectacle de ce

champignon en train de se dissiper, encore davantage. Ce n'était pas de la

jubilation qu'il ressentait, mais une lassitude sourde et angoissante. Allongé

sur l'asphalte, sa dernière pensée avant de sombrer dans le sommeil fut

celle-ci : *combien de mégatonnes ?* Et il se dit que personne

ne le saurait jamais, ni ne voudrait le savoir.

Quand il se

réveilla, il était plus de six heures. Le champignon avait disparu, mais dans

la direction de l'ouest le ciel avait pris une vilaine couleur rosâtre, comme

une brûlure fraîchement cicatrisée. Stu s'était traîné sur le côté de la route

et il était resté là, à bout de forces. Les frissons avaient repris. La fièvre

aussi. Il se toucha le front avec le poignet pour essayer de se faire une idée

de sa température. Aucun doute. Il avait beaucoup de fièvre.

Kojak sortit de nulle part avec

un lapin dans la gueule. Il le déposa aux pieds de Stu en remuant la queue, attendant

qu'on le félicite.

– Bon chien, dit Stu d'une

voix lasse. Bon chien.

Kojak agita la queue un peu plus

vite. *Oui, je suis un sacré bon chien*, semblait-il dire. Mais il continuait

à regarder fixement Stu comme s'il attendait quelque chose. Le rituel était

incomplet. Stu essaya de voir ce qui pouvait manquer. Son cerveau fonctionnait

vraiment au ralenti, comme si quelqu'un lui avait versé un plein seau de

mélasse dans la boîte crânienne pendant son sommeil.

– Bon chien, répéta-t-il en
regardant le lapin mort.

Puis il se souvint qu'il fallait
du bois, sans être sûr cependant qu'il avait encore des allumettes.

– Va chercher du bois, Kojak,
dit-il pour faire plaisir au chien.

Kojak partit en bondissant et

revint presque aussitôt avec un gros morceau de bois mort.

Il avait des allumettes, mais une

forte brise s'était levée et ses mains tremblaient beaucoup. Il lui fallut

longtemps pour allumer le feu. À la dixième allumette, il parvint à mettre le

feu aux brindilles qu'il avait préparées, mais un coup de vent éteignit les

flammes. Stu refit soigneusement son feu et l'alluma en l'abritant de son corps

et de ses mains. Il lui restait huit allumettes dans la pochette qui faisait de

la réclame pour l'école de commerce LaSalle. Il fit cuire le lapin, donna à

Kojak la part qui lui revenait, toucha à peine à la sienne qu'il lança

finalement à Kojak. Le chien n'en voulut pas. Il jeta un coup d'œil à la viande,

puis se retourna en gémissant.

– Vas-y, mon vieux, je n'ai

plus faim.

Kojak engloutit le morceau de

viande. Stu le regarda faire et frissonna. Naturellement, ses deux couvertures

étaient restées en bas.

Le soleil se coucha et le ciel

prit alors d'extraordinaires couleurs. C'était le plus spectaculaire coucher de

soleil que Stu avait vu de toute sa vie… mais un coucher de soleil empoisonné. Il

se souvenait d'un documentaire qu'on avait passé un jour au cinéma, dans les

années soixante. Le speaker expliquait d'une voix enthousiaste que les couchers

de soleil étaient extraordinaires pendant des semaines après un essai nucléaire.

Et naturellement, après les tremblements de terre.

Kojak remontait du ravin avec

quelque chose dans la gueule. L'une des couvertures de Stu. Il la déposa sur

les jambes du blessé.

– Dis donc, fit Stu en le

prenant maladroitement dans ses bras, tu es un sacré bon chien, tu sais ça ?

Kojak remua la queue pour dire qu'il

était au courant.

Stu s'enveloppa dans la

couverture et se rapprocha du feu. Kojak se coucha à côté de lui et tous les

deux s'endormirent bientôt. Mais Stu dormait d'un sommeil agité, à la limite du

délire. Un peu après minuit, il réveilla Kojak en hurlant dans son sommeil.

– Hap ! Tu ferais mieux

de couper tes pompes ! Il arrive ! L'homme noir vient te chercher !

Tu ferais mieux de couper tes pompes ! Il est dans la vieille bagnole, là-bas !

Kojak pleurnicha. L'Homme était

malade. Il pouvait sentir la maladie et, mêlée à cette odeur, une autre encore.

Une odeur noire. L'odeur qu'avaient les lapins quand il bondissait dessus. Le

loup qu'il avait étripé sous la maison de mère Abigaël à Hemingford Home

sentait comme ça lui aussi. Il avait senti la même dans les villes qu'il avait

traversées en allant à Boulder pour retrouver Glen Bateman. C'était l'odeur de

la mort. S'il avait pu l'attaquer et la chasser hors de cet Homme, il l'aurait

fait. Mais elle était à l'intérieur de cet Homme. L'Homme aspirait de l'air

frais et renvoyait cette odeur de mort prochaine. Il n'y avait rien à faire, sinon

attendre la fin. Kojak pleurnicha encore, tout bas, puis se rendormit.

Le lendemain matin, Stu se

réveilla plus fiévreux que jamais. Sous sa mâchoire, les ganglions étaient

maintenant aussi gros que des balles de golf. Ses yeux lui faisaient l'effet de

deux billes chaudes.

*Je suis en train de mourir… oui,*

c'est certain.

Il appela Kojak, défit le

porte-clés et sortit son billet de la capsule de plastique. D'une écriture appliquée,

il ajouta ce qu'il avait vu et remit le billet en place. Il se recoucha et s'endormit.

Puis, étrangement, ce fut déjà presque la nuit. Un autre coucher de soleil

spectaculaire, horrible, brûlant et sanglant, à l'ouest. Et Kojak lui rapporta

un gros écureuil de terre pour le dîner.

– C'est tout ce que tu as

trouvé ?

Kojak agita la queue d'un air

piteux.

Stu fit cuire l'animal, le

partagea en deux et parvint à manger toute sa part. La viande était coriace et

elle avait un goût très prononcé. À peine avait-il terminé que Stu fut pris de

violentes crampes d'estomac.

– Quand je serai mort, je veux

que tu retournes à Boulder, dit-il au chien. Tu vas là-bas et tu cherches Fran.

Tu cherches Frannie. D'accord, brave couillon de chien ?

Kojak remuait la queue, un peu

perplexe.

Une heure plus tard, l'estomac de

Stu gronda pour l'avertir. Il n'eut que le temps de se redresser sur un coude

pour ne pas se salir avant que sa part de l'écureuil ne remonte à toute vitesse.

– Merde !

Il s'endormit aussitôt.

Il se réveilla aux petites heures

et se redressa, la tête bourdonnante de fièvre. Le feu s'était éteint. Aucune

importance. Il n'en avait plus pour très longtemps.

Un bruit dans le noir l'avait

réveillé. Un bruit de pierres. Kojak qui remontait du ravin, sans doute…

Mais Kojak dormait à côté de lui.

Au moment où Stu le regardait, le

chien se réveilla. Sa tête sortit d'entre ses pattes et, un instant plus tard, il

était debout, face au ravin, grognant sourdement.

Bruits de cailloux, bruits de

pierres. Quelqu'un – quelque *chose* – approchait.

Stu parvint à s'asseoir, non sans

mal. *C'est lui* pensa-t-il. *Il était là-bas, mais il s'en est tiré*

quand même. Et maintenant, il est ici, et il veut avoir ma peau avant la grippe.

Kojak grognait plus fort, la tête

basse, les poils hérissés. Le bruit se rapprochait. Stu pouvait entendre

maintenant un faible halètement. Puis il y eut un silence, assez long pour que

Stu ait le temps de s'éponger le front. Un moment plus tard, une silhouette noire

surgissait au bord du ravin, une tête et des épaules qui cachaient les étoiles.

Kojak s'avança, les pattes raides,

grondant toujours.

– Hé ! fit une voix

étonnée mais familière. Hé, c'est Kojak ? C'est toi ?

Le grondement s'arrêta aussitôt

et Kojak bondit joyeusement en avant, agitant furieusement la queue.

– Non ! croassa Stu. C'est

un piège ! *Kojak !*

Mais Kojak cabriolait autour de la

silhouette qui avait finalement réussi à prendre pied sur la chaussée. Et cette

silhouette… il y avait quelque chose de familier dans cette silhouette. Elle s'avança

vers lui suivie de Kojak. Un Kojak qui lançait aux étoiles des aboiements de

joie. Stu se passa la langue sur les lèvres et se prépara à se battre s'il le

fallait. Il réussirait sans doute à donner au moins un bon coup de poing, peut-être

deux.

– Qui est là ? Qui est

là ?

La silhouette noire s'arrêta, puis

parla.

– C'est moi, Tom Cullen, c'est

moi, tiens, putain, oui. Tom Cullen, quoi. Et qui c'est, là-bas ?

– Stu, fit une voix qui lui

parut extrêmement lointaine, comme tout le reste à présent. Salut, Tom ! Content

de te voir.

Mais il ne le vit pas, pas cette

nuit-là. Stu s'était évanoui.

Il revint à

lui dans la matinée du 2 octobre, mais ni Tom ni lui n'avaient la moindre idée

de la date. Après avoir fait un énorme feu, Tom avait enveloppé Stu

dans son

sac de couchage et ses couvertures. Puis il s'était assis devant le feu pour

faire cuire un lapin. Couché entre les deux hommes, Kojak était heureux comme

un poisson dans l'eau.

– Tom, réussit à articuler

Stu.

Tom s'approcha. Il avait une

barbe maintenant, pensa Stu ; il ne ressemblait plus tellement à l'homme

qui était parti de Boulder pour l'ouest, cinq semaines plus tôt. Ses yeux bleus

brillaient de bonheur.

– Stu Redman ! Tu es

réveillé. Putain, oui ! Alors là, je suis content ! Oh la la, je suis

content de te voir. Qu'est-ce que t'as fait à ta jambe ? Tu t'es fait mal,

je crois. Un jour, je me suis fait mal à la mienne. J'ai sauté d'une meule de

foin et je l'ai cassée, je crois. Est-ce que mon papa m'a donné la fessée ?

Putain, oui ! C'était avant qu'il foute le camp avec DeeDee Packalotte.

– La mienne est cassée aussi.

Et plutôt mal. Tom, j'ai terriblement soif…

– Oh, il y a de l'eau !

Voilà.

Il tendit à Stu une bouteille de

plastique qui avait-peut-être contenu du lait autrefois. L'eau était limpide, délicieuse.

Pas une trace de sable. Stu but avidement, puis vomit aussitôt.

– Tout doucement, expliqua

Tom. C'est comme ça qu'il faut faire. Tout doucement. Putain, ça fait plaisir

de te voir. Tu t'es fait mal à la jambe hein ?

– Oui, elle est cassée. Depuis

une semaine, peut-être plus, répondit Stu qui reprit un peu d'eau, sans vomir

cette fois. Mais il n'y a pas que la jambe. Je suis vraiment malade, Tom. J'ai

de la fièvre. Écoute-moi.

– D'accord ! Tom écoute.

Tu me dis ce que je fais.

Tom se pencha en avant. Stu était

très étonné. *On dirait qu'il est plus intelligent. Serait-ce possible ?*

Où avait-il été ? Est-ce qu'il savait ce qu'était devenu le juge ?

Dayna ? Ils avaient tant de choses à se dire, mais ce n'était pas le

moment. Son état empirait. Au fond de sa poitrine, Stu entendait comme un sourd

cliquetis de chaînes. Des symptômes très semblables à ceux de la super-grippe, à

s'y tromper.

– Il faut faire baisser la

fièvre, dit-il à Tom. Ça c'est la première chose. J'ai besoin d'aspirine. Tu

sais ce que c'est ?

– Évidemment. Comme à la

télé. Pour votre mal de tête, une seule marque, une seule…

– C'est ça, c'est exactement

ça. Bon, tu vas sur la route, Tom. Tu regardes dans la boîte à gants de toutes

les voitures. Tu regardes s'il y a une trousse de premiers soins – en général, c'est

une petite boîte avec une croix rouge dessus. Quand tu trouveras de l'aspirine,

tu la ramènes ici. Et si par hasard tu trouves une voiture avec du matériel de

camping, tu rapportes une tente. Compris ?

– Évidemment, dit Tom en se

levant. De l'aspirine une tente, et puis tu seras guéri, c'est bien ça ?

– Au moins, ça sera un début.

– Dis, comment qu'il va, Nick ?

J'ai rêvé à lui. Dans les rêves, il me dit où aller, parce que dans les rêves

il peut parler. C'est rigolo, les rêves, non ? Mais, quand j'essaie de lui

parler, il s'en va toujours. Il va bien ?

Tom regardait Stu d'un air

inquiet.

– Pas maintenant. Je… je ne

peux pas parler maintenant. Pas de ça. Cherche l'aspirine, tu veux ? Ensuite

on va parler.

– D'accord…

– Mais la peur était tombée

sur le visage de Tom comme un nuage gris.

– Et Kojak, il veut venir

avec Tom ?

Kojak voulut bien. Ils s'en

allèrent ensemble, en direction de l'est. Stu se recoucha, un bras sur les yeux.

Quand Stu

reprit conscience de la réalité, le soleil se couchait. Et Tom était en train

de le secouer.

– Stu ! Réveille-toi !

Réveille-toi, Stu !

Cette manière qu'avait le temps d'avancer

par saccades l'effrayait – comme si les dents du pignon de sa réalité

personnelle commençaient à s'user. Tom dut l'aider à s'asseoir et, quand il fut

assis, Stu dut appuyer sa tête sur ses genoux pour tousser. Il toussa si longtemps

et si fort qu'il faillit reperdre connaissance. Tom le regardait, l'air très

inquiet. Peu à peu, Stu se ressaisit. Il ramena les couvertures sous son menton,

car il grelottait encore.

– Qu'est-ce que tu as trouvé,

Tom ?

Tom lui tendit une trousse de

premiers soins : sparadrap, mercurochrome, un gros flacon d'aspirine dont

Stu fut stupéfait de constater qu'il ne parvenait pas à ouvrir le capuchon. Il

dut le donner à Tom qui réussit enfin à le convaincre de s'ouvrir. Stu avala

deux comprimés qu'il fit descendre avec un peu d'eau.

– Et j'ai trouvé ça, dit Tom.

C'était dans une voiture pleine de choses de camping, mais il y avait pas de tente.

C'était un énorme sac de couchage

double, orange fluorescent à l'extérieur, drapeau américain à l'intérieur.

– Fantastique, presque aussi

bien qu'une tente. Beau travail, Tom.

– Et ça. J'ai trouvé ça dans

la même voiture.

Tom chercha dans la poche de son

anorak et en sortit une demi-douzaine de sachets. Stu n'en croyait pas ses yeux.

Des concentrés lyophilisés. Œufs. Petits pois. Courgettes. Bœuf.

– C'est de la bouffe ? Moi,

j'ai vu les images de bouffe dessus. Putain, oui.

– Oui, mon vieux, c'est de

la bouffe, comme tu dis. À peu près la seule sorte que je puisse manger, j'ai l'impression.

Sa tête bourdonnait. Très loin, au

fond de son cerveau, une note étourdissante vibrait sans cesse, un *ut* suraigu.

– On peut faire chauffer de

l'eau ? demanda Stu. On n'a pas de marmite.

– Je vais trouver quelque

chose.

– Très bien.

– Stu…

Stu regarda ce visage inquiet, misérable,

encore un visage d'enfant malgré cette barbe, et il secoua lentement la tête.

– Mort, mon vieux Tom, dit-il

doucement. Nick est mort. Il y a près d'un mois. C'était une… une histoire

politique. Un assassinat, c'est sans doute le mot. Je suis désolé.

Tom baissa la tête et, à la lueur

du feu qu'il venait d'allumer, Stu vit des larmes tomber entre ses jambes, comme

une douce pluie d'argent. Mais Tom pleurait sans bruit. Finalement, il releva

la tête, ses yeux bleus plus clairs que jamais. Il les essuya du revers de la

main.

– Je savais, dit-il d'une

voix étranglée. Je voulais pas le croire, mais je savais. Putain oui. Il me

tournait toujours le dos. Et il s'en allait. C'était mon homme, Stu – tu savais ?

– Je le savais, Tom, dit Stu

en prenant sa grosse main.

– Oh, oui, ça oui, mon homme.

Et il me manque, terrible, terrible comme il me manque. Mais je vais le voir au

ciel. Tom Cullen va le voir là-bas. Et il pourra parler, et je pourrai penser. C'est

bon ça, non ?

– Ça ne me surprendrait pas

du tout, Tom.

– Tu vois, c'est l'homme

méchant qui a tué Nick. Tom le sait. Mais Dieu a bousillé l'homme méchant, bien

bousillé. Je l'ai vu. La main de Dieu est descendue du ciel.

Un vent froid sifflait au-dessus

des mauvaises terres de l'Utah et Stu frissonna sous sa caresse glacée.

– Il l'a bousillé pour ce qu'il

a fait à Nick et au pauvre juge. Putain, oui.

– Qu'est-ce que tu sais sur

le juge, Tom ?

– Mort ! En Oregon !

Ils l'ont tué à coups de fusil !

Stu hocha la tête.

– Et Dayna ? Tu sais

quelque chose sur elle ?

– Tom l'a vue, mais il ne

sait pas. Moi, je nettoyais les rues. Et, quand je suis revenu un jour, je l'ai

vue faire son travail. Elle était grimpée en l'air et elle changeait une

ampoule de rue. Elle m'a regardé et…

Il se tut un moment et, lorsqu'il

se remit à parler, ce fut plus pour lui que pour Stu.

– Est-ce qu'elle a vu Tom ?

Est-ce qu'elle a reconnu Tom ? Tom sait pas. Tom… *pense*… que oui. Mais

Tom l'a jamais revue.

Peu après, Tom repartit explorer

les environs en compagnie de Kojak et Stu s'assoupit. Tom revint non pas avec

une grande boîte de conserve, tout ce que Stu avait espéré, mais avec un énorme

plat creux, assez grand pour y mettre une dinde de Noël. Apparemment, il y

avait des trésors dans le désert. Stu fit un grand sourire malgré les douloureux

boutons de fièvre qui avaient commencé à se former sur ses lèvres. Tom lui dit

qu'il avait trouvé le plat dans un camion orange sur lequel il avait vu les

lettres *LOCAT*, et d'autres encore – une famille qui avait fui la

super-grippe avec toutes ses possessions terrestres, devina Stu. Beaucoup de

mal pour rien.

Une demi-heure plus tard, le

dîner était prêt. Stu mangea lentement en s'en tenant uniquement aux légumes, diluant

suffisamment les concentrés pour faire une bouillie liquide. Il réussit à tout

garder et se sentit un peu mieux. Peu de temps plus tard, Tom et lui se couchèrent

et Kojak alla s'installer avec eux.

– Tom, écoute-moi.

Tom s'accroupit à côté de l'énorme

sac de couchage de Stu. C'était le lendemain matin. Stu avait à peine mangé au

petit déjeuner ; sa gorge très enflée lui faisait mal. Toutes ses

articulations étaient douloureuses. Sa toux avait empiré et l'aspirine n'avait

pas vraiment fait baisser la fièvre.

– Il faut que je me trouve

une maison et que je prenne des médicaments, sinon je vais mourir. Aujourd'hui !

La ville la plus proche est Green River, cent kilomètres à l'est. Il va falloir

prendre une voiture.

– Tom Cullen sait pas

conduire, Stu. Putain non !

– Je sais. Il va falloir que

je me débrouille, et ça sera pas facile, parce qu'en plus d'être malade comme

un chien, je me suis cassé la mauvaise patte.

– Qu'est-ce que tu dis ?

– Tu… pas d'importance pour

le moment. Trop difficile à expliquer. On efface tout et on recommence. Le

premier problème, c'est de faire démarrer une voiture. La plupart traînent sur

la route depuis au moins trois mois. Les batteries sont sûrement complètement à

plat. Pas une goutte de jus. Comme un vieux citron. Alors, on aura besoin d'un

peu de chance. Il faudra trouver une voiture avec une boîte manuelle en haut d'une

colline. C'est possible. La région est plutôt vallonnée.

Il ne crut pas utile d'ajouter

que la voiture devrait avoir été raisonnablement entretenue, qu'elle devrait

avoir un peu d'essence… et une clé de contact. Tous ces types à la télé savaient

faire démarrer une voiture sans clé, mais pas Stu.

Il leva les yeux au ciel qui se

salissait peu à peu de nuages.

– Tu vas avoir du travail, Tom.

Il faudra que tu sois mes jambes.

– D'accord, Stu. Quand on

trouve la voiture, on rentre à Boulder ? Tom veut rentrer à Boulder. Et

toi ?

– Oh oui, mon vieux Tom.

Il regarda dans la direction des

Rocheuses, une ombre à peine perceptible à l'horizon. La neige avait-elle

commencé à tomber sur les cols ? Presque certainement. En tout cas, elle

ne tarderait plus maintenant. L'hiver arrive tôt dans cette région perdue du

monde.

– Ça nous prendra peut-être

un bout de temps, dit-il à Tom.

– Par quoi qu'on commence ?

– On fait un travois.

– Un quoi ?

Stu tendit à Tom son couteau.

– Tu vas faire des trous au

fond de ce sac de couchage. Un trou de chaque côté.

Il leur fallut une heure pour

fabriquer leur travois. Tom trouva deux perches relativement droites qu'il

enfonça dans le sac de couchage en les faisant sortir par les trous du bas. Puis

il alla chercher une petite corde dans le camion où il avait trouvé son plat et

Stu attacha le sac de couchage aux perches. Quand ce fut fait, Stu se dit que

son œuvre ressemblait sans doute davantage à un étrange pousse-pousse qu'au

travois qu'utilisaient autrefois les Indiens des plaines.

Tom souleva les deux perches qui

servaient de brancards et regarda derrière lui.

– Tu es dedans, Stu ?

– Oui, répondit Stu qui se

demandait combien de temps les coutures des côtés allaient encore tenir. C'est

lourd, Tommy ?

– Pas trop. Je peux faire

beaucoup de route avec toi. En voiture !

Et ils s'en allèrent. Le ravin où

Stu s'était cassé la jambe – où il avait été sûr de mourir – disparut lentement

derrière eux. Malgré son extrême faiblesse Stu sentit une joie folle s'emparer

de lui. Non, ce ne serait pas ici en tout cas. Il allait mourir quelque part, sans

doute bientôt, mais pas seul dans ce fossé boueux. Le sac de couchage se

balançait, comme pour le bercer. Il s'assoupit. Tom le traînait derrière lui, tandis

que des nuages de plus en plus épais défilaient à toute allure dans le ciel. Kojak

trottait à côté d'eux.

Stu se

réveilla quand Tom reposa les brancards.

– Excuse-moi. Il faut que je

repose mes bras.

Et Tom se mit à faire de grands

gestes avec ses bras.

– Repose-toi tant que tu

veux. Qui va lentement, va sûrement.

Stu avait vraiment mal à la tête.

Il trouva les comprimés d'aspirine et en avala deux, à sec. Une torture. Comme

si sa gorge était du papier de verre et qu'un sadique sans âme s'en servît pour

frotter des allumettes. Il jeta un coup d'œil aux coutures du sac de couchage. Comme

il l'avait prévu, elles commençaient à se défaire, mais pas trop encore. Ils

étaient en train de monter une longue côte, exactement ce qu'il cherchait. Sur

une pente comme celle-ci, longue de plus de trois kilomètres, une voiture en

roue libre ne tarderait pas à prendre pas mal de vitesse. Et il devrait être

possible de démarrer en seconde, peut-être même en troisième.

Il regarda avec envie sur sa

gauche où une Triumph lie-de-vin était arrêtée en travers de la piste d'urgence.

Une chose squelettique en pull-over rouge vif était au volant. La Triumph avait

naturellement une boîte manuelle, mais jamais Stu ne parviendrait à glisser sa

jambe blessée dans le petit habitacle.

– On a fait combien de

kilomètres ? demanda-t-il à Tom.

Mais Tom ne put que hausser les

épaules. Un bon bout de chemin, en tout cas, pensa Stu. Tom l'avait traîné

pendant au moins trois heures avant de s'arrêter pour se reposer. Le bonhomme

avait une force colossale. Le paysage de ces derniers jours avait disparu

derrière eux. Bâti comme un jeune taureau Tom avait dû le traîner sur dix ou

douze kilomètres pendant qu'il dormait.

– Repose-toi tant que tu

veux, répéta-t-il. Ne te crève pas.

– Tom va bien, très bien, putain,

oui. Tout le monde sait ça.

Tom engloutit un solide déjeuner

et Stu parvint à manger un peu. Puis ils repartirent. La route continuait à

grimper et Stu comprit qu'il fallait absolument que ce soit cette colline. S'ils

arrivaient en haut sans trouver de voiture, il leur faudrait encore marcher

deux heures avant d'atteindre la suivante. Puis ce serait la nuit. De la pluie

ou de la neige, à voir le ciel. Une belle nuit glacée sous la pluie. Et adieu, Stu

Redman.

Ils arrivèrent à côté d'une

Chevrolet.

– Arrête, bêla Stu.

Tom posa les brancards du travois

par terre.

– Va voir dans cette voiture.

Compte les pédales. Dis-moi s'il y en a deux ou trois.

Tom trotta jusqu'à la voiture et

ouvrit la portière. Une momie en robe à grosses fleurs tomba dehors, comme un

gag de farces et attrapes. Son sac à main s'ouvrit à côté d'elle, crachant

produits de beauté mouchoirs de papier et pièces de monnaie.

– Deux, cria Tom.

– D'accord. On continue.

Tom revint, prit une grande

respiration et saisit les brancards du travois. Un peu plus loin, ils arrivèrent

devant une fourgonnette Volkswagen.

– Tu veux que je compte les

pédales ? demanda Tom.

– Non, pas cette fois.

Trois des pneus de la

fourgonnette étaient à plat.

Il commençait à penser qu'ils n'allaient

rien trouver, que la chance n'était pas avec eux. Ce fut ensuite le tour d'une

station-wagon qui n'avait qu'un seul pneu à plat ; on aurait pu monter la

roue de secours mais, comme pour la Chevrolet, Tom annonça qu'elle n'avait que

deux pédales. Donc, boîte automatique. Donc, inutilisable dans les circonstances.

Ils se remirent en route. La longue côte s'adoucissait maintenant, tout près du

sommet. Il n'y avait plus qu'une seule voiture devant eux, leur dernière chance.

Stu sentit son cœur se serrer. C'était une très vieille Plymouth, 1970 dans la

meilleure hypothèse. Miraculeusement, ses quatre pneus étaient bien gonflés, mais

la voiture était complètement rongée par la rouille. Son défunt propriétaire n'avait

certainement pas prodigué des soins très attentifs à ce vieux tas de ferraille.

Stu avait longuement fréquenté les bagnoles de ce genre, à Arnette. La batterie

était certainement d'un âge canonique et probablement fissurée. L'huile devait

être plus noire que du charbon au fond d'une mine. Mais il y avait

nécessairement une moumoute rose sur le volant et peut-être un caniche en

peluche avec des yeux de verre en train de branler éternellement du chef sur la

tablette arrière.

– Tu veux que je regarde ?

– Oui, c'est pas le moment

de faire les difficiles.

Une petite pluie glacée

commençait à tomber.

Tom traversa la route et regarda

dans la voiture qui était vide. Stu grelottait dans son sac de couchage. Tom

revint enfin.

– Trois pédales ! annonça-t-il.

Stu essayait de réfléchir. Ce

sifflement aigu dans sa tête l'empêchait de se concentrer.

La vieille Plymouth était presque

certainement une cause perdue. Ils pouvaient continuer de l'autre côté du

sommet, mais alors toutes les voitures seraient pointées dans la mauvaise

direction, en montant, à moins de traverser la bande médiane… qui était ici

large d'un bon kilomètre et plutôt accidentée. Peut-être trouveraient-ils une

voiture à boîte manuelle de l'autre côté… mais il ferait déjà noir.

– Tom, aide-moi à me lever.

Tom réussit à le mettre debout

sans qu'il se fasse trop mal à la jambe. Sa tête bourdonnait et il sentait

des

coups sourds contre ses tempes. Des étoiles filantes toutes noires passèrent

devant ses yeux et il faillit perdre connaissance. Mais il se rattrapa au cou

de Tom.

– On se repose, bredouilla-t-il.

On se…

Combien de temps restèrent-ils

ainsi, Tom le soutenant patiemment tandis qu'il allait et venait dans la zone

grise de la semi-conscience ? Quand le monde retrouva finalement sa place

autour de lui, Tom le soutenait toujours sans broncher. La bruine de tout à l'heure

s'était épaissie en une grosse pluie glacée.

– Tom, aide-moi à traverser.

Tom prit Stu par la taille et les

deux hommes s'avancèrent en titubant vers la vieille Plymouth arrêtée sur la

piste d'urgence.

– Le capot, murmura Stu.

Il cherchait quelque chose

derrière la calandre de la Plymouth. La sueur ruisselait sur son visage. De

grands frissons le secouaient de la tête aux pieds. Il trouva finalement le

levier de déverrouillage du capot mais, ne parvenant pas à le faire bouger, il

guida la main de Tom sous le capot qui voulut bien s'ouvrir.

Le moteur était à peu près dans l'état

auquel s'attendait Stu – un gros V-8 crasseux sans doute passablement négligé

par le propriétaire de la Plymouth. Mais la batterie n'était pas aussi mauvaise

qu'il l'avait cru. C'était une Sears, certainement pas un modèle haut de gamme,

mais le poinçon de garantie indiquait comme date le mois de février 1991. Luttant

contre la marée fiévreuse qui lui faisait tourner la tête, Stu compta à rebours

et se dit que la batterie devait avoir été flambant neuve en mai dernier.

– Essaye le klaxon, dit-il à

Tom.

Stu s'adossa à la voiture tandis

que Tom se penchait à l'intérieur. Il avait entendu parler d'hommes en train de

se noyer qui s'étaient sauvés grâce à une simple paille. Et il croyait

comprendre maintenant. Sa dernière chance était ce tacot réchappé des griffes

des casseurs.

Le klaxon fit un coassement

enrhumé. Parfait. S'il y avait une clé, l'affaire était dans le sac. Il aurait

sans doute dû demander à Tom de s'en assurer d'abord. Mais à la réflexion ça n'avait

pas tellement d'importance. S'il n'y avait pas de clé, tout était probablement

fini.

Il referma le capot en s'appuyant

dessus de tout son poids. Puis il s'approcha en boitillant de la portière du

conducteur et regarda à l'intérieur, sûr que la clé de contact ne serait pas là.

Elle y était pourtant, attachée à un porte-clés en similicuir orné des

initiales A. C. Avec d'infinies précautions, Stu se pencha et tourna la clé au

premier cran. Lentement l'aiguille de la jauge à essence commença à grimper. Il

restait un peu plus d'un quart de réservoir. Étrange mystère. Pourquoi le

propriétaire de la Plymouth, pourquoi ce A. C. s'était-il arrêté pour marcher

alors qu'il aurait pu conduire ?

La tête légère comme un ballon d'hélium,

Stu se souvint de ce Charles Campion, presque mort, qui était rentré dans les

pompes de Hap. Ce bon vieux A. C. a donc la super-grippe, une bonne dose. Phase

terminale. Il s'arrête, coupe le moteur – machinalement, parce que c'est une

habitude – et sort de sa voiture. Il délire. Il a peut-être des hallucinations.

Il se met à gambader au bord de la route en riant en chantant, en marmonnant, en

caquetant, et il meurt là. Quatre mois plus tard, Stu Redman et Tom Cullen

arrivent sur les lieux, les clés sont dans la voiture, la batterie est

relativement neuve, il y a de l'essence…

*La main de Dieu.*

N'était-ce pas ce que Tom avait

dit à propos de Las Vegas ? La main de Dieu est descendue du ciel. Et

peut-être Dieu avait-il laissé là cette vieille Plymouth 70 pour eux, comme la

manne dans le désert. C'était une idée folle, mais pas plus folle que celle d'une

vieille noire centenaire conduisant une bande de réfugiés vers la terre promise.

– Et elle fait encore

elle-même ses crêpes, grinça-t-il. Jusqu'à la toute fin, elle faisait encore

ses crêpes.

– Qu'est-ce que tu dis, Stu ?

– Pas d'importance. Viens

par là, Tom.

Tom s'exécuta.

– On va faire de l'auto ?

demanda-t-il, plein d'espoir.

Stu abaissa le siège du

conducteur pour que Kojak puisse sauter à l'intérieur, ce qu'il fit après avoir

prudemment reniflé une ou deux fois.

– Je ne sais pas encore. Tu

ferais bien de prier pour que cette guimbarde démarre.

– Je veux bien, répondit Tom

avec beaucoup de courtoisie.

Il fallut cinq

minutes à Stu pour s'installer au volant. Il s'assit complètement de côté, presque

au centre de la banquette, là où se serait installé le passager du milieu. Très

attentif, Kojak avait pris place sur la banquette arrière, langue pendante. La

voiture était remplie de vieilles boîtes McDonald's ; l'intérieur sentait

les frites froides.

Stu tourna la clé. Le moteur de

la vieille Plymouth se mit à tourner sans démarrer pendant une vingtaine de

secondes, puis commença à perdre de son entrain. Stu appuya sur le klaxon. Cette

fois, il ne poussa qu'un faible *croâ.* Tom fit une figure d'enterrement.

– T'inquiète pas, c'est pas

fini, dit Stu.

Oui, il y avait encore un peu de

jus dans cette batterie Sears. Il débraya et passa la seconde.

– Ouvre ta porte et pousse, Tom.

Ensuite, tu sautes dedans.

– Mais la voiture va dans le

mauvais sens, non ?

– Oui, pour le moment. Mais

si nous arrivons à la mettre en marche, ça va pouvoir s'arranger en un rien de

temps.

Tom sortit et se mit à pousser. La

Plymouth commença à rouler. Quand l'aiguille du compteur marqua dix kilomètre-heure,

Stu cria à Tom :

– Allez, grimpe !

Tom sauta sur la banquette et

claqua la portière.

Stu tourna d'un autre cran la clé

et attendit un peu. La direction assistée ne fonctionnant pas sans le moteur, il

dut utiliser tout ce qu'il lui restait de force pour que la Plymouth roule à

peu près droit. L'aiguille du compteur grimpait lentement : 15, 25, 30. Ils

descendaient silencieusement la côte que Tom leur avait fait grimper pendant la

majeure partie de la matinée. Des gouttes d'eau commençaient à couvrir le

pare-brise. Trop tard, Stu se rendit compte qu'ils avaient laissé le travois

derrière eux. Quarante à l'heure maintenant.

– Elle ne marche pas, Stu, dit

Tom, très inquiet.

Cinquante à l'heure.

– À la grâce de Dieu, dit

Stu en relâchant la pédale d'embrayage.

La Plymouth hoqueta, tressauta. Le

moteur cracha, toussa, s'arrêta. Stu grogna, autant de découragement que de

douleur car sa jambe lui faisait souffrir le martyre.

– Vas-y, bon Dieu ! cria-t-il

en débrayant à nouveau. Pompe sur l'accélérateur, Tom ! Avec ta main !

– C'est laquelle ?

– La plus longue !

Tom s'accroupit et pompa deux

fois sur l'accélérateur. La vieille voiture accélérait à nouveau et Stu dut

faire un effort pour attendre encore. Ils avaient descendu plus de la moitié de

la côte.

– *Maintenant !* cria-t-il,

et il relâcha la pédale d'embrayage.

Le moteur de la Plymouth poussa

un rugissement. Kojak aboya. De la fumée noire sortit en gros tourbillons du

pot d'échappement rouillé, puis s'éclaircit peu à peu. Le moteur tournait, pas

très bien, sur six cylindres seulement, mais il tournait. En un éclair, Stu

passa la troisième en actionnant toutes les pédales avec son pied gauche.

– C'est parti, Tom, hurla-t-il.

Allez, roulez !

Tom hurla de joie. Kojak aboya et

remua la queue. Dans sa vie antérieure, celle d’avant le Grand Voyage, quand il

était Big Steve, il avait souvent été en voiture avec son maître. Et il était

bien content de recommencer maintenant, avec ses nouveaux maîtres.

Cinq

kilomètres plus loin, ils arrivèrent à une voie de service qui reliait les deux

chaussées de l'autoroute. RÉSERVE AUX VÉHICULES DE SERVICE, disait un panneau. Stu

parvint à manœuvrer assez bien l'embrayage pour qu'ils réussissent leur

demi-tour. Le vieux moteur sembla vouloir caler, mais il était chaud maintenant

et ne fit pas trop de caprices. Stu repassa en troisième et se détendit un peu,

hors d'haleine, essayant d'apaiser les battements affolés de son cœur. Ce

brouillard gris semblait vouloir l'engloutir à nouveau, mais il refusait de se

laisser faire. Quelques minutes plus tard, Tom découvrait le sac de couchage

orange vif qui avait été le travois de Stu.

– Au revoir ! lança un

Tom d'excellente humeur. Au revoir, on va à Boulder, putain, oui !

*Je me contenterai de Green*

River ce soir, pensa Stu.

Ils y arrivèrent juste à la

tombée de la nuit. Stu conduisit lentement la Plymouth dans les rues obscures

qui étaient jonchées de voitures abandonnées. Il se gara sur la rue principale,

devant un établissement qui prétendait être l'Utah Hotel. C'était une

maison de

bois de deux étages, en très piteux état, ce qui fit dire à Stu que le

Waldorf-Astoria n'avait pas trop à s'en faire pour le moment. Sa tête résonnait

de bruits étranges et il avait beaucoup de mal à garder le contact avec la

réalité. Depuis une trentaine de kilomètres, il lui avait semblé par moments

que la voiture était remplie de gens. Fran. Nick Andros. Norm Bruett. Il s'était

retourné une fois et il avait cru voir Chris Ortega, le barman de l'Indian Head

avec son fusil à canon scié.

Fatigué. Avait-il jamais été

aussi fatigué ?

– Ici, murmura-t-il. Il faut

passer la nuit ici, Nicky. Je suis crevé.

– C'est Tom, Tom Cullen. Putain,

oui.

– Tom, c'est vrai. Il faut s'arrêter.

Tu peux m'aider ?

– Sûrement. J'ai bien aimé

la balade dans la vieille bagnole.

– Je vais prendre un autre

verre, lui dit Stu. T'aurais pas une cigarette ? J'ai très envie de fumer.

Il tomba en avant sur le volant.

Tom le sortit de la voiture et le

porta jusqu'à l'hôtel. La réception était sombre et humide, mais il y avait une

cheminée et un coffre à bois a moitié plein. Tom installa Stu sur un canapé usé

jusqu'à la corde, en dessous d'une grosse tête d'orignal empaillée, puis il

alluma un feu pendant que Kojak faisait le tour du propriétaire. La respiration

de Stu était lente et difficile. Il marmonnait de temps en temps, criait parfois

des choses inintelligibles. Et Tom sentait alors son sang se glacer.

Il fit un énorme feu, puis partit

à la recherche de ce qu'il leur fallait pour la nuit. Il trouva des oreillers

et des couvertures. Ensuite, il poussa le canapé sur lequel Stu était étendu un

peu plus près du feu, puis Tom se coucha à côté de lui. Kojak s'installa de l'autre

côté.

Tom regardait le plafond qui n'était

décoré que de toiles d'araignée. Stu était très malade. C'était mauvais, mauvais.

S'il se réveillait encore Tom lui demanderait ce qu'il fallait faire pour la

maladie.

Mais s'il… s'il ne se réveillait

pas ?

Dehors, le vent s'était levé et

passait en hurlant devant l'hôtel. La pluie claquait sur les vitres. À

minuit, après

que Tom se fut endormi, la température tomba encore de quatre degrés et ce fut

bientôt de la neige fondante qui vint fouetter les vitres. Loin à l'ouest, le

front de la tempête poussait un vaste nuage de pollution radioactive en

direction de la Californie où d'autres encore allaient mourir.

Un peu après deux heures du matin,

Kojak dressa la tête et se mit à pleurnicher. Tom Cullen était en train de se

lever. Il avait les yeux grands ouverts, mais complètement vides. Kojak

pleurnicha encore, mais Tom ne fit pas attention à lui. Il ouvrit la porte et

sortit dans la nuit où le vent hurlait. Kojak s'approcha de la fenêtre de la

réception, posa les pattes sur le rebord, regarda dehors. Il regarda quelque

temps en poussant de petits sons gutturaux, puis il revint se recoucher à côté

de Stu.

Dehors, le vent hurlait en

fouettant les vitres.

# 75

J’ai failli

mourir, tu sais, dit Nick.

Tom et lui marchaient sur le trottoir désert. Le vent hurlait sans cesse, interminable fantôme de train filant dans le ciel noir, faisant d’étranges hululements au fond des ruelles. *Hhhhououou*, aurait dit Tom éveillé, et il aurait pris ses jambes à son cou. Mais il n’était pas éveillé – pas exactement – et Nick était avec lui. La neige fondue lui donnait de petits baisers froids sur les joues.

– Ah bon ! dit Tom, ah putain de putain !

Nick éclata de rire. Sa voix était grave et chantante, une belle voix. Tom adorait l’écouter parler.

– Eh oui. Et tu as bien raison de dire putain de putain. La grippe ne m’a pas eu, mais une petite égratignure à la jambe m’a presque fait crever. Regarde ça.

Apparemment insensible au froid, Nick déboutonna son jeans et le fit descendre jusqu’à ses pieds. Curieux, Tom se pencha, comme un petit garçon à qui l’on donne l’occasion de jeter un coup d’œil sur une verrue poilue ou sur une intéressante blessure. Et le long de la jambe de Nick, on voyait une vilaine plaie, à peine cicatrisée. Elle commençait très haut à l’intérieur de la cuisse et descendait en tire-bouchon jusqu’au genou, puis à la moitié du mollet où elle finissait par s’effacer.

– Et c’est ça qui t’a

presque *tué* ?

Nick remonta son jeans et rattacha sa ceinture.

– Ce n’était pas profond, mais la plaie s’est infectée. Une infection, c’est quand des microbes rentrent dedans. C’est parfois très dangereux, Tom. La super-grippe, c’était une infection qui a tué tout le monde. Et ceux qui ont fabriqué le microbe, ils avaient une infection eux aussi. Une infection dans la tête.

– Ah bon… une infection…, murmura Tom, fasciné.

Ils marchaient à nouveau, flottant presque sur le trottoir.

– Tom, Stu a une infection en ce moment.

– Non… non, ne dis pas ça, Nick…

tu fais peur à Tom Cullen, putain oui, tu lui fais peur !

– Je sais, Tom. Je suis désolé. Il faut que tu saches. Il fait une pneumonie double, une maladie qui attaque ses deux poumons. Il a dormi dehors pendant près de quinze jours. Il faut que tu fasses certaines choses pour lui. Et même comme ça, il va presque certainement mourir. Il faut t'y préparer.

– Non, il faut pas que…

– Tom, dit Nick en posant la main sur son épaule, mais Tom ne sentit rien… comme si la main de Nick n'était que de la fumée. S'il meurt, toi et Kojak, vous devez continuer. Vous devez rentrer à Boulder pour leur dire que vous avez vu la main de Dieu dans le désert. Si c'est la volonté de Dieu, Stu viendra avec vous… à son heure. Si c'est la volonté de Dieu que Stu meure, alors il mourra. Comme moi.

– Nick, s'il te plaît…, suppliait Tom.

– Je t'ai montré ma jambe pour une bonne raison. Il y a des pilules contre les infections. Comme ici.

Tom regarda autour de lui et fut surpris de voir qu'il n'était plus dans la rue. Ils étaient dans un magasin plongé dans le noir. Une pharmacie. Un fauteuil roulant était accroché au plafond, comme un étrange cadavre mécanique. Une pancarte à droite de Tom annonçait : ARTICLES POUR LES ÉNURÉTIQUES.

– Oui, monsieur ? Vous désirez ?

Tom se retourna. Nick était derrière le comptoir en blouse blanche.

– Nick ?

– Certainement, monsieur, répondit Nick en alignant une série de petits flacons devant Tom. Voici de la pénicilline. Excellent contre la pneumonie. Ceci est de l'ampicilline, et ici nous avons de l'amoxicilline. Excellent également. Voici de la V-cilline, administrée surtout aux enfants. Elle peut donner des résultats si les autres ne sont pas efficaces. Le malade devrait boire beaucoup d'eau et de jus de fruits, mais la chose n'est peut-être pas possible. En ce cas, donnez-lui donc ceci. Ce sont des pastilles de vitamine C. Il faut également le

faire marcher…

– *Je vais pas pouvoir me souvenir de tout ça !* gémit Tom.

– J'ai bien peur d'être obligé de vous demander de faire un effort, car il n'y a personne d'autre. Vous êtes tout seul.

Tom se mit à pleurer.

Nick se pencha en avant. Son bras se précipitait sur lui. Il ne sentit pas le coup – à nouveau, Nick était comme de la fumée qui passait à côté de lui, peut-être même à travers lui – mais Tom sentit sa tête basculer en arrière quand même. Et quelque chose dans sa tête parut se briser.

– Arrête ça ! Tu ne

peux plus être un bébé, Tom ! Sois un homme ! Pour l'amour de Dieu, sois un homme !

Tom regarda Nick, la main sur la joue, les yeux écarquillés.

– Fais-le marcher, dit Nick.

Fais-le marcher sur sa bonne jambe. Traîne-le s'il le faut. Mais ne le laisse pas couché sur le dos, sinon il va se noyer.

– Il a changé, disait Tom. Il crie… il crie à des gens qui ne sont pas là.

– C'est qu'il délire. Fais-le marcher quand même. Autant que tu peux. Fais-lui prendre de la pénicilline. Un comprimé à la fois. Donne-lui de l'aspirine. Tiens-le au chaud. Prie. Voilà ce que tu peux faire.

– D'accord, Nick. Je vais essayer d'être un homme. Je vais essayer de me souvenir. Mais j'aimerais bien que tu sois là, putain, oui !

– Fais de ton mieux, Tom. C'est tout.

Nick n'était plus là. Tom se réveilla et se retrouva debout dans la pharmacie déserte, devant le comptoir. Quatre flacons remplis de capsules étaient alignés sur la tablette de verre. Tom les regarda un long moment, puis les mit dans un sac.

Tom revint à

quatre heures du matin, les épaules poudrées de givre. Dehors, le jour commençait à percer et l'on voyait une mince ligne de lumière à l'est. Kojak se répandit en aboiements frénétiques de bienvenue, Stu gémit et se réveilla. Tom s'agenouilla à côté de lui.

– Stu ?

– Tom ? J'ai du mal à

respirer.

– J'ai des médicaments. Nick m'a montré. Tu prends ça et l'infection s'en va. Tu en prends une tout de suite.

Du sac qu'il avait apporté avec lui, Tom sortit les quatre flacons de capsules et une grande bouteille de jus d'orange.

Nick s'était trompé à propos du jus de fruits. Il y en avait en abondance au supermarché de Green River.

Stu approcha les flacons tout près de ses yeux.

– Tom, où as-tu trouvé ça ?

– À la pharmacie. C'est Nick qui me les a donnés.

– Non, la vérité…

– C'est la vérité ! Tu dois d'abord prendre la pénicilline pour voir si ça marche. C'est lequel la pénicilline ?

– Celui-là… mais Tom…

– Non. Tu dois les prendre. C'est Nick qui l'a dit. Et tu dois marcher.

– Je ne peux pas marcher. J'ai la jambe foutue. Je suis malade.

Stu avait pris une voix geignarde, une voix de malade grognon dans sa chambre.

– Il faut. Ou bien je vais te traîner.

Stu perdit le contact ténu qu'il gardait avec la réalité. Tom glissa une capsule de pénicilline dans sa bouche et Stu l'avala mécaniquement quand il lui fit boire du jus d'orange. Stu se mit à tousser à fendre l'âme et Tom prit sur lui de lui donner de grandes tapes dans le dos, comme à un bébé qui ne veut pas faire son rot. Puis il força Stu à se mettre debout sur sa bonne jambe et commença à le traîner d'un bout à l'autre de la réception, tandis que Kojak les suivait avec un air inquiet.

– S'il te plaît, Dieu, disait Tom. S'il te plaît, Dieu. S'il te plaît, Dieu.

– Je sais où je peux lui trouver une planche à laver, Glen ! hurla Stu tout à coup. Dans le magasin d'instruments de musique ! J'en ai vu une en vitrine !

– S'il te plaît, Dieu, continuait Tom d'une voix haletante.

La tête de Stu roula sur son épaule, chaude comme un four. Sa jambe cassée traînait derrière, inutile.

Boulder n'avait jamais semblé aussi loin que ce lugubre matin.

Le combat de Stu contre la pneumonie dura deux semaines. Il but des litres et des litres de jus d'orange, de jus de tomate, de jus de raisin, de jus de pomme. Mais ce n'est que rarement qu'il sut ce qu'il buvait. Son urine était acide et sentait fort. Il se mouillait comme un bébé. Et, comme ceux d'un bébé, ses excréments étaient jaunes et liquides, parfaitement impossibles à retenir. Tom le nettoyait. Tom le traînait dans la réception de l'Utah Hotel et Tom attendait la nuit où il se réveillerait, non pas parce que Stu délirerait dans son sommeil, mais parce que sa respiration laborieuse se serait finalement arrêtée.

La pénicilline provoqua une vilaine éruption rouge au bout de deux jours et Tom passa à l'ampicilline. Ce fut mieux. Le 7 octobre, Tom se réveilla le matin pour trouver Stu dormant d'un sommeil plus profond qu'il ne l'avait fait depuis longtemps. Son corps était trempé de sueur, mais son front était frais. La fièvre avait baissé durant la nuit. Pendant les deux jours qui suivirent, Stu ne fit pratiquement que dormir.

Tom devait se battre pour le réveiller le temps de prendre ses capsules et des morceaux de sucre chipés au restaurant de l'hôtel.

Stu fit une rechute le 11 octobre et Tom eut terriblement peur que ce ne soit la fin. Mais la fièvre ne monta pas autant et sa respiration ne fut jamais aussi épaisse et laborieuse qu'elle l'avait été ces terribles matins du 5 et du 6.

Le 13 octobre, Tom qui somnolait dans un fauteuil, abruti de fatigue, se réveilla pour trouver Stu debout qui regardait autour de lui.

– Tom, murmura-t-il. Je suis vivant.

– Oui ! s'exclama Tom

joyeusement. Putain, oui !

– J'ai faim. Est-ce que tu pourrais trouver une boîte de soupe quelque part, Tom ? Et des nouilles peut-être ?

Le 18, il avait commencé à retrouver ses forces. Il pouvait se promener cinq bonnes minutes dans la réception en s'aidant des béquilles que Tom lui avait rapportées de la pharmacie. Sa jambe cassée le démangeait furieusement, maintenant que les os commençaient à se ressouder. Le 20 octobre, il sortit pour la première

fois, dans un épais caleçon long, gilet de flanelle assorti, emmitouflé dans un énorme manteau en peau de mouton.

La journée était chaude et ensoleillée, mais le fond de l'air restait frais. À Boulder, c'était peut-être encore la mi-automne, l'époque où les trembles resplendissaient de leurs ors. Mais ici, l'hiver était si proche qu'on l'aurait cru à portée de la main. On pouvait même voir de petites plaques de neige glacée, granuleuse, dans les endroits ombragés où le soleil ne parvenait Jamais.

– Je ne sais pas, Tom. Je pense que nous pouvons aller jusqu'à Grand Junction, mais après ça, je ne sais vraiment pas. Il va y avoir beaucoup de neige dans les montagnes. Et je n'ose pas bouger avant quelque temps, de toute façon. Je dois reprendre des forces.

– Combien de temps ça va te prendre pour que tu les retrouves, toutes ces forces-là ?

– Je ne sais pas, Tom. On verra bien.

Stu était

résolu à ne pas avancer trop vite, à ne pas forcer – il avait frôlé la mort d'assez près pour vouloir profiter maintenant de sa convalescence. Ils déménagèrent de la réception pour s'installer dans deux chambres communicantes, au fond du couloir du rez-de-chaussée. La chambre d'en face allait être pour quelque temps la niche de Kojak. La jambe de Stu était effectivement en train de se réparer mais, comme les fractures n'avaient pas été convenablement réduites, elle ne serait jamais aussi droite qu'avant, à moins que George Richardson ne la recasse pour tout remettre en place. De toute façon, il allait certainement boiter quand il laisserait tomber ses béquilles.

Tant pis ! Il se mit au travail, essayant de redonner du tonus à ses muscles. Il allait sûrement falloir du temps pour que sa jambe retrouve ne serait-ce que soixante-quinze pour cent de son efficacité, mais apparemment il allait avoir tout l'hiver pour l'exercer.

Le 28 octobre, Green River disparaissait sous près de quinze centimètres de neige.

– Si nous ne nous décidons pas rapidement, dit Stu à Tom tandis qu'ils regardaient tomber la neige, nous sommes partis pour passer tout l'hiver à l'Utah Hotel.

Le lendemain, ils se rendirent avec la Plymouth jusqu'à la station-service, à la sortie de la ville. S'arrêtant souvent pour souffler, demandant l'aide de Tom quand il fallait de la force, il remplaça les

pneus arrière qui avaient autant d'adhérence que des savonnettes par des pneus à crampons. Stu pensa changer de véhicule pour faire la route en 4

x 4. Mais il avait finalement décidé, parfaitement irrationnellement, de ne pas changer de monture puisque celle-ci leur avait porté chance jusque-là. Tom acheva de la préparer en chargeant quatre sacs de sable de vingt-cinq kilos dans le coffre de la Plymouth. Et ils sortirent de Green River la veille de la Toussaint, en direction de l'est.

Ils arrivèrent

à Grand Junction le 2 novembre à midi. Juste à temps, car ils n'auraient pas eu plus de trois heures encore devant eux. Le ciel avait été d'un gris de plomb toute la matinée et, au moment où ils débouchèrent sur la grand-rue, les premiers flocons de neige commencèrent à tomber sur le capot de la Plymouth. Cette fois c'était sérieux. Le ciel promettait une vraie tempête.

– Choisis ton endroit, dit Stu. Nous risquons de rester ici un bon bout de temps.

– Ici ! Le motel avec

une étoile ! dit Tom.

Le motel avec l'étoile était le Grand Junction Holiday Inn. Au-dessous de l'enseigne, une marquise où l'on pouvait encore lire ce message en lettres rouges de plastique : NVENUE

AU FESTIV D'ÉTÉ 90 DE GR ND JUNC ! 12 JUIN – 4 JUI ET !

– D'accord, dit Stu. Allons-y pour le Holiday Inn.

Il se gara et arrêta le moteur de la Plymouth qui, à sa connaissance, n'allait plus jamais tourner. À deux heures de l'après-midi, les flocons clairsemés s'étaient transformés en un épais rideau blanc qui tombait inlassablement, sans un bruit. À quatre heures, le vent léger s'était transformé en une véritable bourrasque qui balayait la neige, l'empilant en congères à une vitesse presque hallucinante. Il neigea toute la nuit. Quand Stu et Tom se levèrent le lendemain matin, ils découvrirent Kojak assis devant les grandes portes doubles de la réception, regardant dehors un monde blanc complètement paralysé. Rien ne bougeait, à l'exception d'un seul geai bleu qui se promenait sur le store en lambeaux d'un magasin, de l'autre côté de la rue.

– Salerpipopette, bafouilla Tom. Ça, c'est de la neige, pour sûr.

Stu hocha la tête.

– Et comment qu'on va

rentrer à Boulder là-dedans ?

– Il va falloir attendre le printemps.

– Quoi ?

Tom avait l'air affreusement déçu et Stu prit le grand garçon par les épaules.

– On va voir le temps passer, dit-il.

Mais même ainsi, il n'était pas sûr que Tom et lui puissent attendre aussi longtemps.

Stu gémissait

et haletait dans le noir depuis quelque temps. Finalement, il poussa un cri assez fort pour se réveiller. Quand il sortit de son rêve, il était dans sa chambre de motel, au Holiday Inn, dressé sur les coudes, les yeux écarquillés, regardant dans le vide. Il poussa un long soupir, chercha à tâtons la lampe sur la table de chevet et actionna deux fois l'interrupteur avant de se souvenir. C'était drôle comme le souvenir de l'électricité refusait de s'éteindre. Il trouva la lampe Coleman par terre et l'alluma. Quand ce fut fait, il se servit du pot de chambre. Puis il s'assit devant le bureau, regarda sa montre et vit qu'il était trois heures et quart du matin.

Ce rêve encore. Frannie. Un cauchemar.

Toujours le même. Frannie qui souffrait, le visage baigné de sueur. Richardson entre ses cuisses, et Laurie Constable debout à côté de lui pour l'aider. Les pieds de Fran reposaient sur des supports d'acier inoxydable…

*Pousse, Frannie. Pousse fort. C'est bien. Très bien.*

Mais à voir les yeux de George au-dessus de son masque, Stu savait que ça n'allait pas du tout. Quelque chose n'allait pas. Laurie essuyait le visage de Frannie, écartait les cheveux qui recouvraient son front.

*Accouchement par le siège.*

Qui avait dit cela ? Une voix sinistre, désincarnée, grave et traînante, comme une voix sur un 45 tours que l'on fait jouer à 33

1/3.

*Naissance par le siège.*

La voix de George : *Tu ferais mieux d'appeler Dick. Dis-lui que nous allons peut-être devoir…*

La voix de Laurie : *Docteur, elle perd beaucoup de sang…*

Stu alluma une cigarette. Elle n'avait aucun goût mais après ce rêve, elle lui fit tout de même du bien. *Un rêve d'anxiété, c'est tout. Tu as cette idée typiquement macho que les choses tournent mal si tu n'es pas là. Alors, remets tout ça dans ta poche, Stuart, et ton mouchoir par-dessus. Elle va bien. Tous les rêves ne se réalisent pas.*

Mais trop de rêves s'étaient réalisés depuis six mois. L'impression qu'on lui faisait entrevoir l'avenir dans ce cauchemar où il revoyait sans cesse l'accouchement de Fran refusait de le quitter.

Il écrasa sa cigarette sans en avoir fumé la moitié et regarda fixement le globe de la lampe à gaz. C'était le 29 novembre ; ils étaient prisonniers dans le Holiday Inn de Grand Junction depuis près de quatre semaines. Le temps avait passé lentement, mais ils avaient réussi à se tenir occupés avec une ville entière à piller pour se distraire.

Stu avait trouvé une génératrice Honda dans un magasin. Tom et lui l'avaient ramenée au Palais des congrès, en face du Holiday Inn, en l'installant avec un palan à chaîne sur un traîneau tiré par deux motoneiges – méthode qui somme toute n'était pas tellement différente de celle que La Poubelle avait utilisée pour apporter son dernier cadeau à Randall Flagg.

– Qu'est-ce que tu veux faire avec ? demanda Tom. Amener l'électricité au motel ?

– Oh non, elle est trop petite pour ça.

– Alors quoi ?

Tom dansait d'impatience.

– Tu verras bien.

Ils installèrent la génératrice dans l'armoire électrique du Palais des congrès, et Tom l'oublia bientôt – ce qui était exactement ce que Stu espérait. Le lendemain, Stu se rendit en motoneige au Cineplex de Grand Junction. Toujours avec l'aide du palan et du traîneau, il descendit un vieux projecteur 35 millimètres par la fenêtre du premier étage qui donnait sur le débarras où Stu avait découvert la machine au cours d'un de ses voyages d'exploration. On l'avait enveloppée dans du plastique… puis oubliée là, à en juger par la couche de poussière

qui la recouvrait.

Même si sa jambe allait beaucoup mieux, il lui avait fallu près de trois heures pour déplacer le projecteur de l'entrée du Palais des congrès jusqu'au centre de la salle. Il s'attendait à voir Tom apparaître d'un moment à l'autre. Bien sûr, s'il était venu donner un coup de main, le travail aurait avancé plus vite, mais il n'y aurait plus eu de surprise. Tom vaquait à ses propres affaires et Stu ne le vit pas de la journée.

Lorsqu'il rentra au Holiday Inn vers cinq heures, les joues comme des pommes d'api, une écharpe autour du cou, la surprise était prête.

Stu avait apporté les six films qu'on jouait au Cineplex Grand Junction.

– Viens avec moi au Palais des congrès, dit Stu d'un air détaché quand ils eurent terminé de dîner.

– Pour faire quoi ?

– Tu vas bien voir.

Une rue à traverser, et ils étaient rendus. À l'entrée, Stu tendit à Tom une boîte de pop-corn.

– Pourquoi ?

– On peut pas regarder un film sans pop-corn, gros bêta.

– *UN FILM !*

– Évidemment.

Tom se précipita dans la salle. Il vit le gros projecteur, déjà installé, le film monté. Il vit le grand écran abaissé. Il vit deux chaises pliantes au milieu de l'énorme salle vide.

– Ouch ! murmura-t-il, et rien n'aurait pu mieux récompenser Stu de sa peine que son expression d'émerveillement.

– J'ai travaillé trois étés au drive-in de Braintree expliqua Stu. J'espère que je sais encore réparer si le film casse.

– Ouch ! fit encore Tom.

– Il va falloir attendre un peu entre les bobines. J'allais quand même pas me coltiner une deuxième machine.

Stu enjamba l'écheveau de fils qui reliait le projecteur à la génératrice Honda installée dans le placard électrique, puis il tira la poignée noire du démarreur. La génératrice commença à tourner joyeusement. Stu referma de son mieux la porte du placard pour assourdir le bruit du moteur et il éteignit toutes les lumières. Cinq

minutes plus tard, ils étaient assis côte à côte et regardaient Sylvester Stallone tuer des centaines de trafiquants de drogue dans *Rambo IV*. La bande sonore leur arrivait en Dolby par les seize haut-parleurs du Palais des congrès, parfois si fort qu'il en devenait difficile de suivre le dialogue (assez mince il est vrai)… mais tous les deux adorèrent le spectacle.

Et maintenant, Stu souriait en repensant à cette soirée. Si quelqu'un l'avait vu faire, il l'aurait sans doute trouvé idiot – pourquoi ne pas brancher un magnétoscope sur une génératrice beaucoup plus petite et regarder des centaines de films, sans même sortir du Holiday Inn ? Mais pour lui, un film regardé à la télévision n'avait jamais été la *vraie* chose. Pourtant, ce n'était pas exactement l'explication non plus. L'explication, c'était tout simplement qu'ils avaient du temps à tuer…

et que certains jours ce temps-là avait vraiment la vie dure.

Le deuxième film était une nouvelle version de l'une des dernières bandes dessinées de Disney, *Oliver et Compagnie*, jamais sorti sur vidéo-cassette. Tom ne se lassait pas de le regarder, riant comme un enfant aux pitreries d'Oliver, d'Artful Dodger et de Fagin qui habitaient une péniche à New York et dormaient dans un fauteuil d'avion.

Mais il n'y avait pas que le cinéma. Stu avait construit plus de vingt modèles réduits de voitures dont une Rolls-Royce de deux cent quarante pièces qui se vendait soixante-cinq dollars avant la super-grippe. Tom avait aménagé un étrange mais saisissant décor qui couvrait la moitié du parquet de la salle de bal du Holiday Inn, prenant pour matières premières du papier journal, de la colle, du plâtre et des colorants alimentaires. Il l'avait baptisé Base lunaire Alpha. Oui, ils s'étaient occupés, mais…

*Ce que tu penses est complètement fou.*

Il fléchit la jambe. Elle allait mieux qu'il ne l'aurait jamais espéré, en partie grâce à la salle de conditionnement physique du Holiday Inn. Elle était encore très raide et lui faisait un peu mal, mais il pouvait boitiller sans ses béquilles. Elles avaient bien travaillé, qu'elles se reposent maintenant. Stu était sûr de pouvoir montrer à Tom comment piloter une de ces motoneiges qui sommeillaient dans presque tous les garages de la ville. Trente kilomètres par jour, un abri de plastique, de gros sacs de couchage, une bonne provision de concentrés lyophilisés…

*Voyons donc, et quand une avalanche vous tombera dessus dans un col, vous n'aurez qu'à lui faire peur avec un sachet de carottes lyophilisées*

*pour qu'elle s'en aille ailleurs. Complètement dingue !*

Mais pourtant…

Il écrasa sa cigarette et éteignit la lampe de camping. Mais il attendit longtemps le sommeil.

Tom, tu as

vraiment très envie de rentrer à Boulder ? demanda-t-il alors qu'ils prenaient leur petit déjeuner.

– Pour voir Fran ? Dick ?

Sandy ? Putain, oui ! Tu crois qu'ils ont donné ma petite maison à un autre ?

– Non, certainement pas. Écoute, est-ce que tu serais prêt à prendre des risques ?

Tom le regarda, étonné. Stu allait essayer de mieux lui expliquer, quand Tom répondit : – Putain, il y a toujours des risques, non ?

Et la décision fut ainsi prise, sans autre forme de procès. Ils partirent de Grand Junction le dernier jour du mois de novembre.

Il ne fut pas

nécessaire d'enseigner à Tom les rudiments de la conduite en motoneige. Stu se trouva une monstrueuse machine dans le hangar des Ponts & Chaussées du Colorado, à moins d'un kilomètre du Holiday Inn. Elle était dotée d'un moteur très puissant et d'un carénage qui coupait le vent. Mais surtout, un grand compartiment de chargement avait été aménagé à l'arrière, sans doute pour transporter du matériel de secours. Le compartiment était suffisamment spacieux pour loger confortablement un chien de bonne taille. Ce n'était pas les magasins de sports d'hiver qui manquaient en ville, si bien qu'ils n'eurent aucune difficulté à s'équiper pour le voyage, même si la super-grippe avait frappé au début de l'été. Ils se munirent donc d'un abri de plastique ultra-léger, de sacs de couchage épais, d'une paire de skis de fond chacun (bien que l'idée d'enseigner à Tom le ski de fond glaçât le sang de Stu), plus un gros réchaud à gaz Coleman, des lampes, des bonbonnes de gaz, des piles de rechange, des concentrés lyophilisés et un gros fusil Garand équipé d'une lunette.

À deux heures, le premier jour, Stu comprit qu'il avait eu tort de craindre de mourir de faim s'il se trouvait bloqué quelque part. La forêt grouillait de gibier ; il n'en avait jamais vu autant de toute sa vie. Plus tard, dans l'après-midi, il abattit un cerf, son premier depuis qu'il avait quinze ans, depuis ce jour où il avait fait l'école buissonnière pour aller chasser avec son oncle Dale. Ils avaient abattu un cerf, qui était en fait une biche étique et coriace dont la chair avait un goût amer, sauvage… parce qu'elle mangeait des orties, avait expliqué l'oncle Dale. Celui-ci était un mâle, solidement bâti, large de poitrail. Mais l'hiver venait juste de commencer, se dit Stu en dépeçant la bête avec un grand couteau, souvenir de Grand Junction. La nature avait sa manière à elle de régler les problèmes de surpopulation.

Tom fit un feu pendant que Stu découpait le cerf de son mieux, tachant de sang les manches de son anorak qui en furent bientôt raides et gluantes. Quand il eut fini, il faisait noir depuis trois heures déjà et sa jambe chantait l'*Ave Maria*. Le cerf qu'il avait tué avec son oncle Dale avait atterri chez Schœy, un vieil homme qui habitait dans une cabane, juste à la sortie de Braintree. Il avait découpé le cerf pour trois dollars et cinq kilos de viande.

– J'aurais bien aimé que le vieux Schœy soit avec nous ce soir, dit Stu en soupirant.

– Qui ça ? demanda Tom qui dormait presque.

– Personne, Tom. Je parlais tout seul.

– Mais l'effort valait la peine. La venaison était succulente. Lorsqu'ils en eurent mangé leur content Stu fit encore cuire une quinzaine de kilos qu'il rangea dans l'un des petits compartiments de la motoneige des Ponts & Chaussées. Cette première journée, ils ne firent que vingt-cinq kilomètres.

Durant la nuit,

il fit un autre rêve. Il était de nouveau dans la salle d'accouchement. Il y avait du sang partout – les manches de sa blouse blanche étaient trempées de sang, raides et gluantes. Le drap qui recouvrait Frannie était complètement inondé. Elle hurlait.

– *Ça vient*, haletait George. *Ça y est. Frannie, il va sortir. Pousse ! POUSSE !*

Et il sortit, il sortit dans un dernier flot de sang. George dégagea le bébé en le saisissant par les hanches puisqu'il s'était présenté par le siège.

Laurie se mit à hurler. Des instruments d'acier inoxydable volèrent dans tous les sens…

Car c'était un loup dont le visage humain arborait un furieux sourire grimaçant, *son* visage. C'était Flagg, Flagg qui était revenu, qui n'était pas mort, pas mort encore, qui marchait encore de par le monde, Frannie avait donné naissance à Randall Flagg…

Stu se réveilla, le bruit de sa respiration haletante remplissant ses oreilles. Avait-il crié ?

Tom dormait toujours, si bien pelotonné dans son sac de couchage qu'on ne voyait que sa tignasse. Kojak était couché en boule à côté de Stu. Tout allait bien. Ce n'était qu'un rêve…

Mais un hurlement solitaire monta dans la nuit hulula, carillon argentin d'horreur et de désespoir… le hurlement d'un loup, ou peut-être le cri du fantôme d'un tueur.

Kojak leva la tête.

Stu sentit qu'il avait la chair de poule sur les bras, les cuisses, le ventre.

Le hurlement ne revint pas.

Stu se rendormit. Au matin, ils firent leurs bagages et repartirent. Ce fut Tom qui remarqua que les viscères du cerf avaient disparu. Il y avait des traces autour de l'endroit où ils les avaient laissés. Le sang de

la bête faisait maintenant une tache rosâtre sur la neige… mais c'était tout.

beau temps leur permirent d'arriver à Rifle. Le lendemain matin, quand ils se réveillèrent, la ville était prise dans le blizzard. Stu dit qu'ils feraient mieux d'attendre là et ils s'installèrent dans un motel. Tom tint ouvertes les portes qui donnaient dans la réception et Stu fit une entrée triomphale en motoneige. Comme il l'expliqua à Tom, c'était plus pratique pour décharger. Naturellement, la grosse chenille de la machine brouta un peu l'épaisse moquette.

Il neigea

pendant trois jours. Quand ils se réveillèrent le 10 décembre et qu'ils sortirent après s'être creusé un tunnel à travers la neige, le soleil brillait et la température n'était pas loin du point de congélation. La neige était beaucoup plus profonde à présent et il était devenu difficile de suivre les virages de la nationale 70. Mais en cette belle journée ensoleillée, ce n'était pas de suivre la route qui inquiétait Stu. Tard dans l'après-midi, quand les ombres bleutées commencèrent à s'allonger, Stu réduisit les gaz, puis arrêta le moteur de la motoneige, tendant l'oreille, semblant écouter de tout son corps.

– Qu'est-ce que c'est, Stu ?

Qu'est-ce que…

Mais Tom venait d'entendre lui aussi. Un grondement sourd sur leur gauche, en avant. Il grandit, devint aussi fort que celui d'un train passant à toute vitesse, puis s'évanouit. Et ce fut à nouveau le silence.

– Stu ?

– Ne t'en fais pas, répondit Stu.

*Je vais me faire du souci pour nous deux*.

Le temps

continuait d'être doux. Le 13 décembre ils étaient presque arrivés à Shoshone et ils escaladaient encore les Rocheuses – pour eux, le point culminant qu'ils devraient atteindre avant de commencer à descendre serait le col Loveland.

À maintes et maintes reprises, ils entendirent le grondement sourd des avalanches, parfois très loin, parfois si près qu'il n'y avait rien d'autre à faire que de regarder et d'attendre, d'espérer que ces grandes nappes blanches de mort ne viendraient pas effacer le ciel. Le 12, l'une d'elles engloutit un endroit où ils étaient passés une demi-heure plus tôt, enterrant les traces de la motoneige sous des tonnes de neige compacte.

Stu craignait de plus en plus que les vibrations causées par le bruit du moteur ne finissent par les tuer en déclenchant une avalanche qui les enterrerait en moins de rien sous dix mètres de neige. Mais il n'y avait rien à faire, si ce n'est continuer et espérer.

Puis la température baissa et la menace se fit beaucoup moins présente. Il y eut une autre tempête de neige et ils durent s'arrêter deux jours. Ils finirent par sortir, reprirent leur route…

et les loups se mirent à hurler la nuit. Parfois ils étaient loin, parfois si près qu'ils semblaient juste derrière l'abri de plastique. Kojak bondissait alors sur ses pieds, grognait sourdement, tendu comme un ressort d'acier. Mais la température restait glaciale et la fréquence des avalanches diminua, ce qui ne les empêcha pas d'avoir une autre chaude alerte le 18.

Le 22 décembre, à la sortie d'Avon, Stu sortit de la route sans le vouloir. Un instant plus tôt, ils avançaient tranquillement à quinze kilomètre-heure projetant derrière eux des nuages de neige. Tom venait de lui montrer du doigt un petit village en contrebas, silencieux comme une photographie stéréoscopique des années 1880 avec son clocher blanc, ses congères immaculées qui montaient jusqu'aux toits. L'instant d'après, le capot de la motoneige basculait dans le vide.

– Bordel de…, commença Stu, mais il n'eut pas le temps d'en dire plus.

La motoneige piqua du nez. Stu coupa les gaz, mais trop tard. Il eut la curieuse impression de ne plus rien peser, comme lorsqu'on vient de quitter le plongeoir et que l'attraction de la gravité équilibre

exactement l'élan vers le haut que vous vous êtes donné. Ils furent catapultés hors de la machine. Stu perdit de vue Tom et Kojak. La neige froide lui montait jusqu'au nez. Lorsqu'il ouvrit la bouche pour crier, elle s'engouffra dans sa gorge, se coula dans son dos. Et il tombait, il culbutait. Finalement il s'arrêta au milieu d'un épais édredon de neige.

Il remonta, ramant avec ses bras comme un nageur, crachant le feu de sa gorge brûlée par la neige.

– Tom ! hurla-t-il.

Curieusement, sous cet angle, il pouvait voir très clairement le remblai de la route et l'endroit où ils étaient sortis, provoquant une petite avalanche. L'arrière de la machine émergeait de la neige à une quinzaine de mètres en dessous de la route, comme une grosse bouée orange. Étrange comme ces images d'eau persistaient… mais justement, Tom était-il en train de se noyer ?

– Tom ! *Tommy !*

Kojak sortit de quelque part comme un diable de sa boîte, saupoudré de sucre glace de la proue à la poupe, fendant la neige pour rejoindre Stu.

– Kojak ! lui cria Stu.

Cherche Tom ! *Cherche Tom !*

Kojak aboya et pataugea dans la neige pour faire demi-tour. Puis il se dirigea vers un endroit où la neige avait été labourée et il aboya à nouveau. Ahanant, trébuchant, avalant de la neige à pleine bouche, Stu le rejoignit et se mit à chercher autour de lui. Sous son gant, il sentit l'anorak de Tom et commença à tirer furieusement. Tom remonta à la surface, hors d'haleine, et tous les deux tombèrent à la renverse sur la neige.

– Ma gorge ! Ça brûle !

Oh putain ! Putain, oui…

– C'est le froid, Tom. Ça va s'arranger.

– Je pouvais pas… respirer…

– C'est fini maintenant, Tom.

Tout ira bien.

Assis sur la neige, ils reprenaient leur souffle. Stu prit Tom par les épaules. Le pauvre tremblait comme une feuille. Plus loin, de plus en

plus fort, puis diminuant à nouveau, le grondement froid d'une autre avalanche.

Il leur fallu

le reste de la journée pour faire le kilomètre qui les séparait de la ville d'Avon.

Pas question de récupérer la motoneige et le matériel – la pente était beaucoup trop raide. Elle resterait donc là au moins jusqu'à l'été – peut-être même pour toujours si les choses continuaient ainsi.

Il faisait nuit depuis une demi-heure quand ils arrivèrent en ville, trop fatigués et trop frigorifiés pour penser à autre chose que faire un feu et trouver un endroit pas trop froid pour dormir. Ce fut une nuit sans rêves, une nuit plongée dans le noir total de l'épuisement absolu.

Au matin, ils s'occupèrent de se rééquiper, opération nettement plus complexe dans la petite ville d'Avon qu'à Grand Junction. À nouveau, Stu pensa s'arrêter ici pour passer l'hiver – s'il disait qu'il le fallait, Tom ne poserait pas de questions. N'avaient-ils pas eu hier la démonstration parfaite de ce qui arrive aux gens qui jouent avec le feu – ou avec la neige ? Mais il finit par écarter cette idée. Le bébé devait naitre au début du mois de janvier. Il voulait être là. Il voulait voir de ses propres yeux que tout irait bien.

Il y avait un concessionnaire John Deere au bout de la courte grand-rue d'Avon. Dans le garage qui se trouvait derrière, ils découvrirent deux motoneiges d'occasion. Aucune n'était de la classe de la grosse machine des Ponts & Chaussées que Stu avait envoyée dans le décor, mais l'une d'elles était équipée d'une chenille surdimensionnée. Stu pensa qu'elle ferait l'affaire. Ils ne purent se procurer de concentrés lyophilisés et durent se contenter de boites de conserve. La fin de la journée fut consacrée à fouiller les maisons pour y chercher du matériel de camping, travail que ni l'un ni l'autre n'aimèrent beaucoup. Les victimes de l'épidémie étaient partout, transformées en momies de la période glaciaire.

Ils finirent par trouver à peu près tout ce qu'il leur manquait dans une grande pension de famille, un peu à l'écart de la grand-rue. Avant que n'arrive la super-grippe, elle s'était apparemment remplie de jeunes gens venus au Colorado pour faire toutes ces choses dont John Denver parlait dans ses chansons. De fait, Tom avait même déniché un grand sac à ordures en plastique vert sous l'escalier, un sac rempli d'une version très puissante de « L'Ivresse des Rocheuses ».

– Qu'est-ce que c'est ?

Du tabac, Stu ?

– Certains devaient le croire, répondit Stu avec un grand sourire. C'est de la marijuana, Tom. Tu ferais mieux de laisser ça où tu l'as pris.

Ils chargèrent la motoneige : provisions, sacs de couchage, abri en plastique. Quand ils eurent terminé, les premières étoiles s'allumaient déjà dans le ciel et ils décidèrent de passer encore une nuit à Avon.

Tandis qu'ils revenaient lentement sur la neige dure jusqu'à la maison où ils s'étaient installés, Stu se souvint tout à coup : on allait être le 24 décembre le lendemain. Il avait peine à croire que le temps avait passé si vite, mais la preuve était là devant lui, sur le cadran de sa montre à calendrier. Ils étaient partis de Grand Junction depuis plus de trois semaines.

Ils arrivèrent finalement à la maison.

– Toi et Kojak, vous entrez et vous faites du feu en m'attendant. J'ai une petite course à faire.

– Quelle course ?

– Une surprise.

– Une surprise ? Je

vais savoir quoi ?

– Oui.

– Quand ? demanda Tom

avec des yeux brillants.

– Dans quelques jours.

– Tom Cullen peut pas

attendre quelques jours quand c'est une surprise, putain, non.

– Tom Cullen va devoir attendre quand même. Je vais rentrer dans une heure. Sois prêt.

– Bon… d'accord.

Il fallut plutôt une heure et demie avant que Stu ne trouve exactement ce qu'il cherchait. Tom ne cessa de tourner autour de lui pendant les deux ou trois heures qui suivirent, impatient de savoir ce qu'était cette surprise. Stu ne lui dit rien et, quand ils allèrent se coucher, Tom avait déjà tout oublié.

– Je parie que tu aimerais mieux qu'on soit resté à Grand Junction, hein ? demanda Stu tandis qu'ils étaient couchés tous les

deux dans le noir.

– Putain, non, répondit Tom d'une voix ensommeillée. Je veux revenir vite dans ma petite maison. J'espère simplement qu'on va pas encore sortir de la route et retomber dans la neige. Tom Cullen a failli s'étrangler !

– Il faudra simplement aller moins vite et faire plus attention, répondit Stu sans lui mentionner ce qui leur arriverait probablement s'ils sortaient encore de la route… et s'il n'y avait pas d'abri à proximité.

– Quand est-ce que tu crois qu'on va arriver là-bas, Stu ?

– Il faut encore compter un petit bout de temps, mon bonhomme. Mais ça vient. Et je crois qu'on ferait mieux de dormir maintenant, tu crois pas ?

– Si, je crois.

Stu éteignit la lumière.

Il rêva que Frannie et son enfant-loup étaient morts pendant l'accouchement. Il entendit la voix très lointaine de George Richardson : *C'est la grippe. Plus de bébés, à cause de la grippe. La grossesse, c'est la mort, à cause de la grippe. Une poule dans chaque pot, un loup dans chaque ventre. À cause de la grippe. Nous sommes finis. L'humanité est finie. À cause de la grippe.*

Et quelque part, plus près, de plus en plus près, monta le rire de l'homme noir, comme un hurlement.

La veille de

Noël, ils commencèrent une série de longues étapes qui allaient durer presque jusqu'au nouvel an. Le froid avait fait geler la neige en surface, dure comme une croûte. Le vent soulevait des tourbillons de cristaux de glace qui s'entassaient en dunes poudreuses que la motoneige franchissait facilement. La lumière était si vive que Stu et Tom ne pouvaient enlever leurs lunettes de soleil.

Ce soir-là, ils campèrent sur la neige à quarante kilomètres à l'est d'Avon, pas très loin de Silverthorne. Ils étaient maintenant dans la gorge du col Loveland, un peu au-dessus et à l'ouest du tunnel Eisenhower. Et, tandis qu'ils attendaient que leur dîner chauffe, Stu découvrit une chose étonnante. Alors qu'il cassait machinalement la croûte de glace avec une hache et qu'il creusait avec la main la neige poudreuse qui se trouvait dessous, il avait découvert du métal bleu à seulement un coude de profondeur de l'endroit où ils étaient assis. Il faillit appeler Tom pour lui montrer sa découverte, mais se ravisa. L'idée qu'ils se trouvaient assis à moins de cinquante centimètres d'un embouteillage, à moins de cinquante centimètres de Dieu savait combien de cadavres n'était pas très rassurante.

Lorsque Tom se

réveilla le matin du 25, à sept heures moins le quart, Stu était déjà debout en train de préparer le petit déjeuner. C'était un peu étrange, car Tom se levait toujours avant Stu. Une marmite de soupe aux légumes Campbell mijotait au-dessus du feu. Kojak observait la scène avec un enthousiasme non dissimulé.

– Bonjour, Stu, dit Tom en remontant la fermeture Éclair de son anorak avant de sortir de son sac de couchage et de l'abri de plastique. Il avait terriblement envie de faire pipi.

– Bonjour, répondit Stu d'un ton détaché. Et joyeux Noël.

– Noël ?

Tom le regarda et oublia complètement qu'il avait furieusement envie de faire pipi.

– *Noël ?*

– Oui, Noël, répondit Stu en montrant quelque chose avec le pouce, sur la gauche de Tom. C'est tout ce que j'ai pu trouver.

Planté dans la neige dure se dressait un petit sapin de cinquante centimètres, plus exactement la tête d'un grand sapin. Stu l'avait décoré avec des glaçons trouvés dans l'arrière-boutique d'un bazar.

– Un arbre de Noël, murmura Tom, stupéfait. Et des cadeaux. Ce sont des cadeaux, Stu ?

Il y avait trois paquets sous l'arbre, tous emballés dans du papier bleu clair décoré de cloches de Pâques en argent –il n'y avait pas de papier de Noël au bazar, même pas dans l'arrière-boutique.

– Oui, ce sont des cadeaux. Pour toi. De la part du Père Noël, j'ai l'impression.

Tom lui lança un regard indigné.

– Tom Cullen sait qu'il n'y a pas de Père Noël ! Putain, non ! C'est toi qui me fais les cadeaux !

Et tout à coup, il eut l'air triste.

– Et je t'ai même pas rien donné ! J'ai oublié… je savais pas que c'était Noël… je suis stupide !

Stupide !

Il serra le poing et se donna un bon coup en plein front. Tom était

au bord des larmes.

Stu s'accroupit à côté de lui.

– Tom, tu m'as déjà donné mon cadeau de Noël.

– Non, je t'ai pas fait de cadeau. J'ai oublié. Tom Cullen est un idiot, un *grand con* !

– Je te dis que si. Le plus beau de tous les cadeaux. Je suis toujours vivant. Et c'est grâce à toi.

Tom le regardait sans comprendre.

– Si tu n'étais pas arrivé, je serais mort dans ce ravin à l'ouest de Green River. Si tu n'avais pas été là, Tom, je serais mort de la pneumonie, ou de la grippe, ou de ce que j'ai attrapé, là-bas, dans l'Utah Hotel. Je ne sais pas comment tu as trouvé ces médicaments… si c'était Nick, si c'était Dieu, ou seulement le hasard… Mais tu les as trouvés en tout cas. Tu ne dois plus jamais dire que tu es un grand con. Ce n'est pas vrai. C'est grâce à toi que je vois ce Noël.

– C'est pas du tout pareil, répondit Tom, mais il rayonnait de bonheur.

– C'est la même chose.

– Bon…

– Allez, ouvre tes cadeaux. Regarde ce qu'il t'a apporté. J'ai entendu son traîneau cette nuit, j'en suis sûr. J'ai l'impression que la grippe n'est pas arrivée jusqu'au pôle Nord.

– Tu l'as entendu ?

Tom regardait attentivement Stu pour voir s'il le faisait marcher.

– J'ai entendu quelque chose.

Tom prit le premier paquet et défit soigneusement l'emballage – c'était un petit flipper en plastique, un nouveau gadget que tous les mioches avaient réclamé à grands cris le Noël précédent, avec ses piles garanties deux ans. Les yeux de Tom s'allumèrent.

– Essaye-le, proposa Stu.

– Non, je vais regarder mes autres cadeaux.

Un sweat-shirt avec sur le devant un skieur hors d'haleine se reposant sur des skis tordus, appuyé sur ses deux bâtons.

– Le dessin dit : J'AI FAIT LE COL LOVELAND, expliqua Stu. Nous, pas encore, mais ça ne va pas tarder.

Tom ôta aussitôt son anorak pour enfiler le sweat-shirt.

– Il est beau ! Très

beau.

Le dernier paquet, le plus petit, contenait un simple médaillon d'argent monté au bout d'une chaînette. Pour Tom, le motif du médaillon ressemblait à un *8* couché sur le côté. Il le regarda, très étonné.

– Qu'est-ce que c'est, Stu ?

– C'est un symbole grec. Je me souviens de l'avoir vu il y a très longtemps dans une émission de télévision.

Ça veut dire l'infini, Tom. Toujours, si tu préfères.

Il se pencha vers Tom et lui prit la main dans laquelle il tenait son médaillon.

– Nous allons peut-être arriver à Boulder, Tommy. Et je crois qu'il était écrit que nous arriverions là bas. J'aimerais que tu portes cette médaille si tu veux bien. Si tu as jamais besoin d'un service et si tu ne sais pas à qui demander, regarde la médaille et souviens-toi de Stuart Redman. D'accord ?

– L'infini, dit Tom en retournant le médaillon. Pour toujours.

Puis il se passa la chaîne autour du cou.

– Je vais m'en souvenir. Tom Cullen va se souvenir de ça.

– Merde ! J'ai failli

oublier ! s'exclama Stu en rentrant dans l'abri d'où il ressortit avec un autre paquet. Joyeux Noël, Kojak ! Je vais l'ouvrir pour toi, si tu veux bien.

Stu défit l'emballage et sortit une boîte de friandises canines Toutou Gourmet. Il en répandit une poignée sur la neige et Kojak avala le tout sans se faire prier. Il revint aussitôt vers Stu en agitant la queue, rempli d'espoir.

– Plus tard, dit Stu en glissant la boîte dans sa poche. Les bonnes manières en toutes choses, n'oublie jamais, comme disait ce vieux… le prof.

Il sentit que sa gorge se nouait et que des larmes lui piquaient les yeux. Tout à coup, Glen lui manquait, Larry lui manquait, Ralph lui manquait avec son éternel chapeau. Tout à coup, ils lui manquaient tous, ceux qui n'étaient plus là, ils lui manquaient terriblement. Mère Abigaël avait dit qu'ils pataugeraient dans le sang avant que tout soit fini. Elle avait eu raison. Dans son cœur, Stu Redman la maudissait et la bénissait en même temps.

– Stu ? Ça va ?

– Mais oui, Tommy, ça va.

Et il serra très fort Tom dans ses bras.

– Joyeux Noël, mon vieux Tom.

– Et je peux chanter une chanson avant de partir ? demanda Tom d'une voix hésitante.

– Bien sûr, si tu en as envie.

Stu s'attendait à entendre *Petit papa Noël*, chanté avec la voix fausse et sans timbre d'un petit enfant. Mais ce fut un fragment de *Il est né le divin enfant* qu'il entendit, chanté par une belle voix de ténor.

– *Il est né*, la voix de Tom planait au-dessus des champs de neige revenait doucement, renvoyée par l'écho, le divin enfant… chantons tous… son avènement… ah qu'il est beau… qu'il est charmant…

Stu se joignit à Tom pour le refrain. Sa voix n'était pas aussi belle que celle de Tom, mais elle s'harmonisait suffisamment bien à elle pour qu'ils en soient tous les deux fort contents. Et le vieux chant déroulait ses cadences dans la profonde cathédrale silencieuse de ce matin de Noël :

– *Jouez hautbois, résonnez musettes… il est né le divin enfant…*

– Je me souviens pas des couplets, dit Tom avec un air coupable.

– C'était très joli comme ça.

Les larmes montèrent de nouveau à ses yeux. Il n'en fallait plus beaucoup pour qu'il se mette à pleurer. Et Tom allait avoir de la peine.

– Il faut s'en aller, Tom. Le temps passe.

– D'accord, répondit Tom, tandis que Stu commençait à démonter l'abri de plastique. C'est mon meilleur Noël de tout le temps.

– Je suis bien content, Tommy.

Peu après, ils reprenaient leur route en direction de l'est, vers les hauteurs, sous le brillant soleil glacé de ce jour de Noël.

À la nuit

tombée, ils campèrent près du sommet du col Loveland, mille sept cents mètres au-dessus du niveau de la mer. Ils dormirent tous les trois serrés les uns contre les autres, car la température tomba à moins vingt-cinq. Le vent soufflait sans cesse, froid comme la lame

fraîchement repassée d'un couteau de cuisine. Parmi les hautes ombres des rochers, alors que le semis des étoiles d'hiver semblait presque assez proche pour qu'on puisse le toucher, les loups hurlaient.

Le monde semblait être une gigantesque crypte au-dessous d'eux, à l'est comme à l'ouest.

Tôt le lendemain matin, avant l'aube, Kojak les réveilla par ses aboiements. Stu rampa hors de l'abri, son fusil à la main. Pour la première fois, les loups se montraient. Ils étaient descendus de leurs tanières pour s'asseoir en rond autour du camp, silencieux maintenant, les yeux braqués vers eux. Des yeux où passaient des lueurs d'un vert profond. Et tous semblaient sourire, d'un sourire sans pitié.

Stu tira six fois au hasard et les loups se dispersèrent. L'un d'eux fit un bond en l'air et retomba en tas. Kojak s'approcha en trottant, renifla, puis leva la patte et urina sur le cadavre.

– Les loups sont encore à *lui*, dit Tom. Ils le seront toujours.

Tom avait l'air encore à moitié endormi. Ses yeux étaient étranges, très lents, comme perdus dans un rêve. Et Stu comprit tout à coup ce que c'était : Tom était retombé dans cet étonnant état d'hypnose.

– Tom… est-ce qu'il est mort ?

Tu le sais ?

– Il ne meurt jamais. Il est dans les loups, putain, oui. Dans les corbeaux. Dans le serpent à sonnettes. Dans l'ombre du hibou à minuit et dans le scorpion en plein midi. Il se perche la tête en bas comme les chauves-souris. Il est aveugle comme elles.

– Est-ce qu'il va revenir ?

demanda Stu d'une voix anxieuse.

Il avait froid partout.

Tom ne répondit pas.

– Tommy…

– Tom est en train de dormir.

Il est allé voir l'éléphant.

– Tom, est-ce que tu peux voir Boulder ?

L'aube dessinait une amère ligne blanche derrière les montagnes

stériles.

– Oui. Ils attendent. Ils attendent un mot. Ils attendent le printemps. Tout est calme à Boulder.

– Est-ce que tu vois Frannie ?

Le visage de Tom s'éclaira.

– Frannie, oui. Elle est grosse. Elle va avoir un bébé, je crois. Elle habite avec Lucy Swann. Lucy va avoir un bébé aussi. Mais Frannie va avoir son bébé d'abord. Sauf que…

Et le visage de Tom s'assombrit.

– Tom ? Sauf quoi ?

– Le bébé…

– Quoi, *le bébé ?*

Tom regardait autour de lui, incertain.

– On était en train de tuer des loups, non ? Je me suis endormi, Stu ?

– Un petit peu, Tom, répondit Stu en se forçant à sourire.

– J'ai rêvé d'un éléphant. C'est rigolo, non ?

– Oui.

*Le bébé ? Fran ?*

Il commença à se dire qu'ils n'arriveraient pas à temps ; que cette chose que Tom avait vue se produirait avant qu'ils soient là.

Le beau temps

prit fin trois jours avant le nouvel an et ils durent s'arrêter à Kittredge. Ils étaient suffisamment près de Boulder pour que ce retard fût une grosse déception – même pour Kojak qui parut inquiet et nerveux.

– Est-ce qu'on pourra

repartir bientôt ? demanda Tom.

– Je ne sais pas. J'espère. Si nous avions eu encore deux jours de beau temps, nous serions sans doute arrivés.

Saleté ! Enfin, dit-il en haussant les épaules, ça ne va peut-être pas durer.

Mais ce fut la pire tempête de l'hiver.

Il neigea pendant cinq jours d'affilée et les congères s'élevaient à plus de quatre mètres par endroits. Lorsqu'ils sortirent, le 2 janvier, pour regarder un soleil aussi plat et chétif qu'une pièce de cuivre ternie, ils ne virent plus rien autour d'eux. Le centre de la petite ville était pratiquement enterré.

Le vent avait sculpté d'étranges formes sinueuses dans les montagnes de neige qu'il avait poussées devant lui, formes que l'on aurait pu croire venues d'une autre planète.

Ils repartirent, plus lentement que jamais car il était devenu extrêmement difficile de savoir où se trouvait la route. La motoneige s'enfonçait fréquemment et il fallait alors la dégager à la pelle. Le deuxième jour de l'année 1991, le grondement des avalanches recommença.

Le 4 janvier, ils arrivèrent à l'endroit où la nationale 6 bifurque en direction de Golden et à leur insu – il n'y eut ni rêves ni prémonitions –, ce fut le jour où Frannie Goldsmith entra dans les douleurs.

– Bon, dit Stu alors qu'ils s'étaient arrêtés à la bifurcation. Nous n'aurons plus de difficulté à trouver la route. Ils l'ont percée à la dynamite dans le rocher. Mais on a eu drôlement de la chance de trouver la sortie.

Rester sur la route fut effectivement relativement facile, mais traverser les tunnels beaucoup moins. Pour trouver les entrées, ils

durent parfois creuser dans la poudreuse, ou pire à travers la neige tassée d'anciennes avalanches. Et une fois dans le tunnel, la motoneige avançait dans un bruit d'enfer sur l'asphalte sec.

Ces tunnels faisaient peur – Larry ou La Poubelle auraient pu le leur dire. Il y faisait noir comme dans un four, à l'exception du pinceau de lumière projeté par le phare de la motoneige, car les deux extrémités étaient obstruées par la neige. À l'intérieur, on avait l'impression de se trouver enfermé dans un réfrigérateur. Leur progression était affreusement lente et sortir d'un tunnel était chaque fois une prouesse technique.

Stu avait très peur qu'ils ne finissent par tomber sur un tunnel absolument impraticable encombré de voitures qu'ils n'arriveraient jamais à déplacer. Il leur faudrait alors faire demi-tour et revenir jusqu'à l'autoroute. Ils perdraient au moins une semaine. Quant à abandonner la motoneige, ce serait une manière plutôt désagréable de se suicider.

Et Boulder était si proche, et pourtant si lointaine.

Le 7 janvier, à peu près deux heures après être sortis à la pelle d'un autre tunnel, Tom se mit debout à l'arrière de la motoneige.

– Qu'est-ce que c'est, Stu ?

Stu était fatigué et de mauvaise humeur. Il ne rêvait plus. Mais, étrangement, l'absence de ses rêves était peut-être encore plus effrayante.

– Ne te mets pas debout en marche, Tom je te l'ai dit cent fois ! Tu vas tomber la tête la première dans la neige et…

– Oui, oui, mais qu'est-ce que c'est ? On dirait un pont. Est-ce qu'on arrive à une rivière, Stu ?

Stu regarda, coupa les gaz et s'arrêta.

– Qu'est-ce que c'est ?

demandait encore Tom.

– Le viaduc, murmura Stu. Je…

je n'arrive pas à y croire…

– Viaduc… viaduc ?

Stu se retourna et prit Tom par les épaules.

– Ça, c'est un viaduc, Tom !

En haut, c'est la 119 ! La route de Boulder ! Nous ne sommes plus qu'à trente kilomètres ! Peut-être moins !

Tom comprit. Sa bouche s'ouvrit toute grande et son visage prit une expression si comique que Stu éclata de rire et lui donna une grande tape dans le dos. Même cette douleur sourde dans sa jambe ne pouvait plus le déranger à présent.

– Alors on est vraiment arrivés, Stu ?

– Oui, oui, *oui !*

Ils se prirent par les mains, se mirent à danser comme des ours, tombant, se roulant dans la neige. Kojak les regardait, un peu surpris… mais il ne tarda pas à bondir avec eux en aboyant et en remuant frénétiquement la queue.

Ils s'arrêtèrent

à Golden pour la nuit. Tôt le lendemain matin, ils repartaient pour Boulder. Ni l'un ni l'autre n'avaient très bien dormi. Stu n'avait jamais été aussi impatient de toute sa vie… et pourtant, cette sourde inquiétude à propos de Frannie et du bébé ne cessait de le ronger.

Vers une heure, la motoneige commença à hoqueter. Stu arrêta le moteur et défit le jerricane qui était attaché sur le côté de la petite niche de Kojak.

– Nom de Dieu ! dit-il en le soulevant.

– Qu'est-ce qu'il y a ?

– C'est ma faute ! C'est ma faute ! Je savais que ce foutu jerricane était vide, et j'ai oublié de le remplir ! J'étais trop pressé. J'ai l'air fin.

– On est en panne d'essence Stu lança le jerricane au loin.

– Tu peux le dire. Comment est-ce que je peux être aussi stupide ?

– C'est parce que tu pensais beaucoup à Frannie. Alors, qu'est-ce qu'on fait maintenant ?

– On va marcher. Emporte ton sac de couchage. On divise les conserves en deux et on les met dans les sacs de couchage. On laisse l'abri derrière. Je suis désolé, Tom. C'est entièrement ma faute.

– Ça fait rien, Stu. Qu'est-ce que tu disais pour l'abri ?

– On le laisse là, mon vieux.

Ils n'arrivèrent pas à Boulder ce jour-là. Ils durent s'arrêter à la tombée de la nuit, épuisés d'avoir pataugé dans cette neige poudreuse

qui semblait si légère mais qui les avait considérablement ralentis.

Pas de feu cette nuit-là. Pas de bois à portée de la main et ils étaient tous les trois trop fatigués pour aller en chercher. De hautes collines de neige aux formes douces les entouraient. Et, même quand la nuit fut tombée, ils ne virent aucune lueur au nord. Nouvelle déception pour Stu.

Ils mangèrent froid et Tom disparut dans son sac de couchage où il s'endormit aussitôt, sans même dire bonne nuit. Stu était fatigué et sa jambe lui faisait atrocement mal. J'ai de la chance si elle n'est pas foutue pour de bon, se dit-il.

Mais ils allaient arriver à Boulder demain soir dormir dans de vrais lits – promis, juré.

Une idée infiniment désagréable lui passa par la tête au moment où il se glissait dans son sac de couchage. Ils allaient arriver à Boulder, et la ville serait vide – aussi vide que Grand Junction, que Avon, que Kittredge. Des maisons vides, des magasins vides, des immeubles dont les toits se seraient effondrés sous le poids de la neige. Des rues remplies de congères. Aucun bruit, sauf le goutte-à-goutte de la neige qui fond quand le soleil décide de se montrer – il avait lu à la bibliothèque qu'il n'était pas rare à Boulder que la température remonte à vingt degrés en plein cœur de l'hiver. Mais tout le monde serait parti, comme les personnages d'un rêve lorsque vous vous réveillez. Parce qu'il ne resterait plus personne au monde, sauf Stu Redman et Tom Cullen.

C'était une idée idiote, mais il ne parvenait pas à s'en débarrasser. Il sortit de son sac de couchage et regarda à nouveau vers le nord, espérant voir à l'horizon cette faible lueur qui indique que des gens n'habitent pas très loin. Il devrait sûrement voir *quelque chose*. Il essaya de se rappeler combien d'habitants devaient vivre dans la Zone libre, selon les prévisions de Glen, maintenant que les routes étaient fermées à cause de la neige. Il ne s'en souvenait plus. Huit mille ? C'était bien ça ? Huit mille, ce n'était pas tellement, finalement ; ils ne devaient pas faire de lumière, même si l'électricité était complètement rétablie. Peut-être…

*Peut-être que tu devrais dormir un peu et oublier toutes ces bêtises. Tu verras bien demain.*

Il se coucha et, après qu'il se fut retourné dans tous les sens pendant plusieurs minutes, la fatigue eut enfin raison de lui. Il s'endormit. Et il rêva qu'il était à Boulder, en plein été, que toutes les pelouses étaient jaunies à cause de la chaleur et de la sécheresse. Le seul bruit était celui d'une porte qui battait, poussée par le vent. Ils étaient tous partis. Même Tom n'était plus là.

*Frannie !* appela-t-il, mais la seule réponse fut celle du vent et de cette porte qui claquait lentement.

À deux heures

de l'après-midi le lendemain, ils n'avaient encore fait que quelques kilomètres.

Stu et Tom devaient se relayer pour ouvrir une piste. Stu commençait à croire qu'ils n'arriveraient pas avant le lendemain. C'était lui qui les ralentissait.

Sa jambe commençait à coincer. Bientôt, je vais me traîner à quatre pattes, pensa-t-il.

Depuis quelque temps, Tom ouvrait la piste pratiquement tout seul.

Lorsqu'ils s'arrêtèrent pour déjeuner, Stu se dit qu'il n'avait même pas eu l'occasion de voir Frannie quand elle était réellement grosse.

*Peut-être que je vais la voir cette fois-ci*. Mais il n'en était pas convaincu. Il était de plus en plus certain que tout s'était passé sans lui… pour le meilleur ou pour le pire.

Et maintenant, une heure après leur déjeuner, il était tellement perdu dans ses pensées qu'il faillit bousculer Tom qui s'était arrêté.

– Qu'est-ce qui se passe ?

demanda-t-il en se frottant la jambe.

– La route, dit Tom, et Stu s'empressa de tourner la tête pour regarder.

– Eh ben… eh ben… ça alors…, fit-il après un long silence.

Ils étaient debout au sommet d'une congère de près de trois mètres de haut. La neige glacée descendait en pente raide jusqu'à l'asphalte de la route, en bas. À droite, un panneau disait simplement : BOULDER 5 KM.

Stu éclata de rire. Il s'assit sur la neige et leva la tête au ciel, hurlant de rire, sans se soucier de Tom qui le regardait d'un air interrogateur.

– Ils ont dégagé les routes, finit-il par dire. Tu vois ? On est arrivé, Tom ! On est arrivé !

Kojak ! Viens ici !

Stu répandit ce qui restait des friandises Toutou Gourmet sur la neige et Kojak les avala tandis que Stu fumait une cigarette et que Tom regardait cette route qui venait d'apparaître comme un mirage après des kilomètres et des kilomètres de neige vierge.

– On est revenu à Boulder murmurait lentement Tom. On y est. Cinq kilomètres, ça veut dire Boulder, putain, oui.

Stu lui donna une grande tape sur les épaules et jeta sa cigarette.

– Allez, Tommy. On rentre à la maison.

Vers quatre

heures, il recommença à neiger. À six heures, il faisait nuit et le goudron noir de la route était devenu d'un blanc fantomatique sous leurs pieds. Stu boitait fortement. Tom lui demanda s'il voulait s'arrêter. Stu se contenta de secouer la tête.

À huit heures la neige tombait très dru. Une ou deux fois, ils allèrent se perdre dans les tas de neige qui bordaient la route avant de retrouver leur chemin. La route devenait très glissante. Tom tomba deux fois puis, vers huit heures et quart, ce fut le tour de Stu qui fit une chute sur sa mauvaise jambe.

Il dut serrer les dents pour étouffer un gémissement.

Tom se précipita pour l'aider à se relever.

– Ça va, merci.

Vingt minutes plus tard, une voix jeune et nerveuse sortit du noir. Ils se figèrent sur place : – Q-Qui v-va là ?

Kojak se mit à gronder, le poil hérissé. Tom ouvrit la bouche. Et, à peine audible sous le hurlement constant du vent, Stu entendit un bruit qui le remplit de terreur : le bruit d'une culasse de fusil.

*Des sentinelles. Ils ont posté des sentinelles. Ça serait drôle d'arriver ici et de se faire descendre par une sentinelle devant le centre commercial de Table Mesa. Vraiment drôle. Celle-là, même Randall Flagg pourrait l'apprécier.*

– Stu Redman ! cria-t-il dans le noir. Stu Redman !

Il avala sa salive qui fit un *clic* dans sa gorge.

– Et qui êtes-vous ? demanda-t-il.

*Stupide. Tu ne le connais certainement pas…*

Mais la voix qui sortait de la neige paraissait pourtant familière.

– Stu ? Stu Redman ?

– Tom Cullen est avec moi… pour l'amour de Dieu, ne tirez pas !

– C'est un piège ?

L'homme semblait se parler tout seul.

– Non, ce n'est pas un piège !

Tom, dis quelque chose.

– Salut ! dit sagement Tom.

Il y eut un silence. La neige tourbillonnait autour d'eux. Puis la sentinelle (oui, cette voix était familière) se manifesta à nouveau :

– Stu avait un tableau dans son ancien appartement. Qu'est-ce que c'était ?

Stu chercha fiévreusement dans sa tête. Le claquement de cette culasse lui revenait à l'esprit et l'empêchait de réfléchir. *Mon Dieu je suis ici, en pleine tempête de neige, en train d'essayer de me souvenir d'un tableau qui se trouvait dans l'appartement – l'ancien appartement. Fran a dû déménager pour s'installer avec Lucy. Tiens, justement, Lucy se moquait de ce tableau. Elle disait que John Wayne attendait sûrement ces Indiens au bar…*

– Frederic Remington !

hurla-t-il de toutes ses forces. Et… et le tableau s'appelle *Le Sentier de la Guerre !*

– Stu ! répondit la sentinelle.

Une forme noire sortit de la neige, courut vers eux en glissant.

– Je n'arrive pas à y croire…

Et il était devant eux. Billy Gehringer, le jeune homme qui leur avait donné du fil à retordre l'été dernier avec sa manie de faire du stock-car en pleine rue.

– Stu ! Tom ! Et

Kojak, nom de Dieu ! Et Glen Bateman ? Larry ? Où est Ralph ?

Stu secoua lentement la tête.

– Je ne sais pas. Il faut qu'on se mette à l'abri, Billy. Nous sommes gelés.

– Bien sûr. Le supermarché est juste au bout de la rue. Je vais appeler Norm Kellogg… Harry Dunbarton… Dick Ellis… merde, je vais réveiller toute la ville ! C'est fantastique ! J'arrive pas à y croire !

– Billy…

Billy se retourna et Stu s'approcha de lui en boitillant.

– Billy, Fran devait avoir un bébé…

Billy se raidit, puis murmura : – Merde, je n'y pensais plus.

– Elle l'a eu ?

– George. George Richardson va t'en parler, Stu. Ou Dan Lathrop.

C'est le nouveau médecin. Il est arrivé à peu près un mois après votre départ. Dans le temps, il était oto-rhino, mais il est très…

Stu secoua Billy, coupant net son babillage presque frénétique.

– Qu'est-ce qui ne va pas ?

demanda Tom. Il y a quelque chose qui va pas avec Frannie ?

– Dis-moi, Billy, dit Stu. S'il te plaît.

– Frannie va bien. Elle va s'en sortir.

– C'est ce qu'on t'a dit ?

– Non, je l'ai vue. Tony Donahue et moi, on est allé lui porter des fleurs qu'on avait cueillies dans la serre. La serre, c'est l'idée de Tony. Il y fait pousser des tas de trucs, pas seulement des fleurs. Si elle est encore à l'hôpital, c'est simplement parce qu'elle a eu une… c'est ça, une romaine.

– Une césarienne ?

– Oui, c'est ça, parce que le bébé venait dans le mauvais sens, je crois. Mais ça s'est passé en douceur. Nous sommes allés la voir trois jours après l'accouchement, le 7 janvier, avant-hier.

On lui a apporté des roses. On s'est dit qu'elle avait besoin d'être consolée, parce que…

– Le bébé est mort ?

– Non, il n'est pas mort. Pas encore, ajouta-t-il après un long moment d'hésitation.

Stu se sentit soudain très loin de là, précipité dans le vide. Il entendait un rire… le hurlement des loups…

Et cette fois, un torrent de paroles sortit de la bouche de Billy :

– Il a la grippe. Il a attrapé le Grand Voyage. C'est la fin pour nous tous, c'est ce que les gens disent. Frannie l'a eu le 4, un garçon, près de trois kilos. Au début, il avait l'air d'aller bien et je crois que tout le monde dans la Zone s'est saoulé. Et puis le 6, il… il a attrapé la maladie. Oui, c'est comme ça, continua Billy dont la voix commençait à vaciller. Il l'a attrapée… Merde ! C'est une mauvaise nouvelle pour quelqu'un qui rentre, je suis vraiment désolé, Stu…

Stu tendit la main, trouva l'épaule de Billy, l'attira vers lui.

– Au début, tout le monde disait qu'il allait peut-être aller mieux, que c'était simplement une grippe ordinaire… ou la bronchite… ou le croup… mais les toubibs, ils disaient que les nouveau-nés n'attrapent

presque jamais ces maladies-là. C'est comme une immunité naturelle, parce qu'ils sont trop petits. Et puis George et Dan… ils ont tellement vu de super-grippes l'année dernière…

– Qu'ils auraient du mal à se tromper.

– C'est ça, murmura Billy. T'as compris.

– Quelle merde, murmura Stu.

Il se retourna et commença à redescendre la rue en boitillant.

– Stu, où est-ce que tu t'en vas ?

– À l'hôpital. Voir ma femme.

# 76

Fran était

réveillée. Sa lampe de lecture était allumée à côté d'elle, jetant une flaque

de lumière vive sur le côté gauche du drap blanc immaculé qui la recouvrait. Au

centre de la tache de lumière, retourné, un roman d'Agatha Christie. Fran était

réveillée, mais elle s'en allait doucement vers cet état où les souvenirs s'éclaircissent

magiquement au moment où ils commencent à se transformer en rêves. Elle allait

enterrer son père. Ce qui était arrivé après cela n'avait pas d'importance, mais

elle allait sortir de l'état de choc où elle se trouvait, le temps d'accomplir

ce travail. Un acte d'amour. Et, quand ce serait fait, elle se couperait une

part de tarte à la fraise et à la rhubarbe. Une grosse part, bien juteuse, et

très, très amère.

Marcy était venue voir une

demi-heure plus tôt si elle avait besoin de quelque chose et Fran lui avait demandé :

« Est-ce que Peter est mort ? » Au moment où elle parlait, le

temps avait paru s'étirer deux fois plus longtemps, si bien qu'elle n'était pas

sûre d'avoir voulu dire Peter le bébé ou Peter le grand-père du bébé, aujourd'hui

décédé.

– Chut, il va bien, avait

répondu Marcy.

Mais Frannie avait lu la

véritable réponse dans ses yeux. Le bébé qu'elle avait fait avec Jess Rider

était en train de mourir quelque part entre quatre vitres. Peut-être celui de

Lucy aurait-il plus de chance ; ses deux parents étaient immunisés contre

le Grand Voyage. La Zone avait oublié son petit Peter pour placer tous ses

espoirs dans ces femmes qui avaient conçu après le premier juillet de l'an

dernier. C'était brutal, mais parfaitement compréhensible.

Son esprit dérivait planait à

basse altitude à la frontière du sommeil, explorant le terrain de son passé, le

paysage de son cœur. Elle pensa au salon de sa mère où l'horloge égrenait le

temps sec des saisons. Elle pensait aux yeux de Stu, à son bébé quand elle l'avait

vu la première fois, à Peter Goldsmith-Redman. Elle rêvait que Stu était avec

elle dans sa chambre.

– Fran ?

Rien n'avait fonctionné comme il

aurait fallu. Tous les espoirs s'étaient révélés faux, aussi trompeurs que les

automates de Disney World, mensonge, fausse aurore, fausse grossesse, une…

– Hé, Frannie !

Dans son rêve, elle voyait Stu

qui était de retour. Il se tenait dans l'embrasure de la porte de sa chambre un

énorme anorak doublé de fourrure sur le dos. Encore une illusion. Mais elle vit

que le Stu de son rêve portait la barbe. C'était drôle, quand même.

Elle commençait à se demander si

c'était bien un rêve lorsqu'elle vit Tom Cullen debout à côté de lui. Et… mais

c'était *Kojak* assis aux pieds de Stu !

Sa main courut jusqu'à sa joue et

elle se pinça furieusement, au point qu'une larme perla au coin de son œil

gauche. Mais rien ne changea dans cette vision.

– Stu ? murmura-t-elle.

Mon Dieu, c'est toi, Stu ?

Son visage était très bronzé, sauf

autour des yeux, sans doute parce qu'il avait porté des lunettes de soleil. Un

détail comme on n'en voit pas souvent dans les rêves…

Elle se pinça encore.

– C'est bien moi, répondit

Stu en entrant dans la chambre. Arrête de te triturer, ma chérie.

Il boitait tellement qu'il

faillit tomber en avant.

– Frannie, c'est moi, je suis

revenu.

– Stu ! cria-t-elle. *Tu*

es bien réel ? Si tu es réel, viens ici !

Il s'approcha d'elle et la prit

dans ses bras.

# 77

Stu était

assis à côté du lit de Fran quand George Richardson et Dan Lathrop entrèrent. Fran

prit aussitôt la main de Stu et la serra très fort. Son visage était devenu

absolument rigide et, en l'espace d'un instant, Stu vit à quoi elle

ressemblerait lorsqu'elle serait vieille. Un moment, il crut voir mère Abigaël.

– Stu, dit George, j'ai

appris que tu étais rentré. C'est un miracle. Tu ne peux pas savoir comme je

suis content de te voir. Moi et les autres.

George lui serra la main, puis

lui présenta Dan Lathrop.

– Nous avons entendu dire qu'il

y a eu une explosion à Las Vegas, dit Dan. Est-ce que vous l'avez vue ?

– Oui.

– Ici, les gens pensent que

c'était une explosion nucléaire. C'est vrai ?

– Oui.

George hocha la tête, puis sembla

vouloir changer de sujet et se tourna vers Fran.

– Et comment ça va ?

– Pas trop mal. Je suis si

contente d'avoir retrouvé Stu. Et le bébé ?

– C'est en fait pour cela

que nous sommes venus, répondit Lathrop.

– Il est mort ?

George et Dan échangèrent un

regard.

– Frannie, je voudrais que

vous écoutiez très attentivement et que vous compreniez bien ce que je vais

dire.

– S'il est mort, dites-le-moi

tout de suite ! lança Fran d'une voix détachée, au bord de l'hystérie

peut-être.

– Fran…, dit Stu.

– Peter semble aller mieux, reprit

Dan Lathrop d'une voix très douce.

Il y eut un moment de silence

dans la chambre. Fran, son visage ovale très pâle sous la masse châtain de ses

cheveux étalés sur l'oreiller regarda Dan comme s'il avait perdu la tête. Quelqu'un

– Laurie Constable ou Marcy Spruce – jeta un coup d'œil dans la chambre et

poursuivit son chemin. Un moment que Stu n'allait jamais oublier.

– Comment ? murmura

enfin Fran.

Il ne faut pas trop espérer, précisa

George.

– Vous dites… qu'il va mieux ?

Fran était absolument hébétée. Jusqu'à

ce moment, elle ne s'était pas rendu compte à quel point elle s'était résignée

à la mort de son enfant.

– Dan et moi, nous avons vu

des milliers de cas pendant l'épidémie, Fran… Tu remarques que je ne dis pas « traité »,

parce que je ne pense pas que nous ayons modifié d'un iota le cours de la

maladie. Exact, Dan ?

– Oui.

Cette petite ride volontaire que

Stu avait remarquée pour la première fois dans le New Hampshire quelques heures

après avoir fait sa connaissance apparut de nouveau sur le front de Fran :

– Vous voulez bien cesser de

tourner autour du pot, s'il vous plaît ?

– Je ne demande pas mieux, mais

je dois être prudent, et je *vais* être prudent, répondit George. Nous

sommes en train de parler de la vie de ton fils, et je ne vais pas te laisser

me forcer la main. Je veux que tu comprennes ce que nous pensons. Le Grand

Voyage était une grippe à antigène mutant, c'est ce que nous croyons à présent.

Chaque sorte de grippe – je parle de l'ancienne grippe – possède un antigène

différent ; c'est pour cette raison qu'on la voit revenir tous les deux ou

trois ans, malgré les vaccins. Supposons qu'il y ait une épidémie de grippe A, la

grippe de Hong Kong ; vous vous faites vacciner contre cette variété ;

deux ans plus tard, une grippe de type B se présente et vous tombez malade, sauf

si vous vous faites donner un autre vaccin.

– Mais vous finissiez par

guérir quand même, continua Dan, parce que votre organisme produisait ses

propres anticorps. Il s'adaptait à la grippe. Avec le Grand Voyage, c'est la

grippe elle-même qui changeait chaque fois que votre organisme se mettait en

position de défense. À cet égard, elle était plus semblable au virus du sida

que les variétés ordinaires de grippe que nos organismes avaient l'habitude de

combattre. Et comme avec le sida, elle changeait de forme jusqu'à ce que l'organisme

s'épuise complètement. Le résultat était inévitablement la mort.

– Mais alors, pourquoi ne l'avons-nous

pas attrapée ? demanda Stu.

– Nous ne le savons pas, répondit

George. Et il est probable que nous ne le saurons jamais. La seule

chose dont

nous puissions être sûrs c'est que les immunisés n'ont pas attrapé la maladie

pour ensuite en venir à bout ; ils ne l'ont tout simplement jamais

attrapée. Ce qui nous ramène à Peter. Dan ?

– Oui. Avec le Grand Voyage,

tous les malades semblaient *presque* aller mieux, mais ils ne se rétablissaient

jamais *complètement*. Ce bébé, Peter, est tombé malade quarante-huit

heures après sa naissance. Il ne fait absolument aucun doute qu'il s'agissait

du Grand Voyage – les symptômes étaient parfaitement classiques. Mais les taches

sous la mâchoire, que George et moi avions pris l'habitude d'associer au quatrième

et dernier stade de la super-grippe – ces taches *ne sont jamais apparues*.

D'autre part, ses périodes de rémission se sont faites de plus en plus longues.

– Je ne comprends pas, dit

Fran. Qu'est-ce que…

– Chaque fois que la grippe

change de forme, Peter s'adapte aussitôt, expliqua George. Il est encore

techniquement possible qu'il fasse une rechute mais il est clair qu'il n'est

jamais entré dans la phase finale. En fait, il semble être en train de s'en

tirer.

Un moment, ce fut le silence

total.

– Fran, reprit Dan, vous

avez transmis à votre enfant une immunité partielle. Il a attrapé la maladie, mais

nous pensons qu'il est capable de la combattre. Nous supposons que les jumeaux

de Mme Wentworth avaient la même capacité, mais la situation leur était beaucoup

moins favorable – et je continue de croire qu'ils ne sont peut-être pas morts

de la super-grippe, mais de complications provoquées par la super-grippe. La

distinction paraît sans doute minime, je sais, mais elle est cruciale.

– Et les autres femmes qui

sont enceintes d'hommes qui n'étaient pas immunisés ? demanda Stu.

– Nous croyons qu'elles

verront leurs bébés traverser la même expérience pénible, répondit George, et

certains enfants mourront peut-être – Peter a frôlé la mort de près, et il

pourrait encore le faire. Mais très bientôt, nous atteindrons le point où tous

les fœtus de la Zone libre – du *monde* – seront le produit de deux

parents immunisés. Il est toujours hasardeux de faire des prédictions, mais je

serais quand même prêt à parier que, lorsqu'il en sera ainsi, la balle sera de

nouveau dans notre camp. En attendant, il va falloir suivre Peter de

très près.

– Et nous ne serons pas

seuls à le suivre, si c'est une consolation supplémentaire, ajouta Dan. Car

Peter appartient à toute la Zone libre désormais.

– Je veux tout simplement qu'il

vive, parce que c'est mon bébé et que je l'aime, murmura Fran. C'est lui qui me

rattache à l'ancien monde, ajouta-t-elle en se tournant vers Stu. Il ressemble

plus à Jess qu'à moi, et j'en suis heureuse. Ça me paraît juste. Tu comprends, mon

amour ?

Stu hocha la tête et une étrange

idée lui traversa l'esprit – comme il aurait aimé être assis avec Hap, Norm

Bruett et Vic Palfrey, prendre une bière avec eux, regarder Vic en train de

rouler une de ses cigarettes qui puaient la merde, leur raconter toute cette

histoire. Ils l'avaient toujours appelé Stu le muet, ce vieux Stu, prétendaient-ils,

il ne dirait même pas « merde » s'il en avait plein la gueule. Cette

fois, il leur en raconterait des choses, à leur casser les oreilles et les

pieds. Il parlerait toute la nuit, et toute la journée suivante. Les yeux

fermés, il chercha la main de Fran, sentant que les larmes n'allaient pas

tarder à couler.

– Nous avons d'autres

malades à voir, dit George en se levant, mais nous te tiendrons au courant, Fran.

Dès que nous saurons quelque chose, nous te préviendrons.

– Quand est-ce que je vais

pouvoir l'allaiter ? Si… s'il ne… ?

– Dans une semaine, répondit

Dan.

– C'est bien long !

– Ce sera long pour nous

tous, vous savez. Nous avons soixante et une femmes enceintes dans la Zone. Neuf

ont conçu avant la super-grippe. Le temps va leur paraître vraiment très long. Stu,

j'ai été très heureux de faire votre connaissance.

Dan tendit la main, Stu la serra.

Le médecin sortit rapidement, pressé de retourner à ses autres malades.

George serra lui aussi la main de

Stu.

– Mon vieux, je veux te voir

demain après-midi au plus tard, d'accord ? Dis simplement à Laurie à quelle

heure tu veux venir.

– Pour quoi faire ?

– Ta jambe, répondit George.

Elle te fait mal, non ?

– Pas trop.

– Stu ? Qu'est-ce qu'il

y a avec ta jambe ? demanda Frannie en s'asseyant sur son lit.

– Fracture mal réduite, efforts

excessifs, répondit George à la place de Stu. Plutôt vilain tout ça. Mais on

pourra réparer les dégâts.

– Mais…, commença Stu.

– Il n'y a pas de mais !

Montre-moi ça, Stuart !

La ride volontaire creusait à

nouveau le front de Frannie.

– Plus tard.

– Tu t'arranges avec Laurie,

d'accord ? dit George en se levant.

– Tu peux compter sur lui, répondit

Frannie.

– Bon. Si la patronne le dit…

– Je suis vraiment bien

content de te revoir, ajouta George.

Mille questions semblaient se

bousculer sur ses lèvres. Mais il secoua la tête et s'en alla, refermant

soigneusement la porte derrière lui.

– Montre-moi comment tu marches.

La ride volontaire était toujours

là.

– Écoute, Frannie…

– Allez ! Montre-moi

comment tu marches !

Il s'exécuta, un peu comme un

marin qui cherche son équilibre sur un bateau en perdition. Lorsqu'il se

retourna vers elle, elle pleurait.

– Oh, Frannie, je t'en prie !

Il faut bien, répondit-elle en se

cachant la figure dans les mains.

Il s'assit à côté d'elle, écarta

ses mains.

– Non, non, ce n'est pas la

peine de pleurer.

Elle le regarda dans les yeux, les

joues ruisselantes de larmes.

– Tellement de gens sont

morts… Harold, Nick, Susan… et Larry ? Et Glen ?

Et Ralph ?

– Je ne sais pas.

– Et qu'est-ce que Lucy va

dire ? Elle sera ici dans une heure. Elle vient tous les jours. Elle est enceinte

de quatre mois. Quand elle va te demander…

– Ils sont morts là-bas, dit

Stu comme s'il se parlait à lui-même. C'est ce que je crois. Ce que je

crois, au

fond de mon cœur.

– Ne le dis pas comme ça. Pas

quand Lucy va venir. Tu vas lui faire trop de mal.

– Je crois qu'ils étaient

offerts en sacrifice. Dieu demande toujours un sacrifice. Ses mains sont tachées

de leur sang. Pourquoi ? Je n'en sais rien. Je ne suis pas un homme très

intelligent. Peut-être sommes-nous les responsables. Tout ce que je sais, c'est

que la bombe a explosé là-bas et pas ici, que nous sommes en sécurité pour

quelque temps. Pour un petit bout de temps.

– Est-ce que Flagg a disparu ?

Vraiment disparu ?

– Je ne sais pas. Je pense

que oui… mais il faudra rester vigilants. Plus tard, quelqu'un devra trouver l'endroit

où ils fabriquaient ces microbes et ces virus pour le recouvrir de sable et de

sel, et pour prier sur ce lieu. Prier pour nous tous.

Beaucoup plus

tard dans la soirée, un peu avant minuit, Stu poussa dans le couloir silencieux

de l'hôpital le fauteuil roulant dans lequel elle s'était installée. Laurie Constable

les accompagnait et Fran s'était assurée que Stu avait bien pris son rendez-vous.

– C'est plutôt toi qui devrais être dans ce fauteuil roulant, Stu, dit Laurie.

– Pour le moment, je n'en ai pas du tout envie.

Ils arrivèrent devant une grande baie vitrée qui donnait sur une pièce peinte en bleu et rose. Un mobile pendait au plafond. Un seul berceau était occupé, juste devant.

Stu regardait derrière la vitre, fasciné.

GOLDSMITH-REDMAN, PETER disait la carte du petit berceau. GARÇON.

2 980 GRAMMES. M. FRANCES GOLDSMITH, CH. 209 P. JESS RIDER (D.)

Peter pleurait.

La figure toute rouge, il serrait ses petits poings. Il avait une étonnante houppe de cheveux très noirs et ses yeux bleus semblaient regarder Stu comme si le bébé l'accusait d'être l'auteur de toute cette misère.

Son front était creusé d'une profonde ride verticale… une ride qui disait : « Je veux. »

Frannie pleurait.

– Frannie, qu'est-ce qui ne

va pas ?

– Tous ces berceaux vides, dit-elle

entre deux sanglots. C'est ça qui ne va pas. Il est tout seul dans cette pièce.

Pas étonnant s'il pleure, Stu, il est tout seul. Tous ces berceaux vides, mon

Dieu…

– Il ne sera pas seul bien

longtemps, répondit Stu en la prenant par les épaules. Et j'ai l'impression qu'il

va très bien s'en tirer. Tu ne crois pas, Laurie ?

Mais Laurie les avait laissés

seuls devant la pouponnière.

Avec une grimace de douleur, Stu

s'agenouilla à côté de Frannie et l'enlaça maladroitement. Émerveillés tous les

deux, ils regardaient Peter comme si l'enfant était le premier jamais engendré

sur terre. Un peu plus tard, Peter s'endormit, ses petites mains serrées sur sa

poitrine. Ils continuèrent pourtant à le regarder… étonnés qu'il fût là.

# 78

PREMIER MAI

L'hiver était

enfin derrière eux.

Il s'était éternisé, et pour Stu,

venu de son Texas ensoleillé, il avait été incroyablement dur. Deux jours après

son retour à Boulder, on lui avait recassé la jambe droite pour l'immobiliser

ensuite dans un énorme plâtre dont il n'avait pu se débarrasser qu'au début du

mois d'avril. Il commençait alors à ressembler à une carte routière d'une

étonnante complexité ; tous les habitants de la Zone semblaient y avoir

laissé leur signature, bien que ce fût une impossibilité patente. Car les

pèlerins avaient recommencé à arriver au goutte à goutte dès le premier mars et,

le jour qui avait été la date limite pour le dépôt des déclarations d'impôt

dans le monde d'autrefois, la Zone libre comptait près de onze mille habitants,

selon Sandy DuChien, maintenant à la tête d'un Service démographique de douze

personnes équipé d'un ordinateur emprunté à la First Bank de Boulder.

Stu et Fran étaient montés avec

Lucy Swann jusqu'au terrain de pique-nique aménagé à mi-hauteur du mont

Flagstaff pour regarder la traditionnelle course de mai. Tous les enfants de la

Zone paraissaient y participer (et plus d'un adulte aussi). Le panier de mai, orné

de rubans et rempli de fruits et de jouets, avait été confié à Tom Cullen. Une

idée de Fran.

Tom avait attrapé Bill Gehringer

(qui avait déclaré être trop grand pour ces jeux de marmots, mais qui n'avait

pas tardé quand même à entrer dans la ronde), et ensemble, ils avaient attrapé

ce garçon, Upshaw – ou était-ce plutôt Upson ? Stu avait beaucoup de mal à

se souvenir de tous ces noms – puis les trois étaient partis à la poursuite de

Leo Rockway qui se cachait derrière Brentner Rock. Leo s'était finalement fait

prendre par Tom.

Et la course s'était poursuivie

dans les rues encore pratiquement désertes, nuée d'enfants et d'adolescents

autour de Tom qui criait à tue-tête en brandissant son panier. Finalement, ils

étaient montés jusqu'ici où le soleil était chaud et le vent

agréablement tiède.

Plus de deux cents enfants « prisonniers » pourchassaient encore la

demi-douzaine de ceux qui n'avaient pas été pris. Terrorisés, des dizaines de

cerfs qui refusaient absolument de jouer le jeu s'enfuyaient dans la montagne.

Cinq kilomètres plus haut, au

cirque Sunrise, on avait préparé un énorme pique-nique à l'endroit où Harold

Lauder avait attendu un jour le moment de parler dans son walkie-talkie. À midi,

deux ou trois mille personnes allaient s'asseoir ici, regarder à l'est, dans la

direction de Denver, manger de la venaison, des œufs durs à la diable, des

tartines à la confiture et au beurre de cacahuètes, avec de bonnes tartes maison

comme dessert. Ce serait peut-être la dernière grande réunion de la Zone, à

moins qu'ils ne descendent tous à Denver pour se retrouver dans le stade où les

Broncos jouaient autrefois au football. Aujourd'hui, premier mai, le

goutte-à-goutte du début du printemps était devenu un raz de marée de nouveaux

arrivants. Depuis le 15 avril, huit mille personnes étaient arrivées, ce qui

portait la population à dix-neuf mille habitants à peu près – Le Service

démographique de Sandy ne suffisait plus à la tâche, pour le moment du moins. Une

journée de cinq cents arrivées seulement était une rareté.

Dans le parc que Stu avait

apporté, Peter pleurait. Fran s'approchait déjà, mais Lucy, enceinte de huit

mois et grosse comme une montagne, l'avait devancée.

– Je te préviens, dit Fran, il

faut le changer. Je le devine à sa manière de pleurer.

– Ce n'est pas en regardant

au fond d'une couche que je vais me mettre à loucher.

Lucy souleva Peter, rouge d'indignation,

puis le berça doucement dans ses bras.

– Alors, mon petiot… Qu'est-ce

que tu fabriques ? Pas grand-chose, hein ?

Peter se mit à gazouiller.

Lucy le déposa sur la grosse

couverture qu'ils avaient apportée pour le changer. Peter fit aussitôt mine de

s'en aller en rampant, sans cesser de gazouiller. Lucy le retourna et défit son

pantalon bleu en velours côtelé. Les petites jambes de Peter pédalèrent

furieusement en l'air.

– Pourquoi n'allez-vous pas

vous promener tous les deux ? dit Lucy.

Elle souriait à Fran, mais Stu

trouva que son sourire était un peu triste.

– Pourquoi pas ? répondit

Fran en prenant le bras de Stu.

Stu se laissa emmener. Ils

traversèrent la route et entrèrent dans un pré vert tendre qui grimpait vers

les nuages blancs d'un ciel radieux.

– Qu'est-ce que ça voulait

dire ? demanda Stu.

– Quoi donc ?

Fran faisait l'innocente.

– Ce regard.

– Quel regard ?

– Je sais quand je vois un

regard bizarre. Je ne sais peut-être pas ce que ça veut dire, mais je sais

quand j'en vois un.

– Assieds-toi à côté de moi,

Stu.

– Comme ça ?

Ils s'assirent et regardèrent

vers l'est le paysage qui descendait comme un gigantesque escalier jusqu'à ces

plaines que l'on voyait s'évanouir dans un brouillard bleuté. Le Nebraska était

par là, quelque part.

– C'est sérieux. Et je ne

sais pas comment t'en parler, Stuart.

– Vas-y, fais de ton mieux, répondit-il

en lui prenant la main.

Mais Fran ne disait toujours rien.

Son visage se plissa, une larme roula le long de sa joue, sa bouche se mit à

trembler.

– Fran…

– Non, je ne vais *pas* pleurer ! dit-elle avec colère.

Et aussitôt, elle fondit en

larmes. Médusé, Stu la prit par les épaules et attendit.

– Explique-moi maintenant, dit-il

quand le pire de la crise parut passé. Qu'est-ce qui se passe ?

– J'ai le mal du pays, Stu. Je

veux rentrer dans le Maine.

Derrière eux, des enfants

couraient en hurlant. Stu la regarda, absolument sidéré. Puis il esquissa un

timide sourire.

– C'est ça ? Je pensais

que tu avais décidé de divorcer, au minimum. Non pas que notre union ait été

sanctifiée par l'Église, mais…

– Je ne partirais jamais

sans toi, tu le sais bien.

Elle avait pris un Kleenex dans

sa poche et s'essuyait les yeux.

– Je m'en doutais.

– Mais je veux revenir dans

le Maine. J'en rêve tu sais. Est-ce que tu rêves parfois du Texas, Stu ? Est-ce

que tu rêves d'Arnette ?

– Non. Je pourrais vivre

aussi vieux et aussi content sans jamais revoir Arnette. Tu veux retourner à

Ogunquit, Frannie ?

– Peut-être plus tard. Pas

tout de suite. Je voudrais aller dans les montagnes du Maine, la région des

lacs. Tu es presque passé par là quand nous t'avons rencontré, Harold et moi, dans

le New Hampshire. Il y a des endroits magnifiques. Bridgton… Sweden… Castle

Rock. Les lacs doivent être remplis de poissons. Plus tard, on pourrait s'installer

sur la côte. Mais pas la première année, je n'en serais pas capable. Trop de

souvenirs. Ce serait trop d'un seul coup. La mer…

Elle jouait nerveusement avec ses

mains.

– Si tu veux rester ici, reprit-elle,

pour les aider… je comprendrai. Les montagnes sont très belles ici aussi. Mais…

ce n'est pas comme chez moi.

Il regarda en direction de l'est

et découvrit qu'il pouvait enfin nommer quelque chose qu'il sentait bouger en

lui depuis que la neige avait commencé à fondre : l'envie de partir. Il y

avait trop de gens par ici ; ils ne se marchaient pas encore tout à fait

sur les pieds, pas encore, mais ils commençaient à le faire se sentir nerveux. Il

y avait des Zonards (ils avaient commencé à s'appeler ainsi) qui pouvaient s'en

accommoder, qui semblaient même l'apprécier. Jack Jackson, par exemple, le chef

du nouveau comité de la Zone libre (qui comptait maintenant neuf membres). Brad

Kitchner aussi – il avait des centaines de projets en route, et d'innombrables

volontaires pour lui donner un coup de main. C'est lui qui avait eu l'idée de

remettre en marche une des stations de télévision de Denver. On y passait de

vieux films tous les soirs de six heures à une heure du matin, avec un journal

télévisé de dix minutes à neuf heures.

Et l'homme qui avait pris le

poste de shérif en l'absence de Stu, Hugh Petrella, n'était pas le genre de type

que Stu aimait trop fréquenter. Le simple fait que Petrella ait fait *campagne* pour obtenir son poste mettait Stu mal à l'aise. C'était un homme dur, puritain,

avec un visage taillé à coups de serpe. Il avait dix-sept hommes sous ses

ordres et en demandait davantage à chaque séance du comité. Si Glen avait été

là, pensait Stu, il aurait dit que l'éternel combat entre la loi et la liberté

individuelle venait de reprendre aux États-Unis d'Amérique. Petrella n'était

pas un mauvais homme, mais c'était un homme dur… Hugh était convaincu que la

loi apportait la réponse finale à tous les problèmes, et Stu se disait que

cette conviction faisait sans doute de lui un meilleur shérif que lui-même ne l'aurait

été.

– Je sais qu'on t'a offert

un poste au comité, dit Fran après un court moment d'hésitation.

– J'ai l'impression que c'était

surtout par gentillesse, tu ne crois pas ?

Fran parut soulagée.

– Mais…

– J'ai dans l'idée que je

pourrais très bien m'en passer. Je suis le dernier de l'ancien comité. Nous

étions un comité de crise. Il n'y a plus de crise. Et Peter ?

– Je pense qu'il sera assez

grand pour voyager en juin. Et j'aimerais attendre que Lucy ait son bébé.

Il y avait eu dix-huit naissances

dans la Zone depuis que Peter était venu au monde, le 4 janvier. Quatre bébés

étaient morts ; les autres étaient en pleine forme. Les enfants nés de

parents immunisés allaient très bientôt naître, et il était parfaitement

possible que celui de Lucy fût le premier. Elle devait accoucher le 14 juin.

– Qu'est-ce que tu dirais si

nous partions le premier juillet ?

– Tu veux dire que tu

acceptes de partir ? répondit Fran rayonnante.

– Évidemment.

– Tu ne dis pas ça

simplement pour me faire plaisir ?

– Non. D'autres gens vont

partir aussi. Pas beaucoup, en tout cas pendant quelque temps. Mais certains.

Elle lui sauta au cou.

– Ce sera peut-être

simplement des vacances. Ou peut-être… peut-être que nous allons vraiment aimer

ça. Peut-être que nous voudrons rester là-bas, ajouta-t-elle en le regardant

timidement.

– Peut-être.

Mais il se demandait s'ils

seraient capables de rester au même endroit plus de quelques années.

Il tourna la tête vers Lucy et

Peter. Assise sur la couverture, Lucy faisait sauter Peter dans ses bras. Le

petit enfant se tortillait et essayait de lui attraper le nez.

– Est-ce que tu as pensé qu'il

pourrait tomber malade ? Et toi, si tu étais encore enceinte ?

– Il y a des livres, répondit-elle

avec un sourire. Tu sais lire et moi aussi. On ne peut pas passer toute sa vie

à avoir peur, non ?

– Non, tu as raison.

– Des livres, et puis des

médicaments. Nous pouvons apprendre à nous en servir ; et les médicaments

qui sont trop vieux maintenant… nous apprendrons à les fabriquer. Et pour la

maladie, et pour la mort…

Elle regarda le grand pré où les

derniers enfants revenaient vers le terrain de pique-nique, en sueur, épuisés.

– Ça arrivera ici aussi, reprit-elle.

Tu te souviens de Rich Moffat ? Et de Shirley Hammett ?

– Oui.

Shirley était morte d'une crise

cardiaque en février.

Frannie lui prit les mains. Ses

yeux brillaient de détermination.

– On prend le risque, et on

vit comme on veut.

– D'accord. Je trouve que c'est

une bonne idée. Une très bonne idée.

– Je t'adore, Texan.

– Même chose pour vous, madame.

Peter avait recommencé à pleurer.

– Allons voir ce qui ne va

pas avec l'empereur.

Fran se leva et fit tomber des

brins d'herbe restés collés à son pantalon.

– Il voulait marcher à

quatre pattes et il s'est cogné sur le nez, expliqua Lucy en tendant Peter à

Frannie. Pauvre bébé !

– Pauvre bébé ! répéta

Fran en collant Peter sur son épaule.

Il se blottit contre son cou, regarda

Stu et sourit.

Stu lui rendit son sourire.

– Pic, pic, fit Stu en lui

touchant le bout du nez.

Peter éclata de rire.

Lucy regarda Fran, puis Stu, puis

encore Fran.

– Vous vous en allez ? Tu

l'as persuadé, hein ?

– Elle m'a persuadé, répondit

Stu. Mais on va encore rester un bout de temps pour voir ce que tu sais faire.

– Je suis bien contente, dit

Lucy.

Très loin, une cloche commença à

égrener des notes fortes et claires qui semblaient planer dans l'air limpide.

– C’est l’heure du déjeuner,

dit Lucy en se levant. Tu entends ça, junior ? On va manger. Ouille !

Ne me donne pas de coups de pied, j’y vais, dit-elle en tapotant son gros

ventre.

Stu et Fran se levèrent eux aussi.

– Tiens, prends le petit, dit

Fran.

Peter s’était endormi. Et ils

partirent ensemble vers le cirque Sunrise.

## CRÉPUSCULE D’UN SOIR D’ÉTÉ

Le soleil se

couchait. Ils étaient assis sous la véranda tandis que Peter marchait à quatre

pattes dans la terre. Stu était installé dans un fauteuil dont le cannage s’était

creusé avec les ans. À sa gauche Fran avait pris place dans le fauteuil à

bascule. Dans la cour, à gauche de Peter, l’ombre du pneu projetée sur le sol

par la douce lumière du soleil couchant se balançait.

– Elle a vécu très longtemps

ici, n’est-ce pas ? demanda Fran d’une voix douce.

– Très longtemps… Il va se

salir, fit Stu en montrant Peter du doigt.

– Il y a de l’eau. Elle

avait une pompe à manivelle. Il suffit de l'amorcer. Toutes les commodités, Stuart.

Il hocha la tête, alluma sa pipe,

commença à fumer lentement. Peter se retourna pour s'assurer qu'ils étaient

toujours là.

– Salut, bébé, fit Stu en

agitant la main.

Peter roula sur le dos. Il se

remit à quatre pattes et repartit de plus belle en décrivant un grand cercle. Au

bout de la route de terre qui traversait le champ de maïs sauvage se trouvait

un camping-car Winnebago équipé d'un treuil à l'avant. Ils n'avaient pris que

des routes secondaires, mais le treuil leur avait quand même été utile en

plusieurs occasions.

– Tu te sens seul ? demanda

Fran.

– Non. Avec le temps, peut-être.

– Tu as peur pour le bébé ?

Elle se caressa le ventre, encore

totalement plat.

– Non.

– Peter va être jaloux.

– Ça passera. Et Lucy a eu

des *jumeaux*. Tu t'imagines ça ?

Il souriait en regardant le ciel.

– Je les ai vus de mes yeux

vus, comme on dit. Quand est-ce qu'on va arriver dans le Maine, d'après toi ?

Il haussa les épaules.

– Vers la fin du mois de

juillet. Tout le temps pour se préparer à l'hiver. Tu t'inquiètes ?

– Non, pas du tout, répondit-elle

en se levant. Regarde-le, il est en train de se salir.

– Je te l'avais dit.

Il la regarda descendre les

quelques marches de la véranda et prendre le bébé dans ses bras. Il était assis

là où mère Abigaël s'était si souvent et si longtemps assise et il pensait à la

vie qui les attendait. Tout irait bien. Plus tard, il faudrait qu'ils reviennent

à Boulder, ne serait-ce que pour que leurs enfants en rencontrent d'autres de

leur âge, se fassent la cour, se marient, fassent de nouveaux enfants. Ou

peut-être qu'une partie de Boulder viendrait à eux. Des gens les avaient

longuement questionnés sur leurs projets, presque un interrogatoire… mais il y

avait plus d'envie dans leur regard que de mépris ou de colère. Stu et Fran n'étaient

apparemment pas les seuls à avoir des fourmis dans les jambes. Harry Dunbarton,

l'ancien opticien, avait parlé du Minnesota. Et Mark Zellman, de

Hawaï, rien

que ça. Il voulait apprendre à piloter un avion pour s'en aller à Hawaï.

– Mark, tu vas te tuer !

lui avait dit Fran d'une voix sévère.

Et Mark s'était contenté de lui

sourire et de lui répondre gentiment :

– C'est toi qui dis ça, Frannie ?

Stan Nogotny parlait très

sérieusement du sud, peut-être Acapulco pour quelques années, et puis peut-être

le Pérou.

– Je vais te dire, Stu, avait-il

expliqué. Tous ces gens me rendent nerveux comme un unijambiste dans un

concours de bottage de cul. Je ne connais plus une personne sur douze

maintenant. Les gens s'enferment chez eux la nuit… ne me regarde pas comme ça, c'est

la réalité. Je sais qu'à m'écouter, tu ne croirais jamais que j'ai habité Miami

pendant seize ans, et que je me barricadais chez moi tous les soirs. Mais nom

de Dieu ! C'était une habitude que j'ai bien aimé perdre. De toute façon, il

commence à y avoir trop de monde par ici. Je pense vraiment à Acapulco. Si

seulement je pouvais convaincre Janey…

Après tout, ce ne serait pas si

triste, pensa Stu en regardant Fran pomper de l'eau, si la Zone libre ne

tenait

pas le coup. Glen Bateman serait certainement de cet avis. La Zone avait rempli

son but, dirait Glen. Mieux valait se séparer avant…

Avant quoi ?

Eh bien, à la dernière séance du

comité, avant que lui et Fran ne s'en aillent, Hugh Petrella avait obtenu l'autorisation

d'armer ses hommes. Tout le monde ne parlait plus que de ça à Boulder depuis

quelques semaines. Début juin, un ivrogne avait malmené un des hommes du shérif

et l'avait envoyé valser dans la vitrine d'un bar de la rue Pearl. Trente

points de suture et une transfusion. Petrella avait soutenu que ça ne se serait

jamais produit si son homme avait été armé d'un Police Special. La controverse

avait fait rage. Beaucoup (et Stu était du nombre, même s'il avait préféré

garder son opinion pour lui) estimaient que, si le policier avait été armé, on

aurait fort bien pu avoir en fin de compte un ivrogne mort plutôt qu'un

policier blessé.

Vous armez vos hommes, s'était

dit Stu. Et ensuite ? Quelle est la suite logique ? Et il avait cru entendre

la voix professorale, un peu sèche, de Glen Bateman : Vous leur donnez de

plus gros calibres. Et des voitures de police. Et quand vous découvrez

une

communauté qui s'appelle Zone libre au Chili ou peut-être au Canada, vous

nommez Hugh Petrella ministre de la Défense, on ne sait jamais, et vous

commencez peut-être à envoyer des patrouilles de reconnaissance, parce que

après tout…

*Elles sont là, elles attendent*

simplement qu'on les ramasse.

– Allons le coucher, dit

Fran en montant les marches.

– D'accord.

– Qu'est-ce que tu fabriques ?

Des idées noires, si je peux demander ?

– Tu crois que je me faisais

des idées noires ?

– Absolument.

Stu releva les coins de sa bouche

avec ses doigts.

– C'est mieux comme ça ?

– Beaucoup mieux. Aide-moi à

le coucher.

– Je te suis.

En entrant dans la maison de mère

Abigaël, il se dit qu'il serait préférable, bien préférable, que les habitants

de la Zone se dispersent, qu'ils s'en aillent un peu partout. Retarder aussi

longtemps que possible l'organisation. Car c'était l'organisation qui semblait

toujours être la cause des problèmes. Comme quand les cellules commencent à s'agglutiner,

à noircir. Il n'était pas nécessaire de donner des armes aux flics tant que les

flics pouvaient se souvenir du nom et du visage de tout le monde.

Fran alluma une lampe à pétrole

qui fit autour d'elle un rond de lumière jaune pâle. Peter les regardait, tout

tranquille, déjà à moitié endormi. Il avait beaucoup joué. Fran lui mit son

pyjama.

*Nous ne pouvons que gagner du*

temps, pensait Stu. *La vie de Peter, la vie de ses enfants, peut-être la*

vie de mes arrière-petits-enfants. Jusqu'à l'an 2100 peut-être, sûrement pas

plus longtemps. Peut-être moins. Suffisamment de temps pour que cette pauvre

terre se recycle un peu. Une saison de repos.

– Qu'est-ce que tu

dis ?

Il se rendit compte qu'il avait

parlé tout haut.

– Une saison de repos, répéta-t-il.

– Et qu'est-ce que ça veut

dire ?

– Tout, dit-il en lui

prenant la main.

Et en regardant Peter, il pensa

encore : *Si nous lui disons ce qui s'est passé, peut-être le dira-t-il*

à ses propres enfants, peut-être les mettra-t-il en garde. Chers enfants, ces

jouets sont mortels – brûlures au troisième degré, mal des rayons, la maladie

qui étrangle et qui tue. Ces jouets sont dangereux. Le diable dans le cerveau

des hommes a guidé les mains de Dieu lorsqu'ils furent fabriqués. Ne jouez pas

avec ces jouets, chers enfants, s'il vous plaît, jamais plus. Jamais, jamais

plus. S'il vous plaît… s'il vous plaît apprenez la leçon. Que ce monde vide

soit votre leçon de choses.

– Frannie, dit-il en

se retournant pour la regarder dans les yeux.

– Oui, Stuart ?

– Crois-tu… crois-tu que les

gens apprennent ?

Elle ouvrit la bouche, hésita, ne

répondit rien. La flamme de la lampe à pétrole vacilla. Les yeux de Frannie

paraissaient très bleus.

– Je ne sais pas, dit-elle

enfin.

Elle sembla malheureuse de sa

réponse ; elle sembla vouloir faire un effort pour en dire davantage, pour

l'éclairer peut-être. Mais elle ne put que répéter :

Je ne sais pas.

# LE CERCLE SE REFERME

*Il nous*

faut de l'aide, décida le Poète.

*Edward*

Dorn

Il se réveilla

à l'aube.

Il avait ses bottes.

Il s'assit et regarda autour de

lui. Il se trouvait sur une plage dont le sable était blanc comme de la poudre

d'os. Si loin au-dessus de lui, un ciel de céramique d'un bleu sans nuages. Devant

lui, une mer turquoise déferlait au loin sur un récif, puis s'étalait doucement,

portant sur ses vagues d'étranges bateaux qui étaient…

*(pirogues canots pirogues)*

Il savait cela… mais comment ?

Il se mit debout et faillit

tomber. Il chancelait sur ses jambes. Mal en point. Comme un

lendemain de cuite.

Il se retourna. La jungle verte

sembla lui sauter aux yeux, sombre fouillis de lianes, de feuilles larges et

luisantes, de fleurs éclatantes qui étaient

*(aussi roses que le mamelon d'une*

choriste)

De nouveau, il était déconcerté.

Qu'était-ce qu'une choriste ?

Et d'ailleurs, qu'était-ce qu'un

mamelon ?

Un ara poussa un cri en le voyant,

s'envola sans regarder devant lui, s'écrasa sur le gros tronc d'un vieux banian

et tomba raide mort au pied de l'arbre, les pattes en l'air.

*(l'assit sur la table les*

pattes en l'air)

Une mangouste regarda son visage

rouge dévoré par la barbe et mourut d'une embolie cérébrale.

*(la sœur entre avec une*

cuiller et un verre)

Un scarabée qui déambulait

pesamment sur le tronc d'un nipa noircit tout à coup et se recroquevilla pour n'être

plus qu'une carapace vide, tandis que des décharges électriques lançant de

minuscules éclairs bleus grésillaient entre ses antennes.

*(et se met à piocher dans la*

bouillie épaisse oui-oui-oui)

*Qui suis-je ?*

Il ne le savait pas.

*Où suis-je ?*

Quelle importance ?

Il se mit à marcher – à chanceler

– vers la lisière de la jungle. La faim lui faisait tourner la tête. Le bruit

des vagues battait dans ses oreilles comme le bruit d'un cœur affolé. Son

esprit était aussi vide que celui d'un enfant nouveau-né.

Il était à mi-chemin de la jungle

vert sombre lorsqu'elle s'écarta et que trois hommes en sortirent. Puis quatre.

Puis une demi-douzaine.

Des hommes bruns à la peau douce.

Ils le regardaient fixement.

Il les regarda.

Les choses commencèrent à venir.

Les six hommes devinrent huit. Les

huit, une douzaine. Ils étaient tous armés de lances. Ils les brandirent dans

un geste menaçant. L'homme au visage dévoré par la barbe les regarda. Il

portait un jeans et de vieilles bottes de cow-boy ; rien d'autre. Son

torse affreusement maigre était aussi blanc que le ventre d'une carpe.

Les lances se dressèrent. Puis l'un

des hommes bruns – le chef – éructa un mot qu'il répéta ensuite, un mot qui

ressemblait à *Youn-nah !*

Ouais, les choses venaient.

À pic.

Son nom, pour commencer.

Il sourit.

Ce sourire était comme un soleil

rouge perçant à travers un nuage noir. Un sourire qui découvrait des dents

éclatantes et des yeux étonnants, remplis de flammes. Alors il tourna vers eux

ses paumes vierges sans une seule ligne, dans le geste universel de la paix.

Et ils ne purent résister à la

force de ce sourire. Les lances tombèrent sur le sable ; l'une d'elles resta

plantée en biais, frémissante.

– *Do you speak English ?*

Ils le regardaient sans

comprendre.

– *Hablan espanol ?*

Non, ils ne parlaient pas l'espagnol.

Ils ne hablaient pas du tout ce foutu espingouin.

Qu'est-ce que ça voulait dire ?

Où était-il ?

Tant pis, tout ça viendrait avec

le temps. Rome ne s'était pas construite en un jour, ni d'ailleurs Akron, État

de l'Ohio. Ici ou ailleurs…

L'endroit du combat n'avait

jamais d'importance. La seule chose qui comptait, c'est que vous fussiez là… toujours

debout.

– *Parlez-vous français ?*

Pas de réponse. Ils le

regardaient, fascinés.

Il essaya l'allemand, puis hurla

de rire devant leurs visages stupides de moutons. L'un d'eux commença à

sangloter désespérément, comme un enfant.

*Ce sont des gens simples. Primitifs ;*

simples ; illettrés. Mais je peux m'en servir. Oui, je peux parfaitement

bien m'en servir.

Il s'avança vers eux, toujours

souriant, ses paumes sans la moindre marque toujours tournées vers eux. Ses

yeux pétillaient de chaleur, de joie maniaque.

– Je m'appelle Russel

Faraday, dit-il d'une voix lente et claire. J'ai une mission.

Ils le regardaient fixement, hébétés,

ahuris, fascinés.

– Je suis venu vous aider.

L'un après l'autre, ils tombèrent

à genoux et inclinèrent la tête devant lui. Et, tandis que son ombre noire, noire,

tombait sur eux, son sourire s'élargit encore.

– Je suis venu vous

apprendre à être civilisés !

– *Youn-nah !* sanglota

le chef, terrorisé, fou de joie.

Puis il baisa les pieds de Russel

Faraday et l'homme noir se mit à rire. Il rit, rit, et rit encore.

La roue de la vie tournait si

vite qu'aucun homme ne pouvait y rester debout bien longtemps.

Et en fin de compte, elle

finissait toujours par revenir à son point de départ.

Février 1975

Décembre

1988